







99-A

Vol 210
no 18

Hecho Indice de Monografías.

9. 3.

Handwritten text, possibly a signature or date, appearing as a faint, mirrored impression across the center of the page.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

A V E C

*Les Mémoires de Littérature tirés des Registres de cette Académie.
depuis l'année M. DCCXLVII, jusques & compris
l'année M. DCCXLVIII.*

TOME VINGT-UNIÈME.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLIV.



TABLE

POUR

L' HISTOIRE.

HISTOIRE

Del'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres,
depuis l'année 1747, jusques & compris
l'année 1748, Page 1

*C*hangemens arrivés dans la liste des Académiciens, depuis
l'année 1746, jusques & compris 1748. Page 2

HISTOIRE

Des Ouvrages de l'Académie Royale des Inscriptions
& Belles-Lettres.

<i>Observations générales sur l'origine & sur l'ancienne histoire des premiers habitans de la Grèce.</i>	7
<i>Recherches sur le Paclole.</i>	19
<i>Remarques sur le Dieu Téléphore.</i>	26
<i>Sur la nature du culte rendu dans la Grèce aux Héros, & particulièrement sur celui d'Esculape.</i>	28
<i>Sur l'époque d'une inscription Grecque, apportée de Tripoli.</i>	35
<i>Sur la date de la prise d'Athènes par L. Cornelius Sylla.</i>	40

* ij

T A B L E.

<i>Annonce d'un supplément à l'ouvrage historique de Salluste que nous n'avons plus; à laquelle on a joint, pour essai, le précis de la guerre civile de Lépide, père du Triumvir.</i>	50
<i>Sur l'expédition de Trajan dans les Indes, supposée par Eutrope & par Sextus Rufus.</i>	55
<i>Sur la découverte faite à Noëttingen en 1748, d'une Colonne itinéraire, où la distance est marquée par le mot Leugæ.</i>	65
<i>Réflexions contre l'idée générale que Procope est l'auteur de l'Histoire secrète de Justinien.</i>	73
<i>Sur les adoptions par les armes.</i>	76
<i>Eclaircissemens sur quelques points de l'histoire de Gondevald, fils naturel de Clotaire I.</i>	84
<i>Sur un passage de Grégoire de Tours, dont on avoit prétendu la leçon fautive dans une des séances de l'Académie.</i>	96
<i>Sur la position d'un ancien palais de nos Rois de la première race.</i>	100
<i>Relation sommaire de la conquête de l'Afrique par les Arabes.</i>	111
<i>Observations géographiques & historiques tirées d'auteurs Arabes.</i>	125
<i>Examen critique de trois histoires fabuleuses dont Charlemagne est le sujet.</i>	136
<i>Examen de la tradition historique touchant le voyage de Charlemagne à Jérusalem.</i>	149
<i>Précis d'une longue suite de Mémoires historiques & géographiques, dans lesquels on examine si le Rhône appartient à la province de Languedoc.</i>	156
<i>Sur l'assemblée générale qui, sous le nom de l'Indict, & depuis du Landit, s'est tenue pendant plusieurs siècles dans la plaine de S.^t Denys.</i>	167
<i>Sur la position d'un lieu mentionné dans la cent vingt-cinquième</i>	

T A B L E.

<i>lettre de Loup, abbé de Ferrières, écrivain du IX.^e siècle.</i>	175
<i>Sur les différens parloiers aux bourgeois, ou hôtels de ville de Paris.</i>	178
<i>Sur une ancienne statue récemment ôtée du parvis de l'église cathédrale de Paris.</i>	182
<i>Conjectures sur un anneau d'or conservé à Bayeux.</i>	185
<i>Sur la situation d'un lieu désigné dans les capitulaires de Charles le Chauve, sous le nom de Pagus Stadinifus.</i>	187
<i>Notice de deux ouvrages satyriques manuscrits, qui portent le nom de Bible, avec le récit abrégé de la célèbre révolution arrivée en 1204 dans l'empire Grec, à laquelle l'auteur d'un de ces ouvrages fait allusion.</i>	191
<i>Supplément au Mémoire de feu M. Lancelot, sur les ouvrages de Raoul de Prêles.</i>	203
<i>Recherches sur M.^{rs} Pithou.</i>	208
<i>Devises & Inscriptions faites par l'Académie.</i>	213

E L O G E S

Des Académiciens morts depuis l'année M. DCCXLVII,
jusques & compris M. DCCXLVIII.

<i>Eloge de M. Burette.</i>	217
<i>Eloge de M. de Valois.</i>	234
<i>Eloge de M. Danchet.</i>	243
<i>Eloge de M. de Mandajors.</i>	250





T A B L E

POUR

LES MEMOIRES.

TOME VINGT-UNIEME.

- *M*ÉMOIRE sur l'histoire de la division de l'empire d'Assyrie, & l'époque du premier siège de Ninive. Par M. le Président DE BROSSES. Page 1
- *D*issertation sur l'histoire de Judith. Par M. GIBERT. 42
- *D*issertation sur l'histoire de Judith. Seconde partie. Par M. GIBERT. 61
- *R*echerches sur l'origine des mystères célébrés à Eleusis, en l'honneur de Cérès, sur quelques circonstances de cette fête, & sur les principaux Ministres chargés d'y présider. Par M. DE BOUGAINVILLE. 83
- *O*bservations sur l'histoire des Amazones. Par M. FRÉRET. 106
- *D*éfense d'Hérodote contre les accusations de Plutarque. Second Mémoire, où l'on s'attache à développer le système de morale qu'Hérodote a suivi. Par M. l'abbé GEINOZ. 120
- *R*echerches sur la vieille Comédie. Par M. l'abbé VATRY. 146
- *D*ouzième Dissertation sur l'origine & les progrès de la Rhétorique dans la Grèce. Par M. HARDION. 157
- *D*e l'amour des beaux Arts, & de l'extrême considération que les Grecs avoient pour ceux qui les cultivoient avec succès. Par M. le Comte de CAYLUS. 174

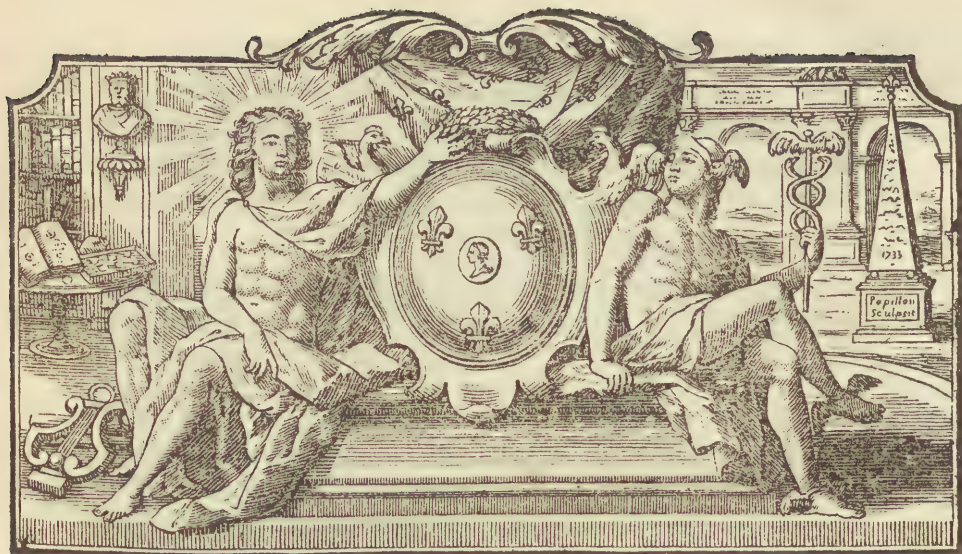
T A B L E.

- *Mémoire sur l'art de partager l'action théâtrale, & sur celui de noter la déclamation, qu'on prétend avoir été en usage chez les Romains.* Par M. DUCLOS. 191
- *De la déclamation théâtrale des Anciens.* Par M. RACINE. 209
- *Observations sur l'époque d'une ancienne inscription Grecque, apportée de Tripoli d'Afrique en Provence, & placée dans le cabinet de M. le Bret.* Par M. FRÉRET. 225
- *Examen des observations sur l'époque d'une ancienne inscription apportée de Tripoli d'Afrique.* Par M. DE LA NAUZE. 245
- *Supplément aux observations sur l'époque de l'ancienne inscription de Tripoli.* Par M. FRÉRET. 270
- *Eclaircissement sur l'année & sur le temps précis de la mort d'Hérode le Grand, roi de Judée.* Par M. FRÉRET. 278
- *Traité de la nature du gouvernement Romain sous les Empereurs, depuis Auguste jusqu'à Dioclétien.* Premier Mémoire. Par M. l'abbé DE LA BLÉTERIE. 299
- *Premier Mémoire sur les Médailles restituées.* Par M. LE BEAU. 333
- *Second Mémoire sur les Médailles de restitution.* Par M. LE BEAU. 352
- *Troisième Mémoire sur les Médailles de restitution.* Par M. LE BEAU. 371
- *Réflexions sur une médaille de Xerxès, roi d'Arfamosate.* Par M. l'abbé BARTHÉLEMI. 404
- *Observations sur les médailles des Grands-Prêtres princes d'Olba en Cilicie.* Par M. l'abbé BELLEY. 421
- *Dissertation sur la durée de l'empire de Trajan, pour l'explication de quelques Médailles & du Canon astronomique de Ptolémée.* Par M. l'abbé BELLEY. 442
- *Observations sur plusieurs Médailles frappées en Egypte en l'honneur de l'empereur Commode.* Par M. l'abbé BELLEY. 465

T A B L E.

- *Mémoire sur quelques antiquités du diocèse de Bayeux.* Par
M. l'abbé LEBEUF. 489
- *Mémoire sur le lieu, les circonstances & les suites de l'assas-
sinat de Louis, duc d'Orléans, frère du roi Charles VI.*
Par M. BONAMY. 515
- *Caractère du livre intitulé, Mémoire des sages & royales
Economies d'Etat, domestiques, politiques & militaires
de Henri le Grand.* Par M. LÉVESQUE DE LA
RAVALIÈRE. 541
- *Mémoire sur la conquête de l'Égypte par Sélim, premier du
nom, empereur des Ottomans.* Par. M. TERCIER. 559.





HISTOIRE

DE

L'ACADEMIE ROYALE

DES INSCRIPTIONS

ET

BELLES-LETTRES.



DANS le cours des deux années 1747 & 1748, auxquelles répond ce Volume, la Compagnie a été uniquement occupée de ses exercices ordinaires. Cet intervalle ne fournit aucun fait qui mérite d'avoir place dans l'Histoire de l'Académie: nous nous bornerons donc à marquer les sujets de Prix qu'elle a proposés pour ces deux années.

Le sujet du Prix pour l'année 1747, consistoit à examiner:
Hist. Tome XXI. . A

2 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

Quelle est la véritable signification du titre d'Autonome, que prenoient plusieurs villes dans le temps qu'elles étoient soumises à une puissance étrangère ! Quels étoient les privilèges attachés à ce titre, soit par rapport à l'administration de la justice, soit par rapport aux impositions & au service militaire.

Le prix fut remporté par M. l'abbé de Guaſco, Membre de l'Académie de Cortone, auteur de la pièce couronnée l'année précédente.

L'Académie propoſa pour le ſujet du prix de l'année 1748 : *Quelles étoient les différentes acceptions des titres de ΑΣΤΛΟΣ & ΙΕΡΑ ΑΣΤΛΟΣ, que plusieurs villes prennent ſur les Médailles ! Le droit d'aſyle devoit-il toujours ſon origine à la Religion ! Son étendue étoit-elle par-tout la même ; A qui étoit confié le ſoin de le maintenir ! Quels ſont les aſyles qui ont ſubiſté ſous la domination des Romains, & quand ont-ils été abolis !*

La pièce à laquelle le prix fut adjugé a pour auteur M. le baron de Zurlauben, Chevalier de l'Ordre royal & militaire de S.^t Louis, & Capitaine au régiment des Gardes-Suiſſes.

CHANGEMENS arrivés dans la liſte des Académiciens, depuis l'année 1746, juſques & compris 1748.

Nous avons omis, dans la liſte des acquiſitions faites par la Compagnie en 1746, celle que dans le cours de cette année, elle fit de M. de Broſſes, Préſident à Mortier du parlement de Bourgoigne, ſous le titre de Corréſpondant-Honoraire.

EN M. DCCXLVII.

La place d'Académicien-Aſſocié, vacante par le décès de M. l'Abbé Souchai, mort au mois d'Août de l'année 1746, fut remplie par M. Tercier.

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. 3

M. Burette, Académicien-Pensionnaire, mourut : M. Racine & M. Secouffe furent nommés l'un & l'autre pour le remplacer; mais leur promotion ne fit vaquer qu'une place dans la classe des Académiciens-Affociés.

M. l'Abbé Barthelemi fut élu pour remplir cette place.

La Compagnie perdit encore cette année M. de Valois, Académicien-Pensionnaire, & M. de Mandajors, Affocié-Vétéran.

EN M. DCCXLVIII.

M. Racine, Pensionnaire, demanda & obtint le titre de Pensionnaire-Vétéran.

M. de la Curne de Sainte Palaye, Académicien-Affocié, succéda dans la classe des Pensionnaires à M. de Valois.

Cette promotion de M. de S.^{te} Palaye, & le passage de M. Racine à la Vétérance, firent vaquer deux places dans la classe des Académiciens-Affociés. Elles furent données l'une à M. le Beau, l'autre à M. Otter.

La mort de M. Otter suivit de près son entrée à l'Académie : nous le perdîmes au mois de Septembre.

Cette perte avoit été précédée, six mois auparavant, par celle que nous fîmes de M. Danchet, Affocié-Vétéran.

M. Peyssonel, Consul de France à Smyrne, fut agrégé dans le même mois à la Compagnie, sous le titre d'Affocié-Correspondant.





HISTOIRE
DES
OUVRAGES
DE
L'ACADEMIE ROYALE
DES INSCRIPTIONS
ET
BELLES-LETTRES.

1810-1811

25. 11. 1811

1811-1812

1812-1813

1813-1814

OBSERVATIONS GÉNÉRALES
SUR L'ORIGINE
ET SUR L'ANCIENNE HISTOIRE
DES

PREMIERS HABITANS DE LA GRÈCE.

VERS la fin de l'année 1746, & dans le premier semestre de l'année 1747, M. Freret remplit un grand nombre de nos séances par la lecture d'un long Mémoire de sa composition, *sur l'origine & l'ancienne histoire des premiers habitans de la Grèce*. C'est un traité fort étendu dans lequel l'auteur remonte aux sources ; & joignant la critique à l'érudition, cherche moins à établir un système qu'il eût formé d'avance, qu'à découvrir & mettre dans un nouveau jour le véritable système résultant de la réunion des passages épars dans les meilleurs Ecrivains. L'ouvrage est si considérable qu'il ne nous est pas possible de l'insérer dans le corps même des Mémoires de l'Académie. Nous le réservons pour le volume particulier que nous espérons donner au public comme une suite de nos Mémoires, lorsque nous nous serons remis au courant ; mais comme ce morceau nous a paru renfermer plusieurs découvertes intéressantes en leur genre, nous avons cru pouvoir, en attendant qu'il paroisse, l'annoncer ici par une analyse abrégée : c'est une idée plutôt qu'un extrait que nous essayons d'en donner.

A considérer le grand nombre d'écrits publiés sur cette matière, on se persuaderoit qu'elle est parfaitement éclaircie : cependant presque toutes les difficultés subsistent encore dans leur entier. La plupart des auteurs n'ont fait que répéter ce que les anciens avoient dit, qu'entasser sans choix passages sur passages. Si quelques-uns ont entrepris de former des systèmes, prévenus en faveur d'une opinion particulière, ils

8 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

ont été plus ardens à l'établir que soigneux d'en examiner les fondemens. Plusieurs confondant les originaires du pays avec trois ou quatre colonies peu nombreuses qui les ont policés, font venir d'Egypte ou de Phénicie ceux qui ont les premiers habité la Grèce: quelques-uns les tirent de la Phrygie ou de l'Asie mineure; d'autres en ont fait des Celtes, des Germains, des Suédois, des Livoniens, des Hongrois. Dans la vûe d'affocier à la célébrité de la nation grecque leur propre nation, ou celle que le genre de leurs études leur faisoit affectionner, tous ont cherché dans l'hébreu, dans le hongrois, dans l'allemand, dans le breton, l'origine du nom de la plupart des peuples, des villes, des héros de l'ancienne Grèce; comme si les premiers Grecs n'avoient point eu de langue particulière, ou ne s'en étoient servis pour former aucun de ces noms. Si nous consultons ces Critiques sur ce qu'on doit penser de l'ancienne histoire de ce peuple, posant tous pour principe que les fables ont un fondement historique, ils nous répondent les uns, que les plus absurdes fictions des Poètes, sont des événemens imaginés d'après ceux que rapporte la Genèse; les autres, qu'il faut reconnoître dans ces fictions des faits antérieurs à l'arrivée des colonies orientales, faits véritables pour le fonds, mais altérés par le merveilleux dont la superstition & la poésie les ont chargés d'âge en âge. Les partisans de ce dernier système aujourd'hui presque général, ne font pas réflexion qu'ils donnent aux Dieux, regardés comme les anciens rois de la Grèce, des villes, des palais, des flottes, des armées nombreuses, dans un temps où, de l'aveu des meilleurs écrivains de l'antiquité, la Grèce étoit habitée par des sauvages dispersés dans les forêts, fuyant à la rencontre les uns des autres, ignorant les arts les plus nécessaires, ayant pour toute retraite le creux des arbres ou des rochers, pour toute nourriture le gland & les fruits que la terre produit d'elle-même. A cette observation, seule capable de renverser ce système, M. Freret en joint une seconde, de laquelle il résulte que l'histoire des Grecs ne peut remonter qu'à l'arrivée des colonies, & conséquemment que tout ce qu'ils ont débité
sur

sur les temps antérieurs, est imaginé après coup : c'est que la tradition verbale, seule & déstituée du secours de l'Écriture ou de quelque autre moyen équivalent, est insuffisante pour conserver le souvenir des faits éloignés, & ne peut remonter au-delà d'un petit nombre de générations.

Le résultat de toutes les méthodes suivies jusqu'à présent dans l'examen de cette matière, prouve la nécessité d'en employer une autre. Celle que M. Freret a suivie, c'est de se mettre en garde contre les systèmes précipités, de rassembler d'abord les faits, d'en discuter ensuite les preuves, d'en examiner le rapport ou l'opposition, soit réelle, soit apparente. Le système, si l'on peut en établir un, résultera de l'assemblage de ces faits bien constatés. Cette matière est trop vaste & renferme un trop grand nombre de questions, pour qu'il fût possible de l'embrasser toute entière à la fois : il a fallu décomposer ce grand objet, en présenter successivement toutes les parties, & les examiner en autant d'articles séparés. Nous indiquerons sommairement ce que renferme chacun de ces articles.

Pour marcher avec sûreté dans la recherche de l'origine & de l'ancienne histoire de toutes les nations, il est essentiel de se former d'abord une idée nette & exacte du pays dont on veut parler ; c'est ce que M. Freret a fait dans le premier article où il présente un tableau géographique de l'ancienne Grèce, beaucoup plus détaillé que ne sont nos meilleures cartes qui ne donnent qu'une idée très-imparfaite de la nature & de la disposition intérieure du terrain : détails dont la connoissance est cependant nécessaire pour apercevoir la cause de bien des évènements ; le physique ayant toujours beaucoup influé sur le moral & sur le politique. Il faut lire dans l'ouvrage même cette description composée d'après toutes celles des géographes, des historiens & des voyageurs, comparées ensemble.

Dans le second article l'auteur traite de l'arrivée des colonies orientales, de l'état dans lequel elles trouvèrent les habitans de la Grèce, & des changemens qu'elles ont causés. Ces colonies sont au nombre de quatre, dont trois conduites par

Inachus, par Cécrops & par Danaüs, étoient composées d'Egyptiens; & l'autre ayant Cadmus pour conducteur, venoit de Phénicie. Après le dénombrement exact des arts & des usages dont les premiers Grecs furent redevables à ces étrangers, il rapporte les principaux systèmes de Théogonie qui faisoient la base des religions orientales. Des deux premiers reçûs tous deux en Égypte, l'un n'admettoit que la matière & le mouvement; l'autre regardant les esprits ou les intelligences comme les seuls êtres réels, ne donnoit aux corps qu'une existence empruntée, apparente & passagère. Le troisième qui étoit celui des Chaldéens, en supposant la matière & le mouvement éternels & nécessaires, les subordonnoit aux loix d'une intelligence infinie. L'hypothèse phénicienne qui est la quatrième, ne se trouvant que dans les extraits de Sanchoniaton visiblement altérés, il n'est pas possible de la bien connoître. De l'exposé de ces systèmes & de l'indication des sectes philosophiques qui les ont adoptés parmi les Grecs, l'auteur passe aux cosmogonies des Grecs mêmes, mélange informe des deux hypothèses contraires du matérialisme & du pneumatisme : il y joint celles d'Homère & d'Hésiode, dont les poèmes ont produit la religion extérieure & populaire; & donne l'explication de quelques points de la mythologie, entre autres de la fable de Pandore. Il entreprend ensuite de déterminer l'époque des quatre colonies orientales; & par une suite de calculs, il fixe celle d'Inachus, la plus ancienne de toutes, à l'an 1970 avant l'ère chrétienne, celle de Cécrops à l'an 1657, celle de Cadmus à l'an 1594, & celle de Danaüs à l'an 1586. Ces calculs sont de deux sortes : les uns remontant de l'époque de la guerre de Troie, présentent tout le système de la chronologie grecque; les autres, indépendant des premiers, mais produisant le même résultat, embrassent toute la chronologie Égyptienne, dont M. Freret a cru devoir exposer ici les principes généraux. Tous ces détails sont un tout que nous ne pourrions extraire sans le détruire : remarquons seulement que le point sur lequel roule tout son système, est l'époque de Sésostris; & que

le synchronisme de ce Prince avec le Pharaon persécuteur, est un fait que M. le comte de Boulainvilliers, le P. de Tournemine & l'auteur de ce Mémoire ont établi chacun par des preuves & des méthodes absolument différentes.

Quelque sauvages que fussent les premiers habitans de la Grèce, ils avoient une Religion, espèce de déisme qui ne partageoit point l'administration de l'Univers entre les différentes divinités; & leurs plus anciennes traditions prouvent qu'ils croyoient l'ame immortelle. Le desir & l'espérance de l'immortalité sont des sentimens innés chez tous les hommes, & que l'abus du raisonnement philosophique ne parviendra jamais à déraciner. Ce premier culte grossier, mais simple & moins contraire à la raison, fut bien-tôt altéré: les colonies orientales forcèrent les habitans d'adopter les différens cultes qu'elles apportoit; & c'est de leur mélange que s'est formée cette religion bizarre qui, sans proposer aux hommes aucun dogme précis à croire, sans leur donner aucun principe de conduite, offroit à leurs hommages des divinités auxquelles ils eussent rougi de ressembler. Pour se former une juste idée de ce tout monstrueux, il faut considérer séparément les cultes dont il est l'assemblage, examiner leur origine & la manière dont ils se sont alliés les uns aux autres; c'est ce que M. Freret fait dans le troisième article où il recherche quelle étoit la religion des colonies, & quels sont les dieux que chacune d'elles a introduits dans la Grèce. Aux discussions sur l'origine de ces différens cultes, il joint l'histoire de leur établissement & des révolutions qu'ils ont essuyées. De ces détails il résulte que celui de Neptune, originaire de Lybie, avoit passé dans la Grèce avec Inachus; que ceux de Jupiter & de Minerve étoient venus d'Égypte au temps de Cécrops; celui de Cérès au temps de Danaüs; que Saturne & Junon étoient des divinités Phéniciennes; que Bacchus est l'Osiris d'Égypte, mais que son culte ne fut porté par Cadmus dans la Grèce, qu'avec les altérations qu'il avoit reçues en Phénicie. Suivant la remarque d'Hérodote, les Grecs mettoient la date de la naissance des divinités étrangères, au temps

ART. III.

où ils avoient adopté leur culte. En étendant ce principe à la légende même de ces divinités, le lieu de leur naissance sera celui où ils furent reçus d'abord; leurs aventures seront l'histoire défigurée de l'établissement de leurs autels: par leurs combats & leurs exploits on entendra les difficultés qu'ont éprouvées leurs premiers sectateurs; ceux qu'on suppose les avoir élevés, seront les anciens ministres de leur culte. Cette explication que M. Freret propose comme une des clefs de la mythologie grecque, est si simple, qu'on a lieu de s'étonner qu'elle soit nouvelle.

Le reste de cet article est rempli par des détails curieux & de savantes recherches sur les cérémonies mystérieuses qui accompagnoient les fêtes de la plupart de ces divinités, & particulièrement sur les mystères de Cérès, les plus célèbres du paganisme. Le silence que gardoient les initiés sur le fonds de ces mystères, en avoit couvert l'intérieur de ténèbres impénétrables. Les sectes philosophiques cherchoient à deviner le dogme caché sous le voile des cérémonies, & tâchoient de le ramener chacune à leur doctrine. Dans l'hypothèse des Epicuriens, adoptée de nos jours par M.^{rs} Leclerc & Warburton, tout ce qu'on dévoiloit aux adeptes après tant de préparatifs & d'épreuves, c'est que les Dieux adorés du vulgaire avoient été des hommes placés dans le Ciel par la reconnoissance, la crainte, la politique & la superstition. Les Stoïciens & les Hylozoïstes supposoient qu'on enseignoit aux initiés qu'il n'y avoit d'autres Dieux que les élémens & les parties de l'Univers matériel; enfin, suivant les nouveaux Platoniciens, ces symboles servoient à couvrir les dogmes d'une Théologie & d'une Philosophie sublimes enseignées autrefois par les Egyptiens & les Chaldéens. Ce sentiment paroît à l'auteur le plus vrai-semblable; & c'est celui qu'il embrasseroit en y mettant toutes les restrictions que demande la saine critique, si, dans une matière aussi obscure, on pouvoit prendre quelque parti. Car après tout, si l'on fait réflexion que ceux qui composoient ces colonies étoient des fugitifs, des matelots, des soldats & tout au plus des marchands aussi

peu instruits de la raison mystique des cérémonies, que du dogme caché sous leur écorce ; que d'ailleurs ils étoient peu nombreux, qu'ils se mêlèrent avec les anciens Grecs, & que les descendans de ces étrangers perdirent en peu de temps les traces de leur origine, on se persuadera facilement que le peu de notions qu'ils pouvoient avoir des principes de la Religion qu'ils établirent, s'effacèrent bien-tôt, & qu'il ne resta que le culte extérieur. Les Virginiens, les Caraïbes & les Nègres ont des espèces de mystères dans lesquels, après un grand nombre de pratiques bizarres, d'épreuves longues, pénibles & même douloureuses, ils sont admis à la connoissance d'une doctrine particulière & à celle de prétendus secrets que les étrangers n'ont jamais pû pénétrer ; sans doute parce qu'ils n'ont rien de réel : peut-être les mystères des Grecs étoient-ils dans le même cas.

Dans le quatrième article l'auteur examine quelle étoit l'origine des Grecs suivant la tradition Juive qui, fondée sur les ouvrages de Moïse, doit être la règle de nos jugemens sur celles des autres nations. Il observe 1.^o que les tentatives faites par les modernes pour rapporter toutes les langues à celle des Hébreux comme à leur source, sont directement contraires au récit que Moïse fait de la dispersion des peuples & de la confusion des langues. 2.^o Que ces Critiques ont eu tort de chercher dans le dénombrement que l'auteur sacré donne des fils de Noé, l'origine de tous les peuples connus de notre temps. Ensuite il prouve que Moïse n'a prétendu parler, dans le dixième chapitre de la Genèse, que des peuples dont les Israélites connoissoient le nom ; que les Israélites connoissoient celui des Grecs, & conséquemment que les Grecs doivent être compris dans l'énumération faite par Moïse. Ce sont eux en effet qu'il désigne par le nom de *fils de Javan qui peuplèrent les isles des nations* : & c'est le nom que dans les siècles postérieurs les Hébreux donnoient encore aux Grecs considérés en général. Des quatre fils de Javan, Elisa, Kettim, Tharsis & Dodanim, il n'y a guère que les deux premiers qui puissent être déterminés avec

ART. IV.

certitude, parce qu'on les retrouve dans d'autres livres de la Bible. M. Freret, fondé sur ces passages qu'il rapporte, prouve que le pays de Kettim est la Macédoine nommée Maketia par quelques anciens; & qu'Elisa est le Péloponnèse. Pour Dodanim il avoue que rien ne peut faire connoître quelle est la partie de la Grèce appelée de ce nom par Moïse : il expose les motifs qui lui font soupçonner que les îles de la mer Egée pourroient bien être désignées sous celui de Tharsis.

ART. V. Passons au cinquième article, dans lequel l'auteur examine les traditions des Grecs mêmes sur leur origine, & les anciennes divisions de ce peuple. Il y recueille, discute & compare tous les sentimens des anciens écrivains sur l'objet dont il s'agit; ce qui l'engage en des détails assez longs dans lesquels il nous est impossible de le suivre. Bornons-nous à remarquer que les nouvelles explications qu'il y propose, sont simples & jettent un grand jour sur cette partie de l'histoire grecque qui, sous le point de vûe qu'elles offrent, n'est plus un amas d'incertitudes & de contradictions. Ce point de vûe nous montre un peuple, ignorant quelle étoit sa première origine, & prenant à la lettre les noms de fils de la Terre & d'Autochthones donnés par les Poètes à ses ancêtres : nous voyons les peuples de la Thrace, de la Macédoine & de l'Épire, auxquels dans la suite on refusoit le nom de Grecs, faire originaiement partie de cette nation qui les traitoit de Barbares; cette qualification de *Barbares* ne signifie plus des hommes d'une nation différente, mais des peuples qui ne sont point admis dans le corps hellénique. Le nom d'*Hellènes* devenu long-temps après celui de tous les Grecs, paroît borné dans l'origine à un petit canton de la Grèce, & ne s'étendre ensuite qu'à un certain nombre de cités qui formoient une ligue particulière. Le nom de *Pélasges* regardé par quelques anciens & par tous les modernes, comme celui d'un peuple d'Arcadie qu'ils font successivement errer dans toute la Grèce, dans les îles de la mer Egée, sur les côtes de l'Asie mineure, sur celles de l'Italie, est le nom général des premiers Grecs avant la formation des cités : nom que les

habitans de chaque contrée quittèrent à mesure qu'ils se polioient, & qui disparut enfin quand il n'y eut plus de sauvages dans la Grèce.

Le sixième article est une suite du précédent. Ce Mémoire seroit imparfait, si après le détail dans lequel l'auteur est entré sur les nations pélasgiques d'Europe, il ne parloit pas de celles de l'Asie mineure, & ne donnoit une idée au moins générale des peuples de ce pays, dont l'origine paroît avoir été la même que celle des Grecs. Il montre donc, par une suite de témoignages combinés entre eux, que les anciens habitans de la Lydie, de la Carie & de la Mysie, que les Phrygiens, les Pisidiens, les Arméniens, en un mot presque tous les peuples de l'Asie mineure, formoient dans l'origine une même nation avec les Pélasges ou Grecs européens. De toutes les preuves qui établissent ce fait, nous n'en rapporterons qu'une seule: c'est que la langue de toutes ces nations Asiatiques, la même malgré les différences qui caractérisoient les dialectes, avoit beaucoup de rapport pour le fond avec celle des grecs d'Europe, comme le montrent les noms grecs donnés dans l'Iliade aux Troyens & à leurs alliés, & les entretiens que leurs chefs ont, sans interprète, avec ceux de l'armée grecque.

ART. VI.

Mais quelle étoit la cause de cette conformité? Les premières peuplades avoient-elles passé de la Grèce dans l'Asie, ou de l'Asie dans la Grèce? Comment & dans quel temps s'étoient faites ces migrations? Ce sont autant de questions auxquelles il est impossible de répondre d'une manière précise & certaine. L'ancienneté de ces événemens antérieurs au temps dont la tradition s'est conservée par le secours de l'Écriture, le silence de Moïse, la perte de plusieurs historiens, la contrariété qui règne entre ceux qui restent, souvent peu d'accord avec eux-mêmes, toutes ces raisons réunies nous réduisent au silence. Mais ce que cette conformité de langage entre tant de peuples nous permet de supposer comme un fait plus que vrai-semblable, c'est que depuis les frontières des Celtes jusqu'à celles des Mèdes & des Syriens, on parloit

une même langue divisée en plusieurs dialectes, & que le grec étoit un de ces dialectes.

Cette ancienne langue étoit sans doute très-pauvre dans son origine, parce que ceux qui la parloient, n'avoient qu'un très-petit nombre d'idées. Comme elle étoit commune à des peuples éloignés les uns des autres & divisés d'intérêts, à mesure qu'ils étendirent leurs connoissances & leurs réflexions, elle fut différemment altérée, elle reçut diverses augmentations dans chaque pays; & après un certain nombre de siècles, elle se trouva divisée en plusieurs dialectes dont chacun avoit des termes particuliers: dialectes dont la perfection aura insensiblement augmenté la différence, au point que ceux qui parloient l'un n'entendoient pas l'autre. L'exemple des langues modernes peut donner une idée assez juste du rapport qui étoit entre les dialectes de cette langue générale. L'italien, l'espagnol, le portugais, le gascon & le françois ont tous une origine commune dans le latin qui lui-même est un dialecte barbare du grec. Il en faut dire autant des langues suédoise, saxonne, bavaroise, suisse, angloise & flamande: ce sont des variétés d'un ancien idiome commun à tous ces peuples. Ces dialectes, quoique remplis de tours & de termes différens, s'accordent pour le fonds, parce que les langues primitives ont un génie grammatical qui, propre à chacune, règne dans leurs dialectes & en constitue, pour ainsi dire, les genres. « On peut & on doit les considérer, dit M. Freret, » comme les Botanistes considèrent les plantes qu'ils réduisent » à un certain nombre de genres subdivisés chacun en plusieurs » espèces qui, convenant toutes dans les caractères essentiels au genre, y ajoutent seulement des variétés ». La comparaison est d'autant plus juste que les langues polies & cultivées éprouvent souvent ce qui arrive à certaines plantes que la culture abandonne après avoir perfectionné leurs qualités ou corrigé leurs défauts: elles dégénèrent comme ces plantes, c'est-à-dire qu'elles retombent comme elles dans leur premier état. C'est par là que l'on peut expliquer la prodigieuse différence qui se trouve entre le grec vulgaire & celui qu'on parloit

parloit autrefois : différence telle que le moderne est , en comparaison de l'ancien , un langage vraiment barbare. Il seroit assez naturel de supposer que ce grec ainsi défiguré , représente les dialectes grossiers des anciens Pélasges du nord de la Grèce , ceux des Péoniens ou des Thraces. Les raisons qu'apporte M. Fréret rendent cette hypothèse très-plausible. A cette première conjecture , il en ajoute une seconde sur l'origine des temps doubles communs dans la langue grecque ; & joint à de longues discussions dans lesquelles il traite de ses quatre dialectes , des réflexions sur ce qui constitue la richesse d'une langue & celle du grec en particulier , dont il développe la nature & le caractère distinctif.

Dans un septième & dernier article , M. Fréret examine s'il se trouve encore aujourd'hui hors des limites de la Grèce , quelque langue que l'on puisse regarder comme un reste de cette ancienne langue générale dont il a prouvé l'existence. On ne peut donner là-dessus que des conjectures ; mais aucune conjecture ne mérite d'être admise , si elle ne remplit trois conditions essentielles. ART. VII.

1.° Que la langue moderne qui sera comparée au grec , ait un certain nombre de mots semblables aux anciennes racines de la langue grecque ; & cela sans transmutation des lettres radicales en d'autres d'un organe différent.

• 2.° Qu'elle ressemble au grec dans ce qui fait le caractère essentiel des langues , dans le génie grammatical.

3.° Que ce soit la langue d'un peuple dont les ancêtres aient été voisins de la Grèce , aient pû facilement y pénétrer , & se trouvent mêlés avec les Grecs dès les premiers temps.

De toutes les langues modernes examinées suivant ces loix , la langue esclavonne est la seule qui paroisse à M. Fréret y satisfaire. On y retrouve un grand nombre de mots semblables pour le son & pour la signification aux anciennes racines simples de la langue grecque : son génie grammatical est le même ; enfin les peuples qui la parlent sont les descendants des Gètes & des Thraces , peuples voisins de la Grèce ,

occupant toutes les contrées qui confinent avec elle du côté du nord.

Toutes ces questions ainsi traitées répandent sur l'histoire des premiers Grecs, un jour qui fait entrevoir leur origine. Cette langue générale, dont l'ancien grec & l'esclavon paroissent des dialectes, est celle des anciens Gètes, des anciens Thraces : ces peuples barbares habitoient un pays voisin de la Grèce, & pouvoient facilement y pénétrer. De la conformité du langage, de la situation des lieux, du mélange des Thraces avec les Grecs, marqué dans les anciennes histoires, il semble difficile de ne pas conclure que les anciens habitans de la Grèce étoient originaires de Thrace.

Telles sont les conséquences résultantes de toutes les discussions qui forment les articles extraits ci-dessus ; mais comme la diversité des matières qu'on y traite pourroit faire perdre de vûe l'objet & l'ordre général, nous croyons devoir rassembler toutes ces parties dont la distance dérobe l'enchaînement, & donner le précis de ce qu'elles contiennent : c'est ce qui nous reste à faire en peu de mots.

1.^o Long-temps avant l'arrivée des colonies orientales la Grèce avoit des habitans dont la Genèse fait mention. Ces habitans qui paroissent avoir été Thraces d'origine, étoient de vrais sauvages comparables à ceux du Paraguai, ayant néanmoins une Religion & croyant l'immortalité de l'ame : leur nom général étoit celui de *Pélafges* qu'ils perdirent à mesure qu'ils se policèrent.

2.^o Ces premiers Grecs formoient avec différens peuples de l'Asie mineure, une seule & même nation : ils avoient une langue que le grec vulgaire semble représenter, & qui étoit un des dialectes d'une langue générale que l'on parloit depuis les frontières des Celtes jusqu'à celles des Mèdes & des Syriens.

3.^o L'histoire de ces premiers habitans de la Grèce ne remonte point au-delà de l'arrivée des colonies orientales ; & tout ce qu'on a débité des temps antérieurs est fabuleux. C'est alors qu'ils commencèrent à sortir de la barbarie, à former

des sociétés, à bâtir des maisons, à nourrir des troupeaux. Les étrangers, en leur procurant la connoissance des arts, les forcèrent d'adopter les différens cultes qu'ils apportoit d'Égypte & de Lybie.

4.^e L'expédition de Sésostris est l'époque de tous les changemens arrivés parmi les Pélasges d'Asie, comme les colonies orientales, dont les dernières tombent au commencement du règne de ce Prince, sont la cause de ceux qui sont arrivés dans la grèce Européenne. Enfin les dates de ces colonies fixées par la chronologie grecque, s'accordent avec la chronologie égyptienne déterminée par les seuls monumens de ce peuple, & quadrent parfaitement avec le récit de l'Écriture.

R E C H E R C H E S S U R L E P A C T O L E.

LE Pactole est une petite rivière d'Asie à peine remarquée de nos jours dans les lieux qu'elle arrose, mais fameuse autrefois par plusieurs singularités dont la plus considérable est un mélange de parcelles d'or avec le sable qu'elle rouloit dans son lit. Les auteurs anciens parlent de cette propriété: les poètes sur-tout l'ont célébrée comme à l'envi; & les continuelles allusions que les modernes font au Pactole, lui conservent encore une réputation qu'il ne mérite plus depuis long-temps. Mais malgré cette réputation il est, pour ainsi dire inconnu. Quoiqu'on sache en général qu'il rouloit de l'or dans ses eaux, on ignore s'il en a toujours roulé, si la quantité en étoit considérable, si cet or étoit en paillettes ou sous une forme différente.

Ces questions & plusieurs autres qu'aucun moderne n'avoit encore examinées, M. l'abbé Barthelemy se les propose dans un Mémoire dont nous allons donner l'extrait. Il recueille & traite avec ordre tout ce qui concerne le Pactole, les

noms qu'il a portés, l'étendue de son cours, l'or qu'il rouloit avec ses eaux, ses autres singularités, enfin les fictions qui se débitoient à son sujet. Nous réunirons ces différens objets sous trois articles. Chacun de ces articles renfermeroit plus de détails, si nous avions encore tous les traités des Anciens *sur les fleuves*. Mais des deux seuls qui nous restent, le premier composé par Vibius Séquester, ne fait aucune mention du Pactole; le second attribué faussement à Plutarque, en parle dans un chapitre exprès, mais qui, comme le reste du traité, contient peu de choses essentielles, & beaucoup de ce merveilleux que l'ignorance est seule capable de fournir & d'admirer.

ARTICLE I. Nous renvoyons à cet ouvrage ceux qui voudront savoir l'origine fabuleuse des deux noms de *Pactole* & de *Chrysorrhoas*, donnés à cette rivière. Le premier plus ancien que l'autre, est le nom propre; le second n'est qu'une épithète commune autrefois à plusieurs rivières, dont les eaux bien-faisantes fertilisoient leurs bords. Le Pactole la méritoit à ce titre & par une raison plus forte; les paillettes d'or qu'il entraînoit, justifioient, à son égard, le surnom de *Chrysorrhoas*, lequel, pris à la lettre, désigne une rivière qui roule des flots chargés d'or. M. l'abbé Barthelemy ne pense point avec Bochart^a, que le Pactole ait aussi porté le nom de *Ladon*. En effet le passage de Varron^b, sur lequel Bochart se fonde, n'est rien moins que décisif. *Ladon fluens sub Sardibus flumen*, dit cet auteur, *aureum later tulit quod conquadravit Religio*: allusion manifeste aux briques d'or envoyées par Crésus^c au temple de Delphes; mais la première édition de Nonius^d Marcellus qui nous a conservé ce passage de Varron, porte *Ludon* au lieu de *Ladon*. Or *Ludon* étant la même chose que *Lydon*, *Lydion* & *Lydium*, *Ludon flumen* peut signifier le fleuve de *Lydie*; expression qui répond à celle de *Lydius amnis* dont Tibulle s'est servi pour désigner le Pactole.

Le Pactole prend sa source dans le mont Tmolus en Lydie, arrose la plaine voisine de Sardes; & de-là se jette dans l'Hermus qui va se perdre dans le golfe de Smyrne.

^a Bochart, *Geog. sacr.* p. 87.

^b Varron, in *Hecatombe*, apud Nonium.

^c Herodot. l. I, c. 50.

^d Elle est de 1471.

Tibul. l. III, Eleg. 5.

Son lit est étroit & sans profondeur, son cours très-borné ; mais le canton qu'il traverse est un des plus beaux de la Province. Il passe aujourd'hui près des ruines de Sardes ; mais autrefois, suivant le témoignage d'Hérodote, il couloit au milieu de cette ville, l'une des plus anciennes & des plus riches de l'Asie mineure. M. l'abbé Barthelemy relève en passant une erreur dans laquelle Etienne de Byzance est tombé, en plaçant aussi sur les bords du Pactole la ville de Thymbrée, célèbre par la victoire de Cyrus. Un passage de Xénophon mal entendu, a causé la méprise : l'historien dit que le rendez-vous général des secours attendus par Crésus, étoit sur les bords du Pactole, & que de-là ils devoient continuer leur route jusqu'à Thymbrée ; le Géographe en auroit dû conclure que le Pactole & Thymbrée étoient séparés par une distance assez considérable.

L. V. c. 131.

Cyropéd. l. VI, p. 158.

Suivant Ovide, Hygin & Planciadès, c'est à Midas, roi de Phrygie, que le Pactole a dû ses richesses. Ce Prince avoit obtenu de Bacchus le don de convertir en or tout ce qu'il toucheroit : don funeste dont il sentit bien-tôt les affreuses conséquences. Pour s'en délivrer, il implora la pitié du Dieu qui lui dit de se baigner dans le Pactole, dont les eaux, en le recevant, acquirent la propriété qu'il perdit. Nous ne rapportons, avec M. l'abbé Barthelemy, cette tradition fabuleuse empruntée des Grecs par les mythologues Latins, que pour montrer qu'il fut un temps où le Pactole passoit pour n'avoir point roulé d'or avec les eaux. Mais quand a-t-il commencé ? C'est ce qu'il est impossible de déterminer précisément. Hésiode ne fait aucune mention du Pactole, quoiqu'il ait donné dans sa Théogonie, une liste de la plupart des rivières de l'Asie mineure, dont quelques-unes n'ont qu'un cours très-peu étendu. Homère n'en parle jamais. Ce poète étoit Géographe : auroit-il ignoré que dans le voisinage des lieux où il place la scène de l'Illiade, & de ceux mêmes où, selon quelques Ecrivains, il avoit pris naissance, couloit un fleuve qui, pour nous servir de l'expression de Virgile, arrosoit de son or les campagnes de la Lydie ? Et s'il ne l'ignoroit

ART. II.

Ov. Metamor.

l. XI.

Hygin. Fab.

191.

Fulg. Planc.

l. II.

Æneid. l. X, vers. 142.

22 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

pas, auroit-il négligé cette singularité si curieuse, si susceptible des ornemens de la Poësie? Du silence de ces deux Poëtes, il résulte que nous ne devons pas fixer à leur siècle l'époque que nous cherchons. Selon toute apparence on doit la placer au plus tôt dans le VIII.^e siècle avant l'ère Chrétienne, sous le règne des aïeux de Crésus, c'est-à-dire des princes de la famille des Mermnades: du moins c'est ce qu'on peut conclurre d'une épigramme grecque insérée dans l'Anthologie, & des passages réunis de Strabon, de Philostrate & de Thémistius. Tous ces auteurs ne parlent pas des rois de Lydie *prédécesseurs*, mais *ancêtres* de Crésus: distinction remarquable & qui nous détermine à ne pas remonter au-delà de Gygès le premier des Mermnades. Cet usurpateur monta sur le trône vers l'an 708 avant Jésus-Christ, & ses descendans sont au nombre de cinq en comprenant Crésus qui perdit son Royaume en 545. C'est donc dans cet intervalle de 163 ans que les eaux du Pactole commencèrent à rouler de l'or, du moins en assez grande quantité pour qu'on s'en aperçût.

*Strab. l. XIII,
p. 625.
Philostr. in
Apollon. l. VI,
c. 37.
Thémist. Orat.
XXVII.*

*Maxim. Tyr.
Diff. 34.* La conquête de la Lydie par Cyrus mit les rois de Perse en possession du Pactole & de ses trésors. Xerxès I en tiroit de l'or: cette rivière en fournissoit encore du temps d'Hérodote; mais enfin la source s'en tarit insensiblement, & longtemps avant Strabon qui vivoit sous Tibère, le Pactole avoit perdu cette propriété. Sous Domitien, les habitans de Sardes se souvenoient à peine qu'il l'eut jamais eue: c'étoit pour eux un problème sur lequel ils consultèrent Apollonius de Tyanes. Thémistius, écrivain du quatrième siècle, dit positivement que cette rivière ne roule plus d'or, & le même langage est répété dans le douzième siècle par Isaac Tietzès scholiaste de Lycophron, ainsi que par Eustathe, commentateur d'Homère.

*Strab. l. XII,
pag. 591, liv.
XIII, p. 625.*

Strab. Ibid.

C'est des mines du mont Tmolus que le Pactole détachoit les parcelles d'or qu'il entraînoit dans son cours: ce qui continua jusqu'à ce que des fouilles trop fréquentes ou quelque révolution arrivée dans ces riches souterrains, les eurent

totale^{ment} épuisé^s. Si l'on demande de quelle nature étoit cet or, nous répondrons avec l'auteur du traité sur les fleuves & le scholiaste de Lycophron, que c'étoit des paillettes mêlées le plus souvent avec un sable brillant, & quelquefois attachées à des pierres que les courans d'eau enlevoient de la mine. Au rapport de quelques anciens, de Varron entre autres, & de Dion Chrysostome, la quantité de ces parcelles étoit comparable à ce qu'on retire des mines les plus abondantes. Le Pactole, à les entendre, fut la principale source des richesses de Crésus; il en tira la matière de ces briques d'or dont il enrichit le temple d'Apollon: briques d'un grand prix, selon Diodore de Sicile. Mais gardons-nous de prendre au pied de la lettre ces témoignages de deux écrivains qui n'ont consulté qu'une tradition vague & fausse. Les Grecs en général exagéroient par goût, par ignorance ou par habitude; & cet exemple en particulier surprendra peu, si l'on fait réflexion qu'avant Crésus & jusqu'au règne de Philippe, père d'Alexandre, l'or fut extrêmement rare dans la Grèce. Les Grecs apprirent donc avec admiration qu'un métal que la Nature leur avoit refusé, couloit ailleurs dans le sable d'une rivière: singularité frappante sur-tout pour des hommes amis du merveilleux, & qui, par une méprise ordinaire, prenoient pour merveilleux tout ce qui n'étoit pas commun. De-là vint la gloire du Pactole. Long-temps après, la découverte des mines de la Thrace, le pillage du temple de Delphes, & sur-tout les conquêtes d'Alexandre rendirent l'or plus commun dans la Grèce: mais la réputation du Pactole étoit faite; elle subsista sans s'affoiblir, & dure encore, du moins parmi nos Poètes dont le langage est l'asyle de bien des idées prosrites ailleurs.

Varr. loc. cit.

Diod. Sic. l. XVI, 540.

Athen. l. VI, p. 231.

Rabattons donc infiniment du récit des anciens, pour avoir une juste idée des richesses du Pactole. Cependant elles étoient considérables. Si cette rivière n'avoit que détaché par hasard quelques parcelles d'or des mines qu'elle traversoit, elle n'auroit pas mérité l'attention de Crésus & de ses aïeux, moins encore celle des rois de Perse successeurs de Cyrus. Les

24 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

*Mém. de l'Acad. des Scienc.
ann. 1718.*

Souverains ne s'attachent pas à des entreprises dont la dépense excède le profit. M. de Reaumur compte en France jusqu'à dix rivières qui roulent quelquefois des paillettes d'or ; mais on les abandonne aux recherches des gens du pays dont la peine est rarement récompensée. Le soin avec lequel les rois de Lydie ramassoient l'or du Pactole, suffit pour montrer que la quantité en étoit considérable : le Pactole a eu de l'or beaucoup moins que certains fleuves du nouveau monde, mais beaucoup plus que les plus riches de nos rivières. C'est le milieu que prend M. l'abbé Barthelemy ; & son opinion sera sans doute celle de tous ses lecteurs. Le peu de profondeur du Pactole & la tranquillité de son cours facilitoient le travail nécessaire pour en retirer les parcelles de ce métal précieux ; ce que les ouvriers laissoient échapper alloit se perdre dans l'Hermus, mis par cette raison par les anciens au nombre des fleuves qui roulent de l'or, comme on y met parmi nous la Garonne, quoiqu'elle ne doive ce foible avantage qu'à l'Ariège, *Aurigera*, qui lui porte de temps en temps quelques paillettes d'or avec ses eaux.

Au reste celui du Pactole étoit au meilleur titre ; M. l'abbé Barthelemy en donne une preuve qui mérite d'être rapportée : il la tire du nom d'or *Darique*, que donne à celui du Pactole l'auteur du traité des fleuves. Par le mot de *Dariques* on entend les anciennes monnoies des Perses en or & en argent, où l'on voit un Archer décochant une flèche : monnoies frappées sous l'un des Darius. Comme celles en or étoient reconnues pour être d'une matière fort pure, & que les guerres continuelles des Perses avec les Grecs en avoient fait passer en Grèce un très-grand nombre, on y prit insensiblement l'habitude de donner le nom de *Darique* à l'or qui se trouvoit au titre de ces monnoies. Ainsi pour connoître le titre de l'or du Pactole, qualifié de cette épithète, il suffira de savoir celui des *Dariques*. On conserve au cabinet du Roi une de ces monnoies : elle est à vingt-trois carats ; d'où il résulte que l'or du Pactole, avant que d'être mis en œuvre, n'avoit qu'une vingt-quatrième partie de matière hétérogène.

Passons

Passons, avec M. l'abbé Barthelemy, aux autres singularités du Pactole. On trouvoit dans ses eaux ^a une sorte de cryстал. Les Cignes ^b s'y plaisoient autant que dans celles du Caystre & du Méandre. Ses bords étoient émaillés ^c des plus belles fleurs. Enfin, si l'on étoit assuré que la pourpre, si connue dans l'antiquité sous le nom de *Pourpre Sardique*, se teignît à Sardes & non pas en Sardaigne, on pourroit ajouter que les eaux du Pactole contribuoient à la perfection de ces fameuses teintures. Les habitans de Sardes avoient, sous Septime Sévère, établi des jeux publics, dont le prix paroît en même temps faire allusion aux fleurs qui embellissoient à leurs yeux les rives du Pactole, & à l'or qu'il avoit autrefois roulé dans son lit. Ce prix étoit une couronne de fleurs d'or.

Des Ecrivains peu judicieux nous ont transmis quelques-unes des fables qui se débitoient au sujet du Pactole. L'auteur du traité des fleuves fait mention d'une pierre qu'on y trouvoit, & qui placée à l'entrée d'un trésor en écartoit les voleurs, en rendant le son d'une trompette. Chrysermus, cité par cet écrivain, parle d'une plante qu'on en tiroit, & qui plongée dans de l'or en fusion, se convertissoit elle-même en or. M. l'abbé Barthelemy ne rapporte ces absurdités que pour donner un exemple du peu de discernement des écrivains du moyen âge. A peine le Pactole est-il connu de nos jours: Smith, Spon, Whéler & d'autres voyageurs modernes n'en parlent que comme d'une petite rivière qui n'a rien de particulier; & c'est l'idée qu'en donne la géographie Turque, imprimée depuis quelques années à Constantinople.

ART. III.

^a Schol. *Ly-*
cophr.

^b Apollon.

l. 1 v. Callim.

Hymn. in De-

tum, v. 249.

^c *Philosfr. Imag.*

p. 800.



R E M A R Q U E S

SUR LE DIEU TÉLESPHORE.

TÉLESPHORE étoit un Dieu que les Grecs invoquoient pour la santé, comme Esculape & la déesse *Hygiea*, qui répond à la déesse *Salus* des Romains. Les figures de ces trois divinités se trouvent ensemble sur un grand nombre de médailles ; sur d'autres on voit Télésphore accompagner tantôt Esculape, tantôt *Hygiea* : enfin il est représenté seul au revers de plusieurs ; mais dans toutes, la figure est la même. C'est celle d'un enfant vêtu d'une robe singulière, d'une sorte de manteau sans manche qui lui enveloppant les bras, descend au-dessous des genoux, & auquel tient une espèce de capuchon qui lui couvre la tête.

Spon a prétendu que cette figure étoit l'emblème de la maladie. M. le Clerc trompé par la double signification du mot *Télésphore*, la prenoit pour celle d'un Devin ; mais ces deux explications sont peu satisfaisantes. M. d'Egli en propose une troisième & cherche en même temps quel Être les Grecs avoient divinisé sous ce nom : la conjecture est fondée sur celle de Pausanias. Dans la description que fait cet écrivain des principaux monumens qu'il avoit vus près de Sicyone, il parle d'un temple d'Esculape, où l'on adoroit en même temps *Evamérion*, divinité qu'il croyoit être la même que l'*Acésius* des Epidauriens, & le Télésphore adoré par ceux de Pergame.

Si les noms d'*Acésius*, d'*Evamérion* & de Télésphore sont ceux de la même Divinité, il est facile, dit M. d'Egli, d'avoir une idée de ce que les Grecs honoroient sous ces différentes dénominations. C'étoit le premier jour de la convalescence, ce jour heureux où les accidens d'une maladie longue & dangereuse venant à cesser, on commence à jouir des prémices de la santé. Ils représentoient ce Dieu sous la

figure d'un enfant, parce que le premier jour de la convalescence est le commencement d'une vie nouvelle. L'habit singulier dont ils le couvroient ne lui convenoit pas moins : c'étoit celui des enfans & des malades.

Le culte de cette Divinité passa d'Épidaure à Romé avec celui d'Esculape, & fut porté de Rome en Afrique : du moins c'est une conjecture que M. d'Egli croit autorisée par les traces qu'on en voyoit encore dans ce pays au commencement du dernier siècle. Il tire cette particularité de la relation manuscrite d'un voyage fait en 1602 par Jean Marleck, Flamand, sur les côtes & dans l'intérieur de l'Afrique. Ce voyageur rapporte qu'une tribu idolâtre des Caffres, adore une Divinité représentée sous la forme d'un enfant, & particulièrement honorée par les malades. Il en avoit vû une Idole informe posée sur un tronc d'arbre. Les malades, avant que de l'invoquer, frottent la statue d'une sorte de graisse & lui couvrent la tête d'une pièce d'étoffe. Le sacrifice consiste à tirer quelques gouttes de sang d'un pigeon ou d'un autre oiseau qu'ils laissent échapper ensuite en demandant à la Divinité que leur maladie s'envole aussi promptement. Après cette cérémonie les malades courent en sautant autour de la statue, jusqu'à ce qu'ils tombent de lassitude : on les emporte alors dans leurs cabanes, enveloppés de peaux de moutons. Un exercice si violent les soulage & quelquefois même leur procure une guérison, qu'ils ne manquent jamais d'attribuer à leur Divinité. Cet objet du culte des Caffres a beaucoup de ressemblance avec le Télésphore des Grecs.



*SUR LA NATURE DU CULTE
RENDU DANS LA GRECE AUX HEROS,
E T*

PARTICULIEREMENT SUR CELUI D'ESCUAPE.

L'OPINION d'Evhémère sur l'origine de l'Idolatrie, qu'il attribuoit à l'Apothéose, quoique reçue de la plupart des Mythologiftes modernes, ne choque pas moins le témoignage le plus formel de l'histoire, que les idées les plus simples de la Métaphysique. C'est une de ces hypothèses séduisantes au premier coup d'œil, mais absurdes en effet, & dont l'apparence captieuse ne soutient pas un examen réfléchi. Le raisonnement se joint contre elle aux textes unanimes des meilleurs écrivains; & c'est un point curieux; que nous discuterions avec l'étendue qu'il mérite, si M. Fréret ne l'avoit fait dans un article de son ouvrage contre la Chronologie de M. Newton, ouvrage important que nous donnerons au public, dès que nous aurons rempli nos engagements avec l'Académie.

En général on peut assurer que le culte des hommes morts, loin d'être la source du Paganisme, ne fut pas même une branche de l'idolatrie des peuples les plus anciens; que, ni l'Égypte, ni les nations Orientales ne l'ont connu, du moins dans les siècles reculés; enfin que la religion des Grecs mêmes, chez qui les vestiges de ce culte sont si fréquens, en étoit fort éloignée dans son origine, & qu'elle ne s'en est souillée dans la suite que par une altération insensible, & par l'abus que l'ignorance fit d'un usage fondé sur la Nature. Dans les premiers temps, les hommes bienfaiteurs de leurs semblables, les législateurs, les fondateurs des villes, les inventeurs des arts, les guerriers célèbres, récompensés pendant leur vie par l'estime & l'admiration publique, l'étoient après leur mort par les honneurs accordés à leur mémoire.

On donnoit à leurs tombeaux des places distinguées, on les décoreoit avec un soin religieux, on les couvroit de fleurs & d'offrandes, on s'assembloit autour de ces monumens respectables pour rendre un hommage annuel à ceux dont les cendres y reposoient. Cette coutume, en dégénérant, produisit l'apothéose; & comme la flatterie avoit souvent transformé les hommes en Héros, la superstition transforma les Héros en Dieux: Dieux impuissans, sujets à nos foiblesses, adorés du vulgaire, mais rejetés des sages: Dieux en effet méprisables, & dont les légendes, ou puériles, ou scandaleuses, étoient l'horreur des gens vertueux, l'opprobre de la raison, l'école & le jouet du libertinage. Evhémère avoit pû s'ériger en généalogiste de Divinités pareilles; il n'eût mérité que des éloges, si dans la vûe de réformer les idées & les mœurs de ses contemporains, il avoit entrepris de rendre à la Religion sa simplicité primitive, & de faire rentrer dans leurs tombeaux ces fantômes, usurpateurs des autels & des noms originairement consacrés à l'Être Suprême & à ses divers attributs. S'il s'étoit proposé ce but dans ses recherches, il n'auroit pas confondu malignement, comme il a fait, le culte ancien avec les erreurs étrangères qui le défiguroient; il auroit distingué les temps, & recueilli les preuves qu'il avoit sous ses yeux, de la différence essentielle que les premiers habitans de la Grèce mettoient entre les honneurs décernés à des Héros, & ceux qu'ils croyoient devoir aux Dieux.

Ces preuves étoient nombreuses alors; & malgré la distance des temps, il en reste encore assez de traces dans les écrits de l'Antiquité pour nous en donner une idée juste. Nous voyons clairement, par des passages d'Homère, d'Hérodote, de Pausanias, & par les inductions manifestes qu'on peut tirer de ceux d'autres écrivains, que le culte héroïque ne consistoit d'abord qu'en sacrifices funèbres, faits aux Dieux des enfers, avec une simple commémoration des Héros. On s'assembloit, comme nous l'avons dit, autour de leurs tombeaux, & l'on versoit, dans une fosse assez profonde, du lait, du miel, du vin & le sang des victimes, dont on croyoit que les ombres

30. HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

aimoient à se repaître. Nous avons des exemples de ces libations dans les sacrifices offerts par Enée sur les tombeaux de Polydore & d'Anchise; Virgile est en ce point le copiste d'Homère, qui décrit dans l'Odyssée celui qu'Ulysse (a) offrit au devin Tirésias.

*Eneid. l. III
& v.*

Odyss. l. XI.

Il suffit de lire cet endroit du poète Grec, pour être convaincu que l'ancienne Théurgie distinguoit formellement les Dieux & les Héros. L'ame de ces derniers, transportée dans le Ciel, jouissoit, selon ce système, de la compagnie des Dieux, & prenoit part à leurs plaisirs; mais elle ne partageoit pas leur puissance: cependant leur ombre habitoit les enfers avec la foule des morts. En évoquant celle de Tirésias Ulysse en fait sortir beaucoup d'autres, parmi lesquelles paroît à son tour l'ombre d'Hercule; & le poète a grand soin de remarquer que ce n'étoit que son image; que pour lui, transporté dans les Cieux, il y vivoit avec les immortels. Les anciens Grecs distinguoient donc trois parties dans l'homme; le corps matériel & terrestre qui se réduisoit en cendres par la dissolution de ses parties; l'esprit qui retournoit au Ciel; enfin un corps subtil & délié, presque immatériel, qui n'étoit que l'ombre & l'image du corps grossier. Cette opinion a quelque rapport avec un des points du système d'Epicure (b); elle est étrange, mais très-différente de celle

(a) Cette ombre de Tirésias, évoquée par Ulysse, est le sujet d'un dessin de M. Bouchardon, dans lequel on admire également la correction des figures, la beauté de l'ordonnance, la science de l'antique & l'énergie de l'expression: c'est un morceau vraiment poétique, où le feu d'Homère répand l'ame & la vie.

(b) *Nunc agere incipiam tibi quod vehementer ad has res
Attinet, esse ea quæ rerum simulachra vocamus,
Quæ quasi membranæ summo de corpore rerum
Dereptæ volitant ultrò citròque per auras.*

Lucret. de Res. Nat. l. IV, v. 332

Dans le premier livre de ce Poème on lit les vers suivans, qui contiennent la même doctrine.

*Et si præterea tamen esse Acherusia templa
Ennius æternis exponit versibus, edens,
Quò neque permanent animæ, neque corpora nostra;
Sed quædam simulachra modis pallentia miris.*

Ibid. l. I, v. 122.

qu'il faudroit leur supposer, si l'hypothèse d'Evhémère étoit véritable.

Il résulte en particulier de ce passage de l'Odyssée, qu'Hercule ne fut mis au nombre des Dieux que dans les siècles postérieurs; ce qui s'accorde avec le témoignage de Pausanias. *Pausan. I, 15, 22.* Cet auteur nous apprend que les Marathoniens se vantoient d'être les premiers qui lui eussent rendu les honneurs divins, & qu'on voyoit encore de son temps à Sicyone un autel, *L. II, c. 10.* sur lequel il étoit à la fois honoré comme Dieu & comme Héros. Hérodote le qualifie de Dieu moderne chez les Grecs, aussi-bien que Libère & Pan. *Herod. I, II, c. 145.*

On peut dire la même chose du Dieu de la Médecine, Esculape, que plusieurs modernes ont regardé comme une ancienne Divinité venue d'Égypte. M. d'Egly avoit embrassé cette opinion dans un Mémoire qu'il nous lut en 1747, mais qu'il n'a pas voulu remettre au registre après avoir entendu la réponse que M. Fréret y fit quelques jours après. Ce dernier prouva qu'Esculape étoit un héros Grec, inconnu aux Égyptiens. Voici en peu de mots le résultat de ses recherches, à l'occasion desquelles nous avons crû pouvoir nous permettre ces réflexions générales & préliminaires.

Le culte d'Esculape n'étoit pas ancien dans la Grèce. Apollodore, dans l'extrait de sa chronique, rapporté par Clément d'Alexandrie, en fixoit l'époque à l'an 53 avant la prise de Troie, & au même temps que l'apothéose d'Hercule. *Strabat. I, V, p. 322.* La tradition qui faisoit Esculape fils de Coronis, fille de Phlégyas, & l'autorité d'Homère qui fait Machaon fils d'Esculape, prouvent qu'il a vécu pendant la génération qui précéda la prise de Troie.

Homère ne parle d'Esculape que comme d'un simple mortel, qu'il qualifie de *médecin irréprochable*; son nom ne se trouve pas dans Hésiode, qui auroit eu soin de marquer son origine dans la théogonie, si de son temps ce culte avoit été répandu dans la Grèce. *Iliad. IV, v. 193.*

La tradition que Pindare a suivie fait périr Esculape par la foudre de Jupiter: ce poète lui donne le simple titre de *Pythior. III, v. 95, v. 13.*

32 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

Héros; il ne le regardoit donc pas comme un Dieu. Observons qu'il le fait disciple de Chiron le Centaure & contemporain de Pélée, père d'Achille; enfin qu'il lui reproche une avarice fardée. Auroit-il ainsi parlé d'un Dieu reconnu de son temps & dans son pays?

Nemcor. 711, 94.
Pyth. III, 96.
Paus. II, 136. Epidaure devint le centre du culte d'Esculape; mais le plus ancien temple bâti en son honneur étoit à Titane, petite ville située dans le voisinage de Sicyone. Peut-être étoit-ce originairement un tombeau, puisqu'on le disoit fondé par Alexanor, fils de Machaon & petit-fils d'Esculape; il devint considérable dans la suite, autant qu'on en peut juger par la description de Pausanias.

Ce culte, long-temps renfermé dans le territoire de Titane & d'Epidaure, passa d'Epidaure dans le reste de la Grèce; de-là le nom d'*Epidauria*, donné par les Athéniens aux fêtes qu'ils établirent en l'honneur de ce Dieu, qui bien-tôt eut un temple dans leur ville, où les Dieux avoient moins de peine à se faire naturaliser que les hommes. Pausanias nous apprend que ce temple étoit situé entre le théâtre & la citadelle; mais il ne dit rien qui puisse servir à fixer l'époque de sa fondation.

Id. l. III. C'est aussi d'Epidaure que le culte d'Esculape passa (c) dans la Cyrénaïque, & de-là dans l'île de Crète: les habitans de Pergame (d) le reçurent d'un Archias dont le temps n'est

(c) La fondation de Cyrène n'est pas antérieure à la 32.^e Olympiade & à l'an 650 avant l'ère Chrétienne; Pausanias dit que les Cyrénéens immoloient des chèvres à Esculape, & qu'ils avoient emprunté de l'Égypte cet usage inconnu à Epidaure: mais Hérodote, l. II, c. 145, nous apprend que les Égyptiens n'immoloient point de ces sortes d'animaux, & d'ailleurs il n'y avoit point de commerce entre l'Égypte & Cyrène. Pausanias avoit des idées fausses sur le culte d'Esculape, auquel il attribuoit une trop grande ancienneté:

pour prouver que ce Héros avoit de très-bonne heure reçu les honneurs divins, il emploie entre autres un vers d'Homère, d'où nous avons inféré tout le contraire; c'est celui où ce poète l'appelle un Médecin irréprochable, ἀμεινωνος. On peut juger de ses autres preuves par celle-là.

(d) Cet établissement du culte d'Esculape dans l'Asie doit être postérieur à la fondation du royaume de Pergame; avant ce temps Pergame n'étoit qu'un simple château, bâti sur la pointe d'un roc presque inaccessible. *V. Strab. l. XIII, p. 623.*

pas connu, & le transmirent à ceux de Smyrne; enfin l'an 290 avant l'ère Chrétienne, ce Dieu fut appelé par les Romains, & reçû avec pompe dans leur capitale.

*Tit. Liv. Epit.
l. XI.*

Les Savans qui croient Esculape originaire d'Egypte, se fondent en partie sur l'autorité de Pline, qui le fait naître à Memphis, & le compte parmi les premiers hommes élevés au rang des Dieux par l'opinion populaire; sur le témoignage d'Ammien Marcellin, qui lui donne un temple fameux dans la même ville de Memphis; enfin sur un endroit de Pausanias, qui parle d'un temple construit en l'honneur d'Esculape, d'Hygiéa & d'Apollon, surnommés Egyptiens. Mais l'opinion de Pline est démontrée fautive, parce qu'elle est absolument contraire au système de la religion Egyptienne; le temple de Memphis ne prouve rien, parce qu'il étoit moderne, postérieur aux Ptolémées, & bâti par les Grecs, mêlés alors avec les originaires du pays. Celui dont parle Pausanias ne doit pas plus être cité; il avoit été bâti par un de ses contemporains.

Plin. VII, § 6.

*Amm. Marc.
l. XXI.*

*Pausan. II,
174.*

La théogonie des Egyptiens n'admettoit point de Dieux qui ne fussent pas tels par leur nature; l'apothéose eût été dans leur système une impiété absurde, & nous savons qu'ils la reprochoient aux Grecs. Hérodote & Diodore ne font aucune mention de l'Esculape Egyptien. Cicéron distingue trois personnages de ce nom; mais il les fait tous trois vivre & mourir dans la Grèce.

*De Nat. Deor.
l. III.*

C'est Isis & son fils Horus, à qui l'Egypte attribuoit l'invention de la Médecine; mais Isis & son fils Horus sont deux êtres allégoriques. Manéthon, dans ses extraits, donne le nom d'Esculape à un roi de Memphis, nommé *Toforthos* ou *Séforthos* dans les abrégés de Jules Africain & d'Eusèbe. Mais Manéthon écrivoit sous les Ptolémées; & comme le Prince dont il parle passoit pour très-instruit dans la Médecine, il l'aura désigné par le surnom d'Esculape; il aura dit que c'étoit l'Esculape des Egyptiens: remarquons qu'il ne fait mention d'aucun culte en son honneur.

*Synce. p. 84.
56, 77, 84.*

On trouve dans l'extrait de Sanchoniaton un Esculape,

*Præpar. Evang.
p. 39.*

filz de Sydec ou Sadic, & frère des sept Cabires; mais ce fragment nous apprend aussi que les Phéniciens lui donnoient le nom d'*Esmouni*, c'est-à-dire du huitième, parce qu'il étoit le huitième des enfans de Sadic. Nous ne voyons point qu'il eût un culte parmi les Phéniciens; & les auteurs qui parlent de celui des Cabires, établi dans l'île de Samothrace, ne comptent point Esculape au nombre de ces divinités Phéniciennes.

*Serv. in Eneid.
l. II, v. 260.*

Servius avance qu'Esculape étoit représenté dans les Planisphères Grecs sous la figure du Serpenteaire: il est le seul qui l'ait dit, & si nous devons l'en croire, c'est une nouvelle preuve que le culte d'Esculape n'étoit pas originaire d'Egypte. Les Egyptiens n'avoient dans leurs Planisphères aucune constellation où l'on vît la figure d'un serpent: Achille Tattius nous en assure dans son introduction aux phénomènes d'Aratus.

M. Fréret convient que pour désigner allégoriquement les divers attributs de l'Etre Suprême, ils employoient dans leurs hiéroglyphes la représentation des différentes sortes de serpens connus dans leur pays; mais il ne croit pas que ce fût de cet usage que les Grecs eussent emprunté celui d'attribuer un serpent à Esculape, à Minerve & à quelques autres Divinités. La plupart des coutumes superstitieuses doivent leur origine à des hasards que nous ne pouvons imaginer. La superstition ne raisonne point: « il est certain, ajoute M. » Fréret, que les anciens rendoient une sorte de culte à quelques » serpens; mais de toutes les opinions qui partagent les modernes sur cette coutume bizarre, la moins probable est » celle qui en fait remonter l'origine au serpent d'airain élevé » par Moïse dans le désert, ou à celui dont il est parlé dans » les premiers chapitres de la Genèse. Un assez grand nombre » de Critiques ont adopté l'une ou l'autre de ces deux idées: » aussi peut-on leur appliquer avec raison ce qu'un ancien a dit » des philosophes Grecs; *nihil tam absurdum, quod non ab aliquo philosophorum dictum fuerit.* »

Comme Esculape est né dans la Grèce, c'est de la langue

de ce pays qu'il faut tirer l'étymologie de son nom. Apis, Cécrops, Inachus, Cadmus, Phoronée, Danaüs & les autres Héros qui portent des noms Egyptiens ou Phéniciens, avoient apporté dans la Grèce les noms sous lesquels ils étoient connus dans leur patrie. M. Fréret conjecture que celui d'Esculape ou d'Asclépius étoit une épithète relative à sa profession : en conséquence il le dérive de la racine dont avoit été formé le mot *ἀσκηθῆς*, employé souvent par Homère dans le sens de *sanus*, *illæsus* : ainsi dans l'ancienne langue Grecque Asclépius auroit signifié celui qui donne ou qui conserve la santé.

SUR L'ÉPOQUE
D'UNE INSCRIPTION GRECQUE,
APPORTÉE DE TRIPOLI.

ON trouvera parmi les Mémoires imprimés en entier dans ce volume, les dissertations opposées de M. Fréret & de M. de la Nauze, sur l'époque d'une inscription grecque apportée de Tripoli d'Afrique en Provence; & sur laquelle M. le président Bouhier & M. le marquis Maffei avoient déjà publié des remarques.

*Voyez la partie
des Mémoires
p. 225 & suiv.*

Cette inscription importante, dont le texte grec est inséré dans le Mémoire de M. Fréret, est un decret de la communauté des Juifs établis à Bérénice, ville de la Cyrénaïque; elle a pour date *l'année 55 le 25 du mois paophi, en l'assemblée de la Scénopégie*. C'est cette date qu'il s'agit de déterminer; ce qu'on ne peut faire sans trouver en même temps l'époque radicale de l'ère de Bérénice.

Le président Bouhier, dans son explication de *quelques marbres antiques*, & le marquis Maffei, dans ses *Galliæ antiquitates*, font répondre cette année 55 à l'an 25 depuis J. C. ce qui donne pour époque radicale l'année 30 avant notre ère vulgaire, année de la conquête de l'Égypte par Auguste.

36 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

M. de la Nauze fait concourir l'année 55 de l'inscription; avec l'an 41 avant J. C. : ce qui donne pour époque radicale à l'ère de Bérénice, la fin de l'année 96 ou le commencement de l'année 95 avant J. C. ; temps où la Cyrénaïque léguée aux Romains par Ptolémée Apion, fut déclarée libre par le Sénat.

M. Fréret compte cette année 55 de l'inscription pour l'an 33 avant J. C. ; & par conséquent fait remonter l'époque radicale de Bérénice à la fin de l'année 88 ou au commencement de l'année 87 avant J. C. : c'est le temps où Lucullus envoyé par Sylla pour apaiser les troubles de la Cyrénaïque, y fit des réglemens acceptés par les peuples.

Voilà donc trois époques différentes données à l'ère de Bérénice, l'autonomie de la Cyrénaïque par M. de la Nauze, la législation de Lucullus par M. Fréret, & la conquête de l'Egypte par M.^{rs} Bouhier & Maffei.

M. Gibert donne une quatrième époque à la même ère : c'est la réduction de la Cyrénaïque en province romaine, événement qu'il place vers l'an 67 avant J. C. ; en partant de ce point il fait tomber l'année 55 de l'inscription à l'année 113 avant l'ère chrétienne : pour mettre le Lecteur en état de comparer cette opinion avec les autres, nous allons laisser M. Gibert s'expliquer lui-même ; c'est lui qui parle dans le reste de cet article.

Ptolémée, surnommé Apion, de la famille des Lagides, fut le dernier roi de Cyrène; il mourut l'an de Rome 658, sous le consulat de Cn. Domitius & de C. Cassius. Par son testament il laissa ses États aux Romains qui se contentant pour lors de les mettre sous leur protection, ordonnèrent qu'ils demeureroient libres. C'est ce que nous apprenons dans l'építome du LXX.^e livre de Tite-Live (a); Julius Obsequens (b) nous a conservé les noms des Consuls que j'ai rapportés.

La liberté que les Romains laissoient aux Cyrénéens, loin

(a) *Ptolemæus Cyrenarum rex, cui cognomentum Apioni fuit, mortuus hæredem Pop. Romanum reliquit, & ejus regni civitates Senatus liberæ esse jussit.*

(b) *XLVII. Cn. Domitio, Caio Cassio Coss. Ptolemæus rex Aegypti Cyrenii mortuus S. P. Q. R. hæredem reliquit.*

de leur être avantageuse, leur devint funeste par les divisions intestines où elle les jeta pour l'arrangement de leur gouvernement, & ils furent bien-tôt en proie aux factions de plusieurs tyrans qui voulurent successivement se mettre à leur tête. Plutarque dans un de ses traités moraux, nomme deux de ces tyrans qu'il place au temps de la guerre de Mithridate qui commença vers l'an de la période Jul. 4626, avant J. C. 88.

Ce fut en effet un ou deux ans après que Lucullus envoyé par Sylla en Égypte & en Syrie pour rassembler une flotte, ayant passé à Cyrène en trouva les habitans désolés par ces dissensions. Ils l'engagèrent à y porter quelque remède ; il y consentit, & régla, autant qu'il put, leur gouvernement, en leur répétant souvent ce mot célèbre de Platon, *qu'il étoit bien difficile de donner des loix aux Cyrénéens tant qu'ils seroient trop opulens*. C'est encore Plutarque qui nous apprend ce fait dans la vie de Lucullus.

Je pense que les sages dispositions de ce général Romain ne subsistèrent pas long-temps, & que les Cyrénéens retombèrent bien-tôt dans leurs desordres, en sorte que ce fut la raison pour laquelle les Romains fatigués de ces desordres, ne crurent pouvoir les en délivrer qu'en les reprenant sous leur puissance. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après avoir joui quelque temps de leur liberté après la mort d'Apion, ainsi qu'il résulte & du témoignage exprès de Tite-Live & de ce que les auteurs nous apprennent des troubles de leur État, qui certainement n'auroient pû y avoir lieu s'il avoit été administré par les Romains, on les trouve dans la suite réduits sous la forme de province romaine (c). C'est à ce titre que le gouvernement en fut décerné à Cassius avec celui de la Crète après la mort de César, & qu'Auguste le comprit dans les provinces du peuple (d) dans la distribution qu'il fit des provinces de l'Empire entre lui & le peuple.

*App. Bell. Civ.
l. III, V.
Plut. in Bruto.*

(c) Καὶ νῦν ἐστὶν ἐπαρχία τῇ Κρήτῃ συνιστάμενη. Strab. l. XVII, edit. ann. 1707, p. 1194.

(d) Ὁ γὰρ δὲ Κρήτην μετὰ τῆς Κυπρίδος. Strab. l. XVII, in fin.

Or c'est de l'époque de cette réduction de la Cyrénaïque en province romaine, que je crois que l'inscription de Bérénice, une des principales villes de cette Province, compte la cinquante-cinquième année dont elle est datée: du moins je rencontre dans la cinquante-cinquième année depuis la réduction de la Cyrénaïque en province, le caractère que l'inscription donne à la cinquante-cinquième année dont elle se date.

Si l'on s'en rapportoit à Appien, elle seroit de la première année de la 176.^e olympiade, 4638.^e de la per. Jul. 76.^e avant J. C: mais Eutrope la place neuf à dix ans plus tard, au temps où Metellus Creticus triompha de l'île de Crète, & pendant que Pompée faisoit la guerre aux Pirates. Ces faits sont arrivés depuis l'automne de l'an 4647 de la per. Jul. 67 avant J. C. & pendant le cours de l'année suivante 4648 de la per. Jul. 66 avant J. C. avant l'automne. Ce temps est aussi précisément celui auquel Eusèbe attache la réunion de la Cyrénaïque à la domination romaine sous le nombre 1952, sous lequel il compte la troisième année de la 178.^e olympiade.

C'est pour l'opinion d'Eutrope & d'Eusèbe que je me suis déterminé, tant par la raison que deux témoins valent mieux qu'un, que parce que la Crète qui ne faisoit avec la Cyrénaïque qu'une seule province, n'avoit pû entrer dans la composition d'une province avant cette même année-là où elle fut soumise. Quoi qu'il en soit, c'est en l'adoptant que dans la cinquante-cinquième année depuis, je trouve le caractère que l'inscription de Bérénice donne à la cinquante-cinquième année.

Ce caractère est que le 25 du mois Égyptien paophi, concourut cette année avec le *Sullogos* de la fête des Tabernacles, c'est-à-dire, avec le huitième jour de cette fête dont le nom particulier est rendu dans notre vulgate par ceux de *collecta* & *conventus*, & dans Aquila comme dans l'inscription de Bérénice, par celui de *σύλλογος*. Ce jour étoit, comme on sait, le 22 du mois Hébreu tisri, premier de l'année

civile judaïque, laquelle commençoit vers l'équinoxe d'automne.

A l'égard du 25 paophi, faut-il le chercher dans l'année vague des Egyptiens? Faut-il le déterminer par l'année fixe des Alexandrins? Sur ce point je dis que comme il est certain par un passage de Théon, que l'année fixe ne fut guère adoptée que par les Alexandrins, & que l'année vague continua même plusieurs années après J. C, d'être d'un usage commun chez les autres Egyptiens ou chez les peuples voisins qui avoient anciennement adopté leur année, il est plus probable de calculer le 25 paophi de notre inscription dans l'hypothèse de l'année vague. Cela supposé :

La cinquante-cinquième année comptée de l'époque que nous avons indiquée, commença à l'automne de l'année 4701 de la per. Jul. 13 avant J. C. Cette année 4701, la nouvelle lune la plus voisine de l'équinoxe du printemps, & par conséquent la néoménie du mois Hébreu nisan, étoit tombée au 5 avril julien (e), en sorte que la néoménie du mois tisri tomba au 29 septembre julien; par une suite nécessaire, le 22 tisri concourut avec le 20 octobre julien, & ainsi le sullogos de la scénopégie des Juifs dut commencer, suivant leur manière de célébrer leurs fêtes (f), le 19 octobre au soir, pour finir le 20 à pareil temps. Or le 25 du mois Egyptien paophi vague, répondoit, cette même année 4701, au 19 octobre; d'où il suit que les Egyptiens comptant leurs jours, comme dit Pline, d'une minuit à l'autre, le soir du 25 paophi concourut avec les six à sept premières heures du sullogos de la scénopégie des Juifs; ce qu'il falloit trouver.

(e) Le mouvement moyen donne pour la nouvelle lune dont il s'agit, le 5 avril sur les 11 heures un quart après minuit; le mouvement vrai donne le même jour environ deux

heures plus tôt que le mouvement moyen, sous le méridien de Bérénice.

(f) *A vesperâ usque ad vesperam celebrabitis sabbatha vestra.* Levit. c. 23, v. 32.



SUR LA DATE DE LA PRISE D'ATHÈNES
PAR L. CORNELIUS SYLLA.

LA plupart des Chronologistes, & tous ceux de nos modernes qui ont publié des histoires Romaines, ont placé la prise d'Athènes par Sylla, sous l'an 86 avant l'ère Chrétienne. Dodwel est le seul qui rapporte cet événement à l'année précédente. Si les questions de ce genre se décidoient par l'autorité des Critiques, Dodwel, quoique seul, mériterait d'être cru sur sa parole; parce qu'il avoit examiné ce fait particulier, peu capable de fixer l'attention des autres Écrivains, occupés du système entier d'une chronologie universelle ou d'une histoire générale. Mais ce n'est pas le nom d'un auteur qui doit nous décider en faveur de son opinion, ce sont les motifs qui l'ont déterminé.

M. Fréret fixe, ainsi que Dodwel, la prise d'Athènes à l'année 87; mais par des raisons différentes de celles du savant Anglois. C'est dans son *Mémoire sur l'époque de l'inscription grecque apportée de Tripoli*, que M. Fréret adopte cette date, sans s'arrêter à la prouver; parce que les discussions que la preuve eût entraînées, auroient fait perdre de vue l'objet principal. Mais les difficultés que M. de la Nauze a proposées contre son sentiment, l'ont obligé de s'expliquer en détail; & c'est ce qu'il a fait dans la Dissertation dont nous allons donner l'extrait: on ne doit le lire qu'après les deux Mémoires opposés sur l'inscription de Bérénice. Il éclaircit l'un & répond à l'autre.

On convient unanimement que la prise d'Athènes par Sylla est du premier mars de l'année Romaine d'alors. Ce premier mars étoit aussi le premier de la lune *Antheſtérion*, ou de celle qui, dans le calendrier Athénien, étoit la seconde après la lune du solstice d'hiver, nommée *Posidæon*. M. Fréret observe qu'un tel concours donneroit, par le calcul astronomique, le jour précis de cet événement, du moins dans l'année

Lue le 16
Fév. 1748.

l'année Julienne anticipée, si la date en étoit connue par les Consuls : mais on n'a pour cette partie de l'histoire Romaine, que des abrégés peu méthodiques, où les Consuls sont rarement marqués ; ainsi ce n'est que par voie de raisonnement & de conjecture qu'on peut déterminer bien des époques avec précision.

Celle de la prise d'Athènes est du nombre. Doit-on la rapporter au consulat de Cn. Octavius Nepos, & de L. Cornelius Cinna, c'est-à-dire, à l'an 87 avant J. C ? Est-elle de l'année suivante ou du septième consulat de Marius & du second de Cinna ? En ce cas comme elle tombe au premier mars, elle seroit postérieure à la mort de Marius qui arriva le 13 janvier 86.

La question ne peut être décidée que par la comparaison des circonstances connues de ce fait particulier, avec la suite de l'histoire générale : il faut donc s'attendre à des détails ; mais ces détails sont liés à des évènements curieux, & qui, selon la remarque de M. Fréret, mériteroient d'être mieux approfondis qu'ils ne l'ont encore été.

On sait que les exploits brillans de Sylla dans sa jeunesse, furent le principe de l'animosité de Marius contre lui. Ce vieillard aussi jaloux qu'ambitieux, détestoit un rival de gloire & de puissance ; & dès l'an 91 avant J. C, les partisans de l'un & de l'autre avoient été sur le point d'en venir aux mains, à l'occasion du monument que Bocchus, roi de Mauritanie, envoyoit pour être placé dans le capitole, en mémoire de la prise de Jugurtha par Sylla, simple questeur de Marius. La guerre sociale qui éclata peu après, suspendit les divisions particulières. Sylla s'y fit un grand nom : il eut tout l'honneur de la défaite des Marfes ; & malgré les efforts de la faction contraire, il obtint le Consulat pour l'année 88. Dès le commencement de cette année il fut chargé de la guerre contre Mithridate, commission importante à laquelle Marius aspirait malgré son âge & ses infirmités. Sylla devoit achever de soumettre le reste des alliés rebelles ; & , sans attendre la fin de son Consulat, partir ensuite pour la Grèce où

Mithridate avoit une armée puissante, & comptoit parmi les villes de son parti, Thèbes, Athènes & Lacédémone.

En conséquence Sylla partit de Rome & mit le siège devant Nôle en Campanie. Sulpitius, tribun du peuple, gagné par Marius, profita de son absence pour faire passer une loi contraire aux intérêts de la faction patricienne. Elle auroit été reçue sans obstacles malgré le consul Pompéius & tous les bons citoyens, si Sylla n'eût quitté Nôle pour voler au secours de son Collègue & de la République. A son arrivée les deux Consuls rendirent une ordonnance qui suspendoit toute délibération : mais pendant qu'il haranguoit le peuple, Sulpitius, à la tête d'une troupe de satellites armés, qu'il appeloit le *contre-sénat*, fondit sur eux. Pompéius prit la fuite ; son fils, gendre de Sylla, périt dans la mêlée ; & Sylla lui-même, enveloppé par les séditieux, fut conduit chez Marius où Sulpitius le contraignit de souscrire à tout. En conséquence le tribun fit passer sa loi, fit casser l'ordonnance qui chargeoit Sylla de la guerre contre Mithridate, & lui substitua Marius auquel on donna le commandement des troupes de Sylla même. On auroit voulu faire déclarer ce dernier, ennemi de la République, & comme tel le dégrader du Consulat ; mais il avoit trop d'amis : ce fut Pompéius sur qui tombèrent les coups des factieux. Sylla rejoignit son armée : ses soldats l'aimoient trop pour l'abandonner ; & quand il leur vint des Officiers de la part de Marius, ils les massacrèrent. Celui-ci s'en vengea sur les amis de Sylla qui étoient à Rome. Sylla prit la route de Rome à la tête de ses troupes, força les portes, réduisit Marius & Sulpitius à prendre la fuite ; & dans une assemblée du Sénat qu'il tint aussi-tôt après, il fit casser tout ce qu'avoit fait le peuple. Les deux Marius père & fils, Sulpitius & neuf de leurs principaux partisans furent déclarés à leur tour ennemis de l'État, & l'on mit leur tête à prix.

Cependant Sylla, rétabli dans tous ses droits par le dernier *Senatus-Consulte*, ainsi que Q. Pompéius, ne perdoit point de vûe la guerre contre Mithridate. Il ne songeoit qu'à se mettre en état de la commencer ; mais comme Pompéius devoit

aussi quitter Rome pour aller soumettre le Picentin, où fumoient encore les derniers feux rallumés par la liberté mourante de l'Italie, Rome seroit demeurée sans Magistrats.

Pour prévenir cet inconvénient, Sylla fit élire les Consuls de l'année suivante 87 ; le choix tomba sur L. Cornelius Cinna son parent, mais ami de Marius ; & sur Cn. Octavius Nepos, homme vertueux, mais trop foible pour des temps si orageux.

Plutarque & le fragment de Dion disent que Cinna fut à peine en place, qu'il fit intenter une accusation contre Sylla, par le tribun Virginius ; mais celui-ci n'en tint aucun compte, & partit pour la guerre contre Mithridate.

C'est ici que commence la discussion chronologique. L'accusation du Tribun est-elle de l'année 88 & du consulat même de Sylla, qui quoique Consul en place n'étoit pas à l'abri de ces sortes de poursuites, comme on le prouveroit par des exemples ? Est-elle de l'année suivante 87, & lorsqu'il n'étoit plus que Proconsul ?

M. Fréret pense que l'expression de Plutarque & de Dion, *ὁ Σίλλας τὴν ἀρχὴν*, est susceptible des deux sens, & qu'elle peut également s'entendre de Cinna Consul en exercice, & de Cinna Consul désigné, mais faisant d'avance les fonctions du Consulat après le départ des deux Consuls. Ainsi pour préférer l'une de ces interprétations à l'autre, il faut expliquer le passage par ceux de quelque autre écrivain.

Le texte d'Eutrope détermine M. Fréret en faveur de la dernière. Voici les termes de cet abrégiateur. (a) *Sylla Consul ayant été chargé de la guerre contre Mithridate, & s'étant arrêté quelque temps avec ses troupes en Campanie,*

(a) Cum Sylla Consul contra Mithridatem gesturus bellum mitteretur, isque exercitum in Campaniâ paulisper teneret, ut belli socialis... reliquæ tollerentur, Marius affectavit, ut ipse ad bellum Mithridaticum mitteretur. Quâ re Sylla commotus cum exercitu ad urbem venit :

illic contra Marium & Sulpitium dimicavit, primus urbem Romam armatus ingressus est ; Sulpitium interfecit, Marium fugavit ; atque ita Consulibus ordinatis in futurum annum Cnæo Octavio & L. Cornelio Cinna, ad Asiam profectus est. Eutrop. liv. V.

pour achever d'éteindre les restes de la guerre sociale, Marius fit des brigues pour être envoyé contre le roi de Pont. Sylla voulant rompre ce projet, vint à Rome à la tête de son armée, combattit Marius & Sulpitius (Tribun du peuple). . . . Sulpitius fut tué, Marius réduit à prendre la fuite. Après ce succès, Sylla fit désigner Octavius & Cinna Consuls pour l'année suivante, & prit la route de l'Asie. A la tête de cet article Eutrope avoit dit que l'année même où commença la guerre civile entre Marius & Sylla, fut celle où commença la guerre contre Mithridate : cette année est sans contredit l'année 88.

Dans le récit qu'il fait ensuite de cette dernière expédition, il observe que Marius revint à Rome dans le temps des deux victoires remportées par Sylla sur les Généraux de Mithridate : or il est certain que Marius ne revint à Rome que dans l'année 87, à la fin de l'été ou en automne, & qu'il mourut le 13 janvier 86. Donc Eutrope (b) met la défaite des Généraux de Mithridate en 87 : cette défaite est postérieure à la prise d'Athènes ; donc le premier mars, jour de la prise d'Athènes, est celui de l'année 87.

Première preuve ; elle n'est pas la seule. M. Fréret montrera dans un moment que le récit du siège d'Athènes, fait par Appien, suppose la même chronologie. Mais avant que de passer à ce second argument, il prouve que le consul Q. Pompéius avoit, aussi-bien que Sylla, quitté Rome dans le courant de l'année 88 : fait qu'il doit établir, pour ne laisser aucun doute, sur le pouvoir qu'avoit Cinna d'agir dès l'année 88 en qualité de Consul.

(b) Quoiqu'Eutrope n'ait écrit que sous l'empire de Valens, ce n'est point un écrivain méprisable ; lui-même déclare qu'il s'est attaché scrupuleusement à l'ordre chronologique. Sigonius regarde son ouvrage comme un précis de Tite-Live & de Saluste ; M.^{de} Dacier le loue pour l'ordre méthodique dans lequel il rapporte les faits, & pour son exactitude dans

les dates. Au reste M. Fréret n'oppose point Eutrope à des historiens plus anciens que lui, mais à des conséquences qu'on tire d'expressions équivoques. La conséquence tirée d'un passage par voie de raisonnement, n'a pas la même autorité qu'un passage formel : cependant on les confond presque toujours.

Or la preuve de ce fait est simple & sans réplique. L'építome de Tite-Live^a, Velléius Paterculus^b & Valère Maxime^c, en nous apprenant que Q. Pompéius fut massacré par ses soldats dans le Picentin, remarquent qu'il étoit encore Consul; & les deux derniers ajoútent que les soldats Romains se souillèrent alors pour la première fois du sang d'un Consul, *hoc primum anno, sanguine Consulís, Romani militis imbutæ manus sunt.*

^a T. Liv. Epít.
l. LXXVII.

^b Velléius, XI;
20.

^c Val. Max.
IX, 7.

Plutarque ne fait aucune mention de cet événement dans la vie de Sylla; l'histoire ne nous dit point qu'il ait pris aucune mesure pour punir un attentat dont l'exemple étoit si dangereux. M. Fréret explique ce silence, en disant que Sylla pour lors étoit dans la Grèce occupé de ses préparatifs pour le siège d'Athènes.

L'armée de ce Général, quoique composée du fonds de cinq légions & de quelques cohortes, ne faisoit guère plus de quinze mille hommes de pied & de quinze cens chevaux. En débarquant il prit le chemin de l'Attique; & par-tout sur son passage les villes & les forteresses se déclarèrent pour les Romains; Athènes seule & le Pirée restèrent à Mithridate. Athènes étoit alors entre les mains du tyran Aristion & de ses Satellites: Archelaüs, le plus habile des Généraux de Mithridate, occupoit les forts du Pirée & de Munychium; il étoit maître de la mer, il avoit dans le golfe une flotte qui lui fournissoit des munitions & des recrues.

Dès que Sylla eut mis le pied dans l'Attique il partagea ses troupes en deux corps, envoya l'un bloquer Athènes & conduisit l'autre au Pirée, qu'il comptoit emporter d'emblée malgré la hauteur des murailles; il manqua son coup, & se vit contraint d'assiéger la place dans les formes. Après cet échec il se campa sous Eleusis, éloignée de cinq lieues environ d'Athènes & du Pirée. C'est dans ce camp, défendu du côté des ennemis par un fossé qui descendoit jusqu'à la mer, qu'il prépara les machines dont il avoit besoin pour le siège; & comme le bois est rare dans l'Attique, il fit couper les arbres de l'Académie. Il tira de Thèbes le fer & les cordages

nécessaires; la démolition des longues murailles qui joignoient Athènes au Pirée lui fournit les poutres & les pierres pour élever ses cavaliers. Quand tout fut prêt, malgré l'hiver qui commençoit alors, suivant la remarque d'Appien, il remit le siège devant cette forteresse. La défense fut si opiniâtre que Sylla prit enfin le parti de changer ce siège en blocus, & vint se mettre à la tête des troupes qui formoient celui d'Athènes. Cette ville en proie au tyran qui s'étoit emparé des vivres, éprouvoit les horreurs de la plus cruelle famine: elle résista néanmoins; mais les Romains reconnurent un endroit accessible & mal gardé par lequel ils pénétrèrent dans la ville, qui bien-tôt fut inondée du sang de ses citoyens: le tyran réfugié dans la citadelle s'y maintint jusqu'à ce que la disette d'eau l'eût forcé de se rendre.

Sylla revint sur le champ au siège de Pirée, qu'Archelaüs ne put disputer à des troupes victorieuses & réunies: il se rembarqua; & le général Romain, maître par sa retraite des deux forteresses de Munychium & du Pirée, les démolit.

Ces deux sièges avoient commencé avant l'hiver, c'est-à-dire avant le 23 octobre de l'année Romaine. Athènes ne fut prise que le premier mars; le Pirée & la citadelle tinrent quelque temps: ainsi, malgré la diligence de Sylla, qui, pressé de terminer la guerre, suivant Plutarque, n'épargnoit ni combats ni dépenses, voilà près de six mois consumés en deux sièges.

Sylla n'avoit point de flotte, & l'Attique naturellement stérile étoit ruinée par la guerre: l'armée Romaine alla chercher des subsistances dans la Béotie, où devoit se faire la jonction d'Hortensius avec Sylla; elle se fit sans qu'Archelaüs, qui campoit auprès des Thermopyles, songeât à l'empêcher. Dès qu'il eut été joint de son côté par divers renforts qu'il attendoit, il descendit en Béotie à la tête de cent vingt mille hommes. Malgré la disproportion du nombre, les Romains le défirent auprès de Chéronée: victoire éclatante & complète, qu'ils durent à leur courage, à la conduite, & sur-tout au bonheur de leur Général. Archelaüs ayant reçu de nouveaux

secours par mer, voulut dans la même campagne réparer la honte de sa défaite : mais il perdit encore cette seconde bataille, qui se donna près d'Orchomènes, & fut trop heureux de pouvoir regagner l'île d'Eubée avec une poignée de soldats échappés au fer des Romains. Sylla prit ses quartiers d'hiver en Thessalie.

Appien, dont M. Fréret a tiré la plupart de ces détails, nous apprend quelle date il donnoit à ces évènements, lorsqu'il ajoute que tandis que Sylla faisoit ainsi triompher les armes Romaines, Marius & Cinna le faisoient déclarer à Rome ennemi de la République. Les victoires de Sylla ont donc la même époque que le retour de Marius & la prise de Rome par Cinna, qui sont sans contredit de l'année 87. Ces deux victoires ont suivi de plusieurs mois la prise d'Athènes, arrivée le premier mars : donc ce premier mars est celui de l'année 87 ; donc la chronologie d'Appien est la même que celle d'Eutrope. La date du decret rendu contre Sylla étoit constante par les noms des Consuls ; & c'est sans doute là-dessus qu'Appien s'étoit réglé : son témoignage est préférable à des conjectures fondées sur les expressions équivoques d'un écrivain aussi peu méthodique que Plutarque, qu'il est souvent difficile d'accorder avec lui-même.

Sylla, dans ses Mémoires, avoit marqué que le jour des kalendes de mars, auquel il prit Athènes, tomboit au premier anthestérion, c'est-à-dire, au premier jour de la seconde lune après le solstice d'hiver. On sait avec certitude, par ce calcul, que la lune solstitiale de cette année Athénienne dut commencer le 16 décembre Julien de l'année 88, & la lune *anthestérion* le 13 février aussi Julien. Le premier mars de l'année d'alors précéda donc de quinze jours le premier mars de l'année Julienne anticipée 87. Si l'on retarde la prise d'Athènes jusqu'au premier mars 86, & que ce premier mars ait répondu au premier de la lune *anthestérion* Athénienne, le même jour aura répondu au 2 février.

Dans le premier cas, le premier mars Romain de l'année 87 n'aura précédé le premier mars Julien que de treize jours :

ce qui ne suppose aucun dérangement extraordinaire dans le calendrier; mais simplement que cette année étoit une année commune. Dans le second cas, la différence auroit été de vingt-sept jours, ce qui seroit trop fort.

Ainsi le calcul, les Mémoires de Sylla, le récit détaillé d'Appien & d'Eutrope, tout concourt à fixer la prise d'Athènes au premier mars de l'année 87.

Mais, dira-t-on, Plutarque avoit entre les mains les Mémoires de Sylla; c'est sur ces Mémoires qu'il a composé sa vie. M. Fréret en convient; cependant il ne croit pas que Plutarque en soit plus croyable, parce qu'indépendamment de son inexactitude chronologique, dont les exemples sont si fréquens, on peut le mettre en contradiction avec lui-même sur le fait dont il s'agit.

En voici la preuve. *Il arriva*, dit Plutarque, dans la vie de Marius, *des nouvelles que Sylla, vainqueur de Mithridate, revenoit à Rome avec une grosse armée..... on étoit dans l'attente d'une guerre furieuse, & cette crainte fit nommer Marius Consul pour la septième fois*: ce septième consulat de Marius est de l'année 86. *Marius, ajoute l'historien, étoit occupé de la pensée que Sylla venoit le combattre, Sylla qu'il avoit chassé de Rome, & qui, par ses victoires, venoit de confiner Mithridate dans les rives du Pont-Euxin..... Ce fut pour se délivrer de ces pensées affligeantes que Marius se mit à s'enivrer tous les soirs..... Enfin sur quelques nouvelles qu'il recut du côté de la mer, & qui lui apprenoient sans doute l'approche de Sylla, ses alarmes redoublèrent.* Marius mourut le 13 janvier Romain de l'an 86 le dix-septième jour de son Consulat; ce qui montre qu'il étoit entré en charge le 28 décembre ancien.

Ce passage de Plutarque suppose, comme il est aisé de le voir, que la prise d'Athènes & les deux victoires qui la suivirent sont de l'année 87, & qu'on recut à Rome sur la fin de l'automne la nouvelle du traité qui termina la guerre; ce qui s'accorde avec ce que nous apprennent Appien & Eutrope.

Mais dans la vie de Sylla ce n'est plus la même chronologie:

il

il y a plus, Plutarque y suppose dans une seule page deux systèmes différens. Voici le premier passage : *Les jeux célébrés à Thèbes après la victoire de Chéronée étoient à peine finis, qu'on apprit à Sylla que Valerius avoit été nommé Consul, & traversoit la mer d'Ionie avec une armée en apparence destinée contre Mithridate, mais en effet contre lui-même.* Valerius fut subrogé à Marius mort le 13 janvier 86; Appien suppose que ce fut pendant son Consulat qu'il vint dans la Grèce, & les termes de Plutarque donnent la même date à son passage : donc, selon cet endroit de Plutarque, la prise d'Athènes & la bataille de Chéronée ne sont plus de l'année 87, elles sont de l'année suivante 86.

Mais quelques lignes plus bas il donne une autre époque aux mêmes évènements ; après avoir rapporté en détail la seconde défaite d'Archelaüs, il ajoute : *voilà comment les choses se passèrent à Chéronée & à Orchomènes : cependant Cinna & Carbon traitoient à Rome les plus honnêtes gens avec toutes sortes d'injustices & de cruautés ; la plupart, pour fuir ces tyrans, se retirèrent dans le camp de Sylla :..... sa femme Métella, s'étant dérobée avec peine avec ses enfans, vint lui annoncer que ses ennemis avoient brûlé sa maison & ses terres, &c.* Cinna & Carbon furent Consuls en 85 ; ainsi voilà l'année 85 donnée pour date aux victoires d'Orchomènes & de Chéronée, conséquemment à la prise d'Athènes, puisque ce sont trois évènements de la même campagne.

A laquelle de ces trois dates, données toutes trois par Plutarque, s'en tiendra-t-on ? Athènes aura-t-elle été prise en 87, en 86 ou en 85 ? il faut choisir ; ne sera-ce pas par la chronologie des écrivains qui ont détaillé la suite de cette histoire qu'il faudra se déterminer ? En un mot préférera-t-on Plutarque seul, & se contredisant lui-même dans la vie de Sylla, à Plutarque dans la vie de Marius, où il s'accorde avec Appien, Eutrope, & d'autres anciens, dont il seroit aisé, mais inutile, d'accumuler ici les passages ?

M. Fréret prend le second parti ; il conclut pour l'année 87 : « l'opinion contraire n'est, dit-il, fondée que sur le

» sens qu'on donne à une expression de Plutarque; & ce qu'on
 » vient de voir des contradictions chronologiques où il tombe
 » dans la vie d'un même homme, montre qu'il n'avoit sur cette
 » matière aucune idée déterminée, & qu'on ne peut rien éta-
 » blir sur son seul témoignage, puisqu'il rapporte le même
 » évènement à trois années différentes. »

Nous finirons par une réflexion. Cet article est long, & peut-être trop pour l'objet qu'on y traite: mais comme il offre un exemple frappant du peu d'exactitude de Plutarque, le lecteur en peut tirer un avantage; c'est de ne pas croire légèrement sur sa parole cet historien, d'ailleurs très-estimable, mais auquel on attribue trop souvent une autorité qu'il ne mérite pas. Rien n'est plus contraire à la saine critique que ce respect superstitieux pour un écrivain, quelque mérite qu'il ait à certains égards.

A N N O N C E

D'un supplément à l'ouvrage historique de Salluste que nous n'avons plus, à laquelle on a joint, pour essai, le précis de la guerre civile de Lépide, père du Triumvir.



LA guerre civile excitée par M. Æmilius Lepidus père du Triumvir, est un des points les plus intéressans de l'histoire Romaine; mais c'est en même temps un des moins connus. L'ouvrage dans lequel Salluste en avoit donné le détail, ne subsiste plus, & par une fatalité singulière, les plus célèbres historiens de Rome se trouvent avoir une lacune dans le même temps. Nous devons infiniment regretter la perte de ce morceau de Salluste, beaucoup plus considérable que les deux qui sont parvenus jusqu'à nous. Il renfermoit, outre la guerre de Lépide, celle de Sertorius en Espagne, l'expédition de Lucullus contre Mithridate, le fameux siège de

Cyzique, la révolte de Spartacus, l'invasion de M. Antoine dans l'île de Crète, celle de Curion dans la Mésie, la guerre des Pirates, la publication de la loi *Manilia*, en un mot tout ce qui s'est passé d'affaires civiles & militaires depuis l'abdication de Sylla, jusqu'au temps de la grande puissance de Pompée en Orient. A la tête étoient deux discours, dont l'un présentoit un tableau du gouvernement & des mœurs de Rome, depuis son origine jusqu'aux guerres civiles : l'autre contenoit un abrégé des troubles de Marius & de Sylla. Le cours de l'histoire se trouvoit interrompu par des digressions géographiques, dont une entre autres étoit un détail curieux des côtes de la mer noire. De tout cet ouvrage il ne nous reste qu'un grand nombre de lambeaux informes, quelques fragmens plus étendus, & six discours directs.

M. le Président de Brosses a formé le projet d'écrire le supplément de cette histoire, en faisant usage de tous les fragmens disposés dans leur véritable place, ou du moins dans celles qui lui ont paru les plus naturelles. Pour y réussir selon le plan qu'il s'est proposé, il a fallu deviner d'abord quels étoient les points généraux dont Salluste avoit parlé, rassembler ensuite les restes épars de son histoire, les comparer soit entre eux, soit avec les passages des autres écrivains, les distribuer chacun dans le lieu qui lui convenoit, & remplir tous les intervalles par une narration qui, s'étendant de l'un à l'autre, pût former un tissu composé des témoignages de Cicéron, de Tite-Live, de Strabon, de Suétone, de Pline, en un mot de tous les anciens auteurs, combinés avec les fragmens de Salluste. Il s'est de plus imposé la loi d'employer les propres termes de son auteur, de le suivre même dans toutes les digressions qu'il avoit faites; & comme Salluste s'exprime souvent à la première personne, il a fallu le faire parler lui-même. Ce n'est donc pas un auteur moderne, c'est un Romain, c'est Salluste que nous avons entendu dans le récit que M. le président de Brosses nous a fait de la guerre de Lépide comme un essai de son travail; c'en est la portion la plus difficile, parce que c'est celle dont les fragmens sont les plus rares & les plus informes.

2 Juin 1747.

Comme le supplément entier dont ce morceau fait partie, est destiné par l'auteur à l'impression, cet extrait n'en sera qu'une simple annonce, où nous nous attacherons uniquement à donner une juste idée du fond & de la forme de l'ouvrage; du fond de l'ouvrage, en rassemblant les faits dans une espèce de sommaire; de la forme, en choisissant quelques traits qui puissent caractériser le style de M. le président de Brosses.

Commençons par le sommaire ou l'abrégé des faits. Sylla las de vengeance & de pouvoir, médite d'abdiquer la dictature: les espérances de la faction vaincue se raniment à ce projet, & plusieurs des Grands de Rome songent à profiter de sa retraite. *Æmilius Lepidus*, l'un d'eux, se flatte de succéder à sa puissance, & dans cette vûe brigue le Consulat qu'il obtient par le crédit de *Pompée*, malgré l'opposition du dictateur. Fier de cette victoire à laquelle Sylla parut fort peu sensible, & prenant pour impuissance dans son ennemi ce qui n'étoit que lassitude, *Lépide* se figure qu'il est aussi aisé de prendre sa place que de le contrarier. Il cabale sourdement & parvient par ses intrigues à former un parti considérable. Sur ces entrefaites Sylla se démet de la puissance suprême: *Lépide* profitant de cette abdication volontaire & de l'autorité que lui donne le Consulat, propose de nouvelles loix. Il trouve dans la personne de *Catulus* son collègue, un adversaire zélé qui fait avorter tous ses projets. Sylla meurt; & malgré l'opposition de *Lépide*, sur l'avis de *Catulus* soutenu par *Pompée*, on célèbre solennellement ses obsèques au champ de Mars avec une pompe jusque-là sans exemple. Immédiatement après cette cérémonie, *Lépide* lève le masque: il propose une loi qui annulle les actes de Sylla; qui rend aux proscrits leur patrie, leurs biens & leurs dignités; aux tribuns le droit de parvenir aux grandes magistratures, & d'appeler du Sénat au peuple. *Catulus* s'oppose à cette loi; le jour de l'assemblée se consume en disputes & la décision est remise à un autre temps. Les deux Consuls arment chacun de leur côté: le Sénat pour étouffer le germe d'une guerre renaissante, les envoie dans leur gouvernement. En conséquence *Lépide*

part de Rome pour la Gaule Transalpine; il parcourt les villes de l'Etrurie, séjourne à Volaterra, place forte occupée par les restes du parti de Marius. Un grand nombre de pros crits le joignent en ce lieu, entre autres Perpenna ci-devant Préteur, & Cornelius Cinna fils du célèbre Consul de ce nom. Lépide se voyant à la tête d'un parti nombreux, fait de grands préparatifs, s'empare de Fésules & fortifie son armée par la jonction des troupes de Brutus. Le Sénat prend l'alarme, & le rappelle à Rome pour présider à l'élection des nouveaux magistrats, suspendue par son absence. Lépide refuse d'obéir, se revêt de l'habit militaire; & laissant Brutus sous Modène, il s'avance vers Rome en publiant qu'il vient demander un second Consulat. L'épouvante y croît à cette nouvelle; & malgré les représentations des plus sages, on lui envoie des députés qu'il reçoit avec hauteur & sans interrompre sa route. Le Sénat irrité de son refus, renouvelle contre lui la loi *Plautia*, charge Catulus de lever des troupes, & lui donne Pompée pour adjoint dans le commandement. Les deux généraux de la République campent sur le Janicule, & prennent poste au pont Milvius. Lépide arrive presque aussitôt, & sur le champ il se livre un combat dont le peuple entier est spectateur. Les rebelles sont défaits; leur chef se retire en Etrurie où il rassemble les fuyards. Pompée tourne vers la Gaule Cisalpine, & Catulus rentre dans Rome pour y maintenir le repos par sa présence. Cependant Lépide revient sur ses pas & le bruit de son approche jette une nouvelle terreur dans les esprits; ils sont rassurés par le discours de Philippus qui fait déclarer Lépide ennemi de l'Etat, & confier aux Magistrats le soin de la République. L'armée rebelle passe le Tibre & va camper sous Réaté. Catulus marche à sa rencontre, la contraint de se retirer, la poursuit vivement & remporte sur elle une seconde victoire. Pompée s'empare en même temps de Modène, investit la ville d'Albe & fait mourir Brutus, Scipion & l'un des fils de Lépide. Celui-ci pressé de toutes parts, cherche un asyle sous les murs de Cosa ville maritime de Toscane, où ses troupes sont une

troisième fois mises en déroute : une presqu'île de peu d'étendue leur sert de retraite , & Catulus prend le parti de les affamer. Lépide & Perpenna s'embarquent avec l'élite de leurs soldats pour aller , le premier en Sardaigne, le second en Sicile : deux provinces importantes dont ils comptent s'emparer. Lépide, après avoir erré long-temps sur les côtes de Sardaigne, meurt dans une bourgade de cette île. Perpenna transporte le reste des factieux en Lusitanie auprès de Sertorius, & le Sénat déterminé par J. César, accorde une amnistie générale.

Après avoir tracé cette légère esquisse du grand tableau que présente l'ouvrage de M. le président de Brosses, nous allons, pour donner une idée de son pinceau, copier le portrait d'un des principaux personnages.

L'auteur réfléchissant sur l'abdication de Sylla, en trouve le principe dans son caractère qu'il peint en ces termes. « Sylla
 » réunissoit des inclinations si différentes, que l'on a dit, avec
 » raison, qu'il y avoit deux Sylla dans un même homme. Il
 » aimoit autant le plaisir que la gloire, & le travail que la
 » volupté. Ses desirs étoient trop vastes & trop opposés, pour
 » que rien fût capable de les contenir ou de les satisfaire. Chez
 » lui l'homme privé voulut ravir le pouvoir suprême, & l'usur-
 » pateur aspira à la vie privée. Tant que son ambition fut irritée
 » par le péril & les difficultés, elle vainquit sa paresse naturelle
 » qui reprit le dessus lorsqu'il n'eut plus de grandes choses à
 » faire, & qu'il se fut mis hors d'état désormais de rendre
 » ses ennemis plus misérables, ou d'élever plus haut ses partisans.
 » Quel moyen lui restoit-il en effet d'exercer à l'avenir de plus
 » cruelles vengeance? car c'étoit sur-tout par cette passion que
 » son cœur fut dominé. Il avoit puisé, dans son éducation,
 » une haine violente contre les hommes nouveaux, & les
 » grands honneurs où ils parvinrent de son temps portèrent
 » cette haine au dernier période. Ce sentiment fut toujours la
 » base de ses actions. Son orgueil avoit moins pour objet sa
 » propre personne que la grandeur de son parti; il voulut encore
 » plus faire régner la faction des Nobles que régner lui-même;

il fut moins sensible au plaisir de gouverner arbitrairement, « qu'à celui de faire respecter des loix qu'il avoit établies, & « qu'il regardoit comme les loix fondamentales de l'Etat ».

Quelques traits que M. le président de Brosses ajoute en rapportant la mort de ce célèbre Romain, acheveront de le caractériser. « Artisan de sa propre grandeur, Sylla ne dut rien au nom qu'il portoit, & tout à ses talens. Nul ne l'a « surpassé dans la gloire des armes, puisqu'il a vaincu le plus « redoutable des ennemis étrangers, & le plus fameux guerrier « de Rome. Doux avant que de vaincre ses citoyens, mais « cruel après la victoire; il fit détester la justice de sa cause « par l'inhumanité de sa conduite. Grand homme de guerre, « grand homme d'Etat, terrible dans ses menaces, mais fidèle « dans ses promesses, il sacrifia tout, jusqu'à ses amis, à la dignité « des loix que lui-même violoit sans pudeur, & força ses « citoyens à être meilleurs que lui. En un mot Sylla fut extrême « dans ses vices comme dans ses vertus: on ne peut trop le « louer ni le détester trop. Il ordonna que l'on écrivît sur son « tombeau, que jamais personne n'avoit su, comme lui, faire « du bien à ses amis & du mal à ses ennemis. »

SUR L'EXPEDITION DE TRAJAN DANS LES INDES,

Supposée par Eutrope & par Sextus Rufus.

LE règne de Trajan est l'époque à laquelle on doit fixer la plus grande étendue de l'empire Romain. Ce Prince vainquit les Parthes, il triompha des Daces, il porta ses armes dans des pays inconnus jusqu'alors, & fit au-delà du Danube & du Tigre des établissemens, abandonnés depuis par son successeur. On a prétendu même qu'il avoit pénétré jusque dans les Indes: Eutrope l'insinue (a), Sextus Rufus

(a) *Anthemusum, magnam Persidis regionem, Seleuciam & Ctesiphontem, Babylonem & Edeffios vicit ac tenuit. Usque ad Indiæ fines.*

l'avance (b) en termes précis, & quelques modernes les ont crus sur leur parole.

La plupart des Critiques traitent cette expédition d'imaginaire; mais ils l'ont rejetée sans rendre compte des raisons qui les y déterminoient: M. Fréret est de leur avis; & l'examen qu'il a fait par lui-même de ce point d'histoire l'ayant mis en état de suppléer à leur silence, il a cru devoir exposer les motifs d'une opinion qui leur est commune avec lui. Peut-être trouvera-t-on que c'est faire trop de cas du témoignage de deux écrivains superficiels, que d'entreprendre contre eux une semblable discussion: aussi M. Fréret se la seroit-il épargné, s'ils n'avoient point eu des partisans, si d'ailleurs quelques monumens ne paroissent pas être d'accord avec eux; enfin si le caractère de Trajan, si son goût pour la gloire & les conquêtes n'autorisent pas en quelque sorte une pareille assertion. C'est à l'espèce de vrai-semblance résultante de ces probabilités réunies que M. Fréret oppose les preuves du sentiment contraire; elles sont simples & renfermées dans le récit abrégé de la guerre de Trajan contre les Parthes. Le détail de cette expédition & le peu de temps qu'elle a duré feront voir que Trajan n'a point été dans les Indes sur les pas d'Alexandre, comme l'assure Sextus Rufus.

I. La puissance des Parthes étoit la seule qui balançât dans l'Orient celle des Romains; & les contrées voisines des deux Empires avoient été souvent l'occasion & le théâtre de la guerre entre les Empereurs & les Arsacides. L'Arménie avoit ses rois particuliers, Arsacides (c), comme les rois Parthes, mais vassaux & tributaires des Empereurs, de la main desquels ils recevoient le diadème. Les conquêtes de

& mare rubrum accessit; atque ibi tres provincias fecit, Armeniam, Assyriam, Mesopotamiam, cum his gentibus quæ Macedoniam attingunt. Eutrop. l. VIII.

(b) Usque ad Indiæ fines post Alexandrum accessit. Sext. Ruf. Breviar. Imper.

(c) L'histoire d'Arménie, com-

posée par Moïse de Khorène vers le milieu du cinquième siècle, nous apprend que les Souverains de ce pays étoient Arsacides, & que cette branche de la famille d'Arsace subsistait encore après l'expulsion des Parthes: le même auteur reconnoît que les rois d'Arménie étoient tributaires des Romains.

Corbulon

Corbulon & divers traités mettoient Rome en droit de regarder ce pays comme une de ses dépendances. Exédarès qui régnoit alors avoit fait hommage de sa couronne à Trajan. Chosroès, roi des Parthes, le dépouilla de ses États pour les donner à Parthamasiris (*d*), fils de Pacorus son frère: le nouveau Roi prit le sceptre des mains de son oncle; & Rome n'eut aucune part à cette révolution, qu'elle prit pour un outrage & pour une atteinte formelle aux traités. Tel fut le motif, ou du moins le prétexte de l'expédition de Trajan contre les Parthes.

Ce Prince quitta Rome au mois d'octobre de l'année 112 de l'ère Chrétienne, & prit la route de l'Orient; il fit

(*d*) Le nom de *Parthamasiris*, donné par Dion au roi d'Arménie, neveu de Chosroès, & dépouillé par Trajan, est un nom pris de la langue Arménienne; mais on ne le trouve point dans la suite des Rois de ce pays, donnée par Moysé de Khorène. M. de la Croze, dans ses notes sur cet auteur, conjecture que c'étoit moins un nom propre qu'une épithète injurieuse, par laquelle les Arméniens du parti d'Exédarès, désignaient ce Prince rival de leur maître. Le mot *Phar-ta-ma-fer* signifie en Arménien *divitiarum cupidus*, un homme avare. Voy. *Moyf. de Khor. histor. Armen. pag. 170*. Au reste il est singulier que dans cet ouvrage il ne soit parlé, ni d'Exédarès détroné par les Parthes, ni du Prince qu'ils lui substituèrent, & que Trajan força d'abdiquer: on y parle seulement 1.^o des divisions allumées entre les enfans d'Artazès, fils de Sanatrouk & descendu d'Arface; 2.^o des soumissions que cet Artazès fit à Trajan, qu'il alla trouver avec des présens & les arrérages du tribut qu'il s'étoit dispensé de payer depuis quelque temps; 3.^o des mouvemens inutiles que se donna Mazan, l'un des fils d'Artazès, pour rendre ses frères sus-

pects aux Romains. Dans un fragment de Dion, tiré de l'extrait de Théodose, il est fait mention d'un *Manus*, Prince voisin de l'Adiabène, & dont Trajan refusa d'écouter les Ambassadeurs, parce qu'il avoit fourni des troupes contre les Romains à Mébarsapès, gouverneur de l'Adiabène pour les Parthes. Ce *Manus* ressemble fort au *Mazan* de Moysé de Khorène, lequel étoit prêtre du Dieu *Aramazde*, & comme tel, gouverneur d'un canton de l'Arménie. Cette observation de M. Fréret sur Mazan a échappé aux éditeurs de Moysé, & même à Bayer; celui-ci, dans son histoire de l'Osrhoène, liv. III, p. 149, semble confondre le *Manus* de Dion avec un *Maanoubar-maanou*, qui monta sur le trône d'Edesse l'an 116 de J. C, ou même avec son père, sans penser que ces rois d'Edesse, connus des Romains sous le nom d'Abgare, sont très-différens des Princes qui régnoient au-delà du Tigre & dans un pays voisin de l'Adiabène. En général la diversité des noms donnés dans les diverses langues aux mêmes personnages, est une des principales causes de la confusion qui règne dans certaines parties de l'histoire.

un assez long séjour en Grèce, où les ambassadeurs du roi des Parthes vinrent le trouver, pour justifier auprès de lui la déposition d'Exédarès & le rendre favorable à Parthamafiris, au nom duquel ils lui demandèrent le diadème, dans la vûe, disoient-ils, de réparer, par cette seconde inauguration, les irrégularités de la première.

Mais Trajan avoit trop à cœur de mesurer ses forces contre les seuls ennemis qu'il jugeât dignes de Rome, & trop d'espérance de les vaincre, pour se prêter à cet accommodement, injurieux en effet à la majesté de l'Empire. Il renvoya sa réponse au temps de son arrivée sur les lieux, & marcha vers Antioche, où il étoit au mois de janvier de l'an 114. C'étoit le rendez-vous général de l'armée Romaine; elle en partit sous ses ordres, s'avança jusqu'aux bords de l'Euphrate, soumit Abgarus, roi d'Edeffe, & côtoyant le fleuve, elle vint occuper les territoires de *Satala* & d'*Elegia*, deux villes situées sur les frontières de la Cappadoce, du Pont & de l'Arménie.

C'est-là que Parthamafiris, après diverses négociations infructueuses, vint trouver Trajan pour lui rendre hommage; l'Empereur le reçut sur son tribunal, au milieu de ses légions sous les armes. L'Arfacide déposa le diadème à ses pieds: il se flattoit que l'Empereur le lui remettroit sur le champ, comme Néron l'avoit remis à Tiridate; mais il fut trompé dans son attente. Malgré ses représentations l'Empereur déclara l'Arménie province Romaine, lui commanda d'en sortir avec sa suite, & le fit conduire sur la frontière par un corps de cavalerie.

Trajan prit des mesures pour assurer sa conquête: il mit garnison dans toutes les places importantes; il régla la forme du nouveau gouvernement; & ce ne fut qu'après avoir donné le temps nécessaire à ces dispositions, qu'il passa dans l'Osroène, & de l'Osroène dans la Mésopotamie. Batnes, Nisibe & Sangara, villes de cette province, appartenantes aux Parthes, se soumirent à lui, & leur soumission ouvrit aux Romains tout le pays jusqu'au Tigre. L'Empereur voulant

faire construire un pont de bateaux sur ce fleuve, ordonna de couper des bois dans les montagnes de Nisibe, & reprit ensuite la route d'Antioche dans le dessein d'y passer l'hiver : c'étoit celui de l'an 115 ; il fut remarquable par un furieux tremblement de terre (e), où périt le consul Caius Popilius Peditus.

Trajan ne partit d'Antioche qu'au mois de mars de l'année suivante. Il traversa le Tigre, sur le pont qu'il avoit fait construire sous ses yeux, entra dans l'Adiabène qu'il soumit, de même que l'Assyrie orientale, où les villes de Gaugamèles & d'Arbelles étoient situées. Ces exploits le mirent en état d'assiéger Ctésiphonte & Séleucie, places considérables situées sur le Tigre qui les sépare l'une de l'autre. Chosroès ne les défendit pas ; la révolte des provinces orientales de son Empire, plus importantes à ses yeux que les succès passagers des Romains, l'occupoit alors loin des rives du Tigre. Ctésiphonte & Séleucie se rendirent : les contrées voisines abandonnées au vainqueur imitèrent cet exemple ; & Trajan se flatta d'avoir acquis à l'Empire une nouvelle province.

Rien ne l'arrêtoit dans sa marche : il se hâta de descendre le Tigre, prit possession de l'île Méséné, située entre les deux bras de ce fleuve & l'Euphrate, & s'arrêta, vers le confluent des deux rivières, dans un lieu qu'on nommoit Σπασίνος χεῖμαξ, ou le retranchement de Spasinus : c'étoit une digue construite à l'embouchure du Tigre (f) aux environs de Basra.

C'est-là que ce Prince séjourna pendant l'hiver de l'an 116 à l'an 117 ; il y courut risque de perdre sa flotte. Au retour du printemps il entreprit de remonter l'Euphrate pour

(e) Peditus fut Consul l'an 115 de J. C, selon les fastes Consulaires qui le nomment Vergilianus & non Popilius. De plus, la chronique de Maléa & d'autres monumens anciens nous apprennent que la plus violente secousse que la terre ait essuyée pendant ce tremblement arriva un dimanche, 23 du mois *apellais* ou décembre ; ce qui ne peut convenir

encore qu'à l'an 115. Il en résulte que Trajan vint passer à Antioche l'hiver de l'an 115 à l'an 116, & que tous les calculs suivis par M. Fréret sont justes.

(f) L'objet de cette digue étoit de mettre le plat-pays à couvert des inondations dans le temps des grandes marées, qui s'étendent extrêmement loin.

se rendre à Babylone, dont il visita les antiquités, & sur-tout la chambre dans laquelle Alexandre avoit rendu les derniers soupirs (g); mais il n'y put faire un long séjour. La nouvelle qu'il avoit reçue, pendant sa navigation, de la révolte des contrées soumises la campagne précédente, le rappeloit vers le Tigre. Il détacha trois corps de troupes contre les rebelles: le premier fut battu; les deux autres, plus heureux, reprirent Nisibe, brûlèrent Edeffe, & forcèrent Séleucie à rentrer dans l'obéissance. Trajan se rendit alors à Ctésiphonte pour la seconde fois.

L'épreuve qu'il venoit de faire de l'inconstance indocile des Parthes, & la difficulté qu'il prévoyoit de plus à vaincre leur aversion naturelle pour les Romains, le déterminèrent à leur donner un Roi de leur nation. Son choix tomba sur *Parthamaspatès* (h); il l'établit souverain de cette partie de l'Empire des Parthes, qu'il avoit soumise à la domination Romaine. L'honneur d'accroître le nombre des Rois tributaires de Rome, le consola de n'avoir pû se conserver de nouveaux sujets.

Trajan revint ensuite dans la Mésopotamie pour soumettre une tribu d'Arabes, qui formoit dans cette province un Etat indépendant. Il mit le siège devant leur capitale (i), qui se

(g) Alexandre paroît avoir été le héros de Trajan, comme Achille avoit été le héros d'Alexandre: Trajan ne se contenta pas de visiter la chambre où ce Prince étoit mort; il offrit en son honneur des sacrifices héroïques dans la maison même.

(h) Spartien, dans la vie d'Hadrrien, donne à ce roi Parthe, couronné par Trajan, le nom de *Parthamafiris* ou de *Parthamofiris*, nom que nous voyons être celui du neveu de Chosroës. Il seroit singulier que ces deux Princes rivaux s'appelassent l'un comme l'autre; à moins qu'on ne supposât que ce nom n'étoit pas un nom appellatif, mais le titre d'une dignité; ce qui n'est pas vrai-semblable; Mais ce qui le seroit encore

moins, c'est de supposer que le même homme, chassé d'Arménie par Trajan, ait été choisi par ce Prince pour régner sur les Parthes: il vaut mieux croire que Spartien s'est trompé. Dion nomme ce Prince *Parthamaspatès*, & son témoignage est préférable à tous égards; il étoit plus ancien & mieux informé que Spartien de l'histoire de Trajan: son père Apronius, qu'il cite nommément liv. LXVIII, avoit été gouverneur de Cilicie au temps de l'expédition de cet Empereur.

(i) On croit avec assez de fondement que cette capitale étoit *Atra*, ville des Arabes de la Singarène, marquée dans les itinéraires.

défendit. La longueur du siège, l'excès de la chaleur & la sécheresse des environs répandirent la disette & les maladies dans son camp; & lui-même ressentit alors les premières atteintes du mal qui devoit bien-tôt l'enlever aux Romains. En conséquence il fallut abandonner l'entreprise; l'Empereur marcha vers la mer, & s'embarqua dans un des ports de Syrie pour retourner à Rome. Mais sa maladie devenant de jour en jour plus sérieuse, il fut obligé de prendre terre en Cilicie; il y mourut à Sélinonte dans les premiers jours du mois d'août (k) de l'année 117.

II. Cet abrégé suffit pour montrer que la guerre de Trajan contre les Parthes, commencée au printemps de l'année 114, & terminée trois ans après par sa mort, fut remplie d'événemens qui ne laissent aucun vuide où l'on puisse raisonnablement placer l'expédition, qu'Eutrope & Sextus Rufus lui font faire dans les Indes.

Une seconde preuve de la fausseté de cette expédition peut se tirer de la conduite d'Hadrien son successeur. Dès que ce Prince eut été reconnu par les troupes, il se hâta de retourner à Rome. Mais il sentit que le seul moyen d'y retourner sans honte étoit de laisser l'Orient tranquille; & l'Orient ne pouvoit l'être, tant que les pays nouvellement conquis seroient un sujet de discorde entre les Parthes, dont les divisions intestines étoient à la veille de cesser, & les Romains qui ne pouvoient se maintenir que par des troupes supérieures, dans des contrées toujours prêtes à secouer leur joug. Hadrien prit donc le parti de renoncer à toutes les conquêtes faites au-delà du Tigre, & même de l'Euphrate; ainsi le détail des provinces abandonnées par ce Prince, donnera celui des provinces conquises par son prédécesseur. Consultons sur ce point Eutrope: *Hadrien*, dit cet auteur, *abandonna sur le champ trois provinces que Trajan avoit ajoutées*

(k) Cette date est incontestable: on sait que la mort de Trajan, cachée pendant quelques jours, ne devint publique que le 11 août 117, ou le

troisième jour des ides, qu'Hadrien célébra toujours depuis comme l'époque de son avènement à l'Empire. Voy. *Spartien dans la vie de ce Prince*.

à l'Empire; il rappela ses armées d'Assyrie, de Mésopotamie & d'Arménie, & voulut que l'Euphrate bornât de ce côté la domination Romaine. Voilà donc Eutrope en contradiction avec lui-même; il oublie ce qu'il avoit dit plus haut de Trajan, dont il avoit porté les conquêtes jusqu'aux frontières de l'Inde & aux bords de la mer rouge.

Au reste il suffit de lire le passage où cet auteur parle de l'expédition de Trajan, pour se convaincre de sa négligence, & de la fausse idée qu'il avoit de la situation de ces contrées. Il place en Perse un pays situé sur les bords de l'Euphrate, au confluent de l'Arax & du Chaborras, qui se jettent dans ce fleuve en Mésopotamie : il confond les frontières de l'Inde & les rives de la mer rouge avec cette dernière province, avec l'Assyrie & l'Arménie; ou du moins il suppose ces différens pays voisins les uns des autres, par une erreur qu'un peu d'attention, ou quelque connoissance de la Géographie lui auroient épargnée. Sextus Rufus tombe précisément dans la même faute.

Il est vrai que Trajan desiroit de porter ses armes dans les Indes. A la vûe de quelques bâtimens qui faisoient voile vers ces contrées & qu'il aperçut dans le golfe Persique, il déclara que s'il avoit été plus jeune, il auroit suivi les traces d'Alexandre. Dion même ajoute, que plein de cette idée, il fit rassembler des Mémoires & des instructions sur la nature du pays, sur les forces & les mœurs des habitans; & peut-être le périple de la mer Erythrénne, qui porte le nom d'Arrien, est-il un de ces Mémoires (1). Trajan ne cessoit de vanter le bonheur qu'Alexandre avoit eu de pénétrer au-delà de l'Indus; mais il y a loin d'un pareil projet à l'exécution.

La flotte de Trajan, composée de barques & de bateaux plats, affoiblie d'ailleurs par l'échec qu'elle avoit reçu au confluent du Tigre & de l'Euphrate, n'étoit pas en état de

(1) Le périple de la mer Erythrénne, n'est pas, comme celui du Pont-Euxin, un routier dressé dans un seul voyage : c'est une compilation où l'on trouve des choses relatives à des temps différens.

tenir la mer. Eutrope & Sextus Rufus répondent qu'il en fit construire une autre dans un des ports de la mer rouge : mais M. Fréret réplique que les pays voisins ne fournissent point de bois propres à la construction des vaisseaux, que Trajan ne pouvoit en tirer que des montagnes de Nisibe, qu'il auroit été réduit à les faire descendre par le Tigre, opération trop longue pour le temps qu'il passa dans les environs de Méséné, & devenue même impossible alors par la révolte de Nisibe, de Séleucie, & des régions voisines.

Quel peut donc avoir été le fondement de cette supposition d'Eutrope & de Sextus Rufus ? M. Fréret conjecture qu'ils auront été trompés l'un & l'autre par quelque relation écrite sur les fausses nouvelles, qu'on débitoit à Rome des conquêtes de Trajan. Les ennemis de ce Prince en imaginoient de fâcheuses pour le décrier ; ses partisans, pour y répondre, exagéroient la grandeur & l'importance de ses succès. Dion nous assure que ces exagérations passioient même les bornes de la vrai-semblance ; & nous en avons un exemple dans le *Philopatris*, attribué communément à Lucien. Ce dialogue, composé, selon toute apparence, sous le règne de Trajan, fait mention d'une prétendue victoire remportée sur les Parthes, & de la prise de Suze, dont les armées Romaines n'approchèrent jamais.

Deux Médailles citées par Occo semblent confirmer la prétention des deux auteurs. Sur l'une on lit S. P. Q. R. OPTIMO PRINCIPI. S. C. INDIA PRO PR ; & sur l'autre seulement IND. PR. Mais ces Médailles sont-elles authentiques ? Personne ne les a vues depuis Occo : le détail que nous avons fait plus haut démontre la fausseté de l'expédition qu'elles supposent, & nous autorisent à les regarder avec Scaliger, comme un exemple des excès où se portoit l'adulation Romaine.

Dodwel entreprend de justifier Eutrope & Sextus Rufus, & de prouver la vérité du fait marqué sur les deux Médailles : mais pour y parvenir il suppose, 1.^o qu'il s'agit de la conquête d'une partie de l'Ethiopie, que les écrivains

Scalig. Anim.
in Euseb. Chron.
p. 166.

Prælection. in
script. hist. Aug.

Chrétiens ont nommée souvent *India*. 2.^o Que cette expédition est antérieure au sixième consulat de Trajan & à l'an 112 de J. C. Mais ces deux suppositions sont également contraires aux témoignages des écrivains que défend l'auteur Anglois; puisqu'un & l'autre joignent l'expédition des Indes à la conquête de la Mésopotamie, & que le second même compare en termes exprès l'entreprise de Trajan à celle d'Alexandre, ce qui ne laisse aucun doute sur l'Inde dont il s'agit ici.

D'ailleurs il faudroit admettre avec Dodwel un premier voyage en Asie, fait par Trajan plusieurs années avant celui dans lequel il mourut. C'est le sentiment de quelques Critiques, & de M. de Tillemont en particulier: ils se fondent sur quelques variétés qui se trouvent au sujet des mêmes faits, dans les deux extraits que nous avons de l'histoire de Dion, l'un par Théodose, l'autre par Xiphilin; comme si deux écrivains différens pouvoient toujours être d'accord, & frappés également des mêmes circonstances. Cette hypothèse a des difficultés insurmontables; elle est contredite par les principaux évènements du règne. L'autre sentiment, qui ne suppose qu'un seul voyage en Orient, est celui du cardinal Noris, de l'abbé de Longuerue, de Bayer; & M. Fréret l'adopte comme beaucoup plus probable.

Noris *Epist.*
Conf.
Annales Arsa-
cidarum.
Hist. Cfrhoena
p. 250.

Pour confirmer le sien, Dodwel ajoute que Dion parle d'une ambassade Indienne reçue par Trajan après la défaite de Décébale. Mais de semblables ambassades n'étoient pas nouvelles à Rome: on en vit deux sous le règne d'Auguste, une troisième sous celui de Claude; & ni sous Auguste ni sous Claude les Romains n'avoient porté la guerre dans l'Inde ou dans les pays voisins. Le commerce continuel des habitans d'Alexandrie sur les côtes de l'Inde avoit fait connoître le nom & la grandeur de Rome aux Rois de ces contrées; & des motifs que nous ignorons purent en déterminer quelques-uns à rechercher l'amitié des Romains. Peut-être même ces ambassades n'étoient-elles qu'une espèce de comédie, jouée par des compagnies de négocians, pour s'acquérir la protection des Empereurs.

L'autorité

L'autorité des Médailles est grande : mais c'est quand elles ont été frappées dans le temps même des évènements, quand elles l'ont été par l'autorité publique, & qu'on ne peut pas les soupçonner de flatterie ; il faut enfin que le fait dont elles déposent puisse se lier avec toute la suite des faits connus certainement, ou du moins ne la détruise pas. Ces principes sont évidens, & l'application n'en est pas favorable aux deux médailles d'Occo.

SUR LA DECOUVERTE

*Faite à Noëttingen en 1748, d'une Colonne itinéraire,
où la distance est marquée par le mot LEUGÆ.*

CET article, dont une lettre de M. Schœpflin fournit la matière, sera le supplément d'une dissertation de M. Fréret, *sur les colonnes itinéraires de la France, où les distances sont marquées par le mot LEUGÆ* : dissertation publiée par extrait dans le quatorzième volume de nos Mémoires, & dont nous rappellerons d'abord le précis.

*Hist. de l'Acad.
tome XIV, pag.
150 et suiv.*

L'Auteur, après avoir parlé de l'usage où les Romains étoient de placer de mille en mille pas, le long de leurs routes, des colonnes de pierre, sur lesquelles ils marquoient la distance des différens lieux à la ville où chaque route commençoit, joint à cette observation préliminaire, quelques remarques sur les monumens de ce genre, trouvés dans les Gaules : elles se rapportent à cinq chefs principaux.

1.^o Les colonnes itinéraires découvertes dans les Gaules & dans le voisinage au-delà du Rhin, ont une singularité qu'on ne voit sur celles d'aucun autre pays ; c'est que les distances y sont quelquefois marquées par le nombre des lieues, *leugis*, & non par celui des milles.

2.^o Ces sortes de colonnes ne se rencontrent que dans la partie des Gaules nommée par les Romains *Comata* ou *Chevelue*,
Hist. Tome XXI.

& dont César fit la conquête ; dans tout le reste on ne voit que des colonnes milliaires.

3.° Quelquefois dans le même canton & sous le même Empereur, la distance d'une station à l'autre étoit exprimée à la Romaine & à la Gauloise, c'est-à-dire en milles & en lieues, non pas à la fois sur la même colonne, mais sur des colonnes différentes.

4.° Le mot *leugæ* ou *leouga* est originairement gaulois; il vient du mot Celtique *leoug* ou *leak*, lapis : d'où l'on doit inférer que l'usage de diviser les chemins en lieues & de marquer chaque division par une pierre, étoit vrai-semblablement connu des Gaulois avant que les Romains les eussent soumis à leur Empire.

5.° De ce que le mot *leugæ* se lit aussi sur quelques inscriptions découvertes aux environs du Rhin, dans la partie de l'Allemagne qui contient le pays de Baden, le Wirtemberg & la Souabe, M. Fréret conclut que, dans le temps auquel répondent les monumens dont il s'agit, cette contrée de l'ancienne Germanie étoit principalement peuplée de Gaulois. Or c'étoit précisément celles qu'habitoient alors les *Alamanni*, nation formée d'une multitude d'hommes ramassés de différens pays : d'où il résulte, par une seconde conséquence, que ces *Alamanni* étoient la plupart Gaulois d'origine; ce qui s'accorde parfaitement avec ce que divers auteurs nous ont appris de la manière dont furent repeuplés les pays situés entre le Neckre & le Rhin, lorsque les Marcomans les abandonnèrent pour suivre en Bohème leur chef Maroboduus. Comme les Germains avoient dans leur langue un terme propre pour exprimer les distances itinéraires, & que ce terme étoit celui de *rasla* qu'on trouve dans S.^t Jérôme, dans les anciens Agrimenseurs, dans le Nouveau Testament méfogothique, dans quelques diplomes de nos premiers rois & dans les monumens Runiques que les Suédois ont publiés, le mot Celtique *leuga* employé au même sens dans les inscriptions de la Souabe & du Wirtemberg, peut concourir à prouver que les Gaulois firent la plus grande partie du peuple nouveau qui remplaça dans ces contrées les anciens habitans.

M. Fréret ne se borne pas à ces remarques, il fait l'énumération de toutes les colonnes itinéraires, découvertes jusqu'à présent dans la Gaule chevelue & dans la Germanie voisine du Rhin: dans le nombre il en compte onze sur lesquelles le mot *leuga* ou *lega* se trouve, soit entier, soit abrégé; & de ces onze, trois sont dans la Germanie, dont deux furent trouvées à Steinbach, village à deux lieues de la capitale du marquisat de Baden, & la troisième le fut, selon Reinesius, à *Mettingen*, lieu du même canton, *mais duquel la position*, dit M. Fréret, *n'est pas marquée sur les cartes les plus détaillées des géographes Allemands.*

Ces trois inscriptions donnent lieu à des difficultés que M. Fréret a senties & qu'il n'a pas cru pouvoir résoudre, du moins avec certitude. La dernière sur-tout est embarrassante: M. Fréret propose sa conjecture, mais il soupçonne que l'inscription n'est pas exactement copiée, & il invite les Savans d'Alsace à tâcher d'en donner une meilleure.

Le hasard a mis M. Schoepflin en état de satisfaire à cette invitation: au commencement de l'année 1748 il découvrit cette troisième colonne leugaire, & fit sur le champ part de sa découverte à M. Fréret, par une lettre du 15 février, à laquelle il joignit la copie exacte de cette inscription qui porte le nom de Sévère Alexandre, sous l'empire duquel cette colonne fut posée par les ordres de la cité de *Baden*, alors nommée *civitas Aurelia Aquensis*, nom qu'elle a dans l'inscription. En voici le texte exactement figuré.

NEPOT. DV. ANTON^I. PII.
 MAG. FILO. M. AR. SEVERO.
 ALEXANDRO. PIO. FEL. AVG.
 PONTIF. MAX. TRIBVNIGE. POES.
 CS. PAR. PARE. CIV. AR. AQ.
 AB. AQVS. LEVG.

XVII.

Nous avons dit que M. Schoepflin découvrit en 1748 la colonne sur laquelle cette inscription étoit gravée. Ce fut dans le village de *Noëttingen*, situé sur la Pfintz, entre les villes de Dourlac & de Pforzheim, à huit grandes lieues de Baden : elle avoit été déjà long temps auparavant hors de terre ; mais elle s'y étoit renfoncée depuis par le rehaussement journalier du terrain. En 1533, Jacques Beyell, prêtre de Spire, l'avoit vûe ; il la prit pour une pierre borne & en inféra l'inscription dans un recueil manuscrit que Barthius a fait imprimer dans ses *Adversaria*.

Beyell donna, par inadvertance, *Mettingen* pour le lieu où ce monument existoit : cette méprise, en trompant les copistes, avoit influé sur les fausses explications des Antiquaires & causé l'embarras de M. Fréret dont l'incertitude sur la position de *Mettingen*, est levée par la lettre de M. Schoepflin qui nous apprend que c'est un village du duché de Wirtemberg, situé près de la ville impériale d'*Eßlingen*, sur la rive droite du Neckre, hors de la route de la colonne & dans une distance double au moins de celle qu'indiquent les chiffres de l'inscription.

Seconde erreur de Beyell : il a mal lû le mot abrégé, *AR* qui est le pénultième de la cinquième ligne, & l'a converti en *ARG* ; ce qui a fait naître de nouvelles contestations entre les critiques. Reinesius & plusieurs autres Savans ont regardé ces lettres comme l'abrégé d'*Argentoratus*, ancien nom de Strasbourg, & ils en concluent que cette ville est désignée dans l'inscription.

La conjecture n'avoit pas été du goût de M. Fréret ; & M. Schoepflin, fondé sur le style des colonnes itinéraires, s'étoit aussi déclaré depuis plus d'un an contre cette explication de Reinesius, dans ses lettres à M. Hagenbuch, Professeur à Zurich, homme profondément versé dans cette partie de la Littérature. Notre Académicien soutenoit contre lui qu'il falloit lire *civitas Aurelia Aquensis* ; & la découverte faite depuis, lui donne gain de cause : il en tire trois inductions.

1.° L'ancienne ville de Baden étoit un municipe décoré

du titre d'*Aurelia*, par quelqu'un des Empereurs qui ont porté ce nom. Les habitans de Baden pourront regarder, avec indifférence, cette prérogative de leurs ancêtres; mais ceux de Genève, qui dans les siècles derniers affectèrent le même titre sans pouvoir en justifier la prétention, auroient été flattés de la découverte. Nous connoissons par Pline l'*Aurelia Carissa* dans la Bétique; par les marbres, l'*Aurelia Antonina Ovilabis* dans le Noricum; & par les médailles, l'*Aurelia Carrhena*. Ce sont autant de colonies Romaines qui tiroient, à ce qu'on croit, leur nom de Marc Aurèle. La ville de Baden n'a pas été colonie; mais l'excellence de ses bains peut avoir attiré sur elle l'attention & la bienveillance de quelqu'un des successeurs de Septime Sévère, qui ont fait des voyages en Allemagne.

2.° Cette colonne n'a pas indiqué l'espace entre Baden & Strasbourg, mais la distance de Baden au lieu où elle fut posée, c'est-à-dire à *Noëttingen* qui s'en trouve en effet éloigné de huit grandes lieues d'Allemagne, équivalentes aux LEUG. XVII, marquées sur l'inscription, parce que ces *leugæ* ou lieues gauloises marquent des *milles*. Ainsi cet abrégé CIV.

AR. AQ. AB. AQUIS LEUG. XVII, doit être rendu par ces mots: *Civitas Aurelia Aquensis* lapidem posuit. *Ab Aquis leugis XVII* distat lapis: c'est ainsi que s'expriment les monumens de ce genre.

3.° Baden étoit le point d'où partoient deux grandes routes Romaines, dirigées l'une vers le Rhin, l'autre vers le Danube. La première passoit par Steinbach tirant vers Strasbourg: la seconde alloit par Noëttingen & Pforzheim. C'est ce dont il n'est pas fait mention dans l'itinéraire Romain qui ne parle que de *Baden* en basse Autriche, & ne dit rien des villes de ce nom situées en Suisse & dans le Marquisat. M. Schœpflin ajoute qu'il n'auroit pas de peine à croire que ce second grand chemin a porté, comme la ville, le nom d'*Aurelia*; mais c'est une conjecture sur laquelle il n'insiste pas.

Nous ajouterons avec lui, qu'il n'est pas plus question d'*Argentoratus* ou de Strasbourg sur les deux colonnes de

70 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

Steinbach, que sur celle de *Noëttingen*, & qu'il en faut expliquer de même, par *civitas Aurelia Aquensis*, les lettres C. A. AQ.

La première de ces inscriptions de *Steinbach*, étoit au nom de l'empereur *Elagabale*: comme elle n'est pas fidèlement copiée dans *Gruter*, à qui *Pistorius* & *Comelius* l'avoient envoyée avec des supplémens, M. *Schoepflin* a cru devoir en donner une nouvelle copie plus exacte: la voici.

Première
inscription de
Steinbach.

IMP. CAES. DIVI
SEVERI. NEPOT. DI
VI. ANTONINI MAG.
FIL. M. A.
.
. III. COS.
IIII. P. P. P. F. C. S. C. A.
AQ. AB. AQ. LEVG.
IIII.

En jetant les yeux sur cette inscription, on aperçoit un vuide que remplissoient autrefois les mots *AVRELIO ANTONINO PIO, FELICI, AVGVSTO*, tellement effacés aujourd'hui, qu'il n'en subsiste plus la moindre trace, quoique le reste soit fort lisible. Ce n'est, selon la pensée de M. *Schoepflin*, ni l'effet du hasard, ni celui du temps; il seroit singulier qu'ils n'eussent précisément attaqué que le nom de l'Empereur, en épargnant ce qui le précède & ce qui le suit. Les mots qui le désignoient furent sans doute rayés par ordre du Sénat. Cette idée que l'inspection du monument fit naître d'abord à M. *Schoepflin*, se trouva bien-tôt confirmée dans son esprit par un passage de la vie de *Sévère Alexandre*. *Ælius Lampridius*, auteur de ce morceau, parlant d'*Elagabale*, dit que ce monstre n'eut rien des Antonins, & que son nom fut rayé des fastes par ordre du Sénat. *Nihil*

Lamprid. in
Alexand. c. 1.

Antoninorum pestis illa ostendit, & hoc nomen ex annalibus

Senatûs auctoritate erasum est. Si ce nom détestable fut rayé des fastes, il a pû l'être aussi des autres monumens; on ne peut se refuser à cette conséquence qu'autorisent plusieurs exemples pareils que M. Schoepflin a vûs à Rome, à Terni & dans d'autres endroits de l'Italie.

Voici l'inscription de la seconde colonne de Steinbach, érigée au nom de Sévère Alexandre, Prince aussi digne du regret des Romains & de l'estime de l'Univers, que son prédécesseur l'étoit de la haine & du mépris général.

IMP. CAES. DIVI
SEVERI. PII. NEPOTI DIVI
ANTONINI. MAG. PII. FILIO
M. AVREL. SEVERO. ALEXANDRO
PIO. FELICI. AVG. PONTIFICI
MAXIMO. TRIBVNITIAE
(sic) POTESTAS. COS. PATRI. PATRIE
C. A. AQ. AB. AQ.
L. III.

Seconde
inscription de
Steinbach.

Les deux colonnes de Steinbach sont à présent à Dourlac, dans la résidence des Princes de ce nom; & M. Schoepflin assuroit en 1748, que celle de *Noëttingen* y seroit aussi transportée.

On a vû par le précis du Mémoire de M. Fréret, par où commence cet article, que les trois colonnes leugaires copiées ci-dessus, étoient les seules connues jusqu'alors en Allemagne. M. Schoepflin en joint une quatrième ignorée jusqu'ici par tous les compilateurs d'inscriptions, & qui, plus ancienne que les trois autres, porte le nom de Caracalla. Elle est conservée dans le jardin du collège des Jésuites de Baden. Elle étoit posée comme les deux de Steinbach, à quatre lieues gauloises de Baden; mais sur une route différente des autres. On l'a trouvée sur une montagne voisine appelée *Stuffenberg*.

Inscription de IMP. CAES. M. AVRELIO. ANTONINO. PIO. FELICI.
 Bade. AVG. PARTHICO. MAX. BRITANNICO.
 MAX. PONTIFICI. MAX. P. P.
 COS. IIII. PROCOS. CIVITAS. AQVENS.
 AB. AQVIS. LEVC. IIII.

Cette inscription qui se trouve ici la quatrième, est la première des quatre, si l'on en consulte l'ancienneté; les deux de Steinbach vont après; celle de Noëttingen est la quatrième. Ce monument de Baden donne à M. Schoepflin lieu de remarquer que cette ville n'y portant que le nom de *civitas Aquensis*, celui d'*Aurelia* ne lui fut donné que depuis Caracalla, par quelqu'un des Princes ses successeurs.

M. Schoepflin observe encore avant que de finir, que si le nombre des colonnes *leugaires*, trouvées au-delà du Rhin, se trouve augmenté d'une quatrième par celle de Baden, celui des colonnes *milliaires* de la Gaule *chevelue*, l'est aussi d'une neuvième qui fait aujourd'hui partie des antiquités de son cabinet. Cette colonne fut découverte en 1718 en Franche-comté, dans les ruines de l'ancienne *Epamanduadurum* (Mandeure) assez près de la rivière de *Doux*, lieu fertile en découvertes de ce genre au rapport de Chiflet. On la transporta d'abord à Montbelliard; & la Cour de Wirtemberg en a fait présent à M. Schoepflin qui la conserve dans sa galerie des Antiques à Strasbourg. Elle est au nom de l'empereur Trajan.

IMP. NERVAE

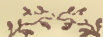
TRAIANO

CAES. AVG. GER.

DIVI. NERVAE. F.

P. M. TR. P. P. P. COS. II.

VESANT. M. P. XXXXIIIX.



REFLEXIONS

R E F L E X I O N S

*Contre l'idée générale que Procope est l'auteur de
l'Histoire secrète de Justinien.*

L'HISTOIRE secrète de l'empereur Justinien est moins une histoire qu'une satire. C'est une compilation maligne, quoique grossière, de tous les faits injurieux à la mémoire de ce Prince; une déclamation pleine d'aigreur contre ses défauts; une critique sanglante de toute sa conduite. Justinien s'est, il est vrai, deshonoré par des vices réels dont les plus odieux sont l'avarice & l'orgueil: mais il eut, ou du moins il parut avoir quelques vertus. Son règne a beaucoup d'éclat; & si ce Prince n'est pas l'auteur des grandes révolutions arrivées de son temps dans l'Empire & dans la Jurisprudence, on ne peut pas dire qu'il n'en fut précisément que l'époque. L'écrivain qui a composé son histoire secrète, sans parler de ses bonnes qualités, le peint des plus noires couleurs. Il le représente comme un monstre, l'ennemi, le destructeur du genre humain: il débite contre lui jusqu'à des fables absurdes qu'il adopte avec une apparence de crédulité; en un mot tout respire, dans ce libelle, l'esprit de vengeance qui paroît en avoir animé l'auteur.

On l'attribue généralement à Procope de Césarée, qui vivoit sous le règne de Justinien, & qui nous a laissé trois ouvrages connus sous son nom, savoir, un traité sur les édifices bâtis par ce Prince, l'histoire de ses guerres contre les Goths, les Vandales & les Perses, & son histoire mêlée. C'est d'après le témoignage de Suidas qu'on le regarde comme étant de plus l'auteur de *l'histoire secrète*. Tous les Modernes ont embrassé cette opinion sans l'approfondir: aussi doit-elle avoir le sort de tant d'autres qui, n'ayant pour toute preuve de leur solidité qu'un consentement unanime accordé sans

74 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

examen, sont abandonnées dès que quelqu'un en donne le signal en se déclarant contre elles.

Une lecture attentive de l'histoire secrète a convaincu M. Lévesque de la Ravalière que Procope n'a point composé cet ouvrage; & voici les raisons sur lesquelles il fonde son sentiment.

1.^o Cette histoire n'est pas comprise dans l'énumération des véritables écrits de Procope, donnée par Agathias son contemporain, & qui s'est fait gloire de le prendre pour modèle.

2.^o Suidas est le premier qui l'attribue à Procope: mais Suidas est un écrivain peu exact de la fin du x.^e siècle. Quelle autorité peut avoir ce qu'il dit d'un historien qui vivoit quatre cens ans auparavant? D'ailleurs sur quelle raison paroît-il s'être déterminé? Sur ce que Procope étoit de Césarée, que l'auteur de l'histoire secrète annonce comme sa patrie. Césarée ne pouvoit-elle donc fournir en même temps deux écrivains?

3.^o Tout ce que Procope écrit de Justinien, se termine à la vingt-sixième année du règne de ce Prince, c'est-à-dire à l'an 553. Il est vrai-semblable que cette année où il cessa d'écrire, fut celle de sa mort, dont la date n'est marquée nulle part d'une façon précise. Or l'auteur de l'histoire secrète annonce, sans équivoque, qu'il écrit dans la trente-deuxième année du règne de Justinien. Voici le passage; il est clair & formel: *Les Empereurs, dit-il, avoient coutume de faire des remises d'impôts, une fois au moins pendant leur règne; Justinien, depuis trente-deux ans qu'il est sur le trône, n'en a point accordée.*

4.^o Un autre passage tiré de la préface même de l'histoire secrète, & qui prouve que l'auteur de ce libelle survécut à Justinien, & même à Justin II son neveu, peut conséquemment faire penser que ce ne doit pas être Procope, mort vrai-semblablement sous le premier: *J'ai, dit-il en substance, dessein de publier des actions que je n'aurois pu représenter sous leurs véritables couleurs du vivant des Princes qui les ont faites, parce qu'alors j'aurois couru trop de risques, supposé qu'on m'eût découvert.*

Ces raisons, & sur-tout les deux dernières réunies, donnent un grand poids à celles que M. Lévesque tire ensuite du caractère de Procope, & du peu de rapport de son style avec celui de l'histoire secrète.

Après avoir prouvé qu'elle n'est pas l'ouvrage de cet historien, il entreprend de démêler quel en est l'auteur. L'anonyme qui l'a composée se plaint dans un endroit, que Justinien a fait perdre aux avocats leurs plus belles prérogatives. Il s'emporte à ce sujet contre lui : dans les reproches qu'il lui fait, on sent une chaleur qui marque un intérêt personnel. M. Lévesque en conclut que l'histoire secrète est sortie de la plume d'un Avocat ; & le ton déclamateur qui régnoit parmi les Avocats de ce siècle, & qu'on retrouve dans cet ouvrage, rend la conjecture très-plausible. Un autre trait semble déceler le nom de cet écrivain : *Un avocat de Césarée*, dit l'auteur à la fin de son livre, *avoit, entre autres terres, acquis celle de Porphyryon située sur le bord de la mer ; il la paya trois cens livres d'or. Justinien, sous prétexte qu'un homme de cet état ne devoit pas posséder un fonds si considérable, s'appropriâ cette terre en ne rendant qu'une partie de ce qu'elle avoit coûté.* Il est vrai-semblable, dit M. Lévesque, que l'Avocat dépouillé par Justinien, a, pour se venger, composé l'histoire secrète de ce Prince. L'affectation avec laquelle il termine son livre par le récit de cette injustice, montre assez qu'elle le touchoit de près. Évangèle étoit alors un célèbre avocat de Césarée. On peut donc soupçonner que c'est à lui qu'appartient cette histoire faussement attribuée à Procope.

De ce que ce dernier n'en seroit pas l'auteur, de ce qu'elle seroit l'ouvrage de la haine & de l'animosité, il résulteroit qu'elle ne mérite aucune croyance, & qu'on ne doit plus, comme on a fait jusqu'à présent, en citer le témoignage, que lorsqu'il se trouvera confirmé par celui d'écrivains véridiques & sans passion.



SUR LES ADOPTIONS PAR LES ARMES.

L'ADOPTION, autorisée par les loix Romaines, étoit un acte juridique, dont les formalités faisoient passer un citoyen d'une famille dans une autre. Les liens qu'elle formoit entre les deux contractans avoient la même étendue, la même force, produisoient les mêmes effets civils que ceux dont la Nature unit les pères & les enfans. Le père adoptif pouvoit exercer sur le fils qu'il s'étoit donné par un choix libre, toute l'autorité paternelle, autorité presque sans bornes chez les Romains: le fils de son côté, soumis par la loi à tous les devoirs que lui eût imposés la naissance, jouissoit de tous les droits du présomptif héritier.

Mais l'histoire de la décadence de l'Empire nous offre des adoptions purement honorifiques, dont l'objet principal étoit de cimenter l'union de deux Souverains, sans donner à l'un droit à la succession de l'autre. Ces adoptions d'honneur, dont il est facile de distinguer différentes espèces, font la matière de deux des Dissertations que M. Ducange a composées sur l'histoire de S.^t Louis par le sire de Joinville. Il entre, au sujet de plusieurs, dans un assez grand détail; mais il s'étend peu sur quelques autres, en particulier sur celle qui se faisoit *par les armes*, & dont l'histoire fournit des exemples remarquables. M. d'Egli a cru devoir suppléer, à l'égard de cette dernière, au silence du savant commentateur de Joinville; & le Mémoire qu'il nous a communiqué sur ce sujet, renferme tout ce que ses lectures ont pû lui fournir de curieux sur l'origine de cette adoption, qu'il appelle militaire, sur l'idée qu'en avoient les peuples chez qui elle fut en vogue, sur le rang de ceux pour lesquels on l'institua, sur les cérémonies dont elle étoit accompagnée, & sur les engagemens qui en résultoient. Donnons en peu

de mots le précis des recherches & des réflexions de M. d'Egli.

L'adoption militaire se faisoit par la tradition des armes : le Prince adopté les recevoit de la main du Prince qui l'adoptoit; souvent même il étoit revêtu par ses ordres d'une armure complète. Quelquefois on employoit de part & d'autre le ministère des Ambassadeurs; & cette cérémonie étoit toujours accompagnée de présens plus ou moins considérables, selon les circonstances, les caractères ou les intérêts. Elle donnoit à l'un des Souverains le titre de père, à l'autre celui de fils adoptif; titres souvent utiles à leurs sujets, parce qu'ils étoient en même temps le gage de l'estime que le premier faisoit de la valeur du second, & le lien d'une amitié mutuelle qui assuroit la paix de leurs États.

Il n'est pas possible de déterminer précisément quelle fut l'origine de l'adoption militaire, en quel temps ni chez quel peuple elle prit naissance; tout ce qu'on peut assurer, c'est que l'usage en étoit fort ancien, & qu'il est venu de Germanie ou de quelqu'un des peuples septentrionaux, qui ruinèrent l'empire Romain.

Ces nations belliqueuses n'estimoient que la valeur; & les distinctions qu'elles accordoient à leurs guerriers, étoient plus ou moins grandes, selon le nombre des ennemis qu'ils avoient immolés à leur vengeance: coutume qui règne encore aujourd'hui chez les sauvages de l'Amérique. Nous lisons dans Hérodote, que chez les Scythes le chef de chaque tribu remplissoit tous les ans une coupe, qu'il présentoit à tous les braves du canton qui avoient tué un certain nombre d'ennemis, & que, pendant cette cérémonie, les autres restoient à l'écart. Tacite nous apprend que chez les Germains personne ne pouvoit porter les armes sans le consentement de la Cité; que le droit de mettre le bouclier & la lance entre les mains des jeunes guerriers appartenoit au chef de la peuplade, & que c'étoit de ce moment qu'ils étoient censés faire partie de l'État. Voilà deux usages, qui l'un & l'autre ont un rapport trop sensible avec l'adoption militaire, pour

[*Herodot. l. IV, c. 66.*]

De morib. German. c. 13.

ne pas autoriser la conjecture qui feroit remonter l'origine de cette dernière coutume, à l'une ou l'autre de ces deux Nations; d'autant plus que l'adoption militaire étoit sur-tout en vogue chez les Goths, peuple originairement Scythique, & chez les Lombards, qui sont une branche de la nation Germanique des Suèves. Cependant la seconde de ces opinions paroît la plus vrai-semblable à M. d'Egli.

Quoi qu'il en soit, ces peuples avoient la plus haute idée de l'adoption par les armes; elle étoit à leurs yeux la récompense du courage & le premier degré d'honneur dans la milice, le seul corps de l'État qu'ils fussent estimer. Les héritiers de la Couronne, quelque réputation qu'ils se fussent acquise par une valeur éprouvée, n'étoient admis à la table du Souverain, que lorsqu'un Prince étranger les avoit adoptés. Impatients de recevoir un titre qui leur donnoit les plus grandes prérogatives, ils alloient souvent le chercher dans une Cour ennemie. Varnefride en rapporte un exemple mémorable, celui d'Alboin, fils d'un roi des Lombards.

Hist. Longob.
l. 1, c. 23 &
24.

Ce Prince avoit remporté sur les Gépides une grande victoire, & tué de sa main Turismode, fils de Turisfende leur Roi. Charmés de sa bravoure, les seigneurs Lombards supplièrent son père de l'admettre au banquet royal: mais le Roi alléguait que son fils, n'ayant point encore été décoré de l'adoption militaire, ne pouvoit, suivant l'usage, prétendre à l'honneur de manger avec lui; & malgré les instances de ses courtisans & sa propre inclination, il n'osa se laisser fléchir. Sur ce refus Alboin part avec une suite peu nombreuse, & se rend à la cour du roi des Gépides, qui pleuroit encore la perte de son fils; il expose à ce père infortuné le sujet de son voyage. Cette démarche ne surprend point Turisfende: il reçoit avec bonté le prince Lombard, l'admet à sa table; & quoique la vûe d'un guerrier, encore teint du sang de Turismode, lui arrache quelques soupirs, il l'adopte, en lui donnant les armes qui avoient appartenu au jeune Prince, & le renvoie sain & sauf, ayant fait taire à la fois la Nature & la Politique, en faveur d'un usage regardé comme sacré

par ses aïeux. Alboin, de retour chez son père, fut admis pour lors à sa table. C'est ce jeune Prince qui devint fameux dans la suite, & qui, vers l'an 570, fonda le royaume des Lombards en Italie.

Nous connoissons une autre adoption de la même espèce, mais faite par ambassade. C'est celle d'un roi des Hérules par le célèbre Théodoric, roi des Goths d'Italie, qui lui envoya des armes avec une lettre que nous a conservée Cassiodore, secrétaire de ce Prince, & dans laquelle on trouve, non seulement la formule usitée en pareille occasion, mais le détail des présens que le père adoptif faisoit à son fils, l'idée que l'on avoit de cette adoption, & les obligations réciproques qu'elle imposoit. *Cassiod. l. iv, ep. 2.*

Le même Théodoric étoit fils adoptif de l'empereur Justinien, quoiqu'il y eût peu de différence entre l'âge de ces Princes : c'est un fait qui prouve que l'on n'avoit alors nul égard à la proportion des années, si religieusement observée dans les adoptions Romaines. Mais si les Goths s'écartoient en ce point de l'ancienne jurisprudence, ils savoient, comme les Romains, respecter les droits de l'union que cette affinité formoit entre les familles. Gensimond, seigneur Goth, étant entré par l'adoption militaire dans la famille Royale, eut assez de désintéressement pour refuser la Couronne qui lui fut offerte, & pour la conserver au successeur légitime, quoique ce successeur fût d'une branche éloignée de celle dont l'extinction laissoit le trône vacant. C'est un témoignage que lui rend Atalaric dans une lettre à Tholus patrice de Rome. *Id. Epistolæ l. viii.*

L'adoption militaire n'étoit donc pas une formalité vaine, un simple témoignage de l'estime d'un Prince pour un autre : il en résultoit des engagemens réels, que la probité regardoit comme des devoirs, que la politique faisoit valoir en certains cas, & que la foiblesse réclamoit en d'autres occasions. *La force de cette liaison est si grande, dit Théodoric dans sa lettre au roi des Hérules, indiquée ci-dessus, qu'un fils adoptif aimeroit mieux mourir que de manquer essentiellement à son père.*

Prenez ces armes que je vous envoie pour votre avantage & pour le mien.

Au reste, il ne faut pas croire que tous les enfans adoptifs se piquassent de la même générosité que Gensimond. Un pareil lien n'enchaîne que les ames vraiment capables de sentiment d'honneur; & ce sont-là de ces engagemens contre lesquels la force & l'ambition trouvent toujours des prétextes plausibles. On ne voit que trop souvent les dehors de l'amitié servir de masque à la haine, & les signes apparens d'une reconciliation sincère, cacher des projets dictés par la vengeance & par l'animosité. Souvent on vit ces sortes d'adoption, être des pièges tendus à ceux qu'on vouloit perdre, afin de leur inspirer une sécurité dangereuse. Marie Cantacuzène, femme de Constantin roi des Bulgares, voulant

*Pachym. hist.
Andr. l. VI, c. 2.*

assurer le trône à son fils encore en bas âge, & dont l'enfance avoit tout à craindre des prétentions assez bien fondées de Sphendissas, despote de Bulgarie, engagea ce despote à venir la trouver, en lui jurant une entière sûreté dans sa Cour. Le crédule Sphendissas se laissa persuader; & cédant à ses instances, il consentit à se laisser adopter par cette femme beaucoup moins âgée que lui: il ne dédaigna pas de se prêter aux cérémonies d'une adoption ridicule qui l'alloit rendre, à son âge, fils d'une mère très-jeune, & frère cadet d'un Prince au berceau. Cette scène se passa dans l'Eglise aux yeux de tout le peuple & d'une Cour nombreuse. Un Prêtre prononça les prières & les bénédictions accoutumées à la lueur des flambeaux; & Marie Cantacuzène prenant les deux côtés de son manteau royal, enveloppa son fils Michel & Sphendissas placés à côté l'un de l'autre, & les embrassa. Le despote ayant acquis, par cette formalité, le titre de second fils de la reine des Bulgares, fut quelque temps après assassiné par ordre de sa mère: c'étoit en 1277, sous l'empire de Michel Paléologue.

Ce trait que nous a conservé Pachymère, est en même temps un exemple de l'abus qu'on pouvoit faire de l'adoption, & de l'usage où les femmes étoient d'adopter aussi-bien que les

les hommes: ce qui n'étoit pas plus surprenant que de voir des Princesses faire des Chevaliers, lorsqu'on eut institué l'Ordre de la Chevalerie, qui, selon quelques auteurs dont M. d'Egli paroît embrasser le sentiment, doit son origine aux adoptions militaires.

Cet usage commun aux Lombards, aux Hérules, aux Goths & aux Gépides, ne subsista, suivant toute apparence, qu'autant de temps que se conservèrent les États qu'ils s'étoient formés dans les différentes parties de l'empire Romain. Il ne paroît pas que les Goths aient porté cette coutume en Espagne, ni qu'elle se soit maintenue chez les seigneurs Lombards que Charlemagne confirma dans la possession des petites souverainetés qu'ils s'étoient faites en Italie. M. d'Egli a cherché inutilement dans leur histoire des vestiges de l'adoption militaire.

Le commerce des Romains du bas Empire, avec ces peuples barbares, en avoit transmis l'usage à la Cour des empereurs de Constantinople qui le conservèrent beaucoup plus long-temps. Le premier exemple que M. d'Egli en ait trouvé dans les annales de l'empire Grec, remonte au commencement du VI.^e siècle de l'ère Chrétienne, sous le règne de Justin I.^{er} qui monta sur le trône en 518: le fait est tiré de Procope.

Cet historien nous apprend que Cabadès roi de Perse, desirant faire passer sa couronne à Chosroès son troisième fils, au préjudice de ses deux aînés; mais craignant que les Perses, après sa mort, n'eussent moins d'égard à sa volonté qu'aux droits du légitime héritier, voulut assurer à Chosroès un puissant appui dans la personne de l'empereur Grec. Il étoit alors en guerre avec Justin, & la fortune favorisoit ses armes. Malgré ses succès il fit auprès de son ennemi les premières démarches: il envoya des Ambassadeurs à Constantinople, chargés de présens & d'une lettre par laquelle il offroit la paix, sous la seule condition que Justin adopteroit son troisième fils. L'Empereur reçut d'abord avec joie une proposition qui paroissoit avantageuse, & qui lui fournissoit le

Procop. de bello Persico, l. I, c. 2.

moyen de terminer honorablement une guerre funeste : dans cette vûe il donna ordre à Proclus d'expédier des lettres d'adoption pour Chosroès. Mais ce Ministre, plus pénétrant que son maître, les arrêta par ses représentations ; & l'on répondit au roi de Perse, que l'Empereur ne pouvoit adopter Chosroès par un acte juridique, mais seulement par les armes, suivant l'usage des Barbares. Cabadès, offensé de la réponse, continua la guerre.

On voit par-là 1.^o que l'adoption par les armes étoit connue des Empereurs au commencement du VI.^e siècle : 2.^o qu'ils la regardoient comme particulière à des peuples que la Cour de Constantinople traitoit de barbares, comme n'étant pas sujets de l'Empire.

C'est de cette manière que Godefroi de Bouillon, chef de la première Croisade, fut adopté par Alexis Comnène en 1096. Guillaume de Tyr, auteur exact, qui travailloit sur de bons mémoires, & dont le témoignage ne peut être recusé, malgré le silence des auteurs Grecs du temps, assure que Godefroi se rendit au palais des Blaquernes où l'Empereur l'adopta solennellement, & le revêtit de *ses habits impériaux* en présence des Grands de sa Cour : par ces habits impériaux, il faut entendre, avec M. d'Egli, l'armure que l'Empereur portoit à la guerre.

*Guill. Tyr. l. II,
c. 11, & 12.*

Des adoptions honorifiques d'une autre espèce étoient alors usitées en Orient ; & nous en avons deux exemples remarquables. L'un est celui de Baudouin frère de Godefroi, adopté par un prince d'Edeffe ; l'autre plus singulier encore, est tiré de la vie de S.^t Louis, à qui le Vieux de la Montagne envoya, dit Joinville, sa chemise & son anneau, symboles d'adoption chez les Orientaux de ce temps-là.

*Guibert. l. III,
c. 13.*

Nos Rois des deux premières races ont-ils connu l'adoption par les armes ? C'est une question que l'auteur se propose, mais en montrant qu'on ne peut y répondre avec précision ; parce qu'il n'est pas possible de déterminer la nature de celles de leurs adoptions que l'histoire a transmises jusqu'à nous.

On fait par plusieurs monumens historiques, que des Souverains étrangers ont adopté plusieurs de nos Rois. Théodoric écrivant à Clovis pour tâcher de le reconcilier avec Alaric, les appelloit tous deux ses fils. Entre les lettres insérées dans le nouveau recueil des historiens de France, nous en trouvons une où Théodebert I.^{er} roi d'Austrasie, nomme Justinien I.^{er} son père; & une autre où l'empereur Maurice donne le nom de fils à Childebert II: mais il est probable que ces titres n'étoient que des expressions politiques par lesquelles les empereurs de Constantinople vouloient conserver un ton de supériorité sur les princes François, sans néanmoins blesser les justes prétentions que ces derniers avoient à l'indépendance.

M. Pithou regarde l'adoption de Childebert par Gontran, comme étant de la même nature que celle de Godefroi par Alexis Comnène, c'est-à-dire comme étant une adoption par les armes: mais M. d'Egli combat ce sentiment; & la raison sur laquelle il se fonde, est précisément le symbole de cette adoption, par lequel M. Pithou paroît avoir été trompé. Gontran remit *une haste* à son neveu: au premier coup d'œil cette arme semble en effet caractériser une adoption militaire; mais on sait que c'étoit chez les anciens François la marque d'une investiture solennelle. Gontran qui n'avoit point d'enfans, en présentant *la haste* à Childebert, prétendoit transmettre à ce Prince le droit de lui succéder. La même pratique avoit lieu chez les Lombards. A l'inauguration de leurs rois, on avoit coutume de leur présenter une haste pour les investir de la puissance suprême.

*Adversar. l. I,
c. 1.*



ECLAIRCISSEMENTS

*Sur quelques points de l'histoire de Gondevald,
fils naturel de Clotaire I.^{er}*

Nous avons inséré dans le tome XX de nos Mémoires, page 184 & suivantes, une Dissertation de M. Bonamy, sur l'entreprise de Gondevald, fils naturel de Clotaire I.^{er}, servant à l'explication de quelques monnoies frappées au coin de l'empereur Maurice, dans des villes de la domination Française. Quoique l'auteur n'ait donné son sentiment que pour une conjecture, elle est si simple, & la solution qu'elle offre d'un problème embarrassant, est si naturelle, que la Critique la plus difficile auroit peine à ne pas la mettre au rang des opinions pour le moins très-probables. Cependant elle a souffert quelques contradictions dans l'Académie. Au mois de février 1747, M. Lévêque de la Ravalière proposa des difficultés auxquelles M. Bonamy a cru devoir répondre, afin de ne laisser aucun nuage sur ce point de notre histoire, intéressant par lui-même & par les conséquences qu'on en peut tirer. Pour mettre nos Lecteurs en état de juger les objections & les réponses, nous commencerons cet article par un abrégé de la Dissertation même de M. Bonamy : ce précis facilitera l'intelligence du supplément dont nous avons à rendre compte.

*Mém. de
l'Acad. t. XX.*

I. On est aujourd'hui persuadé que nos premiers Souverains, devenus maîtres des Gaules, ne s'y regardèrent jamais comme vassaux de l'Empire. M. le duc de Nivernois a démontré cette proposition dans son *Mémoire sur l'indépendance de nos Rois*. Convaincu, comme lui, que les aïeux de Clovis & ses successeurs ne relevoient que de Dieu & de leur épée, M. Bonamy s'est proposé de lever une objection que les partisans du système contraire pouvoient tirer de quelques monnoies, frappées au coin de l'empereur Maurice dans les villes d'Arles & de Marseille, appartenantes alors

aux enfans de Clotaire I.^{er}. On auroit peine en effet à ne pas en conclurre une sorte de dépendance de nos Rois à l'égard des empereurs de Constantinople, à moins qu'on ne trouvât, sous l'empire de Maurice, un homme qui eût entrepris de faire valoir, avec son secours, des prétentions sur une partie des États laissés par Clotaire, & qui, conduit par les vaisseaux de l'Empereur sur les côtes de Provence, eût débuté par des conquêtes rapides dans le Royaume, & s'y fût attribué tous les droits du pouvoir suprême, entre autres celui de battre monnoie, dont il auroit usé pour rendre une sorte d'hommage à son bienfaiteur, par reconnoissance & peut-être en vertu d'un traité secret. Or ce client, ce vassal de Maurice, notre Académicien l'a trouvé dans un fils naturel de Clotaire, qui soutenu par un parti considérable causa pendant quelques temps des alarmes assez vives à Gontran roi de Bourgogne. Les auteurs contemporains ont parlé de ce Prince qui se nommoit Gondevald ; mais M. Bonamy est le premier qui ait recueilli & mis en ordre les différens traits de son histoire, que nous rappellerons ici comme un préliminaire essentiel.

Gondevald qui se prétendoit fils de Clotaire I.^{er} naquit dans les Gaules. Les historiens ne nous ont pas conservé la date précise de sa naissance ; mais ils remarquent que son éducation fut celle que recevoient alors les fils de Souverains. Clotaire n'ayant pas voulu le reconnoître, il fut présenté par sa mère à Childebert roi de Paris, frère de ce Prince, qui le reçut comme son neveu, & le garda près de lui tant que durèrent leurs démêlés. La paix s'étant faite entre eux, Clotaire redemanda Gondevald qu'il défavoua pour fils, mais qu'il punit en père. Il se contenta de lui faire couper les cheveux ; traitement bien doux de la part d'un Monarque cruel & barbare, qui sacrifia ses propres neveux à son ambition.

Clotaire en mourant laissa pour héritiers quatre fils, Charibert, Gontran, Chilpéric & Sigebert. Par le partage qu'ils firent de ses États, la monarchie Française, qu'il avoit réunie sous sa domination, fut de nouveau démembrée. Charibert,

l'aîné de ces Princes, eut le royaume de Paris. Comme il n'avoit point d'enfans, il fit venir à sa Cour Gondevald, qu'il y traita comme son héritier présomptif. Sigebert, roi d'Austrasie, alarmé de ces dispositions, lui demanda le jeune Prince, que lui remit le foible Charibert, & l'envoya prisonnier à Cologne. On ne fait pas combien de temps Gondevald resta dans les fers; mais ayant enfin trouvé le moyen de s'échapper, il se réfugia près de Narsès, qui commandoit en Italie pour Justinien. Dans cet asyle, qui le mettoit à l'abri de la violence de ses frères, il laissa croître ses cheveux, se maria, eut deux fils; & devenu veuf, il prit avec eux la route de Constantinople, où l'empereur Justin II le reçut avec distinction: c'étoit vers l'an 565. Tibère & Maurice, successeurs de Justin, eurent les mêmes égards pour Gondevald.

Comblé de richesses, regardé par la cour Impériale comme un prince de la maison de France, il vivoit depuis plusieurs années à Constantinople, lorsque les intrigues de quelques seigneurs François le tirèrent de sa retraite. Sigebert étant mort en 575, Brunehault sa veuve & le conseil d'Austrasie déferèrent la tutèle de Childebert, son fils unique, à son frère Gontran roi de Bourgogne. Ils ne tardèrent pas à se repentir de cette démarche; Gontran exerça bien-tôt une autorité despotique dans les États de son neveu. Il fit plus; il abusa de la minorité de ce Prince pour lui ravir la portion du royaume de Paris, qui lui revenoit par la mort de Charibert, & la partie des villes de Provence, que Sigebert avoit possédées par indivis avec lui-même. Brunehault lui représenta vainement ses injustices. Outrée de faire auprès de lui des tentatives inutiles, & plus encore d'être sans pouvoir dans le Royaume de son fils, elle forma, de concert avec quelques Seigneurs ambitieux, le projet de détrôner Gontran, ou du moins de l'obliger à rendre ce qu'il avoit usurpé, en lui suscitant un ennemi dangereux, qui eût des prétentions sur une partie de ses États. Boson, gouverneur d'Auvergne, fut le principal auteur de ce complot. Sous prétexte d'aller visiter

les saints lieux, il se rendit à Constantinople vers l'an 582 : il se fit connoître à Gondevald, lui exposa le motif de son voyage ; & lui peignant l'état de la famille Royale, le mécontentement des François, le plaisir qu'ils auroient de revoir un fils de Clotaire I.^{er}, la justice de sa cause & la facilité du succès, il détermina ce Prince à revenir en France disputer une couronne. Gondevald, après avoir pris les mesures qu'il crut les plus propres à l'assurer de la bonne foi de Boson, le combla de présens, & ne songea plus qu'à faire agréer son départ à l'empereur Maurice, qui venoit de remplacer Tibère.

Maurice avoit trop à cœur de mettre nos Rois hors d'état de seconder les efforts des Lombards en Italie, pour ne pas saisir une occasion si favorable d'exciter en France une guerre civile. Il fournit à Gondevald des secours considérables, & lui donna des vaisseaux qui le conduisirent à Marseille avec ses fils & toutes ses richesses. Théodore, Evêque de cette ville, le reçut avec de grands honneurs ; & ce Prince, après quelque séjour, prit la route d'Avignon, que le duc Mumole lui ouvrit aussi-tôt.

Cependant Boson, craignant la colère du roi de Bourgogne, abandonna le parti des mécontents ; & pour appaiser Gontran, il se saisit des évêques de Marseille & de Fréjus, qu'il fit remettre entre les mains de ce Prince : ensuite il transporta, dans ses terres d'Auvergne, une partie des trésors de Gondevald dont il s'étoit emparé. Mais Gontran, malgré ces bassesses, se défiant avec raison d'un perfide, le fit arrêter, & l'alloit condamner à la mort, si Boson, rejetant tout sur Mumole, n'eût offert de l'assiéger dans Avignon, en laissant pour ôtage son fils unique. Il parut en effet devant cette place avec toutes les troupes de l'Auvergne & du Vélai : l'entreprise ne fut pas heureuse. A son approche Gondevald s'étoit retiré dans une des îles de la mer de Provence, & Mumole fut défendre Avignon jusqu'à l'arrivée d'un secours qui fit lever le siège : ce secours étoit envoyé par Childebert.

Gontran jugea, par cette démarche de son neveu, qu'il

favorisoit secrètement le parti de Gondevald. Pour l'en détacher il lui restitua la partie de Marseille qu'il avoit usurpée : mais cette cession ne satisfaisoit pas les justes plaintes de Childebert, qui bien-tôt même eut sujet d'en former de nouvelles. En effet le roi de Bourgogne, dans le temps qu'il traitoit avec son neveu, s'empara des États de Chilpéric, mort en 584. Childebert qui avoit à la succession de ce Prince les mêmes droits que son oncle, comprit, par un tel procédé, que l'ambitieux Gontran vouloit régner seul en France. Pour le forcer à changer de conduite, la Cour d'Austrasie résolut d'appuyer, plus que jamais, les prétentions de Gondevald : on lui donna des secours qui le mirent en état de quitter Avignon, & de reparoître à Marseille, où se déclarant fils de Clotaire I.^{er}, il revendiqua publiquement une portion de la monarchie Françoisë. Quelques évêques du royaume de Bourgogne entrèrent dans ses intérêts, & ce parti devint si puissant, que le chef se voyoit presque à la veille d'un succès décisif.

En moins de trois mois le Dauphiné, la Provence & tous les pays depuis l'Auvergne & le Poitou jusqu'aux Pyrénées, se soumirent à Gondevald. Elevé sur le bouclier, selon l'usage des François, il reçut à Brives le titre de Roi, & fit par-tout des actes de souveraineté. Dans les villes qui avoient appartenu à Sigebert, il faisoit prêter serment au jeune roi d'Austrasie ; mais il l'exigeoit en son nom de toutes celles qui dépendoient ou de Gontran, ou de Chilpéric. Ainsi Arles & Marseille le reconnurent pour Souverain. Le Ciel parut se déclarer en faveur de cette révolution. L'hiver fut si doux cette année, qu'au mois de décembre la vigne poussa de nouvelles branches & les arbres se revêtirent de fleurs. On aperçut une aurore boréale : un tremblement de terre se fit sentir en Anjou ; & ces phénomènes que la superstition a pris dans tous les temps pour des signes de l'avenir, étoient regardés par les ennemis de Gontran comme les avant-coureurs de sa ruine prochaine.

Ce Prince étoit alors à Paris où il paroissoit plus irrité qu'inquiet

qu'inquiet des desseins de Gondevald qu'il traitoit d'aventurier. Malgré le progrès que celui-ci faisoit chaque jour, il rejeta fièrement de nouvelles propositions qui lui furent portées de la part de Childebert, & chassa ses ambassadeurs. Cette opiniâtreté ne nuisoit pas à Gondevald. Frédégonde & Brunehault qui le regardoient comme un instrument utile à leur ambition, se lièrent étroitement avec lui. Brunehault lui proposa même de l'épouser; & Frédégonde attendoit impatientement qu'il vînt à Paris. En effet, son dessein paroît avoir été de s'établir dans cette capitale, & d'en faire le centre de ses États. Il prit en conséquence la route de Poitiers qui lui ouvrit ses portes; mais Poitiers devoit être le terme de ses progrès, parce que Gontran cessa pour lors de le mépriser. Ce Prince ouvrit enfin les yeux sur le danger qui le menaçoit. Non content d'opposer à Gondevald deux armées nombreuses, il résolut d'avoir une conférence avec Childebert, & de terminer tous leurs différends par un traité. Childebert invité par son oncle, vint le trouver à Chalon-sur-Saône. Ce fut-là qu'au milieu d'une assemblée nombreuse, Gontran lui remit son sceptre, le déclara son successeur & lui restitua, comme un gage de sa bonne foi, toutes les villes qui faisoient le sujet de leur mesintelligence.

Cette paix entre les deux Rois porta le coup mortel aux affaires de Gondevald. Childebert qui s'en étoit servi pour se faire rendre justice, se déclara contre lui dès qu'il eut tout obtenu. En même temps Didier comte de Toulouse, abandonna le parti; & ces revers contraignirent Gondevald à quitter Poitiers dont il avoit voulu faire sa place d'armes. A l'approche des troupes de Gontran il repassa la Dordogne & vint à Bordeaux. De tous les Grands qui l'avoient reconnu, il ne restoit auprès de lui que l'évêque de Gap, le duc Mummole, le duc Bladaste, le comte de Bordeaux & celui de Saintes.

Ses troupes furent battues sur les bords de la Garonne par celles de Gontran, qui passèrent la rivière près d'Agen pour le renfermer dans Bordeaux. Gondevald prit le parti d'en

sortir & se retira vers les Pyrénées, d'où il pouvoit gagner l'Espagne où les Visigoths avoient déjà reçu ses deux fils. Il s'enferma dans Comminges, résolu de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Cette ville étoit si bien pourvue de vivres & de munitions, qu'il auroit pû s'y maintenir longtemps; mais il étoit environné de traîtres. Mummole & les autres Seigneurs de son parti songèrent à se ménager leur grâce auprès du roi de Bourgogne, en le délivrant d'un ennemi redoutable. Après avoir traité secrètement avec le Général qui formoit le siège de Comminges, ils obligèrent Gondevald à sortir de cet asyle. Mummole le conduisit hors des portes & le remit entre les mains de deux Seigneurs qui l'attendoient : c'étoit Ollon comte de Bourges, & Gontran-Boson. A la vûe du perfide Boson, l'infortuné Gondevald comprit tout ce qu'il devoit attendre; mais abandonnant son sort à la Providence, il prit avec eux la route du camp. A peine avoit-il fait quelques pas qu'ils se jetèrent sur lui & le massacrèrent. Son corps, livré à l'insolence du soldat, fut traîné par tout le camp & demeura sans sépulture. Le lendemain les troupes de Gontran prirent & brûlèrent Comminges. Telle fut la fin d'un Prince digne d'un sort plus heureux. Après avoir rapporté son histoire dans le plus grand détail, M. Bonamy revient aux monnoies frappées dans les villes de Provence, au coin de l'empereur Maurice, & les regarde comme fabriquées par ordre de Gondevald dans le temps de ses premiers succès. Cette explication est naturelle, & d'autant plus heureuse qu'elle s'accorde parfaitement avec le reproche que les ennemis de Gondevald lui faisoient, d'avoir voulu soumettre des provinces de France à la domination des Empereurs.

II. Les difficultés que M. Lévêque de la Ravalière oppose à ce système, peuvent se réduire à trois.

1.^o Gregoire de Tours qui, dans sa narration, suit exactement l'ordre des temps, fait précéder le récit de la mort de Tibère & de l'avènement de Maurice son successeur, par celui de l'arrivée de Gondevald à Marseille. C'est au ch. 24

du VI.^e livre de son histoire qu'il rapporte ce dernier fait ; au lieu qu'il ne parle de la mort de Tibère qu'au chap. 30 : d'où il résulte que Gondevald partit de Constantinople sous le règne de Tibère ; & par une seconde conséquence , que les monnoies qui portent le nom de Maurice , ne peuvent avoir été frappées en ce temps-là.

2.^o Depuis que Gondevald eut débarqué dans les Gaules jusqu'à la mort , on ne voit point qu'il ait entretenu de liaisons avec les empereurs d'Orient ; au contraire , on voit que Maurice fit , dès le commencement de son règne , un traité d'alliance avec Childeberr , dont il acheta le secours contre les Lombards , par une somme de cinquante mille sols d'or.

3.^o Grégoire de Tours ne dit point qu'Arles & Vienne aient reconnu l'autorité de Gondevald.

D'où M. Lévêque conclut que ce n'est point à ce Prince qu'on doit attribuer la fabrication des monnoies dont il s'agit : il conjecture qu'elles firent partie de la somme donnée par Maurice à Childeberr ; & pour rendre raison des noms de Marseille & d'Arles marqués sur ces pièces de monnoie Impériale , il suppose que Childeberr , dans la vûe d'assurer le paiement de la somme stipulée par le traité , exigea qu'elles seroient fabriquées dans le Royaume.

M. Bonamy réunit ces différentes objections dans sa réponse , qui peut servir d'éclaircissement aux principaux faits répandus dans son Mémoire , & sur la preuve desquels il n'avoit pas alors cru devoir insister , pour ne pas rompre le fil du récit par des discussions inutiles. En voici le résultat.

Ceux qui connoissent la manière & le style de Grégoire de Tours ne concluront pas que l'arrivée de Gondevald à Marseille soit antérieure à la mort de Tibère , parce qu'elle la précède dans le récit de cet auteur. Il arrive à tous les historiens , & particulièrement à celui-ci , de rapporter d'abord sans interruption des faits qui sont leur objet principal , & de passer ensuite à des évènements plus anciens , mais étrangers. D'ailleurs Grégoire de Tours ne dit point dans quel mois de l'année 583 Gondevald débarqua dans un port des

Gaules; ainsi dans la supposition que Tibère ne seroit mort que cette année-là, Gondevald auroit encore pû faire sa descente du temps de Maurice, puisqu'il est constant que Maurice étoit sur le trône en 583. Après tout M. Bonamy n'a pas prétendu que les monnoies aient été frappées à l'instant même où Gondevald vint en France: il lui suffit qu'elles aient pû l'être dans le cours de son expédition, qui dura deux ans.

^a *Diff. hypatic. de Conf. Cæsar. p. 336.*

^b *Dissert. de quinta Synodo. t. IX, S. 3.*

Mais il n'est pas réduit à demander qu'on lui accorde cette supposition; car il est certain que Maurice étoit Empereur près d'un an avant que Gondevald quittât Constantinople, puisqu'il monta sur le trône en 582. La vérité de cette date est constatée par le P. Pagi^a & par le cardinal^b Noris, enfin par l'autorité même de Grégoire de Tours, qui s'explique, dans un passage du livre VI, de manière à faire nécessairement tirer cette conséquence de ses expressions. C'est lorsqu'il parle du traité de Maurice avec Childebert, allégué ci-dessus.

Gondevald, dit-on, n'eut point de liaison avec Maurice, puisqu'on ne voit pas que l'Empereur ait rien fait pour lui tant que dura son entreprise. Mais, répond M. Bonamy, cet événement est du nombre de ceux où l'on peut suppléer bien des circonstances, omises par les historiens, parce qu'elles sont, non seulement naturelles, mais nécessaires. Grégoire de Tours rapporte que Gondevald avoit demeuré long-temps à la Cour de Constantinople, aimé des Empereurs, qui le traitoient avec tous les égards que le rang & le malheur ont droit d'exiger; qu'invité par des seigneurs d'Austrasie, il vint en France avec tous ses trésors, fut bien reçu à Marseille, à Avignon, où il séjourna quelque temps; qu'il excita dans le Royaume une grande révolution; que ses ennemis l'accusoient de vouloir le rendre tributaire des Empereurs; & que lui-même, se voyant déchû de toute espérance, demanda pour toute grace qu'il lui fût permis de retourner à Constantinople. Quiconque lira ce détail avec réflexion, en conclurra que Maurice avoit fourni des vaisseaux & toutes sortes de secours

à Gondevald, & que le prince François avoit conservé, pendant son séjour en France, des relations à Constantinople; ce que rendoit très-facile le commerce des Marseillois avec les villes du Levant. Le traité de Maurice avec Childebert, roi d'Austrasie, ne contredit en rien ces liaisons que M. Bonamy suppose entre l'Empereur & Gondevald : Maurice pouvoit & devoit être en bonne intelligence avec l'un & l'autre, puisqu'ils étoient l'un & l'autre unis ensemble contre Gontran, roi de Bourgogne.

C'est encore sur le silence de Grégoire de Tours que M. Lévêque se fonde pour nier qu'Arles & Vienne aient reconnu Gondevald : mais M. Bonamy n'a point parlé de Vienne; il n'a fait mention que d'Arles & de Marseille. On ne peut nier que cette dernière ville, où il débarqua, n'ait été dans son parti, que l'évêque Théodore soutint constamment jusqu'à la mort de ce Prince. Ce Prélat pouvoit tout sur les habitans de Marseille, comme il seroit aisé de le prouver par différens traits que rapporte de lui Grégoire de Tours. A l'égard de la ville d'Arles, cet historien ne la nomme pas en particulier : mais Gondevald étoit maître de Marseille; il l'étoit d'Avignon, d'où il partit avec Mummole & Didier, comte de Toulouse, pour s'emparer des villes de Provence qui appartenoient à Gontran. Or la ville d'Arles dépendoit de Gontran : elle étoit aux portes d'Avignon & de Marseille; & la conquête de cette place souffroit d'autant moins d'obstacles, que le Gouverneur s'en étoit enfui, dans la crainte de tomber entre les mains de Childebert, dont il avoit encouru l'indignation. Grégoire de Tours ne dit pas expressément que Gondevald ait été reconnu dans plusieurs autres villes, comme Uzes, Rhodès, Albi : cependant le fait est certain, puisqu'il a dû passer sur le territoire de ces villes pour s'emparer de Périgueux, de Cahors, de Toulouse, de Brives, de Bordeaux, de Saintes & d'Angoulême, dont l'historien parle nommément, comme il parle en général de tous les pays situés depuis le Poitou & l'Auvergne jusqu'aux Pyrénées.

L'histoire que M. Bonamy nous a donnée de Gondevald résulte de la combinaison qu'il a faite d'un grand nombre de passages épars dans Grégoire de Tours; il lui a fallu rapprocher les faits, les comparer entre eux, en tirer les conséquences: ainsi pour le juger, il faut avoir lû son auteur dans le même esprit que lui & avec la même attention. L'ouvrage de Grégoire de Tours est avec raison regardé comme un monument précieux, à cause de la multitude de faits qu'il nous a conservés du règne de nos premiers Souverains; mais en lui rendant toute la justice qu'il mérite, on doit avouer qu'on s'exposeroit à tomber dans des erreurs grossières, si l'on vouloit s'en tenir quelquefois à des passages isolés de cet auteur, qui souvent se contredit lui-même: nous n'en citerons qu'un trait qui ne sera pas étranger à la question. Il est certain, par Grégoire de Tours, que Chilpéric ne mourut qu'au mois d'octobre 584, plus d'un an après l'arrivée de Gondevald, qui est, au plus tard, des derniers mois de l'année 583. Cependant cet écrivain fait dire à Gondevald, assiégé dans Comminges au mois d'avril 585, que Boson, qui étoit venu trouver à Constantinople pour l'attirer en France, l'avoit assuré que Chilpéric étoit mort, & qu'il ne restoit plus du sang Royal que Childeburt & Gontran. Il résulteroit de ce discours que la mort de Chilpéric en 584 a précédé l'embarquement de Gondevald en 583; la contradiction est aussi manifeste que l'anachronisme. Concluons-en, avec M. Bonamy, qu'on est souvent dans la nécessité de corriger Grégoire de Tours par lui-même. C'est par cette réflexion générale qu'il termine sa réponse aux difficultés de M. Lévêque.

Quelques jours après qu'il en eut fait part à l'Académie, M. Fréret la fortifia par des Observations chronologiques sur le commencement du règne de Maurice & sur la date de l'arrivée de Gondevald en France.

Il est démontré que l'empereur Maurice monta sur le trône le 14 août 582; 1.^o par l'éclipse de soleil du 19 mars 592,

qui est marquée au printemps de la neuvième année de ce Prince, année qui, selon Frédégaire, étoit la trente-deuxième de Gontran.

Paul Diacr. hist. Miscel. xvii, 24.

2.° Par la date du second concile de Rome: il fut indiqué au 5 juillet de l'année 595, treizième de l'indiction, & treizième aussi de l'empire de Maurice. Voyez les lettres du pape Grégoire le Grand.

L. iv, ep. 44.

3.° Par une autre date marquée dans la préface du second livre des épîtres du même Pape, où la seconde année de son pontificat concourt avec la septième année depuis le consulat de Maurice. Or ce consulat est marqué par Théophane & Paul Diacre, au 20 décembre de la seconde année de son empire, laquelle avoit commencé au 14 août 582.

4.° Bédà marque le commencement de Maurice à l'an 582, avant la fin de la quinzième année de l'indiction; donc avant le mois de septembre. Théophane & la chronique Paschale suivent la même chronologie: ces écrivains font commencer le règne de Maurice au 14 août.

Hist. Anglica I, 23.

A l'égard du débarquement de Gondevald en France, Grégoire de Tours le rapporte à la septième année du règne de Childebert; année qu'il donne pour époque à deux éclipses de lune. Ces deux éclipses sont, suivant le calcul du P. Pétau, celle du 19 mars & celle du 17 septembre 582: selon l'ordre du récit de Grégoire de Tours l'arrivée de Gondevald est postérieure à la seconde éclipse.

*L. vi, c. 14, 24.
C. 23.*

Une autre éclipse de soleil presque totale, arrivée la quinzième année de Childebert & la vingt-neuvième de Gontran, confirme cette chronologie. Cette éclipse est, selon le calcul du P. Pétau, celle du 4 octobre 590. Si cette année a été la quinzième de Childebert, l'an 582 a dû être la septième.

Id. l. x, c. 58, 10, 23.

Il est vrai que Grégoire de Tours, sous la huitième année de Childebert, qui doit répondre à l'an 583, rapporte la mort de l'empereur Tibère & le commencement de Maurice son successeur: mais il est visible par les témoignages rapportés ci-dessus, que c'est par méprise ou par défaut de méthode.

SUR UN PASSAGE DE GRÉGOIRE DE TOURS,

dont on avoit prétendu la leçon fautive dans une
des séances de l'Académie.

GRÉGOIRE de Tours décrit au livre VIII de son histoire, chapitre I, l'entrée solennelle du roi Gontran dans la ville d'Orléans, & les témoignages éclatans de joie avec lesquels il y fut reçu, comme il l'avoit été par-tout sur la route depuis Nevers. « Un peuple innombrable, dit l'historien, » alla au devant de ce Prince hors des portes de la ville, en- » seignes déployées, & de toutes parts on entendoit l'air retentir » des acclamations de *vive le Roi*, exprimées en *syriaque*, en hébreu, en latin, &c. ». *Processitque in obviam ejus immensa populi turba, cum signis atque vexillis, canentes laudes; & hinc lingua Syrorum, hinc Latinorum, hinc etiam ipsorum Judæorum, in diversis laudibus variè concrepabat, dicens, vivat Rex, &c.* Si la leçon de ce passage est correcte, il en résulte qu'il y avoit alors à Orléans, non seulement des Juifs, mais encore des Syriens. Un de nos Académiciens n'a pû se prêter à cette conséquence qui lui montrait des gens venus des bords de l'Oronte sur ceux de la Loire, sans qu'il vît trop quel motif assez puissant les auroit attirés de si loin dans nos contrées. Plustôt que de les reconnoître, il a soupçonné le texte de Grégoire de Tours d'être corrompu, & l'a dénoncé comme tel à l'Académie, en proposant de lire, au lieu de *lingua Syrorum*, qui selon lui présente un sens faux, *lingua suorum*, qui signifieroit la langue des Francs ou celle des Gaulois, sujets naturels de Gontran.

Août 1747.

Voyez Mém. de
l'Acad. t. XV
& XVII.

La proposition trouva sur le champ un adversaire zélé dans M. Bonamy, que ses recherches sur l'ancien commerce de la ville de Paris, mettoient, plus que personne, à portée de résoudre la difficulté. Il fit observer d'abord qu'une des loix essentielles de la Critique, c'est d'être très-circonspect à
changer

changer le texte des auteurs originaux, quand on ne trouve aucune variante dans les manuscrits : appliquant ensuite cette règle au passage de Grégoire de Tours, il montra que toutes les éditions de cet écrivain, conformes en ce point à celle de D. Ruinart, portent *lingua Syrorum* ; que ces termes n'avoient embarrassé jusqu'à présent aucun commentateur ; enfin que loin d'être une faute glissée dans le texte, ils avoient un sens véritable & parfaitement d'accord avec les autres monumens historiques, qui tous attestent que Paris, Orléans, & d'autres villes en France, étoient alors remplies de marchands, venus de différens ports du Levant, & de Syriens en particulier. C'est ce que M. Bonamy prouva par un grand nombre de passages & de faits que l'occasion rappeloit à sa mémoire, & dont l'autorité parut décisive ; aussi la nouvelle leçon fut-elle abandonnée.

Mais comme cette discussion avoit donné lieu à des remarques curieuses sur le commerce que les peuples du Levant faisoient avec le Royaume, sous la première race de nos Rois, on engagea M. Bonamy à recueillir sur ce sujet & à mettre en ordre les principaux traits épars dans les écrivains de ce temps-là. Voici le résultat du Mémoire qu'il nous lut en conséquence peu de jours après.

Paris étoit, sous les Rois de la première race, un lieu de commerce, fréquenté par des marchands de tous pays, entre autres par des Syriens. L'auteur anonyme de la vie de sainte GENEVIÈVE, écrite dix-huit ans après sa mort, rapporte que (a) SIMÉON le Stylite, ce fameux solitaire de Syrie, demandoit avec empressement des nouvelles de la Sainte, aux négocians de sa Nation qui venoient le visiter à leur retour des Gaules : il y avoit donc dès-lors un commerce établi entre Paris & la Syrie. C'est ce que confirme Grégoire de Tours par le récit (b) qu'il fait de l'intrusion d'un négociant Syrien sur le

(a) *Quem (Simeonem) aiunt
sedulè negociatores illuc euntes ac
redeuntes de Genovesa interrogasse ;
quam etiam, veneratione profusâ
salasse, & ut ejus, in orationibus
Hist. Tome XXI.*

*fuis, memor esset, obnixè popos-
cisse ferunt.* Bolland. tom. 1, pag.
140.

(b) *Eusebius quidam negotiator
genere Syrus, datis multis muneribus,*

siège de Paris après la mort de Ragnémode, & de la hardiesse qu'eut ce nouvel Evêque de remplir de Syriens le clergé de sa Cathédrale.

*Mém. de
l'Acad. t. XX.*

M. Bonamy, dans son Mémoire sur l'entreprise de Gondevald, a parlé d'Eufronius, négociant Syrien, résidant à Bordeaux: pourquoi ne s'en feroit-il pas établi de même à Orléans, le *Genabum* des anciens, que Strabon appelle le port des peuples *Carnutes*, & qui dans tous les temps a dû, par sa situation, être une ville très-commerçante?

Grégoire de Tours n'est pas le seul qui fasse venir & résider à Orléans des Syriens. L'auteur de la vie de S.^t Colomban dit que cet Abbé, chassé de son monastère par Thierry, roi de Bourgogne, chercha dans la Bretagne un asyle & quelque vaisseau qui pût le transporter en Irlande, & qu'en passant par Orléans, il y logea chez un marchand Syrien.

L'appas du gain étoit le motif qui attiroit dans les Gaules les Syriens comme les Juifs. Depuis long-temps on taxoit les Syriens d'avarice; aussi Sévère Alexandre, né en Syrie, & soupçonné d'aimer l'argent, souffroit-il impatiemment qu'on le nommât Syrien. S.^t Jérôme (*c*) dit que les peuples de ce pays sont les plus avides des mortels. Répandus dans toutes les villes de l'Empire, ils étoient, en quelque sorte, les courtiers de toutes les provinces (*d*); & trop intéressés pour se renfermer dans un gain légitime, ils exerçoient l'usure, en sorte que les termes de Syrien & d'usurier étoient devenus synonymes dans le langage commun. Sidoine Apollinaire, voulant donner à un de ses amis une idée des desordres dont il étoit témoin, dit, que les clercs faisoient

in locum ejus subrogatus est; isque accepto Episcopatu omnem scholam decessoris sui abjiciens, Syros de genere suo, ecclesiasticæ domui Ministros statuit. Gregor. Turon. lib. IV, cap. 26.

(*c*) *Negotiatores avidissimi mortalium Syri.*

(*d*) *Usque hodie permanet in Syris,*

ingenitus negotiationis ardor, qui per totum mundum lucri cupiditate discurrunt, & tantam habent mercandi vesaniam, ut occupato nunc orbe Romano, inter gladios & miserorum neces, quærant divitias, & paupertatem periculis fugiant. Hieronym. in Ezech. c. XXVII, v. 16.

l'usage, & que les Syriens chantoient les psaumes, *fœnerantur cleri, Syri psallunt*. Ce que S.^t Jérôme rapporte en général de tous les négocians de cette nation, semés dans l'Empire, Salvien l'applique en particulier à ceux qui trafiquoient dans les Gaules. Cet auteur (*e*), qui vivoit sur la fin du v.^e siècle, avance en termes formels, que la plupart des villes du Royaume étoient inondées d'étrangers, & sur-tout de Syriens, dont la vie entière étoit un tissu de fraudes & de supercheries.

On pourroit demander par où les Syriens se rendoient dans les villes Gauloises, situées sur l'Océan ou sur des fleuves qui s'y jettent. M. Bonamy ne croit pas que ce fût en passant de la méditerranée dans l'Océan par le détroit de Gibraltar; mais en abordant aux ports de Marseille, d'Arles ou de Narbonne, d'où ils se répandoient avec leurs marchandises dans l'intérieur des terres.

Strabon, qui vivoit sous Tibère, décrit la route que les négocians tenoient de son temps pour se rendre dans les parties de la Gaule, voisines de l'Océan, & même dans la Grande-Bretagne, par la Garonne, la Loire & la Seine. Il remarque que le grand nombre de rivières navigables qui traversent nos contrées facilitoit le transport des marchandises d'une mer à l'autre; & que cette communication entretenoit l'abondance dans l'intérieur du pays, en y faisant circuler les denrées & les productions des différentes provinces. Selon lui, l'état florissant des Gaules est dû principalement à l'avantage de leur situation: avantage dont elles jouissent pleinement depuis que les Gaulois se sont appliqués à la culture des terres, & qu'ils ont pris les mœurs & les loix Romaines en se soumettant à l'Empire.

Les successeurs de Tibère sentoient trop l'importance du commerce des Gaules, pour négliger tout ce qui pouvoit

(*e*) *Nam ut de alio hominum genere non dicam, consideremus solas negotiatorum & Syricorum hominum turbas, quæ majorem ferè civita-* *tum universarum partem occupaverunt, si aliud est vita istorum omnium, quam meditatio doli & tritum mendacii.* Salvian. Massiliens.

l'accroître; & nos premiers Rois, qui le trouvèrent établi, ne furent pas assez mauvais politiques pour le détruire, en fermant leurs États à des étrangers qui venoient y porter leurs richesses. Aussi voit-on, par Grégoire de Tours, que les marchandises de l'Égypte & de la Syrie abordoient sans cesse à Marseille & dans les autres ports de la domination Françoisé, situés sur la Méditerranée.

S U R L A P O S I T I O N
D'UN ANCIEN PALAIS DE NOS ROIS
D E L A P R E M I E R E R A C E.

LE nombre des maisons Royales étoit très-considérable sous les deux premières Races, parce que les Princes menaient une vie peu sédentaire, & que d'ailleurs l'usage alors établi de partager la monarchie Françoisé en autant de portions que le Monarque mourant laissoit d'héritiers, avoit donné souvent à la France plusieurs Rois contemporains, chefs de différentes branches collatérales; ce qui devoit en peu de temps multiplier les habitations Royales. On en compte jusqu'à trois cens cinquante, dont les noms sont aujourd'hui connus. Les ruines de plusieurs subsistent encore; mais il y en a quelques-unes dont il est difficile d'assigner la position. Tel est en particulier le palais de *Brennacum* que le P. Mabillon croit avoir été bâti dans la petite ville de *Braine* située près des bords de la Vesle, à trois ou quatre lieues par-delà Soissons, & que M. l'abbé Lebeuf, après un mûr examen, place beaucoup plus près de Paris. Les difficultés qu'il oppose à l'opinion du savant Bénédictin, & les raisons sur lesquelles il fonde la sienne, sont la matière d'une longue Dissertation dont la lecture a rempli notre séance du

Joillet 1748.

19 juillet 1748. La division naturelle de ce Mémoire en deux parties, est celle que nous suivrons dans le précis que

nous allons en donner. Le premier article renfermera les objections; & le second, les preuves de M. l'abbé Lebeuf.

I. Le palais de *Brennacum* est très-connu dans nos Annales. Grégoire de Tours en parle plusieurs fois. Aimoin, le plus souvent son copiste ou son commentateur, donne à ce lieu le nom de *Brenacum villa*, rendu par celui de *Braine* ou de *Brainé* dans les chroniques de S.^t Denys, dont les auteurs, plus modernes de deux cens ans qu'Aimoin, ont traduit son ouvrage en langue vulgaire.

Ni les uns ni les autres ne fixent clairement la situation du palais dont il s'agit. Le premier de nos historiographes qui l'ait entrepris, est Scipion Dupleix, dont le P. Mabillon & le P. Germain son collègue, Mézerai, le P. Daniel, M. de Valois & plusieurs autres ont adopté le sentiment.

M. l'abbé Lebeuf s'étoit laissé d'abord entraîner par leur autorité, malgré quelques raisons qui le mettoient en balance; mais il est revenu sur ses pas à la vûe d'une remarque de M. l'abbé des Thuilleries sur cette position, & du doute qu'ont témoigné sur le même objet, les derniers éditeurs du dictionnaire géographique de la Martinière. En remontant à la source, notre Académicien a trouvé que ces écrivains n'ont fait que suivre le sentiment de M. l'abbé de Longuerue qui, dans la description géographique de la France, ne veut point que *Braine* soit l'ancien *Brennacum*. Les discussions auxquelles M. l'abbé Lebeuf s'est en conséquence livré pour résoudre ce problème topographique, l'ont en même temps décidé pour cette opinion, & mis en état de substituer à *Braine*, un autre lieu dont la découverte lui appartient.

Une raison tirée de l'étymologie s'offre d'abord contre l'opinion de Dupleix & de ses partisans. De *Brennacum* on n'a point fait *Braine*; c'eût été manquer à l'usage établi constamment chez les peuples en deçà de la Loire, de donner, en langue vulgaire, les terminaisons d'*ai* ou d'*oi*, & d'*ei* ou d'*i* à tous les noms qui se terminoient en latin par *acum*, ou par *eium*: les exemples en sont fréquens. D'ailleurs *Braine* est nommé *Braina* dans Frodoard écrivain du x.^e siècle, temps

où l'on n'avoit pas l'habitude de défigurer les noms de lieu, ni de les abrégés.

Mais indépendamment de cette preuve grammaticale, M. l'abbé Lebeuf puise dans l'histoire du temps des raisons encore plus décisives. En rapprochant les passages où il est parlé de *Brennacum*, il examine tous les faits arrivés dans ce lieu, & trouve, dans la supposition que ces événemens se fussent passés à Braine, des difficultés qui forcent d'en placer la scène ailleurs, & conséquemment d'avouer que Braine n'a pû être *Brennacum*. Suivons-le dans le détail raisonné de ces faits dont plusieurs sont curieux par eux-mêmes, ou liés à des points intéressans de notre Histoire.

Grégoire de Tours, après avoir rapporté la mort de Clotaire I.^{er} & les funérailles de ce Prince, faites en 561 à Soissons dans l'église de S.^t Médard, ajoute qu'incontinent après cette cérémonie, Chilpéric, l'un de ses quatre fils, se rendit à *Brennacum* (a) où son père avoit des trésors; qu'il s'en empara, fit des libéralités aux Francs, & vint sur le champ à Paris; mais qu'il ne fut pas long-temps maître de cette ville qu'on regardoit dès-lors comme la capitale de la monarchie François, & qui faisoit toujours partie du premier lot dans les partages. De ce fait M. l'abbé Lebeuf conclut que *Brennacum* ne pouvoit être Braine située quatre lieues par-delà Soissons, par rapport à Paris; mais qu'il faut le chercher en deçà, en tirant vers Paris ou Meaux. En effet, il est visible que les frères de Chilpéric, réunis pour lors à Soissons, auroient pû l'arrêter à son retour de *Brennacum*, lorsqu'il auroit voulu traverser cette ville pour se rendre à Paris.

Il est encore parlé de *Brennacum* dix ans après, à l'occasion d'un procès qu'on y porta devant Sigebert à qui cette maison Royale appartenoit alors. Une des Parties avoit fait faire à

Greg. Turon.
l. IV, c. 48.

(a) Le texte porte *in villa Brannacum*: le mot est écrit tantôt de cette façon, tantôt de l'autre; quelquefois aussi on lit *Brinnacum*, *Bernacum*, *Brenacum*. Aimoin défigure le nom de ce Palais dans un endroit de son

histoire, en l'appelant *Britannicum villam*; ce qu'il faudroit traduire par *Bretigni*, & non par *Breteuil*: c'est une faute que lui-même corrige peu après.

l'autre, dans l'église de ce lieu, un serment solennel *sur les reliques des Martyrs*. Ce fait qu'on peut lire dans Grégoire de Tours, prouve que *Brennacum* étoit dans l'étendue du royaume de Paris, par conséquent dans le territoire de cette ville, entre Paris & Soissons, & non pas au-delà de la dernière comme est Braine ; & voici comment ce fait le prouve : c'est que le Roi dont il s'agit ici, est Sigebert à qui le premier partage avoit adjugé le royaume d'Austrasie, & qui ne devint héritier pour un tiers de celui de Paris, qu'en 566 par la mort de Caribert. Ce dernier n'ayant point laissé d'enfans, Sigebert, Gontran & Chilpéric convinrent de posséder Paris par indivis, à condition qu'aucun des trois n'y entreroit sans l'aveu des autres. Ils n'y faisoient donc pas leur résidence ; mais chacun avoit aux environs quelque ville ou quelque palais. Puis donc que l'affaire en question se plaide devant Sigebert à *Brennacum*, il s'ensuit que *Brennacum* étoit la maison de Sigebert auprès de Paris, & par conséquent qu'il ne faut pas la reculer par-delà Soissons où régnoit alors Chilpéric.

Nous voyons en 578 Chilpéric maître de *Brennacum* ; du moins on peut le croire d'après un petit fait que rapporte encore Grégoire de Tours. Mais il ne possédoit pas ce palais comme roi de Soissons ; il l'occupoit comme usurpateur depuis la mort de son frère Sigebert, arrivée en 575. L. v, c. 26.

L'année 580 est l'époque d'un des événemens les plus considérables que nous sachions s'être passés à *Brennacum* ; L. v, c. 50. événement personnel à Grégoire de Tours qui nous en a conservé les principales circonstances. Il s'agit d'un Concile qu'on y tint pour juger les différens qu'il avoit, comme Evêque, avec Leudaste comte de Tours, & quelques Ecclesiastiques de son diocèse, qui vouloient le perdre dans l'esprit de Chilpéric & de Frédégonde. La décision de ce Concile fut que le témoignage d'un inférieur ; & moins encore celui d'un laïc, ne pouvant être admis contre un Evêque, Grégoire se purgeroit de l'accusation par un serment fait sur trois autels, après avoir célébré les saints Mystères. Le comte de

Tours prit alors la fuite & vint à Paris où il se retira dans la basilique de S.^t Pierre.

Ce fut dans la même année 580 que les deux fils de Chilpéric & de Frédégonde furent successivement attaqués au palais de *Brennacum*, de la maladie épidémique qui commença, vers le mois d'août à ravager cette contrée, & dont ces deux Princes moururent chacun au bout de vingt jours. Grégoire de Tours n'est pas le seul qui rapporte le fait : *Analect. in-fol. p. 203.* l'auteur de la vie de S.^t Yrier (*b*), presque contemporain de Grégoire, s'étend aussi beaucoup sur cette maladie. Tous deux parlent de la résolution que prirent alors Chilpéric & sa femme, de jeter au feu les rôles des impôts qu'ils étoient prêts de lever dans leurs Etats. Dagobert, le plus jeune de leurs fils, étant mort le premier, son corps fut porté de *Brennacum* à Paris, & on l'inhuma dans l'église de S.^t Denys. Le Roi, pour obtenir du Ciel la guérison de Clodobert l'aîné des deux, le fit conduire en même temps à Soissons au tombeau de S.^t Médard; mais le jeune Prince mourut au milieu de la nuit. Après ses funérailles faites aux environs de cette ville, Chilpéric & Frédégonde se retirèrent au mois d'octobre dans la forêt de Cuice, *in Cotia sylva*, pour y donner, dans la solitude, un libre cours à leur chagrin. Il restoit à Chilpéric un fils de son premier mariage; la jalouse Frédégonde engagea son mari à l'envoyer au château de *Brennacum*, dans l'espérance qu'il y seroit atteint, comme ses deux frères, de la maladie dont ils étoient morts. Mais ce cruel artifice ne lui réussit pas; & le Roi s'étant rendu de la forêt de Cuice à Chelles près de Paris, y fit venir le jeune Clovis: c'est le nom de ce Prince, qui fut bien-tôt après la victime des fureurs de sa belle-mère.

L'auteur des *Gesta regum Francorum*, parle aussi de *Brennacum* sous l'an 593, à l'occasion de la guerre entreprise contre

(*b*) S.^t Yrier étoit abbé dans le Limosin. Sa vie n'est point l'ouvrage de Grégoire de Tours, comme plusieurs Savans l'avoient cru. M. de Foncemagne (*Hist. de l'Académie*, tome VII, page 278) a prouvé clairement qu'elle avoit été composée par un écrivain postérieur, que M. l'abbé Lebeuf croit être ou Fortunat, ou le patrice Dynamius.

Clotaire

Clotaire fils de Chilpéric, par Childebert roi d'Austrasie. Frédégonde, mère du jeune Clotaire, ayant appris à Paris que les troupes ennemies composées de Bourguignons & d'Austrasiens, avoient déjà pénétré dans le Soissonnois, vint avec l'élite des siennes au château de *Brennacum*. De-là son armée poussa jusqu'aux environs de Droisi, *Trucciaccum*, dans le territoire de Soissons: elle y surprit à la pointe du jour celle de Childebert, la mit en déroute, en poursuivit les restes jusqu'à Reims, d'où elle revint à Soissons avec un butin considérable. Remarquons que l'historien la fait rentrer dans cette ville sans avoir repassé par *Brennacum*; ce qui prouve que ce palais n'étoit pas situé entre Reims & Soissons.

Le texte porte
Brennacum vil-
lam.

Depuis cet événement il n'en est plus parlé que dans l'un des continuateurs de Frédégaire, & dans les annales de Metz, écrites vers le ix.^e siècle, qui, sous l'an 754, nous apprennent que le roi Pépin tint à *Brennacum* (c), une assemblée générale du Royaume.

Nouv. recueil
des Historiens de
France, t. V.

Ajoutons aux inductions tirées de tous ces faits, quelques remarques de M. l'abbé Lebeuf, qui concourent à justifier la conséquence qu'il en tire contre l'opinion de Dupleix.

Nous avons vu que l'église de *Brennacum* possédoit des reliques de Martyrs: d'où il résulte, suivant l'usage de ces temps-là, que c'étoit sous l'invocation de quelque Martyr qu'elle avoit été dédiée. Or c'est ce qui n'est vrai d'aucune des églises de Braine qui le sont toutes sous celle de la Vierge ou de quelques Confesseurs comme S.^t Yved évêque de Rouen, S.^t Remi & S.^t Nicolas.

Une nouvelle preuve se tire du parti que Chilpéric prit de faire inhumer à S.^t Denys son fils Dagobert mort à *Brennacum*. En effet, pour venir de Braine à Paris, il auroit fallu passer par Soissons où il auroit été plus naturel d'inhumer

(c) Nos Rois avoient coutume de tenir aux calendes de mars, ces assemblées de la Nation ou plaids généraux. (*Pippinus*) *ad calendas martias, omnes Francos, sicut mos Francorum est, Brenaco villâ publicâ,*

ad se venire jussit. Cont. de Frédég. *Eodem anno, disent les annalistes de Metz, Pippinus rex Placitum habuit secundum consuetudinem, calendis martii, Brennaco villâ publicâ.*

le corps du jeune Prince dans l'église de Saint Médard où étoit déjà celui de Clotaire son aïeul, & où celui de Clodebert son frère aîné, fut mis quelques jours après. L'église de S.^t Denys n'étoit point alors la sépulture de nos Rois. Dagobert, dont il est ici question, est le premier dont les cendres y reposent. Ce choix de deux tombeaux différens pour les deux enfans de Chilpéric, suffiroit seul pour déterminer à fixer la situation de *Brennacum* entre Paris & Soissons.

C'est aussi la conséquence qu'on doit tirer des détails de la victoire remportée par les troupes de Frédégonde sur celles de Childebert. Si *Brennacum* eût été Braine, il s'ensuivroit que cette Princesse auroit rassemblé son armée dans un lieu plus éloigné de Paris que ne l'étoit le poste où les ennemis étoient campés; en sorte que, pour les aller combattre à Droisi, cette armée de Frédégonde auroit été forcée de revenir sur ses pas.

De plus, si Braine étoit le *Brennacum* que nous cherchons; la ville de Soissons au-delà de laquelle Braine est située, se feroit trouvée sur le chemin des Evêques qui vinrent en 580 dans ce palais pour y juger Grégoire de Tours. Plusieurs d'entre eux qui s'y rendirent des provinces de Sens, de Tours & du fonds de l'Aquitaine, auroient passé par Soissons; mais on ne voit nulle part qu'il en soit fait mention. Il est seulement parlé de la ville de Paris, qui étoit la route de ceux qui venoient des pays situés au-delà de la Loire. En effet, Chilpéric avoit dû choisir, pour la tenue de ce Concile, un lieu placé entre Paris & Soissons, afin d'épargner une journée de chemin à plusieurs des Evêques qui devoient le composer.

Joignons à toutes ces raisons un fort préjugé contre Braine : c'est que cette petite ville est éloignée de toutes les grandes forêts; elle l'est de la forêt de Cuice, de celles de Villers-cotte-rets & de Laigue qui sont les trois principales du comté de Soissons & du Valois. Or on sait que les Rois de la première race avoient coutume de bâtir dans les forêts ou aux environs.

Enfin ce qui paroît décisif, c'est que Braine est une

terre de l'ancien patrimoine de l'église de Rouen, aussi-bien que Condé & Sanci qui sont dans le voisinage : c'étoit un don fait par S.^t Ouen. Les titres primordiaux n'en subsistent plus ; mais on tire une preuve de cette ancienne possession, du parti que le clergé de Rouen prit au ix.^e siècle, de cacher dans ces lieux les reliques & les livres de son Eglise. Ce fut à Braine que furent déposés les corps de S.^t Evode & de S.^t Victrice évêques de Rouen. Les Clercs y placèrent aussi leur bibliothèque qui y périt en grande partie, selon le témoignage de Gérard moine de Soissons, auteur d'une vie de S.^t Romain, écrite en 950. En 931 un comte nommé Hugues, enleva cette terre de Braine aux archevêques de Rouen : nous l'apprenons de Frodoard, lequel ajoute que des vassaux du comte Héribert la ravirent dans la même année au premier usurpateur, & qu'ils en détruisirent le château. Les comtes de Vermandois relevèrent dans la suite ce bâtiment ; mais les évêques de Rouen furent contraints de renoncer à leurs prétentions sur Braine. Les terres de Condé & de Sanci n'étoient pas sans doute également à la bienfaisance des Seigneurs voisins ; car les moines de l'abbaye de S.^t Ouen à qui elles appartenoient, y ont toujours conservé des droits dont ils jouissent encore. De ce détail M. l'abbé Lebeuf conclut que Braine étant, dès le vii.^e siècle, un domaine de l'église de Rouen, ne pouvoit être une terre Royale, & conséquemment qu'il faut chercher ailleurs le palais de *Brennacum* où se tint en 754 le Parlement de la Nation, assemblé par Pépin.

II. Après avoir ainsi combattu l'ancienne opinion, M. l'abbé Lebeuf établit la sienne. Un village du diocèse de Meaux, limitrophe à celui de Soissons, & presque sur le bord du grand chemin de Paris, lui paroît être le lieu où l'on doit placer le palais dont il s'agit. C'est le village de *Bergni* (d), nommé dans les titres du ix.^e siècle & les temps postérieurs, *Bernegium*, *Berinneium*, *Berigneium* ; & dans ceux du xiv.^e

(d) Les habitans le nomment *Bargni* ; prononciation vicieuse qu'on a suivie mal-à-propos dans les cartes.

Thef. Ancien
dot. t. III.

Analecta, in-
fol. p. 429.

Tabul. Eccl.
Meld.
Stat. Synod.
Mel. an. 1363.
Thef. Anec. tom.
IV.

108 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

siècle *Beriniacum*. Ce lieu est à treize ou quatorze lieues de Paris, à sept de Soissons, à deux de la forêt de Villers-cotterets, à six de Compiègne, à neuf ou dix de Chelles & à cinq de Meaux. Ces distances s'arrangent très-bien avec tous les voyages de Chilpéric, avec le rendez-vous donné par Frédégonde à ses troupes au palais de *Bernacum*; en un mot, avec toutes les circonstances des faits détaillés dans Grégoire de Tours & dans la vie de S.^t Yrier. M. l'abbé Lebeuf reprend tous ces faits en détail, & les examine dans la supposition que *Bernacum* est Bergni: il prouve que cette position lève toutes les difficultés, & donne un nouveau jour au récit des historiens. Nous avons cru que l'inspection de la carte de Champagne & des pays voisins, par M. Delisle, dans laquelle l'on trouve, en détail, la partie du diocèse de Meaux & celle du diocèse de Soissons, où sont situés Bergni & Braine, suppléeroit à toutes les discussions, & suffiroit au lecteur pour la parfaite intelligence des faits.

Au commencement du XIII.^e siècle on voyoit encore à Bergni une église de S.^t Denys, qui sans doute étoit un reste de l'ancien château. La dévotion particulière que nos premiers Rois eurent pour S.^t Denys & ses compagnons, nous autorise à penser qu'ils devoient avoir des reliques de ces martyrs dans la chapelle de quelques-uns de leurs Palais; & selon toute apparence, ce fut devant ces reliques que se prêtèrent les sermens dont nous avons parlé dans l'article précédent. Grégoire de Tours fit les siens sur trois autels, qui vraisemblablement étoient dédiés, le premier à S.^t Denys seul, le second à saint Rustique, & le troisième à saint Eleuthère.

Dans la suite, nos Rois donnèrent Bergni à l'abbaye de S.^t Denys. Un historien de ce Monastère qui écrivoit sous Charles le Chauve, rapporte que l'abbé Fulrad ayant accordé cette terre de *Bernegium* à titre de *benefice* à un seigneur nommé Audran, celui-ci, sans respect pour les reliques de S.^t Denys, faisoit servir l'église de lieu d'exercice à ses faucons, & qu'il en profanoit le portique en y logeant ses

chevaux. Cette ancienne église de S.^t Denys fut érigée en paroisse du temps de S.^t Louis.

M. l'abbé Lebeuf a prévu qu'on pourroit faire, contre son sentiment, une objection tirée d'une des circonstances du procès fait à Grégoire de Tours. Avant que de se rendre à *Brennacum*, cet Evêque accusé vint à Soissons, suivant les propres termes de son récit: pourquoi, dira-t-on, auroit-il été dans cette ville, si l'assemblée qui devoit le juger se tenoit à Bergni six ou sept lieues en-deçà? La réponse est simple & fournie par les autres faits qui servent d'éclaircissement à celui-ci. Il suffit de lire attentivement Grégoire de Tours, pour convenir qu'il fut dans la nécessité d'aller d'abord à Soissons, parce que Chilpéric & Frédégonde y résidoient alors, que ses accusateurs s'y étoient transportés, que le Roi, prévenu par leurs calomnies, y tenoit son Archidiacre en prison, & qu'il étoit important pour lui de détromper Chilpéric avant la tenue du concile indiqué. Aussi vint-il à Soissons avant qu'on eût fixé le lieu où cette assemblée devoit se tenir; & ce lieu n'étoit pas encore fixé, parce que la plupart des Evêques n'étoient pas encore arrivés. Qu'auroit fait Grégoire de Tours à Bergni en attendant que ses Juges y fussent assemblés? Il convenoit mieux à ses intérêts, comme à sa dignité, de rester à la Cour jusqu'à ce qu'elle vînt elle-même à *Brennacum*, où il avoit tout le temps de se rendre avec elle.

On ajoutera peut-être que si le palais de *Brennacum* avoit été à Bergni il s'en seroit conservé quelques vestiges; que Bergni seroit un bourg ou même une ville; que du moins on l'auroit érigé en paroisse avant le XIII.^e siècle: mais il est aisé de répondre à cette difficulté. Des trois cens cinquante anciennes maisons Royales, dont l'auteur de la Diplomatique & les nouveaux éditeurs du glossaire de Ducange nous ont donné la liste, à peine en trouvera-t-on vingt dont il reste encore des vestiges. On n'en trouvera que quelques-unes auprès desquelles il se soit formé des villes; plusieurs étoient même bâties dans des hameaux, loin du quartier de l'église

110 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

paroissiale. Ce n'est que dans le dernier siècle qu'on a érigé le bourg de Fontainebleau en paroisse; il avoit été pendant près de cinq cens ans de celle d'Avon.

Une preuve très-forte que le village de Bergni fut autrefois une habitation royale, c'est que le district de cette terre formoit une Mairie, dont l'étendue avoit au moins vingt lieues de circuit, & comprenoit vingt-une paroisses. Ce ressort ne lui venoit certainement, ni des moines de *Lieu-restoré*, seigneurs actuels de Bergni, par donation des comtes de Vermandois, ni de ceux de S.^t Denys, auxquels ces Comtes avoient succédé vers la fin de la seconde race. C'étoit sans doute un reste des anciennes prérogatives attribuées sous les deux premières races aux grandes terres royales; car jamais les officiers des plus anciennes Abbayes n'eurent de juridiction si étendue. Les capitulaires de Charlemagne font mention des maires des terres royales de la campagne, & c'est ce Prince qui diminua leurs ressorts. Dans un acte fait à Crépi en Valois le 26 janvier 1530, le maire de Bergni déclara qu'anciennement il y avoit eu dans ce village une pierre près d'un noyer vis-à-vis le portail de l'église, où les procès étoient portés devant ses prédécesseurs. C'est une antiquité dont on ne trouve point la pareille à Braine. M. l'abbé Lebeuf conjecture que les ravages des Normands furent l'époque & la cause de la destruction du palais de *Bernacum*. Nos Rois ayant donné Bergni aux religieux de S.^t Denys, ceux-ci le cédèrent, par accommodement, aux premiers comtes du Valois, dont les successeurs s'en sont dépouillés au xiv.^e siècle en faveur de l'abbaye de *Lieu-restoré* & de la chartreuse de Bourgfontaine.

Nous finirons en observant que quelques auteurs contemporains de Dupleix ont cru devoir placer *Brennacum* dans le petit canton de Brennes, situé sur les frontières de la Touraine & du Berri. M. l'abbé Lebeuf s'est contenté de rapporter ce sentiment, sans s'arrêter à le combattre: en effet cette position ne peut s'accorder avec aucuns des faits rapportés par les auteurs qui parlent de *Brenuacum*.

*RELATION SOMMAIRE
DE LA CONQUÊTE DE L'AFRIQUE
PAR LES ARABES.*

L'ORDRE chronologique que nous suivons, autant qu'il est en nous, dans la distribution des matières, nous oblige d'interrompre ici la suite des articles concernant l'histoire de France, pour rendre compte des premiers travaux entrepris par feu M. Otter sur celle des Arabes. Au reste, l'histoire des Orientaux, la plus intéressante portion de leur Littérature, est souvent liée à celle des peuples d'Occident, & remplie de faits curieux que nous ignorons. La bibliothèque du Roi renferme un grand nombre de manuscrits Arabes, Turcs & Persans, dont la lecture pourroit nous donner de grandes lumières sur les révolutions que le Mahométisme a causées dans l'Orient. Personne n'étoit plus en état de puiser dans ces sources que M. Otter. Un goût naturel, une étude sérieuse & méthodique, de longs voyages lui avoient acquis une profonde connoissance des langues orientales. Il les possédoit dans un degré supérieur; & l'Académie, en l'adoptant, l'avoit regardé comme un de ces hommes rares faits pour découvrir de nouvelles contrées dans le monde historique. Il tournoit lui-même toutes ses vûes vers cet objet; mais la mort, en nous l'enlevant à l'entrée de sa carrière, ne nous a laissé que le temps de le connoître assez pour le regretter. Il ne nous a donné que le morceau dont nous allons faire le précis, & qui roule sur la conquête de l'Afrique par les Mahométans. Cette conquête que suivit bien-tôt celle de l'Espagne, a eu pour historien un auteur très-estimé des Arabes: c'est le célèbre Nuveïri ^a (a) qui a vécu jusqu'à l'an 732 ^b

(a) Cet écrivain est appelé Novairi, suivant l'orthographe commune; celle de M. Otter est presque toujours

différente pour les noms Orientaux. Nous la suivrons dans le texte de cet article & du suivant, en observant

^a Novairî.
^b Hégire.

* 1331 de J. C. de l'hégire^a. Son histoire universelle intitulée : *Le dernier degré de perfection de la Littérature des Arabes*, se divise en plusieurs parties subdivisées en sections, qui le sont en chapitres. C'est dans le sixième chapitre de la cinquième section de la cinquième partie, qu'est placé le récit de la conquête de l'Afrique.

Les principaux garans cités par l'auteur, sont Rebia qui commandoit l'avant-garde des Arabes lorsqu'ils envahirent ce pays, Ibn-ul-etsir historien de la conquête de l'Andalousie, ^b Abderame. Ibn-relik, Abdur-rahman ^b fils de Ziad, El-Vakidi & Abdul-
^c abdalaziz. azzis ^c fils de Cheddad.

M. Otter a pris la narration de Nuveïri pour le fondement de la sienne : mais avant que d'entrer en matière, il offre un tableau des conquêtes faites dans l'Asie par les Arabes. On fait avec quelle rapidité le torrent de la puissance Musulmane inonda les pays partagés entre les rois de Perse & les empereurs de Constantinople. Dans un espace de vingt-six ans, Mahomed ^d, E'bou-bekir ^e & Umer ^f, en soumettant
^d Mahomet. à leurs armes l'Arabie entière, la Chaldée, la Mésopotamie,
^e Abou-bekre. la Syrie, l'Egypte, la Cyrénaïque, le Kufistan, l'Aderbijan
^f Omar. & le Khorassan, fondèrent un Empire dont l'étendue égala bien-tôt celle de l'empire Romain. Des victoires éclatantes & des sièges importans, terminés avec succès, les avoient rendus la terreur de l'Orient. Une seule bataille, comme celle d'Yermouck, leur soumettoit une province entière; & les villes les plus considérables de l'Asie, E'desse, Nisibe, Héliopolis, Emèse, Jérusalem, Alep, Antioche, Damas, Hiérapolis, Tripoli, Tyr, Césarée, subirent la loi du vainqueur, les unes sans résistance, les autres après une défense opiniâtre, où, malgré leurs remparts, leurs garnisons & les armées nombreuses

néanmoins de mettre à la marge les noms tels qu'on les écrit communément. Nous aurons la même attention pour tous les noms anciens des lieux & des villes dont M. Otter parle d'après les Arabes.

Nuveïri, en qualité d'historien, jouit de la plus grande réputation chez les Orientaux; ils le regardent comme

un de leurs meilleurs & de leurs plus fidèles écrivains. Il avoit dédié son ouvrage à Muhammed fils de Kaloun sultan des Memlouks (Mamelus). Le véritable nom de cet auteur est *Chihab-eddin Ahmed-ebn-abdul Velhab*; mais il est plus connu sous celui de Novaïri.

venues à leur secours, le désespoir des affligés luta vainement contre le fanatisme & la valeur des assiégeans. Un seul trait de Khandemir tiendra lieu du détail dans lequel nous n'entrerons pas ici. Suivant cet historien, les Arabes s'emparèrent de trente-six mille places, forteresses, bourgs ou châteaux, pendant le seul règne d'Umer qui ne fut que de dix ans & demi. Kondemir.

Des succès si rapides eurent deux causes principales, l'ardeur des Arabes & la foiblesse de leurs ennemis. Les premiers successeurs de Mahomed, apôtres conquérans comme avoit été leur chef, animés d'un zèle ambitieux pour leur nouvelle Religion, endurcis aux fatigues de la guerre, sobres par habitude, par superstition & par politique, conduisoient sous l'étendard de leur prophète, des troupes d'enthousiastes avides de carnage & de butin, contre des peuples mal gouvernés, amollis par le luxe, livrés à tous les vices qu'entraîne l'opulence, & depuis long-temps épuisés par les guerres continuelles de leurs Souverains (b). Les noms de Khaled & de Dérar sont aussi fameux parmi les guerriers Arabes, que ceux d'Ajax & d'Achille parmi les Grecs; de Roland & de Renaud parmi nous.

Les Arabes étoient accoutumés à ne point connoître d'obstacles. Quelques courses heureuses faites en Afrique sous le

(b) On sait que les Perses successeurs des Parthes, en Orient, avoient hérité de leurs prétentions & de leur haine contre l'empire Romain. Ces Artaxercides modernes étoient rivaux des empereurs Grecs, comme les Arsacides l'avoient été des premiers Césars. Mais indépendamment des raisons d'Etat, une injure personnelle avoit, suivant Ebul-Feredge, (Abulfarage), fait prendre les armes à Khofrès-Pervis (Chosroës), vingt-troisième roi de la dynastie des Sassaniens. Pour venger l'assassinat de l'empereur Maurice son beau-père, massacré par Phocas, il fit la guerre à cet usurpateur, la continua contre Héraclius, & remporta contre l'un & l'autre de

grands avantages qui resserrèrent quelque temps l'empire Grec dans des bornes étroites. Les Persans pénétrèrent jusqu'à Chalcédoine; mais dans la suite Héraclius eut des succès qui ne firent que prolonger la guerre, en rétablissant l'équilibre entre les deux Partis. Cette querelle sanglante ébranla les deux Empires, & fit pencher celui des Perses vers sa ruine totale qui arriva bien-tôt. Ce fut sous le règne de Yezded Jurd (Jezdegerd) fils de Siroës, & petit-fils du Chosroës dont nous venons de parler. Les Arabes dépouillèrent ce Prince de tous ses Etats; & c'est de lui qu'une ère célèbre dans l'Orient tire son nom.

Othman. Khalife Osman successeur d'Umer, leur inspirèrent le dessein d'ajouter à leur Empire, ce vaste pays que des guerres cruelles & sanglantes désoloient aussi depuis long-temps. L'invasion des Vendales, leurs combats contre les Maures & les Romains, mais sur-tout l'expédition meurtrière de Justinien, avoient dépeuplé (c) l'Afrique. Abdallah, frère d'Osman, gouvernoit l'Égypte sous ses ordres; il persuada sans peine au Khalife d'entreprendre cette nouvelle conquête qui paroissoit facile. Ses insinuations l'emportèrent sur les remontrances d'un ancien compagnon de Mahomed qui voulut l'en dissuader au nom du prophète. Le Khalife leva, pour cette expédition, vingt mille hommes que lui fournirent les principales tribus de l'Arabie. Il prêcha cette armée suivant l'usage de ses prédécesseurs, qui n'avoient point eu d'autre trône que la chaire de Mahomed, & la fit partir pour l'Égypte sous les ordres de Mervan qui devoit en remettre le commandement à Abdallah (d).

647 de J. C. Ces troupes se mirent en marche au mois de Muharrem l'an 27 de l'hégire. Abdallah les reçut en Égypte, y joignit des troupes qu'il avoit levées de son côté, & prit sans délai la route de l'Afrique dans laquelle il pénétra sans trouver d'ennemi sur la frontière. Tripoli, place maritime, fut bien-tôt investie du côté de la terre.

PREMIÈRE
EXPÉDITION.

Cette première entreprise ne réussit pas. Les Arabes n'avoient point de vaisseaux: ils manquoient également de vivres & de machines de guerre; & sans de pareils secours, la valeur

(c) Le passage suivant de Procope donne une affreuse idée de ce dépeuplement. *Justinien, dit cet auteur, a fait un tel dégât en Afrique qu'il faut faire beaucoup de chemin dans ce pays pour y trouver un habitant. . . . Je crois que quiconque diroit qu'il y est mort cinq millions d'hommes, n'en diroit pas encore assez.* Cette assertion a tout l'air d'une hyperbole: il faut sans doute rabattre un peu du récit de Procope, ou du moins de celui qui a composé

l'histoire secrète de Justinien, qu'on attribue communément, &, selon toute apparence, assez mal-à-propos à cet auteur; mais il résulte toujours de ce récit, que les guerres de Justinien en Afrique avoient désolé cette partie du monde.

(d) On appella cette armée l'*armée des Abdulites*, parce qu'il s'y trouvoit un grand nombre de personnes nommées *Abdulla* comme le chef de l'entreprise.

fait d'inutiles efforts contre des places fortifiées par l'Art & la Nature. Tripoli d'ailleurs étoit défendue par une garnison forte & courageuse : les Grecs joints aux *Berbers*, ou naturels du pays, firent une vigoureuse résistance. Abdullah contraint de lever le siège, alla former celui de Cabis & l'abandonna presque aussi-tôt pour de semblables raisons. Sans perdre courage il résolut d'aller chercher les ennemis & de leur livrer bataille, persuadé qu'une victoire le rendroit maître du pays. Il les rencontra bien-tôt. Dgergis ou George gouverneur de cette partie de l'Afrique pour l'empereur Constantin, parut à la tête de cent vingt mille hommes. Le premier choc ne décida rien & fut suivi de plusieurs autres combats qui affoiblirent beaucoup les Musulmans.

Capès.

George avoit une fille parfaitement belle & dont le courage égaloit la beauté : elle montoit à cheval, manioit les armes avec une adresse surprenante, & combattoit toujours auprès de son père. Il la promit en mariage avec une dot de cent mille dinars (e) ou pièces d'or à quiconque tueroit le Général des Arabes. Abdullah d'abord intimidé par cette promesse, dont il apprit bien-tôt la nouvelle, mit de son côté la tête du Gouverneur à prix ; & de part & d'autre on continua les escarmouches qui furent enfin terminées par une bataille décisive. Les Arabes l'engagèrent par un stratagème, en revenant, après un premier combat, tomber à l'improviste sur le camp des Grecs, au moment où leurs troupes épuisées de fatigue & de chaleur, avoient quitté leurs armes. La surprise & le découragement de ces derniers, donnèrent une victoire complète aux Arabes qui pillèrent le camp des suyards. George périt dans cette action : sa fille fut faite esclave ; & le chef des Arabes en fit présent au fils de Zubéir qui avoit

Zobeir.

(e) Ces dinars valaient au commencement vingt dirhem ou drachmes d'argent ; ils en valurent ensuite jusqu'à vingt-cinq. Ce fut, suivant Elmacin, l'an 76 de l'hégire, 695 de J. C. que furent fabriquées les premières monnoies avec des carac-

ters arabes. Jusque-là l'inscription des dinars étoit conçue dans la langue des *Roums*, c'est-à-dire des Grecs ou Romains du bas Empire ; & celle des staters l'étoit en langue persanne. Les staters arabes pesoient sept drachmes grecques.

tué le Général Grec, & qui, malgré ses charmes & sa gloire, la reçut avec dédain & ne l'épousa que par soumission.

Après ce succès, les Arabes assiégèrent & prirent Subeï-
 Sufetula. telé (f), alors capitale de la Province, ville ancienne, décorée
 par des édifices somptueux, & pleine encore des monumens
 de sa grandeur au temps d'Ibn-saïd & de Nuveïri, dont le
 Carthage. dernier la confond mal-à-propos avec Carthadginé. Le butin
 fut immense: on en préleva, suivant l'usage, la cinquième
 partie pour le trésor public; le reste fut distribué aux troupes.
 Chaque fantassin eut mille dinars, & chaque cavalier trois
 mille, dont un tiers pour lui-même & les deux autres pour
 son cheval: preuve remarquable, mais qui n'est pas unique,
 de l'estime singulière que les Arabes ont toujours eue pour
 les chevaux. Les esclaves furent partagés de la même façon.

Cette victoire, suivie de la prise de quelques forteresses, consterna les Grecs; ils eurent recours aux négociations. Le vainqueur, aussi las qu'eux de la guerre, leur accorda la paix en se réservant toutes ses conquêtes. Après avoir conclu ce traité, Abdullah revint en Égypte.

SECONDE
EXPÉDITION.

^a 665 de J. C.

^b Moavias ou
Moavia.

Les Arabes ne rentrèrent en Afrique qu'au bout de dix-huit ans, la quarante-cinquième année^a de l'hégire, sous le règne de Muavié^b premier Khalife de la dynastie des Ommiades. Si nous en croyons leurs historiens, ce furent les peuples d'Afrique eux-mêmes qui, las des vexations & de la tyrannie de l'empereur d'Orient, les rappelèrent dans leur pays. Quoi qu'il en soit, ils firent de grands progrès dans leur seconde expédition, dont le chef se nommoit Ibn Khudeïdge. Ce Général entra dans l'Afrique par la route d'Alexandrie, & trouva tout en combustion dans cette contrée. L'empereur Grec instruit du projet des Musulmans, avoit fait partir une armée de trente mille hommes pour la défense de ses provinces. Khudeïdge arrivé trop tard pour s'opposer au débarquement

(f) E'boul-feda dit que cette ville qui est l'ancienne Sufeïla, fut autrefois la capitale d'Afrique; que Kaïrevan le devint après elle, en-

suite Mehdié (Mahadia); enfin Tunis. Le docteur Shaw ajoute qu'elle étoit située sur une éminence, & qu'un petit ruisseau coule au nord-est.

des troupes ennemies, leur livra bataille sur le rivage, & remporta sur eux une victoire complète. Ce succès le mit en état de faire le siège d'une des plus fortes places du pays, nommée *Dgeloula* (g), qui soutint long-temps les efforts des Arabes: c'étoit moins un siège qu'un blocus. Les Musulmans postés à quelque distance de la ville, livrèrent sous les murs plusieurs combats, après lesquels ils se retiroient toujours dans leur camp; & selon toute apparence, ils auroient été contraints de renoncer à l'entreprise sans la chute imprevûe d'un pan de muraille. Cet accident leur livra la ville qu'ils mirent au pillage & dont ils égorgèrent tous les habitans. Les exploits de Khudeïdge se bornèrent, du moins en Afrique, à cette conquête; il ramena ses troupes en Égypte par ordre de Muavié.

Mais le Khalife n'avoit pas abandonné sans retour ses desfeins sur l'Afrique. L'an 50^a de l'hégire il y renvoya un nouveau Général qu'il tira d'Égypte; c'étoit Ukabé, guerrier déjà connu chez les Arabes par sa valeur & son zèle pour la propagation de la foi Musulmane. L'armée qu'on lui donna n'étoit que de dix mille hommes presque tous cavaliers: mais ce corps trop foible pour des entreprises importantes, fut renforcé sur la route par un grand nombre de Berbers qui avoient embrassé le Mahométisme.

Ukabé força tous les passages & pénétra fort avant dans le pays, en exterminant par-tout les Chrétiens qui tomboient entre ses mains: mais il sentit que ses conquêtes ne seroient que passagères, si les Musulmans n'avoient dans l'Afrique quelque poste important & bien fortifié, qui pût leur servir de place d'armes & même de retraite en cas de besoin. Dans cette vûe il forma le projet de bâtir une ville qu'il plaça dans une situation avantageuse, près d'une forêt, au sud d'une montagne extrêmement fertile, à douze lieues environ des bords de la mer, & dans le voisinage du Fort de *Kaimounié*, que d'habiles Géographes croient avoir été construit sur les

TROISIÈME
EXPÉDITION.

^a 670 de J. C.

^b Oukaba.

(g) Shaw pense, avec fondement, que cette ville qui se trouve aux pieds des montagnes d'Uzelet, est l'*oppidum Ufopolitanum* des Anciens.

Caïrouan.

ruines de Cyrène. Ukabé traça lui-même le plan de sa ville à laquelle il donna le nom de Kaïrevan. Il en détermina l'enceinte qui fut de trois mille six cents brasses; il y bâtit un palais, une mosquée principale, d'autres plus petites, & des maisons pour une grande multitude d'habitans dont le nombre devint en effet considérable en moins de cinq années.

Les armes du Khalife prospéroient de plus en plus lorsqu'une intrigue de Cour arrêta leurs progrès. Musleïmé, devenu, l'an 55 de l'hégire, gouverneur général de l'Égypte & de l'Afrique, ôta le commandement des troupes à Ukabé pour le donner à l'un de ses anciens esclaves : cet affranchi se nommoit *Dinar*. Plus jaloux de son prédécesseur que capable de l'imiter, il entreprit de détruire son ouvrage en bâtissant une nouvelle place que les Maures nommèrent *Tenkirvan*, & qu'il voulut peupler aux dépens de celle qu'avoit construite Ukabé.

Cette espèce de trêve fit respirer les Grecs ; mais elle ne fut pas longue. Yézid, fils & successeur de Muavié, rétablit, 681 de J. C. l'an 62 de l'hégire, Ukabé dans le gouvernement de l'Afrique. Le premier soin de ce Général fut de détruire la ville bâtie par Dinar, & de rendre à la sienne tous ses habitans & la splendeur qu'elle avoit eue dès son origine & qu'elle a longtemps conservée ; ensuite il recommença la guerre à la tête d'une nombreuse armée.

Le début n'en fut pas heureux : après avoir manqué le fort de Bagaié & la ville de Mélis une des plus importantes du pays, il entra dans le Zab. C'étoit un pays d'une assez grande étendue, renfermant, suivant Nuveïri, trois cents soixante bourgs bien peuplés, & dont la capitale, qui se nommoit *Erbé* (*h*), avoit près de trois lieues de circonférence. C'est-là que résidoit le Gouverneur & les principaux du canton. A l'approche d'Ukabé les habitans de la campagne se retirèrent les uns dans la place, les autres dans des lieux

(*h*) Erbé, suivant la conjecture du docteur Shaw, appuyée sur un grand nombre d'inscriptions trouvées dans les ruines de cette place, étoit la *Lambesa* des Anciens.

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. 119
inaccessibles. Quelques combats heureux rendirent bien-tôt les Arabes maîtres du pays. Les Grecs voulurent défendre Tahert ; & leur armée s'assembla sous les remparts de cette ville : mais elle fut battue , & la ville emportée d'assaut.

Les vaincus eurent recours aux Maures dont ils tirèrent des troupes nombreuses ; mais Ukabé profitant de sa victoire, marcha droit à Tandgé qu'il prit , & de-là, sans s'arrêter, à *Sous* où il savoit que les Maures s'étoient rassemblés. Un seigneur Grec nommé *Julien*, l'avoit instruit de la position des ennemis , de leurs forces & de leurs projets. Il lui avoit représenté ces peuples , que les Arabes nomment toujours *Berbers* , comme des gens féroces , sans loix , sans religion , sans discipline & presque sans aucun principe d'humanité : portait qui ressemble à celui des Maures fait par Procope. Tanger.

Ukabé profitant des avis de ce transfuge, alla chercher les Maures , les battit & les dispersa. La prise de *Sous* fut le premier fruit de cette victoire. Les Musulmans trouvèrent dans cette ville & dans le reste du pays , des femmes d'une rare beauté, dont plusieurs furent vendues mille pièces d'or & au-delà.

Tout plioit devant Ukabé. A mesure qu'il avançoit les habitans fuyoient de toutes parts , & les troupes qui osoient tenir la campagne étoient renversées par ses Arabes. Il perça jusqu'à l'Océan, poussa son cheval dans les flots ; & levant les mains vers le Ciel : *Grand Dieu , s'écria-t-il , si cette mer ne m'arrêtoit , j'irois jusqu'aux Royaumes voisins toujours combattant pour ta Religion , & passant au fil de l'épée tous ceux qui servent d'autres Dieux que toi.* Étrange invocation , & qui ne marque que trop de quelle nature étoit le zèle des premiers apôtres du Mahométisme , & quels moyens ils ont employés pour l'établir ! Après avoir prononcé ces paroles & contemplé quelques momens cette mer qui bornoit ses conquêtes , comme Alexandre avoit autrefois contemplé celle des Indes , Ukabé revint sur ses pas & ramena ses troupes en Afrique.

Il croyoit n'avoir plus à combattre ; mais la guerre n'étoit.

pas encore finie. Cet excès de confiance lui devint funeste : il méprisa trop des ennemis qu'il avoit vaincus tant de fois ; & les croyant assez intimidés par la terreur de son nom , il s'imagina pouvoir disperser ses troupes , & ne garda près de lui qu'un corps peu nombreux. Les Grecs profitèrent de son imprudence : secondés par Kiuseilé Maure de nation , & qui, quoique Musulman , étoit devenu l'ennemi personnel d'Ukabé, ils surprirent les Arabes & les attaquèrent avec vigueur. Ukabé périt dans le combat : le champ de bataille porte encore aujourd'hui le nom de ce Général qui y fut enterré. Kaïrevan se rendit au vainqueur , & Kiuseilé resta maître de l'Afrique jusqu'à l'an 69^a de l'hégire.

• 688 de J. C.

^b Abdalmaleck.

QUATRIÈME
EXPÉDITION.

Le Khalife Abdulmelik ^b, successeur de Mervan , résolut d'entreprendre de nouveau la conquête de ce pays : il en chargea Zuhéir dont l'arrivée fit changer de face aux affaires. L'armée que commandoit ce Général étoit nombreuse , pourvue de vivres , d'argent & de munitions de guerre ; mais plus redoutable encore par le choix que par le nombre des soldats. C'étoit l'élite des troupes de la Syrie , & le desir de la vengeance leur inspiroit une nouvelle ardeur. Zuhéir ne laissa pas à Kiuseilé le temps de rassembler les siennes. Ce barbare abandonna Kaïrevan ; mais poursuivi sans relâche par Zuhéir , il fut contraint de risquer une bataille décisive où il périt avec les principaux de son parti. Après cette victoire le Général Arabe reprit la route de l'Orient. La nouvelle qu'il reçut que la Cour de Constantinople envoyoit en Afrique une flotte chargée de troupes nombreuses , suspendit sa marche. Il attendit les Grecs ; mais il fut défait & tué dans le combat , après lequel les Grecs se rembarquèrent.

• Abdalla fils
de Zobéir.

^d L'an 74 de
l'hégire , 693
de J. C.

Le Khalife ayant appris la mort de son Général , auroit voulu venger sur le champ cet échec : mais il avoit alors à défendre son trône contre Abdullah ebn-Zubéir ^c, qui lui disputoit le pouvoir suprême à la tête d'une faction puissante ; & ce ne fut qu'après la défaite de ce rival qu'il fut en état de reprendre ^d ses projets sur l'Afrique. Hassan , gouverneur d'Egypte , reçut de nouveaux ordres pour cette expédition.

Le

Le Khalife lui donna quarante mille hommes, avec un plein pouvoir pour toutes les levées & les recrues dont il auroit besoin, & la permission d'employer les revenus de son gouvernement à la solde de ses troupes.

Le nouveau Général se rendit d'abord à Kaïrevan où étoit le rendez-vous de son armée. Il y fit le plan de la campagne; & résolut, sur les avis qu'il reçut, d'attaquer Carthage ville très-forte où résidoit le gouverneur de la Province, & dont Ukabé avoit vainement formé le siège. Hassan fut plus heureux: après avoir détruit l'armée *(i)* qui la couvroit, & dont les restes se sauvèrent en Sicile ou en Andalousie, il assiégea cette place, la prit d'assaut & la réduisit en cendres. Les Grecs se rassemblèrent sous Sat-Kouré. Hassan les y vint attaquer; & par une seconde victoire, demeura maître du pays.

Utiques

Les Grecs ne résistoient plus aux Arabes; mais une princesse Maure leur enleva pour la seconde fois leur conquête. Cette héroïne se nommoit *Kiahiné* *(k)*: elle étoit Souveraine

(i) Cette armée Grecque venoit de débarquer en Afrique sous les ordres du patrice Jean. Nicéphore prétend que ce Général, dont il fait un grand éloge, n'arriva que quelque temps après la prise de Carthage; mais qu'en arrivant il battit les Arabes, reprit cette ville & d'autres places, y mit garnison & passa l'hiver dans le pays. Il ajoute que le prince des Sarrafins (par ce terme il entend le Khalife ou son Général Hassan) équipa la campagne suivante une flotte plus considérable que la première, avec laquelle il chassa les Romains & fit de nouvelles conquêtes. On voit par-là que Nicéphore ne s'accorde pas avec Nuveïri; mais l'historien Arabe mérite ici plus de croyance que l'auteur Grec: ce dernier, par méprise, attribue au patrice Jean les exploits de la princesse Kiahiné dont nous allons parler. Ceci peut, entre autres exemples,

prouver qu'on ne peut avoir une connoissance exacte & complète de ces histoires, sans confronter ensemble les écrivains des deux Nations.

(k) Kiahiné, dans la langue de ces peuples, signifie *Prêtresse* ou *Dévineressé*. Cette Reine en effet, au rapport de Nuveïri, prédisoit l'avenir; & l'ascendant que cette prétendue connoissance lui donnoit sur des peuples ignorans & superstitieux, avoit contribué sans doute à rassembler sous ses enseignes une grande multitude de Barbares. Peut-être dut-elle moins ses succès à son courage qu'à cette réputation, qui répandoit dans ses troupes un enthousiasme capable de luter contre celui des Arabes. Les deux partis combattoient alors avec les mêmes armes. Au reste, ces sortes de Prêtresses passioient pour communes en Afrique: on voit dans Procope que

d'un canton de l'Afrique, & faisoit sa résidence dans une place forte située sur la montagne d'E'vras. Ayant appris qu'Hassan méditoit une entreprise contre ses États, elle le prévint, rassembla des troupes nombreuses & remporta sur lui une victoire si complète, qu'il fut obligé de quitter l'Afrique.

CINQUIÈME
EXPÉDITION.

Cinq ans se passèrent avant qu'il pût y rentrer; ce qu'il fit l'an 79 de l'hégire, avec de nouvelles troupes. Kiahiné, depuis sa victoire, régnoit souverainement en Afrique. Dans la vûe d'ôter aux Arabes tous les moyens de subsister & de s'établir, elle ruina les villes, démolit les forts & fit couper tous les arbres; de sorte que ce pays qui depuis Tripoli jusqu'à Tandgé, étoit, au rapport d'Abdur-rhaman, une suite de jardins & de bourgs florissans, devint un désert affreux. Cette précaution destructive hâta sa perte, en soulevant contre elle les Grecs qui, désespérés de la ruine de leur pays, se soumirent volontairement aux Arabes, & recoururent à la protection de leurs ennemis, contre des alliés qui les dépouilloient sous prétexte de les défendre. C'est le parti que prirent les habitans de Cabis, de Cafsé, de Kustantiné* & de Bakraré. La princesse Maure réduite, par la défection des Grecs, aux seules troupes des Berbers, opposa vainement ses promesses & sa valeur aux forces des Arabes. Elle fut défaite dans un grand combat où sa mort leur donna la victoire. Les vainqueurs ne trouvant plus d'obstacles, firent alors une seconde fois la conquête de l'Afrique. Hassan gouverna ce pays jusqu'à l'an 89 de l'hégire. Sous ses auspices le Mahométisme & la puissance Musulmane s'y affermirent de plus en plus. Il incorpora douze mille Berbers dans ses troupes; & ce traitement

* Constantine.

701 de J. C.

lorsque la flotte Romaine y débarqua sous les ordres de Bélisaire, les Maures eurent recours à leurs Devineuses; car, ajoute-t-il, ce sont les femmes qui prédisent l'avenir parmi eux, comme les Oracles faisoient autrefois chez les Grecs. C'est un trait frappant de ressemblance entre ces peuples & ceux de la Germanie,

chez qui les femmes étoient, au même titre, en grande vénération. (*Voyez les mœurs des Germains par Tacite*). Nous laissons au Lecteur le soin de réfléchir sur cette conformité remarquable entre des Nations si différentes, & dont ni l'origine, ni la religion n'avoient rien de commun.

qui paroïssoit les égaler à leurs nouveaux Maîtres, fut un des moyens que la politique employa pour en faire des sujets fidèles & des soldats aguerris.

Hassan, rappelé par le Khalife, eut en 89 Moussa pour successeur. Ce changement occasionna la révolte de divers peuples encore mal accoutumés au joug, & que la crainte d'Hassan avoit retenus jusque-là dans le devoir. Le nouveau Gouverneur chargea d'abord ses deux fils de les soumettre. L'opiniâtreté des rebelles lui fit enfin prendre le parti de marcher contre eux en personne. Les Arabes firent dans cette expédition trois cens mille prisonniers, dont soixante mille furent vendus pour le compte du trésor, ou réservés pour les travaux publics, comme esclaves de l'Etat. Leurs historiens observent que, depuis le commencement de l'*Islam* jusqu'alors, on n'avoit point encore fait en ce genre un butin si considérable.

Les restes des Berbers s'étoient retirés à Tandgé. Moussa les y poursuivit, leur fit mettre les armes bas & leur donna pour gouverneur un de ses affranchis nommé Tarik. Depuis ce moment tout fut tranquille en Afrique; & dès l'an 91 de l'hégire, les Arabes étoient si bien établis dans cette vaste contrée, qu'ils se crurent en état de songer à la conquête de l'Espagne. 709 de J. C.

Tel est le précis du détail que M. Otter, d'après Nuveïri & les autres historiens, fait de la conquête de l'Afrique par les Arabes. Ce ne fut qu'au bout de soixante-trois ans qu'ils parvinrent à la soumettre : espace assez court si l'on considère l'étendue du pays; mais qui paroîtra long en comparaison de celui qu'ils employèrent à conquérir l'Asie. Ce n'est pas que leur zèle ou leur valeur se fussent ralentis : mais leurs progrès avoient été retardés par différens obstacles, dont les principaux furent la résistance opiniâtre des Grecs & des Berbers, une longue alternative de pertes & de succès, la foiblesse des troupes que les Khalifes employèrent d'abord à cette entreprise, le changement trop fréquent des Généraux, la mauvaise conduite des uns, le malheur des autres, la négligence des Khalifes qui n'ont jamais donné de soins suivis à

l'exécution de ce projet, & les divisions intestines qui déchiroient alors l'empire Musulman. On a pû, dans cet abrégé, distinguer jusqu'à cinq expéditions faites les unes après les autres, sans presque aucune liaison entre elles, & séparées par des intervalles qui ne permettoient pas aux chefs des dernières de tirer des précédentes, tout l'avantage qu'ils en auroient dû naturellement recueillir.

Pour triompher de tant de difficultés avec des secours si foibles, il falloit que les Arabes joignissent à l'ardeur que donne l'ambition, cette patience à toute épreuve que le fanatisme inspire & qu'il soutient. Les auteurs de l'histoire Byzantine nous instruisent peu des détails de cette conquête, ou ce que la plupart nous en disent est souvent fautif; on ne peut en puiser les principales circonstances que dans les écrivains Arabes qui ne sont pas aussi connus qu'ils mériteroient de l'être. Il seroit à souhaiter que des traductions fidèles, ou du moins des extraits étendus & méthodiques missent plus de Lecteurs à portée d'étudier des historiens estimables à tant d'égards: le sujet qu'ils ont traité est grand par lui-même, puisque c'est une des plus singulières révolutions qui soit arrivée dans le Monde. Il est intéressant par une infinité de circonstances & de faits particuliers où le merveilleux ne nuit point à la vérité. C'est un tableau qui nous présente des peuples dont le génie, les idées, la religion, les mœurs sont différentes de tout ce que nous connoissons; à qui nous avons d'ailleurs l'obligation d'avoir conservé dans l'Orient les sciences & les arts ensevelis dans l'Europe sous les débris de l'empire Romain. Leur histoire offre de grandes scènes à l'imagination, de grands sujets de réflexion à la politique & à la philosophie. Elle est liée nécessairement à celle de l'esprit humain, la plus agréable & la plus instructive de toutes les histoires. Enfin les premiers Khalifes fondateurs de l'empire des Arabes, ont été pour la plupart de grands hommes, si l'on juge d'eux par leurs actions; & si l'on en juge par leurs motifs, ce qui de toutes les manières d'apprécier les actions humaines, est toujours la plus sûre, quoique la moins

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. 125
favorable, on ne pourra disconvenir au moins qu'ils n'aient
été des hommes habiles & capables d'influer, par leurs qua-
lités personnelles, sur la destinée de leurs contemporains.

O B S E R V A T I O N S
GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES
TIRÉES D'AUTEURS ARABES.

M. OTTER a joint à son Mémoire sur la conquête de l'Afrique, quelques observations tendantes à l'éclaircir, & dont les unes renferment des remarques curieuses sur la géographie de ce pays au temps des Arabes; & les autres, quelques faits intéressans de leurs histoires. La longueur de ces observations ne nous ayant pas permis d'en faire des notes à l'article précédent, nous les réunirons dans celui-ci qu'on en doit regarder comme la suite & le supplément.

I. Nous commencerons par celles qui roulent sur la géographie de l'Afrique.

Remarquons d'abord que par le mot d'*Afrique* les Romains ne désignoient pas toujours cette vaste presqu'île que nous comptons pour la troisième partie du monde connu : ils ont souvent restreint cette dénomination à ce qu'ils en possédoient. Ainsi le même terme est pris dans leurs auteurs sous deux acceptions différentes ; l'une étendue à l'Afrique entière, & l'autre applicable à la seule province Romaine. C'est au sens général des phrases où le mot d'*Afrique* se trouve, à déterminer le sens particulier de ce mot ; & la moindre attention suffit pour éviter l'équivoque ou la méprise à cet égard. Les Romains prenoient au second sens le nom d'Afrique dans les divisions qu'ils en ont faites pour leurs départemens militaires ou civils. Sous le bas Empire elle se partageoit en neuf provinces, savoir, la Mauritanie Tingitane, la Mauritanie Césarienne, la Mauritanie Sitifienne, la Numidie, l'Afrique proprement dite, la Biscène, la Tripolitaine

Division de
l'Afrique en
général.

126 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

& les deux Libyes. Ces différens districts étoient gouvernés par des Magistrats dont les fonctions & les titres ont souvent varié. On y voit des Proconsuls, des Vicaires, des *Comites rei militaris*, des Présidens, gouverner tantôt une de ces provinces, tantôt l'autre. Cette distribution étoit sujète à de grandes vicissitudes, parce qu'elle se régloit sur les circonstances : mais en général les provinces frontières, plus exposées que les autres aux incursions des Barbares, étoient celles où l'on plaçoit les Officiers militaires. Les autres Commandans se trouvent le plus souvent répartis dans les provinces dont la sûreté n'exigeoit pas les mêmes précautions.

Les Arabes devenus maîtres de l'Afrique après les Romains, attachoient aussi, au nom qu'ils lui donnèrent, les deux idées différentes dont nous venons de parler, & qu'on ne peut distinguer avec trop de soin pour la parfaite intelligence de leurs auteurs. La portion de l'Afrique qu'ils ont possédée par droit de conquête, est appelée dans leurs écrits, tantôt *el-Garb* ou l'Occident, tantôt *Bilad-ul-Magrib*^a ou les pays Occidentaux ; & telle est la division qu'en fait Ebul-feda^b. *Bilad ul-Magrib* touchent, dit-il, du côté de l'orient aux frontières occidentales du pays de *Mizir*^c qui les borne depuis *Zahrul-vahat* ou les *Oasis*, jusqu'au commencement de la montagne qui vient aboutir à la mer de *Roum*^d, entre *Berké*^e & *Eskienderié*^f. Au nord, la mer de Roum les borne depuis cet endroit de la montagne jusqu'à *Bahrzzukak*^g. Du côté de l'ouest ils ont pour bornes *el-Mulit*^h, depuis *Tandgé*ⁱ jusqu'au désert de *Lemtouné*. Au sud, d'immenses déserts les séparent du pays habité par les *Soudans* ou les Noirs.

Voici une seconde division donnée par le même Géographe de la même portion de l'Afrique, sous le nom d'*el-Garb*. *El-Garb*, selon lui, se partage en trois parties ; *Garb-ul-akfa*, ou l'Occident le plus éloigné, depuis l'océan occidental jusqu'à *Tilimsan*^k ; *Garb-ul-ersa*, ou l'Occident mitoyen, depuis *Tilimsan* jusqu'aux extrémités orientales du royaume de *Bid-jaié*^l & *Afrikié*, depuis cette frontière jusqu'à celle de l'Égypte.

^a Belad - ul-Magrib.

^b Aboulfeda.

^c Mers ou Mirs ; c'est l'Égypte.

^d Mer méditerranée.

^e Barcé ou Barca.

^f Alexandrie.

^g Le détroit de Gibraltar.

^h L'océan.

ⁱ Tanger.

^k Tremecen.

^l Bugie.

Toute l'étendue des côtes de l'Afrique, d'abord Romaine, & depuis Musulmane, dont les ports regardent l'Andalousie, est nommée par les auteurs Arabes, *Ber-ul-advet*, ou *terre du passage*; mais l'*Afrikié*, c'est-à-dire la partie qui est vis-à-vis de la Sicile & du grand continent, de laquelle on ne passoit point en Andalousie, n'est pas comprise sous cette dénomination. Selon cet arrangement, la ville de Tunis d'où les Arabes, au rapport d'*Ibn-haukal*, s'embarquoient aussi pour l'Espagne, devoit être dans le *Ber-ul-advet*: cependant ils la placent toujours en *Afrikié*. Ceci peut servir à corriger une méprise du docteur Shaw. *La côte de la province de Constan-tine*, dit cet écrivain, *est montagneuse & pleine de rochers depuis Bousherak jusqu'à Bona. Elle répond fort bien au titre d'El-adwah, la haute, l'élevée qu'Aboulfeda lui donne. Ce qu'il ajoûte qu'on découvre d'ici la province d'Andalousie, n'est pas juste: on ne sauroit même la voir de la partie occidentale du Royaume.* Shaw n'a pas entendu le texte d'Ebul feda: quand les Arabes veulent dire *haut, élevé*, ils se servent des mots *ali, refi, churtefi*, & non de celui d'*advet* mal écrit par Shaw *adwah* qui signifie *passage*. Le verbe *yuadda* qu'emploie ici l'auteur Arabe, n'a jamais voulu dire *découvrir*, mais *passer*.

Les Orientaux, pour distinguer Tripoli d'Afrique de celle de Syrie, ajoûtent le mot de *garb* quand ils parlent de la première. Leurs Géographes varient sur sa position; ce qui vient des connoissances peu certaines qu'ils avoient en ce genre, avant qu'ils eussent fait des progrès dans les sciences auxquelles est liée la Géographie. Ils placent Tripoli à 33, 35, 36 & même à 40 degrés de longitude, sur 32 de latitude. Cette variation influe encore sur les minutes & les autres subdivisions inférieures du degré. Suivant ces auteurs, Tripoli est située sur le bord de la mer; elle est bâtie de pierres & bien fortifiée; son territoire a beaucoup d'étendue; les terres y sont fertiles; elle n'a point de rivière, & l'eau s'y garde dans des réservoirs d'où elle se distribue dans les diffé-rens quartiers. C'est la dernière ville de l'Afrique à l'Est de Kaïrevan; & depuis Tripoli jusqu'à Alexandrie, on ne trouve,

Sur la ville
de Tripoli,

en voyageant du côté de l'Est, aucun lieu *qui est des bains*; c'est-à-dire aucun lieu considérable. Les mœurs & les principes religieux des Musulmans ont rendu dans leur langue ces deux expressions synonymes. Léon ne s'accorde pas en tout avec les auteurs Arabes : il dit que les murs de Tripoli sont hauts & bien construits, mais qu'ils ne sont pas forts; que les maisons y sont plus belles qu'à Tunis, mais qu'on n'y boit que de l'eau de citerne; que les dattes y sont communes & le blé rare, parce que le terroir des environs, comme celui de la Numidie entière, est aride, sablonneux & souvent même inondé par la mer, dont les eaux envahissent insensiblement une partie du terrain, & forcent les habitans à se retirer peu à peu vers le sud.

Sur la ville
de Capès.

Capès nommé *Cabis* par Ebul-feda, est, selon cet historien, une ville de l'Afrique à trois milles de la mer, au nord d'une grande montagne, qui de ce côté-là se nomme *Dgebel-demer*. Les eaux qui en descendent se partagent dans le vallon où la ville est bâtie, & forment deux rivières assez fortes pour que les bâtimens de moyenne grandeur puissent les remonter. Ibn-saïd, arabe d'origine, mais africain de naissance, place Cabis à l'ouest & au nord de Sétakis à laquelle il donne 35 degrés 30 minutes de longitude, sur 31 degrés 55 minutes de latitude. Suivant Léon, cette ville bâtie par les Romains & que Shaw suppose être l'*Epichus* de Scylax, & la *Tacapé* des autres Géographes anciens, est assez grande & défendue par des murs élevés & par un château. Aux environs coule une rivière dont l'eau est chaude & salée. En fouillant la terre dans les campagnes voisines, on y trouve une sorte de fruit que les Arabes nomment *habhafis*, dont la grosseur est comme celle d'une fève, & dont le goût approche de celui de l'amande. Les habitans sont noirs; ils s'occupent de la pêche & de l'agriculture. Shaw prétend que la rivière qui baigne les murs de cette ville, est le *Triton* des Anciens. Il ajoute qu'elle tombe dans la mer au nord de l'ancienne Cabis, qu'il place sur une hauteur à cinq cens pas de la nouvelle.

Tandgé

Tandgé, suivant Ibn-faïd, est à 35 degrés 30 minutes de latitude, sur 8 degrés 31 minutes de longitude. Elle est bâtie du côté de l'Océan, près du Détroit, qu'on y traverse en quelques heures; la mer s'élargit en avançant vers l'est. Entre cette ville & *Sebté* * est un lieu nommé *Kazrul Medjas*, éloigné de l'une & de l'autre d'une journée de chemin. C'est dans cet espace, dont la longueur est de dix-huit lieues, que la mer a le moins de largeur. Les habitants de l'ancienne Tandgé ont construit à une lieue de cette ville sur le haut de la montagne, de nouvelles habitations pour y jouir du bon air. L'eau qu'on boit à Tandgé y est conduite de loin par des canaux. Les naturels passent pour avoir peu d'esprit. Léon qui l'appelle *Tingis*, la représente comme une grande ville anciennement construite sur les bords de l'Océan, à trente milles environ du détroit d'Her-
cule, à cent cinquante milles de Fez, & remarquable par la beauté de ses édifices; mais bâtie dans un terrain peu fertile, au voisinage duquel on trouve néanmoins des vallons arrosés par des sources où l'on recueille en abondance des fruits de toute espèce.

* Ceuta;

Ebul-feda dit que *Berké*, sous la domination des *Roums*, s'appeloit *Entablus* (c'est ainsi qu'il défigure le nom de *Pentapolis*, parce que sa langue ne souffre point la lettre P); que les Arabes s'en étant rendus maîtres au commencement de l'islam ou de l'hégire, ils la nommèrent *Berké*: ce qui signifie un pays de sable mêlé de cailloux. Mais Ebul-feda se trompe; le nom de Barca employé souvent par les Anciens, est de beaucoup antérieur à la conquête des Arabes.

Sur la ville
& le territoire
de Barca,

Berké que leurs Géographes placent à 40 degrés 45 minutes de longitude, sur 32 degrés de latitude, est de moyenne grandeur & située dans un terrain uni, sur une langue de terre qui court du sud au nord dans la mer. Ses environs, quoique dans un désert, sont assez bien cultivés; les terres en sont rougeâtres; on y voit encore les ruines d'une très-grande ville détruite depuis long-temps: le khalife Mute-
vekkil la fit autrefois entourer de murs.

Motavakeh;

Le pays de Berké est plus long que large : il touche d'une part à celui de *Misir* ; & de l'autre, à l'Afrikie. On n'y trouvoit du temps d'Ebul-feda, aucune ville forte, ni même aucun lieu considérable. Dans ces déserts arides, sont deux montagnes sur lesquelles on rencontre de bonnes terres bien cultivées, abondantes en sources & qui produisent beaucoup. Ce territoire fournit à l'Egypte du vin, des moutons & du goudron. Les vaisseaux abordent au rivage de Berké.

Léon prend le désert de Barka depuis les confins de Mesrate, province située le long de la mer Méditerranée, à cent milles environ de Tripoli, jusqu'à ceux d'Alexandrie ; ce qui fait à peu près treize cens milles de côtes sur deux cens milles de profondeur.

Sur le pays
nommé *Zab* par
les Arabes.

Le Zab, au rapport de Léon qui l'appelle *Zeb*, est une contrée de la Numidie : il la fait commencer vers l'ouest à Mélis, & finir vers le nord à la montagne de Bugie. A l'est elle est bornée par un désert qui conduit à Tunis ; elle l'est au sud par un autre désert. « *Zeb*, ajoute-t-il, est un pays » de sable où les chaleurs sont excessives. On y manque d'eau » & de blé ; mais les dattes y sont communes. On y compte cinq villes & beaucoup de villages ».

Shaw dit que le Zab, compris autrefois dans la Mauritanie Sitifienne & dans la Gétulie, est un terrain étroit situé précisément au pied de la chaîne du mont Atlas ; qu'il s'étend depuis le méridien de Mésilé jusqu'à celui de Constantine, & qu'il est semé de villages dont le plus avancé vers l'ouest est *Doufan*.

Biscara.

Du temps d'Ibn-saïd Biskieré étoit la capitale du Zab. Il la place à 24 degrés de longitude, sur 27 degrés 30 minutes de latitude ; il ajoute que les grains y abondoient ainsi que les dattes, dont on portoit les meilleures espèces à Tunis.

L'Idrisi place Tabné dans le pays de Zab, quoiqu'elle en soit séparée par des montagnes & des vallées. Cette séparation naturelle a fait croire au docteur Shaw, que l'Idrisi se trompe, ainsi qu'Ebul-feda qui adopte son sentiment : mais

Shaw ne faisoit pas réflexion qu'un même district renferme souvent des lieux que la Nature sembloit avoir voulu distinguer. Il est mieux fondé lorsqu'il trouve dans la moderne Tabné, l'ancienne *Thubuna* dont les Arabes ont tellement détruit les murs & les édifices, qu'il seroit difficile de déterminer quelle en fut autrefois l'enceinte. Elle est située dans une belle plaine, entourée d'un mur de terre; elle a des jardins & de l'eau en abondance; son terrain produit du froment, de l'orge, du coton, des dattes & d'autres fruits.

L'Égypte que les Orientaux appellent *Beled-ul-Misir*, a pour bornes au nord la mer de Roum, depuis Rîfh jusqu'à Berké: à l'ouest sa frontière se prend depuis le bord de cette mer, entre Eskienderié & Berké, jusqu'aux confins de la Nubie. Elle s'étend au sud depuis les environs d'Esfan jusqu'à la mer Rouge; & à l'est, depuis la mer Rouge vis-à-vis d'Esfan, jusqu'au désert des Israélites, d'où elle se replie vers le nord. *Eskienderié*, dit *Ebul-feda*, est bâtie sur le modèle d'un échiquier; il en parle comme d'une très-grande ville environnée de beaux jardins, & dont les murailles sont de pierres. Il ajoûte que le terrain des environs est salé; ce qui oblige les habitans à faire venir leurs blés d'ailleurs. Les Géographes ne sont pas d'accord sur sa position; les uns lui donnent 51 degrés de longitude & 30 degrés de latitude, les autres 52 & 31: la même variété se trouve dans les minutes. Ils ne parlent point des secondes; sans doute ils n'avoient pas alors d'instrumens ou de méthodes capables d'atteindre à ce point de précision.

II. Il nous reste à parler de quelques traits historiques rapportés par M. Otter, & qui méritent d'être conservés. Les plus considérables sont tirés de la vie du khalife Muavié^a fils d'Ebou-sifian^b. Ce Prince, le sixième des successeurs de Mahomed, & le premier de la dynastie des Ommiades, fut proclamé Khalife à Jérusalem au mois de zil-hadgé l'an 40 de l'hégire, 660 de J. C. Il choisit Damas pour sa résidence, & régna vingt ans avec autant de gloire que de modération. Les auteurs Arabes font les plus grands éloges

Division de
l'Égypte par les
Arabes.

Siéné.

^a Moavias.

^b Abou-sifian.

de sa bonté, de sa grandeur d'ame & de ses autres vertus. C'est un des Khalifes dont ils se sont particulièrement attachés à peindre le caractère, en rapportant les faits qui lui sont personnels, & les discours qu'il a tenus en certaines circonstances. Lorsqu'Ali fut mort, dit le Tahéri, Muavié & Amrou fils d'Elaz, convinrent entre eux de ne se pas troubler dans la possession des Etats qu'ils avoient gouvernés jusqu'alors en qualité de lieutenans du Khalife, & de rester maîtres, le premier de la Syrie, le second de l'Egypte, avec une indépendance réciproque. Mais dans la suite Muavié ayant épuisé ses trésors par ses libéralités, écrivit en ces termes au nouveau Soudan d'Egypte : *Il m'arrive tous les jours un grand nombre d'étrangers & de pèlerins du pays de Roum, de la Perse & de l'Yemen : mes revenus ne suffisent pas aux dépenses que je suis obligé de faire pour eux ; j'ai besoin, pour y subvenir, d'une année des revenus de l'Egypte, & je te la demande.* Amrou réfléchissant sur cette proposition, jugea que Muavié se feroit, de son consentement un titre, pour la réitérer tous les ans. *Je dois, lui récrivit-il, te faire souvenir que si je possède l'Egypte, ce n'est ni par héritage, ni par donation ; mais par le traité que nous avons fait ensemble : ainsi contente-toi de tes Etats, & laisse-moi possesseur tranquille des miens.* Muavié insista vainement. Le refus opiniâtre d'Amrou auroit été le sujet ou du moins le prétexte d'une guerre entre eux, si le premier n'eût aimé la paix, & s'il n'avoit pas été plus jaloux de conserver le repos de ses peuples, que de soutenir la supériorité de son siège sur celui d'Egypte. Muavié, par desintéressement, ou peut-être aussi par politique, ne voulut pas rompre avec Amrou, & trouva, dans sa propre économie, des ressources qui, sans rien coûter à ses sujets, le consolèrent du refus d'un collègue qu'il avoit cru son vassal.

Voici un trait qui marque encore mieux sa générosité, parce qu'on ne peut y soupçonner ni motif de crainte, ni raison d'Etat. On sait qu'après la mort d'Osman, troisième Khalife, Muavié se déclara concurrent d'Ali que sa qualité de gendre du Prophète faisoit regarder comme légitime

Souverain à la Mecque, à Médine, & généralement par tout ce qu'il y avoit de Musulmans attachés à leur Religion. Muavié, depuis long-temps gouverneur de Syrie, & chef de troupes nombreuses, à la tête desquelles il s'étoit signalé par de brillans exploits, se crut en état de luter contre Ali, & ne craignit pas de se déclarer son rival. Les deux prétendans décidèrent leur querelle par les armes. Dans l'armée d'Ali fervoit une femme, distinguée chez les Arabes par sa naissance & ses vertus, qui lui avoient acquis une grande considération dans le pays, sur-tout chez les partisans zélés de Mahomed. Elle se nommoit Ikriché : son zèle pour Ali avoit souvent ranimé celui des partisans de ce Khalife; elle parcouroit leurs rangs les jours de bataille, les haranguoit & les menoit au combat le cimetière à la main. Muavié l'avoit remarquée plus d'une fois, & n'ignoroit pas quel rôle elle avoit joué dans le parti contraire au sien; mais les grands hommes savent estimer dans leurs ennemis mêmes les vertus & les qualités qui nuisent le plus à l'exécution de leurs propres desseins. Il respectoit la valeur & la constance de cette héroïne, qui de son côté vint le reconnoître aussi-tôt après la mort d'Ali, parce qu'elle faisoit plus de cas de lui que d'Hassan, choisi par les Alides pour succéder à son père. Ikriché, soit par estime pour Muavié, soit par une fierté généreuse, soit enfin parce qu'en musulmane attachée fortement à ses principes, elle croyoit la prudence inutile contre les arrêts de la destinée, ne prit aucune mesure pour sa sûreté personnelle, en venant se livrer d'elle-même à Muavié, dont elle n'avoit pas daigné pressentir les dispositions à son égard. Elle entra chez lui sans être attendue, tenant à la main un bâton, salua ce Prince en qualité de Khalife, & s'assit ensuite sans ajouter un seul mot. Muavié, surpris de la voir, mais flatté d'un hommage qui sembloit légitimer sa puissance, lui dit : *c'est donc d'aujourd'hui que tu me reconnois pour Souverain!* Oui, répondit-elle, c'est d'aujourd'hui, car Ali n'est plus. *N'est-ce pas toi, reprit le Khalife, qui le jour d'un tel combat, armée d'un sabre, & placée à la tête des troupes, les exhortois en ces*

termes! « Ne songez, *leur disois-tu*, qu'à sauver vos ames; » car tant que vous combattrez pour la bonne cause, votre » ennemi ne peut vous nuire: tous ceux auxquels une mort » glorieuse ouvre le Paradis, ne meurent pas en effet, & la » tristesse n'habite point dans cet heureux séjour. Méritez d'y » être reçus par le sacrifice, si c'en est un, d'une vie dont la » félicité n'est que fautive ou passagère, & qui n'a de réel que » les maux dont elle est agitée. Armez-vous de patience, & » soutenez par votre courage un chef légitime qui défend ses » droits & les vôtres. Muavié vous oppose des Arabes infidèles, des Barbares dont les cœurs sont incirconcis; l'appas » du gain & de vaines promesses ont engagé dans son parti » ces hommes sans connoissance & sans foi. Vous, compagnons » du Prophète à Médine, vous, avec lesquels il a partagé les » périls de sa retraite & la gloire de ses exploits, soyez irrébranlables, marchez au combat comme à la victoire; vous attaquez des ennemis déjà vaincus par la frayeur. » *A t'entendre prononcer ce discours*, continua Muavié, *on eût dit que je n'étois qu'une ombre qu'éclipseroit la présence d'Ali, & que les troupes Syriennes prenoient l'épouvante aussi facilement que des ânes. Je crois te voir encore appuyée sur ton bâton, & t'imaginant tenir entre tes mains le sort des deux armées. Dis-moi, quel étoit le motif de ta confiance!* « Seigneur, répondit Ikriche, » un grand homme a dit qu'on ne doit jamais s'informer de » ce qu'on seroit fâché d'apprendre; & que le sage n'aime pas » à se rappeler des idées, dont le souvenir pourroit l'humilier ou lui donner des remords. » Quelque fière que fût cette réponse elle plut à Muavié. Après l'avoir assurée qu'il oublioit le passé, il lui demanda quelle affaire l'amenoit auprès de lui. Elle reprit la parole & lui dit: *on doit lever sur les riches de quoi soulager les pauvres, & c'est ce qui ne se pratique pas ici; personne ici n'empêche les injustices & les vexations: si tes ordres autorisent cette négligence, tu pourras t'en repentir quelque jour; si le crime se commet sans ton aveu, tu dois punir les coupables.* Comment pourrai-je gouverner, répondit le Khalife, sans prendre sur le peuple de quoi fournir à mes dépenses? Dieu

n'a point ordonné, repliqua-t-elle, de faire du mal pour qu'il en arrive du bien. Aussi-tôt Muavié commanda qu'on la rétablît, elle & tous les gens de sa suite, dans la possession de ce qui leur avoit appartenu : il fit plus ; il la renvoya sur sa parole avec un présent de cinq cens pièces d'or. Ce seul trait peint les mœurs des Arabes, donne une idée de leur génie, de leur style & du caractère de Muavié, l'un de leurs plus fameux Khalifes : Prince recommandable par son zèle pour les Lettres, & par son amour singulier pour la Poésie ; mais en qui le goût des études & des occupations agréables ne nuisit point aux qualités solides qui font l'homme d'Etat. C'est à lui que les Arabes ont dû leurs Postes & leur marine, deux établissemens qui suffiroient pour immortaliser un Souverain.

Muavié II, petit-fils du précédent & fils d'Yezid, eut pour successeur Mervan, fils d'Hakiem, dont les descendans sont connus dans l'histoire Arabe sous le nom de Mervaniens. Ce Prince étoit extrêmement âgé lorsqu'on l'éleva sur le trône : il s'étoit trouvé dans Médine lorsque le khalife Osman y fut assassiné. Muavié pour lors gouverneur de Syrie, lié d'intérêt avec lui, & craignant qu'on ne le soupçonnât d'avoir eu part à l'intrigue, & que Mervan de son côté n'eût l'imprudence de se déclarer avec trop de hauteur dans une ville où son parti n'étoit pas le plus fort, lui écrivit cette lettre singulière. *Sois, lui dit-il, comme la panthère, qui ne fait face que lorsqu'elle est sûre de vaincre ; imites le renard qui ne combat que par la ruse ; caches-toi de nos ennemis, comme le hérisson quand il sent la main de l'homme ; informes-toi de leurs nouvelles avec les mêmes précautions que la poule cherche le grain dur lorsqu'elle est près de pondre ; & souviens-toi qu'un sage vaut mieux que mille braves : car le brave tue dix ou vingt ennemis tout au plus, au lieu que le sage peut triompher d'une armée entière par l'habileté de ses mesures.*

Nous avons parlé dans l'article précédent des combats qu'Abdul-melik, dixième Khalife, fils de Mervan, eut à soutenir pour la défense de son trône, contre Abdullah, fils de

136 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

Zubeir, héritier des prétentions d'Hassan, fils & successeur d'Ali. Cet Abdullah, cousin du prophète des Arabes, naquit à Médine après que Mahomed s'y fut retiré. Il fut proclamé Khalife à la Mecque l'an 64 de l'hégire : il maudit Yezid, fils de Muavié, parce que ce Prince, le second des Ommiades, avoit fait mourir Hassan, qu'il se divertissoit avec des chiens & des panthères, qu'il n'honoroit pas les pèlerins de la Mecque, & qu'il s'écartoit, dans plusieurs autres points, de la religion Musulmane.

Le Suheili rapporte qu'au moment de la naissance d'Abdullah, Mahomed dit : *c'est lui-même*. Ces paroles, prononcées apparemment d'un ton qui déterminoit le sens dans lequel il falloit les prendre, parurent à la mère de l'enfant contenir une prédiction effrayante; elle résolut de ne point l'allaiter, mais Mahomed lui dit : *Nourris-le, quand tu devrois le nourrir de tes larmes, il empêchera les Croyans de visiter le temple, ou il mourra dans son entreprise*. Ce mot, disent les Arabes, fut vérifié par l'évènement; car Abdullah soutint le schisme, fut assiégé dans la Mecque par les troupes d'Abdul-melik, & mis à mort l'an 73 de l'hégire, après un règne de neuf ans moins quelques mois.

EXAMEN CRITIQUE DE TROIS HISTOIRES FABULEUSES DONT CHARLEMAGNE EST LE SUJET.

TANDIS que l'empire des Arabes fleurissoit en Orient sous la domination des Abbassides, Charlemagne réunissoit en Occident les débris de celui des Romains. Le règne de ce Prince est l'époque la plus brillante des annales Françaises. L'Europe le vit à la fois politique, législateur & guerrier, vaincre & civiliser des peuples Barbares, faire revivre le goût des Lettres & relever l'éclat de ses triomphes par la sagesse de ses établissemens. On ne doit pas être surpris qu'un

qu'un homme si célèbre soit devenu le héros de plusieurs histoires Romanesques: c'est sur-tout aux noms fameux que s'attache la fiction. Des traditions vagues, & dont l'obscurité cachoit l'origine, attribuèrent à ce Prince de faux exploits dont les récits, quoique fabriqués sans art par des écrivains grossiers, en imposèrent à l'avidité & à la crédulité des siècles d'ignorance.

Tels sont les trois ouvrages qu'examine M. l'abbé Lebeuf dans une Dissertation qu'il nous lut au mois d'août 1747. 4 Août 1747. Le premier composé par un Anonyme, est l'histoire du prétendu voyage de Charlemagne dans la Terre sainte; le second attribué long-temps à Turpin archevêque de Reims, contient les détails d'une expédition en Espagne; le troisième connu sous le nom de *Philomena*, offre les particularités des sièges de Narbonne & de Carcassonne.

M. l'Abbé Lebeuf discute chacun de ces manuscrits en particulier. Son but n'est pas d'en faire voir l'imposture dont personne ne doute aujourd'hui: ses recherches ont pour objet de déterminer dans quel temps ils furent composés, dans quel lieu & par quel motif. L'examen approfondi de ces trois points, appliqués séparément à chacun de ces trois manuscrits, l'engage dans un grand nombre de discussions dont nous offrirons le résultat, en indiquant la nature des preuves dont il s'est servi, & en rapportant les principales.

De ces discussions il suit:

1.^o Que le roman du voyage de Charlemagne dans la terre Sainte a été fabriqué dans le cours du XI.^e siècle; que l'auteur est un moine de S.^t Denys dont le but étoit d'accréditer de prétendues reliques que Charles le Chauve avoit transportées d'Aix-la-Chapelle à cette Abbaye.

2.^o Que l'histoire de l'expédition en Espagne ne remonte qu'au commencement du XII.^e siècle, & qu'elle a pour auteur un Espagnol chanoine régulier, qui paroît avoir uniquement pour objet de relever son Ordre & sa patrie.

3.^o Que l'ouvrage qui porte le nom de *Philomena*, plus moderne encore que les deux autres, a été composé vers le

règne de S.^t Louis, c'est-à-dire au milieu du XIII.^e siècle par un religieux de l'abbaye de la Grasse; que l'intention de l'écrivain étoit d'augmenter le lustre & d'autoriser les prétentions de son Monastère, en lui donnant Charlemagne pour fondateur. On imagine aisément quel est le genre des preuves qui conduisent M. l'abbé Lebeuf à de telles conclusions. Les auteurs de ces écrits, dans le détail des événemens qu'ils racontent, laissent échapper de fréquentes allusions à des faits, à des usages civils, à des rites ecclésiastiques; & ce sont ces allusions qui décèlent leur fourberie, parce qu'elles présentent des objets postérieurs au temps où les écrivains se placent eux-mêmes: par-là ces imposteurs fournissent contre eux des armes à la saine critique. M. l'abbé Lebeuf s'attache donc à démêler tous les traits qui démasquent les véritables auteurs des ouvrages qu'il examine: il saisit & discute une foule de circonstances éparpillées dans leurs textes; & cet assemblage forme un corps de preuves décisives. Celles que nous allons rapporter d'après lui, donneront une idée de sa méthode.

Roman du
voyage de la
Terre sainte.

I. Commençons par le voyage de la Terre sainte. 1.^o L'auteur de ce roman ne se nomme, ni même ne se désigne en aucun endroit de son ouvrage: il ne se donne ni pour témoin, ni pour contemporain d'aucun des faits qu'il rapporte; & les termes de son début font entendre qu'il n'a vécu que longtemps après: cependant il ne cite aucun garant.

2.^o Dans cet écrit l'Empereur est toujours appelé Charlemagne, titre distinctif qu'on ne lui donna que lorsque plusieurs Souverains du nom de Charles eurent régné, soit en France, soit dans l'Empire.

3.^o A l'ancien nom d'Aix-la-Chapelle, *Aquisgranum*, l'auteur substitue par-tout celui d'*Aquila capella*; nom plus moderne que le premier, dont ce n'est qu'une altération causée par l'usage où l'on fut dans les temps postérieurs de prononcer en langue vulgaire *Aigues-la-Chapelle*, que notre écrivain aura pris pour *Aigle*. Peut-être aussi trouvoit-il quelque rapport entre ce nom & l'aigle, symbole de la dignité Impériale: mais l'une & l'autre de ces étymologies supposent

également qu'on avoit alors oublié la véritable origine du nom d'Aix-la-Chapelle, où le mot d'Aix se dérive de celui d'*Aqua*, commun à toutes les villes renommées par leurs bains.

4.^o Dans le nombre des Ecclésiastiques de différens Ordres que l'auteur fait assister à la prétendue réception des reliques apportées, selon lui, par l'Empereur de la Terre sainte à Aix-la-Chapelle, se trouve un abbé de S.^t Quentin en l'Isle; abbaye dont la fondation est certainement de la fin du x.^e siècle, comme le prouve une charte de ce temps, aussi-bien qu'un passage de la chronique de Sigebert. On ne peut donc placer la composition de cet ouvrage avant le commencement du xi.^e siècle.

5.^o La même époque est donnée par les vers hexamètres rimans à l'hémistiche & à la fin, qu'on y rencontre semés dans le texte.

6.^o Le plus ancien manuscrit (a) de cette fable, que M. l'abbé Lebeuf ait rencontré dans ses recherches, est d'un caractère qui ne remonte pas au-delà de la même date. Mais on ne peut pas le regarder comme plus moderne, puisque l'auteur, en parlant de l'Indict assigné dans la plaine de Saint Denys, s'exprime sur le jour de cette assemblée, comme un homme qui voyoit encore célébrer les quatre-temps du quatrième mois dans la seconde semaine de juin; usage qui ne fut universellement changé dans l'Occident que sous le pontificat de Grégoire VII, qui répond au règne de Philippe I, mort l'an 1108. L'observation de cette circonstance, tirée de l'ouvrage même, & l'âge du plus ancien manuscrit, concourent à justifier l'époque fixée ci-dessus pour la composition de ce roman.

La profession de l'écrivain se reconnoît à des caractères non moins frappans, comme au genre & au style des

(a) Ce manuscrit est conservé dans la bibliothèque des Carmes-de-chaussées de Paris; l'écriture en paroît être du règne de Louis VII. Le chapitre de Notre-Dame en possède

un autre écrit dans le xiii.^e siècle, & semblable en tout à celui de Braine en Soissonnois, dont M. de Sainte-Palaye a donné la notice dans les Mémoires de l'Académie.

réflexions qu'il entre-mêle dans ses récits, & à l'apostrophe de très-chers frères, *fratres carissimi*, qu'il réitère assez souvent. On voit par-là qu'il étoit moine; & ce qui prouve qu'il l'étoit à S.^t Denys, c'est qu'après avoir parlé de l'Indict d'Aix-la-Chapelle, il ajoûte que la translation des reliques, faite par Charles le Chauve à l'abbaye de S.^t Denys, y attira le même concours de fidèles. Qui ne voit par-là que le but de l'auteur étoit de donner à des reliques obscures une origine brillante & capable d'augmenter un concours d'autant plus utile à la communauté, qu'il en résultoit une foire qui devint par la suite une des plus célèbres du Royaume?

C'est en partie sur une autorité si méprisable que se fonde la tradition de cette prétendue Croisade, conduite par Charlemagne à Jérusalem, pour rétablir le patriarche Jean sur son siège. Mais cette source de l'erreur n'est pas la seule: d'autres motifs, que nous exposerons dans l'article suivant d'après M. de Foncemagne, contribuèrent à mettre en vogue l'opinion de ce voyage chimérique. On se croyoit en droit de le conclurre de quelques faits connus & très-célèbres alors: la conséquence n'étoit rien moins que nécessaire; mais on n'avoit garde de la soumettre à un examen rigoureux, dans des siècles où le goût des Croisades étoit généralement répandu. C'étoit en quelque sorte relever ces pieuses & frivoles expéditions, que d'en supposer une première conduite par le héros de l'Occident.

*Annales Eccléf.
de France.*

Le P. le Cointe avoit déjà remarqué que toutes les Eglises dont l'auteur de cet ouvrage fait assister les Evêques à la cérémonie d'Aix-la-Chapelle, étoient alors gouvernées par des Prélats d'un nom tout différent; il s'en tient à cette preuve qui suffit pour démontzer la supposition. Celles de M. l'abbé Lebeuf ont de plus le mérite d'en indiquer le temps, le lieu & l'auteur: les remarques qu'il fait à ce sujet, tirées de faits ou d'usages peu connus, deviennent entre ses mains des principes applicables à la discussion de plusieurs autres points de critique, & des modèles de la manière d'y procéder.

*Expédition de
Charlemagne
en Espagne.*

II. Le roman de cette entreprise, attribué, comme nous

l'avons dit, à Turpin, diffère du premier en ce que l'auteur, au lieu d'y garder l'*incognito*, comme le précédent, affecte toujours d'y faire parler l'archevêque de Reims, dont il usurpe le nom. Autre différence, plus essentielle encore, c'est que la fiction pose du moins sur un fondement réel; il est certain que Charlemagne a passé les Pyrénées, & qu'il a fait la guerre en Espagne. Ce sont-là les deux faits que le faux Turpin déguise & surcharge d'une infinité de circonstances imaginaires.

C'est sans doute parce que le fonds du récit étoit véritable que ce second roman a eu plus de vogue que le premier, & que les exemplaires manuscrits s'en sont multipliés davantage. Les annales du temps, la vie de Charles par Eginard, & d'autres écrits faisoient mention des victoires de ce Prince en Espagne: un poète Saxon les avoit célébrées dans un ouvrage en vers hexamètres, composé vers la fin du ix.^e siècle; & ces faits, par-là transmis aux siècles suivans, avoient de plus acquis une célébrité populaire, à l'aide de quelques chansons qui en perpétuoient la tradition dans nos provinces. Ainsi le peuple, déjà plein de cette idée, ne pouvoit manquer de recevoir avidement une relation plus circonstanciée d'un voyage depuis long-temps célèbre.

Le plus ancien auteur qui paroisse avoir connu le roman de Turpin, est Rodulfe Tortaire, moine de S.^t Benoît, dont M. l'abbé Lebeuf a parlé dans une autre Dissertation (b). Cet écrivain, dans un de ses poèmes latins, composé d'après le roman d'*Amicus* & d'*Amilius*, donne à l'un de ses héros (c)

(b) Voyez dans ce volume le *Mémoire sur les antiquités du diocèse de Bayeux*. Mém. p. 489.

(c) Nous citerons ici les vers où le Poète parle de cette fameuse épée.

Ingreditur patrium gressu properante cubiculum,

Diripit à clavo clamque patris gladium:

Rutlandi fuit iste, viri virtute potentis,

Quem Patruus magnus Karolus huic dederat.

Et Rutlandus eo semper pugnare solebat,

Millia pagani multa necans populi.

142 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

l'épée que le généreux Rolland avoit reçue de Charlemagne, & Rolland est qualifié dans ce poëme, comme dans Turpin, de neveu de l'Empereur.

Le même roman se trouve inséré tout entier dans la vie de Charlemagne, compilée vers l'an 1170 par un Anonyme peu de temps après la canonisation de ce Prince, requise en 1166 par l'empereur Frédéric I.^{er} surnommé Barbe-rouffe. L'Anonyme dit avoir trouvé cet ouvrage de Turpin dans l'abbaye de S.^t Denys parmi les chroniques des François; mais il ne dit pas si le manuscrit étoit d'une écriture ancienne ou nouvelle. C'est dans la même source qu'Arnold, comte de Guines, avoit puisé la connoissance des mêmes histoires.

*Præfat. in lib.
III.*

*Duchêne, hist.
de la maison de
Guines, p. 159.*

*Cod. Reg.
5452.*

Geoffroi, prieur du Vigeois en Limosin vers l'an 1200, fit venir d'Espagne cet ouvrage comme une pièce inconnue dans son pays, & pleine de détails dont presque aucun ne se trouvoit dans les chansons des Jongleurs. Il corrigea cet exemplaire très-défectueux, en fit une copie plus exacte & mit à la tête une préface qu'il adresse à l'abbaye de S.^t Martial & à tout le clergé du Limosin.

*Codex Sancti
Martialis Le-
nov. 142.*

*Cod. Col. Na-
var. 234, fol.
287.*

*Mém. Acad.
t. XVII, page
737.*

Le roman de Turpin se répandit de plus en plus dans le XIII.^e siècle, depuis la traduction qu'on en fit en langue vulgaire. Ce fut sur l'exemplaire latin conservé dès l'an 1160 à S.^t Denys, que cette traduction en prose françoise se fit l'an 1206 par les soins de Renaud comte de Boulogne. Ce fait est énoncé dans un des manuscrits de ce temps-là. L'année suivante Michel de Harnes (*d*) en fit faire une seconde traduction: la preuve de ces dates est renfermée dans les prologues mêmes de ces traducteurs dont M. l'abbé Lebeuf a parlé dans un autre Mémoire.

En suivant par ordre chronologique les fables de Turpin,

(*d*) Ce Michel de Harnes, qu'on auroit pu prendre pour un personnage supposé, vivoit effectivement alors. Nous avons dans le tome III du *Gallia Christiana*, colonne 97, une requête qu'il présenta l'an 1204 à l'évêque d'Arras, au sujet de la fon-

dation d'un couvent de filles de l'ordre de Cîteaux, faite à Brelle par sa mère, veuve d'un connétable de Flandre. L'historien Rigord le met au nombre de ceux qui furent blessés à la bataille de Bouvines en 1214. Voyez *Duchêne*, t. V, p. 60.

nous les trouvons citées en 1224 par un de nos écrivains, comme une des sources dans lesquelles il puisoit alors pour la continuation latine d'une histoire de France qu'il pouſſoit jusqu'à ſon temps.

Cod. Victor.
419.

Il eſt inutile de citer la foule des chroniqueurs & des abrégiateurs de notre hiſtoire qui font le même uſage de ce roman : mais un monument ſingulier de l'idée ſuperſtitieufe qu'on ſ'en formoit encore du temps de Charles V, ce ſont les bas reliefs de deux flacons d'or donnés par ce Prince à l'empereur Charles IV lorsqu'il reçut ſa viſite à Paris. L'Orfèvre avoit représenté ſur ces vaſes, S.^r Jacques montrant à Charlemagne la route des pays qu'il devoit conquérir au-delà des Pyrénées : c'eſt le ſujet du premier chapitre de Turpin. Les Eccléſiaſtiques n'étoient pas plus éclairés que les Artiſtes. Robert, évêque de Sénez, dans un ouvrage qu'il compoſa pour l'éducation de Charles VI, lui parle des démons qui accoururent à Aix-la-Chapelle au moment de la mort de Charlemagne, & de l'apparition ſoudaine de S.^r Jacques qui vint auffi-tôt pour leur diſputer l'âme de ce Prince. De pareilles fables édificioient apparemment nos ayeux : elles peuvent être pour nous un ſujet de réflexions.

Vie de Charles V, par Chriſtine de Piſan, l. III, c. 46.

Speculum morale Regium.

Cod. Reg. Ms. 5372, fol. 53.

Ce que nous avons dit ſur les lieux où parut d'abord l'ouvrage de Turpin, en fixe à peu près l'époque. Il eſt vrai qu'à la rigueur ce roman auroit pû demeurer pendant trois cens ans caché dans quelque bibliothèque, & que le temps de la découverte d'un écrit n'indique pas toujours celui de ſa compoſition. Mais cette preuve n'eſt pas la ſeule qu'allègue M. l'abbé Lebeuf : différens paſſages extraits de cette hiſtoire démontrent qu'elle ne peut être ni du ſiècle de Turpin mort plus de vingt ans avant Charlemagne, ni même du ſiècle où mourut ce Prince.

1.^o L'auteur, en parlant d'Oger le Danois, qu'il met au nombre des compagnons de l'Empereur, ajoute que ce paladin dont il fait un roi de Danemarck, fit à la tête de dix mille guerriers qui combattoient ſous ſa bannière, des exploits

merveilleux dont *le bruit s'est (e)*, dit-il, *conservé jusqu'à nos jours* : expression qui désigne un intervalle entre les faits & le récit.

2.^o Il se sert d'un terme pareil, un peu plus bas, en louant la persévérance des peuples de la Galice dans la Foi orthodoxe, depuis que, selon lui, Charlemagne avoit chassé les Sarrafins de cette province. Cette persévérance n'auroit pas dû l'étonner, s'il eût été contemporain de Charlemagne.

3.^o Il désigne la Lorraine par le nom de *Lotharingia*, qui n'est connu que depuis le milieu du x.^e siècle.

4.^o Quelques seigneurs de la Cour de Charlemagne portent dans ce roman des noms de terres (*f*) ; & l'usage de ces noms n'étoit point encore établi du temps de ce Prince.

5.^o Pour comparer ceux de ces guerriers, qui moururent dans l'expédition sans être tués par les Sarrafins, aux Saints honorés comme Martyrs, quoiqu'ils n'aient pas répandu leur sang pour la Foi, il se sert des expressions employées vers l'an 930 par Odon abbé de Clugni, dans l'office de S.^t Martin de Tours.

6.^o Cet emprunt d'une phrase de la liturgie Romaine, fait voir que l'auteur écrivoit depuis l'an 1066 ; parce que cette liturgie ne fut adoptée dans l'Espagne que sous le règne d'Alphonse VI. La force de cette preuve, qui est ici par anticipation, dépend de celles que M. l'abbé Lebeuf donnera dans un moment, que l'auteur étoit Espagnol.

7.^o Cet auteur, parlant de la Musique que Charlemagne, à ce qu'il dit, fit peindre allégoriquement sur les murs de son palais avec les autres arts libéraux, la définit (*g*) un chant écrit sur quatre lignes. Ce mot seul indique nécessairement la

(e) Voici le passage latin : *Ogerius rex Daniæ cum decem millibus pug-natorum ; de quo usque in hodiernum diem vulgo canitur quod innumera fecerit mirabilia.*

(f) Tels sont entre autres *Milo de Angulariis*, *Arnaldus de Bel-landa*, *Reinaldus de Albâ Spinâ*,

Gualterius de Turmis, *Berardus de Nublis.*

(g) C'est ce qu'on doit conclure de cette phrase dont il se sert. *Et sciendum quod non est cantus secundum musicam, nisi per quatuor lineas scribatur* ; termes qu'il répète un peu plus bas.

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. 145
fin du XI.^e siècle, puisqu'on fait que l'usage de noter le
chant ne fut introduit qu'alors par Gui Aretin que cette in-
vention a rendu célèbre.

Toutes ces raisons prouvent que M. de Marca qui fait
remonter au X.^e siècle la composition de cet ouvrage sup-
posé, lui donne une date trop ancienne. Il se fonde sur l'au-
torité d'un archiprêtre de Tolède, nommé *Julien*, qui citoit
en 1160 un exemplaire de ce roman conservé depuis long-
temps à S.^t Denys; mais outre que les fabricateurs d'une
pareille histoire ont pû donner au parchemin comme au carac-
tère du manuscrit, une fausse apparence d'antiquité, le témoi-
gnage de Julien est détruit par les preuves que Nicolao
Antonio a données que tous les écrits imprimés en 1628
sous le nom de cet Archiprêtre, sont en effet du Jésuite
Espagnol la Higuerra. Cependant on ne peut reculer l'époque
de ce roman au-delà du XI.^e siècle. M. l'abbé Lebeuf en
cite un trait, qui prouve qu'au temps de l'auteur on ne con-
noissoit encore dans l'Occident qu'une espèce de Moines,
savoir, les *Moines Noirs*; mais que le nom & l'ordre des
Chanoines réguliers y étoient déjà connus. Cet écrivain,
parlant d'un banquet royal auquel il fait assister un prince des
Sarrasins converti par l'Empereur, ajoute que près de la
table de Charlemagne on en avoit dressé d'autres pour des
personnes dont l'habillement excita la curiosité du nouveau
profélyte, & que Charlemagne répondit à ses questions, que
ceux qu'il voyoit vêtus de noir étoient des *Moines*, & que les
autres vêtus de blanc s'appeloient *Chanoines réguliers*. L'Ordre
de ceux-ci prit au plus tard naissance dans les dernières années
du XI.^e siècle. C'est aussi dans cet intervalle qu'on vit paroître
quelques Saducéens modernes qui nioient la résurrection; ce
qui fit inventer la fable à laquelle on attribue communément
la retraite de S.^t Bruno & l'origine des Chartreux. De-là
viennent les professions de foi sur cet article tant de fois
réitérées par les capitaines de Charlemagne, à qui l'auteur
prête les paroles de Job, en leur faisant ordonner des prières
pour les morts, & d'abondantes aumônes pour les monastères.

Hist. Tome XXI.

. T

Hist. de Béarn,
t. II, c. 6, n. 6.

Bibliot. Anc.
Espag. tom. II,
pag. 28.

Bibliot. du
Dauphiné.

Oudin Script.
t. II, p. 69.

Gui Allard qui croit cet ouvrage de l'an 1092, est donc assez bien fondé dans son sentiment; mais il se trompe lorsqu'il en fait auteur un moine de S.^t André de Vienne sur le Rhône: Oudin ne l'attribue pas avec plus de fondement au pape Calixte II, duquel il cite une lettre supposée. Le fabricant du roman étoit Espagnol & travailloit en Espagne.

En effet, des traits sans nombre prouvent que l'auteur, par un faux zèle pour sa patrie, n'eut d'autre objet, en prenant la plume, que de relever l'honneur de ce Royaume. On voit S.^t Jacques y conduire Charlemagne, ce Prince reconnoître les bontés de son guide par une dévotion particulière, le siège de Compostèle élevé par ses ordres au rang de Patriarchat, & cette prétendue chaire de S.^t Jacques le Majeur n'ayant de supérieure que celle de S.^t Pierre à Rome, ni d'égale que celle de S.^t Jean à Ephèse. Ce n'est pas tout: l'auteur fait étudier son héros en Espagne; enfin c'est de ce pays que Géoffroi du Vigéois tira, comme nous l'avons dit, le premier exemplaire du roman. Joignons à tous ces motifs que l'Espagne est le berceau d'un grand nombre d'ouvrages supposés, comme des fausses décrétales, des fausses chroniques de Dexter, des prétendues histoires qui portent le nom de Luitprand. Cette considération suffiroit presque pour lui attribuer aussi le roman de Turpin.

Les réflexions morales qu'y fait souvent l'anonyme Espagnol, & les leçons qu'il donne aux Réguliers, déterminent M. l'abbé Lebeuf à croire qu'il étoit lui-même engagé par des vœux: c'étoit, selon toute apparence, en qualité de Chanoine. On doit le présumer des éloges que Charlemagne prodigue aux Chanoines réguliers, & de la qualification de règle Canoniale qu'on y donne à la règle de S.^t Isidore de Séville, quoiqu'effectivement ce fût une règle Monastique.

Sur le roman
de Philomena.

III. Reste à fixer l'âge & l'auteur du roman de *Philomena* (h), qu'on a cru long-temps le plus ancien des trois

(h) Cette pièce est intitulée de *captione Carcaffona & Narbena*, & *construcone monasterii Craffen-* | *sis*. Elle porte le nom de *Philomena*, parce que c'est sous ce nom que l'auteur désigne l'historiographe prétendu

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. 147
dont nous parlons, & qui néanmoins est certainement le
plus moderne.

Pour montrer que cet ouvrage ne peut être du temps
de Charlemagne, on s'est contenté jusqu'à présent de remar-
quer qu'on y parle des douze Pairs de France, du comte
de Flandre & de la ville de Montauban qui ne fut bâtie
qu'en 1144; mais à cette preuve on en peut ajouter bien
d'autres rassemblées par M. l'abbé Lebeuf.

1.^o Le barbarisme (*i*) rampant du langage démontre la
nouveauté de cette légende dont l'original est latin; car ce
défaut dans le style est opposé diamétralement à l'obscurité
pompeuse & au ton empoulé des écrivains du temps de
Charlemagne.

2.^o La Géographie de cet auteur annonce de même un
temps moins reculé. Pour désigner la Normandie, il se sert
du terme latin de *Normannia*, connu seulement depuis le
XII.^e siècle: il y fait mention d'un fauxbourg de Saint-Omer,
ville qui ne subsistoit pas au temps qu'il décrit; il parle d'un
évêque de S.^t André en Ecosse, Evêché dont la fondation
est postérieure à Charlemagne; & d'un évêque de S.^t Lifier
lieu pour lors très-obscur, & qui ne fut décoré d'un siège
épiscopal qu'après l'an 1151. Enfin, dans l'énumération des
troupes de Charlemagne, on trouve des corps de Picards,
Picardorum, nom qui, suivant M. du Cange, n'existoit pas
avant le XIII.^e siècle. Nicolas de Braie s'en est servi le pre-
mier dans la vie de Louis VIII, qu'il dédia en 1228 à
Guillaume évêque de Paris.

3.^o L'auteur parle de l'élévation de l'Hostie pendant la

de Charlemagne, auquel il a prêté sa
plume. « Charlemagne manda pour
» lors, dit-il, Philomena son histo-
» riographe, & lui ordonna d'insérer
tous ces faits dans son histoire: »
tunc Carolus vocavit Philomenam
magistrum historiæ, & dixit quod
totum hoc poneret in historiâ.

(*i*) Voici quelques exemples pris
au hasard de ce latin barbare. *Assail-*

livinus apud Ylerdam & apud Bar-
balaguiet & non fuimus ausi ultra
ire. Rolandus fecit fieri Mo-
nasterium in Capremontium Ross-
lionis. In veritate beatum
Georgium mittet nobis Deus. . . .
Papa dabit sibi suum Palafredum
album sellatum. Cum equis
bene cinglatis.

Messe, & de l'abstinence du samedi : deux usages qui ne remontent point au-delà du XII.^e siècle. Il met dans la bouche de Charlemagne, une prière (*k*) tirée du petit office de la Vierge qui ne fut établi qu'à la fin du XI.^e siècle, du temps de la première Croisade. Dans une messe solennelle qu'il fait célébrer par le Pape, il lui donne pour diacre l'archevêque de Reims, & pour sous-diacre l'évêque de Carcassonne. Or les Prélats du temps de Charlemagne, auroient cru déroger par de pareilles fonctions à leur caractère.

4.^o Les usages civils ou militaires auxquels l'auteur fait allusion, ne sont pas moins modernes par rapport au siècle où il se place. En décrivant un hommage prétendu que Charlemagne fit rendre au monastère de la Grasse, il s'exprime dans un langage inconnu sous le règne de ce Prince. Toutes les fois qu'il décrit un combat, il substitue aux termes naturels de *bataille*, *choc*, *rencontre*, *action*, celui de *tournois*, familier sans doute au temps où il vivoit, mais certainement inconnu au siècle de Charlemagne : enfin il donne le nom de *Communes* aux troupes qui firent le siège de Narbonne. On sait que l'institution des Communes est du règne de Louis VII ; celle de Sens la plus ancienne de toutes, a pour date l'an 1146.

Pour être en droit d'attribuer cet ouvrage à un moine de l'abbaye de la Grasse, il suffit d'observer, avec M. l'abbé Lebeuf, que l'écrivain ne cesse de relever les prérogatives & les droits prétendus de ce monastère ; qu'il le suppose fondé par Charlemagne pour des Nobles ; qu'il en fait faire un éloge pompeux par le pape Léon III, qui le soustrait à la juridiction de l'Evêque pour le soumettre immédiatement à celle du souverain Pontife.

L'original de ce roman paroît avoir d'abord été Gascon ou Espagnol ; & la traduction latine est vrai-semblablement du temps de Bernard III abbé de la Grasse sous S.^t Louis.

(*k*) Charlemagne s'occupant, dit l'auteur, à bâtir le monastère de la Grasse, un courrier vint lui apprendre que seize Rois marchaient contre lui ; à cette nouvelle l'Empereur s'écria : *Virgo Dei Genitrix, sis hodie nobis Auxiliatrix*.

Le pape Clément IV prétendant contre ce Prince que le comté de Melgueil relevoit de l'Eglise Romaine, soutenoit que les Papes avoient plus contribué que nos Rois à chasser les Sarrafins des provinces méridionales de France; & cette assertion chimérique, il l'appuyoit en partie sur des anciennes histoires de la prise de Narbonne, au nombre desquelles on doit compter le *Philomena*, composé dans le XII.^e siècle pour faire valoir en même temps les prétentions d'une abbaye particulière & celles de la Cour de Rome.

Au reste, si l'on doit reprocher aux Moines les trois fausses légendes dont nous venons de donner la notice, & tant d'autres qu'on pourroit citer encore, il est de l'équité de leur savoir gré de tout ce qu'ils ont fait d'utile pour l'histoire, soit en composant des chroniques, soit en nous conservant des manuscrits. Pour deux ou trois faussaires que le Cloître a produits dans l'espace d'un siècle, on lui doit plus de trente écrivains recommandables par la vérité des faits qu'ils nous ont transmis à titre de chroniqueurs, de compilateurs ou de copistes : c'est la réflexion par laquelle M. l'abbé Lebeuf termine son Mémoire.

E X A M E N

DE LA TRADITION HISTORIQUE

touchant le voyage de Charlemagne à Jérusalem.

Nous avons vû, dans l'article précédent, que la tradition d'un voyage de Charlemagne à Jérusalem, étoit une des erreurs le plus généralement répandues dans les siècles d'ignorance; & que dans le cours du XI.^e siècle, un moine de S.^t Denys, par des vûes d'intérêt, saisit cette opinion populaire, dont il fit le sujet d'un roman plein de détails aussi frivoles que le fonds en étoit chimérique; mais qui, regardé long-temps comme une histoire véritable, accrédita de plus

en plus l'erreur. Pour éclaircir ce point de critique, il ne restoit plus qu'à remonter aux sources de la tradition fabuleuse dont il s'étoit rendu le commentateur, qu'à suivre le cours & les progrès de cette fable chez les écrivains qui paroissent l'avoir adoptée sur le témoignage de ce garant, qu'à démêler enfin dans l'histoire même, les faits authentiques dont elle a pû tirer son origine; & c'est ce que M. de Fontemagne a fait par les observations suivantes qu'il nous communiqua peu de jours après que nous eumes entendu le Mémoire de M. l'abbé Lebeuf.

Août 1747:

Albéric *des Troisfontaines*, dont la chronique finit en 1241, temps où il vivoit, a recueilli sous l'an 802, les témoignages de quatre écrivains plus anciens que lui, qui déposent du voyage de Charlemagne à Jérusalem; savoir, Hélinand, Gui de Bazoches, *Petrus Comeslor* & Turpin. Hélinand dont la chronique finit en 1204, a vécu quelques années par-delà. Gui de Bazoches qui ne nous est connu que

Chron. Alber.

*Voy. Fabric.
& Voss.*

par les fragmens que nous en a conservés Albéric, mourut en 1203, & *Petrus Comeslor* en 1178. A l'égard de Turpin, ou, pour parler plus exactement, de l'auteur fabuleux qui, sous le nom corrompu de Tilpin archevêque de Reims, a fait une histoire romanesque de Charlemagne, M. l'abbé Lebeuf a fixé son âge dans l'article précédent. Si l'on joint à ses remarques ce qu'en ont dit les savans auteurs de l'histoire littéraire de France, on pourra se former une juste idée de cet ouvrage bizarre adopté long-temps par les écrivains postérieurs, comme auroit pû l'être un monument authentique. Nous aurons occasion d'en parler encore dans un des volumes suivans.

*Hist. litt. de
France, t. IV,
p. 207 & suiv.*

Hélinand raconte avec assez d'étendue le voyage de Charlemagne, qu'il place tout à la fois sous l'an 802 & sous les Empereurs Constantin & Léon; mais s'apercevant ensuite que le temps de ces deux Empereurs ne pouvoit concourir avec l'an 802, il suppose, pour sauver l'anachronisme, que peut-être Constantin & Léon avoient eu deux noms (a).

(a) Voici le passage d'Hélinand tel qu'il se trouve dans la bibliothèque



Gui de Bazoches, plus heureux en conjectures ou mieux instruit qu'Hélinand, rapporte, avec plus de vrai-semblance, le voyage de Charlemagne au temps de l'empereur Nicéphore : *Guido autem nosler*, dit Albéric, *se liberat omni quaestione, & ita prosequitur: Nicephorus, inquit, &c.* L'expression *se liberat omni quaestione*, nous avertit que c'étoit-là une difficulté qui embarrassoit les chroniqueurs, qu'Albéric lui-même la sentoît; & que, selon lui, Gui de Bazoches s'en tiroit par une conjecture.

L'année 802 n'est pas le seul endroit d'Albéric où Gui de Bazoches soit cité à l'occasion du voyage de Charlemagne à Jérusalem. Sous l'an 1096, en parlant de la Croisade de Philippe I.^{er} que l'on regarde communément comme la première, il dit : *Guido verò expeditionem istam Francorum in Turcos vocat secundam, quia Carolus magnus fecit primam.* C'est par la même raison qu'il compte ensuite pour la quatrième celle de Philippe Auguste qui n'est réellement que la troisième.

Petrus Comestor suppose expressément le voyage de Charlemagne dont il rapporte cette circonstance : *Quod Angelus attulit preputium Domini Karolo dum oraret in templo; & quod Karolus illud attulerat Aquisgrani; sed post à Carolo Calvo delatum est inde & positum est apud abbatiam sancti Salvatoris de Carosio, quæ sita est in Aquitaniâ (b).* C'est Charroux

de Cîteaux, où cette chronique est insérée. *De nomine imperatoris Constantini & filii ejus Leonis habetur discordia; nisi forte fuerit uterque binominis.* Bibliot. Cisterc. t. VII. L'éditeur de la chronique ayant inséré dans le texte même une note sur cet endroit, il semble que ce soit Hélinand lui-même qui ait fait cette observation sur sa méprise.

(b) M. de Foncemagne cite le passage d'après Albéric, qui est conforme à un très-ancien manuscrit des Feuillans; à cette différence près que dans le manuscrit on lit : *positum est apud Carosium*, au lieu de *positum*.

est apud abbatiam sancti Salvatoris de Carosio quæ sita est in Aquitaniâ. L'éditeur de *Petrus Comestor* ajoute au manuscrit immédiatement après *Carosium*; *alii dicunt Antwerpæ delatum: nam illic in summâ veneratione habetur.* Il auroit dû avertir que c'étoit une note de sa façon, fondée sur l'opinion de l'église d'Anvers, qui croit posséder la même relique.

M. Thiers, dans son *traité des superstitions*, nomme six Eglises qui se glorifient de cet avantage prétendu; à Rome S.^t Jean de Latran; en France l'abbaye de Charroux au

152 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
sur la Charente qu'Albéric a désigné par l'abbaye du Sauveur
qui y fut fondée au VIII.^e siècle.

Turpin est le quatrième garant d'Albéric; mais celui-ci
se contente d'indiquer le fait par des titres de chapitre qui ne
sont point remplis: *Qualiter*, dit-il, *dominicum sepulchrum adiit;*
& *qualiter dominicum lignum secum attulerit scribere nequeo.*

A ces quatre écrivains, dont le plus ancien est mort en
1178, il faut joindre la chronique (c) latine qui est citée
Tom. V, pag. 216. par les auteurs de la nouvelle collection des historiens de
France, comme ayant été traduite dans les chroniques de
S.^t Denys, d'où M. de Foncemagne conjecture qu'Hélinand,
Gui de Bazoches & les autres ont emprunté ce qu'ils racont-
tent du voyage de Charlemagne. Du moins l'expression
d'Hélinand, *legitur*, suppose qu'il parloit d'après un écrivain
antérieur; & rien ne nous empêche de faire cet honneur à
la chronique latine dont l'auteur parle toujours d'ailleurs
comme originale, & n'indique point (d) de source plus
ancienne où il ait puisé.

Tout ce que racontent les écrivains nommés ci-dessus,
s'y retrouve, à la réserve de la circonstance particulière rap-
portée par le seul *Petrus Comestor*. Mais ce qui doit inspirer
quelque méfiance sur l'ancienneté de la tradition qui regarde
l'abbaye de Charroux, c'est qu'il ne s'en voit aucunes traces,
ni dans les chartes concernant cette Abbaye, qui ont été publiées

diocèse de Poitiers; un monastère du
diocèse de Châlons qu'il ne nomme
pas, & Coulomb près Nogent-le-
Roi; en Allemagne, Hildesheim,
& Anvers dans les Pays-bas. Tome I,
page 109, tome II, page 115.

Les R. P. Feuillans de Paris ont
dans leur bibliothèque deux manu-
crits de *Petrus Comestor*; le plus
ancien des deux paroît à M. de
Foncemagne être à peu près du temps
de l'auteur: le passage cité se trouve
dans l'*histoire E'vangélique*, à l'article
de la *Circoncision de J. C.*, édition
de Lyon, 1543.

(c) Cette chronique latine n'est

autre que le roman du voyage en
Terre sainte, dont nous avons rendu
compte d'après M. l'abbé Lebeuf
dans la première section de l'article
précédent.

(d) Cependant au chapitre XI,
en parlant du château de *Limedon*,
où les reliques opérèrent plusieurs
miracles, l'auteur dit: *ce Chastel fist*
li empereres refaire & repareilleir....
là sont escrit certainement presque
tout li fait que il fist outre le rym
en son tans. Auroit-il voulu indiquer
une chronique rédigée à Limedon,
qui pouvoit être connue de son temps?

par

par les auteurs du *Gallia Christiana*, ni dans des vers composés exprès par Théodulphe (e), évêque d'Orléans, en l'honneur du même monastère, ni dans la chronique d'Ademar (f) qui parle avec assez d'étendue de l'abbaye de Charroux, & en particulier d'un morceau de la vraie Croix qu'on y conservoit.

Après avoir ainsi donné la suite chronologique des écrivains qui nous ont transmis les détails du voyage prétendu de Charlemagne à Jérusalem, M. de Foncemagne revient au voyage même, & cherche quelle a pû être l'origine de cette tradition fabuleuse. Il a dit plus haut que la chronique latine qui a été fondue dans celle de S.^t Denys, & qu'on ne peut faire remonter au-delà du XI.^e siècle, paroïssoit être le premier monument où il en soit fait mention. Il y a beaucoup d'apparence que c'étoit originairement une tradition non écrite, fondée sur le récit des premiers pèlerins de Jérusalem. L'auteur de la chronique le donne positivement à entendre, lorsque parlant, au chapitre v, de l'oiseau miraculeux qui adressa la parole à Charlemagne, & qui le remit dans le chemin d'où il s'étoit écarté, *Encore*, ajoute-t-il, *dient li pèlerin que il oient aucune fois les oiseaux du pays parler en tele manière ; & plus que li païsant & les gens du pays témoignent que puis que Challemaines li Grant fu au pays , à celle voie ne fu que celle maniere d'oïsaux ne chantaissent ce chant , aussi comme par accoutumance.*

M. de Foncemagne n'est point étonné que des pèlerins soient, à cet égard, tombés dans l'erreur, & qu'ils aient crû

(e) Théodulphe, évêque d'Orléans sous le règne de Louis le Débonnaire, a fait un petit poëme en l'honneur de l'abbaye de Charroux, qu'il nomme *Carrof*, en avertissant que c'est le nom Celtique : *Galli vocitant cognomine Carrof*. Le poëte fait valoir dans ses vers tout ce qui contribue à la décoration de l'Abbaye qu'il célèbre. *Eniter hic (locus) rutilo sanctorum pignore fretus ; &*

Hist. Tome XXI.

plus bas, *hoc (opus) fulvo argento geminisque exornat, & auro : affluit & libris, vestibis atque sacris*. En parlant des choses précieuses & des reliques des Saints qu'on y conservoit, eût-il omis le S.^t Prépuce, qu'on nommoit autrefois à Châlons le S.^t *Précipuce* !

(f) Ademar vivoit au commencement du XI.^e siècle : voyez *Labbe, bibliot. des MSS. t. II, p. 165.*

de bonne foi que Charlemagne avoit été avant eux à Jérusalem. En arrivant dans cette ville ils y trouvoient un hôpital, une église & une bibliothèque, établis pour les François que la dévotion y attireroit. C'est un fait que nous apprenons du moine Bernard (g) écrivain du 1x.^e siècle, de qui nous avons la relation du voyage qu'il fit à Jérusalem en 870. *Ibi habetur hospitale in quo suscipiuntur omnes qui causâ devotionis illum adeunt locum, lingua loquentes romana; cui adjacet ecclesia in honore sanctæ Mariæ, nobilissimam habens bibliothecam studio prædicti Imperatoris.* Il n'en falloit pas davantage pour mettre des gens grossiers & peu instruits, en droit de conclurre que Charlemagne avoit fait par lui même ces divers établissemens. Guillaume de Malmesburi mort vers l'an 1143, cite cet endroit de la relation du moine Bernard, & n'exclut point, par les termes qu'il emploie, la fausse conséquence des pèlerins: *Legi ego in scripto Bernardi monachi, quod abhinc annis 250, id est anno Incarn. 870, idem Jerosolymam profectus hospitatus fuerit in Xenodochio quod gloriosissimus Carolus M. construi jusserat; ubi & bibliothecam ingentis impensæ compegerat (h).*

A ce premier fondement de l'opinion dont il s'agit, notre

(g) Le P. Mabillon est le premier qui ait publié cet ouvrage du moine Bernard, dans le III.^e siècle Bénédictin, *partie 1, page 522.* Voyez sur cet écrivain l'histoire littéraire de la France, *t. V, p. 375.* Voyez aussi Fabricius, *Bibliot. m.d. æv.* & corrigez-y deux fautes en quatre lignes; l'une sur l'âge de Bernard qu'il place en 970, & qu'il auroit dû placer en 870, comme M. de Fontemagne le prouvera dans la note suivante; l'autre dans ce qu'il ajoute: *Anglum natione existinavit Pithæus.* Pithou, que cite Fabricius, n'avoit pas lû l'ouvrage de Bernard, qui dit au commencement: *Francia vero est nativitatis meæ locus.*

(h) Albéric des Troisfontaines a

connu ce fait; soit qu'il l'ait emprunté de Guillaume Malmesburi, soit qu'il l'eût pris immédiatement dans l'ouvrage de Bernard. Il ne cite ni l'un ni l'autre: mais il se trompe quand il le rapporte à l'an 970 au lieu de 870 comme Guillaume; c'est une erreur d'un siècle. Bernard lui-même dit au commencement de sa relation, qu'il reçut en partant la bénédiction du pape Nicolas: c'est Nicolas I, qui monta sur le S.^t Siège en 858, & mourut en 867. Ainsi, en rapportant à la dernière année de son Pontificat le voyage de Bernard, il y auroit encore un mécompte de trois ans dans le calcul de Guillaume de Malmesburi, qui le place en 870.

Académicien ajoute trois faits de l'histoire de Charlemagne, qui purent y donner lieu ou l'autoriser.

1.° Eginhart rapporte que les libéralités de ce Prince ne se bornoient pas aux pays de sa domination, & qu'elles s'étendoient *au-delà des mers jusqu'en Syrie, en E'gypte, en Afrique, à Jérusalem*, où sa charité compatissante portoit des secours aux Chrétiens opprimés.

Eginh. c. 27.

2.° Le même historien dit ailleurs que le roi de Perse (il veut dire le Calife Haroun) ayant reçu les Envoyés de Charlemagne qui venoient offrir, de la part de leur Maître, de riches présens au sépulcre du Sauveur, lui céda tous ses droits sur ce lieu sacré. *Sacrum illum & salutarem locum ut ejus potestati adscriberetur, concessit.*

Idem, cap. 16.

3.° Enfin tous les annalistes s'accordent à nous apprendre que Charlemagne étant à Rome y reçut les clefs du saint Sépulcre, de la sainte Montagne & de la ville, que le patriarche de Jérusalem lui envoya par deux Moines. *Claves sepulcri Domini, claves etiam civitatis & montis cum vexillo detulerunt.*

*Recueil des
hist. de France,
tome V.*

La première idée que présentent ces faits, nous ne disons pas lus dans les sources, mais racontés; c'est que le roi de Perse & le patriarche de Jérusalem traitèrent Charlemagne comme s'il eût été Souverain des saints lieux; & que ce Prince y exerça réellement des actes de souveraineté par les pieux établissemens qu'il y fonda pour ses sujets. Celle qui s'offre ensuite aussi naturellement, & qui paroît être une conséquence de la première, c'est que Charlemagne avoit sans doute passé les mers pour délivrer les saints lieux du joug des Infidèles. Auroit-il donc négligé d'en rapporter le butin le plus précieux que lui livroit sa conquête, les instrumens de notre salut? De-là sont nées les traditions adoptées par Hélinand, Albéric & tant d'autres sur la vraie Croix, la sainte Épine, le saint Clou. A mesure qu'elles se sont répandues, les reliques se sont multipliées, soit au gré des pèlerins qui ont dû se plaire à orner de circonstances merveilleuses le récit de leurs voyages, soit à proportion de l'intérêt que les

156 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
chroniqueurs eux-mêmes pouvoient avoir d'accréditer un
objet particulier de dévotion.

Le P. Lecoinge avoit déjà montré, dans ses annales ecclésiastiques sur l'an 800, la fausseté de l'opinion que nous venons d'examiner; mais il n'en avoit point, comme M. de Foncemagne, recherché l'origine & les suites.

P R E C I S

D'une longue suite de Mémoires historiques & géographiques, dans lesquels on examine si le Rhône appartient à la province de Languedoc.

LA longueur du traité que des motifs infiniment louables ont fait entreprendre à M. de Nicolaï sur cette importante question, la nature de l'objet qui sembloit plus du ressort des Jurisconsultes que des historiens, & celle des discussions presque infinies auxquelles l'auteur se livre dans le cours de ses Mémoires; discussions essentielles à son but, mais étrangères pour la plupart à l'Académie, ne nous permettent pas d'imprimer en entier cet ouvrage, qui formeroit seul un volume; & nous sommes obligés de nous borner à l'annoncer au public, comme nous avons annoncé plusieurs morceaux de M. Fréret & de M. Secousse, qui ne peuvent être donnés que séparément à cause de leur étendue. A cette annonce générale nous joindrons un précis très-sommaire, dans lequel nous tracerons le plan du travail de M. de Nicolaï, & nous en indiquerons le résultat.

Les rivières aussi-bien que les montagnes, semblent être des bornes que la Nature a posées elle-même pour fixer le territoire des peuples différens. En général les rivières appartiennent également aux contrées qu'elles séparent : c'est le principe de tous les auteurs qui traitent du droit public. Suivant cet axiome universellement reconnu, qui néanmoins souffre des exceptions,

M. de Nicolai croyoit que la partie du Rhône qui coule entre la Provence & le Languedoc, appartenoit moitié par moitié à ces deux provinces: mais en lisant les nouveaux historiens de Languedoc, il s'est aperçu que ces savans Bénédictins y vouloient comprendre le Rhône & l'enlever entièrement à la Provence. L'intérêt de la patrie, & plus encore l'amour du vrai, l'ont engagé dans l'examen de ce point de Géographie: examen laborieux, immense, & qui demande autant de critique que de recherches, puisqu'il embrasse tout ce qui s'est écoulé de siècles & succédé de révolutions depuis les temps antérieurs à la conquête des Gaules par les Romains, jusqu'à la réunion de la Provence à la Couronne sous le règne de Louis XI. Tous les faits relatifs au Rhône, arrivés pendant ce long espace, & tous les ouvrages historiques qui peuvent en donner la connoissance ou l'éclaircissement, de quelque genre qu'ils soient, auteurs anciens ou modernes, écrivains ecclésiastiques, annalistes, chroniqueurs, poètes, romanciers, jurisconsultes, diplomes, lettres de Princes, de Rois ou d'autres Souverains, chartes d'Abbayes, titres particuliers de villes ou de terres, en un mot toutes sortes d'actes & de monumens entrent dans le plan de M. de Nicolai. Il envisage cet objet dans toute son étendue; il en parcourt toutes les branches; il approfondit tout; il discute les questions incidentes comme les principales: non content des preuves décisives, il ne néglige ni les inductions ni les probabilités; il rassemble jusqu'aux moindres conséquences des principes qu'il a posés, prévient toutes les objections, n'en laisse aucune sans réplique; & cette longue suite de faits & de raisonnemens, enchaînés avec méthode, amène une conclusion diamétralement opposée aux prétentions des historiens du Languedoc. Il en résulte que cette province, loin de posséder en propre la portion du fleuve dont il s'agit, n'en partage pas même la propriété avec la Provence, à qui elle appartient exclusivement.

Dans le cours de deux ans, c'est-à-dire, depuis la fin de 1746 jusqu'à celle de 1748, M. de Nicolai nous a communiqué, à différentes reprises, les quatre premières parties

158 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
de son ouvrage. Chacune de ces parties forme un long Mé-
moire dont la lecture a rempli plusieurs de nos séances.

Première partie
18 Novembre
1746.

A la tête de la première est un discours préliminaire dans lequel l'auteur expose son sujet, & rend compte de ses principes & des sources dans lesquelles il a puisé. Cette partie nous présente *l'état du Rhône sous les Gaulois & sous les Romains jusqu'au milieu du v.^e siècle de l'ère Chrétienne*. L'auteur établit que pendant cet intervalle le Rhône a toujours dépendu des peuples dont les cités sont à la rive gauche de ce fleuve. Nous n'avons pas besoin d'avertir que la Provence est à la gauche & le Languedoc à la droite. Notre Académicien rassemble avec soin tout ce qui peut déterminer les limites de chacune de ces cités, & montre qu'il n'y en avoit aucune dont le territoire ne s'étendît de l'autre côté du Rhône. Les Savans conviennent que les Romains ne changèrent point les limites des peuples qu'ils avoient soumis, & qu'à l'établissement de la religion Chrétienne les bornes de chaque diocèse furent celles de chaque cité. Il y a quatre villes Épiscopales à la gauche du Rhône, depuis Lyon jusqu'à la mer; Vienne, Valence, Avignon & Arles: de ces quatre diocèses il n'en est aucun qui ne s'étende aussi à la rive droite. Dans le moyen âge l'église d'Arles avoit la juridiction temporelle sur la partie de son diocèse qui est à la droite du Rhône. De tous les Evêchés qui sont à la droite, celui de Viviers est le seul qui s'étende à la gauche: mais il a toujours été soumis pour le spirituel à la métropole de Vienne; ce qui marque dans l'origine une dépendance pour le civil.

Lorsqu'à la fin du III.^e siècle la province Romaine eut été partagée en deux parties, dont l'une retint le nom de Narbonnoise, & l'autre prit celui de Viennoise, le Rhône appartint à cette dernière. Suivant les plus anciennes notices, soit civiles, soit ecclésiastiques, le diocèse de Viviers, & ce que les quatre cités ou diocèses nommés ci-dessus avoient à la droite du Rhône, faisoient partie de la Viennoise. Par une conséquence nécessaire le lit du Rhône étoit donc renfermé dans ce gouvernement.

On voit par les actes de S.^t Ferreol, qui souffrit le martyre à Vienne en 304, que l'autorité du gouverneur de la Viennoise s'étendoit sur la rive droite du Rhône. Ce Magistrat le fit poursuivre au-delà du fleuve qu'il avoit traversé pour s'enfuir: c'est une preuve que le Rhône alors ne servoit point de borne à la Viennoise, & que les terres situées de l'autre côté en dépendoient; car chez les Romains rien n'étoit plus sévèrement défendu à tout Magistrat, que d'entreprendre sur la juridiction d'un autre.

Le préfet de la flotte du Rhône faisoit sa résidence dans la ville de Vienne ou dans celle d'Arles. Les fonctions de ce Préfet, qui jusqu'à présent n'avoient point été connues, fournissent à M. de Nicolaï de nouvelles preuves: mais le détail de ces fonctions, détail curieux & tout neuf, non plus que les inductions qu'il en tire, n'est point susceptible d'extrait. Il faut les lire dans l'ouvrage même que nous exhortons l'auteur à publier, comme un monument de son zèle & de ses connoissances, auquel les Etats de Provence doivent s'intéresser particulièrement.

La seconde partie renferme *l'état du Rhône sur la fin de l'empire Romain, sous les Visigoths, les Bourguignons & les Ostrogoths jusqu'au commencement du VI.^e siècle.* Seconde partie
Août 1747.

On y prouve que les cessions faites en 475 par l'empereur Nepos, à Euric roi des Visigoths, n'ôtèrent point à l'Empire la souveraineté du Rhône. Nepos, en abandonnant aux Barbares la Narbonnoise, alors nommée Septimanie, ne leur céda point le Rhône; & les Romains, en conservant la Viennoise, demeurèrent aussi maîtres de ce fleuve. En effet Léontius d'Arles, chargé par l'Empereur en 474 de négocier avec Euric, avoit un intérêt marqué d'empêcher que la partie de son diocèse, située en-deçà du Rhône, ne tombât sous la puissance d'un prince Arien, plus ennemi de l'Eglise que de l'Empire, & qui d'ailleurs n'eût pas manqué de réunir cette portion du diocèse d'Arles à quelque Evêché de sa domination, ou même d'en faire un nouveau diocèse. C'est ainsi que les Visigoths établirent un siège Episcopal dans le bourg

d'*Aristum*, auquel ils soumirent environ quinze paroisses démembrées du diocèse de Rhodès. Il est donc aisé de juger du zèle que devoit avoir Léontius pour conserver à la Viennoise ses anciennes limites. Aussi peut-on inférer d'une lettre de Sidonius Apollinaris, que les évêques de la Viennoise, en traitant avec Euric, sacrifièrent aux intérêts de leur province ceux des autres contrées qui restoient encore à l'Empire, & de l'Auvergne en particulier. Il seroit inutile d'objecter que la négociation de Léontius fut sans succès; car l'année suivante, sur les représentations de S.^t Epiphane, évêque de Pavie, envoyé de l'Empereur, le roi des Visigoths conclut un traité de paix, dans lequel il se relâcha d'une partie de ses prétentions. Certainement il ne les portoit pas au-delà de ses conquêtes : or dans l'hiver qui précéda la conclusion de la paix il n'étoit point maître du Rhône; la navigation en étoit libre aux Romains, puisque l'évêque de Lyon se servit de ce fleuve pour faire transporter des blés dans les villes Romaines, dont le territoire avoit été ravagé par les Visigoths.

Ces Barbares n'étoient pas les seuls qui dépouillaient l'empire Romain de ce qui lui restoit dans les Gaules. Depuis le premier établissement que les Bourguignons avoient fait dans nos contrées en 413, on les voit toujours étendre leurs frontières, moins à la vérité par des conquêtes que par les concessions des Romains. Ils en étoient comme les Vassaux; & les Empereurs leur abandonnoient une partie des pays qu'ils ne pouvoient conserver sans leur secours. Les rois de Bourgogne acquirent ainsi successivement la Savoie, le territoire d'Embrun & de Grenoble, ceux de Lyon, de Die, de Valence & de Viviers, & ce qu'on appelle aujourd'hui le comté Venaissin; en sorte que la Durance dut faire la séparation des états de l'Empire & de ceux des Bourguignons. Dans ces arrangemens on doit reconnoître une attention particulière à conserver les anciennes limites des provinces. Le royaume de Bourgogne enfermoit dès son établissement les deux rives du Rhône; & par conséquent le Rhône en dépendoit, quoique

quoique les principaux domaines des Bourguignons au dessous de Lyon fussent à la gauche de ce fleuve.

Les Ostrogoths d'Italie s'emparèrent, après la mort d'Euric, de la Provence & de tout ce que les enfans de Clovis avoient conquis sur les Visigoths & les Bourguignons. Atalaric, petit-fils de Théodoric, & les Princes ses successeurs régnèrent, non seulement sur le Rhône, mais encore sur la partie du diocèse d'Arles, située à la droite de ce fleuve; ils en conservèrent la souveraineté jusqu'au règne de Vitigès.

La troisième partie de l'ouvrage de M. de Nicolai traite de *l'état du Rhône sous les François jusqu'à la fin de la première race de nos Rois*. Cette partie renferme les deux siècles écoulés depuis la cession de la Provence, faite par Vitigès aux princes François vers l'an 537, jusqu'au temps de la régence de Charles Martel vers l'an 725.

Troisième
partie, 22 mars
1748.

Dans le partage que nos Princes firent entre eux de leurs conquêtes sur les Ostrogoths, la ville d'Arles échut à Childebart; & M. de Nicolai prouve qu'il jouissoit des péages du Rhône. Toute la monarchie Françoisée réunie sous la domination de Clotaire I, successeur de Childebart, fut de nouveau démembrée à la mort de ce Prince en 561. Le royaume de Bourgogne qui comprenoit le Lyonnais, le Dauphiné & le Vivarais, fut le lot de Gontran avec la ville & le territoire d'Arles. Il y réunit bien-tôt, par droit de conquête, Avignon qui d'abord avoit fait partie des Etats de Sigebert roi d'Austrasie. Entre plusieurs faits discutés avec soin par l'auteur, nous en choisirons deux qui concourent à prouver que le Souverain d'Arles & d'Avignon l'étoit aussi des deux rives du Rhône: voici le premier.

Le patrice Mummole à qui Gontran avoit donné Avignon comme une récompense de ses services, infidèle à son bienfaiteur, dès qu'il crut pouvoir l'être avec sûreté, entra dans un complot formé contre ce Prince en faveur de Gondevald (a)

(a) Voyez la dissertation de M. Bonamy sur Gondevald, *Mém. de l'Acad.* tome XX, page 184, ou bien l'extrait que nous en avons donné dans ce volume-ci, page 84.

fils naturel de Clotaire I. L'auteur de cette intrigue étoit Boson, gouverneur d'Auvergne pour le roi d'Austrasie. Le roi de Bourgogne fit arrêter ce Seigneur, & ne lui rendit la liberté qu'à condition qu'il attaqueroit Mummole dans Avignon. En conséquence Boson leva des troupes dans son gouvernement ; & quoique le territoire d'Uzez en dépendît alors, il entreprit de passer le Rhône vis-à-vis de la place même qu'il alloit assiéger. Mummole instruit de son dessein, fit préparer des bateaux dont les planches étoient si foibles & si mal liées, qu'un grand nombre de soldats ennemis périrent en voulant traverser le Rhône dans ces bâtimens. A cette précaution il ajouta celle de conduire, par une saignée, l'eau de ce fleuve dans un fossé large & profond dont il environna la ville. Cet évènement fournit deux conséquences décisives : l'une que la propriété d'Avignon rendoit maître du Rhône ; l'autre que dans les Etats de Sigebert il n'y avoit point d'autre endroit où l'on pût le traverser ; & par conséquent que toutes les terres possédées par ce Prince à la droite du fleuve, & en particulier le territoire d'Uzez ne lui en facilitoient point le passage.

Le second fait est un des principaux évènements de la guerre que Gontran fit en 585 à Leuvigilde, roi des Visigoths d'Espagne, qui possédoient alors la Septimanie. Dans le cours de cette guerre, dont le détail fournit un grand nombre d'inductions favorables au sentiment de M. de Nicolaï, on voit Récarède fils de Leuvigilde, après avoir ravagé le territoire de Toulouse, passer à l'autre extrémité de la Septimanie, entrer dans la province d'Arles, tomber sur le château d'*Ugernum* & le piller. Ce château étoit une dépendance de la ville d'Arles, selon les propres termes de Grégoire de Tours ; il appartenoit à Gontran comme souverain de la Provence. Si donc on parvient à prouver qu'*Ugernum* étoit situé sur la rive droite du Rhône, on pourra conclurre, sans balancer, que Gontran possédoit seul les deux bords de ce fleuve. Or M. de Nicolaï le prouve en démontrant qu'*Ugernum* est Beaucaire. Les bornes d'un extrait ne nous permettent pas

de le suivre dans le détail de toutes les preuves qu'il en donne, & par lesquelles il fortifie cette proposition avancée déjà par Dom Mabillon, M. de Valois & les historiens de Languedoc. Nous remarquerons seulement que l'article de son Mémoire où il traite ce point de géographie, est une Dissertation complète, qui joint aux motifs du sentiment embrassé par l'auteur, la réfutation de tous les sentimens contraires.

De ces deux faits réunis il résulte que, ni Sigebert maître du pays d'Uzez, ni les Visigoths qui l'étoient de la Septimanie, n'avoient de droit à la possession du Rhône; d'où il suit que ce fleuve appartenoit à la Provence & à son Souverain.

La mort de Gontran fit passer en 593 ses Etats sous la domination de Childébert II, son neveu, déjà roi d'Austrasie. Childébert, après trois ans de règne, mourut en laissant à son fils aîné le royaume d'Austrasie, & au cadet celui de Bourgogne qui comprenoit alors, comme au temps du premier partage, le Lyonnais, le Vivarais, le Dauphiné & la Provence. Sous ce Prince nommé *Thierry*, & sous ses successeurs dont les règnes remplissent les siècles suivans, le Rhône continua d'appartenir à la Provence. Ceux qui font une étude approfondie de notre Histoire, savent quelle est la rareté des monumens dans ce siècle, le VII.^e après J. C. M. de Nicolai n'en trouve qu'un seul relatif à la question qu'il traite, & ce monument unique est favorable à son opinion.

La quatrième partie de son ouvrage offre l'état du Rhône sous la seconde race de nos Rois jusqu'à la mort de Louis le Bègue; ce qui renferme un espace d'environ cent cinquante ans.

Quatrième
partie, 15 No-
vembre 1748.

Le VIII.^e siècle est l'époque des plus grandes révolutions qui soient arrivées dans les Gaules depuis l'établissement des François. On vit la famille de Clovis forcée de descendre du trône, le sceptre passer entre les mains des Maires du Palais, & les Sarrazins s'emparer de la Septimanie. L'auteur fait l'histoire abrégée de ces conquérans, que des progrès rapides portèrent des extrémités de l'Arabie sur les bords du Tage

& du Rhône. Ils furent arrêtés par la valeur de Charles Martel duc d'Austrasie, qui régnoit sous le nom de Thierry de Chelles, légitime Souverain des royaumes de Neustrie & de Bourgogne. Dans les détails de cette guerre si glorieuse pour la nation Française, M. de Nicolaï trouve un grand nombre de preuves que le Rhône n'appartint jamais à la Septimanie, & que le territoire de la Provence dont il faisoit partie, s'étendoit même à quelque distance au-delà de sa rive droite.

Quelques faits arrivés sous le règne de Pépin fils & successeur de Charles Martel, nous prouvent que les limites de cette province continuèrent d'être les mêmes. Il mourut en 768 après avoir partagé ses Etats entre ses deux fils Charles & Carloman. Ce partage dura peu : la mort du cadet réunit, au bout de trois ans, toute la Monarchie sous les loix de l'aîné qui, fondateur du nouvel empire d'Occident, mérita le surnom de *Grand* par ses exploits & par ses vertus.

Le règne glorieux de ce Prince fournit peu d'événemens relatifs à la question présente, & celui de son successeur Louis le Débonnaire, est dans le même cas. La raison en est simple : les provinces où coule le Rhône se trouvèrent alors réunies sous un même Souverain ; réunion avantageuse au repos des peuples, & par conséquent peu favorable à des recherches de la nature de celles-ci. En effet, les dissensions qui s'élèvent souvent entre des Puissances voisines, fournissent des moyens de résoudre de pareils problèmes ; & plus de dissensions, dès qu'il n'y a plus de partage d'autorité. Cependant, au défaut de monumens historiques, il se trouve quelquefois des chartes dont on peut faire usage dans l'examen des questions particulières. L'auteur en applique plusieurs à celle-ci : nous nous bornerons aux deux suivantes qui nous ont paru décisives.

La première est un acte daté du 23 mars 797 & de la vingt-neuvième année de Charlemagne, par lequel un évêque de Gironne donne au Chapitre d'Arles tout l'alleu qu'il possède dans le territoire de cette capitale, & particulièrement dans l'île de S.^t André. Comme c'est une île située dans le

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. 165
grand bras du Rhône, il est clair que ce bras étoit alors de la dépendance d'Arles.

La seconde charte prouve encore plus : elle démontre que, sous le règne de Louis le Débonnaire, le territoire d'Arles comprenoit des terres situées à la droite du Rhône, & conséquemment le Rhône lui-même. Cette pièce revêtue de toutes les formalités qui rendent un acte authentique, est un échange fait en l'année 824 entre le comte Leibulfe & l'archevêque d'Arles stipulant pour le Chapitre, & confirmé l'année suivante par l'Empereur. Les terres que le Comte cède au Chapitre, sont toutes situées dans le canton appelé *Ager argentea*. Après cette énonciation vague, l'acte entre dans le détail de ces terres, nomme chacune d'elles, indique leur situation, leur étendue, leurs limites. De ces descriptions il suit évidemment qu'elles sont toutes situées au-delà du Rhône. M. de Nicolaï en reconnoît la plupart malgré la différence des noms qu'elles portent aujourd'hui : il conclut, & l'on ne peut se refuser à cette conséquence, qu'il faut chercher sur la rive droite du fleuve l'*Ager argentea* dont elles faisoient partie, & qui dépendoit du territoire d'Arles suivant les termes formels de l'acte que nous indiquons. Enfin il discute plusieurs autres faits arrivés dans la suite du règne de Louis le Débonnaire, & qui déposent tous en faveur de son système. Cet examen le conduit à l'année 840.

C'est la date de la mort de ce Prince & du nouveau démembrement que souffrit alors la monarchie Française, par les partages que firent entre eux ses trois enfans, l'empereur Lothaire, Louis le Germanique & Charles le Chauve. Un traité conclu en 843 réunit à la portion que Lothaire avoit eue d'abord, les pays situés entre les Alpes, la Saône & le Rhône avec toutes leurs dépendances. Par ce second arrangement, maître de la Provence, il le fut aussi du fleuve qui la baigne. Le Rhône se trouvoit enclavé dans ses États, puisque les territoires d'Arles & de Vienne s'étendoient sur les deux bords. Les historiens de Languedoc en conviennent formellement eux-mêmes dans le récit qu'ils font des

hostilités commises par les Sarrafins dans cette Province en 850. Aussi voyons-nous Lothaire exercer sur les pays situés à la rive droite du Rhône, des actes de souveraineté. Plusieurs diplomes de cet Empereur en sont des monumens authentiques: par l'un de ces diplomes daté du 6 septembre 855, il donne à l'archevêque d'Arles l'abbaye de Cruas en Vivarais.

Lothaire mourut à la fin du même mois, & ses États furent partagés entre ses trois fils. Charles, le dernier de tous, eut la Provence & le Dauphiné. Les deux bords du Rhône furent soumis à ce Prince; & ce fut lui qui les défendit en 859 contre les ravages des Normans, tandis que son oncle Charles le Chauve, maître de la Septimanie, ne prit aucunes mesures pour repousser ces pirates. Ce fait, quand il seroit seul, prouveroit la souveraineté du roi de Provence sur le Rhône.

Charles étant mort au commencement de l'année 863, eut pour héritiers ses deux frères, l'empereur Louis II & le roi Lothaire. Ce partage, en adjugeant la Provence proprement dite au premier, & le Lyonnois, le Viennois, le Vivarais & le pays d'Uze au second, fit couler le Rhône sous deux dominations différentes. Depuis Lyon jusqu'au comté de Vienne ce fleuve appartenoit à Lothaire; depuis l'Isère jusqu'à son embouchûre, il reconnoissoit l'autorité de Louis: mais ces Princes étoient Souverains des deux rives du fleuve dans la portion qui leur étoit échûe. M. de Nicolaï le prouve par des discussions dans lesquelles nous n'entrerons pas.

Louis II devoit naturellement hériter de son frère mort en 869 sans enfans; mais, malgré les dispositions favorables des peuples & les remontrances du pape Adrien II, il fut dépouillé de cette succession par Charles le Chauve. Louis, quoiqu'Empereur, ou se trouva trop foible pour s'opposer à son oncle, ou le combattit sans succès; & sa mort arrivée en 875 rendit ce Prince possesseur de toute la Provence. Ce n'est que depuis cette année que Charles le Chauve fut maître du Rhône, quoiqu'il régnât depuis trente-cinq ans sur la Septimanie.

Le règne de Louis le Bègue son fils, ne dura que dix-huit mois, & ne fournit aucun évènement relatif au sujet de ce Mémoire; mais on n'en a pas besoin pour être assuré que ce Prince eut seul des droits sur le Rhône. Il étoit l'unique héritier de son père; & de plus, nous verrons dans la suite de cet ouvrage, la Provence se détacher de la monarchie Françoisse sous les successeurs de Louis le Bègue, & le Rhône suivre ce démembrement.

SUR L'ASSEMBLEE GENERALE

qui, sous le nom de l'Indict, & depuis du Landit, s'est tenue pendant plusieurs siècles dans la plaine de S.^t Denys.

L'USAGE de s'assembler, à certains jours nommés, dans de grandes plaines, est aussi ancien que la Monarchie, & conforme aux mœurs des Nations de qui les Francs tenoient leur origine. De ces assemblées, les unes étoient civiles, convoquées uniquement par le Prince; les autres destinées principalement à des actes de Religion, s'indiquoient par l'Evêque; d'autres enfin, dont l'objet étoit mixte, se tenoient par le concours & sous l'autorité des deux Puissances réunies. Comme ni le jour ni le lieu de ces assemblées n'étoient fixes, & qu'ils varioient suivant les circonstances, on spécifioit l'un & l'autre en ordonnant l'assemblée, & le verbe latin *indicare*, dont on se servoit en ce sens, fit dans la suite du mot *indictum*, une espèce de substantif employé dans le langage commun, pour désigner non seulement le jour ou le lieu de l'assemblée, mais l'assemblée même. Ce terme avoit reçu cette acception dès l'an 1100; on le trouve employé dans des chartes du XII.^e siècle & des précédens, qui concernent la ville de Chartres & les abbayes de S.^t Nicolas d'Angers, de Fescamp & de Corbie.

*Apoth. sancti
Petri Carnut.
Glos. Cang.
voce indictum.*

L'assemblée générale qui se tenoit dans la plaine de saint Denys, est l'Indict le plus considérable dont l'histoire fasse mention ; c'étoit l'indict par excellence, nom transformé depuis en celui du Landit, par une altération qui en a fait disparaître l'étymologie & déguisé le véritable sens, 1.^o en changeant une lettre essentielle, 2.^o en redoublant l'article.

20 Décembre
1748.

Comme l'histoire de cet établissement n'a pas été moins altérée que le nom sous lequel on le désignoit, M. l'abbé Lebeuf a cru devoir la rétablir, en remontant aux sources des erreurs qui se sont dans la suite des temps confondues avec la vérité ; & c'est ce qu'il fit en 1748 par un Mémoire curieux, dans lequel il a rassemblé tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport avec l'Indict. Il y cherche quels furent l'origine, l'occasion & les motifs de ce concours ; il en fixe l'époque ; il en suit les divers accroissemens ; il détaille les cérémonies, les usages, la police qu'on y observoit ; il parle de la part que le clergé de la cathédrale de Paris, le Parlement & l'Université prirent long-temps à cette fête solennelle ; il en marque enfin la décadence, & recueille avec soin les vestiges légers qui nous retracent encore aujourd'hui cette pieuse institution de nos aïeux. Toutes les recherches & les discussions accumulées dans son Mémoire se réduisent à ces différens chefs. Nous nous étions proposé d'en faire sur le même plan un extrait fort étendu ; mais le parti que M. l'abbé Lebeuf a pris de faire imprimer son Mémoire dans le premier volume de l'ouvrage qu'il vient de mettre au jour, sous le titre d'*Histoire de la banlieue ecclésiastique de Paris*, nous dispense de le suivre dans un détail que le lecteur pourra trouver dans la Dissertation même, à laquelle nous le renvoyons pour les preuves. Il nous suffira d'en donner le précis, & de marquer les principaux faits qui en résultent.

Commençons par l'origine de l'Indict. C'est un point sur lequel de fausses traditions, semées par l'intérêt, & reçues avidement par l'ignorance, ont répandu des nuages que la saine Critique n'a point encore dissipés. Gaguin croit Dagobert I, instituteur de l'Indict ; mais l'opinion commune

en attribue l'établissement à Charles le Chauve, lequel ayant, dit-on, tiré d'Aix-la-Chapelle les instrumens de notre salut, que Charlemagne y avoit déposés à son retour de Palestine, transféra ces reliques augustes à S.^t Denys; & pour les honorer, ordonna tous les ans un concours solennel, qui fut bien-tôt accompagné d'une foire considérable dans la plaine entre cette Abbaye & Montmartre. Les partisans de cette opinion ne citent d'autres garans que Guillaume de Nangis, & un manuscrit anonyme du XIII.^e siècle conservé dans le monastère de S.^t Denys. On lit encore le fait détaillé dans les chroniques françoises de la même Abbaye; mais l'endroit de ces chroniques où se trouve ce détail n'est que la traduction d'une légende latine composée à S.^t Denys vers l'an 1100 ou à peu près: légende dont l'auteur a décelé lui-même la fausseté de son récit, lorsqu'après avoir parlé de la translation faite par Charles le Chauve d'Aix-la-Chapelle à S.^t Denys, il ajoute que l'Indict établi par ce Prince n'étoit aussi qu'une continuation de celui que l'Empereur son aïeul avoit institué à Aix-la-Chapelle pour le mercredi de la seconde semaine de juin, de l'avis d'un grand nombre d'Evêques & d'Abbés qu'il avoit rassemblés alors des différentes parties de l'Empire & même de l'Orient. Dans le catalogue de ces Prélats, le légendaire ignorant nomme des Evêques morts trois cens ans avant Charlemagne: il fait assister à l'assemblée le patriarche d'Alexandrie, Théophile, qui siégeoit au commencement du V.^e siècle; il leur associe des personnages qui n'ont vécu que long-temps après Charlemagne: enfin il débite à ce sujet des faussetés si palpables, que nous sommes en droit de releguer son ouvrage parmi les insipides romans des siècles barbares, avec l'histoire du prétendu voyage de Charlemagne en Terre sainte, dont nous avons parlé dans un des articles précédens.

En supposant la translation faite par Charles le Chauve; on donnoit à ce Prince des motifs qui n'ont pas un fondement plus réel dans l'histoire. On prétendoit que Charles le Chauve ayant eu, au commencement de son règne, besoin

de sommes considérables pour se défendre contre ses frères aînés, obtint des religieux de S.^t Denys la permission d'enlever de dessus leur église les lames d'argent qui couvroient la partie du toit au dessous de laquelle étoient les tombeaux des martyrs; mais que ce fut sous la promesse de la recouvrir encore plus magnifiquement. Cette promesse excédoit ses forces: il fut contraint d'y manquer; mais en échange il offrit, dit-on, aux Religieux de transférer à S.^t Denys les reliques & la foire d'Aix-la-Chapelle. Jamais l'église de S.^t Denys n'eut une couverture d'argent; & le toit extérieur de cet édifice est ici confondu avec celui du mausolée, construit & orné par S.^t Eloi. D'ailleurs en 846, au temps de la première invasion des Normans, l'abbaye de S.^t Denys possédoit encore tout ce qu'elle avoit eu jamais de riche ou de précieux; & ce fut pour lui conserver ses trésors que Charles le Chauve se fortifia dans l'enceinte du Monastère. Il n'en avoit donc pas enlevé l'argenterie en 841, ou du moins il l'avoit rendue. Cette réflexion seule détruit l'histoire du transport de l'Indict.

Nous voyons dans ces temps-là plusieurs changemens de la plus légère conséquence faits pour la plupart en vertu de diplomes, dont il subsiste encore un grand nombre: jamais on n'en a ni produit ni même osé citer un seul en faveur de cette translation prétendue d'Aix-la-Chapelle à S.^t Denys. L'objet néanmoins étoit assez grand pour mériter que l'autorité publique s'expliquât par un acte solennel; & les Moines étoient trop attentifs à leurs intérêts pour ne pas s'assurer par un titre cette importante concession, supposé qu'elle eût été réelle. Enfin, si ce transport s'étoit fait d'Aix-la-Chapelle à S.^t Denys, la foire se seroit tenue sur le territoire de l'Abbaye, & non sur un fief de l'évêque de Paris, comme elle s'y tenoit dans les XII.^e & XIII.^e siècles.

Le premier acte où il soit fait mention de l'Indict comme d'un établissement autorisé par des Prélats & confirmé par des Rois, est une charte de Louis le Gros donnée à Paris en 1124. Dans cette charte, que Sauval tient pour suspecte,

mais que M. l'abbé Lebeuf ne juge pas avec la même rigueur, malgré les faussetés qu'elle renferme, Louis le Gros accorde pour l'avenir à perpétuité au monastère de S.^t Denys la perception des droits, levés jusqu'alors par les officiers Royaux, sur la foire qui se tenoit aux environs de l'Abbaye pendant les jours de l'Indict : *Nundinum Indicti in perpetuum condonavimus*, dit ce Prince, déterminé sans doute par tout ce que les Moines lui racontèrent de la translation des reliques faite chez eux par Charles le Chauve. Tout ce qu'il répète après eux dans son diplôme, qu'il a chargé de tous ces faits prétendus sur leur propre exposé, ne donne pas un degré de plus de vrai-semblance à des traditions démontrées fausses. Il en résulte seulement qu'avant l'année 1124 on tenoit tous les ans au mois de juin, sous le nom d'Indict, une assemblée religieuse, suivie d'une foire, dans la plaine de S.^t Denys; & que, quoique cet Indict ne fût pas fort ancien, puisqu'on ne peut le faire remonter avant l'an 1109, les Religieux qui vouloient se l'approprier eurent l'adresse d'en reculer l'époque & d'en déguiser l'origine aux yeux de Louis le Gros, en le confondant avec un autre Indict qui se tenoit au mois de février, & dont ils étoient les maîtres de relever à leur gré l'institution, en puisant des faits dans leurs légendes.

A ces fausses traditions sur l'établissement & les causes de l'Indict, M. l'abbé Lebeuf substitue dans son Mémoire un sentiment qu'il ne donne que pour une conjecture, mais qui nous a paru mériter un autre nom. L'Indict de la plaine de S.^t Denys dut, selon lui, son origine à la dévotion des peuples du diocèse de Paris pour la vraie Croix, dont l'exaltation faite en Orient sous l'empire d'Héraclius, avoit excité le zèle des Occidentaux pour cette relique, que les premières Eglises & les plus puissans Princes de la Chrétienté desiroient avec ardeur de posséder du moins en partie.

Un morceau considérable de ce bois précieux fut, vers l'an 1109, apporté de Jérusalem par des pèlerins distingués, qui le destinèrent à la cathédrale de Paris. Ce morceau déposé d'abord à Fontenai en Parisis, le fut ensuite à S.^t Cloud,

lieu pour lors appartenant à l'évêque de Paris; & de-là transporté processionnellement dans la Cathédrale par ce Prélat assisté de quelques Evêques, & suivi d'un Clergé nombreux. Ce fut le premier août de la même année 1109 que se fit cette translation solennelle. Pour aller de Fontenai en Paris à S.^t Cloud, il avoit fallu traverser la plaine de S.^t Denys où l'on peut juger que la dévotion avoit attiré, sur le passage de la relique, tous les habitans de Paris & des environs; & comme il n'y avoit point alors dans Paris d'église ni de place assez grandes pour suffire au concours immense que l'adoration anniversaire d'un morceau de la vraie Croix auroit occasionné tous les ans, l'Evêque & son Clergé, sans doute avec la permission du Prince, indiquèrent au mois de juin de chaque année, une assemblée générale dans la plaine située entre la Chapelle, Aubervilliers & S.^t Denys, sur un fief appartenant à l'Evêché. Ils s'y rendoient en procession suivis de tout le peuple, & portant en pompe le morceau de la vraie Croix, avec lequel ils donnoient la bénédiction à toute la multitude quand ils étoient arrivés dans le lieu indiqué. Les anciens pontificaux de l'église de Paris nous apprennent le détail de ce qui se pratiquoit dans cette cérémonie solennelle.

Ce concours extraordinaire dans un même lieu y produisit un marché considérable, destiné d'abord à fournir des vivres à cette multitude nombreuse, & qui, dans la suite, devint une foire sur laquelle on établit des droits perçus par les officiers Royaux: ce sont ces mêmes droits que Louis le Gros céda, par sa charte de l'an 1124, aux religieux de S.^t Denys, lorsque, prêt d'aller combattre l'Empereur, il alla recevoir l'oriflamme dans cette Abbaye. Cette foire duroit plusieurs jours: les marchands qui y accouroient de toutes parts se construisoient, au milieu de la plaine, des loges pour eux & leurs marchandises. Le tumulte & les desordres inséparables de toute assemblée nombreuse, avoient mis dans la nécessité d'employer au maintien de la Police un grand nombre de gens armés, sous les ordres des sergens Royaux, & depuis, sous le commandement des officiers de l'Abbaye,

lorsqu'elle eut acquis le fief de S.^t Marcel, sur le territoire duquel l'Indict se tenoit.

Les avantages que les moines de S.^t Denys pouvoient tirer d'une foire si longue & si considérable qui se tenoit à leur porte, furent le principal motif des efforts qu'ils firent pour se l'approprier, en commençant par la rapprocher de leur Abbaye. Ils y parvinrent aisément, lorsqu'en 1205 ils eurent obtenu de Philippe Auguste un morceau du bois de la vraie Croix, plus considérable que celui de Nôtre-Dame, avec d'autres Reliques tirées l'année précédente de Constantinople, après que Baudouin I comte de Flandre eut pris cette capitale de l'Orient.

Les démêlés que les religieux de S.^t Denys eurent avec les évêques de Paris au sujet de la juridiction, du droit de bénir le peuple & de quelques autres prérogatives purement honorifiques, ayant dégoûté ces Prélats de prendre part à l'Indict, ils cessèrent d'honorer de leur présence cette assemblée qui leur devoit néanmoins son origine. Le clergé de la Cathédrale n'y vint plus en procession; & les choses changeant peu à peu de forme à mesure qu'elles s'éloignoient de leur source, la foire ne se tint plus, depuis l'an 1556, en pleine campagne, mais dans l'enceinte même de la ville de S.^t Denys, autour des bâtimens de l'Abbaye: c'est là qu'elle se tient encore aujourd'hui. On peut voir dans l'histoire de Doublet & dans celle du P. Félibien, les cérémonies qui en accompagnent l'ouverture & le détail de ce qui s'y passe.

Le Parlement & l'Université de Paris ont pris part longtemps à cette assemblée. Le Parlement devenu sédentaire sous Philippe le Bel, s'y rendoit par députés. L'objet de ce transport étoit sans doute de tenir la main à l'observation des réglemens, de contenir la multitude dans l'ordre & le devoir, & d'y faire observer la police établie, soit par rapport à la vente des marchandises, soit pour la perception des droits. Le greffier de la Cour y prenoit tout le parchemin dont il avoit besoin. Les Avocats & les Procureurs avoient aussi la permission d'assister à l'Indict.

A l'égard de l'Université de Paris, dès qu'elle eut pris une forme régulière elle ne manqua pas de se trouver en corps à l'Indict. Le Recteur suivi des membres du tribunal, des procureurs des Nations, des professeurs & de la plupart des écoliers, arrivoit en pompe dans la plaine où l'assemblée se tenoit : c'étoit une cavalcade dont le rendez-vous étoit dans la place de S.^{te} Geneviève. La marche se faisoit en ordre au son des instrumens ; mais elle étoit souvent terminée par des querelles, quelquefois sanglantes, malgré la vigilance des Maîtres & l'attention des Magistrats. Une foule de vagabonds & de gens sans aveu se mêloit au cortège de l'Université : on y voyoit aussi des femmes & des filles en habit de guerre. Ce mélange scandaleux occasionna des abus auxquels il fallut remédier par autorité. Le Parlement rendit des arrêts par lesquels il fixoit le nombre des maîtres & des écoliers qui devoient accompagner le Recteur, & leur interdisoit le port des armes. Les Facultés supérieures obéirent ; mais une partie de celle des Arts refusa de se soumettre : le plus grand nombre des écoliers attroupés par quelques suppôts de l'Université rebelles à leur chef, continuèrent de s'assembler malgré la défense. Ils formoient à part des bandes qu'on nommoit *les petits landits* ; & pendant que le gros de l'Université escorteit modestement le Recteur, ces bataillons détachés troubloient sa marche : on vit souvent des combats donnés sur la route entre les deux partis.

Les mesures efficaces qu'on fut obligé de prendre contre ces desordres, les firent cesser insensiblement. Le danger de ces sortes d'attroupemens devenu plus considérable au temps de la Ligue, engagea de plus en plus à les empêcher. Le Landit s'abolit peu à peu ; & il n'en reste plus aujourd'hui de vestiges par rapport à l'Université, que dans le congé d'un jour entier que le Recteur accorde tous les ans à la jeunesse qui l'attend avec impatience, & qui s'occupe des divertissemens de ce jour long-temps avant qu'il arrive.



S U R L A P O S I T I O N

D'un lieu mentionné dans la cent vingt-cinquième lettre de Loup, abbé de Ferrières, écrivain du IX.^e siècle.

L OUP, abbé de Ferrières, faisant, à Folcher évêque de Troies, la description des brigandages que les Normans exerçoient en 862 aux environs de son monastère, met dans sa lettre, au nombre des lieux que ces Pirates menaçoient de ravager, un lieu très-fréquenté pour lors, aujourd'hui peu connu, & dont la véritable position a donné matière aux conjectures de plusieurs Savans; conjectures auxquelles M. Lévêque de la Ravalière a cru devoir substituer une nouvelle opinion dans un éclaircissement sur ce point de géographie, qu'il nous lut au mois de janvier 1748, & dont cet article est l'abrégé: voici le passage qui donne lieu à la discussion.

Une troupe de Normans, dit en substance l'abbé de Ferrières à l'évêque de Troies, ayant pris terre dans une île sous Melun qui venoit d'être brûlé par une autre troupe de ces barbares, nous fumes effrayés d'un voisinage si dangereux. Notre monastère ne nous parut pas un asyle sûr, & nous songeames à l'abandonner. Vous nous avez offert pour retraite votre maison d'Aix; mais la miséricorde Divine nous a délivrés enfin de ces Pirates, dont les fureurs s'étoient répandues aux environs de Melun, sur tous les lieux les plus fréquentés, & qui se van-toient de les étendre jusqu'au lieu qui sert de magasin aux marchands de ce pays-ci.

*Lup. Ferrariens:
ep. CXXV, edit.
Baluz. p. 180.*

Ce lieu qualifié d'entrepôt du commerce & de demeure des commerçans, *sedes negotiatorum*, porte le nom de *Cappæ* dans le texte latin; & c'est de ce lieu qu'il s'agit de retrouver la position.

Dans le diocèse de Troies, à trois lieues au dessus de

176 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

Voy. Mém. de
l'Acad. tome
XVII, p. 288.

cette ville & sur les bords de la rivière de Seine, est le village de *Chappes*. M. Bonamy, dont nous avons plusieurs Mémoires sur les ravages des Normans, a cru reconnoître dans ce village les *Cappæ* de Loup de Ferrières; & la raison sur laquelle il se fonde, c'est que ce lieu dépend de l'évêché de Troies, & que la lettre où il en est fait mention, s'adresse à un évêque qui siégeoit à Troies.

Cette raison est plausible & suffisoit à M. Bonamy qui, ne se proposant pas l'examen particulier de ce point de critique, dans des recherches dont l'étendue embrassoit un objet considérable, a pû se déterminer par un simple motif de convenance, appuyé d'ailleurs sur la conformité du nom françois avec le nom latin. Mais M. Lévêque examinant la question de plus près ne la croit pas décidée; il oppose quatre raisons à celle de M. Bonamy.

1.° Si les *Cappæ* dont il s'agit eussent été dans le voisinage de Troies, l'abbé de Ferrières écrivant à l'évêque de cette ville, lui en auroit parlé comme d'un lieu dépendant de ce Prélat, auquel il devoit par conséquent s'intéresser; mais les termes dans lesquels il s'exprime, semblent indiquer le contraire.

2.° Les Normans étoient établis aux environs de Melun; si de ce poste ils avoient voulu s'étendre jusqu'à Chappes au dessus de Troies, il auroit fallu qu'ils remontaissent la Seine & qu'ils passassent par Montereau, Brai, Nogent, Méry, & enfin par la ville même de Troies exposée plutôt que Chappes à leurs ravages. Or Troies ne fut point alors pillée par les Normans; ils ne la brûlèrent que trente ans après, en 892, sous l'épiscopat de Bodon.

3.° L'Evêque, en offrant sa maison d'Aix pour retraite aux moines de Ferrières, les y croyoit sans doute plus à l'abri que chez eux; mais ils y auroient couru sans comparaison plus de risque, si les Normans avoient eu, pour objet de leurs courses, Chappes au dessus de Troies. Ces brigands n'auroient eu que la rivière à traverser pour aller de Chappes dans le pays d'Othe, où la maison d'Aix est située.

4.^o Enfin Chappes au dessus de Troies ne peut avoir été désignée par le titre de *sedes negotiatorum* : jamais ce lieu n'a été l'entrepôt d'un commerce considérable ; c'est un simple village, sans port & sans commodités pour des négocians. La rivière y est trop foible & trop étroite pour être marchande.

De toutes ces raisons M. Lévesque conclut qu'il faut chercher ailleurs les *Cappæ* dont parle l'abbé de Ferrières.

C'est au dessous de Melun que les Normans avoient leur place d'armes ; c'est de-là qu'ils portoient leurs ravages dans les environs. L'abbé de Ferrières craignoit pour sa maison : dans une lettre précédente il mandoit à l'abbé Hilduin, que ces brigands pouvoient, sans obstacle, venir la saccager en traversant les bois : le magasin qu'ils menaçoient de piller ; étoit de ce côté-là le terme de leur course ; mais ils n'y seroient arrivés qu'après avoir détruit Ferrières. Donc ce lieu nommé *Cappæ* étoit dans le voisinage de l'Abbaye, il étoit même au-delà ; donc c'est autour de Ferrières qu'il faut le chercher.

On trouve, entre Ferrières & Montargis, sur la rivière de Loin, le village de *Ceppei* : voilà, suivant M. Lévesque, les *Cappæ* de la lettre en question. Les deux noms se ressemblent, ou plutôt c'est originairement le même nom devenu françois, de latin qu'il étoit, par le changement d'une voyelle & d'une diphthongue ; changement analogue au génie des deux langues, & dont les exemples sont communs.

D'ailleurs la position de *Ceppei* & toutes les circonstances réunies dans la lettre, l'indiquent visiblement. En effet les Normans seroient venus de Melun, le long des bois, à Moret, à Nemours, à Ferrières, à *Ceppei* : les moines de Ferrières placés sur leur route, avoient alors tout à craindre d'eux ; & dans ce cas, la maison d'Aix offerte par l'évêque de Troies, les eût mis à couvert : il y auroit eu pour lors, entre les brigands & les Moines, le pays d'Othe couvert de bois, & deux rivières à traverser, le Loin & l'Yonne.

Ceppei a, sur le Loin, un port commode pour les

marchandises qu'on amène des pays voisins à cette rivière ; & qui de cette rivière peuvent être conduites par la Seine jusqu'à Paris. Le Loin sert au canal de Montargis qui communique avec la Loire par Briare. Ainsi la qualité de *sedes negotiatorum* convient parfaitement à Ceppoi, aujourd'hui même encore peuplé de marchands ; d'où M. Lévesque conclut que le nom de *Cappæ* désigne ce village, éloigné de plus de trente lieues de celui de *Chappes* au dessus de Troies.

La lettre de l'abbé de Ferrières n'est point datée ; mais puisqu'il y parle de l'incendie de Melun comme d'un fait tout récent, & que cet incendie est, sans contredit, de l'an 862, ainsi que M. Bonamy l'a prouvé d'après les annales de S.^t Bertin, on ne peut douter que la lettre ne soit de la même année, ou tout au plus tard du commencement de la suivante.

Il est vrai que les catalogues des évêques de Troies ne font commencer qu'en 866 l'épiscopat de Folcher à qui cette lettre est adressée. Mais ces catalogues sont fautifs : le prédécesseur de Folcher étoit mort en 861, & ce Prélat a signé, comme évêque de Troies, le titre d'un privilège accordé en 862 à l'abbaye de S.^t Denys.

*Promptuar. Camus, fol. 164.
Pithou. Catalog.
des évêques de
Troies.*

*Desguerrois,
page 229.*

*Spicileg. in-fol.
1. 1, p. 599.*

SUR LES
DIFFERENS PARLOUERS AUX BOURGEOIS,
ou
HOSTELS DE VILLE DE PARIS.

M. BONAMY, que sa qualité d'historiographe de la ville de Paris engage depuis long-temps à faire des recherches sur les antiquités de cette capitale du Royaume, est auteur du Mémoire * dont nous allons donner le précis. Avant que de parler des différens lieux où s'est assemblé successivement le corps municipal de Paris, il observe que ce corps de Magistrats tirés du nombre des citoyens, doit son origine à celui des Négocians établis ici dès le temps où les Romains

* Lu en 1747.

étoient maîtres des Gaules. C'est ce que M. le Roi a démontré dans une dissertation mise à la tête du premier volume de l'histoire de Paris par le P. Félibien. Ce Savant s'est sur-tout fondé sur le monument découvert en 1711 dans l'église de Notre-Dame, par lequel il est constaté que sous l'empire de Tibère il y avoit à Paris un corps de marchands connus sous le nom de *nautæ Parisiaci*.

En joignant à l'autorité de cette inscription le témoignage des historiens qui ont écrit depuis cette époque jusqu'à la troisième race de nos Rois, M. Bonamy a montré, par des Mémoires extrêmement curieux, que la ville de Paris étoit très-célèbre dans des temps où, contre toute vrai-semblance, nos auteurs modernes en réduisent l'enceinte à l'étendue de l'île du Palais. Nos anciens auteurs n'auroient pas en effet parlé dans des termes si magnifiques, d'une ville dont les bâtimens n'auroient couvert tout au plus que la moitié du terrain de la Cité. Pour relever aujourd'hui la splendeur actuelle de Paris, on ne se serviroit pas d'expressions plus fortes que celles qu'ils ont employées, pour la représenter riche & florissante sous les règnes de Louis le Débonnaire & de Charles le Chauve. *Urbs nobilis, populosa, referta commerciis, conspicienda populis, emporium populorum, regina gentium, Regum divitiæ*, sont les titres fastueux par lesquels ils la désignent.

*Mémoires de
l'Acad. r. xv,
page 656.*

Les Normans, qui ravagèrent pendant cinquante ans l'intérieur du Royaume, & qui brûlèrent plusieurs fois Paris, lui firent perdre pour quelque temps une partie de son lustre; les négocians de cette ville furent obligés de prendre la fuite & de chercher une retraite ailleurs. Paris ne se releva que vers la fin de la seconde race: la tranquillité s'y rétablit insensiblement; & le commerce y refleurit après la cession faite aux Normans de la province qui porte leur nom. M. de la Roque, dans son Traité de la Noblesse, rapporte un titre par lequel nous apprenons que les mots *Burgensis, civis Parisiensis*, & *mercator* étoient encore des termes synonymes au temps de S.^t Louis. Aussi ce n'est que du corps des négocians qu'ont été tirés, pendant plusieurs siècles, les Magistrats municipaux de cette ville.

M. Bonamy compte trois maisons communes ou lieux d'assemblées qu'ils ont successivement occupés. La première étoit où sont aujourd'hui les Jacobins de la rue S.^t Jacques; & c'est aussi de ce côté-là qu'étoient situées les maisons des négocians dont parle Grégoire de Tours, & celles de la plupart des Juifs que le commerce attiroit à Paris. Ce qui ne surprendra pas ceux qui savent qu'avant qu'on eût rétréci & embarrassé le petit bras de la rivière par les ponts & les maisons bâties sur ses bords, il y avoit de ce côté-là des ports où les marchandises abordoient depuis la place Maubert jusqu'au quai des Augustins. Selon toute apparence on abandonna ce premier Hôtel-de-ville, lorsque les Normans eurent brûlé toutes les maisons de ce quartier sous le règne de Charles le Chauve: c'est une conjecture de notre Académicien. Il ajoute que cette maison commune conserva néanmoins encore long-temps après ses anciens noms de *Parlouers aux bourgeois* ou *Maison de la marchandise*. Elle portoit ces deux

Sauv. t. 111,
preuv. p. 126.

Sur la fin de la seconde race, Paris avoit au nord de la rivière une enceinte, où les habitans pouvoient se mettre à l'abri des incursions en temps de troubles & de guerre. M. Bonamy croit que c'est la raison qui déterminâ les Magistrats municipaux à transporter de ce côté-là leurs séances, dans une maison située entre le grand Châtelet & l'église de S.^t Leufroi; maison de laquelle il reste encore des vestiges dans la prison du Châtelet. Mais nous ignorons le temps précis où elle fut choisie (a) pour être le siège du Bureau de la ville: nous savons seulement qu'il s'y assembla jusqu'à la fin du règne du roi Jean.

Félibien, part. 1,
t. 11, p. 603.

Sauval, t. 111,
page 627.

Cette seconde maison, appelée comme la première le *Parlouer aux bourgeois*, conserva de même ce nom après avoir été abandonnée à des particuliers: c'est ce qui paroît entre autres par le bail à vie que les Prevôt des marchands & Echevins passèrent de cet hôtel à Jehan le Fourbeur en

(a) La mesure qui servoit d'étalon pour le sel étoit en 1187 dans la chapelle de S.^t Leufroi. Voy. Félibien, t. 1, p. 96.

1441, près de cent ans après qu'ils eurent cessé d'y tenir séance; car ce fut en 1357 qu'ils allèrent les tenir à l'Hôtel-de-ville qui est à la place de Grève.

Cette troisième maison, originairement appelée la *maison aux piliers*, parce que des piliers soutenoient la partie qui donnoit sur la place, avoit appartenu à Gui & à Humbert, derniers dauphins du Viennois; & c'est de-là qu'elle avoit pris son autre nom, d'*hôtel au Dauphin*.

Charles V, régent du Royaume pendant la prison du roi Jean, jouissoit en qualité de Dauphin de tous les droits de Humbert. Il donna cet hôtel à Jean d'Auxerre, Receveur des gabelles de la prévôté & vicomté de Paris; & c'est de ce Jean d'Auxerre qu'Etienne Marcel, Prevôt des marchands & les Echevins l'acquirent au mois de juillet 1357, moyennant deux mille quatre cens florins d'or au mouton (b) valant deux mille huit cens quatre-vingts livres parisis forte monnoie: ainsi le florin d'or valoit vingt-quatre sols, & comme il y en avoit cinquante-deux au marc, & que le marc d'or fin vaut à présent sept cens quarante livres neuf sols un denier un onzième, la première acquisition de l'hôtel de ville a coûté trente-deux mille cinq cens soixante-trois livres six sols huit deniers cinq treizièmes de notre monnoie. Cette somme étoit alors considérable; aussi s'empres-sa-t-on dans le même mois de juillet à faire confirmer l'acquisition par le Dauphin Régent, *afin*, disent les lettres de confirmation de ce Prince, *que lesdits Prevôt des marchands & Echevins de ladite ville, ou nom d'icelle, ne puissent être fraudés de si grande somme de florins*.

Au reste il s'en falloit bien que cet édifice contiât tout l'emplacement que l'hôtel-de-ville occupe aujourd'hui: il est dit dans le contrat de vente *qu'il étoit à deux pignons par devant*,

(b) Leblanc, dans son Traité des monnoies, dit que les florins au mouton étoient d'or fin; c'est pourquoi M. Bonamy ne les a pas calculés selon le titre de nos louis d'or, qui ont cours en 1747, dont l'or n'est

qu'à vingt-deux karats, & dont le marc ne vaut que six cens soixante-dix-huit livres. Les deux mille quatre cens florins d'or au mouton pesoient quarante six marcs une once & soixante grains douze treizièmes.

Et qu'il tenoit d'une part à la maison d'honorable homme & sage sire Dimenche de Chasteillon, & d'autre part à la maison de Gilles Marcel, aboutant par derrière à la ruelle du Martray S.^t Jehan en Grève, & par-devant à la place de Grève, en la censive du Roi. Cette ruelle du Martrai étoit la continuation de la rue des Vieilles-garnisons, qui a long-temps séparé l'hôtel-de-ville de l'église de S.^t Jean en Grève.

L'hôtel-de-ville qui avoit été l'habitation des Dauphins, fut aussi celle de quelques Prevôts des Marchands. Jean Jouvenel des Ursins y demouroit lorsque des scélérats, qui avoient voulu l'assassiner, vinrent dans la place de Grève, nus, en chemise & la corde au col, lui demander pardon.

On ne songea qu'en 1532 à l'agrandir sous le règne de François I. Les maisons voisines furent achetées dans cette vûe, & le 15 de juillet de l'année suivante on jeta les fondemens du nouvel édifice. Le premier & le second étage ne furent élevés que vers l'an 1549; mais l'ordonnance en ayant paru gothique, on en réforma le dessein, qui fut présenté à Henri II au château de S.^t Germain en Laie, & que cinquante ans après on suivit sous le règne de Henri IV.

Toute la face du côté de la Grève & le pavillon de l'arcade n'ont été finis qu'en 1606 sous la prévôté du célèbre François Miron; la tour de l'horloge & la grande salle neuve le furent en 1608, & le pavillon du côté du S.^t Esprit en 1612.

SUR UNE ANCIENNE STATUE

*récemment ôtée du parvis de l'église cathédrale
de Paris.*

UNE figure antique de pierre, ayant douze pieds de hauteur sur plus de deux pieds de diamètre, se voyoit à l'entrée du parvis de Notre-Dame où elle étoit posée, presque en face de la porte de l'Hôtel-Dieu. Cette statue

informe & grossière, avoit été taillée dans la partie supérieure d'un bloc dont le reste servant de base & planté dans la terre, s'y étoit enfoncé de plus en plus. Le tout ensemble composoit une masse assez frappante pour attirer les regards; & ce monument, que le peuple expliquoit à sa façon & les Savans à leur manière, avoit en même temps donné naissance à des traditions puériles & à des explications historiques qui jusqu'à présent n'ont pas dû paroître satisfaisantes. Au temps de Sauval, les uns prenoient cette statue pour celle de Mercure ou du dieu Terme; les autres pour celle de Guillaume d'Auvergne évêque de Paris (a), chef des Hermétiques de son temps. L'auteur d'un poëme latin (b) sur la ville de Paris, crut y reconnoître Esculape. Enfin M. Moreau de Mautour, dans un Mémoire sur quelques antiquités de cette ville, inséré par extrait dans le troisième volume du recueil de l'Académie, prétend que cette statue représentoit le célèbre Archambaud Maire du palais de nos Rois de la première race dans le VII.^e siècle.

*Hist. de l'Acad.
t. III, p. 277.*

M. l'abbé Lebeuf ne trouve pas cette conjecture plus heureuse que les précédentes. Il eut, en 1748, occasion de considérer de près le monument dont il s'agit, lorsqu'on le détruisit en travaillant à rehausser le terrain du parvis de Notre-Dame, pour le mettre de niveau avec celui des rues adjacentes. Nous rapporterons en peu de mots ce qu'il nous lut à ce sujet dans la séance du 24 de mai de cette année: son explication est si simple, qu'on auroit lieu de s'étonner qu'elle fût nouvelle, si l'expérience n'apprenoit qu'en toute sorte de matières, les idées les plus simples sont rarement celles qui s'offrent d'abord.

24 Mai 1748.

M. l'abbé Lebeuf doit celle-ci à l'examen attentif qu'il a fait du portail même de l'église de Paris, où tout ce qu'on voit en sculpture se rapporte à l'histoire sacrée, ou présente,

(a) Ce Prélat, qui siégea depuis l'an 1228 jusqu'en 1248, étoit en grande vénération chez les prétendus philosophes attachés à la recherche chimérique du grand œuvre.

(b) C'est Raoul Beaurais, avocat au Conseil, dont l'opinion a été depuis embrassée par Malingre, Dubreuil, & tous ceux qui ont écrit sur les antiquités de Paris.

sous des emblèmes tels qu'on pouvoit les imaginer alors, des objets relatifs au calendrier & à l'agriculture.

Les deux battans de la porte du milieu de ce portail sont séparés par un pilier, auquel tient une grande statue dont l'attitude, les attributs & les accompagnemens désignent J. C. Au dessous sont des dragons ailés qu'il foule aux pieds & qui lui servent de support. Plus bas on a représenté trois personnages assis séparément dans des cartouches, & dont chacun tient un rouleau déplié : celui du milieu porte une couronne ouverte; les deux collatéraux ont la tête nue. Ces trois figures sont celles de deux Prophètes & d'un Roi qui peut être Melchisédech, ou David, ou Salomon. Des deux côtés du pilier sont placées, sur une seule ligne, dix autres figures; cinq à droite de la grande statue, & cinq à gauche. Quelques-uns ont cru y voir les dix Vierges de la parabole; & d'autres les Sybilles.

En comparant cette principale statue du portail avec celle qu'il s'agit d'expliquer, on sera frappé de leur ressemblance, & par conséquent de l'identité de l'objet qu'elles représentoient. L'attitude & la hauteur de cette seconde statue qu'on a ôtée du parvis, étoient la même que celles de la précédente. Elle avoit aussi la tête nue, avec une longue barbe; elle tenoit de la main gauche un livre fermé; elle soulevoit de la même main sa robe longue & traînante; enfin elle paroissoit bénir le peuple de la main droite. Des dragons en relief avoient été sculptés au bas dans le même bloc, aussi-bien qu'un lion qui s'élançoit contre ces monstres.

Qui ne reconnoîtra, dans cette figure, J. C, tenant le livre des Evangiles, & foulant aux pieds le démon & l'erreur représentés sous l'emblème des serpens? Le lion, symbole de sa force victorieuse, fait allusion au passage de l'Apocalypse, où Jesus-Christ est appelé *le lion de la tribu de Juda*. Au dessous de cette figure principale, le Sculpteur en avoit taillé, dans le même bloc, une autre moins grossière, parce qu'elle devoit être vûe de plus près, & qui, selon toute apparence, représentoit Melchisédech, Moïse ou Aaron, quoique ses habits

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. 185
 habits ne fussent pas exactement ceux d'un prêtre de l'ancienne Loi. Mais on sait que, dans le moyen âge, les Artistes n'étoient pas fidèles observateurs du costume. Ils ont représenté quelquefois au sacre de Saül le prophète Samuel revêtu comme nos Archevêques. Au reste, la position de cette seconde statue au dessous de la première, annonçoit sans doute, dans l'intention des auteurs du monument, que l'ancienne Loi étoit la base de la nouvelle qui lui a succédé.

Cette masse de pierre sculptée a dû jadis être au portail de quelqu'une des églises du parvis, soit de l'ancienne Cathédrale, soit de l'église de S.^t Etienne qui fut détruite en 1194, soit enfin de celle de S.^t Christophe. On ne la trouva pas assez bien travaillée pour l'employer dans la construction du portail d'un nouvel édifice : mais on voulut la conserver comme un monument ; & c'est ce qui l'avoit fait placer isolée à l'entrée du parvis.

C O N J E C T U R E S S U R U N A N N E A U D' O R C O N S E R V E' A B A Y E U X.

O N découvrit, il y a environ vingt ans, le long des côtes de Normandie, dans le diocèse de Bayeux, un anneau d'or qu'on jugea pour lors être d'une grande antiquité. M. de la Roque devoit en donner l'explication dans le supplément de son voyage littéraire de Normandie, qu'il préparoit quelque temps avant sa mort, & dont le manuscrit a été remis à M. l'abbé Lebeuf. M. de la Roque y mettoit, au nombre des pièces rares conservées dans le chapitre de Bayeux, cet anneau, ayant selon lui pour inscription, les mots abrégés S. P. CONTEX. EPI. BAI. qu'il expliquoit par ceux-ci, *sigillum privatum Contexti episcopi Bajocensis*. Sceau privé de Contest (*S.^t Contest*) évêque de Bayeux.

La découverte du sceau d'un Evêque mort vers la fin du
Hist. Tome XXI. . Aa

règne de Clovis, piqua la curiosité de M. l'abbé Lebeuf. En 1746 il passa par Bayeux pour en constater, par ses yeux, l'existence; mais sa surprise fut extrême, quand il vit à quel point la copie envoyée à M. de la Roque, étoit différente de l'original. Une mitre figurée comme celles que portoient les Evêques il y a environ trois siècles, remplit le champ de l'anneau: autour sont écrits, pour légende, ces mots abrégés, S. P. C. EPLS. BA.



Un Anonyme à qui les Chanoines avoient envoyé l'empreinte de cet anneau, l'avoit jugé de quelqu'un des premiers évêques de Bayeux, parce que les lettres de l'inscription étoient romaines. La lettre C lui parut l'initiale du nom de ce Prélat: il ne douta point que ce ne fût S.^t Contest qui mourut vers l'an 510; quoique la mitre représentée sur l'anneau soit semblable à celles des derniers siècles, telles qu'on les voit représentées dans le recueil des ornemens ecclésiastiques, publié par Dom Claude de Vert.

A cette réflexion que quelques Chanoines avoient déjà faite contre le sentiment de l'Anonyme, M. l'abbé Lebeuf en joignit une seconde qui n'est pas moins décisive. C'est que, dans ces temps reculés, les cachets des Evêques portoient seulement leur nom, sans le mot *sigillum* ou *signum*, & qu'alors on ne connoissoit point de petit sceau, ni de sceau privé; d'où notre Académicien concluoit qu'il falloit chercher une autre explication: voici celle qu'il substitue; elle est simple & fondée sur la manière dont il interprète les mots de la légende. Selon lui, S. P. C. EPLS. BA. sont l'abrégé de *sigillum privatum, vel parvum, curiæ episcopalis Bajocensis, vel Bathensis*. Sceau privé, ou petit sceau, de la juridiction épiscopale de Bayeux, ou de Bath.

Ainsi cet anneau d'or aura été celui de quelque ancien Official du diocèse de Bayeux ou de l'église de Bath en Angleterre. Ceux qui ont fait des recherches sur les sceaux, savent qu'on en trouve un grand nombre d'Officiaux depuis le commencement du XIII.^e siècle. Dans une même ville on comptoit

quelquefois jusqu'à trois Ecclésiastiques revêtus de cette dignité, savoir, l'official de l'Evêque, celui du Doyen & celui de l'Archidiacre. Pour se distinguer entre eux, ils devoient mettre quelque différence dans les préliminaires de leurs actes & dans leurs sceaux. On en connoît encore quelques-uns qui ont appartenu à des officiaux de Doyens : dans les Eglises où il s'en trouvoit plusieurs, celui de l'Evêque, regardé sans doute comme le premier, se qualifioit d'official de la cour Episcopale, *curiæ Episcopalis* ; & ces mots se lisoient en abrégé sur le sceau qu'il apposoit aux actes émanés de sa juridiction.

Les caractères romains de la légende, sont une preuve de plus qu'elle n'est pas aussi ancienne qu'on l'avoit crue d'abord. On les fit revivre à peu près dans le siècle auquel appartient l'invention de l'imprimerie.

SUR LA SITUATION

D'un lieu désigné dans les capitulaires de Charles le Chauve, sous le nom de Pagus Stadinifus.

Nous avons donné, dans le tome XVIII. de nos Mémoires, quelques remarques de M. Bonamy sur la notice *Hist. p. 267.* des Gaules ; la première roule sur le *Pagus Stadinifus*, que M. de Valois, auteur de cet ouvrage, croit être le pays de Stenai. Cette observation critique en a depuis occasionné de nouvelles sur le même canton de la part de M. l'abbé Lebeuf, dont l'objet est de déterminer la véritable position de ce lieu. Il en résulte 1.^o que le *Pagus Stadinifus* n'est point Stenai, 2.^o que ce ne peut être le canton d'Astenois ou d'Estaienois dans le territoire de Châlons, 3.^o que ce *Pagus* doit être le bourg de Stonne dans le diocèse de Reims. 1747.

M. l'abbé Lebeuf pense avec M. Bonamy, que le *Pagus Stadinifus* n'est point Stenai : la preuve qu'il en apporte, c'est que dans les capitulaires de Charles le Chauve de l'année

853, le *Pagus Stadinifus* est mis au nombre des lieux de la domination de ce Prince, qui ne possédoit alors aucune place au-delà de la Meuse. Cette rivière, en conséquence d'un traité fait entre les trois fils de Louis le Débonnaire, séparoit de ce côté-là les Etats de l'empereur Lothaire & ceux de Charles le Chauve. D'ailleurs on sait que Stenai en particulier étoit dans le lot de l'Empereur. C'est donc en-deçà de la Meuse qu'il faut chercher ce *Pagus*: mais M. l'abbé Lebeuf ne conclut pas de-là qu'il soit situé entre Vitri & Sainte-Menehould, comme le croit M. Bonamy d'après M. Duncange, qui, dans une note sur Ville-hardouin, parle d'un pays d'Astenois, d'Estenois ou d'Estaiënois (a), qu'il dit être le *Pagus Stadinifus*.

L'étymologie du nom d'Astenois oblige M. l'abbé Lebeuf à s'écarter de cette opinion. L'Astenois du diocèse de Châlons a tiré son nom du mot *Stad*, dont est dérivé celui de *Stadiensis*. Dans un cartulaire de Châlons se trouve un acte passé entre Archambaud de Lautrec, alors Evêque de cette ville, & l'un de ses Archidiacres désigné plusieurs fois par le titre d'*archidiaconus Stadiensis in ecclesiâ Cathalaunensi*. L'acte est de l'an 1381.

De *Stadonum*, nom latin de ce lieu, & par corruption *Stadinum*, on a formé celui de *Stadonenfis*, & par corruption *Stadinensis*, dont celui de *Stadinifus* ne diffère que par la terminaison; ce qui détermine M. l'abbé Lebeuf à chercher ce *Pagus Stadonenfis* dans un canton où se rencontre un lieu dont le nom vulgaire paroisse être plus vrai-semblablement dérivé de *Stadonum*.

La description de la Champagne, faite en 853 sous le règne de Charles le Chauve, n'est pas la plus ancienne que nous ayons; nous en connoissons une autre antérieure de
 L. II, c. 18. près d'un siècle, que Flodoard avoit vûe, & dont il a conservé un fragment. Cet écrivain nous apprend, dans son histoire de l'église de Reims, que Vulfaire, Archevêque de cette ville

(a) L'archidiacre de Châlons est appelé archidiacre d'*Astenai*, & anciennement d'*Astenois*.

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. 189
en 789, avoit été l'un de ces Envoyés du Prince qu'on appeloit *missi Dominici*, & qu'il avoit eu dans son district, non seulement toute la Champagne, mais encore les pays voisins. Voici l'ordre qu'il suit dans l'énumération des différens noms de lieux qui étoient dans le département de Vulfaire.

1.^o *Pagus Dolomensis* ou *Dulcomensis*, le pays Dormois, dont le lieu le plus considérable aujourd'hui est Cernai, à douze lieues de Reims vers l'orient des équinoxes; le chef-lieu étoit autrefois Doucon sur la rive occidentale de la Meuse.
2.^o *Pagus Vongensis*, dans lequel est situé le bourg de Vouzi sur la rivière d'Aisne, à pareille distance de Reims vers l'orient d'été.
3.^o *Pagus Castricensis*, où se trouve enclavé Rhetel à neuf lieues ou environ de la capitale, entre l'orient d'été & le nord.
4.^o *Pagus Stadonensis*, que M. l'abbé Lebeuf croit devoir chercher dans le voisinage des trois autres, mais plus loin en tirant vers la Meuse.

Notre Académicien se fixe au village ou bourg de *Stonne*, situé dans le diocèse de Reims à seize lieues de cette ville, à quatre par-delà Vouzi & sur la même ligne, c'est-à-dire à l'orient d'été, deux lieues ou environ en-deçà de la Meuse. Il se fonde sur ce que *Stadonum*, nom primitif du *Pagus* dont il s'agit, a dû naturellement former, en langage vulgaire, *Stadone*, puis *Staonne*, & ensuite *Stonne*.

Cette opinion est appuyée sur une bulle de l'an 1049, accordée par Léon IX à l'église de Verdun, pour la confirmer dans la possession de quelques biens dont elle venoit de perdre les titres dans un incendie. Dans le nombre de ces terres en est une appelée en latin *Stadonis villa*; elle s'appelle aujourd'hui *Ston* ou *Eston*.

*Sup. à la Dipl.
page 99.*

Cette terre de l'église de Verdun n'a pû donner le nom au *Pagus Stadonensis* des capitulaires de Charles le Chauve, parce qu'elle est située fort au-delà de la Meuse sur la route de Thionville, & qu'elle est trop éloignée du pays de Dormois, de Vouzi & de Rhetel, dont le canton du premier capitulaire, cité par Flodoard, a dû être voisin. Mais on doit

conclurre de cet exemple, que *Stonne* en françois rend aussi bien le *Stadonum* latin du capitulaire, que *Ston* rend dans la même langue le *Stadonis villa* de la Bulle.

Dom Michel Germain (*b*) qui place aussi le *Pagus Staddonensis* entre le Dormois & le Rhetois, ne veut pas que *Stonne* soit le pays anciennement appelé *Staddonensis*: il prétend que c'est le village d'*Eston*, mentionné dans la bulle de Léon IX. Le nom latin *Setuna*, donné à *Stonne* dans le premier titre de la Chartreuse du *Mont-Dieu*, l'empêche de reconnoître dans ce bourg l'ancien chef-lieu du *Pagus Staddonensis*. M. l'abbé Lebeuf répond à cette objection que ce titre n'est que du XII.^e siècle, & que le nom latin *Setuna* est un terme formé sur la prononciation vulgaire *Stounne*; en sorte que de ce mot on aura pû faire *Stouna*, qu'on aura depuis écrit *Setuna* par une suite d'altérations, dont nous avons un grand nombre d'exemples.

D'ailleurs pour prouver qu'*Eston* n'est point l'ancien chef-lieu du *Pagus Staddonensis*, il suffit d'observer que ce bourg en est séparé par le *Pagus Dulcomensis*, & qu'il est tellement enfoncé dans le pays de Voivre, *Veibrensis*, qu'il n'est éloigné de Thionville que de cinq ou six lieues.

(*b*) C'est l'auteur de la Notice des anciens palais & châteaux de nos Rois, imprimée dans la Diplomatique.



N O T I C E

De deux ouvrages satyriques manuscrits, qui portent le nom de Bible, avec le récit abrégé de la célèbre révolution arrivée en 1204 dans l'empire Grec, à laquelle l'auteur d'un de ces ouvrages fait allusion.

ETIENNE Pasquier, dans un chapitre où il traite de l'ancienneté & des progrès de la Poësie françoise, fait mention d'un ouvrage satyrique connu sous le nom de *Bible Guiot* (a), qu'il prétend avoir été composé entre les règnes des deux Philippes, par Hugues de Berci religieux de Clugni. M. le comte de Caylus croit que Pasquier s'est mépris en attribuant à un même auteur l'ouvrage de deux écrivains; & il fonde son opinion, 1.° sur deux différens manuscrits qu'il a eu occasion de lire, dont le premier a pour titre, *la Bible Guiot de Provins*; & le second est intitulé, *la Bible d'Hugues de Bersil* (b), *chastelains*: 2.° sur le style des deux ouvrages, & la manière différente dont plusieurs sujets qui se ressemblent y sont traités. Commençons par donner, d'après M. le comte de Caylus, une idée des deux manuscrits.

La Bible (c) de *Guiot de Provins*, conservée dans un recueil de manuscrits de la bibliothèque de Notre-Dame (d) est d'une écriture qui remonte au commencement du XIV, ou même à la fin du XIII.° siècle. Celle d'*Hugues de Bersil chastelain*, qui est

*Recher. sur la
Fr. t. I, l. VII,
col. 689.*

(a) Pasquier ajoute que c'est par l'erreur des premiers copistes qu'elle porte ce nom, au lieu de celui de *Bible Huguiot*.

(b) Pasquier écrit ainsi ce nom *Bercy*; mais il est écrit *Bersil* à la tête du manuscrit.

(c) On fait que le mot *Bible*, qui signifie simplement livre, est particulièrement consacré aux livres de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Les auteurs de ces deux satyres se feront peut-être servis de ce terme pour donner un air de vérité à ce qu'ils annonçoient, & ils s'appuyoient en cela sur le proverbe de ce temps-là, *cela est vrai comme la Bible*.

(d) Le roi de Sardaigne en a dans sa bibliothèque une autre copie, dont M. de la Curne de S.^{te} Palaye fait mention dans des notes qu'il a prises à Turin.

Ms. n. 7218. dans la bibliothèque du Roi, est à peu près du même âge.

Guiot de Provins avoit été Moine blanc pendant quatre mois, & l'on voit qu'il essuya quelques difficultés lorsqu'il voulut sortir de cet Ordre. Cet écrivain avoit beaucoup voyagé; il avoit été en Allemagne, ou du moins à Mayence, & même à Jérusalem. Les noms de quatre-vingt-quatre personnes de distinction qu'il cite dans son ouvrage, comme les ayant connues, donnent en même temps une idée de la façon avantageuse dont il étoit considéré dans le monde, & l'époque de son écrit.

Guiot le divise en dix-sept articles qui renferment tous une critique un peu trop amère des mœurs de son siècle. Il n'épargne ni la Cour de Rome, ni le Clergé séculier & régulier, ni les Rois & les autres souverains de l'Europe: en un mot tous les états sont l'objet de sa satire. Le but de l'auteur, du moins à ce qu'il dit, est de tracer une peinture au naturel des vices des hommes afin de les corriger; il ajoute qu'il ne nommera personne, & que la passion n'aura nulle part à tout ce qu'il écrira. Il prétend que les anciens Philosophes n'étoient occupés qu'à reprocher aux mauvais Princes leur conduite & leurs défauts. C'est faire trop d'honneur à la plupart d'entre eux, dont plusieurs étoient trop timides ou trop intéressés pour se piquer d'une sincérité dangereuse. Mais ce qu'il y a de plus bizarre ici, c'est de voir Aristote & Virgile, Ovide & Socrate, Aristippe & Diogène, Pythagore & le gentil Horace, nommés tous ensemble sous ce titre commun de Philosophes. C'est une preuve au reste que, dans les siècles d'ignorance, les écrivains de l'Antiquité n'étoient pas totalement inconnus; & cette preuve confirme l'opinion de M. de Caylus sur l'origine des Fabliaux.

*Voy. Mém. de
l'Acad. t. xx.*

Guiot de Provins ne traite pas le Pape avec plus de ménagement que les autres Puissances; il dit que le souverain Pontife devoit être aussi invariable que l'étoile polaire & la boussole. M. le comte de Caylus remarque à cette occasion que la boussole étoit connue du temps de Guiot, qui appelle
la

la *tremontaigne*, & qui en parle comme d'un instrument dont l'usage étoit alors assez familier. Tel est le sujet de la bible de Guiot: examinons maintenant celle d'Hugues de Bersil.

Cet auteur, après avoir fait des réflexions sur la mort & sur le peu d'attachement qu'on doit avoir à la vie, entre dans le détail des vices de son siècle, dont il fait en même temps le tableau & la critique, mais d'un ton beaucoup plus modéré que Guiot de Provins. Il fait cependant de vifs reproches aux Chevaliers, qu'il accuse de piller les biens de ceux à la conservation desquels ils sont obligés de veiller par état. Les Moines ne sont pas épargnés, & sur-tout les Moines noirs; ce sont ceux de tous qu'il aime le moins. Il finit en s'excusant sur la méchanceté des hommes, du mal qu'il se trouve forcé de dire d'eux, & il avoue qu'il a les mêmes défauts que ceux qu'il entreprend de blâmer.

On voit, par ce précis, que les deux auteurs ont eu le même objet en vûe; mais on a pû remarquer sans doute qu'il y avoit une grande différence dans la manière dont les mêmes sujets sont traités. Guiot de Provins attaque les défauts du genre humain avec fiel, avec aigreur & sans aucune réserve. Hugues de Bersil au contraire plus modéré, le prend sur un ton plus doux, & reconnoît qu'il ne vaut pas mieux que le reste des hommes. Le premier laisse entrevoir dans ses écrits, qu'il n'étoit pas d'humeur à s'exposer dans les combats; le second se montre dans les siens en homme qui craint peu la mort & qui brave le danger. De plus, Guiot de Provins déclame assez vivement contre la Cour de Rome, au lieu que Hugues de Bersil n'en dit pas un mot. Ajoutons encore que, dans la bible de Guiot, il n'est point parlé des révolutions arrivées alors à Constantinople, & que Hugues de Bersil dit avoir été témoin de la mort de quatre Empereurs dans l'espace d'un an & demi.

Toutes ces différences prouvent que Guiot de Provins & Hugues de Bersil châtelain, sont deux auteurs différens. Mais d'où peut venir en ce cas la méprise d'Etienne Pasquier?

M. le comte de Caylus soupçonne que cet écrivain aura vû un manuscrit qui renfermoit les deux Bibles écrites de la même main, & que les copistes avoient confondues. On fait que ces sortes de mélanges se rencontrent très-souvent. Le sentiment de M. le comte de Caylus est que Guiot de Provins pourroit être regardé comme l'auteur original, & que Hugues de Bersil, témoin du succès de l'ouvrage de Guiot, en aura composé un semblable dans le même temps; mais qu'il aura évité d'écrire avec la même aigreur. Enfin ce qui doit encore déterminer à regarder la bible de Guiot & celle de Hugues comme deux ouvrages entièrement distincts, c'est premièrement qu'ils sont chacun trop complets dans leur espèce pour n'avoir fait qu'un tout; & qu'en second lieu ils ont l'un & l'autre leur prologue ou exorde particulier, avec une conclusion tout-à-fait différente.

Il ne nous reste plus qu'à donner, d'après M. de Caylus, la date de ces deux ouvrages qu'il pense être à peu près du même âge.

Guiot termine l'article des Princes qu'il donne pour exemples, par celui de l'empereur Frédéric Barbe-rousse, qu'il nomme toujours *Ferris*, & il fait un grand éloge de la magnificence de ce Prince qu'il avoit vû se déployer à Mayence. On fait que l'empereur assëmbra dans cette ville une diette en 1181, pour faire couronner roi des Romains Henri son fils aîné. De la manière dont l'auteur s'exprime, il paroît que l'Empereur n'étoit plus vivant lorsqu'il composa sa bible, & Frédéric mourut en 1190. Ainsi l'on peut croire que Guiot écrivit sur la fin du XII.^e siècle, ou pendant les premières années du XIII.^e

Hugues de Bersil nous fournit pareillement l'époque de son ouvrage par le récit des révolutions arrivées à Constantinople lorsqu'il étoit dans cette capitale de l'empire Grec. Il se donne pour témoin de la mort de quatre Empereurs dans l'espace d'un an & demi: l'un, dit-il, fut étranglé, l'autre jeté dans la mer, le troisième fut détrôné, le dernier fut vaincu & tué dans une bataille.

Quant je vi en Constantinoble
 Qui tant est bele & riche & noble,
 Que dans un an & demi
 Quatre Empereurs puis les vi
 Dedens un terme tos morir
 De vil mort. Quant je vi murtrir
 L'un des Napes & estrangler
 Et l'autre saillir en la mer,
 Et li tiers fut deséritez
 Qui valent pis que mort assez
 Et menez en chetivoison;
 Et cil qui Diex face pardon
 Et amaine au port de salu
 Fu mort en bataille & vaincu.

Pour trouver l'époque d'une révolution si étrange, il faut chercher, dans l'histoire de l'empire d'Orient, quatre Princes dont les règnes puissent être renfermés dans ces bornes étroites. Cet événement singulier se passa dans le temps de la cinquième Croisade, lorsque les Latins se rendirent maîtres de Constantinople. Quand ils se présentèrent devant cette ville, Alexis III, surnommé l'Ange, portoit alors la couronne Impériale usurpée sur Isaac l'Ange son frère qu'il retenoit en prison après l'avoir privé de la vûe. Alexis IV, fils de ce Prince infortuné, étoit dans l'armée des Croisés qui lui avoient promis de le faire monter sur le trône. Ces promesses eurent leur exécution après la prise de Constantinople & la fuite de l'usurpateur (e): Isaac fut tiré de sa prison & le jeune Alexis fut couronné le premier d'août 1203. Son règne ne fut pas de longue durée. Le peuple de Constantinople ne pouvant supporter les vexations des Croisés, contraignit, dès le 25 de janvier de l'année suivante, le Sénat & le

Geoff. de Ville-
 Haré. p. 76,
 édit. du Louvre.

(e) Vers la fin de l'an 1204 il fut arrêté par le marquis de Montferrat, qui l'envoya prisonnier en Italie.

Clergé d'élire un autre Empereur. Le choix tomba sur un jeune homme nommé *Canabé*.

Niceta Choniata Ann. pag. 361, édit. du Louvre.

Quelques jours après, Alexis Ducas surnommé *Murtzulphe*, fit mettre *Canabé* dans les fers. Il se rendit ensuite maître d'Alexis IV dont il étoit *Protovestiaire*, le fit étrangler & s'empara de la Couronne. Les Croisés informés de cette révolution, attaquèrent *Murtzulphe*, rentrèrent de nouveau dans Constantinople que l'usurpateur avoit abandonnée (f), & mirent sur le trône Impérial, Baudouin comte de Flandre qui eut le malheur de tomber entre les mains des Bulgares le 15. d'avril 1205.

Ainsi dans l'espace de moins d'un an, c'est-à-dire depuis le premier siège de Constantinople, au mois de juillet 1203, jusqu'à l'élection de Baudouin le 27 de mai 1204, le trône de Constantinople fut occupé par six Princes. Il s'agit donc d'examiner quels sont les quatre dont parle Hugues de Berfil, & comment on peut concilier leur règne avec la chronologie.

Ce qu'il dit dans les deux vers suivans,

Quant je vi murtrir

- L'un des Napes & estrangler

regarde sans doute Alexis IV qui périt de ce genre de mort.

Le second, suivant le même auteur, fut jeté dans la mer, & ce trait semble ne pouvoir s'attribuer qu'à *Murtzulphe* : cependant tous les historiens conviennent qu'il fut précipité du haut d'une tour. Mais ne pourroit-on pas croire que son corps fut ensuite jeté à la mer, & que Hugues de Berfil aura voulu seulement ajoûter cette circonstance ?

Li tiers, continue-t-il, fut deséritez

Qui valent pis que mort assez

Et menez en chetivoison.

Il désigne ici probablement Alexis III frère d'Isaac l'Ange,

(f) Il fut pris quelque temps après, & précipité du haut d'une colonne qui étoit dans une place publique de Constantinople.

qui fut d'abord chassé du trône & dans la suite emmené prisonnier en Italie.

Enfin, à l'égard du quatrième, voici comment il s'exprime :

Et cil qui Diex face pardon

Et amaine au port de salu

Fu mort en bataille & vaincu.

M. le comte de Caylus croit reconnoître ici l'empereur Baudouin qui fut pris par les Bulgares, & qui mourut dans les fers quinze mois après. Les souhaits que le Poëte fait pour le Prince dont il parle, ne peuvent convenir qu'à Baudouin qui s'étoit attiré l'estime & l'amitié des troupes.

Tels sont sans doute les quatre Princes dont l'auteur de la Bible a voulu faire mention dans ses vers. Il n'a point eu en vûe Isaac l'Ange non plus que Nicolas Canabé. Le premier privé de la vûe, affoibli par l'âge & par ses malheurs, n'avoit qu'une ombre de pouvoir, & ce n'est qu'avec Alexis son fils que les Croisés avoient coûtume de traiter. A l'égard du second, il ne fut reconnu ni par les Latins, ni par la plupart des habitans de Constantinople.

De tous ces faits il s'ensuivra que Hugues de Bersil aura composé son ouvrage dans le commencement du XIII.^e siècle, & que par conséquent les deux Bibles se trouveront être à peu près du même âge.

Après avoir fait connoître les deux manuscrits par cet extrait du Mémoire que M. de Caylus nous lut en 1748, arrêtons un moment les regards du Lecteur sur l'étrange scène dont Hugues de Bersil fait mention dans sa Bible. Cette catastrophe subite qui changea la face de l'empire d'Orient, est un tissu d'événemens si singuliers, que nous n'avons pû nous refuser au plaisir de les rassembler dans un récit sommaire & dégagé de toutes discussions. Nous en puisons les principaux traits dans les écrivains de l'histoire Byzantine, & dans l'ouvrage de Justiniani, historien de Venise.

Le malheureux succès des Croisades avoit enfin refroidi,

dans l'Occident, cette sainte fureur dont l'opiniâtreté contagieuse dépeupla tant de fois l'Europe pour ravager l'Asie. Ce goût néanmoins, quoiqu'affoibli, régnoit toujours en France où divers Seigneurs, les uns par zèle, les autres par ambition, s'armoient encore de temps en temps pour aller défendre ou s'approprier les débris des premiers établissemens formés par Godefroi de Bouillon & ses successeurs. Ces ligues particulières se décoroient aussi du nom de Croisades ; la plus fameuse de toutes, par les révolutions qu'elle produisit, est celle que commandèrent en 1203 le comte de Flandre & le marquis de Montferrat, guerrier déjà célèbre par ses exploits, & qui portoit un nom terrible aux Infidèles. Les Croisés obtinrent l'aveu de Philippe Auguste ; mais ce Prince, alors occupé d'objets personnels & plus importants, ne leur fournit aucun secours. Il étoit question de passer en Palestine ; & la route par terre sur les Etats des princes Grecs ou Musulmans, étoit impraticable : une funeste expérience mettoit les Latins en garde contre les empereurs de Constantinople. Le marquis de Montferrat fit avec les Vénitiens un traité, par lequel ils s'engagèrent à lui fournir, pour une somme considérable, des vaisseaux qui transporteroient en Asie l'armée Chrétienne. Les Vénitiens eux-mêmes prirent la croix ; ils équipèrent à leurs dépens cinquante galères, dont la capitane devoit être montée par le Doge, quoiqu'âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Des mesures si bien concertées en apparence furent sur le point de se rompre, parce que les princes Croisés ne se trouvèrent point en état de fournir la somme entière ; la généreuse politique du Doge y remédia. Ce Doge, un des plus grands hommes que Venise ait produits, se nommoit Henri Dandolo. Aussi jaloux de l'honneur de Venise qu'attentif à ses intérêts, il concilia l'un & l'autre, en offrant aux Croisés de les décharger du reste de la somme, pourvû qu'ils aidassent la République à reprendre Zara sur les rebelles de Dalmatie. Les François acceptèrent avec plaisir un accommodement, qui les mettoit dans le cas d'échanger une dette contre des périls,

& des occasions d'exercer leur bravoure. Après un siège long & meurtrier, Zara fut prise; & comme la saison étoit trop avancée, les vainqueurs attendirent en Dalmatie le retour du printemps.

La flotte mettoit à la voile lorsqu'on vit arriver le jeune Alexis Comnène, fils d'Isaac l'Ange empereur de Constantinople. Il venoit implorer le secours des Croisés en faveur de son père, détrôné par un frère qu'il avoit racheté depuis peu de la prison des Infidèles. L'empire Grec étoit alors le théâtre des tragédies les plus affreuses : le meurtre & le poison donnoient des successeurs au grand Constantin. Les habitans de Constantinople changeoient d'Empereurs comme de Patriarches; & telle étoit la légèreté de ce peuple immense & frivole, son goût pour les révolutions & son indifférence pour le Souverain, que quiconque avoit de l'audace & méprisoit la vie, pouvoit aspirer au trône & s'y placer, au risque de voir le lendemain amener sa chute & sa mort. Des révolutions étranges & toujours sanglantes avoient fait paroître sur la scène une longue suite d'Empereurs, dignes à la fois d'horreur & de mépris, & qui n'usurpoient le trône par des crimes odieux, que pour le deshonorer par des vices infames, & le perdre presque tous par leur propre lâcheté. Isaac l'Ange, qu'il s'agissoit de rétablir alors, étoit lui-même usurpateur. Son frère le tenoit renfermé dans un cachot, après lui avoir fait crever les yeux : il destinoit le même supplice au jeune Alexis son neveu; mais celui-ci eut le temps de se réfugier auprès de Philippe duc de Suabe, son beau-frère, qui venoit d'être élu empereur d'Allemagne.

Philippe, occupé pour lors à défendre sa nouvelle dignité contre Othon de Saxe son rival, n'étoit pas en état de le secourir; mais la facilité avec laquelle les Croisés avoient entrepris le siège de Zara, fit entrevoir aux deux Princes les mêmes ressources dans leur camp. Alexis s'y rendit, & dans les termes les plus pressans il implora leur assistance, en leur donnant parole de prendre la croix dès que son père seroit rétabli, de les secourir d'hommes & d'argent, & de travailler à l'extinction du schisme.

La jeunesse d'Alexis, ses larmes, ses malheurs, mais surtout ses promesses déterminèrent les principaux seigneurs de la ligue à le secourir. Le traité fut conclu, malgré les protestations de quelques Croisés qui refusèrent constamment de tourner contre les Chrétiens des armes prises contre les Infidèles, & qui s'allèrent ranger sous l'étendart d'André, roi de Hongrie, alors en marche pour la Terre sainte.

Le reste de l'armée s'embarqua dans le port de Zara & parut à la vue de Constantinople le 23 juin 1203. L'usurpateur fut sommé de remettre le trône à son frère. Sur son refus on assiégea la place. Les galères Vénitiennes s'emparèrent du port après un combat sanglant; les attaques du côté de la terre furent nombreuses & vives. Tous les Généraux s'y distinguèrent à l'envi; le Doge y fit oublier son âge, & le marquis de Montferrat s'y montra supérieur à sa renommée. Enfin la ville fut emportée d'assaut, malgré la vigoureuse résistance des assiégés, & les fréquentes sorties de Théodore Lascaris, gendre de l'usurpateur: celui-ci disparut avec tous ses trésors. Les assiégeans prirent possession de Constantinople, & remirent le vieil Empereur sur le trône.

Le premier acte de souveraineté qu'il exerça fut de s'associer le Prince son fils, & de ratifier le traité fait en Dalmatie. Les Croisés accompagnèrent le jeune Alexis dans toutes les provinces pour l'y faire reconnoître. Mais à peine se crut-il affermi dans ses États, qu'il oublia ce qu'il devoit à ses bienfaiteurs. C'étoit agir contre ses intérêts: sa liaison avec les Latins l'avoit rendu suspect à ses peuples; & son ingratitude indisposa contre lui les Croisés, qui seuls pouvoient le maintenir sur le trône.

Un Prince de la maison de Ducas, surnommé Murtzulphe, à cause de l'épaisseur de ses sourcils, aspirait secrètement à l'Empire. L'occasion lui parut favorable: il captiva par ses bassesses l'esprit d'un Prince foible, plus sensible à la flatterie qu'aux bienfaits; & tandis qu'il l'exhortoit à rompre avec les Latins, il semoit sourdement le bruit que l'Empereur les retenoit auprès de sa capitale, pour contraindre ses sujets à
plier

plier sous le joug de l'Eglise Romaine. C'étoit assez pour aigrir une multitude séditieuse, toujours violente quand elle croit avoir à défendre les intérêts de la Religion. Le peuple s'émeut, court aux armes, & crie qu'il faut détrôner Alexis. L'Empereur son père mourut alors de douleur, à la vûe des nouveaux revers qui menaçoient sa vieillesse & sa Maison. Alexis effrayé se jette entre les bras du marquis de Montferrat, dont la générosité le rassure & lui promet un appui capable de le maintenir : mais le perfide Ministre, instruit de tout, ferme les portes de la ville & donne l'alarme aux factieux. Cette nouvelle ranime leur fureur ; toute la ville est en feu, la perte d'Alexis est résolue, & les rebelles s'assembloient pour lui donner un successeur. Murtzulphe, auteur secret de la révolte, voulant éprouver son crédit, fait tomber le choix sur un jeune seigneur d'une naissance & d'un rang distingués, mais sans expérience & sans amis. Dès qu'il voit la populace prête à le couronner, il se saisit de ce phantome d'Empereur, court au Palais, éveille Alexis, & lui peint, avec une frayeur apparente, le danger qu'il court. Le malheureux Prince, s'abandonnant à ses conseils, se laisse conduire par le traître au fond du Palais ; il n'y fut pas plutôt arrivé qu'il sentit ce qu'il venoit de perdre & ce qu'il devoit attendre. Murtzulphe le fait charger de chaînes, lui arrache les ornemens impériaux, s'en revêt lui-même ; & se mettant à la tête de ses parens, se présente au peuple, l'exhorte à déclarer la guerre aux Latins, se fait nommer Empereur, & reçoit la couronne dans l'église de S.^{te} Sophie. Il rentre ensuite au Palais, & fier du succès de son crime, il y met le comble, en étranglant de sa main le crédule Alexis, dont la vie lui caufoit encore de l'inquiétude.

Les Croisés instruits de sa mort par les nouvelles qui s'en répandirent bien-tôt dans leur camp, déplorèrent la chute de ce Prince infortuné. Quelque sujet de plaintes qu'ils eussent contre lui, une compassion généreuse l'emporta sur ces motifs de vengeance : ils oublièrent qu'il étoit coupable, dès qu'ils le virent malheureux ; & n'attribuèrent le crime qu'à celui qui

seul en recueilloit le fruit. La perte du tyran fut résolue, & Constantinople assiégée de nouveau. Les Croisés, sans s'arrêter aux règles ordinaires, tentent l'escalade, & s'emparent de quelques forts : ils s'y fortifioient dans le dessein de livrer un assaut général ; mais la frayeur du tyran leur en épargna le danger. Murtzulphe, craignant d'être trahi parce qu'il avoit été traître, & vaincu par ses remords, s'enfuit dans une barque pendant la nuit : ses partisans, abandonnés par leur chef, ne firent point de résistance. Les Croisés entrèrent l'épée à la main dans la ville Impériale, & y commirent tous les desordres qui deshonnorent la victoire : rien ne fut épargné ; les églises même ne furent pas un asyle contre l'insolence du soldat. Toutes les richesses de la capitale de l'Orient devinrent la proie du vainqueur ; & la même campagne vit Constantinople prise deux fois, un Empereur légitime rétabli, deux usurpateurs dépossédés, quatorze mille étrangers éloignés de leur patrie, animés d'intérêts divers, sans autre secours que leur courage, sans autre ressource que la victoire, devenir les arbitres du sort de tant de Princes, l'Empire Grec soumis aux Latins, & douze Electeurs, moitié François, moitié Vénitiens, placer sur le trône un comte de Flandre. Mais ce trône étoit un précipice élevé, d'où l'année suivante le vit tomber misérablement : exemple mémorable, mais inutile, de l'instabilité des grandeurs humaines.

Au reste, c'est à cette révolution que les Vénitiens durent la souveraineté de l'île de Crète, qu'ils ont défendue si longtemps contre tous les efforts de la puissance Ottomane. Telle est aussi l'époque du royaume de Thessalonique & de tant de petits Etats fondés par des seigneurs Latins, en Thessalie. en Grèce & dans les îles de l'Archipel.



S U P P L E M E N T

*Au Mémoire de feu M. Lancelot, sur les ouvrages
de Raoul de Presles.*

RAOUL DE PRESLES, auteur estimé sous le règne de Charles V, est un des écrivains qui ont le mieux secondé les efforts que ce Monarque, déclaré sage par la voix de son siècle & par celle de la postérité, fit pour ramener dans ses États le goût des Lettres, & les y rendre à jamais florissantes. En se conformant aux vûes de son Prince, il servit en même temps l'Etat & la Littérature. A ce double titre, il méritoit d'avoir un historien, qui réunissant avec exactitude les principales circonstances de sa vie, en fixât les différentes époques, & nous fit connoître ses ouvrages plus exactement que n'ont fait ceux qui en ont parlé jusqu'à présent, & dont plusieurs le confondent avec quelques contemporains du même nom. C'est ce qu'a fait M. Lancelot dans une Dissertation qu'il nous lût en 1735, sous le titre de *Mémoire sur la vie & les ouvrages de Raoul de Presles*.

*Mémoires de
l'Acad. t. XIII,
p. 607.*

Ce Mémoire, examiné par M. l'abbé Lebeuf, a produit de sa part quelques éclaircissémens, qu'il nous a communiqués dans une de nos séances, & dont nous allons donner le précis. Ces remarques roulent d'abord sur deux ouvrages que M. Lancelot n'a pas bien connus : le premier est un livre intitulé *le Roi pacifique* ; le second a pour titre *compendium morale de Republicâ*. M. l'abbé Lebeuf passe ensuite à l'explication géographique d'un nom de lieu appelé *Ricordane*, qu'il trouve dans un endroit du *songe du Vergier*.

1747.

Raoul de Presles, adressant à Charles V l'abrégé d'un *traité des puissances séculières & ecclésiastiques*, où il s'agissoit, entre autres faits, de l'abdication de Childéric & de la démarche que les barons du royaume firent auprès du pape Zacharie, en le consultant sur l'élection de Pépin, s'exprime en ces termes :

Cc ij

jaçoit ce qu'ils le pussent faire & ordonner sans conseil; & de ce l'en puet voir plus plainement, en ce que je qui ai translaté cette œuvre en ai sur ce pas, en la translation du livre qui s'appelle *Rex pacificus*, lequel est par devers vous. Ce mot *Rex pacificus* occasionne une méprise de M. Lancelot; il a cru que c'étoit le titre d'un livre, & que ce livre étoit perdu ou du moins très-rare. M. l'abbé Lebeuf fait voir que les termes pris par M. Lancelot pour le titre d'un ouvrage, ne sont que les deux premiers mots de la première phrase d'une Dissertation intitulée, *Quæstio de potestate Papæ*, qui commence ainsi: *Rex pacificus Salomon, cui dedit Dominus divitias & sapientiam, sapienter volens exprimere conditiones regales, &c.*

B. F. 31. Les manuscrits de cet ouvrage sont en effet très-rares: Duboulai assure qu'il y en a un à S.^t Victor de Paris, & M. l'abbé Lebeuf en a vû un autre parmi les manuscrits de la bibliothèque de Sorbonne. On y lit que Raoul de Presles en est l'auteur, quoiqu'il avoue lui-même qu'il n'en est que le traducteur. Duboulai pense que ce traité fut composé dès le temps de la fameuse querelle de Philippe le Bel avec Boniface VIII. Cet ouvrage a été d'ailleurs imprimé quatre fois. La première édition fut faite en 1506 (a); la seconde en 1614 in-8.^o sans noms d'éditeur ni d'imprimeur: elle se trouve à la fin d'un livre intitulé, *Acta inter Philippum Pulchrum & Bonifacium Octavum*, depuis la page 58 jusqu'à la page 93. La troisième in-fol. qui est de l'an 1655, est à la fin des pièces qui servent à l'histoire du différend survenu entre le roi de France & le Pape; la quatrième se trouve à la fin du quatrième tome de l'histoire de l'Université de Paris.

Le second ouvrage de Raoul de Presles, dont M. l'abbé Lebeuf entreprend de nous donner la notice, est un *compendium morale de Republicâ*. M. Lancelot, qui traduit ce texte par le *compendieux moral de la chose publique*, s'est contenté d'indiquer ce traité d'après l'auteur, sans rien dire de plus.

(a) Elle se fit à Paris chez Jehan Barbier, imprimeur pour Jehan Petit, libraire, rue S.^t Jacques. M. l'abbé Lebeuf fait cette remarque d'après le célèbre Antoine Loisel, qui l'a écrite de sa main en marge de son exemplaire manuscrit.

Un manuscrit que M. l'abbé Lebeuf a trouvé dans la bibliothèque de Sorbonne, l'a mis en état de suppléer aux omissions de M. Lancelot, & de nous apprendre 1.^o par l'ordre de qui cet ouvrage fut composé; 2.^o les matières qu'il contient; 3.^o l'époque de ce manuscrit.

La première phrase est conçue en ces termes: *Ad reverendum in Christo patrem ac Dominum dominum Johannem de Angerant, Carnotensem episcopum, Radulfi de Pratellis junioris incipit liber qui intitulatur, morale compendium de Republicâ. Quamvis teste Fulgentio justitiæ formidolosa suspicio excusari semper querat suffragiis, &c.* Ce debut nous fait connoître qu'Angerant, évêque de Chartres, avoit engagé Raoul de Presles à ce travail.

L'auteur y traite fort au long ce qui regarde la république des Grecs & celle des Romains; il parle ensuite des divinités du Paganisme, fait l'éloge de la France, & donne une description (b) du triste état où ce Royaume étoit lorsque ce livre fut composé.

Le nom de l'Evêque qui est à la tête du manuscrit, & les détails des malheurs de la France dont l'auteur fait mention, fournissent à M. l'abbé Lebeuf des moyens de fixer à peu près la date de l'ouvrage en question.

Jean d'Angerant fut fait évêque de Chartres l'an 1350, & il conserva ce siège jusqu'en 1373 qu'il fut nommé à l'évêché de Beauvais; ainsi Raoul de Presles n'a pû mettre son ouvrage au jour que dans cet intervalle. A l'égard de ce qu'il dit au sujet des maux dont la France étoit affligée, on peut l'entendre des desordres commis par les grandes Compagnies vers l'an 1360, ou de ce que nos Provinces eurent à souffrir des brigands qui, après avoir desolé le Royaume, passèrent en Espagne vers l'an 1366. Peut-être aussi veut-il parler des troubles que les Anglois & les

(b) On lit à la marge de cet article, *de miseriis modernis*. Le copiste a rempli son exemplaire d'abréviations qui sont très-difficiles à

deviner, & qu'il n'est pas aisé de corriger; l'article commence par ces mots: *de præfenti vero frustra queror miseria, &c.*

Navarrois excitèrent en France l'an 1358 (c). Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de Raoul de Presles ne peut avoir été fait avant l'an 1358, ni depuis 1366; & par conséquent on doit en fixer l'époque dans cet intervalle.

Après l'examen critique de ces deux morceaux, M. l'abbé Lebeuf cherche la signification du mot *Ricordane*, qu'il trouve dans la traduction françoise *du songe du Vergier*, composé en latin par Raoul de Presles. L'auteur fait parler son Chevalier avec beaucoup de liberté sur les abus qui régnoient alors en France. Il lui met dans la bouche des plaintes amères sur la disposition qui se faisoit des bénéfices en faveur de gens sans mérite. *On les donne*, dit-il, *à certaines bêtes vetues & asnes deferrez, soient de Limoges ou d'Auvergne, de la Ricordane, ou d'autre partie de Guienne, sans lecture ou sans aucune discipline* (d).

Le mot *Ricordane* paroît ici désigner un nom de lieu situé dans l'Aquitaine : il en est fait mention dans la vie de S.^t Louis, telle qu'elle est dans les chroniques de S.^t Denys, du moins dans l'exemplaire de la bibliothèque de S.^{te} Geneviève, qui est antérieur d'un demi-siècle à Raoul de Presles. A l'occasion de Jean de Beaumont qui fut envoyé contre les Albigeois, l'écrivain s'exprime ainsi : *Si se mist en voye & passa les monts de la Ricordane, & chemina tant qu'il vint en la terre d'Aubigeois*.

En supposant que Jean de Beaumont soit parti de Paris; il paroîtroit que les montagnes de la Ricordane seroient celles qui sont entre l'Auvergne occidentale & Tulle ou Sarlat; car Raoul distingue ce pays de Ricordane d'avec l'Auvergne & de la province de Limoges: il faut d'ailleurs que ce soit

(c) On trouve parmi les manuscrits de S.^t Victor (*cod. Ms. Victor. 393*) une lettre que le clergé de Rouen, assemblé dans un Synode au mois de novembre de la même année, écrivit au pape Innocent VI: on y voit la description des ravages que les ennemis de la France font essuyer à la Normandie. Cette lettre, qui

commence par ces mots, *inimici regni Franciæ*, &c. est terminée par ceux-ci: *Datum in plenâ Synodo, die martis, VI novembris, indictione XII*, ce qui désigne l'an 1358.

(d) Ce mot ne se trouve point exprimé dans l'ouvrage latin de Raoul de Presles, beaucoup plus court que le françois.

un pays de montagnes, puisque les chroniques de S.^t Denys le marquent expressément.

M. l'abbé Lebeuf, après avoir inutilement consulté les cartes les plus détaillées des provinces de France, & s'être attaché pendant quelque temps à examiner si de *pagus Rutensis* ou *Runeticus*, ou d'autres semblables mots, on ne pouvoit pas tirer la racine de *Ricordane*, abandonne ces étymologies peu satisfaisantes, pour s'arrêter à une idée qui semble fournir le mot de l'énigme. Dans les différentes recherches que notre Académicien a été obligé de faire pour composer son traité des *anciennes sépultures*, il a trouvé plusieurs montagnes qui ne devoient leur existence qu'au travail des hommes. Une de ces montagnes située dans un canton de Normandie, près S.^{te} Barbe en Auge, est appelée *la montagne de la Ricordane*. M. l'abbé Lebeuf pense que ce mot est dérivé de *Recordanda* : l'étymologie est naturelle, puisque ces sortes de montagnes n'étoient élevées que comme des monumens destinés à rappeler la mémoire de ceux à qui elles servoient de sépultures. On en trouve au-delà de la Loire, un peu plus loin qu'Amboise : il y en a aussi dans le Limosin. M. Spon a parlé de celle qui fut détruite dans le dernier siècle, & qui étoit située sur la marche Limosine. « On trouva, dit-il, sous cette montagne des pierres creuses à divers étages, couvertes d'autres pierres ; & dans les creux « de ces pierres, en forme de sépulcres, des urnes de terre « figillée, & quelques petits chaînons d'or qu'on croit être des « anciens Gaulois ».



R E C H E R C H E S SUR M.^{rs} PITHOU.

LORSQUE je rencontre un Consul ou un Préteur, disoit autrefois Sénèque, je lui rends tous les honneurs dûs à sa place. Quel respect ne doivent donc pas m'imprimer, ajoute-t-il, les noms vénérables des deux Catons, du sage Lélius, d'un Socrate, d'un Platon, d'un Zénon, d'un Cléanthe? *Ego veneror, & tantis nominibus assurgo.* M. Lévesque de la Ravalière pénétré des mêmes sentimens au souvenir de M.^{rs} Pithou, ses illustres compatriotes, a fait de nouvelles recherches sur la vie & les ouvrages de ces hommes célèbres: c'est la matière d'une longue Dissertation qu'il nous a communiquée dans le mois de janvier 1747. Comme elle doit entrer dans l'histoire de Champagne qu'il compte donner au public, & qu'elle formera sans doute un des articles les plus intéressans de la portion de cette histoire qu'il destine aux gens de Lettres que la Province a produits, nous nous contenterons de donner un précis très-abrégé de son ouvrage, en applaudissant au motif qui a conduit sa plume.

*Senec. epist.
LXIV.*

Janvier 1747.

La famille de M.^{rs} Pithou est d'une ancienne Noblesse d'épée, originaire de Normandie; mais elle fut transplantée en Champagne où elle s'est acquis, dans le xvi.^e siècle, une Noblesse littéraire qui fera vivre le nom de Pithou tant que les Lettres subsisteront. Ce qu'elle a produit de Savans auroit suffi pour illustrer diverses familles. On peut appliquer à chacun d'eux ce que M. de Fontenelle a dit de M. de la Hire: un seul de ces Savans en contenoit plusieurs; & ce qui est plus estimable que le savoir, ils joignoient, aux qualités de l'honnête homme & du bon citoyen, un attachement religieux à ce qu'ils croyoient la vérité. Nous disons à ce qu'ils croyoient la vérité, parce que quelques-uns d'entre eux eurent le malheur d'embrasser le Calvinisme; mais les
Catholiques

Catholiques équitables plainquirent l'égarement de leur esprit, & respectèrent la droiture de leur cœur.

Pierre Pithou (père de ceux qui suivent) naquit en 1497 de Pierre Pithou, Ecuyer, & l'un des hommes d'armes de la compagnie de Gaston de Foix. Il suivit d'abord la profession de son père; mais un goût décidé pour l'étude lui fit prendre le parti de la Robe. Il s'établit dans la ville de Troies. Les Lettres commençoient alors à renaître en France; mais ce n'étoit que le crépuscule du grand jour qui nous éclaire encore. On manquoit d'une infinité de secours qui depuis se sont multipliés, & que leur abondance nous rend peut-être moins précieux. Pithou, luttant contre les restes de la barbarie, s'éleva par ses efforts au dessus de son siècle; il surmonta tous les obstacles & se rendit habile non seulement dans la jurisprudence, mais encore dans tous les genres d'érudition. Par des travaux immenses il vint à bout de se former une nombreuse & riche bibliothèque. L'usage qu'il en fit, & les services qu'il a rendus à l'Etat dans les emplois dont il fut honoré, à la Littérature par ses ouvrages & par le soin qu'il eut de donner à ses enfans l'éducation la plus propre à développer en eux leurs qualités & leurs talens naturels, lui méritèrent l'estime des gens de Lettres les plus distingués de son temps. Ses fils dont la tendresse & la reconnoissance lui ont prodigué les plus grands éloges, n'ont parlé de lui que comme ses contemporains. Antoine Loysel^a, Josias Mercier^b & le fameux Cujas^c s'expriment dans les termes les plus forts sur son savoir & sa probité.

Il mourut en 1554, laissant quatre filles & six garçons, entre lesquels trois sur-tout marchèrent avec distinction dans la route qu'il leur avoit frayée.

Nicolas Pithou de Chamgobert & Jean Pithou du Fresne frères jumeaux, naquirent à Troies en 1527. Pendant qu'ils y faisoient leurs études, un trait singulier annonça l'ardeur qu'ils avoient pour s'instruire, & la sagacité de leur esprit. Nicolas Itère, professeur d'humanités au collège de Troies, & chargé particulièrement de leur éducation, lisoit à la

^a Loys. opusc. divers, p. 254.

^b Vie de Pierre Pithou.

^c Praefat. ad cod. Theod.

Hist. ms. de Nicolas Pithou.

dérobée quelque livre qu'il cachoit avec grand soin. S'il avoit pour but de piquer la curiosité de ses élèves, il put se flatter d'avoir réussi. Les deux disciples, profitant de l'absence du maître, ouvrirent un jour ces écrits dont le caractère inconnu ne fit que les animer à la découverte. Ils devinrent un mot, une phrase : bien-tôt le chiffre n'en est plus un pour eux ; ils dévorent ces ouvrages avec une avidité que la plupart de nos jeunes gens n'auroient pas même pour un roman : c'étoient néanmoins des traités de Théologie. Malheureusement ces livres renfermoient le poison des nouvelles opinions. La lecture qu'ils en firent jetèrent dans ces ames tendres des semences de Calvinisme qui ne fructifièrent que trop.

M. Lévêque ne dit rien de plus de Pithou du Fresne. Pour Chamgobert il mena une vie fort agitée, & la Réforme doit le compter au nombre de ses confesseurs & presque de ses martyrs. Voulant puiser à la source il alla prendre à Genève les leçons de Calvin & passa deux ans auprès de lui. De retour à Troies, il exerça les fonctions de Ministre ; & comme il s'y trouvoit à la tête d'un parti que nos Rois ne laissoient respirer qu'autant que la politique les y forçoit, il essuya les orages les plus violens. Dans les troubles de 1567 il courut risque de la vie. Sa maison fut pillée & presque abattue : il perdit ses livres & ses papiers, perte plus sensible pour un homme de Lettres que celle de tous les trésors. La nouvelle du massacre de la S.^t Barthélemi l'obligea de se réfugier en Allemagne : il ne rentra dans le Royaume que sous le règne de Henri le Grand. On ignore l'année de sa mort. Nous avons de lui divers ouvrages imprimés ou manuscrits. Il en a fait un sous le titre de *l'institution du mariage Chrétien* : un autre est intitulé, *Thesaurus ex operibus Sancti Bernardi Clarevallensis* ; un troisième est *l'histoire Ecclésiastique de la ville de Troies & de la restauration du par service de Dieu, & de l'ancien ministère dans ladite Eglise*. M. Joli de Fleuri, ancien Procureur général, a dans sa bibliothèque le manuscrit original de cet ouvrage dont le P. le Long rapporte le titre peu exactement. Chamgobert s'amusoit

quelquefois à faire des vers françois. C'étoit une ame élevée, ferme, intrépide, pénétrée d'horreur pour le vice & d'amour pour la vertu : ni les préjugés, ni les disgraces n'altérèrent en rien son attachement pour sa patrie & pour ses Rois.

Pierre Pithou, *seigneur de Savoie*, naquit en 1539 ; « il est si connu, dit M. Lévêque, que si nous entreprenions de « recueillir tout ce que nous savons de ce grand homme, ce « feroit nous jeter dans des répétitions inutiles. » Il possédoit les auteurs grecs & latins, sans en excepter un seul, & les avoit presque tous collationnés sur d'anciens manuscrits. Profond dans l'histoire de son pays, il étoit extrêmement versé dans celles de tous les peuples, soit anciens, soit modernes : on l'égaloit à son maître, le célèbre Cujas, pour la science du droit Romain. Mais ces connoissances n'étoient rien en comparaison de la solidité de son esprit, de la justesse de ses décisions, & de ses sublimes lumières par rapport à la politique. Il fut l'oracle du Parlement & de la Cour ; les Ministres d'État n'entreprenoient rien sans le consulter, & le Roi l'honora de différentes commissions. Malgré cette jalousie qui règne quelquefois parmi les Savans, son mérite universel réunit tous les suffrages ; il a eu peut-être plus d'historiens que n'en eut jamais aucun Souverain. On en compte jusqu'à sept : il faut lire par préférence à ses autres vies celle qu'a écrite M. Boivin le cadet, garde de la bibliothèque du Roi, & l'un de nos plus illustres Académiciens. Cet ouvrage est un monument de sa reconnoissance & de son estime pour M. le Peletier, Ministre d'État, digne petit-fils de Pierre Pithou : on y trouve le catalogue des livres dont Pithou est l'auteur ou l'éditeur, & son testament moral que M. Lévêque a traduit en françois dans son Mémoire. Pithou y fait de ses principes & de sa conduite un détail d'où résulte le caractère le plus aimable & le plus vertueux. Chose rare, unique peut-être ! quelqu'avantageux que soit le portrait, personne n'a soupçonné le peintre ni de flatterie ni de vanité. Il mourut à sa maison de campagne près de Nogent-sur-Seine en 1596 dans la

212 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
cinquante-septième année de son âge : il avoit depuis longtemps abjuré le Calvinisme.

François Pithou, fleur de *Bierne*, né en 1544, eut le même génie que son frère, le même plan d'étude, & à peu près les mêmes talens; mais les hommes à talens ne pensent pas tous au besoin qu'ils ont qu'on leur pardonne leur supériorité. François Pithou n'eut point le secret qu'avoit eu son frère de rendre son mérite aimable, & de le racheter par un caractère liant & communicatif. Aussi a-t-il été moins célébré : ce n'est pas qu'il n'ait aussi ses panégyristes; Scaliger, Cujas & Trifan lui donnent des éloges, & Perrault lui assigne une place distinguée entre les hommes illustres du dernier siècle.

Quoiqu'il vécût dans la retraite, sa réputation pénétra jusqu'à la Cour. En 1597 il fut nommé Procureur général de la Chambre de Justice; son naturel sévère & son desintéressement le rendoient propre à cette commission importante, dont il fut chargé par le duc de Sulli. Trois ans après, Duplessis Mornai ayant publié son ouvrage sur l'Eucharistie, Pithou fut un des commissaires Catholiques qui assistèrent à la conférence de Fontainebleau. L'année suivante, la Cour le choisit avec M. de Caumartin pour régler les limites de la France & des Pays-bas, en exécution du traité fait à Vervins.

Quelque honorables que fussent ces commissions, il ne s'y prêtoit qu'avec répugnance. Interrompre ses travaux littéraires c'étoit un sacrifice qu'il croyoit devoir à sa patrie, à sa religion, à son Prince; mais ce sacrifice lui coûtoit. Dès qu'il put se dégager, il retourna dans sa province vivre dans l'indépendance, & se livrer uniquement à l'étude. Il voulut que sa maison fût l'asyle éternel des Lettres en y fondant un Collège qui porte son nom, & en le donnant, aussi-bien que sa bibliothèque, à la Congrégation de l'Oratoire. Sa mort arriva le 26 de janvier 1621. Le catalogue nombreux de ses ouvrages est inséré dans le Mémoire de M. Lévesque. François Pithou avoit fait une étude si particulière de l'histoire de France, qu'il croyoit que M. Pétau, conseiller au

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. 213
Parlement & lui, étoient les seuls qui fussent capables de l'écrire. En parlant de son commentaire sur la loi Salique, il disoit : *quand je serai mort on croira que je suis forcier*. Ce n'est pourtant pas le meilleur de ses ouvrages ; mais tous les auteurs ont les défauts des pères, entre autres l'aveugle prédilection.

DEVICES ET INSCRIPTIONS FAITES PAR L'ACADEMIE.

PENDANT les années 1747 & 1748 l'Académie a fourni, suivant l'usage, les devises qu'on lui demande tous les ans pour les jettons des départemens Royaux.

En MDCCXLVII le mariage de Monseigneur le Dauphin & de Marie-Josèphe princesse royale de Pologne, électrale de Saxe, a été le sujet de deux Médailles faites par l'Académie : elle en a composé deux autres dans la même année ; l'une sur la victoire remportée à Lauffelt par le Roi, en personne, l'autre sur la prise de Berg-op-zoom.

L'année MDCCXLVIII ramena l'espérance de la paix, par les préliminaires signés à Aix-la-Chapelle, & qui sont le sujet d'une Médaille fournie, comme les précédentes, par l'Académie. Elle en a fait une autre sur la paix même conclue le 18 octobre ; paix dont l'Europe jouit encore, & qu'elle doit à la modération du Roi.



E'LOGES
DES
ACADEMICIENS
MORTS

DEPUIS L'ANNEE M. DCCXLVII,
JUSQUES ET COMPRIS M. DCCXLVIII.

ELOGE



E' L O G E *

D E M. B U R E T T E.

PIERRE-JEAN BURETTE naquit à Paris le 21 novembre 1665, de Claude Burette & de Marie Fortet. Claude Burette, son père, étoit originaire de Nuits & fils d'un Chirurgien très-employé : mais il perdit sa mère pendant le cours des études qu'on l'avoit envoyé faire à Dijon ; & le peu de soin que son père, trop occupé de ses enfans d'un second lit, prenoit de ceux du premier, l'obligea d'abandonner l'étude de la Médecine à laquelle il se destinoit, & de chercher une ressource dans la Musique.

1747.
Assemblée
publique d'a-
près la Saint-
Martin.

Sa mère qui jouoit parfaitement de la harpe & du clavier, lui en avoit montré les premiers élémens dans sa jeunesse ; elle vouloit qu'il y trouvât un délassement : la nécessité lui en fit une occupation. Il alla d'abord à Lyon, mais il y resta peu de temps. Le talent singulier qu'il avoit de toucher la harpe, instrument alors à la mode, le fit appeler à Paris : il s'y fixa en qualité de Musicien ; & la célébrité qu'il acquit bien-tôt lui procura un établissement commode. Cette célébrité lui mérita même l'honneur d'être mandé plus d'une fois à S.^t Germain & à Versailles, pour y jouer devant Louis XIV & toute la Cour.

L'enfance de Pierre-Jean Burette, son fils, fut si valétudinaire, & sa santé demandoit tant de ménagemens, que ses parens n'osant l'exposer aux hasards d'une éducation étrangère, le gardèrent auprès d'eux. Claude Burette son père lui apprit la musique & à jouer de l'épinette presque en lui montrant à lire ; & le jeune écolier fit tant de progrès sur ce petit

* Cet E'loge & les trois suivans, sont encore de M. Fréret ; ce sont les derniers qu'il ait été dans le cas de faire, étant mort lui-même au commencement de l'année 1749.

instrument proportionné à sa taille, que, dès l'âge de huit ans, il fut produit à la Cour pour y jouer en concert avec son père qui l'accompagnoit de sa harpe. Deux ans après, le père & le fils concertèrent encore ensemble devant le Roi sur deux harpes égales : alors on n'étoit pas accoutumé, comme on l'est aujourd'hui, à voir de jeunes enfans qui soient déjà Musiciens. Le jeune Burette commença de bonne heure à soulager son père dans l'exercice de sa profession ; & dès l'âge de dix à onze ans, il montroit à jouer du clavestin à de jeunes enfans de condition de l'un & de l'autre sexe. Mais comme l'éducation qu'il avoit reçue pour la musique n'avoit pas étouffé le goût dominant avec lequel il étoit né pour les Lettres & pour les livres, c'étoit à cette dépense qu'il consacroit dès-lors tout ce qu'il pouvoit ménager sur l'honoraire que lui produisoient ses leçons.

Son père & deux Ecclésiastiques amis de la famille, qui lui enseignèrent les premiers élémens de la langue latine, lui avoient épargné les longueurs & les dégoûts des méthodes scholastiques. Mais son application & sa disposition naturelle suppléèrent à ce qui pouvoit lui manquer du côté des instructions : ce fut de lui-même & sans maître qu'il apprit le grec. La méthode & les racines de Dom Lancelot, jointes à un travail assidu, le mirent en état de lire & d'entendre, en assez peu de temps, les meilleurs écrivains Grecs, & de pouvoir comparer les textes originaux avec les traductions latines & françoises les plus estimées. La lecture attentive & réfléchie qu'il faisoit de ces dernières, lui procura un avantage considérable, celui d'apprendre de bonne heure à connoître & à sentir le vrai tour & la pureté de la langue françoise.

L'éducation toute grecque & toute latine que nous recevons, nous rend ordinairement comme étrangers dans notre propre langue ; & nous aurions besoin d'en faire une nouvelle étude dans un âge auquel d'autres objets plus importans ou plus agréables commencent à nous occuper, & où il n'est pas toujours facile de se défaire des premières impressions.

La méthode qu'avoit suivie M. Burette l'avoit garanti de cet inconvénient; & nous avons peu d'écrivains, sur-tout parmi les gens de Lettres, dont le style allie autant de facilité & d'aisance avec la plus parfaite correction & l'observation la plus scrupuleuse des règles de la langue.

Son application à l'étude effrayoit des parens toujours inquiets sur sa santé; & leurs attentions le mettoient dans la nécessité de les tromper, en consacrant à cette étude le temps qu'il paroïssoit donner au sommeil. La profession de Musicien dans laquelle il sembloit être né, & dont l'exercice lui emportoit un temps considérable, avoit trop peu de rapport avec les Lettres pour être de son goût; & il obtint enfin de ses parens la permission de la quitter pour se destiner à celle de Médecin. Comme il n'avoit fait que des études domestiques, & que pour devenir médecin de la Faculté (car il ne le vouloit point être autrement) il falloit prendre des degrés, & avoir fait du moins un cours de philosophie dans l'Université, il se vit obligé d'entrer, à l'âge de dix-huit ans, dans une nouvelle carrière, & de mettre, pour la première fois, le pied dans les écoles publiques. Ayant achevé son cours de philosophie, il alla prendre des leçons aux écoles de médecine. Se trouvant pendant ces quatre années dans le voisinage du collège Royal, il employoit les heures où il étoit libre à écouter les leçons des professeurs d'hébreu, de syriaque & d'arabe. Ces leçons, jointes au travail particulier qu'il faisoit dans son cabinet, lui donnèrent une teinture des langues orientales, suffisante pour un homme qui n'en vouloit pas faire son capital, & dont l'objet étoit moins de les savoir parfaitement que de ne les pas ignorer. Il étudia ensuite les langues vivantes de l'Europe, l'italien, l'espagnol, l'anglois & l'allemand, & les apprit sinon assez pour les parler, du moins assez pour les entendre couramment dans les livres.

Le temps de se présenter devant la Faculté étant enfin arrivé, il fut reçu Bachelier avec applaudissement, & subit, avec le même succès, toutes les épreuves qui devoient lui

mériter le titre de Licentié & de Docteur-régent, qu'il obtint en 1690 n'étant âgé que de vingt-cinq ans. A peine avoit-il deux années de doctorat qu'il se vit chargé du soin des malades de plusieurs paroisses de Paris, & même de celui de la Charité des hommes: emploi très-propre à former un bon praticien, qu'il a rempli pendant trente-quatre ans, & où il s'est vû pour disciples presque tous ceux de ses confrères qui ont le plus brillé depuis dans Paris.

En 1698 il fut nommé Professeur de matière médicale; & il en dicta un traité complet qu'il accompagna de la démonstration de toutes les drogues simples & composées, chose dont on n'avoit point encore vû d'exemples.

En 1701 ayant été chargé de professer la Chirurgie latine, il s'en acquitta avec un tel succès que les professeurs qui vinrent après lui au nombre de neuf ou dix, adoptèrent sans balancer le cours d'opérations qu'il avoit dicté.

M. Couture l'ayant lié avec M. l'abbé Bignon, celui-ci n'eut pas plustôt été à portée de connoître son mérite littéraire dont il voulut s'assurer par différentes épreuves, qu'il le mit au nombre des censeurs Royaux, lui fit accorder l'honoraire attaché à cet emploi, & pensa à le faire entrer dans l'Académie. Il y fut reçu en 1705 en qualité d'élève de M. Dacier, monta en 1711 au rang d'Associé, & fut fait Pensionnaire en 1718.

En 1706 M. l'abbé Bignon l'associa au petit nombre de gens de Lettres qui travailloient sous sa direction au journal des Savans, & lui donna, pour département, non seulement les livres de physique & de médecine, mais encore ceux de littérature & d'histoire. M. Burette a travaillé au journal, sans interruption, pendant trente-trois ans; & les extraits qu'il a fournis étant réunis en un seul corps, formeroient au moins huit gros volumes in-quarto. Il n'a quitté ce travail que quand son âge & ses infirmités ne lui ont plus permis d'y vaquer.

En 1710 il fut choisi pour remplir une chaire de Médecine vacante au collège Royal.

M. l'abbé Bignon étant devenu bibliothécaire du Roi en

1718, obtint de M. le duc d'Orléans, alors régent du Royaume, qu'il y eut un certain nombre d'hommes de Lettres attachés à la bibliothèque, soit comme interprètes des langues vivantes, soit comme chargés de la recherche des livres qu'on y pouvoit ajoûter dans les différentes Facultés. M. Burette fut nommé, sans l'avoir demandé, & même sans le savoir, pour la recherche des livres de Médecine. Aux treize cens articles d'histoire naturelle, qu'il trouva inscrits dans les catalogues, il en ajoûta en peu de temps un pareil nombre qui manquoient, & dont il indiqua l'acquisition.

Jusqu'ici nous avons envisagé M. Burette par rapport à sa profession, ou tout au plus par rapport à son goût pour la Littérature en général; & l'on a dû être surpris de voir que, malgré son application à la pratique de la Médecine & les différens emplois dont il remplissoit les devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude, il lui soit resté assez de temps pour entretenir quelque commerce avec les Lettres.

Cette surprise augmentera lorsque nous le considérerons en qualité d'Académicien, parce qu'il en a rempli tous les engagements comme si l'Académie avoit été son unique occupation.

Depuis l'année 1705 qu'il y entra en qualité d'élève, jusqu'à sa dernière attaque de paralysie en 1745, personne ne l'a surpassé; & il faut avouer que très-peu l'ont égalé, soit pour l'assiduité aux assemblées, soit pour l'exactitude à concourir au travail commun. Il n'a laissé passer aucun semestre sans y lire un Mémoire travaillé avec soin pour la forme, & dont le fonds étoit un point de quelque importance pour la Littérature. Il se proposoit toujours un objet d'une certaine étendue, & ne le quittoit que lorsqu'il l'avoit épuisé.

Une vie égale & méthodique dont tous les instans étoient réglés, suivant un ordre qu'il s'étoit prescrit jusque dans les plus petites choses, & qu'il observoit avec une sorte de religion, le rendoit toujours le maître de remplir son temps suivant la destination qu'il en avoit faite.

Par-là il se trouvoit en état de suffire à tout & de n'être jamais au hasard de s'épuiser par un travail forcé & précipité.

Le premier soin de M. Burette à son entrée dans l'Académie, fut de chercher une matière qui, conservant quelque rapport avec une profession que son amour pour les Lettres ne lui a jamais fait négliger, pût fournir une suite de Dissertations utiles pour la connoissance de l'Antiquité, dont l'étude doit toujours faire notre principal objet.

La gymnastique des Anciens lui parut propre à remplir ces deux vûes. Les divers exercices du corps dont elle prescrivait les règles, étoient une des plus importantes occupations des Grecs. Le cas qu'ils en faisoient alloit presque jusqu'à la superstition; & ils la regardoient comme une partie importante de la Médecine, parce qu'ils étoient persuadés que l'usage modéré de ces différens exercices étoit non seulement capable d'augmenter la force du corps & de le préserver de plusieurs maladies, mais encore de les diminuer ou même de les dissiper tout-à-fait lorsqu'elles étoient formées.

Les recherches de M. Burette sur la gymnastique, lui fournirent la matière de treize Dissertations différentes. Dans la première, après avoir examiné cet art en général, avoir recherché son origine, avoir montré quelles en étoient les différentes parties, il donne une idée des gymnases ou lieux publics destinés à l'étude de ces exercices, qui étoient construits avec un soin & des dépenses extraordinaires. Il passe, dans un second Mémoire, à la description des bains, qu'on supposoit avoir une liaison essentielle avec la gymnastique, & dont les anciens regardoient l'usage habituel comme très-important pour la santé.

Dans les onze Mémoires suivans il examine en détail & séparément les différentes espèces d'exercices auxquels les Grecs s'appliquoient. Les trois premiers ont pour objet les exercices nommés *Orchestriques*; on comprenoit sous ce nom toutes les espèces de danses, & la *sphéristique*, c'est-à-dire, la *paume*, qui chez les anciens étoit une sorte de danse, parce que tous les mouvemens en étoient réglés & assujétis à des cadences mesurées.

Les exercices *palestriques* firent l'objet des huit derniers

Mémoires. On donnoit ce nom aux exercices qui demandoient des mouvemens plus violens, & où la force devoit être jointe avec l'adresse. M. Burette examina dans les trois premiers ce qui concerne les Athlètes en général, l'éducation qu'ils recevoient, la considération dont ils jouissoient, le régime auquel ils étoient assujétis pour augmenter & pour conserver leurs forces, & les diverses occasions qu'ils avoient de faire montre de ces forces dans les jeux publics.

Les cinq autres Mémoires font connoître les cinq différentes espèces de la *palestrique*, qui étoient la *lutte*, le *pugilat*, le *pancrace* ou combat à outrance, le *disque* ou palet, exercice où il s'agissoit de lancer au loin un métal d'un poids considérable, enfin la *course*, dont il y avoit trois espèces différentes; la course à pied, la course des chars & la course à cheval, qui étoient beaucoup moins anciennes que les deux premières.

Nous avons déjà quelques ouvrages sur cette matière: mais ceux qui les compareront aux Dissertations de M. Burette, qui vouloit tout voir, tout discuter & tout approfondir par lui-même, s'apercevront bien-tôt qu'ils lui ont été d'un médiocre secours. Cependant il a toujours eu le plus grand soin de les indiquer & d'y renvoyer, lors même qu'ils ne lui avoient été d'aucune utilité.

M. Burette, ayant achevé son travail sur la gymnastique en 1715, du moins par rapport à l'objet principal de l'Académie, fut conduit, comme par hasard, dans une nouvelle carrière, que personne n'étoit guère en état de fournir que lui, & qui s'est trouvée d'une très-vaste étendue; je veux parler de ses recherches sur l'ancienne musique, auxquelles il fut engagé par M. l'abbé Fraguier. Celui-ci, très-profond dans la connoissance de la langue Grecque, & passionné, comme on le sait, pour la gloire de l'Antiquité en général, & pour celle de Platon en particulier, avoit cru sur un passage de ce philosophe, où le mot d'*harmonie* se trouve employé en parlant d'un concert de plusieurs voix ou de plusieurs instrumens, que ce terme se prenoit au même sens où nous

l'employons, & qu'il falloit en conclurre que les anciens avoient connu & pratiqué notre harmonie, c'est-à-dire, notre *contrepoint simple & figuré*.

Les Musiciens modernes entendent par le mot d'harmonie ou de contrepoint, un concert à plusieurs parties différentes, dont chacune forme une suite de chant complète & régulière, qui pourroit être exécutée séparément, mais qui sont tellement combinées entre elles, que les différens tons qui frappent l'oreille dans un seul & même temps, s'unissent & se mêlent ensemble pour former des accords agréables, & ne faire, pour ainsi dire, qu'un seul & même tout. L'idée de M. l'abbé Fraguier étoit opposée à ce qu'ont pensé, depuis la renaissance des Lettres, presque tous ceux qui, ayant quelque connoissance de la musique moderne, ont examiné ce que les anciens nous apprennent de la leur. M. Burette, qui pensoit comme ces Critiques, se crut obligé de défendre leur opinion; mais s'apercevant à chaque pas qu'il faisoit, combien cette matière avoit été peu approfondie, il se trouva engagé à la traiter dans toute son étendue.

Ce travail lui fournit la matière de quatorze Dissertations différentes, sans y comprendre une traduction littérale du traité de Plutarque sur la musique, & près de trois cens notes historiques, critiques & dogmatiques sur ce traité. Toutes ces notes sont travaillées avec soin; plusieurs sont très-étendues, & peuvent même passer pour de savantes dissertations. Comme ces différens Mémoires de M. Burette, réunis en un seul corps, formeroient un *in-4.*^o de plus de cinq cens pages, je me contenterai de donner ici une idée extrêmement abrégée de ce qui en doit résulter pour la connoissance de l'ancienne musique en général.

M. Burette montra d'abord que le passage de Platon, & quelques autres qu'avoit allégués M. l'abbé Fraguier, ne doivent s'entendre que d'un concert de voix qui chantent à l'unisson ou à l'octave, & semblable à ceux de notre plein-chant, où toutes les voix chantent les mêmes notes; car l'octave, & même la double octave, ne sont que des espèces de l'unisson.

Il fit voir ensuite que Platon lui-même détermine le mot d'harmonie à signifier simplement la suite d'un chant, dans lequel les tons graves & les tons aigus sont entre-mêlés, selon un certain rapport successif; & que c'est dans ce même sens qu'il est toujours pris par ceux des anciens qui ont écrit dogmatiquement de la musique.

Nous avons encore les ouvrages de plusieurs de ces écrivains; & quelques-uns, tels qu'Aristoxène, disciple d'Aristote, & le fameux Euclide, qui a vécu sous le premier Ptolémée, sont d'un temps voisin du siècle de Platon. Ces écrivains, dont les ouvrages rassemblés par Méibomius, forment deux volumes in-4.^o, annoncent tous qu'ils vont traiter de toutes les parties de la musique, & plusieurs le font même avec assez d'étendue. Cependant on ne peut découvrir dans aucun de leurs ouvrages un seul mot qui ait rapport aux règles qu'il faudroit suivre dans les accords de plusieurs sons différens qui frapperoient l'oreille en même temps: les sons y sont toujours considérés comme se succédant les uns aux autres. Cette preuve simple & décisive avoit déjà été employée plus d'une fois; mais M. Burette ne pouvoit se dispenser de la répéter. Les questions qu'Aristote, disciple de Platon, propose dans ses problèmes, forment une autre preuve de fait encore plus sensible, & d'où il résulte que les accompagnemens, même les plus simples, n'étoient nullement du goût des Grecs de ce siècle-là. Aristote demande 1.^o pourquoi une monodie ou une voix qui chante seule est plus agréable que si elle étoit accompagnée par une lyre ou par une flûte, quoique les instrumens s'accordassent à former les mêmes sons avec elle.

2.^o Pourquoi un instrument seul fait plus de plaisir que le concert de plusieurs instrumens touchés à l'unisson ou à l'octave.

3.^o Enfin pourquoi l'unisson & l'octave sont les seuls accompagnemens qu'on souffre dans les concerts, & pourquoi les accords de la quarte & de la quinte, quoique désignés par le nom de consonance, en sont cependant bannis.

Il est vrai que dans les siècles suivans on semble avoir reçu ces deux accords dans les concerts, & y avoir même joint celui de la tierce. On le conjecture pour ce dernier accord, sur un passage d'Horace qui ne peut guère recevoir d'autre sens, & on le conclut pour la quarte & pour la quinte d'une expression échappée à Plutarque; car il faut avouer qu'on n'en a aucune preuve littéraire.

Mais ceux qui connoissent notre *harmonie* ou notre contrepoint, qui suppose deux ou plusieurs suites de chants, continués & unis ensemble, dont les tons, quoique différens, conservent toujours entre eux un certain rapport, ne la confondront jamais avec des concerts à l'unisson & à l'octave, dans lesquels on mêloit quelques accords à la quarte & à la quinte: d'ailleurs les questions proposées par Aristote dans ses problèmes, démontrent que l'usage de ces accords n'étoit pas encore reçu lorsqu'il écrivoit, c'est-à-dire qu'il étoit inconnu au siècle d'Alexandre. Or toutes les fois qu'on parle de l'ancienne Grèce par rapport aux arts dans lesquels on prétend qu'elle a excellé, il ne s'agit jamais de la Grèce esclave des Romains, ni d'un temps auquel on suppose que ces mêmes arts avoient dégénéré.

M. Burette avoit promis de rechercher en quel temps notre contrepoint a commencé à s'établir, & quels sont les Musiciens modernes auxquels il doit sa naissance. On croit assez communément que le premier inventeur du contrepoint simple ou de la *basse continue*, est *Gui d'Arezzo* qui vivoit en 1024, & à qui nous devons la gamme ou manière moderne de noter la musique, c'est-à-dire, le moyen d'exprimer par huit ou neuf caractères placés sur les cinq lignes d'une espèce d'échelle, beaucoup plus de tons que les anciens n'en pouvoient désigner par leurs seize cens vingt caractères musicaux.

A l'égard du contrepoint figuré, on croit qu'il a pour auteur Jean des Murs, musicien de Paris, qui vivoit vers l'an 1358; mais ces deux points auroient encore besoin d'être éclaircis & mieux prouvés, & il seroit à souhaiter que

la santé de M. Burette lui eût permis de terminer son travail par cette recherche.

La facilité qu'il avoit eu d'accorder aux anciens l'usage de la tierce, de la quarte & de la quinte dans les accompagnemens, trouva des censeurs. Deux savans Jésuites l'attaquèrent sur cet article, & l'obligèrent de montrer, dans une Dissertation particulière, que cette supposition étoit la seule manière de donner un sens raisonnable aux passages d'Horace & de Plutarque, sur lesquels il s'étoit déterminé.

Le commerce que M. Burette n'avoit jamais interrompu avec les ouvrages des anciens, de quelque genre qu'ils fussent, montre à quel point il connoissoit leur vrai mérite, & combien il y étoit sensible; mais le jugement qu'il portoit d'eux gardoit un milieu sage entre l'admiration outrée de plusieurs de leurs partisans, & l'injustice de quelques gens d'esprit de notre siècle, que les éloges excessifs, donnés à ces mêmes anciens, avoient révoltés contre eux & jetés dans l'extrémité opposée.

En refusant aux anciens la connoissance & l'usage du contrepoint, M. Burette ne croyoit pas que cette privation dût tirer à conséquence pour leur musique, ni qu'elle en diminuât le mérite; tout ce qu'il en falloit conclurre, selon lui, c'est que les anciens, peu sensibles à l'agrément des accords dans l'accompagnement, n'avoient pas cherché à les perfectionner. La même chose leur est arrivée dans plusieurs autres arts où ils ont manqué des découvertes importantes sur la voie desquelles il semble qu'ils étoient; les moulins à vent, par exemple, les lunettes, l'Imprimerie, &c. C'étoit à des siècles d'ignorance que ces découvertes étoient réservées, ainsi que celle du contrepoint.

Les Grecs n'étoient guère sensibles qu'à la mélodie d'un chant simple duquel ils vouloient entendre distinctement toutes les paroles; & cette partie de la musique avoit été extrêmement cultivée & perfectionnée chez eux, sur-tout par rapport à l'expression ou à l'art de marier le chant avec leur déclamation naturelle.

Les écrivains qui ont traité de la musique chez les Grecs ; observent que le chant ou les tons musicaux diffèrent de la simple prononciation en ce que dans celle-ci la voix s'élève & s'abaisse par un progrès successif & continu, en parcourant, pour ainsi dire, toutes les nuances de l'intervalle qui sépare le terme d'où elle part & celui où elle arrive ; mais sans s'arrêter jamais sur aucun ton. Dans le chant, au contraire, la voix s'élève ou s'abaisse en sautant d'un ton à l'autre sans parcourir l'intervalle qui est entre eux en se soutenant pendant un certain temps sur chacun de ces tons, & en conservant exactement le même degré d'élévation ou d'abaissement.

La différence des intonations ou accens dans la prononciation du simple discours, c'est-à-dire, celle de l'élévation & de l'abaissement de la voix, étoit extrêmement grande chez les Grecs. Denys d'Halicarnasse nous apprend qu'elle alloit à une octave entière, puisque la voix qui s'élevoit dans l'accent aigu de trois tons & demi ou d'une quinte, au dessus du ton moyen, s'abaissoit d'une quantité égale dans l'accent grave, & descendoit à la quinte en bas de ce même ton moyen.

La mesure ou la durée de la prononciation étoit déterminée & distinguée dans la langue grecque en syllabes brèves & en syllabes longues ; & celles-ci avoient toujours une durée double de celle des premières. Les diverses combinaisons de ces syllabes longues & brèves, formoient des assemblages de mesure qu'on appeloit le *rhythme*, qui admettoit une assez grande variété, & qui avoit même lieu dans la prose travaillée & dans les discours destinés à être prononcés d'une voix soutenue.

A l'égard des vers, comme dans leur origine ils étoient toujours faits pour être chantés, & que chaque espèce de vers avoit été composée pour un certain chant déterminé, tous les vers de même espèce avoient toujours une durée égale & une cadence à peu près pareille ; ce qui étoit d'une grande commodité pour les Musiciens.

Si on jugeoit de l'ancienne mélodie grecque par le nom

qu'on donnoit aux tons qui partageoient l'octave, on se persuaderoit qu'on n'en admettoit que quatre dans tous les chants, savoir, le ton fondamental, la quarte, la quinte & l'octave; car ces trois derniers tons sont les seuls qui aient le nom de *consonances*: tous les autres portent celui de *dissonances*.

Il est assez probable que cela avoit eu lieu dans l'ancienne musique instrumentale & dans le jeu de l'ancienne cythare montée seulement de quatre cordes qui sonnoient à vuide, & dont par conséquent le ton étoit fixe comme celui des cordes de notre clavecin. Cette disposition de la lyre ancienne, est sans doute ce qui avoit introduit l'usage de donner à l'octave le nom de *tétracorde*; & lorsque les Grecs augmentèrent dans la suite le nombre des cordes de la lyre, ce fut toujours en ajoutant un nouveau tétracorde au précédent, & en augmentant d'une octave l'étendue de cet instrument.

La différente manière de placer les deux cordes du milieu, & de varier leur situation par rapport aux deux extrêmes ou à celles qui donnoient le ton fondamental & son octave, constituoit les trois genres de l'ancienne musique, le *diatonique*, l'*enharmonique* & le *chromatique*, dans lesquels les deux cordes du milieu formoient des divisions de l'octave absolument différentes. Chacun de ces genres pouvoit être multiplié suivant les trois différens modes, le dorien, le phrygien & le lydien, dont toute la différence consistoit dans le ton fondamental. Le mode phrygien étoit élevé d'un ton au dessus du dorien, & le lydien montoit un ton au dessus du phrygien: par la suite on multiplia ces modes en faisant la différence d'un demi-ton seulement. Le Musicien étoit assujéti, dans les premiers temps, à conserver le même genre & le même mode dans toute la suite d'un air: mais peu à peu on se relâcha de cette sévérité, & on lui permit d'entre-mêler les modes & les genres en quelques occasions & suivant certaines règles; ce qui jetoit plus de variété dans la composition. Cependant, malgré ce mélange des genres & des modes dans la musique instrumentale des Grecs, elle devoit être encore assez bornée & très-inférieure à la nôtre.

Leur mélodie étoit beaucoup plus variée que la musique instrumentale, parce qu'elle n'étoit pas réduite comme elle aux seules consonances, c'est-à-dire à la quarte, à la quinte, à l'octave & à leurs redoublemens. M. Burette fait voir qu'on lui permettoit de faire encore usage de ceux des autres tons de l'octave qu'on nommoit *dissonances mélodieuses* ou *chantantes*. Ces tons étoient la deuxième, la tierce, la sixte & la septième. Les seules dissonances non mélodieuses, étoient le *triton*, ou la quatrième majeure & la septième mineure que nous n'employons guère qu'en les préparant & qu'en les sauvant.

M. Burette n'étoit pas même éloigné de penser avec M. Dodart, que la mélodie des anciens, quoique moins riche & moins travaillée que la nôtre, pouvoit cependant avoir de grands avantages sur elle, principalement pour l'expression & pour la facilité qu'elle donnoit au Musicien de remuer l'auditeur ou d'exciter certaines passions dans son ame avec le secours des paroles.

Si l'on se rappelle ce qui a été dit de l'étendue des intervalles d'une intonation à l'autre, admis dans la prononciation ordinaire & tranquille de la langue grecque, on sera fort porté à soupçonner que, dans la prononciation passionnée, c'est-à-dire dans la déclamation naturelle & non réfléchie qui doit servir de modèle à la déclamation théâtrale ou d'imitation, la voix approchoit beaucoup plus du chant qu'elle ne fait dans notre prononciation même la plus animée, où l'expression naturelle des passions dont nous sommes réellement émus, ne consiste guère que dans des intervalles d'un demi-ton, le plus souvent hors de mode, quelquefois d'un quart de ton ou même de quelque *comma* seulement.

Chez les Grecs cette déclamation naturelle constituoit, à ce qu'observe Aristoxène, une espèce de chant à la vérité assujéti à d'autres règles que celles du chant musical, mais dont les tons devoient fournir de grandes facilités aux Musiciens pour ajuster l'harmonie de leurs chants avec celle de la prononciation passionnée ou de la déclamation.

Quelque perfection que M. Burette accordât à l'ancienne mélodie par rapport à l'expression des sentimens, il n'en étoit pas plus disposé à recevoir comme véritables tous les effets merveilleux qu'on attribue à cette ancienne musique. Plusieurs de ces faits, qui ne se trouvent que dans des compilations d'un siècle très-éloigné de celui auquel on les suppose arrivés, sont tels qu'on leur refuseroit toute créance, quand bien même ils seroient attestés par des témoins contemporains.

C'est, par exemple, un Musicien qui apaise une sédition par l'harmonie de la lyre : un autre qui, par les sons du même instrument, délivre tout un peuple d'une maladie contagieuse, & bannit la peste d'un grand pays. Si quelques-uns de ces faits sont d'une autre espèce, & s'ils ont plus de probabilité, ils prouvent moins la perfection de l'ancienne musique que l'extrême sensibilité de ceux sur qui elle agissoit. L'exemple si fameux de la Tarentule, & celui qui est rapporté dans l'Histoire de l'Académie des Sciences, sur le témoignage de M. Dodart, de cet homme malade d'une fièvre chaude, dont les transports étoient calmés par le chant d'un misérable vaudeville & par la voix d'une vieille garde, montrent quels effets la musique la plus grossière & l'exécution la plus imparfaite, peuvent produire sur nous dans certaines circonstances.

M. Burette ayant trouvé, dans deux manuscrits de la Bibliothèque du Roi, trois différens morceaux de musique grecque, notés suivant la méthode ancienne, les examina avec soin & vint à bout de les traduire en les rapportant aux notes modernes. Il y joignit un fragment noté de Pindare, déjà publié par le P. Kircher, & il les fit exécuter par un Musicien dans nos assemblées publiques. La mélodie de ces quatre différens morceaux est très-simple & assez semblable à celle de nos chants d'Eglise. Il est visible, dit M. Burette, que les Musiciens qui avoient composé ces airs, avoient pensé seulement à les rendre touchans & expressifs, & qu'ils leur avoient donné une modulation d'un tour si peu susceptible d'accompagnement, qu'il seroit très-difficile d'y faire une basse supportable.

M. Burette lut dans l'été de l'année 1745 le dernier des quatre Mémoires sur le rapport de la musique ancienne avec la moderne, par lesquels il comptoit terminer son travail; & ce fut à la fin de cette même année qu'il fut frappé, le 17 décembre, d'une attaque de paralysie, dont les suites l'ont retenu chez lui jusqu'à sa mort, arrivée le 19 mai 1747, dans la quatre-vingt-deuxième année de son âge.

Il avoit eu une première attaque en 1726, qui n'eut guère d'autres suites qu'une dureté d'oreilles, dont il fut long-temps presque le seul à s'apercevoir. A ces deux accidens près, il avoit joui d'une santé très-égale, malgré la délicatesse de son tempérament & malgré son application continuelle à l'étude. Une vie simple, unie & toujours réglée, la variété de ses occupations & la nécessité où elles le mettoient de sortir de son cabinet, y ont sans doute beaucoup contribué, & l'ont garanti des inconvéniens auxquels une vie trop sédentaire expose les gens de Lettres. Il avoit assez de gaieté dans l'humeur; mais c'étoit une gaieté douce & tranquille, qui, sans le porter à se répandre au dehors, lui faisoit trouver en lui-même des ressources contre l'humeur sérieuse & sombre, où jette ordinairement une application trop continue.

Les Differtations de M. Burette & les extraits qu'il fournissoit au journal des Savans, portent le caractère de son esprit exact & méthodique. Dans ces extraits qui doivent passer pour un ouvrage considérable, puisqu'ils formeroient huit gros volumes in-4.° il ne s'attachoit qu'à donner une idée juste, & même une analyse des livres dont il parloit, lorsqu'ils étoient susceptibles d'analyse, sans se permettre jamais aucune de ces libertés dont les auteurs se sont plaints plus d'une fois; car il étoit bien éloigné de regarder le titre de Journaliste comme une magistrature Littéraire.

Dans ses Differtations il étoit volontiers en garde contre les conjectures, & se refusoit à toutes celles qui ne lui sembloient pas appuyées sur les preuves les plus fortes, quelque ingénieuses qu'elles fussent. Peut-être privoit-il par-là les Mémoires de l'agrément de ces vûes neuves, singulières & hardies,

hardies, mais presque toujours légèrement hasardées, qui amusent les lecteurs superficiels, mais qui ne satisfont pas également les esprits amis du seul vrai, & ceux qui, cherchant à s'instruire, ne veulent trouver que des choses sur lesquelles ils puissent compter. C'étoit uniquement pour les lecteurs de cette dernière espèce qu'il travailloit, & il paroît, par le cas que le public fait de ses Mémoires, qu'il a parfaitement rempli l'objet qu'il s'étoit proposé.

Il n'a point été marié; mais il a eu le bonheur de trouver dans sa famille une société qui le délivroit des soins domestiques, qui s'accordent si peu avec l'amour des Lettres. Il perdit trois mois seulement avant sa mort une sœur avec laquelle il vivoit depuis soixante ans : mais il retrouva dans une nièce, fille de son frère, qui étoit auprès de lui depuis plusieurs années, tout l'attachement & tous les soins que l'état de sa santé lui rendoit nécessaires.

Il laisse un cabinet composé d'environ quinze mille volumes, qui renferme tout ce qu'il y a de meilleur pour la Médecine, l'Histoire Naturelle, la Critique, la Littérature & l'Histoire Politique des différens siècles & des différens pays. Il faisoit peu de cas des livres qui sont simplement rares ou singuliers : il vouloit qu'ils eussent encore un mérite réel & d'usage; mais il n'étoit pas indifférent sur leur condition, & il regardoit comme un délasement le soin de les collationner lui-même, avec cette exactitude scrupuleuse qu'il portoit jusque dans les moindres choses.





E' L O G E

D E M. D E V A L O I S.

1747.
Assemblée
publique d'a-
près la Saint-
Martin.

CHARLES DE VALOIS naquit à Paris le 20 décembre 1671, d'Hadrien de Valois & de Catherine-Françoise Leroi; son père descendoit d'une famille noble de basse Normandie, dont un cadet étoit venu s'établir à Paris.

Hadrien de Valois & son frère Henri ont acquis trop de célébrité par leurs ouvrages, & sont trop connus des gens de Lettres pour qu'il soit nécessaire d'en parler ici. Hadrien de Valois se chargea lui-même de l'éducation de son fils Charles, & lui inspira de bonne heure pour les Lettres un goût qu'il a conservé toute sa vie.

Charles de Valois n'avoit pas encore vingt-un ans lorsqu'il perdit son père en 1692, & un an après il donna, sous le titre de *Valesiana*, un recueil de poësies latines & d'observations historiques & critiques, qu'il avoit recueillies dans les collections de son père.

Dès l'année 1692 il avoit eu part à l'ouvrage publié, sous le titre de *Menagiana*, par les amis de M. Ménage, qui rassemblèrent dans un volume ce qu'ils avoient retenu de ses conversations. On fait qu'à une Littérature très-variée qui rendoit son commerce agréable & utile aux gens de Lettres, M. Ménage joignoit une mémoire singulière qui ne s'étoit point démentie dans un âge assez avancé.

Quoique M. de Valois eût pris des degrés en Droit, & qu'il eût été reçu Avocat en 1696, il ne fut tenté ni de prendre une Charge, ni de suivre le Barreau; & il se livra sans partage à l'amour que son éducation & les exemples domestiques lui avoient inspiré pour les Lettres. A l'âge de vingt-neuf ans, il épousa une Demoiselle pour qui il avoit depuis long-temps de l'inclination, & avec qui il a vécu

pendant quarante-cinq ans dans une union parfaite. Il en avoit eu deux enfans qu'il perdit très-jeunes. M. de Valois se trouva, par la mort de sa femme arrivée en 1746, dans une solitude domestique qu'il n'avoit jamais éprouvée, dont il avoit peine à supporter l'ennui, & dont il devoit redouter les inconvéniens, vû son âge de soixante-quinze ans, & l'état chancelant de sa santé.

Ces considérations le firent penser à un second mariage. Il jeta les yeux sur une ancienne amie de sa femme dont il connoissoit le caractère, & dans laquelle il retrouva tout ce qu'il avoit perdu.

Il est rare que la vie d'un homme de Lettres qui les cultive par goût, & dont elles font l'occupation & tous les plaisirs, fournisse une grande variété d'événemens, sur-tout lorsqu'étant né avec une fortune honnête, quoique médiocre, il n'a été poussé ni par son ambition, ni par l'inquiétude de son caractère, à se répandre au dehors. L'histoire de sa vie se borne à celle de ses études & de ses ouvrages.

Il sembloit que l'exemple du père & de l'oncle de M. de Valois, auroit dû tourner ses vûes vers l'érudition historique, & sur-tout vers l'étude de l'histoire de France; mais ce fut, selon les apparences, cet exemple même qui l'en détourna. La modestie & la méfiance de lui-même qui formèrent toujours le fond de son caractère, lui firent sans doute craindre de rester trop loin derrière eux, dans une carrière où ils avoient marché avec tant de succès, & lui firent choisir un autre genre de Littérature, l'étude des monumens de l'antiquité, & ce qu'on nomme simplement *érudition*. Peut-être y fut-il déterminé par ses liaisons littéraires avec des personnes considérables, dont le crédit lui procura depuis le titre d'antiquaire du Roi.

Sa capacité & son goût pour un genre d'étude qui fait le principal objet de l'Académie, la portèrent à jeter les yeux sur lui & à se l'associer. Il y fut reçu en 1705 en qualité d'Elève, monta en 1714 au rang d'Associé; & en 1722, à celui de Pensionnaire. Aussi-tôt après son entrée il commença de remplir tous les devoirs Académiques avec une

exactitude exemplaire de laquelle il ne s'est jamais relâché. Il ne crut point que le travail extraordinaire des relations qui se font dans chaque semestre, & dont il fut chargé pendant un temps considérable, le dispensât de celui que les réglemens nous imposent.

Nos Mémoires sont remplis d'un grand nombre de Dissertations sur divers points d'antiquité Grecque & Romaine, sur les Néocores, sur les Censeurs Romains, sur l'origine & sur les usages du Verre chez les Anciens, sur une médaille singulière du jeune Constantin, & sur plusieurs autres sujets dont je supprime le détail, pour m'arrêter un peu plus longtemps aux Mémoires dans lesquels il se proposa d'examiner & d'éclaircir l'histoire des Amphictyons.

Dans l'origine les Grecs désignoient, par le nom d'*Amphictyons*, les administrateurs des revenus de certains temples, sur-tout de celui de Cérès près des Thermopyles, & de celui d'Apollon sur le Parnasse. Leur emploi devint plus important dans la suite. Ils furent chargés de veiller à la défense des droits & des immunités de ces deux temples; & on leur donna le pouvoir de punir ceux qui les auroient violés, soit par des amendes, soit par une espèce d'excommunication qui leur fermoit l'entrée de ces mêmes temples.

La juridiction des Amphictyons s'étendit insensiblement à tous les crimes de ce genre, & leur tribunal devint le tribunal commun de la Grèce ou du moins de tout le corps Hellénique. On y déferoit non seulement ceux qui avoient violé le respect & la sainteté des temples, mais encore ceux qui avoient contrevenu aux loix communes des *Hellènes*, c'est-à-dire aux loix du droit des gens dont l'infraction étoit regardée comme un attentat direct contre la Religion.

Les légendes Grecques font remonter l'origine de ce tribunal, presque aussi haut que celle du Genre humain, puisqu'elles en attribuent l'établissement à un fils de Deucalion; mais le silence d'Homère & d'Hésiode sur les assemblées Amphictyoniques dont ils auroient eu plus d'une occasion de parler, fait juger que ce tribunal n'existoit point

encore dans les temps héroïques. Cependant on ne peut se dispenser de reconnoître qu'il étoit antérieur au retour des Héraclides dans le Péloponnèse, c'est-à-dire à l'an 80 après la prise de Troie.

Le tribunal des Amphictyons étoit composé de vingt-quatre députés que douze peuples ou cités voisines des deux temples de Cérès & d'Apollon, envoioient à chacune des deux assemblées qui se tenoient dans l'automne & dans le printemps. Chaque cité avoit le droit de double suffrage, c'est-à-dire celui de nommer deux députés.

Dans les premiers temps, les peuples du Péloponnèse n'avoient point joui de ce droit; mais après que les Doriens de Thessalie eurent fait la conquête du Péloponnèse sous la conduite des descendans d'Hercule, le droit de double suffrage qui appartenoit aux Doriens, fut partagé entre ces Doriens Héraclides & ceux qui étoient restés dans les vallées du Pinde. Quoique ces derniers se trouvaient réduits à trois ou quatre villages, ils conservèrent avec le titre de Métropole de toutes les colonies Doriennes, le droit d'envoyer un député aux assemblées Amphictyoniques; les Doriens du Péloponnèse nommoient le second.

La même chose arriva aux Ioniens. Le double droit de suffrage se partagea entre ceux qui restèrent dans l'Attique & ceux qui passèrent dans l'Asie mineure où ils donnèrent leur nom à l'Ionie; & quoique la ville d'Athènes, capitale des Ioniens de l'Attique, fût toujours regardée comme la métropole des colonies Ioniennes, elle ne nommoit cependant qu'un seul député. Ainsi, quoique le nombre des villes Amphictyoniques parût s'augmenter, celui des vingt-quatre députés demeurait toujours le même.

Lorsque les Phocéens furent privés, dans la suite, de leur droit par un arrêt des Amphictyons, on le transporta aux Macédoniens qui par-là furent associés au corps Hellénique; & quand les mêmes Amphictyons jugèrent à propos de rendre ce droit aux Phocéens, après l'entreprise que les Gaulois firent sur le temple de Delphes, on les substitua à une

ancienne cité qui n'existoit plus. Ainsi, malgré ces changemens, la Diette n'étoit composée que de douze peuples & de vingt-quatre députés. Les Romains augmentèrent dans la suite le nombre des cités Amphictyoniques ; mais elles n'eurent plus le droit de députer à toutes les assemblées : il n'y en eut que quelques-unes qui le conservèrent, & on régla l'ordre dans lequel les autres devoient jouir de ce droit. Ce tribunal subsista sous les Empereurs ; mais ses fonctions furent réduites à l'administration & à la police du temple, & il ne fut aboli qu'avec le Paganisme.

M. de Valois qui ne vouloit rien laisser à desirer pour l'éclaircissement de son objet, joignit à l'histoire des Amphictyons plusieurs Dissertations, où il donnoit l'histoire détaillée du temple de Delphes, & des divers accidens auxquels il avoit été exposé. Il montra ensuite quels étoient les revenus ordinaires de ce temple, & quelle étoit la richesse des offrandes que la devotion des peuples y avoit consacrées : après quoi il passa aux deux guerres entreprises par les ordres & sous la direction des Amphictyons, pour défendre les droits & les franchises de l'Oracle. Il en donna l'histoire, en rassemblant les détails qui se trouvent épars dans les anciens écrivains.

Ces deux guerres portent le nom de *Saintes* ou de *Sacrées* ; parce qu'elles furent entreprises par un motif de religion. La première avoit pour objet de réprimer les exactions de ceux de *Crissa* qui, étant les maîtres du seul port de mer par lequel on pouvoit aborder à Delphes, rançonnoient ceux qui venoient consulter l'Oracle. Les Athéniens, les Sicyoniens & les Thessaliens fournirent des troupes aux Amphictyons. Le célèbre Solon se trouva à cette guerre, mais sans aucun commandement. Elle dura dix ans entiers, & ne finit que dans l'année 590 avant J. C, par la prise de Crissa qui fut démantelée, réduite en village & mise dans la dépendance du temple. Le territoire des Crisséens fut aussi adjugé au Dieu & consacré par une espèce d'anathème qui défendoit d'en labourer les terres. Elles furent destinées à la nourriture des troupeaux d'où les pèlerins tiroient les victimes qu'ils offroient

au Dieu. Ce fut aussi dans cette même année que les Amphictyons établirent des jeux ou combats gymniques, qui se célébroient aux fêtes Pythiennes de quatre en quatre ans, à l'imitation de ceux d'Olympie, & qui devinrent en peu de temps très-célèbres.

La seconde guerre fut postérieure d'environ deux cens trente ans à la première. Elle fut entreprise contre les Phocéens qui, sous prétexte que le temple & la ville de Delphes faisoient partie de la Phocide, s'étoient emparés des terres sacrées & les cultivoient. Les Thébains furent les seuls qui se déclarèrent pour les Amphictyons. Les Lacédémoniens assistoient les Phocéens, mais faiblement; parce que la perte des batailles de Leuctres & de Mantinée, & le rétablissement des Messéniens, les mettoient hors d'état d'envoyer des secours suffisans. Les Athéniens, alors ennemis des Thébains, demeurèrent neutres, & se contentèrent d'offrir leur médiation.

Les Phocéens qui, dans les premières années de la guerre, avoient respecté le trésor de l'Oracle, ne gardèrent plus de mesure dans la suite; & sans égard pour le Dieu qu'ils adoroient, ils s'en saisirent & s'en servirent pour soudoyer les troupes étrangères. Ce trésor consistoit en vases, trépieds, tables, & en statues d'or & d'argent. Ceux des anciens qui en ont parlé avec plus de modération, font monter le poids de l'or à trois cens quatre-vingt-dix talens, ou à près de quarante-deux mille marcs; & celui de l'argent à six mille talens, c'est-à-dire à plus de six cens quarante-deux mille marcs.

Cette somme qui montoit à près de cinquante-trois millions de notre monnoie, auroit dû mettre les Phocéens en état de terminer promptement la guerre & d'accabler les Thébains. Mais il est rare que la même corruption du cœur qui porte les hommes à commettre les grands crimes, n'influe pas sur le reste de leur conduite & ne trouble pas leur raison. La plus grande partie de ces cinquante-trois millions fut détournée par les chefs, & le reste fut dissipé en peu de

temps. Philippe roi de Macédoine, dont les Amphictyons implorèrent le secours, quoiqu'il ne fût pas du corps Hellénique, se mit à la tête de l'armée des Grecs & marcha contre les Phocéens. Leur commandant Phaleucus, hors d'état de résister, se retira avec ses troupes & abandonna ses compatriotes à tout le ressentiment des Amphictyons.

Ce fut alors que le droit Amphictyonique fut ôté aux Phocéens & transmis aux Macédoniens, avec l'intendance du Temple & de l'Oracle.

Cet évènement, peu considérable en apparence, eut les suites les plus importantes. Philippe admis par-là dans le corps Hellénique, se rendit bien-tôt maître des délibérations du tribunal. Il y fit résoudre la guerre contre le roi de Perse, & fut nommé Général de l'armée à laquelle toutes les villes Helléniques devoient contribuer.

Après la mort de Philippe, Alexandre força les Grecs à lui accorder le même titre, qui donnoit aux rois de Macédoine, non seulement une prééminence, mais encore une sorte d'autorité sur les autres peuples Helléniques. La guerre de Thèbes & la destruction entière de cette ville firent voir quelle étendue Alexandre donnoit aux droits attachés à son nouveau titre. Ses successeurs au royaume de Macédoine, prétendirent les avoir conservés, & les exercèrent en plus d'une occasion. Alors la Grèce éprouva le sort qu'évitent rarement les États libres, qui ont l'imprudence d'accorder à un voisin puissant un titre qui lui donne le droit d'entrer dans leurs délibérations & de se mêler de leur gouvernement. Elle se trouva bien-tôt dans une dépendance presque entière des Macédoniens. L'intérêt général cessa d'être connu; & les efforts particuliers que firent quelques États pour conserver leur indépendance, ne servirent qu'à avancer la perte de la liberté commune, en fournissant aux Romains les moyens d'assujétir la Grèce entière sous prétexte de la protéger contre les Macédoniens.

La seconde guerre sacrée, dont les suites préparèrent & amenèrent une révolution si considérable, méritoit d'être
examinée

examinée avec autant de soin, & décrite avec autant de détails qu'elle l'a été par M. de Valois dans les différens Mémoires dont elle est l'objet.

Dans le temps même qu'il étoit occupé à ces recherches, il s'engagea dans un autre travail où rien ne pouvoit le soutenir que le desir de se rendre utile au public savant, & de faire honneur à la mémoire d'un ami mort depuis plusieurs années. M. Vaillant, de cette Académie, avoit laissé un ouvrage posthume qui contenoit l'histoire des rois Parthes, de Bithynie, de Pont & de ceux du Bosphore, & dans lequel il avoit fait entrer toutes les médailles qu'il avoit pû rassembler de ces différens Princes. Mais le manuscrit informe, peu lisible & presque dans l'état d'une première ébauche pour le style, avoit besoin, non seulement d'être revû, mais encore d'être remanié presque d'un bout à l'autre, par quelqu'un qui joignît l'érudition historique à la connoissance des médailles. M. de Valois voulut bien s'en charger; & la seule révision de l'histoire des Arsacides, lui coûta huit mois d'un travail assidu, fatigant & ennuyeux. Il le publia en 1725 sous le nom de M. Vaillant, avec une préface anonyme, & sans vouloir même instruire le public de la part qu'il avoit à cet ouvrage.

Lorsqu'il eut fini son histoire des Amphiçtyons, la foiblesse de sa vûe & celle de sa santé qui avoit toujours été assez délicate, ne lui permirent pas de former le plan d'un nouveau travail; mais pour continuer de remplir, comme il l'avoit toujours fait, le devoir Académique, il se proposa de communiquer à la Compagnie, les Observations que son application continuelle à l'étude des médailles, lui avoit donné occasion de faire sur le grand ouvrage du comte *Mezzabarba*, ou sur le catalogue raisonné de toutes les médailles Impériales latines.

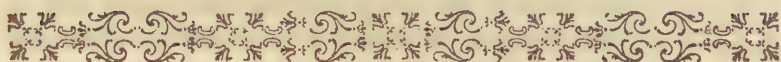
En 1746 il interrompit ces observations pour nous donner des descriptions & des explications abrégées de plusieurs médailles rares & singulières de son propre cabinet, dans lequel il avoit rassemblé plus de six mille médailles de toutes

242 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
fortes de modules, & entre autres une suite de deux mille
médaillles Impériales de grand Bronze.

Il étoit persuadé qu'en publiant ainsi séparément les médailles uniques, rares ou singulières qui restent ensevelies dans l'ombre des cabinets particuliers, on perfectionneroit en peu de temps la science Numismatique; parce que les amateurs de cette science se trouveroient en état de remplir les vuides qui restent dans les plus riches catalogues des collections, & d'y corriger les fautes qu'il a été difficile d'éviter en copiant des Médailles ou frustes ou mal conservées, dont il a fallu souvent deviner les types & les légendes. M. de Valois se préparoit à nous donner un second Mémoire, lorsqu'il fut attaqué cet été de la maladie dont il est mort, le 27 août dernier, dans sa soixante-seizième année, & qui, n'étant qu'une espèce d'affaiblissement & d'extinction, lui a laissé l'usage de sa raison jusqu'au dernier jour de sa vie.

Son caractère extrêmement égal n'offroit rien de singulier qu'une modestie & une méfiance de lui-même portée jusqu'à l'excès, qui ont peut-être empêché plus d'une fois qu'on ne rendît assez de justice à sa capacité & à l'étendue de ses connoissances dans les matières auxquelles il s'étoit appliqué. C'est le jugement qu'ont porté de lui tous ceux qu'un commerce plus intime avoit mis à portée de le mieux connoître.





E' L O G E

D E M. D A N C H E T.

ANTOINE DANCHET naquit à Riom en Auvergne, le 7 septembre 1671, d'Antoine Danchet & de Lucrèce Mandonnet bourgeois de cette ville. La médiocre fortune de ses parens ne les empêcha point de faire ce qui dépendoit d'eux pour lui donner une bonne éducation. Ils le mirent au collège des Pères de l'Oratoire, où bien-tôt il se distingua par son application & par ses heureuses dispositions pour les Lettres : mais une brouillerie avec son Régent, lui fit concevoir le dessein de venir à Paris où il espéroit de trouver des secours pour continuer ses études. Comme il étoit déjà d'un tempérament robuste, il soutint assez bien la fatigue d'un voyage qu'il acheva par les seules ressources que le hasard lui présentoit. Arrivé à Paris il alla trouver un bon Religieux qu'il avoit connu dans la Province, & dont il favoit l'adresse. Ce Religieux le plaça dans une maison particulière. Le jeune Danchet y fut chargé de conduire quelques enfans dans leurs premières études, tandis qu'il achevoit, au collège des Jésuites, celles qu'il avoit commencées à Riom.

Sa douceur, son esprit naturel, une exactitude singulière à remplir ses devoirs, lui gagnèrent l'affection des personnes chez qui la Providence l'avoit placé. Ces mêmes qualités soutenues de la plus heureuse mémoire & d'une extrême ardeur pour le travail, lui donnèrent en peu de temps une supériorité marquée sur ses camarades. Il étoit en possession des premières places & remportoit presque tous les prix.

Le goût qu'il avoit reçu de la Nature pour la Poésie, & le mérite de ses petits poëmes latins indiquoient dès-lors le talent qui s'est développé depuis.

Sur la lecture d'un de ces poëmes, le célèbre M. Herfan

1748.
Assemblée
publique d'a-
près Pâques.

chargé de l'éducation de M. l'abbé de Louvois, voulut voir le jeune Danchet, soit pour examiner si son caractère répondoit à ce qu'il en avoit ouï dire, soit pour s'assurer qu'il étoit véritablement l'auteur des vers latins qu'il avoit vûs. Dès qu'il le connut il l'associa sans balancer au petit nombre d'écoliers choisis, qu'il rassembloit de temps en temps auprès de son Elève pour animer, par leur exemple & par la vûe de leurs progrès, le goût naturel qu'il avoit pour les Lettres.

Au milieu des soins les plus importans du Ministère, M. le Marquis de Louvois, esprit né pour suffire à tout, trouvoit le temps d'assister à ces espèces de joûtes littéraires qui se faisoient le plus souvent à Meudon, & récompensoit en Ministre le mérite de ceux qui s'y distinguoient. Dans une de ces conférences le jeune Danchet ayant récité de suite tout Horace, il reçut une gratification de trente louis d'or.

Il étoit en rhétorique sous le P. Jouvency en 1691; & la pièce de vers latins sur la prise de Mons, qu'il adressa au P. de la Chaise, l'emporta, au jugement des connoisseurs, sur le grand nombre de celles qui parurent dans le même temps & sur le même sujet.

A peine son année de rhétorique fut-elle finie que le P. Jouvency, qui le regardoit comme son meilleur écolier, le proposa, malgré sa jeunesse, pour remplir une chaire de Professeur de rhétorique dans la ville de Chartres. Ainsi M. Danchet, âgé au plus de vingt-un ans, passa presque sans intervalle, du rang de disciple à celui de maître. Il brilla beaucoup dans cet emploi par diverses actions publiques, par des morceaux de poésie latine, & même par quelques pièces de vers françois, adressées, pour la plupart, à M. Godet Desmaretz évêque de Chartres, auquel le P. Jouvency l'avoit présenté. Cependant il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il devoit chercher un autre théâtre; & convaincu que les talens, hors de la capitale, ne peuvent être dans tout leur jour, il remit sa chaire & vint à Paris en 1696.

Madame de Turgis le choisit alors pour veiller à l'éducation de ses deux enfans qu'elle vouloit mettre au collège

du Plessis. M. Danchet s'attacha à la conduite de ses jeunes élèves avec l'attention scrupuleuse qu'il eut toute sa vie pour ce qu'il regardoit comme un devoir. Madame de Turgis qui connoissoit tout le prix de ses soins, étant tombée malade en 1699, lui fit promettre qu'il n'abandonneroit point ses enfans, & lui assura, par son testament, une pension viagère.

M. Danchet n'avoit fait jusqu'alors que de légers essais de son talent pour la poésie françoise: des vers qu'on lui demanda pour un ballet représenté devant Monseigneur, lui firent connoître ses forces; & il se crut en état de composer un Opera ou Tragédie en musique. Hésione, son premier ouvrage en ce genre, parut en 1700 avec un très-grand succès. Mais ce succès alarma la délicatesse des parens de ses élèves. Ceux qui, depuis la mort de Madame de Turgis, présidoient à leur éducation, voulurent exiger de lui la promesse solennelle de ne plus travailler pour le théâtre. Il refusa de prendre un engagement qu'il se sentoît incapable de tenir. Sur son refus on ne se contenta pas de lui ôter ses élèves; on prétendit même le priver de sa pension viagère. Comme cette pension, quelque peu considérable qu'elle fût, étoit un témoignage de l'estime de Madame de Turgis, & que le prétexte qu'on prenoit pour l'en dépouiller, avoit quelque chose d'offensant, il se crut obligé de défendre ses droits, & de soutenir un procès qu'il gagna en 1701.

La singularité de ce procès dans lequel il sembloit que l'on voulût attacher une sorte d'infamie à la qualité de poète de théâtre, excita la curiosité du public & attira son attention sur M. Danchet. Les témoignages que ses amis, c'est-à-dire tous ceux qui le connoissoient, s'empresèrent de rendre à son caractère & à sa conduite, intéressèrent en sa faveur ce même public, & lui inspirèrent cette bienveillance qui est si propre à fixer la célébrité que les talens ont procurée.

M. Danchet encouragé par son premier succès se livra à l'un & à l'autre théâtre. On a de lui treize ou quatorze Operas dont plusieurs ont reparu plus d'une fois sur la scène.

avec applaudissement. On sait que dans ce genre d'ouvrages la réussite ne dépend pas du mérite du poëme.

Il donna quatre Tragédies au théâtre François, Cyrus, les Tyndarides, les Héraclides & Nitétis qui conserveront toujours une place très-honorable parmi les Tragédies modernes. Il semble cependant que ses Operas tiennent dans l'opinion publique un rang supérieur à ses Tragédies. Comme ces deux espèces de productions ont chacune leur style & demandent chacune un tour d'esprit particulier, il est presque impossible qu'un même homme y réussisse également.

Feu M. de la Motte qui avoit marché dans l'une & l'autre carrière avec distinction, & qui non seulement sentoît avec plaisir tout le mérite de ses Rivaux, mais encore aimoit à le faire sentir aux autres, a dit plus d'une fois, en parlant de ce qui caractérisoit un bon *Opera*, qu'après Quinault qui, dans ce genre, nous a donné tout à la fois & les premiers essais & les modèles, personne n'avoit autant approché que M. Danchet de la perfection dont cette sorte de poëme est susceptible.

Quoique M. Danchet n'éprouvât pas la même justice de la part de tous ses autres rivaux, il résistoit sans effort à la tentation si délicate pour un poëte, de se venger par ses propres armes. Il les employa cependant une seule fois, mais d'une façon qui montre combien il étoit incapable d'en abuser. Un homme de mérite que de faux rapports avoient indisposé contre lui, l'ayant attaqué dans une satire avec autant d'amertume que d'injustice, il répondit par une épigramme qui auroit couvert le satyrique d'un ridicule ineffaçable si elle eût été répandue. M. Danchet lui en fit remettre une copie en lui déclarant qu'il en étoit auteur. Celui-ci prit le sage parti de s'adresser à M. Danchet lui-même, qui le rassura en lui disant que l'unique copie de cette épigramme lui avoit été remise, qu'il ne l'avoit récitée à personne, que son dessein n'avoit point été de lui nuire, mais seulement de lui faire sentir, par sa propre expérience, l'injustice du procédé qu'il avoit tenu, & combien il étoit facile de se venger par ces

fortes de voies. Les meilleurs amis de M. Danchet ignorèrent toujours avec qui cette aventure lui étoit arrivée.

Devenu libre par le scrupule des parens de ses élèves, il forma & cultiva des liaisons auxquelles les soins de son premier emploi ne lui avoient pas permis de penser, & son caractère lui fit des amis de presque tous ceux qui le connurent. Parmi ceux-là je ne nommerai que M.^{rs} Bignon, dont le nom si cher aux Lettres en général, sera toujours précieux à cette Académie en particulier; il conserva pour eux un attachement que rien ne put jamais affaiblir.

Il avoit perdu son père d'assez bonne heure : mais sa mère a vécu fort long temps; & dès qu'il eut commencé à recueillir quelques fruits de son travail littéraire, tout modiques qu'ils étoient, il se hâta de les partager avec elle, retranchant encore sur un nécessaire déjà très-borné. Lorsque, du produit de ses ouvrages de théâtre, il se fut assuré quelque revenu, il la fit venir à Paris & lui abandonna une portion de sa petite fortune. Il auroit cru manquer aux égards qu'il a toute sa vie conservés pour elle, s'il ne l'avoit pas rendu absolument indépendante de lui. Les sentimens que la Nature doit inspirer, quoiqu'elle ne le fasse pas toujours, n'étoient pas le seul principe de ce qu'il fit en cette occasion; la source en étoit un fonds de désintéressement & de respect pour tous ses devoirs & pour ses moindres engagemens dont il ne s'est jamais écarté.

Je n'en rapporterai qu'un seul exemple. Lorsqu'il étoit auprès de M.^{rs} de Turgis, une personne du premier rang* souhaita de l'attacher à l'éducation de son fils unique destiné par sa naissance aux plus grandes dignités. Les avantages actuels qui accompagnoient cette place, l'assurance d'une pension assez considérable & l'espérance d'une protection puissante ne purent ébranler M. Danchet. Il témoigna combien il étoit sensible à l'honneur que lui faisoit une semblable proposition; mais, ajouta-t-il, je ne la pourrois accepter sans

* M.^{de} de Chastillon, mère de M. le duc de Chastillon, ancien gouverneur de M. le Dauphin.

m'en rendre indigne, puisque je manquerois, par des vûes intéressées, à des engagemens antérieurs.

Il entra dans l'Académie en 1705, & monta, dès l'année suivante, au rang d'Associé. Quoique son goût pour la poésie françoise & les ouvrages dont il étoit alors occupé, ne lui eussent pas permis de s'appliquer aux études & aux recherches que demandent les matières qui font notre objet, il fut pendant plusieurs années très-exact à remplir les devoirs d'Académicien. Nous avons plusieurs Dissertations de lui dans nos registres, entre autres une histoire des festins chez les Grecs & chez les Romains, & divers Mémoires concernant la pompe des triomphes, les cérémonies qui accompagnoient les mariages, la chasse des Anciens & les fêtes établies en Grèce à l'honneur de Cérès.

Si quelques-uns de ces Mémoires peuvent laisser quelque chose à désirer pour la profondeur des recherches, tous par la netteté, par l'élégance & par les graces avec lesquelles les matières sont traitées, obtiendroient le suffrage du plus grand nombre des Lecteurs qui, dans ces sortes de morceaux, cherchent du moins autant à être amusés qu'à s'instruire de choses dont l'importance est au fond assez médiocre aujourd'hui.

Ayant été reçu en 1709 dans l'Académie Françoise, ce nouvel engagement plus conforme à son génie & à ses études, parut l'emporter sur celui qu'il avoit contracté avec nous. Nous le vîmes plus rarement à nos assemblées où jusqu'alors il avoit été très-assidu; & depuis ce temps-là nous ne trouvons plus rien de lui dans nos registres; il n'acheva pas même le Mémoire sur les fêtes de Cérès dont il avoit lu la première partie en 1709. Du caractère dont étoit M. Danchet, il se reprochoit à lui-même cette espèce d'infidélité. Ce fut pour se mettre l'esprit en repos sur l'inobservation de son premier engagement, qu'il prit le parti de demander la vétérance au commencement de 1713, & de renoncer absolument à la pension, quoiqu'il en fût très-proche par son ancienneté, & qu'il s'en fallût beaucoup qu'il ne fût riche. Cette vétérance ne lui fit cependant pas oublier tout-à-fait l'Académie,

l'Académie, & nous avons eu depuis le plaisir de lui voir prendre très-souvent séance parmi nous.

Je n'ai point parlé d'un grand nombre de petits morceaux de poésie françoise pour lesquels il avoit un talent singulier, dictés par l'amitié ou destinés à l'amusement des sociétés dans lesquelles il vivoit ; mais qui n'ont jamais été réunis en un même corps.

Dans ces sortes d'ouvrages, où l'on ne pense guère au public, où l'on parle uniquement à ceux dont on est déjà connu, le poète se montre toujours tel qu'il est en effet ; il exprime ses véritables sentimens & se peint sans en avoir le dessein. Cette réflexion devoit engager ceux qui ont aimé M. Danchet, à rassembler ces divers morceaux qui ne feroient pas moins d'honneur à son caractère qu'à son esprit.

La santé de M. Danchet, qui pendant long-temps avoit été très-ferme & très-égale, commença de se déranger en 1746 ; peut-être l'altéra-t-il encore par la continuité & par la variété des remèdes de toute espèce auxquels il se livra : sorte d'impatience ordinaire à tous ceux qui, ayant joui long-temps d'une santé constante, n'ont pas contracté, pour ainsi dire, une sorte de familiarité avec la douleur. Un rhumatisme qui le tourmentoit depuis deux ans, l'accabla tout-à-fait au commencement de cet hiver. Il mourut le 20 février dans sa soixante-dix-septième année. Il avoit épousé en 1728 Marie-Thérèse de la Barre, de laquelle il a eu plusieurs enfans : trois sont encore vivans, un garçon & deux filles.





E' L O G E

DE M. DE MANDAJORS.

1748.

Assemblée
publique d'a-
près Pâques.

JEAN-PIERRE DES OURS DE MANDAJORS naquit à Alais en Languedoc le 24 juin 1679, de Louis des Ours, Ecuyer, seigneur de Mandajors, Cauvas, &c. bailli général du comté d'Alais; & de Dame Marie d'Aborlène de Severac.

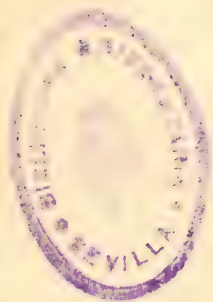
Après des études domestiques trop précipitées &, comme il l'avouoit lui-même, fort imparfaites, il fit, à l'âge de douze ans, un cours de philosophie, & soutint des thèses générales dans sa quatorzième année.

S'il fut sensible aux éloges qu'il reçut en cette occasion, il avoit dès-lors l'esprit assez juste pour sentir qu'il n'en étoit redevable qu'à son excellente mémoire, & disoit depuis qu'il s'étoit encore plus applaudi, d'avoir promptement & parfaitement oublié les choses qu'on lui avoit apprises dans ces deux années.

D'abord après sa philosophie il se trouva exposé à toute la dissipation ordinaire aux jeunes gens dans les villes de Province: il lui resta cependant (& c'étoit, selon lui, presque le seul fruit de ses études) un goût pour les Lettres qu'il conserva toujours au milieu des affaires & même des plaisirs. Il commença dès-lors une lecture suivie & réfléchie des meilleurs auteurs latins; & cette lecture fut le supplément & le correctif de ses premières études.

La seigneurie & comté d'Alais étant échue par un partage avec la maison de Condé, à M. le prince de Conti, aïeul de celui d'aujourd'hui, M. de Mandajors, le père, fit un voyage à Paris en 1696, y mena son fils, le présenta au Prince & obtint pour lui l'expectative de sa charge.

Quoique le fils n'eût alors que dix-sept ans, son séjour à



Paris ne servit qu'à ranimer son ardeur pour les Lettres ; il chercha à se lier avec ceux qui les cultivoient, pour réparer de plus en plus, par leur commerce, ce qui manquoit à ses premières études dont il déplorait souvent l'imperfection : un autre motif l'engageoit encore à rechercher l'amitié des gens de Lettres & à former des liaisons avec eux.

Son père qui avoit beaucoup d'esprit & plus de littérature qu'on n'en a dans une Province, venoit de donner au public un ouvrage sous le titre de *nouvelles découvertes sur l'ancien Etat de la Gaule au temps de César*, où il avoit été trop peu en garde contre une imagination forte & féconde.

Tout jeune qu'étoit M. de Mandajors le fils, il avoit senti que cet ouvrage exciteroit la critique des Savans ; & n'ayant pû dissuader son père de le faire imprimer, il s'étoit flatté que ses liaisons le mettroient à portée de détourner une critique qui auroit pû faire de la peine à son père. Son projet réussit : ces nouvelles découvertes furent épargnées ; elles sont restées dans l'oubli & ne sont plus connues que d'un petit nombre de curieux. Ce fait, que je tiens de M. de Mandajors lui-même, m'a paru trop propre à montrer quel étoit dès-lors le caractère de l'esprit & du cœur du Confrère que je dois peindre dans cet éloge, pour le passer sous silence.

M. le prince de Conti qui connoissoit & goûtoit son mérite, avoit résolu de l'attirer à Paris & de l'attacher à sa personne. La mort de ce Prince arrivée en 1709, détruisant les justes espérances que M. de Mandajors avoit conçues d'un établissement agréable & avantageux dans Paris, le rendit aux Lettres & à l'étude de l'histoire de sa Province, à laquelle il avoit commencé de s'appliquer.

Après un voyage qu'il fit en Languedoc, il forma le nouveau projet de se fixer à Paris ; & dans cette espérance, il demanda une place à l'Académie où il entra au commencement de 1712.

Peu de jours après sa réception, il lut un mémoire sur la marche d'Annibal dans les Gaules ; & malgré les diverses absences auxquelles des affaires imprévues l'obligèrent dans

les trois années suivantes, il n'en laissa passer aucune sans payer le tribut qu'il nous devoit. Mais se trouvant enfin dans l'impossibilité d'abandonner la Province, il voulut du moins conserver, avec le titre d'Académicien, le droit d'assister à nos assemblées. La vétérance ne s'accordant point aux Elèves, il demanda à passer dans la classe des Associés. Il y fut admis le 9 août 1715; & le 23 du même mois il obtint la vétérance.

Le soin avec lequel M. de Mandajors continua de cultiver l'Académie, montrait combien il nous étoit attaché. Dans les différens voyages qu'il faisoit à Paris, il se rendoit à nos assemblées, soit pour nous communiquer les Dissertations auxquelles il avoit travaillé chez lui, soit pour consulter la Compagnie sur les difficultés qui l'embarrassoient, & pour lui proposer les vûes qu'il avoit sur la solution de ces mêmes difficultés. Plusieurs de ces Dissertations sont imprimées dans nos Mémoires : les autres se trouvent fondues dans un ouvrage qu'il publia sous le titre *de l'histoire critique du Languedoc*, imprimé en 1732 avec l'approbation de l'Académie.

M. de Mandajors y rassemble tous les faits prouvés par des témoignages authentiques, & s'attache à les concilier ou à les éclaircir lorsqu'ils ont besoin de l'être, soit par de simples notes, soit par des dissertations plus étendues, quand les difficultés le demandent. Quoiqu'il fût extrêmement réservé sur toute sorte de conjectures, néanmoins dans son ouvrage sur l'état des peuples de la Gaule, on trouve plusieurs remarques également neuves & sensées sur les bornes naturelles qui séparaient les peuples, & sur les différentes ligues & confédérations qui unissoient un certain nombre de villes en un même corps politique.

Il montre, par exemple, que les peuples établis à l'orient du Rhône, entre ce fleuve & les Alpes, sous les noms d'*Allobroges*, de *Vocontiens*, de *Liguriens*, &c. & ceux qui, sous le nom de *Volsques*, passèrent dans la suite à l'occident du même fleuve, n'étoient dans aucune confédération politique avec les Celtes des pays situés entre la Seine, l'Océan, les

Cevennes & le Rhône. Il fait voir aussi que les premières de ces nations Gauloises, à la différence des nations de la Celtique, n'étoient point unies entre elles, ne faisoient point un même corps distingué par une appellation commune. A la vérité ces peuples portoient le nom de *Celtes*; c'étoit même par eux que ce nom avoit été connu des Grecs. Ils avoient une origine commune avec les autres nations Celtiques; & cependant ils ne formoient point un même Etat avec elles. M. de Mandajors avoit commencé d'établir ces principes dès l'an 1715, dans un excellent Mémoire sur les guerres des Gaulois avec les Romains, duquel il nous lut alors la première partie contenant les préliminaires du sujet qu'il se proposoit de traiter.

En 1725 M. de Mandajors nous communiqua ses recherches sur l'ancienneté de la ville d'Alais sa patrie. Il ne faisoit pas remonter cette antiquité plus haut que le VI.^e siècle: mais il croyoit que cette ville devoit être celle d'*Aresitum* où le roi Sigebert établit un Evêché qui subsista pendant plus d'un siècle, & dont le territoire comprenoit un certain nombre de villages enlevés aux Visigoths. Cette dernière circonstance engagea M. de Mandajors à examiner quelles avoient été les limites septentrionales de la Gothie dans le Languedoc; & cet examen, dont il rendit compte à la Compagnie en 1727, le mit en état d'assurer que le diocèse d'*Aresitum* ne pouvoit être le canton du Rouergue qui porte, depuis le XII.^e siècle, le nom de *Larsat*; & qu'il falloit le chercher dans le pays d'Alais.

M. de Mandajors avoit su de bonne heure allier le goût de l'érudition avec l'usage du grand monde qu'il aimoit & dont il étoit aimé. Un extérieur grave & froid, quoiqu'aisé, prêtoit chez lui de nouvelles grâces à une vivacité & à un enjouement que sa physionomie n'avoit pas annoncés. Il avoit l'imagination forte, riche & fleurie; mais toujours réglée par un sens droit & par une habitude de réfléchir qu'il avoit contractée presque au sortir de l'enfance.

Dans sa jeunesse il avoit eu du goût pour la poésie; &

quelques morceaux qui restent encore de lui, montrent qu'il auroit réussi dans ce genre s'il eût voulu s'y livrer : mais il disoit lui-même que son commerce avec les meilleurs Poètes de son temps qu'il avoit fort connus, lui avoit appris à ne plus faire de vers. Aussi renonça-t-il bien-tôt à la poésie, & il ne se permettoit les vers que dans les occasions où la joie & l'envie d'amuser les personnes avec lesquelles il vivoit, lui en arrachioient. Mais dans ceux qui lui échappoient alors, il observa scrupuleusement la loi de respecter les bienséances & de ne desobliger personne : loi qu'il s'étoit imposée dès sa première jeunesse, & qu'il n'a jamais violée.

Ennemi de la satire & de la médisance, il tenoit pour maxime, que lorsqu'on pouvoit excuser une faute aux dépens de l'esprit de celui qui l'avoit commise, il n'étoit pas juste d'en accuser son cœur.

Quoique l'histoire fût la principale occupation de M. de Mandajors, il y avoit joint beaucoup d'autres connoissances qui répandoient dans ses conversations autant de variété que d'agrément. Il étoit fort instruit des intérêts des Princes, & eût été très-propre dans les négociations.

Son esprit s'exerçoit quelquefois à trouver & à fournir plusieurs sujets de médailles, devises, inscriptions, & entre autres celle qui fut mise sous la statue équestre de Louis XIV, érigée à Montpellier par les États de la Province.

Il avoit beaucoup de fermeté & d'élévation dans les sentimens, mais nulle dureté dans le caractère : une politesse naturelle & simple, mais noble, annonçoit le monde avec lequel il avoit toujours vécu ; personne n'a porté plus loin le goût de la médiocrité & le vrai desintéressement : il craignoit toujours de fatiguer les Grands dont il étoit aimé, & avec lesquels il vivoit d'une manière aisée ; mais toujours accompagnée des égards qui leur sont dûs. Il n'a jamais rien demandé : aussi n'avoit-il rien fait pour sa fortune, malgré des liaisons que bien d'autres auroient su mettre à profit. M. le prince de Conti, auquel il étoit attaché par la place qu'il occupoit dans le comté d'Alais, l'avoit tiré de sa

Province depuis quelques années pour l'avoir auprès de lui.

Sa santé qui commençoit dès-lors à s'altérer, se déranger tout-à-fait l'été dernier, & l'obligea de revenir à Paris, où M. le prince de Conti lui fit l'honneur de le venir voir pour lui donner des preuves de l'affection singulière dont il l'honoroit. La maladie de M. de Mandajors ne recevant point de diminution, il crut devoir retourner en Languedoc, soit pour essayer si l'air natal lui procureroit quelque soulagement, soit, ainsi qu'il est plus naturel de le présumer d'une ame forte & mâle comme la sienne, qui ne se faisoit point illusion sur son état, pour avoir la consolation de se revoir encore dans sa patrie & dans le sein d'une famille à laquelle il étoit cher.

Il arriva chez lui heureusement; mais son mal augmentant de jour en jour, il mourut au mois de novembre 1747 dans la soixante-neuvième année de son âge, après de longues & cruelles douleurs qu'il supportoit avec le courage d'un vrai philosophe, & avec toute la résignation d'un homme qui n'avoit jamais oublié les grands principes de la Religion.

De plusieurs enfans qu'avoit eus M. de Mandajors, il ne lui restoit qu'un fils qui joignoit à beaucoup d'esprit & à la connoissance d'une grande partie des langues vivantes de l'Europe, les qualités qui rendoient le mérite de son père si aimable. Il eût été capable un jour de remplacer son père parmi nous, s'il n'avoit fini ses jours peu de temps après.

Le Mémoire qu'il m'a envoyé avant sa mort, m'a fourni une grande partie des traits que j'ai rapportés, & j'en ai conservé, sans y faire aucun changement, tout ce que la forme prescrite à nos Eloges historiques me permettoit d'employer.



MEMOIRES

*Callisthène,
Clitarque, Aris-
tobule, Hellani-
cus, Alex. Poly-
histor, &c.*

s'accorde pas davantage sur les faits, ni même sur le caractère du Prince sous lequel est arrivée cette révolution. C'est le fameux *Sardanapale* (a), Prince dont quelques historiens anciens font une mention honorable, même dans sa défaite; tandis que le grand nombre s'est tellement plu à le décrier, que son nom, depuis plus de vingt siècles, a passé en proverbe pour désigner un homme efféminé. Il ne sera pas fort difficile de faire cesser la confusion qu'a fait naître cette diversité de sentimens, si l'on fait attention à quelques passages ou fragmens d'auteurs très-anciens, desquels il suit qu'il y a eu plus d'un *Sardanapale*, plus d'un siège de Ninive, & par conséquent plus d'une révolution dans l'empire d'Assyrie. Ce qui donne lieu de croire qu'on a confondu deux événemens assez semblables; que l'on a mêlé divers faits, dont les uns regardoient le premier, & les autres le second siège de Ninive; & qu'on a faussement attribué à la révolution arrivée sous le règne de *Sardanapale*, (temps auquel la monarchie Assyrienne essuya un fort grand échec) plusieurs circonstances qui ne conviennent qu'à la destruction totale de cette monarchie, arrivée sous le règne de *Ken-el-adan*, autrement nommé *Sarrac*. Aussi nos meilleurs Critiques modernes sont-ils d'accord qu'il y a eu deux ou trois *Sardanapales*. Il y a apparence que c'est Ctésias, auteur peu exact, qui a brouillé tous ces objets; en quoi il a été suivi par Diodore, de qui nous tenons le fond de cette histoire, que je vais tâcher de débrouiller, en remettant chaque fait en sa vraie place: après quoi je chercherai à fixer, de la manière qui me paroît la plus vrai-semblable, la date de la première prise de Ninive. Je propose aujourd'hui mon système plus volontiers que jamais. Nos meilleurs Chronologistes actuels reviennent à l'ancienne façon de penser sur cette matière. Ils n'adoptent pas les idées hardies du chevalier Marsham, qui, depuis un siècle, avoit entraîné tous les

(a) L'auteur écrit *Sardanapal*, sans *e*, & le plus souvent *Saradan-bal*: il s'écarte aussi de l'usage sur beaucoup d'autres noms Orientaux. Nous en avertirons, quoique nous

ayons cru devoir rétablir à l'égard de chacun l'orthographe commune, à cause de l'uniformité qui doit régner dans nos Mémoires.

Chronologistes. Ils ne croient pas devoir, sur l'autorité d'une seule ligne d'Hérodote, peut-être mal entendue, détruire le témoignage univoque de tout le reste de l'antiquité.

Il y a deux époques que je regarde comme essentielles pour la connoissance & le débrouillement de l'ancienne histoire orientale. Si elles sont bien connues, elles serviront de base à tous les calculs. L'une est celle de la première prise de Ninive, que je vais traiter; l'autre, beaucoup plus importante encore, est celle de l'éclipse de soleil centrale à la longitude du fleuve Halys, prédite par Thalès, & arrivée pendant la bataille donnée entre Cyaxare I* roi de Médie, & Alyatte roi de Lydie. Si l'on fait au juste en quelle année astronomique arriva cette éclipse, comme il est clair que l'on peut le savoir d'une manière précise, on aura la quarantième année du règne de Cyaxare en Médie: ce qui donnera quelques synchronismes sur les rois de Babylone & de Lydie, qui en donneront d'autres sur les monarchies voisines & contemporaines. Par ce moyen on aura les temps de la seconde dynastie des rois Mèdes, de la troisième dynastie des Assyriens, de la dernière dynastie des Babyloniens, des souverains de Tyr & de Damas, de Juda & d'Israël. Au moyen de la première époque que je cherche, c'est-à-dire de la première prise de Ninive, on aura les temps des deux premières dynasties Assyriennes, & de la première des Mèdes; de sorte que toutes ces choses combinées, il en résultera un calcul ou canon chronologique le plus vrai-semblable qu'il est possible: car on n'a garde de se flatter de pouvoir, en une matière si obscure & ou tant d'habiles gens (b) ont déjà mis la main, faire évanouir toutes les difficultés. Nous avons, dans le cinquième tome des recueils de l'Académie, un Mémoire savant & profond dans lequel on a fait cesser, de la manière la plus plausible, les contradictions apparentes qui se trouvoient entre Ctésias, Castor & Velléius, sur les calculs concernant l'empire

* C'est Kyaf-sar, suivant l'orthographe de l'auteur.

(b) *Nec tamen certa ut sint & fixa, quæ dixero; sed, ut homunculus unus è multis, probabilis conjecturâ sequens. Ultra enim quò progrediar, quam ut veri videam similia, non habeo.* Cic. Tuscul. l. i.

4 M E M O I R E S

d'Assyrie; & donné un détail étendu de toutes les dates principales, parmi lesquelles celle qui fait l'objet de ma recherche se trouve comprise. Quoiqu'entre ce Mémoire & le mien il se trouve des diversités d'opinions sur quelques points particuliers, le résultat sur l'article cherché ne diffère que de quatre-vingt-dix ans; ce qui doit être compté pour peu de chose, quand il s'agit d'un fait si incertain & si éloigné: on ne peut même parvenir à une parfaite certitude. Je ne propose donc les calculs suivans que comme de nouvelles preuves d'un sentiment qui doit ramener les Chronologistes à l'ancien système, trop légèrement abandonné depuis un siècle.

Mais avant que d'entrer en matière, on me demandera peut-être de prouver, par le témoignage des auteurs anciens, qu'il y a eu plusieurs Sardanapales, & plus d'un siège de Ninive. Sur le premier article, pour ne pas répéter ce qui a été dit avant moi par de très-habiles gens, je renverrai aux preuves qu'en ont données M. Fréret & M. le président Bouhier. Je pourrois en faire autant sur le second article, qui se trouve en quelque manière lié avec le premier, & qu'ils ont de même sagement discuté. Je dirai néanmoins ici, en peu de mots, que la preuve qu'il y a eu plus d'un siège de Ninive, se tire du récit de Diodore, qui raconte fort au long celui dont je vais parler, où Ninive fut assiégée par Arbace & Bélésis*; du récit de Clitarque, cité par Athénée, lequel parle d'un Sardanapale qui mourut de vieillesse dans un âge fort avancé, après avoir été dépouillé de ses Etats: ce qui suppose une autre prise de Ninive que celle où le Prince qui y régnoit périt; autre que celle, en un mot, dont font mention Hérodote & Alexandre Polyhistor, historien vivant du temps de Sylla, & cité par le Syncelle. Celui-ci dit qu'un Capitaine à qui Sarac, roi des Chaldéens, avoit confié le commandement de ses troupes, tourna ses armes contre Sarac lui-même, & contre la ville de Ninive; que Sarac apprenant qu'il arrivoit pour l'assiéger, mit le feu à son palais, & se brûla lui-même; que par là l'empire de Chaldée & de Babylone passa à *Nabo-bal-assar*, père de Nabuchodonosor.*

* L'auteur
écrit *Belezis*.

* L'auteur
écrit *Nabo-chadon-assar*.

Il est vrai qu'Alexandre Polyhistor dit, en même temps, que ce Capitaine portoit aussi le nom de Sardanapale : mais je ne puis m'empêcher de soupçonner qu'il y a ici quelque équivoque, & que le Syncelle a mal cité son auteur, prenant ici le nom du Roi vaincu pour celui du Capitaine vainqueur; car il n'y a nulle apparence que la faute fût dans l'original. Il paroît, au contraire, par le passage d'Agathias ci-dessous rapporté, qu'Alexandre Polyhistor nommoit Beletaras ou Baaltar, pour premier Roi, & Sardanapale pour dernier Roi de la seconde dynastie Assyrienne. Quant à Hérodote, il raconte en passant que Cyaxare, qui fut le troisième roi des Mèdes, prit Ninive & détruisit le royaume d'Assyrie; & certainement cette prise de Ninive ne fut pas la même que celle dont parle Diodore, & qui va faire le sujet de ce Mémoire. Dans l'une les chefs des attaquans sont Arbace & Bélésis; dans l'autre, ce sont Nabopalassar & Cyaxare : dans l'un c'est un capitaine Mède de nation qui fait soulever son pays, asservi au pouvoir des Assyriens, & qui devient fondateur d'une nouvelle monarchie en Médie; dans l'autre, c'est un roi Mède paisiblement assis sur le trône de ses ancêtres, long-temps après que la Médie a ses Rois particuliers ou se gouverne par ses propres loix. Dans la dernière, Ninive est détruite, & il est certain qu'elle n'a pû l'être au temps d'Arbace. Enfin dans la dernière, Cyaxare vient mettre le siège devant Ninive, pour venger la mort de Phraorte son père, qui avoit été tué dans une bataille contre les Assyriens. Pendant qu'il est à cette expédition, les Scythes font une invasion dans la Médie; il est obligé de lever le siège de Ninive pour voler au secours de ses propres États : les Scythes, plus forts que lui, restent en possession de leurs conquêtes pendant 28 ans. Ce n'est qu'au bout de ce temps que Cyaxare vient à bout de les chasser. Enfin se retrouvant sans obstacle chez lui, il reprend son entreprise contre Ninive, l'assiège & la détruit. Y a-t-il rien, dans ces circonstances si singulières, qui ressemble au siège de Ninive raconté par Diodore? & peut-on dire que ces deux évènements sont les mêmes? il est vrai qu'il y a dans l'un & l'autre siège quelques circonstances communes. C'est la

même ville qu'on assiége : ce sont les armées liguées de deux puissances voisines, celle de Médie & de Babylone; c'est sous les règnes de deux rois d'Assyrie qui probablement portoient le même nom. Ce sont ces ressemblances qui peuvent être cause que de deux évènements pareils Ctésias ou Diodore n'en auront fait qu'un seul, attribuant au seul Sardanapale I.^{er}, non seulement les évènements propres à son règne, mais aussi ceux que le passage d'Alexandre Polyhistor nous montre n'appartenir qu'au règne d'un autre Sardanapale, aussi nommé Sarac & *Ken-el-adan*. * Cette manière assez vrai-semblable de concilier Ctésias avec Hérodote, me paroît du moins mériter la préférence sur la coutûme que l'on a de nier totalement tout ce qu'a dit l'un, quand on adopte le récit de l'autre. Il n'est que trop évident que ces deux auteurs mêlent souvent des fables à leurs narrations; mais comment se persuader que le fond même de l'histoire racontée, soit par l'un, soit par l'autre, n'ait jamais eu la moindre existence? je n'insiste pas plus long-temps sur ce point, & je me renferme dans mon objet.

* Kyniladan.

P R E M I E R E P A R T I E ,

Contenant l'historique.

LA première race des rois d'Assyrie, surnommée des *Der-cetades*, & descendue de *Baal*, autrement *Belus* ou *Nin-roth*, finit après sept cens quatre ans de durée, en la personne de *Baal-ochus*, dix-neuvième Roi de cette dynastie. Après l'extinction de cette maison, la Couronne passa, d'une manière singulière, dit-on, mais dont on nous a laissé ignorer le détail, au sur-intendant des jardins du Roi nommé *Baal-tar*. *Ophra-artan* ou *Ephecherès* (c), l'un de ses descendans après

Agathias, l.
II, p. 63. Il
cite Dion &
Alexandr. Poly-
hist.

African. ap.
Synceell pag.
100.

(c) Le nom d'*Ophrartanès* ou *Ophraarteus*, est visiblement le même que celui d'*Aphraartès* ou *Phraortès*, composé du nom *Ophra*, que les Grecs ont quelquefois corrompu en celui d'*Après*, & de l'épithète *art*, i. e. fort ou puissant. *Ephecherès*, autre nom de ce Roi, est le

même qu'*Aph-herès*, i. e. père d'*Horus*, ou que *Aph-cherès*, i. e. père de *Cérès*, nom oriental transmis aux Latins d'un ancienne divinité Égyptienne, qui paroît être la même que la *Terre* ou *Isis*, ainsi appelée *Διμήτηρ*, i. e. la Reine mère.

avoir occupé ce trône pendant cinquante-deux ans, le laissa à *Anabassar*, autrement *Anaxindarax*, qui régna quarante-deux ans, & fut père d'*Affar-adon-baal*, par abréviation *Sardanapale*, que les Grecs, par un changement ou une bizarrerie dont il ne paroît pas facile de rendre raison, ont appelé *Thonos* ou *Mascos Concoloros* (d). Quelques auteurs ont cru que le vrai nom de ce Roi étoit *Sardan*, auquel on avoit donné l'épithète grecque d'*Apalos*, pour signifier qu'il avoit été efféminé & sans vigueur. D'autres, au contraire, ont voulu trouver dans son nom le mot obscène *Phallus*. Hésychius, en commentant ce mot *Sardanapalos*, l'explique à peu près par celui de *Scurra*, ou de *Bouffon*; & il semble que ce soit aussi la pensée de Cicéron, lorsqu'il dit que ce Prince étoit encore plus méprisable par ses vices que par son nom. Mais il est aisé de s'apercevoir que ce n'est que par un grand défaut d'attention ou de jugement, qu'on va chercher dans la langue grecque l'origine d'un ancien nom oriental. Tous ces noms des rois d'Assyrie ou de Babylone, ne sont point de vrais noms propres, mais des épithètes, des titres d'honneur ou noms de divinités que ces Rois entassoient en grand nombre & s'approprioient, autant par orgueil que parce que c'est le génie des langues orientales, comme nous le voyons encore dans les noms propres plus modernes des langues Arabe, Persanne & autres. Cet assemblage de mots Assyriens difficiles à prononcer, a donné lieu aux Européens de les abrégier, de les défigurer & d'en faire sonner les voyelles de tant de manières différentes qu'à peine pourroit-on les reconnoître aujourd'hui, si ces noms de Rois ou de Capitaines ne rouloient tous sur environ quinze à vingt syllabes seulement, que l'on retrouve toujours les unes ou les autres dans la composition des noms dont il s'agit. Tels sont, par exemple, le mot *adon*, *adan*, *edon*, *edn*, comme on voudra le prononcer

*Céphalion;
Castor, Thallus,
&c. ap. Syncell.*

*Harduin.
chron. ad ann.
675.*

*Scaliger. animadv. Euseb. p.
64.*

*Cic. fragm. de
Republ.*

(d) Il y a grande apparence que le mot *ἄνος* est une corruption du mot Assyrien *don*, *dan* ou *adon*; & que les Grecs, ignorant que c'étoit

un titre, l'ont pris pour un pur appellatif personnel, & ont traduit *Sardan* par le roi *Thônos*, au lieu de traduire par le roi Seigneur.

suivant les différentes dialectes; & celui de *baal*, *bel*, *pal*, *phal* ou *phul*, que l'on trouve dans le nom de *Sardanapale*. Le premier signifie *Seigneur*, & le second *Dieu* ou *Souverain*. Quant à celui d'*assar*, *assur*, ou *sar*, c'est le plus commun de tous; on le voit dans la plupart des noms de ces Rois mentionnés dans la Bible. J'avois cru qu'ici le mot *Assar* ne signifioit autre chose qu'*Assyrie*; ainsi, selon ce qui m'en paroïssoit le plus probable, *Assar-adon-bal* signifioit le *Seigneur Dieu d'Assyrie*: mais comme *Buxtorf* assure que le mot *Sar*, en langue orientale, signifie *Roi* (*e*), *Assar*, ou plutôt *Sar-adon-bal*, sera le *Souverain Seigneur Roi*. *Scaliger* le traduit par le *Prince admirable*; *Martinius* par le *Prince d'un jugement exquis*: & *M. Fréret* par le *Prince donné du Ciel*. *M. Fourmont*, dans le septième tome des *Mémoires de l'Académie*, assure que *Phal* ou (*Baal*) est le vrai nom du Prince, & que *Sarthan* est un surnom que les Grecs ont dû

(*e*) De la racine *schur*, i. e. *principatum tenuit*. De là vient, à ce qu'on peut conjecturer, *Syrie* ou *Assyrie*, i. e. le royaume; *Schiras*, i. e. ville royale; *Sara*, i. e. *Princessè* ou *Madame*; *Sar-pedon*, nom d'un Prince d'Orient dans *Homère*: &c. Il paroît que ce terme *Sar* ou *Sir* n'étoit pas moins en usage, avec la même signification dans la langue égyptienne. On a dit *Siris*, en y ajoutant la terminaison étrangère; & par exclamation, *Bou-siris* & *O-siris*. Il paroît que les Égyptiens écrivoient *Y-ser*; plusieurs de leurs Rois ont porté ce nom: mais ils le donnoient sur-tout à la grande étoile caniculaire *Seth* ou *Sirius*, i. e. royale, principale, objet de leur culte, & base de leurs longs calculs des temps. Ils le donnoient aussi au Nil, que les Hébreux appellent, d'après eux, *Sihor*, i. e. fleuve royal. Il n'y a guère de doute qu'il ne faille dériver de la même racine le mot *Κύριος*, aussi bien que nos termes, *Sire*, *Messire*,

Sieur, *Monsieur*, & autres usités dans les langues modernes.

Les termes *sar* & *asar*, se rencontrent plus fréquemment que nul autre dans la composition des noms des anciens Princes orientaux: mais il n'est pas certain que ces mots soient identiques, ni qu'ils n'aient qu'une même signification. *M. Hyde* donne une excellente explication de ce dernier. *Relig. Veter. Persar. c. 2, p. 63*. *Asar* (selon la prononciation Persane *Adsur* & *Azur*; selon la prononciation Arabe *Adser* ou *Ezer*), est un nom que portoit le père d'*Abraham*, aussi nommé *Tharé*. C'est celui de la planète, de la divinité, & du mois que nous appelons *mars*. Ces noms de divinités ou de planètes étoient pris comme titres d'honneur par les anciens Princes orientaux, chez qui le Sabéisme étoit en vogue. *Azar*, Mars: *Bâl*, Jupiter: *Nabo*, Mercure: *Beltes*, *Nego*, Vénus.

traduire par *Θῶνος*; il n'en dit pas la raison: c'est peut-être la même que j'ai touchée ci-dessus.

Voyez la note
(b).

L'histoire d'Assyrie jusqu'à ce Prince, ne nous a presque offert que des noms de Rois & des dates sans aucuns faits: ici elle commence à se développer, à devenir moins stérile & plus intéressante. Tous ceux qui depuis Sémiramis avoient rempli le trône de Ninive, satisfaits de la gloire & des vastes conquêtes de Ninus, s'étoient contentés, à ce qu'on nous rapporte, de passer paisiblement leurs jours dans la tranquillité au fond d'un sérail, au milieu d'une troupe de femmes & d'eunuques. Les historiens les ont méprisés, parce qu'ils n'étoient pas guerriers; mais peut-être leurs sujets les aimoient-ils, parce qu'on vivoit tranquillement sous leur règne. Il paroît, en effet, que ce n'est pas moins à la douceur de leur gouvernement, qu'à l'ordre que Ninyas avoit établi pour le service des troupes, qu'on doit attribuer la longue durée d'un pouvoir qui se maintenoit depuis plus de quatorze siècles sans aucune révolution bien considérable. A la vérité l'Empire, dans ces derniers temps, avoit perdu de sa gloire & de son étendue: plusieurs petits Royaumes s'étoient formés aux dépens de celui de Ninive, la plupart tributaires, quelques-uns indépendans. L'éloignement de la capitale & la mollesse des Rois, rendoient les Gouverneurs souverains dans les provinces, à peu près comme ils le furent dans les Provinces de l'Asie mineure sous la monarchie des Perses, ou comme le sont aujourd'hui les *Rajas* dans l'Indostan. De là vient cette quantité de petits souverains, ou de chefs de nations, à qui les historiens, & sur-tout la Bible, donnent le titre de Rois. En un mot, je crois qu'on ne peut guère se former une plus juste idée des rois de Ninive, au temps dont nous parlons, qu'en les comparant aux derniers Kalifes de Babylone. Sardanapale étoit fait pour relever l'éclat de cet Empire, si la mollesse de son éducation & l'habitude de vivre dans le sein de l'oïseté & des plaisirs n'eussent corrompu les sentimens naturels de son ame. C'étoit, dit Callisthène^a, un Prince naturellement vaillant & courageux; témoignage bien différent de celui de Diodore^b

^a Callisth. *hist.*
Persic. l. II, ap.
Suidam. Lexic.
v. Σαρδαν.
^b Diodor. l. II,
p. 109 & seq.

& autres, qui le confondant avec *Sarac*, ont dit qu'il avoit été le plus lâche & le plus corrompu de tous les rois de Ninive. On peut juger, au contraire, que ses soins pour la splendeur & le lustre de son Etat, s'étendoient jusqu'aux provinces les plus reculées, puisqu'il fit construire, sur les confins de l'Empire, deux villes considérables. Elles étoient voisines l'une de l'autre, situées toutes deux en Cilicie au bord de la mer, dans un lieu très-propre à favoriser le commerce. La première se nommoit Tarse; on en a voulu encore tirer l'étymologie du mot *terso* dessécher: c'étoit, disoit-on, le premier endroit de la Cilicie que la mer avoit laissé à sec après le déluge; le fleuve Cydnus la traversoit par le milieu: elle fut dans la suite une des plus considérables de l'Asie, & fameuse sur-tout par son Académie. La seconde se nommoit Anchialé, soit que ce fût-là son vrai nom Chaldéen, ou qu'à cause du voisinage de la mer les Grecs l'aient nommée *Ἀγκιάλη*, d'*ἀγκι* *prope* & d'*ἄλς* *mare*. Son enceinte étoit plus vaste encore que celle de Tarse: cependant le Roi les fit bâtir toutes deux en même temps. On peut juger, par de pareils ouvrages, de la puissance de l'empire Assyrien. Je dis qu'il les fit bâtir en même temps, & non pas en un seul jour, comme l'ont traduit la plupart des auteurs, chose ridicule & impossible: nous apprenons ces faits d'une Inscription qui ne feroit pas deshonneur au plus grand Prince. Mais en même temps que Sardanapale formoit des entreprises si capables d'immortaliser son nom, il se livroit à ses plaisirs avec tant d'emportement & d'indécence, du moins si le portrait qu'on nous en a fait n'est pas trop chargé, qu'il n'est pas étonnant que l'avilissement où il se plongeoit lui-même ait précipité sa ruine.

Ninyas avoit fait un règlement, dont j'ai parlé plus haut; par lequel toutes les provinces devoient fournir un contingent de troupes qu'on relevoit tous les ans, & qui formoit une armée considérable employée à la garde de Ninive. *Art-bax* ou Arbace, capitaine Mède d'une grande réputation, commandoit alors celle de sa province. Cet homme avoit

Strab. lib.
XIV. Stephan.
voc. Ἀγκιάλη.

Fourmont,
Mém. de l'Acad.
1. VII, p.
229.

V. Arrian. ex-
pedit. Alexandr.
l. II, p. 97.

le cœur fier, l'âme vigoureuse, les mœurs sévères; il avoit formé, pendant son service, une étroite liaison avec le chef des troupes de Babylone, homme plus rusé & non moins ambitieux, savant dans l'astrologie, & le premier de ce célèbre collège de prêtres Babyloniens qu'on appelloit les Chaldéens. Il se nommoit *Baal-sar (f)*, vulgairement Béléfis, c'est-à-dire le *seigneur Dieu*; soit que ce nom lui vînt de sa dignité sacerdotale, ou qu'il l'ait pris dans la suite comme un titre dû à son élévation. Ce fut lui qui le premier proposa à Arbace de se revolter contre Sardanapale; il lui annonça qu'il avoit lû dans les astres des pronostics certains de sa grandeur future, & de la chute du trône d'Assyrie. Arbace, encouragé de bonne foi par cet oracle d'un interprête des Dieux, lui promit de son côté le gouvernement de Babylone, si l'entreprise venoit à réussir; ils cabalèrent tous deux pour entraîner dans leur parti les principaux Officiers de l'armée. Les caresses, les présens & les promesses plus considérables ne furent point épargnés; mais avant que de s'engager plus avant, Arbace voulut s'éclaircir par ses propres yeux de la manière dont le Roi vivoit dans l'intérieur de son palais: il n'étoit pas aisé de s'y introduire. La manière dont les Princes Mahométans vivent aujourd'hui dans l'intérieur de leur sérail, nous fournit un exemple de celle que suivoient alors les anciens Rois orientaux. Sardanapale, invisible pour tout autre que pour ses femmes & ses eunuques, ne permettoit à aucun étranger l'accès de son palais. Cependant un vase d'or qu'Arbace donna à l'eunuque Paramèze, lui en procura

(f) *Pilezer componitur ex azer & pil, quod alias subinde scribitur bâl, pâ, pol, phul, pel, &c. vulgari pronuntiatione idem quod בל Bel, i. e. Jupiter; adeo ut Pil-ezer sonet Jupiter & Mars, q. d. Jovi Martius homo: faustâ utriusque planetæ influentiâ felix, & ab utroque nomine sumpta denominatione gaudens, & hac ratione beatior & honoratior. Et sane nullus dubito quin Belesis nomen Baby-*

lonii sacerdotis atque etiam ducis qui contra Sardanapalum cum Arbace conspiravit, scribarum incuria male sic scriptum, rectius rescribendum sit Βελεσρ, seu Pelezer; quia idem nomen pluribus & diversis personis fuit commune. Nam propter gr. ρ & ε finalis similitudinem, in quibusdam libris, talis apud antiquos fuit pronus scribarum error. Hyde, Rel. Persar. c. 2, p. 66.

Justin, l. 1, c. 3. l'entrée. Justin dit que ce fut avec la permission du Roi, qui ne la donna qu'avec grande peine, & ne l'avoit jamais accordée à personne: il y a plus d'apparence que ce fut clandestinement. Il vit le Roi vêtu en femme, la barbe rasée, le visage couvert de fard, les sourcils peints, s'occuper d'ouvrages en laine pourpre avec ses concubines, dont il tâchoit d'imiter la parure, la voix grêle, & les postures lascives. A ce vil amusement succéda un festin où le Roi se gorga de tout ce qui pouvoit exciter son intempérance, qu'il acheva d'assouvir en se plongeant dans la plus infâme prostitution avec ses femmes & ses jeunes eunuques. Si cette peinture des débordemens de Sardanapale n'est point outrée, & ne doit pas se rapporter au second Prince de ce nom, on peut aisément se figurer quelle impression dût faire un pareil spectacle sur un guerrier accoutumé à l'austérité des mœurs, & à l'humeur farouche des montagnards de Médie. *Duris, ap. Athen. l. XII, p. 529.* Duris dit qu'il fut tellement saisi d'indignation, de se sentir asservi au pouvoir d'un maître si lâche, qu'il tira son épée & se tua lui-même. Son récit est pleinement démenti par tous les autres historiens: ils nous apprennent qu'Arbace, pénétré du plus profond mépris pour ce qu'il venoit de voir, demeura convaincu que si le sceptre subsistoit si long-temps entre les mains de ces lâches Souverains, ce n'étoit que faute d'avoir eu plutôt le courage ou le dessein de l'enlever; il jura de se porter plutôt à toutes les extrémités, que d'obéir davantage à un homme plus vil encore que les femmes qu'il prenoit pour modèle. Il retourna en Médie, résolu de faire soulever ses compatriotes & les Perses, tandis que Bélésis solliciteroit Babylone à la révolte, & feroit part de la conjuration au roi des Arabes, avec lequel il étoit lié d'une ancienne amitié. Un an se passa à fomentier ce projet, dans lequel on fit entrer les principaux commandans des troupes qui devoient servir l'année suivante à l'armée de Ninive. Les soldats marchèrent, au bout de ce temps, sous la conduite d'Arbace leur général, dans l'idée qu'ils alloient, selon l'usage, relever ceux dont le service venoit de finir. Mais lorsque leur Général

Nicol. Damasc. in excerpt. Vales. l. 1.

se vît près des portes de Ninive, & renforcé du corps nombreux des Babyloniens & des Arabes, il fit la revue de toute l'armée qui se trouva forte de quatre cens mille hommes, & lui déclara qu'il ne s'agissoit pas moins que de mettre en liberté leur patrie, en secouant le joug d'un Prince indigne de régner sur tant de braves sujets.

Sardanapale effrayé du nombre extraordinaire de soldats qui arrivoient cette année, & plus encore de leur résolution, dont il ne tarda pas à être informé, sortit de sa léthargie; son courage naturel reprit le dessus. Il commença par mettre à couvert de l'orage ses trois fils & ses deux filles, qu'il envoya avec trois mille talens d'or à Cotys, gouverneur de Paphlagonie, l'un de ses plus zélés serviteurs: il enfouit, à tout événement, un trésor considérable. Ce trésor, à ce que rapporte Hérodote, fut volé long-temps après d'une manière singulière: les voleurs creusèrent un canal souterrain depuis leur maison jusqu'au caveau du trésor; & toutes les nuits ils transportoient la terre de la mine dans le Tigre. Ceci a tout l'air d'un des contes d'Hérodote, chez qui on en trouve de toute espèce. Après avoir ainsi pourvû à la sûreté de sa famille & de sa fortune, Sardanapale se mit à la tête des nations qui lui étoient resté fidèles, marcha au devant des rebelles, les défit & les poussa jusque dans les montagnes, où ils se retranchèrent à quatre lieues* de Ninive. Ils ne tardèrent pas à redescendre dans la plaine, où ils se mirent en bataille devant l'armée du Roi. Celui-ci, avant que d'engager une action, fit publier une proclamation qui mettoit à prix de deux cens talens d'or la tête d'Arbace & celle de Bélésis, & promettoit le double de cette somme avec le gouvernement soit de Babylone, soit de Médie, à celui qui les livreroit vivans. Ces promesses ne produisirent aucun effet: il fallut en venir aux mains; & la victoire se déclara de nouveau contre les confédérés, qui furent contraints de se retirer dans leurs premiers retranchemens. On y tint conseil sur le parti qu'il falloit prendre; tous étoient d'avis que chacun se devoit retirer dans sa patrie, où il se hâteroit de

*Hérodote, II,
150.*

* 70. Stades.

faire des préparatifs de guerre capables de les mettre à couvert de la vengeance du roi d'Assyrie. Le seul Bélésis déterminé à tout tenter pour satisfaire son ambition, fit intervenir le secours de son art pour relever le courage des alliés : il fut d'avis de livrer une troisième bataille ; il assura que les Dieux avoient certainement prélagé la victoire, & qu'ils ne couronnoient la constance qu'après l'avoir éprouvée par des disgrâces. On le crut, le combat se donna de nouveau ; Arbace y fit les derniers efforts de valeur : mais, malgré la prédiction du prêtre Babylonien, une blessure que reçut le Général fut suivie de l'entière déroute des alliés ; leur camp fut forcé, eux-mêmes mis en fuite, & poursuivis jusque sur les confins de la Babylonie.

Cette dernière victoire sembloit assurer le trône de Sardanapale ; les confédérés affoiblis par tant de défaites s'étoient résolus à quitter la partie. Bélésis mieux informé qu'eux de ce qui se passoit dans le pays, employa toute une nuit à consulter les astres : il annonça que pour cette fois les choses en étoient venues au point de changer entièrement de face, & que les Dieux préparoient un secours inespéré, si on vouloit l'attendre pendant cinq jours seulement. Les rebelles se laissèrent persuader de donner encore ce court intervalle à la protection des étoiles ; presque aussi-tôt après on instruisit sous main Arbace, qu'un nombreux contingent de troupes de Bactriane (c'est-à-dire, selon la remarque de M. Freret, des Provinces orientales) s'approchoit, & qu'il falloit tout tenter pour les attirer dans le parti. Arbace, prenant avec lui l'élite de ses troupes, se hâta d'aller au-devant des Bactriens pour les gagner ou les combattre avant qu'ils eussent pû joindre l'armée royale. Ce coup réussit ; l'espérance de la liberté qu'Arbace fit briller à leurs yeux, charma les chefs dont la séduction fut facilement suivie de celle des soldats. Cependant Sardanapale, ignorant la défection des Bactriens, s'oubloit au milieu de ses succès. Le retour de la bonne fortune avoit fait revivre son goût pour une vie voluptueuse : il préparoit des fêtes, immoloit des victimes, faisoit

distribuer abondamment à ses troupes du vin & des viandes; les soldats se plongeoiient dans la joie & dans l'ivresse. Arbace informé de ce desordre par quelques deserteurs, tomba la nuit sur le camp Assyrien où il ne trouva aucune résistance, le mit dans une entière déroute, & poussa le Roi à son tour jusque dans la campagne de Ninive. Le Roi prévint qu'il falloit pourvoir à la sûreté de sa capitale qui couroit risque d'être assiégée: il prit sur lui ce soin, dépêcha des Courriers par toutes les provinces de l'Empire, pour faire assembler de nouvelles troupes, & remit le commandement de l'armée à Salémène*, frère de sa femme. Celui-ci fut défait deux fois: la première, à quelque distance de Ninive; la seconde, sous les murs mêmes de cette capitale. Il croyoit y trouver un asyle avec ses troupes; mais il fut coupé dans sa retraite par les confédérés, de sorte que l'armée fut entièrement passée au fil de l'épée ou précipitée dans le Tigre. Salémène perdit la vie dans cette action: on y fit un tel carnage des troupes royales, que les eaux de la rivière furent teintes de sang jusqu'à une distance considérable.

* L'auteur
écrit *Salman.*

Une victoire si complète déterminâ plusieurs nations à se mettre en liberté & à venir grossir le parti des alliés. Ils ne trouvèrent plus d'obstacle à former le siège de la capitale; mais cette entreprise en elle-même avoit de grandes difficultés. Ninive étoit la plus grande ville de l'Univers, il étoit presque impossible de l'investir entièrement: elle contenoit alors environ sept cens mille habitans, ses murs avoient quatre cens quatre-vingts stades de circuit, cent pieds de haut, une largeur prodigieuse, & étoient garnis de quinze cens tours de deux cens pieds d'élévation; d'ailleurs le Roi avoit eu soin de pourvoir la place de tout ce qui étoit nécessaire à un long siège: il se reposoit encore plus sur la foi d'un ancien oracle qui portoit que Ninive ne seroit jamais prise, tant que le fleuve qui baignoit ses murs ne deviendrait pas son ennemi. Rassuré par cette espérance, Sardanapale attendoit, sans grande inquiétude, que les secours qu'on devoit lui assembler fussent assez nombreux pour le mettre en état

Jonas, 4. 11.

de tenir la campagne contre les ennemis ; & les habitans qui se voyoient abondamment pourvûs de toutes les choses nécessaires par la prévoyance de leur Roi , ne souffrirent que peu d'incommodités du siège. En effet , les assiégeans , malgré leurs efforts redoublés , n'étoient pas encore fort avancés au bout de deux ans , soit que faute de machines non encore inventées pour lors , à ce qu'ont cru quelques auteurs , ils fussent hors d'état d'abattre les murailles , ou plutôt parce que l'énorme épaisseur de ces murailles rendoit inutile l'effet des machines : mais la troisième année les pluies continuelles firent déborder le Tigre (g) (Diodore , après Ctésias , dit l'Euphrate , c'est une faute grossière) avec tant de violence , que ce fleuve , l'un des plus rapides que l'on connoisse , inonda une partie de la ville , en se retirant renversa les murailles peut-être déjà affoiblies par les batteries des assiégeans , de la longueur de deux mille cinq cens pas ; alors Sardanapale , frappé de l'accomplissement de ce qui avoit été prédit touchant l'inimitié du fleuve envers la ville , désespéra de la sauver , & songea à employer d'autres moyens pour se dérober lui-même au pouvoir des vainqueurs.

Jusqu'ici j'ai fidèlement suivi Diodore dont le récit paroît ; à quelques circonstances près , s'accorder avec la vérité. Il n'en est pas de même de la suite où il confond avec l'événement dont il s'agit , les circonstances de la ruine totale de Ninive arrivée sous Keneladan , autrement Sarac. Probablement Ctésias , après être tombé dans cette erreur , y a fait

Diodor. l. II ,
p. 209 & suiv.
Athen. Deip-
nosoph. l. XII ,
p. 529.
Suidas ,
voc. Σαρδ.

(g) Quoique je rapporte ici cette circonstance du débordement du Tigre , je croirois plus volontiers qu'elle est relative au second siège de Ninive , à cause de ces mots que je trouve dans *Nahum* : *Enfin les portes sont ouvertes par l'inondation des fleuves , Ninive est toute couverte d'eau comme un grand étang* (*Nahum* , 2 , 6 & 8). On convient que c'est sur la seconde prise de Ninive que Nahum a fait une prophétie ou

discours poétique ; on ne sait pas bien en quel temps il vivoit ; Clément d'Alexandrie dit (*Stromat. l. I , p. 329*) après Ezéchiel , c'est-à-dire après Sédécias , postérieurement à la ruine de Ninive & de Jérusalem : à coup sûr ce fut après la prise de No-ammon en Egypte , en quelque temps qu'elle soit arrivée , car il en parle comme d'une chose passée. (*Nahum* , 3 , 8).

tomber

tomber ceux qui l'ont suivi : selon ce qu'il raconte, l'infortuné Sardanapale, résolu de ne pas tomber vif entre les mains des rebelles, fit entasser en un monceau toutes ses richesses au milieu de son palais où il mit le feu & périt dans les flammes avec ses femmes & ses trésors. Les assiégeans entrèrent dans Ninive par la brèche que le Tigre avoit faite. On revêtit Arbace du manteau impérial : tout se soumit à lui sans plus de résistance ; il distribua des récompenses aux soldats qui l'avoient si bien servi, donna des gouvernemens aux principaux Satrapes, entre autres à Bélésis celui de Babylone qu'il lui avoit promis dès le commencement de la conspiration. Bélésis lui demanda de joindre une seconde grace à celle-ci ; il lui alléguait qu'il avoit fait vœu à Baal d'élever près de son Temple, au bord de l'Euphrate, un monument qui contiât les cendres de Sardanapale & celles de son palais, & servît à perpétuer à jamais dans le souvenir de tous ceux qui navigeroient sur ce fleuve, la mémoire du grand Capitaine à qui l'Asie devoit sa liberté. Bélésis n'ignoroit pas de quel prix étoient les cendres qu'il demandoit, un Eunuque seul échappé à l'incendie du palais, lui avoit appris que tout l'or du Roi y étoit fondu. Arbace, sans plus d'examen, lui permit de faire de ces cendres ce qu'il voudroit. Bélésis n'y perdit point de temps & se hâta de commencer à les faire transporter sur des barques à Babylone ; mais l'avarice de son motif fut bien-tôt découverte. On le traduisit devant l'assemblée des Chefs qui furent unanimement d'avis qu'un vol de cette importance devoit être puni de mort. Arbace au contraire dit « qu'il se croiroit lui-même indigne de sa victoire, si la clémence & l'humanité n'en étoient les premiers fruits ; que les services de Bélésis surpassoient de bien loin la faute que l'avidité lui avoit fait commettre & l'effaçoit assez ; qu'il lui paroïssoit même juste de récompenser ses grands services de la manière la plus agréable à celui qui les avoient rendus ; & que puisque Bélésis aimoit l'argent plus que toute autre chose, non seulement il lui laissoit celui qui avoit déjà été emporté à Babylone, mais «

» encore il exemptoit de tout tribut le gouvernement souverain
 » de cette ville & de la province dont il avoit mis Bélésis en
 possession, selon leurs anciennes conventions». Une modération si désintéressée fit voir qu'Arbace étoit vraiment digne du trône qu'il avoit conquis. On courut avec joie se soumettre à ses loix; mais il ne voulut pas même profiter de la bonne volonté des peuples, il leur laissa la liberté de se choisir des Souverains, & se contenta de régner dans sa propre patrie. Diodore finit par dire qu'il rasa la ville de Ninive & fit transporter à Ecbatane, capitale de Médie, l'immense quantité d'or & d'argent qui restoit dans le bucher. Ce sont deux fautes en peu de mots, Ninive a subsisté long-temps depuis, & Ecbatane ne fut bâtie que bien après.

*Lib. IV, de
 Alexandr. apud
 Athen. p. 130.*

Je reviens à la suite véritable de cette histoire. Sardanapale voyant sa capitale prête à être forcée par les ennemis, dégoûté de l'instabilité de la fortune & peut-être aussi des travaux qu'il lui faudroit essuyer, prit le parti d'abandonner volontairement un sceptre qui lui tomboit de la main. Selon les apparences il s'échappa furtivement de Ninive, du moins est-il certain qu'il n'y périt point. L'inscription d'Anchialé & le témoignage de Clitarque ne laissent aucun doute là-dessus, & celui de tous les autres auteurs ne le contrarie point, puisque l'on convient que tout ce qu'ils disent de la mort de ce Prince, doit s'entendre de celle de Sardanapale II; le nôtre se retira à Anchialé, ville de Cilicie qu'il avoit fait bâtir. Là, réfléchissant sur ses honneurs passés, sur l'état où il se voyoit, sur le faux des grandeurs humaines & sur la chimère qu'il y a à chercher son bonheur hors de soi-même, puisque les simples nécessités des hommes sont les seules sources de leurs vrais plaisirs, il se résolut de finir paisiblement sa vie dans une condition privée, & mourut dans une vieillesse fort avancée *après avoir été dépourvu de ses États*, paroles de Clitarque fort remarquables: mais avant sa mort il voulut laisser un monument de la situation actuelle de son esprit. Il fit construire près d'Anchialé, son tombeau, au dessus duquel il étoit représenté dans l'attitude d'un homme qui

fourit & fait claquer ses ongles: sur le marbre on lisoit ces mots en caractère assyrien, *Sardanapale, fils d'Anacyndarax, j'ai régné, j'ai bâti Tarse & Anchialé en même temps, maintenant je suis mort, & il ne me reste que ce dont j'ai joui moi-même. Passant, mange, bois, fais l'amour; tout le reste n'est rien.*

Chryssippe paraphrase ainsi cette inscription: « Sardan, fils de Cyndarax, a fait bâtir en même temps Tarse & Anchialé. Passant, mange, bois, réjouis-toi, souviens-toi que tu dois finir & garde-toi de perdre le temps à te fâcher ou à t'affliger; fais des festins. Quand tu seras mort, quel profit retireras-tu de tes biens? Je fus jadis roi de Ninive la grande, aujourd'hui je ne suis qu'un peu de poussière; je n'ai à moi que les plaisirs que j'ai goûtés dans mes amours, que ce que j'ai mangé & dépensé à me réjouir; tous les autres bonheurs ne sont que des songes qui passent loin de nous: ceci est la vraie sagesse de la vie humaine, qu'il ne faut pas perdre de vûe; possède qui voudra des richesses infinies ».

Cette épitaphe, dans laquelle Sardanapale ne faisoit qu'exprimer naturellement la disposition d'esprit où l'avoit mis son revers de fortune, a donné lieu, dans l'antiquité, à diverses discussions critiques & morales; chacun l'a rapportée à sa manière, & ornée de ses réflexions. La plupart l'ont regardée comme la basse expression des sentimens d'un homme qui ne connoissoit que la crapule & la débauche. Aristote jugeoit cette inscription plus digne d'être mise sur la fosse d'un bœuf, que sur le tombeau d'un Roi. S.^t Augustin trouve que c'est le comble de l'extravagance & de la dissolution, d'avoir dit qu'on ne possédoit après sa mort que ce qu'on avoit donné pendant sa vie à satisfaire ses passions. Enfin je crois que rien n'a plus contribué que cette épitaphe à décrier Sardanapale. Tout cela vient, si je ne me trompe, de ce qu'on a pris les termes tout-à-fait à la lettre, sans faire attention en quelle occasion elle avoit été faite. Le savant président Bouhier a soupçonné que ce n'étoit qu'un jeu de quelque poète, qui voulant débiter une maxime Epicurienne, avoit paraphrasé la véritable inscription, qui

Ap. Arrian, hist. Alex. 2,

« S. Aristobul. de Gest. Alexan. « ap. Strab. p. « 298.

V. Lucian, Dialog,

Aristot. apud Cic. Tuscul. 5. De Civit. Dei, 2, 20.

Dissertat. sur Sardan. 5. 8.

n'étoit point tournée en instruction. En effet, Plutarque la rapporte simplement en ces termes: *Sard. fils d'An. a fait construire à la fois Tarse & Anchialé, maintenant il est mort.* Cicéron y ajoûte ces mots: *Il ne me reste que ce que j'ai employé à assouvir mes passions.* Voici comment deux poètes Grecs se

*Ap. Athen.
p. 130.*

sont donné carrière en la paraphrasant; le premier est Chérile, qui l'a traduite ainsi: « J'ai régné, & tant que j'ai joui
» de la lumière du soleil j'ai bû, mangé, fait l'amour, sachant
» combien le temps qui est accordé aux mortels est court &
» traversé de chagrins & de vicissitudes; le fruit des biens que je
» laisse n'est plus pour moi, aussi n'ai-je pas voulu laisser écouler
un seul jour de ma vie sans en jouir? » Phénix le Colophonien en a fait, en vers iambiques, une histoire bien plus longue, qu'il a mise par ignorance sous le nom de Ninus.
« On raconte qu'il y avoit autrefois un Assyrien nommé
» Ninus, qui possédoit des monts d'or, & d'autres richesses
» en plus grand nombre que ne sont les sables de la mer
» Caspienne; il ne tourna point sa vûe vers les astres, & peut-
» être ne se soucioit-il pas de les voir. Il n'alluma, ni n'entretint
jamais le feu sacré des Mages, comme l'ordonnoit sa
» loi; il n'offrit point de victimes aux Dieux, ne rendit pas
» la justice à ses peuples, ni ne se soucia point d'en faire le
» dénombrement, ni de leur donner aucun accès auprès de sa
» personne: mais mettant tout son courage à bien boire & à
» bien manger, il regarda tout le reste comme peu de chose.
» Voici le témoignage qu'il a laissé de lui-même après sa mort:
» Ecoute, passant, qui que tu sois, Mède, Assyrien, Coraxe ou
» Indien, ceci est digne de ton attention. Je fus autrefois
» Ninus, maintenant j'ai perdu la vie, & je ne suis plus qu'un
» peu de terre; il ne me reste que ce que j'ai mangé ou
» consommé à mes plaisirs, & que les voluptés que j'ai goûtées
» avec de belles femmes. Une troupe d'ennemis rassemblés tels
» que des Bacchantes qui mettent en pièce un chevreau,
» m'ont enlevé ces trésors qui faisoient ma félicité. Quand je
» suis descendu aux enfers je n'y ai emmené ni or, ni chevaux,
» ni chariots d'argent: cette tête, qui portoit la couronne, n'est

plus aujourd'hui que cendre & que poussière. » Le détail dans lequel entre Phénix prouve clairement que c'est de Sardanapale, non de Ninus, qu'il a voulu faire l'histoire. Amyntas a pû le faire tomber dans cette équivoque, en rapportant qu'il y avoit près de Ninive un tertre élevé que Cyrus fit raser lorsqu'il assiégeoit cette place; que selon la tradition ce monument étoit le tombeau de Sardanapale, ancien Roi du pays, & que l'inscription, telle que l'a traduite Chérilè, s'y lisoit gravée en Chaldéen sur des piliers de pierre. Le récit de ce géographe a fait croire à quelques écrivains qu'il y avoit eu deux monumens élevés à Sardanapale: mais ce qu'il rapporte n'a nulle vrai-semblance. Comment Cyrus auroit-il assiégé Ninive, ruinée bien avant sa naissance? comment les vainqueurs du roi d'Assyrie se seroient-ils occupés à faire élever aux portes de Ninive un monument à ce Prince, même en supposant qu'il fût mort durant leur expédition? Les termes de l'inscription, qui sont les mêmes que j'ai déjà rapportés, prouvent qu'elle n'est autre que celle d'Anchialé, qu'Amyntas a mal-à-propos transportée près de Ninive. M. Fourmont a donné une explication de cette épitaphe très-différente de toutes les autres, & qui met Sardanapale hors de tout reproche. J'avoue qu'à croire, comme je le dois, sa traduction conforme au génie de la langue Assyrienne, elle me paroîtroit la plus naturelle de toutes, s'il ne falloit que supposer que toutes les paraphrases grecques que nous en avons viennent de gens qui se sont laissés tromper par l'ambiguïté des termes Assyriens, faute de bien entendre l'original, lequel ne contenoit que le peu de paroles rapportées par Clitarque; mais convenons aussi que ces mots mêmes de la leçon de Clitarque, *ὡς τ' ἄλλα τέτις ἐκ Ἀζία*, qui suivent immédiatement *ἑοδῆς, πῆνε, πᾶλ' εἰ*, joints à l'attitude de la statue de Sardanapale, sont incompatibles avec la traduction de M. Fourmont.

*Amynt. de
marfionib. l. III.
ap. Athen. pag.
259.*

Je finirai par remarquer, sur cette épitaphe si controversée, que sa première partie est vraiment morale, en donnant à connoître qu'un Roi assez puissant pour bâtir à la fois deux

Tzetzes, *Chilad.* 3.

Ibid. 5. 5.

Dio. Cass. in
excerpt. Vales.
762.

grandes villes, n'étoit pas moins mortel que le reste des humains. La seconde qui est une conséquence tirée de la première, n'a pour but que d'exhorter le Lecteur à jouir du présent, & à ne pas chercher son bonheur hors de soi dans de vaines grandeurs fugitives. Quant au Prince pour qui elle a été faite, loin d'être, comme on l'a dit, le plus lâche des hommes, on voit au contraire par le récit que nous avons fait, qu'il donna de bonnes preuves de son courage tant dans la guerre que lui suscitèrent ses sujets rebelles, que dans la manière même dont on suppose qu'il se donna la mort. Cette guerre n'étoit pas la première qui fût arrivée sous son règne, avant celle-là il en avoit entrepris diverses autres, dont à la vérité il avoit laissé la conduite à ses Généraux ; mais qui servent cependant à montrer, dit le président Bouhier « qu'il » n'étoit pas tellement enivré de ses plaisirs qu'il ne songeât » aux affaires de son État. On sait que la plupart des anciens » rois d'Orient, semblables à presque tous ceux d'aujourd'hui, » se contentoient de se rendre formidables à leurs voisins par » de nombreuses armées, & de faire des conquêtes par leurs » Généraux, pendant qu'ils jouissoient tranquillement du plaisir » de leur sérail. Mais les malheurs de celui-ci, joints à l'intérêt » que les rebelles ont eu de le décrier, ont fait donner une mauvaise interprétation à toutes ses actions ». On peut soupçonner aussi que le mot *Sardanapale*, pour dire un *bouffon*, doit son origine à la posture de sa statue où l'on a cru voir quelque chose de comique : les écrivains & collecteurs du grand ouvrage anglois intitulé, *an universal history from the clerliest account of time*, qui ne veulent pas convenir qu'il y ait eu plus d'un Sardanapale, font du nombre de ceux qui se sont le plus élevés contre lui. Ils allèguent à ce sujet le détail singulier qu'a fait Dion Cassius de ses horribles desordres : mais comment ces historiens si exacts & si savans ont-ils pû commettre une pareille méprise & ne pas s'apercevoir que Dion Cassius, à l'endroit cité, parle des infamies de Héliogabale, qu'il n'a osé désigner que sous les noms énigmatiques de *Sardanapale* & d'*Assyrien* ! Les histoires orientales font mention

d'un Roi nommé *Zaab*, que Schickard croit être le même que Sardanapale; en effet il y a quelques circonstances qui s'y rapportent. Le nom de *Zaab* comme celui de Baal, signifie *Maître Souverain*. *Zaab* fut le dernier de l'ancienne dynastie Orientale, comme Sardanapale passe communément pour être le dernier de l'ancienne dynastie Assyrienne. Il eut le défaut qui sied sur-tout mal à un Roi, d'être excessivement gourmand, & il inventa plusieurs sortes de ragoûts inconnus dans son pays: du reste les historiens lui attribuent une grande force d'esprit & de corps, aussi-bien qu'un soin exact de veiller au gouvernement de son Etat. Il sacrifia une partie considérable de ses revenus au soulagement des peuples: il faisoit ouvrir en des temps marqués le trésor royal; & toutes les fois qu'il s'y trouvoit une certaine somme, il payoit les soldats & distribuoit le reste aux pauvres. Sardanapale sera justifié mieux que jamais s'il est le même que *Zaab*; mais il faut avouer que pour quelques circonstances qui s'y rapportent, beaucoup d'autres n'y conviennent pas. Rien n'est plus rare que de trouver des traces des narrations grecques dans les traditions arabes, si-tôt qu'il est question des temps qui ont précédé le règne d'Iskender ou Alexandre; comme au contraire les historiens qui ont écrit en langues orientales sont perpétuellement d'accord avec nos écrivains d'Europe dans les temps postérieurs. On peut dire même que nous trouvons plus de choses sur les rois Parthes & des seconds Perses dans les auteurs arabes que dans les nôtres. La raison de cette différence frappante entre les temps antérieurs & les temps postérieurs à Alexandre, mériteroit fort d'être recherchée & examinée par quelqu'un des membres de cette Académie; car enfin les Orientaux ont une histoire ancienne, assez détaillée & suivie des pays d'au-delà de l'Euphrate, mais qui ne ressemble en rien à tout ce que nous lisons dans Hérodote, Diodore, Thucydide ou autres, quoiqu'il s'y trouve de temps en temps des traits qui paroissent évidemment les mêmes, tels que les Semiramis, Nitocris, Cyrus, Darius fils d'Hystaspes*, Artaxerxès surnommé *Longuemain*, &c.

Ap. Bouhier, s. 5.

D'Herbelot, Bibliot. orient. V. Zaab.

Mirkond, hist. Pers. sect. VIII.

Univers. History. Book. I. c. 8.

* L'auteur écrit *Hystasp.*

La prise de Ninive mit fin à la seconde dynastie assyrienne sous le vingt-deuxième Roi depuis Baaltar, & le quarante-unième depuis Baal I.^{er}, ayant duré sept cens quatre ans sous la première race, & sept cens cinquante-cinq sous la seconde, en tout quatorze cens cinquante-neuf, selon le témoignage précis de Jule Africain^a. Ceci arriva l'an avant l'ère vulgaire 805, la quinzième année du règne de Sardanapale, & non la vingtième, comme dit Scaliger^b; Eusèbe dit^c aussi la vingtième: mais puisque Scaliger fait profession de suivre pas à pas Jule Africain, il ne devoit pas donner pour le sentiment de cet auteur ce qui ne l'étoit pas; il l'a bien encore mieux falsifié en alongeant de vingt ans le règne de Sôfarmès: ce qui donne une somme de 1484 pour la durée des deux races. Je n'ai pas démêlé quel motif l'a porté à cette falsification, qu'il n'a certainement pas faite par inadvertance, mais de dessein prémédité. Il cite cependant toujours Africain pour son garant, par où il a induit en erreur quantité de chronologistes, & même le Père Pétau son éternel adversaire. On ne sauroit croire combien cette fausse supputation a fatigué de chronologistes & fait recommencer de calculs; j'en parle par expérience. Desvignoles a très-bien relevé ces fautes de Scaliger & celles des écrivains postérieurs qui l'ont suivi sans confronter sa copie du catalogue de Jule Africain, avec l'original qu'on trouve dans le Syncelle.

^a Jul. Afric.
ap. Syncell. p.
165.

^b Canon Isa-
gog. l. II, page
138.

^c Euseb. chron.
l. II, p. 111.

Doctrin. temp.
t. II, p. 531.

Desvign. l. IV,
p. 215.

Diodor. l. II,
p. 115.

On commence à compter une troisième dynastie par le règne du successeur de Sardanapale; ce qui n'est pas exact, s'il étoit son fils, comme il y a beaucoup d'apparence: mais je m'en tiendrai sur cet article à l'usage reçu. Quoi qu'il en soit, la victoire d'Arbace ne fit qu'affoiblir extrêmement l'empire d'Assyrie sans le détruire entièrement. Ce vainqueur généreux, content d'avoir affranchi d'un joug étranger sa patrie & celle de son allié, retira ses armes du pays d'Assyrie; laissant aux habitans ce qui leur appartenoit, avec la liberté d'en user à l'avenir selon leur volonté. Il retourna en Médie où il fut le fondateur d'un nouvel empire qui forma la seconde des quatre grandes Monarchies asiatiques, comme on les appelle

appelle ordinairement. Ce n'est pas que la domination des Mèdes se soit en effet étendue sur toute l'Asie, puisqu'au contraire l'Assyrie demeura soumise à ses anciens Maîtres, & Babylone eut aussi bien-tôt ses Souverains: mais entre ces trois Royaumes contemporains, la prééminence est demeurée aux Mèdes qui avoient presque ruiné celui de Ninive, & qui commencèrent par tenir celui de Babylone dans la dépendance en y envoyant des Gouverneurs ou Vice-rois. Cette Vice-royauté étoit héréditaire, comme on le voit par l'histoire d'un descendant de Bélésis, nommé *Nanaros*, à qui le roi de Médie ne voulut point ôter la place qu'Arbace avoit donnée à son aïeul; mais se contenta de lui imposer une grosse peine en punition de l'indigne traitement qu'il avoit fait à Parfondas.

*Nicol. Damasc.
scen. l. I, page
437.*

Arbace régna pendant vingt-huit ans, à compter de l'année de sa révolte. Son vrai nom paroît être *Art-Bax* ou *Art-Pax*, ce qui est sans doute la même chose qu'*Arphaxad*. Le surnom *Art* signifie en langue perse, & probablement aussi en langue mède, *fort* ou *grand*: c'est une épithète qui se trouve donnée à presque tous les rois de Médie, *Art-Bace*, *Art-Carnes*, *Art-Bianes*, *Art-Ines*, *Art-Iages*, *Art-Ibares*, *Aphra-Art*, de même aussi chez les Perses, *Art-Ban*, *Art-Xerxes*, &c. Tous les anciens historiens ont fait mention d'Arbace; ils le désignent sous les noms d'*Arbaces*, *Arbaclius*, *Perfée*, *Pharnaces*, *Orbacos*. Cette différence de nom & diverses autres circonstances, font voir que les auteurs qui ont parlé d'Arbace, ne sont pas des copistes de Ctésias, que ce Roi n'est pas un Roi chimérique, & que l'antiquité étoit pleinement convaincue de la vérité d'une révolution qui avoit fait passer l'Empire des premiers Assyriens aux Mèdes au temps dont nous parlons. Ussérius même, tout ennemi qu'il est de l'ancien système chronologique, n'a pu s'empêcher de le reconnoître, ne sachant comment remplir autrement le vuide qu'il trouvoit pour les Mèdes, entre Déjocès & la prétendue prise de Ninive par Nabonassar, qu'il confond hors de propos avec Bélésis. Hérodote, ce père de l'histoire, est le seul qui n'a connu ni Arbace, ni la révolution dont il

*Justin, Summ.,
Velleius, l. 1, 6.
Strab. ibid.*

*Annal. ad ann.
3967.*

L. I, c. 103
& suiv.

fut l'auteur; car dire que le Cyaxare, petit-fils de Déjocès, dont parle Hérodote, est le même qu'Arbace sous un différent nom, c'est ne vouloir pas voir que tout ce récit d'Hérodote ne convient nullement au fondateur de l'empire de Médie, mais seulement au destructeur de l'empire d'Assyrie, sous le second Sardanapale, & ce fut en effet Cyaxare. Le commencement de l'empire des Mèdes forme cependant l'une des célèbres époques de l'histoire asiatique; elle concourt avec l'an 808 avant l'ère vulgaire.

S E C O N D E P A R T I E,

Contenant le chronologique.

26 Mars
1748.

J'AI fixé la date du siège de Ninive, ou de l'établissement de la monarchie Mède, à l'an 808; c'est-à-dire que je compte à cette date qui est celle de la révolte d'Arbace, la première des vingt-huit années de règne de ce Prince, & le commencement de la première dynastie des Mèdes. Mais comme la guerre que les révoltés firent au roi d'Assyrie, dura trois ans, & que ce Roi ne fut détrôné & Ninive prise qu'au bout de ce terme, il faut compter la fin des quinze ans de règne de Sardanapale à l'an 805, & prendre mon époque 808 pour la douzième année de ce même règne: voici les preuves que je donne de cette époque.

Première preuve tirée de la durée des observations astronomiques faites à Babylone.

Porphyr. ap.
Simplic. de Ca-
lo, l. II.

Lorsqu'Alexandre entra dans Babylone l'an 331, Aristote demanda au Philosophe Callisthène qui avoit accompagné ce conquérant, d'examiner & de lui marquer ce qu'il y avoit de vrai dans cette grande antiquité de temps & d'observations astronomiques dont se vantoient les Chaldéens. Callisthène, après une exacte vérification du fait, manda à Aristote que toute cette grande antiquité de temps & d'observations astronomiques, se réduisoit, au temps auquel il écrivoit, à 1903 ans d'observations astronomiques authentiques. On sait

par Épigène que ces observations célestes étoient gravées en brique sur la fameuse tour astronomique de Babylone.¹ *Epigen. an. Plin. VII, 56.* La première de ces 1903 années rapportées par Callisthène, concourt avec l'an 2233, & peut former une ère également célèbre & commode. Ces faits posés, je dis que le commencement de cette ère Callisthénienne ne doit être postérieure que de peu de temps au commencement de la monarchie Assyrienne, à la fondation de Babylone, à la construction de la grande tour astronomique ou observatoire, à la division des langues arrivées dans ce temps-là. Je le dis 1.^o parce que les Chaldéens ayant été, comme on sait, adonnés de tout temps à l'Astronomie, n'ont sans doute pas manqué de tenir un recueil exact de leurs observations, aussi-tôt qu'ils l'ont pû tenir d'une manière authentique; & l'on voit la preuve qu'ils l'ont fait, puisque les 1903 ans d'observations, remontent presque au temps de la construction de Babylone ou de la tour mentionnée dans la Bible. 2.^o Parce que cette grande tour ou observatoire, paroît être presque certainement la même que la fameuse tour de Babylone bâtie au temps de Bel ou Nemrod*, un peu avant la division des langues, & la même aussi qui est décrite par Hérodote^a, Strabon^b & autres; & il faut remarquer ici que la Bible ne regarde point la construction de cette tour^c comme une entreprise condamnable, ni ne dit nulle part que Dieu eût fait quelque défense à ce sujet. Ce sont les commentateurs qui ont mis depuis ce sentiment en vogue, faute d'avoir, à ce que croit Perizonius^d, bien entendu le sens du passage de la Genèse, qui ne veut pas dire, *faisons-nous un nom avant que d'être épars sur la terre*, mais *faisons-nous un signe, de peur que nous ne soyons épars*; soit que cette tour dût servir d'un signal à ce peuple de bergers pour les empêcher de s'égarer en conduisant leurs troupeaux dans les vastes plaines de Sennaar*; soit que les connoissances astronomiques, à la perfection desquelles elle paroît avoir été destinée, dussent servir aux bergers à se retrouver au milieu de la nuit par le moyen des étoiles. 3.^o Parce que la division des langues fut faite après la construction de

* L'auteur écrit *Nin-Roth*.

^a Hérodote. I, 1, p. 33.
^b Strab. lib. XVI, p. 738.

^c Univ. hist. from the deluge, B. I, c. 11, sect. 4, p. 143.

^d Perizon. orig. Babyl.

* L'auteur écrit *Schin-naar*.

cette tour & au temps de Phaleg, qui fut ainsi nommé, dit la Bible, à cause de cette division, & que le commencement de l'ère Callisthénienne, concourt avec le temps où Phaleg sortoit de l'enfance, qui est l'âge où l'on imposoit les noms propres. 4.^o Parce que Nemrod (*h*), plus connu des nations payennes sous le nom de *Baal* ou *Belus*, est l'auteur de toutes les constructions & le fondateur de la première monarchie Orientale. Ce fut lui qui fit bâtir des villes & y rassembla des peuples sauvages & épars dans les campagnes. La Bible nous l'apprend en ces termes : *Nemrod (i) commença à être puissant sur la terre ; il commença à régner à Babylone qui fut la ville capitale de son Royaume, outre celles d'Arach, d'Achad & de Chalannée dans la terre de Sennaar : de-là il s'en alla en Assyrie (& egressus est Assur) où il bâtit Ninive & les rues de cette ville, & Chale ; il bâtit aussi la grande ville de Resen entre Ninive & Chale*. Ce fut lui aussi qui mit le premier en pratique les connoissances astronomiques, selon le témoignage positif de Pline & de Solin : *Belus inventor fuit sideralis scientiæ ; in Babylone Jovis Beli templum quem inventorem cælestis disciplinæ tradidit etiam ipsa religio*. Je dis donc que la date de l'ère Callisthénienne, doit nous donner le milieu du règne de Baal ou Nemrod qui fut de cinquante-cinq ans, selon Eusèbe & Jule Africain, le milieu, non le commencement : car il a fallu que la tour fût bâtie pour en faire usage, pour y graver sur la brique les observations astronomiques ; outre que de pareilles observations supposent

Genes. x, 8.

*Plin. VI, 26.
Solin, c. LVI.
Voy. aussi Mar-
tian. Capel. liv.
VI.*

(*h*) *Arcem Babylonis antiquissimus rex condidit Belus.* Amm. Mare. I. XXIII.

(*i*) Le nom de Nemrod (rebelle ou désobéissant à Dieu) est une épithète donnée dans la suite à ce Prince par la Bible ; sans doute parce qu'il est le premier des Rois qui ait été adoré comme une Divinité, & qui ait osé élever ses autels contre ceux au vrai Dieu. Cependant le Targum de Jonathan dit qu'il fut obligé de se retirer en Assyrie, pour ne pas

participer aux mauvais desseins des constructeurs de la grande Tour ; & que pour sa récompense Dieu lui donna quatre villes en Assyrie, au lieu des quatre qu'il avoit abandonnées en Sennaar. Ce raisonnement n'est qu'une imagination sans fondement du Paraphraste ; mais il fait voir néanmoins que Nemrod est le même Prince que celui du vivant duquel fut construite la grande Tour. *V. Hyde, rel. Pers. c. 11, p. 37 & 41.*

un peuple qui a fait son établissement, & qui ne s'occupe de sciences curieuses qu'après avoir pourvû à se donner le plus nécessaire. Or je crois que pour la construction d'un si grand édifice & des autres que Baal fit faire en Babylonie, il est raisonnable de prendre les trente premières années de son règne, laissant les vingt-cinq suivantes pour les constructions qu'il alla ensuite faire faire en Assyrie. De cette manière l'an 2233 qui est le premier des 1903 de Callisthène, est l'an 31 de Baal & le premier des observations astronomiques que les Chaldéens commencèrent à recueillir, aussitôt que leur observatoire ou tour de Babel fut bâtie. Cette année se trouve la treizième de l'âge de Phaleg & le moment de la division des langues. Ainsi le bâtiment de la tour fini, la durée du règne de Baal, nécessaire pour avoir pû faire un tel bâtiment, la division des langues qu'on nous dit avoir suivi immédiatement après l'âge de l'enfant que cette division fit nommer *Phaleg*, l'usage que l'on fit du bâtiment dès qu'il fut achevé, tout se rapporte, tout coïncide en un même point & nous donne l'an 2263 pour première année du règne de Baal, pour date de la fondation de la monarchie Assyrienne. Voyons à présent si l'année 808 que j'ai donnée pour date du siège de Ninive sous Sardanapale, quadre avec ce principe. De 1459 ans de durée totale de la monarchie Assyrienne, donnés par Jule Africain, ôtez trois ans pour la durée de la guerre entre Sardanapale & Arbace, reste 1456; la première de ces 1456 étant 2263, ôtez de 2264, 1456, vous aurez 808 qui est le nombre cherché.

Telle est ma première preuve; & avant que de la quitter, je répondrai à une objection qui peut m'être faite par les Chronologistes exacts. On dira que je donne 1459 ans pour la durée totale des deux races Assyriennes sous quarante-un Rois; ce qui est la somme des années complètes de chaque Roi, selon le détail de Jule Africain: mais on m'ajoutera que la vraie règle en chronologie est de ne faire qu'une même année de la dernière d'un Roi & de la première de son successeur; de sorte qu'ici je dois ôter quarante-un ans pour

quarante-un Rois, ce qui ne laissera que 1418 pour le total; au lieu de 1459.

Je conviens d'abord que cette règle est juste, & n'auroit pas dû être négligée par nos plus célèbres calculateurs dans les derniers siècles. Le savant Desvignoles en a fait une maxime; & la raison en est sensible par les exemples journaliers: la dernière de Louis XIV & la première de Louis XV, c'est toujours la même année 1715. Ceci doit donc avoir lieu chez toutes les nations anciennes qui, comme les Hébreux, comptoient les années par les années de chaque Roi, en recommençant un nouveau compte à chaque nouveau Roi, ce qui cumuloit la fin de l'un & le commencement de l'autre. C'est ainsi que j'en use presque toujours dans les catalogues de Rois: cependant je ne l'ai pas fait dans celui des rois d'Assyrie, & je ne l'ai pas dû faire; en voici la raison. Les Chaldéens comptoient alors leurs années par révolutions des astres sur le pied de trois cens soixante jours par chaque année. Ils marquoient le nouvel an sur la tour astronomique à chaque premier jour du mois appelé par les Égyptiens *Toth*, qui étoit le premier de leur année, comme à nous le premier de Janvier; ainsi cette année-là appartenoit au règne du Prince qui se trouvoit sur le trône le premier jour de l'an, de sorte qu'il ne pouvoit jamais y avoir de double emploi comme chez les Hébreux. C'est de quoi nous trouvons une preuve certaine dans le canon de Ptolémée, où les années sont toujours astronomiques, complètes & successives à la manière des Chaldéens dont il parle en cet endroit (*k*). C'est sans doute par cette raison que le règne de Labo-Sardach ne se trouve point rapporté dans ce canon, parce que Labo-Sardach ne régna que neuf mois, & qu'apparemment le premier de l'an ne tomba pas dans ces neuf mois là. Il y a même grande apparence que le calcul de Ptolémée a été copié sur la tour astronomique; de-là je conclus qu'il faut raisonner & supputer comme lui, quand il s'agit

*Censorin, c.
viii.
Desvignoles,
l. vi, c. 3, s. 2.*

(*k*) C'est-à-dire à la nouvelle manière des Chaldéens, qui dans les derniers temps firent leur année de 365 jours.

des souverains de Chaldée, qui, au temps que je recherche, étoient les rois d'Assyrie.

Seconde preuve tirée d'une éclipse de Soleil centrale, arrivée sous le règne de Cyaxare.

Hérodote raconte que quelques Scythes chassés de Médie au temps de Cyaxare roi des Mèdes, fils de Phraorte *, petit-fils de Déjocès, ayant cherché un asyle auprès d'Alyatte, fils de Sadyatte roi de Lydie, le refus que fit Alyatte de les remettre entre les mains de Cyaxare, excita une guerre entre les Mèdes & les Lydiens: que la sixième année de cette guerre, les deux nations combattant l'une contre l'autre en bataille rangée, pendant que la fortune du combat étoit encore égale, le jour fut tout à coup changé en une nuit obscure; ce qui sépara les combattans: que cette éclipse avoit été prédite d'une manière précise aux Ioniens par Thalès de Milet: que cet événement singulier rendit les deux nations ennemies plus portées à la paix qui se fit par la médiation de Syennésis, prince de Cilicie, & de Labynète, prince de Babylone: que l'une des conditions de la paix fut le mariage d'Aryène fille d'Alyatte & sœur de Crésus, avec Astyage, fils de Cyaxare. Hérodote fait de nouveau mention de cette éclipse en parlant de Cyaxare, & dit que c'est le même qui donna bataille aux Lydiens dans le temps de cette éclipse qui changea le jour en nuit.

Tel est le récit d'Hérodote. Il s'agit de chercher la date de cette éclipse, & de voir quelle année elle donnera du règne de Cyaxare en Médie. Il faut que cette date ou année réunisse cumulativement bien des circonstances. 1.° Il faut qu'il y ait eu une éclipse de soleil assez forte à la longitude du fleuve Halys pour produire une obscurité totale, c'est-à-dire qu'il faut qu'elle ait été à peu près centrale; car on sait qu'aux trois quarts même du diamètre du soleil obscurci, le jour ne disparoit point. 2.° Il faut que cette année puisse avoir été marquée & prédite par Thalès* qui naquit l'an premier de la xxxv.^e olympiade,

Ch. 731

* L'auteur écrit Phraort.

Ch. 1031

* Eudem. hist. astrol. ap. Clem. Alex. p. 302.

*Apollodor.
chron. ap. Laert.
I, 37.
Soficrat. ap.
Laert. I, 38.*

c'est-à-dire en 640, & mourut la LVIII.^e olympiade, c'est-à-dire en 548. 3.^o Il faut qu'en cette année on trouve tout à la fois Cyaxare sur le trône de Médie; Alyatte sur celui de Lydie; Labynète, qu'on fait être le même que Nabuchodonosor le Grand, sur celui de Babylone. Or la première année du règne d'Alyatte en Lydie (calculée par la dernière de Crésus) est 618. La première de Nabuchodonosor (calculée par l'éclipse de lune arrivée, dit Ptolémée en son *Almageste*, la cinquième année du règne de Nabopalassar son père, & la cent vingt-septième de l'ère de Nabonassar) est 604. 4.^o Enfin, & c'est cette dernière circonstance qui nous réduit fort à l'étroit, il faut que cette année se trouve vers la fin du règne de Cyaxare, qui fut de quarante ans; car quelque temps après le commencement de son règne, pendant qu'il étoit occupé à la conquête de l'Assyrie, les Scythes envahirent son Royaume. Les Scythes en demeurèrent en possession pendant vingt-huit ans; au bout de vingt-huit ans, il les chassa pour la plupart, recouvra son Royaume & tint le reste des Scythes dans sa dépendance, se servant d'eux pour faire de grandes chasses & donner une éducation guerrière aux enfans des Mèdes. Ce fut à la suite d'une brouillerie qui arriva à l'occasion de la chasse & de l'éducation de ces enfans, que Cyaxare fit aux Scythes un cruel traitement qui les obligea de se réfugier en Lydie. Il y eut des négociations pour porter le roi de Lydie à les rendre. Sur le refus qu'il en fit, la guerre s'alluma; & ce ne fut qu'après qu'elle eut duré six ans que l'éclipse arriva. Je dis donc qu'elle n'est arrivée que la quarantième année du règne de Cyaxare; & que ce n'est qu'en cette année qu'on peut trouver combinées toutes les circonstances que je cherche: d'autant mieux que ce n'est qu'en cette année que Nabuchodonosor put être médiateur entre les deux Rois ennemis; plus tôt il étoit occupé à la prise de Jérusalem, plus tard il assiégeoit la ville de Tyr. Il suit de-là qu'en connoissant l'année de l'éclipse, on connoitra la quarantième de Cyaxare. Or par les calculs astronomiques rétrogradés, l'éclipse a été centrale à Sardes qui est un peu plus

plus occidentale que le fleuve Halys, le 28 mai à six heures du soir, Périod. Jul. 4129; av. l'ère vulg. 585; de l'ère de Nabonassar 163; la quatrième année de la XLVIII.^e olympiade. Elle fut de 12 doigts 56 minutes, le soleil étant alors dans son apogée, & la lune dans son périégée. C'est la seule des éclipses de soleil, arrivée dans un temps prochain, qui ait pû produire l'obscurité qui fait une des conditions; donc pour la quarantième année du règne de Cyaxare, vous avez l'an 585. Ce principe établi, cherchons quelle date il donnera pour le premier siège de Ninive que j'ai dit être 808: au nombre 585, ajoutez quarante ans du règne de Cyaxare; plus, vingt-deux ans du règne de Phraorte son père; plus, cinquante-trois ans du règne de Déjocès son aïeul (ce sont les trois premiers Rois de la seconde dynastie des Mèdes, mentionnés par Hérodote, avec la durée de leur règne). Ajoutez encore trente ans du règne d'Articas; plus, trente ans du règne de Sofarmès; plus, vingt ans du règne de Mandaucès surnommé *Artée*; plus, vingt-huit ans du règne d'Arbace (ce sont-là les quatre noms & la durée des quatre Rois de la première dynastie des Mèdes, mentionnés par le Syncelle, & dont je prouverai bien-tôt la réalité, s'il en est besoin); c'est en tout une somme de 223 ans, qui, ajoutée à 585, donne 808 qui est le nombre cherché.

On voit qu'ici je compte les années des Rois complètes, & non selon la règle que j'ai prescrite plus haut de croiser la dernière d'un Roi avec celle de son successeur: règle qui doit être suivie, si-tôt qu'il est question d'une autre nation orientale que des Chaldéens ou Assyriens. Mais je croirois volontiers que les Mèdes ayant été long-temps sous la domination de ceux-ci, & accoutumés pendant tant de siècles à voir compter les années des Souverains par année complète & astronomique, auront retenu les anciennes mœurs & l'ancienne manière. Que si au contraire on croit qu'on doit suivre ici la règle établie de croiser les années, mon calcul n'en fera point dérangé. Hérodote rapporte qu'avant le règne de Déjocès, les Mèdes vécurent dans l'autonomie ou sous leurs

Ch. 3.

propres loix. Conringius qui a discuté à fond cette matière dans ses *Adversaria chronologica*, où il attaque fortement l'ancien système chronologique que je défends ici, convient dans ses calculs que l'autonomie des Mèdes ne fut que de six ans. Il la regarde comme une espèce d'interrègne, puisqu'il dit que pendant ces années les Mèdes furent ἐξ ἀβασίλων: or le croisé des sept rois Mèdes, dont j'ai soustrait les règnes dans mon calcul, donne précisément ces six années d'autonomie ou interrègne. Au surplus, je ne serois pas en ceci de l'avis de Conringius, non que je veuille révoquer en doute cette autonomie des Mèdes, sur laquelle le récit d'Hérodote est si positif; mais je croirois volontiers que la durée de cette autonomie ou interrègne, qui fut peut-être plus longue ne le dit Conringius, doit être imputée dans les cinquante-trois années de règne qu'Hérodote donne à Déjocès. On n'a qu'à voir dans cet auteur tout ce que Déjocès a fait pour amener ses compatriotes au point de l'élire pour leur Roi. Le récit en est trop long & trop connu pour l'insérer ici. On jugera alors que Déjocès ne pouvoit avoir moins de quarante à cinquante ans lors de son élection; & il n'est pas naturel de croire qu'un homme parvenu au trône à un pareil âge, ait pû l'occuper pendant cinquante-trois ans.

Troisième preuve tirée d'un terme moyen pris entre le calcul d'Hérodote & celui de Ctésias.

J'ai dit qu'il y avoit eu deux dynasties de rois Mèdes; séparées l'une de l'autre par l'interrègne ou autonomie dont il a été parlé. Hérodote ne fait aucune mention de cette première race. Il donne seulement l'histoire de la seconde dont il fait monter la durée à cent cinquante ans sous quatre Rois; mais outre ces quatre Rois, dont le Syncelle fait aussi mention dans ses canons, celui-ci en nomme encore quatre autres antérieurs à ceux-là dont la durée est de cent huit ans. Eusèbe rapporte aussi ces huit Rois. Diodore après Ctésias en nomme dix; mais il est d'accord avec le Syncelle dans

la somme des règnes, quoiqu'il diffère dans les nombres particuliers. Cent huit ans de la première race, selon le Syncelle, & cent cinquante de la seconde, selon Hérodote, font deux cens cinquante-huit; ajoutez ce nombre à l'année connue de la prise de Babylone par Cyrus qui succéda aux Mèdes, & qui est 538 de Jésus-Christ, de l'ère de Nabonassar 210, le produit pour le commencement des Mèdes, ou date du premier siège de Ninive, est 796: ce sont quelques années de moins que le nombre 808 que j'ai donné; sur quoi il faut remarquer que nous avons encore à soustraire le règne de Cyaxare II ou *Darius Medus*, qu'Hérodote a oublié, & dont la réalité est bien prouvée par l'autorité de l'écriture Sainte & par celle de Xénophon: mais laissons Hérodote tel qu'il est. Ctésias & le Syncelle donnent un peu plus de durée que lui aux derniers rois de Médie, de sorte que le total de leur calcul de tous les rois Mèdes, monte à la somme de 283 ans qui ajoutés à 538, date de la prise de Babylone par Cyrus qui succéda aux Mèdes, reste pour la date du commencement des Mèdes ou du premier siège de Ninive, 821: ce sont quelques années de plus que le nombre 808 que j'ai donné. Mais si vous prenez le nombre moyen entre 796 qui résulte du calcul d'Hérodote, & 821 qui résulte du calcul de Ctésias & du Syncelle, vous aurez juste 808 qui est le nombre cherché.

Avant que de quitter cet article, je releverai une petite faute d'Hérodote, quoiqu'elle soit favorable à mes calculs si j'eusse voulu en faire usage. Il dit que la domination des Mèdes sur l'Asie au-delà du fleuve Halys, dura cent vingt-huit ans, non compris le temps qu'y avoient dominé les Scythes: Μῆδοι ὑπέκυψαν Πέρσῃσι ἀρξάντες τῆς ἀνω Ἀλφειοῦ ποταμοῦ Ἀσίης ἐπὶ ἑκατὶ πενήκοντα καὶ ἑξατὸν δύο δέοντα, τὰς ἐξ ἧ ὅσον οἱ Σκύθαι ἦρχον. *Medi subiecti fuere Persis centum ac duodeviginti annis omni supra Halym fluvium Asiae dominati, excepto tempore quo Scythae regnaverunt.* Il a dit plus haut que cette domination des Scythes en Asie fut de vingt-huit ans: Ὅχτω καὶ ἑκοσι ἑπτα ἦρχον τῆς Ἀσίης οἱ Σκύθαι. *Viginti et octo annis*

Chap. 130.

Chap. 106.

Asia imperaverunt Scythæ. Otez ces vingt-huit ans de la durée des cent cinquante que donne Hérodote aux règnes des rois Mèdes, reste cent vingt-deux ans seulement pour la durée de leur domination en Asie, & non, comme il le dit, cent vingt-huit; c'est une petite erreur de six ans.

Quatrième preuve tirée des dates de la prise de Samarie, de la guerre de Troie, & de l'archontat d'Ariphron.

Chronogr. p. 205. Le Syncelle dit qu'il s'est écoulé 96 ans depuis qu'Arbace eut transféré l'empire des Assyriens aux Mèdes jusqu'à la prise de Samarie, arrivée vers le commencement du VII.^e siècle, avant l'ère vulgaire; ce qui donne cette révolution vers le commencement du siècle précédent. Pour parler avec précision, Samarie fut prise & le royaume d'Israël détruit par Salmanassar en 718, ajoutez 96, le produit est 814; ce qui est fort près du nombre cherché 808. A cette preuve par approximation, j'en ajouterai deux autres que me fournit M. Fréret dans son excellent Mémoire sur la même matière.

Lib. II.

Il remarque que, selon Diodore, au temps du siège de Troie, l'empire d'Assyrie duroit depuis plus de 1000 ans; *Græcos, Agamemnone imperante, bello Trojam impetisse fertur, cum plus mille annis Assyrii imperium Asia jam tenuissent; & que si Diodore suivoit, en disant ceci, le calcul de Ctésias dont il parle en cet endroit, la date de la guerre de Troie devoit remonter vers l'an 1280, c'est-à-dire un siècle plus haut que ne l'ont fixée depuis les Chronologistes postérieurs. Laisant donc des 1459 ans de la durée totale de la monarchie Assyrienne, plus de 1000 ans pour les temps antérieurs à la guerre de Troie, & moins de 459 pour les temps postérieurs, on aura la date du siège de Ninive à une année moindre que 824, c'est-à-dire aux environs de 808, telle que je l'ai donnée.*

1280. — 459
= 824.

Eusèbe rapporte que, selon le sentiment de quelques écrivains, la révolution d'Assyrie arrivée sous le règne de Sardanapale, tombe au temps de l'archontat d'Ariphron: il

ajoute néanmoins que l'histoire fait mention des rois d'Assyrie jusqu'à la sixième année de Thespiéus, successeur d'Ariphron; & c'est en ce temps qu'il dit qu'Arbace transporta l'empire de l'Asie des Assyriens aux Mèdes. Il place le commencement d'Ariphron soixante-huit ans avant l'olympiade de Corébus, c'est-à-dire en l'an 845. Ariphron, neuvième Archonte perpétuel, régna vingt ans, & six de Thespiéus son successeur, font 26, qui, ôtés de 845, reste 819, nombre approchant du nombre donné 808.

Cinquième preuve tirée de la prophétie de Jonas.

La prophétie de Jonas ne roule que sur une catastrophe prochaine ou ruine totale dont Ninive étoit menacée, & à laquelle néanmoins elle échappa. Si l'on rassemble les circonstances de l'histoire de Jonas, les temps où il a vécu, les lieux où il a été, l'évènement même dont il est question dans sa prophétie, & le succès qu'elle eut, on en tirera un assez grand nombre de présomptions qui, réunies, formeront un puissant argument pour fixer l'époque cherchée dans ce Mémoire, au temps où je l'ai marquée. 1.^o Jonas a prophétisé dans le temps de Jéroboam II, dont le règne en Israël a commencé en 817, & finit en 777; ainsi ce Prince étoit sur le trône en 808 qui est l'année donnée. 2.^o Jonas annonce une ruine de Ninive qui cependant n'arrive pas. Josèphe dit même en propres termes, qu'il annonça aux Ninivites que l'empire de l'Asie alloit passer en d'autres mains. Ὡς μὲν ὁ λῆγον πάντοτε χεῖρον ἀποβαλῶσι τὴν ἀρχὴν τῆς Ἀσίας. Peut-on s'empêcher de reconnoître ici un rapport direct avec Ninive prise par Arbace, mais non pas détruite. Les paroles de Josèphe expliquent sur quoi étoit fondée l'histoire de Jonas. 3.^o Ce Prophète part de Joppé pour aller à Tarse en Cilicie (εἰς Ταρσὸν τῆς Κιλικίας, dit Josèphe), ville nouvellement bâtie par Sardanapale, comme l'inscription le prouve sans réplique, & dans laquelle, selon l'usage en pareil cas, on attiroit probablement de nouveaux habitans de tous côtés. Trois circonstances si précises paroissent former une preuve assez complète qu'il y a

IV. Reg. 14.
25.

Liv. IX, ch.
10.

M. le Prêsi-
dent Bouhier.

Grot. Comm.
in Jonam,

eu réellement une révolution en Assyrie, & qu'elle est arrivée durant le règne de Jéroboam II. Un très-habile homme m'a objecté à ce sujet, que par le Tarfe où alla Jonas, on ne doit pas entendre la ville de Tarfe en Cilicie, mais Tharsis, c'est-à-dire la grande mer Atlantique, ou, selon d'autres, l'Espagne, ou enfin quelque canton de l'Europe occidentale. Je réponds que quand l'Ecriture veut parler de la grande mer ou de l'Espagne (quoi que ce soit, car on ne fait rien) elle se sert du mot *Tharsis*; que quand elle veut parler de la ville de Tarfe, elle se sert tantôt du mot *Tharsus*, tantôt de celui de *Tharsis*: ici les unes des versions portent *Tharsim*, les autres *Tharsum*. Vatable dit que les commentateurs l'entendent les uns de Tarfe, patrie de S.^t Paul (c'est Tarfe en Cilicie), les autres de Thunis ou Carthage. Josèphe dit expressément que *Jonas partit de Joppé pour aller à Tarfe en Cilicie*; il est vrai que Grotius l'en blâme en ces termes: *Josephus Tarsum Ciliciæ accipit, sed & alibi idem Josephus, ut & Hebraei & hic Hieronymus, per Tharsis intelligit mare oceanum; nempe quod urbs vetus Phœnicum colonia, non longè ab oceano quæ Tartessus Græcis, Phœnicibus ipsis Tharsis diceretur.* Mais malgré l'autorité d'un aussi savant homme que Grotius, il me paroît que le meilleur commentaire qu'on puisse avoir sur la Bible, est celui d'un ancien Hébreu qui a vécu dans des temps plus prochains de l'évènement d'un grand nombre de siècles; qui savoit à fond l'histoire de son pays; & que quand Josèphe dit en propres termes que le Tarfe où alla Jonas, étoit *Tarfe en Cilicie*, le fait est prouvé par-là aussi-bien qu'il le peut être pour nous.

Les Assyriens maîtres, après le départ d'Arbace, de se choisir un Maître, ne se formèrent point en République: ce genre de gouvernement n'est pas du goût des Orientaux; on en voit un exemple par ce qui arriva chez les Hébreux au temps de Saül; nous en venons de voir un second chez les Mèdes qui ne restèrent pas long-temps en autonomie; & l'on peut remarquer aujourd'hui que dans toute cette vaste étendue de pays qui s'étend depuis la Scythie jusqu'aux mers

orientales & méridionales, il n'y a pas une seule République parmi tant de nations diverses. Il y en a même eu parmi elles qui n'ont pû souffrir la liberté; tels furent les peuples de Cappadoce qui refusèrent celle que leur offroient les Romains, & obligèrent le Sénat à leur donner un Roi. Les Ninivites, selon les apparences, rappelèrent de Paphlagonie la famille de Sardanapale; Ninus*, l'un de ses fils, monta sur le trône: on ne fait si ce fut long-temps ou bien-tôt avant la fin de la guerre qu'il recouvra son Royaume; on fait seulement que Ninus le Jeune, ou le second du nom, fut le successeur immédiat de Sardanapale. Le Syncelle qui rapporte ce fait, le fonde sur l'autorité de Castor en ces termes: *Post Sardanapalum Assyriorum imperium Ninum obtinuisse asserunt, e quorum numero est Castor, qui canonis ab eo editi nonnullo loco in hæc verba scribit: primo quidem ordine reges Assyriorum generis & imperii seriem à Belo ducentes locavimus, quanquam de ejus Imperii tempore certa & aperta notitia non constet. Nominis equidem agimus memoriam: à Nino quoque chronographiæ principium duximus, & in Ninum Sardanapali successorem definimus.* J'ai dit que Ninus étoit fils de Sardanapale; cela est fort probable, mais non pas entièrement éclairci. Le récit de Ctésias, en cet endroit, est si altéré qu'on ne peut appuyer là-dessus aucune opinion certaine. Athénée le cite en ces mots: *Sardan envoya ses enfans à Ninus roi de Ninive*, ou, comme traduit Henri Etienne, *dans la ville de Ninive, vers celui qui y régnoit.* Ceci implique visiblement contradiction, Sardan étoit lui-même roi de Ninive & assiégé dans cette place, comme Ctésias le rapporte au même endroit. Athénée a mal cité cet auteur. Diodore qui semble aussi le copier, dit: *Sardan envoya ses enfans à Cotta**, gouverneur de Paphlagonie. Il faut donc rectifier le passage d'Athénée par celui de Diodore. Desvignoles le fait ainsi: *il envoya ses enfans en Paphlagonie à Cotta, Gouverneur, & à Ninus roi de ce pays.* Il ajoute: « Ninus déjà roi de Paphlagonie & dépositaire de tous les enfans de Sardan, profita sans doute du desordre où étoient alors les affaires en Assyrie: il se rendit à Ninive »

* L'auteur l'appelle *Nin*.

Castor apud Syncel. p. 206.

Deipnosoph. p. 529.

Page 113.

* L'auteur écrit *Kott*.

Desvign. t. II. p. 284.

» avec les enfans de leur dernier Roi ; & soit qu'ils fussent encore
 » trop jeunes, ou qu'il n'employât que les voies que l'ambition
 » & la politique ne manquent pas de fournir, il se fit déclarer
 roi d'Assyrie... & fut l'auteur de la troisième dynastie.» Le

Differt. 5. 10. P. Bouhier ne trouvant rien d'Assyrien dans le nom de *Cotta*, pense que Ctésias avoit écrit ainsi : *Il envoya ses enfans en Paphlagonie à Ninus, qui régnoit dans cette province.* Comme il pense que ce Ninus étoit fils de Sardan, il semble supposer que ce Prince gouvernoit déjà cette province du vivant de son père, & qu'après sa mort il lui succéda au trône d'Assyrie. Cette conjecture, plus heureuse que la précédente, est appuyée sur la signification du mot *Ninus*, qui veut dire *fils* en langue Chaldéenne. C'est par cette raison que le fils de Baal ou le grand Ninus portoit ce nom de Ninus (1). Pour moi en rectifiant Athénée & Diodore l'un par l'autre, je croirois volontiers que Ctésias avoit écrit que *Sardan envoya ses enfans de Ninive où il régnoit, en Paphlagonie vers Cotta*, & que l'un de ses fils recouvra une partie du Royaume de son père, qui se trouva par là divisé en trois portions, savoir celle d'Arbace, celle de Bélésis, & celle qui resta à la famille Royale, qu'on appela la portion du fils, en Chaldéen la portion de Ninus; soit que de cette manière le nom de Ninus soit resté au nouveau Roi, comme autrefois à Ninus 1.^{er}, qu'on appelloit *le fils* par excellence, c'est-à-dire *le fils de Dieu* ou de *Baal*; soit que ce Prince ait voulu, en refondant un nouveau Royaume sur les débris de l'ancien, prendre comme

(1) De *Nin*, fils de Baal ou fils de Dieu, en ajoutant la terminaison grecque ou latine qu'il faut avoir soin de retrancher de tous les mots Orientaux pour les retrouver, on a fait *Ninos* ou *Ninus*. Thomas Hyde, *ch. 11, p. 45*, croit que son fils Ninyas fut ainsi nommé de *Niv yès*, *le fils du fils* ou *le fils de Nin*; mais cet assemblage du Chaldéen & du Grec dans un même nom seroit fort étrange. Ne seroit-il pas plus vraisemblable de dire que Ninyas est un

diminutif qui peut signifier le petit *Nin* ou le petit-fils! Ninyas est aussi nommé Zamès, soit de Samès, *le Soleil*; soit qu'il fût né à Zam, ville de Mésopotamie; soit, comme le conjecture avec beaucoup de raison le savant Th. Hyde, qu'il faille lire *Sarns* au lieu de *Sarns*, *Zan* ou *Zub*, nom de Roi commun dans l'Orient, & en particulier dans l'ancienne histoire Assyrienne décrite par les Arabes.

DE LITTÉRATURE. 41

un bon augure le nom de l'ancien Ninus, que les Assyriens reconnoissoient pour leur fondateur. L'histoire ne nous apprend point qu'il ait entrepris aucune guerre étrangère: il eut, sans doute, assez à faire à raffermir les restes d'un Etat qu'une secousse si violente avoit presque entièrement détruit. C'est à quoi furent probablement employées les dix-neuf années que dura son règne, selon que nous l'apprenons des compilateurs Grecs, dont Scaliger a publié une copie latine. Les sectateurs du système moderne de chronologie, qui confondent Ninus II avec Tetgathphalasar * son petit-fils, se sont fondés là-dessus pour donner dix-neuf ans de règne à ce dernier.

*Usser. ad an.
3967.
* L'auteur
écrit Tilgath.
Baal Asar.*

A Ninus II succéda Phul, qui fit alliance avec Manahem roi d'Israël, vers l'an 764; il fut père de Tetgathphalasar. Dès le temps de ces deux Rois, l'histoire d'Assyrie se trouve liée avec celle des royaumes de Juda & d'Israël d'une manière suffisante pour donner des synchronismes sur le temps des Rois de la dernière dynastie Assyrienne, & pour fixer l'époque du second siège de Ninive, comme j'espère le faire dans un autre Mémoire, où je proposerai en même temps une conjecture nouvelle sur la fondation du royaume de Perse par Persodas, qui se révolta contre Mandaucès, furnommé Artée roi de Médie. Je le terminerai par un canon chronologique contenant les dates des principaux évènements arrivés dans les royaumes d'Assyrie, de Médie & de Babylone, avec les synchronismes nécessaires pour servir de base aux calculs qui regardent les États voisins de Lydie, Tyr & Damas.

Nota. Ce Mémoire ayant été imprimé en l'absence de l'auteur, il s'y est glissé quelques fautes qu'on aura soin de corriger dans un *Errata*, au volume XXII: l'auteur donnera dans un autre Mémoire les raisons de la manière dont il écrit les noms propres Assyriens, & l'explication littérale des noms de chacun des rois de Ninive & de Babylone.



D I S S E R T A T I O N

S U R

L' H I S T O I R E D E J U D I T H.

Par M. GIBERT.

26 Janvier
1748.

* En 1737.

JE fis imprimer, il y a environ dix ans*, une Dissertation dans laquelle j'essayai d'établir que l'histoire de Judith n'étoit arrivée qu'après la captivité de Babylone; j'y proposai en même temps différentes raisons qui pouvoient engager à la placer singulièrement sous le règne de Darius Nothus. J'ai cru m'apercevoir depuis qu'en ce dernier point je m'étois trompé, & que cette histoire appartenoit au règne d'Ochus. C'est principalement pour me réformer dans cette partie que j'ai entrepris le Mémoire que j'ai l'honneur de lire à la Compagnie: j'ai pour objet d'y développer les preuves de l'opinion que j'ai cru devoir préférer à celle que j'avois d'abord embrassée. Ce Mémoire a trois parties: dans la première, je me borne à lier les faits de cette histoire célèbre avec le règne d'Ochus, par une narration suivie & débarrassée de toutes les discussions trop longues qui pourroient en rompre ou en embrouiller le fil: dans la seconde, j'examine & je tâche d'établir la véritable époque de cette histoire: dans la troisième enfin, j'éclaircis, autant qu'il est en moi, quelques points de Géographie qu'elle présente; mais, avant toutes choses, qu'il me soit permis de dire un mot du livre qui la contient.

*Hieronym. præf.
in Judith.*

Ce livre, originairement écrit en langue Chaldéenne, ne subsiste plus que dans des versions dont les principales sont la grecque attribuée à Théodotion qui vivoit à la fin du II.^e siècle, l'ancienne vulgate latine presque par-tout conforme à la grecque, & celle de S.^t Jérôme, souvent assez différente de l'une & de l'autre: je ne parle point de la syriaque qu'on croit communément avoir été faite sur la grecque.

S.^t Jérôme qui fit la sienne à la prière de Paule & d'Eustochium, nous dit, dans sa préface, qu'il avoit rendu le sens plutôt que les mots (a), & que, sans s'arrêter aux fautes des copistes ni aux diverses leçons qu'il avoit rencontrées dans différens exemplaires, il s'étoit appliqué à exprimer en latin seulement ce qu'il avoit trouvé de parfaitement intelligible dans le Chaldéen (b); & c'est ce qu'il est sans doute bien important de remarquer, afin de ne point rejeter indiscrètement tout ce qui, étant dans les autres versions, ne se retrouve point dans celle de ce Père. Pour écarter les nuages que quelques Critiques ont voulu élever contre l'histoire rapportée dans ce livre, sous le prétexte que S.^t Jérôme sembloit pencher ou à l'exclure du canon des Écritures, ou à douter de la foi qu'il méritoit, il suffiroit de la préface même que ce Père a mise à la tête de sa traduction, dans laquelle il me paroît qu'il s'exprime d'une manière qui ne peut souffrir d'équivoque. « Le livre de Judith, y est-il dit, est lû chez les Hébreux parmi les Hagiographes (c) & ils ne tiennent point son autorité « pour décisive dans les disputes; cependant, & quoiqu'écrit « en Chaldéen, ils le mettent au nombre de leurs histoires: « au reste, comme on lit que le concile de Nicée l'a compté « entre les livres sacrés, j'ai acquiescé à votre demande, &c. »

Il n'est pas moins facile de répondre aux objections que l'on fait résulter, ou de ce que les Juifs ne tenoient point ce livre pour canonique, ou de ce que Philon & Josèphe ne disent rien de cette histoire.

(a) *Magis sensum à sensu quam ex verbo verbum transferens.*

(b) *Sola ea quæ intelligentiâ integrâ in verbis Chaldæis invenire potui, latinis expressi.*

(c) Quelques-uns croient qu'il faut lire en cet endroit *apocryphes* au lieu d'*Hagiographes*; & cela ne change rien à ce que je soutiens: car par ces livres apocryphes les Juifs n'entendoient pas des livres qu'ils tinssent pour faux ou qu'ils rejettassent; puisque, comme S.^t Jérôme ajoute

aussi-tôt, ils mettoient, par exemple, celui-ci au rang de leurs histoires: mais c'étoient des livres qu'ils appelloient cachés & inconnus, comme n'ayant pas été publiés par l'autorité de leur Sanhedrin; soit qu'ils n'eussent été composés que depuis que le canon des écritures y avoit été déterminé, soit qu'ils continssent plusieurs choses dont il n'étoit pas nécessaire d'instruire le peuple. V. Richard Simon, *Hist. crit. du Vieux Testam. liv. I. chap. 8.*

*Jos. lib. I,
cont. Ap. t. II,
p. 441.*

1.^o Dans l'hypothèse que je suis, ce livre n'a pû être écrit qu'après Esdras & depuis le règne d'Ochus sous lequel ce qu'il contient est arrivé. Or il est bien vrai, comme le remarque Josèphe, que les livres écrits après Esdras & depuis Artaxerxès, n'avoient pas chez les Juifs le même degré d'autorité que ceux qui avoient été écrits auparavant, & qui composent seuls en effet le canon de la Synagogue; c'est-à-dire que les Juifs ne croyoient pas pouvoir en tirer, comme de ceux-ci, des principes de décision dans des matières contestées, parce que n'ayant point été écrits, comme ils disoient, dans un temps où la succession & la transmission de la prophétie leur fût connue d'une manière certaine, il n'étoit point encore décidé à leur égard, comme à l'égard des précédens, s'ils avoient été inspirés. Mais il s'en faut de beaucoup que pour cela la Synagogue les rejetât ou les soupçonnât de supposition ou de fausseté: on voit au contraire, & S.^t Jérôme nous l'apprend singulièrement de celui dont il s'agit, qu'elle les lisoit avec la confiance & le respect qu'ils méritoient d'ailleurs, & qu'elle leur donnoit même un rang particulier qui caractérisoit cette confiance & ce respect; en sorte que de ce que ces livres ne sont pas compris dans le canon des Juifs, on ne peut raisonnablement tirer le plus léger prétexte pour leur refuser la foi & l'autorité que l'on accorde à des monumens profanes, souvent bien moins anciens & beaucoup plus susceptibles de soupçons.

Après ces observations qui doivent suffire, ce me semble, à des Critiques, & satisfaire ceux que le préjugé & la prévention ne dominent point, nous laissons aux Théologiens le soin de montrer aux autres, que l'Eglise, non moins respectable, sans doute, dans ses décisions que la Synagogue, a déclaré le livre de Judith canonique, comme il résulte de la décision du concile de Nicée, citée par S.^t Jérôme, & renouvelée depuis dans plusieurs conciles postérieurs, & entre autres dans celui de Trente.

2.^o Quant au silence de Josèphe & de Philon, il devoit faire d'autant moins d'impression, que ces auteurs, comme

dit Dom Calmet, n'ont pas fait profession de rapporter tout ce qui étoit arrivé aux Juifs: Josèphe même a eu soin d'avertir qu'on ne devoit pas se choquer de ce qu'il avoit omis quelques évènements, parce qu'il n'avoit prétendu rendre en grec que les livres écrits en hébreu (d): or il paroît constant que celui de Judith n'étoit pas de ce nombre.

Préf. sur le liv. de Judith.

On a enfin prétendu que ce livre renfermoit des difficultés insurmontables; mais peut-être ces difficultés naissent-elles plutôt des systèmes prématurés que l'on a imaginés sur l'histoire qu'il contient, que des circonstances mêmes de cette histoire: & après tout, fussent-elles plus réelles qu'elles ne sont, une réflexion de Prideaux doit nous rassurer, c'est que l'impuissance où l'on est d'éclaircir des difficultés, n'est pas une raison de rejeter une histoire, puisqu'à peine est-il une histoire écrite qui, dans le siècle suivant, ne paroisse, par rapport aux temps, aux lieux & à d'autres circonstances, chargée de contradictions apparentes qu'on a bien de la peine à concilier quand le souvenir de ces faits vient à s'effacer de la mémoire des hommes; combien plus, ajoute-t-il, sommes-nous sujets à nous méprendre quand nous portons les yeux sur des objets qui sont éloignés de nous de plus de 2000 ans, & que nous ne pouvons apercevoir qu'à la foible lueur de quelques restes d'histoire si obscurs & si peu suivis, que nous sommes réduits à marcher à tâtons, quelques lumières que nous en tirions.

Prideaux, hist. des Juifs, liv. I, édit. d'Amsterd. p. 77.

Ecartons donc entièrement les soupçons qu'on veut répandre sur cette histoire, & examinons-en sans scrupule les circonstances, l'époque & la géographie.

PREMIERE PARTIE.

Artaxerxès Ochus, fils d'Artaxerxès Mnémon, fut le plus méchant & le plus cruel des rois de Perse: il avoit eu trois frères plus âgés que lui, Darius, Ariaspe & Arsame. Darius le premier, déjà désigné Roi par Mnémon, mais impatient

Plutarch. in vita Artax. in fine.

(d) Πρὸς τὰς ὀπλητήσοντας π ᾧ παραμάτων... ἡσφαλισμένη μόνον π μεταφράζειν τὰς ἑβραίων βίβλων εἰπὼν εἰς τὴν Ἑλληνίδα γλῶσσαν, ἢ ταῦτα δηλώσειν.

de jouir, avoit été convaincu d'avoir attenté à la vie de son père, & avoit reçu le juste châtimement d'un si grand crime. Après sa mort, Ariaspe eût été porté au trône par le vœu des peuples, moins parce qu'il étoit l'aîné de ceux qui restoit, qu'à cause de sa bonté & de sa candeur; mais de fausses menaces qu'Ochus lui faisoit continuellement faire au nom de son père, l'avoient réduit à un tel désespoir qu'il s'étoit empoisonné lui-même. Arsame, fils d'une concubine, auroit eu sans doute de foibles prétentions à la Couronne, si sa capacité ne lui eût attiré toute la confiance de Mnémon: Ochus, pour se débarrasser encore de lui, l'avoit fait assassiner. C'est ainsi que ce Prince s'étoit ouvert le chemin du trône: il y fut à peine parvenu après la mort de son père, que, trop certain de l'aversion que les Perses avoient conçue pour lui, il crut ne pouvoir s'y maintenir que par les meurtres dont il remplit en peu de temps son Palais & tout l'Empire. La naissance, le rang, la proximité, le sexe, l'âge même ne mirent personne à couvert de ses fureurs. On raconte^a qu'il fit enterrer toute vive sa propre sœur; & qu'ayant fait enfermer dans une espèce de cour les quatre-vingts fils^b d'un de ses oncles, avec leur père, il les fit tous mourir à coups de flèches.

Il ne tira pas cependant de ses cruautés tout le fruit qu'il en espéroit: loin d'avoir étouffé ou prévenu les révoltes, il les vit éclater plus que jamais de toutes parts. Prideaux a même cru que le soulèvement général des provinces de l'Asie mineure, que Diodore place sous la dernière année du règne de son père, devoit être reporté sous le sien. On n'ignore pas que quelques historiens ont transposé des faits d'un temps à un autre pour avoir occasion de débiter des fables. Cependant je n'oserois adopter ici l'opinion de ce savant Anglois, qui ne paroît soutenue que par des raisons de convenance, sans aucune autorité précise: ce qu'il y a de certain, c'est que la plupart de ceux qui s'étoient soulevés contre Mnémon, ou persistèrent dans leur révolte, ou se révoltèrent de nouveau contre Ochus. Un auteur contemporain nous

*Just. liv. X,
ch. 3.*

*• Val. Max.
liv. IX, ch. 2.
Exempl. ext. n.º
7. Q. Curt. l. X,
c. 5, n.º 23.*

*^b Valère Ma-
xime dit cent
fils ou petits-
fils.*

*Hist. des Juifs,
t. 111, l. VII,
p. 76.*

*Plutar. de Cle-
sia, in vita Ar-
tax. p. 1014.*

apprend que de la plupart de ses peuples, les uns ne lui obéissoient qu'à regret, les autres lui refusoient ouvertement l'obéissance; que les villes mêmes qui lui avoient été cédées par des traités, s'étoient soustraites à sa domination, & qu'enfin l'Égypte, la Phénicie, l'île de Chypre, la Cilicie & plusieurs autres provinces se défendoient avec succès contre les armées qu'il employoit à les réduire.

Isocr. Orat. ad Philippum, pag. 175 & 176.

Je crois que c'est ce Prince même qui est désigné dans l'histoire de Judith par le nom de Nabuchodonosor & sous le titre de roi d'Assyrie. Sulpice-Sévère l'a autrefois soutenu; & j'en donnerai de nouvelles preuves dans les circonstances de cette histoire célèbre, combinées avec toutes celles du règne d'Ochus qui m'ont paru y avoir rapport.

Histor. Sacr. l. II, p. 115.

Et ce n'est sans doute ni le nom de Nabuchodonosor, ni le titre de roi d'Assyrie qui doivent d'abord arrêter. Ce nom tiré de ceux de quelques divinités Chaldéennes, est moins un nom propre qu'un nom de dignité. Aussi nos Critiques, comme les écrivains Ecclésiastiques, ont-ils reconnu depuis long-temps, qu'outre le Nabuchodonosor qui prit Jérusalem & emmena les Juifs en captivité, il y avoit eu au moins un autre Prince de ce nom entre les souverains de l'Orient: ils ont seulement varié dans l'application; les uns, comme Jule Africain, l'attribuant à Cambyse, ou à Xerxès, comme George le Syncelle; d'autres, comme Sulpice-Sévère, à Ochus; d'autres enfin, ou plutôt presque tous les modernes, à un des prédécesseurs de Cyrus. Il faut même ajouter qu'il est assez probable que les différentes nations soumises à ces Princes, les désignoient chacune à leur manière: comme les Grecs par le nom de Batileus ou de Megas-Basileus; les Perses par celui d'Artaxerxès ou de Xerxès; les Babyloniens peut-être par celui de Nabuchodonosor; car on doit observer que l'histoire de Judith étoit originellement écrite en langue Chaldéenne qui étoit celle des Babyloniens, & apparemment par quelque Juif de Babylone.

A l'égard du titre de roi d'Assyrie, il ne peut y avoir

*V. la seconde
Partie, ci-après.*

de difficulté, les auteurs sacrés l'ayant donné également aux successeurs de Cyrus, aussi-bien qu'aux anciens rois de Ninive.

*Aristot. l. III,
de Repub. c. 11,
p. 355. Herod.
l. I, c. 130.*

Il y avoit environ six ans qu'Ochus régnoit, lorsque s'alluma entre lui & les Mèdes la guerre dont il est parlé au commencement du livre de Judith. Depuis que cette nation avoit été soumise aux Perses par Cyrus, elle n'avoit souffert

*Herod. l. III,
c. 65.*

le joug qu'avec peine: accoutumée à faire la loi au reste de l'Asie, elle se voyoit à regret réduite à plier sous des maîtres étrangers. Elle avoit déjà tenté plus d'une fois, mais sans succès, de s'affranchir de la servitude & de remonter à l'Empire sous le règne de Cambyse; l'entreprise des Mages (car ils étoient Mèdes) ne s'étoit pas soutenue long-temps: ils

*Herod. l. I, c.
130. Xenoph.
Hellen. l. I, p.
435.*

ne furent pas plus heureux depuis sous Darius Nothus, grand-père d'Ochus contre lequel ils se révoltèrent; il les força de rentrer sous son obéissance la dix-septième année de son règne, comme nous l'apprennent deux historiens qui

*Xenophon, de
exped. Cyri, lib.
VII, in fine, p.
427.*

vivoient alors, Hérodote & Xénophon. Je crois que ce fut dans ce moment qu'Arphaxad commença à les gouverner; en effet, huit ans après lorsque les Grecs passèrent par la

Médie dans leur fameuse retraite, ce Prince y commandoit déjà, si pourtant je ne me trompe pas lorsque je le prends pour l'Arbacas de Xénophon: au reste l'on ne contestera pas sans doute l'analogie du nom d'Arphaxad avec celui d'Arbacas qui n'ont de différence réelle que l'habillement que le dernier a emprunté des Grecs.

Dans la supposition de l'opinion que je suis ici, cet Arphaxad gouvernoit les Mèdes depuis cinquante ans, lorsqu'il se souleva contre Ochus; & certainement celui de l'Écriture a dû régner très-long-temps pour suffire à l'immense ouvrage des murailles d'Ecbatanes qu'il fit construire.

*Strab. Geog.
l. II, p. 361.*

Ecbatanes étoit la capitale de la Médie, & fut celle de l'empire d'Asie tant que les Mèdes en furent les maîtres: elle conservoit même encore une partie de son premier lustre

*Herod. l. I,
c. 98.*

sous la domination des rois de Perse, qui avoient coutume d'y venir faire leur séjour pendant l'été; elle avoit été fondée par Déjocès lorsque les Mèdes le choisirent pour leur Roi:

s'il

s'il falloit en croire Ctésias, elle existoit dès le temps de Semiramis; elle étoit bâtie sur une éminence, & avoit originairement sept enceintes circulaires enfermées les unes dans les autres, & placées de façon qu'au moyen de la pente du terrain, elles s'élevoient toutes l'une au dessus de l'autre de la hauteur de leurs créneaux. Ces créneaux peints de différentes couleurs offroient un spectacle singulier: les premiers du côté de la campagne étoient blancs, les suivans noirs, les troisièmes rouges, les quatrièmes bleus, la couleur des cinquièmes étoit celle de la sandaraque, l'argent brilloit dans les sixièmes, & l'or distinguoit les derniers qui renfermoient le palais des Rois & leur trésor. La première enceinte, ou celle qui contenoit toutes les autres, égaloit dans son circuit celui d'Athènes.

*Apud Diod.
Sic. l. 11, pag.
72, edit. Græ-
cæ Stephani.*

*Herod. ubi
suprà.*

Soit, comme je le croirois volontiers, & comme le pourroit faire soupçonner un passage de Pline, que ces magnifiques murailles eussent été détruites par Darius Nothus dans la guerre dont j'ai parlé plus haut; soit qu'après plusieurs siècles elles eussent souffert de l'injure du temps; soit enfin qu'elles ne fussent plus assez fortes pour le dessein que méditoit Arphaxad, il entreprit d'en élever de nouvelles. Mais, suivant toute apparence, il ne suivit pas le plan des anciennes, & il se borna à une seule enceinte: il la fit bâtir de pierres de taille toutes égales dans leur grandeur qui étoit prodigieuse; il lui fit donner 70 coudées de hauteur sur 30 d'épaisseur; elle étoit flanquée de tours carrées, hautes de 100 coudées & saillantes de vingt pieds en avant sur le mur. La beauté des portes répondoit à celle des autres ouvrages.

*Plin. liv. VI:
c. 26.*

Judith. c. 12

Ceux qui ont traduit le livre de Judith dans les langues vulgaires & la plupart des Critiques ont presque tous fait dire à l'auteur sacré, qu'Arphaxad fonda ou bâtit Ecbatanes: cependant le texte grec porte seulement qu'il y bâtit des murailles; & l'expression dont l'édition latine se sert, n'a pas le plus souvent une autre signification dans l'Écriture, que celle d'environner une ville de remparts, de la fortifier, de la réparer.

*V. ci-après la
2.^e Partie.*

*Judith, c. 2.**Justin, l. 111,
c. 3. Diod. Sic.
l. XVII, page
565.**Strab. Geog.
l. 11, p. 350.**Γελῶδ,
édit. Complut.**Judith, edit.
Græca, s. 1.*

Arphaxad, après s'être ainsi assuré d'une forteresse qu'il croyoit avoir mise à l'abri de toute insulte, profitant de l'aversion que les Mèdes conservoient toujours pour la domination des Perses, se souleva contre Ochus, prit le titre de Roi & en usurpa l'autorité. Si les historiens profanes qui ont presque entièrement négligé les affaires intérieures de l'Empire des Perses, ne parlent pas avec toute l'étendue & toute la clarté que l'on pourroit souhaiter de cette guerre des Mèdes, ils en disent cependant assez pour nous l'indiquer & nous prouver qu'ils en ont eu quelque connoissance. En effet, ils nous parlent d'une guerre d'Ochus avec les Cadusiens, peuples septentrionaux de la Médie; & le temps auquel ils la rapportent, convient assez avec celui où il nous faut placer la révolte d'Arphaxad; à quoi je puis ajoûter que les Cadusiens paroissent singulièrement désignés dans le texte grec de Judith, à la tête des rebelles: « tous les peuples des montagnes, y est-il dit, s'étoient ligués contre le roi d'Assyrie avec ceux de l'Euphrate, du Tigre, &c. » Or les peuples des montagnes dont il s'agit étoient les Cadusiens qui en occupoient la plus grande partie vers la mer Caspienne, comme le dit positivement Strabon; mais il y a plus encore, & l'auteur sacré me semble avoir attribué lui-même le nom particulier des Cadusiens à ceux qui suivoient le parti d'Arphaxad, lorsqu'il les appelle enfans de Cheleoul, ou plutôt, comme on lit dans des manuscrits & dans quelques éditions, de Gelôd: car c'est-là le véritable nom de ceux à qui les Grecs ont donné celui de Cadusiens, & qui, au rapport de Pline, s'appeloient *Gelæ* (e). On ne peut donc douter que les historiens profanes ne nous fournissent, sous Ochus, la circonstance d'une guerre en Médie, à laquelle il est facile de rapporter celle dont il est parlé dans le livre de Judith.

Cette guerre dura six ans entiers: on vient de voir que des peuples voisins du Tigre & de l'Euphrate, avoient grossi

(e) *Plin. l. VI, c. 16.* En grec c'est Γῆλα, Γηλωί ou Γηλοί. Leur pays s'appelle encore *Ghilan, Gilan* ou *Kilan*.

le parti des rebelles, ceux qui habitoient la plaine de l'Araxe au nord de la Médie, les Elyméens au midi & plusieurs autres s'y étoient aussi réunis. Avec des forces si considérables, Arphaxad donnoit sans doute bien de l'embarras à Ochus, & remportoit quelquefois sur lui des avantages qui pouvoient le flatter qu'il réussiroit enfin dans ses projets. On peut juger de la bravoure de ses soldats par l'exemple de celui qui osa un jour défier toute l'armée d'Ochus de trouver un homme qui voulût se battre avec lui seul à seul : personne n'osoit en effet accepter le défi, lorsqu'un jeune Perse, nommé *Codoman*, se présenta courageusement au Cadusien, le vainquit & rétablit, en le tuant, la gloire de sa nation presque perdue. Ce jeune homme étoit petit-fils d'Artaxerxès Mnémon & neveu d'Ochus : cependant il n'étoit alors que simple *Astade* ou courrier du Roi ; soit que les violences de ce Prince contre sa famille l'obligeassent à s'enveloper dans un état obscur ; soit que l'office d'Astade fût un grade par lequel il fallût passer pour parvenir aux dignités de l'Empire. C'est ce même *Codoman* qui, étant dans la suite parvenu au trône où il prit le nom de *Darius*, périt malheureusement après avoir été vaincu par *Alexandre*.

*Diod. Sic. l. XVII, p. 565 ;
Justin, l. X, c. 3 ;*

Ochus, de son côté, obligé d'avoir recours aux peuples tributaires ou vassaux de son Empire, pour en tirer des secours qui le missent en état de triompher de son ennemi, se vit presque entièrement frustré de ce qu'il en attendoit : les échecs qu'il avoit reçûs sembloient promettre sa chute à ces peuples qui ne la souhaitoient guère moins que les rebelles ; & ils se flattèrent de la hâter par leur refus. La Cilicie, la Syrie, la Phénicie & l'Egypte furent vainement sollicitées par ceux qu'il y envoya ; ils ne purent rien obtenir, quelques-uns même y furent insultés. Ochus se promit bien d'en prendre une vengeance éclatante lorsque l'état de ses affaires le lui permettroit ; mais dans ce moment il fallut dissimuler. Cependant la fortune des armes changea & lui devint favorable ; & la douzième année de son règne, il remporta sur les Mèdes une victoire signalée dans les campagnes de *Ragau*.

*Jud. c. 1, édité
Græc.*

*Jud. c. 1, edit.
Græca.*

Ragau que les Grecs ont appelé *Rages*, étoit situé presque à l'entrée des montagnes des Cadusiens, où Arphaxad se sauva avec les débris de son armée, abandonnant Ecbatanes & ses autres places au vainqueur. Il espéroit peut-être que, tandis qu'elles amuseroient Ochus par leur résistance, il auroit le temps de réparer ses forces; mais Ochus prévint ses projets par la rapidité de ses conquêtes, & l'atteignit dans sa retraite avant qu'il pût être remis de son premier échec. Une seconde victoire mit le sceau à la première; Arphaxad, lui-même, y fut tué, & tout ce qui lui étoit resté de troupes fut taillé en pièces.

*Ibid. ch. 2,
edit. Græca.*

Ochus délivré d'un si dangereux ennemi, retourna dans sa capitale, où il célébra son triomphe par des fêtes qui durèrent quatre mois entiers, & ne finirent qu'avec l'hiver. Au milieu de ces réjouissances il n'oublia pas le châtiment qu'il réservait aux provinces qui avoient osé l'abandonner, lui refuser les secours qu'il croyoit qu'elles lui devoient, & insulter ses Commissaires. Dans un grand conseil qu'il fit assembler le vingt-deux du premier mois, c'est-à-dire vers notre mois d'avril, ce Prince, après avoir exagéré leur desobéissance & son injure, fit part de ses desseins à ses Ministres & à ses Généraux; ils entrèrent dans ses vûes, & il fut résolu d'envoyer de puissantes armées dans les pays dont il se plaignoit, & d'y porter toutes les horreurs de la guerre. L'exécution en fut confiée à un Général nommé *Holoferne*; c'étoit le frère du roi de Cappadoce & le petit-fils de Datamès un des plus fameux Capitaines de l'antiquité. Nous tenons ces particularités de Diodore de Sicile qui nous le fait également

*Diod. Sic. in
excer. l. XXXI.
apud Phot. cod.
CCXLIV, pag.
2158, 2058.*

reconnoître & par son nom & par la part qu'il lui donne à l'expédition d'Ochus contre la Phénicie & l'Égypte, à l'occasion de laquelle, comme il ajoûte, le roi de Perse le combla d'honneurs & de bienfaits. Il y fut accompagné par l'eunuque Vagao ou Bagoas qui, suivant Sulpice-Sévère, est le même que ce fameux Bagoas qui, ayant gagné la confiance d'Ochus & étant parvenu aux plus grands emplois de l'Empire, fit assassiner successivement deux rois de Perse,

disposa deux fois de la Couronne, & plaça enfin sur le trône Codoman qui le prévint lorsqu'il étoit prêt à le traiter comme il avoit fait ses prédécesseurs : ce qu'il y a de sûr, c'est que ce dernier Bagoas résidoit en Judée à peu près dans ce même temps, & y commandoit au nom d'Ochus, comme le rapporte Josèphe.

Holoferne se mit donc à la tête de cent vingt mille hommes de pied & de douze mille chevaux qui furent destinés à l'expédition dont il étoit chargé. Les circonstances que nous trouvons ici dans l'histoire profane, sont qu'Ochus ayant entrepris de réduire les Egyptiens qui s'étoient révoltés, les Satrapes & les Généraux chargés de faire les préparatifs & l'ouverture de cette expédition, firent exécuter leurs ordres avec tant de dureté & d'orgueil, que les Phéniciens qu'ils maltraitoient, imitèrent les Egyptiens, s'allièrent avec eux, détruisirent la maison royale qui étoit dans leur pays, ravagèrent les superbes jardins, brûlèrent les magasins de fourrages qu'on avoit déjà amassés, enfin se saisirent de ceux qui les avoient opprimés, & leur firent porter la peine de leurs vexations. Ilocrate qui écrivoit vers ce même temps, dit que l'armée d'Ochus avoit non seulement été vaincue, mais même *ournée en dérision*. Ces derniers mots sur-tout sembleroient faits pour ce qui arriva à Holoferne; suivons-en le détail dans l'auteur sacré.

Ce Général partit de Ninive : il faut prendre garde de confondre cette ville avec une autre du même nom qui étoit sur les bords du Tigre; celle dont il est ici question & où le livre de Judith met la résidence de Nabuchodonosor, étoit en deçà de l'Euphrate, & à trois journées seulement des montagnes de la Cilicie. On sait que les souverains de l'Asie changeoient souvent de séjour; ainsi ordinairement ils passaient l'hiver à Babylone, le printemps à Suze, l'été à Ecбатanes, d'autres fois on les trouve à Persépolis, à Sardes, à Memphis ou ailleurs, suivant apparemment que leurs plaisirs ou leurs affaires l'exigeoient. Ochus ne pouvant d'un côté aller à Ecбатanes qu'il venoit de livrer au pillage, &

Diod. Sic. l. XVII.

Diod. Sic. l. XVI, p. 531. & 532.

Isoc. Orat. ad Philip. p. 176.

Judith, c. 2. edit. Græc.

Xenoph. de inst. tit. Cyri, l. VII, p. 233. & de exped. Cyri, l. III, p. 315. Flutar. de Exil. p. 604. Athen. Deipnosoph. lib. XII, c. 2, p. 513.

voulant d'un autre côté être à portée de diriger les opérations de la guerre dont le théâtre étoit en deçà de l'Euphrate, avoit préféré le séjour de la ville dont nous parlons à celui des autres villes de son Empire, & c'est ce qui l'aura fait appeler roi de Ninive par l'auteur sacré : n'est-ce pas ainsi que nous-mêmes encore à présent, nous donnons aux différentes cours de l'Europe le nom des lieux où résident leurs Souverains, sans nous servir toujours de celui de la capitale de leurs peuples ou de leurs États ?

*Judith, c. 2,
édit. Græc.*

*Strab. l. XVI,
p. 518.*

A trois journées de Ninive Holoferne trouva ses troupes rassemblées à l'entrée de la plaine de Bectileth, Baictilaith, ou, comme l'appelle Ptolémée, Baictaillé, dans la Syrie cassiotide, entre Hiérapolis & Antioche. Il se mit à leur tête ; & s'étant avancé le long des montagnes de Cilicie, il prit d'assaut les villes de Phoud & de Loud, livra au pillage celle de Rassis & tout son territoire, aussi-bien que les Arabes qui étoient à l'entrée du désert, au midi de Chellon. J'examinerai dans la troisième partie, ce que c'est que Phoud & Loud ; pour Rassis c'est la ville de Rossus, proche du défilé appelé *les portes Syriennes*, célèbre pour sa poterie. On trouve aussi dans ces cantons les Arabes Scénites dont il est ici parlé : Strabon les met à l'orient d'Apamée en tirant vers l'Euphrate. Cette position est au midi de la Chalibonite & du fleuve Chalus que je crois désigné par Chellus, Chellon ou les Chelléens ; car la leçon de ce nom souffre toutes ces variations.

*Judith, édit.
Græc, c. 2.*

*Xenoph. de ex-
ped. Cyri. l. I, p.
254 & 255.
Arrian. l. II,
p. 82. Ammian.
Mar. l. XXIII,
c. 5, p. 277.*

Après avoir frappé ces premiers coups, Holoferne ne trouvant peut-être pas qu'il fût sûr ni facile de pénétrer plus avant par le mont Casius & les montagnes du Liban ; alla passer l'Euphrate à la hauteur des pays qu'il venoit de subjuguier, descendit vers Thapsaque & vers l'embouchure de l'Aborrhias où étoient les passages les plus ordinaires & les plus commodes pour rentrer en Syrie, y repassa ce fleuve ; & traversant le pays des Arabes Madianites dont il brûla les tentes & enleva les troupeaux, il arriva vers le temps de la moisson dans les plaines de Damas. Il est bien singulier sans

doute de voir des interprètes étendant les conquêtes d'Holoferne au fond de la Lydie & de l'Ionie, & depuis les bords du Tigre jusqu'à ceux de la mer Egée, faire encore revenir ce Général en Syrie avant la moisson, en sorte qu'ils lui font parcourir, en moins de trois mois de temps, six cens lieues de pays, c'est-à-dire plus que son armée n'en eût pû traverser en six mois.

Damas étoit une des plus belles villes de l'Orient: sa situation agréable, l'abondance de ses eaux, la fertilité de ses campagnes, la beauté de ses vergers, y avoient autrefois fixé le séjour des rois de Syrie. Holoferne en eut bien-tôt fait un triste désert: rien n'y fut épargné; les blés furent brûlés; les arbres coupés; les vignes arrachées; les troupeaux enlevés; toute la jeunesse passée au fil de l'épée.

Un traitement si cruel répandit la terreur dans tous les environs: la plupart de ceux qui n'étoient pas encore réduits, songèrent à prévenir un semblable malheur. On envoya de toutes parts des députés au général des Perses pour se soumettre à lui & implorer sa clémence: les villes se hâtoient de lui ouvrir leurs portes dès qu'il paroissoit, la Noblesse & les Magistrats alloient au-devant de lui, on le recevoit à la lueur des lampes & au son des instrumens; ainsi Holoferne eut assujéti, au bout d'environ trois mois, près de quatre-vingts lieues de pays qui se trouvent renfermées entre le torrent Aborrhas à l'orient, la Méditerranée au couchant, la Cilicie au septentrion, & les monts Trachonites au midi: ce sont là les limites dans lesquelles l'auteur sacré lui-même renferme les conquêtes. Le nom de l'Aborrhas est écrit dans nos versions Abornas, Abronas, Arbonas & Mambré; mais la diversité de ces leçons prouve assez que ce mot est corrompu. Je n'ai point trouvé de torrent au-delà de l'Euphrate, à l'opposite de la mer qui baigne la Céléfyrie, dont le nom & la situation pussent mieux convenir ici que ceux de l'Aborrhas qui, prenant sa source entre l'Euphrate & le Tigre environ à la hauteur de Zeugma, se jette dans le premier de ces fleuves quelques lieues au dessous de Thapsaque: il

*Strab. Geog.
l. XVI, p. 520.*

Judith, c. 32

Ubi supra;

s'appelle encore aujourd'hui *le Chabour*. Les montagnes que je prends pour les Trachonites sont appelées *Japhet* dans les mêmes versions ; outre que ce nom m'a paru conservé dans celui d'*Ippos* ou *Hippos* qui est donné aux monts Trachonites par Ptolémée, il m'a semblé que la situation que l'auteur sacré donnoit aux monts Japhet au midi de la Céléstyrie & en face de l'Arabie, ne permettoit pas de les placer ailleurs : peut-être même le mot que les traducteurs ont regardé comme un nom propre, ne signifioit autre chose dans l'original que des montagnes très-hautes & très-rudes, comme celui de Trachonites qui est grec, & qui ne seroit en ce cas qu'une interprétation de l'autre.

*Vid. Buxtorf.
Lexicon sub ra-
dice חפ' pag.
306.*

*Judith, c. 3,
edit. Græcæ.*

Holoferne s'avança ensuite vers les côtes de la Méditerranée, & entra dans la grande plaine de Jezrahel : il y fit camper son armée près de Dothaim, entre Bethsan & Gabai & vis-à-vis de Jezrahel. Bethsan que l'on a aussi appelé *Scythopolis*, étoit du côté du Jourdain, un peu au dessous du Lac de Tibériade ; Gabai étoit vers le mont Carmel & le golfe d'Acé ou de Ptolémaïde, port célèbre de la Syrie sur la Méditerranée qui, en cet endroit, n'est éloignée du Jourdain que de dix ou onze lieues. Il demeura un mois entier dans ce camp, moins pour s'y rafraîchir des fatigues qu'il avoit pû essuyer dans des conquêtes si rapides, que pour y attendre & y rassembler les renforts qui le venoient joindre ; car il avoit obligé tous les peuples qu'il avoit subjugués, à lui fournir des recrues & des troupes. Le camp, dont il s'agit, qui étoit si proche d'Acé, est évidemment celui même où Strabon

*Strab. l. XVI,
p. 521.*

nous apprend que les rois de Perse qui entreprirent des expéditions contre l'Égypte, rassemblèrent leurs armées. Dans ces expéditions, dit-il, Acé étoit le lieu du rendez-vous de leurs troupes. Voilà encore une circonstance singulière de l'histoire de Judith que nous retrouvons dans les auteurs profanes, & qui se lie heureusement avec toutes les autres que nous croyons y avoir déjà découvertes.

Cependant les Juifs, à la vûe des excès auxquels se portoit Holoferne, craignirent qu'il ne les confondît avec les coupables ;

coupables, & n'osât même, sans l'aveu d'Ochus, les traiter comme eux: c'est pourquoi ils crurent qu'ils devoient, à tout événement, se mettre en état de défense & se saisir des défilés des montagnes qui pouvoient conduire à Jérusalem. Celui qui étoit alors grand Prêtre & chef de la nation, en donna les ordres par-tout, & ils furent ponctuellement exécutés. L'auteur sacré l'appelle tantôt Eliachim & tantôt Joachim, du moins dans la version latine: dans la grecque il est toujours appelé Ἰωακείμ. Depuis le retour de la captivité, & sur tout depuis que Néhémie avoit eu le crédit & l'adresse de faire rebâtir les murs de Jérusalem en cinquantedeux jours, malgré les oppositions & les clameurs des Satrapes des provinces voisines, les Juifs gouvernés par leurs grands Prêtres, jouissoient d'une espèce d'autonomie; & leur dépendance n'étoit guère marquée que par le payement de quelques redevances ou contingens annuels qui leur étoient imposés. La constitution de l'empire des Perses étoit telle que plusieurs provinces y formoient de petits Etats qui, étant régis par des Chefs nationaux, paroissent presque indépendans, & étoient en effet plutôt vassaux que sujets de l'Empire; ils armoient & faisoient la guerre à leur gré, sans que l'Empire y prît part ou seignît de le faire. Une défiance assez bien fondée contre les Généraux & les Satrapes qui cherchoient ou à se faire un mérite de les réduire dans une entière dépendance, ou à agrandir leurs propres gouvernemens à leurs dépens, les obligeoit aussi quelquefois à prendre, vis-à-vis d'eux, des mesures dont la cour de Perse ne prenoit pas toujours ombrage, ou qu'elle dissimuloit pour éviter de plus grands inconvéniens. C'est justement ce qui arriva aux Juifs en cette occasion: témoins de toutes les cruautés d'Holoferne, ils crurent devoir prendre vis-à-vis de lui des précautions qui les missent à l'abri de ses violences, & l'empêchassent de les insulter dans son passage. Quelle qu'eût été d'abord son intention à leur égard, l'obstacle qu'on lui opposoit l'irrita & ne fit que lui fournir un prétexte. Il traita les mesures qu'on prenoit contre lui, de révolte

Judith, c. 5.

contre le Roi; & au lieu de poursuivre sa mission contre l'Égypte & les Phéniciens, il résolut d'écraser entièrement les malheureux Juifs.

*Judith, edit.
Græcæ, c. 7.*

*Euseb. Ono-
mast. verbo
Αρχαγγέλ.*

Judith, c. 8.

Ibid. c. 9.

Mais tandis qu'il s'antuse à bloquer une petite place qui étoit à l'entrée de leurs montagnes du côté de l'Acrabatène vers le Jourdain &, comme je crois, sur le chemin d'Acé à Jéricho (l'Écriture l'appelle Béthulie), une femme fit évanouir tous ses projets. On la nommoit Judith; elle étoit également distinguée par sa naissance & par ses richesses, & elle joignoit la vertu la plus pure à la plus grande beauté. Elle étoit à peine mariée qu'elle avoit perdu son époux; & depuis trois ans & demi qu'il étoit mort, elle vivoit dans le deuil & dans la retraite. Dieu lui fit concevoir le dessein généreux de délivrer sa nation d'un ennemi implacable, & lui donna le courage de l'entreprendre. Elle feignit de se retirer dans le camp d'Holoferne pour ne pas être ensevelie sous les ruines de sa patrie; naturellement belle & empruntant tous les secours que l'art peut prêter à la Nature pour faire paroître & triompher la beauté, elle inspira sans peine au Général des Perses tout l'amour qu'elle voulut. Enivré de sa passion, lorsqu'il croyoit toucher au moment de la satisfaire, Judith profita du sommeil profond où l'avoient plongé les excès de vin auxquels il s'étoit livré dans un grand repas qu'il avoit donné à sa captive & aux principaux Officiers de l'armée. Restée seule auprès de lui dans sa tente, elle lui coupa la tête avec son propre sabre & retourna heureusement à Béthulie, à la faveur de la nuit & de la liberté que l'aveugle amour d'Holoferne lui avoit procurée dans le camp des Perses.

Son arrivée & l'heureuse nouvelle qu'elle apportoit, répandirent la joie dans la ville & relevèrent les espérances des Juifs: ils ne songèrent aussi-tôt qu'à prendre les mesures nécessaires pour tirer un entier avantage d'un pareil événement. Dans cette vue, à la pointe du jour, ils feignent de faire une sortie & de marcher aux ennemis; ils se montrent en ordre de bataille sur le penchant de leur montagne; ils

s'avancent à pas lents en jetant des cris terribles. On veut alors prendre les ordres d'Holoferne; & comme on pense qu'il dort encore, on essaie de l'éveiller par le bruit qu'on fait autour de sa tente: enfin l'eunuque Bagoas pénètre jusqu'au pavillon sous lequel il reposoit; mais il n'y trouve qu'un tronc sanglant & sans tête, car Judith l'avoit emportée. Le bruit en est bien-tôt répandu dans toute l'armée, le trouble se met en même temps dans les différens corps qui la composent; tirés de diverses nations, ils n'ont plus de Chef commun qui les réunisse, les lie & les fasse agir uniformément: les mouvemens que les Juifs paroissent faire augmentent le desordre, par l'incertitude des dispositions à faire ou pour les recevoir ou pour se retirer. Enfin au moment qu'ils prennent le parti de la retraite, les Juifs fondent sur eux, la surprise & l'effroi redoublent la confusion, la retraite se change bien-tôt en une déroute générale; ils se débandent, jettent leurs armes, abandonnent tentes, provisions, équipages, & s'enfuient tête baissée les uns au travers la plaine, les autres par les défilés des montagnes voisines. Les Juifs marchent toujours sur eux en corps de bataille, taillent en pièce ceux qu'ils peuvent atteindre; en même temps les villes voisines, averties par les soins du gouverneur de Béthulie, détachent après les ennemis tout ce qu'elles ont de Soldats, en poursuivent les misérables restes jusqu'à leurs frontières.

Ainsi échoua cette expédition des Perses contre l'Égypte; leur Général tombé dans les pièges d'une femme, donna sans doute à leur défaite ce ridicule par lequel un auteur contemporain l'a caractérisée, comme je l'ai déjà remarqué.

Nous sommes cependant encore arrêtés par la tradition des rois de Cappadoce sur le sort d'Holoferne qui étoit un de leurs ancêtres. *Il revint*, disoient-ils (car ce sont ces Rois eux-mêmes que faisoit parler Diodore de Sicile) *de l'expédition d'Égypte, & mourut dans sa patrie*; d'où il semble résulter à la première vûe, que cet Holoferne n'est pas le même que celui qui périt par la main de Judith sous les murs de Béthulie. Mais d'un côté il est assez ordinaire de

*Diod. Sic. in
Excerptis apud
Phot. cod.*

*CCXLIV, pag.
1158, 2058.*

voir deux nations différentes se contredire dans leurs traditions sur un même point, lorsque l'une de ces nations a quelque intérêt de dissimuler ou détruire des faits qui ne sont pas à son avantage & à sa gloire, tandis que l'autre a un intérêt tout contraire. D'un autre côté la diverse manière de raconter la mort ou la naissance, ou d'en assigner le temps ou le lieu, n'est pas toute seule une raison de distinguer plusieurs personnages sous le même nom, lorsqu'ils se ressemblent & se confondent dans les autres circonstances de leur vie.

Enfin dans l'espèce particulière, on doit prendre garde que cette observation recherchée qu'Holoferne est revenu de l'expédition d'Égypte, & qu'il est mort dans sa patrie, est mise dans la bouche des princes de Cappadoce qui avoient sans doute intérêt à cacher la honte d'un homme de qui ils descendoient; & leur témoignage en cette occasion devient d'autant plus suspect qu'il est plus affecté &, pour ainsi dire, plus hors d'œuvre: car à quel propos avertir si curieusement qu'Holoferne est revenu de l'expédition d'Égypte, qu'il n'y est pas mort, qu'il est mort dans sa patrie, si ce n'est pour prévenir & comme réfuter par avance, autant qu'ils le pouvoient, ce que l'on racontoit ailleurs de deshonorant pour eux sur sa mort dans cette même expédition? Et n'est-ce pas là le cas de dire qu'une défense anticipée vaut souvent un aveu? Mais ce qui ajoute sur-tout un grand poids à ces considérations, c'est que de tous leurs ancêtres Holoferne est le seul sur lequel ils aient pris le soin singulier de faire une semblable observation.

Voilà, après tout, les raisons qui, en mon particulier m'ont empêché de déferer à cette circonstance unique.



D I S S E R T A T I O N
S U R
L' H I S T O I R E D E J U D I T H.

Par M. GIBERT.

S E C O N D E P A R T I E.

DEUX opinions partagent les Critiques sur l'époque de l'histoire de Judith : les uns (& c'est le plus grand nombre) la placent avant la captivité de Babylone; les autres ne la mettent que depuis, & s'ils sont en plus petit nombre, ils sont soutenus du suffrage de tous les anciens Chronologistes.

La première de ces opinions, quelque vogue qu'elle ait, ne me paroît cependant appuyée d'aucune preuve directe & précise, ni d'aucune autorité tant soit peu ancienne : elle ne s'est formée que des inductions qu'on a tirées de quelques circonstances de cette histoire. Ces circonstances sont que le Roi qui envoya Holoferne en Syrie, étoit roi des Assyriens & de Ninive; qu'Arphaxad qui fut vaincu par ce Roi, est celui qui bâtit Ecbatanes; enfin que les Mèdes y font la guerre aux Assyriens. On soutient que ces circonstances ne peuvent convenir aux temps postérieurs à la captivité, parce qu'alors il n'y avoit plus de rois d'Assyrie, que Ninive même n'existoit plus, qu'Ecbatanes avoit été fondée par Déjocès long-temps auparavant; enfin que les Mèdes faisoient partie, étoient membres de l'empire des Perses & n'avoient point de Souverains particuliers : d'où l'on conclut que l'histoire de Judith est fixée par ces circonstances aux temps qui ont précédé la captivité.

Mais ces inductions, quelque spécieuses qu'elles paroissent, ne sont au fond rien moins que solides; je les ai déjà toutes combattues à mesure qu'elles se sont présentées dans

l'exposition que je viens de faire des principales circonstances de cette histoire ; & les raisons que je leur ai opposées me semblent, si je puis m'exprimer ainsi, prépondérantes ; qu'il me soit permis de les rappeler & de les remettre ici en peu de mots sous les yeux.

1.° L'Ecriture donne indifféremment le nom de rois (f) d'Assyrie aux rois de Perse, depuis la captivité comme auparavant ; on en a un exemple dans Esdras où ce même titre est donné à un Darius, soit au fils d'Hystaspe, soit au surnommé Ochus Nothus. Il y en a un autre dans Zacharie, où le Prophète parle de l'humiliation dont Dieu doit frapper Assur ; ce qui ne peut désigner que l'empire des Perses, Zacharie n'ayant prophétisé que depuis Cyrus.

L. 1, ch. 6,
v. 22.

Chap. 10.

A l'égard de ce que l'on dit que Ninive n'existoit plus & qu'elle avoit été détruite, il seroit facile de répondre, & j'ose dire qu'il est certain que si elle fut entièrement ruinée par les Mèdes, elle fut rebâtie depuis Cyrus, & qu'elle subsista long-temps dans les siècles postérieurs, comme il résulte de ce qu'elle fut prise sous Néron dans l'expédition de Méherdate, & sur-tout du témoignage d'Ammien Marcellin qui en parle sur le rapport de ses yeux. Ainsi l'on pourroit dire que comme rien ne prouve, ce semble, que son rétablissement ne s'est fait qu'après Ochus, rien aussi ne contredit le titre de roi de Ninive, donné à ce Prince dans le livre de Judith : mais après tout je tâcherai d'établir dans la troisième partie de ce Mémoire, qu'il y a eu deux Ninives, comme l'avoient déjà soutenu deux des plus savans hommes du dernier siècle, Bochart & Marsham ; l'une située sur l'Euphrate, l'autre sur le Tigre : l'une qui a été détruite par les Assyriens, l'autre qui a subsisté long-temps après ; & c'est là que je me réserve à m'expliquer sur celle dont je crois qu'il est parlé dans le livre de Judith.

Déjocès, il est vrai, fut le premier fondateur d'Ecbatanes ; mais elle a pu depuis être rétablie, agrandie, embellie ou fortifiée plus d'une fois & par d'autres que par Déjocès : or

(f) Plinæ, *Sive illos Assyriæ rex Cyrus fecit.* Liv. XIX, chap. 4.

l'expression de l'Écriture ne signifie point nécessairement qu'Arphaxad a fondé Ecbatanes, elle peut désigner seulement qu'il l'a rebâtie, agrandie, embellie ou fortifiée; c'est le sens de cette même expression, lorsqu'il est dit que David bâtit (*ædificavit*) la ville de Jérusalem qu'il venoit de prendre, que Salomon bâtit les vingt villes que Hiram lui avoit données, que Roboam, qu'Abia, que Manassés bâtirent les villes fortes de Juda, que Néhémie bâtit Jérusalem: car l'hébreu n'a point de verbe composé & se sert du même terme pour exprimer bâtir & rebâtir, aussi la version grecque de Judith dit seulement qu'Arphaxad bâtit des murailles à Ecbatanes. Mais il y a plus, les ouvrages que l'histoire profane attribue à Déjocès à Ecbatanes, paroissent totalement différens de ceux que l'Écriture y fait construire par Arphaxad, puisque le premier y avoit fait bâtir sept enceintes, & que le second n'y en fit faire qu'une; d'où il suivroit que ces deux personnages (Déjocès & Arphaxad) sont eux-mêmes essentiellement différens l'un de l'autre, & que le temps du premier ne peut influer en rien à déterminer le temps du second.

Enfin la réduction des Mèdes sous le joug des successeurs de Cyrus, ou, si l'on veut, leur réunion à l'empire des Perses, n'empêche pas qu'ils n'aient pû s'en séparer, se soulever contre leurs nouveaux Maîtres, leur faire la guerre, ou plutôt elle n'a pas empêché qu'ils ne l'aient faite. En effet, on en a les preuves les plus positives dans des auteurs contemporains, tels que Hérodote & Xénophon, ou très-voisins, comme Aristote; on ne peut donc pas conclurre qu'un évènement doit être reporté avant Cyrus, parce qu'on y trouve les Mèdes soumis à un chef particulier, soulevés, & en guerre avec le souverain de l'empire d'Asie.

Une opinion qui n'est bâtie que sur des raisonnemens si faciles à combattre, devoit d'autant moins obtenir les suffrages que le sentiment, contre lequel elle s'élève en plaçant l'histoire de Judith après la captivité de Babylone, se montre fondé sur tout ce qui peut en soutenir la certitude dans la

critique la plus rigide, soit preuves positives, soit inductions claires & précises ou autorités anciennes.

Et d'abord y a-t-il rien de plus exprès que le témoignage de l'auteur sacré lui-même dans le discours d'Achior, lorsqu'il lui fait dire que les Juifs sont depuis peu revenus d'une captivité dans laquelle *Jérusalem leur avoit été enlevée & leur temple rasé jusqu'aux fondemens!*

Il n'y a bien certainement, depuis Salomon jusqu'à la ruine de Jérusalem sous Vespasien, que la captivité de Babylone à qui ces caractères réunis puissent convenir. C'est donc de la captivité de Babylone que parle Achior; & par conséquent l'histoire de Judith est postérieure au retour de cette captivité.

Une preuve si simple & en même temps si précise n'a point échappé aux partisans de l'opinion contraire, & ils en ont senti toute la force. La préoccupation ne nous empêche pas toujours d'apercevoir les raisons qui combattent nos sentimens, & d'en connoître le poids; mais elle fait souvent que les moindres solutions que nous y pouvons opposer, nous empêchent de nous rendre & de céder presque à l'évidence même.

On se défend donc de la preuve dont il s'agit par deux réponses: la première est que les mots grecs que nous traduisons, *le temple avoit été rasé jusqu'aux fondemens*, peuvent s'interpréter d'une simple profanation. Je ne releverois pas cette réponse, si elle n'avoit été proposée & rebattue par la plupart de ceux qui ont soutenu l'opinion moderne: on trouvera leurs noms entassés dans une note qu'a faite à ce sujet Dom Calmet qui a aussi adopté la même opinion. Pour écarter cette première solution, il me semble qu'il suffiroit presque de rapporter les mots grecs; ces mots sont, *ἐν ἡρίδι εἰς ἑδάφος* *ἑδάφος* en grec est *l'aire, le sol, le pavé, le fondement*; *ἡρεῖσθαι εἰς ἑδάφος* signifie donc *être réduit à l'aire, au sol, au pavé, au fondement*, & par conséquent *être détruit*: car incontestablement un bâtiment dont il ne reste que *l'aire ou le sol* est un bâtiment *détruit*; d'où vient que Thucydide,

pour

pour exprimer la supposition qu'il fait que Lacédémone fût détruite, dit, *S'il n'y restoit plus que les aires* (ἐδάφῃ) *des bâtimens*. Aussi n'est-il pas douteux que dans l'Écriture Sainte, dans Josèphe, dans Thucydide, dans Plutarque, κατάργειν, καταρπῆν, καταβάλλειν ἕως ἐδάφους, εἰς ou εἰς ἔδαφος ne signifient renverser, détruire, raser jusqu'aux fondemens: il n'est pas moins constant que c'est-là aussi la signification d'ἐδαφίζεσθαι, qui n'est bien clairement autre chose que γίνεσθαι εἰς ἔδαφος, comme la lui donnent les Lexicographes, & comme il l'a, par exemple, en effet dans la version grecque d'Isaïe, où en parlant de la destruction future de Jérusalem, Ch. III, vers. 25. il dit qu'elle sera laissée déserte & qu'elle sera rasée (ἐδαφισθήσῃ) jusqu'à la terre; ou dans celle d'Ezéchiel, où ce Ch. XXXI, v. 12. mot est employé pour exprimer la ruine entière de l'arbre auquel le Prophète compare le roi d'Égypte. Il me semble donc qu'il n'est pas possible d'appliquer l'expression dont il s'agit, à une simple profanation; la suite même des faits & de l'histoire n'y est pas moins contraire que la grammaire: car de quelle profanation du Temple doit-on entendre ce passage? On cite l'enlèvement des richesses du temple par Sésac sous Roboam; mais 1.^o outre que ce fait se trouve trop éloigné des temps où l'on peut, avec quelque apparence, placer l'histoire de Judith, il ne peut se concilier avec les autres circonstances qui sont ici réunies, comme celle de la prise de Jérusalem, celle de la déportation des Juifs dans une terre étrangère, celle du retour récent d'une captivité. 2.^o On ne prend pas garde que bien loin que le Temple fût alors profané, ce fut pour le préserver de l'être que Roboam livra ses richesses à Sésac; en sorte que Dieu lui-même content de l'humiliation des Juifs, leur fit dire qu'ils se rassurassent, qu'il ne feroit point éprouver sa fureur à Jérusalem par le ministère de Sésac. *Quia humiliati sunt, non disperdam eos, daboque eis paucillum auxilii, & non stillabit furor meus super Jerusalem per manum Sefac.*

On allègue encore (& je ne crois pas qu'il soit possible d'en trouver d'autres) les profanations du Temple par les rois des

Juifs eux-mêmes qui, dit-on, y commirent toutes sortes de crimes, ou qui négligèrent de l'entretenir & de le réparer: mais ces profanations me paroissent avoir encore moins d'application ici que celle qu'on veut attribuer à Sésac, puisqu'il s'agit (car le texte le marque expressément) d'événemens produits par la guerre, d'invasions, de combats, de prises & saccagemens de villes; enfin de ravages faits par des nations ennemies, dont ce qui est dit du Temple n'est qu'une suite ou une partie.

Il est donc clair qu'aucune des profanations du Temple qu'on trouve avant la captivité de Babylone, ne pourroit convenir à ce qui est dit ici du temple, en supposant que l'auteur sacré n'y a parlé que de simples profanations; mais, je le répète, la signification naturelle & le sens propre de l'expression dont il se sert, ne peut désigner, si je ne me trompe, qu'une destruction entière, une ruine totale du Temple.

Mais, dit-on (& c'est ici la seconde réponse par laquelle on s'efforce d'éluder les conséquences qui naissent de cette expression) la version latine ne parle pas de cette destruction du Temple, & diffère beaucoup de la version grecque. Je conviens que la version latine diffère de la grecque, & je reconnois que la première ne dit pas en termes formels, comme la seconde, que le Temple eût été détruit. Mais 1.^o S.^t Jérôme, auteur de la version latine, nous a averti lui-même qu'il s'est contenté d'y rendre le sens de l'original, sans en exprimer tous les mots; & dès-lors non seulement sa différence d'avec la version grecque qui étoit peut-être plus littérale, ne doit point surprendre, mais même ce qui est de plus dans la grecque, ne peut passer pour suspect ni être rejeté, par la seule raison qu'il ne se trouve pas dans la latine. 2.^o Ces versions nous tiennent lieu de l'original que nous n'avons malheureusement plus; & lorsqu'elles ne renferment rien de contradictoire, elles se suppléent l'une à l'autre, & rien n'est plus opposé au respect que méritoit leur seule antiquité, ni même aux principes de la Critique que de prétendre retrancher dans chacune ce qui ne quadre pas assez à des systèmes particuliers: quelle que soit d'ailleurs la

vrai-semblance de ces systèmes, à peine pourroit-on se le permettre, si l'on étoit certain de leur vérité.

Après tout, si la version latine ne dit point ici en termes formels que le Temple eût été détruit, elle y dit du moins que les nations étrangères envahirent la Judée, la ravagèrent, emmenèrent les Juifs en captivité loin de leur patrie : elle y fait clairement entendre que Jérusalem leur fut enlevée aussi-bien que leur Temple, puisqu'elle exprime leur retour de cette captivité, en disant qu'ils *rentrèrent en possession de Jérusalem où étoit le siège de leur culte*. Or à quelle autre captivité cela peut-il s'appliquer qu'à celle de Babylone ? Ce n'est pas sans doute à celle des dix Tribus qui étoient séparées de Jérusalem, quant au culte comme dans le gouvernement, & qui d'ailleurs ne sont jamais, que l'on sache, revenues de leur dispersion. Ce n'est pas davantage à celle de Manassés, puisqu'il n'est dit nulle part, ni dans les livres historiques de l'Écriture, ni dans aucun des Prophètes contemporains ou postérieurs, ni dans Josèphe, que Jérusalem ait alors été prise & ôtée aux Juifs, ou plutôt il y est par-tout rapporté que Manassés fut enlevé dans des embûches ou dans un piège qu'on lui tendit, & même, selon quelques-uns, à la chasse & dans un buisson, & par conséquent sans qu'on eût besoin de prendre Jérusalem avec lui ; ce qui, joint à un silence si général sur un fait semblable, ne permet pas de supposer que cette ville ni le reste de la nation Juive aient partagé la captivité de leur Roi.

Il n'est donc pas possible d'affoiblir, de détourner, ni d'éluder l'expression qui caractérise ici la seule captivité de Babylone ; & la preuve qui s'en tire pour placer l'histoire de Judith après cette même captivité, demeure dans son entier. Parcourons après cela les principales inductions qui naissent des circonstances particulières, & se réunissent à cette preuve directe & positive.

S'il est vrai, comme le témoigne S.^t Jérôme, que l'original du livre de Judith fut écrit en langue Chaldéenne, il en résulte qu'au moins ce livre n'avoit été écrit que depuis la captivité ; puisque les Juifs n'ont parlé & écrit la langue

Chaldéenne que depuis qu'elle leur fut devenue naturelle pendant leur séjour à Babylone. Mais la conséquence qu'on pourroit tirer de là seroit équivoque, si l'histoire même qui y est rapportée n'étoit accompagnée de plusieurs circonstances qui ne peuvent se rencontrer que depuis la captivité.

La première & la plus considérable sans doute est celle de la forme de l'administration politique chez les Juifs. Avant la captivité ils étoient gouvernés par des Rois, dont le pouvoir étoit absolu pour le civil comme pour le militaire; & dans toute l'histoire de ces Rois, depuis Saül, le premier, jusqu'au dernier qui fut Sédécias, les grands Prêtres ne paroissent que dans les fonctions religieuses du Sacerdoce.

Depuis la captivité les Juifs n'eurent plus de Rois; & les grands Prêtres devinrent les chefs de leur République, dans le gouvernement de laquelle on les trouve assistés d'un Conseil ou Sénat composé de ceux qu'on appelloit les anciens du peuple, qui tenoit ses séances à Jérusalem. Or dans le livre de Judith il n'est question d'aucun roi des Juifs, il n'y en est parlé en aucune façon. C'est le grand Prêtre seul qui agit, ordonne, gouverne: on y voit avec lui les anciens du peuple, & même, suivant la version grecque, *le Sénat résidant à Jérusalem*. Puisqu'il est donc incontestable que cette forme d'administration ne convient point au temps d'avant la captivité, & qu'elle est au contraire exactement & précisément celle qui fut en usage depuis la captivité, il semble que ce soit une conséquence évidente que l'histoire de Judith n'est arrivée que depuis la captivité.

Mais on a cherché un prétexte au silence de l'écrivain sacré, sur le Roi qu'on veut faire régner alors: les uns pensant que c'étoit Manassés, disent qu'il vivoit apparemment dans la retraite & la pénitence; les autres, soutenant que c'étoit Josias, prétendent qu'il étoit mineur.

1.^o Ce sont là de pures suppositions qui n'ont d'autre fondement que le système même auquel elles sont nécessaires. On n'en voit d'ailleurs aucune preuve, aucune apparence de preuve dans l'auteur sacré.

2.° Ces conjectures serviroient bien peut-être à expliquer pourquoi les Rois, sous qui l'on place l'histoire de Judith, n'agissent pas eux-mêmes comme ils devroient en certaines occasions : mais suffisent-elles pour expliquer le silence profond de l'auteur sacré à leur égard, silence tel qu'il ne laisse pas même entrevoir le moindre vestige qu'il y eût alors aucun Roi chez les Juifs ?

3.° La supposition de la pénitence & de la retraite de Manassés qui l'empêchèrent d'agir & même de paroître, est formellement contredite par l'Écriture Sainte qui nous apprend que ce Prince, au retour de sa prison, consacra le reste de son règne non seulement à réformer les abus qu'il avoit jusqu'alors introduits ou autorisés, mais aussi à pourvoir à la sûreté de ses Etats qu'il avoit négligée, & qui nous le représente singulièrement occupé du soin de fortifier Jérusalem & de choisir des chefs expérimentés pour mettre à la tête de ses troupes.

4.° La minorité de Josias a bien pû faire sans doute que les Juifs fussent gouvernés par un Régent qui aura même été, si l'on veut, le grand Prêtre : mais a-t-elle pû faire que Josias lui-même ne paroisse en aucune façon quelconque, ne soit pas même nommé ni désigné dans l'évènement le plus intéressant qu'on puisse imaginer pour lui & pour son Royaume ? A-t-on donc quelque exemple que, pendant la minorité des Souverains, l'histoire ait mis les faits les plus importants de leur règne sous les noms des régens de leurs Etats, sans faire d'eux la moindre mention, sans donner même à connoître s'ils existent ou s'ils n'existent pas, sans avertir enfin si ceux qu'on voit agir sont des souverains ou de simples administrateurs ?

Qu'il demeure, après cela, pour constant d'un côté, que la forme du gouvernement républicain que l'historien donne aux Juifs au temps de l'histoire de Judith, est une circonstance qui ne peut convenir qu'aux temps après la captivité ; & d'un autre côté, que les suppositions de la retraite de Manassés ou de la minorité de Josias pour donner lieu à ce

gouvernement, ou servir de prétexte au silence de l'auteur sacré sur ces Princes, n'ont aucun fondement solide ou probable, & ne peuvent même se concilier avec ce qu'il y a de plus réel & de plus certain dans l'histoire de l'un & de l'autre.

Une autre circonstance, que je ne crois pas moins décisive que celle de la forme du gouvernement chez les Juifs, c'est le nom du grand Prêtre qui étoit à la tête de leur République au temps de l'histoire de Judith. L'auteur sacré le nomme *Eliachim* ou, ce qui est la même chose, Joachim. Avant la captivité on ne trouve aucun grand Prêtre de ce nom, ni dans l'Écriture, ni dans Josèphe, ni dans les anciens livres des Juifs. En vain on cite Eliakim dont Isaïe parle sous Ezéchias & sous Manassés : on ne lit nulle part qu'il fût grand Prêtre ni même Prêtre, on voit seulement qu'il fut maître du palais, *qui erat super domum*, ou, comme portent quelques endroits de la vulgate, intendant du Temple, *præpositum Templi* ; & qu'après avoir été dépossédé quelque temps de cet emploi sous Manassés qui le donna au scribe Sobna, il y fut rétabli par le même Prince, comme on lit au chapitre xxii d'Isaïe : mais il n'est nulle part mention de lui sous la dignité qu'on veut ici lui prêter, ni de manière à faire seulement soupçonner qu'il y soit parvenu.

On n'est pas mieux fondé à confondre le nom d'Helcias qui fut grand Prêtre sous Josias, avec celui d'Eliachim. Ces noms sont absolument & essentiellement différens ; & il faut prendre garde que ce ne sont point ici des noms qui, étant transportés d'une langue dans une autre, donnent lieu de croire qu'ils ont pû souffrir quelques changemens, & entre lesquels quelque analogie ou quelque ressemblance de sons puisse faire soupçonner de l'identité : ce sont deux noms tous deux également conservés dans leur langue & dans leur prononciation originale, & totalement distincts entre eux par l'orthographe, le son & la signification.

Je ne réponds rien à la supposition que le nom d'Eliachim a pû être le nom d'un grand Prêtre qui est omis dans les listes ordinaires, ou qui y est inscrit sous un autre nom. Je

ne crois pas qu'aucun Critique tienne compte d'une pareille supposition qui ne pourroit être admise que dans le cas où étant bien prouvé d'ailleurs que l'histoire de Judith est avant la captivité, il ne resteroit d'autre difficulté à lever que celle du nom de ce grand Prêtre.

Il est donc certain, je le répète, qu'avant la captivité on ne trouve aucun grand Prêtre du nom d'Eliachim dans les listes qu'on peut recueillir, soit de l'Ecriture Sainte, soit de Josèphe, soit des anciens livres des Juifs; mais au contraire, depuis la captivité on trouve d'abord un fils du grand Prêtre Jésus, nommé *Joachim*: quelques-uns donnent le même nom au frère d'Eliasib qu'ils placent dans cette dignité avant lui; le nom d'Eliasib lui-même, nommé aussi *Joasib*, est écrit *Eliasimus* dans quelques listes. Enfin dans la procession qui se fit pour la dédicace des murs de Jérusalem, après qu'ils eurent été rebâtis par Néhémie, on voit un Eliachim marcher à la tête des Prêtres vis-à-vis les chefs du peuple.

Ainsi le seul nom du grand Prêtre qui gouvernoit les Juifs au temps de Judith, en même temps qu'il empêche de placer cette histoire avant la captivité, puisque, dans cet intervalle, on n'en trouve aucun de ce nom, nous conduit au contraire à la placer après la captivité, puisqu'alors on a réellement des grands Prêtres qui l'ont porté.

Le cantique d'actions de grâces de Judith nous fournit encore une autre circonstance qui ne peut s'être rencontrée que sous l'empire des successeurs de Cyrus, & par conséquent après la captivité. Judith y réunit dans l'armée d'Holoferne, les Mèdes & les Perses avec les Assyriens. Or il est incontestable que depuis que les Mèdes eurent secoué le joug des Assyriens (car personne n'a encore proposé de porter plus haut l'histoire de Judith), ces nations ne se réunirent plus qu'après la ruine de Ninive & sous Cyrus & ses successeurs. On sait que l'empire de Déjocès fut borné aux seuls Mèdes qui l'avoient choisi pour leur Roi: son fils Phraorte, plus ambitieux, y joignit les Perses; & après eux, de proche en proche, tous les autres peuples de l'Asie, à l'exception

des Assyriens de Ninive. Il fut vaincu & tué en voulant subjuguier ces derniers; mais sa défaite ne rétablit pas leur puissance sur les Mèdes & les Perses: au contraire, ceux-ci continuèrent la guerre; & dès l'année suivante les Assyriens furent défaits, & leur capitale fut assiégée par le fils de Phraorte qui lui avoit succédé; bien loin, pour le dire en passant, que ce qui étoit arrivé à Phraorte ait laissé le loisir aux Assyriens de songer à faire des conquêtes au loin & à porter leurs armes victorieuses en Phénicie & en Egypte. Et comment pourroit-on supposer après tout que les Mèdes & les Perses, les ennemis les plus déclarés des Assyriens, eux que Cyaxare étoit dans ce moment occupé tout au moins à rassembler pour marcher contre Ninive, qui l'assiégèrent en effet cette même année, qui la prirent bien-tôt après & la détruisirent, aient pû néanmoins au même temps se trouver dans les camps & dans les armées des Assyriens, & en former les principaux corps?

Il me paroît donc que la réunion des Mèdes, des Perses & des Assyriens sous un même Empire, si disertement exprimée dans le cantique de Judith, exclut nécessairement cette histoire des temps antérieurs à la captivité où ces nations formoient des Empires distincts & même ennemis; & par une conséquence qui n'est pas moins claire, qu'elle la fixe aux temps postérieurs où réellement ces trois nations réunies, composoient, pour ainsi dire, le fond d'un seul & même Empire sous les successeurs de Cyrus.

A toutes ces circonstances, on doit joindre encore la plupart des traits qui concernent les mœurs & les usages des peuples, mœurs & usages qui sont ceux mêmes que l'histoire attribue aux Perses ou aux Juifs depuis Cyrus, & qu'on rencontreroit difficilement chez les anciens Assyriens, ou chez les Juifs avant la captivité. Ainsi ce que dit Holoferne de la manière dont sa nation en usoit avec les femmes, & ses excès dans le repas qu'il donne à Judith, se peuvent rapprocher de la passion outrée des Perses pour le sexe & pour le vin, laquelle a été observée par tous ceux qui ont décrit

décrit leurs mœurs. Le but de ce même repas où le Général Assyrien se proposoit de séduire le cœur de Judith placée au milieu de ses convives, & enfin de satisfaire sa passion, a quelque rapport à la coutume des Perses d'introduire leurs maîtresses dans leurs festins & d'y faire succéder les plaisirs de l'amour à ceux de la table. On peut comparer la distribution & les ornemens de la tente d'Holoferne avec ces tentes magnifiques, ou plutôt avec ces palais portatifs que leurs Princes & leurs Satrapes traînoient avec eux dans leurs expéditions militaires. Il est encore bien difficile de ne pas reconnoître les successeurs de Cyrus à cette formule singulière par laquelle le Nabuchodonosor de Judith, pour annoncer son dessein aux nations qu'il veut attaquer, leur envoie d'abord demander par ses hérauts, *la terre & l'eau*. On sait qu'on n'a dans l'histoire aucune trace de cette formule avant Cyrus, tandis que rien au contraire depuis Darius & Xerxès, n'est plus commun ni plus connu.

De même chez les Juifs on peut citer les exemples que fournit le livre de Judith de la réunion des restes des dix Tribus avec les deux tribus de Judas, de Siméon ou ceux de la confusion des établissemens des Juifs de toutes les tribus, hors des cantons assignés à chacune; d'où l'on peut conclure que cette réunion & cette confusion ayant été des suites de leur dispersion & de leur captivité, ces exemples caractérisent nécessairement un temps postérieur à cette captivité. On peut alléguer enfin l'usage que l'auteur sacré leur donne d'avoir dans les villes éloignées de Jérusalem, des lieux publics d'assemblées religieuses & de prières, usage qui paroît autant ignoré avant la captivité, qu'il est connu depuis le retour de Babylone.

Je sai que ces traits, pris & considérés séparément, seroient bien foibles, que même il seroit peut-être facile de supposer qu'ils ont pû avoir lieu avant la captivité; & je ne les rapporte pas non plus comme s'ils établissoient seuls, ou chacun en particulier, que l'histoire de Judith est postérieure à la captivité: mais aussi je ne crois pas qu'il soit possible de

contre-balancer ni d'éluder, par aucune supposition, le poids & les forces qu'ils acquièrent, soit par leur réunion & leur relation réciproque, soit par leur combinaison avec des circonstances caractérisées, telles que sont celles du gouvernement aristocratique des Juifs, du pontificat d'Eliachim ou de la réunion des Perses, des Mèdes & des Assyriens sous le même Empire; mais sur-tout avec les expressions si positives & si précises de l'auteur sacré, sur le retour d'une captivité dans laquelle les Juifs avoient été dépouillés de Jérusalem & de leur Temple.

Qu'est-il nécessaire d'appeler encore après cela au secours de l'opinion que je défends ici, l'autorité de tous les anciens écrivains Ecclésiastiques qui, partagés à la vérité pour la plupart sur la date particulière de cet événement, s'accordent tous unanimement en ce point, qu'elle est arrivée après la captivité? Jule Africain, Eusèbe, S.^t Jérôme, S.^t Augustin, Sulpice-Sévère, George le Syncelle, Bède en cherchant tous l'époque sous les successeurs de Cyrus, & non seulement aucun d'eux ne paroît soupçonner qu'elle soit arrivée auparavant; mais même il y en a qui disent que c'est par une espèce de tradition qu'on tient qu'elle est arrivée après la captivité. Mais si ces autorités ne sont pas nécessaires pour soutenir une opinion déjà établie d'ailleurs par tout ce que la narration de l'auteur sacré peut fournir de preuves & de raisonnemens, elles servent au moins à montrer que bien loin qu'on ait dû la regarder comme singulière ou paradoxale, on n'a pû l'abandonner & la combattre, sans s'élever contre le sentiment général & unanime de l'antiquité Ecclésiastique.

Au reste, entre les opinions différentes que les anciens ont proposées sur la date particulière de cette histoire, j'ai cru devoir préférer celle de Sulpice-Sévère. Autant qu'il est dangereux de s'écarter dans des points d'histoire & de chronologie, des sentimens qui ont été adoptés généralement, & comme de concert, par d'anciens écrivains qui ont été plus à portée de connoître ou d'approfondir ces points; autant est-il libre de choisir, entre plusieurs opinions que ces mêmes écrivains nous présentent, celles qui nous paroissent les

mieux fondées & les plus probables : & telle m'a paru celle que j'ai embrassée qui place l'histoire de Judith sous le règne d'Ochus. Pour justifier mon choix, j'avois à montrer que les circonstances de cette histoire se concilioient sans peine & sans violence avec celles de ce règne ; & c'est ce que j'ai déjà tâché d'exécuter dans la première partie de ce Mémoire, en liant l'histoire de Judith avec les évènements de ce règne auxquels je pense qu'elle peut avoir rapport : mais comme il y a quelques points qui peuvent avoir encore besoin d'éclaircissement, j'ai cru en devoir renvoyer ici la discussion.

I.

Je commence par la manière différente dont la version grecque & la latine comptent les années du roi d'Assyrie : en effet, l'année que la version latine compte pour la douzième année du règne de ce Prince, est dite la dix-septième dans la version grecque ; & de même où celle-ci compte la dix-huitième année, l'autre ne compte que la treizième. Il me semble que cette diversité ne peut mieux se lever qu'en disant que le règne dont il s'agit a eu deux époques, dont l'une remontoit cinq ans plus haut que l'autre ; c'est ce qui s'applique parfaitement au règne d'Ochus, puisque les auteurs variant sur la durée de son règne, il y a précisément une différence de cinq ans entre ceux qui lui donnent moins & ceux qui lui donnent plus, je veux dire entre ceux qui lui donnent vingt-six ans, comme Eusèbe, & ceux qui lui en donnent vingt-un, comme le canon de Ptolémée. Si donc l'on suit Eusèbe & le calcul de la version grecque, il faudra compter son règne de la quatrième année de la CIII.^e olympiade : si l'on préfère le calcul du canon & de la version latine, il ne faudra le dater que de la première année de la CVIII.^e olympiade. Au reste, en comptant les années de Nabuchodonosor, comme fait la version latine, j'ai tiré de la version grecque les six ans de durée que je donne à la guerre des Mèdes : en effet, dans cette version, la guerre dont il s'agit, commence en la douzième année du roi d'Assyrie, & n'est terminée qu'en la dix-septième ; ce qui donne six ans pour sa durée.

La guerre des Mèdes est l'objet de quelques difficultés : l'on a de la peine à admettre sous les successeurs de Cyrus, une guerre entre les Perses & les Mèdes ; d'ailleurs on voudroit en trouver une singulièrement & précisément sous Ochus. Mais je crois avoir suffisamment prouvé à cet égard, & cela par les témoignages d'auteurs contemporains, tels que sont Hérodote, Xénophon & Aristote, que les Mèdes avoient presque continuellement tramé des révoltes contre les successeurs de Cyrus ; qu'ainsi la supposition d'une guerre contre eux sous Ochus, n'avoit rien en elle-même qui ne fût probable & qui ne pût quadrer avec le reste de l'histoire de ces nations. Le peu de détail dans lequel les historiens profanes sont entrés sur les affaires d'orient, étrangères aux Grecs, pourroit bien dispenser de pousser plus loin les recherches sur ce point : cependant je crois avoir été assez heureux pour découvrir dans les anciens une guerre particulière d'Ochus avec les Mèdes. En effet Trogue Pompée & Diodore de Sicile nous apprennent que ce Prince fit la guerre aux Cadusiens, & les vainquit : or les Cadusiens faisoient partie des Mèdes. Voilà donc une guerre d'Ochus avec les Mèdes ; c'est déjà beaucoup : mais n'abandonnons point encore cette idée, & voyons s'il n'y auroit rien dans le livre de Judith qui s'appliquât plus particulièrement aux Cadusiens. L'auteur sacré désigne les chefs de la révolte, 1.^o par la situation de leur pays ; c'étoient ceux qui habitoient les montagnes (*οἱ κατοικοῦντες τὴν ὄρεινὴν*). 2.^o Par le nom d'enfans de Chilod ou Gélod (*Χιλόδ' ou Γελώδ'*) : or quant à la situation, c'est exactement celle des Cadusiens ; *la demeure des Cadusiens, dit Strabon, sont des montagnes ; & ailleurs, les Cadusiens habitent la plus grande partie des montagnes qui sont sur le bord de la mer Caspienne* (*Καδουσίων κατοικία τῶν ὀρειῶν*), & encore, (*τὸ πλεόν τῆς περὶ τὴν ὄρεινὴν ὠρελίας Καδύσιοι γέμονται*). Quant au nom de Chilod ou Gélod, c'est celui même des Cadusiens : ceux que les Grecs appellent Cadusiens, dit Pline, se nomment *Gelæ* ; d'autres disent & écrivent

Geloi (Γελῶι), & c'est le même nom qu'ils conservent encore aujourd'hui. Le rapport & la ressemblance de ces traits pourroient-ils être mieux caractérisés?

I I I.

J'ai cru pouvoir conjecturer que l'Arphaxad, roi des Mèdes, de Judith, étoit l'Arbacas qui gouvernoit la Médie au temps où Xénophon y passa avec les Grecs dans sa fameuse retraite. Je fonde cette conjecture sur l'identité de noms, sur celle des lieux, sur celle des temps. Quant aux noms, je ne crois pas qu'il soit possible de contester raisonnablement qu'Arbacas, dans le grec, soit le même nom qu'Arphaxad en langue Chaldéenne. L'identité des lieux ne peut souffrir le moindre doute, puisqu'ils sont tous deux placés en Médie : l'identité de temps fera-t-elle plus de difficulté ? A la vérité Arphaxad n'est nommé que dans une histoire arrivée quarante-deux ans après le temps où l'on trouve Arbacas pour la première fois, mais il y est nommé comme régnant en Médie depuis un très-long-temps, depuis un temps, dis-je, qui a suffi aux bâtimens les plus considérables & les plus vastes, & certainement ce temps peut remonter sans peine jusqu'à celui d'Arbacas. Objectera-t-on que l'un étoit roi des Mèdes, & que l'autre n'en étoit que Satrape ? Mais 1.^o cette objection seroit sans fondement, puisque Xénophon ne dit pas sous quel titre il commandoit en Médie ; & que parmi ceux qu'il nomme avec lui, il y en a qui avoient le titre de Roi, comme Mithradate, Syennéfis, Seuthès, &c. 2.^o Quand il ne seroit nommé que satrape de Médie dans l'historien Grec qui en parle dans un temps où il étoit encore soumis aux rois de Perse, seroit-il extraordinaire que l'auteur sacré, qui n'en parle que depuis sa révolte, lui eût donné le titre de Roi qu'il prit sans doute en se révoltant. 3.^o Enfin il est certain que l'Écriture donne souvent le nom de Rois à de simples Juges, à des Gouverneurs, à des Magistrats, comme le remarquent tous les commentateurs ; & il ne seroit pas difficile d'en citer plusieurs exemples.

Mais après tout, chacun peut prendre ou ôter ce qu'il

voudra de cette conjecture qui n'ajoute qu'une assez légère nuance de plus à la vrai-semblance de l'opinion que je défends.

I V.

Je passe à la guerre d'Ochus contre les Égyptiens, dans laquelle j'ai cru retrouver des vestiges assez frappans de l'expédition d'Holoferne en Syrie ; & voici d'abord exactement ce que les historiens profanes nous apprennent de la guerre dont il s'agit.

Ochus lassé des échecs que ses Généraux recevoient continuellement en Égypte, & ayant résolu d'y porter enfin la guerre lui-même en personne, mit sur pied une armée formidable & fit former en Phénicie des magasins de toutes sortes de provisions. Le rendez-vous général de ses troupes fut marqué à Acé. Cependant ses Satrapes & ses Généraux qui s'étoient portés dans ces cantons pour hâter ces préparatifs, traitèrent les Phéniciens avec tant d'insolence & d'orgueil, que ces peuples se révoltèrent, brûlèrent les magasins qu'on avoit déjà formés, se détirèrent de ceux qui les opprimoient, battirent les Satrapes de Cilicie & de Syrie, qui s'étoient avancés pour les réduire, & chassèrent toutes les troupes qui étoient dans leur pays. Mais Ochus s'étant mis en marche lui-même avec 330 mille hommes, & ayant pris Sidon par la trahison de Mentor qui y commandoit, eut bien-tôt ramené les Phéniciens à l'obéissance, & fut en état de pénétrer l'année suivante en Égypte, & de la conquérir.

La prise de Sidon, & par conséquent les premiers évènements de cette guerre, sont attachés par Eusèbe à l'année qu'il compte pour la dix-huitième d'Ochus, & qui répond, comme je l'ai déjà observé, à la treizième de ce même Prince, suivant le calcul du canon de Ptolémée. Or ce sont ces mêmes évènements qui m'ont paru avoir quelque rapport avec l'histoire de Judith, arrivée également en la dix-huitième année du roi d'Assyrie, suivant une manière de compter son règne, & en la treizième, suivant une autre.

I.^o L'entreprise d'Ochus étoit dirigée contre l'Égypte ;

l'Égypte étoit aussi au moins un des objets de l'expédition d'Holoferne.

2.° Ochus fit former en Syrie d'immenses magasins de blé & d'autres provisions; Holoferne y fit ramasser aussi tous les grains nécessaires à la subsistance de son armée.

3.° Les troupes d'Ochus avoient leur rendez-vous général auprès d'Acé: c'est aussi précisément aux environs de la même ville qu'Holoferne s'arrêta pour rassembler toute son armée.

4.° Rien ne ressemble mieux aux cruautés & à l'insolence d'Holoferne vis-à-vis des peuples de Phénicie, que les violences & l'orgueil des Satrapes & des Généraux du roi de Perse vis-à-vis les mêmes peuples.

5.° La révolte des Phéniciens & le massacre de ceux qui les avoient vexés, ne se retrouvent pas moins heureusement, soit dans la révolte des Juifs presque toujours compris par les auteurs profanes au nombre & sous le nom des Phéniciens, soit dans le massacre d'Holoferne & d'une grande partie de son armée.

Mais deux dernières circonstances sur-tout en se réunissant aux précédentes, sembleroient marquer les évènements dont il s'agit, au caractère d'une entière identité.

La première est qu'il est constant, dans l'expédition dont il s'agit, qu'un des généraux d'Ochus s'appeloit réellement Holoferne; la seconde est qu'on y retrouve aussi un Bagoas, ainsi qu'il y en a un avec Holoferne dans l'histoire de Judith. Je ne prétends assurer ni de l'un ni de l'autre comme une vérité incontestable, qu'ils sont les mêmes que ceux dont il est parlé dans cette histoire; mais après les autres rapports que je viens d'observer entre cette même histoire & la guerre d'Ochus en Égypte, je crois pouvoir au moins l'avancer comme une conjecture aussi probable qu'il en puisse être.

Je n'ai point dissimulé l'objection qu'on pouvoit me faire par rapport à Holoferne, fondée sur ce que celui qui vivoit sous Ochus, revint de l'expédition d'Égypte, & mourut dans sa patrie au rapport de ceux qui avoient fourni la généalogie à Diodore. J'y ai répondu, entre autres choses, que cette

observation qu'ils faisoient sur le retour d'Holoferne & sa mort dans la patrie, étoit si déplacée & si affectée sur-tout dans une digression qui sembleroit ne devoir rien contenir que d'essentiel, qu'elle devenoit suspecte; & on ne peut pas disconvenir au moins qu'elle ne soit singulière. Qu'en la faisant, l'intention du Généalogiste ait été de dépayser & de dissimuler la honte de la mort d'Holoferne, c'est une conjecture: qu'il ait eu en vûe de mieux expliquer de quelle manière la Couronne passa aux enfans de ce Prince, c'est une autre conjecture. Mais entre ces deux conjectures j'ai cru pouvoir choisir, & j'ai préféré d'autant plus volontiers la première à la seconde, que je ne vois pas ce que le retour d'Holoferne de l'expédition d'Égypte, & sa mort dans la patrie ont de connexité ou de relation avec la succession de ses enfans à la Couronne de son frère; puisque, soit qu'il fût revenu ou non de cette expédition, & quelque part qu'il fût mort, il a pû laisser des enfans, & ces enfans ont pû succéder à une Couronne qui leur étoit dévolue par la mort de leur oncle sans enfans mâles. J'ajouterai encore que la narration même de Diodore de Sicile suffiroit peut-être seule pour donner lieu de conjecturer qu'Holoferne étoit mort dans l'expédition d'Égypte. En effet, dans la généalogie des rois de Cappadoce, l'historien grec nous apprend disertement, comme on voit, que ce Prince y avoit fait la guerre avec Ochus, & qu'il y avoit rempli les emplois les plus sublimes & les plus illustres (*τάς ἐπιφανέτατας τάξεις*). Or dans l'histoire de cette même expédition, d'un côté, il raconte que plusieurs des Satrapes & des Généraux d'Ochus qu'il ne nomme pas, périrent dans la première campagne: d'un autre côté, nommant les principaux chefs qui commandoient les détachemens des troupes d'Ochus pendant la seconde année, tels que Rosace, Aristazane, Bagoas, Mentor le Rhodien, Lacratès, Nicotrate, il n'y parle point d'Holoferne qui auroit dû cependant y tenir un rang si distingué. Il y a donc apparence qu'il n'y étoit plus, & conséquemment qu'il étoit un de ceux qui étoient périés l'année précédente, bien loin qu'il ait

ait survécu à cette expédition; & qu'après en être revenu, il soit mort dans sa patrie comblé d'honneurs & de gloire par Ochus. C'est là, dis-je, une conjecture que l'on pourroit tirer de la seule narration de Diodore de Sicile, & qui peut bien jeter de nouveaux soupçons sur la généalogie des rois de Cappadoce, en même temps qu'elle ajoute encore un degré de probabilité à l'identité de l'Holoferne d'Ochus avec celui de Judith.

Pour ce qui est de Bagoas, je sai que ce nom a été commun à plusieurs Eunuques, que même un poète s'en est servi pour désigner en général un Eunuque; mais ce n'en est pas moins un nom propre, comme Davus & Syrus ne sont pas moins des noms propres pour avoir été communs à plusieurs esclaves & avoir même servi quelquefois à désigner un esclave en général. Il est certainement employé comme nom propre dans le livre de Judith, où il est même joint à la qualité d'Eunuque, comme nous dirions l'eunuque Bagoas. Il est de même employé comme nom propre à l'égard du favori d'Ochus, soit par Diodore, soit par Strabon & Plutarque, ou par les autres qui en ont parlé. Le passage de Pline où ce nom se trouve, étant pris en entier, serviroit à prouver que c'est un nom propre, plutôt qu'à établir que c'est un nom appellatif; puisque cet auteur ne dit pas simplement que Bagoas est le nom que les Babyloniens donnent aux Eunuques, mais celui qu'ils donnent à des Eunuques qui avoient régné chez eux. En effet toute la suite du texte de Pline, & l'endroit même d'où il a tiré ce qu'il dit, qui se retrouve dans Théophraste, prouvent que Bagoas doit être pris comme nom propre, *on ne trouve, dit-il, cette plante que dans le seul jardin de Bagoas à Babylone.* La chose est encore plus claire dans Théophraste qui s'exprime ainsi: *cette plante ne se trouve que dans le seul jardin de Bagoas l'ancien à Babylone, Βαγῶς τῷ παλαιῷ.*

Si Bagæus ou Bagaïos est le même nom que Bagoas, il se trouvera encore employé comme nom propre dans Hérodote qui appelle ainsi le fils d'Artonte au commencement

du règne de Darius, & le père de Mardonte qui fut tué en Grèce sous le nom de Xerxès: l'on pourroit même inférer de ce dernier exemple, que ce nom n'annonceroit pas toujours un Eunuque.

Au reste, on ne trouve dans l'histoire aucun Eunuque du nom de Bagoas avant celui qui se rendit si fameux sous Ochus; & c'est sans doute pourquoi il est appelé l'ancien, *ὁ παλαιός*, par Théophraste: encore ne le rencontre-t-on sous ce Prince qu'en la deuxième année de l'expédition d'Égypte, c'est-à-dire en l'année d'après celle de la mort d'Holoferne, en sorte qu'il y a lieu de croire que cette année a été aussi la première de son élévation dans la cour des rois de Perse. Et en effet la différence que l'on voudroit mettre entre nos deux Bagoas sur le fondement des dignités éminentes auxquelles parvint le Bagoas d'Ochus, tandis que l'autre n'étoit, dit-on, qu'un simple esclave d'Holoferne; cette différence, dis-je, n'est pas aussi grande qu'on la représente. Le Bagoas d'Ochus ne fut lui-même qu'un esclave dans son origine, Eunuque de profession, dit Diodore de Sicile; qui s'éleva par son courage aux premières places de l'Empire. Notre Bagoas n'étoit à la vérité qu'un esclave d'Holoferne; mais c'étoit l'esclave chef de toute sa maison, qui avoit l'intendance générale de tout ce qui lui appartenoit (*ὅς ἦν ἐφ' ὅλης οἰκῆς ὑπὲρ πάντων τῶν αὐτοῦ*). Or il ne répugne nullement, ce me semble, qu'un tel homme, après la mort d'Holoferne, ait passé au service d'Ochus, ait gagné sa confiance, soit parvenu auprès de lui au même poste qu'il avoit auprès de son premier Maître; rien ne répugne, dis-je, que comme il pouvoit être déjà connu pour son courage & son habileté dans la guerre, Ochus se soit hâté de l'attacher à son service, lui ait donné de l'emploi dans son armée & lui ait même confié le commandement de quelque détachement de ses troupes, tel que celui qu'il avoit la seconde année de cette guerre.



RECHERCHES

Sur l'origine des mystères célébrés à Eleusis, en l'honneur de Cérès, sur quelques circonstances de cette fête, & sur les principaux Ministres chargés d'y présider.

Par M. DE BOUGAINVILLE.

RIEN n'est plus fameux dans l'antiquité grecque que les mystères qui se célébroient en l'honneur de Cérès, à Eleusis, petit bourg peu éloigné d'Athènes : l'origine s'en perd dans les temps les plus reculés. Cette fête, particulière d'abord aux habitans de l'Attique, devint dans la suite commune à tous les Grecs, & fut enfin regardée comme la plus grande & la plus auguste des fêtes du paganisme. Quoiqu'il y eût d'autres mystères consacrés à plusieurs Divinités, comme il paroît par un nombre infini de passages & d'inscriptions, ceux de Cérès Eleusine portoient le nom de *Mystères* par excellence. Son Temple étoit un des plus riches de la Grèce; les payens zélés accouroient de toutes parts s'y faire initier comme dans le sanctuaire de leur Religion. Les guerres les plus sanglantes avoient toujours respecté le territoire d'Eleusis; & la célébration des mystères ne fut interrompue qu'une seule fois: ce fut à l'occasion de la ruine de Thèbes. Xerxès, l'ennemi déclaré des dieux de la Grèce & le destructeur de leurs temples, épargna celui de Cérès. Lacédémone & Thèbes, Philippe, Alexandre; enfin tous les ennemis d'Athènes, si l'on en excepte le père de Persée, eurent toujours la même vénération pour cette Déesse & pour son culte. Les Grecs étoient persuadés qu'elle avoit combattu pour eux à Salamine: ils attribuoient au voisinage de deux de ses Temples, les victoires de Mycale & de Platée; en un mot on trouve

6 Août
1748.

*Aristid. in
Eleusin.*

*Plutarch. in
Alexand.*

*Tit. Liv.
XXXI, 25.*

*Herodot. VIII,
65, IX, 100.*

par-tout des traces du respect excessif que les anciens ont témoigné de tout temps pour ce culte, dont le fond nous est cependant peu connu.

Plusieurs Modernes ont écrit sur les mystères d'Eleusis: Meursius entre autres, a composé sur cette matière un livre exprès, dans lequel il a recueilli tout ce qu'on trouve éparé à ce sujet dans les auteurs & les monumens: aussi mon but n'est-il pas d'entrer ici dans le détail circonstancié de toutes les cérémonies de cette fête, qui duroit neuf jours avec l'appareil le plus magnifique & le plus imposant. Ce seroit répéter ce qu'a fait Meursius auquel je me contente de renvoyer pour les descriptions. Je me propose seulement de traiter quelques points qui m'ont paru mériter des éclaircissémens, & sur lesquels j'ai cru pouvoir présenter des vûes nouvelles.

ARTICLE I. Je commence par ce qui concerne l'établissement du culte de Cérés à Eleusis: c'est un point sur lequel les anciens sont très-partagés.

Si l'on en croit Héfyehius, Suidas & le scholiaste de Sophocle, il en faut reconnoître pour auteur un certain Eumolpe, originaire de Thrace, & dont les descendans établis à Athènes (a), ont été, pendant une longue suite de siècles en possession de présider à ces mystères, & d'initier les candidats. Le Scholiaste ajoute que cet Eumolpe étoit fils du poète Musée, petit-fils d'Antiphème & arrière petit-fils d'un autre Eumolpe.

*Schol. Sophoc.
in Œdip. Colon.*

Le scholiaste d'Euripide, dans son *Alceste*, prétend qu'Orphée fut l'instituteur des mystères d'Eleusis; mais cette opinion n'est pas soutenable: on convient que le personnage historique connu sous le nom d'Orphée, étoit contemporain des Argonautes, & vivoit dans la génération qui précède la guerre de Troie; or l'institution des mystères précède le voyage à Colchos de plusieurs générations.

(a) Εὐμολπίδαι, ἕως οἱ ἀπὸ Εὐμολπῆς ἐκαλεῖντο τὴν πρώτην ἱεροφαντίαν. *Eumolpidae, sic appellabantur posterī Eumolpi, qui primus fuit hierophanta.* Hefychius.

Eumolpus, à quo gens fuit Eumolpidarum, & ducitur clarum apud Cecropios nomen, & qui postea sternerunt hierophantæ. Arnob. l. v.

Les Athéniens qui se qualifioient d'inventeurs de l'Agriculture, rapportoient l'origine de ce culte à Cérès elle-même. Cette Déesse, suivant Apollodore, ayant appris que Pluton étoit le ravisseur de sa fille, quitta le Ciel, outrée contre Jupiter qu'elle soupçonnoit d'être complice de l'enlèvement. Sous la figure & sous l'habit d'une simple mortelle, elle vint à la maison de Céléus, roi d'Eleusis : ce Prince sans doute aussi pauvre, mais aussi religieux que l'Evangre de l'Enéide, lui donna l'hospitalité. Cérès l'en récompensa par le soin qu'elle prit d'élever Triptolème son fils, & de lui apprendre à cultiver la terre. Les Eleusiniens élevèrent des autels à leur bienfaitrice : elle agréa leur hommage, régla les cérémonies de son culte, & chargea quatre d'entre eux d'y présider. Pausanias cite le fragment d'un hymne très-ancien en l'honneur de Cérès, où sont conservés leurs noms : ce sont Triptolème, Eumolpe, Céléus & Dioclès. Rien n'étoit mieux établi dans Athènes que cette tradition presque aussi ancienne que la ville même. Outre le merveilleux qui, pour le peuple est une raison de croire, elle étoit confirmée par le culte de Triptolème qui avoit une Chapelle héroïque à Eleusis, en qualité d'inventeur de l'Agriculture. D'ailleurs toutes les cérémonies observées dans cette fête étoient une imitation de ce qu'avoit fait Cérès dans la recherche de sa fille ; nous l'apprenons des premiers apologistes (b) Chrétiens. Les campagnes d'Eleusis étoient semées de monumens de cette histoire prétendue. On y voyoit une pierre sur laquelle Cérès s'étoit assise accablée de douleur (c), & qu'on nommoit la pierre triste. Callimaque, dans un hymne à cette Déesse, parle du

Isocrat. in Pa-
negy.
Aristid. Eleusn.
Apollod. Bi-
bliot. l. 1.

Ovid. Fast. l.
IV.

Paus. l. II,
c. 14.

Pausan. l. I,
c. 38.
August. de
Civit. Dei. lib.
VII, c. 20.

(b) *Eleusinia illa mysteria & sacrorum reconditi ritus, cujus memoriam continent ? Nonne illius erroris, quo in filiae conquestione Ceres fessa, oras ut venit ad Atticas, triticeas attulit fruges ? Arnob. l. V.*

Ceres facibus accensis, & serpente circumdata, errore subreptam & corruptam liberam, anxia & sollicita vestigat : hæc sunt Eleusinia. Minutius in Octavio.

(c) *Hic primum sedit gelido mæstissima saxo ;*

Illud Cecropidæ nunc quoque triste vocant.

Ovid. Fast. l. IV, v. 503.

*Mém. de l'A-
cad. tom. IV,
p. 648.*

puits près duquel elle se reposa. En un mot, tout sembloit annoncer que cette fête étoit née dans l'Attique: les Athéniens en consacroient par-tout le souvenir; & les bas-reliefs du tombeau découvert le siècle passé dans les ruines d'Athènes, sont une preuve incontestable que la croyance du voyage de Cérès étoit fortement établie dans l'esprit du peuple.

Cependant quelque générale que fût cette opinion, elle n'en étoit pas mieux fondée: je ne la rapporte que parce qu'elle rend raison de la continuation du sacerdoce de Cérès dans la famille des Eumolpides, & du respect que la Grèce avoit pour eux.

*Diod. Sicul.
Bibl. Hist. l. v.*

C'est dans l'histoire qu'il faut chercher la source d'un pareil établissement. Consultons Diodore de Sicile: il en fait auteur Erechthée, ou Erechthonius, quatrième roi d'Athènes, qui, venu d'Egypte avec une flotte chargée de blé, délivra l'Attique d'une famine alors universelle; & qui placé sur le trône par la reconnoissance des habitans, leur enseigna le culte de Cérès.

*Herodot. l. II,
c. 59.*

Tout semble favoriser cette opinion. En effet, la plupart des cérémonies & des objets mêmes de la religion Grecque tiroient leur origine d'Egypte. Les mystères de Cérès, suivant Lactance, étoient presque semblables à ceux d'Isis; la Cérès Attique est la même divinité que l'Isis Egyptienne: Hérodote le dit, & nous devons en croire un Grec instruit par les prêtres d'Egypte. Enfin le sacerdoce de cette Déesse héréditaire dans une seule famille, contre l'usage des villes Grecques, est un dernier trait de ressemblance avec les sacerdoces Egyptiens.

De plus, ce récit de Diodore ne renferme rien que de très-conforme à l'histoire. Les premiers habitans de la Grèce, aussi sauvages que ceux du Canada, vivoient dispersés dans les bois: sans connoissances, sans arts, sans loix, ils se nourrissoient de gland & des herbes que produit la terre inculte. Les Colonies étrangères les tirèrent insensiblement de cette barbarie: elles adoucirent leurs mœurs en se mêlant avec eux; elles les instruisirent, les rassemblèrent, en formèrent des

sociétés. L'Attique en particulier est un pays sec, qui n'est bon que pour l'olivier. Cécrops, en s'y établissant à la tête d'une troupe d'Égyptiens, y porta du blé; mais découragé par l'inspection du terrain, il n'essaya pas d'en semer: il le tiroit de l'Égypte, avec laquelle les besoins de sa Colonie l'obligeoient d'entretenir un commerce étroit. Erecthée, conducteur de la seconde, s'étant aussi fixé dans l'Attique, voulut mettre les Athéniens en état de ne plus recourir aux étrangers; il fit défricher une partie du terrain, & jugeant les campagnes d'Eleusis plus propres au labourage que les autres, il y sema du blé: les Égyptiens qu'il amenoit, mêlés avec les habitants, leur apprirent à le cultiver. C'est ainsi que la religion Égyptienne passa dans la Grèce avec l'agriculture.

*Isaac Tretzès,
in Hesiod.*

Cette explication, si contraire à la prétention des Athéniens, en la détruisant, laisse entrevoir le rapport de la tradition populaire avec la véritable origine. Qui ne reconnoît des traces visibles de cette histoire, dans ce que les Athéniens publioient du voyage de Cérès? La recherche que fit cette Déesse de sa fille enlevée par Pluton, la mort d'Iacchus, en un mot tous les traits de cette fable offrent, avec la seule différence des noms, la fable d'Isis & d'Osiris, le meurtre de ce dernier & d'Horus par Typhon, & tout ce que fit Isis désolée pour retrouver le corps de son mari: fictions qui cachoient aux yeux du peuple, sous les noms de personnages prétendus, les principaux dogmes de la théogonie Égyptienne & les mystères d'une métaphysique sublime, connue des seuls prêtres & de ceux qu'ils daignoient en instruire, ignorée dans la suite de la plupart des prêtres mêmes, & dont les différentes branches, ou les diverses explications ont produit les systèmes de Pythagore, de Platon, d'Aristote & des Philosophes les plus célèbres de l'antiquité.

*Plutarc. in
Isi & Osiri.*

Isis & les autres personnages de cette fable, en changeant de séjour perdirent leur ancien nom; & toutes les idées des peuples de l'Attique s'étant tournées du côté de la culture des terres, on leur chercha des explications relatives à cet art utile. Les aventures allégoriques d'Osiris & de Typhon

furent oubliées; & la fiction de Proserpine, habitante des enfers pendant six mois & compagne de sa mère pendant les six autres, ayant une espèce de ressemblance avec le blé caché une partie de l'année dans la terre, dont il fait l'ornement & la richesse dans l'autre saison, fut insensiblement adoptée, avec toutes les circonstances dont il plut aux Prêtres & aux Poètes de la revêtir. Les Poètes, qu'on regarde comme les seuls théologiens du paganisme, mais qui n'étoient en effet que les théologiens du peuple, firent bien-tôt disparaître Erecthée & la colonie Égyptienne. Une Déesse honorant l'Attique de sa présence, parut infiniment plus propre à relever la gloire des Athéniens, dont l'orgueil superstitieux ne se rendoit pas difficile sur ce qui le flattoit.

Isis arrivée dans l'Attique avec le blé, dut conséquemment y recevoir le titre de Déesse de l'agriculture; comme elle y avoit, quelques générations auparavant, acquis le nom de Minerve, déesse de l'olivier, parce que Cécrops, venu de Saïs à Athènes, y avoit le premier cultivé cet arbre. De-là vient l'opinion commune que la fête d'Eleusis doit sa naissance à l'invention de l'agriculture: opinion fautive, mais dont on découvre aisément la source dans la méprise des auteurs qui ont fait dépendre l'un de l'autre deux établissemens d'une égale ancienneté.

Celui du labourage poliya par degrés les anciens habitans de l'Attique. La société se forma; les loix naquirent avec la société, dont elles sont les liens & les garans. De-là Cérés fut regardée comme la législatrice d'Athènes & honorée sous ce nom, tant dans la fête dont il s'agit ici, que dans celle des Thesmophories. Ainsi nous ne devons pas être étonnés de voir presque tous les auteurs rapporter à la même Divinité l'agriculture & les loix. Ces deux objets n'étoient point séparés dans l'idée des hommes, parce qu'en effet la main qui leur apporta le blé les retira de leurs forêts. *De tous les présens* *Cicér. de legib. l. ii.* *qu'Athènes a faits à l'Univers, dit en substance Cicéron, il n'en est point de plus grand que ces mystères augustes qui ont civilisé les hommes.... C'est à vous Cérés & Proserpine, dit-il ailleurs,*

ailleurs, que nous devons, avec une nourriture plus douce, tous les avantages que donnent les Loix. Triptolème, regardé comme l'inventeur de l'agriculture, passoit en même temps pour le premier législateur de l'Attique. On conservoit même dans le temple d'Eleusis trois de ses loix, que Xénocrate, cité par Porphyre, rapporte, & dont la dernière est une défense expresse de faire aucun mal aux animaux. Voici, si je ne me trompe, à quoi tout cela se réduit. Le culte d'Isis, l'agriculture & les loix qui ont policé les sauvages de l'Attique ont la même origine, sont également dûs aux Égyptiens, adorateurs de cette Déesse, habiles dans la culture des terres, depuis long-temps gouvernés par des loix; & qui se mêlant avec les originaires du pays, leur apprirent tout ce qu'ils savoient. Tel est l'historique de cette fable. En effet, outre que le labourage a dû nécessairement obliger à fixer par des loix le partage des terres, cette loi de Triptolème, que je viens de rapporter, ressemble trop à celle qui défendoit en Égypte de tuer les animaux, & qui condamnoit même à mort leur meurtrier volontaire, pour ne lui pas donner une origine Égyptienne.

Cicér. Verri.
na V.^a

Herodot. l. II.
c. 65.

Ce n'est pas que je prétende que le culte d'Isis se soit conservé sans altération dans les mystères de Cérès Eleusine. La poésie, la superstition, les fausses explications données aux cérémonies, l'envie de les rendre plus augustes, en ont augmenté la pompe, en y mêlant plusieurs choses étrangères. Mais ces changemens, qui n'ont rien de surprenant, ne doivent pas nous empêcher d'en chercher en Égypte la véritable origine; aussi-bien que celle de Célée, de Triptolème & d'Eumolpe.

Il y avoit deux sortes de mystères, les grands célébrés à Eleusis en l'honneur de Cérès dans le mois attique *Broedromion*, & les petits consacrés particulièrement à Proserpine: on célébroit ceux-ci près d'Athènes sur les bords de l'Ilissus, dans le mois *Anthesphorion*. Nous venons de développer l'origine des premiers; celle des seconds est moins ancienne. Quelques auteurs soutiennent qu'ils furent établis en faveur

ART. II.

Schol. Homeri,
Iliad. VIII.
Schol. Aristoph.
ad Plutum.

d'Hercule. Je n'examine point ici la vérité de cette opinion ; quoi qu'il en soit, il paroît constant qu'ils furent institués pour les étrangers, exclus dans les premiers temps de la participation aux mystères d'Eleusis, réservée pour lors aux seuls Citoyens. Cette grace ne s'accordoit même que rarement : il falloit que le vice de la naissance fût couvert par un mérite éclatant. On compte, parmi ceux qui la reçurent, Castor & Pollux, Esculape, Hippocrate & le scythe Anacharsis.

*Plut. in Theseo.
Philost. in
Apollon. l. IV.
Lucian. in
Anach.*

*Herod. l. VIII,
c. 65.*

*Lyfias, in
Andocid.*

*Cicer. de Nat.
Deor. lib. I, c.
42.*

Mais dans la suite l'entrée aux grands mystères fut indifféremment accordée à tous les Grecs ; bien-tôt après les Romains vainqueurs de la Grèce, y furent admis : enfin le temple d'Eleusis s'ouvrit à tous les peuples. *Je ne parle point*, dit Cicéron, *de la fête d'Eleusis, de cette fête auguste à laquelle les habitans des régions les plus lointaines viennent se faire initier.* Ce passage me paroît décisif : car je crois qu'il faut en prendre les termes dans leur plus grande généralité ; quoique Meursius, qui ne fait aucune distinction des temps, par un défaut ordinaire aux compilateurs & trop commun dans les ouvrages, applique ces termes au seul Anacharsis. Est-il naturel de penser qu'une faveur particulière accordée dans l'origine à la réputation d'un seul homme, ait pû tirer une pareille hyperbole de la plume de Cicéron ? Il est vrai qu'Apollodore contredit l'Orateur romain, & qu'Isocrate, dans son panégyrique d'Athènes, assure que les ministres de Cérès, en haine des Perses & des Mèdes, prononçoient l'exclusion pour tous les Barbares. Mais ce qui pouvoit être vrai de leur temps, avoit cessé de l'être lorsque la domination romaine embrassant l'Univers eut fait cesser ces odieuses distinctions, & réuni tous les peuples par le titre commun de sujets de Rome. J'avoue que Lucien qui vivoit sous le règne de Commode, rapporte dans la vie de Démonax son contemporain, que ce Philosophe ayant entendu la formule qui précédoit la célébration des mystères, demanda publiquement aux Athéniens pourquoi ils excluoiient les Barbares, tandis que l'instituteur de cette fête, Eumolpe, étoit Barbare, originaire de Thrace. Mais ce passage approfondi ne conclut

rien, parce qu'on pouvoit avoir conservé la formule, quoique l'usage qu'elle annonçoit fût aboli : rien n'empêche une supposition dont nous voyons tous les jours des exemples, & sans laquelle il est impossible d'expliquer un endroit du discours d'Aristide sur Eleusis, où ce rhéteur demande s'il est un seul Grec, *un seul Barbare* assez ignorant, assez impie pour ne pas regarder Eleusis comme le Temple commun de l'Univers. Eût-il été commun, si les étrangers eussent continué d'en être exclus? Je ne m'arrête pas à réfuter la seconde partie du passage de Lucien qui donne à Eumolpe (d) une origine barbare : c'étoit une des traditions reçues; & dans la circonstance, il étoit naturel que Démonax l'adoptât, parce qu'elle favorisoit son objection.

Quoique les petits mystères eussent été, dans l'origine, institués en faveur des étrangers, ils avoient encore une autre destination : ils préparoient aux grands mystères dont ils étoient l'image, comme le sommeil l'est de la mort, suivant l'expression d'Euripide. On ne les employa plus même qu'à ce dernier usage depuis que les premiers furent devenus accessibles à toutes les nations. Ils étoient précédés de vœux, de sacrifices, de purifications & d'abstinences de toute espèce. *Arrian. in Epict. l. III. c. 21.* Après ces préliminaires les Candidats étoient admis, c'est-à-dire, selon Clément d'Alexandrie, qu'on leur faisoit entrevoir de loin les cérémonies auxquelles ils se destinoient, & qu'on *Clem. Strom. l. V & VII.*

(d) Outre que tout ce que nous avons dit sur l'origine des mystères de Cérès fait voir la fausseté de cette tradition, il ne seroit pas même vrai qu'Eumolpe fût barbare, en le supposant, avec Démonax, originaire de Thrace. Car il faut distinguer la Thrace des temps héroïques de celle des siècles postérieurs. Thucydide dit formellement, dans le livre II de son histoire, chap. 29, que le Térée, qui épousa Procné fille de Pandion roi d'Athènes, n'étoit pas roi de la Thrace voisine du Strymon, mais d'un canton de la Phocide situé

dans la partie orientale du Parnasse. Ce canton est celui dans lequel étoit la ville de *Daulia*, dont les habitans portoient le nom de Thraces, suivant cet auteur. Le voisinage de cette ville & de l'Attique rend probable ce que l'ancienne histoire rapporte de l'alliance contractée entre ces deux Princes. Cette remarque de Thucydide répand un grand jour sur la partie de l'histoire héroïque qui concerne les Thraces, & délivre ces narrations des absurdités dont elles se trouvoient remplies, en les prenant pour ceux de la Thrace arrosée par le Strymon.

Plut. in Demetrio.

Tertul. adv. Valent. c. 1.

Schol. Aristoph. ranis.

Cicer. de legib. l. II, c. 14.

Strab. l. IX.

Schol. Lycophr.

Pausan. l. VIII.

Dion Chrysost. Orat. XII.

Tertullian. adv. Valent. Liban. declam. XVI.

jetoit dans leur esprit les semences de cette doctrine, en leur donnant des connoissances générales, en sorte qu'ils n'avoient presque rien à apprendre quand on les introduisoit dans le temple d'Eleusis; il ne leur restoit plus alors que l'autopsie ou la contemplation. L'intervalle étoit au moins d'une année, selon Plutarque qui rapporte comme un fait jusque-là sans exemple, la liberté que prit Démétrius Poliorcète de se faire initier à la fois aux petits & aux grands mystères: c'étoit traiter avec la Déesse en conquérant; la conduite de ce Prince répondoit à son surnom. Tertullien fait l'espace de cinq ans: peut-être étoit-ce l'ordinaire, & celui d'une année n'étoit-il que pour les citoyens & pour ceux qu'on vouloit favoriser. Pendant cet intervalle plus ou moins long, ils portoient le nom de *Novices*: ce temps expiré, on les admettoit aux grands mystères, ils devenoient *E'poptes* ou *E'phores*, c'est-à-dire contemplateurs.

Les anciens aspiroient à ce dernier état comme à celui de la perfection. La cérémonie se faisoit pendant la nuit. Ceux qu'on devoit initier s'assembloient près du temple, dans une enceinte assez vaste pour contenir un peuple nombreux. Ils portoient des couronnes de myrthe & se lavoient les mains à l'entrée du portique. Après divers préparatifs on les instruisoit de ce qui avoit rapport aux mystères; le principal ministre de la Déesse leur faisoit diverses interrogations auxquelles ils répondoient par une formule que rapportent (e) Arnobe & Clément d'Alexandrie. Après cette réponse, on les faisoit passer rapidement par des alternatives continuelles de lumière & de ténèbres: ils apercevoient une multitude confuse d'objets divers; plusieurs voix se faisoient entendre: enfin on terminoit la cérémonie en exposant à leurs yeux l'objet de leur attente, & ils se retiroient après des acclamations qu'Hésychius nous a conservées.

(e) Τὸ σύνθημα Ἐλευσινίων μυστηρίων Ἐνίστυσα, ἔπιον πὺν κυκεῶνα, ἔλαβον ἐκ κίσης, ἐργασάμενος ἀπεθέρην εἰς καλάθον, καὶ ἐκ καλάθου εἰς κίσην. *Tessera Eleusiniorum mysteriorum. Jejunavi,*

bibi cyceonem, accepi à cistâ, operatus, deposui in calathum & à calathō in cistam. Clemens pro-treptico.

Les initiés ne quittoient jamais la robe dans laquelle ils avoient reçu cet honneur, à moins qu'elle ne fût usée de vieillesse: alors ils la consacroient à Cérès & à Proserpine. C'est de cet usage que plaisante Aristophane dans la première scène du quatrième acte de son *Plutus*.

Quatre ministres présidoient à cette fête. Le premier d'entre eux toujours choisi dans la famille des Eumolpides, portoit le nom d'*Hiérophante*. Sa principale fonction étoit d'initier aux mystères (c'est ce que signifie proprement le titre de sa dignité), & de marcher à la tête des initiés dans l'espèce de procession solennelle qui suivoit cette cérémonie. Il représentoit le Créateur de l'Univers, le *Demiourgue*, *Δημιουργός*, dont il est si souvent & si magnifiquement parlé dans les ouvrages des mystiques Platoniciens. Son front étoit ceint du diadème, & sa chevelure avoit la forme d'une couronne. Un passage d'Arrien nous donne lieu de croire que ce pontife souverain d'Eleusis devoit avoir un âge & une voix convenables. *Vous n'avez*, dit-il à Épictète en lui reprochant d'avoir fait le personnage de ce ministre de Cérès, *vous n'avez ni l'habit d'un Hiérophante, ni sa chevelure, ni son diadème, vous n'avez pas même son âge ou sa voix*. Philostate remarque que l'hiérophante Apollonius n'avoit pas la voix si belle qu'Héraclide, Logimus & plusieurs autres de ses prédécesseurs. On observoit donc cette particularité; le souvenir s'en conservoit par une sorte de tradition parmi les initiés: il étoit naturel en effet qu'on attendît une voix grave & sonore, un ton majestueux de la part d'un homme qui parloit au nom de la Divinité même. Une belle voix est un avantage sûr de frapper le peuple dans bien des circonstances; mais sur-tout dans des cérémonies religieuses du genre de celle-ci, où le silence & l'obscurité de la nuit, où ce mélange de voix peu distinctes, ce passage rapide des ténèbres à la lumière, tout contribuoit à jeter une horreur respectueuse dans les esprits. Cependant je n'assurerois pas que cette qualité fût une condition exigée rigoureusement; je croirois même le contraire.

ART. III.

*Hesychius.**Diog. Laert. in Chrysipp. lib. VII, c. 196.**Euseb. præpar. Evang.**Arrian. in Epict. lib. III, c. 21.**Philost. Vit. Sophist. lib. II, n.º 20.*

Nous avons dit que ce sacerdoce étoit héréditaire; ajoutons qu'il étoit perpétuel, & que l'hiérophante ne pouvoit se marier. Il étoit astreint au célibat le plus exact, & forcé même de se mettre hors d'état d'y donner atteinte; ce qu'il faisoit en se frottant avec de la cigue, suivant l'ancien interprète de Perse, ou même en buvant de cette liqueur, si l'on en croit (f) S.^t Jérôme. Une telle loi scrupuleusement observée doit rendre la durée du sacerdoce dans la famille d'Eumolpe, bien surprenante, du moins au premier coup d'œil. On peut s'étonner que cet arbre qui produisoit tant de branches stériles, ait subsisté pendant un si grand nombre de siècles; & les gens dévots à Cérès attribuoient sans doute cette espèce de merveille à la protection particulière de la Déesse. Cependant la merveille n'est pas si grande, les Hiérophantes ne pouvoient pas se marier, mais ils pouvoient apparemment l'avoir été avant leur élection, & selon toute apparence encore, on ne les choisissoit pas à la fleur de leur âge.

*Eumap. in
Maxim.*

Au reste, la famille des Eumolpides tenoit un rang distingué dans Athènes, comme dépositaire de ce que la République avoit de plus sacré. Cette place étoit incompatible avec toute autre fonction religieuse.

Après cette dignité, les deux plus considérables étoient celle du *Lampadophore* ou *Porte-flambeau*, *Δαδῆχος* & de l'*Hiérocéryce* ou *Héraut sacré*. Elles étoient l'une & l'autre attachées à la même famille, comme je le dirai bien-tôt après avoir détaillé les fonctions particulières à chacune.

*Suidas, in voce
Δαδῆχος.*

Le *Dadouque* ou chef des Lampadophores, portoit le flambeau sacré. C'est à lui qu'appartenoit le soin de purifier les adeptes avant l'initiation; cérémonie dont un des préliminaires étoit de couvrir le sol du Temple avec la peau des victimes immolées à Jupiter: on craignoit que sans cette précaution le Temple ne fût profané par les pas de quelque assistant souillé de crimes, s'il s'en trouvoit quelqu'un dans

(f) *Hierophantas Atheniensium, usque hodie, cicuta sorbitione castrari, & postquam in pontificatum fuerint electi, viros esse desinere. Hieronym. in Jovin. l. i.*

le nombre. Le *Dadouque* marchoit à la tête de tous les Lampadophores, la cinquième nuit de la fête solennelle; cette nuit étoit consacrée à la représentation des courses de Cérès errante par toute la terre avec un flambeau allumé dans les feux de l'Etna. Le lendemain les fonctions de ce Ministre étoient les mêmes dans le transport pompeux d'Iacchus à Eleusis. On en voit un exemple dans les bas reliefs de la base, sur laquelle étoit autrefois la statue de Cérès découverte dans les ruines du temple d'Eleusis, & décrite par Spon & Whéler. Autour de cette base étoit représentée une troupe de Prêtres marchant en ordre deux à deux & portant des torches extrêmement hautes. L'inscription porte que Numilius Nigrinus, ministre de Cérès, avoit fait ériger cette statue.

*V. Meursius;
in Eleusin.*

*Whéler, Itin.
l. III, p. 516.*

Les ornemens portés par le *Dadouque* étoient magnifiques: image vivante du soleil, on le décoroit de tous les attributs sous lesquels cet astre est représenté. Il avoit aussi le droit de ceindre le diadème, non seulement lorsqu'il étoit en fonction, mais dans des circonstances qui n'avoient nul rapport à son ministère. Un soldat Persé fuyant avec les autres dans les plaines de Marathon, rencontra Callias, *Dadouque* de ce temps-là; & le prenant pour un Roi, dit Plutarque, à cause de son diadème, embrassa ses genoux & lui découvrit un trésor caché dans un puits voisin. Il espéroit que cette découverte lui sauroit la vie: Callias le tua pour en profiter seul; & ce crime l'enrichit avec toute sa postérité.

*Euseb. prepar.
Evang. l. III.*

*Plutarch. in
Aristide.*

La dignité de *Dadouque* étoit perpétuelle comme celle d'Hiérophante, mais n'exigeoit pas comme elle le célibat; un passage de Pausanias en fournit la preuve. « C'est dans le bourg de Sciros, dit cet auteur, qu'est le tombeau de Thémistocle, petit-fils du vainqueur de Xerxès. Entre ses descendans, je ne parlerai que d'Acestia. Fille de Xénoclès, petite fille de Sophocle, arrière-petite-fille de Léon, elle les a tous vû chefs des lampadophores d'Eleusis. Après leur mort ce sacerdote a passé de son vivant entre les mains de Sophocle son frère, de celui-ci à Thémistocle son mari, après lequel son fils Théophraste en a été revêtu. » Nous

Paus. l. I, c. 37.

«
«
«
«
«
«
«

Plut. in Lycurg. Orator.

pouvons pousser la généalogie plus loin, en consultant la vie de Lycurgue l'orateur par Plutarque. Nous y verrons que Thémistocle, fils de Théophraste posséda cette dignité après lui ; & qu'ayant épousé Nicostrate descendante de Lycurgue, il y joignit la souveraine sacrificature de Neptune Erecchée : ce qui montre, en passant, que la place de *Dadouque* n'étoit pas incompatible avec d'autres.

Enseb. præp. Evang. l. III.

Passons à l'*Hiérocéryce* ou chef des Hérauts sacrés, dont la fonction étoit d'écarter les profanes, & tous ceux qui étoient exclus par les loix ; d'avertir les initiés de ne prononcer que des paroles convenables à l'objet de la cérémonie, ou de garder un silence respectueux ; de réciter avant eux les formules de l'initiation. Il représentoit Mercure ayant le caducée, la verge, en un mot tout l'appareil que les Poètes donnent à ce Dieu. Ce sacerdoce étoit perpétuel comme les précédens ; mais je n'ai trouvé nulle part qu'il ait imposé la loi du célibat : on peut même présumer le contraire ; l'exemple du *Dadouque* en est une sorte de preuve. Selon toute apparence la loi ne contraignoit que l'*Hiérophante* seul à cause de l'excellence de son ministère.

Pausan. l. I, c. 38.

Pollux, l. VIII, c. 9, sect. 22.

Aristid. Eleus.

J'ai dit plus haut que la dignité de *Dadouque* & celle d'*Hiérocéryce* appartoient à une même famille : c'étoit à celle des Céryces, descendue de Céryx, dernier fils d'Eumolpe, & qui par conséquent étoit une branche des Eumolpides, quoique ceux qui la composoient donnassent Mercure pour père à Céryx, sans doute parce que cette divinité présidoit à la fonction de Héraut, héréditaire parmi eux. *Il y a plusieurs sortes de Hérauts*, dit Pollux : *les uns attachés aux mystères d'Eleusis, tirent leur origine de Ceryx, fils de Mercure & de Pandrose ; les autres servent dans les pompes & les combats.* Aristide dans son oraison sur le temple de Cérès Eleusine, dit que les *Eumolpides & les Céryces* descendus les premiers de Neptune & les seconds de Mercure, fournissent des *Hiérophantes & des Dadouques* dans la fête de Cérès. De ces deux passages rapprochés l'un de l'autre, il résulte évidemment que les Céryces formoient une race particulière,

particulière, seule en possession de ce double sacerdoce. Il est vrai que Volfius, Lambin & plusieurs autres ne font point du mot *Κήρυκες* un nom de famille, parce qu'il n'a point la terminaison patronymique ; mais les autorités réunies de Pausanias, d'Hésychius, d'Isocrate dans son panégyrique, d'Eschine & de Clément d'Alexandrie, qui tous les mettent au rang des familles sacerdotales, doivent l'emporter sur le sentiment de ces interprètes (g).

Paus. l. 1, c. 38.

Eschin. in Ctesiph.

Un droit attaché particulièrement à cette famille, c'étoit de fournir tous les ans deux *Parasites* au temple d'Apollon à Délos, suivant une loi rapportée dans le recueil de Samuel Petit, d'après Athénée. Le nom de Parasite qui présente aujourd'hui une idée basse & odieuse, exprimoit originairement une qualité respectable. Les anciennes loix font aller les Parasites de pair avec les Magistrats. Une inscription gravée dans un temple leur attribuoit un tiers de certaines victimes, comme un autre tiers aux Prêtres. Leur fonction étoit de recueillir les blés appartenant aux Dieux, & de les déposer dans le bâtiment public destiné à cet usage.

Athenæus, lib. VI, c. 6.

Le quatrième ministre de Cérès se nommoit *l'assistant de l'Autel*. Ses fonctions ne nous sont pas bien connues : on fait seulement qu'il avoit aussi un habillement allégorique qui représentoit la Lune ; peut-être son ministère y avoit-il quelque rapport. Au reste je n'entreprends point d'expliquer les ornemens mystérieux dont les prêtres d'Eleusis étoient revêtus ; ce sont des énigmes dont l'interprétation regarde les Savans qui prétendent deviner en quoi consistoient les mystères mêmes de Cérès Eleusine, & nous développer la doctrine renfermée sous ces voiles & ces allégories. M. l'abbé Fénel a entrepris

Euseb. præp. Evang. l. III.

(g) Si les exemples doivent décider en pareil cas, je vais en citer un que je crois décisif. Le titre d'une des oraisons de Dinarque, conservé par Denys d'Halicarnasse, roule sur les contestations des habitans de Phalère, bourg de l'Attique, & des *Phénices*, au sujet du sacerdoce de Neptune : *Διαδικοσία Φαληρέων περὶ Φοιν*

νης, ὑπὲρ τῆς ιερουσύνης τοῦ Ποσειδῶνος. Or ces *Phénices* étoient, suivant le témoignage d'Hésychius, une famille particulière d'Athènes : *Φοίνικες γένος π' Ἀθηναίων.* Voilà donc encore une famille dont le nom n'est pas patronymique. Comme il n'y a point de loi générale, on ne doit pas en être surpris.

de traiter ce sujet si difficile ; & les morceaux qu'il nous a déjà lus font desirer qu'il achève son ouvrage & qu'il réunisse au plutôt, en un ou deux Mémoires, tout ce qui pourra servir à donner une juste idée de son système.

Hefychius.

L'Archonte-roi étoit le surintendant de la fête d'Eleusis, ayant pour adjoints quatre administrateurs nommés par le peuple. On choissoit toujours les deux premiers dans les familles sacerdotales ; les deux autres étoient indifféremment tirés du reste des citoyens.

*Pollux, l. VIII,
c. 8, sect. 3.*

Suidas.

Outre les quatre principaux Ministres dont nous avons parlé ci-dessus, il y en avoit un grand nombre de subalternes distribués en plusieurs classes, subordonnées chacune à l'un des quatre premiers, & toutes ensemble à l'Hiérophante. Pollux

*Pollux, l. VIII,
c. 8, sect. 3 6.*

en fait l'énumération : il parle en même temps de Prêtresses, & c'est avec raison. En effet, outre la Reine des sacrifices, qui présidoit aux cérémonies les plus mystérieuses, Suidas

*Suidas, in voce
Πυλαίδα.*

fait mention d'une Prêtresse dont le ministère particulier regardoit l'initiation, & qui tenoit un rang distingué dans le temple d'Eleusis. Elle étoit toujours, selon cet auteur, tirée de la famille des Philides, qui descendoit peut-être des

Pars. l. I, c. 3 8.

filles de Céléus dont la race étoit consacrée à ce culte.

Indépendamment de la vénération singulière que le peuple avoit pour l'Hiérophante & les autres ministres de Cérès, ils jouissoient d'un grand nombre de prérogatives. On peut l'assurer, quoique peu soient connues. J'ai recueilli toutes celles qui sont parvenues jusqu'à nous.

*Suidas, in voce
Δαδ' ἔτος.*

Premièrement, quand on vouloit obtenir une grace, on la demandoit au nom des prêtres d'Eleusis comme au nom des divinités mêmes de ce Temple.

*Lucianus, in
Lexiphae.*

Secondement, il étoit défendu de prononcer leur nom sous des peines très-graves. Dès l'instant de leur consécration à Cérès, ils n'en avoient plus d'autre que celui de leurs fonctions. Cette coutume superstitieuse s'étendoit jusqu'à la Déesse même, qu'on adoroit à Eleusis sous un nom mystérieux. Tout étoit mystère dans ce Temple.

Troisièmement, ils étoient les seuls à qui la vue de certains

objets cachés dans l'intérieur du sanctuaire, fût réservée.

*Proclus, in
Timæum.*

Quatrièmement enfin, quoique les Prêtres ne fussent point Juges en matière de Religion, comme je crois l'avoir prouvé dans un Mémoire lu en 1746, les Eumolpides formoient cependant une espèce de tribunal devant lequel on portoit les affaires de moindre importance, qui intéressoient le culte de leurs Divinités. L'intérieur du Temple leur étoit soumis. Dépositaires, selon Lyfias, de certaines loix religieuses, loix plus anciennes que Solon, desquelles même on ignoroit l'auteur, mais qu'une tradition constamment suivie rendoit inébranlables, ils avoient seuls le droit de les interpréter; & Périclès exhortoit les Athéniens à s'en rapporter sur cet article à leur décision. Ce qui marque que dans certains cas ils étoient consultés par les Juges. J'ai dit les *Eumolpides* en général: car il paroît que l'Hiérophante n'avoit pas seul cette prérogative, & qu'elle pouvoit appartenir à quelque autre de la famille, qui n'auroit pas été revêtu de la souveraine sacrificature d'Eleusis. Tel étoit l'Eumolpide Médius à qui Plutarque donne la qualité d'*Interprète* dans la vie de Lycurgue l'orateur.

*Mém. de l'Acad. t. XVIII. p. 60 & suiv.
Demosth. in Androt.*

Lyfias, in Andocid.

Entre les droits utiles attachés aux ministres d'Eleusis, on doit compter celui qu'ils avoient de se nourrir seuls des poissons de deux petites rivières qui arrosoient ce territoire, toutes deux consacrées à Cérès & à Proserpine.

Pauf. l. I, c. 38.

Si les privilèges dont ils jouissoient furent considérables, d'un autre côté la faute la plus légère de leur part contre les loix du Temple, étoit un crime. Archias, Hiérophante, fut sévèrement puni pour avoir reçu une victime des mains d'une courtisane, & l'avoir immolée dans un jour qui n'étoit pas destiné pour des sacrifices: sa qualité de Citoyen, d'Eumolpide, l'éminence de son sacerdoce, ses services, ceux de ses ancêtres, rien ne put le soustraire à la rigueur des loix.

Demosth. in Neæram.

Je finis par quelques observations que je n'ai pû placer dans les articles précédens, parce que quelques-unes tombent à la fois sur le culte & sur les Ministres.

ART. IV.

Les grands mystères se célébroient tous les ans. Van Dale

Van Dal. Dissert. VI, de Gymnas. c. 2.

Herod. VIII, 65.

Isocrat. in Paganeg. Aristid. in Eleus.

Pausan. I, II, c. 14.

l'a fort bien prouvé contre Meursius & Scaliger qui, fondés sur un endroit de Tertullien mal entendu, ne les font revenir que tous les cinq ans. Il leur oppose des passages formels d'Hérodote, d'Isocrate & d'Aristide, auteurs qui vivoient dans des temps éloignés les uns des autres, & dont le témoignage uniforme démontre par conséquent que cet usage fut constamment suivi. Ajoûtons une nouvelle preuve tirée de Pausanias. Cet auteur parle de deux peuples chez lesquels on célébroit la fête de Cérès à l'imitation de celle d'Eleusis, les Philiasiens & les Céléens. Les premiers qui se conformoient exactement à leur modèle, célébroient les grands mystères tous les ans; chez les autres au contraire (h) on remarquoit plusieurs différences. 1.° Cette fête, au lieu d'être anniversaire, revenoit tous les quatre ans; 2.° l'Hiérophante n'étoit pas perpétuel; 3.° il pouvoit se marier. Peut-on rien de plus positif que ces comparaisons?

Ce passage si précis me servira de preuve contre van Dale lui-même qui, dans la dissertation que je viens de citer, prétend que l'hiérophante d'Eleusis n'étoit qu'annuel. Le fait sur lequel il appuie cette assertion, est tiré de la vie d'Apollonius de Tyanes. Cet imposteur s'étant présenté pour être initié, l'Hiérophante le refusa d'abord, sous prétexte qu'il étoit Magicien & ennemi des Dieux. Vaincu néanmoins par le mécontentement général que son refus excitoit, il offrit ensuite de l'initier. *Oui sans doute je le ferai*, répondit Apollonius, *mais je le ferai par un autre*, en désignant quelqu'un de ceux qui l'accompagnoient; ce qui arriva, dit

Philest. in Apollon. L. IV, c. 18.

(h) Τῆς δὲ πόλεως αἱ Κελεαὶ πέντε πνυδάδες μάλιστα ἀπέχουσι· καὶ τῇ Δήμη-
τει ὄνταῦτα δι' ἐνιαυτοῦ τεταρτὴ πλὴν τελε-
τῶν, καὶ ἕκαστος ἐπὶς ἀγνοῖν· ἱεροφάντης
δὲ ἕκ ἐς πέντε βίον πάντα ὑποδείκνυται·
κατὰ δὲ ἐκείνην τελετῶν, ἄλλοτε ἐστὶν ἄλλος
ἐφ' οἷον ἀνέρος, λαμβάνων ἢν ἐδέχη καὶ
γυνῆκα· καὶ πάντα μὲν διαφύλαττα τῶν ἐν
Ἐλευσίνι ἐκομαίχουσι· (lege potius νομί-
ζουσι) τὰ δὲ ἐς αὐτῶν πλὴν τελετῶν,
ἐκείνων ὄντων ἐῖς μύησιν. A Philunte
stadia ad summum quinque Celea

absunt: quo in loco, quarto duntaxat
anno, non singulis annis, Cereris ini-
tia referuntur; quibus præest Antis-
tes, cui non est perpetuum sacerdo-
tium illud, verum novus legitur sub
ipsum iniorum tempus, Et hic qui-
dem potest si velit ducere uxorem.
His illi utuntur institutis, quæ ab
Eleusiniis ritibus discrepant. Quod
verò ad ipsum mysteriorum ritum
attinet, ad imitationem Eleusinio-
rum peraguntur.

Philostate, au bout de quatre ans. Mais quand le fait seroit véritable, il ne paroît pas qu'on doive en tirer nécessairement la conséquence que van Dale en tire. Le passage que je viens de citer la détruit; & l'on ne peut pas dire que l'usage ancien avoit changé du temps d'Apollonius. Apollonius a vécu sous Vespasien & ses enfans: Pausanias écrivoit sous Adrien.

Mais outre qu'il est impossible de combattre cette autorité, comment pourroit-on accorder la loi sévère qui obligeoit l'Hiérophante à garder le célibat, avec le peu de durée d'un sacerdoce qui n'eût été qu'annuel? Est-il croyable qu'il fallût acheter une dignité passagère par un sacrifice qui duroit autant que la vie? Et de plus la seule famille des Eumolpides auroit-elle pû fournir un Hiérophante tous les ans, ou, si l'on veut, tous les quatre ans? L'auroit-elle fourni pendant tant de siècles? Elle auroit été bien-tôt anéantie par un honneur qui, passant sur la tête de tous ceux qui la composoient, les eût tous fait successivement renoncer à l'espérance de la perpétuer.

Enfin lorsque l'hiérophante d'Eleusis consulté par Julien, lui prédit qu'un jour il seroit privé du sacerdoce de Cérès, & qu'il ne le posséderoit pas toute sa vie, l'Empereur ne devoit-il pas en conclure que cette place étoit perpétuelle, & ne se perdoit que par la mort? il ne falloit pas être bien versé dans la connoissance de l'avenir pour faire une pareille prédiction, si ce sacerdoce eût été simplement annuel.

Recueillons à présent quelques vestiges de la vénération profonde que les anciens témoignioient pour le culte d'Eleusis. Pendant les neuf jours que duroit la fête de Cérès, il n'étoit permis d'arrêter qui que ce fût; les tribunaux étoient fermés; les affaires suspendues; on ne s'occupoit que de la solennité. C'étoit un crime puni de mort sur le champ, de présenter une requête dans le temple d'Eleusis. Une loi formelle défendoit aux femmes, même du premier rang, de se faire mener au Temple dans des chariots. La peine de cette prévarication étoit une amende considérable; & Démosthène reproche à Midias, comme une preuve de luxe & d'arrogance, d'y

*Eumap. in vitâ
Maximi.*

*Amlocidi. de
Myster.*

avoir conduit sa femme sur un char attelé de chevaux blancs de Sicyone.

Cette superstition étoit si généralement répandue que l'on accouroit en foule de tous côtés pour avoir part aux Mystères. Les Athéniens y faisoient initier leurs enfans dès le berceau : c'étoit un devoir de l'être au moins avant la mort, & la négligence à cet égard passoit pour un sacrilège. Ce fut un des chefs de l'accusation intentée contre Socrate & depuis contre Démonax.

Les personnes de tout âge, de tout sexe, de tout état, y étoient admises après les préliminaires usités, pourvû qu'elles n'eussent aucun crime à se reprocher. On excluait avec rigueur les homicides, même involontaires, les enchanteurs, les scélérats, les impies & sur-tout les Epicuriens. Le Héraut sacré leur ordonnoit à haute voix de sortir. Néron respecta cet ordre : il n'osa prendre part aux mystères d'Eleusis pendant son voyage en Grèce ; & ce Prince que tous les collèges sacerdotaux avoient adopté par ordre du Sénat ; qui joignoit la dignité de souverain Pontife à la puissance suprême, craignit de profaner le temple de Cérès par sa présence. Etoit-ce politique, étoit-ce superstition de sa part ? ce fut peut-être l'une & l'autre à la fois. L'impiété souvent est superstitieuse ; on en a mille exemples. D'ailleurs Néron, tyran dans Rome, ménageoit les peuples de l'Empire ; il voulut paroître plein d'égards pour les usages de la Grèce. Aussi fut-il autant regretté des provinces & des soldats, qu'il étoit avec raison haï des Romains mêmes. Tant de faux Nérons qui parurent après sa mort, montrent assez combien il avoit conservé de partisans. Les imposteurs de ce genre n'auroient garde de se montrer sous des noms généralement détestés.

Atticus, Auguste, Adrien, Marc Aurèle, Gallien se firent initier aux mystères d'Eleusis ; Claude entreprit, mais en vain, de les transporter à Rome.

Les récompenses promises aux initiés étoient trop grandes pour ne pas attirer la foule, & quelques politiques avec la foule. On leur faisoit envisager une félicité sans bornes. Les

*Terentius,
Phorm. act. 1,
scen. 1, v. 13,
15.*

*Lucian. in
Demonacle.*

*Apuleius, Mi-
les. XI.*

*Theon Smyr-
neus.*

*Sueton. in Ne-
ron, c. 34.*

*Cicer. de leg.
1. 11.*

*Suet. in August.
Spartian.
Jul. Capitol.*

*Aristid. in
Eleusin.*

Déeses auxquelles ils s'étoient consacrés devenoient leur appui, souvent même les inspiroient à propos. Du moins Périclès le croyoit ou feignoit de le croire. Tout leur réussissoit pendant la vie : après la mort, ils étoient assurés des premières places dans les champs Elysées, tandis que la troupe impure des profanes devoit gémir dans la nuit du Tartare. Diogène ne pouvoit se persuader que tant de vils mortels fussent heureux au préjudice d'Epaminondas : pour adopter son sentiment, il ne falloit pas être cynique ; il suffisoit d'être sensé.

*Plutarch. in
Pericle.
Aristophan.
Ranis.*

*Diog. Laert.
in Diogene.*

Rien n'étoit plus expressément défendu que de divulguer les mystères. Révéler le secret ou l'entendre étoient deux crimes égaux. Aristagore fut traité d'impie, Diagoras pros crit & condamné à mort pour l'avoir révélé ; Eschyle courut risqué de la vie, parce qu'on l'accusoit d'en avoir laissé transpirer quelque chose dans une de ses pièces. On ne vouloit avoir aucun commerce avec ceux dont l'indiscrétion avoit trahi des secrets si respectables : ils étoient bannis de la société ; on évitoit de se trouver avec eux dans le même vaisseau, d'habiter dans la même maison, de respirer le même air. L'entrée du Temple étoit rigoureusement interdite aux profanes ; & la mort funeste de deux jeunes Acarnaniens, qui furent tués sur le champ pour avoir osé s'y glisser sans être initiés, étoit bien capable de retenir la curiosité dans les bornes prescrites par les loix.

Suidas.

*Horat. l. III.
Od. 2.*

*T. E. xxxi;
14.*

Un silence, qu'il étoit si dangereux de rompre, a couvert de voiles presque impénétrables l'intérieur des mystères. Cicéron, qui, de tous les auteurs que j'ai consultés, en parle le plus clairement, dit en général (i) que, ramenés à leur véritable sens, ils nous instruisent plutôt de la nature des choses que de celle des Dieux. Il résulte de ce passage que les objets de ce culte, divinifiés dans les temps postérieurs, n'étoient que des emblèmes qui présentoient originairement sous une image sensible, quelque point de la théogonie Égyptienne, relatif à la formation de l'Univers & des êtres qui le peuplent.

(i) *Quibus explicatis, ad rationemque revocatis, rerum natura magis cognoscitur, quam Deorum.* Cicér. de Nat. Deor. l. I.

*Eunapius in
Maximo.*

Un trait de l'histoire de Julien fortifie cette conjecture. Ce Prince, après avoir puisé dans les conversations d'Édésius, de Chrysante & de Maxime, les principes du platonisme moderne que les Philosophes de son temps opposoient au progrès rapide de la Religion Chrétienne, apprit qu'il trouveroit là-dessus de nouvelles lumières chez l'Hiérophante d'Eleusis. Il alla trouver en conséquence & s'entretint plusieurs fois avec lui. Or il est constant, par les écrits d'Iamblique & de Porphyre, que ce nouveau platonisme n'étoit autre chose que l'ancien système Egyptien qu'ils tâchoient de faire revivre, tel qu'il fut dans l'origine, & dégagé de ce culte grossier & monstrueux dont l'avoient chargé l'ignorance & la superstition. Puis donc que Julien alla chercher sur cette doctrine des éclaircissémens dans le sanctuaire d'Eleusis, on peut croire qu'il s'en étoit conservé quelques dogmes, défigurés sans doute par les emblèmes qui les représentoient, dont le peuple des initiés n'avoit pas l'intelligence, mais que l'Hiérophante & les gens instruits pouvoient aisément reconnoître. Après tout, ceci n'est qu'une vûe que je pourrois peut-être justifier par quelques réflexions, & sur-tout par un commentaire sur la scène de Prométhée d'Eschyle qui le fit traiter d'indiscret. Mais je reconnois de bonne foi que cette matière est au dessus de mon érudition, & je l'abandonne avec plaisir aux profondes recherches de M. l'abbé Fénel, plus à portée que moi de résoudre ce problème, comme ayant beaucoup étudié les écrits de Platon & ceux de ses disciples anciens & modernes.

Quoi qu'il en soit, les initiés eux-mêmes étoient intéressés à garder le secret. Il y a grande apparence que de si longs préparatifs devoient leur faire envisager un grand objet : le voile une fois levé, peut-être étoient-ils bien surpris de ne rien voir qui répondît à leur attente ; mais c'étoit pour eux une nouvelle raison de se taire. L'amour propre trompé rougiroit d'un repentir public ; & d'ailleurs un tel aveu eût exposé ceux qui l'eussent fait, aux railleries de l'incrédule qui n'auroit pas manqué d'insulter à des soupirs si constants & si mal récompensés.

récompensés. Tout contribuoit donc à la sûreté du secret : de-là viennent peut-être ces éloges pompeux des mystères d'Eleusis dans la bouche d'auteurs trop sensés pour en faire grand cas. Caton s'étonnoit qu'un Haruspice pût en regarder un autre sans rire, ne pourroit-on pas dire la même chose de deux initiés ?

Cicer. de Divinat. l. II.

C'est cependant à de tels mystères que Prétextat, proconsul de la Grèce, donnoit le nom de cérémonies sacrées dont la conservation intéressoit l'Univers. Valentinien les toléra, quoique Chrétien zélé ; mais ils furent détruits sous l'empire de Théodose le Grand, après avoir subsisté dix-huit siècles environ, suivant le calcul des marbres d'Arondel, qui fixent l'époque de leur établissement par Erecthée, à l'an 1408 avant l'ère Chrétienne.

Zozim. histor. l. IV.



O B S E R V A T I O N S

S U R

L'HISTOIRE DES AMAZONES.

Par M. FRÉRET.

Assemblée
publ. d'après
la S.^t Martin,
15 Novemb.
1748.

DANS un Mémoire sur la colonie Cimmérienne du Pont-Euxin où j'eus occasion de parler des Amazones de l'Asie mineure, la nécessité de me renfermer dans mon objet principal ne me permit pas d'examiner ce qui peut y avoir de vrai dans l'histoire de ces femmes guerrières. Cet examen est ce que je me propose aujourd'hui. Je ne m'engage pas cependant à rapporter tout ce que les anciens en ont dit, non plus qu'à rechercher quelles sont les différentes villes qui se glorifiant d'avoir les Amazones pour fondatrices, faisoient allusion à cette origine sur les monumens publics.

F. Petrus, de
Amazonibus.

On trouvera de quoi se satisfaire à cet égard dans l'ouvrage de P. Petit; & d'ailleurs une connoissance approfondie de ces anciennes traditions seroit encore moins intéressante pour nous que celles des légendes de la plupart de nos villes modernes. L'histoire des Amazones ne mérite d'être connue qu'autant qu'elle peut se lier avec l'histoire des autres Nations.

Dès le temps d'Homère, le plus ancien écrivain de la Grèce, & qui vivoit dans le 11.^e siècle avant J. C, l'existence des Amazones de l'Asie mineure étoit une opinion reçue. Ce Poète suppose qu'elles étoient puissantes dans ce pays aux siècles de Bellérophon, d'Hercule, & de la jeunesse de Priam. Il les place à l'orient du fleuve Sangar & de la Phrygie, parle de leurs expéditions en Lycie & de leurs courses dans la Troade; mais il n'entre dans aucun détail sur leur gouvernement, & se contente de leur donner l'épithète de *Ανδρείαι*, qu'Aristarque, cité par Hésychius, rend par le terme de *ἰσάροισι*, égales ou semblables aux hommes.

Le poëte Eschyle, contemporain de Darius & un peu plus ancien qu'Hérodote, parle aussi des Amazones, & les appelle Στυγάνορες, *ennemies des hommes*; mais il croyoit qu'elles avoient abandonné l'Asie mineure cinq cens ans avant le siècle d'Hercule; & par là il s'éloignoit de l'opinion suivie par Homère, & adoptée par les Ecrivains postérieurs.

Dans le Prométhée d'Eschyle, la Nymphé Io, fille d'Inachus, conduite par la vengeance de Junon à l'endroit du Caucafé où Prométhée vient d'être attaché, le consulte sur sa destinée; & celui-ci, dans la réponse qu'il fait à la Nymphé, lui trace la route qu'elle doit tenir pour se rendre dans l'Égypte, où ses malheurs prendront fin. « En partant d'ici, lui dit-il, vous marcherez vers l'Orient, vous traverserez d'abord une chaîne de montagnes désertes, & vous entrerez dans le pays des Scythes Nomades qui habitent sur des chariots. Pour éviter ces hommes féroces, prenez votre route le long des rochers qui bordent la mer. Laissez de même sur la gauche les Calybes, nation sauvage qui travaille le fer. Vous trouverez ensuite un fleuve rapide, qui porte à ce sujet le nom d'Ὀλειαῖος ou de *malfaisant*; n'entreprenez pas de le traverser: remontez jusqu'à sa source, placée dans le plus haut sommet du Caucafé. Vous descendrez de là dans le pays des Amazones, dont l'armée *ennemie des hommes*, σπᾶτον στυγάνορες, habitoit jadis les bords du Thermodon. Elles vous conduiront jusqu'à l'Isthme Cimmérien, & jusqu'au détroit qu'on nommera à cause de vous le Bosphore ou le trajet de la Vache, & qui rendra votre nom immortel. »

Dans la suite de la scène Prométhée déclare à la Nymphé que sa postérité règnera sur l'Égypte, & qu'un héros qui sera le treizième de ses descendans viendra le délivrer, & le détachera du Caucafé. Ce héros est Hercule fils de Jupiter. Donc, dans le système d'Eschyle, les Amazones avoient abandonné l'Asie mineure & les bords du Thermodon plus de quatorze générations, ou de quatre cens soixante ans avant le siècle d'Hercule. Je ne m'arrêterai pas à faire observer que ce Poëte place le Caucafé en Europe & les Amazones

à l'occident du Tanaïs. On fait combien la géographie de ces anciens poètes & sur-tout celle d'Eschyle est peu exacte pour les pays éloignés de la Grèce. Je passe à des témoignages plus circonstanciés & plus certains.

*Herod. IV,
210, &c.*

Hérodote est le premier qui parle des Amazones avec un certain détail. Il suppose que dans les temps héroïques elles habitoient la côte septentrionale de l'Asie mineure; que les Grecs, sous la conduite d'Hercule & de Thésée les allèrent attaquer sur les bords du Thermodon, les battirent dans différens combats, en prirent plusieurs, & que voulant conduire leurs captives dans la Grèce, ils les embarquèrent sur trois vaisseaux. L'esclavage paroissant à ces femmes courageuses le plus grand des malheurs, elles vinrent à bout de se défaire de leurs gardes & de s'emparer des vaisseaux qui les portoient; mais ignorant l'art de les conduire elles ne purent regagner leur pays, les vents & les flots les poussèrent dans le Palus Méotide, & les firent échouer sur le rivage du pays occupé par les Scythes *Royaux* ou *Paralates*. (a).

Les Amazones étant débarquées rencontrèrent heureusement un Haras, s'emparèrent des chevaux, & s'en servirent pour faire des courses dans le pays. La vûe de ces ennemis inconnus étonna d'abord les Scythes, qui les prirent pour une troupe de jeunes guerriers: mais après un combat où quelques Amazones demeurèrent sur la place, ils furent détrompés & pensèrent au moyen le plus naturel de faire la paix & même de s'allier avec ces héroïnes, qu'ils nommèrent dans leur langue *Æor Pata*, c'est-à-dire, *tueuses d'hommes*.

L'expédient imaginé par les Scythes pour apprivoiser les Amazones, leur réussit: elles consentirent même à se marier avec la troupe de jeunes hommes qu'on leur avoit opposée; mais ne pouvant se réduire à la vie sédentaire des femmes Scythes qui ne sortoient point de leurs chariots, elles engagèrent leurs nouveaux époux à traverser le Tanaïs avec ce

(a) *Berlar* ou *Barlat* est encore chez les Tartares le titre qu'on donne aux familles des *Cans* ou chefs d'une Tribu. *Notes sur l'histoire des Tartares.*

qu'ils avoient de troupeaux, pour s'établir à l'orient de ce fleuve: leurs descendans, dit Hérodote, ont formé la nombreuse nation des Sauromates, qui occupent un pays de quinze journées d'étendue en remontant le fleuve vers le nord, & de huit journées de largeur du côté de l'orient.

*Hérod. IV.
21.*

Ces Sauromates, continue l'historien, ont conservé jusqu'à ce jour plusieurs traces de leur origine. Les femmes s'exercent à tirer de l'arc comme leurs maris, qu'elles accompagnent à la chasse & à la guerre. Les filles ne peuvent se marier qu'après avoir tué quelque ennemi dans le combat, & la destinée de celles qui ont manqué de courage ou de bonheur est de mourir vieilles filles.

Id. IV, 117.

Hippocrate, contemporain d'Hérodote quoiqu'un peu plus jeune, dit aussi que les filles Sauromatides montent à cheval, tirent de l'arc & vont à la guerre comme les hommes; mais, selon lui, ce n'est qu'après avoir tué trois ennemis qu'elles ont droit de se marier. Pour les femmes elles sont dispensées de porter les armes, si ce n'est en certaines occasions. Hippocrate ajoute que dans l'enfance des Sauromatides on leur extirpe ou dessèche la mamelle droite, en y appliquant un vase d'airain échauffé; opération qui leur rend le bras droit plus souple & plus fort.

*Hippocr. de
aëre & locis.*

Platon, qui vivoit quarante ou cinquante ans après les deux écrivains que je viens de citer, assure que de son temps on voyoit encore vers les bords du Pont Euxin des milliers de femmes guerrières nommées Sauromatides. Il dit, à la vérité, qu'elles partagent avec leurs maris les fatigues & les périls de la guerre; mais il ne dit rien des autres circonstances, & nous devons observer qu'entre les auteurs originaux Hippocrate parle seul de l'extirpation d'une mamelle. Ce qu'Hérodote & lui ont écrit des Amazones est l'unique canevas sur lequel a travaillé l'imagination des Ecrivains postérieurs.

En réunissant la narration de Diodore & celle de Trogue Pompée, abrégée par Justin, on pourroit former une espèce d'histoire suivie des Amazones: mais il ne résulteroit de ce

travail qu'un assemblage de traditions fabuleuses assez mal liées entre elles, & qu'il seroit difficile de concilier avec les faits assurés de l'histoire générale.

Diod.

L'un & l'autre de ces écrivains faisoient descendre les Sarmates ou Sauromates d'une colonie de Mèdes, que les Scythes, dans une de leurs anciennes expéditions, avoient transplantée sur les bords du Tanaïs. Ces Sauromates se révoltèrent au bout de quelques siècles contre les Scythes, & formèrent un état indépendant. Deux Princes Sauromates, *Ylinus* & *Scolopitus*, chassés par des troubles domestiques, descendirent vers le midi avec une partie de la Nation, entrèrent dans l'Asie mineure, & s'établirent sur les bords du Thermodon. Ces deux chefs ayant péri dans une guerre eux & tous leurs soldats, les femmes prirent d'abord les armes pour se défendre, & dans la suite pour venger la mort de leurs maris, ou même pour soumettre les peuples voisins. Ces évènements, selon la chronologie de Trogue Pompée, doivent s'être passés au temps de l'empire des Scythes sur la haute Asie; empire qui précéda celui de Ninus, dura quinze cens ans, & finit, suivant cet historien, seize cens cinquante ans avant le commencement de Cyrus, c'est-à-dire plus de vingt-deux siècles avant l'ère chrétienne. Par le calcul de Trogue Pompée l'empire des Scythes auroit commencé trois mille sept cens ans avant J. C, & plus de quinze siècles avant Abraham.

Dans cette histoire des Amazones on prétendoit que leur puissance, affoiblie d'abord par la guerre que leur fit Hercule, reçut un nouvel échec dans la malheureuse expédition qu'elles entreprirent contre les Athéniens, & fut enfin presque entièrement détruite par la défaite de Penthésilée, & des troupes qu'elle avoit conduites au secours des Troyens. Cependant, si l'on en croit Trogue Pompée & Diodore, malgré toutes ses pertes la nation des Amazones se soutint toujours aux environs de Thémiscyre. Ils nous assurent gravement qu'elle y subsistoit encore au temps d'Alexandre; & que *Thalestris* ou *Minythye* leur reine alla le trouver en Hyrcanie.

Le séjour des Amazones sur le Thermodon au temps

d'Alexandre, & l'entrevûe de leur Reine avec ce Prince, sont deux faits d'une fausseté démontrée; & c'est néanmoins par ces deux faits que des écrivains sérieux, un Diodore, un Trogue Pompée terminent leur narration. Que devons-nous donc penser du reste de ce qu'ils débitent au sujet des Amazones? Les autres parties du récit sont encore moins autorisées que celle-ci qui, toute fausse qu'elle est, étoit cependant appuyée sur quelques témoignages contemporains.

Plutarque dans la vie d'Alexandre, nomme cinq ou six historiens qui rapportoient l'histoire de Thalestris; mais ces auteurs, quoiqu'ils eussent vécu du temps de ce Prince ou de ses premiers successeurs, n'en étoient pas moins décriés: on reconnoissoit que leurs ouvrages remplis de fictions, n'étoient que des espèces de romans historiques.

Les véritables histoires d'Alexandre, celles qu'avoient écrites Aristobule, Ptolémée, fils de Lagus, Duris, Charès, Anticlède, Hécatée & quelques autres historiens véridiques ne faisoient aucune mention des Amazones ni de leur Reine. Onésicrite, un de ces écrivains fabuleux, lisant un jour à Lyfimachus le quatrième livre de son histoire, lorsqu'il en vint au récit de l'aventure de Thalestris, fut interrompu par ce Prince qui lui dit en souriant, *apprenez moi de grace où j'étois alors, & pourquoi je n'ai rien su de tout cela.*

Les Ecrivains grecs avoient conçu pour la fable des Amazones une telle affection qu'ils avoient peine à ne les pas faire intervenir dans l'histoire de tous les grands hommes; aussi lorsque Pompée, dans la guerre de Mithridate, eut battu les troupes des rois d'Ibérie & d'Albanie sur les bords de la mer Caspienne, on débita que ces deux Rois barbares avoient des Amazones entre leurs soldats. Ce n'est pas, dit Plutarque, qu'on eût trouvé des femmes parmi les morts; on prétendoit seulement avoir vû quelques-uns de ces Barbares avec des bottines & des boucliers semblables à ceux que les Sculpteurs donnoient aux Amazones.

Appien qui copie Plutarque presque par tout, s'en écarte en cette occasion, & ne craint point d'affirmer qu'il se trouva

Plut. Pomp.

De bell. Mithridat.

des Amazones au nombre des prisonniers. Mais le fait étoit absolument faux ; car Plutarque, qui le nie, avoit entre les mains l'ouvrage de Théophane qui suivit Pompée dans cette guerre. Or ce Théophane étant persuadé qu'il existoit des Amazones, du moins au nord de l'Albanie, n'auroit pas oublié de parler de celles qu'on auroit trouvées parmi les prisonniers.

Ces exemples tirés l'un & l'autre des temps que nous connoissons avec la plus grande certitude, nous apprennent à nous défier de ce qu'on a dit au sujet des Amazones du Thermodon, & ils doivent nous rendre suspect tout ce qu'on débite encore aujourd'hui, de ces sociétés politiques de femmes guerrières, ennemies des hommes jusqu'à les bannir entièrement, ou du moins à ne les souffrir que comme des esclaves destinés à leurs plaisirs.

Ce n'est pas que la chose doive être regardée comme impossible, ni même qu'elle soit sans exemple. On a vû presque de nos jours au cœur de l'Afrique, chez les *Jagas*, un État composé de femmes, où les mères tuoient les enfans mâles au moment de leur naissance, pour ne conserver que les filles, & où les plus braves des prisonniers de guerre n'étoient épargnés que pour devenir les esclaves des femmes. L'histoire de *Singa*, reine de cette Nation, est suffisamment attestée par les relations de divers Européens témoins oculaires; par la guerre que les Portugais du *Congo* eurent à soutenir contre cette Reine; par le traité qu'ils firent avec elle; enfin par sa conversion au Christianisme & par son mariage avec le jeune Portugais, qu'elle épousa dans un âge très-avancé.

Si l'histoire des autres sociétés d'Amazones étoit aussi bien prouvée, il ne seroit pas raisonnable d'en douter : mais on ne peut se rendre trop difficile lorsqu'il s'agit de faits qui s'écartent de l'ordre commun. Dans ce cas, il est permis de rejeter des preuves qui suffiroient pour établir la certitude historique d'un fait ordinaire.

En conséquence de ce principe nous mettrons au rang des fables l'histoire de ces Amazones de Bohême que Crantzzius prétend

prétend avoir gouverné ce pays sous leur reine *Walaska*; mais dont il ne dit rien qui soit fondé sur aucun témoignage contemporain. Nous ne porterons pas un jugement plus favorable des Amazones de l'Amérique. Les soldats de Christophe Colomb qui prirent pour des femmes guerrières les sauvages de quelques-unes des Antilles, parce qu'ils les voyoient sans barbe, comme sont tous les Américains naturels, mirent des Amazones dans ces Isles. On revint bien-tôt de cette erreur; mais comme on avoit peine à renoncer aux Amazones, on les plaça dans le continent voisin. On supposa qu'elles y formoient un Royaume puissant sur les bords du grand fleuve Maragnon. Cependant l'existence de cette nation d'Amazones n'a jamais été bien constatée; & les efforts qu'un homme de mérite a faits depuis peu pour réhabiliter cette opinion, peuvent tout au plus nous obliger à suspendre encore notre jugement. Toutes les preuves qu'il allègue se réduisent à des rapports de Sauvages qui ne parlent que par ouï dire, & dont on connoissoit imparfaitement la langue; en sorte qu'on ne pouvoit s'assurer ni de s'en être fait entendre ni de les avoir entendus: d'ailleurs comme les Européens établis dans leur voisinage depuis plus de deux cens cinquante ans, les questionnent souvent sur les Amazones, c'est peut-être de nous que ces sauvages tiennent l'idée qu'ils paroissent avoir de ces femmes guerrières.

A l'égard des Amazones de Scythie, aucun écrivain digne de créance n'a parlé d'un Etat composé uniquement de femmes, & d'où les hommes fussent exclus. Hérodote, Hippocrate & Platon, les seuls qui méritent quelque attention, se contentent de nous dire que les femmes & les filles des Sauromates établis à l'orient du Tanaïs, partagent avec les hommes les fatigues de la chasse & les dangers de la guerre. Ils ne disent point qu'elles exercent aucune autorité sur les hommes; ainsi le titre de *Gynæocratumeni* donné par Méla & par Pline aux Sauromates du Méotis, titre qui signifie, *commandés par les femmes*, pourroit bien n'avoir d'autre fondement que les anciennes fables des Grecs.

Lorsqu'on eût été forcé de reconnoître qu'il n'y avoit point d'Amazones sur les rives du Thermodon, on imagina qu'elles s'étoient retirées vers le sommet du Caucafé, & qu'elles s'étendoient jusqu'au Tanaïs dans les plaines qu'arrose le fleuve

Strab. XI,
504, &c.

Mermotas ou *Mermadalis*, qui est le *Maroubius* de Ptolémée & le *Manitz* de la nouvelle carte de Russie.

C'étoit là que les plaçoient Théophraste, Hypticrate & Métrodore de Scepsis. Méla, Plin & Ptolémée n'ont fait que transcrire les anciens, & nous ne voyons pas qu'aucun auteur ait dit qu'il connoissoit par lui-même ce prétendu *Royaume des femmes*. Strabon, écrivain judicieux & bien instruit, en nie formellement l'existence, & met au rang des fables tout ce qu'on avoit débité au sujet des Amazones. Dans la description détaillée que donne Procope de la partie boréale du Caucafé dont il avoit pris des notions exactes dans son voyage de Colchide, il dit à l'occasion des *Hunni-sabiri* ou des Huns septentrionaux qui occupoient les plaines situées au nord du Caucafé, que de son temps les Grecs y plaçoient des Amazones, quoiqu'on n'y trouvât rien de pareil: ce qui peut y avoir donné lieu, c'est, dit-il, que souvent les femmes des Huns accompagnent leurs maris à la guerre; & que dans les courses qu'ils ont faites sur les terres de l'Empire, on a trouvé quelquefois des corps de femmes en dépouillant les morts.

Sa-bora, ad
septentrionem
linguâ Ibericâ.

L'histoire du moyen âge nous fournit quelques exemples pareils chez les autres Barbares venus du nord de l'Europe, sur-tout chez les peuples où les femmes étoient obligées d'accompagner leurs maris même dans les courses, parce que la nation n'avoit point encore d'établissement fixe.

Quelques voyageurs, entre autres la Mottraye, assurent qu'encore aujourd'hui les femmes & les filles Circassiennes montent à cheval, tirent de l'arc & chassent comme les hommes; mais ce que d'autres ajoûtent qu'elles vont à la guerre avec eux, usage qu'ils étendent jusqu'aux Tartares *Calmons* & *Nogays*, n'est qu'une induction tirée de quelques faits singuliers, & doit sans doute se restreindre à des

occasions extraordinaires où des femmes courageuses auroient pris les armes pour leur propre défense & pour celle de leur famille.

Si le rapport de ces voyageurs étoit véritable, les exemples en seroient communs, l'histoire des Tartares par Aboulgafican, celles de Genghisfan & de Tamerlan, & les relations des voyages faits en Tartarie par nos Missionnaires dans le XIII.^e & le XIV.^e siècles, nous en fourniroient du moins quelques-uns ; mais on y trouve au contraire que les femmes Tartares renfermées dans leurs cabanes ambulantes & dans les soins de leur domestique, mènent précisément la même vie que ces femmes Scythes dont les *Sauromatides* d'Hérodote méprisoient les occupations sédentaires. Je crois cependant que, parmi les peuples Scythiques & Sarmatiques, il étoit plus ordinaire dans les premiers temps de voir les femmes suivre leurs maris, soit à la chasse, soit à la guerre, qu'il ne l'a été dans les siècles postérieurs, depuis que le christianisme & même le mahométisme eurent adouci les mœurs de ces nations errantes, & que le commerce avec les peuples policés eut introduit chez elles une espèce de luxe inconnu à leurs aïeux.

Les noms donnés par les Scythes & par les Grecs aux femmes Sauromatides, me confirment dans cette opinion. Les Scythes les appeloient *Æorpata*, nom qu'Hérodote traduit *Tueuses d'hommes*, en le tirant des deux mots scythiques, *æor*, homme, & *pata*, tuer ou percer. Ces deux mots se retrouvent encore dans plusieurs dialectes tartares. *E'ré* ou *éri* dans celui des Turcs ; *aré* ou *aéré* dans celui des Calmouks ou Mongoux, signifient un homme. Pour le mot *pata* il n'est en usage, que je sache, au sens que lui donne Hérodote, chez aucune nation des Tartares occidentaux ; mais dans le dialecte des Mantchous ou Tartares orientaux qui ont soumis les Chinois, il signifie un ennemi, celui avec qui on est en guerre, *hostis*.

Cette origine du mot *æorpata* conviendrait mieux avec le titre de Στυγάρους ou *d'ennemies des hommes*, que le poète

Eschyle donne aux Amazones, qu'avec l'explication d'Hérodote : mais c'est encore beaucoup que les dialectes tartares aient conservé quelques traces d'un nom imposé il y a plus de deux mille ans par les scythes du *Méotis*.

Le nom d'*Amazones* n'est expliqué nulle part : du moins les origines que lui donnent les Grammairiens & les Scholiastes grecs, ne méritent seulement pas d'être rapportées. Ce nom qui étoit barbare devoit être celui sous lequel les Sauromatides s'étoient rendues célèbres dans l'Asie mineure : c'est celui sous lequel Homère en parle & auquel il joint l'épithète de *Ἀνδράεσσιν* égales ou semblables aux hommes.

Je soupçonnerois, car c'est tout ce qu'on peut faire en cette occasion, que cette épithète faisoit une espèce d'allusion au sens du mot *Amazones* dans la langue de ces femmes guerrières ; & suivant cette conjecture, je tirerois le nom des Amazones de deux mots Calmouques qui ont une signification approchante. *E'mé* ou *aëmé* dans cette langue désigne une femme : & *Tzaine*, prononcé *Saine* dans le dialecte des *Mantchous*, signifie la perfection d'une chose, son excellence, sa bonté : ainsi *Amazon*, selon la prononciation grecque, & *Aëmé Tzaine*, suivant celle des Tartares, pourra signifier une héroïne, *fœmina excellens*. Les Sauromatides, en prenant ce nom, auront voulu marquer que leur vie active & guerrière les élevoit au dessus du reste de leur sexe.

L'origine qu'Hérodote donne à la nation des Sauromates, demande un examen particulier dont je n'ai pas voulu embarrasser le précis de l'ancienne tradition. Cet historien suppose que la nation des Sauromates descendoit de ces Amazones du Thermodon qu'Hercule & Thésée emmenaient captives sur leurs vaisseaux, & qui, s'étant mises en liberté, furent poussées par les vents dans le Palus Méotide, & s'allièrent avec les Scythes.

Mais 1.^o l'établissement des Scythes dans les pays voisins du Tanais, est postérieur de plus de six siècles au temps d'Hercule & de Thésée, même dans la chronologie d'Hérodote : car entre les différentes opinions qu'il rapporte sur

l'origine des Scythes du Tanaïs, il préfère celle qui leur fait traverser l'Araxe ou le *Rha*, nommé *Volga* par les Russes, & de-là s'avancer à l'occident du Tanaïs pour en chasser les Ciminériens, six cens cinquante-huit ans seulement avant l'ère chrétienne.

2.° Les Amazones embarquées sur trois vaisseaux devoient être en petit nombre ; car aux temps héroïques, suivant la remarque de Thucydide, les plus forts bâtimens ne portoient que cent vingt hommes, soldats & rameurs : en supposant seulement vingt hommes occupés sur chaque vaisseau à le conduire & à garder les Amazones, elles n'étoient au plus que trois cens, & leur mariage avec les Scythes ne firent que trois cens familles, dont les descendans au temps de Darius, c'est-à-dire, cent cinquante ans après l'arrivée des Scythes sur les bords du Méotis, ne pouvoient former la nation des Sauromates partagée en plusieurs tribus différentes dont une seule occupoit un espace de quinze journées en longueur sur huit en largeur ; à quoi il faut ajouter que, suivant la remarque d'Hérodote & d'Hippocrate, les mariages ne devoient pas être communs chez les Sauromates, puisqu'une fille ne pouvoit se marier qu'après avoir tué au moins un ennemi dans le combat.

On doit, ce me semble, conclurre de ces deux observations, que le récit d'Hérodote au sujet de la captivité des Amazones & de l'origine des Sauromates, est une de ces fictions historiques dont il égaie de temps en temps sa narration pour amuser ses Lecteurs. Les anciens ont eu leurs fables & leurs romans aussi-bien que les modernes, & peut-être ceux qui s'occupent de l'étude de ces anciens ne sont-ils pas toujours assez en garde contre une sorte de respect pour l'antiquité qui leur fait confondre les romans historiques avec les histoires véritables. Mon objet dans ce Mémoire n'a été que de mettre mes Lecteurs en état de les distinguer ; & voici à quoi je réduirois tout ce qu'il faut croire au sujet des Amazones.

1.° Au temps d'Hérodote, d'Hippocrate & de Platon, il y avoit encore dans la Scythie à l'orient du Tanaïs, une

tribu des Sauromates où les femmes accompagnoient les hommes à la chasse & à la guerre.

2.^o Les Scythes donnoient le nom d'*æorpata*, de tueuses d'hommes ou d'ennemies des hommes à ces femmes Sauromatides, qui se nommoient elles-mêmes dans leur langue *Amazones* ou *Héroïnes*,

3.^o Quelques siècles avant Homère une armée de ces Sauromates ayant traversé le Caucafé & la Colchide, avoit pénétré dans l'Asie mineure, & s'étoit arrêtée sur les bords du Thermodon.

4.^o Quoique cette armée fût probablement d'hommes & de femmes, l'amour du merveilleux dont furent toujours possédés les écrivains Grecs, même dans les siècles les plus éclairés, les aura empêchés de faire mention des hommes; ils n'auront parlé que des femmes, & cette tradition adoptée par les Poètes, aura servi de fondement à divers romans historiques.

5.^o La tradition de leur séjour dans l'Asie mineure & des courses qu'elles avoient faites jusqu'aux portes de Troie, où, suivant Homère, on montrait quelques-uns de leurs tombeaux, étoit trop ancienne & trop universellement reçue pour ne pas avoir quelque fondement historique; mais il n'en étoit pas de même de la guerre d'Hercule & de Thésée contre les Amazones de Thémiscyre, & de l'expédition qu'elles avoient, disoit-on, entreprise contre les Athéniens. Cette tradition, adoptée par les écrivains de l'Attique, n'étoit appuyée sur aucun témoignage ancien. D'ailleurs elle supposoit que ces femmes guerrières, qui n'avoient ni flottes, ni vaisseaux, avoient fait une marche de plus de sept cens lieues pour se rendre par terre & par le nord du Pont-Euxin des bords du Thermodon dans l'Attique; & que dans cette longue marche elles avoient traversé sans obstacle le Tanais, le Borysthène, le Tyras & le Danube près de leur embouchûre.

Il faut encore observer que les noms donnés à ces Sauromatides par les Ecrivains, sont tous des noms Grecs, ou

du moins tirés de racines grecques; Orithye, Ménalippe, Hippolyte, &c. quoiqu'il soit visible que ces femmes devoient porter des noms barbares & pris de la langue qu'elles parloient.

6.^o Les Sauromates de l'Asie mineure n'étant pas recrutés par de nouvelles troupes de leur Nation, n'ayant ni villes, ni maisons, ignorant ou méprisant l'agriculture, ils ne subsistoient que du pillage des terres voisines, & devoient s'affoiblir même par leurs victoires; en sorte qu'au bout de quelques années ils se seront trouvés hors d'état de résister aux Nations liguées pour exterminer des ennemis avec lesquels il n'étoit pas possible de faire aucun traité.

7.^o Enfin les Sauromates d'Hérodote formoient une Nation particulière distinguée des Scythes, & même absolument différente des Sarmates ou des Slaves, qui n'habitèrent jamais à l'orient du Tanaïs. On peut conjecturer que les *Abcasses*, les *Circasses* & les autres peuples du Caucase sont des restes de ces Sauromates; & peut-être leur nom s'est-il conservé dans celui des *Schérimisses*, qu'on donne à des peuples établis entre le Tanaïs & le Volga, dans le pays d'où sont sortis les Hongrois ou Maggares. La langue de ces *Schérimisses*, absolument différente de celle des Russes & de celle des Tartares, est un dialecte du Hongrois, & a beaucoup d'affinité avec le langage Finlandois.



DE FENSE D'HERODOTE
C O N T R E
LES ACCUSATIONS DE PLUTARQUE.
 S E C O N D M É M O I R E ,

*Où l'on s'attache à développer le système de morale
 qu'Hérodote a suivi.*

Par M. l'Abbé GEINOZ.

2 Août
 1748.

J'AI exposé dans mon premier Mémoire le reproche que Plutarque fait à Hérodote sur ce que, de deux traditions répandues dans la Grèce au sujet des motifs qui avoient engagé les Lacédémoniens & les Corinthiens à secourir les Samiens exilés contre le tyran Polycrate, l'historien a suivi la moins favorable à la réputation de ces deux peuples. J'ai montré l'injustice du procédé de Plutarque qui, sans apporter aucune preuve de ce qu'il avance, accuse Hérodote d'avoir imaginé cette tradition pour satisfaire le penchant qu'il avoit à la malignité. J'ai fait voir qu'il n'est pas vrai-semblable qu'un historien, qui n'a pû se proposer d'autre prix de ses travaux que l'estime de sa nation, ait, de dessein prémédité, calomnié les peuples mêmes à qui il vouloit plaire, & que la malignité l'ait aveuglé au point de sacrifier sa gloire & ses plus chers intérêts au plaisir de médire.

Quelle est donc la raison qui a pû engager Hérodote à s'attacher à une tradition également injurieuse à Lacédémone & à Corinthe? Pourquoi, pouvant attribuer l'expédition de ces deux Républiques au généreux projet d'affranchir les Samiens de la tyrannie, ne la fonde-t-il que sur le lâche motif de venger des querelles particulières? C'est ce que je me propose de discuter dans ce Mémoire. Cette discussion me conduira

à

à rendre raison des digressions d'Hérodote, que tant de Lecteurs n'ont blâmées que parce qu'ils n'avoient pas assez senti le lien par lequel elles tiennent au plan de son histoire. J'aurai lieu en même temps de développer l'art qui règne dans la méthode d'Hérodote, & de faire connoître les vûes, l'esprit & le vrai caractère de cet historien. Cette recherche me fournira non seulement une réponse générale à toutes les accusations de Plutarque; mais elle me donnera lieu encore de faire voir que plusieurs récits particuliers où ce Critique a cru entrevoir une bassesse & une méchanceté d'esprit, coulent au contraire de la source la plus noble & la plus pure, & montrent dans notre historien les vûes les plus dignes d'un Philosophe, & un talent auquel n'ont pû atteindre les Ecrivains postérieurs qui ont voulu se distinguer dans le genre historique.

Quoiqu'il y ait tout lieu de croire que dans l'endroit dont il est question, Hérodote n'a suivi la tradition la moins favorable que parce qu'il l'a crue vraie & qu'il la tenoit des Lacédémoniens, comme il le dit lui-même; je soupçonne cependant qu'il y a peut-être été déterminé par une autre raison. Je vois que cette tradition lui fournit une occasion naturelle de raconter plusieurs faits intéressans qu'il avoit à cœur de transmettre à la postérité, & que peut-être il n'auroit pû placer dans aucun endroit de son histoire sans rompre brusquement le fil de la narration: c'en étoit assez pour engager Hérodote à la suivre. Ceux qui ont lû cet auteur avec attention, ont dû remarquer le soin avec lequel il se ménage des transitions, & l'art qu'il emploie à lier les divers évènements qu'il raconte. L'histoire d'Hérodote est à la vérité remplie de digressions; mais il n'y en a aucune qui ne soit préparée par quelque circonstance contenue dans le récit qui la précède. Il est vrai encore que ces sortes de circonstances ne sont pas toujours essentielles au sujet; il paroît même que l'historien en a souvent inséré sans autre dessein que de donner lieu à une digression. Mais de quelque manière que ces digressions soient amenées, elles nous intéressent chacune en

particulier par la nature & la diversité des objets qu'elles contiennent; & réunies avec le fond de l'histoire, elles forment un tout d'autant plus agréable qu'il est plus varié: bien loin qu'on soit fâché de perdre de vûe pour quelques momens le principal objet de l'histoire, on y revient au contraire avec plus de plaisir. La variété des objets que les digressions présentent, délasse l'esprit du Lecteur, elle soutient son attention, elle donne même un air de nouveauté aux évènements dont elle a interrompu le récit & dont on va reprendre la suite.

J'ai remarqué que les digressions d'Hérodote ne déplaisoient ordinairement qu'à ceux qui, déstitués de goût & insensibles aux beautés de l'art, ne cherchent dans une histoire que les faits & les dates. Le dégoût que ces Lecteurs témoignent pour Hérodote, n'a rien qui me surprenne. Comme on ne peut leur plaire qu'en leur présentant des annales sèches & fastidieuses, il est clair que ce n'est pas pour eux qu'Hérodote a écrit. Il est une autre espèce de Lecteurs qui, nés avec du goût, mais impatiens de voir la suite & la fin des grands évènements qu'une histoire annonce, ne veulent point en être distraits. Ils ne supportent qu'avec peine les digressions qui leur font perdre de vûe l'unique objet de leur curiosité. Rebutés des longs détours par où Hérodote les promène, ils regardent son histoire comme un labyrinthe où ils se perdent. Ils quittent le livre avant que d'avoir achevé de le lire, & ils portent sur tout l'ouvrage un jugement d'autant plus injuste qu'ils n'en ont pas saisi le plan dans sa totalité. C'est l'erreur & l'injuste préjugé de ces derniers que je me propose de combattre. Mon dessein est de leur montrer de quels plaisirs & de quels avantages ils se privent par trop d'impatience & de précipitation. Je prétends leur faire voir que les digressions d'Hérodote, bien loin de mériter leur censure, doivent au contraire leur donner la plus haute idée des talens de cet historien.

Il y a plusieurs sortes de digressions dans Hérodote: les unes ont pour objet les antiquités des nations, les mœurs, les coutumes & la Religion des peuples, la constitution des

Etats & la description géographique des pays. Les digressions de cette espèce, quoique la plupart extrêmement longues, n'ont rien cependant qui puisse blesser la délicatesse du Lecteur. La critique est d'autant moins autorisée à les censurer, qu'elles font une partie essentielle du plan d'Hérodote, & que cet auteur a eu soin de les annoncer & de les comprendre dans sa proposition. Il les a désignées lorsqu'il a dit qu'il raconteroit non seulement les grandes actions des Grecs & des Barbares, mais encore tout ce qui s'est passé de considérable parmi les hommes, τὰ γενόμενα ἐξ ἀνθρώπων. Il s'explique encore plus clairement sur le dessein qu'il a de remonter jusqu'aux antiquités des nations, quand il dit qu'en faisant le récit des guerres qui se sont élevées entre les Grecs & les Perses, il parlera des grandes & des petites villes, des anciennes & des nouvelles cités, parce que la plupart de celles qui étoient très-grandes autrefois, ont beaucoup perdu avec le temps de leur ancienne splendeur & sont devenues peu considérables: Περίστομι ἐς τὸ πρῶτον τοῦ λόγου, ὁμοίως μικρὰ καὶ μεγάλα ἄγαν ἀνθρώπων ἐπεξιών· τὰ γὰρ πολλά μὲν μεγάλα ἦν, τὰ πολλὰ αὐτῶν σμικρὰ γέγονε.

Il y a dans Hérodote d'autres digressions moins étendues qui coupent en une infinité d'endroits la narration des démêlés des Grecs & des Barbares. Elles tendent la plupart à répandre du jour sur les faits que l'historien raconte, à développer les causes de certains évènements, à faire connoître les nouveaux personnages qui paroissent sur la scène, & à montrer les prédictions des Devins & l'accomplissement des oracles, objets toujours intéressans pour une nation religieuse, telle que la Grecque qui croyoit que tout étoit réglé par les ordres d'une providence supérieure, & qui avoit coutume de consulter les Dieux sur le succès de toutes ses entreprises, & quelquefois même sur les évènements les moins considérables.

Ces sortes de digressions n'ont pas besoin d'être justifiées; elles sont amenées si naturellement que la critique la plus sévère est forcée de les approuver. Telle est la digression du premier livre où Hérodote représente l'état actuel des deux

plus puissans peuples de la Grèce, je veux dire des Athéniens & des Lacédémoniens, lorsque Crésus rechercha leur alliance pour fortifier son armée & attaquer Cyrus avec plus de succès. Il étoit non seulement agréable au lecteur Grec de détourner un moment les yeux de dessus la Lydie pour voir le tableau de son propre pays ; mais il étoit encore nécessaire que tous les Lecteurs en général fussent instruits de la situation où étoient alors les affaires de la Grèce, & de l'espèce de secours que Crésus pouvoit en attendre pour l'expédition qu'il méditoit.

Telles sont encore les courtes digressions du second livre, où parlant des Dieux & des cérémonies religieuses de l'Égypte, l'historien en prend occasion de rechercher l'origine du culte des Dieux, des oracles & des mystères établis dans la Grèce. Rien n'étoit par lui-même plus intéressant pour les Grecs, que cette espèce de recherches ; & dans l'endroit où elles sont placées, elles produisent un effet d'autant plus agréable qu'elles réveillent, par la variété des objets, l'attention du Lecteur qui commençoit à se lasser du long récit des antiquités & des usages des Égyptiens.

Enfin il y a dans Hérodote une troisième espèce de digressions qu'on est d'autant plus porté à blâmer, que le rapport qu'elles ont au plan général de l'histoire est moins sensible. Ces digressions contiennent des faits détournés qui paroissent d'abord étrangers au fil de la narration. Elles offrent quelquefois des récits de malheurs ou de méchantes actions que l'auteur auroit pû, ce semble, passer sous silence. Bien plus, on diroit qu'il fait une espèce de violence à son texte pour les y introduire ; elles ne tiennent assez souvent qu'à une circonstance insérée à dessein dans le récit qui les précède, ou à une tradition peu vrai-semblable que l'historien paroît n'avoir rapportée que pour donner lieu à ces digressions.

C'est contre cet abus apparent que Plutarque s'est élevé avec le plus de véhémence. C'est ce qu'il appelle courir à droite & à gauche pour ramasser tout ce qu'il y a de hon-teux & de misérable dans l'humanité ; c'est ce qu'il traite de plaisir barbare que goûte un auteur dans le spectacle affreux.

des infortunes & des calamités des hommes. C'est ce qui lui a donné lieu d'établir sa seconde règle de critique, & sur quoi tombe presque tout le poids de ses accusations. Mais il n'est pas étonnant que Plutarque ait si mal interprété les intentions d'Hérodote, & qu'il n'ait pas saisi les vrais motifs de cette espèce de digressions; le desir de venger ses ancêtres ne lui a permis de voir dans notre historien que des noirs & des traits de méchanceté.

Pour répondre à Plutarque, je me sers d'un principe de critique qu'il a établi lui-même, savoir, qu'on ne doit jamais attribuer de mauvais motifs à un écrivain que quand on se trouve dans l'impossibilité de lui en supposer de louables. Or bien loin qu'il soit impossible de donner une interprétation favorable à ces sortes de digressions, on a de la peine au contraire à concevoir comment Plutarque a pû les blâmer & les regarder comme des preuves d'un méchant caractère. Qu'y a-t-il en effet de plus convenable à l'histoire que les peintures des vices & des passions des hommes, & que les récits de leurs injustices, de leurs cruautés & de leurs perfidies? Quel objet plus intéressant & plus instructif l'historien peut-il présenter à ses Lecteurs, que les accidens imprévûs qui troublent tout à coup le bonheur de la vie, & qui terminent quelquefois par une catastrophe subite, un long cours de prospérités? Quoi de plus digne de notre attention que ces coups terribles de la fortune, qui renversent les trônes les mieux affermis en apparence, & qui précipitent les Rois & les Grands de la terre, du plus haut point de puissance & de gloire, dans l'esclavage, dans le tombeau ou dans des abîmes de malheurs? N'est-ce pas dans ces tableaux bien mieux que dans le récit des évènements ordinaires que nous apprenons à connoître l'incertitude de notre sort, la vanité des biens que nous recherchons, & les conditions auxquelles nous sommes obligés de vivre? Est-il rien de plus important pour nous que cette espèce de connoissances, & l'historien qui se permet des digressions pour nous la procurer, peut-il être censé avoir eu d'autres desseins que celui de nous instruire?

Il faudroit être aussi prévenu & aussi passionné que l'étoit Plutarque, pour imaginer qu'Hérodote ait cherché à médire & à insulter au genre humain par ces sortes de digressions. Quoi qu'en dise ce Critique, le caractère de notre historien n'étoit pas tel qu'il s'est efforcé de nous le faire croire. Pour peu d'attention qu'on apporte à la lecture de son histoire, on reconnoît la droiture de ses vûes & la pureté de ses intentions. Je vais tâcher de faire envisager cet ouvrage du vrai point de vûe où il faut être pour s'en former une juste idée & pour en sentir tout le mérite. Plus je l'ai médité, plus j'ai eu lieu de me persuader qu'Hérodote a eu en vûe d'en faire un ouvrage moral.

Cet auteur ne s'est pas seulement proposé de travailler à la gloire de sa patrie en publiant comme historien les grandes victoires qu'elle a remportées sur les Perses, ni de satisfaire notre curiosité en nous apprenant ce qui s'est passé de plus remarquable parmi les hommes; mais il a eu encore dessein en qualité de Philosophe, d'instruire tous les hommes de ce qui leur étoit le plus important de savoir pour la conduite de la vie. Il n'ignoroit pas que l'histoire est par elle-même une source de toutes sortes de réflexions morales & politiques; mais il n'a pas cru devoir se borner à des instructions si vagues & si arbitraires.

Il a voulu de plus établir d'une manière plus particulière, certaines maximes qui étoient le fruit de ses propres réflexions, & dont il avoit eu occasion de se convaincre en recueillant les monumens de son histoire.

Il nous expose, dès le commencement du premier livre; le précis de sa doctrine, afin que nous puissions en voir les preuves dans les divers évènements qu'il va raconter; & pour donner plus de poids à ses maximes, il les met dans la bouche d'un des sept sages de la Grèce. C'est dans l'entretien de Solon avec Crésus qu'Hérodote établit les maximes dont je parle; & c'est là aussi qu'il faut chercher la raison de ces digressions qui ont été l'objet de tant de critiques.

L'historien nous y apprend, entre autres choses, qu'on

ne doit pas se laisser éblouir par l'éclat de la puissance & des richesses; qu'un homme qui jouit d'une fortune médiocre est souvent plus heureux que celui qui est assis sur le trône; qu'on ne peut se soustraire aux ordres du destin; qu'ici bas tout est soumis aux caprices d'une divinité envieuse qui se plaît à confondre l'orgueil & la vanité des hommes & à troubler leur félicité; que par conséquent on ne peut dire qu'un homme a été véritablement heureux que lorsqu'il a terminé heureusement sa vie.

Tel est le précis de la philosophie morale d'Hérodote, & telles sont les maximes de sagesse qu'il a eu le plus à cœur de nous inculquer. Il a regardé la persuasion de ces maximes comme le fruit le plus précieux qu'on puisse retirer de l'histoire; aussi n'a-t-il laissé échapper aucune occasion de les prouver par les exemples les plus éclatans.

On peut ranger ces exemples en deux différentes classes: les uns se présentent tout naturellement dans le tissu de l'histoire; les autres y sont inférés par manière de digression. Je ferai observer dans les uns & les autres un rapport marqué avec les maximes énoncées dans le discours de Solon: je dis plus, ce rapport ou cette allusion se manifestera par les expressions mêmes de ce Sage, qu'on trouvera répétées dans le récit des événemens. Je commence par les accidens funestes que le fil de la narration offre naturellement à la plume d'Hérodote.

Atys fils de Crésus, Adraсте fils de Gordias roi de Phrygie, & Crésus lui-même sont les premières victimes de la fatalité du Destin ou de la colère des Dieux, qu'Hérodote présente à nos regards. Nous voyons dans Atys un Prince infortuné qui, quoique menacé par un songe qu'avoit eu Crésus de périr d'un coup de javelot, emploie néanmoins les plus vives sollicitations pour obtenir la permission d'aller à une chasse où il devoit être tué, & où il meurt effectivement.

Adraсте, plus malheureux encore qu'Atys, ayant tué involontairement son frère, fut chassé de la cour de Phrygie: abandonné des siens & destitué de tout secours humain, il

se réfugie en Lydie; Crésus le reçoit, le purifie de son meurtre, & le comble de bienfaits; il le charge de veiller à la conservation de son fils dans la fameuse chasse du Sanglier, qui ravageoit les champs des Mysiens. L'infortuné Adraсте lance son javelot sur la bête, il la manque & il tue de ce même coup Atys, que Crésus avoit confié à sa garde. Enfin détestant la vie, & se regardant comme le plus malheureux de tous les hommes, il se tue lui-même sur le tombeau du jeune prince Lydien. Que ne m'est-il permis de m'étendre sur ces évènements terribles? que ne puis-je représenter dans une traduction fidèle la douleur & les plaintes de Crésus, la pompe funèbre d'Atys, & le désespoir du malheureux Adraсте, tels qu'Hérodote les a exprimés? Ce récit est rempli de beautés inimitables: les Poètes tragiques ne nous ont point offert de scène plus touchante; mais ce n'est pas ici le lieu de relever les beautés du style & les divers talens de notre historien. Il me suffira d'observer que les expressions poétiques dont il se sert, le ton pathétique dont il anime sa narration, & le soin qu'il prend de détailler toutes les circonstances de ces tristes évènements, montrent combien il en étoit frappé lui-même, & combien il les croyoit dignes de notre attention. Il ne nous permet pas de douter que par ces récits de malheurs son dessein ne fût de vérifier les maximes qu'il venoit d'avancer dans le discours de Solon. La transition qui lie ces évènements aux discours qui les précède en est une preuve évidente. *Solon*, dit l'historien, *ne fut pas plutôt parti de la cour de Lydie; que Crésus éprouva des effets de la vengeance divine, en punition, comme on peut le conjecturer, de ce qu'il s'étoit regardé comme le plus heureux de tous les hommes.* Μετὰ δὲ Σόλωνα οἰχόμενον, ἔλαβε ἐκ πάντων νέμεσις μεγάλη Κερίσσην, ὡς ἐκείνου, ὅτι ἐνόμισε εἶναι αὐτὸν πάντων ἀπάντων ὀλβιώτατον.

Ce même dessein d'Hérodote n'est pas marqué moins visiblement dans la situation tragique où il représente Crésus, lorsque condamné par Cyrus à être brûlé vif, il s'écrie sur le bûcher, *ô Solon*. Cette voix, en exprimant les regrets de Crésus,

Crésus, nous rappelle à l'esprit les importantes vérités que Solon lui avoit dites, & dont ce malheureux Prince ne faisoit alors qu'une trop funeste expérience.

Avant que de rapporter la fatale expédition de Cyrus contre les Massagètes, & l'ignominie où la tête de ce Prince fut exposée par l'ordre de Tomyris, l'historien a eu soin de faire observer que Cyrus avoit porté la vaine gloire jusqu'au point de se croire invincible & égal à Dieu; voulant, par l'opposition du châtiment au crime, justifier le propos de Solon, qui avoit dit que Dieu est jaloux de sa gloire, & qu'il se plaît à confondre les orgueilleux.

On reconnoît le même esprit dans le récit de la mort de Cambyse. Hérodote observe que ce Prince montant à cheval, se blessa dans le même endroit de la cuisse où il avoit frappé le Dieu Apis, voulant nous faire regarder cet accident comme un effet de la vengeance divine, & comme une juste punition de l'impiété de Cambyse. L'historien met encore dans la bouche de ce malheureux Prince une sentence qui a un rapport bien marqué à la doctrine de Solon, lorsqu'il lui fait dire qu'il a ordonné la mort de son frère Smerdis avec plus de précipitation que de prudence; mais qu'il n'est pas dans le pouvoir de l'homme de se soustraire aux dispositions & aux ordres du Destin.

L'histoire de Polycrate, tyran de Samos, à qui tout réussit dans la vie, qu'aucun accident fâcheux n'afflige, mais qui termine ce long cours de prospérités par une mort infâme, est un de ces traits frappans qui ne nous laissent aucun doute sur le dessein de notre historien. C'est ici où il répète les mêmes expressions dont il s'étoit servi dans le discours de Solon. Il nous représente Amasis roi d'Égypte écrivant à Polycrate, & lui mandant que ses prospérités continuelles ne lui font pas plaisir, sachant que Dieu est envieux de la félicité des hommes: τὸ Θεῶν ἐπιταμένω ὥς ἐστι φθονερόν; qu'il desiré à la vérité que ses amis & ses hôtes réussissent dans la plupart de leurs projets & de leurs entreprises; mais qu'il veut aussi qu'ils éprouvent quelques contrariétés de la part de la fortune.

Nous retrouvons ces mêmes expressions touchant la Divinité, dans le fameux entretien de Xerxès avec Artaban. Elles y sont accompagnées des mêmes réflexions sur les accidens, les calamités, les peines & la brièveté de cette vie. Xerxès étant arrivé à Abyde, monta sur une colline pour jouir du spectacle de ses armées. L'historien dit que ce Monarque voyant la terre & la mer couvertes de ses troupes & de ses vaisseaux, se félicita d'abord de commander à tant d'hommes; mais qu'un moment après il versa des larmes, considérant que dans cent ans il ne resteroit pas un seul de ces hommes sur la terre. Artaban enchérit encore sur la pensée de Xerxès: il ajoute que la brièveté de la vie n'est pas la seule chose qui rende le sort de l'homme digne de compassion, mais que ce qui doit nous le faire plaindre, c'est que dans le court espace de temps que dure la vie, il n'est aucun mortel qui soit assez constamment heureux pour ne pas desirer plus d'une fois d'être mort plutôt que d'être en vie.

« Car les malheurs, dit-il, qui surviennent & les maladies » qui accablent, font paroître la vie longue, quoiqu'elle soit » très-courte par elle-même; & la mort devient alors un » refuge que l'homme préfère à une vie remplie de douleurs » & de traverses. C'est ainsi que Dieu, après nous avoir fait » goûter les douceurs de la vie, montre qu'il est jaloux de notre félicité ». Ο δὲ Θεὸς γλυκὺν γέυσας τὸν αἰῶνα, φθονεὶς ἐν αὐτῷ ἐνείσκειται ἑαυτῷ.

Est-il enfin une preuve plus éclatante des vérités qu'Hérodote a annoncées dès le commencement de son ouvrage, que celle que Xerxès lui-même nous fournit? Ce Prince orgueilleux, qui avoit transporté dans la Grèce toutes les forces de l'Asie, qui avoit fait châtier la mer, & qui avoit voulu assujétir les élémens à son empire; ce Prince, dis-je, lorsque nous le voyons fuir après la bataille de Salamine, & retourner dans ses États tout tremblant, & suivi seulement d'un petit nombre de Courtisans, ne nous retrace-t-il pas tout ce qu'Hérodote avoit dit sur l'instabilité des choses humaines, sur les revers de la fortune, sur les vengeances de cette

Divinité jalouse, qui se plaît à confondre l'orgueil & à troubler le bonheur des mortels ? Ne diroit-on pas même qu'Hérodote, qui auroit dû, ce semble, terminer son histoire à la bataille de Mycale, ne la pousse plus loin que pour achever de nous convaincre de la vérité de ses maximes, en nous racontant les foiblesses, les passions honteuses & les dérèglemens de ce malheureux Prince, & en nous représentant les chagrins dont il fut accablé, le sang de sa famille qu'il fit répandre, & les troubles dont il fut agité le reste de sa vie, en punition de son orgueil & de sa vanité.

Je pourrois appuyer mon opinion d'un plus grand nombre d'exemples de même espèce. L'histoire d'Hérodote en fournit presque à chaque page; mais la crainte de donner inutilement trop d'étendue à ce Mémoire, m'oblige de me borner à ceux que je viens de rapporter. Je passe aux exemples qu'Hérodote a insérés dans son texte par manière de digressions. Ceux-ci méritent d'autant plus que je m'y arrête, qu'ils montrent plus sensiblement les vûes que j'attribue à cet auteur, & qu'ils me fournissent un moyen naturel de réfuter la plupart des critiques de Plutarque.

Quoique le plan qu'Hérodote s'est tracé lui ait offert une infinité d'occasions naturelles d'établir ses maximes, cet auteur n'a pas cru cependant devoir négliger quelques autres traits d'histoire qui avoient rapport au même objet, mais qui étant d'une date antérieure aux évènements qu'il racontoit, & étant, pour ainsi dire, étrangers au fil de sa narration, ne pouvoient trouver place dans le texte que par manière de digressions. Je mets de ce nombre l'histoire de Périandre & de son fils Lycophron, que nous lisons dans le troisième livre.

Périandre étoit un de ces hommes ambitieux qui, après avoir joui long-temps de tous les avantages que peut procurer la tyrannie, ont été accablés de malheurs & de chagrins dans leur vieillesse. Ce tyran avoit fait mourir Mélisse sa femme, sur un soupçon d'infidélité, ou par un transport de jalousie. Depuis ce meurtre il ne cessa d'être agité des plus cuisans

remords. Il avoit eu deux fils de Mélisse : l'aîné n'avoit reçu de la Nature aucun des talens nécessaires pour soutenir le poids de la souveraineté ; le cadet, qui s'appeloit *Lycophron*, étoit au contraire d'un heureux naturel, & son père le destinoit pour son successeur dans le gouvernement de Corinthe. Ces deux enfans ayant obtenu la permission d'aller passer quelques jours chez Proclès, tyran d'Épidaure, leur aïeul maternel, apprirent de lui que Périandre avoit fait mourir leur mère. L'aîné ne fit pas attention à ce propos ; mais Lycophron en conçut une si grande aversion pour son père, qu'à son retour il ne voulut plus lui parler. Périandre irrité de la mutinerie de son fils, le chassa de sa maison & défendit aux habitans de Corinthe de le recevoir chez eux, de lui donner à manger, & même de lui parler. Malgré toutes ces rigueurs, Lycophron persista dans son obstination. Périandre le voyant défait, languissant & sur le point de périr de faim, en eut pitié & prit le parti de l'envoyer dans l'île de Corcyre. Enfin accablé par le poids des années & ne pouvant plus vaquer aux affaires du gouvernement, il manda son fils pour venir prendre possession de la souveraine puissance ; & afin de l'y engager, il se condamna lui-même à passer le reste de ses jours à Corcyre : mais les Corcyréens craignant que Périandre ne vînt habiter leur île, tuèrent Lycophron.

C'est ainsi, suivant Hérodote, que ce malheureux tyran perdit le seul héritier capable de lui succéder dans la tyrannie. Meurtrier de sa femme, objet d'horreur pour ses propres enfans, détesté de tous ses sujets, il se vit sans appui sur la fin de sa vie, & il eut le chagrin en mourant de voir tomber avec lui sa puissance & la famille des Cypselides. Voilà à quoi aboutirent les inquiétudes & les alarmes continuelles que lui causa la crainte de perdre ses États : voilà quel fut le fruit des meurtres & des violences de toute espèce qu'il commit par le conseil de Thrasybule, tyran de Milet.

On sent d'abord combien cette histoire étoit propre à confirmer les maximes philosophiques d'Hérodote, & on peut juger par-là du desir qu'il avoit de la raconter ; mais il

étoit difficile de la faire entrer dans son texte sans rompre le fil de la narration. Le règne de Périandre étoit antérieur de trois générations aux évènements qui font le sujet du troisième livre. Hérodote ne pouvoit donc raconter les malheurs de ce tyran qu'à la faveur de quelque circonstance qui donnât occasion à ce récit : or il l'a trouvée cette circonstance précieuse à ses vûes, dans la tradition qui portoit que les Corinthiens n'avoient pris part à l'expédition de Samos que par un motif de vengeance ; & c'est une des raisons, sans doute, qui l'ont déterminé à préférer cette tradition, toute injurieuse qu'elle pouvoit être à la mémoire des Corinthiens, à celle qui portoit qu'ils avoient pris les armes par le glorieux motif d'affranchir les Samiens du joug de la tyrannie. Ayant une fois dit que le motif qui avoit armé les Corinthiens, étoit un projet de vengeance, l'historien s'est vû dans l'obligation de parler de l'offense que les Corinthiens avoient reçue de la part des Samiens, & de raconter comment ceux-ci avoient sauvé les trois cens enfans des Corcyréens que Périandre envoyoit à Alyatte, roi de Lydie, pour en faire des Eunuques, & comment, en rendant service aux Corcyréens, ils avoient offensé les Corinthiens qui regardoient comme leurs ennemis tous ceux qui obligeoient les habitans de Corcyre. Après avoir fait mention de ce trait de cruauté de Périandre, il étoit naturel encore que l'historien rapportât ce qui avoit si fort irrité le tyran contre les Corcyréens, & qu'il racontât par conséquent la mort de Lycophron, l'aversion de ce jeune homme contre son père, & enfin tous les malheurs domestiques qui accablèrent Périandre.

Tel est le caractère qui distingue la narration d'Hérodote de celle de tous les Ecrivains qui l'ont suivi. Tel est l'art auquel cet historien a recours lorsqu'il ne peut autrement faire entrer dans son histoire des récits intéressans & propres à appuyer son système de morale. Il s'attache quelquefois à une tradition peu vrai-semblable, il profite d'un bruit qui se sera répandu dans la Grèce, & la moindre circonstance lui devient précieuse, dès qu'elle lui procure une occasion de

narrer des évènements qui ont un rapport direct à ses vûes philosophiques.

Je crois devoir faire observer ici qu'on abuseroit de ce que je dis touchant le caractère & l'art d'Hérodote, si on en vouloit conclurre qu'il n'est pas digne de foi dans la plupart de ses récits. Il est à remarquer que lorsque cet historien rapporte une tradition peu vrai-semblable, & qu'il en prend occasion de raconter des évènements qui rentrent dans ses vûes, il a coûtume de citer ses garants, il ne prend rien sur son compte, & il n'affirme que les choses dont il a une connoissance certaine. Il a prévenu ses lecteurs en plus d'un endroit de son histoire, sur l'obligation que le devoir d'historien lui impose de rapporter tout ce qu'il a entendu dire : d'ailleurs, jamais historien ne marqua plus de zèle pour découvrir la vérité; témoins les voyages qu'il fit dans l'Afrique, l'Egypte, la Babylonie, la Perse, l'Asie mineure & la Scythie même, dont il ne donne la description que sur le témoignage de ses propres yeux. J'aurai lieu, avec le temps, de le justifier contre ceux qui l'ont mal-à-propos accusé d'avoir rempli son histoire de fables & de mensonges.

Je reviens à mon sujet : l'observation que j'ai faite sur le caractère de la narration d'Hérodote, est nécessaire pour l'intelligence de plusieurs endroits de cet historien; & c'est pour ne l'avoir pas faite que Plutarque a tant blâmé certaines digressions d'Hérodote, & en particulier celle où il est question des motifs qui engagèrent la guerre contre Samos. Dans le choix qu'Hérodote a fait de la tradition la moins favorable aux Corinthiens & aux Lacédémoniens, Plutarque n'a vû qu'une méchanceté de caractère & une envie de déchirer la réputation de ces peuples. Nous n'en devons pas être surpris : il avoit intérêt à trouver Hérodote coupable & à relever plusieurs fautes de cette espèce dans le cours de son ouvrage; pour montrer que tout ce qu'il a dit contre les Boétiens; n'étoit qu'une suite de la méchanceté de son caractère. J'ai fait voir dans le précédent Mémoire, qu'il n'est pas probable qu'Hérodote ait eu aucune intention de noircir la réputation

des Corinthiens & des Lacédémoniens; je viens d'exposer le véritable motif qui a porté cet historien à suivre la tradition qui lui a été tant reprochée par Plutarque; il ne me reste qu'à produire encore quelques exemples de ces digressions, dont Hérodote se sert lorsqu'il ne peut autrement faire naître l'occasion de raconter des événemens propres à ses vûes.

Un endroit singulier, qui marque bien le caractère d'Hérodote & l'empressement qu'il avoit de raconter des faits favorables à son système, est le discours de Sosiclès, Corinthien, dans l'assemblée des députés de la Grèce. Les Lacédémoniens jaloux de voir jusqu'à quel point de prospérité & de puissance la république d'Athènes étoit montée depuis qu'elle avoit repris le gouvernement démocratique, proposent à leurs alliés de rétablir Hippias dans la possession de la tyrannie. Sosiclès s'élève contre cet avis: il témoigne l'étonnement où il est de voir que les Lacédémoniens qui jusqu'alors avoient été les ennemis déclarés des tyrans & les protecteurs de la liberté des villes grecques, songeoient à faire rentrer les Pisistratides dans Athènes. On s'attend qu'ensuite l'orateur Corinthien va déclamer contre la tyrannie & opposer les raisons les plus fortes à un projet si indigne. Non, ce n'est point par la voie du raisonnement que Sosiclès combat la proposition des Lacédémoniens. Hérodote saisit cette occasion pour lui faire raconter la manière dont la tyrannie des Cypselides s'est érigée, & les maux qu'elle causa dans la ville de Corinthe. L'historien ne se borne pas dans ce récit aux circonstances qui peuvent faire sentir les inconvéniens de la tyrannie, mais il rapporte l'oracle qui avoit annoncé la naissance & la future grandeur de Cypselè fils d'Eétion; il décrit la conspiration des Banchiades contre la vie de cet enfant; il rapporte la manière dont il fut conservé, & il a soin de faire remarquer que la Providence divine ne le sauva des mains des Banchiades que parce qu'il devoit être un jour le fléau de Corinthe, & qu'il falloit que cette malheureuse ville fût exposée à toutes sortes de calamités, ἰδοὶ δὲ ἐν τοῦ Ἡετίωνος γόνου Κορίνθω καὶ ἀναβλαστὴν. Ces

détails paroissent étrangers au but de l'Orateur, qui n'avoit autre chose à prouver sinon que la tyrannie est le plus grand de tous les maux qui puissent affliger un Etat; mais ils ne le sont pas au dessein d'Hérodote, dont un des principaux objets est de vérifier dans le cours de l'histoire, les sentences & les maximes qu'il a avancées au commencement de son ouvrage, & de montrer que tout est accident dans la vie, que les hommes ne peuvent se soustraire aux ordres du destin, qu'ils sont soumis aux caprices d'une Divinité jalouse de leur félicité.

Hérodote emploie encore le même artifice dans le discours qu'il fait prononcer à Leutychide roi de Sparte, lorsque ce Prince veut engager les Athéniens à lui rendre les dix principaux citoyens d'Egine, qu'il avoit mis en dépôt à Athènes. Au lieu d'insister sur les principes du droit naturel & d'alléguer les raisons qui établissent la nécessité de la bonne foi parmi les hommes, Leutychide raconte fort au long l'histoire d'un Lacédémonien nommé *Glaucus*, fils d'Epicyle, qui vivoit trois générations avant lui. Il dit que ce Glaucus avoit la réputation d'être l'homme de son temps le plus attaché aux principes de la probité & de la justice; que la renommée ayant publié ses vertus jusque dans l'Asie mineure, un riche Milésien réduisit la moitié de son bien en argent; qu'il apporta cet argent à Lacédémone & qu'il le mit en dépôt chez Glaucus, ne croyant pas que sa fortune fût en sûreté à Milet à cause des troubles qui agitoient l'Ionie; que Glaucus donna une marque au Milésien, à la représentation de laquelle il pourroit reconnoître la personne à qui il faudroit restituer le dépôt; que les enfans du Milésien vinrent long-temps après à Lacédémone avec la marque dont on étoit convenu pour redemander le bien de leur père; que Glaucus fit semblant de ne pas savoir de quoi ils vouloient lui parler; qu'ensuite il alla à Delphes pour demander à l'Oracle si, étant cité en justice, il devoit jurer qu'il n'avoit pas reçu ce dépôt; que la Pythie lui répondit en ces termes: « Glaucus
22 fils d'Epicyle, il t'est plus avantageux pour le présent de
jurer

jurer & de s'approprier cet argent. Jure, puisque l'homme « juste n'est pas moins sujet à la mort que l'injuste ; mais sache « que le parjure a un fils qui n'a point de nom , & qui sans « avoir des pieds & des mains, court avec une vitesse incroyable, « & qu'en peu de temps il renverse la maison & fait périr la « postérité de celui qui s'est rendu coupable d'un faux serment ; « qu'au contraire la maison du juste & sa postérité seront com- « blées de biens ». Leutychide ajoute que Glaucus effrayé par la réponse de l'Oracle, rendit l'argent ; mais que la Pythie lui dit qu'il n'étoit pas moins criminel pour avoir tenté le Dieu, que s'il avoit retenu le dépôt. Il dit encore que de son temps la famille de Glaucus étoit entièrement éteinte, & qu'il ne restoit à Sparte aucun vestige de sa postérité.

Il est à remarquer que cet exemple, quoique beau en lui-même, manque de justesse dans l'application qu'en a fait Hérodote. Les Athéniens, suivant cet auteur, n'étoient pas dans la même obligation de restituer le dépôt qu'on leur avoit confié. Lorsque Cléomène & Leutychide, rois de Sparte, déposèrent à Athènes les dix principaux citoyens d'Egine qu'ils avoient pris pour otages, ils savoient que les Eginiètes n'avoient pas de plus cruels ennemis que les Athéniens. Ces deux Rois ne devoient donc pas s'attendre qu'on les leur rendît dès qu'ils les redemanderoient. Il est certain d'ailleurs, par le témoignage même d'Hérodote, que Cléomène & Leutychide n'avoient remis les dix Eginiètes entre les mains des Athéniens, que par un sentiment de vengeance ; & que leur intention ne fut pas alors de les mettre dans un lieu d'où ils pourroient facilement les retirer. Or puisque ces deux dépôts que Leutychide compare tacitement, étoient différens dans plusieurs circonstances, il s'ensuit que les Athéniens n'avoient pas les mêmes châtimens à craindre que Glaucus, supposé qu'ils ne rendissent pas les Eginiètes ; & nous devons présumer qu'Hérodote avoit assez de justesse d'esprit pour sentir que le discours de Leutychide ne devoit pas produire sur eux l'effet pour lequel il paroît avoir été composé.

Quel étoit donc le dessein d'Hérodote en faisant raconter à Leutychide l'histoire de Glaucus ? Je ne vois pas qu'il pût avoir d'autre dessein que celui d'apprendre en général à son lecteur, que la volonté seule de manquer aux devoirs de la justice & de la probité, étoit punie sévèrement par les Dieux, & de rapporter le fameux oracle de Delphes au sujet du parjure. C'est ainsi qu'Hérodote a coutume d'insérer de temps en temps dans sa narration, des faits singuliers qui, en piquant la curiosité du Lecteur, l'instruisent des plus importantes vérités de la morale. Les occasions qu'il fait pour raconter ces sortes d'événemens, ne sont pas toujours naturelles & également heureuses ; mais cet auteur aime mieux faire une espèce de violence à son texte & sortir en quelque manière des bornes d'une exacte vrai-semblance, que de ne pas rapporter des événemens qu'il croit propres à l'instruction de ses Lecteurs. Il est bon même d'observer ici que plus la manière dont ces récits sont amenés paroît forcée, mieux elle prouve le dessein que j'attribue à Hérodote d'avoir voulu établir en écrivant l'histoire, un système de philosophie morale, qui lui étoit particulier.

Si je croyois qu'il fût nécessaire de produire un plus grand nombre d'exemples pour appuyer mon opinion, je pourrois rapporter ici l'histoire de Phérétime, reine de la Cyrénaïque, qui, en punition des cruautés énormes qu'elle exerça sur les habitans de Barca pour venger la mort de son fils Arcésilaüs, fut mangée des vers, & fit voir en mourant, comme le remarque Hérodote, que la vengeance portée à un certain excès, déplaît à Dieu & attire les plus grands malheurs sur les hommes. Je pourrois encore rapporter ce fameux trait de vengeance de l'eunuque Hermotime, favori de Xerxès, qu'Hérodote raconte dans son huitième livre, & plusieurs autres événemens tragiques qui étant, pour ainsi dire, étrangers au plan de l'histoire, n'y ont été introduits que par des vûes dignes d'un historien philosophe : mais l'étendue que j'ai donnée à ce Mémoire, m'oblige de me borner à éclaircir un fait rapporté dans le septième livre, que Plutarque

a relevé comme une preuve de la méchanceté de notre historien.

Il est question dans cet endroit d'Améinocle, fils de Crétine, Magnésien, qui possédoit de grandes terres près du bord de la mer, où périrent quatre cens vaisseaux de l'armée navale de Xerxès, & qui eut occasion de s'enrichir par les vases d'or, l'argent & les meubles précieux que la mer jeta sur le rivage. Après avoir fait mention des grandes richesses d'Améinocle, Hérodote observe que cet homme, quoique fort riche, n'étoit pas heureux ; qu'il avoit eu le malheur de tuer son fils, & que l'affliction & le regret causés par cette perte, troubloient la satisfaction qu'il auroit trouvée dans la possession de ses richesses. Plutarque relève cette observation d'Hérodote ; il la regarde comme un trait de méchanceté : il dit que l'historien n'a introduit dans sa narration tout cet or & tous ces trésors que la mer a jetés sur le rivage, que pour avoir occasion de dire qu'Améinocle avoit tué son fils. C'est, selon ce Critique, un coup de dent qu'Hérodote donne en passant à un infortuné dont il pouvoit nous laisser ignorer les malheurs.

Mais, pour autoriser cette interprétation, Plutarque auroit dû, ce semble, nous montrer qu'Hérodote avoit quelque intérêt à publier la mauvaise action d'Améinocle. On n'imagine pas qu'un écrivain remplisse son livre de récits d'infortunes & de méchantes actions, sans autre dessein que celui d'insulter aux malheureux : d'ailleurs il n'est pas permis, suivant les règles de critique établies par Plutarque lui-même, d'interpréter en mauvaise part ce qui est susceptible d'une interprétation favorable. Or il est aisé de voir que l'intention d'Hérodote a été de montrer par l'exemple d'Améinocle, *qu'il y a un mélange de bien & de mal dans les fortunes des hommes, & qu'il n'y a point de bonheur parfait sur la terre.* C'est le sens que le texte présente au premier coup d'œil ; & il faudroit être aussi intéressé que l'étoit Plutarque, à trouver des torts à Hérodote, pour y voir le mauvais dessein que ce Critique lui impute. Les expressions mêmes ne nous permettent

pas de douter que l'historien n'eût en vûe de prouver par ce trait, les maximes qu'il avoit avancées dans le discours de Solon. Ces paroles, τ' ἄλλα μὲν ὅτε ἐντυχέων, εὐρήμασι μέγα πλούσιος ἐγένετο, nous rappellent ce qu'il a dit dans ce discours touchant la différence qui est entre l'homme riche & l'homme favorisé de la fortune; & celles-ci, ἦν γὰρ τις καὶ τούτῳ ἀχρεὶς συμφορὴν λυπεῖσθαι παιδεφόνος, nous font ressouvenir de l'histoire du malheureux Adraste, où l'auteur se sert des expressions ἀχρεὶς συμφορὴν, histoire qu'Hérodote a rapportée en premier lieu pour confirmer les maximes énoncées dans le discours de Solon.

Telle est l'influence de ce discours célèbre sur tout l'ouvrage d'Hérodote. On a douté cependant qu'il ait jamais été tenu. Plutarque dit que quelques anciens ne pouvant accorder l'entrevûe de Solon & de Crésus avec la chronologie, avoient rejeté ce discours comme une fable imaginée par Hérodote. M. Fréret a taché de montrer que le voyage de Solon en Lydie n'a pû se faire que dans la dernière année de la vie de ce Philosophe. Le P. Pétau avoit supposé qu'Alcyatte associa Crésus au gouvernement de ses Etats, & lui donna le titre de Roi long-temps avant sa mort. Le but de cette supposition étoit de concilier l'entrevûe de Solon & de Crésus avec la chronologie. Mais quand même il seroit démontré que Solon n'a pas été à la cour de Lydie, il faudroit pardonner à Hérodote d'avoir imaginé cette entrevûe en faveur de l'intérêt qu'elle jette dans son histoire. Il ne pouvoit trouver un moyen plus ingénieux pour placer à la tête de son ouvrage le précis de sa doctrine, ni mettre ses maximes dans la bouche d'un personnage plus propre à leur donner du poids & de l'autorité; & ces maximes prouvées par une infinité de faits intéressans, produisent un si bel effet dans le cours de l'histoire, qu'on ne sauroit blâmer Hérodote d'avoir eu recours à cette fiction, supposé que c'en fût une: car je suis fort éloigné de penser qu'Hérodote ait imaginé cette entrevûe; il l'affirme d'une manière si positive, qu'on doit l'en croire jusqu'à ce qu'on ait une démonstration

du contraire. Les raisons des Chronologiftes ne me paroiffent pas fuffifantes pour faire naître un doute raifonnable fur cet évènement. M. Fréret a difcuté ce point de chronologie dans une Differtation qui eft dans le cinquième tome des Mémoires de l'Académie. Fondé fur le témoignage de Phanias d'Erèfe & de Soficrate qui difent que Solon mourut la deuxième année après l'ufurpation de Pififtrate, ce Savant affure que Solon n'a pû voir Créſus fur le trône que dans la dernière année de fa vie. Le calcul de M. Fréret eft juſte, s'il faut s'en tenir aux auteurs qu'il cite; mais je ne vois pas pourquoi leur témoignage feroit préférable à celui d'Héraclide de Pont qui, au rapport de Plutarque, affure que Solon a ſurvécu pluſieurs années à l'ufurpation de Pififtrate. Je comprends encore moins que M. Fréret n'ait pas fait mention du témoignage d'Héraclide: feroit-ce parce qu'il n'étoit pas favorable à ſes vûes? Car enfin il n'a pû l'ignorer. C'eſt de Plutarque qu'il a appris que Phanias a fixé la mort de Solon à la deuxième année de Pififtrate, & dans le même endroit Plutarque dit qu'Héraclide de Pont témoigne que Solon a vécu long-temps après que Pififtrate ſe fût rendu maître d'Athènes pour la première fois. *Ε'περίωσε δ' οὖν ὁ Σόλων ἀρξαμένου τοῦ Πεισιπράτου τυραννεῖν, ὡς μὲν Ἡρακλείδης ὁ Πόντικος ἰστορεῖ, συχρὸν χρόνον, ὡς δὲ Φανίας ὁ Εφέσιος, ἐλάττωνα δυοῖν ἐπὶ τῶν.*

D'ailleurs Héraclide de Pont n'eſt pas le ſeul des anciens qui ait dit que Solon a vécu long-temps après le commencement de la tyrannie de Pififtrate. Suidas rapporte dans l'article de Solon, que d'autres auteurs qu'il ne nomme pas, ont affuré que ce Philoſophe n'étoit mort que dans l'olympiade LVI.^e c'eſt-à-dire, quatre ou cinq ans après que Créſus fut monté ſur le trône. Ce qui eſt certain encore ſuivant Plutarque, c'eſt que Solon a vû les repréſentations des comédies de Theſpis. Or les marbres d'Arondel placent les commencemens de Theſpis à la deuxième année de Créſus: en un mot il ſuffit que les anciens vaient ſur la date de la mort de Solon, pour que l'on ne ſoit pas en droit de donner un démenti à Hérodote. Cet auteur étoit plus voiſin du ſiècle

de Solon que les Chronologistes qui ont voulu rendre suspecte l'entrevûe de ce sage & de Crésus. Il écrivoit dans un temps où la vie & les actions de Solon n'étoient point encore effacées de la mémoire des Athéniens, & sur-tout des savans de la Grèce; il mérite par conséquent plus de croyance sur cet article que les Ecrivains qui l'ont suivi.

Je ne me suis attaché jusqu'ici qu'à prouver la possibilité de l'entrevûe de Solon avec Crésus, en supposant que ce sage n'a fait le voyage de Lydie que dans les dernières années de sa vie; mais il ne seroit peut-être pas difficile de montrer que cette entrevûe a pû avoir lieu dans le premier voyage de Solon, c'est-à-dire, lorsqu'après avoir donné des loix à Athènes, ce Législateur s'absenta pendant dix ans de sa patrie, & employa tout ce temps à voyager pour s'instruire par lui-même des mœurs & des usages des différens peuples de l'Univers.

Ce qui a porté les Chronologistes à regarder cette entrevûe comme une fiction de la part d'Hérodote, c'est l'impossibilité où ils se sont trouvés de faire concourir ce voyage de Solon avec le règne de Crésus. Solon, disoient-ils, fut Archonte & publia ses loix en 594 avant l'ère vulgaire. Il commença à voyager en 593, & après une absence de dix ans, il revint à Athènes en 583.

Crésus, selon Hérodote, ne régna que quatorze ans. La ville de Sardes fut prise par Cyrus en 547. Crésus ne monta donc sur le trône qu'en 561. Il y a par conséquent vingt-deux ans d'intervalle entre les voyages de Solon & le commencement du règne de Crésus. Donc l'entrevûe en question n'a pû avoir lieu.

M. Gibert a proposé, dans une Dissertation qu'il a lûe à l'Académie, un moyen de faire concourir le voyage de Solon avec le règne de Crésus; & son opinion me paroît très-vrai-semblable. Cet Académicien observe d'abord « que
 » les Rois de Lydie avoient deux noms, savoir, celui que
 » leur donnoient les Lydiens, & celui sous lequel les Grecs
 » les connoissoient. Les Grecs, au rapport d'Hérodote, ont
 » appelé *Myrsilus* le même Roi que les Lydiens nommoient

Candaule. Le père de Candaule est appelé *Myrsus* par « Hérodote, & Eusèbe l'appelle *Mélès*, dans le catalogue des « rois de Lydie ».

Alyatte & Crésus devoient donc avoir d'autres noms, & notre Académicien pense que ces noms étoient ceux-mêmes d'Alyatte & de Crésus, communs à tous les deux, c'est-à-dire, que tous les deux s'appeloient Alyatte & Crésus. Il croit encore que Crésus étoit un nom commun des rois de Lydie, sous lequel cependant les Grecs ont connu & désigné plus souvent & plus particulièrement le dernier des Mermnades, parce qu'ils ont eu sous son règne beaucoup plus de liaisons & de relations avec les Lydiens qu'auparavant. Enfin, suivant M. Gibert, l'abus de ces deux noms, tous deux « communs au père & au fils, a fait en plus d'une occasion « confondre le père avec le fils. Il apporte pour exemple de « cette confusion un endroit d'Hérodote, où cet historien dit « *L. III, 6.* que les Samiens sauvèrent des enfans que Périandre envoyoit « *48.* à Alyatte roi de Lydie, & cela dans le même temps qu'ils « enlevèrent une coupe aux Lacédémoniens. Or, il venoit de « dire quelques lignes plus haut, & il avoit déjà dit ailleurs, que « les Lacédémoniens envoyèrent cette coupe à Crésus roi de « Lydie. Il fait par conséquent concourir dans le même temps « deux faits dont il assure, en termes formels, que l'un regarde « Alyatte & l'autre Crésus. D'où il résulte nécessairement, ou « qu'il ne distingue pas en cet endroit Alyatte de Crésus, ou « qu'il confond le temps du premier avec celui du second ».

M. Gibert pense que par une suite de la même confusion Hérodote attribue au père la durée du règne du fils, & au fils la durée du règne du père. « Cette confusion, ajoute-t-il, est d'autant plus vrai-semblable que la durée qu'on donne « à l'un n'en peut contenir les évènements, tandis que la durée « qu'on donne à l'autre ne se trouve en aucune façon remplie ». C'est ce que M. Gibert prouve clairement par le texte même d'Hérodote.

« Cette présomption, continue M. Gibert, augmente de force, lorsqu'on trouve des circonstances du règne de Crésus »

» qui le portent nécessairement à plus de trente & même de
 » quarante-cinq ans; car il résulte de ces circonstances que la
 » durée de quatorze ans ne sauroit lui convenir. Par exemple,
 » Crésus, au rapport d'Hérodote, après avoir conquis l'Asie
 » mineure, entreprend de porter la guerre dans les îles voi-
 » fines, & Pittacus l'en détourne. Or Pittacus étoit mort la
 » troisième année de la LII.^e Olympiade, vingt-trois ou vingt-
 » quatre ans avant la LVIII.^e Olympiade & avant la fin du
 » règne de Crésus, & par conséquent Crésus ne peut avoir eu
 » des relations avec Pittacus pendant son règne & depuis ses
 conquêtes, s'il n'a régné au moins trente ans».

On fait régner Crésus en même temps que Périandre étoit tyran de Corinthe, & l'histoire fournit plusieurs circonstances des relations qu'il y eut entre ces deux Princes. Cependant Périandre étoit mort trente-neuf à quarante ans avant la prise de Sardes, & par conséquent le dernier roi de Lydie n'a pu avoir des liaisons avec lui s'il n'a régné plus de quarante à quarante-cinq ans.

M. Gibert tire encore de la chronique de Paros une preuve bien plus convaincante que la durée du règne de Crésus a été de cinquante-sept ans; mais il faut consulter là-dessus son propre Mémoire. Cette preuve est trop longue pour pouvoir trouver place dans cette Dissertation.

Si l'on admet la conjecture, on reconnoîtra facilement que l'entrevûe de Solon & de Crésus ne souffre plus de difficulté.

Quoi qu'il en soit, je crois avoir prouvé que c'est dans le discours de Solon qu'il faut chercher les vrais sentimens d'Hérodote, la raison de plusieurs de ses digressions, & le dénouement de certaines difficultés qu'on ne peut expliquer sans connoître le système de morale de cet auteur, tel qu'il est exprimé dans ce beau discours. Il me reste à rendre compte de la méthode d'Hérodote. Ce sera le sujet d'un troisième Mémoire.



RECHERCHES SUR LA VIEILLE COMEDIE.

Par M. l'Abbé VATRY.

ON fait que les Grecs ont distingué trois espèces de Comédies, savoir, la vieille, la moyenne & la nouvelle. La vieille Comédie fut la plus ancienne des trois, comme son nom le dit assez. Elle succéda immédiatement à ces farces grossières & informes dont on amusoit les peuples dans les premiers temps; c'est-à-dire qu'aussi-tôt que les auteurs de Comédies commencèrent à donner à leurs pièces une forme certaine, qu'ils les assujétirent à un plan, qu'ils se proposèrent un but & suivirent des règles, en même temps naquit la vieille Comédie.

10 Mars
1747.

On comptoit douze Poètes qui avoient excellé dans ce genre de Comédies, savoir, Magnès, Timocréon, Cratès, Eupolis, Cratinus, Aristophane, Phrynicus, Stralis, Phérécrites, Platon, Téléclides & Théopompus. Je nomme tous ces Poètes, parce que je me propose de les faire tous connoître dans la suite. Le nombre des Comédies que ces douze Poètes avoient composées, se montoit à trois cens soixante & quinze; il ne nous en reste aujourd'hui que quelques fragmens. épars cà & là dans des auteurs anciens, principalement dans Plutarque & dans Athénée: seulement onze Comédies entières du seul Aristophane sont venues jusqu'à nous. Ainsi me proposant dans ce discours de donner une idée de ce que les Grecs ont appelé la vieille Comédie, je ne puis me fonder que sur les pièces d'Aristophane. Les Critiques anciens nous disent que les Poètes qui l'avoient précédé avoient contribué chacun en quelque chose à donner à la vieille Comédie une forme régulière, & à augmenter ses agrémens; mais que ce fut Aristophane qui la porta à sa

Tome XXI.

. T

perfection, & qu'il surpassa tous ceux qui travaillèrent dans le même genre. C'est ce qui l'a fait appeler par toute l'antiquité *le Comique* par excellence, comme Homère est connu par ce seul mot, *le Poëte*.

Cependant lorsqu'on lit pour la première fois les pièces d'Aristophane, on est fort étonné de voir des Comédies qui ressemblent si peu à celles que nous connoissons. On s'attendoit à y trouver quelque sujet plaisant, quelque aventure réjouissante, quelque intrigue de galanterie; on y cherchoit des peintures fidèles des mœurs & des caractères des hommes, telles qu'on en voit dans nos Comédies, & dans celles de Plaute & de Térence; & au lieu de cela on ne rencontre que des sujets bizarres & extravagans; on n'y aperçoit ni suite, ni plan, ni liaisons; on ne sait ce que veulent dire des chœurs dans une farce: tout, en un mot, y paroît monstrueux & ridicule, & l'on est tenté de regarder Aristophane comme un insensé, qui ne mérite pas qu'on se donne la peine de l'étudier & de le comprendre.

Mais si l'on connoît bien l'intention du Poëte, & quel est le but qu'il s'est proposé; si l'on ne cherche dans ses pièces que ce que l'on y doit chercher, & si l'on est instruit de tout ce qu'il faut savoir pour les bien entendre, alors on ne trouve plus étrange ce qui avoit révolté d'abord, & à mesure qu'on se familiarise avec ces Comédies, on les goûte, on les admire, & on avoue que la vieille Comédie l'emportoit à tous égards sur la nouvelle; & que si par degré on a passé de la vieille à la nouvelle, ce n'est point que l'on ait cru mieux faire, ni pour perfectionner ce genre d'ouvrage, mais parce que les Poëtes y ont été obligés par force, & y ont été contraints par les loix qui ont préféré avec raison la paix, la tranquillité & l'honneur des citoyens, au plaisir de voir un spectacle plus ingénieux & plus piquant. Voici, à mon avis, de quelle manière se forma la vieille Comédie, & quel fut le but des Poëtes qui la cultivèrent.

Lorsque la Tragédie fut parvenue à ce point de perfection où la portèrent à l'envi un grand nombre d'excellens Poëtes,

sur-tout Eschyle, Sophocle & Euripide ; d'autres Poëtes, dont le génie étoit porté à la plaisanterie & à la satire, entreprirent de donner un spectacle dans lequel tout ce que les tragiques avoient imaginé pour exciter l'admiration, la terreur & la pitié, fut employé à faire rire les spectateurs, & à avilir & à rendre méprisables & ridicules tous ceux qu'il leur plut d'attaquer. Ce n'étoit, à proprement parler, que des Parodies continuelles des Tragédies les plus estimées ; des bouffonneries, souvent les plus indécentes & les plus obscènes ; des satyres amères & outrées contre les plus grands hommes de la République ; mais tout cela mêlé en même temps de morceaux de poésie admirables, de vraie & de saine morale, & sur-tout de la plus fine & de la plus profonde politique. Le livre de Rabelais est ce que nous avons de plus propre en françois à nous donner une juste idée d'Aristophane, & il me semble qu'on peut dire à peu près le même bien & le même mal de ces deux auteurs.

Les Poëtes tragiques avoient imaginé des actions grandes & capables d'émouvoir puissamment leurs spectateurs ; ils empruntoient ordinairement leurs sujets plutôt de la fable que de l'histoire ; ils y trouvoient un merveilleux propre à relever & à agrandir les objets, & à employer les talens qu'ils se sentoient pour la grande poésie.

Les Poëtes de la vieille Comédie ne prirent point leurs sujets dans la vie ordinaire des hommes ; ils voulurent surprendre leurs spectateurs par la nouveauté & par la bizarrerie de leurs fictions ; ils se firent un mérite de tirer des fonds les plus frivoles en apparence, de quoi charmer & instruire même leurs concitoyens, & surpasser leurs rivaux.

Pour donner une idée de ces sortes de sujets, je prendrai pour exemple la Comédie d'Aristophane intitulée *les Chevaliers*, dont je vais donner le précis en deux mots.

Démophilène & Nicias, deux généraux des Athéniens, assiégeoient l'île de Délos, & ils ne pouvoient venir à bout de s'en rendre les maîtres, parce que les Lacédémoniens trouvoient toujours le moyen d'y jeter des rafraîchissemens.

L'armée des Athéniens souffroit beaucoup, & ils se voyoient presque réduits à abandonner l'entreprise. Dans ces circonstances, Nicias laissa à son collègue le soin de continuer le siège, & vint à Athènes solliciter de nouveaux secours. Un nommé Cléon, homme fort impudent & fort emporté, se déchaîna contre les deux généraux, attribua à eux seuls les difficultés & les longueurs du siège, & promit au peuple de réduire l'île en vingt jours, si l'on vouloit lui donner le commandement de l'armée. Nicias & ses amis engagèrent le peuple à prendre Cléon au mot, croyant qu'il ne pourroit jamais effectuer sa promesse. Effectivement Cléon se trouva assez embarrassé qu'on eût pris ce parti contre son attente; néanmoins il fut obligé de partir. Pendant l'absence de Nicias, Démosthène avoit eu quelques succès qui mirent Cléon en état de pousser à bout les assiégés, & avec les nouveaux secours qu'il amena il réduisit l'île ainsi qu'il s'y étoit engagé; il revint triomphant à Athènes, & alors le peuple prit une telle confiance en lui que rien ne se faisoit plus que par ses avis. Comme c'étoit un très-méchant homme & qu'il ne gardoit aucune mesure, il devint bien-tôt insupportable, & Aristophane fit sa Comédie des Chevaliers pour le perdre dans l'esprit du peuple, & lui ôter la conduite des affaires. Le Poëte introduit le peuple d'Athènes sous le personnage d'un vieillard qui ne voit & qui n'entend presque rien, qui est tombé en enfance, & qui se laisse gouverner par un esclave nouveau venu, qui est Cléon. Deux de ses anciens esclaves, qui sont Nicias & Démosthène, qui voient que les affaires de leur maître périssent entre les mains de Cléon, & qu'eux-mêmes sont maltraités sans sujet, forment le dessein de faire chasser Cléon, & de mettre à sa place un autre personnage de la lie du peuple qui se nomme Agoracritus. Cet Agoracritus, soutenu par les Chevaliers qui forment le Chœur, & conduit par Nicias & par Démosthène, fait tous ses efforts pour perdre Cléon; Cléon de son côté, pour se maintenir, a recours à ses artifices ordinaires, qui sont principalement la malice & l'impudence. Le combat

de ces deux rivaux, qui se disputent le gouvernement, forme le nœud. Enfin Agoracritus propose au peuple de faire ouvrir sa propre cassette & celle de Cléon : la cassette de Cléon se trouve remplie de l'argent qu'il a volé, celle d'Agoracritus se trouve vuide ; alors le peuple ouvre les yeux, Cléon est chassé, & Agoracritus est mis à sa place. Voilà le dénouement de la pièce. C'est sur de semblables fictions que sont fondées toutes les Comédies d'Aristophane, & l'on y trouve toujours les affaires les plus importantes de la République discutées de ce ton plaisant & badin.

Le Poète, après avoir ainsi choisi le sujet le plus bizarre & le plus extravagant qu'il pouvoit imaginer, formoit son plan sur celui des plus belles Tragédies, en empruntoit toutes les parties & en suivoit toutes les règles. Il s'astreignoit aux trois unités d'action, de lieu & de temps, & faisoit sur le même modèle l'exposition de son sujet, son nœud & son dénouement. Il partageoit sa pièce en scènes & en intermèdes ; il employoit le vers iambe & faisoit usage de toutes les autres espèces de vers que les Tragiques avoient adoptés. Non seulement les Poètes de la vieille Comédie prirent les mêmes espèces de vers que les Tragiques, mais, pour rendre ceux-ci ridicules, ils donnoient souvent à leurs vers la pompe & la magnificence des vers des Tragédies, qu'ils parodioient continuellement, employant les expressions les plus sublimes & les plus majestueuses pour dire les choses les plus basses & les plus bouffonnes. Le scholiaste d'Aristophane avertit à chaque instant que tels vers sont pris d'Eschyle, tels autres de Sophocle ou d'Euripide, ou de quelqu'autre Tragique.

J'ai traité ailleurs des avantages que la Tragédie ancienne retiroit de ses Chœurs. Les Chœurs n'étoient pas moins nécessaires à la vieille Comédie, aussi en avoit-elle toujours.

1.^o Ils servoient à varier le spectacle. La vieille Comédie n'étoit point partagée régulièrement en cinq actes, seulement l'action étoit entre-coupée de temps en temps par le Chœur. Il y en avoit de grands, composés de plusieurs parties, qui

toutes avoient leurs noms particuliers, & qui étoient faites sur le modèle des chœurs des Tragédies. Quelquefois le Chœur ne chantoit qu'un ou deux couplets. Les Chœurs composés de plusieurs parties étoient de vrais entre-actes; les autres étoient de petits repos entre les scènes, & même au milieu des récits, pour donner aux acteurs le temps de respirer, & pour ne pas ennuyer le spectateur par trop d'uniformité.

2.^o Comme la vieille Comédie étoit un fantôme de Tragédie, elle avoit besoin d'un appareil brillant, il falloit que le théâtre fût garni. Le nombre des Acteurs du chœur varia souvent dans les Tragédies, il varia de même dans les Comédies; mais le chœur des Comédies n'étoit inférieur en rien à celui des Tragédies: ils avoient l'un & l'autre, & chants, & danses; les habits, les décorations, les machines que le chœur occasionnoit dans les Comédies, ornoient beaucoup la scène & contraisoient quelquefois par leur éclat & par leur magnificence, d'autrefois par leur burlesque, avec la pompe des Tragédies.

3.^o Le Poète comique, toujours rival du Poète tragique, ne lui cède dans ses chœurs, ni par la beauté, ni par la sublimité des pensées, ni par la force des expressions. M. Boivin * a fort bien remarqué que la versification d'Aristophane, en beaucoup d'endroits, n'est point inférieure à celle des plus excellens Tragiques; que ses iambes & ses anapestes sont travaillés avec tout le soin possible, & que les chœurs d'Euripide & de Sophocle ne sont point écrits avec plus d'art que ceux du Comique.

* V. la préface
de la traduction
des Oiseaux d'A-
ristophane.

4.^o C'étoit dans l'invention des personnages du chœur que consistoit principalement la malignité du Poète comique, & c'étoit pour lui une source abondante de ridicule. Les Nuées avec lesquelles Socrate converse, & parmi lesquelles il vit, sont un emblème ingénieux des vaines spéculations des Philosophes. Le chœur de Juges représentés par des guêpes dans la Comédie qui en porte le nom, est seul une satire des magistrats d'Athènes.



Les Acteurs du chœur aidotent encore par leur jeu, à rendre le spectacle, & plus réjouissant, & plus satyrique.

Dans la Comédie des oiseaux, ce sont des oiseaux qui forment le chœur. Ils étoient représentés par des hommes presque nuds, avec des crêtes, des becs, des griffes & des plumes en grande quantité, parce que cette Comédie fut jouée en hiver, & que pour cette raison le Poète supposoit que les oiseaux avoient beaucoup de plumes. Les postures, les grimaces & les figures de ces oiseaux prétendus, faisoient beaucoup de plaisir au peuple. On pouvoit remarquer parmi eux plusieurs particuliers d'Athènes reconnoissables par le masque : ainsi des oiseaux de proie représentoient des frippons connus ; des hiboux, des gens de mauvaise humeur, &c. Il y a bien de l'apparence que, pour grossir le chœur, on y mêloit des figures de bois ou d'autre matière qui ressembloient à de véritables oiseaux ; ajoutez à cela l'imitation de leurs chants & de leurs fredonnemens : de pareils Acteurs, si mordans & si bouffons, devoient beaucoup réjouir la multitude. Le chœur, comme l'on voit, étoit, pour ainsi dire, l'ame & la principale partie de la vieille Comédie ; c'est pourquoi c'étoit du chœur qu'elle prenoit souvent son nom : aussi dès qu'on voulut réformer la vieille Comédie, on commença par lui retrancher le chœur, & dès-lors elle ne put plus se soutenir.

La vieille Comédie, ainsi que la Tragédie, mettoit sur le théâtre trois sortes de personnages, savoir, des hommes, des dieux & des êtres imaginaires. Par rapport aux hommes qui paroissoient dans la vieille Comédie, c'étoient les premiers & les plus distingués d'entre les Citoyens ; c'étoient les Magistrats, les Généraux d'armée, on ne faisoit grace à personne : nous en avons la preuve dans Aristophane, & les témoignages des Anciens ne nous permettent pas de douter que les autres Poètes n'aient porté aussi loin que lui leur licence effrénée.

*Eupolis, atque Cratinus, Aristophanesque Poëta,
Atque alii, quorum Comedia prisca virorum est,*

Si quis erat dignus describi, quod malus aut fur,

Quod mæchus foret aut sicarius, aut alioqui

Famosus; multâ cum libertate notabant.

Ainsi cette espèce de Comédie ne donnoit pas seulement des caractères généraux, elle peignoit encore tels & tels hommes en particulier; & comme elle ne les mettoit sur la scène que pour les tourner en ridicule ou les rendre odieux, elle donnoit beaucoup dans l'exagération. On peut fort bien comparer les caractères peints dans les comédies d'Aristophane, à ces portraits que les Peintres appellent *des charges*, dont le but est d'attraper la ressemblance, mais en augmentant & en chargeant beaucoup les défauts de l'original. Tout défiguré que soit Socrate dans *les Nuées*, on le reconnoît pour le même Socrate qui parle dans Platon, c'est son tour d'esprit, c'est la manière de raisonner & de converser. Quoique Cléon fût un personnage fort méprisable, on sent que son caractère est outré dans la Comédie que fit exprès contre lui Aristophane, & qui est intitulée *les Chevaliers*. Il en est de même de tous ceux que ce Poète a mis sur la scène; c'est ce qui a fait dire à Aristote que le propre de la Comédie étoit de peindre les hommes pires qu'ils ne sont.

Les Poètes tragiques introduisoient souvent des Dieux dans leurs pièces, & ils les faisoient parler avec la majesté qui leur convenoit. Aristophane en fait paroître souvent dans ses Comédies, mais ils n'y sont pas plus épargnés que les hommes. La vieille Comédie plaisantoit de tout; & si l'on souffroit qu'on s'y mocquât des personnes qui occupoient les premières places de la République; si le peuple d'Athènes même en personne mis sur le théâtre, excitoit les huées des Spectateurs, on conçoit aisément que la plaisanterie étoit permise à l'égard des Dieux. Il y a toute apparence que l'on regardoit ces sortes de railleries comme un badinage innocent & qui ne tiroit point à conséquence. On étoit persuadé que les Dieux étoient trop sages pour s'offenser des discours extravagans d'un Poète: on croyoit même qu'ils en rioient les premiers

premiers & qu'ils s'en divertissoient. Arnobe nous apprend qu'à Rome, lorsqu'on pouvoit soupçonner que Jupiter étoit en colère, pour le remettre en belle humeur, on faisoit jouer l'Amphitruon de Plaute : *Ponit animos Jupiter, si Amphitruo fuerit actus, pronuntiatufque Plautinus*. Ce qui est certain, c'est que l'on défendit aux Poètes comiques d'attaquer des personnages réels, sans leur interdire de plaisanter sur les Dieux : nous en avons la preuve dans le Plutus d'Aristophane, qui appartient à la moyenne Comédie, & où les Dieux sont fort maltraités.

Les tragiques Grecs mirent sur la scène non seulement les Dieux, les demi-Dieux & généralement tout ce que la fable avoit consacré, ils portèrent encore la hardiesse jusqu'à introduire des Etres allégoriques. *Λύσσα*, la rage ou la fureur joue un rôle dans l'Hercule furieux d'Euripide. La mort, *Θάνατος*, est un des personnages de l'Alceste du même Poète. Eschyle fait attacher Prométhée au rocher par la force & par la violence, *Κράτος καὶ Βία*. Les Poètes comiques ne demeurèrent point en reste avec les Tragiques sur cet article. Ils firent des personnages de tout ce qui leur vint dans l'esprit. La guerre *πόλεμος*, & le tumulte *Κυδοιμός*, sont deux personnages de la Comédie d'Aristophane, intitulée la *Paix*. Dans les *Guêpes* un chien se porte pour accusateur d'un autre chien, forme la plainte, & le couteau qui a coupé le fromage est cité comme témoin. Les *Nuées* sont des nymphes charmantes qui chantent de très-beaux vers & forment le chœur de la Comédie qui porte leur nom; il n'est pas jusqu'aux grenouilles, qui ne fassent un rôle considérable.

Les Poètes tragiques, à l'envie des Orateurs, tâchoient d'inspirer au peuple les sentimens qu'ils croyoient les plus convenables à ses intérêts, & leurs pièces sont des allusions continuelles aux affaires publiques. Les Poètes comiques s'ingéroient dans les matières du gouvernement bien plus avant encore, & bien plus à découvert que les Tragiques. Il n'y a pas une seule pièce d'Aristophane, dans laquelle on ne fronde le gouvernement d'Athènes : non seulement on y attaque les

vices des particuliers, quels qu'ils soient; on y expose avec la plus grande liberté toutes les fautes de la République, souvent même la pièce ne roule que sur un point capital de politique. La Comédie intitulée *la Paix, les Acarniens, Lyfistraté, les femmes au Sénat*, n'ont d'autre but que de persuader aux Athéniens de s'accorder avec les Lacédémoniens, & de finir une guerre qui les ruinoit les uns & les autres, aussi-bien que leurs alliés & leurs tributaires: c'est pourquoi Platon, en envoyant à Denys l'ancien les Comédies d'Aristophane, lui mande qu'il n'y a aucun livre qui le puisse mettre si bien au fait de tout ce qui regarde les Athéniens.

Ce peuple étoit grand amateur de harangues; leurs Tragiques en ont rempli leurs pièces: les vieux Poètes comiques en inféroient aussi dans leurs Comédies, & les ornoient, ainsi que les Tragiques, de maximes de politique & de morale. Il y en a un grand nombre de cette sorte dans Aristophane; par exemple, les plaidoyers de la richesse & de la pauvreté dans *le Plutus*, & ceux de la justice & de l'injustice dans les *Nuées*.

On faisoit de grandes dépenses pour les représentations des Tragédies, en décorations, en machines & en habits. La vieille Comédie prétendoit égaler la Tragédie par tous ces moyens, & souvent la travestir & la rendre ridicule. Dans la Comédie des grenouilles, Bacchus, habillé en Hercule, arrive sur les bords du Styx qu'il passe dans la barque de Caron, il trouve de l'autre côté des monstres de plusieurs formes qui cherchent à l'épouvanter. Ce Dieu pénètre ensuite dans le séjour des bienheureux où l'on célèbre en son honneur les *mystères* avec les hymnes, les processions, les flambeaux & les autres cérémonies en usage dans ces sortes de fêtes: tout cela suppose une grande variété dans les décorations, les machines, les habits, &c. Il devoit y avoir encore plus de magnificence dans la comédie des Oiseaux; le spectacle devoit être extrêmement brillant, surtout au dernier acte; il se passe au milieu de l'air, dans

la ville de Néphelococugie; on y aperçoit des murs & des tours bâties sur les nues. Prométhée & après lui trois autres Dieux y descendent du Ciel. Pisthetærus en descend aussi sur un char de triomphe; la Déesse *Souveraineté*, superbement parée, est assise auprès de lui; il tient d'une main le sceptre, & de l'autre les foudres de Jupiter. Le théâtre est tout illuminé d'éclairs, le bruit du tonnerre se mêle aux chants des oiseaux qui voltigent en foule autour de Pisthetærus leur nouveau Roi.

De tout ce que nous venons de dire il résulte que la vieille Comédie différoit de la nouvelle, 1.^o par le temps, 2.^o par la matière, 3.^o par la forme.

1.^o Par le temps. La vieille Comédie succéda immédiatement aux farces grossières qu'on jouoit aux temps des vendanges, & dans lesquelles on portoit l'effronterie & la licence aux derniers excès; c'est ce qui fait que la pudeur est souvent blessée dans les pièces d'Aristophane. Il falloit que ce Poète plût au peuple, qui étoit accoutumé à rire des plaisanteries les plus grossières & les plus indécentes. Lorsque la vieille Comédie fut inventée, la république d'Athènes étoit dans son plus haut point de prospérité, ce qui faisoit que le peuple étoit extrêmement insolent, & qu'il ne respectoit rien. La vieille Comédie se ressentit de ces défauts. Dans la suite les sciences & les arts adoucirent les mœurs & amenèrent la politesse, ce qui rendit la nouvelle Comédie moins satyrique & plus décente.

2.^o Par la matière. Le fond des vieilles Comédies étoit de pures fictions, mais dont les personnages étoient des noms connus, & pour la plupart véritables; au lieu que la nouvelle Comédie n'attaqua les vices qu'en général, & sans blesser personne en particulier. La vieille comédie s'ingéroit dans les affaires du gouvernement, & attaquoit les premiers de la République, la nouvelle n'introduisit que des gens d'un état médiocre.

3.^o Par la forme. Elle emprunta de la Tragédie son plan & sa constitution. La Tragédie cherchoit, par toutes

fortes de moyens , à relever & ennoblir ses sujets ; la Comédie au contraire employoit les mêmes moyens pour avilir & rendre odieux & ridicules les personnes qu'elle attaquoit. Elle se permettoit toutes sortes de fictions ; les plus bizarres & les plus hardies étoient celles qui lui plaisoient le plus ; elle employoit les expressions les plus relevées & les plus poétiques , au lieu que la nouvelle Comédie se borna à l'imitation fidèle de la vie commune des hommes.



DOUZIEME DISSERTATION

SUR

L'ORIGINE ET LES PROGRÈS
DE LA RHETORIQUE DANS LA GRECE.

Par M. HARDION.

CALLIAS, fils d'Hipponicus, étoit d'une des premières familles d'Athènes (a), & son père avoit passé pour le plus riche particulier de la Grèce. Le fils dissipa en débauches & en libéralités mal entendues, une partie considérable de ses biens. Aristophane le représente comme un oiseau qui, d'un côté, se laissa plumer par une troupe d'imposteurs, & à qui, d'un autre côté, les femmes arrachent les plumes des ailes. Par ces imposteurs, il faut entendre cette troupe de Sophistes dont la ville d'Athènes étoit alors inondée. La maison de Callias leur étoit ouverte, & lui seul, dit Socrate, leur avoit donné plus d'argent que tous les Athéniens ensemble. Ils étoient même en si grand nombre, que pour les loger tous il avoit vuide une pièce dont Hipponicus avoit fait une office pour serrer ses provisions. Socrate étant allé un matin chez lui avec le jeune Hippocrate, fils d'Apollo-dore, le Portier leur refusa la porte, parce qu'il les prit encore pour des Sophistes, & leur dit que son maître n'avoit pas le loisir de les entendre. Ils obtinrent à grande peine la liberté d'entrer, & aperçurent d'abord aux deux bouts d'une galerie, deux Sophistes environnés de jeunes Athéniens & de plusieurs étrangers à qui ils donnoient des leçons. Ces étrangers s'étoient mis à leur suite pour apprendre d'eux la profession de Sophiste. Socrate alla plus avant, & vit au fond de la chambre qui avoit servi d'office, Prodicus de

17 Janvier
1747.Platon, dans
l'Apologie.Platon, dans le
Protagoras.

(a) Aristophane, dans les Oiseaux, v. 284, & les notes de Kuster. Plutarque, vie de Périclès, &c.

Céos encore au lit, bien enveloppé dans un grand nombre de peaux & de couvertures. Sur de petits lits près du sien, étoient assis plusieurs disciples Athéniens & étrangers, avec lesquels il discouroit. Socrate l'écoutoit avec la plus grande attention ; *car c'étoit, dit-il, un homme universel & véritablement divin* : mais sa voix qui étoit rude empêchoit, par le bourdonnement qu'elle faisoit dans la chambre, qu'on ne pût l'entendre distinctement. Socrate prit le parti d'entrer ; Alcibiade & Critias le suivirent, & ils eurent avec Prodicus quelques momens d'entretien.

*Suidas, au mot
Πρόδικος.*

Ce Sophiste étoit d'Ioulis, l'une des quatre villes de l'île de Céos. Son savoir & son éloquence lui avoient procuré parmi ses compatriotes, une grande considération ; & il avoit été choisi plusieurs fois (*b*) pour être chargé, tant auprès des Athéniens que des Lacédémoniens & des Thébains, des intérêts politiques de sa patrie (*c*). Il étoit d'une complexion foible & délicate, souvent malade, & obligé de se ménager continuellement : c'est pourquoi Platon feint que Socrate le trouve encore au lit bien enfermé dans ses couvertures, par attention pour sa santé.

*Platon, dans
l'Hippias major.*

Il se fit admirer par ses talens dans toutes les villes où il alla (*d*), sur-tout à Athènes où le discours qu'il prononça en arrivant pour exposer sa commission, fut reçu, malgré le désagrément de sa voix, avec les plus grands applaudissemens. Il profita de cette heureuse prévention ; & l'empressement qu'on eut à se former par ses préceptes dans l'art de parler, le mit en état de satisfaire l'extrême passion qu'il avoit de s'enrichir. Protagoras, dont il avoit été le disciple, avoit le premier mis un prix à ses leçons, & tous les Sophistes avoient suivi son exemple ; mais comme ils se nuisoient par leur nombre, Prodicus s'avisa de payer des espèces de Courtiers pour lui chercher des disciples dans les plus riches familles

*Suidas, au mot
Πρόδικος.*

*Philostrate, vie
des Sophistes, l.
I, c. 12.*

(*b*) Platon, dans l'Hippias major.
Philostrate, dans la préface sur les
vies des Sophistes.

(*c*) Plutarque, dans le traité où
il examine si, dans la vieillesse, on

doit se mêler du gouvernement.

(*d*) Philostrate vie des Sophistes,
l. I, c. XII. Dion, dans le 54.^e
discours.

d'Athènes, & pour les lui amener. Cependant il ne rebutoit pas même ceux qui avoient peu à lui donner (e), & vendoit des leçons à tout prix, depuis deux oboles jusqu'à cinquante dragmes. « Il n'enseigne personne gratuitement, fait-on dire à Socrate, & il a sans cesse dans la bouche ce mot d'Épicharme, *la main lave la main, donnez & recevez* ». Αὐτὸς χεῖρ τὴν χεῖρα νίχει· δόσι ὃν λαβέει.

Il évaluoit ses leçons suivant l'importance & l'étendue des matières, ou suivant les facultés de ceux qui se mettoient sous sa conduite. Sa manière d'instruire étoit de réciter à ses disciples des discours composés avec soin sur tous les points de doctrine qu'il leur enseignoit. En cela il suivoit la méthode de Protagoras son maître, & celle de Gorgias : mais celui-ci, comme on l'a vû, s'étoit fait une habitude de parler sur le champ & sans préparation. Il se croyoit par-là bien supérieur à Prodicus dont les discours préparés de longue main, étoient, disoit-il, usés à force d'être répétés.

Philosr. dans
la préface de ses
Vies.

Pour être en état de traiter avec autant d'abondance que de facilité, toutes sortes de sujets, ces trois Sophistes s'étoient faits d'avance une ample provision de ce que les Philosophes & les Rhéteurs entendent sous le nom de *lieux communs* (f). On leur attribuoit le mérite de les avoir mis en ordre & rangés sous certaines classes. On les appelle *communs*, parce qu'ils appartiennent généralement à toutes sortes de matières, & ne deviennent propres que par l'application qu'on en fait à un sujet particulier. On en distinguoit de deux espèces : c'étoit, d'une part, un recueil de pensées bien développées & discutées pour & contre, avec l'étendue & les ornemens dont elles étoient susceptibles ; ou, si l'on veut, c'étoient des espèces de dissertations sur différens sujets, comme sur la vertu, sur les devoirs, sur la justice & l'injustice, sur l'honnête & l'utile, sur la gloire & la honte, ou sur des matières

(e) Voyez le dialogue intitulé, *Axiochus*, à la suite de ceux de Platon.

(f) Voyez sur les lieux communs Cicéron, de orat. l. III, c. 27. De

claris orat. c. 12. In orat. c. 14, 15, & 36. De inventione, l. II, c. 22, & c. Quintilien, l. III, c. 1.

appartenant à la physique, à la politique & autres sciences : d'un autre côté ils avoient rassemblé les sources communes d'où l'on pouvoit tirer les preuves de ce qu'on vouloit établir, soit qu'il fallût louer ou blâmer, exagérer ou exténuer, définir, consoler, exhorter ; soit qu'il fallût considérer dans les choses le temps, le lieu, les circonstances, les causes, les effets ; & dans les personnes, les mœurs, les caractères & la conduite.

*Quintilien, l.
v, c. 10.*

Ils avoient, dis-je, rassemblé ces sources générales, car ils ne les avoient pas découvertes. Tout avoit été dit & pratiqué avant qu'ils donnassent leurs préceptes ; mais ils avoient observé ce qui avoit été dit & pratiqué ; ils avoient recueilli leurs observations pour en former un art.

Aristote a donné, d'après ces premiers Rhéteurs, un ample traité des lieux communs, sur-tout de ceux de la seconde espèce. Cicéron se plaint de ce que les philosophes Académiciens & Péripatéticiens, ont enlevé aux Rhéteurs cette partie de l'invention oratoire. Il la révendique hautement comme le bien propre, comme le patrimoine de l'Orateur. L'étude de ces lieux lui paroissoit utile pour nourrir l'esprit, & lui faire découvrir plus facilement ce qu'il y avoit à dire sur chaque sujet & le tour qu'il y falloit donner : cependant ils demandoient beaucoup de choix & d'attention. Car ce n'est pas la fécondité qui manque aux esprits cultivés par l'étude ; mais sans le secours d'un jugement solide & mûri par la réflexion, ces esprits si féconds ne puiseront le plus souvent, dans les sources communes des argumens, que ce qu'il y a de frivole ou d'inutile, & même ce qui sera contraire aux propositions qu'ils voudront établir.

*L. II, c. 1.
& l. v, c. 10.*

Quintilien donne les mêmes préceptes sur ces lieux de la seconde espèce. Ce sont, ajoute-t-il, des armes qu'il faut avoir toutes prêtes au besoin ; car il ne faut pas attendre, pour les chercher, le moment de s'en servir, ni aller frapper chaque fois à leur porte. Celui qui veut devenir Orateur doit, avant que de se montrer au grand jour, les avoir bien étudiés & s'en être, pour ainsi dire, rempli, afin qu'ils viennent s'offrir d'eux-mêmes, & qu'il puisse, lorsqu'il
compose,

compose, les trouver sous sa main. Autrement il seroit dans une servitude continuelle, & ce soin de les chercher éteindroit tout son feu. Il en arriveroit comme d'un homme qui, à mesure qu'il écrirait, seroit obligé de se rappeler comment se forme chaque lettre & chaque syllabé.

Quelques Philosophes modernes se sont appliqués à décrier l'ancienne doctrine des lieux communs des argumens, comme inutile, & même comme dangereuse. On peut répondre que les grands orateurs d'Athènes & de Rome ont pensé le contraire, & s'en sont bien trouvés. Il reste à savoir si ce qu'on y a substitué a formé de meilleurs Orateurs, & je le laisse à juger aux personnes non prévenues.

Mais cette science des lieux communs n'eût pas été, en effet, d'un grand secours pour l'Orateur, s'il eût négligé de s'instruire des préceptes sur les ornemens, qui peuvent ôter aux argumens que fournit la dialectique, leur sécheresse naturelle. Ces ornemens faisoient une principale partie de l'étude & des leçons des Sophistes; car ils dispuoient aux Poètes, comme je l'ai déjà dit plus d'une fois, le talent de captiver l'attention par les agrémens d'une élocution brillante & harmonieuse. Ils les imitoient encore d'une autre manière, en insérant quelquefois dans leurs discours des fables de leur invention. Platon, leur censeur perpétuel, a reconnu ce qu'elles pouvoient avoir d'utile pour réveiller le lecteur & pour le délasser. On en trouve dans ses dialogues plusieurs de sa façon, & il nous en a conservé une de Protagoras dont l'invention & le tour ont quelque chose de très-ingénieux. Mais on a sur-tout vanté celle que Prodicus avoit composée sur Hercule, & je ne puis me refuser de la rapporter ici comme un précieux morceau de l'antiquité. Xénophon la met dans la bouche de Socrate, à la suite de quelques préceptes sur l'utilité des exercices de l'ame & du corps.

« Le savant Prodicus, dit-il, parle ainsi de la vertu dans son ouvrage sur Hercule, celui de tous qu'il récite le plus « volontiers; & il s'exprime à peu près de cette manière, « autant que je puis m'en souvenir. »

Voyez la Logique de l'Académie.
Royal.

Rép. l. III,
Loix, liv. IV,
Banquet, &c.
Dans le Protagoras.

Memorabil.
l. I.

« Hercule étant passé de l'enfance à l'âge de puberté, où
» les jeunes gens maîtres d'eux-mêmes font connoître s'ils
» prendront le chemin de la vertu ou celui du vice, fut
» embarrassé du choix, & se retira, pour y penser, dans une
» solitude écartée. Deux femmes d'une grande taille lui appa-
» rurent & vinrent l'aborder. On voyoit dans la physionomie
» de l'une cette décence & cette honnêteté qui caractérisent
» les personnes bien nées. Elle avoit pour toute parure un air
» de propreté, les traits de la pudeur dans les yeux, une
» contenance modeste, & une robe blanche. L'autre avoit tout
» à la fois beaucoup d'embonpoint & de délicatesse. Les couleurs
» de son visage, qui étoient empruntées, la faisoient paroître
» plus blanche & plus vermeille qu'on ne l'est naturellement,
» & l'on remarquoit à son maintien qu'elle se contraignoit pour
» être plus droite. Elle promenoit ses yeux de tous côtés, &
» sa robe étoit assortie de la manière la plus propre à faire
» briller ses charmes. Elle se regardoit sans cesse, & prenoit
» garde si d'autres la regardoient : souvent même elle se confi-
» déroit dans son ombre. Lorsqu'elles furent plus près d'Her-
» cule, la première continua de marcher du même pas ; mais
» l'autre, qui vouloit la prévenir, courut à lui, & lui dit : Je
» vous vois, Hercule, dans l'incertitude sur le genre de vie
» que vous embrasserez ; si vous voulez vous attacher à moi,
» je vous menerai par la route la plus agréable & la plus aisée :
» il n'y aura point de plaisirs que vous ne goûtiez, point de
» peines dont vous ne soyez exempt. Premièrement vous ne
» vous occuperez ni de guerres, ni d'aucune autre sorte d'affaires.
» Vous ne songerez qu'à ce qui flattera le plus votre goût
» dans le boire & dans le manger ; qu'à voir & à entendre
» ce qui peut charmer les oreilles & les yeux ; qu'à sentir &
» à toucher ce qu'il y a de plus délicieux ; qu'à choisir entre
» les plaisirs de l'amour les plus vifs & les plus piquans ; qu'à
» dormir mollement, & sur-tout à jouir sans le moindre travail
» de toutes ces douceurs. S'il vous vient quelque soupçon que
» les moyens ne vous manquent, vous n'avez point à craindre
» que pour vous les procurer je vous réduise à aucun travail

du corps ou de l'esprit : vous profiterez de celui des autres, & ne vous refusez à aucune occasion d'acquiescer du bien : car je permets à mes amis de s'enrichir par toutes sortes de voies.

Hercule ayant entendu ce discours, lui demanda comment elle s'appeloit : ceux qui m'aiment, répondit-elle, me nomment *la félicité* ; mais ceux qui me haïssent, déguisent mon nom sous celui de *la mollesse* (g).

Dans ce moment l'autre femme s'étant approchée, dit : Je viens aussi vers toi, Hercule, parce que je connois ceux qui t'ont donné le jour, & que dans les exercices de ton enfance j'ai remarqué ton bon naturel. C'est ce qui me fait espérer que, si tu prends la route qui conduit de mon côté, tu te distingueras par des actions honnêtes & vertueuses, & me procureras à moi-même, par le bien qui en résultera, un surcroît de gloire & de considération. Je ne chercherai point à te séduire en te présentant d'abord l'image du plaisir ; mais je t'exposerai, avec la plus exacte vérité, les choses telles que les Dieux les ont établies : car les Dieux n'accordent aux hommes ce qui est bon & honnête qu'au prix du travail & de l'application. Si tu veux donc que les Dieux te favorisent, il faut leur rendre le culte qui leur est dû. Si tu veux être cher à tes amis, c'est par des bienfaits que tu peux te les attacher. Si tu aspires aux honneurs dans quelque République, il faut te rendre utile à cette République. Si tu veux, par tes vertus, te faire admirer de la Grèce entière, tu dois t'efforcer de rendre service à toute la Grèce. Si tu demandes à la terre une grande abondance de fruits, tu mettras ton étude à bien cultiver la terre. Si tu aimes mieux t'enrichir par les troupeaux, tu prendras un grand soin des troupeaux. Si ton ambition te porte à te faire un nom dans la guerre, & à te mettre en état d'assujétir tes ennemis, & d'assurer la liberté de tes amis, apprendis l'art militaire de ceux qui le savent, & appliques-toi à pratiquer leurs leçons. Enfin si tu

(g) J'ai substitué le mot de *mollesse* à celui de *vices*, *κακία*, qui est dans l'original.

» veux acquérir la force du corps, il faut le soumettre à la
» raison, & l'exercer par le travail & par la sueur.
» A ces mots la Mollesse reprit la parole & dit, selon
» Prodicus: Vous entendez, Hercule, par quel long & pénible
» chemin cette femme vous propose de marcher, pour vous
» conduire à je ne sais quelles satisfactions de l'ame, pendant
» que j'en ai un court & facile qui mène à la vraie félicité.
» Sur quoi la Vertu reprend: Malheureuse, qu'as-tu de bon
» à donner aux hommes, & quels plaisirs peux-tu goûter, toi
» qui ne veux rien faire pour en connoître le prix, qui n'attends
» pas le besoin des choses agréables, mais qui t'en rassasies
» avant que de les désirer? Tu manges avant que d'avoir faim;
» tu bois avant que d'avoir soif. Pour manger délicieusement, tu
» donnes tes soins à former de bons cuisiniers; pour boire vo-
» luptueusement tu achètes les vins les plus exquis, & envoies
» de tous côtés chercher de la neige pendant l'Été. Pour
» dormir tranquillement il ne te suffit pas d'avoir des lits
» mollets, mais il te faut des bois de lits montés sur des pieds:
» car tu ne desires pas le sommeil à la suite du travail, mais
» parce que tu n'as rien à faire. Dans les plaisirs de l'amour
» tu forces la nature, & par toutes sortes d'artifices tu préviens
» ses besoins. Voilà comme tu élèves tes amis; tu les plonges
» pendant la nuit dans de honteux excès, & tu les fais dormir
» pendant la plus utile partie du jour. Quoique tu sois immor-
» telle, les Dieux t'ont rejetée de leur compagnie, & les gens
» de bien te regardent avec mépris. Enfin, ce qu'il y a de plus
» doux & de plus flatteur à entendre, la louange de soi-même,
» tu ne l'as jamais entendu. Tu n'as jamais joui du plus agréable
» des spectacles, car tu n'as jamais rien vû de bon qui vînt de
» toi. Qui donc pourra t'en croire sur ta parole? qui voudra se
» laisser abuser par tes promesses? & quel homme sensé oseroit
» se faire agréger dans ta troupe? Tes amis, dans leur jeunesse,
» sont foibles & sans vigueur; dans leur vieillesse ils deviennent
» hébétés. Tant qu'ils sont jeunes, ils vivent dans le sein de la
» volupté, sans connoître la peine ni le travail; mais les
» infirmités qui surviennent bien-tôt, rendent leur vieillesse

pénible & laborieuse. Ils rougissent de leur vie passée, & la vie présente leur est à charge. Ils se sont livrés jeunes à tous les plaisirs, & ont réservé pour les dernières années les misères & les incommodités. Pour moi j'habite avec les Dieux, j'habite avec les gens de bien: sans moi il ne se fait rien de bon ni dans le Ciel, ni sur la terre. Je suis ce que respectent le plus les Dieux, & ceux d'entre les hommes qui sont dignes de moi. Je soulage les artisans dans leurs travaux; les maîtres trouvent en moi une fidèle gardienne de leurs maisons, & les esclaves une protectrice bienfaisante. Je concours à faire réussir les ouvrages de la paix, & il n'y a point de plus solide appui que le mien dans les entreprises de la guerre. Enfin je suis le plus ferme lien de l'amitié. J'affaïsonne à mes amis le plaisir du boire & du manger, & ils en jouissent sans peine & sans dégoût, parce qu'ils attendent que le besoin fasse naître le desir. Le sommeil a pour eux plus de charmes que pour ceux qui ne travaillent point; mais ils le quittent sans chagrin, & n'en sont pas moins empressés à remplir leurs devoirs. Les jeunes gens sont touchés des louanges que leur donnent les vieillards, & ceux-ci sont flattés des respects que leur rend la jeunesse: ils se rappellent avec plaisir le souvenir des actions passées, & ne voient pas avec moins de satisfaction l'heureux succès des actions présentes. C'est par moi qu'ils sont aimés des Dieux, recherchés par leurs amis, honorés dans leur patrie; & lorsqu'ils sont arrivés au terme fatal, ils ne demeurent point ensevelis dans un oubli honteux; mais leurs noms se perpétuent dans la mémoire des hommes; & leur gloire, toujours nouvelle, conserve à jamais son éclat. Voilà, mon cher Hercule, toi qui sors d'une excellente race, voilà par quels exercices tu peux parvenir au comble de la félicité.

C'est ainsi que Prodicus s'expliquoit sur les instructions que la vertu avoit données à Hercule. Il est vrai qu'il a orné ses pensées de termes plus nobles & plus relevés que je ne viens de faire ».

Nous avons encore l'extrait d'un discours attribué à Prodicus, *Dans l'Axionchus.*

dont l'objet étoit de rassurer contre la crainte de la mort. On suppose que Socrate est appelé auprès d'un vieillard troublé de frayeur aux approches du moment qui doit le conduire au tombeau. « Où sont, lui dit-il, ces magnifiques
» éloges que vous faisiez de la vertu? Qu'est devenu ce grand
» courage qui vous faisoit regarder avec indifférence le terme
» de cette vie passagère? A l'âge où vous êtes, & nourri plus
» qu'aucun autre Athénien des préceptes de la philosophie,
» avez-vous oublié que lorsque l'ame séparée du corps, est
» retournée dans le séjour qui lui est propre, ce corps terrestre
» & privé de sentiment n'est point l'homme; c'est l'ame,
» c'est cette substance immortelle renfermée dans une prison
» mortelle, qui nous fait ce que nous sommes. Nous vivons
» ici bas comme sous une tente obscure, condamnés à de
» perpétuelles souffrances. Les plaisirs toujours abreuvés d'amertume, arrivent avec peine & s'envolent dans l'instant où
» nous commençons à les goûter; mais les soucis qui accourent en foule pour nous affliger, ne sont assaisonnés d'aucune
» douceur. Nous sommes l'éternelle proie de la douleur & des
» maladies: l'ame qui les partage avec le corps, soupire après
» la céleste patrie d'où elle est descendue, & brûle d'une soif
» ardente pour cette vie nouvelle qu'on passe dans les jeux,
» dans les danses & au milieu des plus pures délices; de sorte
» que cesser de vivre, c'est échanger un mal contre un bien.
» Si la vie est un mal, *repond le vieillard à Socrate*, pourquoi
» vous y tenez-vous attaché, vous sur-tout qui passez vos jours
» dans les sublimes méditations, & dont l'intelligence est, au
» jugement du public, si supérieure à la nôtre? Vous pensez
» de moi, *dit Socrate*, ce qui n'est pas: parce que je suis
» curieux d'apprendre, vous croyez, avec le commun des
» hommes, que je suis savant; mais ce que je viens de vous
» dire, je le tiens du docte Prodicus; c'est une de ces leçons
» rebattues qu'il débite à ses disciples pour leur argent. Dans
» un discours qu'il prononça ces jours passés chez Callias fils
» d'Hipponicus, il dit tant de choses contre la vie, que depuis
» ce moment-là je la compte pour rien, & que mon ame

n'aspire qu'à la mort. Que vous dit-il donc de si beau, «
reprend le vieillard ? Je vous répéterai volontiers, *répond* «
Socrate, ce que je pourrai m'en rappeler *(h)* ». Sur cela il
 entre dans un grand détail sur les différens âges de l'homme,
 depuis le moment de sa naissance jusqu'à l'extrême vieillesse.
 Il expose les misères, les chagrins, les incommodités attachées
 à chaque âge, s'appuie de l'autorité des anciens Poètes dont
 il rapporte quelques passages, allègue des exemples que lui
 fournit la fable, & conclut enfin, toujours d'après Prodicus,
 par des raisonnemens tirés de la métaphysique qui étoit alors
 à la mode. Le vieillard n'est point touché de ce bruyant
 étalage de lieux communs. « Je ne vois en tout cela, *dit-il*,
 que cette importune bavardise qui s'est emparée de tous les «
 esprits, que ce frivole verbiage qu'on prend soin d'orner «
 pour amuser des enfans. Si vous voulez donc me convaincre «
 que la perte des biens dont nous jouissons dans cette vie, «
 n'est pas un mal, donnez-moi des raisons d'un plus grand «
 poids ; car je n'entends rien à ces discours où l'esprit, ébloui «
 par de brillantes paroles, s'égare & perd de vue les objets. «
 L'ame en est à peine effleurée, parce qu'on ne lui montre «
 qu'un extérieur séduisant, lorsqu'elle a besoin qu'on lui fasse «
 voir la vérité. Les maladies de l'ame ne se guérissent point «
 par de pompeux sophismes, & n'admettent que les remèdes «
 qui vont dans l'intérieur chercher le principe du mal ». «
 Socrate reprend la parole ; & laissant là les raisonnemens
 de Prodicus, il en emploie d'autres dont la force & la
 solidité étonnent & soumettent enfin le vieillard. « Je me
 rends, *lui dit-il*, vous m'avez entièrement converti. Loin «
 de craindre la mort, je la desire ; & pour m'élever, à l'exemple «
 de nos Rhéteurs, au dessus du langage vulgaire, je sens que «
 mon ame s'élance vers les régions célestes ; je parcours en «
 esprit une carrière immortelle & divine : loin de moi cette «

(h) C'est dans ce morceau que Rousseau a pris le fond de l'Ode qui
 commence par ces vers :

*Que l'homme est bien pendant sa vie
 Un parfait miroir de douleurs !*

honteuse foiblesse qui m'avoit surpris. Je me retrouve un homme tout nouveau.

Dans le Pro-
tagoras.
Memorabil.
l. II.

On n'a pas de peine à s'apercevoir que l'intention de l'Ecrivain à qui nous devons cet extrait, n'a été que de rabaisser le mérite de Prodicus pour exalter celui de Socrate. C'est un disciple, ou, si l'on veut, un singe de Platon, qui, dans plusieurs de ses dialogues, affecte de prodiguer sous le nom de Socrate, soit à Prodicus, soit aux autres Sophistes, les plus magnifiques éloges ; mais où l'on découvre toujours un air de dérision. On n'est point trompé par les qualités qu'il donne à Prodicus, de *savant du premier ordre, d'homme universel, d'homme divin*. Mais Socrate, dans Xénophon qui le fait parler sérieusement & selon son véritable caractère, ne dissimule point le cas qu'il fait de ce Sophiste, il lui donne franchement le titre de *Savant*, Σόφος ; & après avoir rapporté la fable sur Hercule, il avoue de bonne foi qu'elle est écrite avec une noblesse d'expression dont il n'a pû approcher.

Xénophon,
Themistiüs, &c.

Platon, dans
le Protagoras.

Effectivement Prodicus s'étoit fait un style pur, simple, noble, élégant, & dont la douce harmonie charmoit l'oreille. Il avoit pris directement le contrepied de Gorgias, & autant que celui-ci aimoit les métaphores, les hyperboles & les autres espèces d'expressions figurées, autant Prodicus s'étoit attaché à la propriété des termes. Il ne les employoit guère que dans leur signification primitive, & portoit même le scrupule jusqu'à condamner le sens détourné que, dès le temps d'Homère, on avoit donné par extension au mot δεινός, terrible, redoutable, pour lui faire signifier de plus, excellent, extraordinaire, respectable. Il prétendoit qu'il ne pouvoit se prendre qu'en mauvaise part ; & toutes les fois, remarque Socrate, qu'on disoit d'un homme, pour le louer, que c'étoit un terrible homme, il s'en plaignoit comme d'un abus qu'il falloit réprimer ; mais, malgré la délicatesse, l'usage avoit prévalu, & le mot δεινός étoit même devenu le terme propre pour exprimer la force & la véhémence qui caractérisent le grand Orateur.

Il s'étoit fait une étude de définir les mots, afin qu'on ne pût se méprendre à leur vraie signification, & avoit établi, en Dialecticien, les plus subtiles distinctions entre ceux qu'on regardoit comme synonymes. Platon, dans un de ses dialogues, lui fait tenir un langage conforme à son goût & à ses principes. Il étoit question de mettre d'accord Protagoras & Socrate, sur la manière d'examiner quelques points de doctrine qui faisoient le sujet de leur entretien. Callias avoit pris parti pour Protagoras, & Alcibiade pour Socrate. Critias qui étoit présent, invite Prodicus à faire ses efforts pour les concilier, sans quoi il eût fallu se séparer & perdre le fruit qu'on devoit se promettre d'une si docte conversation.

Platon, dans
le *Lachès*.

Dans le *Protagoras*.

« Vous parlez à merveille (i), dit Prodicus : dans des entre-
tiens comme celui-ci, il faut que ceux qui sont présens
soient des Juges *communs*, sans être *égaux* ; car cela est bien
différent. C'est être des Juges *communs* que de prêter à l'un
& à l'autre une attention *commune* ; mais le jugement qu'on
porte n'est pas *égal*, il est plus favorable à celui qui fait plus
qu'à celui qui fait moins. Je suis donc d'avis que vous, Pro-
tagoras, & vous, Socrate, conveniez entre vous deux de
discuter la matière en question, non de *disputer* ; car les amis
discutent ensemble amiablement, & la *dispute* n'est qu'entre
ennemis qui cherchent à se contrarier. Par là cette conférence
aura beaucoup d'agrément : vous deux qui parlez, obtiendrez
notre *estime*, non nos *louanges* ; car l'*estime* est un sentiment

(i) Καλῶς μοι, ἔφη, δοκεῖς λέγειν,
ὦ Κριτία ; καὶ γὰρ τὰς ἐν ποίσις λό-
γους παραγινόμενους, κοινὰ μὲν εἶναι
ἀμφοῖν πῦν διαλεγόμενοι ἀκροαταῖς,
ἴσους δὲ μὴ· ἐστὶ γὰρ ὁ κοινὴ μὲν γὰρ
ἀκρόσασθαι δὲ ἀμφοτέρων, μὴ ἴσον δὲ νῆμαι
ἐκάτερω, ἀλλὰ πᾶσι μὲν σοφώτερον πλεον,
πᾶσι δὲ ἀμαθετέρῳ ἑλαττον· ἐγὼ μὲν καὶ
αὐτὸς, ὦ Προταγόρας τε καὶ Σωκρά-
της, ἀξιῶ ὑμᾶς συγχερεῖν καὶ ἀλληλοῖς
περὶ τῶν λόγων ἀμφισβητεῖν μὲν, εὐ-
ζειν δὲ μὴ· ἀμφισβητεῖν μὲν γὰρ καὶ
δὲ δύνανται οἱ φίλοι τοῖς φίλοις, ἐρέουσιν
δὲ οἱ διαφέροντες καὶ ἐχθροὶ ἀλλήλοις,

καὶ ὅπως αὐτὴ καλλίστη ἡμῖν ἡ συνείσα γέ-
νοιτο· ὑμεῖς τε γὰρ οἱ λέγοντες, μάλιστα αὐ-
τῶς ἐν ἡμῖν πῶς ἀκῶσιν ἀδοκιμαγεῖτε,
καὶ ἐν επαμφοτερίζετε· διδοικαμένῳ μὲν γὰρ ὅτι
παρὰ τῆ ψυχῆς τῆ ἀκρόστων ἀνδρὶ ἀπά-
της, ἐπαμφοτερίζειν δὲ ἐν λόγῳ πολλοῖς
παρὰ δόξαν ψευδομένων. ἡμεῖς τ' αὖ οἱ
ἀκῶντες, μάλιστα αὐτῶς ἀφρονισμομεθα
ἔχ' ἡδόμεθα ἀφρονισθεῖν μὲν γὰρ ὅτι,
μανθάνοντα τε καὶ φρονήσεως μεταλαμ-
βάνοντα αὐτῇ τῇ δεινότητι, ἡδέεσθαι δὲ
εὐδιότῳ τε ἢ ἄλλο ἡδὺ πάροντα αὐτῇ
πᾶσι σέμασι.

» de l'ame, qui n'a rien de trompeur, au lieu que la *louange*,
 » qui ne consiste qu'en paroles, est souvent le contraire de
 » ce qu'on pense. Ce sera, d'un autre côté, le moyen de
 » nous donner à nous qui écoutons, non du *plaisir*, mais
 » de la *satisfaction*; car la *satisfaction* est un acquiescement
 » de l'esprit aux connoissances qui l'éclairent; au lieu que le
 » *plaisir* n'a pour objet que le manger & les autres appétits
 du corps ».

Platon parle encore en d'autres endroits des différences délicates que Prodicus trouvoit entre la *volonté* & le *desir*, la *terreur* & la *crainte*, & autres. Cette scrupuleuse exactitude dans le choix & dans l'emploi des mots, fait voir pourquoi Prodicus (k) n'aimoit pas à parler sur le champ, & préparoit avec soin tout ce qu'il avoit à dire. Outre ses traités sur les synonymes, il avoit donné des ouvrages sur la Rhétorique, & ce que j'ai dit plus haut à l'occasion des lieux communs, en fait foi. De plus, Quintilien parlant des exordes ou préambules qu'il est quelquefois à propos de placer à la tête d'une narration, s'appuie de l'autorité de Prodicus qui pensoit que rien n'étoit plus propre à réveiller l'attention des Juges; aussi passoit-il pour un excellent Rhéteur, & en même temps pour un homme consommé dans l'étude de la physique, c'est-à-dire, dans la science des choses divines & humaines. Il faut se souvenir que la physique & la rhétorique n'étoient point alors deux sciences séparées, & qu'elles devoient se prêter l'une à l'autre des secours réciproques.

Dans les Nuées. Aristophane le met au nombre de ces sublimes esprits que les Nuées nourrissent de leurs subtiles vapeurs. Dans la Comédie qui porte leur nom, Socrate les invoque comme ses divinités tutélaires. Elles descendent du ciel à sa prière & lui font valoir cette complaisance qu'elles n'auroient, disent-elles, pour aucun autre que pour Prodicus & pour lui; pour

(k) Callimaque l'avoit mis au nombre des Rhéteurs. Le scholiaste d'Aristophane a prétendu qu'il s'étoit trompé, & que Prodicus n'étoit que

Philosophe; mais ce Scholiaste s'est lui-même trompé fort grossièrement. Voyez sa note sur le vers 693 de la comédie des Oiseaux.

Prodicus, à cause de son grand savoir & des opinions (1) qu'il enseigne; pour lui, parce qu'il marche dans les rues d'un air imposant, qu'il promène ses yeux de tous côtés, qu'il souffre volontairement beaucoup de mal en allant nuds pieds, & enfin parce qu'il les regarde avec un grand respect.

Dans une autre comédie d'Aristophane, deux Athéniens qui ne peuvent plus tenir contre l'esprit de chicane dont tous les tribunaux d'Athènes étoient infectés, vont chercher un pays où l'on ne plaide point. Ils arrivent à la demeure des oiseaux; & pour se les concilier en flattant leur vanité, ils leur font entendre qu'ils sont plus anciens que les Dieux; que Saturne & Jupiter les ont dépouillés, contre toute justice, de l'empire du Ciel qui leur appartient, & qu'ils n'ont d'autre moyen de le recouvrer que de bâtir une ville en l'air, d'où ils pourront intercepter la fumée des sacrifices & l'odeur des parfums dont les hommes régalaient les Dieux dans l'Olympe. Les oiseaux persuadés bâtissent la ville sous le nom de *Néphelococcygie*, & de-là annoncent aux hommes qu'ils doivent désormais reconnoître le suprême pouvoir des oiseaux. « Foibles mortels, disent-ils, paîtris d'un peu de boue, & dont la génération est semblable à celle des feuilles; « songes légers, ombres vaines & passagères, prêtez-nous une « oreille attentive: nous sommes les immortels habitans des « régions éthérées, & nos sublimes conceptions n'ont pour « objet rien de corruptible ni de périssable. Écoutez-nous « pour apprendre à raisonner sagement sur les merveilles « qui se passent dans le Ciel, sur la nature des oiseaux, sur « l'origine des Dieux, des fleuves, de l'Érèbe & du chaos; « & lorsque vous saurez tout cela, vous pourrez vous passer « des leçons de Prodicus, & lui dire de notre part de s'aller « pendre ». Ce passage fait connoître que dans le temps que cette pièce parut, Prodicus étoit un des Maîtres les plus accrédités pour la physique & la métaphysique. Socrate, dans Platon, se fait honneur d'avoir pris de ses instructions.

Dans les
Oiseaux.

Dans le Pro-
tagoras.

(1) Il y a dans le texte *μαίμης*. Il paroît qu'il faut l'entendre des sentimens de Prodicus par rapport à la Religion.

Dans le Cratyle.

« J'avoue, dit-il à Protagoras, que vous êtes très-savant ;
 » mais vous n'êtes pas si versé que moi, qui ai été disciple de
 » Prodicus, dans la science qui apprend à connoître la valeur
 des mots ». Cependant il dit ailleurs qu'il n'a pas entendu
 la grande démonstration où Prodicus se vantoit d'enseigner
 tout ce qu'on peut savoir sur la nature & sur la vertu des
 mots, parce qu'elle étoit du prix de cinquante dragmes, &
 qu'il ne connoît que celle qu'il donnoit pour une dragme.

Dans le Ménon.

Dans un autre dialogue, Ménon convient avec Socrate que
 les Sophistes s'arrogent faussement le talent d'enseigner la
 vertu, & qu'il ne peut y avoir pour cette science ni maîtres
 ni disciples. « Cela étant, dit Socrate, il y a grand danger

Dans le Théétète.

» que nous ne soyons, vous & moi, de pauvres gens, & que
 » nous n'ayons pas été suffisamment instruits, vous par Gorgias,
 & moi par Prodicus ». Socrate fait entendre d'un autre côté,
 que lorsqu'il venoit à lui des jeunes gens qui n'étoient pas
 propres à sa manière d'enseigner, il les envoyoit chez d'autres
 maîtres, & qu'il en avoit donné beaucoup à Prodicus.

*Suidas, au mot
 Πρόδικος.*

Comme les magistrats d'Athènes avoient interdit les leçons
 de physique & de métaphysique, à cause du danger qu'ils
 y voyoient pour la Religion, les Sophistes se gardoient bien
 de se donner pour Physiciens, & ne s'annonçoient que sous
 le titre fastueux de Professeurs de la vertu. Prodicus les trompa
 long-temps sous ce déguisement. Il est vrai que la morale
 entroit dans le plus grand nombre de ses instructions, & c'est
 peut-être d'après lui que Socrate s'étoit attaché tout entier
 à cette partie de la philosophie ; mais enfin Prodicus fut mis en
 justice, & condamné à boire de la cigue (m). On l'a accusé,
 dans des temps postérieurs, d'avoir été voluptueux, & même
 adonné à d'infâmes débauches ; mais on n'aperçoit ni dans Aristophane,
 ni dans Platon, ni dans Xénophon, aucun trait qui
 tende à établir sur cela le moindre soupçon ; & il pourroit
 bien n'avoir pas été à cet égard plus coupable que Socrate
 qui, même de son vivant, avoit essuyé les mêmes reproches,

(m) Philostrate, vies des Sophistes, l. 1, c. 12. Suidas, au mot
 Πρόδικος. Schol. d'Aristophane, sur le vers 360 des Nuées.

& qu'on accusoit de plus de corrompre les jeunes gens par la perversité de sa doctrine. On peut croire que Prodicus les corrompoit en effet par les sentimens qu'il leur inspiroit sur la Religion. Protagoras, son maître, disoit qu'il ne pouvoit affirmer s'il y avoit des Dieux ou non. Le disciple, plus hardi, ne seignoit point d'avancer que les hommes avoient attribué la divinité aux Etres physiques dont ils recevoient des secours pour les besoins de la vie. Il étoit contemporain de Socrate (n), & peut-être plus âgé de quelques années, puisqu'il avoit été son maître; mais il lui avoit survécu, & de-là on peut inférer qu'il étoit fort vieux lorsque son arrêt de mort lui fut prononcé.

*Cicer. de Nat.
Deor. lib. 1, c.
42.*

(n) *Apologie de Socrate dans Platon. Il y est fait mention de Prodicus comme vivant encore.*



*DE L'AMOUR DES BEAUX ARTS,
Et de l'extrême considération que les Grecs avoient
pour ceux qui les cultivoient avec succès.*

Par M. le Comte DE CAYLUS.

27 Juin
1747.

C'EST à vous seuls, Messieurs, qu'il appartient de parler dignement des grands Poètes, des Philosophes du premier ordre, de ces Historiens & de ces Orateurs fameux que l'antiquité a produits, que les âges suivans ont célébrés, & que vous achevez d'immortaliser par la conformité du génie & des talens qui caractérisent les ouvrages qui sortent de vos mains. Trouvez bon que je me borne aujourd'hui à cette partie des beaux arts qui en porte le nom par excellence, je veux dire, l'Architecture, la Peinture & la Sculpture; car c'est ainsi qu'on les qualifie absolument; & on ne sauroit en nommer d'autres sous le même titre, sans y joindre quelque terme particulier qui empêche de les confondre. Il est vrai que la Musique est également comprise sous ce nom générique; mais elle a été si bien traitée dans nos Mémoires par M. Burette, dont le souvenir me sera toujours cher, que je ne vous parlerai que de ceux que je viens de nommer. Je ne me défends point de les avoir toujours aimés, d'avoir entrepris de longs voyages pour les étudier, pour les admirer & pour en acquérir, s'il m'eût été possible, une plus parfaite connoissance. Qu'il me soit donc permis de vous retracer, par le témoignage unanime des auteurs anciens, les distinctions éclatantes que leur avoit accordées le peuple de l'Univers le plus éclairé & le plus en état de décider du mérite des ouvrages. Vous comprenez que je parle des Grecs, ces maîtres de l'art, dont les moindres restes nous sont si précieux, & qui, dans tous les genres, servent & serviront toujours de modèle aux nations capables de sentiment, de goût & de politesse.

L'ordre chronologique, que j'avois eu d'abord envie de suivre, m'a présenté, entre autres inconvéniens, celui de mêler & de confondre les matières en leur donnant un air de répétition toujours ennuyeux; car les mêmes faits, selon les auteurs, paroissent être arrivés plusieurs fois, du moins avec très-peu de différence. J'ai donc choisi une division plus claire & plus simple, pour vous mettre sous les yeux tout ce que les anciens auteurs m'ont paru fournir de passages qui eussent rapport à mon sujet & qui pussent avoir une sorte d'agrément. Voici celle que j'ai suivie.

Les soins que les Grecs ont pris pour l'éducation de la jeunesse, quant à la partie des Arts.

La considération personnelle que les Princes & les Rois ont marquée pour les grands Artistes.

Celle des villes & de sociétés particulières, rendue publique par les privilèges & les distinctions qu'elles ont accordés à ceux de leurs citoyens qui devenoient célèbres par leurs productions.

Cette même considération marquée, d'une manière encore moins équivoque, par le prix excessif auquel les Grecs portoient les ouvrages dignes de leur estime.

Vous regrettez tous les jours, Messieurs, la perte que vous avez faite des ouvrages des Anciens : je suis obligé de commencer par me joindre à vous en regrettant l'ouvrage d'Aristodème qui, suivant l'opinion la plus probable, vivoit du temps de Trajan, & qui avoit fait un livre dans lequel il rapportoit les bienfaits & les honneurs que les Rois & les villes grecques avoient accordés à ceux qui exerçoient la Peinture.

Il me suffiroit aujourd'hui de vous donner la traduction de cet ouvrage, si les temps ne nous l'avoient enlevé : tout ce que je puis, c'est de vous présenter, sous le même point de vue, les différens passages qui m'ont paru exprimer plus particulièrement cet amour des beaux arts & l'extrême considération que les Grecs avoient pour eux, sans cependant rien déguiser des critiques que j'ai pû rencontrer. Je les rapporterai non seulement comme un hommage dû à la vérité,

*V. Philost. in
proëmio Iconum.*

mais encore comme une preuve convaincante des justes éloges qu'ils ont mérités.

Au reste on doit étendre, avec raison, à l'Architecture & à la Sculpture, ce que Pline dit de la Peinture en particulier. Ces arts sont assurément trop unis, pour que l'on ait comblé les uns de faveurs & négligé les autres. Cet art, dit-il, (parlant de la Peinture), avoit autrefois acquis beaucoup de noblesse & d'éclat par l'estime qu'en faisoient les Rois & les Villes; il ennoblit en quelque manière les Princes & les peuples, en immortalisant leurs actions par des ouvrages qui ont passé à la postérité (a).

Ce témoignage, quelque authentique qu'il puisse être, n'est cependant pas, ce me semble, une preuve aussi forte d'un goût général, que celle qui résulte des soins établis pour perpétuer & augmenter les arts; soins qui indiquent le consentement unanime de toute une nation, ou du moins celui des législateurs. Les Grecs vouloient que l'étude & la connoissance des beaux arts fissent une partie de l'éducation. Nous en avons la preuve dans les ouvrages d'un Philosophe qui lui-même avoit senti la nécessité de cette institution. Aristote veut qu'on enseigne la Peinture aux jeunes enfans, & je crois qu'en ce cas on pourroit prendre la licence de mettre le dessein à la place de la Peinture, non seulement parce qu'il est la base de tous les arts, mais à cause des pratiques longues que toute espèce de Peinture exige, & qui sont inutiles à quelqu'un qui n'en veut ou qui n'en doit pas faire la profession. Mon sentiment est confirmé par Pline, qui s'exprime ainsi à ce sujet, *graphicam, hoc est, Picturam in buxo*; le dessein, c'est-à-dire, la Peinture sur le buis; car les anciens entendoient, sous le terme générique de Peinture, toutes les parties de cet art. Mais quand Pline ajoûte, *sur le buis*, il veut toujours désigner particulièrement le dessein. C'étoit en effet sur des planches de ce bois que les élèves s'exerçoient

L. VIII, Po-
lit. cap. 3.

(a) *Dicemus quæ restant de pictura, arte quondam nobili, tunc cum expeteretur a regibus populisque, & illos nobilitante quos dignata esset posteris tradere. Plin. lib. XXXV, cap. 1.*

à dessiner, ils pouvoient aisément en effacer avec l'éponge ce qu'ils y avoient tracé; & non seulement cela leur facilitoit les moyens de se corriger, mais cela leur fournissoit un fond qui se renouveloit à chaque instant, & sur lequel ils faisoient autant d'études qu'il leur plaisoit.

Indépendamment du passage d'Aristote, on lit dans Pline, L. XXXV,
cap. 10. par rapport aux établissemens généraux que nous appelons aujourd'hui *E'coles* ou *Académies*, que par le crédit de Pamphile, Peintre, qui vivoit quatre cens ans avant l'ère Chrétienne, on établit d'abord à Sicyone, & ensuite par toute la Grèce, une espèce d'Académie (b) où les enfans de condition libre, qui avoient des dispositions pour la Peinture, étoient élevés avec soin.

Des établissemens aussi essentiels & sans lesquels aucun art ne peut s'élever, ni peut-être se soutenir, ne furent pas les seuls moyens qu'on employa en leur faveur; les états de la Grèce, dans la crainte que la Peinture ne s'avilît (c), firent un decret qui en défendoit la pratique & l'exercice aux esclaves.

On ne peut assurément pousser l'attention plus loin, & ces soins médités & réfléchis nous donnent l'idée de l'esprit que les Grecs portoient à tout; il les empêchoit de négliger aucune partie, & leur faisoit sentir la nécessité des principes. Dans le cas dont il s'agit, l'établissement des Académies conduites sans doute par les plus habiles de l'art, étoit le point capital: je conviens que l'exclusion donnée aux esclaves, suffisoit seule pour engager les hommes de condition libre à se distinguer dans leurs études; en effet, des distinctions plus foibles produisent tous les jours des impressions considérables dans l'esprit des hommes. Que devoit donc produire celle-ci quand de jeunes gens pleins de feu & d'émulation étoient témoins des honneurs que les Rois rendoient à quelques

(b) *Hujus auctoritate effectum est Sicyone primum, deinde & in totâ Græciâ, ut pueri ingenui ante omnia graphicem, hoc est picturam in buxo docerentur.*

(c) *Semper quidem honos ei fuit*

Tome XXI.

ut ingenui exercerent, mox ut honesti, perpetuo interdicto ne servitia docerentur; idèò neque in hac neque in toreutice ullius qui servierit opera celebrantur. Plin. l. XXXV, c. 10.

Artistes célèbres? Si les faits n'arrivoient pas de leurs jours; ils se rappeloient sans cesse les évènements passés; ils en étoient continuellement occupés; ils travailloient pour parvenir à un honneur pareil. Cette noble émulation fit toujours la gloire d'un pays. Passons à présent aux exemples qui pouvoient l'entretenir dans l'idée des jeunes Grecs.

Philippe & Alexandre ne pouvoient se lasser de faire faire leurs portraits par Apelle: *Alexandrum & Philippum quoties pinxerit, enumerare vacaneum est.* Indépendamment de l'honneur que cette préférence procuroit à ce Peintre, on voit qu'il parloit avec beaucoup de familiarité à Alexandre.

Ce Prince (d) venoit souvent le voir travailler, & se plaisoit à s'entretenir avec lui sur la Peinture. Lorsqu'il en parloit peu exactement (ce qui lui arrivoit, je crois, plus souvent encore que l'histoire ne nous l'apprend; car tout art a besoin d'être médité, & dans ce temps Alexandre avoit d'autres choses plus importantes à penser) Apelle lui conseil-
loit de se taire, pour empêcher ses élèves de se moquer de lui. Tant étoit grande, ajoute Pline, l'autorité qu'Apelle avoit sur un Roi d'ailleurs si fier & si fougueux.

Malgré ce que rapporte Pline de la douceur & du savoir d'Apelle, ce dernier trait pourroit prouver une sorte de hauteur qui n'accompagne que trop souvent les grands talens, & peut-être en même temps le peu de cas que le Prince faisoit personnellement d'un homme qui lui étoit aussi inférieur par son état: mais toujours il confirme l'extrême considération & le consentement général qu'on accordoit à tout ce qu'on faisoit en faveur des arts, puisque les auteurs n'ont pas en cette occasion fait la moindre observation critique sur la hardiesse d'Apelle; quand même, comme le veut Plutarque, son discours ne se seroit adressé qu'à Mégabyse, grand seigneur Persan. Les auteurs n'ont pas désapprouvé non plus le trait

(d) Fuit & comitas Apelli, propter quam gratior Alexandro magno erat, frequenter in officinam ventitanti... sed & in officinâ imperite multa differenti silentium. comiter

suadebat, rideri eum dicens a pueris qui colores tererent: tantum erat auctoritati juris, in regem alioquin iracundum. Plin. I. XXXV. c. 10.

suivant, qui me paroît encore plus fort. Alexandre étant un jour à Ephèse, y vit un de ses portraits fait par Apelle, il ne le loua que foiblement; mais un cheval ayant, dans le même temps, henni à l'aspect de celui sur lequel le Peintre avoit apparemment placé ce Prince, Apelle dit au Roi : *Seigneur, ce cheval paroît se connoître mieux en peinture que vous.*

*Ælianus, Var.
hist. 11, c. 3.*

Il est constant que ce discours ne paroît guère convenir dans la bouche d'Apelle, qui certainement étoit trop instruit des règles de son art pour faire cas du jugement d'un animal, guidé peut être par le hasard; & que s'il eût pensé autrement, il auroit eu contre lui les autres peintres de la Grèce : car Protogène s'étant aperçû que des perdrix s'étoient rassemblées auprès d'un oiseau de leur espèce qu'il avoit peint dans son tableau du *Satyre*, l'effaça, ne voulant pas que le vulgaire, toujours prêt à suivre ces bagatelles, en prît occasion de priser son ouvrage par une partie qui, selon lui, n'en valoit pas la peine. Zeuxis se confessa vaincu par Parrhasius, parce que ce dernier lui en avoit imposé, tandis que lui même n'avoit séduit que des oiseaux. Quoi qu'il en soit du trait rapporté par *Ælien* au sujet du hennissement du cheval, cette liberté ne paroît point avoir affoibli l'estime qu'Alexandre avoit pour Apelle; au contraire, le présent qu'il lui fit de la belle *Campalpe*, est trop connu pour en faire un plus grand usage que celui d'une citation : d'ailleurs on pourroit dire que, dégoûté de sa maîtresse, il faisoit un médiocre sacrifice à un homme qu'il aimoit & qui l'approchoit. On trouve ce trait d'histoire dans *Pline*.

*L. xxxv,
cap. 10.*

Enfin si, entre les grands hommes qui ont estimé la Peinture, on ne trouvoit qu'Alexandre, on pourroit croire que ce Prince auroit eu pour ce bel art un goût pareil à celui que nous voyons tous les jours à d'autres personnes, sans être accompagné d'aucune connoissance; ou que, sans qu'on en puisse démêler la raison, il auroit éprouvé cet ascendant que de certains esprits se trouvent avoir sur d'autres : mais *Demetrius Poliorcete* ne sera point soupçonné des mêmes

idées; il assiégeoit la ville de Rhodes & ne pouvoit la prendre qu'en brûlant des édifices publics qui se trouvoient hors des murs, & dans un desquels on conservoit le fameux tableau peint par Protogène. Ce Prince dispoſoit ſes attaques de ce côté-là, lorsque les Rhodiens, moins touchés du péril qui les menaçoit, que du sort d'un tableau si précieux, lui envoyèrent des députés pour lui représenter le tort qu'il se feroit à lui-même en détruisant un tel ouvrage. Demetrius écouta les députés, fut sensible à leurs représentations, & pardonna à une ville qui ne pouvoit échapper à sa vengeance.

Liv. xv, c. 3. C'est Aulugelle qui rapporte ce fait, à mon gré le plus frappant que l'histoire nous ait conservé: en effet, qu'on se représente les idées d'un Prince à la tête d'une armée victorieuse, & c'est assurément se peindre toutes les vanités ensemble; ce Prince, pour conserver un simple ouvrage de l'art, se surmonte lui-même, en un mot, sacrifie sa gloire & toutes les idées reçues par les hommes! je crois bien que ce procédé, fort beau pour le sujet que je traite, ne se passa point sans plaisanterie de la part de ses Soldats. Quoi qu'il en soit, on auroit peine à le croire, s'il étoit unique; mais la multiplicité des faits qui ont un rapport général, concourt à la certitude des faits particuliers. Cet événement d'un tableau qui opère le salut d'une ville, est d'autant plus singulier que le Peintre qui en étoit l'auteur, vivoit encore; & l'on fait assez que dans tous les temps les hommes ont attendu la mort des auteurs en tout genre pour leur donner les éloges les plus mérités, soit qu'un sentiment d'envie les conduise, soit qu'ils ne prisent que ce qu'ils n'ont plus la liberté de faire exécuter ou le plaisir de voir naître sous leurs yeux; & que leur estime soit produite par le regret. En effet Protogène profita & put jouir de l'honneur fait à un de ses ouvrages, puisqu'avant l'arrivée des troupes de Demetrius & la députation des Rhodiens, ce grand Peintre ne crut pas devoir se renfermer dans la place (e), & demeura constamment dans le jardin qu'il

(e) *Erat tunc Protogenes in suburbano hortulo suo, hoc est, Demetrii castris, Neque interpellatus prælii inchoata opera interinſit omnino, sed*

avoit dans un des fauxbourgs. L'armée ennemie l'environna bien-tôt, sans qu'une telle situation fût capable d'interrompre son travail. Démétrius en fut instruit, il le fit venir; & lui ayant demandé d'où lui venoit une pareille confiance, il répondit qu'il savoit que Démétrius avoit déclaré la guerre aux Rhodiens & non aux arts. Le Roi lui donna une sauvegarde; & sans vouloir qu'il vînt chez lui, il alloit dans son atelier le voir travailler.

Aratus, qui aimoit la Peinture & qui s'y connoissoit, ayant délivré Sicyone sa patrie des tyrans qui l'opprimoient, résolut de détruire les monumens qui rappeloient leur souvenir. Il y avoit dans la ville un tableau fameux, où Melanthus aidé de ses élèves, parmi lesquels étoit Apelle, avoit représenté Aristrate l'un de ces tyrans, monté sur un char de triomphe. Dans le premier moment Aratus ordonna de le détruire; mais se rendant bien-tôt aux raisons de Néalque, Peintre habile, qui demandoit grace pour une aussi belle peinture, & qui lui faisoit entendre que la guerre qu'il avoit déclarée aux tyrans, ne devoit pas s'étendre aux arts, il le fit consentir que la seule figure d'Aristrate seroit effacée: ainsi on laissa subsister celle de la victoire & le char; & Néalque qui s'étoit chargé de cette opération, mit seulement une palme à la place de la figure, & cela par respect pour un ouvrage sur lequel il ne croyoit pas que personne osât mettre la main. Dans ce dernier passage on voit deux témoignages bien précis de la considération dans laquelle étoient chez les Grecs les tableaux des grands Maîtres. Un Prince fait céder des raisons d'Etat & de politique à la conservation d'un tableau dont la mémoire étoit odieuse, mais qui n'en étoit pas moins admirable par la beauté de son exécution. Un Peintre habile en reconnoît l'excellence, & préfère la gloire d'avoir contribué à sa conservation, à celle qu'il auroit pû acquérir en le peignant de nouveau, ou du moins en y mettant une nouvelle figure de sa façon.

Plut. in Arat.

accitus à Rege, interrogatusque quâ fiduciâ extrâ muros ageret; respondit scire se illi cum Rhodiis bellum esse, non cum Artibus. Disposuit ergo Rex in tutelam ejus stationes, &c. Plin. l. XXXV, c. 10.

Plutarque nous donne une preuve de la manière dont le goût pour les arts s'étoit étendu, sans demeurer renfermé dans la Grèce, en nous disant que ce même Aratus qui vivoit sous les premiers successeurs d'Alexandre, s'étoit attiré l'estime des rois d'Égypte en leur envoyant des tableaux des grands Maîtres. Je sais que plus un peuple est civilisé, & plus ses voisins cherchent à l'imiter, à prendre ses goûts & à attirer ses productions; mais, indépendamment de tous les autres exemples que nous avons perdus, voilà bien des faits qui soutiennent ce que j'ai voulu vous exposer.

Voyons à présent les honneurs que les villes de Grèce ont rendus aux Artistes qui se sont rendus célèbres.

Apelle vivoit vers la CXII.^e Olympiade; il étoit d'*Ephèse*, suivant Strabon ^a & Lucien ^b, de *Coos*, selon Ovide ^c; & suivant Suidas ^d, il étoit originaire de *Colophon*, & n'étoit devenu citoyen d'Ephèse que par adoption. Cette diversité de sentimens semble prouver, ou du moins indiquer, que plusieurs villes se disputoient l'honneur d'avoir donné naissance à ce grand Peintre, comme d'autres villes se sont disputé l'honneur d'être la patrie d'Homère.

^a Liv. xiv.
^b De non temere
credendo calum-
niis,

^c L. III, de
Art. Aman.

^d Au mot
Α'πέλλης.

Les habitans de Pergame achetèrent, des deniers publics; un Palais ruiné où il y avoit quelques peintures d'Apelle, non seulement, dit Solin (f), pour empêcher les araignées de tendre leurs toiles dans une maison que les ouvrages d'Apelle rendoient respectable, mais encore pour les garantir des ordures des oiseaux. Les habitans de Pergame firent plus, ils y suspendirent le corps d'Apelle dans un rézeau de fil d'or.

Je crois que pour expliquer ce passage, on doit croire que les habitans de Pergame firent couvrir & réparer ce vieux Palais qui, sans doute, étoit inhabité, & dont nous dirions aujourd'hui que c'étoit un nid de chauve-souris, &c. Par ce moyen le récit de Solin n'a rien de ridicule; mais il

(f) *Basilisci reliquias amplo festertio Pergameni comparaverunt, ut ad eam Apellis manu insignem, nec araneæ intexerent, neque alites involerent. Cadaver ejus reticulo aureo suspensum ibidem locarunt. Solin. c. 27.*

n'importe, il me suffit que tous les soins qu'on prit eussent pour objet la conservation des ouvrages d'Apelle, & l'illustration de sa mémoire.

Phidias, qui vivoit dans la LXXXIII.^e Olympiade, avoit obtenu de Périclès la direction & comme la surintendance des bâtimens d'Athènes. Quand il fut obligé de quitter cette ville, il se retira chez les Eléens, pour qui il fit la statue de Jupiter Olympien; & ce peuple, en reconnoissance de la beauté de son ouvrage & pour honorer sa mémoire, créa en faveur de ses descendans une charge dont toute la fonction consistoit à avoir soin de cette belle statue, & à la nétoyer. Pausanias rapporte encore que l'on conserva pendant long-temps l'atelier de ce même Phidias, & que c'étoit une curiosité que les voyageurs ne manquoient pas d'aller voir. Phidias n'a pas été le seul artiste que les Eléens aient récompensé par des honneurs singuliers. Le même auteur dit, mais sans entrer dans aucun détail, que ce peuple avoit accordé de très-grandes distinctions à un sculpteur nommé Damophon, qui avoit réparé la statue de Jupiter Olympien.

Pausan. liv. V.

Ibid. c. 15.

Liv. IV.

On pourroit croire que les Grecs n'auroient accordé tant de faveurs à des Artistes, que pour témoigner leur attachement aux Divinités ou aux Héros dont ils leur avoient donné des représentations conformes à leurs idées; mais cette objection tombera d'elle-même, & on ne pourra douter que tant d'honneurs n'aient été uniquement accordés en faveur de l'art, quand on verra que les Athéniens firent élever un tombeau à Nicias, qui peignoit très-bien les animaux, & qu'ils le placèrent au rang de ceux auxquels ils accordoient les honneurs de la sépulture aux dépens du public, entre autres de Conon & de Timothée, de Meliade & de Cimon, d'Harmodius & d'Aristogiton.

*Pausan. l. I.
c. 29.*

Vous n'ignorez pas, M.^{rs}, à quel point les Athéniens étoient jaloux de leur droit de Bourgeoisie; ils pouffoient la vanité jusqu'à croire honorer les Rois en le leur accordant; cependant ils le donnèrent à Polygnote, en reconnoissance.

V. Suidas au mot
Πολύγνωτος.

de ses ouvrages. On trouve que ce même Polygnote avoit représenté, dans un portique d'Athènes, les principaux événemens de la guerre de Troie : quelque précieux que fût cet ouvrage aux yeux de ceux pour lesquels il avoit travaillé, & vrai-semblablement encore plus aux siens, il en refusa le payement. Cette générosité lui fit tant d'honneur, que le conseil des Amphiçtyons, qui représentoient les Etats de la Grèce, non seulement le remercia par un decret solennel, mais ordonna qu'il seroit logé aux dépens du public dans toutes les villes où il passeroit.

Plin. l. XXXV,
cap. IX.

Voici une reconnoissance d'un autre genre; mais quelque singulière & quelqu'éloignée de nos mœurs qu'elle puisse être, elle n'est pas moins le témoignage de l'estime que tout un peuple faisoit d'un beau tableau.

Les Crotoniates ou les Agrigentins, car les auteurs varient sur le nom, avoient fait venir à grands frais le célèbre Zeuxis; ce Peintre voulant représenter Hélène, leur demanda quelques jeunes filles pour lui servir de modèles: les habitans lui en présentèrent une grande quantité, & lui permirent d'emmener chez lui les cinq qu'il avoit choisies.

Dyon. Hal.
veterum scripto-
rum characteres.
Cic. lib. de lu-
vius.

A l'égard du prix excessif auquel on a porté les ouvrages parfaits, nous en avons des exemples trop autorisés pour les révoquer en doute.

Praxitèle, qui vivoit vers la civ.^e Olympiade, avoit fait une statue de Vénus que les habitans de Gnide conservoient avec soin: Nicomède roi de Bithynie offrit pour l'avoir, de payer les dettes immenses que cette ville avoit contractées; elle le refusa (g). Non seulement c'est une preuve du cas qu'elle en faisoit, mais du temps de Pline ce procédé n'étoit point blâmé; il auroit même été répété, puisque cet auteur approuve la conduite de cette ville, parce que, dit-il, cette statue étoit la gloire & le trésor de Gnide.

(g) Voluit eam postea à Gnidiis
mercari rex Nicomedes, totum æs
civitatis alienum (quod erat ingens)
dissoluturum se promittens. Omnia

perpeti maluerit, nec immerito; illo
enim signo Praxiteles nobilitavit
Gnidum. Plin. l. XXXVI, c. 5.

Je trouve peu de passages en faveur de l'architecture, & quoique le goût & la magnificence des bâtimens de la Grèce ne puissent laisser aucun doute sur le cas qu'on en faisoit, les historiens, du moins ceux qui nous restent, ont moins parlé des Architectes : je suis étonné de leur silence sur une si belle partie des beaux arts, & j'avoue que je ne puis en deviner la raison. Mes recherches sont bornées aux passages suivans; ils sont en petit nombre, & les deux derniers en font un éloge assez simple; mais le premier exprime, de la part des Ephésiens, une précaution fort sage, que nous ne devrions pas négliger.

Chez ce peuple un architecte qui se chargeoit de construire un édifice public devoit, avant que de l'entreprendre, marquer précisément ce qu'il en coûteroit pour l'achever (*h*); & aussitôt ses biens étoient engagés entre les mains du Magistrat : si la dépense n'excédoit point le prix qu'il avoit avancé, on l'honoroit par des decrets qui immortalisoient son nom ; s'il n'en coûtoit qu'un quart au delà, le trésor public supportoit cette augmentation; mais s'il en coûtoit davantage, l'architecte étoit obligé de payer l'excédent. Vitruve, qui nous l'apprend dans la préface de son livre X, n'est pas connu pour suspect, & doit être cru sur le fait dont il s'agit.

Au reste on donnoit à des édifices publics le nom des Architectes qui les avoient construits; c'est ainsi que, suivant Pollux, il y avoit dans Athènes une place publique ou un marché qui portoit le nom de l'architecte Methicus; c'est ainsi que, suivant Pausanias, les Eléens avoient donné à un portique le nom de l'architecte *Agaptus*. L. VIII, c. 104.
Liv. 7.

(*h*) *Nobili Græcorum & ampla civitate Ephesi, lex vetusta dicitur esse à majoribus constituta, dura conditione, sed jure non iniquo; nam Architectus cum publicum opus curandum recipit, pollicetur quanto sumptu id futurum: tradita æstimatione, magistratui bona ejus obligantur, donec opus sit perfectum; eo autem absoluto, cum ad dictum*

impensa respondet, decretis & honoribus ornatur. Item si non amplius quam quarta in opere consumitur, ad æstimationem est adjicienda, & de publico præstatur, neque ulla pœna tenetur: cum vero amplius quam quarta in opere consumitur, ex ejus bonis ad perficiendum pecunia exigitur. Vitruv. in præfat. l. x.

C'est avec regret que je ne m'étends pas davantage sur les honneurs qui ont certainement été rendus aux grands Architectes : en effet , la construction des Temples & des bâtimens publics, dont les Athéniens ont été encore plus jaloux que les autres peuples de la Grèce , bâtimens dont la peinture & la sculpture ne sont en un sens que les ornemens, permettent du moins que l'imagination & la conséquence des idées leur accordent ce que le défaut d'autorité empêche de prouver. Revenons aux exemples de la considération accordée aux beaux arts.

En se rappelant l'histoire & le caractère des Grecs , on se peint avec admiration les jeux olympiques ; on y voit paroître en tous les genres , les productions de l'esprit & des talens, on les y voit concourir par une noble émulation aux plaisirs de la plus spirituelle des nations. On sait que non seulement l'adresse & la force du corps cherchoient à y briller & à s'attirer un honneur immortel, mais encore que les Historiens, les Sophistes, les Orateurs & les Poètes lisoient leurs ouvrages dans cette auguste assemblée. A leur exemple, on vit des Peintres y exposer leurs tableaux. Quel avantage pour la Peinture ! quelle preuve de considération !

Lucian. in Herod. sive Ætione.

Ætione y ayant porté celui qui représentoit les nûces d'Alexandre & de Roxane, Proxénide qui présidoit aux jeux , en fut si content qu'il lui donna sa fille en mariage. Quelle suite de considération !

Les arts sans émulation ne peuvent jamais fleurir ; les Grecs étoient si persuadés de cette vérité que, non contents de tout ce qu'ils faisoient pour l'entretenir dans le grand, ils pensoient encore à la faire naître d'une façon plus simple. Il y avoit tous les ans, dans plusieurs villes de la Grèce, des concours entre les plus célèbres Artistes, on y accouroit de tous côtés ; & celui qui avoit le plus de suffrages étoit couronné à la vûe & avec les applaudissemens de tout le peuple. Pline dit qu'Apelle avoit remporté des prix dans ces sortes d'assemblées. Au reste les concours pour le prix de la Peinture, furent établis à Corinthe & à Delphes, dans le temps de Panæus Peintre, frère de Phidias, c'est-à-dire, dans la

*Liv. XXXV
& XXXVI.*

LXXXIV.^c Olympiade: *certamen Picturæ etiam florente eo institutum est Corinthi & Delphis (i)*. Panæus disputa le prix contre Timagoras de Chalcide qui l'avoit déjà vaincu dans les jeux Pythiens, & qui avoit composé sur sa victoire un poëme qu'on avoit encore du temps de Pline.

Ce fait se trouve confirmé par la mention que Pline fait encore du combat de Zeuxis contre Parrhasius^a, & de celui de Myron, Sculpteur, contre Pythagoras de Rhégium & contre un autre Pythagoras aussi sculpteur, mais Léontin d'origine^b. La dispute de Timanthe contre Parrhasius, qui se passa à Samos, & dans laquelle ce dernier fut vaincu, se trouve non seulement dans Pline^c, mais encore dans Athénée^d.

Si l'amour propre a besoin d'être flatté pour entretenir l'émulation, il a souvent besoin d'être mortifié pour produire les mêmes effets: aussi voyons-nous qu'il y avoit des villes où celui des Peintres & des autres Artistes qui faisoit le plus mauvais ouvrage, étoit obligé de payer une amende: cette coutume étoit établie dans la ville de Thèbes (k); & si les mêmes punitions ne paroissent point avoir été en usage dans les jeux olympiques, l'honneur du triomphe & la honte d'être surpassé étoient une peine & un avantage suffisans. Il n'est point étonnant que des ouvrages dont on étoit si fort occupé, fussent recherchés; mais quand les hommes se détachent de l'argent (cette maladie de tous les siècles) la preuve de leur estime pour l'objet auxquels ils font ce sacrifice est trop convaincante, pour en laisser aucun doute. Cette preuve est aussi trop nécessaire au sujet que je traite pour le passer sous silence; je dois vous parler du prix excessif que les maîtres exigeoient de leurs disciples & de celui qu'ils retiroient de leurs ouvrages.

^a Lib. XXXV, cap. 10.

^b L. XXXIV, cap. 8.

^c L. XXXIV, cap. 8.

^d Lib. XII, c. 11.

(i) *Certamen picturæ etiam florente eo institutum est Corinthi & Delphis; primusque omnium certavit cum Timagora Chalcidense, superatus ab eo Pythiis; quod & ipsius Timagoræ carmine vetusto apparet.* Plin. l. xxxv, c. 9.

(k) *Lex erat Thebis quâ artifices ac pictores singuli jubebantur imaginum formas, quoad possent, optime exprimere; omnibus autem qui deterius aut finxissent aut pinxissent multa pecuniaria irrogabatur.* Ælian. l. IV, c. 4.

Pamphile, qui fut le maître de Timanthe & d'Apelle, ne prenoit aucun élève qui ne lui donnât dix talens, c'est-à-dire, dix mille écus pour dix années.

Plin. l. VII,
s. 38.

Attale, roi de Pergame, avoit donné cent talens, qui valent cent mille écus de notre monnoie, d'un tableau peint par Aristide de Thèbes. *Aristidis Thebani pictoris unam tabulam centum talentis Attalus rex licitatus est.* Le même roi de Pergame (1) offrit une six mille grands sesterces d'un tableau d'Aristide, qui se trouva dans le butin que Mummius fit à Corinthe. Le général Romain fut si étonné de l'offre qu'il soupçonna une vertu secrète dans le tableau; aussi ne le voulut-il pas donner, & il le porta à Rome. Six mille grands sesterces valaient environ sept cens cinquante mille livres de notre monnoie.

l. xxxv,
s. 2.

Ptolémée, roi d'Egypte, envoya (selon Plutarque dans ses morales) à Nicias, peintre d'Athènes, soixante talens pour un de ses tableaux; mais celui-ci les refusa, soit qu'il n'en trouvât pas le prix assez considérable, soit qu'il aimât mieux le donner à la ville d'Athènes, de même que celui dont il ne voulut point un pareil prix que lui offroit le roi Attale, & dont, selon Pline, il fit aussi présent à la ville d'Athènes.

En considérant tant de faits, on ne sera donc point surpris de voir des peintres de la Grèce posséder des richesses immenses, & en faire quelquefois ostentation. Zeuxis est du nombre de ceux-ci: il paroissoit dans les jeux olympiques avec une robe de pourpre ornée de son nom en lettres d'or travaillées sur l'étoffe même.

Tant de soins pour conduire les arts à leur perfection, tant de gloire, d'honneurs & de richesses dans un pays où l'esprit étoit si commun, doivent avoir produit une perfection dont nous ne voyons plus que des restes imparfaits.

(1) *Tabulis externis auctoritatem Romæ publicè fecit primus omnium L. Mummius, cui cognomen Achaici victoria dedit; namque cùm in præda vendenda rex Attalus 6 mill. sester-*

rum patrem continentem, pretium miratus, suspicatusque aliquid in ea virtutis quod ipse nesciret, revocavit tabulam, Attalo multum querente.
Plin. l. xxxv, c. 4.

Mais tout ce qu'on a accordé aux Artistes dans ces temps reculés, me paroît encore fort au dessous de l'estime, de l'amitié & du commerce des Poètes, des Orateurs, des Historiens, des Philosophes, enfin des gens d'esprit qui, pénétrés eux-mêmes des beautés de l'art & du mérite des Artistes, les ont célébrés de tout leur pouvoir.

Plutarque, en examinant si les Athéniens se sont rendus plus célèbres pendant la guerre que pendant la paix (m), a dit que la ville d'Athènes avoit été la mère & la nourrice des arts, qu'elle avoit donné naissance aux uns, qu'elle avoit hâté les progrès des autres, mais sur-tout qu'elle avoit contribué à la perfection de la Peinture.

L'auteur avoue dans ce traité, qu'il n'ose pas comparer les Peintres aux héros; mais de la manière dont il parle des premiers, on voit aisément qu'il étoit plein pour eux de la plus parfaite considération.

Il y a eu peu de tableaux ou de statues de grands Maîtres, qui n'aient été chantés & loués par les Poètes contemporains, ou, ce qui est encore plus flatteur, par ceux qui ont vécu après eux: on sait que la vache (n) de Myron avoit donné lieu à quantité de pensées ingénieuses & de fines épigrammes.

L'anthologie est pleine de ces sortes d'épigrammes: il y en a cinq sur un tableau d'Apelle représentant Vénus sortant de l'onde, & vingt-deux sur le Cupidon de Praxitèle; mais les ouvrages qui avoient mérité tant d'éloges, nous ont presque tous été ravis; & si je suivois mon penchant, je finirois par regretter, comme j'ai fait au commencement de ce discours, le livre d'Aristodème: que de choses il nous auroit apprises!

Au reste, Messieurs, je ne vous parle point des Romains, nous savons qu'ils avoient peu de goût pour les arts; ils ne les ont aimés que par air & par magnificence, en suivant le

(m) *Profecto urbs hæc multarum etiam aliarum mater, nutrixque benigna fuit artium, quarum alias prima reperit inque lucem protulit, aliis honorem, vñm, incrementa contulit. Non minimam vero ei debet*

et inventionis et exornationis partem ars pingendi.

(n) *Myronem bucula maximè nobilitavit, celebratis versibus laudata. Plin. l. xxxiv, c. 8.*

goût d'autrui, ils ont eu plus d'un *Mummius*. Il est vrai qu'ils ne négligeoient ni soins ni dépenses pour se procurer les morceaux les plus rares & les plus recommandables ; mais ils croyoient qu'il étoit indigne d'eux de s'appliquer à la culture des mêmes arts dont ils admiroient les productions ; ils en laissoient le soin à leurs esclaves, qui eux-mêmes étoient presque tous Grecs, ou du moins étrangers ; ceux-ci travailloient pour se rendre agréables à leurs maîtres, & mériter d'être mis au nombre de leurs affranchis, en considération de leurs services & de l'excellence de leurs talens ; mais ce n'étoit plus cette noble émulation qui régnoit dans les beaux jours de la Grèce, & l'on ne vit plus sous les Romains que des génies bornés : tant il est vrai que l'honneur a encore plus de pouvoir sur les hommes que l'intérêt !

Je passerai aussi sous silence les exemples modernes des bontés de François I.^{er} pour Léonard de Vinci, & de Charles-Quint pour le Titien, aussi-bien que la familiarité de Léon X (ce Pape à jamais célèbre dans l'histoire des arts) avec Raphaël, & je supprime les distinctions que l'Italie moderne a constamment accordées aux grands Artistes qu'elle a produits.

J'ai cru devoir me renfermer dans la Grèce, la partie de l'histoire ancienne devant être toujours le principal objet des études de cette Académie, comme elle a été le but de son établissement.



M E M O I R E

S U R

*L'ART DE PARTAGER L'ACTION THEATRALE,**Et sur celui de noter la déclamation, qu'on prétend
avoir été en usage chez les Romains.*

Par M. DUCLOS.

APRÈS avoir parlé du théâtre des anciens & de la nature de nos premiers jeux scéniques, j'ai cru que l'opinion sur l'action partagée & la déclamation notée, méritoit un examen particulier.

Il seroit difficile de ne pas reconnoître la supériorité de nos ouvrages dramatiques sur ceux mêmes qui nous ont servi de modèles; mais comme on ne donne pas volontiers à ses contemporains des éloges sans restriction, l'on prétend que les anciens ont eu des arts que nous ignorons, & qui contribuoient beaucoup à la perfection du genre dramatique. Tel étoit, dit-on, l'art de partager l'action théatrale entre deux Acteurs, de manière que l'un faisoit les gestes dans le temps que l'autre récitoit. Tel étoit encore l'art de noter la déclamation.

Fixons l'état de la question, tâchons de l'éclaircir; c'est le moyen de la décider, & commençons par ce qui concerne le partage de l'action.

L'action comprend la récitation & le geste; mais cette seconde partie est si naturellement liée à la première, qu'il seroit difficile de trouver un Acteur qui, avec de l'intelligence & du sentiment, eût le geste faux. Les auteurs les plus attentifs au succès de leurs ouvrages, s'attachent à donner à leurs Acteurs, les tons, les inflexions & ce qu'on appelle l'esprit du rôle. Si l'Acteur est encore capable de s'affecter, de se pénétrer de la situation où il se trouve, c'est-à-dire, s'il a des entrailles, il est alors inutile qu'il s'occupe du geste,

ARTICLE I.
Sur l'action
partagée.

qui suivra infailliblement. Il seroit même dangereux qu'il y donnât une attention qui pourroit le distraire & le jeter dans l'affectation. Les Acteurs qui gesticulent le moins, sont parmi nous ceux qui ont le geste le plus naturel. Les anciens pouvoient à la vérité avoir plus de vivacité & de variété dans le geste que nous n'en avons, comme on en remarque plus aux Italiens qu'à nous; mais il n'est pas moins vrai que ce geste vif & marqué leur étant naturel, il n'exigeoit pas de leur part plus d'attention que nous n'en donnons au nôtre. On ne voit donc pas qu'il ait jamais été nécessaire d'en faire un art particulier, & il eût été bizarre de le séparer de la récitation, qui peut seule le guider & le rendre convenable à l'action.

J'avoue que nous sommes souvent si prévenus en faveur de nos usages, si asservis à l'habitude, que nous regardons comme déraisonnables les mœurs & les usages opposés aux nôtres; mais nous avons un moyen d'éviter l'erreur à cet égard, c'est de distinguer les usages purement arbitraires, d'avec ceux qui sont fondés sur la nature. Or il est constant que la représentation dramatique doit en être l'image: ce seroit donc une bizarrerie de séparer dans l'imitation, ce qui est essentiellement uni dans les choses qui nous servent de modèle. Si dans quelque circonstance singulière nous sommes amusés par un spectacle ridicule, notre plaisir naît de la surprise, le froid & le dégoût nous ramènent bien-tôt au vrai que nous cherchons jusque dans nos plaisirs. Le partage de l'action n'eût donc été qu'un spectacle puérile du genre de nos marionnettes.

V. tome XVII
des Mém.

Mais cet usage a-t-il existé? Ceux qui soutiennent cette opinion se fondent sur un passage de Tite-Live dont j'ai déjà cité le commencement dans un Mémoire, & dont je promis alors d'examiner la suite.

Nous avons déjà vu comment la superstition donna naissance au théâtre de Rome, & quels furent les progrès des jeux scéniques, Tite-Live ajoute que Livius Andronicus osa le premier substituer aux satyres une fable dramatique (a),

(a) Deux cens quarante ans avant J. C. & cent vingt-quatre depuis l'arrivée des farceurs Etrusques.

ab saturis ausus est primus argumento fabulam serere ; d'autres éditions portent, *argumenta fabularum* ; expressions qui ne présentent pas un sens net. Cicéron dit plus simplement & plus clairement ; *primus fabulam docuit*.

Les pièces d'Andronicus étoient des imitations des pièces grecques ; *non verba, sed vim Græcorum expresserunt Poëtarum*, *Acad. quæst. 1.* dit Cicéron : cet Orateur ne faisoit pas beaucoup de cas des pièces d'Andronicus, & il prétend qu'elles ne méritoient pas qu'on les relût, *Livianæ fabulæ non satis dignæ ut iterum legantur*. *In Brat.* Horace parle de ceux qui les estimoient plus qu'elles ne méritoient, pour quelques mots heureux qu'on y rencontroit quelquefois. Andronicus avoit fait encore une traduction de l'Odyssée, que Cicéron compare aux statues attribuées à Dédale, dont l'ancienneté faisoit tout le mérite. *Epist. 1. l. 12. ad Augustum.*

Il paroît cependant qu'Andronicus avoit eu autrefois beaucoup de réputation, puisqu'il avoit été chargé dans sa vieillesse * de composer les paroles & la musique d'un hymne que vingt-sept jeunes filles chantèrent dans une procession solennelle en l'honneur de Junon ; mais il est particulièrement célèbre par une nouveauté au théâtre, dont il fut l'auteur ou l'occasion. Tite-Live dit qu'Andronicus qui, suivant l'usage de ces temps-là, jouoit lui-même dans ses pièces, s'étant enroué à force de répéter un morceau qu'on redemandoit, obtint la permission de faire chanter ces paroles par un jeune Comédien, & qu'alors il représenta ce qui se chantoit, avec un mouvement ou un geste d'autant plus vif qu'il n'étoit plus occupé du chant : *Canticum egisse aliquanto magis vigenti motu, quia nihil vocis usus impediebat*.

Le point de la difficulté est dans ce que Tite-Live ajoute. De-là, dit-il, vint la coutume de chanter suivant le geste des Comédiens, & de réserver leur voix pour le dialogue. *Inde ad manum cantari histrionibus ceptum, diverbiaque tantum ipsorum voci relicta*.

Comme le mot *canticum* signifie quelquefois un monologue ; des commentateurs en ont conclu qu'il ne se prenoit que dans cette acception ; & que depuis Andronicus, la récitation &

* L'an 107.
avant J. C.

le geste des monologues se partageoient toujours entre deux Acteurs.

Mais le passage de Tite-Live dont on veut s'appuyer, ne présente pas un sens bien déterminé. Je vis, lorsque je le discutai dans une de nos assemblées, combien il reçut d'interprétations différentes de la part de ceux à qui les anciens auteurs sont le plus familiers. Celle que je vais proposer fut adoptée par plusieurs, & M. Fréret allégua, pour la confirmer, des autorités dont j'ai fait usage.

Le *canticum* d'Andronicus est un composé de chant & de danse; on pourroit entendre par ces termes *canticum egisse, &c.* que cet auteur, qui d'abord chantoit son cantique, ou, si l'on veut, sa cantate, & qui exécutoit alternativement les intermèdes de danses, ayant altéré sa voix, chargea un autre Acteur de la partie du chant, pour danser avec plus de liberté & de force, & que de-là vint l'usage de partager entre différens Acteurs la partie du chant & celle de la danse.

Cette explication me paroît plus naturelle que le système du partage de la récitation & du geste: elle est même confirmée par un passage de Valère-Maxime, qui, en parlant de l'aventure d'Andronicus, dit: *Tacitus gesticulationem peregit, & gesticulatio est communément pris pour la danse chez les Anciens.*

Dialogue sur
la danse.

Lucien dit aussi: « autrefois le même acteur chantoit & dansoit; mais comme on observa que les mouvemens de la danse nuisoient à la voix & empêchoient la respiration, on jugea plus convenable de partager le chant & la danse ».

Quand on admettroit que le jeu muet d'Andronicus fût une simple gesticulation plutôt qu'une danse, on en pourroit conclurre encore que l'accident qui restreignit Andronicus à ne faire que les gestes, auroit donné l'idée de l'art des pantomimes. Il seroit plus naturel d'adopter cette interprétation que de croire qu'on eût, par une bizarrerie froide, consacré une irrégularité que la nécessité seule eût pû faire excuser dans cette circonstance. Si l'on rapporte communément l'art des pantomimes au siècle d'Auguste, cela doit s'entendre de sa perfection, & non pas de son origine.

En effet, les danses des Anciens étoient presque toujours des tableaux d'une action connue, ou dont le sujet étoit indiqué par des paroles explicatives. Les danses des peuples de l'Orient décrites dans Pietro della Valle & dans Chardin, sont encore dans ce genre, au lieu que les nôtres ne consistent guère qu'à montrer de la légèreté ou présenter des attitudes agréables. Ces pantomimes avoient un accompagnement de musique d'autant plus nécessaire, qu'un spectacle qui ne frappe que les yeux ne soutiendrait pas long-temps l'attention. L'habitude où nous sommes d'entendre un dialogue, lorsque nous voyons des hommes agir de concert, fait qu'au lieu du discours que notre oreille attend machinalement, il faut du moins l'occuper par des sons musicaux convenables au sujet.

Si l'usage dont parle Tite-Live devoit s'entendre du partage de la récitation & du geste, il seroit bien étonnant que Cicéron ni Quintilien n'en eussent pas parlé; il est probable qu'Horace en auroit fait mention.

Donat dit simplement que les mesures des cantiques, ou, si l'on veut, des monologues, ne dépendoient pas des acteurs, mais qu'elles étoient réglées par un habile compositeur. *Diverbia histriones pronuntiabant, cantica verò temperabantur modis, non à Poëtâ, sed à perito artis musices factis.* Ce passage ne prouveroit autre chose sinon que les monologues étoient des morceaux de chant; mais il n'a aucun rapport au partage de l'action.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cet article, & je passe au second, qui demandera beaucoup plus de discussion.

L'éclaircissement de cette question dépend de l'examen de plusieurs points; & pour y procéder avec plus de méthode & de clarté, il est nécessaire de définir & d'analyser tout ce qui peut y avoir rapport.

La déclamation théâtrale étant une imitation de la déclamation naturelle, je commence par définir celle-ci : c'est une affection ou modification que la voix reçoit lorsque nous sommes émus de quelque passion, & qui annonce cette émotion à ceux qui nous écoutent, de la même manière que

ART. II.
Sur la décla-
mation notée.

la disposition des traits de notre visage l'annonce à ceux qui nous regardent.

Cette expression de nos sentimens est de toutes les langues; & pour tâcher d'en connoître la nature, il faut, pour ainsi dire, décomposer la voix humaine, & la considérer sous divers aspects.

1.° Comme un simple son, tel que le cri des enfans : 2.° comme son articulé, tel qu'il est dans la parole : 3.° dans le chant, qui ajoute à la parole la modulation & la variété des tons : 4.° dans la déclamation, qui paroît dépendre d'une nouvelle modification dans le son & dans la substance même de la voix, modification différente de celle du chant & de celle de la parole, puisqu'elle peut s'unir à l'une & à l'autre, ou en être retranchée.

La voix considérée comme un son simple est produite par l'air chassé des poulmons, & qui sort du larynx par la fente de la glotte. Le son est encore augmenté par les vibrations des fibres qui tapissent l'intérieur de la bouche & le canal du nez.

La voix qui ne seroit qu'un simple cri, reçoit en sortant de la bouche deux espèces de modifications qui la rendent articulée, & font ce qu'on nomme la parole.

Les modifications de la première espèce produisent les voyelles qui, dans la prononciation, dépendent d'une disposition fixe & permanente de la langue, des lèvres & des dents. Ces organes modifient, par leur position, l'air sonore qui sort de la bouche, & sans diminuer sa vitesse, changent la nature du son. Comme cette situation des organes de la bouche, propre à former les voyelles, est permanente, les sons voyelles sont susceptibles d'une durée plus ou moins longue, & peuvent recevoir tous les degrés d'élévation & d'abaissement possibles; ils sont même les seuls qui les reçoivent, & toutes les variétés, soit d'accens dans la prononciation simple, soit d'intonation musicale dans le chant, ne peuvent tomber que sur les voyelles.

Les modifications de la seconde espèce sont celles que reçoivent les voyelles par le mouvement subit & instantané

des organes mobiles de la voix, c'est-à-dire, de la langue vers le palais ou vers les dents, & par celui des lèvres. Ces mouvemens produisent les consonnes, qui ne sont que de simples modifications de voyelles, & toujours en les précédant.

C'est l'assemblage des voyelles & des consonnes mêlées suivant un certain ordre, qui constitue la parole ou la voix articulée.

La parole est susceptible d'une nouvelle modification qui en fait la voix de chant; celle-ci dépend de quelque chose de différent, du plus ou du moins de vitesse & du plus ou du moins de force de l'air qui sort de la glotte & passe par la bouche: on ne doit pas non plus confondre la voix de chant avec le plus ou le moins d'élévation des tons, puisque cette variété se remarque dans les accens de la prononciation du discours ordinaire. Ces différens tons ou accens dépendent uniquement de l'ouverture plus ou moins grande de la glotte (c).

En quoi consiste donc la différence qui se trouve entre la parole simple & la voix de chant?

Les anciens Musiciens ont établi d'après Aristoxène, 1.^o que la voix de chant passe d'un degré d'élévation ou d'abaissement à un autre degré, c'est-à-dire, d'un ton à l'autre, par *saut*, sans parcourir l'intervalle qui les sépare, au lieu que celle du discours s'élève & s'abaisse par un mouvement continu: 2.^o que la voix de chant se soutient sur le même ton considéré comme un point indivisible; ce qui n'arrive pas dans la simple prononciation. *Element. Harmon.*

Cette marche par saut & avec des repos, est en effet celle de la voix de chant; mais n'y a-t-il rien de plus dans le chant? Il y a eu une déclamation tragique qui admettoit le passage par saut d'un ton à l'autre, & le repos sur un ton. On remarque la même chose dans certains Orateurs: cependant cette déclamation est encore différente de la voix de chant. M. Dodart, qui joignoit à l'esprit de discussion &

(c) Cette ouverture est ovale, sa longueur est depuis quatre jusqu'à huit lignes, sa largeur ne va guère qu'à une ligne dans les voix de Basse-

taille. Plus elle est resserrée, plus les sons deviennent aigus; & plus elle est ouverte, plus le son est grave & plus il se porte loin.

de recherche, la plus grande connoissance de la physique ; de l'anatomie & du jeu mécanique des parties du corps, avoit particulièrement porté son attention sur les organes de la voix : il observe, 1.^o que tel homme dont la voix de parole est déplaisante, a le chant très agréable, ou au contraire : 2.^o que si nous n'avons pas entendu chanter quelqu'un, quelque connoissance que nous ayons de sa voix de parole, nous ne le reconnoissons pas à sa voix de chant.

M. Dodart, continuant ses recherches, découvrit que dans la voix de chant il y a de plus que dans celle de la parole, un mouvement de tout le larynx, c'est-à-dire, de cette partie de la trachée-artère qui forme comme un nouveau canal qui se termine à la glotte, qui en enveloppe & qui en soutient les muscles. La différence entre les deux voix vient donc de celle qu'il y a entre le larynx assis & en repos sur ses attaches dans la parole, & ce même larynx suspendu sur ses attaches en action, & mû par un balancement de haut en bas & de bas en haut. Ce balancement peut se comparer au mouvement des oiseaux qui planent, ou des poissons qui se soutiennent à la même place contre le fil de l'eau. Quoique les aîles des uns & les nageoires des autres paroissent immobiles à l'œil, elles font de continuelles vibrations, mais si courtes & si promptes qu'elles sont imperceptibles.

Le balancement du larynx produit dans la voix de chant une espèce d'ondulation qui n'est pas dans la simple parole. L'ondulation soutenue & modérée dans les belles voix, se fait trop sentir dans les voix chevrotantes ou foibles. Cette ondulation ne doit pas se confondre avec les cadences & les roulemens qui se font par des changemens très-prompts & très-déliçats de l'ouverture de la glotte, & qui sont composés de l'intervalle d'un ton ou d'un demi-ton.

La voix, soit du chant, soit de la parole, vient toute entière de la glotte pour le son & pour le ton ; mais l'ondulation vient entièrement du balancement de tout le larynx : elle ne fait point partie de la voix, mais elle en affecte la totalité.

Il résulte de ce qui vient d'être exposé, que la voix de

chant consiste dans la marche par saut d'un ton à un autre, dans le séjour sur les tons, & dans cette ondulation du larynx qui affecte la totalité de la voix & la substance même du son.

Après avoir considéré la voix dans le simple cri, dans la parole & dans le chant, il reste à l'examiner par rapport à la déclamation naturelle, qui doit être le modèle de la déclamation artificielle, soit théâtrale, soit oratoire.

La déclamation est, comme nous l'avons déjà dit, une affection ou modification qui arrive à notre voix, lorsque, passant d'un état tranquille à un état agité, notre ame est émue de quelque passion ou de quelque sentiment vif. Ces changemens de la voix sont involontaires, c'est-à-dire qu'ils accompagnent nécessairement les émotions naturelles & celles que nous venons à nous procurer par l'art en nous pénétrant d'une situation par la force de l'imagination seule.

La question se réduit donc actuellement à savoir 1.^o si ces changemens de voix expressifs des passions, consistent seulement dans les différens degrés d'élévation & d'abaissement de la voix; & si, en passant d'un ton à l'autre, elle marche par une progression successive & continue, comme dans les accens ou intonations prosodiques du discours ordinaire; ou si elle marche par sauts, comme dans le chant.

2.^o S'il seroit possible d'exprimer, par des signes ou notes, ces changemens expressifs des passions.

L'opinion commune de ceux qui ont parlé de la déclamation, suppose que ses inflexions sont du genre des intonations musicales dans lesquelles la voix procède par des intervalles harmoniques, & qu'il est très-possible de les exprimer par les notes ordinaires de la musique, dont il faudroit tout au plus changer la valeur, mais dont on conserveroit la proportion & le rapport. C'est le sentiment de l'abbé Dubos qui a traité cette question avec plus d'étendue que de précision. Il suppose que la déclamation naturelle a des tons fixes, & suit une marche déterminée; mais si elle consistoit dans des intonations musicales & harmoniques, elle seroit fixée & déterminée par le chant même du récitatif. Cependant

l'expérience nous montre que de deux Acteurs qui chantent les mêmes morceaux avec la même justesse, l'un nous laisse froids & tranquilles, tandis que l'autre, avec une voix moins belle & moins sonore, nous émeut & nous transporte. Les exemples n'en sont pas rares. Il est encore à propos d'observer que la déclamation se marie plus difficilement avec la voix de chant qu'avec celle de la parole. L'on en doit conclure que l'expression dans le chant est quelque chose de différent du chant même & des intonations harmoniques, & que, sans manquer à ce qui constitue le chant, l'Acteur peut ajouter l'expression ou y manquer.

Il ne faut pas conclure de-là que toute sorte de chants soit également susceptible de toute sorte d'expressions. Les Acteurs intelligens n'éprouvent que trop qu'il y a des chants très-beaux en eux-mêmes, qu'il est presque impossible d'employer à une déclamation convenable aux paroles.

Nous pouvons encore remarquer que dans la simple déclamation tragique, deux Acteurs jouent le même morceau d'une manière différente, & nous affectent également. Le même Acteur joue le même morceau différemment avec le même succès; à moins que le caractère propre du personnage ne soit fixé par l'histoire, ou dans l'exposition de la pièce.

Si les inflexions expressives de la déclamation ne sont pas les mêmes que les intonations harmoniques du chant, si elles ne consistent ni dans l'élévation, ni dans l'abaissement de la voix, ni dans son renflement & sa diminution, ni dans sa lenteur & sa rapidité, non plus que dans le repos & dans les silences; enfin si la déclamation ne résulte pas de l'assemblage de toutes ces choses, quoique la plupart l'accompagnent, il faut donc que cette expression dépende de quelque autre chose qui, affectant le son même de la voix, la mette en état d'émouvoir & de transporter notre ame.

Les langues ne sont que des institutions arbitraires, qui ne sont que de vains sons pour ceux qui ne les ont pas apprises. Il n'en est pas ainsi des inflexions expressives des passions, ni des changemens dans la disposition des traits du visage.

visage. Ces signes peuvent être plus ou moins forts, plus ou moins marqués; mais ils forment une langue universelle pour toutes les nations. L'intelligence en est dans le cœur, dans l'organisation de tous les hommes. Les mêmes signes du sentiment de la passion ont souvent des nuances distinctives, qui marquent des affections différentes ou opposées. On ne s'y méprend point, on distingue les larmes que la joie fait répandre, de celles qui sont arrachées par la douleur.

Si nous ne connoissons pas encore la nature de cette modification expressive des passions, qui constitue la déclamation, son existence n'en est pas moins constante; peut-être en découvrira-t-on le mécanisme.

Avant M. Dodart on n'avoit jamais pensé au mouvement du larynx dans le chant, à cette ondulation du corps même de la voix. La découverte que M. Ferrein a faite depuis des rubans membraneux dans la production du son & des tons, fait voir qu'il reste des choses à trouver sur les sujets qui semblent épuisés. Sans sortir de la question présente, y a-t-il un fait plus sensible & dont le principe soit moins connu, que la différence de la voix d'un homme & de celle d'un autre? différence si frappante, qu'il est aussi facile de les distinguer que les physionomies.

L'examen dans lequel je suis entré fait assez voir que la déclamation est une modification de la voix, distincte du son simple de la parole & du chant, & que ces différentes modifications se réunissent sans s'altérer. Il reste à examiner s'il seroit possible d'exprimer, par des signes ou notes, les inflexions expressives des passions.

Quand on supposeroit, avec l'abbé Dubos, que ces inflexions consistent dans les différens degrés d'élévation & d'abaissement de la voix, dans son renflement & sa diminution, dans sa rapidité & sa lenteur, enfin dans les repos placés entre les membres des phrases, on ne pourroit pas encore se servir des notes musicales.

La facilité qu'on a trouvée à noter le chant, vient de ce qu'entre toutes les divisions de l'octave, on s'est borné à

fix tons fixes & déterminés, ou douze semi-tons qui, en parcourant plusieurs octaves, se répètent toujours dans le même rapport malgré leurs combinaisons infinies (*d*); mais il n'y a rien de pareil dans la voix du discours, soit tranquille, soit passionné: elle marche continuellement dans des intervalles incommensurables, & presque toujours hors des modes harmoniques; car je ne prétends pas qu'il ne puisse quelquefois se trouver dans une déclamation chantante & vicieuse, & peut-être même dans le discours ordinaire, quelques inflexions qui feroient des tons harmoniques; mais ce sont des inflexions rares, qui ne rendroient pas la continuité du discours susceptible d'être notée.

L'abbé Dubos dit avoir consulté des Musiciens qui l'ont assuré que rien n'étoit plus facile que d'exprimer les inflexions de la déclamation avec les notes actuelles de la musique, qu'il suffiroit de leur donner la moitié de la valeur qu'elles ont dans le chant, & de faire la même réduction à l'égard des mesures. Je crois que l'abbé Dubos & ses Musiciens n'avoient pas une idée nette & précise de la question. 1.^o Il y a plusieurs tons qui ne peuvent être coupés en deux parties égales. 2.^o On doit faire une grande distinction entre des changemens d'inflexions sensibles & des changemens appréciables. Tout ce qui est sensible n'est pas appréciable, & il n'y a que les tons fixes & déterminés qui puissent avoir leurs signes. Tels sont les tons harmoniques; telle est à l'égard du son simple l'articulation de la parole.

Lorsque je communiquai mon idée à l'Académie, M. Fréret l'appuya d'un fait qui mérite d'être remarqué. Arcadio Hoangh, Chinois de naissance, & très-instruit de sa langue, étant à Paris, un habile Musicien, qui sentit que cette langue

(*d*) M. Burette a montré que les Anciens employoient, pour marquer les tons du chant, jusqu'à mille six cents vingt caractères, auxquels Gui d'Arezzo a substitué un très-petit nombre de notes qui, par leur seule position sur une espèce d'échelle, deviennent susceptibles d'une

infinité de combinaisons. Il seroit encore très-possible de substituer à la méthode d'aujourd'hui, une méthode plus simple, si le préjugé d'un ancien usage pouvoit céder à la raison. Ce seroient des Musiciens qui auroient le plus de peine à l'admettre, & peut-être à la comprendre.

est chantante, parce qu'elle est remplie de monosyllabes, dont les accens sont très-marqués pour en varier & déterminer la signification, examina ces intonations en les comparant au son fixe d'un instrument; cependant il ne put jamais venir à bout de déterminer le degré d'élévation ou d'abaissement des inflexions chinoises. Les plus petites divisions du ton, telles que l'eptaméride de M. Sauveur, ou la différence de la quinte juste à la quinte tempérée pour l'accord du clavecin, étoient encore trop grandes, quoique cette eptaméride soit la quarante-neuvième partie du ton & la septième du comma. De plus, la quantité des intonations chinoises varioit presque à chaque fois que Hoangh les répétoit; ce qui prouve qu'il peut y avoir encore une latitude sensible entre des inflexions très-déliques, & qui cependant sont assez distinctes pour exprimer des idées différentes.

S'il n'est pas possible de trouver dans la proportion harmonique des subdivisions capables d'exprimer les intonations d'une langue telle que la chinoise, qui nous paroît très-chantante, où trouveroit-on des subdivisions pour une langue presque monotone comme la nôtre?

La comparaison qu'on fait des prétendues notes de la déclamation, avec celles de la chorégraphie d'aujourd'hui, n'a aucune exactitude, & appuie même mon sentiment. Toutes nos danses sont composées d'un nombre de pas assez bornés, qui ont chacun leur nom, & dont la nature est déterminée. Les notes chorégraphiques montrent au danseur quels pas il doit faire & quelle ligne il doit décrire sur le terrain; mais c'est la moindre partie du danseur. Ces notes ne lui apprendront jamais à faire les pas avec grace, à régler les mouvemens du corps, des bras, de la tête, en un mot toutes les attitudes convenables à la taille, à la figure & au caractère de sa danse.

Les notes déclamatoires n'auroient pas même l'utilité médiocre qu'ont les notes chorégraphiques. Quand on accorderoit que les tons de la déclamation seroient déterminés & qu'ils pourroient être exprimés par des signes, ces signes formeroient un dictionnaire si étendu, qu'il exigeroit une étude de plusieurs

années. La déclamation deviendroit un art encore plus difficile que la musique des anciens, qui avoit mille six cens vingt notes; aussi Platon veut-il que les jeunes gens qui ne doivent pas faire leur profession de la musique, n'y sacrifient que trois ans.

Enfin cet art, s'il étoit possible, ne serviroit qu'à former des acteurs froids, qui, par leur affectation & une attention fervile, défigureroient l'expression que le sentiment seul peut inspirer. Ces notes ne donneroient ni la finesse, ni la délicatesse, ni la grace, ni la chaleur qui font le mérite des Acteurs & le plaisir des Spectateurs.

De ce que je viens d'exposer, il résulte deux choses; l'une est l'impossibilité de noter les tons déclamatoires, comme ceux du chant musical, soit parce qu'ils ne sont pas fixes & déterminés, soit parce qu'ils ne suivent pas les proportions harmoniques, soit enfin parce que le nombre en seroit infini. La seconde est l'inutilité dont seroient ces notes, qui serviroient tout au plus à conduire des Acteurs médiocres, en les rendant plus froids qu'ils ne le seroient en suivant la nature.

Il reste une question de fait à examiner, savoir, si les Anciens ont eu des notes pour la déclamation. Aristoxène dit qu'il y a un chant du discours qui naît de la différence des accens; & Denys d'Halicarnasse nous apprend que chez les Grecs, l'élévation de la voix dans l'accent aigu, & son abaissement dans le grave, étoient d'une quinte entière, & que dans l'accent circonflexe, composé des deux autres, la voix parcourroit deux fois la même quinte, en montant & en descendant sur la même syllabe.

Comme il n'y avoit dans la langue grecque aucun mot qui n'eût son accent, ces élévations & abaissemens continuels d'une quinte, devoient rendre la prononciation grecque assez chantante. Les Latins avoient, ainsi que les Grecs, les accens aigu, grave & circonflexe, & ils y joignoient encore d'autres signes propres à marquer les longues, les brèves, les repos, les suspensions, l'accélération, &c. Ce sont ces notes de la prononciation dont parlent les Grammairiens des siècles postérieurs, qu'on a prises pour celles de la déclamation.

Cicero, Orator.

17.

Quintil. l. 1x.

Cicéron, en parlant des accens, emploie le terme général de *sonus*, qu'il prend encore dans d'autres acceptions.

On ignore quelle étoit la valeur des accens chez les Latins; mais on sait qu'ils étoient, comme les Grecs, fort sensibles à l'harmonie du discours. Ils avoient des longues & des brèves, les premières en général doubles des secondes dans leur durée, & ils en avoient aussi d'indéterminées, *irracionales*; mais nous ignorons la valeur de ces durées, & nous ne savons pas davantage si dans les accens on partoît d'un ton fixe & déterminé.

Comme l'imagination ne peut jamais suppléer au défaut des impressions reçues par les sens, on n'est pas plus en état de se représenter des sons qui n'ont pas frappé l'oreille, que des couleurs qu'on n'a pas vûes, ou des odeurs & des saveurs qu'on n'a pas éprouvées. Ainsi je doute fort que les Critiques qui se sont le plus enflammés sur le mérite de l'harmonie des langues grecque & latine, aient jamais eu une idée bien ressemblante des choses dont ils parloient avec tant de chaleur. Nous savons qu'elles avoient une harmonie, mais nous devons avouer qu'elles n'ont plus rien de semblable, puisque nous les prononçons avec les intonations & les inflexions de notre langue naturelle, qui sont très-différentes.

Je suis persuadé que nous serions fort choqués de la véritable prosodie des Anciens; mais comme, en fait de sensations, l'agrément & le désagrément dépendent de l'habitude des organes, les Grecs & les Romains pouvoient trouver de grandes beautés dans ce qui nous déplairoit beaucoup.

Cicéron dit que la déclamation met encore une nouvelle modification dans la voix, dont les inflexions suivoient les mouvemens de l'ame. *Vocis mutationes totidem sunt, quot animorum qui maxime voce moventur*; & il ajoûte qu'il y a une espèce de chant dans la récitation animée du simple discours: *est etiam in dicendo cantus obscurior.*

Orator, m. c. i. 6.

Mais cette prosodie, qui avoit quelques caractères du chant, n'en étoit pas un véritable, quoiqu'il y eût des accompagnemens de flûtes, sans quoi il faudroit dire que Caius Gracchus

haranguoit en chantant, puisqu'il avoit derrière lui un esclave qui régloit ses tons avec une flûte. Il est vrai que la déclamation du théâtre, *modulatio scenica*, avoit pénétré dans la tribune; & c'étoit un vice que Cicéron, & Quintilien après lui, recommandoient d'éviter. Cependant on ne doit pas s'imaginer que Gracchus eût dans les harangues un accompagnement suivi; la flûte ou le *tonorion* de l'esclave ne servoit qu'à ramener l'orateur à un ton modéré, lorsque sa voix montoit trop haut ou descendoit trop bas. Ce fluteur, qui étoit caché derrière Gracchus, *qui staret occulte post ipsum*, n'étoit vrai-semblablement entendu que de lui, lorsqu'il falloit donner ou rétablir le ton. Cicéron, Quintilien & Plutarque ne nous donnent pas une autre idée de l'usage du *tonorion* (e); il paroît que c'est le diapason d'aujourd'hui.

Les flûtes du théâtre pouvoient faire une sorte d'accompagnement suivi, sans que la récitation fût un véritable chant; il suffisoit qu'elle en eût quelques caractères. Je crois qu'on pourroit prendre un parti moyen entre ceux qui regardent la déclamation des anciens comme un chant semblable à nos operas, & ceux qui croient qu'elle étoit du même genre que celle de notre théâtre.

Après tout ce que je viens d'exposer, je ne serois pas éloigné de penser que les Romains avoient un art de noter la prononciation plus exactement que nous ne la marquons aujourd'hui; peut-être même y avoit-il des notes pour indiquer

(e) *Quo illum aut remissum excitarer, aut à contentione revocaret.* Cicer. l. III, de oratore.

Cui concionnanti consistens post cum musicis, fistulâ, quam tonorion vocant, modos quibus deberet intendi ministrabat. Quintil. l. 1, c. 10.

Caius Gracchus l'orateur, qui étoit de nature homme âpre, véhément & violent en sa façon de dire, avoit une petite flûte bien accommodée, avec laquelle les musiciens ont accoutumé de conduire tout doucement la

voix du haut en bas & du bas en haut par toutes les notes, pour enseigner à entonner; & ainsi comme il haranguoit, il y avoit l'un de ses serviteurs qui, étant debout derrière lui, comme il sortoit un petit de ton en parlant, lui entonnoit un ton plus doux & plus gracieux en le retirant de son exclamation, & lui ôtant l'âpreté & l'accent colérique de sa voix. *Plutarque, dans le traité comment il faut retenir la colère, traduction d'Anyot.*

aux acteurs commençans les tons qu'ils devoient employer dans certaines impressions, parce que leur déclamation étoit accompagnée d'une basse de flûtes, & qu'elle étoit d'un genre absolument différent de la nôtre : l'acteur pouvoit ne mettre guère plus de sa part dans la récitation, que nos acteurs n'en mettent dans le récitatif de nos opéras.

Ce qui me donne cette idée, car ce n'est pas un fait prouvé, c'est l'état même des acteurs à Rome. Ils n'étoient pas, comme chez les Grecs, des hommes libres qui se destinoient à une profession, qui chez eux n'avoit rien de bas dans l'opinion publique, & qui n'empêchoit pas celui qui l'exerçoit de remplir des emplois honorables. A Rome ces acteurs étoient ordinairement des esclaves étrangers, ou nés dans l'esclavage : ce ne fut que l'état vil de la personne qui avilit la profession. Le latin n'étoit pas leur langue maternelle, & ceux même qui étoient nés à Rome ne devoient parler qu'un latin altéré par la langue de leurs pères & de leurs camarades. Il falloit donc que leurs maîtres, qui les dressoient pour le théâtre, commençassent par leur donner la vraie prononciation, soit par rapport à la durée des mesures, soit par rapport à l'intonation des accens; & il est probable que dans les leçons qu'ils leur donnoient à étudier, ils se servoient des notes dont les grammairiens postérieurs ont parlé. Nous serions obligés d'user des mêmes moyens, si nous avions à former pour notre théâtre un acteur Normand ou Provençal, quelque intelligence qu'il eût d'ailleurs. Si de pareils soins seroient nécessaires pour une prosodie aussi simple que la nôtre, combien en devoit-on prendre avec des étrangers pour une prosodie qui avoit quelques-uns des caractères du chant ! Il est assez vrai-semblable, qu'outre les marques de la prononciation régulière, on devoit employer, pour une déclamation théâtrale qui avoit besoin d'un accompagnement, des notes pour les élévations & les abaissemens de voix d'une quantité déterminée, pour la valeur précise des mesures, pour presser ou ralentir la prononciation, l'interrompre, l'entre-couper, augmenter ou diminuer la force de la voix, &c.

Voilà quelle devoit être la fonction de ceux que Quintilien nomme *artifices pronunciandi*; mais tous ces secours n'ont encore rien de commun avec la déclamation, considérée comme étant l'expression des sentimens & de l'agitation de l'ame. Cette expression est si peu du ressort de la note, que dans plusieurs morceaux de musique, les compositeurs sont obligés d'écrire en marge dans quel caractère ces morceaux doivent être exécutés; la parole s'écrit, le chant se note, mais la déclamation expressive de l'ame ne se prescrit point: nous n'y sommes conduits que par l'émotion qu'excitent en nous les passions qui nous agitent; les acteurs ne mettent de vérité dans leur jeu qu'autant qu'ils excitent en nous une partie de ces émotions: *si vis me flere, dolendum est*.

A l'égard de la simple récitation, celle des Romains étant si différente de la nôtre, ce qui pouvoit être d'usage alors ne pourroit s'employer aujourd'hui; ce n'est pas que nous n'ayons une prosodie à laquelle nous ne pourrions manquer sans choquer sensiblement l'oreille. Un acteur ou un orateur qui emploieroit un é fermé bref, au lieu d'un ê ouvert long, révolteroit un auditoire, & paroîtroit étranger au plus ignorant des auditeurs, instruit par le simple usage; car l'usage est le grand maître de la prononciation, sans quoi les règles surchargeroient inutilement la mémoire.

Je crois avoir montré à quoi pouvoient se réduire les prétendues notes déclamatoires des anciens, & la vanité du système proposé à notre égard. En reconnoissant les anciens pour nos maîtres & pour nos modèles, ne leur donnons pas une supériorité imaginaire; le plus grand obstacle pour les égaler, est de les regarder comme inimitables. Tâchons de nous préserver également de l'ingratitude envers eux, & de la superstition littéraire.

Nos qui sequimur probabilia, nec ultra id quod verisimile occurrit progredi possumus, & refellere sine pertinaciâ, & refelli sine iracundiâ parati sumus. Cicer. Tusc. II.



DE LA

DECLAMATION THEATRALE
DES ANCIENS.

Par M. RACINE.

Nous jugeons, avec connoissance, des progrès des Anciens dans la Sculpture, parce que quelques ouvrages de leurs fameux Sculpteurs subsistent encore. Les débris de quelques-uns de leurs magnifiques édifices nous remplissent d'une grande idée de leur Architecture. Les descriptions que quelques-uns de leurs écrivains ont faites de tableaux admirés de leur temps, nous peuvent faire soupçonner l'habileté de ces premiers Peintres dans la partie de l'ordonnance ; mais nous ignorerons toujours quelle étoit leur science dans la partie du dessein & dans la partie du coloris, parce qu'il ne reste aucun des tableaux propres à nous les faire connoître, & qu'on ne peut juger, sans voir, des beautés dont les yeux sont les seuls juges. On ne peut de même juger, sans entendre, des beautés soumises au jugement des oreilles : ainsi, quoique nous connoissions l'éloquence & la poésie des Anciens, par les écrits qui nous restent de leurs Orateurs & de leurs Poètes, la connoissance que nous en avons est fort imparfaite, parce que la mesure de leurs vers ne suffit pas pour nous en apprendre l'harmonie, qui dépendoit principalement de leur manière de les prononcer, que nous ignorons entièrement.

9 Janvier.
1748.

Nous savons seulement que les Romains & les Grecs avoient une grande attention à l'harmonie ; que les Grecs qui apprenoient la Musique dès l'enfance, la cultivoient toute leur vie ; & qu'ayant excellé dans tous les beaux arts, ils n'ont pû être médiocres dans l'art qui a été chez eux plus généralement cultivé que les autres. Nous croyons encore que chez ces deux peuples, où l'éloquence étoit si fort honorée ;

les Orateurs devoient être très-habiles dans la déclamation ; puisqu'ils la regardoient comme la principale partie de l'éloquence, & que Démosthène, non content de les travaux domestiques, pour s'y exercer, y joignit les leçons d'un fameux Comédien, de même que Cicéron prit les leçons de Roscius. Mais quelle étoit la nature de la déclamation de ces grands Orateurs, & comment différoit-elle de la déclamation théâtrale ? Nous sommes aussi peu en état de répondre à ces questions, qu'à celles que notre curiosité nous fait faire sur la musique des Anciens. Lorsque nous voulons consulter ce qu'ils en ont écrit, nous rassemblons des passages qui ne nous donnent que des idées confuses, parce que ce qui est plaisir de sensation ne s'explique point par écrit, & que d'ailleurs ces auteurs que nous consultons, n'ayant point écrit pour nous, se sont servis de termes d'*art* qu'ils n'ont point expliqués, parce qu'ils étoient entendus de tous leurs contemporains.

Je ne parle point ici des obscurités que nous trouvons ; lorsque nous voulons connoître la nature de l'ancienne Musique ; je me borne à une matière qui, moins obscure, jette encore dans des doutes fort grands. C'est leur déclamation théâtrale, sur laquelle je vais risquer mon sentiment, parce qu'on ne doit pas craindre de le risquer dans des matières sur lesquelles il est assez indifférent de se tromper. J'ignore si j'établirai solidement mon sentiment ; mais comme il est plus aisé de détruire que d'élever, je crois que je détruirai entièrement l'opinion de ceux qui se sont imaginé que la déclamation, chez les Romains, étoit notée, & qu'on partageoit ordinairement entre deux Acteurs la voix & le geste.

Une pareille déclamation est si singulière, & même si peu vrai-semblable, que les Anciens en ont dû parler plus d'une fois ; & si nous ne trouvons pas dans leurs livres plusieurs passages qui nous confirment ce fait, il nous doit paroître douteux. Si cependant nous en trouvons qui ne puissent être révoqués en doute, il faut s'y rendre, puisqu'on doit croire les faits qui ne sont pas même vrai-semblables, lorsqu'on y

est forcé par des témoignages incontestables. Je vais donc examiner si cette déclamation est vrai-semblable, & si nous trouvons dans les livres des Anciens quelques passages décisifs sur cette matière.

Comme nous ne connoissons pas de Comédiens vantés par les Grecs, comme Esopus & Roscius ont été vantés par les Romains, nous sommes disposés à croire que la déclamation théâtrale a été portée à un plus grand point de perfection chez les Romains que chez les Grecs. Celle des Romains a dû être admirable, puisque Quintilien nous dit des Comédiens de son temps, qui n'étoient pas cependant des Roscius, qu'ils ajoûtoient tant de graces aux bons ouvrages, qu'on les trouvoit plus beaux dans la représentation que dans la lecture; & qu'à l'égard des mauvais, ils trouvoient moyen d'obtenir audience pour eux, & de faire revenir souvent sur le théâtre des pièces qui ne parvenoient point dans les bibliothèques. *Scenici Actores eò optimis Poëtarum tantùm adjiciunt gratiæ, ut nos infinitè magis eadem illa auditu, quàm lectu delectent, & vilissimis quibusdam etiam impetrent aures, ut quibus nullus est in bibliothecis locus, sit etiam frequens in theatris.*

Liv. II, c. 34

Nous avons peine à comprendre que des Comédiens qui ne pouvoient employer toutes les finesses de l'art, puisqu'ils étoient obligés de forcer leur voix pour se faire entendre dans un lieu découvert qui contenoit plus de quarante mille personnes, aient été de si grands Acteurs, ayant sur-tout des masques qui les empêchoient de faire connoître le jeu des passions sur leur visage. Que deviendra donc cette déclamation déjà si contrainte, si nous la contraignons encore en l'assujétissant à des notes faites par un Musicien, & en voulant que le même Acteur qui parle ne fasse pas les gestes?

Concevons-nous qu'il soit possible de noter une déclamation comme un chant? Si par ce mot, *noter*, on entend seulement faire des notes qui apprennent au Comédien les principaux endroits où il doit abaisser & élever la voix, la chose n'est pas difficile; mais tout Comédien qui s'asservira

à ces courtes notes, ne sera jamais habile dans son art. Un homme qui s'échauffe en déclamant, entre dans une espèce d'enthousiasme, & saisi réellement des passions qu'il imite, prononce les mots avec les tons que la Nature lui inspire: par cette raison il ne prononce pas toujours sur les mêmes tons les mêmes vers, toutes les fois qu'il joue la même pièce, parce qu'il n'est pas toujours également affecté, & que son enthousiasme n'est pas toujours le même. Ainsi, quoique pour déclamer un rôle il ait pris les leçons d'un habile maître (ce qu'on rapporte de la Chanmessié), si dans l'action, le Comédien n'est pas rempli d'un feu qui lui inspire les tons de la Nature, il ne sera qu'un très-froid acteur, une marionnette, &, pour ainsi dire, *nervis alienis mobile lignum*.

Est-il vrai-semblable qu'un homme, tel que Roscius, n'ait été qu'une marionnette & se soit soumis à des loix dictées par un Musicien, lui qui formoit tous les jeunes Orateurs, & Cicéron lui-même, à la déclamation, & qui avoit écrit un ouvrage très-savant sur son art? Lorsque Cicéron rapporte pour exemple la manière dont ce Roscius prononçoit certains vers, pourquoi admire-t-il l'art d'un homme qui ne faisoit que suivre des notes? Les deux exemples que cite Cicéron de la déclamation de Roscius, apprennent qu'il excelloit dans la Tragédie & dans la Comédie, puisque des deux passages cités, l'un est d'une Tragédie, & l'autre d'une Comédie. Supposons pour un moment que la Tragédie ait pû être notée, parce qu'elle étoit chantée, il faut du moins avouer qu'on ne pouvoit noter la Comédie, dans laquelle les Acteurs imitoient le ton d'une conversation particulière; ils y donnoient à la vérité ce *decus comicum* dont parle Quintilien. S'ils eussent parlé comme dans une chambre, il n'y eût plus eu d'art; s'ils se fussent éloignés du ton naturel, il n'y eût plus eu d'imitation: ils ne s'éloignoient qu'un peu de la Nature, *non procul à naturâ recedunt*. Puisqu'ils imitoient la conversation familière, ils ne chantoient donc pas? C'est cependant à la tête des comédies de Térence que nous trouvons ces termes

Quint. l. II, c. 3.

Ibid.

difficiles à expliquer, *modos fecit*. Ces termes ne veulent donc pas dire, *noter une pièce*.

Si une déclamation entièrement notée est contraire à la vrai-semblance, il est bien moins vrai-semblable qu'on ait jamais séparé entre deux acteurs, le geste & la voix. Cette séparation eût été absolument contraire à la Nature, puisque, comme dit Quintilien, les gestes partent toujours avec la voix, *cum ipsis vocibus naturaliter exeunt gestus.... ipsa secum gestus naturaliter fundit oratio*. Cicéron dit encore que la Nature donne à chaque passion son visage, son ton & son geste, *omnis motus animi suum quemdam à naturâ habet vultum, & sonum, & gestum*, & il n'est pas au pouvoir d'un homme agité d'une violente passion, de séparer en lui ces deux choses. Nos mains, dit encore Quintilien, parlent d'elles-mêmes, c'est *Quint. ibid.* avec elles que nous demandons, que nous promettons, que nous appelons. Il est aisé de s'en persuader par l'expérience: entreprenons de dire quelque chose avec passion, sans faire de gestes, ou de suivre par nos gestes les paroles d'un homme en colère, la Nature ne nous servira pas, parce que nous voudrions séparer ce qu'elle a uni. Le geste peut bien n'être pas d'accord avec la voix dans un Comédien, parce qu'il imite mal, il est mauvais Comédien; mais dans la vérité, lorsqu'une passion nous enflamme, le geste est toujours d'accord avec la voix, parce que tous deux obéissent en même temps à l'ame, *gestus voci consentit, & animo cum eâ simul parat*. *Ibid.* C'est ce que dit Quintilien dans le chapitre sur la prononciation, où traitant de l'action, il la divise en deux parties, le geste & la voix. Il étoit naturel qu'en demandant la réunion de ces deux parties dans l'orateur, il observât qu'elle ne se trouvoit pas dans le Comédien, si en effet elle ne s'y trouvoit pas alors. Loin de nous le faire entendre, lorsqu'il parle d'un Comédien de son temps qui avoit tant de grace que ses défauts mêmes, qui auroient fort choqué dans un autre, plaisoient en lui, dans l'énumération de ses défauts il comprend la voix & le geste, comme des mains jetées en l'air, des exclamations trop longues: *manus jaclare & dulces exclamations*.

theatri causâ producere, & nonnunquam dextro latere facere gestus. Ce Comédien faisoit donc les gestes en même temps qu'il prononçoit les vers, & Cicéron n'entend pas que ces choses soient séparées, quand il demande que l'Acteur réunisse les inflexions de voix & la variété des gestes: *vocis inflexus, varias manus, diversos nutus actor adhibebit.*

Lucullus 1.

Sat. III, l. II.

L. VII, c. 17.

Les Anciens ne donnoient jamais les rôles de femmes à faire à des femmes, elles dansoient. Orbulcula, nommée dans Cicéron & dans Horace, étoit apparemment une danseuse; mais dans les représentations des pièces, les rôles de femmes étoient exécutés par des hommes. Le Comédien dont parle Horace, qui, ayant trop bu, s'endormit & n'entendoit point l'ombre de Polydore qui l'appeloit, jouoit le rôle d'Illione; & le Comédien dont parle Aulugelle, représentoit Electre tenant entre ses mains l'urne des cendres de son frère, quand, pour mieux s'exciter à la douleur, il prit l'urne où étoient les cendres de son propre fils que la mort venoit de lui enlever. Nous apprenons encore que les hommes faisoient les rôles de femmes, par un passage de S.^r Jérôme. « De même, » dit-il, que le même Comédien est tantôt un Hercule nerveux, » & tantôt une Vénus pleine de mollesse, de même nous portons autant de masques que nous avons de péchés. » *Quomodò unus histrio nunc Herculem robustus ostendit, nunc mollis in Venerem frangitur, tot habemus personarum similitudines, quot peccata.* Il est aisé de comprendre pourquoi les femmes qui dansoient sur le théâtre, ne faisoient pas de personnages dans les pièces, elles n'auroient pas eu la force de pousser la voix comme les hommes, mais elles eussent possédé aussi-bien qu'eux, & peut-être plus finement qu'eux, l'art de faire des gestes. Pourquoi donc ne les en chargeoit-on pas, si l'on partageoit l'action en deux parties?

Dans laquelle de ces deux parties croyons-nous qu'excelloit Roscius? Et s'il n'eût excellé que dans une seule, eût-il reçu tant d'éloges de Cicéron? Il réunissoit les deux, & entroit si vivement dans la passion, qu'on voyoit ses yeux brilla au travers de son masque. Cependant la déclamation

sous un masque n'étoit pas parfaite, suivant plusieurs des Romains, parce que l'action est toute de l'ame, & que le visage est l'image de l'ame; *animi est omnis actio, & imago animi vultus est*: c'est pourquoi, ajoute Cicéron, nos anciens ne louoient plus tant Roscius, quand il avoit un masque; *nostri illi senes personatum ne Roscium quidem magnopere laudabant*. Demander à un homme qui faisoit des gestes sans parler, que les passions fussent peintes sur son visage, c'eût été lui demander l'impossible. Il s'ensuit que Roscius parloit & faisoit les gestes. Cicéron, dans l'oraison *pro sextio*, rapporte avec plaisir de quelle manière le peuple fut attendri à son sujet, lorsqu'Esopus, jouant une pièce d'Accius, fit en sorte par son jeu que le peuple appliquât à Cicéron certains vers qu'Esopus prononçoit en montrant les Sénateurs & les Chevaliers, *cum omnes ordines demonstraret, Senatum, Equites, &c.* tandis qu'à peine il pouvoit prononcer à cause de l'abondance de ses larmes, *cum vox ejus illa præclara lacrymis impediretur*. Voilà donc Esopus prononçant les vers & faisant les gestes, & le fait rapporté par Plutarque dans la vie de Cicéron, ne permet pas d'en douter: cet Esopus jouant le rôle d'Atrée, & un esclave s'étant approché de lui dans le moment où la passion l'avoit mis hors de lui-même, il l'étendit mort d'un coup de son sceptre.

De orat. III.

Ibid.

Nous voyons encore Roscius prononçant les paroles & faisant les gestes, dans le troisième livre de l'orateur, où un des interlocuteurs fait remarquer de quelle manière cet habile acteur savoit ménager ses forces, en laissant tomber sa voix, *abjicit prorsus*, lorsqu'il prononçoit un vers, pour la relever au vers suivant; observez encore, ajoute-t-il, avec quelle douceur, & comme presque sans action, *non actuose*, il dit ce vers: *Quid petam præsidii*, parce qu'il aura besoin de toute son action quand il viendra à celui-ci: *O pater, o patria, &c.* Les paroles suivantes sont très-remarquables; les Comédiens, dit ce même interlocuteur, ne sont pas les premiers qui ont reconnu la nécessité de ménager ses forces, les poètes avant eux l'ont su, ainsi que ceux qui font les modulations

Ibid.

*des pièces, qui ont grande attention à varier, augmenter, exte-
nuer & enfler à propos.* Cicéron, par cette réflexion, veut
nous faire entendre, que de même que l'acteur fait varier
ses tons, le poète fait varier la mesure des syllabes de ses
vers, & le musicien ses modulations. Ces modulations n'étoient
donc point les notes de la déclamation, on ne les eût point
demandées à un musicien, elles eussent été faites par le Comé-
dien, ou plutôt par le poète même; puisqu'un auteur, sans
avoir le talent de la déclamation, fait toujours mieux qu'un
autre les tons qu'on doit donner à ses vers. Que faut-il donc
entendre, lorsqu'on lit dans les didascalies des pièces de Té-
rence, qu'un tel musicien a fait la modulation, *modos fecit!*
Voici le sentiment qui me paroît le plus vrai-semblable.

Les poèmes dramatiques ayant pris naissance à Rome,
comme en Grèce, dans les chants & les danses, restèrent
toujours unis à la danse & au chant, même après avoir pris
la forme de poèmes dramatiques. Nous ignorons si les pre-
mières tragédies latines eurent des chœurs, les comédies n'en
eurent point; pour y suppléer, & parce que le peuple étoit
accoutumé à la danse & au chant, toute pièce de théâtre
eut sa musique particulière, qui consistoit dans un prélude
des chants du chœur, un accompagnement pour le récit
des vers & des intermèdes; de façon que toute pièce de
théâtre pouvoit être intitulée à Rome, *Tragédie-ballet* ou
Comédie-ballet, de même que notre Molière a intitulé le
Bourgeois-gentilhomme, comédie-ballet, & la Psyché, tragi-
comédie-ballet.

Cette musique, inséparable de la pièce, étoit cause que
quand le prélude d'une pièce commençoit, les personnes
accoutumées à assister à ces spectacles, disoient: *c'est Antiope*
ou *c'est Andromaque qu'on va jouer.* C'est ce que nous apprend
Cicéron, en avouant que pour lui il n'avoit pas cette con-
noissance. La musique faite pour une pièce portoit le nom
de la pièce, de même que la danse faite pour cette pièce;
la musique & la danse avoient donc rapport au sujet, ce qui
fait dire à Lucien: *le sujet de la pièce est commun au ballet*
& à

Lucullus 11.

De la danse.

& à la tragédie; par cette raison l'on disoit également, jouer Andromaque, chanter Andromaque, & danser Andromaque. Ovide écrivoit à un ami: *vous me mandez qu'on danse mes pièces sur le théâtre & qu'on applaudit à mes vers.*

Carmina cum pleno saltari nostra theatro,

Versibus & plaudi scribis, amice, meis.

Il étoit flatté que ses vers fussent applaudis, la gloire en étoit à lui seul; mais que ces pièces, *carmina*, fussent exécutées sur le théâtre, la gloire étoit commune entre lui, le danseur & le musicien; ce qui étoit cause que toute une pièce étoit regardée comme un ouvrage de musique, & que Térence dit, en parlant des poètes qui font comme lui des comédies, *qui hanc artem tractant musicam*. La musique en effet duroit tant que la pièce duroit, parce que dans le temps même que les acteurs parloient, les flûtes les accompagnoient: on distinguoit *diverbium*, *choricum* & *canticum*. Le *diverbium* étoit le dialogue, la pièce récitée par les acteurs; le *choricum*, le chœur entier chantant ou dansant; le *canticum*, une voix seule chantant accompagnée d'une flûte, pendant qu'un seul danseur imitoit par la danse pleine de gestes une action, & ordinairement cette action avoit rapport à la pièce: comme il n'y avoit qu'un danseur accompagné d'une seule voix, ce *canticum* (a) a

(a) Quintilien dit que *modulatio scenica* seroit ridicule dans l'auteur, il y avoit donc une modulation pour les Comédiens.

Les masques représentoient le caractère des personnages; Niobé *triste*, Médée *furieuse*, Ajax *étonné*, dit Quintilien, & le père dans la comédie, qui est tantôt en colère, tantôt doux, a un masque, dont un des sourcils est élevé & l'autre abaissé, *alter erecto, alter composito est supercilio*, ce qui ne paroît pas aisé à comprendre: M. l'abbé Gédoyne croit que ce père se tournoit tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, suivant qu'il falloit paroître doux ou sévère.

Du reste, le même acteur prononçoit & avoit le masque, puisque Quintilien dit ici, en nommant les Comédiens, *artifices pronunciandi*: or ceux qui prononçoient n'avoient pas besoin du masque, puisqu'ils étoient cachés.

Lorsque Quintilien dit: *abesse plurimum à saltatore debet orator*, il entend parler du pantomime, puisqu'il ajoute, que les Comédiens graves ne tombent pas eux-mêmes dans cette affectation d'exprimer tout par leurs gestes, mais ils font croire que leurs gestes répondent au sens de ce qu'ils disent, plutôt qu'à chaque parole.

Lucullus 11.

été appelé *soliloquium*, mot que nous ne devons pas rendre par *monologue*, en attachant à ce terme la même idée que dans nos pièces de théâtre; de-là il s'ensuit qu'on pouvoit dire également danser & chanter le *canticum*, parce qu'il étoit & dansé & chanté. Celui qui dansoit ainsi en imitant une action, y joignoit des gestes qui imitoient les plus petites choses: si, par exemple, il vouloit représenter un médecin, il faisoit, comme nous le voyons dans Quintilien, le geste d'un homme qui tâte le poulx d'un autre; de-là vint (& non de ce que l'art appelé *saltatio*, comprit aussi l'art du geste, comme le prétend M. l'abbé Dubos) de-là, dis-je, vint cet usage de dire, danser pour dire gesticuler, parce que des gestes de danseur étoient des gestes outrés, que Quintilien condamne dans son orateur avec raison, lorsqu'il dit: *je veux un orateur & non pas un danseur*; la danse théâtrale étant, pour ainsi dire, toute gesticulante, on faisoit moins d'attention au pas du danseur, qu'à l'usage qu'il faisoit de ses bras & de ses mains, ce qui fait dire à Ovide:

Brachia saltantis, vocem mirare canentis.

Cette danse de baladin amusoit fort le peuple, & étoit méprisée des personnes graves: ce n'étoit point une danse sage & honnête que méprisoient les Romains, puisque c'est à la danse d'une Dame modeste que Rome compare la noblesse de la tragédie.

*Effutire leves indigna tragædia versus
Ut festis matrona moveri jussa diebus, &c.*

Pro Murenâ.

Horace n'emploie point en cet endroit le mot *saltare* qui donnoit l'idée de la danse badine, & c'est cette danse de Baladin qu'on doit entendre lorsqu'on lit dans Cicéron, *nemo saltavit sobrius*. Cette danse gesticulante qui avoit commencé en Grèce dans les pièces satyriques, fut très-perfectionnée chez les Romains, & fut, sous Auguste, séparée des pièces dramatiques par deux fameux danseurs; depuis eux la

danse des pantomimes s'exécutoit sur le théâtre, sans qu'on y jouât aucune pièce de poésie.

Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent est très-facile à comprendre, à la réserve de cet accompagnement continu des flûtes, qui fait quelque peine. Il n'est pas vrai-semblable qu'un joueur de flûte donnât le ton de tous les mots, ni que cet accompagnement fût pareil à celui de tous nos spectacles de musique, où on n'accompagne ainsi que le chant, & les Comédiens ne chantoient pas : leur déclamation à la vérité pouvoit être appelée *chant*, parce que les Romains, comme les Grecs qui, dans tous leurs discours publics, faisoient sentir non seulement les longues & les brèves, mais la valeur d'une syllabe plus ou moins longue, ou plus ou moins brève, observoient des temps, une mesure & une cadence ; ce qui faisoit dire à Quintilien après Cicéron, que dans l'Orateur même il y a une espèce de chant moins marqué, *esse in Oratore aliquem cantum obscuriorem*. Toute prononciation faite en public étoit par cette raison une espèce de chant, & celle du Comédien l'étoit plus que les autres, parce qu'il étoit obligé, dans un lieu vaste & découvert, de pousser sa voix avec force, & cependant avec tant de justesse que pour peu, *si paululum*, qu'il alongeât trop une syllabe longue, ou qu'il fit une brève trop brève, *theatra tota reclamant*, tous les spectateurs choqués se récrioient. Une déclamation qui devoit être si exacte & si mesurée, n'étoit pas, comme sur notre théâtre, abandonnée au caprice d'un Comédien : quoiqu'elle ne fût pas un chant musical, elle étoit une modulation, *modulatio scenica*, terme dont se sert Quintilien.

Pour soutenir le Comédien dans un jeu si difficile, un joueur de flûte l'accompagnait ; la voix va toujours en s'affaiblissant, le joueur de flûte servoit à la relever ou à la rabaisser quand l'acteur s'emportoit ; il servoit encore à donner le ton à celui qui entroit sur la scène, & il servoit ainsi à tous les acteurs sans être peut-être entendu des spectateurs. Lorsque l'orateur Gracchus faisoit mettre près de lui un joueur de flûte, ce

Lucull. 11.

Cicer. de orat.

De orat. l. III.

de Gracchus sans se faire entendre du public. La flûte dont il se servoit, nommée par Cicéron, *fistula*, & non *tibia*, avoit un nom particulier; on l'appeloit, dit Cicéron, *tonorium*, c'étoit une flûte douce destinée à cet usage. Quintilien, parlant de ces Orateurs qui pouffoient leur voix avec de grands éclats, dit que si on leur permet cet usage, il faut donc soutenir leur voix avec des lyres, avec des flûtes, & même avec des cymbales. *Cur non illam vocis modulationem fidibus ac tibiis, imò meherculè, quod est huic deformitati propius, cymbalis adjuvemus!* On voit assez qu'il raille en demandant des cymbales, & il en résulte que les flûtes ne servoient qu'à soutenir la voix par un accompagnement très-doux. Le joueur de flûte se conformoit non seulement à la nature des vers que l'acteur prononçoit, mais à la force avec laquelle il les pouvoit prononcer: c'est pourquoi Roscius devenu vieux, l'obligea à se conformer à sa foiblesse. *In senectute tardiores fecerat tibias.*

Quelque vrai-semblable que paroisse ce que j'ai avancé jusqu'à présent, puisqu'il faut, comme je l'ai dit, renoncer à suivre la vrai-semblance, lorsqu'on y est forcé par des témoignages incontestables, il ne s'agit plus que d'examiner si l'on prouve, par des témoignages incontestables, que la déclamation théâtrale des Romains ait été notée & partagée entre deux acteurs, comme l'a avancé M. l'abbé Dubos, que M. Rollin a copié fidèlement sans avoir approfondi la matière. Cette opinion est nouvelle, de l'aveu de M. l'abbé Dubos, & cette nouveauté la rend suspecte, puisqu'il n'est pas aisé de comprendre pourquoi ni Scaliger, ni Vossius, ni M. Dacier, ni M. l'abbé Fraguier dans la vie de Roscius, n'en ont point parlé. Ils en auroient parlé s'ils avoient trouvé dans les Anciens, sur cette déclamation si singulière, les témoignages que M. l'abbé Dubos a cru découvrir.

Mém. de l'Acad. Tom. IV, pag. 437.

Son opinion sur la déclamation notée n'étant fondée que sur ces termes souvent répétés chez les Anciens, *modos fecit*, je n'ai rien à ajouter à l'explication que j'ai donnée de ces termes. Quant au partage de la déclamation entre deux acteurs, M. l'abbé Dubos prend, pour fondement de son opinion,

Le passage de Tite-Live sur Andronicus qui, s'étant enrôlé, demanda la permission de mettre à sa place un homme qui chantât avec le joueur de flûte; ayant obtenu cette permission, *dicitur cantum egisse aliquantò magis vigente motu, quia nihil vocis usus impediēbat. Inde ad manum cantari, histrionibus cæptum, diverbiaque tantum ipsorum voci relicta.* M. Dacier, dans son discours sur la satire, qui est dans les Mémoires de l'Académie, a traduit ainsi ce passage: *Andronicus ayant obtenu cette permission, dansa avec plus de vigueur ses intermèdes, débarrassé du chant qui lui ôtoit la respiration. De-là vint la coutume de donner des chanteurs aux danseurs, & de laisser à ces derniers les rôles des scènes pour lesquels on leur conservoit toute leur voix.* Vossius rapportant ce même passage dans ses institutions poétiques, l'explique aussi d'un partage de chant & de danse, & n'a point soupçonné un partage du geste & de la voix.

Dans les premières représentations faites sur le théâtre d'Athènes, le chœur chantoit & dansoit en même temps; on en reconnut l'inconvénient, & on établit qu'une partie du chœur chanteroit pendant que l'autre danseroit. La même chose arriva à Rome; Andronicus dansoit & chantoit à la fois l'intermède. Il demanda à être soulagé, on lui donna un chanteur: de-là vint, dit Tite-Live, la coutume de *ad manum cantari histrionibus*, c'est-à-dire, de suivre en chantant les gestes du danseur. Lucien nous apprend la même chose: « quand on s'aperçut, dit-il, que la danse arrêtant la respiration, nuisoit au chant, on trouva meilleur d'établir que d'autres chanteroient à ceux qui danseroient, » αὐτοῖς ἐπαδείν. Cette expression rend celle de Tite-Live *ad manum cantari*. Le danseur imitant une action par ses gestes & ses mouvemens se livroit à son enthousiasme; celui qui chantoit les paroles de cet intermède, le *canticum*, suivoit tous les mouvemens du danseur & chantoit sur ses gestes, *ad manum*. Valère Maxime n'a fait que copier Tite-Live, lorsqu'il dit qu'Andronicus s'étant enrôlé avec le secours d'un chanteur & d'un joueur de flûte, dansa sans chanter, *gesticulationem tacitus*

Sur la danse;

peregit ; cette danse qui consistoit en gestes , étant nommée *gesticulatio*. Aulugelle dit la même chose : *Saltabundi canebant quæ nunc stantes canunt* , les danseurs chantoient autrefois les paroles que chantent maintenant ceux qui ne dansent pas , & le passage de Donat cité par M. l'abbé Dubos , est fort clair : *Diverbia histriones pronunciabant , cantica verò temperabantur modis , non à Poëtâ , sed à perito artis musices facta*. Les Comédiens prononçoient les vers de la pièce , & ce mot *pronunciabant* , fait bien voir qu'ils ne chantoient pas. A l'égard des *cantica* , ils étoient exécutés suivant les modulations faites non par le Poète ; mais par le Musicien. Les intermèdes n'étoient pas l'ouvrage du Poète.

M. Dubos veut autoriser son opinion par un passage de Suétone qui rapporte que Caligula ayant fait venir à son audience plusieurs des principaux personnages de l'Etat , entra , au son des instrumens , dans la chambre où ils étoient assemblés , & *desaltato cantico abiit* ; ce qui signifie , suivant l'abbé Dubos , *il fit les gestes d'un monologue*. Un fou est capable de tout ; mais est-il vrai-semblable que Caligula fit les gestes d'une pièce de vers que personne ne chantoit ? Il est bien plus vrai-semblable que , voulant se moquer de ces personnes qu'il avoit fait venir comme pour leur communiquer des affaires importantes , il dansa en leur présence un intermède , comme nous dirions : après avoir dansé une chaconne , il s'en alla , *desaltato cantico abiit*.

De la danse.

M. L'abbé Dubos cite un passage de Lucien qui lui seroit très-favorable ; s'il étoit tel qu'il le cite : *Autrefois c'étoit les mêmes personnes qui récitoient & faisoient les gestes ; mais depuis on a donné à ceux qui font les gestes , des chanteurs qui prononçassent pour eux*. C'est ce qu'il fait dire à Lucien , & ce que Lucien n'a jamais dit. Il ne parle en cet endroit que de la séparation de la danse & du chant , & d'Abblancourt l'a traduit ainsi : *Autrefois un même baladin chantoit & dansoit ; mais comme le mouvement empêchoit la respiration , on trouva plus à propos de faire danser les uns & chanter les autres*. M. l'abbé Dubos n'a fait sans doute une erreur si grossière en citant ce

passage de Lucien, que parce que l'amour d'une opinion nouvelle qu'il vouloit persuader aux autres, l'aveugloit; ce qui me dispense d'expliquer plusieurs autres passages qu'il cite encore, dans lesquels il a toujours cru trouver l'idée dont il étoit rempli, quoiqu'elle ne s'y trouve pas. Il a même cité, pour preuve de son sentiment, des passages qu'on doit citer pour le détruire, comme un passage dans lequel Sénèque dit qu'on admire dans les habiles Comédiens, la promptitude avec laquelle leurs mains sont prêtes à répondre aux sentimens dont ils sont affectés, & la manière dont leur geste suit la vivacité de leurs paroles (b) : *Mirari solemus scenæ peritos, quod in omnem significationem rerum & affectuum parata illorum est manus, & verborum velocitatem gestus assequitur.* On admire avec raison dans un acteur ce parfait accord du geste & de la voix : cependant M. Dubos s'imagine que Sénèque ne l'admire que quand c'est un acteur qui parle & un autre qui fait les gestes; sans cela, dit-il, il n'y a rien d'admirable, puisque rien n'est si naturel. Il faut bien peu connoître la déclama- tion pour en parler ainsi : puisqu'il est si aisé à un homme d'accorder parfaitement ces deux parties de l'action, les gestes & la voix, pourquoi les bons acteurs sont-ils si rares parmi nous? & pourquoi les admirons-nous? Ils ne font rien que de naturel, il est vrai; mais la difficulté de l'art est de bien imiter la Nature.

M. l'abbé Dubos cite encore un endroit où Quintilien dit qu'il a vû souvent des Comédiens, après avoir joué des endroits intéressans, sortir de la scène & fondre encore en larmes en quittant leurs masques. *Vidi ego.... cum personam deposuissent, flentes adhuc egredi.* Il faut demander à M. l'abbé Dubos qui sont ceux qui pleurent ainsi en sortant; sont-ce ceux qui ont parlé, ou ceux qui ont fait les gestes? Si ce sont les premiers, comment un homme debout peut-il, en ne faisant que des gestes, entrer dans la passion jusqu'à fondre

(b) Sénèque ne veut peut-être parler que des pantomimes; mais je suppose avec M. l'abbé Dubos, qu'il parle du Comédien, & ce passage pris dans le sens même qu'il le cite, détruit son sentiment.

en larmes? Si ce sont les seconds, pourquoi dit-on qu'ils sortent de la scène, puisqu'ils n'y paroissent pas, & pourquoi ôtent-ils leurs masques? ils n'avoient pas besoin d'en mettre, puisqu'ils étoient cachés.

L. XI, c. 3.

Enfin Quintilien observant que les Comédiens prenoient des masques convenables aux personnages qu'ils représentoient, afin que Niobe parût triste, Médée furieuse, Ajax étonné, *attonitus Ajax*, s'exprime ainsi : *artifices pronunciandi à personis quoque affectus mutantur*, & fait assez entendre que ceux qui ont ces masques sont les mêmes qui prononcent les paroles, puisqu'il les nomme *artifices pronunciandi*.

C'est trop long-temps combattre une opinion qui est si singulière, qu'il est étonnant qu'elle ait été avancée avec tant de confiance par M. l'abbé Dubos, & adoptée sans aucun doute par M. Rollin.

Hist. anc.
dernier tome.

Cette dissertation de M. Racine est telle qu'il la lut à l'Académie en 1748 : il a depuis traité la même question avec plus d'étendue dans le chapitre XII de son Traité de la Poësie dramatique, qui forme le troisième volume des Remarques sur les Tragédies de Jean Racine.



OBSERVATIONS SUR L'EPOQUE
D'UNE

ANCIENNE INSCRIPTION GRECQUE,

*Apportée de Tripoli d'Afrique en Provence, &
placée dans le cabinet de M. le Bret.*

Par M. FRÉRET.

LE texte de cette inscription fut publié d'abord sur une 7 Décembre
feuille volante, & depuis il l'a encore été deux fois 1747.
différentes avec une traduction & des remarques. En 1733
M. le président Bouhier fit imprimer ses observations sur
ce marbre, dans une lettre (a) à M. le Bret, du 21 décembre
1732. En 1736 le marquis Maffei plaça à la tête des lettres
qu'il fit imprimer cette année-là à Paris, celle qu'il avoit
écrite le 13 août 1732, au baron de la Bastie. Les remar-
ques de ces deux savans hommes laissent peu de choses à
desirer pour l'explication grammaticale de l'inscription; mais
je crois que l'un & l'autre se sont trompés sur la date du
decret qu'elle contient, & qui fait la singularité de ce mo-
nument. Avant que d'entrer en matière, je vais donner le
texte grec de l'inscription avec la traduction françoise du
président Bouhier.

*Maffei Gallie
antiquit. p. 5.**Texte de l'Inscription.*

....ΤΟΥΣ ΝΕ ΦΑΩΦ ΚΕ ΕΠΙ ΣΥΛΛΟΓΟΥ ΤΗΣ ΣΚΗΝΟ
ΠΗΓΙΑΣ ΕΠΙ ΑΡΧΟΝΤΩΝ ΚΛΕΑΝΔΡΟΥ ΤΟΥ
ΣΤΡΑΤΟΝΙΚΟΥ ΕΥΦΡΑΝΟΡΟΣ ΤΟΥ ΑΡΙΣΤΩΝΟΣ
ΣΩΣΙΓΕΝΟΥΣ ΤΟΥ ΣΩΣΙΠΠΟΥ ΑΝΔΡΟΜΑΧΟΥ
ΤΟΥ ΑΝΔΡΟΜΑΚΟΥ ΜΑΡΚΟΥ ΛΑΙΛΙΟΥ ΟΝΑΣΙ

(a) Explication de quelques marbres antiques, par M. le Président
Bouhier.

Tome XXI.

. Ff

ΩΝΟΣ ΤΟΥ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ ΦΙΛΩΝΙΔΟΥ ΤΟΥ ΑΓΗ
 ΜΟΝΟΣ ΑΥΤΟΚΛΕΟΥΣ ΤΟΥ ΞΗΝΩΝΟΣ ΣΩΝΙ
Maff. ΣΤΡΑ- ΚΟΥ ΤΟΥ ΘΕΟΔΟΤΟΥ ΙΩΣΗΠΟΥ ΤΟΥ ΣΤΡΑΤΟΝΟΣ*
 ΤΩΝΟΣ.

ΕΠΕΙ ΜΑΡΚΟΣ ΤΙΤΤΙΟΣ ΣΕΞΤΟΥ ΥΙΟΣ ΑΙΜΙΛΙΑ
 ΑΝΗΡ ΚΑΛΟΣ ΚΑΙ ΑΓΑΘΟΣ ΠΑΡΑΓΗΝΗΘΕΙΣ ΕΙΣ
 ΤΗΝ ΕΠΑΡΧΕΙΑΝ ΕΠΙ ΔΗΜΟΣΙΩΝ ΠΡΑΓΜΑΤΩΝ ΤΗΝ
 ΤΕ ΠΡΟΣΤΑΣΙΑΝ ΑΥΤΩΝ ΕΠΟΙΗΣΑΤΟ ΦΙΛΑΝΤΡΩ
 ΠΩΣ ΚΑΙ ΚΑΛΩΣ ΕΝ ΤΕ ΤΗ ΑΝΑΣΤΡΟΦΗ ΗΣΥΧΙΟΝ
ΑΝΑΣΤΡΟ-
ΦΗ Maff. ΗΘΟΣ ΕΝΔΙΚΝΥΜΕΝΟΣ ΑΕΙ ΔΙΑΤΕΛΩΝ ΤΥΓΧΑΝΕΙ
 ΟΥ ΜΟΝΟΝ ΔΕ ΕΝ ΤΟΥΤΟΙΣ ΑΒΑΡΗ ΕΑΥΤΟΝ ΠΑΡΕΣ
 ΧΗΤΑΙ ΑΛΛΑ ΚΑΙ ΤΟΙΣ ΚΑΤΙΔΙΑΝ ΕΝΤΥΓΧΑΝΟΥΣΙ
 ΤΩΝ ΠΟΛΙΤΩΝ ΕΤΙ ΔΕ ΚΑΙ ΤΟΙΣ ΕΚ ΤΟΥ ΠΟΛΙΤΕΥ
 ΜΑΤΟΣ ΗΜΩΝ ΙΟΥΔΑΙΟΙΣ ΚΑΙ ΚΟΙΝΗ ΚΑΙ ΚΑΤΙΔΙΑΝ
ΠΡΟΣΤΑ-
ΣΙΑΝ. Maff. ΕΥΧΡΗΣΤΟΝ ΠΡΟΣΣΤΑΣΙΑΝ ΠΟΙΟΥΜΕΝΟΣ ΟΥ ΔΙΑ
 ΑΕΙΠΕΙ ΤΗΣ ΙΔΙΑΣ ΚΑΛΟΚΑΓΑΘΙΑΣ ΑΞΙΑ ΠΡΑΣΣΩΝ
 ΩΝ ΧΑΡΙΝ ΕΔΟΞΕ ΤΟΙΣ ΑΡΚΟΥΣΙ ΚΑΙ ΤΩΙ ΠΟΛΙΤΕΥ
 ΜΑΤΙ ΤΩΝ ΕΝ ΒΕΡΕΝΙΚΗ ΙΟΥΔΑΙΩΝ ΕΠΑΙΝΕΣΑΙ ΤΕ ΑΥ
 ΤΟΝ ΚΑΙ ΣΤΕΦΑΝΟΥΝ ΟΝΟΜΑΣΤΙ ΚΑΘΕΚΑΣΤΗΝ
 ΣΥΝΟΔΟΝ ΚΑΙ ΝΟΥΜΗΝΙΑΝ ΣΤΕΦΑΝΩΙ ΕΛΑΙΝΩΙ ΚΑΙ
 ΛΗΜΝΙΣΚΩΙ ΤΟΥΣ ΔΕ ΑΡΧΟΝΤΑΣ ΑΝΑΓΡΑΦΑΙ ΤΟ
 ΨΗΦΙΣΜΑ ΕΙΣ ΣΤΗΛΗ ΝΑΙΘΟΥ ΠΑΡΙΟΥ ΚΑΙ ΘΕΙΝΑΙ ΕΙΣ
 ΤΟΝ ΕΠΙΣΗΜΟΤΑΤΟΝ ΤΟΠΟΝ ΤΟΥ ΑΜΦΙΤΕΑΤΡΟΥ

ΛΕΥ

ΚΑΙ

ΠΑ

ΣΑΙ

L'AN 55, le 25 de Paophi, en l'assemblée de la fête des Ta-
 bernacles (ou scénopégie), sous la magistrature (l'archontat)
 de Cléandre fils de Stratoniceus, d'Euphranor fils d'Ariston, de
 Sosigène fils de Sosippe, d'Andromaque fils d'Andromaque, de

* Le Président Bouchier lui-même met en caractères ordinaires *Στε-
 τωτες*, c'est la vraie leçon.

Marcus Lælius Onasion fils d'Apollonius, de Philonide fils d'Agémon, d'Autocles fils de Zénon, de Sonicus fils de Théodote, & de Joseph fils de Straton.

D'autant que Marcus Tittius, fils de Sextus, de la tribu *Æmilia*, personnage excellent, depuis son avènement à la Préfecture s'est comporté dans les affaires publiques avec beaucoup d'humanité & d'intégrité; & qu'ayant marqué dans sa conduite toutes sortes de bontés, il continue d'en user de même; & non seulement se montre humain dans les choses générales, mais aussi à l'égard de ceux qui recourent à lui pour leurs affaires particulières, traitant sur-tout favorablement les Juifs de notre Synagogue, & ne cessant de faire des actions dignes de son caractère bienfaisant.

A CES CAUSES, les chefs & corps des Juifs de Bérénice ont ordonné qu'il seroit prononcé un discours à sa louange, & que son nom seroit orné d'une couronne d'olivier avec le lemnisque, à chacune de leurs assemblées publiques, & à chaque renouvellement de lunes; & qu'à la diligence desdits chefs, la présente délibération soit gravée sur une colonne de marbre de Paros, qui sera érigée au lieu le plus distingué de l'amphithéâtre.

Délibéré d'une voix unanime.

Ce marbre a un pied quatre pouces deux lignes de hauteur, & un pied un pouce quatre lignes de largeur.

On voit par cette traduction, que c'est ici un decret par lequel la communauté des Juifs de Bérénice ordonne qu'à toutes les néoménies ou nouvelles lunes, on fera l'éloge de M. Tittius ou *Tittius*, fils de Sextus, & qu'on lui consacra une couronne d'olivier en reconnaissance des bons offices qu'il a rendus aux Juifs de Bérénice, & de la manière dont il les a gouvernés. La date du decret porte la cinquante-cinquième année, & le 25 du mois paophi, au temps de l'assemblée de la scénopégie ou des tabernacles. Nous voyons dans Josèphe d'autres exemples de ces sortes de decrets honorifiques, mais dont le président Bouhier & le marquis Maffei n'ont point parlé.

Le président Bouhier avoit pensé que la ville de Bérénice nommée dans le decret, étoit celle que Strabon place à l'entrée

du golfe Arabique, & qui est éloignée, selon Pline, de douze journées de Coptos, & de trente-six d'Alexandrie; mais cette opinion n'est pas soutenable, & il est visible que ce doit être la ville de Bérénice de la Cyrénaïque, comme l'a pensé le marquis Maffei.

A l'égard de la date, ils s'accordent l'un & l'autre à dire que la cinquante-cinquième année doit se compter de la conquête de l'Égypte par Auguste, dont l'ère commença dans ce pays au 31 août de l'an 30 avant J. C. avec la deux cent quatre-vingt-quinzième année vague depuis Alexandre.

*Kal. augusti
Aug. Alexandrian
recepit.*

Le fragment du calendrier trouvé à Antium & publié par M. Bianchini, nous apprend qu'Auguste se rendit maître d'Alexandrie le premier d'août; la cinquante-cinquième année d'Auguste en Égypte commença dans le mois d'août de l'an 25 de J. C. le 29 de ce mois selon les Alexandrins, & le 17 selon les Égyptiens, c'est-à-dire, dans l'année vague. Le 25 de paophi ou du second mois de cette année, répondit, selon les Alexandrins, au 22 octobre, & au 10 selon les Égyptiens. Le président Bouhier suppose que le 25 paophi de l'inscription, se doit prendre dans l'année vague, & répond au 10 octobre. Le marquis Maffei pense qu'il faut le chercher dans l'année fixe, & qu'il a dû tomber au 22 octobre. Je crois, comme je l'ai dit, que l'un & l'autre se sont trompés, & ce point est celui que je me propose d'éclaircir dans la suite de ces observations.

La détermination de cette date dépend du concours de quatre circonstances qui doivent se trouver réunies, pour donner la solution de ce problème chronologique.

Il faut en premier lieu que cette cinquante-cinquième année tombe dans un temps où les Juifs n'étoient point persécutés, & où ils jouissoient tranquillement de leurs privilèges; car si le gouvernement eût obligé les Magistrats à faire des poursuites contre eux, ils se seroient gardés de témoigner, par un monument public, leur reconnaissance à un Magistrat qui les auroit favorisés. Un semblable monument auroit mis en péril la fortune de leur protecteur.

Il faut en second lieu que l'époque radicale de l'ère soit prise d'un évènement qui concerne la Cyrénaïque en particulier, & qui ait pu occasionner l'établissement d'une nouvelle ère.

3.^o Il est nécessaire que le 25 paophi tombe dans le temps de la scénopégie; cette fête commençoit le quinzième de la lune de *Thisri*, & continuoit pendant huit jours entiers; ainsi le 25 paophi de cette année 55 ne doit pas précéder le quatorzième de la lune, ni tomber après le vingt-troisième. Suivant la règle du calendrier d'à présent, le 15 de *Thisri* est le jour de la pleine lune qui arrive après l'équinoxe d'automne; mais comme en certaines occasions le Sanhédrin retardoit la fête de Pâques d'un mois entier, il suffira que le 25 paophi arrive à la seconde lune après l'équinoxe, mais il faudra toujours qu'il réponde à quelqu'un des jours que j'ai marqués.

4.^o Enfin il seroit à propos de trouver un M. Titius gouverneur de la Cyrénaïque, ou qui du moins puisse y avoir été envoyé dans cette année 55 avec une commission extraordinaire. Comme nous ignorons les noms de la plupart des gouverneurs des provinces particulières de l'Empire, sur-tout de celles où il ne s'est rien passé de singulier, cette condition n'est pas absolument nécessaire; mais il faut convenir que l'hypothèse où elle se trouvera remplie de même que les trois autres, aura un grand avantage.

Je vais faire l'application de ces principes à la question présente. Tacite^a, Suétone^b, Josèphe^c & Philon^d nous montreront que l'an 25 de J. C. tombe dans le temps d'une persécution contre les Juifs. La persécution avoit commencé dans l'année 29: d'abord on s'étoit contenté de les bannir de Rome & de l'Italie, & d'en transporter quatre mille dans l'isle de Sardaigne; mais dans la suite on l'étendit aux Juifs des provinces, à ce que nous apprend Philon, qui vivoit sous Caligula, & qui fut député à la cour de cet Empereur par les Juifs d'Alexandrie. Le même Philon assure que la persécution fut modérée après la mort de Séjan dans l'année

^a Tacit. annal. 11, 85.

^b Sueton. liber XX XVI.

^c Joseph. antiq. XVIII. cap. 4. pag. 800.

^d Philo Jud. de legat. sua ad Caium, pag. 1015.

31 de J. C: mais la modération ordonnée par un rescrit de Tibère aux gouverneurs des Provinces, se réduisit à suspendre les poursuites générales commencées sous le seul prétexte des assemblées religieuses; on permettoit cependant de continuer celles qui avoient pour objet quelques-uns des crimes qui avoient donné lieu au Senatus-consulte.

Philon prétend que la persécution étoit l'effet de la haine de Séjan contre les Juifs: mais Josèphe est de meilleure foi; l'aventure de Mundus & de Pauline que personne n'ignore & que Josèphe rapporte, occasionna la persécution excitée contre le culte Égyptien, & ce fut celle de Fulvia, femme de Saturninus, qui irrita Tibère contre les Juifs. Cette Fulvia avoit embrassé le Judaïsme, & quelques Juifs, sous la direction de qui elle s'étoit mise, en tirèrent des sommes considérables sous prétexte de les envoyer au temple de Jérusalem.

L'an 25 est d'un temps où la persécution étoit dans toute sa force; & si M. Titius avoit été favorable aux Juifs de Bérénice, le témoignage qu'ils lui auroient rendu par un monument public, n'étoit propre qu'à lui nuire auprès de Séjan.

La seconde condition est que l'ère de Bérénice soit prise d'un événement qui ait quelque rapport avec la Cyrénaïque: or la conquête de l'Égypte par Auguste, la trentième année avant J. C. ne produisoit aucun changement dans la Cyrénaïque. Ce pays, légué dès l'an 96 au peuple Romain, conserva, pendant environ trente ans, la liberté que le Sénat lui avoit rendue; mais il fut réduit en province Romaine vers l'an 65 avant J. C. Après la défaite d'Antoine & avant sa mort, la Cyrénaïque reconnut Auguste & n'attendit pas qu'il se fût rendu maître de l'Égypte. Ainsi la conquête de ce pays sur Cléopâtre ne put servir d'époque dans la Cyrénaïque.

*Dien, l. 1,
p. 448.*

La troisième condition, ou celle du concours de la fête des Tabernacles avec le 25 paophi, n'est pas remplie dans l'explication du président Bouhier, qui suppose l'usage de l'année vague Égyptienne, suivi dans la Cyrénaïque; dans cette année

le 25 paophi tombe au 10 octobre julien, qui étoit le 9 du mois thifri, & précédoit la fête de la scénopégie de six jours. Dans l'explication du marquis Maffei, le 25 paophi de l'année Égyptienne fixe, tombe au 22 octobre qui étoit le vingt-unième de la lune thifri, le septième de la fête des Tabernacles, & le jour même de la cérémonie des Palmes; & dans cette supposition, la troisième condition seroit remplie.

Pour ce qui est de la quatrième condition, nous ne trouvons sous Tibère qu'un Titius Sabinus, chevalier Romain, attaché à Germanicus, & que Séjan fit périr par cette raison l'an 28 de J. C. Il pourroit avoir été gouverneur de la Cyrénaïque dans l'année 24 & 25; mais, comme je l'ai déjà observé, nous ne sommes pas assez instruits de l'état des Provinces sous les Empereurs, pour être en droit de demander qu'on nomme celui qui en étoit le Gouverneur dans une année déterminée.

Tacit. annal.
IV, c. 68.

Je ne m'arrêterai point à examiner ici en détail toutes les autres hypothèses qu'on pourroit proposer au sujet de l'ère de Bérénice: si on supposoit qu'elle a commencé dans l'année 96 avant J. C. & à la donation que Ptolémée Apion fit de la Cyrénaïque au peuple Romain, la cinquante-cinquième année aura commencé le 3 septembre de l'an 42 avant J. C. Dans cette année & dans la précédente, l'Orient en général & la Cyrénaïque en particulier furent dans la dépendance de Cassius qui s'étoit déclaré l'ennemi des Juifs, & qui les maltraita beaucoup à ce que nous apprend Josèphe. Ainsi cette année ne peut être la cinquante-cinquième dans laquelle fut porté le decret des Juifs de Bérénice en faveur de M. Titius.

Coff. Emilio
Lepido II, Munatio Planco.

Josèphe, XIV,
640, 641.

Le temps de la réduction de la Cyrénaïque en province Romaine, ne nous est pas connu avec assez de certitude pour en déterminer la date, & pour fixer l'époque d'une ère qui seroit attachée à cet événement; ainsi je ne m'arrêterai pas à l'examiner. Je me contenterai d'observer que l'an 55 de cette ère tomberoit dans un temps où les Juifs étoient protégés & favorisés par le gouvernement Romain, & qu'à cet

égard la supposition seroit probable ; mais pour pouvoir comparer la date du 25 paophi avec le temps de la scénopégie , il faudroit avoir une année déterminée , & nous ne l'avons pas.

L'opinion qui m'a paru la plus probable , est celle qui fixeroit l'époque radicale de l'ère de Bérénice , au voyage de Lucullus à Cyrène , aux nouvelles loix qu'il donna aux peuples de ce pays , & au changement qu'il fit dans la forme de son gouvernement.

Joseph nous apprend que Sylla , passant dans la Grèce *Joseph. XIV, c. 7. p. 619.* pour aller faire la guerre à Mithridate , envoya Lucullus dans la Cyrénaïque avec des ordres particuliers de pacifier les troubles excités dans ce pays à l'occasion des Juifs qui y étoient très-puissans. Il s'étend assez sur ces Juifs de la Cyrénaïque , & rapporte un long passage tiré des livres historiques de Strabon , qui nous apprend que les peuples étoient divisés en quatre classes différentes ; les citoyens ou bourgeois , les étrangers , les laboureurs ou paysans , & les Juifs : ces derniers faisoient un corps à part , qui avoit ses Magistrats , ses loix & sa religion particulière , & qui formoit comme un Etat dans un autre Etat. C'est-là sans doute ce que l'inscription de Bérénice nomme Πολίτευμα τῶν ἐν Βερενίῃ Ἰουδαίων Πολίτευμα ἡμῶν. Strabon ajoute que ces Juifs étoient venus de l'Égypte , dont la Cyrénaïque avoit dépendu pendant quelque temps. Il est singulier que le président Bouhier & le marquis Maffei n'aient point parlé d'un passage aussi propre à expliquer l'inscription de Bérénice.

Plut. vie de Lucullus. Plutarque a parlé du voyage de Lucullus à Cyrène , & de la réforme qu'il fit dans le gouvernement de cette ville. Cyrène étoit une colonie Dorienne , venue de l'île de Thera (ou Santorin) qui étoit elle-même une ancienne colonie Lacédémonienne : la Colonie qui fonda Cyrène étoit conduite par Battus , descendu d'une branche de la famille de Cadmus , qui avoit suivi les Héraclides dans le Péloponnèse. Battus fut reconnu pour Roi de la nouvelle ville , & ses descendans régnèrent après lui sur une assez grande étendue de pays ,
parce

parce que la fertilité de la Cyrénaïque, ses ports, & l'avantage de sa situation, y attirèrent un grand nombre de Grecs qui bâtirent d'autres villes. Les rois de Cyrène ont résisté à la puissance des rois d'Égypte, & même à celle des Perses : la race des Battiades étant éteinte, les peuples de la Cyrénaïque se partagèrent en plusieurs Républiques. Mais comme leurs loix n'avoient point été faites pour des peuples libres, & que la forme de l'ancien gouvernement les avoit accoutumés à la dépendance, ils jouissoient, moins de la liberté qu'ils n'en abusoient, & l'égalité qui régnoit entre les citoyens devenoit une source de troubles & de séditions.

Plutarque dit que ceux de Cyrène s'adressèrent à Platon pour le prier de leur donner des loix, & de leur tracer le plan d'un gouvernement nouveau; mais que ce philosophe leur répondit qu'ils n'étoient pas en état de pouvoir supporter de bonnes loix, & qu'ils avoient besoin d'être préparés par l'adversité; espèce de prophétie philosophique, qui se trouva vérifiée par l'évènement.

La Cyrénaïque jouissoit encore de sa liberté au temps d'Alexandre, & dans son voyage au temple d'Ammon il fit alliance avec les diverses Républiques de ce pays. Lorsque Ptolémée, fils de Lagus, se fut rendu maître de l'Égypte, il pensa à s'emparer de la Cyrénaïque, qui devint une province de l'Égypte, ce qui continua jusqu'au septième Ptolémée, surnommé Physcon ou Evergète II. Ce Prince sépara la Cyrénaïque & en fit un Royaume particulier en faveur de son fils naturel, surnommé Apion, qui se voyant sans enfans, légua son Royaume en mourant au peuple Romain : cet évènement est de l'an 96 avant J. C. Physcon étoit mort dès l'an 118.

Les Romains rendirent la liberté aux villes de la Cyrénaïque, & se contentèrent de la propriété des terres qui composoient le domaine des Rois : ces terres furent affermées au profit de l'État, & cette régie donna lieu à différens réglemens & à différentes recherches, ce qui fait qu'il en est souvent fait mention dans les anciens écrivains. Les

*Diod. XVII,
pag. 548.*

*Diod. XVIII,
638. XIX,
715.*

*Jul. Obseq. de
Protig. c. 109.
coss. Cn. Domi-
tio & C. Cassio.*

troubles & les guerres civiles recommencèrent dans la Cyrénaïque dès que ce pays cessa d'avoir un maître; & les réglemens de Lucullus n'étant pas capables de rétablir la tranquillité, les Romains crurent devoir ôter aux Cyrénéens une liberté qui ne servoit qu'à les rendre plus malheureux; ainsi ils réduisirent ce pays en province tributaire, à peu près dans le même temps que l'île de Crète, vers l'an 66 ou 69 avant J. C.

Vide Sigon. de antiquo jure provinciarum, lib. I, cap. 6.

Strab. XVIII, 837. Steph. Hesperis.

Solin. c. 30. Justin. XXVI, 3.

La ville de Bérénice, dont il est parlé dans l'Inscription, avoit porté d'abord le nom d'*Hesperis*, à cause de sa situation sur un Cap avancé vers l'occident à mille quatre-vingts stades au sud de Cyrène. Bérénice, fille de Magas & femme du troisième Ptolémée, l'ayant beaucoup augmentée, lui donna son nom. Auprès de cette ville étoit le fleuve *Ladon* & le jardin des Hespérides, célèbres l'un & l'autre dans la fable: ce jardin des Hespérides n'étoit autre chose qu'un vallon fertile, enfermé de tous côtés par de hautes montagnes. Comme le nom d'*Hesperis* ne signifioit que la situation occidentale de cet endroit, on le transporta dans la suite sur la côte de l'Océan vis-à-vis les îles Canaries.

Plut. vie de Lucullus. Appian. Bell. Mithrid. pag. 192.

Le voyage de Lucullus à Cyrène se fit, selon Plutarque & Appien, pendant le siège d'Athènes par Sylla, & même pendant l'hiver & dans une saison peu favorable à la navigation. Sylla passa dans la Grèce l'année même de son premier Consulat, & par conséquent dans l'automne de l'an 88 avant J. C. Il prit Athènes après un siège de plusieurs mois, le premier de mars, selon le calendrier Romain, qui répondit cette année au premier du mois Anthestérion: Plutarque dit que cette date étoit marquée dans les Mémoires de Sylla. Le premier Anthestérion Athénien a répondu au 13 février 87 de l'année Julienne anticipée; on comptoit alors le premier mars, c'étoit une différence de 16 jours dans le calendrier Romain.

Lucullus arriva dans la Cyrénaïque à la fin de l'année 88, ou vers le commencement de l'année 87, & ce fut dans le printemps de cette année qu'il donna une forme

nouvelle au gouvernement de ce pays, & qu'il tâcha d'en assurer le repos & la tranquillité par de nouvelles loix. Les Juifs, à qui ces loix étoient avantageuses, à ce que Josèphe nous apprend, purent les prendre pour l'époque d'une nouvelle ère : par-là ils faisoient leur cour aux Romains en général, & à Sylla en particulier; car Lucullus n'étoit qu'un simple lieutenant de Sylla.

Le nom du mois Egyptien paophi, marqué sur l'Inscription, nous montre que les années de la Cyrénaïque, ou du moins celles de l'ère de Bérénice, étoient Egyptiennes & non pas Grecques; ainsi la première année de l'ère commença le 14 septembre de l'an 87 avec le mois de thoth de l'année 238 d'Alexandre, & la 55.^e année de l'ère de Bérénice avec la 292.^e d'Alexandre au 31 août de l'an 33 avant J. C: le 25 paophi de cette année a dû répondre au 24 octobre. Il s'agit maintenant d'examiner si cette année & ce jour ont les quatre caractères marqués plus haut.

Je commence par le premier ou par la disposition dans laquelle étoit alors le gouvernement Romain par rapport aux privilèges des Juifs; mais pour rendre plus sensible ce que j'ai à dire, je présenterai d'abord un tableau historique très-raccourci des différentes situations dans lesquelles s'est trouvée la nation Juive par rapport aux Romains.

Les Juifs avoient d'anciens traités avec la république Romaine; on voit dans l'histoire des Machabées, que Judas avoit contracté avec les Romains une alliance que ses successeurs avoient grand soin de renouveler à leur avènement au Pontificat. Les Asmonéens n'avoient pas, à parler exactement, le titre de Rois; & quoiqu'ils en exerçassent le pouvoir, il ne leur avoit été confié que comme un dépôt qu'ils devoient remettre au Roi légitime, dont les Juifs attendoient l'évènement. Le decret dont le premier livre des Machabées rapporte la substance, & qui étoit placé dans la gallerie du Saint des Saints, ne donne à Simon que les titre de chef & de souverain Prêtre, *Dux & summus Sacerdos in æternum donec surgat propheta fidelis*. Les Romains écrivoient à leurs alliés en

*Mach. I, c. 8.
XIV. 40, 41.
Ec. XV, 15.
16, Ec. ad
24.*

*Cap. I. 4, 4.
41.*

Cap. XX, 15,
16, &c.

faveur des Juifs; le livre des Machabées fait mention des lettres écrites (c) par le consul Lucius aux Rois alliés de la République & à différentes villes. La situation de la Judée, placée entre la Syrie & l'Égypte, les mettoit à portée de pouvoir servir les Romains dans les différends qu'ils avoient avec l'un ou l'autre de ces pays.

L'objet de ces lettres de recommandation étoit de procurer aux Juifs l'exercice libre & tranquille de leur religion dans les villes où ils se trouvoient, la permission de s'assembler, & la dispense de celles des charges publiques qui ne pouvoient s'accorder avec l'observation du sabbat & avec leurs autres pratiques religieuses. Il y avoit encore un autre article pour lequel les Juifs avoient besoin d'une protection particulière du gouvernement; c'étoit l'envoi qu'ils faisoient tous les ans à Jérusalem de la capitation qu'ils payoient au trésor du temple, & des offrandes volontaires qu'ils y joignoient: ce transport d'espèces étoit défendu dans presque toutes les villes, & nous avons deux plaidoyers de Cicéron, l'un pour Cn. Plancius, & l'autre pour L. Flaccus, dans lesquels il en est beaucoup parlé.

Le mépris que les Juifs témoignoit pour toutes les autres nations, le peu de commerce qu'ils pouvoient avoir avec les étrangers, & la profession publique qu'ils faisoient de détester toutes les autres Religions, les rendoient nécessairement odieux à ceux au milieu desquels ils vivoient, & leur humeur inquiète & hautaine faisoit naître sans cesse des occasions de brouilleries.

Après la conquête de l'orient par Pompée, les Romains n'eurent plus de raison pour ménager les Juifs, qui s'étoient même rendu suspects par leur conduite, & on avoit peu d'égard à leurs privilèges, comme on le voit par les plaidoyers de Cicéron dont je viens de parler. Les services qu'ils rendirent à César dans la guerre d'Égypte, & l'attachement qu'ils avoient

(b) A Ptolémée, à Demetrius, à Attale, à Ariarathe, à Arsace, à ceux de Lampsaque, de Sparte, de Délos, de Myndus, de Sicyone, de Carie, de Samos, de Pamphylie,

de Licée, d'Halicarnasse, de Cos, de Sidé, d'Aradus, de Rhodes, de Phaselis, de Gortyne, de Cnide, de Cypre & de Cyrène.

montré pour son parti, lui inspirèrent des dispositions favorables pour eux, & il avoit fait dresser un decret pour confirmer leurs anciens privilèges, & pour y en ajouter même de nouveaux. Ce decret alloit être confirmé par un Senatus-consulte, lorsqu'il fut tué au commencement de l'an 44 avant J. C. Les Juifs de Rome furent extrêmement sensibles à cette mort, & ils s'assembloient toutes les nuits pour aller la pleurer auprès de son tombeau. M. Antoine ayant fait confirmer tous les actes ou les decrets de César, celui qui concernoit les Juifs fut autorisé par un Senatus-consulte qui lui donnoit force de loi, & qui est rapporté dans Josèphe, ainsi que les rescrits des gouverneurs Romains qui en ordonnoient l'exécution dans les Provinces, & qui étoient nécessaires pour faire cesser les poursuites commencées.

*Joseph. xiv,
antiq. cap. 10.
pag. 630.*

Le decret déclaroit qu'ils n'étoient point compris dans les loix qui défendoient les assemblées & le transport d'espèces, qu'ils étoient dispensés du service militaire hors de leur pays, qu'ils ne pouvoient être contraints de comparoître en jugement les jours de Sabbat; on déclaroit même que dans les distributions de blé qui tomberoient à un jour de Sabbat, il seroit permis à ceux des Juifs qui avoient droit de les recevoir, de ne venir que le lendemain.

Ce decret ne fut point exécuté dans les pays où Brutus & Cassius étoient les plus forts. La Cyrénaïque, dont le gouvernement avoit été donné à Cassius, fut de ce nombre; & ce ne fut qu'après la bataille de Philippe & au plus tôt l'an 41 avant J. C. que les Juifs purent rentrer en jouissance des privilèges que César leur avoit accordés: mais pour cela il fallut qu'Antoine en ordonnât l'exécution par de nouveaux rescrits dont Josèphe nous a conservé une partie.

*Joseph. xiv,
640, 641.*

Après la défaite d'Antoine par Auguste, les ennemis des Juifs crurent qu'ils alloient être dépouillés de leurs privilèges, & ils les attaquèrent de tous les côtés; mais l'habileté d'Hérode para ce coup, & lorsqu'il eut pleinement affermi son crédit auprès d'Auguste, il l'employa efficacement en faveur de sa nation. Josèphe rapporte encore les rescrits d'Auguste

& d'Agrippa aux gouverneurs des Provinces, pour confirmer les Juifs dans la jouissance de leurs privilèges. Un de ces rescrits, adressé à Flavius, préteur de Lybie, Στρατηγός, concerne les Juifs de Cyrène en particulier, & ordonne la restitution des deniers saisis, sous prétexte de la défense de transporter des espèces. Dans un autre rescrit adressé aux Juifs de la Cyrénaïque, Auguste leur permet de placer dans le Temple qui lui a été consacré à Ancyre, le decret qui contient l'éloge de sa bonté ou de sa piété envers tous les hommes, εὐσεβείας πρὸς πάντας Ἀνθρώπους, & le témoignage qu'ils rendent au bon gouvernement de *C. Marcius Censorinus*. Ce decret étoit sans doute de même genre que celui qui est gravé sur le marbre de Bérénice.

Les Juifs ne jouirent tranquillement de leurs privilèges que pendant trente-cinq ans au plus; car les decrets d'Auguste sont des années 15 & 14 avant J. C. & ces privilèges furent suspendus l'an 19 de J. C. au temps de la persécution excitée sous Tibère: les poursuites se ralentirent vers l'an 32, & après la mort de Séjan; mais les privilèges n'avoient pas été rétablis, & la persécution se ralluma bien-tôt après la mort de Tibère & sous l'empire de Caligula, par le refus que firent les Juifs de placer la statue de ce Prince dans le Temple & dans les Synagogues. On peut voir dans Josèphe^a & dans Philon^b le détail de ce qui se passa alors dans Alexandrie & dans les autres villes.

Caligula ayant été tué, les Juifs ne songèrent qu'à se venger de leurs ennemis; ils prirent les armes & commirent beaucoup de violences, sur-tout en Égypte. L'empereur Claude fut à peine sur le trône, qu'il ordonna au Gouverneur de ce pays de remédier à ces desordres; & pour les prévenir en partie, il rendit aux Juifs les privilèges que Tibère & Caligula avoient révoqués, ou du moins suspendus. Josèphe a publié deux rescrits de Claude en faveur des Juifs, tous les deux de sa première année. Dans le second, où le premier est rappelé, il joint à ses titres celui de *Consul designatus iterum*. Le second consulat de Claude est de l'an 42 de J. C.

^a Philo, de legat. sua ad Caium.

^b Joseph. XIX, 5, pag. 365, 366.

Le premier rescrit rétablit les privilèges des Juifs d'Alexandrie : le second étend cette grace à ceux de toutes les autres villes de l'Empire ; il avertit les Juifs de se comporter avec plus de modestie, de respecter, plus qu'ils n'ont fait, les autres Religions, & de chercher à conserver la paix. Ces avis furent inutiles ; & malgré l'envie que Claude avoit de les ménager, il fut obligé, dès cette même année, de leur défendre de faire aucune assemblée religieuse dans Rome ; dans la suite il les bannit tout-à-fait de cette ville, & les Chrétiens furent enveloppés dans la persécution. Je ne pousserai pas plus loin ce détail, je me contenterai d'observer que la ville & le temple de Jérusalem furent détruits l'an 70 de J. C. que la capitation que les Juifs payoient au temple fut attribuée au trésor du temple de Jupiter Capitolin, & qu'on les obligea d'acheter, par de fortes taxes, la liberté de s'assembler dans leurs Synagogues, en sorte qu'il ne fut plus question de leurs anciens privilèges.

*Dion. l. LIX,
pag. 669.*

*Sueton. Claud.
cap. 29. Oros.
vii. 6.*

*Xiphilinus ex lib.
Dion. LXVI. p.
748.*

On voit par ce tableau historique, qu'en l'année 33 où tombe l'an 55 de l'ère de Bérénice, comptée depuis le voyage de Lucullus dans la Cyrénaïque, & le changement qu'il fit dans le gouvernement de ce pays, les Juifs étoient dans la pleine jouissance de leurs anciens privilèges, & que la première condition se trouve remplie.

La seconde l'est aussi : car Josèphe nous apprend qu'un des objets de Sylla, lorsqu'il envoya Lucullus à Cyrène, étoit de pacifier les troubles excités à l'occasion des Juifs. Ainsi les nouvelles loix établies par Lucullus les intéressoient en particulier, & ils ont dû en faire l'époque d'une nouvelle ère.

La troisième condition est celle du concours de la fête des Tabernacles avec le 25 paophi Égyptien qui, dans l'année 33 avant J. C. répondit au 24 octobre. J'ai déjà observé que, sur cette condition, il ne falloit pas se rendre trop difficile, parce que le mois *nisan*, & par conséquent le mois *thifri*, ne repondoient pas toujours à la lune dans laquelle ils devoient tomber, selon la règle exacte du calendrier moderne. Le mois *nisan* est par cette règle celui dont la pleine lune est

postérieure à l'équinoxe d'*Aries*; & le mois thifri, celui dont la pleine lune suit l'équinoxe de *Libra*: mais il arrivoit quelquefois que le Sanhédrin ne s'affujétissoit pas au calcul astronomique, & que pour des raisons de convenance il intercaloit un mois extraordinaire, & célébroit la fête de Pâques & celle des Tabernacles dans le second & dans le huitième mois de l'année régulière. Selden nous a donné la formule d'une lettre circulaire adressée aux Juifs de la Babylonie, à ceux de la Médie & à ceux du pays de Javan ou de la Grèce, pour les avertir qu'on a retardé le mois de la Pâque par un intercalation extraordinaire (*d*). *Notum sit vobis quod cum agni sint adhuc teneri & pulli graciles, & tempus frugum maturefcentium non ita propè sit, visum est mihi & collegis meis adijcere huic anno dies triginta.* On intercaloit même quelquefois pour des raisons moins solides.

Le 24 octobre de l'an 33 n'a pû tomber dans le mois thifri de l'année régulière: car l'équinoxe du printemps (*e*) étant arrivée cette année le 22 mars, & la syfygie ou nouvelle lune à sept heures du matin du 18 civil, la pleine lune se fit à une heure après minuit du 2 avril: la fête de la scénopégie régulière, ou la pleine lune du septième mois, dut tomber au 25 du mois de septembre suivant (*f*), c'est-à-dire, un mois entier avant le 25 paophi.

Mais si on suppose que cette année on ajoûta une seconde lune intercalaire, ce que les écrivains du Talmud appellent *Seld. ibid. cap. 10. intercalare Nisan in Nisan*, la convenance sera parfaite: la pleine lune arriva le 24 octobre commençant à minuit, qui étoit aussi le 25 paophi commençant à minuit, suivant la méthode Égyptienne, comme Pline nous l'apprend. L'opposition

(*c*) *Seld. de anno civili veter. Judæorum*, cap. 9, *ex utraque Gemara Babylonica & Hierosolymitana*. On attribue cette formule à Gamaliel, fils du Rabbi Siméon, & que l'on croit celui dont S.^t Paul avoit été le disciple.

(*e*) A Cyrène, équinoxe de γ 21

mars, dix-neuf heures trente minutes après midi. Syfygie 16, dix-neuf heures douze minutes après midi. Pleine lune le premier avril, une heure trente-quatre minutes après midi.

(*f*) 23 septembre, dix-sept heures quatorze minutes après midi, à cinq heures du matin du 25 civil.

des luminaires, où la pleine lune arriva sous le méridien de la Cyrénaïque à six heures du matin du 24 octobre, le jour hébraïque commençant à six heures après midi: ce ne fut que le soir du 25 au coucher du soleil qu'on commença de compter le 15.^e du mois thifri; le soleil se couchoit sous le parallèle de Bérénice à cinq heures trente-huit minutes du soir environ; ainsi le 25 paophi, qui répond au 24 octobre, fut la veille de la fête des tabernacles; & ce jour a pû être celui de l'assemblée désignée par les mots ΕΠΙΣΥΛΛΟΓΟΥ ΤΗΣ ΣΚΗΝΟΠΗΓΙΑΣ. La troisième condition est donc remplie.

Pour remplir la quatrième condition, il faut trouver un *M. Titius* qui ait été gouverneur de la Cyrénaïque, ou qui du moins ait pû être envoyé dans ce pays dans l'année 33 avec une commission extraordinaire qui lui donnoit le pouvoir d'en régler le gouvernement. La famille *Titia* étoit Plébéienne, & a produit plusieurs personnages dont l'histoire a fait mention. On trouve un *Sextus Titius* qui fut tribun du peuple l'an 99 avant J. C. qui fit passer une loi agraire, & dont *Cicéron* parle comme d'un orateur qui avoit quelque célébrité. Après que le tribun *Saturninus* eût été tué par les intrigues de la faction patricienne, ce *Titius* fut mis à mort pour avoir gardé chez lui le portrait de *Saturninus*, qui avoit été déclaré ennemi de la République.

Jul. Obseq. de prodig. c. 106.
Al. Antonio. A. Posthum. coff.

Cicero. Brut. 62, pro Rabirio. 9.

Valer. Max. VIII, 1.

Dans l'année 42 on voit un autre *P. Titius* aussi tribun du peuple, qui fit recevoir la loi qui nommoit Antoine, Octave & *Lepidus* Triumvirs pour cinq ans: ce *P. Titius* ayant fait déposer du tribunat un de ses collègues, il mourut dans le cours de l'année, ce qu'on regarda comme une punition du Ciel.

Jul. Obf. 130.
App. bell. civil. IV, 559. 593.
Dion. XLVII, 328, coff. Al. Lepido P. Munat. Planco.

On rencontre encore dans le même temps un autre *Titius* dont le prénom n'est pas connu, & qui, s'étant trouvé au nombre des proscrits, se retira avec son fils *M. Titius* auprès du jeune *Pompée* dans la Sicile. Il est beaucoup parlé de ce *M. Titius* dans la suite. Dans l'année 40 il passa dans la Gaule sous prétexte d'y lever des troupes & d'y former un

Dion. XLVIII, pag. 375, coff. Cn. Domitio & C. Asinio Sulpione.

*Plut. Anton.
App. Parthic.
pag. 163.
Dion, l. XLII,
p. 375, 402
& 420.
Coff. Gellio
Publicola & Coc-
ceio Nerva, anno
36.*

parti pour le jeune Pompée; mais s'étant rendu suspect de travailler pour lui-même, l'affranchi Mena l'alla chercher avec une escadre, lui ôta les troupes & les vaisseaux qu'il avoit rassemblés, & ne lui laissa la vie que par égard pour son père qui étoit aimé du jeune Pompée. Il se retira sans doute auprès d'Antoine, qui lui donna de l'emploi. Il y a beaucoup d'apparence qu'il est le M. Titius qui l'accompagna dans son expédition contre les Parthes, & duquel on parle avec une sorte d'éloge. Antoine envoya dans l'année 36 ce M. Titius fils du pros crit, avec une flotte sur les côtes de l'Asie mineure, pour recevoir Sextus Pompée qui avoit cherché une retraite dans ce pays après la bataille de Messine. M. Titius avoit ordre de le conduire en Égypte; mais Pompée craignit de se remettre entre ses mains, & voulut se retirer chez les Parthes avec qui il avoit des intelligences; il fut trahi & livré à Titius, qui le fit tuer sur un ordre d'Antoine assez équivoque. Ce service donna un grand crédit à M. Titius: il étoit neveu de Plancus qui étoit fort avant dans la confiance d'Antoine, & ils furent choisis l'un & l'autre pour signer son testament comme témoins; mais ils devinrent suspects à Cléopatre, parce qu'ils s'opposoient à la guerre, & qu'ils représentoient à Antoine qu'il se deshonoroit en abandonnant une épouse jeune, belle & vertueuse, telle qu'Octavie, pour une femme du caractère de Cléopatre (d), dont le dérèglement étoit connu de toute la terre, qui avoit alors plus de trente-sept ans, & dont les charmes consistoient moins dans sa beauté que dans sa coquetterie. Titius & Plancus, redoutant la vengeance de Cléopatre, quittèrent Antoine & se retirèrent auprès d'Auguste dans l'année 32. Ils lui découvrirent le lieu où le testament d'Antoine étoit déposé, & Auguste l'ayant enlevé l'ouvrit & le lut dans le Sénat après que les deux Consuls*, qui avoient voulu remuer en faveur d'Antoine, se furent retirés. M. Titius fut fait Consul subrogé, dans l'année suivante 31. Son Consulat dura depuis le premier mai jusqu'au premier

* Cn. Domitius
& C. Sossius
en 32.
Dion, l. 427.

(d) Cléopatre mourut l'an 31, âgée de trente-neuf ans, & ceci se passa au plus tôt au commencement de l'an 32.

octobre. Il commandoit, avec Statitius Taurus, la cavalerie d'Auguste au temps de la bataille d'Actium qui se donna le 2 septembre. Il conserva la faveur d'Auguste, & il eut dans la suite le gouvernement de Syrie; Strabon dit qu'il négocia le traité par lequel Phraate rendit, l'année 20 avant J. C. les enseignes Romaines & les prisonniers qui étoient restés entre ses mains depuis la défaite de Crassus. Josèphe parle aussi de ce même M. Titius comme ayant été gouverneur de Syrie.

Gruter. *inscript.*
p. 299. *fragm.*
des *fastes* de Ca-
poue.

Strab. *xvi*,
748.

Dion, *liv*,
525.

Josèph. *antiq.*
xvi, p. 733.

Le fragment des *fastes* de Capoue, publié dans Gruter, fait mention d'un Sextus Titius auquel on y donne le titre de *Præfectus*, depuis le premier juillet 33, jusqu'au premier février de l'an 32; peut-être est-ce le Sextus Titius père de Marcus, suivant l'inscription de Bérénice, qui s'étoit réconcilié avec Auguste après la défaite de Sextus Pompée. Comme ce n'est point ici une histoire de la famille *Titia*, je ne pousserai pas cette recherche plus loin, & je ne parlerai point des autres Titius nommés dans les historiens ou sur les inscriptions.

Nous n'avons aucun passage formel qui nous apprenne que M. Titius ait eu le gouvernement de la Cyrénaïque; mais on peut supposer qu'il y fut envoyé par Antoine sur la fin de l'année 34, avec une commission extraordinaire, pour y changer la forme du gouvernement. Antoine avoit érigé ce pays en Royaume en faveur de la jeune Cléopâtre sa fille, celle-là même qui fut mariée depuis avec Juba, roi de Mauritanie. Les lettres par lesquelles Antoine donnoit avis au Sénat de cette aliénation & de toutes les autres qu'il venoit de faire, furent portées à Rome à la fin de l'an 33, & présentées par les Consuls de l'année suivante 32.

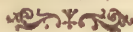
Dion, *xlix*,
pag. 416.

La commission d'abolir le gouvernement Romain dans la Cyrénaïque, & d'y faire reconnoître la jeune Reine, demandoit un homme habile & accrédité, & en qui on pût prendre une entière confiance. Cette aliénation n'étoit pas sans difficulté & sans embarras, parce qu'il falloit ôter au trésor public la propriété des terres de l'ancien domaine Royal, légué par Ptolémée Apion, & la rendre à la nouvelle Reine: ces terres étoient affermées, & il y avoit des arrangemens à prendre

avec les fermiers Romains, aussi-bien qu'avec ceux à qui l'on avoit cédé quelques-unes de ces terres. Ce changement intéresse même les Juifs de la Cyrénaïque en particulier. Les privilèges dont ils jouissoient étoient fondés sur un *Senatus-consulte* qui avoit donné force de loi au décret de *Jule César*. La Cyrénaïque redevenant un Royaume, & cessant d'être province Romaine, le *Senatus-consulte* & les privilèges étoient censés abolis, il falloit qu'ils fussent reconnus & confirmés par une loi nouvelle autorisée par la nouvelle reine de la Cyrénaïque, à qui *Antoine* venoit de céder la souveraineté du pays. Ainsi cette commission étoit assez importante pour mériter qu'on ne la confiât qu'à un homme capable de surmonter les difficultés dont elle étoit remplie, & *M. Titius* avoit tout ce qui étoit nécessaire pour en venir à bout.

Dans l'hypothèse que je propose ici, les quatre conditions que j'ai demandées se trouvent remplies. 1.^o L'époque de l'ère de *Bérénice* est prise d'un événement qui intéresse la Cyrénaïque en général, & les Juifs de ce pays en particulier. 2.^o L'année 55 de cette ère tombe dans un temps où les Juifs, favorisés par le gouvernement, jouissoient de leurs privilèges. 3.^o Le 25 paophi tomboit cette même année au 24 octobre dix-septième d'une lune, & qui pouvoit être la veille de la fête des Tabernacles: 4.^o Enfin il y avoit alors un *M. Titius* en crédit auprès d'*Antoine*; & le changement qui fut fait alors dans le gouvernement de la Cyrénaïque, demandoit qu'on envoyât dans ce pays un homme accrédité pour régler la forme de ce nouveau gouvernement.

La seule chose qu'on peut m'opposer, c'est que je suppose qu'on fit cette année une intercalation extraordinaire qui retarda de trente jours le mois *nisan* & le mois *thifri*; mais ce retardement étoit une chose qui arrivoit quelquefois, & tout ce qu'on peut prétendre, c'est qu'il soit permis à ceux qui voudroient proposer une autre hypothèse, de faire la même supposition, & j'en suis convenu en commençant ce *Mémoire*.



EXAMEN DES OBSERVATIONS

S U R

L'EPOQUE D'UNE ANCIENNE INSCRIPTION

apportée de Tripoli d'Afrique.

Par M. DE LA NAUZE.

UNE des preuves de l'antiquité du calendrier Alexandrin, employées dans un Mémoire précédent*, étoit l'inscription de Bérénice, qui fait concourir, en une année 55, le 25.^e jour de paophi avec la fête Judaïque des tabernacles. Le Mémoire proposoit, pour date de l'Inscription, l'automne de l'an 41 avant l'ère Chrétienne, & par conséquent pour époque de la 55.^e année, les premiers mois de l'an 95 avant J. C. ou, ce qui revenoit au même, les derniers mois de l'année précédente 96. Les observations dont nous entreprenons l'examen roulent sur une nouvelle manière d'expliquer l'Inscription, en lui donnant pour date l'automne de l'an 33 avant J. C. & pour époque l'an 87. Le parallèle des deux opinions fera le sujet de ce nouveau Mémoire; & nous y examinerons les quatre circonstances qui, selon le savant Académicien, auteur des observations, doivent se trouver réunies pour décider la question.

La première condition est de rapporter l'érection du monument de Bérénice à un temps où la nation Juive n'ait point été persécutée par les Romains; condition nécessaire, dit-on, parce que dans un temps de persécution, la politique de l'officier Romain, loué & remercié dans l'Inscription par les Juifs de Bérénice, l'auroit empêché & de mériter & d'agréer ce monument de leur reconnoissance. Ce n'est là qu'une conjecture, qui pourroit même être combattue par des probabilités contraires: les hommes n'agissent pas toujours par politique; la justice & la bonté, l'intérêt & l'argent,

13 Février

1748.

* *Mém. de
l'Acad. t. XVI,
p. 170, &c.*

mille motifs bons ou mauvais, engagent continuellement ceux qui sont en place, sur-tout loin des yeux du maître, à paroître amis de gens qui lui déplaisent : on peut encore agréer l'hommage d'une poignée d'étrangers confinés à l'extrémité d'une province, sans se déclarer ami de leur nation. D'ailleurs les monumens publics, élevés dans un pays à l'honneur d'un Commandant, ne sont guère envisagés comme la preuve d'une satisfaction réelle & mutuelle. Enfin les raisons de politique se présentent quelquefois sous différentes faces ; le commandant d'une province, où se trouveront des Juifs, pourra les maltraiter, par la seule raison que d'autres les maltraitent, & par crainte de se singulariser ; un autre au contraire, qui sera content des Juifs de son district dans un temps où l'on sera mécontent d'eux par-tout ailleurs, fera valoir la différence comme propre à donner idée de son administration, & à lui ménager l'estime & la confiance de ses maîtres ; par conséquent la règle prise ici de certaines vûes de politique est fort arbitraire, & l'on ne devoit point l'appliquer à la décision d'un point chronologique.

La seconde condition est que le 25.^e jour de paophi réponde au temps de l'assemblée de la scénopégie : c'est une circonstance indispensable, & formellement exigée par les termes mêmes de l'Inscription.

La troisième condition est que l'époque radicale de la 55.^e année marquée sur le monument, puisse porter sur un évènement important, qui ait intéressé la Cyrénaïque, où la ville de Bérénice étoit située. Cette circonstance n'est pas moins essentielle que la précédente, puisque la raison & les exemples font assez voir que les villes qui ont eu des ères, les ont toujours fondées sur quelque fait célèbre & intéressant.

La quatrième condition, la seule qu'on nous propose comme n'étant point absolument nécessaire à cause de la difficulté de la remplir, seroit de trouver dans l'histoire quelques synchronismes qui nous fissent connoître le M. Titius à l'honneur de qui le monument de Bérénice fut érigé.

Mais c'est-là un point qui peut, tout au plus, donner prise à des conjectures.

De ces quatre articles, il n'y a donc que le second & le troisième qui puissent exiger une vérification nette & rigoureuse; le premier & le dernier dégénèrent en probabilités fort équivoques: cependant nous allons voir que ces deux-là même s'appliquent beaucoup mieux encore à l'hypothèse, qui prend pour date de l'Inscription l'an 41, qu'à l'hypothèse de l'an 33; & que les deux autres articles, le second & le troisième, favorables à la première opinion, sont décisifs contre la dernière.

PREMIÈRE CONDITION.

Sur la circonstance du traitement fait aux Juifs.

FALLÛT-IL juger du temps de l'inscription par celui des bontés les plus marquées des Romains pour la nation Juive, l'an 41 l'emporteroit sur l'an 33: à peine César fut-il mort en 44, que ce qu'il avoit fait pour les Juifs fut ratifié par un *Senatus-consulte* qui leur accorda tout ce qu'ils avoient jugé à propos de demander. A la vérité, bien-tôt après la mort de César, Cassius tourmenta les Juifs en Judée, & apparemment dans la Cyrénaïque dont il avoit le gouvernement; mais après la bataille de Philippes & la mort de Cassius & de Brutus en l'an 42, Antoine, intimement uni pour lors avec Octavien dans l'administration de l'État, confirma, par de nouveaux rescrits, les privilèges accordés à la nation Juive, & la dédommagea avec usure des vexations de Cassius. Les rescrits d'Antoine, dont la teneur est parvenue jusqu'à nous, annoncent expressément l'amitié & la bienveillance mutuelle des deux nations, & ils ne peuvent appartenir qu'à la fin de l'an 42 ou à l'année suivante 41: il seroit donc mal-aisé d'assigner pour date de l'inscription, une année plus convenable que celle-ci, où l'officier Romain en fonction dans la Cyrénaïque, se trouva dans l'occasion

Jos. Antiq.
XIV, 10, 9.

Idem XIV,
11, 2.

Appian, civil.
III, pag. 531.

Jos. Antiq.
XIV, 12, 3.

de combler les vœux des Juifs, de mériter toute leur reconnaissance, & d'agréer le monument où ils la firent éclater. Pour ce qui regarde l'accomplissement de la première condition en l'an 33, on nous dit que cette année-là tomba, ainsi que les précédentes & les suivantes, dans un temps où les Juifs étoient en possession de leurs privilèges ; mais une généralité de cette espèce, qui ne caractérise ni le temps ni le lieu, n'est pas comparable à la circonstance de l'an 41, époque du rétablissement de ces privilèges dans la Cyrénaïque. La première condition, si elle pouvoit être exigée, seroit donc beaucoup mieux remplie, sans aucune comparaison, dans l'hypothèse de l'an 41, que dans celle de l'an 33 ; mais entrons dans des recherches plus convenables à la chronologie, & plus propres à fixer toute incertitude sur la préférence qu'il faut donner à l'une des deux années.

SECONDE CONDITION.

Sur le concours du 25 de Paophi avec l'assemblée de la Scénopégie.

* *Tome XVI,
p. 170, &c.*

Nous avons prouvé ailleurs* ce concours, en montrant que le paophi de l'inscription étoit un mois, non de l'année vague des Égyptiens, mais de l'année fixe des Alexandrins ; que l'ouverture de l'année Alexandrine regardoit alors, suivant le témoignage de Pline, le 11 d'août julien proleptique dans les années communes, & le 12 dans les années bissextiles ; qu'ainsi le 25 de paophi de l'an 41, répondit au 5 d'octobre ; que le commencement de tisri, mois de la Scénopégie, tomba au 12 septembre, selon les tables de Dodwel ; que le 15 de tisri étoit le premier jour de la Scénopégie, & que le 22 en étoit le dernier & le jour de l'assemblée. Les jours des Juifs commençoient au soleil couchant ; & le premier de tisri ayant commencé avec le soir du 12 de septembre & du 2 de paophi, le 22 de tisri finissoit avec le soir du 24 du même paophi. C'est à ce soir-là même & à l'issue de l'assemblée,

l'assemblée, qu'il est nécessaire de fixer la dédicace de l'inscription, parce que les huit jours de la fête interdisaient aux Juifs toute œuvre servile, & principalement tout commerce avec les Gentils, maxime qui force à étendre ce que le monument dit du temps de l'assemblée, ἡτὶ σλλόγῃ, jusqu'au soir même qui venoit de la terminer : or cette soirée appartenoit au 25 de paophi, selon la méthode des Juifs qui comptoient leurs jours depuis la veille précédente. Voilà donc le concours du 25 de paophi avec le temps de l'assemblée de la Scénopégie, clairement établi au soir du 4 d'octobre de l'an 41.

A ce calcul on oppose des règles de calendrier tout-à-fait différentes ; & d'abord on prétend que le paophi de l'inscription étoit Égyptien & non Alexandrin. La dénomination équivoque du mois, laisse en effet la liberté de le prendre, soit pour Égyptien, soit pour Alexandrin, dans tout système qui satisfera par ce moyen aux difficultés ; mais le système où l'on fait concourir le 25 de paophi Égyptien avec l'assemblée de la Scénopégie en l'an 33, n'ajuste ce concours qu'en renversant toutes les règles du calendrier Judaïque, par une transposition visible & des jours & des mois.

Transposition de jours. En l'an 33 le 25 de paophi Égyptien tomba au 24 d'octobre & au quatorzième jour de la lune. On commence par placer dans ce 14 de la lune, le 14 du mois Judaïque ; hypothèse assez recevable, puisque les mois des Juifs étoient lunaires. On ajoute que ce vingt-cinquième jour du mois Égyptien, ce quatorzième jour du mois Judaïque, étoit le jour de l'assemblée de la Scénopégie ; pendant qu'il est très-certain au contraire que la fête ne commençoit que le 15, à *quintodecimo die mensis* ; qu'elle duroit d'abord sept jours sous la tente, *habitabit in umbraculis septem diebus* ; & que le huitième jour de la fête, autrement le 22 du mois, étoit le jour de l'assemblée : *Dies quoque octavus erit celeberrimus . . . est enim cætus atque collectæ*. Le mot de l'inscription, σλλόγῃ τῆς σκηνοπηγίας, rend d'une manière

Levitic. xxix,

34.

Ibid. 42.

Ibid. 36.

si littérale & si complète, le *cælius atque collectæ* de la vulgate, le πανηγύρεως des septantes, & le συλλογῆς d'Aquila, que mettre, comme on a fait, l'assemblée au 14 du mois, c'est transporter manifestement la fin des huit jours de la fête à la veille de la fête même.

Transposition de mois. Le premier mois des Juifs régloit la marche de tous les autres mois; Moysè l'avoit ainsi établi: observez le mois des fruits nouveaux & le premier du printemps, *observa mensem novarum frugum, & verni primum temporis*; Philon y place l'ouverture du temps de l'équinoxe, *τὴν ἀρχὴν τῆς ἐαρινῆς ἰσημερίας*; selon Josèphe, la pleine lune de ce mois répond à la position du soleil dans le signe d'*Aries*, ἐν κριῶ τῷ ἡλίῳ καθεστῶτος; en un mot, c'étoit le mois dont la pleine lune suivoit de plus près l'équinoxe du printemps. Ce premier mois, le mois nisan, étoit le mois pascal, & le septième mois, le mois tisri, étoit celui de la Scénopégie, *menſe ſeptimo*. Si la règle a été suivie en l'an 33, comme il n'y a pas lieu d'en douter, la pleine lune pascuale sera tombée au commencement d'avril, & la fête de la Scénopégie aura répondu, non au mois de paophi Egyptien, mais au mois précédent. Afin donc de pouvoir la renvoyer au mois de paophi, où l'inscription de Bérénice l'avoit placée, on imagine pour l'an 33 un retardement des mois Judaïques, qui aura rejeté la pleine lune pascuale à la fin d'avril, & la pleine lune de la Scénopégie au 24 d'octobre. On tâche de donner quelque apparence de possibilité à ce dérangement, par des exemples tirés des écrits des Rabbins, & par des reproches qu'on fait aux Juifs, de s'être servis d'un calendrier incertain & flottant, d'avoir ignoré le vrai temps des équinoxes, & de n'avoir même connu l'âge de la lune que par l'observation des phases lunaires. Quant à ce dernier article, il s'accorde mal avec ce que nous venons de voir qu'on avançoit sur un concours du 14.^e jour du mois Judaïque, avec le 14.^e jour de la lune au 24 octobre de l'an 33; car si le système de la phase régloit les néoménies civiles, elles ne pouvoient point commencer au jour même de la nouvelle

Deuteron. XVI,
1.

Phil. de vit.
Mos. p. 686, c.
Jof. Antiq. III,
10, 5.

Levitic. XXIII,
24.



lune, qui n'est visible, pour le plutôt, qu'un jour ou deux après la conjonction. Mais ce n'est pas-là le grand objet; ce qu'il y a d'important pour l'histoire & pour la chronologie, c'est qu'on ne puisse point à son gré déranger tout le calendrier des Juifs, en retardant la Pâque dans des années, où Philon & Josèphe déclarent qu'elle se célébroit vers le commencement du printemps. Nous verrons donc ici 1.° que les témoignages des Rabbins, qui parlent de quelque retardement extraordinaire de la Pâque, ne regardent nullement les anciens Juifs, c'est-à-dire, ceux qui vivoient avant la dispersion de la nation. 2.° Que ces Juifs avoient un très-grand intérêt que leurs fêtes ne fussent jamais retardées. 3.° Qu'ils avoient en main des secours astronomiques suffisans pour prévenir le retardement. 4.° Que l'antiquité leur a reproché d'avoir anticipé les fêtes, & jamais de les avoir retardées. 5.° Que le Grand-Prêtre, chargé principalement de la direction du calendrier, avoit une raison particulière de l'avancer plutôt que de le retarder. 6.° Que les fêtes ne furent pas retardées en l'an 35, quoique le prétexte d'un retardement eût été beaucoup plus plausible pour cette année-là que pour l'an 33. 7.° Enfin, qu'il n'y a qu'un exemple de la Pâque retardée avant la destruction du temple, que ce fut sous le règne d'Ezéchias, & qu'alors même on ne retarda pas les autres fêtes. Il suffira de parcourir légèrement ces différens articles, pour juger du fondement de l'hypothèse proposée.

Premièrement, les deutéroses des Rabbins, généralement parlant, sont des traditions marquées au mauvais coin, qui, de l'aveu des Savans, ne sauroient faire preuve pour les usages antérieurs à la destruction du temple & à l'exil de la nation. Les Juifs dispersés peuvent donc avoir retardé la Pâque en certains cas extraordinaires, allégués par les Rabbins, sans qu'on doive en inférer que leurs ancêtres leur en eussent donné l'exemple. Les menus grains de la première saison encore trop peu avancés pour être coupés, les agneaux plus petits qu'à l'ordinaire, les chemins rompus, & d'autres

*Lichtfoot. opera.
tom. II, p. 320.*

circonstances pareilles, servoient de prétexte à certains Rab-
bins, pour transporter brusquement la Pâque à la lunaïson
suivante. Mais quand le temple subsistoit, comme il subsistoit
en l'an 33, il falloit bien, à cause du peuple nombreux qui
s'y rendoit de tous les endroits du monde, que la pleine
lune paschale fût fixée long-temps avant & indépendamment
de tout le reste; sans quoi les uns auroient pû arriver un
mois trop tôt, les autres un mois trop tard, & plusieurs
renoncer au voyage, dans l'incertitude du temps de la fête.
Il ne faut donc pas juger des anciens Juifs par les nouveaux,
ni confondre le temps où la loi de Moysé étoit en vigueur,
& où le corps de la nation résidant en Judée, avoit intérêt
& attention à fixer la Pâque, avec le temps des deutéroses,
où ce corps dispersé n'avoit plus, ni la même raison du
voyage de Jérusalem, ni le même zèle & les mêmes facilités
pour l'exacte observation des cérémonies légales.

Levit. XXIII,

10.

Deut. XVI, 9.

Jos. Antiq. III,

10, 5.

Secondement, les Juifs, avant leur dispersion, avoient
un très-grand intérêt, non seulement à fixer la Pâque, mais
encore à la fixer dans la nouvelle saison. Comme le climat
de la Judée accélère beaucoup la maturité des grains, le
second jour des azymes, qui étoit le lendemain de la solem-
nité de Pâques, régloit l'ouverture de la première moisson:
si les orges avoient été mures avant ce temps-là, on n'auroit
pas pû les couper; si elles n'étoient pas mures quand ce jour
arrivoit, c'étoit assez d'en cueillir, pour les prémices de l'of-
frande, quelques brins qui eussent commencé d'épier: on
attendoit ensuite la maturité du reste, parce que la permis-
sion de couper les grains n'imposoit pas l'obligation de le
faire. Il en étoit à peu près de même des prémices du blé,

*Not. Bernardi
ad Jos. Antiq.
III, 10, 6.*

Πεντηκοστήματος πνεύματι, pour la Pentecôte. La récolte n'avoit
donc rien à souffrir d'une anticipation des fêtes, & il y auroit
eu tout à craindre d'un retardement. La Pâque différée d'une
lunaïson en l'an 33 auroit renvoyé le second jour des azymes
au commencement de mai, la Pentecôte au solstice d'été, &
la Scénopégie à la fin d'octobre: ce qui, pour un climat
tel que celui de la Judée, auroit mis les habitans dans la

nécessité, ou de violer leurs loix, ou de voir périr leurs fruits; l'affaire étoit trop sérieuse pour ne pas les rendre attentifs à prévenir tout retardement de calendrier.

Troisièmement, l'auteur des observations refuse aux anciens Juifs les connoissances suffisantes pour un calendrier exact: mais quand nous n'aurions pas de preuves positives, que dans les siècles voisins de l'ère Chrétienne, ils étoient au fait du temps des équinoxes & de celui des lunaïsons; d'un côté l'intérêt qu'ils avoient à les connoître, de peur sur-tout de laisser retarder leurs fêtes, & de l'autre la facilité qu'ils avoient à s'en instruire, vivant au milieu des Égyptiens, des Grecs & des Romains, prouveroient assez qu'ils auroient eu des secours astronomiques suffisans, & qu'ils en auroient fait usage. Il y a plus; ils n'avoient pas besoin d'emprunter des étrangers la connoissance des mouvemens du soleil & de la lune. Josèphe parle d'une période de six cents ans, supérieure pour l'exactitude à tous les autres cycles luni-solaires de l'antiquité, ainsi que l'illustre M. Cassini l'a démontré; l'un & l'autre en font la découverte beaucoup trop ancienne, mais la prétention outrée de Josèphe prouve du moins que le cycle étoit connu des Juifs plusieurs années avant l'ère Chrétienne: ce qui suffit pour en inférer la réalité de leurs connoissances, & l'usage des méthodes cycliques de leur calendrier dans le temps de l'érection du monument de Bérénice. Les Rabbins ne font aucune mention de cette période, non plus que de tant d'autres connoissances utiles, qui furent oubliées après la dispersion du peuple Juif, & auxquelles ils substituèrent des deutéroses pleines d'ignorance & de grossièreté. Leur silence ne nous autorise donc point à contester aux anciens Juifs l'usage des méthodes astronomiques, & à dire que *s'ils en avoient eu quelqu'une, les Rabbins, qui détaillent avec tant de soin jusqu'aux moindres pratiques religieuses, en auroient parlé dans leurs livres.*

L'ignorance des Juifs dispersés, & l'oubli de l'ancienne règle, les réduisirent à la nécessité d'observer les phases lunaires, & de fixer les néoménies au jour où la nouvelle lune étoit

Jos. Antiq. l. 2.

3. 9.

*Mém. de
l'Académie des
Sciences, tome
VIII, page 5.*

visible pour la première fois depuis la conjonction; de sorte que le commencement du mois n'étoit jamais connu d'avance, & qu'il varioit suivant la diversité des pays. Le climat de la Judée, de l'Égypte & de Babylone, étant constamment pur & serein, la néoménie y suivoit d'un jour ou deux la nouvelle lune; mais en Italie ou dans la Grèce, & sur-tout dans les régions plus septentrionales où le mauvais temps dérobe quelquefois pendant long-temps la vûe des astres, la néoménie pouvoit trouver la lune dans un de ses quartiers ou dans son plein. Les Rabbins remédièrent dans la suite à l'inconvénient; & empruntant des étrangers chez lesquels ils vivoient, les principes astronomiques, ils substituèrent l'usage des tables & des cycles à celui de la phase: mais la secte des Caraites qui s'éleva contre les Rabbiniſtes comme contre des novateurs, rejeta leurs tables astronomiques, & retint le système de la phase. Ce sont ces Caraites, dépourvûs de calendrier & partisans de l'ignorance des premiers Juifs dispersés, qu'on nous cite aujourd'hui comme les garans de l'usage de la phase employée par les anciens Juifs. Plusieurs Savans ont déjà réfuté cet usage pour les temps voisins de l'ère Chrétienne. A leurs preuves j'en ajouterai encore une qui semble leur avoir échappé: elle est tirée d'une circonstance de la prise de Jérusalem, le samedi premier de septembre, ou le samedi 8 du même mois en l'an 70 de J. C. C'étoit, suivant Josèphe, le 8 d'un des mois Macédoniens, qui, dans la methode de cet écrivain, concourent jour pour jour avec les mois Judaïques. Le 8 du mois Judaïque ayant donc répondu au premier ou au 8 de septembre, la néoménie avoit commencé au soir, ou du 24, ou du 31 d'août: or la nouvelle lune vraie étoit arrivée le 25 du même mois d'août après-midi; par conséquent le système de la phase n'a pû régler la néoménie, ni au soir du 24 qui précéda la conjonction, ni au soir du 31 où la néoménie auroit vû la lune dans son premier quartier; hypothèse insoutenable pour un climat tel que celui de la Judée. Ce fut donc un cycle & non la phase qui plaça la néoménie au soir du 24 d'août de

Petav. Doctr.
temp. XI, 17.

Scalig. emend.
temp. V, p 474.

Jos. Beil. Jud.
VI, 8, 5.

l'an 70 de l'ère Chrétienne. Ainsi le système Judaïque de la phase a été postérieur à la destruction du Temple.

Tout ce détail étoit nécessaire pour dissiper les nuages qu'on a voulu répandre sur le calendrier des anciens Juifs, & pour faire voir que les loix de la Religion & les raisons d'Etat les plus pressantes les engageant à ne jamais retarder leurs fêtes, ils avoient en main les moyens de prévenir le desordre.

Quatrièmement, le septième canon apostolique porte : *Si un Evêque, un Prêtre, un Diacre, célèbre le saint jour de Pâques avant l'équinoxe du printemps avec les Juifs, qu'il soit déposé.* Εἰ τις Ἐπίσκοπος, ἢ Πρεσβύτερος, ἢ Διάκονος, τὴν ἁγίαν τῆς Πάσχα ἡμέραν πρὸ τῆς ἑαρινῆς ἰσημερίας μετὰ Ἰουδαίων ὀπιτελέσῃ, καὶ τηρείτω. Les autres monumens des premiers siècles de l'Eglise, confirment aussi l'usage où étoient les Juifs, de célébrer la Pâque deux jours avant l'équinoxe. C'étoit toutes les fois que le quatorzième jour du mois ne précédoit l'équinoxe que d'environ deux jours. Ils en faisoient le mois pascal par l'intérêt qu'ils avoient à anticiper les fêtes plutôt qu'à les retarder, comme nous l'avons déjà dit : c'est pourquoi avant leur dispersion, l'histoire n'a point de retardement à leur reprocher ; elle leur reproche au contraire une anticipation fréquente dans ces temps-là voisins de l'ère Chrétienne. Il est donc fort étrange qu'on mette en fait que la pleine lune pascuale ne pouvoit jamais précéder l'équinoxe, mais que le mois pascal pouvoit être celui de la seconde ou même de la troisième lune après l'équinoxe. Disons au contraire, sur la foi de tous les anciens témoignages, que la pleine lune d'environ le 21 de mars ayant alors été, sinon régulièrement, du moins régulièrement pascuale, parce que la pleine lune suivante d'environ le 20 avril, auroit paru arriver trop tard, à plus forte raison la pleine lune pascuale de l'an 33 avant J. C. ne fut point transportée du commencement à la fin d'avril.

Cinquièmement, le Grand-Prêtre avoit une raison particulière d'avancer plutôt que de retarder l'année. Il étoit toujours fâché, observe Réland, de l'arrivée des années intercalaires, à cause de l'obligation où il étoit de se baigner dans

*Not. Reland:
ad Jos. Antiq.
III, 10. 4.*

de l'eau froide le jour du jeûne solennel qu'on célébroit peu avant la fête de la Scénopégie. Les années intercalaires étoient celles dont le treizième mois, ayant sa pleine lune antérieure de quelques jours à l'équinoxe, ne pouvoit point par conséquent ouvrir l'année suivante; alors la Pâque d'après, arrivant plus tard qu'à l'ordinaire, rejetoit plus tard aussi toutes les autres fêtes. Le jour de jeûne du septième mois, où la purification dont nous parlons étoit ordonnée, se trouvoit après l'année commune au mois de septembre où il faisoit encore assez chaud; & il se trouvoit, après une année intercalaire, au mois d'octobre où il commençoit à faire froid. C'est ce que le Grand-Prêtre n'aimoit point, & il auroit bien moins aimé un retardement irrégulier des fêtes, qui auroit renvoyé le jour de jeûne dans un temps encore plus voisin de l'hiver. Ceux qui étoient particulièrement chargés de la direction du calendrier, avoient donc une raison personnelle de plus pour ne pas laisser retarder les mois de l'année.

*Jos. Antiq. xv,
2, 3.*

Sixièmement, il y a une circonstance qui touche de plus près l'an 33, parce qu'elle regarde un événement de l'an 35 où les chronologistes placent la mort du jeune Aristobule, Grand-Prêtre des Juifs. Josèphe raconte qu'Hérode sortit de Jérusalem avec Aristobule peu après les fêtes de la Scénopégie, comme pour une partie de plaisir, & qu'il le fit noyer dans le bain où ils étoient à se rafraîchir à cause du grand chaud qu'il faisoit vers le milieu du jour, ἀνέψυχον τὸ θερμώτατον τῆς μεσημβρίας: sur quoi il est aisé de faire le raisonnement suivant. Si les Juifs eussent été pour lors dans l'usage de retarder quelquefois leurs fêtes, c'eût été sur-tout quand la pleine lune de mars arrivoit d'abord après l'équinoxe, comme en l'an 35 où le 25 de mars fut le jour de la pleine lune. Il paroît cependant qu'alors elle fut paschale, & que la pleine lune de la Scénopégie fut celle du 17 septembre, puisque le climat de la Judée pouvoit encore donner des jours assez chauds pour inviter à un bain froid après les huit jours de la Scénopégie, c'est-à-dire, vers la fin de septembre ou le commencement d'octobre; au lieu que si les fêtes eussent été

été retardées d'une lunaison, l'accident d'Aristobule auroit répondu à la fin d'octobre ou au commencement de novembre : saison peu propre à vérifier, pour le climat même de la Judée, une chaleur excessive. Les fêtes ne furent donc point retardées en l'an 35, & beaucoup moins encore en l'an 33 où la pleine lune arrivée la nuit du 31 mars au premier avril, donna bien moins que l'autre pleine lune du 25 mars, occasion à un retardement.

Septièmement enfin, on ne doit pas insinuer pour exemple d'une Pâque retardée avant la destruction du Temple, l'année 4 avant J. C, celle de la mort d'Hérode, sous prétexte du grand nombre d'événemens à placer dans l'intervalle qui s'écoula depuis l'éclipse lunaire du 13 mars à la Pâque suivante. Ils se placent tous fort commodément dans la durée d'un seul mois : ni Pétav. ni Ussérius n'y trouvent de la difficulté ; & nous ne voyons anciennement qu'un seul exemple de la Pâque retardée : ce fut au commencement du règne d'Ezéchias. Quelque diligence qu'on fit pour rétablir le Temple où le culte Divin avoit été long-temps interrompu, on n'eut pas le temps de faire les préparatifs nécessaires. On différa la Pâque par l'impossibilité de la célébrer en son temps, *non enim potuerunt facere in tempore suo* ; mais elle fut célébrée au second mois, au mois d'Ijar, *menfe secundo*, de façon que les mois n'en furent point dérangés, ni les autres fêtes retardées. Quand donc on nous proposeroit aujourd'hui les preuves les plus complètes d'un retardement de la Pâque pour l'an 33, au lieu d'une pure possibilité qu'on allègue pour toute vérification du fait, le retardement de la Scénopégie ne s'en suivroit pas encore de celui de la Pâque.

Ainsi tout s'accorde à faire voir que le commencement de la Scénopégie en l'an 33, tomba dans le mois de thoth Egyptien, non dans le mois de paophi ; que l'hypothèse de l'an 33 pèche conséquemment par une transposition de mois comme par une transposition de jours, & qu'elle est bien éloignée de remplir la seconde condition requise pour l'explication du monument de Bérénice.

*Petav. Doctr.
temp. XI, 1.*

*II Paralip.
XXX, 1, seqq.*

T R O I S I È M E C O N D I T I O N .

Sur l'époque radicale de l'Inscription.

LA date de l'inscription marque l'année 55 d'une ère qui n'est point désignée. Dans l'hypothèse de l'an 41 l'ère tombe au commencement de l'an 95 ou à la fin de l'an 96, quand les villes de la Cyrénaïque, après la mort de leur dernier Roi arrivée en l'an 96, furent mises, par un Senatus-consulte Romain, en possession de la liberté & de l'autonomie: évènement des plus célèbres dans l'histoire, & des plus intéressans pour le peuple particulier qui en fut l'objet. Dans l'hypothèse de l'an 33, on prétend rapporter l'époque radicale à un voyage que Lucullus fit à Cyrène quelques années après l'autonomie accordée à la Cyrénaïque. Deux réflexions, l'une historique sur la nature des deux évènements, l'autre chronologique sur le temps où ils sont arrivés, feront voir laquelle des deux époques mérite la préférence.

Première réflexion. L'autonomie que Rome, en devenant la maîtresse d'un pays, accordoit à certaines villes, étoit pour elles un évènement de la plus grande importance. C'étoit le gage de leur liberté, le fondement de leur grandeur : & regardant l'année où elles l'obtenoient comme l'année de leur renaissance, elles en faisoient ordinairement l'ère & l'époque, d'où elles comptoient les années suivantes. Toute l'histoire est pleine d'exemples qui attestent cet usage, sur-tout dans le dernier siècle de la république Romaine & dans le premier siècle des Empereurs. Il étoit donc naturel & il étoit conforme à l'usage que les villes de la Cyrénaïque, en se choisissant une ère, la prissent de la première année de leur autonomie, plutôt que d'un voyage de Lucullus à Cyrène où nous ne voyons rien de merveilleux & de frappant. Sylla assiège Athènes, il a besoin de vaisseaux ; & pour en faire venir d'Afrique & d'Égypte, il y dépêche Lucullus, son Questeur, qui ne commençoit qu'alors à mettre le pied dans la moindre des charges de la République. Lucullus passe à Cyrène qu'il

*Plut. in Lucul.
p. 492, D. E.*

trouve en proie à des tyrans & à des guerres domestiques : les habitans lui demandent des réglemens pour le rétablissement de l'ordre & de la paix ; il les leur accorde , laisse un nouveau plan d'administration & continue sa route vers Alexandrie. Ni l'objet de sa mission qui n'étoit pas d'aller donner des loix à Cyrène , ni son titre de questeur d'Asie qui ne lui donnoit aucun pouvoir législatif , sur-tout en Afrique , ni la conjoncture d'une route & d'un passage subit & pressé , ne sauroient répandre sur les opérations de Lucullus à Cyrène , l'éclat d'une célèbre législation. Cicéron n'en a rien dit dans l'éloge qu'il nous a laissé de ce grand homme. Il y parle de la capacité & des succès de Lucullus à tracer , dans des temps postérieurs où il devint le héros de la République , de nouvelles formes de gouvernement pour diverses villes d'Asie qu'il parcouroit ; & il n'y a pas un mot des villes de la Cyrénaïque. Strabon , & Josèphe qui le cite , paroissent les seuls qui , avant Plutarque , aient fait mention de ce voyage de Lucullus ; & ils réduisent l'un & l'autre à quelques brouilleries excitées par les Juifs , le desordre qui régnoit alors dans Cyrène. Ainsi plus vous approfondissez tout ce qui regarde ce voyage , plus vous voyez qu'il ne ressemble en rien aux grands événemens d'où les peuples avoient accoutumé de prendre date pour commencer à compter leurs années.

Quand même il auroit pû servir d'ère à la ville de Cyrène , ce qui n'est pourtant point arrivé , il n'est pas dit qu'il eût pû en servir à la ville de Bérénice & aux trois autres villes de la Pentapole. Comme elles étoient libres & autonomes , & que chacune formoit une République à part , elles pouvoient être exemptes de troubles domestiques & n'avoir aucun besoin de la médiation de Lucullus pendant que Cyrène , où il passoit , avoit recours à lui. C'étoit dans Cyrène que régnoit la division , *ὡς Κυρήνη* ; & quoique ce mot se prenne quelquefois pour marquer la Cyrénaïque en général , il ne marque ici que la ville , puisque la Cyrénaïque , dont Strabon parle aussi à la suite du même texte , y est appelée par cet écrivain *Κυρηναία* , & puisque le récit de Plutarque ne

Cic. Acad. II, 1, seqq.

Jos. Antiq. XIV, 7, 2.

nomme pareillement que la ville de Cyrène, τὴν πόλιν : le reste du pays n'entra donc pour rien dans ce que fit Lucullus ; & Bérénice en particulier, située au loin dans une extrémité reculée, n'eut point occasion de prendre le voyage du quelteur Romain pour l'époque de ses années.

Jul. Obseq.
CIX, liv. épit.
LXX.

Seconde réflexion. Le dernier roi de Cyrène mourut en l'an de Rome 658, & laissa héritier le peuple Romain qui eut la générosité de refuser le don & d'accorder au pays l'autonomie ; ce qui se fit par un Senatus-consulte. Le trajet qu'il fallut faire par mer pour se rendre à Rome, les délibérations du Sénat & les différens réglemens qu'il fallut rédiger pour une nouvelle forme d'administration, demandent que nous supposions au moins quelques mois d'intervalle entre la mort du Prince & le decret du Sénat. L'époque de la première année de l'autonomie appartient donc, ou aux derniers mois de l'an 658, ou aux premiers mois de l'an 659. Si l'on part de-là & qu'on descende jusqu'à l'automne de l'an 713 de Rome, 41 avant J. C, on trouve cinquante-quatre ans révolus, & la cinquante-cinquième année courante, telle que le monument nous la présente : mais la vérification d'une cinquante-cinquième année depuis le voyage de Lucullus à Cyrène jusqu'à l'automne de l'an 33, ne peut se faire qu'en renversant la chronologie, & en transportant à l'hiver de la fin de 88 & du commencement de 87, un voyage que l'histoire ne place que dans l'hiver suivant.

On veut donc que Sylla, Consul en 88, ait passé dans la Grèce pendant l'année même de son Consulat, qu'il y soit arrivé dans l'automne, qu'il ait aussi-tôt assiégé Athènes, qu'il s'en soit rendu maître le premier de mars suivant, & que Lucullus, qui s'embarqua dès l'hiver pendant le siège, soit arrivé à Cyrène vers la fin de l'an 88, ou vers le commencement de l'an 87. On trouve par ce moyen les cinquante-quatre ans révolus, & la cinquante-cinquième année courante depuis le voyage de Lucullus jusqu'à l'automne de l'an 33. Mais cette chronologie est contredite par Plutarque qui a écrit la vie de Sylla sur les mémoires de Sylla même,

& qui suppose continuellement Sylla passé dans la Grèce en l'an 87, & la ville d'Athènes prise en l'an 86; après quoi il ne reste plus vingt-quatre années complètes depuis le voyage de Lucullus jusqu'à l'automne de l'an 33. Voici une transposition d'années aussi aisée à démontrer que la transposition de jours & la transposition de mois de l'article précédent.

Première preuve. Cinna, successeur de Sylla dans le Consulat, étant entré en charge, entreprit aussi-tôt de renverser les réglemens établis. Il se prépara même à traîner Sylla en justice, & lui suscita, pour accusateur, Virginius, un des Tribuns du peuple: mais Sylla laissant là & l'accusateur & le tribunal, partit pour aller faire la guerre à Mithridate. Ce sont les propres paroles de Plutarque. Παραλαβὼν δὲ τὴν ἀρχὴν, εὐθὺς ἐπεχείρει τὰ καθ' ἑαυτὸν κινεῖν. Καὶ δίκην ἔπι τὸν Σύλλαν παρεσκευασε, καὶ κατηγορεῖν ἐπέστησεν Οὐεργίνιον, ἕνα τῶν δημάρχων, ὃν ἐκεῖνος ἅμα τῷ διαστηρίῳ χαίρειν ἑόσας ἔπι Μιθριδάτην ἀπέηρε. Le mot παραλαβὼν marquant ici, comme par-tout ailleurs dans Plutarque, l'entrée en charge, & l'usage constant depuis la fin des guerres Puniques ayant été, que les Consuls ordinaires entraient en charge au premier de janvier, sans qu'il y ait aucun exemple du contraire, il s'ensuit que Sylla étoit encore en Italie après le commencement de l'année 87, & que ce fut par conséquent, non dans l'hiver de la fin de son Consulat, mais dans l'hiver suivant qu'il envoya Lucullus à Cyrène.

Seconde preuve. La prise d'Athènes, la bataille de Chéronée & celle d'Orchomène, furent trois célèbres exploits de Sylla dans le cours de la même année. Or, dans l'intervalle des deux batailles, Sylla apprit que Lucius Valérius Flaccus, consul subrogé à Marius, qui étoit mort le 13 janvier de l'an 86, venoit en Asie & traversoit la mer d'Ionie à la tête d'une armée: tous ces faits sont racontés au long par Plutarque sur la foi des mémoires de Sylla qu'il avoit devant les yeux. Le siège d'Athènes & le voyage de Lucullus appartiennent donc certainement à l'hiver de la fin de 87, &

Plut. in Sylla.
p. 458. B.

Idem pp. 187,
300, 314,
872, 882,
&c.

Idem in Syllae
p. 464, in fine
& initio seqq.

du commencement de 86; l'auteur des observations convient lui-même que c'est-là ce qui résulte de ce témoignage de Plutarque.

Troisième preuve. Plutarque, ou plutôt Sylla dans ses Mémoires, ont marqué une si grande foule d'événemens entre l'été du consulat de Sylla & le siège d'Athènes, qu'il est impossible de supposer le siège entrepris dans l'année même de ce Consulat. On étoit déjà au fort de l'été, à la saison des Cigales, que Marius n'avoit point encore formé sa conjuration; il lui fallut du temps pour lier sa partie avec le tribun Sulpicius, & il en fallut encore plus à celui-ci, pour faire passer plusieurs loix, dont chacune devoit être précédemment proposée dans trois jours de marché consécutifs, à neuf jours d'intervalle l'un de l'autre. Après diverses loix ainsi établies, on voit les Consuls sortir de Rome, la faction de Marius y dominer sans obstacle, les Consuls y revenir dans la suite avec des troupes, & porter de nouvelles loix, qui exigeoient les mêmes formalités & les mêmes longueurs que les précédentes; après quoi les troubles se renouvelèrent, l'un des Consuls alla joindre l'armée où il fut tué, & Sylla l'autre Consul vit en conséquence de cette mort son autorité s'affaiblir insensiblement dans la ville de Rome. Ce sont-là des événemens qui n'ont pû se passer d'un été à l'automne suivante, & quand même Sylla auroit pû sortir de Rome dès la même automne, il n'auroit pas pû faire si-tôt le siège d'Athènes: il alla prendre l'armée à Capoue, & lui fit traverser l'Italie pour l'embarquement; après avoir passé la mer, elle eut encore à traverser la Grèce, où Sylla fit les préparatifs du siège, qui paroissent avoir été fort longs. Enfin le siège commença, on en continuoit les opérations, & plusieurs attaques répétées contre le Pirée avoient déjà emporté un temps considérable, lorsque l'hiver arriva, χειμῶνος ἐπιόντος. Il est donc de toute impossibilité que cet hiver ait été celui du consulat de Sylla, & que Lucullus ait fait le voyage de Cyrène à la fin de 88 ou au commencement de 87.

Pour infirmer l'autorité de Plutarque, en convenant qu'il

a quelquefois placé en 86 la prise d'Athènes & les deux batailles, on ajoute qu'il s'est contredit, & que dans d'autres endroits il les a placées tantôt à l'an 85, tantôt à l'an 87. Ce sont ces prétendues contradictions qu'il faut présentement examiner par une confrontation de passages, qui ne doit pas laisser la patience d'un lecteur, quand c'est le seul moyen de le mettre en état de prononcer.

Où est-ce donc que Plutarque a renvoyé les trois évènements à l'an 85? C'est, dit-on, dans l'endroit, où après la bataille d'Orchomène, il dit que Sylla reçut *alors* dans son camp ceux que Cinna & Carbon, Consuls en 85, avoient chassés de Rome. Plutarque n'a point dit que ce fut *alors*, & n'a point lié, comme synchronisme de la même année, la bataille d'Orchomène & la réception faite par Sylla aux fugitifs de Rome. Voici ses paroles en deux phrases, dont l'une termine le récit des deux batailles, & l'autre entame le récit de l'arrivée des fugitifs. *C'est donc ainsi qu'on raconte ce qui se passa aux environs de Chéronée & auprès d'Orchomène. Au reste Cinna & Carbon maltraitant cruellement dans Rome les personnes les plus distinguées, plusieurs prirent le parti de se soustraire à la tyrannie, & de se réfugier dans le camp de Sylla: Τα μὲν ἔν περὶ Χαερώνειαν καὶ πρὸς Ὀρχομενῶν, τοιαῦτα λέγεται γενέσθαι. Κίτνα δὲ καὶ Κάρβωνος ἐν Ῥώμῃ τοῖς ἐπιφανέστατοῖς ἀνδράσι χρωμένων παρηνόμως ἢ βιάως, πολλοὶ τὴν τυραννίδα φεύγοντες, ὥσπερ εἰς λιμένα, τῷ Σύλλᾳ τὸ σπατόπεδον κατεφέροντο.* Ce n'est point là renfermer les deux évènements dans la même circonstance de temps, à moins qu'on ne rende la conjonction δὲ comme a fait Dacier, par le mot *cependant*, qu'elle n'a jamais signifié. Crusenius l'avoit rendue par *porro*, conformément au sens qu'elle a quelquefois dans différens auteurs, & sur-tout dans cet endroit de Plutarque. Le passage allégué ne contredit donc point les autres, où cet écrivain ne cesse de rapporter à l'an 86 la prise d'Athènes & les deux batailles qui la suivirent.

Plut. in Sylla.
p. 466, A.

Il ne les a pas non plus rapportées à l'an 87; & les textes qu'on indique sans les citer, pour mettre l'écrivain en

contradiction avec lui-même, ne sont pas pris dans leur véritable sens. Plutarque, en fidèle historien des guerres de Sylla, a marqué & les faits réels & les bruits populaires, il les a soigneusement distingués, & ce n'est qu'en supposant qu'il les a confondus & qu'il a également garanti la vérité des uns & des autres, qu'on lui impute ce troisième sentiment sur la date prétendue des deux batailles en l'an 87.

*Plut. in Mario.
p. 429, D.*

1.^o Il dit, parlant des troubles de Rome en l'an 87: *A Rome on entendoit dire que Sylla faisoit la guerre du côté de la Béotie aux généraux de Mithridate; & l'on y voyoit les Consuls courir aux armes l'un contre l'autre.* Εὐ δὲ Ρώμῃ Σύλλας μὲν ἠχέετο τοῖς Μιθριδάτῃ πολεμεῖν στρατηγὸς αὐτῆς Βοιωτίας, οἱ δὲ ὕπατοι φασιάσαντες ἐχώρην εἰς ὄπλα. Ce sont là, dit-on, les batailles de Chéronce & d'Orchomène en 87; elles peuvent l'être dans la traduction de Dacier, qui assure que Sylla faisoit la guerre dans la Béotie contre les lieutenans de Mithridate. Mais Plutarque parle des bruits qui couroient dans Rome, & qui n'étoient pas sans quelque fondement, puisque Sylla traversoit la Béotie en conquérant, & marchoit vers l'Attique contre Archelaüs général de Mithridate; διέβαινον ἐς τὴν Ἀττικὴν ἐπὶ τὸν Ἀρχέλαον. παρ-
δύνοντι δὲ αὐτῷ Βοιωτία τε ἀθρόως μετεχόρει. C'en étoit bien assez pour faire dire, à plus de deux cens lieues de-là, que Sylla faisoit la guerre du côté de la Béotie aux généraux de Mithridate.

*Appian. Mit.
pag. 190.*

2.^o Après le récit des proscriptions de Cinna & de Marius, exercées dans Rome à la fin de la même année 87, Plutarque ajoute: *il y eut tout à coup quelque apparence d'une révolution; il arrivoit des nouvelles de tous les côtés comme si Sylla avoit terminé la guerre de Mithridate, qu'il eût recouvré les provinces Romaines, & qu'il fût déjà en mer pour revenir avec des forces considérables, ce qui donna quelque trêve de peu de durée à des maux inexprimables, ceux qui en étoient les auteurs s'imaginant que la guerre étoit prête à venir fondre sur eux; on désigna donc Marius Consul pour la septième fois.* Εὐ τῷ τῷ δὲ ὥσπερ τροπῆας πινὸς ἀμειβῶσης, ἐφοίτων ἀγγελίαι πανταχόθεν,

*Plut. in Mario.
p. 432, A. B.*

πανταχόθεν, ὡς Σύλλας σινηρικῶς τὸν Μιθριδατικὸν πόλεμον, καὶ τὰς ἐπαρχίας ἀνειληφώς, ἐπιπλέοι μετὰ πολλῆς δυνάμεως, καὶ τὸτο βραχεῖαν ἐπίχεσιν ἐποίησε, καὶ παύλαν ὀλίγην ἀφάτων χακῶν, ὅσων ἔπῳ τὸν πόλεμον ἦκειν ἐπ' αὐτὰς οἰομένων. ὕπατος μὲν ἔν' ἀπεδείχθη τὸ ἔβδωμον Μάειος. Plutarque n'avoit garde de garantir ces faux bruits sur les exploits & sur le retour de Sylla, qui ne revint à Rome que plus de trois ans après; il dit simplement que ces nouvelles prématurées modérèrent le feu des proscriptions pour quelque temps, & opérèrent la nomination de Marius au Consulat. Dacier n'a pas rendu exactement le sens du passage.

3.^o Marius étant entré en charge au premier de janvier 86, étoit dans d'étranges frayeurs qui contribuèrent à le mettre au tombeau le treizième jour de son Consulat. *Il se disoit à lui-même dans ses raisonnemens, que Sylla arrivoit dans l'instant, ce Sylla par qui il avoit été autrefois chassé, & qui venoit de confiner Mithridate vers le Pont-Euxin.* *Plut. in Mario. p. 432, C.* Λογίζομενος ὡς Σύλλας δὲ ἐκεῖνος ἔπεισιν, ὁ τῆς πατρὸς αὐτὸν ἐξελέσας πάλαι, νῦν δὲ Μιθριδάτην συνεταλὼς εἰς τὸν Εὐξείνιον πόντον. Plutarque ne fait que rapporter les terreurs paniques d'un malade qui croyoit déjà voir ce qui n'arriva que dans la suite.

4.^o Marius, au lit de la mort, tomba dans de nouvelles agitations sur ce que quelqu'un vint lui annoncer quelque chose du côté de la mer, ὡς ἦκέ τις ἀπαγγέλλων ἀπὸ θαλάσσης. La traduction françoise porte: *sur quelque nouvelle qu'il reçut du côté de la mer, & qui lui apprenoit sans doute l'approche de Sylla.* L'addition est du traducteur, Plutarque & les autres ne faisant revenir Sylla que plus de trois ans après la mort de Marius. *Ibid. D.*

La plus légère attention sur tous ces différens textes de Plutarque, fait aisément voir que s'ils supposent en l'an 87 la prise d'Athènes & les batailles de Chéronée & d'Orchomène, & que s'ils contredisent la date de ces évènements, fixée par-tout ailleurs dans Plutarque à l'an 86, c'est tout au plus dans la traduction françoise. Cependant comme s'il étoit constant que Plutarque eût donné trois différentes dates des

deux batailles, sans s'être exprimé plus positivement en faveur de l'an 86, que pour les années 85 & 87, on se détermine pour la dernière comme la plus autorisée, dit-on, par le suffrage d'Appien & d'Eutrope. Quelque inutile qu'il soit, après avoir montré que Plutarque ne s'est point contredit, de s'arrêter aux textes indiqués d'Appien & d'Eutrope, écrivains peu dignes d'être mis en parallèle avec un auteur plus ancien, qui avoit écrit d'après les mémoires de Sylla; cependant j'examinerai encore ces textes, afin qu'il ne puisse pas rester le moindre scrupule sur le temps de la prise d'Athènes, une des époques les plus certaines de l'histoire.

Il seroit fort étrange qu'Appien, à qui les Savans reprochent de n'avoir guère été que le copiste de Plutarque, l'eût abandonné ici, & qu'il eût mis en 88, sous le consulat de Sylla, le siège d'Athènes, première opération de la guerre contre Mithridate. Il assure au contraire, conformément à la chronologie de Plutarque, que Sylla partit contre Mithridate en qualité de Proconsul, ἀνθύπατος, non de Consul, & que l'expédition qui n'étoit point encore finie vers le milieu de l'an 84, ληγούσης ἄρτι τῆς τέλεις ἡ ἐκκετοῦς Ὀλυμπιάδος, ne dura pas trois ans entiers, ἔτεσιν ὅσδοις τεσσάρων. Elle n'avoit donc pas commencé dès l'an 88. On oppose vainement un autre passage où Appien dans le récit des nouveaux préparatifs faits en Thessalie par Sylla contre Mithridate, pendant l'hiver qui suivit la prise d'Athènes & les deux

Appian. Civil.

l. p. 399.

Idem Mithrid.

p. 206, & Civil.

l. p. 401.

Idem Civil. l.

p. 396.

Idem Mithrid.

p. 204.

batailles, s'énonce en ces termes: ταῦτα μὲντοι, Κορνηλίῳ τε Κίττῳ καὶ Μαρίῳ, ἃ ἐρρεῖον αὐτοῖς, ὃν Ῥώμῃ ἐμφισμμένων εἶναι Ῥωμαίων πόλεμον. A la vérité la traduction latine, *hæc gerentem Cornelius Cinna & Caius Marius, inimici ejus in urbe, hostem judicarunt*, sembleroit rapporter l'hiver des nouveaux préparatifs à l'hiver du consulat de Cinna & de Marius en janvier 86, ce qui placeroit en 87 la prise d'Athènes & les deux batailles. Mais ce n'est point là le sens du passage grec, Appien y dit, que les nouveaux préparatifs de Sylla ne laissoient pas de se faire, quoique *Cornelius Cinna & Caius Marius, ses ennemis, l'eussent déclaré à Rome l'ennemi de la*

patrie ; ce qui n'empêche plus l'intervalle d'environ un an entre la condamnation de Sylla & les nouveaux préparatifs qu'il faisoit. Quand même le passage seroit équivoque, les loix de la critique obligeroient à le prendre dans ce sens-là, pour la conciliation d'Appien avec Plutarque & avec lui-même.

Vis-à-vis de ces deux écrivains, Eutrope ne mérite plus aucune attention. *Dum Sylla, dit-il, in Achaiâ & Asiâ Mithridatem vicit, Marius, qui fugatus erat, & Cornelius Cinna unus ex consulibus, bellum in Italiâ repararunt.* Qui ne sait que, sur-tout dans les abrégiateurs, les transitions, *tandis que, cependant, alors*, sont des mots dont il ne faut jamais trop presser le sens, & que, bien loin de marquer à toute rigueur la simultanéité d'un temps précis, ils comportent souvent un intervalle de plusieurs mois, & même de plusieurs années?

Eutrop. v.

De la comparaison de tous ces différens textes, il résulte nécessairement, que la date de la prise d'Athènes, fixée par Plutarque à l'an 86, & suivie par le torrent des historiens & des chronologistes, ne peut souffrir aucune difficulté. Quand on a donc anticipé cette date d'un an, pour pouvoir trouver la 55.^e année courante, depuis le voyage de Lucullus à Cyrène, jusqu'à l'érection du monument de Bérénice dans l'automne de l'an 33, on a transposé les années, comme on avoit déjà transposé les mois & les jours, & par conséquent on n'a point rempli la troisième condition, celle de l'époque radicale du monument.

QUATRIÈME CONDITION.

Sur la personne de M. Titius.

L'HISTOIRE fait mention de M. Titius, dont le père, *Dio. XLVIII, pag. 375.* enveloppé dans les proscriptions des Triumvirs en l'an 43, se réfugia dans la Sicile auprès du jeune Pompée; le fils *Idem XLIX, pag. 402. seq. Appian. civil. v. p. 752, seq.* s'attacha particulièrement à Antoine, & fit mourir en 35, sur des ordres mal interprétés, le même Pompée, pour

*Dio. L., p. 420.
& alii.*

lequel Cléopatre s'intéressoit. Il encourut, aussi-bien que Plancus son oncle, la disgrâce de Cléopatre, & passa enfin du parti d'Antoine à celui d'Octavien en l'an 32 : c'est celui-là même qu'on nous donne, comme ayant été vraisemblablement le M. Titius de l'inscription. On veut qu'il ait été envoyé l'an 33 par Antoine dans la Cyrénaïque, nouvellement érigée en royaume pour la jeune Cléopatre, fille de Cléopatre & d'Antoine, & que chargé de faire les réglemens nécessaires pour la nouvelle forme de gouvernement, il ait favorisé les Juifs de Bérénice, & mérité un monument de leur reconnoissance; mais la disgrâce de l'oncle & du neveu, qui arriva par degrés depuis la mort de Pompée en 35, & qui les obligea de passer du parti d'Antoine à celui d'Octavien en 32, ne permet pas de penser qu'en 33 Titius ait été l'homme de confiance de Cléopatre, envoyé par elle & par Antoine dans la Cyrénaïque, pour y ménager les intérêts de la nouvelle Reine.

*Dio. XLVIII,
p. 357.*

*Appian. Civil.
V, p. 752.*

*Dio. XLIX,
p. 402.*

*Idem XLVIII,
p. 371.*

Il est plus vrai-semblable qu'Antoine l'y avoit envoyé précédemment, lorsqu'après le partage fait de la Libye à la fin de 42 entre les deux Triumvirs, Octavien & Antoine, ce dernier demeura maître de la partie orientale du pays. Vers ce temps-là même, & avant l'an 40, Titius avoit reçu, de la part du jeune Pompée, quelque mauvais traitement, ainsi qu'Appien le rapporte, ce qui fait voir l'occasion & le motif qui le firent passer du parti du jeune Pompée à celui d'Antoine, comme Dion l'assure. Malgré la proscription du père, & sa retraite auprès du jeune Pompée en l'an 43, le fils aura donc pû être envoyé dans la Cyrénaïque par Antoine en l'an 41; & comme l'autre Triumvir, Lépide, alla prendre possession de la Libye l'année suivante 40, ce sera précisément en 41, depuis les derniers mois de l'année précédente 42 jusqu'aux premiers mois de l'année suivante 40, que Titius aura pû être employé par Antoine dans la Pentapole : de-là le parti qu'il prit, voyant Lépide maître de la Libye, le jeune Pompée maître de la Sicile, & Antoine aux mains avec Octavien en Italie, de s'aller

chercher un établissement vers la Gaule Narbonnoise, où il fut surpris par une escadre du jeune Pompée, lequel lui fit cependant grace de la vie & de la liberté pendant la même année 40. *Dio. XLVIII. p. 375, Appian. loc. cit.*

C'est ainsi que les probabilités du dernier article, comme celles du premier, se joignent aux autorités décisives du second & du troisième, pour remplir les quatre conditions dans le système de l'an 41, & pour ne satisfaire à aucune des quatre dans l'hypothèse de l'an 33.



SUPPLEMENT AUX OBSERVATIONS

SUR L'EPOQUE

D E

L'ANCIENNE INSCRIPTION DE TRIPOLI.

Par M. FRÉRET.

16 Février
1748.

J'AVOIS résolu de ne me point engager dans l'examen des diverses hypothèses qu'on peut proposer sur l'époque radicale de l'ère de Bérénice: je voulois épargner à ceux qui m'écoutent l'ennui & la fatigue des discussions où je suis entré; mais ce qu'on a lû sur la fixation de cette époque à l'autonomie des villes de la Cyrénaïque, c'est-à-dire, à l'année 96, ne me permet pas ce ménagement.

De prodigiis.

L'építome du LXX.^e livre de Tite-Live nous apprend, de même que l'ouvrage de *Julius Obsequens*, que cette autonomie étoit fondée sur un *Senatus-consulte*, donné pendant le consulat de *Cn. Domitius* & de *C. Cassius*, *civitates Senatus liberas esse jussit*: en supposant que cette autonomie devint l'époque d'une ère pour les villes de la Cyrénaïque, comme celle de Bérénice employoit dans l'usage civil une année Égyptienne, elle dut compter pour la première de la nouvelle ère, celle qui étoit en Égypte la 229 d'Alexandre & la 653 de Nabonassar, qui commença le 16 septembre de l'année Julienne anticipée 96 avant J. C.

Otant cinquante-quatre ans de cette année 96, on aura pour le commencement de la cinquante-cinquième année le 3 septembre Julien de l'an 42 avant J. C: car ce jour répondit au premier de thoth de l'an 283 d'Alexandre & 707 de Nabonassar.

Cette année 42 ne peut quadrer avec l'inscription de Bérénice; la Cyrénaïque étoit alors sous le gouvernement de Brutus & de Cassius qui étoient ennemis des Juifs,

à cause de leur attachement à César. Cassius sur-tout s'attachoit à les persécuter avec la plus grande dureté; nous en avons des preuves précises dans Josèphe.

Je dis que la Cyrénaïque obéissoit alors aux meurtriers de César, la preuve en est simple: le 25 paophi de cette année 42 répondit au 27 octobre, & il fut postérieur de peu de jours à la bataille de Philippe; or cette bataille se donna tout à la fin de l'automne. Appien, qui nous en a conservé un détail très-circonstancié dans son iv.^e livre des guerres civiles, parlant de la situation de l'armée d'Octave & d'Antoine dans une plaine marécageuse, en présence de l'armée de Brutus qui occupoit les hauteurs, dit que celle d'Octave & d'Antoine souffroit beaucoup à cause de la saison & de la proximité de l'hiver, τὸν χειμῶνα προσίόντα. On sait, par le fragment du calendrier qu'a publié Fulvius Ursinus, que les Romains commençoient l'hiver au 23 octobre X. KAL. NOVE.

*Liv. IV, page
1056, édit. in
8.*

La première des quatre conditions que doit remplir toute l'explication qu'on proposera de l'inscription de Bérénice, manque donc absolument. La seconde condition, ou celle de la convenance du 25 paophi avec la fête Juive de la Scénopégie, n'est pas mieux remplie.

Dans cette année 42 l'équinoxe du printemps se fit le 24 mars à quatre heures trente minutes après midi sous le méridien de Bérénice; on avoit alors vingt-cinq jours quatorze heures quarante-trois minutes de la lunaïson: la pleine lune ayant précédé l'équinoxe, ce mois ne pouvoit être celui de nisan (a). La lune de ce nom commença le 28 mars deux heures cinquante-une minutes après midi à Bérénice, temps de la syzygie vraie.

Le 27 octobre de cette année, ou le 25 paophi Egyptien, étoit le huitième jour de la huitième lune ou du mois *marschevan*; ainsi quand bien même on supposeroit qu'il y

(a) 27 octobre loc. ☉ 7 signes 1 degré 29 minutes 12 secondes, dist. ☉ à ☾ 3 signes 1 degré 29 minutes 12 secondes, 7 jours 12 heures 39 minutes de la lunaïson.

eut cette année une intercalation extraordinaire, & que la huitième lune régulière auroit été comptée pour la septième, le 25 du mois Égyptien auroit encore précédé de sept jours ou d'une semaine entière au premier jour de la Scénopégie, qui étoit le 15.^e de la lune, & ce 15.^e répondit au premier du mois Égyptien athyr.

L'année 41 avant J. C, fut la 56.^e & non la 55.^e de l'autonomie des villes de la Cyrénaïque; pour que cette année fût la 55.^e, il faudroit qu'on eût attendu une année entière après celle de l'autonomie, pour établir la nouvelle ère à laquelle elle donnoit lieu.

Dans cette année 41 le premier thoth de l'année Égyptienne, qui fut la 284 d'Alexandre & la 708 de Nabonnassar, répondit au 2 septembre, & le 25 de paophi au 26 octobre. Il est vrai que dans cette année la Cyrénaïque étoit rentrée sous le gouvernement des Triumvirs, & qu'elle étoit dans le département d'Antoine, ami des Juifs qui les favorisoit, & qui fit exécuter le Senatus-consulte qui donnoit force de loi au projet d'édit dressé sous Jules César.

Il y avoit alors un Marcus Titius, duquel Strabon, Plutarque & Dion ont parlé, & qui joua dans la suite un rôle assez important; mais en 41 il ne pouvoit avoir le gouvernement de la Cyrénaïque. Son père & lui avoient été mis en 42 au nombre des proscrits, ils avoient été assez heureux pour se sauver & pour se retirer en Sicile auprès du jeune Pompée: on a vû dans le Mémoire, auquel celui-ci sert de supplément, que Marcus Titius ne passa dans l'armée d'Antoine que dans l'année 40.

L'équinoxe du printemps se fit cette année 41 le 23 mars Julien complet, quarante-fix minutes quarante secondes après minuit du 24 commençant, & à Jérusalem une heure vingt-sept minutes après minuit du même jour; on entroit alors sur le septième d'une lunaison, dont la pleine lune fut postérieure à l'équinoxe; donc, suivant la règle du calendrier, cette lune devoit être celle du mois *nisan* ou du mois pascal: ce mois avoit commencé le 16 de mars, de ce jour au

26 octobre il y a deux cens vingt-quatre jours, qui font sept mois & dix-huit jours.

En supposant encore qu'on avoit intercalé un second nisan, ce 26 octobre auroit été le quatrième jour de la fête, pendant laquelle je ne sai pas s'il étoit permis aux Juifs de tenir une assemblée pour un acte purement civil: c'est un point que je n'ai pas éclairci; cependant j'en doute beaucoup, parce qu'il étoit ordonné par le Lévitique à tous les Juifs de passer les sept jours de la fête sous des pavillons de ramées ou de feuillages, & *habitabit in umbraculis septem diebus: omnis qui de genere est Israël manebit in tabernaculis (b)*.

Levit. XXIII.
42.

Je suppose toujours que l'année Égyptienne de la ville de Bérénice étoit la même que celle qu'on suivoit en Égypte, c'est-à-dire, qu'elle étoit une année vague, dont le commencement, qui remontoit tous les quatre ans d'un jour, tomba dans l'année 40 avant l'ère Chrétienne au 2 septembre Julien. Il est sûr de toute certitude que les Alexandrins n'admirent l'usage d'une année fixe que dans quelqu'une des quatre années 25, 24, 23 & 22 avant J. C, & que cette année 22 fut la première dans laquelle on intercala un fixième épagomène; en sorte que cette année fut de trois cens soixante-six jours. Cette année intercalaire des Alexandrins n'est pas la même que l'année Romaine intercalaire; mais elle a toujours été, & elle est encore aujourd'hui celle qui la précède.

L'objet de l'intercalation Alexandrine étoit de fixer le commencement de l'année Alexandrine, ou le premier du mois thoth au 29 août Julien; ce qui a commencé dans l'année 25 avant J. C, & subsiste encore aujourd'hui parmi les Chrétiens Cophthes.

(b) Les docteurs Juifs, dans les traités qu'ils ont composés sur la manière de célébrer les fêtes, montrent que dans celles qui duroient huit jours, le premier & le dernier de ces huit jours étoient de véritables sabbats, où toute œuvre servile étoit

défendue, & que dans les jours intermédiaires on permettoit seulement de faire celles qui n'auroient pu être omises sans un inconvénient considérable; comme la préparation des alimens, l'arrosement des plantes, le soin des bestiaux.

L'astronome Théon d'Alexandrie, dans ce qui nous reste de son commentaire sur le canon astronomique, assure en termes formels que le concours de l'année fixe Alexandrine avec l'année vague Égyptienne, a commencé après la cinquième année de l'empire d'Auguste sur l'Égypte, c'est-à-dire, à la sixième, qui étoit la 25 avant l'ère Chrétienne, & la 300 depuis Alexandre, dans laquelle le premier du mois thoth répondoit au 29 d'août Julien: concours qui n'avoit point eu lieu depuis 1460 ans, c'est-à-dire, depuis l'an 1485 avant J. C. C'est là-dessus que sont fondées les règles que donne Théon, pour trouver le rapport d'une année vague quelconque avec l'année fixe ou Alexandrine correspondante.

Ce concours du premier thoth de l'année Alexandrine avec le 29 août Julien, est prouvé pour les temps antérieurs à Théon par deux inscriptions anciennes, sur lesquelles la date de l'année Alexandrine est jointe à celle de l'année Romaine: pour les temps postérieurs à Théon, ce même concours est prouvé par un grand nombre de témoignages, par les liturgies cophites & par l'usage actuel des Chrétiens d'Égypte & d'Éthiopie.

On a prétendu que l'usage de l'année Julienne étoit antérieur en Égypte au temps de Jules César. Il est vrai que les astronomes Égyptiens ont connu de très-bonne heure que la révolution solaire étoit de plus de trois cens soixante-cinq jours, & que pour avoir le moins de fractions qu'il étoit possible, ils en ont fait la durée de trois cens soixante-cinq jours six heures. Cette connoissance n'étoit pas particulière aux Égyptiens: l'ordonnance d'Yao, conservée dans le *Chouking* de Confucius, établit la même durée, & parle de plus d'une année de trois cens soixante-six jours, qui revenoit tous les quatre ans: mais cette année étoit celle des astronomes, & elle servoit à régler les années civiles composées de lunaïsons, & qui avoient tantôt douze mois & tantôt treize. La même chose avoit lieu dans la Grèce, où l'octaétéride, qui étoit le plus ancien des cycles, & le seul qui fût suivi dans l'usage civil, supposoit que quatre-vingt-dix-neuf

lunaïsons étoient égales à deux mille neuf cens vingt-deux jours. Nous avons trouvé que les Mexicains & les Péruviens avoient une semblable opinion sur la durée de l'année solaire; & il seroit difficile qu'elle ne fût pas l'opinion générale de tous ceux qui ont examiné la durée de l'année, puisque le mouvement vrai du soleil ne surpasse les quatre révolutions en quatre ans Juliens que d'une minute cinquante secondes, erreur qui ne peut être aperçue que par le secours des meilleurs instrumens, & même par des astronomes exercés à observer.

Mais il y a bien de la différence entre une semblable hypothèse & l'usage civil de l'année Julienne: usage qui n'a commencé à Rome que dans l'année 45 avant J. C, par l'ordonnance de Jules César, & qui de Rome a passé dans l'Égypte, dans la Grèce & dans les autres pays de la domination Romaine; cet usage a même été renfermé dans ce pays, & s'il a passé dans quelques autres, ce n'a été que par l'établissement du Christianisme.

Au reste, quand bien même on prouveroit que les Égyptiens ont connu avant Jules César l'usage d'une année de trois cens soixante-cinq jours un quart; pour en faire quelque usage dans la question, il faudra encore supposer, contre le témoignage de Théon, que cette année Égyptienne commençoit au 29 d'août, c'est-à-dire, à un jour qui n'a point répondu au premier jour de l'année Égyptienne depuis l'an 1482 avant J. C, jusqu'à l'an 25: pour établir une supposition, il faut en avoir d'autres preuves que la commodité dont elle seroit pour expliquer un problème, & on n'en a rapporté aucune.

J'avouerai sans peine, qu'en faisant commencer l'année Égyptienne au 29 août 41, & trois jours avant l'année Égyptienne, le 25 paophi tombera au 22 octobre; que ce jour sera le quatorzième d'une lune, & que le quinzième aura commencé le soir du 25 au coucher du soleil, c'est-à-dire, à cinq heures trente-six minutes sous le parallèle du soleil: le lieu vrai du soleil étoit alors vingt-deux minutes

cinquante secondes, &c. de *Libra*; la distance de la lune au soleil étoit de cinq signes vingt-deux degrés quarante-six minutes, &c. c'est-à-dire, quatre heures cinquante-huit minutes après le commencement du 15.^e, & le moment de l'opposition ou de la pleine lune se fit le lendemain 23, qui étoit le 26 paophi à sept heures cinquante-une minutes du matin.

Si le 25 paophi avoit répondu au 22 septembre 41, ce jour auroit été la veille de la fête, & il auroit pû être celui d'une assemblée politique.

Mais, comme je l'ai déjà remarqué, ce jour étoit le quatorzième de la huitième lune : pour ceux qui admettent, comme je fais, l'intercalation extraordinaire d'un second nisan, cette circonstance de la huitième lune ne formeroit pas d'embarras; mais pour ceux qui rejettent, comme on a fait, l'opinion des Rabbins, fondée sur des preuves aussi assurées que les lettres du Sanhedrin de Jérusalem, rapportées dans l'une & l'autre Gemare, & sur l'usage des Juifs Caraïtes de la Palestine, usage qui subsistoit encore en 1480, le concours du 25 paophi avec le 14.^e du huitième mois, c'est-à-dire, du mois postérieur à la fête des Tabernacles, est un inconvénient auquel ils ne peuvent remédier.

L'année 96, ou celle de l'autonomie des villes de la Cyrénaïque, ne peut donc être l'époque radicale de l'ère de Bérénice, 1.^o parce que la 55.^e année de cette ère auroit commencé le 3 septembre de l'année 42, & que le 25 paophi, répondant au 27, auroit été postérieur seulement de quelques jours à la bataille de Philippe, qui se donna vers le 23 octobre, & dans un temps où les Juifs des pays occupés par Brutus & Cassius, ne jouissoient point des privilèges rétablis & augmentés par César, mais étoient au contraire dans un état d'oppression; 2.^o parce que le 27 octobre, étant le septième de la lune, précédoit de huit jours le 15, fête de la Scénopégie; de plus c'étoit un jour de jeûne, & dans lequel on ne pouvoit tenir une assemblée politique : ce jour étoit le 7 du huitième mois, mais cet inconvénient ne m'arrêteroit pas.

*Eliab. ben
Moseh. ap. Seld.
de ann. Judaeo-
rum. cap. 19.*

On a supposé dans un Mémoire que la 55.^e année de l'ère de Bérénice répondoit à l'an 41, ce qui ne peut avoir lieu qu'en supposant aussi, mais sans en donner de preuve, que l'ère de l'autonomie n'avoit commencé qu'en 95, c'est-à-dire, une année entière après le Senatus-consulte qui établissoit l'autonomie.

L'année Egyptienne ayant commencé le 2 septembre 41, le 25 paophi a dû répondre au 26 octobre, qui étoit le dix-huitième de la lune, & qui auroit été le quatrième de la fête, si ce mois eût été le septième, au lieu qu'il étoit le huitième. Or pendant les huit jours de la fête tout acte profane & toute communication avec les Gentils étoit interdite.

A l'égard de la supposition par laquelle on feroit commencer l'année de Bérénice au 29 d'août, & trois jours avant l'année Egyptienne, je n'ai rien à dire, si ce n'est qu'elle seroit absolument gratuite & fondée uniquement sur le besoin qu'on auroit de faire concourir le 25 paophi avec le 22 octobre; d'ailleurs, même en la recevant, il faudra encore supposer l'intercalation extraordinaire d'un second nisan dans cette année 41, quoiqu'on se soit déclaré contre cette intercalation sans penser qu'on en avoit un besoin indispensable.



E C L A I R C I S S E M E N T

*Sur l'année & sur le temps précis de la mort
d'Hérode le Grand, roi de Judée.*

Par M. FRÉRET.

29 Mars
1748.

LA date de la naissance de J. C, qui résulte de la fixation du point de chronologie que je me propose de traiter, a été discutée par un très-grand nombre d'écrivains célèbres, & même par quelques membres de cette Académie. L'opinion que j'adopte n'est point nouvelle; elle a déjà été soutenue par les plus habiles chronologistes, par le P. Pétau, par le P. Pagi, par le cardinal Norris & par plusieurs autres écrivains qui s'accordent à mettre la naissance de J. C, au 25 décembre de la cinquième année avant l'ère Chrétienne, & sous le XII.^e consulat d'Auguste. On ne doute presque plus aujourd'hui du peu d'exactitude de l'ère vulgaire adoptée dans l'occident vers le huitième siècle, & proposée par *Bède* dans le cycle qu'il avoit imaginé à l'instar de celui de *Denys le Petit* & de *Victor d'Aquitaine*, mais dans lequel il avoit placé, par erreur, la naissance de *Jésus-Christ*, un an plus tard que n'avoient fait ces deux plus anciens chronologistes.

L'objet que je me propose dans ce Mémoire est d'éclaircir la date de la mort d'Hérode, postérieure, suivant les *Évangélistes*, à la naissance de J. C; & de débarrasser l'opinion commune de quelques difficultés qui pourroient empêcher de la recevoir.

*Antiq. XVII.
cap. ultim.*

Josèphe dit qu'Hérode avoit près de soixante & dix ans lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il est mort, après trente-sept ans de règne, à compter du *Senatus-consulte* par lequel *Octave* & *Antoine* lui conférèrent le titre de *Roi*, mais seulement trente-quatre après qu'il eut été possesseur

tranquille du trône par la déposition & par le supplice d'Antigonus, dernier des rois Asmonéens.

Le temps précis de la naissance d'Hérode étant inconnu, c'est par les deux derniers caractères chronologiques qu'il faut fixer le temps de sa mort.

Le Senatus-consulte qui nomma Hérode roi des Juifs, est du second consulat de Domitius Calvinus, par conséquent de l'an 40 avant l'ère vulgaire, & même des six premiers mois de cette année, puisque Josèphe le fait concourir avec la CLXXXIV.^e olympiade qui finit le 15 juillet de cette année 40. La prise de Jérusalem par Sosius & la mort d'Antigonus, sont du consulat de M. Agrippa & de Canidius Gallus, ou de l'an 37 avant la même ère vulgaire. Les deux différentes durées du règne d'Hérode, comptées de ces deux époques, s'accordent à donner la quatrième année avant l'ère vulgaire, pour celle que Josèphe a voulu marquer; & par conséquent la mort de ce Prince est arrivée dans le courant de cette année.

*Joseph. Antig.
xvii, 10.*

Deux circonstances du récit historique de Josèphe, fixent ce même évènement au temps de l'année qui a suivi une éclipse de lune, mais qui a précédé la célébration de la Pâque par les Juifs: ce sont ces deux circonstances qui peuvent avoir besoin d'être éclaircies.

Le calcul exact d'un Astronome habile nous apprend que cette éclipse fut de plus de six doigts, & qu'elle arriva sous le méridien de Jérusalem à trois heures quinze minutes après minuit, le soleil étant alors au vingt-unième degré de *Pisces*; & dix jours avant l'équinoxe qui tomba au 23 mars. La célébration régulière de la Pâque, ou la pleine lune du mois nisan, devoit tomber au vingt-neuvième ou au trentième jour après l'éclipse: c'est sur ce dernier article que peut tomber l'embarras, par la difficulté de placer dans cet espace de vingt-neuf ou trente jours, tous les faits rapportés par Josèphe avec assez de détail; mais sans aucune date: défaut trop ordinaire aux anciens historiens dont les écrits deviennent par-là très-difficiles à bien entendre.

*Whiston praefationes astronom.
vol. 1, in fine.*

Six doigts 14[°] 49^{''}.

)(10[°] 17^{''} 44^{''}.

Pour rendre ce que j'ai à dire intelligible, je serai obligé de reprendre les choses de plus haut; mais je tâcherai de ne pas être trop long.

Antipater, l'aîné des enfans d'Hérode, devint, après la mort des deux fils de Marianne, celui qu'il préféroit à tous les autres, & qu'il sembloit se destiner pour successeur. Hérode avoit un frère vivant nommé Phéroras, qui régnoit sur une tétrarquie ou gouvernement particulier: il avoit beaucoup d'amitié pour ce frère; mais il ne pouvoit souffrir sa femme, & il avoit voulu engager Phéroras à la répudier. Cette aversion entretenue par les rapports continuels de *Salomé*, sœur d'Hérode, prit une nouvelle force par un évènement qui doit être de l'année qui précéda la mort de ce Prince, & qui mérite d'être rapporté, quoique presque aucun des modernes n'y ait fait attention.

Hérode qui n'avoit, pour régner sur les Juifs, d'autres droits que ceux d'une usurpation confirmée & soutenue par la puissance Romaine, avoit voulu s'assurer de leur fidélité par un nouveau serment dans lequel ils devoient s'engager à lui être soumis & à demeurer fidèles aux intérêts de l'Empire. Plus de six mille Pharisiens refusèrent de prêter le serment; ce refus étoit conforme aux principes de leur secte, comme nous le voyons par les Évangélistes. Ces Pharisiens furent condamnés à une amende que la femme de Phéroras paya pour eux.

Cette amende suppose nécessairement qu'on tenoit un rôle exact de ceux qui prêtoient le serment & de ceux qui le refusoient. Il est même encore nécessaire de supposer que le serment devant être fait par tous les chefs de famille en personne, on les obligea de se rassembler dans le chef-lieu de leur origine, & que ceux qui étoient dispersés dans les Provinces, eurent ordre de s'y rendre; ce qui n'auroit pas eu lieu dans un dénombrement dont l'objet auroit été d'établir un nouveau cens ou une nouvelle capitation; car ce dénombrement se seroit fait dans le lieu même où chaque particulier étoit établi, & où ses facultés étoient connues. On voit par
cette

cette observation que la prestation de serment rapportée par Josèphe, peut avoir rapport au rôle ou cadaastre que l'Évangéliste nomme *ἀπογραφὴ οὐθῆτι*, & qui a tant embarrassé nos commentateurs.

Au temps de la naissance de J. C, il ne pouvoit être question d'un dénombrement & d'un cens proprement dit, fait par un magistrat Romain dans la Judée, sur laquelle Hérode régnoit avec un pouvoir absolu, comme allié de l'Empire & non comme sujet. Les termes de *premier rôle* ou *premier dénombrement*, employés par l'Évangéliste, servent à le distinguer du second qui fut fait plusieurs années après, & depuis la déposition d'Archélaüs, lorsque ses biens furent confisqués, vendus à l'encan, son Royaume réduit en Province Romaine, & les Juifs assujétis au payement d'un tribut ou capitation. Ce second rôle étoit un véritable cadaastre où l'on marquoit non seulement le nombre de tous les habitans, mais encore la valeur de leurs biens & la somme qu'ils devoient payer.

P. Sulpitius Quirinius (a), personnage Consulaire, fut choisi par Auguste pour aller recevoir le serment de fidélité & d'attachement à l'Empire, qu'Hérode faisoit prêter à ses sujets. Cet emploi demandoit un homme revêtu d'un caractère respectable: S.^t Luc donne à ce Quirinius le titre de *præses* ou de gouverneur de Syrie, sans doute parce qu'il avoit été envoyé avec une commission extraordinaire, ce que les Romains nommoient *cum imperio*; car il est sûr, par les témoignages de Corn. Tacite & de Josèphe, que pendant l'année qui précéda celle de la mort d'Hérode & pendant les deux suivantes, Quintilius Varus étoit gouverneur ordinaire de Syrie, & le témoignage de ces deux Écrivains est confirmé par les époques marquées sur les médailles de Varus, comme le montre le cardinal Norris. P. Sulpitius Quirinius ne devint gouverneur ordinaire de Syrie que plusieurs années après; il étoit dans l'année 37 après la bataille d'Actium,

C. Tac. Hist. v.
Joseph. Antiq.
xvii.

Epoch. Syr.
Maced. lib. iii,
cap. 7.

Jos. xvii, 15.

(a) P. Sulpitius Quirinius avoit été Consul l'an 12 avant l'ère vulgaire.

fixième de l'ère vulgaire, & lors du second dénombrement après la réduction de la Judée en province Romaine. Je reviens à la suite du récit de Josèphe.

Les Pharisiens, qui comme nous le voyons par quelques autres faits, se mêloient de prophétiser, employèrent ce moyen pour témoigner leur reconnoissance à la femme de Pheroras, & ils répandirent une prédiction dans le peuple & à la Cour, sur-tout parmi les femmes, sur l'esprit desquelles ils avoient acquis une grande créance par leur affectation de zèle & d'attachement aux principes rigides de la loi de Moïse. Cette prophétie portoit que la couronne seroit ôtée à Hérode (b) & à ses enfans, pour être donnée à Phéroras & à sa femme, de qui il devoit naître un Roi qui auroit le pouvoir de faire les plus grands prodiges, & entre autres celui de rendre la virilité à l'eunuque *Bagoas*, en sorte qu'il pût se marier & avoir des enfans: ce Bagoas avoit un très-grand crédit à la Cour. Hérode instruit de cette menée, fit arrêter & mettre à mort les plus coupables des Pharisiens: l'eunuque Bagoas eut le même sort, ainsi qu'un jeune homme, surnommé Carus, que sa beauté avoit fait admettre dans la familiarité d'Hérode: plusieurs officiers du Palais, qu'on soupçonna d'avoir trempé dans le complot, furent aussi mis à mort.

Παιδικά.

La femme de Phéroras étoit la plus coupable: Hérode voulut obliger son frère à la répudier; mais il ne put y consentir, & prit le parti de se retirer dans sa Tétrarchie (c). Ce fut alors qu'Antipater, qui, malgré les défenses réitérées d'Hérode, avoit entretenu de grandes liaisons avec Phéroras & avec sa femme, craignit les effets du ressentiment de son père, dont la cruauté lui étoit connue; il trouva le moyen de se faire envoyer à Rome auprès d'Auguste. Pendant son absence, qui ne fut que de sept mois, Phéroras tomba malade & mourut avec de violens soupçons de poison;

(b) Τοῦ ἐγκατασταθισμένου πορνοῦ
ῥήσει Βασιλέως κατὰ χεῖρα γὰρ
ἐκείνου τὰ πάντα εἶναι.

(c) Josèphe dit qu'il y avoit un

commerce criminel entre cette femme & Antipater, & que la mère de ce Prince favorisoit leurs entrevûes.

Hérode, qui s'étoit rendu auprès de lui, voulut éclaircir ce soupçon, & sur quelques indices il fit arrêter sa belle-sœur; les esclaves de l'un & de l'autre furent appliqués à une question très-rude: la violence des tourmens les fit parler, on découvrit qu'il y avoit eu un complot pour empoisonner Hérode lui-même, que sa femme Malthacé entroit dans le complot, & qu'Antipater avoit envoyé de Rome le poison qui lui étoit destiné; on intercepta même des lettres de ce Prince avec de nouveau poison qu'il envoyoit, en cas que le premier n'eût pas été assez fort.

Les informations se firent avec un tel secret qu'Antipater, qui n'étoit pas aimé, ne fut instruit de rien: il n'apprit même la mort de Phéroras que dans le moment qu'il s'embarquoit pour revenir en Judée; il ignora toutes les suites de cette mort, & ne fut instruit de la répudiation de sa mère que dans la Cilicie, où il relâcha. Mais la cause ne lui en fut pas connue; il la regarda comme l'effet d'une brouillerie domestique que sa présence feroit cesser; son ignorance de tout ce qui se passoit continua jusqu'au moment de son entrée au Palais, où les ordres étoient donnés pour l'arrêter. Il fut conduit sur le champ devant son père, avec lequel étoit Quintilius Varus, gouverneur de Syrie au moins depuis l'année précédente, & qu'Hérode avoit prié d'assister au jugement de son fils; les preuves étoient si précises qu'Antipater ne leur put rien opposer. Il fut mis aux fers, & sur le champ Hérode dépêcha à Rome pour instruire Auguste du crime de son fils, & pour savoir quelle étoit sa volonté; pendant le voyage des députés on surprit des lettres d'Acme, Juive de naissance & affranchie de Livie, auprès de qui elle avoit beaucoup de crédit: Acme rendoit compte à Antipater des mesures qu'elle avoit prises pour rendre Salomé suspecte à Hérode, & elle lui envoyoit même le modèle d'une lettre qu'on devoit écrire au nom de Salomé contre les intérêts d'Hérode, & qui devoit lui être renvoyée par Auguste; de nouveaux députés partirent pour aller rendre compte à l'Empereur de cette nouvelle intrigue.

Tel étoit l'état de la famille & de la Cour d'Hérode lorsqu'il fut attaqué d'une maladie dangereuse accompagnée de douleurs aiguës, dont les atteintes aigrissent encore son humeur cruelle & sanguinaire.

Le bruit de sa mort s'étant répandu dans un des accès de son mal, les disciples de deux Pharisiens les plus accrédités de la secte, entreprirent d'abattre en plein jour un aigle d'or qu'il avoit fait placer sur la principale porte du temple: ils furent arrêtés avec leurs maîtres, qui ne voulurent pas les abandonner, & conduits à Jéricho, où le Roi s'étoit fait porter; l'instruction du procès fut courte, & ils furent brûlés vifs. La nuit qui suivit leur supplice fut celle de l'éclipse du 14 mars, & cette date doit servir à régler la chronologie des évènements précédens & de ceux qui suivirent.

La détention d'Antipater doit être par conséquent du commencement de mars ou de la fin de février: son voyage ayant duré sept mois, son départ doit être du mois d'août de l'année précédente; la prestation du nouveau serment devant Sulpitius Quirinius, le refus des Pharisiens & la prophétie qu'ils débitèrent doivent être du printemps de cette même année. Tout cela semble ne pouvoir s'ajuster avec l'opinion reçue aujourd'hui, qui fait naître J. C. le 25 décembre de cette même année; mais cette opinion quoiqu'ancienne dans l'occident, n'étoit pas encore reçue en orient au temps de S.^t Jean-Chrysostome, & plusieurs chronologistes ont pensé que la naissance de J. C. pouvoit se placer dans l'automne, ou même dans l'été, & que des raisons mystiques l'avoient fait retarder dans les calendriers jusqu'au jour du solstice d'hiver. Au reste ce point est un de ceux que nous ne sommes plus en état de décider aujourd'hui.

Cependant la maladie d'Hérode devenant toujours plus dangereuse, les Médecins lui ordonnèrent les bains chauds de *Callirhoé*, source voisine de Jéricho, sur les bords du lac Asphaltite; ses douleurs augmentèrent dès le premier bain, & il se fit reporter à Jéricho. Ce fut alors que, prévoyant la joie que sa mort causeroit à des sujets dont il étoit sûr d'être

détesté, il imagina un moyen digne de lui pour les mettre dans la nécessité de pleurer cette mort : il manda auprès de lui toutes les personnes distinguées de ses Etats. La Judée étant un pays de peu d'étendue, ses ordres furent bien-tôt exécutés ; alors il leur commanda de se rendre tous dans l'Hippodrome, & il les y fit retenir par ses gardes ; en même temps il donna un ordre secret à Salomé & à son mari, de les faire tous égorger dès qu'il seroit mort.

La joie que lui donnèrent les lettres qu'il reçut de Rome, par lesquelles Auguste le laissoit maître du sort de son fils, calma un peu ses douleurs ; mais elles le reprirent bien-tôt après avec tant de violence, qu'il voulut se tuer lui-même. Le tumulte que causa cet accident dans le Palais, fit croire qu'il étoit mort. Antipater crut devoir profiter de ce moment pour gagner ses geoliers : mais ils furent incorruptibles & allèrent sur le champ en instruire Hérode qui, devenant furieux à cette nouvelle, ordonna à un de ses gardes de poignarder Antipater dans sa prison ; ce qui fut exécuté sur le champ.

Hérode ne survéquit que cinq jours à son fils ; & dans cet intervalle, ayant changé son testament pour la quatrième ou cinquième fois, il laissa la Judée à son fils Archélaüs avec le titre de Roi, partagea le reste de ses Etats entre ses autres fils, & légua ce qu'il avoit de plus précieux dans ses trésors, à Auguste & à Livie.

Salomé & son mari cachèrent d'abord la mort d'Hérode pour avoir le temps de mettre en liberté ceux qui étoient retenus dans l'Hippodrome ; après quoi ayant assemblé les troupes qui étoient à Samarie, les parens du Roi & les plus considérables de la nation, on fit la lecture de son testament, & les troupes prêtèrent serment au nouveau roi Archélaüs.

On songea ensuite à la pompe des funérailles d'Hérode dont le corps fut porté dans le tombeau qu'il avoit fait construire près d'*Herodium*, palais ou château à deux cens stades ou vingt-cinq milles de Jéricho. Les troupes l'accompagnèrent dans le transport ; mais il paroît que le convoi

ou la pompe funèbre ne commença qu'à huit stades d'*Herodium*. Le corps vêtu de pourpre avec le diadème, la couronne sur la tête & le sceptre dans la main, étoit porté sur une litière enrichie de pierreries, ses fils & ses parens entouroient le corps; après eux marchoit la garde étrangère composée de Thraces, de Germains & de Gaulois; le reste de l'armée suivoit: les soldats armés & rangés comme pour un jour de bataille, étoient distribués en différens corps; cinq cens domestiques, portant des aromates, fermoient la marche.

Josèphe s'étant exprimé de la manière suivante au sujet de cette marche, *ἦσαν δὲ ἐπὶ Ἡεροδίου στάδια ὀκτώ*, *ibant Herodium versus stadia octo*, quelques Critiques ont supposé que, pour se rendre de Jéricho au château d'Herodium, on avoit mis vingt-cinq jours, & qu'on ne faisoit que huit stades ou un mille par jour; mais Josèphe ne dit point cela, il ne parle en cet endroit que du convoi en cérémonie qu'il ne faut pas confondre avec le transport dont la marche avoit dû se faire en deux jours au plus (e).

Archélaüs ayant observé les sept jours de deuil prescrits après les funérailles, donna un repas funèbre au peuple; après quoi il se montra à ses nouveaux sujets & reçut leurs félicitations: mais sur quelques demandes qui lui furent faites par les zélateurs & par ceux du parti des Pharisiens, il déclara qu'il n'exerceroit aucun acte de souveraineté avant que d'avoir obtenu de l'Empereur la confirmation du testament de son père.

Cette déclaration révolta ceux qui ne vouloient pas que le roi des Juifs reconnût une puissance étrangère & infidèle. La ville de Jérusalem étoit alors remplie, dit Josèphe, de gens venus de toute la Judée pour célébrer la fête de Pâques qui étoit prochaine: les discours des zélateurs échauffèrent les esprits, & les mécontents s'assurant sur leur nombre, osèrent

(e) Le détail du convoi montre que le corps d'Hérode n'étoit pas dans un cercueil, puisqu'il avoit la couronne en tête & le sceptre en main: le cadavre d'un homme mort depuis vingt-cinq ou vingt-six jours au moins, & mort d'une maladie putride, auroit-il pû être exposé ainsi?

insulter Archélaüs comme il montoit au Temple pour y sacrifier; il les fit charger par sa Garde qui en tua quelques-uns & dissipa le reste.

Du 14 mars, jour de l'éclipse, au 12 d'avril suivant, jour de la pleine lune du mois nisan régulier, il n'y a que trente jours qui ne sont pas certainement suffisans pour contenir toute la suite des faits rapportés par Josèphe. Cette difficulté a fait imaginer à quelques chronologistes de reculer la mort d'Hérode jusqu'au septième du mois *casleu* de cette année, c'est-à-dire jusqu'au 25 novembre, & cela sur la foi d'une tradition Rabbinique moderne qui suppose une fête célébrée ce jour-là en réjouissance de la mort d'Hérode le persécuteur des Savans & des Pharisiens: mais en adoptant cette tradition inconnue aux anciens Rabbins, il faudra reculer le voyage d'Archélaüs à Rome, jusqu'après la Pâque de l'année suivante, troisième avant l'ère vulgaire, & supposer que son départ a été postérieur au moins de cinq mois à la mort de son père; or cette supposition ne peut s'accorder avec le récit de Josèphe qui nous montre qu'Archélaüs avoit un grand empressement de se rendre auprès d'Auguste, pour prévenir les intrigues de ses frères qui se préparoient à lui disputer la Couronne.

*Lamy apparatus
chronologicus, p.
73.*

Il est beaucoup plus naturel de supposer l'intercalation d'un second nisan qui retarda la Pâque jusqu'au 10 de mai de cette année-là. Je suppose qu'on se rappelle ce que j'ai dit dans mon Mémoire sur l'inscription de Bérénice, au sujet de cette intercalation extraordinaire d'un second nisan, à laquelle on avoit recours pour des causes beaucoup moins importantes que celles qui eurent lieu cette année. La détention de toutes les personnes considérables, du nombre desquelles on ne peut douter que ne fussent les principaux du Sanhedrin, les préparatifs des funérailles d'Hérode, & ceux de l'installation du nouveau Roi avoient demandé un certain temps; ces choses n'avoient pû se remettre, & il y avoit lieu de craindre qu'elles ne fussent troublées par les mécontents qui étoient en grand nombre, & qui se seroient trouvés rassemblés de toutes les

Provinces pour la solennité, si elle n'avoit pas été retardée. Ce que j'ai à dire dans la suite de ce Mémoire touchant la durée du règne des fils d'Hérode, formera une nouvelle preuve de la nécessité d'admettre une intercalation extraordinaire dans l'année de la mort de ce Roi. Cette supposition est le seul moyen de concilier les époques marquées sur les monnoies de quelques-uns de ces Princes, avec la chronologie des historiens anciens. Je commence par un précis de ce que ces historiens nous apprennent, après quoi je passerai à l'examen des époques marquées sur les médailles.

Auguste confirma le testament d'Hérode, donna la Judée & le titre de Roi à l'aîné de ses fils Archélaüs, & partagea le reste de ses Etats entre ses deux autres fils: Antipas, qui prit depuis le nom d'Hérode, eut la *Galilée*, Philippe eut la *Batanée* & quelques cantons voisins; mais l'un & l'autre avec le simple titre de Tétrarques, & sans pouvoir porter le diadème.

*Dion, lib. LV,
coss. Emilio Le-
pid. L. Arrunt.*

*Joseph. Antiq.
xvii, 15. de
bello. lib. II, c.
11, de vitâ suâ,*

Archélaüs ayant été accusé à Rome par ses frères & par ses sujets la sixième année de l'ère vulgaire, Auguste le déposa, confisqua son royaume & ses biens, & le relégua à Vienne dans les Gaules. Ce fut alors que la Judée fut réduite en province, & assujétie à payer un tribut qui fut réglé dans le second cens ou dénombrement, auquel présidoit P. Sulpitius Quirinius, alors gouverneur de Syrie. Diverses circonstances du récit de Josèphe nous montrent que la déposition d'Archélaüs doit être, au plus tard, de l'été de cette année-là, & que la confection du cadastre fut terminée dans l'année suivante, & avant le 6 septembre. Quoique le même Josèphe ne donne dans son histoire que neuf ans effectifs de durée au règne d'Archélaüs, on voit cependant, par l'ouvrage où il nous donne l'histoire de sa vie, que dans les actes on avoit commencé à dater de la dixième année de ce même Prince.

Jos. Antiq. 15.

Le tétrarque Philippe mourut la vingtième année de l'empire de Tibère, qui étoit la trente-septième de son règne sur la *Batanée*; la vingtième année de Tibère commença le 19 d'août de l'an 33 de l'ère vulgaire. Ce Tétrarque n'ayant point

point laissé d'enfans, Tibère réunit ses États à l'Empire : mais ils en furent détachés quelques années après en faveur d'Agrippa, petit-fils du grand Hérode & de Mariamne.

Caius, surnommé Caligula, succéda le 16 mars de l'an 37 à Tibère, & dès les premiers jours de son règne il songea à délivrer Agrippa de la prison où il étoit retenu, pour lui avoir marqué trop d'attachement : en même temps il lui donna les États que Philippe avoit possédés & y joignit le titre de Roi avec la permission de porter le diadème.

Dans la seconde année de Caius, qui commença le 16 mars 38 de l'ère vulgaire, Agrippa obtint la permission d'aller dans ses États pour en régler le gouvernement ; Caius lui conseilla, dit Josèphe, de profiter des vents *étésiens*, & de prendre la voie d'Alexandrie : ces vents ne commencent à souffler que le 20 juillet, selon Pline, ou même le 10 août, selon Columelle, & Agrippa ne put arriver dans ses États que dans l'automne de cette même année 38. Hérodiad, sœur d'Agrippa & femme d'Hérode Antipas, vit avec chagrin son frère dans un rang supérieur à celui de son mari, qui n'étoit que Tétrarque, & qui ne pouvoit porter le diadème ; elle le força, malgré toute sa répugnance, d'entreprendre le voyage de Rome pour demander à l'Empereur un titre semblable à celui d'Agrippa : mais il ne put partir que le printemps suivant ou celui de l'année 39.

Plin. II. 47.

Colum. II, 2.

Agrippa instruit du projet d'Antipas, & ne pouvant l'accompagner parce que sa présence étoit encore nécessaire dans son nouveau Royaume, envoya un affranchi de confiance à Caius avec une lettre, où il accusoit Antipas d'entretenir des intelligences avec le roi des Parthes, d'avoir fait des amas d'armes suffisans pour armer soixante-dix mille hommes, & d'être entré dans la conspiration de Séjan contre Tibère ; le gouverneur de Syrie, ennemi du Tétrarque, envoya de son côté des lettres qui contenoient les mêmes faits.

Ces accusations avoient prévenu l'arrivée d'Antipas, en sorte que lorsqu'il se présenta devant l'Empereur, qui étoit alors à Baies, ce Prince violent & soupçonneux le fit

arrêter sans autre information, confisqua sa Tétrarchie & tous ses biens, & le relégua à Lyon, d'où il fut transféré peu après en Espagne où il mourut; la tétrarchie d'Antipas fut jointe au royaume d'Agrippa.

Dion nous apprend que Caius, dans l'année 39 qui étoit celle de son second Consulat, fit deux voyages en Campanie, & qu'il revint à Rome après le second pour la solennité du premier août; que de Rome il alla passer le commencement de l'automne dans les Gaules, où il étoit au premier janvier de l'année 40, & où il prit les ornemens de son troisième Consulat: il ne revint en Italie que dans l'été, & fit son entrée à Rome le 31 août, qui étoit le jour de sa naissance; il y passa le mois de septembre entier, & n'alla dans la Campanie qu'au mois d'octobre. La suite de ces dates montre que l'audience d'Antipas à Baies, sa déposition & sa rélegation sont nécessairement antérieures au premier août de l'an 39.

Suet. Caius 17.

*Sueton. 49.
Grut. p. 134.*

*Phil. de legat.
ad Caium.*

Agrippa étoit en Italie dès le printemps de l'an 40, mais dans une situation assez embarrassante, parce que c'étoit dans ce temps-là même que l'Empereur avoit envoyé l'ordre de placer sa statue dans le temple de Jérusalem; car cet ordre étoit arrivé, à ce que Philon nous apprend, un peu avant la moisson, & par conséquent vers la fin du printemps. Agrippa, qui étoit zélé pour la religion de ses pères, osa faire des représentations à Caius, elles furent très-mal reçues, & l'Empereur lui répondit avec un tel emportement, qu'Agrippa, qui connoissoit de quoi il étoit capable, tomba évanoui de frayeur; on le reporta chez lui, & il écrivit à l'Empereur une lettre très-belle qu'on nous a conservée, dans laquelle il fait l'énumération des graces qu'il tient de lui, & met en ce rang la tétrarchie d'Antipas, ce qui montre qu'elle lui avoit été donnée dès la fin de l'année 39.

La mort de Caius, assassiné le 24 janvier de l'année suivante 41, délivra la nation Juive en général, & Agrippa en particulier, du sort fâcheux qui les menaçoit. Claude, qui succéda à Caius, révoqua les ordres qu'il avoit donnés,

confirma tout ce qu'il avoit fait en faveur d'Agrippa; & comme il lui avoit des obligations personnelles, il ajouta de nouvelles provinces aux États qu'il possédoit.

Josèphe dit qu'Agrippa mourut après un règne de sept ans, dont il divise la durée en différentes portions: il avoit régné, dit-il, pendant trois ans complets sous l'empire de Claude sur tous les états du grand Hérode, sous celui de Caius, pendant quatre ans sur la tétrarquie de Philippe, & durant une année sur celle d'Antipas. Caius ayant été tué le 24 janvier 41, ce règne d'une année entière sur la tétrarquie d'Antipas devoit avoir commencé, au plus tard, dans le mois de janvier de l'année 40, ce qui confirme la date de la déposition de ce Tétrarque, fixée plus haut à l'été de l'an 39.

Josèphe ne nous apprend point quelle fut la durée du règne d'Antipas; mais les époques marquées sur ses médailles suppléent à son silence. Je ne m'arrêterai point à celles qui portent la date des années 33 & 34, non plus qu'à celle du tétrarque Philippe, sur laquelle on voit l'année 33 marquée au revers de la tête d'Auguste. M. l'abbé de Fontenu a fait voir que cette année devoit être celle de quelque ère particulière, & ne pouvoit se rapporter au règne de ce Prince, qui mourut la vingtième année de Tibère, après un règne de trente-sept ans, dont la dix-septième répondit à celle de la mort d'Auguste.

Les époques des médailles d'Antipas qui peuvent avoir quelque application à la question présente, sont celles où l'on voit les époques 43 & 44, & dont il faut commencer par prouver l'existence. La médaille de l'an 43 porte d'un côté le nom du tétrarque Hérode, avec une branche de palmier cantonnée des lettres L. M. T. *anno 43*. On lit au revers dans une couronne d'olivier ou de laurier, ΓΑΙΩ. ΚΑΙΛΑ. ΓΕΡΜ. ΕΒ. *Caio Cesare, Germanico Augusto*.

Cette médaille publiée d'abord en 1689 par M. Rigord, fut le sujet d'une Dissertation très-savante du cardinal Norris, publiée en 1691, dans laquelle il montra que l'époque de la quarante-troisième année d'Hérode Antipas, s'accordoit

avec la chronologie de Josèphe & de Dion, & qu'elle confirmoit l'opinion de Decker & de Képler sur la date de la naissance de J. C, & de la mort d'Hérode quatre ans avant l'ère vulgaire.

*Supplém. Scien-
ces des Médailles
vol. 11, p. 58.*

La médaille étant passée depuis dans le cabinet de M. l'abbé de Rothelin, elle fut examinée avec plus de soin, & reconnue pour être seulement moulée sur l'antique, en sorte qu'on ne doit plus la regarder que comme la copie figurée d'une ancienne médaille qui n'a pas été encore retrouvée : cependant il ne faut pas conclurre de-là qu'elle ne mérite aucune considération, comme a fait le baron de la Bastie, & encore moins que le système qui met la naissance de J. C, dans la cinquième année avant l'ère vulgaire, porte par cette raison sur un fondement incertain ; car ce système proposé vers l'an 1600 par le J. Decker, avoit été embrassé & défendu par les plus habiles chronologistes long-temps avant qu'il fût question de la médaille du tétrarque Hérode, par Képler, par le P. Pétau, par le président Bouhier, par le P. Pagi, par le cardinal Norris, &c. Au reste cette époque de l'an 43 n'est pas celle qui forme les plus grandes difficultés, & d'ailleurs elles sont pleinement résolues par le cardinal Norris.

*Mém. de l'Acad.
vol. 11, p.
334.*

L'époque de l'an 44 est plus embarrassante. M. Vaillant publia en 1702 la médaille où elle se trouve, en même temps que celle de l'époque 43 ; mais dans la Dissertation que nous avons de lui sur ces deux médailles, il ne propose pas même la difficulté loin d'entreprendre de la résoudre ; il ne marque pas où est la médaille, s'il l'a vûe en original, & si, à l'époque près, elle est semblable à celle de l'an 43, c'est-à-dire, avec un revers qui porte aussi le nom de l'empereur Caligula.

Le hasard m'a fait découvrir la preuve de l'existence d'une autre médaille qui portoit la même époque 44, avec le nom du tétrarque Hérode. C'est dans un journal manuscrit du voyage de M. de Nointel en Palestine dans l'année 1674, journal écrit pendant le voyage & de la main de M. Galand.

Voici ce qu'on y lit à la page 151 & au 27 mars 1674 :
 « Lorsque nous étions campés auprès des ruines de Jéricho,
 M. l'Ambassadeur me mit plusieurs médailles de bronze entre
 les mains : il y en avoit trois hébraïques mal conservées &
 une autre d'Hérode qui avoit d'un côté un palmier cantonné
 de ces deux caractères M Δ, avec cette inscription à l'entour,
 ΗΡΩΔΟΥ ΤΕΤΡΑΡΧΟΥ ; il n'y avoit de l'autre côté qu'une
 couronne de laurier avec quelque chose dans le milieu que
 je ne pus distinguer ».

Ce que M. Galand ne put distinguer dans le milieu de
 la couronne, étoit peut-être l'inscription qui se lit sur la
 médaille de M. Rigord ; mais les lettres de l'époque M Δ,
 sont très-nettement figurées dans son manuscrit & absolument
 séparées l'une de l'autre.

A ces deux premières médailles on en doit joindre une
 troisième qui est au cabinet du Roi, & qui m'a été com-
 muniquée en original par M. de Boze. Sur cette médaille
 on voit d'un côté avec l'inscription ΗΡΩΔΟΥ ΤΕΤΡΑΡΧΟΥ,
 les lettres M Δ ; mais jointes ensemble, de sorte qu'on pourroit
 les prendre pour Λ Δ, pour 34 & non pour 44 : & c'est
 ainsi en effet qu'elles ont été prises par M. Spanheim & par
 M. Toinard qui en avoit envoyé une copie au cardinal
 Norris. Le P. Hardouin a pris les deux lettres pour l'époque
 44 ; mais il s'est trompé sur l'inscription qui est au revers
 dans une couronne de laurier, & dont les caractères sont
 un peu frustes, M. Toinard y avoit lu le mot ΤΙΒΕΡΙΑC ;
 & c'est en effet celui qu'on y découvre avec un peu d'at-
 tention.

S'il faut expliquer le monogramme par les lettres M Δ,
 l'époque sera de l'an 44 ; s'il faut y lire Λ Δ, ou 34, elle
 n'aura aucune application à la question que je traite : mais
 dans l'une & dans l'autre explication, il faudra toujours rap-
 porter l'époque aux années du règne d'Hérode Antipas &
 non à celles de l'ère de Tibériade ; la preuve en est simple :
 entre les médailles de cette ville qui portent des époques
 jointes au nom des Empereurs, on en trouve deux, l'une de

ΛΔ

*Spanh. de usu
 numismat. vol.
 II, pag. 327.*

*Norris Ep. ad
 P. Pagi. p. 66.*

*Vaillant numism.
 grec. Imperat.*

Trajan (f) & l'autre d'Hadrien, qui peuvent en déterminer l'ère primordiale, du moins assez pour prouver la proposition que j'ai avancée. Sur celle de Trajan, qui est des premières années de son Empire, puisqu'il n'y porte pas le nom de *Dacicus*, on voit la date 81, A II; sur celle d'Hadrien on voit la date 101, A P: supposant l'époque 81, ou de la première année de Trajan, & de l'an 97 de J. C, car on ne peut la porter plus haut, l'ère de Tibériade sera de l'an 17 de l'ère vulgaire, & l'époque 34 ou 44 de la médaille d'Hérode Antipas, répondroit aux années 50 ou 60 de la même ère vulgaire, c'est-à-dire à la douzième ou même à la vingt-deuxième année après la déposition de ce Tétrarque arrivée dans l'été de l'an 39.

Il est vrai que si la médaille du cabinet du Roi étoit seule, comme absolument parlant la date en peut être équivoque, on pourroit nier que la quarante-quatrième année d'Antipas eût été marquée sur ses monnoies; mais les deux médailles vûes par M. Vaillant & par M. Galand, ne permettent pas de révoquer ce fait en doute.

Il me reste à montrer comment on a pû marquer la quarante-quatrième année du règne de ce Prince sur les monnoies: voici en quoi consiste la difficulté que j'ai à résoudre. Le règne d'Antipas n'ayant commencé qu'après la mort du grand Hérode arrivée dans la quatrième année avant l'ère vulgaire, & au plus tôt vers le milieu d'avril, & ce même règne ayant fini à la déposition de ce Prince qui est au plus tard du mois de juillet de l'an 39; si on joint trois ans & neuf mois d'une part, à trente-huit ans & sept mois de l'autre, on aura seulement quarante-deux ans & quatre mois effectifs, ou quarante-trois ans commencés. Comment la médaille a-t-elle pû marquer l'année 44 du règne?

Pour résoudre cette difficulté, il faut joindre à la supposition

(f) L'empire de Trajan commença le 18 septembre 97 de J. C, & celui d'Hadrien le 11 d'août 117, l'intervalle est de dix-neuf ans onze

mois environ: de l'an 81 à l'an 101, compris les extrêmes, il y a seulement vingt-un ans.

faite plus haut de l'intercalation extraordinaire d'un second nisan, l'usage particulier aux Juifs dans la manière de dater les années du règne de leurs Rois, soit sur les monumens, soit dans les actes : voici quel étoit cet usage ; je rapporte les termes mêmes du Thalmud suivant la traduction de Buxtorff.

Buxtorf. Synag.
Judaic. 6. 17.

Prima dies mensis nisan est novus annus Regum ; annus ille est à quo numerare & supputare incipiebant annos regni Regum suorum in contractibus, chirographis & publicis omnibus instrumentis & diplomatibus qui ad annos & menses Regis regnantis componebantur, aded ut quamvis uno tantum mense, unâ hebdomade vel uno die ante nisan in Regem electus & confirmatus fuerit, dies ille, hebdomas vel mensis pro integro anno reputati fuerint ; & secundum regni sui annum nisan ille demud inchoaverit. Ainsi on comptoit pour une année entière le temps écoulé depuis l'inauguration du nouveau Roi jusqu'au premier du mois nisan suivant, ce temps ne fût-il que d'un mois, d'une semaine ou même d'un jour, & on commençoit à dater la seconde année du premier jour de ce nisan.

La souveraineté d'Archélaüs, de Philippe & d'Antipas étant fondée sur le droit successif, & réglée par le testament de leur père Hérode, les Juifs la devoient faire commencer à sa mort. L'approbation & la confirmation de ce testament par Auguste, n'ajoutoient dans leurs principes aucun nouveau droit, parce qu'ils regardoient la domination Romaine comme une pure usurpation. Or, suivant le récit de Josèphe, la mort d'Hérode, l'ouverture de son testament, & la prestation du serment, précédèrent la célébration de la Pâque & le mois nisan ; donc leur règne ayant commencé sur la fin de l'année Juive, le mois nisan ou paschal de cette année fut compté pour le premier de la seconde année du règne de ses fils ; & par une suite nécessaire, le mois nisan de l'an 39 de l'ère Chrétienne, fut compté pour le premier de la quarante-quatrième année de ce règne, quoiqu'il n'eût duré que quarante-deux ans & quelques mois. En faisant attention à cette règle des Thalmudistes suivie dans les actes & sur les monumens, l'époque de la quarante-quatrième année du règne

d'Antipas, ne fera plus aucun embarras; mais en même temps cette époque démontrera la vérité de l'opinion suivie par les plus habiles chronologistes sur la date de la naissance de J. C, & sur celle de la mort d'Hérode dans la quatrième année avant l'ère vulgaire. D'un autre côté elle nous mettra dans la nécessité de supposer que cette même année la célébration de la Pâque fut retardée d'un mois entier, & portée du 12 avril au 10 mai suivant. L'usage de ce retardement, soit par le défaut de maturité des grains, soit même par d'autres considérations moins importantes, est une chose prouvée par les ordonnances mêmes que le Sanhedrin publioit dans ces occasions, & qui sont rapportées dans l'une & dans l'autre gemare, & il subsistoit même encore au quatorzième siècle parmi les Caraïtes de la Palestine, comme je l'ai montré en parlant de l'inscription de Bérénice.

Les Egyptiens ont suivi sur les médailles des empereurs Romains la méthode que les Juifs employoient dans les actes & sur les monumens; c'est une remarque faite d'abord par M. Oudinet & par le baron de la Bastie, & confirmée par M. l'abbé Belley, qui en a donné de nouvelles preuves, & qui se croit en état de montrer que cet usage a encore eu lieu chez d'autres nations. Il ne me paroît pas que le détail de la chronologie des Ptolémées nous soit assez connu pour qu'il soit possible de déterminer la méthode employée par leurs monétaires en marquant les années des règnes; mais il est visible que les chronologistes & les astronomes se proposoient, dans leurs listes & dans leurs canons chronologiques, de marquer la durée historique & véritable des règnes, quoique, par une méthode particulière dont j'ai parlé dans un autre Mémoire. Les écrivains de l'histoire des anciens Rois, ou de ceux qui avoient précédé la conquête par les Perses, paroissent avoir eu la même attention; & c'est sans doute par cette raison que dans les fragmens & dans les extraits qui nous restent de l'ouvrage de Manéthon, nous voyons qu'on y marque souvent les fractions de mois & de jours au-delà des années révolues ou complètes.

*Mém. sur le
canon astron. de
Ptolémée, encore
manuscrit.*

M. des

M. des Vignoles a voulu appliquer la règle des Thaumudistes à la durée des règnes de Juda & d'Israël, marqués dans les livres des Rois & des Paralipomènes, & par-là il retranche un an de la durée de chacun de ces règnes, ce qu'il croyoit convenable à son système; mais pour cela il faut supposer que dans des abrégés historiques, tels que sont les livres des Rois & ceux des Paralipomènes, on ait employé sans en avertir une méthode propre à induire en erreur sur la durée des temps, puisqu'elle auroit compté deux fois la même année dans tous les règnes, lorsque ces règnes n'auroient pas commencé précisément au premier jour de nisan. Josèphe, qui écrivoit pour les Grecs & pour les Romains, auxquels cet usage étoit inconnu, auroit-il manqué d'en avertir ses lecteurs, & de leur marquer de combien la durée effective des règnes étoit plus courte que celle qui résultoit de la durée exprimée?

Il est sans doute plus raisonnable de s'en tenir à l'opinion commune, & de supposer, avec les plus habiles chronologistes, que si d'une part on a négligé, en exprimant la durée des règnes, de marquer les fractions qui excédoient les années complètes, de l'autre on a compté aussi quelquefois pour des années entières celles où il manquoit seulement quelques mois ou quelques jours; en sorte qu'au moyen de cette compensation, la durée réelle d'une certaine suite de règnes étoit à peu près la même que celle qui résulte des années exprimées. Il est rare que l'ancienne chronologie soit susceptible d'une plus grande précision.

Il résulte de ce Mémoire, 1.^o que la mort d'Hérode est arrivée dans le cours de la quatrième année avant l'ère vulgaire, & que la naissance de J. C, est de l'année précédente ou de la cinquième.

2.^o Que la mort d'Hérode ne peut se retarder jusqu'au 25 novembre de cette quatrième année, parce qu'alors on n'auroit pû compter dans les actes la quarante-quatrième année de règne du tétrarque Antipas, il auroit été déposé dans le commencement de la quarante-troisième.

3.^o Que sur les monnoies des Juifs on datoit les années du règne selon la méthode employée dans les actes.

4.^o Enfin que l'année 44 dut être une année intercalaire, & dans laquelle on célébra irrégulièrement la Pâque à la seconde lune après l'équinoxe du printemps. C'est un exemple qui peut servir de preuve à ce que j'ai dit au sujet de l'année des Juifs dans mon Mémoire sur l'inscription de Bérénice.



T R A I T E'

DE LA

*NATURE DU GOUVERNEMENT ROMAIN,
SOUS LES EMPEREURS,
DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A DIOCLETIEN.*

Par M. l'Abbé DE LA BLÉTERIE.

LA forme de gouvernement qu'Auguste introduisit chez les Romains, subsista, quant à l'essentiel, près de trois cents ans, jusqu'à Dioclétien qui changea la constitution de l'Etat. J'ai dessein d'écrire l'histoire de ce Prince que l'on peut regarder comme le fondateur d'un nouvel Empire. Mais je ne pourrois exposer d'une manière nette & précise le plan de Dioclétien, si je ne donnois l'idée du gouvernement substitué par Auguste, ou, pour mieux dire, par Tibère, au gouvernement Républicain. Je dis par Tibère, puisque celui-ci mit la dernière main à l'ouvrage qu'Auguste avoit commencé. Auguste n'accepta jamais le pouvoir impérial que pour un temps limité, tantôt pour dix ans, tantôt pour cinq; & Tibère, en ne l'acceptant que comme malgré lui & jusqu'au moment où l'on voudroit bien l'en décharger, trouva le moyen d'en faire une magistrature à vie. Sous Auguste, le droit d'élire les Magistrats appartenoit encore au peuple; mais Tibère, en transférant les comices au Sénat, dépouilla le peuple de son droit, & par-là toute la puissance publique se trouva concentrée dans la personne de l'Empereur & dans le Sénat. Je détaillerai donc le gouvernement Romain, tel qu'il fut depuis la première année de Tibère, quatorzième de l'ère Chrétienne, jusqu'à la huitième de Dioclétien, 292 de J. C. Ce détail en développera la nature, les avantages, les inconvénients. J'aurai grand soin de marquer les divers changemens intermédiaires plus ou moins considérables, sur-tout ceux qui,

sans détruire le premier plan, ne laissoient pas de préparer ou même d'annoncer le second. Tout ce qu'on peut dire sur cette matière se rapporte à deux chefs principaux, savoir, les droits de l'Empereur & les droits de la Nation. Je traiterai d'abord ce qui concerne la prérogative impériale; ce premier chef m'engagera nécessairement à des recherches qui feront le sujet de plusieurs Dissertations.

L'Empereur étoit, à proprement parler, un sénateur Patricien, généralissime des armées, & revêtu de plusieurs autres emplois, magistratures & dignités dont l'assemblage lui donnoit de fait une puissance infinie, quoique de droit elle fût subordonnée à toutes les loix, excepté celles dont la nation l'avoit dispensé. Il paroît que tous les Empereurs qui régnerent pendant les trois premiers siècles jusqu'à Dioclétien inclusivement, furent choisis dans l'ordre des Sénateurs, si ce n'est Elagabale & Maximin (a). D'ailleurs quiconque parvenoit à l'Empire, recevoit aussi la qualité de Prince du Sénat. Auguste étoit né Plébéien; mais outre que César avoit mis au rang des familles Patriciennes la famille *Oclavia*, le jeune Octave étoit entré par adoption dans l'illustre maison des Jules. Du moins jusqu'à Vespasien on n'élut que des Patriciens pour remplir la place d'Auguste. Les Plébéiens sembloient donc exclus de cette éminente dignité; mais on trouva moyen d'éluder la loi, ou, pour mieux dire, l'usage.

*Suet. v. Aug.
p. 2.*

(a) Je me suis trompé dans les remarques sur les Césars de Julien, en disant, avec M. de Tillemont, que Maximin étoit Sénateur. Capitolin (*vitâ Maximini*) dit positivement le contraire. *Occiso Alexandro Maximinus primum à corpore militari & nondum Senator, sine decreto Senatûs, Augustus ab exercitu appellatus est, filio sibimet in participatum dato.* J'ai entendu, comme avoit fait M. de Tillemont, l'endroit d'une lettre d'Alexandre, où ce Prince dit qu'il a donné le laticlave à Maximin, *Maximinus, patres conscripti, tribu-*

nus cui ego latum clavum addidi, ad me confugit, &c. je n'ai pas fait attention, qu'à la vérité tout Sénateur portoit le laticlave, mais que quelques-uns le portoient sans être membre du Sénat (voyez les notes sur Suétone. *Vit. Aug. n. 38, & v. Domit. n. 10* de l'édition de Burman). Le laticlave n'étoit souvent qu'une destination à la place de Sénateur: observez que l'auteur de la vie de Maximin, dit que Maximin n'étoit pas encore Sénateur; *nondum Senator*, ce qui semble insinuer qu'il étoit prêt de le devenir.

Si le Sujet élu n'étoit pas déjà Patricien, il le devenoit par arrêt du Sénat. On en usa de la sorte à l'égard de Didius Julianus (b) & de Macrin (c). Ainsi, malgré le silence des historiens, nous n'avons aucun lieu de douter que l'on ne fît la même cérémonie pour ceux qui se trouvoient dans le même cas : peut-être que cette formalité fut inventée en faveur de Vespasien dont tous les prédécesseurs avoient été Patriciens avant leur élection (d), ou du moins avoient voulu passer pour tels ; je dis peut-être, & je n'oserois rien assurer. En effet, quoique Vespasien fût d'une naissance très-obscur, son mérite, ses exploits, & plus encore, la protection de Narcisse (e) pouvoient avoir engagé Claude à le mettre au nombre des Patriciens.

Pour fixer les justes bornes de la prérogative impériale, je ne puis mieux faire que d'examiner successivement les divers titres que l'on donnoit aux Empereurs, & les droits que l'on y avoit attachés.

(b) *Factoque Senatus-consulto Imperator est appellatus, & tribunariam potestatem, jus proconsulare, in Patricias familias relatus emeruit.* Spartian. v. Didii Juliani.

(c) *Mortem Antonini Senatus grater acceptit, & Opilium Macrinum in Patricios allegit novum hominem, &c.* Jul. Capitol. v. Macrini.

(d) Je n'ai que faire de prouver que ceux qui régnerent jusqu'à Othon furent tous Patriciens. Le père d'Othon fut fait Patricien par Claude (Suet. Otho. n. 1.) ; quant à Vitellius, on parloit fort diversement de sa famille ; mais comme il est certain que quelques-uns le faisoient descendre de Faune, roi des Aborigènes, & de la déesse Vitellia, &

souvenoient que sa maison étoit Patricienne, nous ne devons pas douter que Vitellius ne suivît celle des deux traditions qui flattoit son amour propre (Sueton. Vitell. n. 1.).

(e) Claude fit grand nombre de Patriciens, & nous trouvons dans Suétone que Vespasien étoit protégé par Narcisse (Sueton. Vesp. n. 4) : cependant si Claude l'eût élevé au rang de Patricien, je crois que Suétone le diroit ; il dit au contraire que Néron le fit gouverneur de Syrie, parce qu'il le regardoit comme un homme à qui la bassesse de sa naissance ne permettoit pas d'aspirer à l'Empire : *ipse potissimum delectus est, ut & industria expertus, nec metuendus ullo modo ob humilitatem generis & nominis.*

P R E M I E R M É M O I R E .

Sur le titre d'Imperator qu'on donnoit aux Empereurs Romains.

A LA tête de leurs autres titres, & même de leurs noms, les Empereurs plaçoient le titre d'*Imperator* qui signifie proprement Général d'armée, déclarant ainsi que leur destination proprement dite, leur principale fonction, l'essence & la base de tout leur pouvoir, étoit le commandement des armées Romaines. En qualité de Généraux ils avoient des Gardes, ils portoient l'écarlate & la pourpre : distinctions que l'ignorance des usages anciens fait regarder comme les marques d'une autorité royale, quoique de tout temps elles eussent été les appanages du Généralat ; mais autrefois les Généraux ne pouvoient être dans Rome où leur présence auroit donné de l'ombrage & de l'inquiétude. Dès qu'un Citoyen nommé pour commander une armée, avoit offert dans le Capitole un sacrifice solennel, & pris ensuite l'investiture & les marques de sa dignité, il devoit incontinent sortir de la ville, & ses pouvoirs expiroient lorsqu'il y rentrait. Seulement lorsque le Sénat accordoit à quelques Généraux l'honneur du triomphe, le jour qu'ils faisoient leur entrée, ils continuoient d'avoir autorité sur leurs soldats ; encore falloit-il que le peuple, par une loi spéciale, prorogéât leurs pouvoirs pour ce jour-là.

Mais par un privilège nouveau les Empereurs conservoient dans Rome leur autorité sur les armées. Ils étoient dispensés de la comédie qu'avoit jouée Pompée, lorsque ne voulant point s'écarter de Rome, il résidoit dans les faubourgs, & de-là commandoit les armées d'Espagne qu'il n'auroit pû commander légitimement s'il eût été dans la ville. Du sein de la Capitale les Empereurs envoyoient leurs ordres à leurs Lieutenans. Mais si dans Rome ils étoient toujours Généraux, ils ne prétendoient pas, au moins dans les commencemens, que le pouvoir qu'ils avoient en cette qualité, pouvoir

que j'appellerai quelquefois *militaire* pour abrégé, s'étendit sur Rome même & sur les Citoyens qui n'étoient point actuellement dans le service. Tibère, instruit des loix, quoiqu'il ne fût pas toujours fidèle à les observer, parloit juste lorsqu'il disoit (f) : *je suis maître de mes esclaves, Empereur des soldats & Prince*, c'est-à-dire le premier, *des Citoyens*. Conformément à ce principe, il ne souffroit que personne, excepté les Militaires, le traitât d'*Imperator* (g). De la lecture de Tacite & des autres auteurs, il résulte que du moins à Rome, en parlant des Empereurs, on se servoit le plus souvent des mots de *Princeps* ou de *César*, & qu'en leur adressant la parole, on employoit rarement celui d'*Empereur*. J'observe que Pline l'ancien, lorsqu'il parle des Empereurs qui ont régné jusqu'à Vespasien, ne se sert presque jamais du terme d'*Imperator*; mais il donne toujours ce titre à Vespasien & à Titus. C'est que Pline, Amiral de la flotte de Misène, reconnoît les deux Vespasiens pour ses Généraux. Par une semblable raison, Pline le jeune, lorsqu'il écrit à Trajan, emploie toujours le nom d'*Imperator* dans l'adresse de ses lettres. Pline le jeune, lieutenant de ce Prince dans la Bithynie & dans le Pont, commandoit au nom de Trajan les troupes de la Province, & devoit nécessairement lui donner le nom de Général.

Ni les médailles frappées à Rome, ni pas une inscription ne donnent à Tibère le prénom d'Empereur (h). Suétone nous apprend qu'il ne voulut jamais le recevoir (i). C'étoit apparemment une suite du refus simulé qu'il avoit fait d'accepter l'Empire; & ce Prince artificieux, plus jaloux de la domination que des titres, sembloit vouloir que l'on crût qu'il y avoit dans l'Etat d'autres Généraux que lui. En effet

(f) Καὶ πολλὰ μὲν γὰρ ἔλεγεν ὅτι δεσπότης μὲν τῶν δούλων, ἀνικράτωρ δὲ τῶν στρατιῶτων, τῶν δὲ διὰ λοιπῶν περικριτός ἐμι. Dio. lib. LVII.

(g) ὅτι ἀνικράτωρ πλὴν τοῖς στρατιώταις καλεῖν ἐφίει. Dio. lib. LVII.

(h) On le lui donne dans quel-

ques Médailles frappées par des colonies ou des municipes. Voy. Spanheim de præstantiâ & usu numismatum, tom. II, pag. 403.

(i) Prænomen Imperatoris recusavit. Suet. Tib. 26.

il se plaignoit de ce que les Consulaires qui se trouvoient à la tête des armées, n'écrivoient point au Sénat pour donner avis de leurs exploits selon l'ancienne coutume. Quelques-uns lui ayant demandé la permission d'accorder certaines récompenses, il parut s'en formaliser, & leur répondit qu'ils avoient droit de disposer de tout (k).

Quoique le prénom d'Empereur se lise sur quelques médailles de Claude, il ne le prenoit jamais lui-même (l). Je m'imagine que cette modestie étoit l'effet de la peur. Claude ne pouvoit oublier la tentative que le Sénat avoit faite après la mort de Caligula pour rétablir le gouvernement Républicain, ni se dissimuler combien son élection avoit été peu régulière. L'exemple de Tibère & de Claude ne fut point suivi : les meilleurs Princes ne se firent aucune difficulté, soit dans les Provinces, soit dans Rome même, de mettre avant leurs noms & leurs autres titres, celui d'Empereur qui, placé de la sorte, signifioit Généralissime, ou plutôt seul & unique général des troupes Romaines.

Je remarque néanmoins que pendant deux siècles & demi les Empereurs ne portèrent point dans Rome l'habit de Général. On le nommoit *paludamentum* : les uns en font une cotte d'armes ; les autres une sorte de manteau qui couvroit l'épaule gauche & s'attachoit sur la droite avec une agraffe d'or. Peut-être est-il possible de tout concilier en disant que le *Paludamentum* comprenoit & la cotte d'armes & cette espèce de manteau. Quoi qu'il en soit, le *paludamentum* étoit écarlate & pourpre (m) ; mais il paroît que l'écarlate y dominoit.

(k) *Corripuit Consulares exercitibus prapósitos, quod non de rebus gestis Senatui scriberent ; quodque de tribuendis quibusdam militaribus donis ad se referrent, quasi non omnium tribuendorum ipsi jus haberent.* (Suet. Tib. 32) Suétone a sans doute en vû le fait que Tacite rapporte (Ann. 111, 21), *Rufus Helvius gregarius miles servati civis decus retulit, donatusque est ab Apronio torquibus & hastâ. Cæsar*

addidit civicam coronam, quod non eam quoque Apronius jure proconsulis tribuisset, questus magis quam offensus.

(l) *In semet augendo parvus atque civilis, prænominis Imperatoris abstinuit.* Suet. Claud. n. 12.

(m) *Pallium fuit Imperatorium cocco, purpurâ, & auro distinctum.* Isidor. *Coccum Imperatoriis dicatum paludamentis.* Plin.

Vitellius étant prêt d'entrer à Rome avec cet habillement, ses amis ne manquèrent pas de lui représenter que ce seroit traiter la capitale de l'Empire comme une ville prise d'assaut. Sur leur remontrance il quitta le *paludamentum* pour prendre la robe Consulaire. *Ipse Vitellius à ponte Milvio, insigni equo, paludatus accinctusque, Senatum & populum ante se agens, quominus ut captam urbem ingrederetur, amicorum consilio deteritus, sumptâ pretextâ & composito agmine incessit.* Plus de six vingts ans après le même cérémonial fut observé dans la magnifique entrée de Sévère qui se trouve décrite dans l'abrégé de Dion. Ce Prince étant venu jusqu'à la porte de la ville en habit de guerre, descendit de cheval, prit la toge & fit à pied le reste du chemin.

Tacit. hist. II
89.

Xiphilin. Sever.

La lettre de Commode à Clodius Albinus, rapportée par Capitolin (*n*), prouve que non seulement les Empereurs, mais encore les Césars avoient, dès le temps d'Hadrien, quelque vêtement d'écarlate & de pourpre qui leur étoit particulier; mais cette lettre ne nous apprend point qu'ils s'en servissent dans Rome. Ils y portoient toujours (*o*) une toge qui ne différoit que par la couleur, tout au plus, de celle des autres Sénateurs. Pour l'habit de guerre, je pense que Gallien est

(*n*) Dans cette lettre écrite à Clodius Albinus, pour lui permettre de prendre le titre de César, s'il en est besoin, *si necessitas fuerit*, c'est-à-dire, comme l'explique M. de Tillemont, en cas que Commode même étant pressé par les révoltes qu'on craignoit, Albin crût devoir prendre le titre de César pour le mieux défendre, on fait parler Commode en ces termes: *Sane ut tibi insigne aliquod imperialis majestatis accedat, habebis utendi coccinei pallii facultatem me præsentem, & ad me, & cum mecum fueris, habiturus & purpuram, sed sine auro; quia ita & proavus meus Verus, qui puer vitâ functus est, ab Hadriano qui eum adoptavit, accepit.*

Capitol. Albini vitâ. On remarque dans cette lettre diverses preuves de supposition, dont le détail seroit ici déplacé (*Voyez la cinquième note de M. de Tillemont sur l'empereur Commode*); mais quoique supposée, elle est ancienne, & suffit, ce me semble, pour attester quel étoit l'usage sous Hadrien.

(*o*) Quand je dis que les Empereurs portoient toujours la toge dans Rome, on sent bien qu'il faut excepter certaines occasions; par exemple, lorsqu'ils triomphoient, lorsqu'ils exerçoient les fonctions du sacerdoce, lorsqu'ils étoient Consuls, ils prenoient les habits destinés à ces sortes de cérémonies ou de fonctions.

Trebell. Pollio,
v. Gallieni.

le premier qui l'ait porté dans la ville. *Cum chlamyde purpureâ, gemmatisque fibulis & aureis Romæ visus est, ubi semper togati Principes videbantur.* Ce sont les termes de Trebellius Pollio dans la vie de cet Empereur. Si le vêtement nommé *chlamys* n'étoit pas tout-à-fait le même que le *paludamentum*, du moins l'un & l'autre étoient des habits de Général (p), & les auteurs de l'histoire Auguste peuvent bien les avoir confondus.

Pour revenir au prénom d'*Imperator*, Jules César le reçut pour lui & pour ses descendans. Mais j'ai fait voir dans une autre Dissertation, qu'Auguste n'a point régné comme fils de Jules César, mais en vertu d'une nouvelle concession du Sénat & du peuple Romain qui lui conférèrent la puissance Impériale, à lui, dis-je, personnellement & pour un temps limité. Ses successeurs la reçurent pour toujours, mais ils n'avoient aucun droit de la transmettre à leurs enfans ni d'en disposer. Il n'y eut jamais d'Empereurs légitimes que ceux à qui le Sénat, alors en possession de tous les droits du peuple, avoit donné la qualité de Généralissime désignée par le prénom d'*Imperator*.

Non contens de ce prénom les Empereurs répétoient encore parmi leurs autres titres, le même mot d'*Imperator*, mais dans une acception différente. Du temps de la République, lorsqu'un Général avoit par lui-même ou par ses Lieutenans, remporté quelque avantage décisif, les soldats sur le champ de bataille, sur la brèche de la ville qu'ils venoient de forcer, dans les transports de leur joie & dans la chaleur de la victoire, le saluoient *Imperator*. Ils vouloient déclarer par cette acclamation, que le vainqueur justifioit le choix que la République avoit fait de lui pour commander l'armée; & que s'il étoit Général, il montroit qu'il étoit digne de l'être. De ce moment les lieutenans du Général victorieux ornoient de lauriers leurs faisceaux. Il adressoit au Sénat une lettre enveloppée de laurier, dans laquelle, après avoir rendu compte de ses succès, il supplioit la Compagnie de ratifier ce que les soldats avoient fait en sa faveur, &

(p) Vide notas Salmasii ad Vopiscum, v. Firmi.

d'ordonner des prières publiques pour rendre grâces aux Dieux immortels. S'il obtenoit la demande, c'étoit un préjugé du triomphe: il continuoit de prendre à la suite de son nom le titre d'*Imperator*, & ne le quittoit qu'en rentrant à Rome.

Une partie de l'ancien usage subsista sous les Empereurs: ceux mêmes qui, comme Tibère & Claude, refusoient le prénom d'*Imperator*, ne laissoient pas d'en accepter le surnom lorsque leurs armées avoient remporté quelques victoires; mais on observe quelques différences entre ce qui se faisoit sous la Monarchie & ce qui s'étoit autrefois pratiqué.

1.° Seuls Commandans en chef, les Empereurs avoient seuls droit d'être proclamés Généraux victorieux.

2.° Ils conservoient ce titre dans Rome, & même après le triomphe. On le marquoit sur leurs monnoies & dans les monumens que l'on consacroit à leur gloire. On y spécifioit combien de fois ils l'avoient reçu, *Imp.* II, III, IV, V, &c.

3.° Avant Auguste, & peut-être jusqu'à Claude, personne n'avoit reçu plus d'une fois le surnom d'*Imperator* dans la même expédition. Pour l'obtenir, il falloit un exploit qui finît la guerre & qui desarmât l'ennemi. Claude, dans son expédition de la grande Bretagne, s'écarta de l'ancien usage: il reçut plusieurs fois le surnom d'*Imperator* avant que la guerre fût terminée (q), & son exemple ne manqua pas d'être suivi. Après cela, si nous considérons qu'il y avoit toujours quelques guerres sur les frontières de l'Empire; que ces frontières étoient immenses; que tous les exploits des Lieutenans étoient attribués à l'Empereur, nous ne serons pas étonnés que Domitien, Prince avide de titres, & qui se repaissoit de victoires chimériques jusqu'à se faire décerner le triomphe lors même qu'il avoit été battu, nous ne serons pas étonnés, dis-je, que, pendant un règne de treize ans, Domitien ait pris vingt-deux fois le surnom d'*Imperator* (r). Claude, dans

(q) Ἀντοκράτωρ πολλὰς ἐπωνομάσθη παρὰ τὰ πάτρια· οὐ γὰρ ἐστὶν ἐν ἑδενὶ πλέον ἢ ἅπασι ἐκ τοῦ αὐτοῦ πολέμου τὴν ὀπίκλησιν ταύτην λαβεῖν. Dio. lib. LX.

(r) Tillemont, histoire des Empereurs, tome II, page 102.

un pareil nombre d'années, l'avoit pris jusqu'à vingt-sept (f); comme on le voit par ses médailles; c'est de tous les Empereurs, celui qui l'a reçu le plus souvent. Auguste, dans l'espace de cinquante-sept ans & demi (je compte depuis la mort de César le Dictateur), ne l'avoit pris que vingt-une fois (t).

J'ai dit que sous la Monarchie le surnom d'*Imperator* ne se donnoit plus qu'aux Empereurs. Cependant il ne faut pas s'imaginer qu'ils se soient tout d'un coup appropriés cette distinction. Sous Auguste elle s'accordoit à d'autres qu'à lui (u); mais il paroît qu'alors on proclamoit *Imperator* & l'Empereur & le Commandant qui avoit remporté la victoire. Sans une permission expresse d'Auguste, l'armée n'auroit osé donner ce titre à l'Officier, ni l'Officier le recevoir. Auguste voulut bien décorer du surnom d'*Imperator*, les fils de sa femme, Tibère & Drusus; & cela, dans un temps où ce Prince ne songeoit point à partager avec eux la puissance Impériale, puisqu'il pouvoit raisonnablement se flatter d'avoir des suc-

Tacit. Ann. I,
3.

cessseurs de son propre sang. Tiberium Neronem & Claudium Drusum privignos imperatoris nominibus auxit, integrâ etiam domo suâ : nam genitos Agrippâ Caium & Lucium in familiam Caesarum induxerat, &c. Un autre passage de Tacite

Idem. Ann. II,
26.

nous apprend que Germanicus avoit reçu cet honneur, soit d'Auguste, soit de Tibère, & que celui-ci comptoit l'accorder au jeune Drusus. Tibère, écrivant à Germanicus pour le presser de quitter l'Allemagne & de revenir à Rome, « si l'on doit continuer la guerre, lui disoit-il, laissez à votre frère Drusus l'occasion de se signaler : nous n'avons d'ennemis que les Germains, ce n'est que dans leur pays qu'il peut cueillir quelques lauriers & mériter le nom d'*Imperator* ». *Si foret adhuc*

(f) Spanheim, de præstantiâ & usu numismat. tom. II, pag. 404.

(t) *Nomen Imperatoris semel atque vicies partum*, Tacit. Ann. I, 9. Xylander, traducteur de Dion, fait dire à son auteur, liv. LIII, qu'Auguste reçut vingt fois le titre d'*Imperator*, *vicies quidem Impe-*

rator dictus; mais Xylander n'a pas pris garde qu'il y a faute dans le texte, & qu'au lieu de ces mots, ὡς καὶ ἐν εἰκοσὶν ὀνομα ἀντιπαράκειται, il faut lire ὡς καὶ ἐν ἑξήκοντι.

(u) *Concessit quibusdam & Augustus id vocabulum*, Tacit. Ann. III, 74.

bellandum, relinqueret materiem Drusi fratris gloriæ, qui nullo tùm alio hoste non nisi apud Germanias adsequi nomen imperatorium & deportare lauream posset. Le même Tibère, dans la huitième année de son règne, vingt-deuxième de J. C., voulut que Junius Blefus, proconsul d'Afrique, fût salué *Imperator* par les soldats, suivant l'ancienne coutume, pour avoir mis en fuite Tacfarinas, & fait prisonnier le frère de ce Numide révolté. Junius Blefus, oncle maternel de Séjan, fut redevable au crédit de son neveu d'une faveur d'autant plus insigne qu'elle étoit devenue plus rare, & que dans la suite elle ne fut accordée à personne ni par Tibère ni par aucun de ses successeurs. *Concessit quibusdam & Augustus id vocabulum; ac tunc Tiberius Blæso postremùm.*

Quarante-huit ans après, l'an 70 de J. C., Titus, chargé par Vespasien son père d'achever la conquête de la Judée, ayant forcé le Temple dont la prise alloit entraîner celle de Jérusalem, & par conséquent terminer la guerre, les légions victorieuses le saluèrent *Imperator* (x), quoiqu'il ne fût encore que Lieutenant de son père : car Vespasien ne l'associa que l'année suivante. Mais peut-être que les soldats avoient dessein de l'élever à l'Empire. Du moins est-il certain que n'ayant point attendu, comme il paroît que l'on avoit toujours fait depuis Auguste, la permission de l'Empereur, leur démarche étoit insolite, irrégulière, & du moins aussi suspecte que leurs différentes tentatives pour retenir Titus en Asie, ou pour l'engager à les emmener avec lui. On en tira de fâcheuses inductions contre la fidélité de Titus. On l'accusa de vouloir se rendre indépendant de son père & régner en Orient. *Cepitque ea (id est Hierosolyma) natali filix sue, tanto militum gaudio ac favore, ut in gratulatione Imperatorem eum consalutaverint, ac subinde decedentem provinciâ detinuerint, suppliciter necnon minaciter efflagitantes, ut remaneret aut secum omnes pariter abduceret. Unde nata suspicio est, quasi discisceret à patre, Orientisque regnum sibi vindicare tentasset.* Le terme unde que

Sueton. Tit.
c. 5.

(x) Τὸν Τίτον μετὰ μεγίστων εὐφημιῶν ἀπέρριψαν αὐτοκράτορα. Joseph. de bello Judaico, lib. VII, 13.

Suétone emploie, se rapporte autant pour le moins au titre d'*Imperator*, donné & reçu sans l'agrément de l'Empereur, qu'aux efforts des légions pour empêcher Titus de partir. Puisque, selon le même auteur, il augmenta les soupçons en portant le diadème dans une cérémonie religieuse (y), quoiqu'il ne fût en cela que suivre l'usage, à plus forte raison il avoit dû les faire naître en recevant des soldats un titre qui depuis un demi-siècle ne se donnoit plus qu'au Souverain : titre équivoque par lui-même, & d'autant plus équivoque, que les armées avoient montré qu'elles vouloient & pouvoient faire des Empereurs. Ce fut pour démentir des discours injurieux à sa gloire qu'il s'embarqua presque sans suite sur un vaisseau marchand, & vint tout d'un coup en Italie se jeter entre les bras de Vespasien, en lui disant : me voici, mon père, me voici. *Veni pater, veni* (z). Plus il étoit incapable de manquer à son devoir, plus il avoit cru pouvoir sans conséquence souffrir le titre que les soldats lui donnoient ; mais je croirois aussi que ce titre donné par les soldats fit faire à Vespasien de profondes réflexions. Il considéra combien il y avoit peu de différence entre le surnom & le prénom d'*Imperator* : mais bon père & bon politique tout à la fois, feignant de croire que les soldats n'avoient eu intention de donner à Titus que le premier, il se hâta de lui donner le second, c'est-à-dire, d'associer à la puissance Impériale un fils digne de régner, un fils adoré des soldats, un fils qui désormais ne seroit demeuré sujet qu'autant qu'il l'auroit voulu, & qui sans doute n'auroit pas été maître de le vouloir toujours.

Quoi qu'il en soit, depuis Titus l'histoire ne fournit plus d'exemple d'aucun particulier que le Prince ou les soldats aient honoré du titre d'*Imperator*, sans prétendre le faire

(y) *Quam suspicionem auxit, postquam Alexandriam petens, in consecrando apud Meinphim bove Apide diadema gestavit; de mere id quidem ritumque priscae religionis: sed non deerant qui secius interpretarentur. Suet. Tit. c. 5.*

(z) *Quare festinans in Italiam cum Rhegiun, deinde Puteolos oneraria nave appulisset, Romam inde contendit expeditissimus, inopinanti-que patri, velut arguens rumororum de se temeritatem, veni, inquit, pater, veni. Ibid.*

Empereur. Je n'ignore pas que Casaubon & d'autres sont d'un sentiment contraire, fondés sur un passage d'Appien qui écrivoit vers l'an 900 de la fondation de Rome, 147.^o de J. C. assez avant sous le règne de Tite Antonin. Mais le texte de cet auteur ne signifie pas nécessairement ce qu'on lui fait signifier. J'en donnerai la traduction littérale; je n'ai pas besoin d'avertir que je sacrifie l'élégance à l'exactitude. Appien, au second livre des guerres civiles, après avoir rapporté que Caius Curion, si fameux dans les commencemens de la guerre de César & de Pompée, fut proclamé *Imperator* par les troupes qu'il commandoit en Afrique, *ce titre, ajoute l'historien, est un honneur rendu par les armées à leurs Généraux, τοῖς στρατηγῶις, comme pour les reconnoître dignes d'être leurs Commandans en chef. Autrefois les Généraux recevoient ce titre pour tous les plus grands exploits; mais j'entends dire que maintenant le nombre des ennemis qu'il faut avoir tués, est fixé à dix mille (a).*

Ce passage est beaucoup plus obscur dans le grec que dans cette traduction françoise, parce que notre langue, ennemie de l'équivoque, détermine presque toujours l'ambiguïté des textes originaux. Appien veut-il dire, comme l'a pensé le traducteur Latin, qu'autrefois on donnoit le titre d'*Imperator* pour tous les exploits considérables; mais que de son temps il est plus difficile de l'obtenir, puisqu'il faut avoir laissé dix mille ennemis sur la place? Si telle est l'idée d'Appien, je crois qu'il se trompe; car l'avidité qu'avoient les Empereurs pour le titre d'*Imperator*, devoit au contraire en avoir rendu l'acquisition plus facile. Appien veut-il dire, comme je le présume, que de son temps il en coûtoit moins

(a) Ἐστὶ δὲ πρὸς τοῖς στρατηγῶις τόδε πρὸς τοῖς στρατηγῶις πρὸς τῶν στρατῶν, καθάπερ αὐτοῖς ἐπιμαρτυρούντων ἀξίως σφῶν αὐτοκράτορας εἶναι. ἢ τίνδε τὴν πρὸς οἱ στρατηγῶις πάλαι μὲν ἐπὶ πᾶσι τοῖς μεγάλαις ἔργοις προσείοντο· νῦν δ' ὅσον εἶναι τῆδε τῇ εὐφημίας πυνθάνομαι πρὸς μεγάλαις πρὸς.

Id honoris olim ducibus à suis militibus conferebatur tanquam virtutis testimonium, quem illi post quodvis præclarum belli facinus admittebant: nostrâ autem ætate, ut audio, nemini contingit hujusmodi acclamatio, nisi cæsis hostium X. M. Appian. de bellis civil. lib. II.

qu'autrefois pour mériter cet honneur, puisqu'il suffisoit d'avoir tué dix mille ennemis, au lieu que dans les temps plus anciens il falloit en avoir tué beaucoup davantage? En ce cas Appien se trompe encore, on trouveroit aisément dans l'ancienne histoire Romaine plus d'un Général proclamé *Imperator* pour avoir taillé en pièces beaucoup moins de dix mille hommes. Six mille suffisoient pour prétendre même au triomphe; & qui fait s'ils étoient toujours bien comptés? D'ailleurs cette expression dont se sert Appien, *j'entends dire que maintenant, &c.* semble annoncer un homme peu instruit & qui répète des ouï dire & des discours populaires.

Après tout, Appien dit à la vérité que l'on donnoit de son temps le titre d'*Imperator*, & nous en convenons avec lui: mais il ne dit point qu'on le donnât à d'autres qu'aux Empereurs; & quand il le diroit, je doute que sur la seule parole d'Appien, auteur médiocrement exact, on dût croire un fait de cette nature. Tacite écrivoit ses annales sous Trajan; & son témoignage prouve que depuis Tibère jusqu'au règne de Trajan, le surnom d'*Imperator* ne se donnoit plus aux particuliers. Le moyen de s'imaginer que Trajan dans ses dernières années, Hadrien ou Tite Antonin eussent assez peu connu leurs intérêts & ceux de l'Etat pour renouveler un usage entièrement aboli depuis un siècle; usage qui ne pouvoit être que dangereux depuis que les soldats avoient eu l'audace de disposer de l'Empire; usage même qui, sous les Empereurs seuls Généraux & seuls par conséquent susceptibles du surnom d'*Imperator*, étoit directement contraire aux principes anciens.

Selon les mêmes principes, le triomphe devoit être réservé tôt ou tard aux Empereurs. Cependant Auguste, en habile politique, accoutumé à tout attendre & à tout obtenir du temps, ne se hâta point de tirer cette conséquence; & Suétone nous apprend qu'il prodigua le triomphe, & qu'il le fit décerner à plus de trente personnes (b). Enfin, l'an de Rome

(b) *Nec parior in bellicâ virtute honorandâ super xxx ducibus justos triumphos & aliquantò pluribus triumphalia ornamenta decernenda curavit. Suet. Aug. 38.*

neveu de ce Cornelius Balbus connu dans l'Histoire par ses liaisons avec Pompée, Cicéron & Jules César. Balbus le neveu, triompha l'an de Rome 735, pour avoir vaincu les Garamantes chez qui les armes Romaines n'avoient point encore pénétré. Deux singularités caractérisent son triomphe: 1.^o Balbus est le seul qui, n'étant citoyen Romain que par grace(*d*), & n'ayant pas même l'avantage d'être né dans l'Italie, ait obtenu le plus grand honneur auquel un Romain pût aspirer. 2.^o Nul particulier n'eut cet honneur depuis le jeune Balbus. Je ne crois pas que, pour détruire la proposition que j'avance, on voulût alléguer sérieusement l'exemple de Bélisaire qui triompha six cens ans après à Constantinople sous le règne de Justinien.

Une autre remarque plus importante & plus relative à mon sujet, c'est que le dernier des particuliers à qui l'on ait accordé le triomphe, Cornelius Balbus sous Auguste, & le dernier des particuliers à qui l'on ait donné le surnom d'*Imperator*, Junius Blésus sous Tibère, étoient l'un & l'autre proconsuls d'Afrique. Ceci ne me paroît point un pur effet du hasard. Quoique, dans le partage des Provinces qui s'étoit fait entre Auguste & le Sénat, celles où la République entretenoit des armées, fussent échûes à l'Empereur, il se trouvoit dans l'Afrique, province du Sénat, une légion destinée à la garde des frontières; & cette légion, comme les milices du pays, obéissoit au Proconsul que le Sénat envoyoit pour gouverner la Province. Les choses demeurèrent en cet état jusqu'au règne de Caius, qui mit à la tête de la légion un de ses Lieutenans pour affoiblir l'autorité du Proconsul (*e*). Il ne faut donc

(*d*) *Uni huic omnium externo curru & Quiritium jure donato: quippe Gadibus genito civitas romana cum Balbo majore patruo data est.* Plin. hist. nat. l. V, c. 5. vide & *Solinum* c. 29. Il est vrai que Ventidius avoit triomphé des Parthes du temps du Triumvirat, après avoir été lui-même autrefois mené en triomphe pendant la guerre sociale: mais Ventidius étoit au moins Italien.

(*e*) *Legio in Africâ auxiliaque tutandis imperii finibus; sub divo Augusto Tiberioque principibus, proconsuli parebant. Mox Caius Cæsar turbidus animi ac M. Silanum obtinentem Africam metuens, ablatam Proconsuli legionem, misso in eam rem legato tradidit.* Tacit. hist. IV, 48, vide & ejusdem Ann. III, 74, & IV, 24, 25.

pas s'étonner que sous Auguste & sous Tibère, le gouverneur d'Afrique, homme du Sénat, & qui sembloit être indépendant de l'Empereur, ayant l'avantage que n'avoit plus aucun autre Proconsul, de commander une petite armée qui, même en certains cas par la jonction des troupes auxiliaires, devenoit assez considérable non seulement pour repousser l'ennemi, mais encore pour faire des conquêtes, fût encore regardé comme Général en chef, & qu'il ait joui plus long-temps que les autres des prérogatives attachées à cette dignité. Je ne donne ceci que pour une conjecture, & cependant je n'aurois pas de peine à croire que c'est quelque chose de plus.

Du temps de la liberté, pour obtenir le petit triomphe que l'on nommoit *ovation*, il n'étoit pas nécessaire d'être Général d'armée ; on le décernoit quelquefois à ceux qui, n'étant chargés d'aucune magistrature ni d'aucun commandement en chef, rendoient à l'Etat des services signalés. Aussi trouvons-nous qu'un particulier obtint cet honneur l'an de Rome 800, quarante-septième de J. C, plus de cinquante ans depuis l'établissement de la Monarchie (f). Je parle d'Aulus Plautius qui, sous les auspices de Claude, avoit réduit en Province la partie méridionale de la grande Bretagne. L'Empereur lui fit décerner le petit triomphe, alla même au devant de lui le jour qu'il entra dans Rome, l'accompagna pendant la cérémonie, & lui donna toujours la main. *Aulo Plautio etiam ovationem decrevit, ingressoque urbem obviam progressus, & in Capitolium eunti, & inde rursus revertenti latus texit.* Je ne con-
nois point d'ovation qui soit postérieure à celle de Plautius. 24.
Peut-être que le petit triomphe fut aboli parce que les Empereurs le jugèrent trop au dessous d'eux & trop au dessus des autres Citoyens : peut-être aussi que sur ce point comme sur une infinité d'autres, il ne faut presser ni le silence de l'histoire ni celui des monumens. En genre de fait, rien n'est plus téméraire que les assertions exclusives lorsqu'elles ne sont

Suet. Claud.

(f) On doit fixer l'établissement de la monarchie au partage des provinces entre Auguste & le Sénat, l'an de Rome 727, vingt-sept ans avant l'ère Chrétienne.

fondées que sur des argumens négatifs. Il me suffit d'avoir établi que si le petit triomphe étoit encore en usage, les particuliers y pouvoient encore aspirer. Ils pouvoient aussi, du moins jusqu'au règne de Claude, prendre, sous le bon plaisir de l'Empereur, un nom tiré de celui des peuples qu'ils avoient soumis. Claude permit à Gabinius Secundus de porter le surnom de *Caucique*, pour avoir subjugué les Cauques, nation de la basse Germanie. *Gabinio Secundo, Chaucis gente Germanicâ superatis, Chaucici cognomen usurpare concessit.* Si cette prérogative paroît avoir été dans la suite réservée aux Empereurs, elle leur fut appropriée sans doute comme une infinité d'autres privilèges plutôt par l'usage que par une concession formelle.

Suet. Claud.
c. 25.

Les Empereurs étant seuls Généraux de toutes les armées de l'Empire, on conçoit quelle multitude de sujets, quel degré, quelle étendue de puissance, soit directe, soit indirecte, leur donnoit cette qualité. Chez les Romains un Général exerçoit sur ses troupes le pouvoir le plus absolu; il jugeoit de tous les différends qui pouvoient naître dans l'armée; ses jugemens étoient sans appel; il avoit droit de vie & de mort; les loix *Porcia* & *Sempronia* qui déclaroient tout Citoyen justiciable seulement de la nation, & défendoient de lui faire perdre la vie, n'avoient point lieu dans le camp, ou ne l'avoient tout au plus que pour certains Officiers distingués. L'ancienne Rome, quelque jalouse qu'elle fût de la liberté, avoit compris que le despotisme est nécessaire pour contenir une multitude armée qui fait trembler son chef, si elle ne tremble devant lui. Chaque Général nommoit une partie de ses Lieutenans & des Officiers subalternes; il dispoit de toutes les graces & de toutes les récompenses militaires. Maître des deux efforts que la politique emploie pour gouverner les hommes, je veux dire des récompenses & des punitions, il trouvoit dans ses soldats une obéissance aveugle qui d'ailleurs étoit fondée sur la religion du serment. Dans les derniers temps de la République les Généraux avoient accoutumé le soldat à confondre leurs intérêts avec ceux de la patrie. Chaque armée n'étoit plus à l'État, mais à celui qui la commandoit. Cet

attachement personnel des troupes à leurs Généraux, après avoir causé les guerres civiles & fait couler des torrens de sang, avoit produit, ce que l'on en devoit attendre, l'anéantissement de la liberté. Or si les troupes s'étoient autrefois livrées à des chefs qui avoient des égaux, à des chefs amovibles, quel devoit être leur dévouement pour un Général perpétuel qui ne connoissoit point d'égal, & qui rassembloit dans sa personne, avec toute la puissance militaire, toute l'affection des soldats? L'autorité résultante de cet assemblage devoit être non seulement plus étendue, mais encore plus despotique, sans comparaison, que ne l'avoit jamais été celle de tel ou tel Général; & comme le pouvoir des armes absorbe nécessairement toute autre puissance & n'a de bornes que celles qu'il se veut bien prescrire à lui-même, cet unique Général pouvoit toujours se faire obéir de tous les sujets de l'Empire, de ceux même qui n'étoient pas actuellement au service, & sur lesquels le titre de Général ne lui donnoit point de juridiction. Pourquoi m'arrêtero-je à prouver que cette branche du pouvoir impérial suffisoit pour rendre l'Empereur maître absolu, non seulement dans les provinces de son ressort, mais encore dans les provinces du Sénat & dans Rome même; qu'elle suffisoit, dis-je, pour ériger par-tout en loix, ou plutôt en oracles, ses volontés, ses desirs, ses décisions, ses caprices? Rappelons-nous le mot du philosophe Favorin. Sur une question de grammaire il céda tout d'un coup à l'empereur Hadrien qui cependant avoit tort. Ses amis lui faisant la guerre de s'être rendu mal-à-propos, *que me dites-vous là*, leur répondit-il, *qui commande à trente légions (g), est le plus*

(g) *Favorinus quidem, cum verbum ejus quoddam ab Hadriano reprehensum esset, atque ille cessisset; arguentibus amicis quod male cederet Hadriano, de verbo quod idonei auctores usurpassent, risum jucundissimum movit. Ait enim: non rectè suadetis, familiares, qui non patinini me illum doctiorem omnibus credere qui habet triginta legiones. Spartian. v.*

Hadrian. L'esprit deservitude avoit fait bien du progrès depuis le règne de Tibère. Ce Prince ayant employé dans un édit un mot qui n'étoit pas latin, en eut du scrupule pendant la nuit, & manda tous les puristes pour les consulter, entre autres Pomponius Marcellus, le plus délicat & le plus insupportable de tous. *M. Pomponius Marcellus sermonis latini*

savant homme de l'Univers ! Joignons-y l'instruction que Sévère au lit de la mort, donnoit à ses deux enfans : enrichissez les soldats (h) & comptez pour rien le reste des hommes : maxime qui fut toujours l'alphabet des usurpateurs & des autres tyrans.

Sous le gouvernement Républicain, l'on n'avoit jamais placé dans les drapeaux l'image du Général. On y mit celle de l'Empereur ; & comme on rendoit de tout temps un culte religieux aux drapeaux, ou plutôt aux Dieux & aux animaux symboliques que l'on y voyoit représentés, elle recevoit sa part des honneurs divins.

Il paroît aussi que le serment de fidélité n'étoit plus le même qu'autrefois, & qu'il lioit d'une manière plus étroite les soldats à l'Empereur. Ce qui concerne le serment que les armées Romaines prêtoient à leurs Généraux, est un des points les plus obscurs de l'antiquité. Je perdrois de vûe mon objet si j'entreprendois maintenant de discuter cette matière : voici le résultat de l'examen que j'en ai fait.

Nous avons dans Aulugelle un passage très-singulier d'un auteur nommé Cincius (i). On voit par ce passage qu'anciennement les Citoyens, à mesure qu'on les enrôloit pour le service, juroient que, ni dans le camp, ni dans l'espace de dix milles à la ronde, ils ne voleroient rien chaque jour

exactor molestissimus. Atéius Capito prétendit que le mot étoit latin, & qu'en tout cas il le seroit désormais. Non, non, dit Marcellus, Capito vous trompe, César, vous pouvez donner aux hommes le droit de bourgeoisie, mais vous ne pouvez le donner aux mots, *tu enim, Cæsar, civitatem dare potes hominibus, verbis non potes.* Suétone, de *illustr. grammaticis*, & Dion, liv. LV I I, rapportent le même fait. Rien ne caractérise mieux la bassesse de Dion, que le jugement qu'il porte de la réponse de Marcellus, il y trouve une hardiesse excessive, & semble faire un mérite à Tibère de n'avoir pas châtié ce puriste audacieux. *Εκείνον μὲν ἔν οὐδὲν*

ὅτι τέτω κακόν, καίπερ ἀκρατῆς παρρησιασάμενον, ἔδρασε.

(h) *Τὸς στρατιώταις πλουτίζετε, τῶν ἄλλων πάντων καταφεγνέτε. Xiphilin. Sever.*

(i) Lucius Cincius Alimentus avoit servi dans la seconde guerre punique; on croit que c'est le même qui fut Préteur la neuvième année de cette guerre. Tite-Live le cite comme un auteur qui recueilloit avec exactitude ce qui pouvoit avoir rapport aux antiquités Romaines, *diligens talium monumentorum auctor.* Il avoit écrit en grec l'histoire Romaine, comme Fabius Pictor son contemporain; ses livres, de *re militari*, étoient différens de son histoire.

qui excédât la valeur d'une pièce d'argent ; & que s'il leur tomboit entre les mains quelque effet d'un plus grand prix, ils le rapporteroient fidèlement au Général, excepté certains effets spécifiés dans la formule du serment. Lorsque tous les noms étoient inscrits, on fixoit le jour de l'assemblée générale ; & tous faisoient un second serment par lequel ils s'engageoient de se trouver au rendez-vous, s'ils n'étoient retenus par des empêchemens légitimes qui sont aussi spécifiés (k). Je ne doute pas que ce second serment ne renfermât la promesse de ne point quitter l'armée sans permission du Général. Aulugelle ne rapporte point les termes de cette promesse, mais Tite-Live nous les a conservés. Le consul Quintius Cincinnatus traversé par les Tribuns du peuple dans le dessein qu'il a de faire la guerre aux Volques, déclare qu'il n'a pas besoin d'un nouvel enrôlement, puisque tous les Romains ont promis à Publius Valerius auquel il vient d'être subrogé, qu'ils s'assembleroient aux ordres du Consul & ne se retireroient qu'avec sa permission. *Nobis verò, inquit Quintius, nihil delectu opus est, quum quo tempore P. Valerius ad recipiendum Capitolium arma plebi dedit, omnes in verba juraverint CONVENTUROS SE JUSSU CONSULIS, NEC INJUSSU ABITUROS.* J'ai peur qu'avec toute son exactitude, Denys d'Halicarnasse faisant dire au même Quintius que les Romains ont juré de suivre les Consuls dans toutes les guerres, de ne point

Tit. Liv. l. III,
c. 20.

(k) Aul. Gel. l. xvi. c. 4. In libro ejusdem Cincii de re militari quinto ita scriptum est. Cum delectus antiquitus fieret & milites scriberentur; in jusjurandum eos Tribunus militaris adigebat in verba hæc: in magistratu C. Lælii C. filii Consulis, L. Cornelii P. filii Consulis, in exercitu decemque milia passuum propè furtum non facies dolo malo solus, neque cum pluribus, pluris nummi argentei in dies singulos; extraque hastam, hastile, ligna, napum, pabulum, utrem, follem, faculam. Si quid ibi inveneris sustulerisve quod tuum non erit, quod

pluris nummi argentei erit, uti tu ad C. Lælium, C. filium Consulem Luciumve Cornelium, P. filium Consulem sive ad quem eorum jus erit, proferes; aut profitebere in triduo proximo, quidquid inveneris sustulerisve sine dolo malo; aut domino suo cujus id censebis esse, reddes uti quod rectè factum esse voles. Militibus autem scriptis dies praefinebatur quo die adessent & ut citanti Consuli responderent. Deinde ita concipiebatur jusjurandum ut adessent, his additis exceptionibus, nisi harumce aliqua causa erit: funus familiare; feriæ vindemiales; &c.

abandonner les drapeaux, & de ne faire aucune autre chose contraire aux intérêts du peuple (1), ne suppose mal-à-propos que dès l'an de Rome 296, le serment contenoit un certain détail qui fut exprimé depuis, mais qui pour lors n'étoit que sous-entendu.

La formule rapportée par Aulugelle semble être de la plus haute antiquité. Les Consuls dont on y cite les noms ne sont point une époque, mais un exemple; & tout ce que l'on pourroit conclurre de cet exemple, c'est que Cincius composa son ouvrage après ou sous le consulat de Publius Cornelius Scipion & de Caius Lelius, qui furent Consuls l'an de Rome 562. Il est fait mention d'argent monnoyé dans cette formule, & nous savons que les Romains ne frappèrent des espèces d'argent que cinq ans avant la première guerre punique. Mais outre que les monnoies frappées par les villes Grecques avoient sans doute cours à Rome & dans les armées Romaines, un léger changement survenu dans la formule dont il s'agit, n'empêcheroit pas qu'elle ne fût très-ancienne pour le fonds, & peut-être aussi ancienne que Romulus. En effet, il semble que l'on y réduit tout le code militaire à ne rien dérober, ni dans le camp, ni aux environs. La promesse solennelle de ne point voler ses camarades, ou plutôt de ne dérober par jour que la valeur d'une pièce d'argent (ce qui suppose la permission de voler jusqu'à cette concurrence), caractérise tout-à-fait une troupe de bandits tels que furent les Romains dans leur origine. Cette promesse est digne d'une multitude de brigands qui commencent par se précautionner les uns contre les autres, & qui, ne pouvant renoncer au larcin, sont obligés de le régler; mais elle ne convient nullement à une armée d'hommes policés, comme furent les Romains depuis Numa. Il arrive souvent que les formules continuent d'être en usage, soit tout entières, soit avec

(1) Εἶπεν ὅτι πάντες ὁμωμόκασιν τὸν στρατιωτικὸν ὄρκον, ἀκολουθήσειν τοῖς ὑπαίτοις ἐφ' ὧς αὐτὸν καλεῶνται πολέμους ἢ μὴτε ἀπολείπειν τὰ σημεῖα, μὴτε ἄλλο ποιεῖν

μηθὲν ἐναντίον τοῦ δήμου. une autre leçon au lieu de *δῆμῳ* *populo* porte *νόμῳ legi*. *Dionys. Halicarn. l. x, c. 18.*

quelque changement, quoique les raisons qui les firent établir, ne subsistent plus ou soient devenues moins fortes. Jusqu'au temps de Polybe, & sans doute encore depuis, la première fois que l'armée se trouvoit réunie dans le camp, les Tribuns faisoient jurer aux soldats aussi-bien qu'aux esclaves, qu'ils ne voleroient rien dans le camp; & que s'ils trouvoient quelque chose, ils le rapporteroient aux Tribuns (*m*). Finissons une digression peut-être trop longue, mais qui mérite quelque indulgence, parce qu'elle a pour objet une matière qui n'est point assez éclaircie.

Selon Tite-Live (*n*), jusqu'au temps de la seconde guerre punique on n'exigea d'autre serment des soldats que celui de joindre l'armée à jour marqué, & de ne point se retirer sans permission. Il faut ajouter celui de ne point voler dans le camp; quoique cet historien n'en parle pas, il est d'ailleurs

(*m*) Ο δ' ἄρκος ἐστὶν μὲν ἐκ τῆς περιβολῆς κλέψαι, ἀλλὰ καὶ εὐρη πρὸς τὸτ' αὐτοῖσιν ὅτι τὰς χαλάρχας. Polyb. de Cast. hist. l. VI. Raibodus Henricus Schelius, dans ses remarques sur Hygin le Gromaticque, & sur la castramétation de Polybe, prétend qu'Aulugelle a transposé les sermens, que celui de se trouver au rendez-vous se faisoit le premier, & que celui qui concernoit le vol se prêtoit lorsque l'armée étoit assemblée dans le camp. Schelius se fonde sur l'autorité de Polybe; elle est positive, mais tout ce qu'on en doit conclurre, c'est que du temps de Polybe l'usage étoit changé: quoi qu'en dise Schelius, ces paroles, *cum delectus antiquitus fieret & milites scriberentur*, &c. ne sont point d'Aulugelle, mais de l'auteur qu'il copie.

(*n*) Je cite & j'ai traduit ce passage de Tite-Live, conformément à l'heureuse correction de M. Crevier, qu'il n'a pourtant pas insérée dans le texte. *Milites tunc, quod nunquam antea factum fuerat, jurejurando à Tribunis militum adacti; nam ad*

eam diem nihil præter sacramentum fuerat, jussu Consulum conventuros, neque injussu abituros. At ubi ad decuriatum aut centuriatum convenissent, sua voluntate ipsi inter se equites decuriati, centuriati pedites conjurabant, sese fugæ atque formidinis ergo non abituros, neque ex ordine recessuros, nisi teli sumendi aut petendi, aut hostis ferendi, aut civis servandi causâ. Id ex voluntario inter ipsos fædere ad Tribunos, & ad legitimam jurisjurandi adactionem translatum. M. Crevier remet à leur place les mots *jussu Consulum*, &c. qui se trouvoient transposés & mis à la suite de ces mots, *jurejurando à Tribunis militum adacti*; sans cette restitution, le passage étoit très-obscur. Juste Lipsé avoue qu'il s'y perd, *nec ego me plene*, dit-il, *nec ad vorum extrico.* Le serment de l'enrôlement s'appelloit *Sacramentum*, & l'autre *Jusjurandum*; cependant les auteurs les confondent assez souvent. *V. Tit. liv. XXI, 38, édit. Paris, MDCCXXXVI.*

suffisamment attesté : mais lorsque les soldats étoient assemblés & partagés en bandes de dix & de cent, ceux qui formoient chaque bande se juroient volontairement les uns aux autres de ne point prendre la fuite, & de ne point sortir de leur rang, sinon pour reprendre leur javelot, pour en aller chercher un autre, pour frapper l'ennemi, pour sauver un Citoyen. L'an de Rome 538, quelques mois avant la bataille de Cannes, dans un temps critique où l'on croyoit ne pouvoir trop s'assurer du courage des armées, les Tribuns de chaque légion commencèrent à faire prêter juridiquement & par autorité publique, le serment que les soldats avoient coûtume de faire entre eux. Il est à croire qu'on leur fit aussi promettre de nouveau ce qu'ils venoient de promettre en s'enrôlant, & qu'alors, ou dans la suite, on grossit la formule de quelques détails que l'on jugea nécessaires.

Quoi qu'il en soit, à la tête de la légion, un soldat choisi par les Tribuns (ils choisissoient apparemment celui qui pouvoit être le mieux entendu) prononçoit la formule du serment; on appeloit ensuite chaque légionnaire par son nom; il s'avançoit & disoit simplement : *je promets la même chose, idem in me* (suppl. *recipio*). La formule de ce nouveau serment n'est rapportée nulle part; & peut-être qu'il n'y en avoit point de déterminée. Mais en combinant divers endroits de Polybe, de Denys d'Halicarnasse, de Tite-Live & de Tacite, on trouve qu'elle se réduisoit en substance à ce qui suit : « Je jure d'obéir à un tel (on exprimoit le nom du Général), d'exécuter ses ordres de tout mon pouvoir, de le suivre quelque part qu'il me conduise, de ne jamais abandonner les drapeaux, de ne point prendre la fuite, de ne point sortir de mon rang; je promets aussi d'être fidèle au Sénat & au peuple Romain, & de ne rien faire au préjudice de la fidélité qui leur est due ». Cette dernière clause fut peut-être ajoutée depuis que l'on s'aperçut que les Généraux s'attachoient trop les soldats.

Voilà ce qu'on appeloit *jurare in verba Imperatoris* : expression qui signifie à la lettre jurer que l'on regardera comme

*Just. Lips. de
milit. rom. l. I,
dialog. 5.*

une loi, toutes les paroles du Général, & non pas, comme quelques-uns se l'imaginent, répéter la formule que prononçoit le Général. Ce n'étoit point lui qui la prononçoit; que dis-je, à ne consulter que les apparences, on eût cru qu'il n'exigeoit point le serment des légions, & que c'étoient les Tribuns & les soldats qui, de leur propre mouvement, s'empressoient de lui donner cette assurance autentique de zèle & de soumission à toutes ses volontés.

Les armées prêtèrent serment aux Empereurs comme elles avoient fait aux Généraux. On juroit *in verba Tiberii Cæsaris*, comme l'on avoit autrefois juré *in verba P. Scipionis*. Mais il faut remarquer,

I.^o Que sous les Empereurs la prestation du serment se renouveloit chaque année le jour des calendes de janvier. Je regarde ce serment annuel comme un vestige d'antiquité. Dans l'origine le commandement des armées appartenoit aux Consuls & aux Préteurs, & par conséquent le Généralat étoit annuel aussi-bien que le Consulat & la Préture. Je ne saurois prouver que la coutume de renouveler le serment fût plus ancienne que les Empereurs: cependant je croirois volontiers qu'elle s'étoit introduite avec l'abus de continuer les Généraux. Il est rarement arrivé que les Romains se soient écartés d'un usage ancien sans lui rendre en même temps hommage par une formalité. Sous les Empereurs on répétoit encore le serment aux jours anniversaires de leur naissance & de leur avènement à l'Empire; mais on le renouveloit avec plus de solennité de cinq ans en cinq ans, à compter du premier jour auquel ils avoient commencé de régner. Auguste n'ayant jamais accepté l'Empire que pour cinq ans ou pour dix, lors même que la dignité Impériale fut devenue perpétuelle, ses successeurs, à la fin de chaque cinquième & de chaque dixième année de leur règne, solennissoient une fête comme s'ils eussent pris de nouveau possession du Généralat en vertu d'une nouvelle élection. La première fois que l'on prêtoit le serment, & toutes les fois qu'on le renouveloit, sur-tout aux fêtes des quinquennales & des décennales, les Empereurs donnoient à chaque soldat une

Marcell. chron.
Paulo Solo cos.

l'homme d'argent. Les anciens Généraux n'avoient rien fait de semblable. Du temps d'Auguste, de Tibère & même de Caligula, on ne connoissoit point encore ces libéralités toujours onéreuses, souvent funestes à l'État, qui furent connues depuis sous le nom de *donativum* ; & dans le bas Empire, sous celui d'*augustalicum*. Elles dûrent leur origine à la timidité, ou, si l'on veut, à la reconnoissance de Claude qui, le premier de tous les Césars, suivant l'expression de Suétone (o), acheta la fidélité des soldats. Ces gratifications devinrent des dettes ; & malheur au Prince qui ne les eût pas payées, il auroit été bien-tôt détrôné. Les soldats en recevant leur solde, à plus forte raison lorsqu'on leur faisoit des largesses, juroient de préférer à tout (p) le salut de l'Empereur. On se servoit peut-être dans ces occasions d'une formule particulière.

2.° J'observe une autre différence essentielle entre le serment que l'on avoit fait aux Généraux & celui que l'on faisoit aux Empereurs. Tacite, au premier livre de son histoire, raconte que les légions de la haute Germanie, le jour même des calendes de janvier, au lieu de prêter serment à Galba selon la coutume, mirent en pièces ses images ; mais que craignant de paroître se révolter contre l'Empire, elles jurèrent obéissance au Sénat & au peuple, à qui depuis long-temps, dit l'historien, on ne prêtoit plus serment. *Ipso calendarum januariarum die dirumpunt imagines Galbæ, ... ac ne reverentiam Imperii exuere viderentur, in S. P. Q. R. oblitterata jam nomina, sacramenta advocabant.* Ce passage prouve qu'autrefois en prêtant au Général le serment de fidélité, l'armée le prêtoit nommément à la Nation, & confirme ce qui se trouve dans le dixième livre de Denys d'Halicarnasse, que les soldats juroient de ne rien faire au préjudice du peuple Romain.

(o) *Promisitque singulis quina dena sestertia, primus Cæsarum fidem militis etiam præmio pignorat.* Suet. Claud. 10. Voyez Dion & Josèphe. Lors même que les fils succédoient aux pères, ils faisoient cette libéralité aux soldats : tant il est

vrai que l'Empire n'étoit point regardé comme héréditaire : Justinien abolit cette coutume. *Procop. anecd.*

(p) *Εκείνοι (στρατιῶται) μὲν τὴν μισθοφορίαν λαμβάνοντες ὁμνῶσι πάντων σωτηρίῃσιν τὴν τῷ Καίσαρι σωτηρίαν.* *Arrian. in Epictet.*

Le même texte prouve aussi que dès l'an 68 de l'ère Chrétienne, il y avoit long-temps que les choses étoient changées à cet égard, & que l'on ne prêtoit plus le serment qu'à l'Empereur. Mais il n'est pas aisé de fixer l'époque de ce changement; il est antérieur à Néron & même à Claude, puisque, dès le temps de Galba, il étoit déjà fort ancien, S. P. Q. R. *obliterata jam nomina*. Supposé que Caius l'eût introduit, l'horreur que l'on avoit de ce tyran, l'auroit fait abolir après sa mort. Si Tibère en étoit auteur, Tacite le diroit dans ses annales; il seroit fort singulier que cet historien n'en eût parlé que dans la partie du cinquième livre qui nous manque. Ce que nous savons de la politique d'Auguste & du respect qu'il affecta pour les anciennes coutumes depuis qu'il eut trouvé le secret de rendre son gouvernement légitime, ne nous permet pas d'attribuer à ce Prince une innovation qui, sans augmenter son pouvoir effectif, eût fait sentir aux Romains qu'ils n'étoient plus libres : affreuse vérité qu'il leur déguisa toujours. Ainsi je crois que nous devons remonter jusqu'au temps de Jules César.

Après que cet usurpateur eut triomphé de tous ses ennemis, le Sénat & le peuple accumulèrent sur sa tête tous les titres, tous les privilèges, tous les honneurs humains & divins, que d'un côté l'adulation, & de l'autre l'envie de perdre un tyran en le rendant odieux, pouvoient faire imaginer. César, insatiable de titres, accepta tout avec une avidité qui montre que les plus grands génies ont quelquefois les plus grandes faiblesses. Pour ne parler ici que de ce qui peut avoir du rapport à mon objet, il fut nommé Dictateur perpétuel & seul Général de toutes les troupes romaines, sans collègue, sans adjoint, avec le pouvoir absolu de disposer des finances & des armées. On déclara le Généralat héréditaire pour ses descendans, soit par la nature, soit par l'adoption. Il est à croire que les armées reconnurent solennellement Jules César pour Général perpétuel & lui prêtèrent serment de nouveau. Les Tribuns qui le firent prêter supprimèrent sans doute le nom du Sénat & du peuple; bien assurés de faire leur cour à un homme vain.

*Suet. Dio.
Flor. Appian.*

Dio. l. XLIII.

qui ne gardoit presque plus de mesures avec la nation, qui sembloit vouloir régner par droit de conquête, à qui toute la puissance Royale étoit insipide, parce qu'il n'avoit pas encore le titre de Roi; à un homme, dis-je, tellement enivré de sa grandeur, qu'il avoit la petitesse & l'imprudence de dire tout haut (*q*), que l'on devoit désormais prendre garde à la manière dont on lui parloit; qu'il ne feroit pas la sottise d'abdiquer comme Sylla; que ses paroles devoient être regardées comme des loix; que la République n'étoit plus qu'un nom sans aucune réalité.

Je ne doute pas que pendant les vingt mois qui s'écoulèrent depuis la mort du Dictateur jusqu'à l'exécrable ligue des Triumvirs, le nom du Sénat & du peuple n'ait été rétabli dans le serment; mais je crois aussi que sous le Triumvirat il fut retranché pour toujours. Lorsque le jeune César, ayant réuni toute la puissance de ses collègues, se fit contraindre d'accepter l'Empire les Officiers exigèrent le serment selon la formule nouvelle. Auguste ne fit pas semblant de s'en apercevoir: personne n'osa s'en plaindre; & d'ailleurs dans les transports d'admiration & d'idolâtrie qu'avoit excités dans tous les cœurs son abdication prétendue, les Romains étoient plus disposés à le forcer de recevoir ce qu'il refusoit, qu'à lui contester ce qu'il vouloit bien recevoir. Ajoûtez à cela que peut-être la formule n'avoit jamais été fixe, & que les Tribuns étoient maîtres de choisir les termes. Ajoûtez encore qu'en retranchant ce qui concernoit le Sénat & le peuple, on y suppléa, comme je le dirai tout à l'heure, par quelque espèce d'équivalent. C'est ainsi, comme je le conjecture, que s'établit le nouveau serment, sans aucune attache de l'autorité publique, sans ordre de l'Empereur, sans decret de la nation, sans qu'elle renonçât à ses droits.

Rien n'empêche de croire que, dès le temps d'Auguste,

(*q*) *Nec minoris impotentia voces
propalam edebat, ut T. Anpius scri-
bit: nihil esse Rempublicam; appel-
lationem modò sine corpore ac specie:
Sullam nescisse litteras, qui dictatu-*

*ram deposuerit: debere homines
consideratiùs jam secum loqui, ac
pro legibus habere quæ dicat. Suet.
Jul. Cæs. 77.*

la formule n'ait été celle-là même que rapporte Végèce, & de laquelle on se servoit du temps de Valentinien II. Quand je dis que c'étoit la même, on voit bien qu'il faut excepter la différence qu'avoit introduite le changement de Religion. Les soldats, dit cet auteur, jurent au nom de Dieu, du Christ & de l'Esprit-Saint, & par la majesté de l'Empereur..... d'exécuter en braves gens tout ce que l'Empereur leur commandera, de ne jamais désertir & de sacrifier leur vie, s'il le faut, pour la république Romaine. *Jurant autem per Deum & per Christum & per Spiritum Sanctum, & per majestatem Imperatoris..... omnia se strenuè facturos quæ præceperit Imperator, nunquam deserturos militiam, nec mortem recusaturos pro Romanâ republicâ.* Ces derniers mots sont l'espèce d'équivalent dont j'ai parlé. La république Romaine est le Sénat & le peuple; & jurer de mourir pour elle, c'est à plus forte raison promettre de ne rien entreprendre au préjudice de ses droits. Après tout, quoique dans le serment on eût cessé de faire mention expresse du Sénat & du peuple, leur nom qui, jusqu'au règne de Constantin, se lisoit dans les drapeaux, étoit une protestation subsistante contre les innovations. Constantin le fit ôter, comme l'on sait, pour mettre à sa place le monogramme de J. C; & je soupçonne que ce profond politique, outre le dessein de rendre la véritable Religion la Religion dominante, se proposoit encore de porter les derniers coups à l'autorité de la nation. Julien, par des vûes diamétralement opposées à celles de Constantin, fit reparoître dans les drapeaux les lettres initiales qui désignoit le Sénat & le peuple Romain; mais à sa mort elles disparurent pour jamais. Au reste, la formule du serment que Végèce a rapportée, prouve que même après Constantin on distinguoit toujours la République de son chef, & que l'on ne confondoit point l'Empereur avec la nation.

Ce n'étoient pas les seules armées qui prêtoient serment. A Rome, les Magistrats, le Sénat & le peuple le prêtoient aussi, comme on le voit dans les annales de Tacite (r) &

(r) *Sextus Pompeius & Sextus Apuleius coss. primi in verba Tiberii*

L. II, c. 1;
de ses institutions
militaires.

dans toute l'histoire des Empereurs. On en trouve la preuve dans les lettres de Pline à Trajan, & dans celles de Trajan à Pline (f). Les Romains étoient une nation toute militaire. Leurs armées, durant plusieurs siècles, ne furent composées que de Citoyens enrôlés au besoin. Long-temps même ils firent la guerre à leurs dépens, n'ayant de solde que la gloire & l'avantage de servir leur patrie qui étoit pour eux une patrie véritable. Après avoir combattu l'ennemi pendant l'été, ils revenoient ensemençer leurs terres, passer l'hiver dans le sein de leur famille & prendre part à toutes les affaires de l'Etat. Lorsqu'ils eurent des troupes soudoyées, & lors même que le séjour d'Annibal en Italie & les conquêtes éloignées eurent contraint la République d'avoir toujours de puissantes armées sur pied, chaque Citoyen, dès qu'il avoit atteint l'âge viril, étoit obligé de s'enrôler aussi-tôt qu'il en étoit requis. C'est sur ce principe que, dans les temps de troubles & d'allarmes, le Sénat ordonnoit de quitter la toge pour prendre l'habit militaire : la ville de Rome devenoit un camp.

On doit observer néanmoins que, hors le cas de l'extrême nécessité, personne n'avoit droit de combattre sans avoir prêté le serment. Cicéron nous fournit un exemple remarquable de cette ancienne discipline. Le fils de Caton le Censeur, faisoit ses premières armes en Macédoine. Le Général ayant licencié la légion dans laquelle le fils de Caton étoit enrôlé,

Cæsaris juravere, apudque eos Seius Strabo & C. Turranius, ille prætoriarum cohortium præfectus, hic annonæ; mox Senatus, milesque & populus. Ann. 1, 7.

Principio anni vitare Thraseam solemne jusjurandum. Ann. XVI, 22, vide ibid. 28.

(f) Je ne citerai qu'une lettre de Pline & la réponse de l'Empereur. *Caius Plinius Trajano imperatori, salutem. Diem, Domine, quo servasti Imperium dum suscipis, quantâ mereris lætitiâ celebravimus, precati*

Deos, ut te generi humano cujus tutela & securitas saluti tuæ innixa est, incolumem florentemque præstarent: prævini & commilitonibus jusjurandum more solemnî præstantibus, & provincialibus qui eâdem certarunt pietate jurantibus.

Trajanus Plinio salutem. *Quantâ religione ac lætitiâ commilitones cum provincialibus, te præeunte, diem Imperii mei celebraverint, libenter, mi Secunde carissime, cognovi ex tuis litteris. Plin. epist. l. x, 50 & 51.*

ce jeune homme qui vouloit absolument se trouver à une action, resta dans l'armée. Le père ne manqua pas d'écrire au Général que, s'il vouloit garder son fils, il devoit lui faire prêter un nouveau serment, parce que le premier étoit anéanti. Caton manda pareillement à son fils de ne point combattre, attendu qu'il falloit être actuellement soldat pour en avoir droit. *Monet igitur ut caveat ne praelium ineat : negat enim jus esse qui miles non sit pugnare cum hoste.* C'étoit donc la prestation du serment qui faisoit le soldat chez les Romains. Or dès qu'ils eurent choisi un Généralissime de leurs armées, ceux même qui n'étoient point dans le service voulurent être ses soldats au moins pour la défense de sa personne, & dans les cas où sa vie seroit menacée. Ainsi, conformément aux principes anciens, il fallut que tout le monde prêtât un serment. En conséquence d'un arrêt du Sénat (t), chaque membre de la République s'engagea solennellement à défendre la personne de Jules César. Ils jurèrent tous de lui servir de Gardes, de poursuivre à outrance quiconque attenteroit à sa vie ou ne le défendrait point en cas qu'il fût attaqué.

Cicer. de offici.
l. 1.

Je crois qu'Auguste se soucia peu d'une cérémonie qui, selon quelques-uns, n'avoit servi qu'à plonger son oncle dans une funeste sécurité. Cependant, quoique l'histoire n'en dise rien, je ne doute pas que tous les ordres de l'Etat n'aient fait pour Auguste le même serment. Le fanatisme de la servitude, car il est des fanatismes de toute espèce, avoit succédé tout d'un coup à celui de la liberté. Un Tribun du peuple, nommé Sextus Pacuvius, plus digne d'être esclave de quelque Roi barbare que dépositaire des droits d'une partie de la nation Romaine, déclara dans le Sénat qu'il se devoit

Dio. l. LIII.

(t) *Jusjurandum quo se cuncti pro unius salute obstrinxerant.* Suet. Jul. Cæs. 84. *Sunt qui putent confisum eum novissimo illo Senatusconsulto & jurejurando, etiam custodias Hispanorum cum gladiis seclantium se, removisse,* idem 86.

Appien fait dire à Marc Antoine

Tome XXI.

dans sa harangue au peuple après la mort de César : *Καίσαρι πάντες ἀμύνεσθαι φύλακες τῷ σώματι ἢ πικροτέρως παθόντι π. ἔσθαι, ὥστε paulo post φυλάξειν Καίσαρα, ἢ τὸ τῷ Καίσαρος σῶμα παντί σθένει πάντας, ἢ εἰς οὐκ ἐπιβουλεύσειεν, βλάψεις εἶναι τὸς οὐκ ἀμύνοντας αὐτοῦ.*

. T t

& se consacroit à la personne d'Auguste, & voulut persuader à la compagnie d'en faire autant. Ce dévouement, cette consécration étoit une sorte d'engagement religieux, usité chez les Germains, les Gaulois & les Celtibères (u), que l'on contractoit avec un Roi, un Prince, un guerrier célèbre, un ami, & par lequel on s'obligeoit à ne lui point survivre, dût-on se donner la mort à soi-même. Auguste s'opposa, comme il devoit à la proposition du Tribun : Mais ce misérable faisant valoir les droits du Tribunat, & prenant l'air & le ton de la liberté pour introduire l'esclavage, fort brusquement de l'assemblée, attroupe la populace, l'oblige de se dévouer comme lui ; & courant de rue en rue, force tous ceux qu'il rencontre de prêter un pareil serment. Pour le rendre plus authentique & plus solennel, il fit offrir un sacrifice auquel il contraignoit tout le monde de prendre part. De-là vint, s'il faut en croire Dion, la coutume de dire aux Empereurs, *qu'on leur étoit dévoué* (x) ; mais je doute que, sur l'autorité d'un homme qui rapporte la démarche de cet infâme Tribun, sans témoigner qu'il la désapprouve, & qui semble n'avoir écrit que pour faire l'apologie ou plutôt l'éloge du despotisme, & pour aggraver le joug des Romains, nous soyons obligés de croire que les termes dont les Romains se servoient en parlant aux Empereurs, fussent leur origine à la flatterie de ce Tribun. Auguste feignit du moins de la condamner (y). Qu'avons-nous besoin de recourir à ce dévouement emprunté des Barbares, qui, chez les Barbares

(u) *Valer. Max. l. II, c. 6, Cæsar de B. G. l. III, Plutarch. vit. Sertorii. Strabo. l. III, Nicolaus Damascen. apud Athenæum l. VI.* Le passage de Nicolas de Damas est remarquable en ce qu'il nous apprend que ces sortes de dévouemens obligeoient de se donner la mort, lors même que celui pour lequel on s'étoit dévoué mourait de maladie. *Συναποθνήσκουσι κατὰ πάντα ἀνάγκην εἴτε ἐν νόσῳ τελειότησι ὁ βασιλεὺς, εἴτε πλέμῳ, εἴτε ἄλλῳ πῶς.*

(x) *Σοὶ καθεστώμεθα. Tibi devotus sumus.*

(y) Je ne voudrois pas assurer qu'Auguste, dans le fond de l'ame, en fût mauvais gré à Pacuvius ; ce Tribun lui procuroit l'occasion de rejeter une flatterie, & de se faire honneur en la rejetant. Ce même Pacuvius, homme sans biens, s'avisa de déclarer publiquement qu'il faisoit Auguste son héritier ; Auguste lui fit donner une somme d'argent. *Dio. ibid.* Je trouve dans l'histoire de

mêmes ne se faisoit que par quelques particuliers; & qui, fait par une nation toute entière, ne pouvoit être qu'un engagement frivole, illusoire, inexécutable, puisqu'il n'est pas possible que toute une nation se donne la mort?

Sans recourir à cette consécration extravagante, on voit du premier coup d'œil comment tout Romain pouvoit dire, soit dans un sens propre, soit dans un sens figuré, qu'il étoit dévoué à l'Empereur, *devotus Imperatori*. Ils pouvoient le dire au figuré pour signifier un attachement inviolable, & dans le sens auquel Tibère disoit qu'il étoit dévoué au Sénat (7). Ils pouvoient le dire au propre, puisque, sous la religion du serment, ils avoient promis de défendre l'Empereur au péril même de leur vie. Rien n'est plus ordinaire que de trouver le mot *devotus* joint à celui de *miles*; & *devotio* se prend quelquefois pour le serment militaire. D'ailleurs le terme *devotus* se disoit encore d'un homme qui s'étoit voué, consacré d'une manière spéciale au culte d'une Divinité. Or la flatterie divinifioit les Empereurs: de-là ces expressions fréquentes dans les anciens monumens: *Devotus numini ejus*, *devotus numini majestatique ejus*. A la place de *devotus* on rencontre aussi *dicatissimus*, autre terme religieux. *Devotus numini ejus* se trouve pour la première fois dans une inscription faite à l'honneur d'Hadrien. Je conjecture que ces expressions devinrent plus communes depuis que Domitien avoit eu l'insolence de s'attribuer le nom de Dieu.

Apud Gruter &
Reines. passim.

Gruter. p. 349.

Caligula d'autres exemples de dévouemens. Pendant la maladie de ce Prince, P. Afranius Potitus, simple plébéien, s'offrit aux Dieux pour victime à la place de Caïus, & jura de se donner la mort, s'il leur plaisoit de conserver la vie à l'Empereur. Un chevalier, nommé Atanius Secundus, promet de combattre parmi les gladiateurs dans les jeux que l'on célébreroit pour la convalescence du Prince. Caïus étant guéri voulut qu'ils tinssent parole; & comme le premier ne la tenoit pas de bonne

grace, il le fit aider. *Votum exegit ab eo qui pro salute suâ gladiatoriam operam promiserat, spectavitque ferro dimicantem, nec dimisit nisi victorem & post multas preces; alterum qui se periturum eâ de causâ voverat, cunctantem pueris tradidit verbenatum insulatumque, qui votum reposcentes per vicos agerent, quoad præcipitaretur ex aggere.* Suet. C. Cæs. Dio. 27, l. LIX.

(7) *Si quando autem de moribus meis devotoque vobis animo dubitaveritis.* Suet. Tiber. 67.

Le serment que faisoient à l'Empereur ceux qui ne portoient pas les armes, se nommoit comme celui des militaires, *sacramentum* ou *jusjurandum in verba*, & quelquefois *in nomen*. Il faut le distinguer d'un autre serment particulier au Sénat, & par lequel cette compagnie promettoit d'observer les ordonnances de l'Empereur régnant & de ses prédécesseurs, excepté ceux que le Sénat avoit déclarés tyrans, tels que Néron, Domitien (a), Maximin, Elagabale, ou dont la mémoire, sans avoir été flétrie par une condamnation juridique, étoit odieuse, tels que Tibère & Caligula. On appeloit ce serment *jusjurandum in acta*, & la plupart des Savans, entre autres Juste Lipse, Gronovius & M. de Tillemont, le confondent avec le serment de fidélité. Dion lui-même qui ne pouvoit s'y méprendre, ne paroît pas toujours avoir assez distingué ces deux sermens, & cela sans doute parce qu'on les prêtoit l'un & l'autre aux calendes de janvier, & qu'ils étoient réunis dans la formule dont le Sénat se servoit. Je ne parlerai point ici du serment *in acta* qui ne regardoit pas seulement ce que les Empereurs ordonnoient comme généralissimes, mais encore ce qu'ils faisoient en vertu de leurs autres pouvoirs, c'est-à-dire, toute leur administration. Il sera donc plus naturel de discuter ce qui concerne ce serment, lorsqu'après avoir examiné tous les titres des Empereurs & les diverses branches du pouvoir Impérial, on examinera les droits du Sénat & la part que cette auguste Compagnie qui, depuis Tibère, représentoit la Nation, avoit au gouvernement & même au pouvoir législatif.

(a) Je ne dis rien de l'empereur Commode, parce que Sévère, pour mortifier le Sénat, avoit fait réhabiliter la mémoire de ce Prince. Il est

pourtant à présumer, qu'après la mort de Sévère, ou du moins après la mort de Caracalla, cette réhabilitation n'eut plus de lieu.



PREMIER MÉMOIRE
SUR
LES MÉDAILLES RESTITUÉES.

Par M. LE BEAU.

DEPUIS que l'étude des Médailles & des Inscriptions est venue au secours de l'Histoire, un grand nombre de Savans, profitant par succession des lumières les uns des autres, ont enrichi la Littérature d'une infinité de connoissances; mais loin qu'ils aient épuisé une si vaste matière, je crois pouvoir avancer, malgré le préjugé commun, qu'ils ont laissé après eux de quoi exercer long-temps ceux qui marchent sur leurs traces. Car sans parler des trésors que le temps fait découvrir, & qui ne leur ont pas été connus; à l'égard de ceux mêmes qu'ils connoissoient, combien de secrets qui ont échappé à leur sagacité, combien de leurs opinions qui ne sont pas établies sur des fondemens assez solides? 23 Avril
1748.

Leur sentiment sur les Médailles, qu'on appelle *restituées*, m'ayant paru être une de ces conjectures, qu'un premier écrivain hasarde sans beaucoup d'examen, & que les suivans adoptent par prévention, j'ai cru qu'il m'étoit permis d'en proposer un nouveau. C'est l'objet de ce Mémoire & de quelques autres dont il sera suivi. Dans celui-ci j'examinerai d'abord l'opinion commune, & j'espère montrer qu'elle ne peut se soutenir; je tâcherai ensuite d'en établir une autre qui me semble beaucoup plus vrai-semblable: dans les Mémoires suivans, j'appliquerai ce nouveau principe à l'explication de chaque Médaille restituée en particulier.

La définition que M. de la Battie a donnée des Médailles restituées, présente le sentiment général des antiquaires; on appelle ainsi, dit-il, les Médailles, soit consulaires, soit impériales, sur lesquelles, outre le type & la légende qu'elles ont

*Remarques sur
le P. Robert inst.
6.*

eus dans leur première fabrication, on voit le nom de l'Empereur qui les a fait frapper une seconde fois, suivi du mot abrégé REST. Il auroit été plus exact de dire, suivi du mot RESTITVIT entier ou abrégé: ainsi, comme il l'explique lui-même, le mot RESTITVIT signifie seulement que Tite, Domitien, Nerva & Trajan, qui sont les seuls dont nous ayons des Médailles restituées, ont fait refaire les coins de la monnoie de leurs prédécesseurs, qu'ils ont fait frapper des Médailles avec ces mêmes coins, & qu'ils ont permis qu'elles eussent cours dans le commerce, aussi-bien que leurs propres monnoies: Trajan, ajoute-t-il, ne s'est pas contenté de faire frapper des Médailles au coin des Princes ses prédécesseurs, il a de plus fait rétablir tous les coins dont on s'étoit servi pour les Médailles consulaires, lorsqu'elles étoient la monnoie courante.

Telle est l'opinion que je me propose de combattre, sans manquer au respect dû aux Savans qui l'ont suivie; examinons-en les raisons, il sera aisé d'en faire sentir la foiblesse.

1.^o Elle n'est appuyée d'aucun témoignage des anciens auteurs, nous n'y trouvons nulle part qu'un Empereur se soit avisé de rétablir les monnoies de ses prédécesseurs.

2.^o On ne peut alléguer aucun motif vrai-semblable, qui ait pû engager Tite, Domitien, Nerva & Trajan à faire battre monnoie aux coins des Empereurs précédens: auroit-ce été pour honorer la mémoire de ces Princes, en remettant sous les yeux des Romains les espèces qui portoient leur image? Mais on ne peut pas supposer qu'elles fussent déjà épuisées. N'y avoit-il déjà plus de monnoie de Galba sous Tite, de Claude sous Domitien, de Nerva sous Trajan? au contraire, combien devoit-il en rester de toutes celles qui avoient été frappées depuis Jules César dans l'espace d'un siècle & demi, puisqu'aujourd'hui il nous en reste encore un si grand nombre? Le cours des monnoies Romaines n'étoit pas borné à la durée d'un seul règne, & M. de la Bastie n'auroit pas dû dire que les quatre Empereurs, qui ont restitué les monnoies de leurs prédécesseurs, ont permis

qu'elles eussent cours dans le commerce, ainsi que leurs propres monnoies. Les espèces frappées au coin des Empereurs avoient cours sous leurs successeurs, pourvû qu'elles fussent de poids & de bon alloi, sans qu'il fût besoin d'aucun changement ni d'aucune permission nouvelle: c'est ce qui est clairement prouvé par une loi des empereurs Valentinien & Valens, par les nouvelles de Théodose & de Valentinien, par Zonaras dans la vie de Nicéphore Focas, & plus précisément encore par la cinquante-deuxième nouvelle de Léon le Philosophe. Ce Prince, après avoir observé que les anciens Empereurs avoient donné cours aux monnoies de leurs prédécesseurs, même les plus éloignés (τὰς παλαιὰς καὶ παλαιὰς), blâme les Princes postérieurs d'avoir aboli cet usage, & il le rétablit. En effet les trésors que l'avarice ou la crainte firent enfouir autrefois, & que le hasard ou la curiosité déterrent de temps en temps, renferment souvent des monnoies d'Empereurs éloignés les uns des autres de plusieurs siècles. Il n'étoit donc pas besoin que les quatre Empereurs dont il s'agit fissent battre monnaie au coin de leurs prédécesseurs pour renouveler leur mémoire, puisqu'elle vivoit encore dans l'usage public sur les monnoies qu'ils avoient fait eux-mêmes frapper.

*L. I, C. de vet:
numism. postest. 1.
XXIII, de pre-
tio solidi.*

On ne fera pas mieux fondé à dire que Tite, Domitien, Nerva & Trajan aient voulu se faire honneur à eux-mêmes par cette nouvelle fabrication. Quel honneur, des Princes tels que Tite & Trajan, avoient-ils à espérer en associant leurs noms à ceux de Tibère & de Claude? Ce n'étoit pas non plus à dessein de confirmer leur droit à l'Empire & de représenter au public leur titre de succession; c'eût été faire tout le contraire, puisque la maison des Flaves, & après elle Nerva & Trajan, n'appartenoient en rien par la naissance à la famille des premiers Césars.

Dira-t-on avec le P. Baldini, dans sa nouvelle édition des médailles Impériales de Vaillant, que ces quatre Empereurs ont eu en vûe de se faire aimer des Romains, en honorant la mémoire des anciennes familles & de leurs

prédécesseurs? C'eût été prendre, pour arriver à leur but, une voie fort détournée & fort bizarre: d'ailleurs c'étoit faire sa cour aux Ombres que de la faire à ces anciennes familles la plupart éteintes, & à la maison des Césars dont il ne restoit personne. Et si cet habile antiquaire prétend que les Romains en général prenoient ces hommages sur leur compte, quel gré pouvoient-ils savoir des honneurs qu'on rendoit à des morts, dont quelques-uns avoient été fort peu célèbres pendant leur vie même, & dont d'autres n'avoient emporté avec eux que la haine ou le mépris public? Mais voici, si je ne me trompe, une raison sans réplique & qui détruit entièrement le système reçu. Entre les Médailles restituées, nous en avons deux de Nerva rétablies par Trajan. Le type des deux revers est différent; mais la légende est la même: toutes deux portent d'un côté, DIVVS NERVA AUG. avec la tête de Nerva; & sur le revers, IMP. CAES. TRAIAN. AUG. GER. DAC. P. P. REST. Il faudra dire dans l'opinion commune, que cette Médaille, dans sa première fabrication, portoit déjà DIVVS NERVA AUG. & que par conséquent elle avoit été dès la première fois frappée par les ordres de Trajan après la mort & la consécration de Nerva. Ainsi dans la seconde fabrication, Trajan aura restitué une Médaille qu'il avoit déjà fait frapper lui-même; ce qui implique contradiction.

Le P. Hardouin, aussi distingué par la singularité de ses sentimens que par l'étendue de son érudition, s'étant fait un jeu de s'effayer contre les opinions les mieux fondées, n'avoit garde d'épargner celle-ci; mais celle qu'il y a substituée est encore plus dénuée de vrai-semblance. Il a prétendu, contre l'usage de la langue latine, que le mot *restituere* signifioit ici imiter, représenter les vertus: ainsi, par exemple, la Médaille dont la légende porte du côté de la tête, TI CAESAR. DIVI AVGVSTI. F. AVGVSTVS, & au revers, IMP. T. CAES. DIVI VESP. F. AVG. P. M. TR. P. P. P. COS VIII, RESTITVIT doit s'expliquer en ce sens: *Tite, &c. fait revivre en sa personne les vertus de Tibère.* Une pareille

pareille déclaration de la part de Tite, avoit de quoi faire trembler le Sénat & le peuple Romain. Ce sentiment ne paroît pas avoir fait fortune, & le simple énoncé suffit pour le faire mettre au rang des paradoxes littéraires de ce savant homme.

L'opinion que je vais proposer n'a rien au contraire que de simple & de naturel, & elle me semble porter un des caractères distinctifs de la vérité: c'est qu'ayant été trouvée la dernière il paroît qu'elle auroit dû se présenter la première à l'esprit.

Je crois que le mot *restituit* signifie que l'Empereur qui est annoncé comme restituteur, a rétabli, en tout ou en partie, quelque monument de l'autre Empereur ou du Magistrat nommé sur la même Médaille; & ce monument est tantôt représenté dans le type, tantôt il est simplement indiqué: par exemple, quand je vois la tête de Drusus, frère de Tibère, avec cette légende, NERO CLAUDIVS DRVSVS GERMANICVS IMP. & au revers, l'arc de ce même Drusus avec ces mots, T. DIVI VESP. F. AVG. P. M. TR. P. COS. VIII. REST. je conçois par cette Médaille que Tite a réparé l'arc de Drusus.

Ovide, parlant d'un temple de la bonne Déesse, bâti par *L. V. des Fastes*, Claudia & rétabli par Livie, s'exprime ainsi:

Dedicat hæc veteris Clauforum nominis heres,

.....

Livia restituit.

Ne croiroit-on pas voir la légende d'une Médaille restituée, mise en vers?

Cette explication s'accorde parfaitement avec le caractère des Médailles qui ne sont que des monumens représentatifs: & de même que dans les Médailles d'Utique, frappées sous Tibère, les mots *decuriones posuerunt*, indiqués par DD. PP. sont appliqués par tous les antiquaires à la figure représentée dans le type, qu'on croit être celle de Livie; ne doit-on pas dire aussi que le *restituit* de nos Médailles se rapporte au monum. gravé dans le champ, ou seulement désigné, comme nous l'expliquerons dans la suite?

Ce que je viens de dire suffiroit pour mettre cette opinion du moins en équilibre avec l'opinion ordinaire; mais ce qui lui donne un avantage considérable, c'est 1.^o qu'elle est autorisée par l'Histoire & par les Inscriptions, 2.^o qu'elle rend raison pourquoi les Médailles restituées commencent à Tite & ne passent pas Trajan, ce qu'on chercheroit envain dans l'autre sentiment: ce sont les deux points que je vais tâcher d'établir dans ce Mémoire.

1.^o Les Romains dès leur naissance firent paroître un goût décidé pour tous les monumens durables; la passion de se rendre illustres, qui plus que toute autre chose les aida à le devenir, eut bien-tôt rempli Rome d'édifices, de statues, de bas-reliefs; jusqu'à la conquête de la Grèce, ils employèrent les ouvriers de Toscane. Les essais grossiers d'une sculpture barbare furent les amusemens de Rome dans son enfance.

Plin. l. 34. Selon Métrodore de Scepsis, les Romains ne prirent

Hor. l. 11, ep.
l. v. 156.

Volturne que pour en enlever deux mille statues qu'ils transportèrent chez eux. Lorsque la Grèce vaincue eut, selon l'expression d'Horace, captivé à son tour ses fiers vainqueurs, Rome devint le rendez-vous des plus fameux ouvriers de la Grèce & de l'Asie. Avec des colonies d'architectes, de peintres & de sculpteurs, il y passa comme un nouveau peuple de statues & de tableaux; Plin en cite un nombre prodigieux dans les trente-quatre, trente-cinq & trente-sixième livres de son histoire. On vit à Rome en marbre ou en

Plin. l. 36.

airain tous les Dieux, tous les grands hommes, & des embellissemens de toute espèce. Agrippa, dans son Édilité, faisant construire le nouvel aqueduc nommé *aqua Virgo*, & réparer les autres, fit sept cens abreuvoirs, cent cinquante fontaines jaillissantes, cent trente réservoirs; il orna ces ouvrages de trois cens statues de marbre ou d'airain, & de quatre cens colonnes de marbre, & tout cela fut achevé en un an. Selon

Ex Caïo, c. 34.

Suétone, il y avoit un si grand nombre de statues d'hommes illustres sur le Capitole, que comme elles y étoient trop serrées, Auguste en fit transporter une partie dans le champ de Mars. Pausanias dit que Néron fit porter à Rome cinq

Phocie.

cens statues d'airain qu'il avoit enlevées du seul temple de Delphes; Trajan, nommé dans les inscriptions de Gruter, *ὁ τῆς οὐρανίου ἀποστής*, ce qu'Eutrope semble rendre par ces mots, *orbem terrarum ædificans*, fit grand nombre d'édifices & d'autres beaux ouvrages, & ce goût se perpétua dans ses successeurs. P. 1084

Ce qui contribuoit encore à multiplier les statues, c'étoit l'usage d'ériger en divinités les vertus, les passions, toutes les choses spirituelles, & de leur donner un corps; ainsi le bon Evènement, la Piété, l'Espérance, la Concorde, la Victoire, la Félicité avoient à Rome des temples, des autels, des statues, & je ne doute pas que les types des Médailles, qui représentent ces choses personnifiées, ne soient gravés d'après leurs images. L'uniformité de type dans un grand nombre de représentations arbitraires, qui cependant sont constamment les mêmes sous des Empereurs très-éloignés par l'intervalle des temps, prouve assez que les originaux étoient des figures subsistantes; mais ce qui le prouve encore mieux, c'est la description que fait Pline de plusieurs tableaux & statues de Rome, dont la conformité avec nos Médailles est tout-à-fait sensible: telles sont entre autres les statues de Bonus Eventus, de Vesta, tel est le tableau d'Ulysse; le temps même ne nous a pas encore dérobé toutes les preuves de cette ressemblance. On trouve dans les desseins de Boissard & des autres qui nous ont donné les estampes des antiquités de Rome, beaucoup de statues & de bas-reliefs qui s'accordent entièrement avec les figures des Médailles. Il n'y a guère sur les monnoies antiques d'attitudes d'Hercule, qui y est si souvent & si diversement représenté, dont nous ne trouvions l'original dans ces images. Pendant combien de siècles le fameux Hercule Farnèse, qu'on admire encore, a-t-il fourni un type aux monnoies? On peut en dire autant des autres Dieux, des Héros, & même des choses qui ne sont que purs symboles; & ce qui nous reste de ces originaux suffit pour nous faire conclurre, que presque tous les types des monnoies étoient gravés d'après les monumens. P. Vidor.
L. XXXIV &
XXXV.

Tous les ouvrages qui contribuoient, soit à l'utilité, soit à l'ornement de Rome & de l'Empire, devenoient précieux aux Romains. Ils se faisoient un devoir de les conserver & de les rétablir, quand ils étoient détruits ou endommagés par le temps ou par les incendies. Cet accident étoit si fréquent
 xxxv, à Rome, que Pline fait un reproche au luxe d'y apporter de tout l'Univers tant de beaux marbres pour y devenir la proie des flammes. Le restituteur n'oublioit pas de faire graver son nom après celui du fondateur; & par ces continuelles réparations, Rome appelée sur les Médailles, *la ville éternelle*, conservoit toujours un air de jeunesse. Tous les auteurs, depuis les commencemens de la République jusqu'aux derniers temps de l'Empire, nous parlent sans cesse d'édifices & d'autres ouvrages rétablis. Presque toutes les pages du trésor de Gruter sont chargées de restitutions. Nous y voyons des Statues, des temples, des autels, des thermes, des tours, des ponts, des canaux, des tombeaux, des portiques réparés, avec le
 P. 48. nom des Réparateurs. On s'y fait honneur d'avoir rétabli l'inscription d'un Temple effacée par le temps; il n'y a pas jusqu'aux cippes milliaires qui ne soient honorés du nom des Princes qui les ont relevés. En voici un trouvé à Rome, & donné par Doni & par Muratori. Il étoit dans la voie Appienne dont il marquoit le septième mille. L'inscription en est tout-à-fait conforme à celle de nos Médailles; on y lit d'abord le nom de l'Empereur qui le fit dresser, & au-dessous celui de l'autre Empereur qui le rétablit. Au haut est gravé le nombre VII, c'est-à-dire, *septimus lapis*. Au dessous; IMP. CAESAR VESPASIANUS AVG. PONTIFEX MAX TRIB. POTES̄ VII IMP XVII P. P. CENSOR COS. VII. DESIGN. VIII; & plus bas, IMP NERVA CAESAR AVGVSTVS PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNICIA POTES̄TATE COS III PATER PATRIAE REFECIT.

Le Sénat & le peuple ont quelquefois partagé avec le souverain le mérite des restitutions: on voit encore au pied du Capitole près de l'arc de Sévère un portique de huit

colonnes de granite oriental, on lit sur l'architrave, *Senatus populusque Romanus incendio consumptum restituit*. C'étoit, au sentiment de Nardini, un temple de la Fortune qui, selon Zosime, fut brûlé du temps de Maxence. Les particuliers s'empressoient aussi à inscrire leurs noms sur les monumens qu'ils rétablissoient.

Roma antiqua
l. v, c. 11.

Silvano Sacrum

P. Quintius Zosimus DD.

Grut. p. 1071.

Pro salute Cn. Turpili Cn. f. Gemini signum Silvani marmoreum Higinus Ser. villicus posuit dedicavitque item Silvanum anticum.

Vexatum de suo refecit.

On lit dans Gruter une infinité d'autres Inscriptions semblables.

Trajan, au rapport d'Ammien Marcellin & d'Aurelius Victor, prenoit tant de plaisir à voir son nom sur les monumens qu'il rétablissoit en grand nombre, que cette ambition lui attira des railleries. On l'appeloit *Pariétaire* par allusion à cette herbe qui a coutume de croître sur les murailles.

Doni & Muratori nous donnent un cippe milliaire de Terracine, dont l'inscription annonce que Trajan fit réparer à ses dépens dix-neuf pierres du grand chemin.

Mur. t. I, p. 2
449.

Ainsi, d'un côté, toute l'antiquité ne dit pas un mot des monnoies anciennes rétablies; de l'autre, l'Histoire & les Inscriptions ne parlent que de monumens restitués. N'est-il donc pas naturel de croire que les Empereurs se sont fait honneur de ces restitutions sur leurs monnoies, dépositaires de toute leur gloire; & ne peut-on pas dire que ce sentiment est appuyé sur l'Histoire & sur les Inscriptions?

2.^o Mais ce qui lui donne encore plus de force, c'est qu'il est plein de ressources pour l'explication de tout ce qui a rapport aux Médailles restituées. Il est remarquable que les restitutions ne commencent que sous le règne de Tite, & qu'elles ne s'étendent pas au-delà de Trajan. Pourquoi cet usage a-t-il commencé si tard & duré si peu? Le sentiment

commun n'a rien à répondre à cette question, & il semble, au premier coup d'œil, que le nôtre ne soit pas plus en état d'y satisfaire : car si ces Médailles sont frappées à l'occasion des monumens rétablis, il devroit y en avoir de tous les prédécesseurs de Tite, puisque, à l'exception de Galba, d'Othon & de Vitellius qui eurent bien d'autres occupations, tous les autres Empereurs ont réparé un grand nombre d'ouvrages publics. Voici cependant une raison solide & puisée dans les circonstances mêmes.

Jamais les diverses réparations faites par les Empereurs, n'ont dû être plus brillantes & plus dignes de l'attention publique, que quand elles ont été plus multipliées; & jamais elles ne furent plus multipliées, qu'après une destruction plus affreuse & plus générale; c'est alors que la reconnoissance éclatant de toute part, il doit être naturellement venu dans l'esprit de graver sur les monnoies la magnificence du Prince. Les cinq premiers Empereurs, & sur-tout Auguste, dans le cours d'un règne long & heureux, avoient rétabli beaucoup d'ouvrages publics à mesure qu'ils étoient détruits par le temps ou par quelques incendies; mais ces restitutions s'étoient faites de loin à loin, & à peine étoient-elles sensibles dans une ville aussi vaste & aussi occupée que Rome.

*Tac. Ann. l.
xv, s. 38.*

L'incendie de Néron obligea ses successeurs à une réparation immense. Rome presque entière avoit été dévorée par les flammes. Le feu commença le 19 de juillet l'an de J. C, 64; des quatorze quartiers de Rome, trois furent entièrement brûlés, & sept autres tellement endommagés, qu'il n'y resta qu'un petit nombre d'édifices. Parmi les ouvrages qui périrent alors, Tacite ne nomme que le Cirque, la maison de Néron, le palatium, les jardins de Mécène, les maisons de Tigellinus, le palais de Numa & les temples de la Lune, d'Hercule, de Jupiter Stator, de Vesta & des Pénates. Le même auteur ajoute que l'incendie dura six jours, & que bien-tôt après il se ranima avec violence; mais il ne dit point quelle en fut la durée à cette seconde reprise. Suétone qui ne parle que d'un incendie le fait durer six jours & sept

*In Nerone
s. 38.*

nuits sans entrer dans aucun détail ; & l'abbreviateur de Dion, *Xiphil. in Neron.* au lieu d'une description historique & circonstanciée, paie le Lecteur d'un lieu commun & d'une amplification de Rhéteur. Une Inscription trouvée à Rome & rapportée par Angéloni, nous apprend que l'incendie dura neuf jours : *Ex voto suscepto quod diu erat neglectum nec redditum incendiorum arcendorum causâ, quando urbs per novem dies arsit Neronianis temporibus, &c.* Le reste de l'Inscription n'est pas de mon sujet, elle paroît être du temps de Marc-Aurele. Néron justement soupçonné d'être l'auteur de ce désastre, parut s'empresse à le réparer ; il encouragea, par des promesses & même par des libéralités, les particuliers à relever leurs maisons. Il fit bâtir des portiques ; mais au lieu de rendre à sa patrie tant de temples & d'autres édifices que les flammes avoient consumés, il se servit, dit Tacite, de leurs ruines pour élever ce prodigieux palais qu'on appela *la maison dorée*, & nul auteur ne lui donne la gloire d'avoir rétabli aucun monument public. Ses trois successeurs, dans l'espace d'un an & demi, ne furent occupés que de révoltes & de scènes sanglantes. Vespasien ayant rassermi l'empire ébranlé par de si violentes secousses, s'appliqua à rendre à la ville de Rome sa première splendeur. Elle étoit, dit Suétone, défigurée par les ruines & par les embrasemens. Le nouvel Empereur fit rétablir le Capitole brûlé sous Vitellius ; il rétablit plusieurs aqueducs, le théâtre de Marcellus, le temple de Claude & celui de l'Honneur & de la Vertu. Plusieurs de ses Médailles donnent lieu de croire qu'il répara le temple de Vesta brûlé sous Néron. Il semble que, suivant ma pensée, les Médailles restituées devroient commencer sous son règne ; mais Zonaras nous apprend que *In Vesp. c. 8.* ce Prince ayant rétabli plusieurs bâtimens publics, ne voulut pas qu'on y mît son nom avec celui des fondateurs. Cette modestie de Vespasien empêcha sans doute qu'on ne lui fît sur les monnoies l'honneur de l'Inscription, qu'il ne vouloit pas permettre sur les ouvrages mêmes. *In Vesp.*

Le règne de Tite vit un autre incendie qui ne fut guère moins funeste & moins ruineux que celui de Néron. Suétone *In Tito, c. 8.*

In Tito. dit qu'il dura trois jours & trois nuits. Xiphilin nous donne ici plus de détail ; il rapporte que l'année d'après l'embrasement du Vésuve, c'étoit l'an 80 de J. C, un feu sorti de terre consuma beaucoup d'édifices à Rome, & entre autres, les bains d'Agrippa, le Panthéon, l'enclos nommé *septa*, le *diribitorium*, le théâtre de Balbus, la partie du théâtre de Pompée nommée *la scène*, les monumens d'Octavie, les temples de Sérapis, d'Isis, de Neptune, & celui de Jupiter Capitolin avec les autres de la même enceinte. Il est à observer que tous ces édifices, à l'exception du Capitole, étoient dans le champ de Mars ou dans le voisinage. C'étoit le neuvième quartier de Rome, dit le cirque Flaminius, en sorte qu'on peut conclurre que cet espace qui avoit été épargné par les flammes du temps de Néron, fut, sous le règne de Tite, le plus maltraité par l'incendie.

Ibid. Tite s'empressa, dit Suétone, de réparer le dommage ; il voulut porter tous les frais, & il y consacra tous les ornemens de ses maisons de campagne ; mais n'ayant survécu que d'un an, il n'eut pas le temps d'achever l'exécution d'un projet si digne de sa bonté & de sa magnificence.

In Domit. Domitien continua ce que son frère avoit commencé. Entre les ouvrages attribués à ce Prince par la chronique de Cassiodore, il y en a dont il n'est que le réparateur, comme le Capitole, le temple de Sérapis & celui d'Isis. Selon la
Ibid. c. 5. chronique de S.^t Jérôme, il rétablit le Panthéon. Suétone dit qu'il rebâtit un très-grand nombre d'ouvrages consumés par l'incendie, & il ajoute qu'il les fit refaire sous son nom, sans souffrir qu'on fît aucune mention des fondateurs. Cette vanité toute opposée à la modestie de Vespasien, nous donne encore la raison de ce que le règne de Domitien si fécond en réparations, nous fournit pourtant, dans une durée de quinze ans, beaucoup moins de Médailles restituées, que le règne de Tite qui ne fut que d'un peu plus de deux ans.

Mais Domitien, malgré la passion qu'il avoit pour les bâtimens, n'acheva pas de relever tout ce que le feu avoit abattu ; il laissa bien des choses à faire à Nerva & à Trajan.

Nous

Nous avons déjà vu que Trajan étoit jaloux de la gloire de réparer les anciens édifices. Tous les auteurs s'accordent à lui rendre ce témoignage ; & Pline le jeune n'a pas oublié cet article dans son panégyrique. Cassiodore, dont la chronique est confuse en cet endroit, citant les ouvrages faits par Trajan, nomme les thermes de Tite, la *Meta sudans*, & le Panthéon, qui, selon la chronique d'Eusèbe, fut encore brûlé sous son règne par le tonnerre. Nardini croit que les thermes de Trajan ne sont que celles de Tite rétablies & augmentées. La fontaine, dite *meta sudans*, étoit encore un ouvrage de Tite, comme il paroît par une de ses Médailles où elle se voit à côté de l'amphithéâtre.

Je ne prétends pas que les quatre Empereurs dont nous avons des Médailles restituées, n'aient rétabli que les monumens qui avoient été brûlés sous Néron & sous Tite. Ils ont aussi sans doute réparé les dommages causés par le temps & par les divers accidens. Suétone, dans la vie de Galba, parle d'un temple des Césars où toutes les têtes des statues furent abattues par la foudre. Tacite & Plutarque décrivent un débordement du Tibre qui fit sous Othon de grands ravages ; & Pline le jeune en raconte un semblable arrivé du temps de Trajan. Ces évènements & d'autres encore peuvent avoir donné lieu à plusieurs restitutions. Je dis seulement que les deux incendies dont j'ai parlé, ayant tout à la fois détruit une partie considérable de Rome, la multitude des ouvrages que ces Empereurs rétablissoient, a fait naître la pensée d'en conserver la mémoire sur leurs monnoies.

Il paroît que ce fut d'abord le Sénat qui fit marquer sur les monnoies les restitutions des Princes : car on ne trouve celles de Tite, de Domitien & de Nerva, que sur le bronze qui étoit frappé par ordre du Sénat. Cet usage étant établi, Trajan, avide de gloire, se chargea lui-même de perpétuer sur ses monnoies la mémoire de ses travaux ; & pour honorer avec distinction ses prédécesseurs, il fit frapper sur la monnoie d'or les restitutions des ouvrages faits par les Empereurs, & les autres sur la monnoie d'argent : aussi les Impériales restituées.

Roma antica,
l. III, c. 10.

C. r.

Hist. l. I, c. 86.

Plut. in Othone,

Epist. XVII,
l. VIII.

par Trajan, ne se trouvent qu'en or, au lieu que les Consulaires ne se voient qu'en argent. Il faut mettre au rang de ces dernières les restituées, qui ayant rapport au règne d'Auguste, ne regardent cependant que des monumens faits par des particuliers, comme l'Agrippa, le Cossus Lentulus & une de la famille Julia que nous avons vûe dans le cabinet de M. l'abbé de Rothelin, frappée dans le temps qu'Auguste n'étoit encore que *triumvir Reipublicæ constituendæ*, quoiqu'on ait coûtume de ranger ces Médailles dans la suite des Impériales.

Quand nous ne pourrions prouver notre sentiment par aucune Médaille restituée en particulier, il ne laisseroit pas de se soutenir. Parmi ce grand nombre de réparations indiquées en général par les auteurs, nous avons si peu de détails, & il nous reste si peu de Médailles qui parlent des monumens restitués, qu'il ne seroit pas étonnant qu'aucun de ces monumens ne se trouvât tout à la fois, & marqué sur les Médailles, & nommé par les historiens : cependant nous verrons en plusieurs occasions dans les dissertations suivantes, le témoignage du métal joint à celui de l'histoire.

Mais, dira-t-on, les successeurs de Trajan n'ont pas manqué d'attention à rétablir les monumens qui tomboient en ruine. Les auteurs de l'histoire Auguste, les Inscriptions & les Médailles mêmes en font foi. Nous avons, sous Antonin Pie, un Temple à huit colonnes avec la légende, **TEMPLUM DIVI AVG. REST.** ou **AEDES DIVI AVG. REST.** Puisque les restitutions ont continué après Trajan, les Médailles des restitutions ne devoient pas finir avec lui.

C. 20.
C. 13. Spartien, dans la vie d'Hadrien, nous donne la solution de cette difficulté. Ce Prince, dit-il, n'aimoit point à mettre son nom sur les ouvrages qu'il faisoit faire : *Titulos in operibus non amabat* ; & ailleurs, *cum opera ubique infinita fecisset, nunquam ipse nisi in Trajani patris templo nomen suum scripsit.* Cette modestie d'Hadrien, si c'en étoit une dans un Empereur dont les vertus étoient fort équivoques, lui fit sans doute interrompre l'usage de ses quatre prédécesseurs. Son fils & son petit-fils adoptifs, Antonin & Marc-Aurèle, Princes

d'ailleurs vraiment philosophes, suivirent en cela son exemple; & le mot *restituit* ne parut plus sur les monnoies.

Ce n'est pas qu'on ait cessé après Trajan de frapper des Médailles à l'occasion des réparations faites par les Empereurs; mais la forme qui avoit constamment subsisté depuis Tite jusqu'à Trajan, une fois interrompue par Hadrien, changea entièrement & devint arbitraire. Je viens d'en donner un exemple dans une Médaille d'Antonin Pie. Spon, dans la liste qu'il donne des cabinets de Rome, décrit un médaillon de bronze du cabinet de Monfignor Ginetti. Il est d'Alexandre Sévère avec l'amphitéâtre de Tite & la légende MVNIFICENTIA AVG. Spon conjecture, avec beaucoup de vrai-semblance, que ce médaillon fut frappé à l'occasion de l'amphitéâtre de Tite, réparé par Alexandre; car Lampride dit que ce Prince avoit rétabli plusieurs ouvrages de ses prédécesseurs, & entre autres cet amphitéâtre: ce médaillon est unique. Voici encore une restitution postérieure, dont la singularité mérite d'être remarquée: c'est une Médaille d'argent qui porte d'un côté une tête d'Empereur couronnée de laurier, avec ces mots, IMP. TRAIANO PIO FEL. AVG. PP. au revers est une femme à demi couchée, elle tient de la main droite un fouet, le bras gauche est appuyé sur une roue, au dessus est la légende VIA TRAIANA. Cette Médaille, qui a passé du cabinet de M. Foucault dans celui de M. de Pontcarré, où elle est actuellement, est incontestablement vraie & antique, au jugement de nos plus habiles antiquaires qui l'ont eue entre les mains; tous ont décidé que le métal, la fabrique, le module & la forme des caractères étoient du temps de Gordien Pie: les traits du visage représentent Gordien & ne peuvent convenir à Trajan; de plus, les titres de *Pius*, *Felix*, ne peuvent se trouver sur une médaille de Trajan, puisque Commode est le premier qui les ait pris tous deux ensemble sur ses monnoies. Toutes ces raisons acquièrent plus de force par la comparaison de cette Médaille avec la Médaille pareille de Trajan; celle-ci porte d'un côté la tête de Trajan tout-à-fait reconnoissable, avec

Lamprid. in
Alex.

*In descript. urbis
Romæ.*

la légende ordinaire: IMP. CAES. NERVAE TRAIANO AVG. GER. DAC. TR. P. COS. V. PP. & au revers un type à peu près semblable au revers de l'autre, avec ces mots, S. P. Q. R. OPTIMO PRINCIPI, dans l'exergue VIA TRAIANA. Voilà la médaille de Trajan; Fabricius l'explique de la voie Appienne que ce Prince fit réparer.

T. I, p. 411.

Celle que j'examine ici fut apparemment frappée par l'ordre de Gordien Pie, qui voulant se faire honneur d'avoir réparé le chemin de Trajan, prend lui-même le nom de ce Prince, mais avec des titres qui, ôtant toute équivoque, faisoient sur le champ deviner le mot de l'énigme. Il faut avouer que cette forme de restitution avoit quelque chose de bizarre: mais ce qui l'est plus encore, c'est l'imagination du P. Hardouin, qui cite cette Médaille dans ses notes sur Pline à propos de la métempsychose; il prétend que le monétaire qui a frappé cette Médaille, faisoit de ce dogme un article de sa foi, qu'il croyoit que l'ame de Trajan étoit passée dans la personne de Gordien, & qu'en échange du seul surnom d'Optimus que Trajan avoit porté, ce Prince, devenu Gordien, en avoit gagné deux, *Pius, Felix*.

Peut-être quelqu'un diroit-il que cette Médaille est de Trajan Dèce: mais ni l'air du visage ni la fabrique ne peuvent appartenir à ce Prince, qui d'ailleurs ne porte jamais dans ses monnoies le nom de *Trajanus* sans y ajouter celui de *Decius*.

Je remarquerai en passant que le type de la médaille de Trajan, dont je viens de parler, se voit représenté en relief sur l'arc de Constantin, bâti en grande partie des débris de celui de Trajan; on y voit aussi le type d'une des Médailles qui portoient pour légende *alimenta Italiae*, & sur les débris de l'arc de Marc Aurèle, appelé maintenant l'arc de Portugal, paroît encore l'apothéose de Faustine, assise sur les ailes de la Victoire, telle qu'elle est sur les Médailles: tout cela contribue à fortifier notre opinion.

Je vais recueillir en peu de mots les différens points que j'ai tâché d'établir dans ce Mémoire, pour en faire mieux sentir la suite & la liaison.

Le zèle des Romains à conserver & à rétablir les monumens est attesté par l'histoire & par les inscriptions. Après les deux incendies arrivés sous Néron & sous Vite, la multitude des réparations mit toute la ville en mouvement : Rome sortoit de ses cendres, & on immortalisa la reconnaissance publique & la gloire des Empereurs, en marquant sur leurs monnoies la restitution de tant d'ouvrages qu'ils rétablissoient. On n'a point de Médaille restituée de Vespasien, sa modestie n'accepta pas cette espèce de louange : on en a peu de Domitien, si l'on considère la durée de son règne ; sa vanité avoit peine à consentir que les fondateurs partageassent avec lui l'honneur de l'inscription : Hadrien abolit la coutume établie sous ses quatre prédécesseurs. J'ai prouvé tous ces articles, j'ai même, par une conjecture vrai-semblable, rendu raison pourquoi jusqu'à Trajan toutes les Médailles restituées sont en bronze, & pourquoi sous ce Prince les restitutions des Consulaires sont frappées sur l'argent, & celles des Impériales sur l'or. Et comme en matière de physique un système est établi quand il conduit à l'explication de tous les phénomènes, de même ne puis-je pas me flatter que l'opinion que je propose paroîtra plus probable que l'opinion commune, puisque celle-ci ne peut rien expliquer, & que l'autre rend raison de tout ce qui concerne les Médailles restituées ?

Je ne dissimulerai pas trois objections considérables qu'on peut faire contre ce nouveau sentiment. 1.^o Une partie des Médailles restituées ne présente dans le champ du revers que la marque du Senatus-consulte, S. C. on n'y voit aucun monument, aucune figure ; sur quoi donc peut tomber le terme *restituit* ? s'il se rapportoit à quelque ouvrage, cet ouvrage seroit sans doute représenté.

La brièveté que je me suis proposée dans ce Mémoire, ne me permet pas de résoudre ici cette objection : j'y répondrai dans la suite à l'occasion des Médailles restituées d'Auguste, dont plusieurs ne portent au revers que la marque du Senatus-consulte.

2.^o Nous avons une Médaille où l'on voit d'un côté un vaisseau avec la légende ANT. AVG. III VIR. R. P. C. au revers l'aigle légionnaire entre deux autres enseignes, avec ces mots, LEG. VI. ANTONINUS ET VERUS AUG. REST. Cette restitution est postérieure à Hadrien, & elle ne peut s'expliquer d'aucun monument rétabli. Je tâcherai de montrer dans la suite que cette Médaille ne détruit point mon opinion.

3.^o Parmi les types des Médailles restituées, il y en a qui ne paroissent désigner aucun monument : deux mains jointes, par exemple ; l'aigle des consécration, des chars traînés par des éléphants. Comment tous ces revers s'expliqueront-ils dans mon hypothèse ?

Cette difficulté s'éclaircira par l'explication détaillée de chaque Médaille. Il suffira de rappeler ici en général ce que j'ai déjà dit, que ce qui nous semble seulement un symbole dans les types des Médailles (a), étoit quelquefois un monument réel & subsistant. Je n'en citerai que deux exemples entre une infinité d'autres. Nous avons dans un revers de Vitellius, un trépied avec un dauphin au dessus, & au dessous un corbeau. La légende est XV VIR SACR. FAC. Suétone dit de Vitellius, qu'avant son avènement à l'Empire il fut revêtu des charges sacerdotales les plus honorables. Sur ce témoignage on explique allégoriquement ce type de la fonction de Quindécemvir. Ces Prêtres étoient chargés de consulter les oracles des Sibylles & de faire des sacrifices à Apollon. Or le trépied est consacré à ce Dieu aussi-bien que le dauphin entre les poissons, & le corbeau entre les oiseaux. Je ne conteste pas la vérité de cette explication ; mais je suis de plus fondé à croire que le type de cette Médaille fut gravé d'après un bas relief qui existoit à Rome : la preuve s'en trouve dans Gruter. Il donne, sur les desseins de Boissard, la figure d'un bas relief, presque entièrement semblable au type de la médaille de Vitellius ; l'Inscription

P. 1076.

(a) Voyez dans Paus. *Corinth.* au commencement une statue de Mécécerte, tel qu'il est sur plusieurs médailles de Corinthie.



marque que c'est un monument que le collège des Augures restitue en l'honneur de Vespasien. Dans une médaille de Sextus Pompée, on voit d'un côté Scylla avec des queues de dauphin & une ceinture de chien de mer. Elle élève de ses deux mains, avec colère, un gouvernail dont elle semble battre les eaux. Ce type a sans doute rapport à l'avantage que le jeune Pompée remporta sur la flotte de César Octavien dans le détroit de Sicile. On le prendroit pour une simple imagination de Monétaire; mais une épigramme de l'Anthologie me fait connoître que cette monnoie fut gravée d'après une statue d'airain, où ce monstre étoit représenté précisément dans la même attitude. Voici la traduction de cette épigramme.

Sans l'éclat de l'airain qui avertit que ce n'est ici qu'un ouvrage de l'art ingénieux de Vulcain, à voir de loin cette statue, on croiroit que ce seroit Scylla elle-même qui auroit passé de la mer sur la terre, tant elle frappe avec violence ce qui est devant elle, tant elle montre de courroux, comme, lorsque s'élevant au milieu des ondes, elle secoue & fracasse les vaisseaux. Anth. l. IV.
c. 11.

Τόσον ὀπισθείει, τόσον κότον ἀντία φαίνει,
Οἷον ἀπὸ πελάγους συγχιλονέσσαι νέας.

Après avoir donné mes idées en général sur l'objet des médailles restituées, pour ne rien laisser à désirer, je me suis proposé de les expliquer chacune en particulier; c'est ce que j'exécuterai dans les dissertations suivantes. J'éviterai les détails inutiles; & je tâcherai de me conformer à cette belle règle établie par (b) Aristote, qu'en tout genre d'ouvrage c'est manquer de goût que de se piquer d'une recherche plus scrupuleuse que la nature du sujet ne le demande.

(b) Πεπαυμένους ἐστὶν ὅτι πλεονεξίαί τε αἰκρίαις ὀπιζομένη καὶ ἔκαστον γένος ἐφ' ἑσέων ἢ τῷ ἀρεστέματι φύσει ὀπιδέχεται. *Ethic. l. I, c. 1.*



S E C O N D M É M O I R E

S U R

L E S M É D A I L L E S D E R E S T I T U T I O N .

Par M. LE BEAU.

11 Juin
1748.

*R*ESTITUIT sur une Médaille, signifie que l'Empereur auquel ce mot se rapporte, a rétabli quelque monument de l'autre Empereur ou du Magistrat dont le nom se lit sur la même Médaille. C'est le sentiment que je propose, & je crois l'avoir appuyé de toutes les raisons de vrai-semblance dont une pareille matière est susceptible. Au défaut du témoignage précis des historiens, ces sortes de preuves sont la seule ressource de la curiosité littéraire. Quand une conjecture historique est simple & naturelle, qu'elle sert à expliquer les principaux points de la question dont il s'agit, & qu'elle n'est point détruite par ceux mêmes qu'elle n'explique pas, elle est élevée au degré de certitude qu'on peut raisonnablement exiger dans les matières conjecturales.

J'ai fait voir que mon sentiment s'accorde parfaitement avec le goût des Romains attesté par toute l'histoire; qu'il rend raison pourquoi les Médailles de restitution ne commencent qu'à Tite, & pourquoi elles finissent avec Trajan. Ces deux questions, auxquelles l'opinion commune ne répond rien, sont les principales qui se présentent au sujet de ces Médailles.

Si je m'en tenois à ce qui est absolument nécessaire, il ne me resteroit plus qu'à répondre à deux difficultés qui semblent considérables: l'une résulte des revers qui ne portent que la marque du Senatus-consulte; l'autre, de la légion d'Antoine restituée par Marc Aurèle & Verus, & je pourrois m'épargner les autres recherches. La plupart des systèmes généraux qui ont été proposés & reçus jusqu'à présent sur les questions numismatiques

numismatiques, aussi-bien que sur d'autres objets de littérature, ne se sont point chargés du détail de tous les cas particuliers; & ce qui résulteroit de mon silence, ce seroit tout au plus que je ne connoîtrois pas les monumens indiqués sur les Médailles de restitution: mais on ne seroit pas en droit d'en conclurre que ces Médailles ne représentent pas des monumens. D'un côté nous sommes bien éloignés de croire que toutes les Médailles de restitution qui furent jamais frappées, soient parvenues jusqu'à nous: de l'autre, entre les ouvrages cités par les Anciens, où l'on donnoit la description des monumens de Rome, il ne nous reste que trois fragmens imparfaits, dont le plus ancien ne précède pas Constantin; celui de P. Victor, celui de Sextus Rufus & quelques morceaux d'une notice très-défectueuse. Tout ce que nous pouvons connoître d'ailleurs se trouve dispersé dans les poètes, dans les historiens & dans quelques autres auteurs qui sont rarement entrés dans ces détails étrangers à leur sujet. Il seroit donc très-possible qu'aucun des monumens rétablis ne se trouvât tout à la fois & dans les auteurs qui nous restent, & dans les médailles qui se sont conservées jusqu'à nous.

Nous ne sommes pas réduits à cette indigence par rapport à la fondation des monumens les plus considérables. Nous en trouvons les traces dans les Anciens: mais pour ce qui est du rétablissement, ils se contentent de nous dire que les quatre empereurs dont nous parlons, en ont réparé un grand nombre, sans entrer sur ce point dans aucun détail; & ils laissent le champ libre aux conjectures. La science des Médailles se réduiroit à une curiosité presque inutile, si elle n'ajoutoit rien à ce que l'on trouve dans les livres. Il n'en est pas ainsi; on peut voir dans le grand ouvrage de M. le Baron de Spanheim & ailleurs, combien les Médailles nous apprennent de faits que nous chercherions en vain dans les auteurs. Leur principale fonction est de servir de supplément à l'histoire: or, dans mon sentiment elles s'acquittent parfaitement de ce devoir; l'histoire nous montre la fondation des

principaux monumens; les Médailles se sont chargées de nous apprendre quand & par qui ils ont été rétablis.

Il se présente deux ordres à suivre, celui des fondateurs & celui des restituteurs. J'ai préféré le premier pour les Médailles Impériales, parce qu'il m'épargne des répétitions, le même monument se trouvant en quelques rencontres restitué par deux ou par trois, quelquefois même par les quatre Empereurs; j'en donnerai une raison. Pour les Consulaires, comme elles sont l'ouvrage du seul Trajan, j'en renverrai l'examen après celui des Impériales. Dans ce Mémoire, je me propose d'expliquer les Médailles qui portent le nom de Jules César avec le *restituit* au revers. Je dois avertir que je ne me flatte pas de connoître toutes les Médailles de restitution: j'ai pris tous les soins dont je suis capable pour n'en omettre aucune dont la certitude soit authentique; il m'a même paru que dans mon plan il valoit mieux risquer d'en expliquer de fausses, que d'encourir le reproche d'en avoir omis de véritables: s'il s'en trouve, comme je n'en doute pas, qui aient échappé à mes recherches, je serai redevable aux personnes qui me feront l'honneur de me les communiquer, & j'essayerai d'en rendre raison, pourvu qu'à l'égard de celles-là leur vérité soit bien constatée.

J U L E S C É S A R.

Nous n'avons que cinq médailles de Jules César qui portent restitution; Trajan est le seul restituteur.

I.

C. JVLIVS (a) CAES. IMP. COS. III. tête de Jules César, IMP. CAES. TRAIAN. AVG. GER. DAC. PP. REST. Vénus debout, demi-nue, le bras gauche appuyé sur un cippe; elle tient de la main droite un casque, de la main gauche un javelot, à ses pieds est un bouclier: elle est d'or dans le cabinet de Monseigneur le duc d'Orléans.

*Catal. de M.^{se}
de duc d'Orléans.*

(a) Il est à observer que si cette Médaille est vraie, c'est la seule que nous connoissons qui porte le mot JVLIVS avant la consécration de César, toutes les autres ont C. CAESAR ou seulement CAESAR.

Voici la même avec quelque différence. DIVVS JVLIVS, tête de César couronnée de laurier; dans quelques-unes la comète de César se voit à côté de sa tête, la légende & le type du revers sont les mêmes que dans la précédente: Elle est aussi dans Vaillant. Imper. in Julio.

EXPLICATION.

Rien n'est plus commun sur les Médailles de Jules César que la tête ou la figure de Vénus. Il tiroit vanité de descendre de cette Déesse: c'étoit son premier titre de noblesse. Elle est représentée sur ses monnoies, tantôt sans autres armes que ses attrait, tantôt avec les symboles de la guerre & de la victoire. La Médaille qui porte au revers le nom de L. BVCA, représente son rendez-vous avec Anchise au pied du mont Ida. Sur une autre, sa tête est accompagnée de celle de Cupidon avec des aîles; ailleurs c'est un globe ou la pomme d'or à côté de la tête. Elle est figurée nue, tenant dans sa main droite une statue de la victoire, dans la gauche une haste ou un bouclier appuyé sur un globe; sur une autre, elle tient de la main droite un casque, de la gauche elle semble lever son voile. A côté d'elle est un cippe sur lequel est un aigle; de l'autre côté, une enseigne légionnaire plantée en terre: sur une autre, elle est montée sur une proue de vaisseau. Toutes ces diverses attitudes pouvoient être gravées d'après les diverses statues de la Déesse que les Romains regardoient comme leur mère. Rome en étoit remplie: on le voit par le trente-sixième livre de Pline. Une de ses statues avoit donné son nom à une rue du septième quartier, dit *via lata, vicus statuae Veneris*. Plin., liv. XXXVI. P. Victor.

Les Grecs, avant les Romains, avoient donné des armes à Vénus. Pausanias rapporte qu'il y avoit à Lacédémone un temple de Vénus où la statue de la Déesse étoit armée. Vénus Uranie étoit aussi représentée avec une armure dans le temple de Cythère, le plus ancien & le plus respecté de In Lac. p. 190. Paus. in Lac. p. 207.

Anthol. l. IV, c. 12. tous les Temples que cette Déesse avoit dans la Grèce. Il y a plusieurs épigrammes de l'Anthologie sur la statue de Vénus armée à Lacédémone : il y est dit que cette parure sied bien à la maîtresse du dieu Mars & à une Lacédémonienne.

Je suis fondé à croire que les deux Médailles dont il s'agit, furent frappées par Trajan à l'occasion de quelque réparation qu'il fit, soit à la statue, soit au temple même de Vénus *genitrix*, qui peut fort bien être indiqué tout entier par la statue de la Déesse qui y étoit adorée.

Les attributs de cette statue nous représentent tout à la fois Vénus mère & Vénus victorieuse. Le cippe, symbole de la fondation & de la stabilité de l'Empire, a rapport au titre de *genitrix*, les armes à celui de *victrix*. Ces deux titres de Vénus sont distingués sur les médailles des autres Empereurs ; mais nous allons voir qu'ils étoient confondus par rapport au temple de Vénus bâti par Jules César.

César, la nuit d'avant la bataille de Pharsale, fit des vœux à Mars & à Vénus : il promet à celle-ci de lui bâtir à Rome après sa victoire, un temple sous le titre de *Venus victrix* ; *App. bell. civ. l. II, p. 770.* c'est ce qu'Appien nous apprend au livre II des guerres civiles : mais quelques pages après, nous rapportant l'accomplissement de ce vœu, il dit que ce Temple fut dédié à Vénus sous le *Ibid. p. 803.* nom de *genitrix*, *γενέτειρα*. *Dio. l. XLIII.* Dion nous dit que César fit en même temps la dédicace de son *forum* & du temple de Vénus *genitrix*, c'est-à-dire, la mère de sa famille : il ajoute au même endroit qu'il portoit dans son anneau l'empreinte de Vénus armée, & que c'étoit son cri de guerre dans les grandes occasions. En effet, selon le rapport d'Appien, le cri de guerre à la bataille de Pharsale, fut Vénus *victrix* ; & à la bataille de Munda, Vénus. On voit par ces passages que la même Vénus est appelée tantôt *victrix*, tantôt *genitrix*.

A ne considérer que les armes qui accompagnent cette statue, on pourroit croire que ce seroit celle qui étoit dans le temple consacré à Vénus sous le seul nom de *victrix* ; *P. Victor.* car il y en avoit un de ce nom à Rome dans le neuvième quartier : mais il avoit été bâti par Pompée sur les degrés de *Plin. in Pompeio.*

son théâtre; ainsi ce ne peut être celui dont on fait l'honneur à César. Peut-on s'étonner que la statue de Vénus *genitrix* fût à demi armée, puisque César avoit dédié ce temple à sa mère en reconnaissance de la victoire qu'il avoit remportée à Pharsale?

Le temple de Vénus *genitrix* étoit dans le huitième quartier: c'étoit un magnifique édifice auquel la place dite *forum Caesaris*, elle-même superbement ornée, servoit comme de parvis. Il semble même, selon les termes d'Appien, que le *forum* n'ait été fait que pour le temple. César, dit-il, ajouta au temple de Vénus une place consacrée, *τέμενος*, dont il fit un *forum*, non pas pour la vente des choses nécessaires à la vie, mais pour les affaires, comme étoit chez les Perses la place où l'on venoit apprendre la justice. A l'entrée de ce temple s'élevoit une basilique où l'on rendoit les jugemens. Vitruve le cite pour exemple des Pycnostyles, c'est-à-dire, des temples où les colonnes ne sont éloignées l'une de l'autre que d'un diamètre & demi: peut-être est-ce ce temple qui se voit dans une médaille du même Jules César, qualifié IMP. IV avec cette légende VENERI VICTRICI VOTA; il est à six colonnes, la statue de la Déesse paroît au milieu tenant à la main une Victoire. Cette statue ne seroit pas la nôtre; mais Victor nous apprend que dans le *forum* de César, & apparemment dans le temple de Vénus *genitrix*, étoient deux statues de Vénus, l'une revêtue d'une cuirasse, ce peut être celle qui paroît au milieu de ce temple, & l'autre de la main du fameux sculpteur Arcésilaüs: celle-ci peut fort bien être celle de nos deux Médailles; Pline en parle au trente-cinquième livre. La première de ces deux statues peut être cette Vénus parfaitement belle, qui fut envoyée à César par Cléopâtre. César paya cette galanterie par une autre; il fit placer à côté de la Déesse une belle statue de la reine d'Egypte, qui s'y voyoit encore du temps d'Appien. Ovide nous apprend que l'aqueduc de l'eau Appia passoit sous ce temple, dont la situation est encore marquée par ces mots qui désignent le *forum Caesaris*: c'est là, dit-il, que le Jurisconsulte devient

Y y iij

Plin., l. VIII.

Tertull. de
spectaculis.

P. Victor.

App. bell. civ.
l. II.

Dion., l. XLIII.

Ibid. p. 803.

L. III, c. 2.

Metzabarba
in Jul.

C. 45.

App. bell. civ.
l. II, p. 803.

De art. l. I
et III.

souvent la dupe de l'amour, & celui qui fait fournir aux autres des moyens de défense, n'en trouve aucun pour lui-même. Vénus du milieu de son temple rit de le voir dans ses pièges; c'étoit tout à l'heure un présomptueux avocat, il ne veut plus maintenant être qu'un client soumis.

Subdita quâ veneris factô de marmore templo

Appias expressis aëra pulsât aquis.

Illo sæpe loco capitur consultus amori,

Quique aliis cavit, non cavet ipse sibi.

Hunc Venus è templis quæ sunt confinia, ridet.

Qui modò patronus, nunc cupit esse cliens.

Le culte de Vénus *genitrix* s'étendit dans les provinces avec celui de Jules César; une inscription d'Ebora en Espagne nous montre les décurions de la ville érigeant un monument à César, & les Dames portant un présent à sa mère.

DIVO IVLIO

LIB. IVL. EBORA

OB. ILLIVS. IN. MVN ET MVN.

LIBERALITATEM

EX. DDD.

QVOIVS. DEDICATIONE

VENERI GENITRICI

CAESTVM. MATRONAE

DONVM TVLERVNT.

Grut. p. 225.

Ce qui nous confirme dans l'opinion que la statue représentée dans les Médailles que nous expliquons est celle de Vénus *genitrix*, c'est la comète de César, qui paroît avec sa tête sur quelques-unes de ces mêmes Médailles: cet astre avoit un rapport particulier avec cette Déesse sous le titre

de *genitrix*. Ce fut dans les jeux qui se faisoient pour la première fois en l'honneur de Vénus *genitrix*, que parut pendant sept jours la fameuse comète, qui fut regardée par le peuple comme le signe de l'apothéose de César. Jules César ayant achevé le temple, avoit, peu de jours avant sa mort, établi un collège de Prêtres pour faire les jeux de la dédicace; Octavien les fit célébrer, & en mémoire de cette comète, il fit placer dans le même temple une statue d'airain de César avec la comète sur sa tête. Ces jeux devinrent annuels, & les Consuls furent chargés d'en faire la dépense.

Plin., l. II; c. 23.

Dion., l. XLV.

Dion., l. XLIX.

La première de nos deux Médailles donne à Jules César le titre de Consul pour la troisième fois, ce qui nous indique l'an de Rome 708, quarante-cinq ans avant J. C. Or ce fut en effet cette année que César, de retour à Rome après la réduction de l'Afrique, fit construire son *forum* & bâtit le temple de Vénus *genitrix*. Dion le dit formellement.

L. XLIIII

Ce temple dut être consumé, ou du moins fort endommagé dans l'incendie arrivé sous Néron: Tacite dit que des quatorze quartiers trois furent réduits en cendres, & sept autres tellement ravagés par le feu, qu'il n'en resta qu'une petite partie. Parmi les édifices qui furent entièrement brûlés, il n'en nomme que sept, dont trois étoient dans le huitième quartier, où étoit aussi le temple dont nous parlons. Il est donc raisonnable de croire que ce quartier fut un de ceux que la flamme épargna le moins. Trajan, selon les témoignages que nous avons déjà cités, répara un très-grand nombre d'ouvrages publics; mais les auteurs n'en nomment aucun en particulier. Nous venons de prouver par de fortes raisons que cette statue désigne un monument, & que ce monument fut détruit en tout ou en partie sous Néron; peut-on nous disputer cette conjecture, qu'il fut un de ceux que Trajan rétablit en si grand nombre, & que cette Médaille en rend témoignage?

Ann., l. XV.

Le temple de Vesta.

Le temple des Pénates du P. R.

Le palais de Numa.

III.

IMP. CAES. TRAIAN. AVG. GER. DAC. PP. REST. & dans le travers du champ à gauche CAESAR.

Enée nud, dans l'attitude d'un homme qui marche à grands pas; il porte dans la main droite le Palladium, de la gauche il soutient Anchise assis sur son bras; Anchise est vêtu d'une toge & porte les Dieux Pénates: elle est d'argent dans
In fam. Jul. Vaillant. Revers, tête de Vénus, sans légende.

E X P L I C A T I O N.

Ibid. Nous trouvons dans Vaillant cette même Médaille sans la restitution de Trajan, & telle que César la fit frapper sur le modèle de la statue dont nous allons parler. Comme elle ne porte aucun signe chronologique, nous la rapportons aux temps antérieurs à la dictature de César, lorsqu'il n'avoit pas encore pris le droit de faire graver sa tête sur les monnoies. Trajan, en rétablissant le monument, a fait frapper la Médaille telle que César l'avoit fait lui-même frapper au sujet de la fondation.

Jules César, pour se faire respecter des Romains, avoit soin de leur mettre sans cesse devant les yeux les symboles de son origine: ici il leur représente Enée & Anchise dont il prétendoit descendre. Tous les poètes & tous les historiens se sont réunis pour flatter cette idée des premiers Césars; les monumens qui représentoient Anchise ne pouvoient manquer d'être fréquens à Rome. Nous avons déjà parlé de l'entrevue de Vénus & d'Anchise au pied du mont Ida sur les Médailles de L. Buca. Sur celles d'Auguste, Enée porte Anchise & une caple où sont apparemment les vases sacrés: il tient de la main droite Ascagne, & de la gauche Mercure qui le conduit; derrière lui marche Créüse. Il est représenté de même dans la table Iliaque. Dans Antonin Pie nous avons un médaillon latin & plusieurs médailles où Enée porte son père & tient son fils: dans quelques-unes paroît aussi la truie avec douze petits; ce pouvoit être des bas reliefs. On trouve la même histoire gravée sur plusieurs lampes antiques. Mezzabarbe cite deux Médailles de Trajan même dont le revers porte AENEAS avec le type d'Enée portant Anchise & tenant son fils par la main. P. Victor nomme ainsi le temple de Vénus genitrix, *templum Veneris Genitricis, aliàs Veneris*
Virg. Ovid. Tib. Prop. T. Live, Suet. Vell. Valer. Max. Flor. Diony. &c.
 Voyez *supra* dans la Médaille 1.
Patin moyen Bronze, p. 47.
Spon. cab. de Rome.
Spanheim F. 338.
Ossel Tab. 76, n. 12.
Vaillant imp. t. 1, p. 78.
Montfaucon, t. X, p. 232.
P. Victor.

& *Anchisæ cum atrio* ; ce qui doit faire juger qu'il y avoit dans ce temple quelque monument semblable à celui que nous examinons.

Mais nous trouvons sur cette statue un témoignage plus précis ; c'est celui d'Ovide dans ses fastes : il nous dit que la statue d'Enée portant Anchise, se voyoit dans le temple de Mars *ultor* , superbe édifice qu'Auguste avoit fait bâtir dans son *forum* en mémoire de la bataille de Philippes où il avoit vengé la mort de son père.

*Suet. in Augo
c. 29.*

*Ultor ad ipse suos Cælo descendit honores ,
Templaque in Augusto conspicienda foro....
Hinc videt Ænean oneratum pondere caro ,
Et tot Iulæ nobilitatis avos.*

Ovid. fast. l. V.

Ce temple se voit de deux façons sur les Médailles, *Mezzabarba*. parce qu'Auguste en fit bâtir deux : l'un dans son *forum* , c'est celui dont nous parlons ; l'autre sur le Capitole à l'occasion des étendards rapportés par les Parthes, & sur le modèle de celui de Jupiter Feretrius. Si la statue de notre Médaille est la même que celle dont parle Ovide, il faut qu'elle soit plus ancienne que le temple, & qu'elle y ait été transportée par Auguste quand il l'eut fait bâtir. Le P. Hardouin n'a vû sur cette Médaille ni Enée ni Anchise, il y a seulement vû une figure portant sur son bras un soldat estropié ; ce qui nous marque, dit-il, un hôpital militaire fondé par César & entretenu par Trajan. Or, selon lui, la patronne de cet hôpital devoit être Pallas, car c'est la Déesse de la guerre ; & c'est pour cela que le porteur du soldat porte de l'autre main le *Palladium*. Je ne pense pas que la vrai-semblance de cette conjecture puisse balancer celle de mon explication.

Dion. l. LIV.

*Hard. in num.
resl.*

Comme ce temple de Mars *ultor* étoit dans le même quartier que celui de Vénus *genitrix* , on peut appliquer au monument de cette Médaille, ce que j'ai dit de l'incendie & de la réparation du monument de Vénus ; la seule différence, c'est que je ne crois pas que cette statue puisse désigner

la restitution du temple entier dont elle n'étoit qu'une pièce d'ornement ; il ne s'agit ici que de la réparation de la statue même qui étoit assez considérable pour avoir place sur les Médailles.

I V.

Sans légende, le sympule, l'aspersoir, la hache, le bonnet pontifical.

IMP. CAES. TRAIAN. AVG. GER. DAC. PP. REST. Un éléphant levant sa trompe ; devant ses pieds un serpent qui sort de terre ; au bas, CAESAR. Elle est d'argent
In fam. Jul. dans Vaillant.

E X P L I C A T I O N.

Nous ne parlerons point des ornemens pontificaux gravés sur un des côtés de cette Médaille ; on fait que Jules César fut Grand-pontife depuis l'an 691 jusqu'à sa mort. Notre explication ne regarde que l'éléphant sur lequel tombe la restitution de Trajan.

La figure de l'éléphant est très-commune sur les médailles des Empereurs ; elle y désigne souvent les jeux du Cirque où l'on faisoit combattre des éléphants : nous la trouvons aussi sur les Consulaires. J'en expliquerai une de la famille Cecilia : je parlerai des chars attelés de deux ou de quatre éléphants, à l'occasion des médailles de Nerva qui portent restitution.

Cuper. de E'leph. l. II, c. 6. Cuper, dans sa belle dissertation sur les éléphants, d'où j'ai tiré beaucoup de lumières, nous donne dix médailles de Jules César avec l'éléphant. Il les cite d'après d'autres auteurs & n'en garantit pas la vérité ; la nôtre en est une, il la donne aussi simple & sans restitution, telle que nous l'avons encore dans Vaillant & dans Mezzabarbe. Il y en a une qui porte DICT QVART. & trois chargées de caractères puniques dont l'une porte du côté de la tête une légende grecque, Γ. ΙΟΥΛΙΟΥ ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ. Mezzabarbe nous en donne encore une autre qui porte DIVVS JVLIVS, & qui fut par conséquent frappée par l'ordre d'Octavien après la consécration de César.

In fam. Jul.
In Jul.

La Médaille que j'entreprends d'expliquer pourroit être mise au nombre de celles qui forment une objection contre mon sentiment, parce que la figure qu'elle porte ne semble pas représenter un monument. Je vais donc prouver d'abord qu'il y avoit à Rome en marbre ou en airain, des figures d'éléphants. Je pourrois m'étendre à montrer en général que Rome, non contente d'être remplie de statues de Dieux & de grands hommes, étoit encore peuplée de figures d'animaux de toute espèce; mais je me borne à mon sujet. Dans le huitième quartier, P. Victor met *elephas herbarius*. Nardini pense que c'étoit une figure d'éléphant faite par l'ordre d'Auguste, de l'argent qu'on retiroit des vendeurs d'herbes. Plinie dit qu'Auguste fit placer dans le temple de la Concorde, quatre éléphants, de la pierre nommée *obsidiane*. Cette pierre venoit d'Éthiopie, elle étoit noire & quelquefois transparente, on s'en servoit pour faire des miroirs: elle tiroit son nom d'*Obsidius* qui en avoit fait la découverte. Cassiodore, dans une lettre à Théodahat, le prie d'assurer les figures d'éléphants qui étoient à Rome prêtes à tomber: elles étoient d'airain dans la rue sacrée. Dans les *analecta* du P. Mabillon, on trouve une Inscription qui donne le nom d'*Elephantus* à un lieu de Rome. Il est très-vrai-semblable qu'il y avoit en cet endroit une figure d'éléphant. Constantinople, dite la nouvelle Rome & rivale de l'ancienne, entre les autres ornemens dont elle fut embellie, n'oublia pas les figures d'éléphant. Près de la porte, dite la belle ou la dorée, dans le douzième quartier, étoient des figures de ces animaux que Théodose le jeune y fit transporter d'Athènes où elles étoient dans le temple de Mars. Cuper rapporte d'après Combefix & Banduri, que, dans la grande place de Constantinople, étoit un grand éléphant qui fut abattu par un tremblement de terre; comme on vouloit le relever, on trouva dans un des pieds de derrière qui s'étoit rompu, deux squelettes humains tout entiers, avec une lame où étoit gravée cette Inscription: Α'φροδίτης παρθένης Ἰέρους ἑδὲ θανύσαι Ζωεύχμεν. Hiérais, toute morte qu'elle est, n'est pas séparée

P. Victor.

Roma antica.

L. XXXVI;
c. 67.

Plin. ibid.

Varian. l. X.
ep. 30.

L. IV.

Codm. in orig.
Const.

de la jeune *Aphrodite*. Cet éléphant avoit servi d'urne sépulchrale.

Il est donc constant que les figures d'éléphant faisoient partie des ornemens de Rome. Voyons maintenant en quelle occasion celle de notre Médaille peut avoir été faite. Tristan regarde cette Médaille comme symbolique; il croit que l'éléphant & les instrumens des sacrifices ne signifient que César Dictateur perpétuel & Grand-pontife. Selon Artémidore dans son livre des songes, l'éléphant est le symbole de la puissance, de la royauté, de la grandeur, & le serpent y est ajoûté, dit Tristan, parce que, suivant la même doctrine, cet animal vû en songe, annonce à celui qui rêve, qu'il sera un jour Monarque, ou du moins Magistrat. Sauf le respect dû à un aussi habile homme que Tristan, ne puis-je pas dire que c'est-là rêver avec Artémidore?

L. I, p. 411. Le P. Jobert s'exprime en ces termes: « dans les médailles » de Jules César, du temps de la République, lorsqu'il n'étoit » pas encore permis de mettre sa tête sur les monnoies, il fit » graver à la place l'éléphant, parce qu'en langue punique César » signifie un éléphant: on le plaça ensuite avec un serpent » sous ses pieds, pour marquer la victoire qu'il remporta en Afrique sous Juba. » Cet article du P. Jobert est sujet à bien des censures.

Ce sentiment est fondé sur deux passages; l'un est de Spartien, qui, entre les diverses étymologies du nom de César, cite le mot punique *Cæsa*, qui vouloit dire éléphant: le premier qui porta ce nom avoit, dit-il, tué un éléphant; l'autre est de Servius qui dit la même chose, attribuant de plus à l'aïeul de Jules César la victoire remportée sur l'éléphant & l'origine de ce nom. Ces deux témoignages sont très-peu considérables en cette matière, & le second est évidemment démenti par l'histoire qui nous donne le surnom de César dans la famille des Jules dès le temps de la seconde guerre punique. Mais en supposant même la vérité de l'étymologie, la subtilité que le P. Jobert prête à Jules César n'en seroit pas mieux appuyée. N'est-ce pas une imagination puérile & tout-à-fait indigne de César, de prétendre que son ambition

*T. Live, liv.
XXVII, c. 21.*

se fût payée d'une si frivole équivoque? les Romains en auroient-ils été dupes s'ils l'eussent devinée; & s'ils ne la devinoient pas, de quoi servoit-elle? D'ailleurs, pourquoi César auroit-il encore fait usage de cette petite ruse du temps qu'il vainquit Juba? il n'avoit pas besoin de finesse pour se faire voir sur la monnoie, puisque nous avons tant de Médailles qui portent la tête de César dès sa première Dictature en 705 de Rome, & que Juba ne fut défait qu'en 708. Une des Médailles citées ci-dessus porte DICT. QVART. César avoit-il encore besoin de feindre? D'autres rapportent cette monnoie au combat d'éléphants que César donna à son retour d'Espagne après la défaite des fils de Pompée; Paternulus parle de ces jeux.

Mezzab. in Jul.

Dio. l. XLIII.

Vaill. in fam. Jul.

L. II, c. 56.

Mais Ænea Vico, Vaillant, Cuper & les plus habiles antiquaires croient que cette monnoie fut frappée à l'occasion de la victoire que César remporta en Afrique sur L. Scipion & sur Juba roi de Mauritanie. Tout favorise cette opinion: l'éléphant est le symbole de l'Afrique; sur les Médailles elle est représentée coiffée d'une tête d'éléphant; César dans cette bataille prit soixante-quatre éléphants, & la cinquième légion s'y étant signalée, porta dans la suite un éléphant dans ses enseignes. Au retour de cette expédition, il triompha quatre fois en un mois dans des jours différens; le premier jour il triompha de la Gaule, le second de l'Égypte, le troisième du royaume de Pont, & le quatrième de l'Afrique: Suétone dit que le jour qu'il triompha des Gaulois il monta au Capitole à la lumière des flambeaux, portés à droite & à gauche par quarante éléphants. Le récit de Dion est plus vrai-semblable; il dit que le soir du jour qu'il triompha de l'Afrique, étant allé après souper à son forum avec une couronne de fleurs & en pantoufles, *βλεφους ὑποδεμνός*, il fut de-là porté à sa maison au milieu d'une foule de peuple & d'un grand nombre d'éléphants qui portoient des flambeaux: les rois de Syrie avoient avant César donné l'exemple d'un pareil spectacle. On voit des éléphants portant des flambeaux sur les médailles d'Antiochus

App. bell. civ. l. II.

Vaill. in Reg. Syr.

Épiphanes Dionysus roi de Syrie. Ces éléphants, après avoir honoré le triomphe de César, servirent au divertissement du peuple dans les jeux qui le suivirent. Entre les autres spectacles, César, au rapport de Pline, fit combattre dans le cirque vingt éléphants contre cinq cents fantassins, & ensuite vingt autres éléphants chargés de tours, dans chacune desquelles étoient soixante soldats contre cinq cents fantassins & autant de cavaliers. Suétone met de part & d'autre cinq cents fantassins, vingt éléphants & trente cavaliers: Appien fait combattre vingt éléphants contre vingt autres.

L. VIII, c. 7.
In Jul. c. 39.
Bell. civ. l. 11.

On voit par ces témoignages que ces animaux jouèrent un rôle considérable dans la solennité du triomphe de César; ils furent regardés comme le symbole le plus naturel & le plus noble de la conquête de l'Afrique; ce sentiment est confirmé par les Médailles chargées des caractères puniques, dont nous avons parlé ci-dessus. N'est-il pas très-vraisemblable qu'on ait voulu conserver la mémoire de la victoire de César par la figure d'un animal, qui avoit été employé de plusieurs manières différentes à la désigner dans le temps même du triomphe, & que cette figure ayant souffert quelque dommage dans les incendies du temps de Néron & de Tite, Trajan l'ait réparée, & qu'il ait fait graver à ce sujet une Médaille semblable à celle qui avoit été frappée lorsque l'éléphant avoit été placé la première fois?

Æl. hist. anim.
l. VI, c. 21.

Vaillant croit qu'on ajoutoit le serpent à la figure de l'éléphant pour signifier l'antipathie de cet animal contre les serpens, & son industrie à les tuer; mais, sans recourir à cette allégorie, n'est-il pas naturel de joindre le serpent à l'éléphant pour désigner l'Afrique?

Lucan. Pharsal.
l. 1X.

. *Dracones*
Pestiferos ardens facit Africa.

Cette explication n'a rien qui ne s'accorde avec la raison & avec l'histoire; mais comme je ne cherche pas à accréditer un nouveau sentiment malgré les contrariétés que j'y apercevrais moi-même, j'avoue de bonne foi qu'il y a ici une

petite circonstance qui choque un principe que j'ai avancé dans ma première Dissertation. J'ai dit que les Médailles de restitution de Tite, de Domitien & de Nerva, sont en bronze; que pour celles de Trajan, les Consulaires sont en argent & les Impériales en or. La Médaille dont il s'agit est d'argent, & cependant elle est Impériale, s'il est vrai qu'elle représente un monument érigé par Jules César après la conquête de l'Afrique. Entre les Médailles que je citerai dans la suite, il s'en trouvera encore quelques-unes qui présentent la même difficulté. Je réponds 1.^o que cette proposition que j'ai avancée ne tient pas au fond de mon système, elle peut tomber sans rien entraîner du reste de l'édifice. De quelque métal que soient les Médailles de restitution, il n'en fera pas moins vrai-semblable qu'elles furent frappées pour des monumens rétablis. Cette division du métal n'est qu'une réflexion incidente qu'a fait naître la vûe d'un grand nombre de ces Médailles, & le témoignage des auteurs les plus sûrs pour la distinction des Médailles vraies & des Médailles fausses: 2.^o les Médailles qui contredisent cette pensée ne portent pas le caractère d'une aussi grande certitude que les autres. Elles sont tirées, les unes de Mezzabarbe, dont l'exactitude n'est pas hors de soupçon; les autres, du grand catalogue de M. le Baron de Surbeck. Ce militaire, très-estimable par le goût qu'il avoit pour cette noble partie de l'antiquité, a composé un catalogue de toutes les médailles Impériales qu'il possédoit lui-même ou qu'il avoit vûes, soit dans les livres, soit dans les catalogues manuscrits. Il est impossible que, dans une pareille collection, il ne se soit glissé bien des fautes que l'auteur étoit très-capable de corriger, s'il avoit eu le temps d'en faire la révision; ainsi je ne garantis pas la vérité des Médailles que je tirerai de ce catalogue: je les expliquerai pourtant, parce que, comme je l'ai déjà dit, pour ne pas paroître éviter les difficultés, j'aime mieux courir le risque d'expliquer quelque Médaille incertaine, que d'en omettre de véritables. On me permettra de n'abandonner ma proposition sur la distinction des métaux, que quand on me

mettra sous les yeux une Médaille qui la démentira, & dont la vérité sera incontestable.

3.^o Je puis, sans renoncer à cette opinion indépendante de mon système, expliquer la Médaille dont il est actuellement question, & la renvoyer au rang des restitutions consulaires de Trajan. Ce sera un monument érigé en l'honneur de Jules César avant la guerre civile, & lorsqu'il n'étoit que proconsul de la Gaule & Grand-pontife. Polyen, dans ses stratagèmes, rapporte que César, dans la grande Bretagne, étant sur le point de passer un fleuve à la vûe des Bretons qui, avec une grosse cavalerie & un nombre considérable de chariots, lui dispuoient le passage, se faisoit suivre par un éléphant très-grand, espèce d'animal inconnu aux Bretons & capable de les effrayer; qu'il le fit revêtir d'écaillés de fer; & qu'ayant chargé son dos d'un grand nombre d'archers & de frondeurs, il lui fit passer le fleuve; que les Bretons, épouvantés de ce spectacle nouveau, prirent la fuite & laissèrent aux Romains le passage libre. César, il est vrai, ne dit rien de cet éléphant dans ses commentaires; mais ce silence ne détruit pas le témoignage positif de Polyen, il se peut faire que cet animal soit mort en Bretagne. En effet, les mémoires de Trévoux du mois d'avril 1714, parlent d'une dent d'éléphant très-grande, & d'une autre moindre, qui furent trouvées en Angleterre près de Bowdon, dans la province de Northampton. J'ai tiré cette remarque de la savante dissertation de M Cuper qui permet d'y faire telle attention qu'on jugera à propos.

V.

DIVVS JVLIVS, tête nue de César.

IMP. CAES. TRAIAN. AVG. GER. DAC. PP.

REST. Une figure de Déesse vêtue de la robe nommée *stola*; elle a des ailes & semble marcher; de la main droite elle approche de sa bouche l'ornement nommé *bullæ* pendu à son col: elle tient de la main gauche un caducée qu'elle baisse vers la terre; à ses pieds s'élève un serpent. Cette Médaille est d'or.

C'est

C'est ainsi que Vaillant décrit cette Médaille; mais Morel, cité par M. de Surbeck dans son catalogue, prétend que la tête de César est couronnée de laurier, & que la Déesse porte à sa bouche, non pas l'ornement nommé *bullæ*, mais le bord de sa robe. Les yeux ont de la peine à décider la question sur la Médaille même.

*Imp. in Jul.
Surb. in Cat.*

EXPLICATION.

La figure de femme représentée sur cette Médaille, est, selon les uns, la Victoire; selon les autres, c'est la Paix. Les premiers se fondent sur ce que la Victoire est ordinairement figurée avec des aîles & une robe telle que celle-ci. Nous avons une Médaille du quatrième consulat de Trajan, où la Victoire est représentée à l'ordinaire, tenant d'une main une couronne de laurier; de l'autre, une palme: à ses pieds s'élève un serpent. Selon Fabretti, ce serpent, symbole de salut, désigne une victoire qui n'a pas coûté de sang.

*Mezzab. in
Traj.*

Col. Traj. c. 9.

Ceux qui prétendent que cette image est celle de la Paix, citent en leur faveur plusieurs médailles de Claude, toutes semblables à celle-ci pour le type, & qui portent pour légende PAX AVG. ou PACI AVGVSTAE, sur lesquelles Mezzabarbe débite plusieurs moralités qu'on peut voir dans son livre. Il y en a d'autres qui croient que c'est ici une figure Panthée allégorique; c'est le sentiment de Reinésius. Il prétend que le caducée marque la paix, que le serpent est le symbole de la santé, & que ces deux attributs ensemble expriment le bonheur de Rome qui se félicite d'avoir la paix & d'être exempte de maladies contagieuses.

In Claud.

*Class. 1, inscrip.
24.*

Qu'on adopte de ces explications celle qu'on jugera à propos, la figure annonce d'elle-même un monument. Si c'est la Victoire, P. Victor en nomme plusieurs Temples dans les différens quartiers de Rome. Dans le temple de Jupiter au capitolé, il place une statue d'or de cette Déesse. Auguste fit bâtir, en l'honneur de son père adoptif, le lieu d'assemblée du Sénat nommé *Curia*; il y fit placer la statue de la Victoire apportée autrefois de Tarente, il l'orna des dépouilles

*P. Victor, reg.
4. 7. 8. 10. 13.*

Dion, l. 41.

L. v. in Elag. de l'Égypte: on voit par Hérodien qu'elle étoit au milieu d'un des côtés, joignant le mur, pas loin de l'entrée. Rome étant devenue Chrétienne, on ôta l'autel, comme on le voit dans Symmaque, qui fit tant de bruit à ce sujet; mais la statue y étoit encore sous Honorius, témoin Claudien.

In Sex. conf. honor.

*Affuit ipsa suis ales Victoria templis,
Romanæ tutela togæ, quæ divite pennâ
Patricii reverenda fovet sacraria cætûs.*

P. Victor.

Cette curie étoit dans le huitième quartier, qui, comme nous l'avons déjà prouvé, fut brûlé sous Néron; ainsi Trajan aura rétabli cette curie, ou du moins la statue, & aura fait frapper la Médaille avec la tête de César, portant le titre de Divus, parce qu'Auguste avoit fait bâtir cet édifice en l'honneur de son père après son apothéose. Le serpent qui paroît aux pieds de la Déesse sera un ornement qu'Auguste y aura fait ajoûter, quand il orna cette statue des dépouilles de l'Égypte, comme le rapporte Dion.

L. LI.

Si cette figure représente la Paix elle sera encore une statue; la Paix étoit révérée à Rome comme Déesse, long-temps avant que Vespasien lui fit bâtir ce magnifique temple dans la rue Sacrée. Baronius soutient qu'il n'y avoit jamais eu à Rome d'autre temple de la paix, & que ce que quelques modernes disent de celui qui tomba à la naissance de J. C, n'est qu'une fable; mais Onuphre, entre les monumens de Rome, dont on ne fait pas précisément la place, met l'autel de la Paix, & il est hors de doute que cette Déesse avoit un culte & des statues.

*Ann. 77, ff.
2, 3.*

*Descrip. urb.
Rom.*

Que ce soit une figure Panthée, comme le veut Reïnésius, elle n'en sera pas moins un monument érigé par Auguste en mémoire de la paix qui suivit les victoires de son père après la défaite des fils de Pompée, & rétabli par Trajan.

Nous ne parlerons point de l'ornement nommé *bullæ*, qui ne se voit pas distinctement, & qui n'intéresse en rien notre explication.



TROISIÈME MÉMOIRE

SUR

LES MÉDAILLES DE RESTITUTION.

Par M. LE BEAU.

Médailles d'Auguste.

JE diviserai ce Mémoire en quatre articles : le premier comprendra les Médailles d'Auguste qui ne lui donnent pas le titre de *Divus*; le second, celles qui lui donnent ce titre; le troisième, celles qui n'ont au revers que la marque du Senatus-consulte. Je réserve pour le quatrième les Médailles de Cossus Lentulus, d'Agrippa & de Drusus.

16 Août
1748.

ARTICLE I.

Des médailles d'Auguste sans le titre de Divus.

I.

CAESAR IIIVIR RPC. tête nue d'Octavien.
IMP. CAES. TRAIAN AVG. GER. DAC. PP. REST.
Une chaise curule portant une couronne. Médaille d'argent
du cabinet de M. l'abbé de Rothelin.

EXPLICATION.

Sur les médailles de Jules César, paroît souvent la chaise curule; sur celles d'Auguste, nous la voyons portant une couronne & un foudre. Une autre, outre la couronne, est accompagnée d'une branche de laurier à droite & à gauche. Il y a une médaille d'Auguste toute semblable à celle que nous expliquons, sinon que la légende du revers est CAESAR DIC. PER.

*Mezzabarba,
in Jul. & Aug.*

Ce qui est indiqué par notre Médaille a précédé la bataille d'Actium, puisqu'Octavien n'y porte que le titre de *Triumvir*.

Aaa ij

Je crois qu'elle nous représente un monument qu'Octavien, peu de temps après la mort de son père adoptif, fit faire en mémoire d'un honneur singulier décerné par le Sénat à Jules César.

La chaise curule étoit à Rome le siège le plus honorable; c'étoit celui des grands Magistrats. On accordoit quelquefois, par distinction, à un homme & à sa postérité, l'honneur d'avoir une loge dans le Cirque & d'y être assis sur la chaise curule. Ce peuple fier croyoit honorer les Rois des marques les plus brillantes de son estime, en les égalant à ses Magistrats: on fit présent d'une chaise curule à Porfenna, à Syphax, à Masinissa.

Denys d'Hal-
lic. l. v.

Tit-Live liv.
xxvii, c. 4.

Ibid. l. xxxi,
c. 11.

Dion, liv.
xliv.

Suet. in Jul.
c. 76.

Dion, liv.
xliv.

Ibid. l. xliv.
App. bel. civ.
l. iii.

Après la réduction de l'Afrique, entre les autres honneurs par lesquels on s'empressa de flatter Jules César, on lui décerna celui d'être assis sur une chaise curule, à côté des Consuls, dans le Sénat. On étendit encore ce privilège après la défaite des fils de Pompée. Il fut ordonné qu'en toute occasion il seroit assis sur la chaise curule, excepté dans les jeux où il s'asseroit à côté des Tribuns & sur leur siège; & peu de temps avant sa mort, on ordonna que, dans les jeux, on lui placeroit sur le théâtre une chaise dorée avec une couronne d'or & de pierreries. Cet honneur fut continué à César après sa mort; & dans la solennité des jeux, on plaçoit sur le théâtre la chaise dorée avec la couronne. Dion rapporte que l'année de la bataille d'Actium, treize ans après la mort de César, un fou sauta sur le théâtre pendant les jeux, prit la couronne de Jules César & se la mit sur la tête. Son audace fut à l'instant punie par les spectateurs qui le mirent en pièces.

C'est de cette distinction éclatante, & qui, selon Dion, égaioit César aux Dieux mêmes, qu'Octavien, dès les commencemens de sa fortune, aura voulu dresser un monument que Trajan aura réparé: ce qui me porte à le croire, c'est la Médaille toute pareille à celle-ci, mais sans la restitution, & qui porte au revers CAESAR DIC PER. Jules César reçut ce titre après la bataille de Munda

Je sais qu'Auguste reçut aussi le même honneur. Dion nous

dit que, l'an 735, le Sénat, en lui donnant à perpétuité la puissance Consulaire, lui décerna le privilège d'être assis sur la chaise curule entre les deux Consuls; mais ce ne peut être à cette occasion que cette Médaille fut frappée, puisque César n'y porte que le titre de Triumvir. Dès l'an 731 Auguste avoit décoré de cette marque d'honneur la mémoire de Marcellus. Après la mort de Marcellus, il ordonna que, dans les jeux Romains, la statue d'or, avec une couronne d'or & une chaise curule, seroit placée sur le théâtre au milieu des Magistrats qui y présideroient; & sous Tibère, après la mort de Germanicus, il fut établi que, toutes les fois qu'on célébreroit les jeux, on mettroit en son honneur, dans les places destinées aux prêtres d'Auguste, des chaises curules sur lesquelles seroient des couronnes de chêne.

Dion, l. LIII.

Tac. ann. l. II. c. 83.

Qu'on me permette ici une courte digression que mon sujet me fait naître. Chimentel nous a donné une savante Dissertation sur l'honneur du *bisellium* exprimé dans une inscription de Pise. Il prétend que ce mot peut marquer trois choses; ou la même Magistrature obtenue deux fois, ou deux charges différentes, ou la dignité de Duumvir, parce que ces Magistrats, étant deux ensemble, devoient avoir une chaise propre à tenir deux personnes: ce qui aura pû faire donner à cette chaise le nom de *bisellium*. Ne pourroit-on pas dire aussi que le *bisellium* étoit la chaise telle que nous la voyons dans notre Médaille? Elle est fort large & peut tenir deux personnes. Il se peut faire que cet honneur ait passé de Rome dans le reste de l'Italie, & que les villes & les corps en aient fait une marque signalée de distinction. Dans une inscription du Mont-Cassin, rapportée par Muratori, M. Sentius est honoré du *biselliatus* par ses concitoyens: ailleurs on voit un des patrons du corps des ouvriers (*fabrum*), nommé *pater collegii bisellarius*, & un autre, *bisell. dendrophorum*. Les décurions de *Peltuinum in Vestinis*, décernent à M. Numenius Justus leur patron, *bisellium cubitumque*. Muratori entend par *cubitum*, un lit plus élevé & plus honnête que les autres dans les repas publics des Décurions. On peut entendre de même

Chimentel, de bisellio.

L. I, p. 484.

L. I, p. 522.

L. I, p. 544.

par *bisellium*, une chaise plus large & plus honorable, telle que celle de notre Médaille.

C. 3. n. 324.

Une inscription rapportée par Fabretti, semble détruire les conjectures de Chimentel. Les centumvirs de Veies reçoivent C. Julius Gélos, affranchi d'Auguste, au rang des prêtres d'Auguste, *Augustales*, & lui donnent le privilège d'être assis sur la chaise nommée *bisellium* dans tous les spectacles de Veies au rang des Augustales: *liceatque ei omnibus spectaculis municipio nostro bisellio proprio inter Augustales considerare*. Ce mot *bisellio proprio* est remarquable, & signifie une chaise, *bisellium*, où il étoit assis seul & en son particulier. Cette inscription est du consulat de Getulicus & de Calvisius Sabinus, sous Tibère l'an 779.

Voyez encore deux inscriptions de Gruter; l'une, page 1099, 2; l'autre, page 475, 3.

Voyez aussi le glossaire de du Cange au mot *bisellium*.

2.

CAESAR DIVI F. Tête d'Auguste.

AEGYPTO CAPTA IMP. CAES. TRAIAN AVG.
DAC. PP. REST. crocodile. Elle est en or dans Vaillant.

3.

CAESAR COS. VI, tête d'Auguste avec le bâton augural.

AEGYPTO CAPTA IMP. CAES. TRAIAN AVG.
GER. DAC. PP. REST. crocodile. Le P. Hardouin la cite en or du cabinet du Roi.

4.

CAESAR AVGVSTVS DIVI F. PATER PATRIAE.

Tête d'Auguste.

IMP. CAES. TRAIAN. AVG. GER. DAC. PP.
REST. crocodile; le P. Hardouin la cite en or du cabinet du Roi.

E X P L I C A T I O N.

Nous voyons plusieurs fois le crocodile sur les médailles

d'Auguste; il paroît aussi sur celles de Jules César: c'est le type ordinaire de la colonie de Nîmes.

*Mezzab. in
Julio & Aug.*

Cet animal est le symbole de l'Égypte: dans les médailles de Jules César il désigne ses victoires sur les Égyptiens, & dans celles d'Auguste la conquête du pays. Dans les unes & dans les autres il est pour l'ordinaire accompagné de cette légende, AEGYPTO CAPTA. Ce fut en 724 que César Octavien réduisit l'Égypte en province Romaine; il étoit Consul pour la quatrième fois, & ne portoit pas encore le titre d'Auguste, qu'il ne reçut qu'en 727. Une de nos trois Médailles porte COS. VI, ce qui tombe sur l'an 726, deux ans après la conquête: cet exploit ne fut pas seulement célébré lorsqu'il étoit récent, on continua d'en faire honneur à Auguste pendant toute sa vie. Nous avons une inscription gravée sur la base de l'obélisque d'Auguste, qui fut déterrée dans le grand cirque en l'an 1587: la voici.

Vaill. in Colon.

Dio. l. LI.

Ibid l. LIII.

Ibid.

*Marlianus top.
Rom. c. 63.*

IMP. CAES. DIVI F.
AVGVSTVS
PONTIFEX MAXIMVS
IMP. XII COS. XI TRIB. POT. XIV
AEGYPTO IN POTESSTATEM
POPVLI ROMANI REDACTA
SOLI DONVM DEDIT.

Les dates de cette inscription caractérisent l'an 744.

Ce fut apparemment pour renouveler la mémoire de la réduction de l'Égypte, qu'Auguste, en 748, fit tuer trente-six crocodiles dans un spectacle qu'il donna au peuple dans le cirque Flaminius. Ce Prince n'oublia pas sans doute de représenter aux yeux des Romains une conquête si glorieuse par des figures de crocodiles; plusieurs même se sont conservées jusqu'à ces derniers temps. Boissard, parmi les antiques de Rome, met quatre crocodiles de marbre dans les jardins du cardinal Cæsio.

Dion, l. LIII.

Top. urb. Rom.

Des Médailles qui donnent à Auguste le titre de Divus.

5.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Tête d'Auguste.
IMP. T. VESP. AVGVSTVS REST. PROVIDEN-
TIA, un autel. De bronze dans Mezzabarbe.

6.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Tête d'Auguste.
IMP. T. VESP. AVG. RESTIT. PROVIDENT.
Un autel. Dans le moyen bronze de M. Pellerin & de M.
de Surbeck.

7.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Tête d'Auguste cou-
ronnée de rayons.

IMP. T. CAES. AVG. RESTITVIT. Autel, moyen
bronze dans le catalogue de M. de Surbeck, citée de Morel.

8.

.... La tête n'est point marquée IMP. T. VESP. AVG.
REST. Autel. De bronze dans Mezzabarbe.

9.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Tête d'Auguste cou-
ronnée de rayons.

IMP. D. CAES. AVG. REST. PROVIDENT.
Autel. De moyen bronze dans le catalogue de M. de Sur-
beck, citée du cabinet de M. Foucault.

10.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Tête d'Auguste.
IMP. NERVA CAESAR. AVGV. REST. Autel. De
bronze dans Mezzabarbe.

11.

DIVVS AVGVSTVS. Tête d'Auguste.

IMP.

IMP. NERVA CAESAR. AVG. REST. Autel,
moyen bronze dans le cabinet de M. de Surbeck.

12.

DIVVS AVGVSTVS. Tête d'Auguste couronnée de
rayons.

IMP. NERVA CAES. AVG. REST. PROVIDENT.
Autel, moyen bronze, dans le catalogue de M. de Surbeck.

13.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Tête d'Auguste.

IMP. CAES. TRAIAN. AVG. GER. PP. REST.
PROVIDENT. Autel: nous ne l'avons pas trouvée ailleurs
que dans le catalogue de M. de Surbeck, qui la met dans
le moyen bronze; c'est une de celles qui nous sont suspectes
pour les raisons que nous avons déjà apportées.

EXPLICATION.

Toutes ces Médailles nous représentent plusieurs autels érigés
à Auguste après sa consécration, & réparés par les quatre
Empereurs; leur forme n'est pas la même dans toutes ces Mé-
dailles, la plupart sont simples & sans ornement; quelques-uns
ont la face de devant ornée de panneaux de sculpture, il y en
a auxquels on monte par plusieurs degrés.

Il y avoit à Rome un grand nombre d'autels sans temple.
Dans le champ de Mars étoit *ara Martis* qui donna le nom
à ce champ; c'étoit le monument de la dédicace. Le grand
autel (*ara maxima*) étoit dans le marché aux bœufs; l'autel
de Jupiter *inventor*, bâti par Hercule, près de la porte Tri-
gemina; l'autel de Carmente au pied du Capitole; & celui
d'Evandre près de l'Aventin: ces trois derniers subsistoient
du temps de Denys d'Halicarnasse; l'autel de Laverne &
celui des grands Dieux sur l'Aventin, c'étoit Jupiter & Her-
cule, nous en avons l'inscription dans Boissard; l'autel de
Junon Sororia, de Janus Curiaius, d'Orbona, de la mauvaise
fortune sur les Esquilies, de la fièvre sur le Palatin, de
Jupiter Vimineus sur le Viminal, de la Fortune dite *redux*,

T. L. l. XL.

P. Victor.

Virg. *Æn.* l.
VIII.

L. I.

Varro L. L. c. 4.

Nardini Rom.

ant. p. 440.

P. Victor.

Plin. l. I. c. 7.

Cic. de leg. l. II.

Varro de L. L.

Dion, l. LIV.

Cic. ad Brut.
p. 14.

Nardini Rom.
ant. p. 172.

P. 402.

P. Victor.

d'Acca Larentia dans le Vélabre; l'autel dit *ara Palatina*; qui, selon Nardini, pouvoit être devant le Palais ou dans le vestibule, & sur lequel les Empereurs sacrifioient; il y avoit dans le premier quartier, dit la porte Capène, une rue nommée la rue des trois autels.

In 6, in *Æneid.*

Servius nous apprend qu'on dressoit ordinairement un autel devant la sépulture où l'on mettoit en dépôt les cendres & les os. Les inscriptions disent par-tout la même chose, *aram cum sepulchro*. Il devoit y en avoir un ou même plusieurs devant le magnifique mausolée d'Auguste. On érigea à ce Prince des autels de son vivant même, &, après sa mort, dans la plupart des Provinces. Les plus célèbres sont l'autel

Vaill. in Col. in
Aug. & Tib.

de Lyon, celui de Tarracone que nous voyons sur les Médailles, & celui de Narbonne dont nous avons l'inscription dans Gruter.

P. 229.

Vaill. in Col. in
Aug.

Il n'y en a point qui ait plus de convenance avec les Médailles dont il s'agit, que celui d'Italica. Vaillant nous donne dans ses colonies une médaille d'Auguste, avec le titre de DIVVS; au revers est un autel avec cette légende MVN. ITAL. PROVIDENT. PERM. AVG. & une de Tibère dont le type du revers est un autel sur lequel est l'inscription PROVIDENTIAE AVGVSTI. La légende du contour est MVNIC. ITALIC. PERM. DIVI AVG. Ces mots, *permisssu Augusti* ou *divi Augusti* ne se rapportent point au type, mais à la permission de battre monnoie, accordée à cette ville par Auguste.

Idem in Tib.

Le mot de *Providentia* qui se trouve joint à cet autel sur ces Médailles & sur une autre que nous expliquerons bien-tôt, signifie qu'Auguste est mis au rang des Dieux, parce qu'il a imité leur providence dans les soins paternels qu'il a pris de l'Empire: aussi plusieurs de ces Médailles joignent le titre de PATER au nom d'Auguste.

L. 1, p. 21.

Muratori nous donne une inscription d'Auguste, toute semblable à nos légendes, DIVVS AVGVSTVS PATER PROVIDENT. Cette louange se donnoit très-communément aux Empereurs sur leurs monnoies. Les types sont tantôt des

autels, tantôt des temples, & le plus souvent une figure qui touche du bout d'une verge un globe qui est à ses pieds; ce qui marque sensiblement la puissance & la sagesse de l'Empereur qui gouverne le monde. La flatterie prodigua aux Princes tous les attributs des Dieux, dont le plus intéressant pour les hommes & le plus fréquemment célébré, est la Providence. Gruter a fait graver dans son trésor, d'après *P. 1078.* Boissard, une statue qui représente une Déesse couronnée de laurier: elle tient de la main droite une verge; la main gauche est tombée par le temps; à ses pieds, à gauche, une corne d'abondance; à droite, une corbeille pleine de fruits, sur la base PROVIDENTIAE DEORVM. *L. XXI, p. 65.*

14.

DIVVS AVGVSTVS. Tête d'Auguste.
IMP. T. VESP. AVG. REST. Un aigle sur un globe;
moyen bronze, dans le cabinet de M. de Surbeck & de
M. Pellerin.

15.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Tête d'Auguste.
IMP. T. VESP. AVG. REST. Un aigle moyen bronze;
dans le cabinet de M. de Surbeck.

16.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Tête d'Auguste.
IMP. T. VESP. AVG. REST. Aigle tenant la foudre
dans ses serres, moyen bronze, dans Mezzabarbe.

17.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Tête d'Auguste.
IMP. D. CAES. AVG. RESTITVIT. Un aigle sur
un globe, moyen bronze, dans le cabinet de M. de Surbeck.
Le P. Hardouin la cite de grand bronze du cabinet de
M. Foucault.

18.

DIVVS AVGVSTVS. Tête d'Auguste.

Bbb ij

IMP. NERVA CAES. AVG. REST. Un aigle sur un globe, moyen bronze, dans le cabinet de M. de Surbeck.

19.

DIVVS AVGVSTVS. Tête d'Auguste.

IMP. NERVA CAESAR AVG. REST. Aigle posé sur une foudre, moyen bronze, dans le cabinet de M. de Surbeck. Angelloni la donne de grand bronze.

20.

DIVVS AVGVSTVS. Une foudre au lieu de la tête d'Auguste.

IMP. NERVA CAESAR AVG. REST. Un aigle sur un globe, de bronze, dans Oysel.

21.

DIVVS AVGVSTVS. Tête d'Auguste.

IMP. CAES. TRAIAN AVG. GER. DAC. PARTH. PP. REST. Aigle posé sur une foudre, de moyen bronze. Nous ne trouvons celle-ci que dans le catalogue de M. de Surbeck qui la cite de Morel; qu'il nous soit permis de la laisser au rang de celles qui sont douteuses.

22.

IMP. CAES. AVG. REST. }

IMP. CAES. AVG. REST. }

Même légende des deux côtés, & même type. Un aigle sur un globe. M. de Surbeck, dans son catalogue, la cite de Morel moyen bronze. C'est évidemment une méprise de Monétaire qui a frappé deux fois le revers en omettant le nom propre du restituteur.

EXPLICATION.

Toutes ces Médailles représentent encore des monumens de la consécration d'Auguste, rétablis par les quatre Empereurs; mais pourquoi le même monument se trouve-t-il réparé successivement par Tite, Domitien, Nerva & Trajan? C'est une question qu'on pourroit me faire à l'occasion de ces

Médailles & de plusieurs autres: il ne faut qu'un mot pour y répondre. N'est-il pas fort possible & fort vrai-semblable que plusieurs Empereurs de suite aient eu part à la même réparation? l'un aura commencé, l'autre aura continué, ajouté quelque chose, achevé, & on aura fait à tous l'honneur du rétablissement.

Revenons à nos Médailles. L'aigle, tantôt seul, tantôt sur un globe, tantôt sur un foudre, a un rapport sensible à l'apothéose. On fait par la description qu'Hérodiën nous a laissée de l'apothéose de Sévère, que dans la cérémonie de la consécration des Empereurs, dès que le feu étoit au bucher, on faisoit partir du haut un aigle qui, s'envolant dans les airs, représentoit l'ame de l'Empereur enlevée au Ciel. Cet usage remonte jusqu'à Auguste, & Dion nous dit expressément que de son bucher partit un aigle. De-là rien de plus commun que l'aigle sur les Médailles de consécration. Peut-on douter qu'il ne fût aussi figuré en plusieurs manières sur les autels, sur les colonnes, sur les cippes, sur tous les monumens qu'on leur érigeoit après leur mort? C'étoit les comparer à Jupiter en leur prêtant l'oiseau favori de ce Dieu; & pour rendre l'allusion plus sensible, souvent on y ajoûtoit la foudre. Le globe marquoit l'Empire du monde qu'ils avoient eu pendant leur vie, & sur lequel ils veilloient encore dans la compagnie des Dieux.

L. IV.

L. LVI.

Dans Gorlaeus est un anneau antique qui porte pour empreinte, un aigle tenant une foudre dans ses serres; devant son bec est une étoile, & sur son col le mot *Julius*. C'est l'apothéose de Jules César.

Les particuliers qui suivent toujours l'exemple des Grands du plus près qu'ils peuvent, ornèrent aussi leurs tombeaux de figures d'aigle. On en voit une infinité dans Boissard où les aigles sont tantôt en plein relief sur le haut de l'autel ou du tombeau, tantôt en bas relief & souvent multipliés. Ils représentoient par ces aigles les ames des morts. Dans le monument qu'Ingenua érige à son mari L. Statius Asclépiadès, elle est représentée donnant à manger à un aigle. Un des

*Boissard in domo
Cæsii.*

*Boiss. l. II.
p. 139.*

plus beaux monumens où l'aigle figure avec plus d'avantage; c'est celui de C. Venuſtus; c'est un tombeau en forme d'autel quarré; ſur la face de devant eſt en grôs relief un aigle ſur une foudre; au haut, vers la corniche, eſt D. M. partagé à droite & à gauche; au deſſus de la tête de l'aigle CAIO, au deſſous VENVSTO, les deux faces latérales portent une grande foudre ailée.

L. III, c. 5.

Cette coûtume de placer des aigles ſur les tombeaux; étoit de la plus haute antiquité; elle avoit paſſé de Grèce en Italie. Nous liſons une belle épigramme de l'Anthologie ſur l'aigle du tombeau d'Ariſtomène, ce brave déſenſeur de la Meſſénie. En voici la traduction :

Oiſeau , miniſtre du ſils de Saturne , pourquoi , plein de ta fierté naturelle , es-tu venu te poſer ſur le tombeau du grand Ariſtomène ! Je viens annoncer aux mortels , qu'autant que je ſuis au deſſus des autres oiſeaux , autant celui que ce tombeau renferme eſt au deſſus des autres guerriers. Que les timides colombes aillent ſe poſer auprès des hommes ſans courage , nous n'aimons que la compagnie des héros.

*In Vit. Plat.
L. III.*

Sur le tombeau de Platon étoit auſſi un aigle; dans une des épitaphes de ce philoſophe, rapportées par Diogène Laërce; cet oiſeau interrogé répond, qu'il eſt l'image de l'ame de Platon qui s'eſt envolée dans l'olympe.

23.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Tête d'Auguſte.

IMP. T. CAES. AVG. REST. Foudre ailée, moyen bronze du catalogue de M. de Surbeck.

24.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Tête d'Auguſte.

IMP. CAES. DOMITIAN. AVG. REST. Foudre ailée, moyen bronze, du catalogue de M. de Surbeck.

25.

DIVVS AVGVSTVS. Tête d'Auguſte.

IMP. NERVA CAESAR. AVG. REST. Foudre ailée;

moyen bronze, du cabinet de M. Pellerin & de M. de Surbeck.

26.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Tête d'Auguste.

IMP. NERVA CAESAR. AVG. REST. Une foudre, de bronze dans Mezzabarbe.

27.

DIVVS AVGVSTVS. Tête d'Auguste couronnée de rayons.

IMP. CAES. TRAIAN. AVG. GER. DAC. PARTH. PP. REST. Foudre ailée, de moyen bronze dans le catalogue de M. de Surbeck, qui la cite de Morel: celle-ci nous est suspecte.

EXPLICATION.

Ces Médailles n'ont pas besoin d'une explication particulière: elles portent, comme les précédentes, des monumens de la consécration d'Auguste. Nous venons de voir la foudre tantôt dans les serres de l'aigle, tantôt seule sur les tombeaux & sur les autels funéraires, même des particuliers, elle convenoit bien mieux encore à ceux des Princes après leur apothéose.

Elle paroît même assez souvent sur les Médailles frappées de leur vivant; nous la voyons sur les monnoies d'Auguste, quelquefois simple, quelquefois double. Nous avons une médaille d'Auguste avec une foudre du côté de la tête, & au revers VI dans une couronne de laurier; ce qu'on explique de la sixième puissance Tribunitienne.

Lucain met la foudre entre les monumens qui désignent l'apothéose.

Mezzabarbe im Aug.

Ibid.

Phars. l. IV.
v. 457.

Bella pares superis facient civilia Divos.

Fulminibus manes radiisque ornabit & astris,

Inque Deum templis jurabit Roma per umbras.

Voilà les foudres données aux Césars après leur mort, les

rayons dont leur tête est environnée, & l'étoile qui paroît si souvent sur les médailles de Jules César & d'Auguste.

28.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Tête d'Auguste.
IMP. T. VESP. AVG. REST. Un gouvernail sur un globe, moyen bronze dans Vaillant.

29.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Tête d'Auguste.
IMP. DOMIT. CAES. AVG. RESTITVIT. Un gouvernail sur un globe, moyen bronze dans le catalogue de M. de Surbeck.

30.

DIVVS AVGVSTVS. Tête d'Auguste.
IMP. NERVA CAES. AVG. REST. Un gouvernail sur un globe, moyen bronze du cabinet de M. de Surbeck; dans son catalogue il la cite de grand bronze du cabinet de M. Foucault.

31.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Même type & même revers, moyen bronze du cabinet de M. de Surbeck.

32.

DIVVS AVGVSTVS. Tête d'Auguste.
IMP. TRAIAN. AVG. GER. DAC. PARTH. PP. REST. Un gouvernail sur un globe, moyen bronze dans le catalogue de M. de Surbeck, citée de Morel: suspecte.

E X P L I C A T I O N .

Ce type est encore très-fréquent sur les médailles des Empereurs, tant sur celles qui ont été frappées pendant leur vie, que sur celles de leur consécration: c'étoit un ornement très-convenable dans les temples, sur les autels, sur les autres monumens des maîtres du monde. Si nous avions une description plus détaillée du mausolée d'Auguste, il y a toute apparence que nous y trouverions tous ces ornemens.

DIVVS AVGVSTVS. Tête d'Auguste couronnée de laurier.

IMP. NERVA. CAES. AVG. REST. Couronne de laurier, au milieu de laquelle est gravé S. C. Médaillon de bronze dans le catalogue de M. de Surbeck, qui le cite du cabinet de M. le maréchal d'Estées.

EXPLICATION.

La couronne est un des types les plus communs dans les revers d'Auguste, elle s'y voit quelquefois toute seule & sans inscription, ou seulement avec la marque du Senatus-consulte au milieu, comme celle que nous expliquons. Il y en a une toute semblable parmi les médailles de consécration. Le plus souvent la couronne renferme une inscription, tantôt c'est une inscription votive, comme celle-ci : I. O. M. S. P. Q. R. V. S. PR. S. IMP. CAES. QVOD. PER. EVM. R. P. IN. AMP. ATQVE. TRAN. S. E. & cette autre : IOVI. VOT. SVSC. PRO. SAL. CAES. AVG. S. P. Q. R. une autre encore : VOT. P. SVSC. PRO SAL. ET RED. I. O. M. SACR. tantôt c'est une inscription de louange & de félicitation, comme OB CIVIS SERVATOS; dans une autre, SIGNIS PARTHICIS RECEP.TIS. S. P. Q. R. ailleurs, CIVIB. ET SIGN. MILIT. A PARTHIS. RESTIT. il est très-vrai-semblable que ces inscriptions votives étoient gravées sur des autels, & les autres sur des monumens durables, tels que des colonnes, des cippes, des arcs de triomphe, & que les Médailles n'en font que des copies.

Dion rapporte qu'après la mort d'Antoine, l'an 724, le Sénat décerna des couronnes à César Octavien, qui n'étoit pas encore revenu à Rome. Ces couronnes se mettoient sans doute sur la tête de ses statues, & elles furent représentées, soit en plein relief, soit en bas relief, sur l'airain & sur le marbre. Il est aussi fort croyable que le Sénat lui décerna

Tome XXI.

. Ccc

Mezzabarba in Aug.

L. LI.

le même honneur après son apothéose, & que c'est ce que signifie la marque du Senatus-consulte au milieu de la couronne.

*Boiss. in domo
Casu.*

*Ibid. l. IV,
p. 130.*

Qu'il fût très-ordinaire de représenter des couronnes en sculpture sur les monumens, c'est ce qui est prouvé par un très-grand nombre d'exemples que nous fournissent les desseins de Boissard: je n'en citerai que deux; l'un est une sépulture de marbre, sur la face de laquelle est gravé en haut DIS MANI, au dessous une large couronne sans autre ornement ni inscription; l'autre est un autel votif, il est quarré, sur la face, en haut on lit GENIO, au dessous deux grandes couronnes de laurier; au milieu de chacune,

VOTIS
PVBLI
CIS

P. 335.

Mais je trouve dans les mélanges de Spon une preuve sensible de ce que je viens d'avancer, que les couronnes décernées par honneur étoient représentées sur des monumens qui en perpétuoient la mémoire. C'est un marbre que M. de Nointel fit transporter d'une île de l'Archipel à Constantinople; il porte en bas relief une couronne de laurier, au milieu de laquelle est cette inscription: Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ ΣΤΕΦΑΝΟΙ ΧΡΥΣΩ ΣΤΕΦΑΝΩ ΕΠΑΦΡΟΔΕΙΤΟΝ ΑΣΤΕΙΚΤΟΥ ΗΡΩΑ.

Le Sénat & le peuple honore d'une couronne d'or le héros Epaphrodite fils d'Astictus.

34.

PRO AVGVSTO. S. P. Q. R. Deux capricornes qui se regardent, entre les deux un globe & un gouvernail, au dessus une couronne, dans laquelle est écrit OB CIVES SER.

IMP. T. VESPASIAN. AVG. RESTITVIT. Un aigle sur une foudre, moyen bronze du cabinet de M. Pellerin.

35.

DIVO AVGVSTO S. P. Q. R. Même type que ci-dessus.

IMP. DOMITIAN. CAES. AVG. RESTITVIT. Un aigle sur un globe, moyen bronze du cabinet de M. Pellerin.

36.

DIVO AVGVSTO S. P. Q. R. Même type que ci-dessus.
IMP. CAES. TRAIAN. AVG. GER. PP. REST.
S. C. PROVIDENT. Un autel, Mezzabarbe la cite d'Oysel & la met dans le bronze. On nous permettra de douter de l'antiquité de celle-ci.

EXPLICATION.

Ces trois Médailles, au lieu de la tête d'Auguste, présentent les deux capricornes; je ne dirai rien du revers que j'ai déjà expliqué. Quoique le mot *restituit* tombe naturellement sur le type du revers, du côté duquel il se lit, je crois cependant qu'il doit aussi se rapporter à la tête, & que les deux types représentent, ou deux restitutions différentes faites dans le même temps, ou plutôt deux parties du même monument réparées ensemble. C'étoit peut-être ce même autel quarré, qui se voit sur la troisième Médaille, dont la face de devant portoit les capricornes, un des côtés l'aigle sur le globe, & l'autre côté opposé l'aigle sur la foudre. Le rétablissement de cet autel aura été commencé par Tite & achevé par Trajan; peut-être étoient-ce divers bas reliefs d'un autre monument, d'un arc de triomphe, par exemple, d'une colonne, ou même d'un temple d'Auguste. Nous allons voir que ces figures devoient être très-communes sur les monumens de ce Prince.

Le capricorne se voit sur un grand nombre de médailles d'Auguste, il paroît quelquefois à côté de sa tête; sur le revers, il est tantôt seul, tantôt avec le globe, le gouvernail, la corne d'abondance, un vase de sacrifice, l'étoile, tous symboles familiers à Auguste: quelquefois la Victoire voltige au dessus avec une guirlande de fleurs. Il se voyoit aussi sur le revers de la fameuse médaille de Pythodoris dans le cabinet de M. l'abbé de Rothelin; on le rencontre encore sur le revers des autres Empereurs, & même sur les médailles *Mezzabarbe in Aug.*
Vaill. in Graec.

Grecques. Il étoit dans le même cabinet sur une médaille d'argent unique au revers d'Hadrien, avec la légende AMICOR EΔEYΘEPΑΣ ETOYC ΠΞΔ (164).

La couronne, l'inscription S. P. Q. R., les mots OB CIVES SERVATOS ne sont pas moins fréquens sur les monnoies d'Auguste, & s'y voient en plusieurs manières.

Mezabarbe in Aug.

Les Médailles les plus semblables à celles-ci se trouvent entre celles de Tibère; nous en avons de la dix-septième, vingt-cinquième & trente-septième année de la puissance Tribunitienne, dont le revers porte la même légende & le même type que celles de Titus & de Domitien que nous venons de décrire.

Auguste étoit né sous le signe du Capricorne: Suétone *Aug. c. 94.* dit que ce Prince fit graver sur une monnoie d'argent la figure du capricorne, sous lequel il étoit né. Or il naquit, *Ibid. c. 5.* dit le même Suétone, un peu avant le lever du soleil le neuvième jour avant les calendes d'octobre: c'étoit le 22 septembre dans l'année de Numa alors en usage; c'est le 23. *Doff. temp.* dans l'année Julienne. Scaliger trouve en cela contradiction; car, dit-il, avant la réformation du calendrier, le 22 septembre tomboit dans notre mois de juillet; le soleil étoit alors dans le *cancer*, & par conséquent le capricorne ne se levoit que le soir au coucher du soleil. Si donc Auguste est né sous le capricorne le 22 septembre, il faut qu'il soit né au coucher du soleil.

L. LIII. Passons à l'explication de la couronne. Dion, sous l'an 726, en racontant les honneurs qui furent déferés à César Octavien devenu paisible possesseur de l'Empire par la mort d'Antoine, dit que le Sénat ordonna de planter des lauriers devant sa maison, sur le Palatin, & de suspendre au-dessus une couronne de chêne (c'étoit la couronne civique) comme au conservateur des Citoyens. Ovide, dans ses *Fastes*, adresse la parole à ces lauriers & parle de cette couronne.

State Palatinæ laurus, prætextaque quercu

Stet domus : æternos tres habet una Deos.

Dans les métamorphoses, Apollon promet à Daphné *L. I.* changée en laurier, qu'elle aura l'honneur de servir de garde aux portes du palais d'Auguste, & que, divisée en deux arbres, elle accompagnera la couronne de chêne placée au milieu.

*Postibus Augustis eadem fidissima custos
Ante fores stabis, medianique tuebere quercum.*

Dans cette couronne étoit l'inscription de nos Médailles, gravée sur un bouclier votif. Ovide, dans ses tristes, fait *L. III, d. I.* une ample description des lauriers & de la couronne, & finit par ces mots qui désignent l'inscription :

*Causa superpositæ scripto testata coronæ
Servatos cives indicat hujus ope.*

Nous avons, dans une médaille d'Auguste, cette couronne autour d'un bouclier votif, sur lequel sont gravés ces mots: *Mezzabarbe in Aug.*

S. P. Q. R. CL. V. OB. CIVES SERVATOS.

Un grand nombre de monumens dans les inscriptions de Gruter & des autres, tant sous Auguste que sous ses successeurs, portent aussi OB CIVES SERVATOS: car cet honneur passa comme par héritage aux autres Empereurs; c'est pour cela que Pline appelle le laurier *janitrix Caesarum*. On *L. XV, c. 39.* peut voir dans le même endroit de Pline, aussi-bien que *Dio. l. XLVIII.* dans Dion & dans Suétone, l'histoire de cette branche de laurier qui produisit un bois entier d'où se prenoient les couronnes des Empereurs. Suétone dit que Tibère refusa *Suet. in Galbâ c. I.* l'honneur de la couronne civique qui devoit être placée dans *Ibid. in Tib. c. 26.* le vestibule du palais, & que Claude y ajoûta la couronne *Idem in Claud. c. 17.* navale après son triomphe sur les Bretons.

Il s'ensuit de ce que nous venons de dire, qu'il est tout-à-fait naturel qu'il y ait eu à Rome plus d'un monument érigé à Auguste, soit de son vivant, soit après sa mort, par Tibère, pour perpétuer le souvenir & de l'horoscope d'Auguste & de la couronne civique que le Sénat & le peuple Romain avoient fait suspendre devant son palais, avec un

témoignage éclatant de son zèle pour la conservation des Citoyens.

37.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Tête d'Auguste.

IMP. T. VESP. AVG. REST. La Victoire qui marche; elle est vêtue d'une robe qui semble transparente; elle a les aîles élevées; sa main gauche est appliquée contre sa poitrine; de la droite elle tient un bouclier où sont les lettres S. P. Q. R. moyen bronze du cabinet de M. Pellerin & de M. de Surbeck.

38.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Tête d'Auguste.

IMP. D. CAES. AVG. REST. Même type que ci-dessus, moyen bronze dans Vaillant.

E X P L I C A T I O N .

La figure de la Victoire est un des types les plus fréquens sur les médailles d'Auguste & de tous les Empereurs. Elle y est représentée en cent manières différentes: on y voit souvent avec elle le bouclier, tantôt suspendu à une colonne, tantôt entre les mains de la Déesse; & les mots abrégés S. P. Q. R. quelquefois en légende sur le contour de la Médaille, quelquefois gravés sur le bouclier même. Nous *Ibid.* avons, entre les consécrationes d'Auguste, la Médaille présente: d'un côté est la tête d'Auguste avec la légende DIVVS AVGVSTVS PATER; au revers, la Victoire telle qu'elle est ici représentée, sans autre légende que S. C.

C'étoient des statues érigées à la Déesse par l'ordre du Sénat & du peuple, en mémoire des victoires remportées par Auguste & par les autres Empereurs.

Jul. med. 5. J'ai déjà remarqué sur les médailles de Jules César, qu'il y avoit à Rome plusieurs temples de la Victoire. J'ajouterai seulement qu'il devoit y avoir beaucoup de statues de cette Déesse. Nous en voyons encore un assez grand nombre dans les divers cabinets d'antiquités. Ce sont en petit des

copies dont les originaux embelissoient les temples & les places de Rome: il y en a une dans la Chaussée toute semblable à celles de nos Médailles; Montfaucon en donne aussi une pareille du cabinet de l'abbé Fauvel.

ARTICLE III.

Des Médailles qui n'ont au revers que la marque du Senatus-consulte.

39.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Tête d'Auguste.
IMP. T. CAESAR AVG. RESTITVIT. Dans le champ S. C. moyen bronze dans le catalogue de M. de Surbeck qui la cite de Morel.

40.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Tête d'Auguste.
IMP. CAES. DOMITIAN. AVG. RESTITVIT. Dans le champ S. C. même catalogue & même citation.

41.

CAESAR AVGVSTVS DIVI F. PATER PATRIAE. Tête d'Auguste couronnée de laurier.
IMP. NERVA CAESAR AVG. REST. Dans le champ S. C. grand bronze dans le cabinet de M. Pellerin.

42.

DIVVS AVGVSTVS. Tête d'Auguste.
IMP. NERVA CAESAR AVG. REST. Dans le champ S. C. grand bronze dans le cabinet de M. le marquis de Beauveau.

EXPLICATION.

Me voici enfin amené par la suite de mon sujet, à l'objection la plus forte qu'on puisse faire contre l'opinion que je propose. Si les Médailles de restitution signifioient des monumens rétablis, ces monumens devroient y être toujours

marqués; autrement, de quoi eussent-elles servi au dessein pour lequel elles étoient frappées? On ne peut pas dire que ces Médailles aient rapport à des monumens qu'on ne pouvoit exprimer sur la monnoie; elles auroient été inutiles: & d'ailleurs il n'y a aucune sorte d'ouvrage, de quelque forme qu'il soit, qui ne puisse être représenté ou du moins désigné sur le métal.

Avant que de répondre à cette difficulté, on me permettra de faire deux observations.

1.^o Quand on ne pourroit, dans mon sentiment, rendre aucune raison de ces Médailles, il ne s'ensuivroit pas qu'il ne fût recevable. Les opinions deviennent-elles insoutenables, lorsqu'étant appuyées d'un grand nombre de fortes preuves, il s'y trouve quelque point obscur qui échappe aux explications? ce seroit exiger des connoissances conjecturales plus qu'on n'exige des sciences mêmes infaillibles, qui fournissent des objections insolubles. La conjecture ingénieuse de M. de Boze sur les contre-marques, perd-elle toute sa vrai-semblance, parce qu'on trouve des contre-marques sur quelques Médailles d'argent & sur des Médailles consulaires? Ce sont des exceptions singulières qui ne détruisent point l'opinion générale. Les Médailles de restitution qui ne présentent que la marque du Senatus-consulte, ne concluroient pas davantage contre moi: elles sont en petit nombre en comparaison des autres, & je dirois que je ne sais pas pourquoi celles-là ne portent pas la figure d'un monument; mais qu'elles ne peuvent prouver que les figures représentées sur les autres, ne soient pas des monumens.

2.^o Dans une hypothèse soutenue d'ailleurs par des preuves suffisantes, les objections perdent leur force quand on y trouve des solutions qui ne supposent rien d'impossible & qui ne renferment aucune contrariété avec le reste de l'hypothèse. Ces réponses, à la vérité, n'auroient peut-être pas le degré de probabilité nécessaire pour l'établissement du système; mais elles en ont assez pour le soutenir quand il est fondé. Or dans le cas présent, il se trouve plusieurs réponses, dont

dont une seule pourroit suffire. Rien n'empêcheroit de dire, ou que dans ces Médailles la restitution tombe sur la figure de la tête, & que c'est une statue ou même un buste du premier Empereur, qui a été rétabli par l'autre; ou que ces Médailles ont été frappées à l'occasion d'un grand nombre de restitutions faites toutes à la fois, & qu'on n'en a marqué aucune en particulier, parce qu'on ne pouvoit pas les marquer toutes dans le champ de la Médaille qu'on se hâtoit de frapper; ou que la première fois que le monument a été établi, on avoit frappé à cette occasion une Médaille qui ne portoit dans le champ que la marque du Senatus-consulte, & que le restituteur, voulant imiter en tout, ce qui s'étoit fait alors, il en a fait frapper une semblable à l'occasion du rétablissement.

Toutes ces réponses ne contiennent rien dont on puisse démontrer la fausseté; mais en voici une qui me paroît plus capable de satisfaire. C'étoit une entreprise glorieuse aux Empereurs de rétablir tel & tel monument de leurs prédécesseurs. On en a frappé en particulier des Médailles; mais en général, le dessein même de ces réparations méritoit aussi un éloge. Le Sénat ne s'est donc pas contenté de leur faire honneur des monumens qu'ils réparoient, il a de plus voulu célébrer cette noble inclination: ainsi ces Médailles font en général l'éloge de la magnificence que Tite, Domitien & Nerva ont fait paroître à ce sujet. Elles sont parallèles à ces passages généraux des auteurs que j'ai cités dans le premier Mémoire, & où ils se contentent de dire que ces Empereurs ont rétabli un grand nombre d'ouvrages de leurs prédécesseurs, sans en citer aucun en particulier; comme sont ces mots de Suétone parlant de Domitien, *plurima & amplissima opera incendio absumta restituit*. La tête indique l'Empereur dont les ouvrages ont été rétablis. Une Médaille, où l'on voit d'un côté la tête d'Auguste, & de l'autre le nom de Tite, de Domitien ou de Nerva, suivi du mot *restituit*, sans aucune figure dans le champ, signifie que Tite, Domitien, Nerva ont réparé les ouvrages faits par Auguste; &

Sueton. Domit.
ch. v.

Mezzab. s'il y a pour nous quelque obscurité dans cette ellipse, la conjoncture y faisoit pour les Romains un commentaire bien intelligible. C'est ainsi que, dans les Médailles, on a célébré les victoires particulières des Princes: nous y trouvons souvent la victoire déterminée par le nom des peuples vaincus, *victoria Judaica, Germanica, Assyria, Dacica, Parthica, Arabica, Britannica, Carpica, Gothica, Sarmatica*; mais nous y trouvons plus souvent encore la victoire en général & sans aucune dénomination particulière, *victoria Augusti* ou *Augustorum*. Il est à remarquer qu'il n'y a point de Médaille de restitution de Trajan, qui ne porte au revers que la marque du Senatus-consulte, parce que ce prince, comme nous l'avons déjà dit, s'étant chargé lui-même de faire graver ses restitutions sur la monnoie d'or & d'argent, n'en faisoit battre qu'à l'occasion des ouvrages mêmes.

Voilà ce qui m'a paru de meilleur à dire sur ces Médailles. Je vais en donner trois autres qui leur sont semblables pour le revers, mais qui rentrent cependant dans la classe générale.

43.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Auguste assis, couronné de rayons, tenant de la main droite une patère, de la gauche une haste.

IMP. T. CAES. DIVI VESP. AVG. F. P. M. TR. P. PP. COS. VII REST. Dans le champ S. C. dans le catalogue de M. de Surbeck, cité de Morel, grand bronze.

44.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Même type que ci-dessus; mais Auguste tient de la main droite une branche d'olivier sur un autel embrasé; cet autel est chargé d'ornemens: de la gauche il tient une haste; grand bronze dans le cabinet de M. Pellerin & de M. le marquis de Beauveau.

IMP. T. CAES. DIVI VESP. F. AVG. P. M. TR. P. PP. COS. VIII REST. Dans le champ S. C. dans le cabinet de M. le marquis de Beauveau il y en a deux; dans l'une le mot REST. a été oublié par le Monétaire.

DIVVS AVGVSTVS PATER. Même type que ci-dessus.

IMP. CAES. DOMIT. AVG. GERM. P. M. TR. P. III IMP. V. COS. X PP. Dans le champ S. C. grand bronze dans le catalogue de M. de Surbeck. Le mot RE.T. est encore oublié dans celle-ci.

EXPLICATION.

Dans ces trois Médailles, la restitution tombe sensiblement sur la figure qui sert de tête, & qui ne peut être que celle d'Auguste tel qu'il fut représenté dans quelque monument après son apothéose. La couronne de rayons, la patère ou la branche d'olivier, l'autel, la haste sont autant d'attributs de la Divinité, qui s'accordent avec la légende. Sur les Médailles qui représentent quelque statue de l'Empereur au nom duquel elles sont frappées, il est ordinaire que cette statue tienne lieu de tête: ainsi la statue équestre qui fut érigée à Auguste pour la réparation de la voie *Flaminia*, se voit sur une de ses Médailles du côté de la tête. Une autre statue équestre d'Auguste occupe la même place dans une Médaille de ce Prince, qui porte au revers P. STOLO III VIR. *Dio. l. LIII.* Nous avons dans les médailles de Tarragone, AVGVSTO DEO, avec Auguste assis, tenant de la droite une haste, de la gauche, un globe sur lequel est une Victoire: au revers, *Vaill. fam. Viniciâ.* C. V. T. T. AETERNITATIS AVGVSTAE, avec un temple à huit colonnes. Dans une autre, DIVO AVGVSTO S. P. Q. R. le type est un quadriges d'éléphants avec leurs conducteurs; dans le char est assis Auguste avec les mêmes attributs: au revers, S. P. Q. R. sur le fronton d'un temple. Le type & la légende de notre seconde Médaille font le revers d'une médaille de Tibère qui porte de l'autre côté TI CAESAR DIVI AVG. F. AVGVST. *Ibid. in Liciniâ.* PM. TR. POT. XXIV, & la marque du Senatus-consulte, S. C. au milieu du champ. Il y a apparence que nos trois Médailles représentent deux différentes statues érigées par *Vaill. Colon.*

Dio. l. LX.
 Pline, l. XXIII.
 c. 54. Suet. in
 Aug. cap. 52.
 Tacite, l. I.
 Servius in eclog.
 4.

Tibère à Auguste après sa consécration, & réparées par Tite & par Domitien. Je ne m'arrêterai pas à montrer qu'il y avoit à Rome des statues dressées à Auguste & de son vivant & après sa mort. C'est un fait connu par plusieurs témoignages de Dion, de Pline, de Suétone, de Tacite & de Servius.

A R T I C L E I V.

Des Médailles de Cossus Lentulus, d'Agrippa & de Drusus.

46.

AVGVSTVS. Tête d'Auguste.

COSSVS CN. F. LENTVLVS IMP. CAES. TRAIAN AVG. GER. DAC. PP. REST. Figure équestre qui tient de la main droite un trophée : elle est posée sur une base où sont gravés des éperons de vaisseaux, en argent dans Vaillant.

E X P L I C A T I O N.

Vaill. fam.
 Corn.

De nummis
 Pompeianis,
 p. 219.

T. L. l. IV,
 p. 201.

Nous avons, dans un revers d'Auguste, le même type & le même nom de Cossus CN. F. Lentulus sans la restitution. Les antiquaires ne sont pas d'accord sur l'explication de cette Médaille. Seguin & Vaillant, dans ses Médailles choisies des Empereurs, prétendent qu'elle représente A. Corn. Cossus qui tua Tolumnius & porta ses dépouilles dans le temple de Jupiter Feretrius. Ce Temple fut rétabli par Auguste ; & nous verrons, dans les restitutions des monumens consulaires, qu'il y a apparence qu'il fut encore réparé par Trajan. Mais pourquoi des éperons de vaisseaux sur la base, s'il étoit ici question des dépouilles opimes de l'ancien Cossus, du temps duquel les Romains ne connoissoient pas encore les combats de mer ? Aussi Vaillant change de sentiment dans les médailles de la famille Cornelia : il croit en cet endroit que cette statue est celle de Cossus Lentulus, qui fut Consul avec Pison l'an 753, & qui succéda en

759 à Passienus dans le gouvernement de Numidie, où il réduisit les Gétules révoltés contre le jeune Juba; ce qui, selon Dion, lui fit mériter les ornemens du triomphe & le surnom de *Getulicus*. Florus s'accorde avec Dion; mais Velleius semble dire que Cossus, après sa victoire, ne prit pas pour lui-même le surnom de *Getulicus*, & qu'il le donna à son fils. Selon Vaillant cette Médaille fut frappée par le fils, Triumvir monétaire, & les éperons de vaisseaux marquent que cette guerre s'étoit faite en partie sur mer, dans le golfe de Numidie. Cette conjecture d'une guerre maritime, dont les auteurs ne disent rien, n'est fondée que sur ce mot de Florus, *Musulanios atque Getulos accolas Syrtium, Cossus duce compefcuit*: ce n'en est pas assez pour faire juger qu'il y ait eu des combats sur mer contre les Gétules.

Fulvius Ursinus croit que la statue équestre de cette Médaille représente Auguste; son sentiment me semble meilleur, parce que je trouve dans Appien un passage qui l'autorise. Auguste étant revenu à Rome après la conquête de Sicile, le Sénat lui décerna plusieurs honneurs; il en refusa quelques-uns, mais il accepta *πομπήν*, c'est-à-dire le char du cirque, & une statue triomphale dorée dans la place publique: il y étoit représenté tel qu'il étoit rentré à Rome à son retour de la guerre. Cette statue, ajoute Appien, étoit placée sur une colonne ornée d'éperons de vaisseaux, & l'inscription disoit, qu'après une longue guerre civile, il avoit rétabli la paix sur terre & sur mer. Je ne prétends pas que cette Médaille ait été frappée dans le temps même que la statue fut dressée, puisque la fin de la guerre de Sicile est de l'an 718, & que César Octavien ne prit le titre d'Auguste, qu'il porte sur cette Médaille, qu'en 727: mais cette Médaille aura été frappée sur le modèle de cette statue, plusieurs années après par le Triumvir monétaire Cossus Lentulus, qui y mit son nom, selon un usage alors assez commun. Nous avons déjà montré que le huitième quartier, où étoit cette statue, avoit beaucoup souffert dans l'incendie arrivé sous Néron; Trajan ayant réparé la statue, a renouvelé la

Dion, l. LV.

L. IV, c. 12.

Vaill. l. II,
c. 116.

L. IV, c. 12.

In fam. Corn.
n. 31.App. bell. civ.
l. V, p. 1177.

même Médaille, non pas pour rétablir cette pièce de monnoie, qui n'étoit que l'accessoire, mais pour représenter le monument tel qu'il avoit déjà paru sur le métal. C'est une pratique fréquente des restituteurs, que lorsque le monument rétabli a déjà été gravé sur la monnoie, ils imitent, dans les médailles du rétablissement, le type & la légende de la fondation même; nous en avons déjà vû, & nous en verrons encore plusieurs exemples: c'est ce qui a donné lieu à l'opinion commune, que c'étoient les monnoies mêmes qui étoient rétablies.

47.

M. AGRIPPA L. F. COS. III. Tête d'Agrippa avec la couronne rostrale.

IMP. T. VESP. AVG. REST. Neptune debout, tenant de la main droite un dauphin, de la gauche un trident; moyen bronze dans Vaillant.

48.

M. AGRIPPA L. F. COS. III. Même tête.

IMP. D. AVG. REST. Même type que ci-dessus, moyen bronze dans Vaillant.

E X P L I C A T I O N.

*Mezab. in
Agrippa.*

Ces Médailles se voient aussi sans la restitution, il y est question d'un monument érigé à Neptune par Agrippa, & réparé par Tite & par Domitien.

Nard. Rom. ant.

Entre le champ de mars & la voie Flaminia étoit le portique de Neptune, bâti par Agrippa en mémoire des victoires qu'il avoit remportées sur mer; il y fit peindre les Argonautes, c'est pour cela qu'il est quelquefois appelé le portique des

Dion, l. LIII.

P. Victor.

*Xiphil. in Tito
& in Adriano.*

Hist. l. I.

Argonautes. Agrippa fit aussi bâtir dans ce portique un temple de Neptune, que Xiphilin met au nombre des ouvrages qui furent brûlés sous Tite; Spartien l'appelle *basilica Neptuni*, & il y a apparence que le portique de Vipsanius, dont parle Tacite, est celui de Neptune.

Cependant il semble que nous ne pouvons rapporter le

monument de nos Médailles, ni à ce portique, ni à ce temple; la raison en est qu'ils ne furent bâtis, selon Dion, *L. LIII.* qu'en l'année 729, Agrippa ne fut Consul pour la troisième fois que l'an 727: or ce même Neptune paroît dès l'année de la bataille d'Actium en 723 sur les médailles d'Agrippa, qui y est appelé PRAEF. ORAE. MARIT. ET CLASS. Il est vrai que cette Médaille, rapportée par Mezzabarbe, *Mezzab. in Agrippa.* est suspecte aux plus habiles antiquaires; mais en la supposant véritable, il n'est pas difficile de trouver ailleurs le monument dont nous parlons.

Sans sortir du même quartier, nous voyons un autre temple de Neptune près du cirque Flaminius; Tite-Live ne parle que d'un autel, mais une inscription rapportée par Mar- *P. Victor. L. XXVIII.* lianus y ajoute un temple.

ABASCANTIO AVG AEDITVO AEDIS NEPTVNI QVAE EST IN CIRCO FLAMINIO FLAVIVS ASCANIVS ET PALLANS CAES. N. SER. ADIVTOR A RATIONIBVS PATRI PISSIMO FEC.

Pline met une statue de Neptune dans le temple de Cn. Domitius près du même cirque. *L. XXXVI, c. 5.*

Ce sera l'un de ces deux derniers monumens, ou quelque autre semblable, qu'Agrippa aura consacré à Neptune dès l'an 723, en reconnaissance des secours qu'il avoit reçus de ce Dieu dans la guerre de Sicile; & ce quartier ayant été le plus maltraité par l'incendie du temps de Tite, ce Prince aura commencé, & Domitien aura achevé de réparer la statue ou le temple.

49.

AVGVSTVS COS. XI. Tête d'Auguste couronnée de laurier.

M. AGRIPPA COS. TER COSSVS LENTVLVS. Dans le cercle intérieur du revers; & dans le cercle extérieur, sont ces mots:

IMP. CAES. TRAIAN AVG. GER. DAC. PP. REST. Au milieu des deux cercles, la tête d'Agrippa ceinte

d'une couronne ornée d'éperons de vaisseaux & de crénaux de murailles; d'argent dans le cabinet de M. l'abbé de Rothelin.

E X P L I C A T I O N.

Vaill. fam. Vips. Nous avons cette Médaille sans la restitution, & telle qu'elle fut frappée du temps même d'Agrippa. Je ne dirai rien ici de la double couronne qui n'est pas de mon sujet.

Le type de cette Médaille ne désignant aucun monument particulier, laissé la liberté de choisir entre ceux dont ce grand homme a été l'auteur, & dont Trajan répara sans doute un grand nombre, puisque du temps de Tite, le champ de Mars, le plus beau théâtre de la magnificence d'Agrippa, fut, plus que tout autre endroit, ravagé par l'incendie. Voici les principaux ouvrages d'Agrippa.

Il fit rétablir à ses dépens les édifices publics, les rues, les égouts; & voyant qu'on se trompoit dans les jeux du cirque sur le nombre des carrières, il fit faire les dauphins & les œufs de pierre qui servoient à les compter.

L'an 728 il consacra dans le champ de Mars l'enclos nommé *Septa*. Il n'avoit d'abord été que de bois; Lepidus l'avoit environné de portiques: Agrippa le revêtit de pierres & l'orna de peintures; il le nomma *septa Julia*. Hadrien le rétablit, selon Spartien; il fit des thermes magnifiques qu'il légua par son testament au peuple Romain avec ses jardins. *Dion, l. XLIX.* *Nil. l. LIII.* *Spart. in Adri.* *Dion, l. LIII.* *Plin. l. XXXIV, c. 8, XXXV, c. 4, XXXVI, c. 25.* M. Falconieri croit que les thermes d'Hadrien, énoncées dans P. Victor & dans S. Rufus, ne sont que celles d'Agrippa qu'il a rétablies. Elles avoient été brûlées sous Tite.

Dans le septième quartier étoit le champ d'Agrippa, ainsi nommé des beaux édifices dont il l'avoit embelli, tels que l'enclos nommé *septa nova*, le *diribitorium*, le portique de Pola (Pola étoit la sœur d'Agrippa). Le *diribitorium* fut aussi brûlé du temps de Tite: mais le plus fameux ouvrage d'Agrippa, & celui que nous soupçonnons indiqué par cette Médaille, c'est le Panthéon qu'il fit bâtir en l'honneur de Jupiter *ultor*. Ce superbe édifice faisoit un des plus grands ornemens de Rome, & la description qu'en ont faite grand nombre

nombre d'auteurs anciens & modernes, sert encore d'embellissement à leurs ouvrages. Je ne m'y arrêterai pas; je dirai seulement qu'il n'est pas certain qu'Agrippa ait fait le Panthéon depuis les fondemens. Dion se sert d'une expression qui ne signifie qu'achever, ἐξέτελεισε; & l'on remarque encore aujourd'hui que l'ordre de la corniche ne s'accorde pas avec celui du temple; qu'elle ne s'enchaîne pas dans le mur par ses extrémités, mais qu'elle s'en approche à peine comme d'un édifice différent, & que l'architecture du portail est mieux entendue que celle du temple, & par conséquent d'un autre temps. En effet, ce temple a souffert bien des changemens. Xiphilin le met au nombre des édifices brûlés sous le règne de Tite. Cassiodore le fait réparer par Trajan. Selon la chronique d'Eusèbe il fut encore brûlé par le tonnerre l'an de J. C. III, treizième du règne de Trajan. Les premiers successeurs de ce Prince se sont fait à l'envi un honneur d'y travailler. On le trouve réparé par Adrien, par Antonin Pie, par Marc Aurèle & par Sévère. Il y a apparence que ce dernier fit effacer le nom de tous les autres pour n'y laisser que le sien & celui de son fils avec le nom du fondateur. On lit encore cette inscription sur le frontispice.

L. LIII.

Nard. Rom. ant.

In Tito.

Euseb. Chron.
in Trajano.Spart. in Adri.
Jul. Cap. in
Anton. & M.
Aurel. Xiphil.
in Sev.

Grut. I, 11

M. AGRIPPA L. F. COS. TERTIVM FECIT. Cette inscription s'accorde parfaitement avec la légende de nos Médailles; au dessous est cette autre en plus petit caractère.

IMP. CAES. L. SEPTIMIUS SEVERUS PIVS PERTINAX ARABICVS ADIABEN. PARTH. MAXIMVS PONT. MAX. TRIB. POT. XI COS. III PP. PROCOS. ET IMP. CAES. M. AVRELIVS ANTONINVS PIVS FELIX AVG. TRIB. POTESTAT. V. COS. PROCOS. PANTHEVM VETVSTATE CORRVPTVM CVM OMNI CVLTV RESTITVERVNT.

Que la tête d'Agrippa ait été représentée sur les monnoies frappées & pour la fondation & pour le rétablissement du Panthéon, c'est ce qui est d'autant plus vrai-semblable que la statue d'Agrippa faisoit un des ornemens de cet édifice.

L. LIII. Dion rapporte qu'Agrippa vouloit y placer la statue d'Auguste & le consacrer sous son nom; mais que le Prince n'ayant pas voulu le permettre, il y mit la statue de Jules César; & dans le vestibule, celle d'Auguste avec la sienne.

Mezzab. in Agrippa. Cossus Lentulus est le nom du Monétaire: on trouve de même Platorinus sur une autre médaille d'Agrippa.

50.

NERO CLAVDIVS DRVSVS GERMANICVS
IMP. Tête de Drusus toute nue.

IMP. CAES. T. DIVI VESP. F. AVG. PM. TR. P. PP. COS. VIII REST. Arc de triomphe sur lequel Drusus paroît à cheval entre deux trophées de boucliers Germaniques; il passe en courant sur le corps d'un captif renversé: sur le fronton de l'arc est gravé DE GERM. au dessous du fronton sont en relief deux victoires qui se présentent mutuellement une couronne; grand bronze dans le cabinet de M. de Beauveau.

51.

NERO CLAVDIVS DRVSVS GERMANICVS
IMP. même type que ci-dessus.

CAESAR AVG. F. DOMITIANVS COS. V REST. Même type qu'au revers précédent; grand bronze dans Vaillant. Il y a des Médailles où l'inscription DE GERM. manque sur le fronton.

52.

NERO CLAVDIVS DRVSVS GERMANICVS
IMP. Tête de Drusus toute nue.

IMP. CAES. T. DIVI VESP. F. AVG. PM. TR. P. PP. COS. VIII. Dans le champ REST. S. C.

Vaillant la cite de grand bronze du trésor de Patin, & doute de sa vérité. Liège, dans le trésor de Saxe-Gotha, la décrit comme l'ayant sous les yeux, & la soutient vraie & authentique. Elle se trouve expliquée par ce que j'ai dit des médailles d'Auguste qui ne portent au revers que la marque du Senatus-consulte; ainsi je ne parlerai que des deux premières.

EXPLICATION.

Cet arc se voit sur l'or, l'argent & le bronze frappés sous Auguste & sous Claude. Dion dit qu'après la mort de Drusus, *L. LV.* on lui érigea des statues, un arc de triomphe & un cénotaphe sur les bords du Rhin. Suétone nous apprend que ce fut le Sénat qui décerna à Drusus un arc de triomphe de marbre avec des trophées. Cet arc étoit, selon P. Victor & S. Rufus, dans le premier quartier, dit la *porte Capène*. Ils y mettent aussi une rue appelée *Vicus Drusianus*, apparemment parce qu'elle aboutissoit à cet arc. Il est constant qu'il étoit sur la voie Appienne : ce qui pourroit faire croire qu'il étoit hors de Rome ; car Stace, Frontin & d'autres la font commencer hors la porte Capène : cependant les Antiquaires supposent communément qu'elle commençoit dans Rome vers le grand cirque. Il est vrai-semblable, dit Nardini, que quand Appius fit la voie Appienne qu'il conduisit de Rome à Capoue, & qui se trouve nommée *regina viarum* à cause de sa largeur & de sa beauté, il y avoit au dedans de la ville une belle rue qui y répondoit : ainsi l'arc de Drusus doit avoir été dans l'espace qui s'étendoit du grand cirque à la porte Capène.

M. Fabretti nous donne la figure d'un arc qui est vers la porte de S.^t Sébastien ; c'est l'ancienne porte Capène sur la voie Appienne. Il croit que c'est l'arc de Drusus ; sa conformité avec celui de nos Médailles en est une preuve. Si cela est, cet arc servoit en même temps d'aqueduc ; on y voit dans l'épaisseur le trou du canal par où passoit l'eau. Bien des eaux passaient par la porte Capène ou près de cette porte que Juvenal appelle pour cette raison *madidam*, le fleuve Almon, l'eau de Mercure, l'eau *Appia*, le *vetus Anio*.

Selon Tacite, l'incendie brûla tout le cirque sous Néron. L'arc de Drusus, comme nous venons de le voir, n'en devoit pas être éloigné : les flammes l'endommagèrent sans doute ; & nos Médailles nous apprennent que Tite & Domitien contribuèrent à le réparer.

R E F L E X I O N S

S U R

UNE MÉDAILLE DE XERXÈS,
ROI D'ARSAMOSATE.

Par M. l'Abbé BARTHÉLEMI.

*Médailles de Séleucus Nicator,
et d'Alexandre Théopator Rois de Syrie.*

Æ. 3.

*Médaille de Xerxès
Roi d'Arsamosate.*

Æ. 3.



DU CABINET DU ROI.

8 Août
1747.

LA Médaille qui fait l'objet de ce Mémoire, est très-singulière & peut-être unique. Ce n'est cependant qu'une Médaille de petit bronze, & même du plus petit volume ; mais elle est d'une belle conservation & d'un grand goût de

dessein : elle offre d'un côté la tête d'un Prince qui ne paroît guère âgé que de quarante à quarante-cinq ans, & qui porte une assez longue barbe ; sa tête est couverte d'une espèce de bonnet ou plutôt de tiare qui se termine en pointe & qui est retenue sur le front par un diadème dont les deux pendans flottent sur ses épaules : on voit au revers une Victoire qui, de la main droite, tient une couronne de laurier, & de l'autre, un bouclier, avec ces mots pour légende, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΞΕΡΞΟΥ, du roi Xerxès ; aux pieds de la Victoire est une lettre isolée, un H que l'on peut regarder comme l'initiale de quelque nom de ville, ou comme une simple marque de Monétaire.

Au nom de Xerxès se réveille l'idée de ce fameux roi des Perses, dont le règne commença vers l'an 485 avant l'ère Chrétienne, & qui est aussi célèbre dans l'histoire par ses grandes entreprises contre les Grecs, que par les malheurs dont elles furent suivies. Il eut un petit-fils du même nom qui ne régna que quelques mois ; & la Médaille dont il s'agit ne peut se rapporter ni à l'un ni à l'autre, non seulement parce que nous n'en connoissons aucunes de ces anciens Rois étrangers ou barbares, comme les appeloient les Grecs, mais encore parce que les monnoies de ces Princes ne portoient vraisemblablement ni leur nom ni leur image, & que celles qu'on leur attribue sous le terme général de *Dariques*, sont d'une fabrique assez grossière, sans inscription, & avec le simple type d'un archer décochant une flèche, type auquel les orateurs Grecs ont fait quelquefois allusion.

Paul Orose fait mention d'un troisième Xerxès, Persan d'origine, qui, malgré l'obscurité de sa naissance, s'éleva par son courage & ses intrigues, au point de chasser du trône Artabane, quatrième du nom, dernier roi des Parthes, & de rétablir l'empire des Perses. Mais outre que Dion, Hérodien, Capitolin, Agathias & presque tous les historiens qui en ont parlé, le nomment *Artaxerxès* ou *Artaxarès*, les médailles des derniers rois Parthes ses prédécesseurs, sont d'une fabrique rude & grossière ; au lieu que la Médaille dont il s'agit, est,

L. VII, c. 182.

Dio. l. LXXX.

P. 918.

Herod. lib. VI.

Capit. in Alex.

P. 133.

Agath. l. IV.

P. 134.

comme je l'ai déjà observé, de très-bon goût, & ressemble parfaitement à celles des premiers successeurs d'Alexandre au royaume de Syrie, soit pour le type, soit pour la forme des caractères. La seule différence consiste dans la tête du Prince dont la tiare a beaucoup de rapport à celle des rois de l'Orhoène, de sorte qu'indépendamment d'aucun témoignage historique, elle suffiroit pour prouver, que, du temps des premiers rois de Syrie, régnoit dans l'orient un Prince qui portoit le nom de Xerxès.

Mais on le chercheroit en vain dans les anciens historiens qu'on lit le plus communément, & dans les compilateurs modernes qui passent pour les plus exacts. Il n'en est fait mention que dans un fragment de Polybe, tiré des extraits de Constantin Porphyrogénète, qu'Henri de Valois publia en 1634 sur un manuscrit que M. de Peyresc avoit acquis dans l'île de Chypre. Voici ce que dit ce fragment.

Page 26.

« Antiochus étant sur le point de mettre le siège devant
 » Armosate, ville située entre l'Euphrate & le Tigre, dans
 » un lieu nommé la *belle plaine*, Xerxès qui y régnoit, prit
 » d'abord la fuite; mais faisant ensuite attention que si les
 » ennemis s'emparoisent de la capitale de ses États, ils soumet-
 » troient facilement le reste, il résolut d'envoyer des ambassa-
 » deurs au roi de Syrie, & de lui demander une entrevue. Les
 » amis d'Antiochus lui conseilloyent de s'assurer de la personne
 » de Xerxès, & de faire entrer dans sa propre famille la prin-
 » cipauté d'Armosate, en la donnant à Mithridate fils de sa
 » sœur naturelle. Antiochus, loin de suivre cet avis, aima mieux
 » conclurre un traité de paix avec Xerxès: il le fit venir en
 » sa présence, lui remit la plus grande partie des tributs que
 » le père de ce jeune Prince avoit refusé de payer, retira de
 » lui trois cens talens, mille chevaux, mille mulets avec leurs
 » harnois, & lui donna sa sœur Antiochide en mariage, après
 » avoir réglé les affaires de ce Royaume. La grandeur d'ame
 » & la générosité vraiment royale qu'Antiochus fit paroître
 » en cette occasion, lui attirèrent l'amour & la confiance des
 » peuples de ces cantons ».

Tel est le fragment de Polybe, qui doit, ce me semble, se rapporter à la Médaille que j'examine, & qui indique & le lieu & le temps où a régné le Xerxès dont il est question. La ville d'Armofate, plus connue sous le nom d'Arfamofate, étoit située dans la partie méridionale de l'Arménie majeure, & le roi Antiochus qui fut sur le point de mettre le siège devant cette ville, est Antiochus III roi de Syrie, surnommé le Grand, dont l'histoire remplit une partie du huitième livre de Polybe, auquel appartient le fragment que j'ai rapporté, & que je vais tâcher d'éclaircir.

Pour le faire avec ordre, il faut prendre les choses de plus haut, & remonter jusqu'au temps où le royaume d'Arfamofate a pû se former.

Les historiens nous apprennent que les derniers Rois de Perse faisoient régir l'Arménie par des Satrapes, qu'Alexandre y envoya Mithrenès, qu'après la mort de ce Prince, ses généraux y établirent Prataphernès & Orontès, que Séleucus Nicator s'en étant emparé, la laissa avec le reste de ses États à Antiochus I.^{er} son fils & son successeur.

Cette idée générale des changemens arrivés dans l'Arménie se trouve confirmée par un passage de Strabon, où il est dit que cette province fut successivement possédée par les Perses, par les Macédoniens, c'est-à-dire Alexandre, par ceux qui après lui régnèrent dans la Médie & la Syrie, ce qui doit s'entendre des généraux de ce Prince, & sur-tout de Séleucus Nicator, par Orontès qui descendoit d'Hydarnès, un des seigneurs qui mirent Darius Hystaspe sur le trône des Perses; enfin par Artaxias & Zadriadès qui y prirent le titre de Rois, après que les Romains eurent défait Antiochus le Grand.

En réunissant toutes ces autorités, il semble d'abord que depuis que les Perses s'étoient rendus maîtres de l'Arménie jusqu'à cet Orontès dont parle Strabon, cette province n'avoit pas eu de Rois particuliers.

Cependant Diodore de Sicile fait mention d'un Ardoatès roi d'Arménie, qui régnoit quelques années après la mort

*Diod. Sicil.
l. XIV, p. 258,
edit. Rhodom.*

Justin. l. X, c. 3.

*Quint. Curt.
lib. V, cap. 1.*

*Justin. l. XIII,
cap. 4.*

*Polyæn. lib. IV;
cap. 8.*

Appian. Syr.

*Strab. lib. XI,
pag. 531.*

*Diod. Sic.
eclog. 3, ex libro
XXXI, pag.
824.*

Apud Phot.
pag. 723.

d'Alexandre, & il est parlé dans un fragment de Memnon d'un autre Souverain de ce pays qui vivoit du temps d'Antiochus II, roi de Syrie.

Histor. Jul.
t. III, p. 230.

Polyan. l. IV;
cap. 8.

Pour concilier cette diversité apparente de sentimens, Réineccius, dans son *Historia Julia*, a supposé que l'Orontès dont il est parlé dans Strabon, n'avoit jamais été Roi, & qu'il ne doit pas être distingué du Satrape du même nom qui gouverna l'Arménie du temps que les généraux d'Alexandre se disputoient la possession des provinces de l'Orient, supposition qu'on n'admettra pas sans peine. Pour ce qui est des Princes dont Diodore de Sicile & Memnon ont parlé, Réineccius prétend qu'ils n'avoient eu qu'une autorité passagère, & qu'ils n'avoient laissé aucun successeur dans les pays où ils s'étoient établis.

Cet auteur étoit persuadé qu'avant le règne d'Antiochus le Grand, l'Arménie entière étoit une province de l'empire de Syrie, & suivant ce principe, il a fait commencer les suites qu'il nous a données des rois d'Arménie à Artaxias & Zadriadès, qui se révoltèrent contre ce Prince, en quoi il a été suivi par tous les auteurs modernes.

La médaille de Xerxès & le fragment de Polybe qui l'éclaircit, joints au témoignage de Diodore de Sicile & de Memnon, ne nous laissent plus aucun lieu de douter, qu'avant que le titre de Roi eût été conféré à Artaxias & à Zadriadès, il n'y eût en Arménie de véritables Royaumes, des Souverainetés où il y avoit un ordre de succession établi; il paroît même que c'est là que régnoient quelques-uns de ces Dynastes contre lesquels Antiochus tourna ses armes dans la première expédition qu'il fit en Orient, ainsi qu'on le verra dans la suite.

Polyb. lib. v.

De tout ce que je viens de dire, on peut conclure que les premiers rois de Syrie ne possédèrent pas l'Arménie en entier, & que tandis que la plus grande partie de cette Province étoit soumise aux Gouverneurs qu'ils y envoyotent, le reste obéissoit à des Rois ou à des Dynastes particuliers.

Mon dessein n'est pas de rechercher en quel temps ces dynasties

dynasties ont pû se former. On pourroit accorder une certaine antiquité à celles qui étoient dans des lieux inaccessibles ; mais il me semble qu'on ne doit pas faire remonter bien haut les commencemens de celle d'Arsamofate qui occupoit une des plus belles contrées de l'Arménie majeure, aux confins de la Mésopotamie, où d'ailleurs on pouvoit pénétrer sans beaucoup d'obstacles. Quelle apparence que, sous l'empire des Perses & sous celui d'Alexandre, des particuliers eussent pû s'y faire une souveraineté, ou que Séleucus Nicator, dont le règne fut si florissant, se fût laissé enlever un pays si fort à sa bienfaisance ?

Pour donner lieu au démembrement des grands Empires ; il faut de grands évènements, des temps de troubles, des révolutions durables, & c'est ce qui arriva sous Antiochus II roi de Syrie. Théodote, satrape de la Bactriane, se révolta contre ce Prince, & cette révolte non seulement demeura impunie, mais encore porta plusieurs nations de l'orient à secouer le joug des rois de Syrie. *Justin. lib. XLI, cap. 4.*

Il semble que c'est vers le temps de cette défection presque générale qu'on peut placer le commencement du royaume d'Arsamofate, & peut-être aussi de ces autres royaumes d'Arménie qui, du temps de Pline, n'étoient plus que de simples Préfectures. *Dividitur* (dit cet auteur en parlant de l'Arménie) *in Præfecturas quas σατῆνίας vocant, quasdam ex iis vel singula regna, quondam barbaris nominibus CXX.* *Plin. lib. VI, cap. 9.*

On pourroit dire encore que ce fut cet Orontès dont parle Strabon, qui, profitant des circonstances critiques où l'empire de Syrie se trouvoit, jeta les fondemens du royaume d'Arsamofate. Orontès étoit Persan d'origine, & Xerxès l'étoit aussi, comme son nom le prouve ; un tel rapport semble confirmer ma conjecture.

Mais quelqu'aît été le fondateur de cette dynastie, il y avoit un Prince qui y régnoit lorsque Antiochus le Grand monta sur le trône vers l'an 224 avant l'ère Chrétienne.

Antiochus fit trois expéditions dans l'orient : la dernière n'étant pas liée à mon sujet, je ne parlerai que des deux

autres dont la première commença l'an 221 avant l'ère vulgaire, & fut occasionnée par la révolte des satrapes de la Médie & de la Perse.

*Polyb. lib. V,
pag. 399.*

Polybe dit qu'après les avoir soumis, il résolut de marcher contre quelques Dynastes voisins qui régnoient sur des nations barbares, & qui étoient toujours prêts à se joindre aux mécontents. Artabazane, souverain de l'Atropatène & de quelques régions voisines situées entre la mer Calpienne & le Pont-Euxin, au dessus de l'Arménie majeure, étoit le plus redoutable d'entre eux ; ce fut aussi le premier que le roi de Syrie crut devoir attaquer. Dans cette vûe il partit de la Babylonie, passa le mont Zagrus, & ayant laissé l'Arménie sur sa gauche, il entra dans les États d'Artabazane où tout fut obligé de céder à l'effort de ses armes. Il y a lieu de croire qu'à son retour, ayant pris sa route par l'Arménie majeure, il imposa au Prince qui régnoit alors dans Arsamosate, le tribut dont il est parlé dans le fragment de Polybe, & que ce Roi, forcé de céder aux circonstances, ne vit pas plutôt Antiochus engagé dans une nouvelle guerre, qu'il refusa de payer le tribut auquel il s'étoit soumis.

Sa mort, arrivée bien-tôt après, fit passer la couronne sur la tête de son fils, & c'est le Prince représenté sur notre Médaille. Il s'appeloit Xerxès (a), nom & terme Persan qui semble annoncer que les rois d'Arsamosate, comme ceux de Cappadoce & ceux des Parthes, prétendoient descendre des anciens rois de Perse.

Ce fut dans les premières années du règne de ce Xerxès, qu'Antiochus entreprit une seconde expédition en orient, & résolut de tourner ses armes contre Arsacès II roi des Parthes, qui depuis peu s'étoit emparé de la Médie. Son dessein étoit d'aller à Ecbatane ; & comme il pouvoit s'y rendre en passant par l'Arménie majeure, il dut préférer cette route à toute autre, parce qu'elle le mettoit à portée d'entrer dans les États de Xerxès & de retirer les tributs que le père

(a) Suivant Hérodote, *liv. VI*, le nom de Xerxès signifioit dans la langue des Perses, un homme courageux.

de ce Prince avoit refusé de payer : du moins est-il certain que l'entreprise d'Antiochus sur Arsamosate, & son expédition contre les Parthes, se rapportent au même temps. Le fragment de Polybe où il est parlé du premier de ces événemens, est tiré de la fin du huitième livre, & paroît être une suite de l'article où Polybe raconte la mort d'Achéus arrivée l'an 215 avant l'ère Chrétienne. Or c'est à l'année 214 ou 213 qu'on doit placer les commencemens de la guerre d'Antiochus contre les Parthes.

*Polyb. l. viii.
pag. 529, édit.
Casaub.*

Le fragment de Polybe nous apprend quelles furent les suites du siège d'Arsamosate. On y voit que les amis d'Antiochus lui conseilloyent de donner à Mithridate son neveu les Etats de Xerxès, & que le roi de Syrie au contraire aimoit mieux se prêter à un accommodement. Les peuples de l'orient lui furent bon gré de cette modération, quoiqu'elle ne fût peut-être que l'effet de sa politique & de la nécessité où il se trouvoit de ne pas faire un plus long séjour en Arménie.

Quoi qu'il en soit, l'entrée d'Antiochus dans cette Province, le siège qu'il mit devant Arsamosate, l'alliance & le traité qu'il fit avec Xerxès, ne sont pas des faits si étrangers & si peu intéressans qu'on ait dû les négliger : cependant M. Vaillant dans son histoire des rois de Syrie, & M. Rollin dans son histoire ancienne, n'en ont pas fait le moindre usage, & de plus M. Barbeyrac qui, dans un ouvrage particulier, a pris à tâche de recueillir tous les traités rapportés en substance, ou simplement indiqués dans les auteurs grecs & latins, ou dans les autres monumens de l'antiquité, n'a pas fait mention de celui qui fut conclu entre le roi de Syrie & le roi d'Arsamosate, quoiqu'il le fragment de Polybe nous en ait conservé les principaux articles.

*Barbeyrac,
hist. des anciens
traités.*

Mais Polybe se sert en cet endroit d'une expression qui demande un examen tout particulier. Il dit que le Mithridate dont il s'agit, étoit fils d'une sœur naturelle d'Antiochus, ὃς ἦν υἱὸς τῆς ἀδελφῆς αὐτοῦ κατὰ φύσιν. M. de Valois n'a pas traduit ces deux mots, κατὰ φύσιν, quoiqu'ils fassent une partie essentielle du texte, & comme ils se rapportent au mot

ἀδελφὴ qui précède, il en résulte que la Princesse, mère de Mithridate, étoit sœur naturelle d'Antiochus, expression dont on auroit peut-être peine à trouver d'autres exemples dans les bons auteurs Grecs.

*Isæus, ἐν πρῶτῳ
ἐπὶ τῷ Α' πολλο-
δωρῶν κλήρῳ,
ἔσς.*

*Spon. Miscell.
pag. 338.*

Il est vrai que le terme φύσει, qui semble répondre à κατὰ φύσιν, se rapporte quelquefois au mot υἱὸς exprimé ou sous-entendu, mais c'est dans un sens tout différent de celui que Polybe a voulu donner à l'expression dont il s'est servi; par exemple, l'orateur Iséus nous a conservé une loi des Athéniens, qui commence par ces mots: *Si un père présente aux Magistrats un enfant naturel ou un enfant adoptif, εἴαν τε πινὰ φύσει γεγνηότα εἰσαγάγῃ πῖς, εἴαν τε ποιητὸν, &c.*

Spon a rapporté une inscription, où un certain Philon se dit aussi fils adoptif d'Aglaüs, & fils naturel de Nikon, ΦΙΛΩΝ ΑΓΛΑΟΥ ΦΥΣΕΙ ΔΕ ΝΙΚΩΝΟΣ.

Mais dans ces exemples le mot φύσει est mis en opposition avec le mot ποιητὸς adoptivus, & n'est employé que pour faire sentir la différence de l'état des véritables enfans à l'état des enfans adoptifs, différence que Polybe n'avoit pas à exprimer dans cette occasion.

*Pollux. Onomast.
lib. III, cap. 2.*

Pour résoudre la difficulté, il faut observer, 1.^o que si Polybe avoit cru qu'Antiochus & sa sœur fussent tous deux enfans légitimes, & d'un même père & d'une même mère, il n'auroit pas ajouté au mot ἀδελφὴ les mots κατὰ φύσιν; 2.^o qu'il ne se seroit pas servi de cette dernière expression, s'il avoit voulu dire qu'Antiochus & la mère de Mithridate étoient de différens lits. Les Grecs avoient des termes particuliers pour exprimer cette différence: parmi eux les frères des deux lits, mais d'un mariage légitime, s'appeloient ὁμοπάτριοι, ou ὁμοπάτορες, ou ἀμφιμήτορες quand ils étoient d'un même père, & ὁμομήτριοι ou ὁμομήτορες, &c. quand ils étoient d'une même mère; Polybe n'a fait usage d'aucune de ces expressions, qu'en faut-il conclure? Qu'il a voulu faire entendre que la mère de Mithridate, sœur d'Antiochus, ἀδελφὴ κατὰ φύσιν, n'étoit pas fille légitime de Séleucus Callinicus, mais seulement fille naturelle. C'est ainsi qu'on trouve dans les

constitutions grecques des Empereurs les mots *φύσει* ou *κατὰ φύσιν* joints aux mots *υἱός* ou *παῖς*, *filius*, pour désigner des enfans qui ne sont pas nés d'un mariage légitime, & ce qui pourroit encore justifier le sens que je donne à l'expression de Polybe, c'est que Séleucus Callinicus, père d'Antiochus le Grand, eut deux concubines, dont l'une s'appeloit Nyssa, & l'autre Myssa suivant Athénée, ou Pysla suivant Polyen: c'est de l'une des deux qu'a pû naître la Princesse dont il est fait mention dans le passage de Polybe; c'est peut-être la même que cet auteur appelle Antiochide, & qui, après avoir eu d'un premier mariage le jeune Mithridate, épousa le roi Xerxès en secondes nœces.

*Athen. l. XIII,
pag. 578.*

*Polyæn. l. VIII,
pag. 818.*

Au moyen de ce traité, Xerxès resta en possession des Etats qu'il avoit reçus de son père: on ne sauroit en fixer l'étendue, mais ils devoient être considérables, eu égard à la richesse & à la fertilité du pays; Arsamosate qui étoit la capitale, s'élevoit dans une plaine qu'on nommoit par excellence la belle plaine ou la plaine fertile. Le fleuve Arsénias couloit au pied de ses murs, & après avoir arrosé son territoire, alloit se jeter dans l'Euphrate.

*Polyb. in excerptis
Vales. pag. 29.*

*Dionys. Patriarchæ
apud Asseman.
Bib. Orient. tom.
II, pag. 113.*

Les auteurs varient sur la position de la ville d'Arsamosate, & ce qu'on feroit pour concilier leurs sentimens, laisseroit encore quelque chose à désirer (b). Ce que l'on sait de plus

(b) Pline (*l. VI, c. 9*) place Arsamosate auprès de l'Euphrate; un historien des Croisades (*Albert. Aquef. hist. Hierosol. lib. III, p. 222*) parle d'un château nommé Samusart qui étoit situé auprès de ce fleuve, & qui paroît ne devoir pas être distingué de la ville d'Arsamosate; il ne doit pas l'être non plus de la ville de Ximxath, que les auteurs Arabes mettent à deux journées de Malatiah vers l'orient (*Goliüs in Alfergan. p. 248*). Ces autorités ne permettoient guère d'hésiter sur l'endroit précis où se trouvoit la ville d'Arsamosate, si elles pouvoient se concilier avec la table de Peutinger

& l'anonyme de Ravenne. Dans la table on voit une route qui va depuis l'Euphrate jusqu'au Tigre dans cet ordre: *ad Aras, Thirtonia, Mahara, Colchis, Corvilu, Arsinia, Coissa*; vient ensuite une station considérable qui n'est désignée par aucun nom de ville: or c'est vrai-semblablement cette station inconnue & placée auprès du Tigre qui, dans l'anonyme de Ravenne, est appelée Arsamosate. Voici la route que cet auteur nous a laissée, & qu'il prend d'orient en occident: *Arsamosathi, Arsinia, Gorbilon, Cholcis, Mazara, Thirtonia*; il suivroit de-là que la ville d'Arsamosate étoit auprès du Tigre.

positif, c'est qu'elle étoit située dans une des parties méridionales de l'Arménie majeure, & que du temps de Pline,

Pline, lib. VI. oppida celebrantur in majore (Armeniâ) Armosata
cap. 9.

Euphrati proximum : elle avoit de bonnes fortifications; & *Tacite, l. XV. 10.* Tacite, qui pour cette raison lui donne le nom de *Castellum*, dit que c'est en cet endroit que Césorius Pétus, chargé par l'empereur Néron de défendre l'Arménie contre les incursions de Vologèse roi des Parthes, mit sa femme & ses enfans en sûreté: la place fut assiégée & se défendit jusqu'à ce que Pétus eût signé le traité honteux, par lequel il s'obligeoit de faire sortir ses troupes de la province, & d'en retirer toutes les garnisons.

Dans les siècles suivans la ville d'Armosate subit le sort de l'Arménie qui passa successivement sous différentes dominations, & qui fut tour à tour prise & saccagée par les Huns, les Arabes & d'autres Nations voisines.

Nous apprenons de la chronique syriaque de Denys, patriarche des Jacobites, dont M. Assemani a donné quelques morceaux dans sa bibliothèque orientale, que vers l'an 768 *Bibl. Orient. t. II, p. 113.* Abbas Emir de Gésirah envoya des ingénieurs & des travailleurs à Armosate pour y établir & fortifier un camp; & qu'à peine l'eurent-ils élevé à la hauteur d'une coudée, qu'une armée de Grecs vint fondre sur eux, & les ayant mis en fuite détruisit leur ouvrage; mais que les Grecs s'étant retirés, les Arabes revinrent en force & formèrent le camp qui rendit la ville d'Armosate une des plus importantes places du pays.

C'étoit l'idée qu'on en avoit au commencement du XII.^e siècle: un Turc nommé *Baldac*, s'étoit rendu maître de ce château & l'avoit soustrait à l'obéissance des seigneurs d'Edesse. *Albert. Aquens. histor. Hierosol. l. III, p. 222.* Peu content d'une pareille usurpation, il faisoit des courses

ou même qu'il y avoit en Arménie deux villes du même nom, l'une auprès de ce dernier fleuve, & l'autre auprès de l'Euphrate. En attendant que ce point de géographie soit éclairci,

j'ai cru qu'il suffisoit de placer la ville dont parle Polybe dans une des parties méridionales de l'Arménie majeure.

jusqu'aux portes de cette ville, & avoit contraint les habitans à lui payer un tribut annuel. Un vieux Grec qui commandoit dans Edeffe, diffimuloit des outrages qu'il ne pouvoit repouffer, ou les suscitoit lui-même avec adresse pour inspirer plus de frayeur à des sujets qu'il gouvernoit en tyran. A la fin pourtant fatigué de leurs plaintes, il engagea Baudouin, qu'il avoit adopté pour son fils, à déclarer la guerre à Balduc. Baudouin partit avec un corps de troupes, mit le siège devant Arsamosate, fut repoussé plusieurs fois; & jugeant la place imprenable, il revint à Edeffe où peu de temps après il succéda au Prince qui l'avoit adopté. Ce fut alors que Balduc, craignant le voisinage d'un ennemi si redoutable, lui remit la place à de certaines conditions, & passa lui-même à son service. Les historiens de qui j'emprunte ce fait, donnent au château où Balduc s'étoit enfermé, les noms de *Sarmes*, *Samusart* & *Samosate*; mais il est visible par leur récit que ce doit être la ville d'Arsamosate, & M. Bayer a déjà fait cette observation. Outre que les noms orientaux sont presque tous défigurés dans les auteurs Latins de ce temps-là, Guillaume de Tyr étoit en quelque façon autorisé à nommer Samosate la ville que d'autres auteurs ont appelée Arsamosate. En effet, la première syllabe de ce dernier nom ne paroît être qu'une espèce d'article qu'on ajoûtoit ou qu'on retranchoit à volonté, & c'est ce qu'on peut conclurre du nom de Ximxath que plusieurs auteurs Arabes ont donné à cette ville. On doit néanmoins observer que, dans une chronique des Evêchés dépendans du patriarcat d'Antioche, qui termine l'ouvrage de Guillaume de Tyr, cette ville est nommée *Arsomasata* pour *Arsamosata*, & qu'elle se trouve placée dans la province Ecclesiastique & comme un Evêché suffragant d'Amida. On ne sait pas quand cet Evêché fut établi: les auteurs orientaux nous ont simplement conservé les noms de deux de ses Evêques, le premier, au rapport du patriarche Denys dans sa chronique, se nommoit Aaron, il étoit de la secte des Monophysites, & il occupa le siège d'Arsamosate depuis l'année 503 jusqu'en 518 qu'il fut envoyé en exil

Villem. Tyr.
l. IV, p. 683.

Marin. Sarn.
l. III, pars V.
pag. 141.

Hist. Ostr.
pag. 301.

Collus in Alferg.
pag. 248.

Dionys. Patriar.
apud Assem. diss.
de Monophys.
Bibl. Orient.
tom. II.

*Assen. Bibl.
Orient. tom. II,
pag. 354.*

par l'empereur Justin; le second qui, suivant Abulpharage, s'appeloit Athanase, & suivant les diptyques des Jacobites, Théodose, après s'être démis de son Evêché, fut créé patriarche des Jacobites dans le XI.^e siècle.

En citant les monumens qui concernent la ville d'Arfamofate, je n'ai pas fait usage d'une Médaille qu'on lui avoit attribuée, & qui se trouve dans le cabinet du grand Duc. Elle représente d'un côté la tête de Marc Aurèle, & au revers on a lu ce mot, APMOCAITTHNΩN, autour d'une figure d'Hercule.

M. Spanheim & le Père Hardouin l'ont citée d'après Holsténius: mais le premier, après l'avoir expliquée assez au long dans l'édition du livre *de usu & præstantia numismatum*, qu'il donna en Hollande en 1671, n'en a pas parlé dans la nouvelle édition donnée en Angleterre en 1706; & le second, c'est-à-dire, le P. Hardouin qui l'avoit citée dans l'édition in-4.^o de son Pline, l'a déclarée suspecte dans l'édition in-folio. Il y a lieu de croire qu'ils s'étoient repentis l'un & l'autre d'avoir si légèrement ajouté foi à la citation d'Holsténius. La Médaille qu'ils avoient d'abord attribuée à la ville d'Arfamofate, est, selon toutes les apparences, une Médaille des Saïttes ville située dans la Lydie, auprès du fleuve Hermus; M. Vaillant qui l'avoit vûe dans le cabinet du grand Duc, l'a décrite dans le recueil qu'il a donné des médailles Impériales frappées par les villes Grecques: elle représente au revers de la tête de M. Aurèle, une figure d'Hercule avec cette légende, ΕΠ ΑΙΑ ΗΡΚΥΛΑΝΟΥ ΑΡΧ. Α. CAITTHNΩN ΕΡΜΟC. En changeant la première lettre du mot ΕΡΜΟC qui est le nom du fleuve, & en le joignant avec celui de CAITTHNΩN qui est le nom de la ville, on avoit fait APMOCAITTHNΩN qui marquoit que la Médaille avoit été frappée à Arfamofate.

Sur la foi de ce monument M. Spanheim avança que la ville d'Arfamofate devoit s'appeler Armofate, & le P. Hardouin mit *Armofata* dans le texte de Pline, au lieu d'Arfamote qu'il avoit trouvée dans les premières éditions de cet auteur;

*Vaill. Num.
Græc. pag. 56.*

auteur ; ils s'étoient aussi appuyés sur le fragment de Polybe que j'ai rapporté, & dans lequel on trouve effectivement *Armosata*.

Le nombre des auteurs qui l'ont nommé Arsamosate, est beaucoup plus grand, & ce sont des auteurs qui ont écrit en divers temps & en différentes langues : tels sont Tacite, Ptolémée, l'anonyme de Ravenne, Denys, patriarche des Jacobites, écrivain du VIII.^e siècle, & Abulpharagè qui vivoit dans le XIII.^e ; sur quoi il faut observer que les témoignages des deux derniers méritent d'autant plus d'attention, que ces deux écrivains ont vécu dans des pays voisins de l'Arménie, & que le premier ayant été patriarche des Jacobites, & le second, primat de cette secte, ils ont dû connoître mieux que personne le nom d'une ville dont l'Evêque étoit de leur dépendance. Il paroît donc qu'on doit plutôt se déterminer pour le nom d'Arsamosate que pour celui d'Armosate, à moins qu'on ne suppose que cette ville a porté les deux noms à la fois, comme celle d'Artaxata qui, suivant Strabon, s'appeloit aussi *Artaxiasata* ; mais alors il faudroit convenir qu'elle a été beaucoup plus connue sous le nom d'Arsamosate que sous celui d'Armosate. L. XI, p. 528.

Avant que de passer au revers de la Médaille, je dois dire un mot de l'ornement de tête avec lequel notre Xerxès y est représenté. C'est une espèce de bonnet ou plutôt de tiare entourée d'un diadème dont les extrémités flottent sur les épaules du Prince.

La tiare étoit d'un grand usage parmi les orientaux. Celles dont les particuliers se servoient étoient ou rondes ou recourbées par devant & semblables au bonnet Phrygien. Il n'étoit permis qu'aux Souverains de les porter droites & élevées. Les rois de Perse étoient si jaloux de ce droit qu'ils auroient puni de mort ceux de leurs sujets qui auroient osé se l'attribuer ; & l'on en faisoit tant de cas, que Démaratus le Lacédémonien, après avoir donné un conseil fort utile au grand Xerxès, demanda, pour toute récompense, de pouvoir faire une entrée publique dans la ville de Sardes avec la tiare droite sur la tête. Suidas in voce
Tideg. Senec. de
Benef. lib. VI.
c. 13.

Les Médailles nous représentent ces différentes sortes de tiars. On y voit que celles des rois d'Arménie se terminoient par une espèce de cercle surmonté de plusieurs pointes; on y distingue communément celles des rois Parthes de celles des rois de l'Osroène, par les divers ornemens dont les unes & les autres sont chargées; enfin la médaille de Xerxès fait présumer que les tiars des rois d'Arsaméside étoient fort pointues. Ces remarques, toutes frivoles qu'elles paroissent, ont cependant un objet utile, puisqu'on peut en conclure 1.^o que tout Prince qui a pris la tiare sur ses Médailles, a dû régner en Orient; 2.^o qu'en observant avec attention la forme de sa tiare, on connoitra à peu près l'endroit où il a régné.

Le revers de la Médaille représente une Victoire qui, s'appuyant de la main gauche sur un bouclier, tient de la droite une couronne de laurier, précisément au dessus du nom de Xerxès; le même type se trouve sur une médaille de Séleucus Nicator, avec cette seule différence que le bouclier est chargé d'une ancre qui étoit son symbole ordinaire. Sur d'autres médailles des rois de Syrie, au lieu de bouclier, la Victoire tient une palme, & c'est ainsi qu'elle est représentée sur une médaille d'Alexandre Théopator; je les ai fait graver avec soin, afin que l'Académie juge elle-même si le rapport qui est entre les revers de ces trois différentes Médailles, pour le fond du type, pour le goût du dessin, pour la position & la forme des caractères, n'indique pas, à n'en pouvoir douter, le même pays & à peu près le même temps. On y remarque de plus de la part du roi d'Arsaméside, une telle émulation à imiter les monumens des rois de Syrie ses contemporains, qu'il est à croire qu'il n'en usoit ainsi depuis l'alliance qu'il avoit faite avec Antiochus le Grand, que parce que, combattant sous leurs étendards, ou contribuant à leurs victoires par les troupes auxiliaires qu'il leur fournissoit, il se croyoit en droit d'en partager l'honneur sur ses Médailles: peut-être aussi qu'aidé par ces mêmes Rois, il avoit lui-même remporté sur quelque Prince voisin, des avantages dont, à

leur exemple, il avoit voulu conserver le souvenir par des monumens tout semblables.

La lettre H qu'on voit aux pieds de la Victoire ne s'explique pas si aisément; car ce ne peut pas être une époque qui marque la huitième année du règne de Xerxès. Polybe dit qu'il étoit fort jeune quand il monta sur le trône, & sa Médaille le représente âgé de quarante à quarante-cinq ans: c'est encore moins l'époque de la dynastie ou royaume d'Arsamosate dont les commencemens doivent être bien plus anciens, puisque Xerxès avoit succédé à son père.

On trouve assez communément de ces lettres isolées sur les médailles des rois de Syrie; l'A sur-tout que M. Vaillant a coutume de rapporter au nom d'Antioche dont il est l'initiale. Il y en a d'autres sur les médailles des rois Parthes, qu'il prend de même pour des initiales de noms de villes, en expliquant l'A par *Arsacia*, le B par *Bologesia*, & le G par *Gaza* ou *Gazaca*; mais cet habile antiquaire ne s'est pas expliqué sur la lettre H qui se trouve aussi sur une médaille d'Alexandre Théopator roi de Syrie, & qui, étant accompagnée d'une époque & d'un monogramme de la ville de Tyr, ne doit être regardée que comme une marque de Monétaire.

Il me semble aussi que ce seroit le meilleur parti qu'on pourroit prendre à l'égard de cette même lettre gravée sur la médaille de Xerxès, quoiqu'absolument parlant on pût en faire l'initiale d'*Elcgerda*, *Ἠλέγερδα*, ville de l'Arménie que Ptolémée place dans la même Préfecture qu'Arsamosate, en supposant qu'originellement elle faisoit partie des États de Xerxès, ou qu'il l'y avoit ajoutée par la victoire même qu'il célèbre sur sa Médaille.

Depuis que ce Mémoire a été lu, un savant Jésuite d'Allemagne a publié une Médaille qui mérite quelques réflexions. Elle représente d'un côté la tête d'un jeune homme couverte d'une tiare pointue; & de l'autre, un symbole qui ressemble assez à un Caducée mal figuré: autour de ce symbole est une légende où il manque quelques lettres, & qu'on a restituée

Ggg ij

Reg. Vet. Num;
notis illustr.
Viennæ Austr.
1752.

de cette manière : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΣΑΜΟΥ ΘΕΟΣΕΒΟΥΣ
 ΚΑΙ ΔΙΚΑΙΟΥ. L'auteur dont j'ai parlé, en avouant qu'il
 a suppléé la première lettre du mot ΑΡΣΑΜΟΥ, attribue
 la Médaille à un Arsamès frère d'Artaxerxès Ochus qui vivoit
 vers l'an 367, & qui, suivant lui, peut être regardé comme
 le fondateur d'Arsamosate. Dans le temps que cette opinion
 se produisoit en Allemagne, on venoit de découvrir en France
 une Médaille dont voici la description : d'un côté la tête
 d'un jeune homme couronnée de rayons ; & au revers, une
 Victoire avec ses attributs ordinaires, & cette inscription,
 ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΑΜΟΥ ΘΕΟΣΕΒΟΥΣ ΚΑΙ ΔΙΚΑΙΟΥ ; &
 à l'exergue, ces deux lettres Γ Α. La ressemblance des noms
 & la conformité des titres exprimés sur les deux Médailles,
 a d'abord fait penser qu'elles étoient du même Prince ; &
 après un nouvel examen de celle qui est à Vienne, il a paru
 qu'il falloit y lire ΣΑΜΟΥ au lieu d'ΑΡΣΑΜΟΥ. Il ne reste
 plus qu'à savoir où régnoit le Prince pour qui ces deux Mé-
 dailles ont été frappées. Je le regarderois volontiers comme
 un des successeurs du roi Xerxès dont j'ai tâché d'éclaircir
 la Médaille ; car il me paroît que la tiare de ce Prince diffère
 de celle du roi Samus ou Samès, moins par la forme que par
 ces différences légères qu'on aperçoit sur les médailles d'une
 même Dynastie : d'ailleurs, la médaille du roi Xerxès &
 celles du roi Samès, ont d'autres rapports qui n'échapperont
 pas à ceux qui voudront les comparer entre elles. Je me
 contente d'en avertir & d'ajouter qu'on trouvera, dans les
 volumes suivans, deux autres explications de la médaille de
 Samès ; l'une par M. l'abbé Belley qui l'a publiée le premier,
 & l'autre par M. de Boze.





POUR LA DISSERTATION DE M^r L'ABBÉ BELLEY
sur les Médailles des Grands-Prêtres Princes d'OLBA.
Mémoires de l'Acad. R^{le} des Inscriptions et Belles-Lettres. TXXI p. 421.

PAR LE S^r D'ANVILLE.



O B S E R V A T I O N S
S U R L E S
MÉDAILLES DES GRANDS-PRÊTRES
PRINCES D'OLBA EN CILICIE.

Par M. l'Abbé BELLEY.

DANS la plus haute antiquité, les Rois & les Princes étoient les premiers ministres de la Religion ; la même personne, d'une main portoit le sceptre, & de l'autre offroit des sacrifices à l'Être suprême. Cet usage, établi dans les premiers temps chez presque toutes les Nations, subsistoit encore sous la domination Romaine dans plusieurs provinces de l'Asie. On sait que les pontifes de Zéla & des deux Comanes, jouissoient d'une espèce de souveraineté dans le Pont & dans la Cappadoce. Le Grand-prêtre de Jupiter Abreténien avoit le titre & l'autorité de Prince dans la Mysie. Les Grands-prêtres d'Olba, princes d'une partie de la Cilicie, faisoient battre monnoie à leur coin & exerçoient, dans l'étendue de leurs États, les droits de la souveraineté. Tous ces Princes, Pontifes, au milieu des provinces Romaines, étoient libres & vivoient suivant leurs propres loix.

L'histoire des princes d'Olba remonte jusqu'au temps de la guerre de Troie ; mais elle est peu connue dans les détails. Strabon nous apprend que le Sacerdoce & la Principauté étoient héréditaires dans une même famille ; que les états de ces Princes furent démembrés ; que la famille Sacerdotale fut totalement dépouillée, & qu'elle fut ensuite rétablie.

Les Médailles nous donnent les noms de trois de ces Princes, l'étendue de leurs États, le titre de *Sacrée*, IEPA, dont la Capitale étoit décorée, & plusieurs autres faits intéressans dont aucun écrivain ancien n'a parlé.

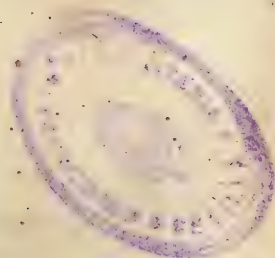
Mais avant que d'entrer dans l'examen & l'explication de :

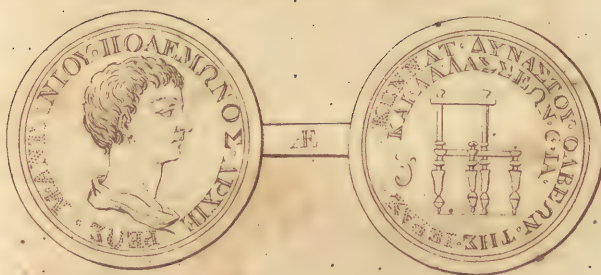
Ggg i

ces monumens, je crois devoir rapporter le passage de Strabon qui en facilitera l'intelligence. Ce savant Géographe, après avoir décrit la partie occidentale de la Cilicie qui, à cause de l'inégalité du terrain, a été nommée par les Anciens, *τραχία & τραχιώτις*, parle de la situation de la ville d'Anchiale & du château de Kuinda qui en étoit comme la forteresse. Il ajoute : » Au dessus de ces lieux & de la ville de *Soli*, s'élève un pays de montagnes dans lequel est située la ville d'Olbé, célèbre par un temple de Jupiter, qui fut bâti par Ajax fils de Teucer : le Grand-prêtre de ce Temple étoit prince de la Trachiotide. Dans la suite, plusieurs tyrans s'emparèrent du pays, & il s'y forma diverses compagnies de brigands. Après qu'ils eurent été détruits, le Sacerdoce & la Principauté portèrent le nom de Teucer, & la plupart des Pontifes furent nommés Teucer ou Ajax. Aba, fille de Zénonphanès, l'un des tyrans de Cilicie, étant entrée, par mariage, dans la famille Sacerdotale, elle retint la Principauté dont son père avoit eu l'administration en qualité de tuteur. Dans la suite Antoine & Cléopatre en firent don à (la princesse) Aba, en récompense de l'attachement servile qu'elle leur avoit marqué. Après qu'elle en eut été dépouillée, le gouvernement resta (*δρέμειν*) à la famille Sacerdotale ».

Voy. la Planche.

Nous connoissons jusqu'à présent sept Médailles frappées au coin de ces princes d'Olba, qui sont toutes rares : l'une des plus précieuses pour sa belle conservation, est celle du cabinet de M. Pellerin, dont je donne ici le dessein. Elle est de moyen bronze de la grandeur ordinaire; mais par son relief & son épaisseur, elle peut passer pour un médaillon. C'est une médaille du prince Polémon; on voit d'un côté la tête nue d'un jeune homme, tournée de droite à gauche: on lit autour, M. ANTONIOΥ ΠΟΛΕΜΩΝΟΣ ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ; & de l'autre côté, KENNAT. ΔΥΝΑΣΤΟΥ ΟΛΒΕΩΝ ΤΗΣ ΙΕΡΑΣ, & dans une seconde ligne, ΚΑΙ ΛΑΛΑΣΣΕΩΝ. Ε. ΙΑ. Le type est une chaise à dos & sans bras, à moitié tournée de droite à gauche. On voit au côté droit un symbole singulier, une espèce de *triquètr*e. M. Liège,





dans l'édition du trésor de Saxe-Gotha, a publié une Médaille qui paroît être la même; mais il n'a pû lire ΟΑΒΕΩΝ; & au lieu de ΑΑΛΑΣΣΕΩΝ, il a lu ΜΥΛΑΣΣΕΩΝ, ce qui fait une différence totale. Mylasa étoit une ville de Carie, Olba & Lalasis étoient situées en Cilicie. L'explication que donne M. Lièbe étant fondée sur une fausse leçon, tombe d'elle-même. Il a cru que la tête d'Auguste est représentée sur la Médaille: nous verrons que c'est indubitablement la tête du Grand-prêtre Polémon.

*Theaur. Frider.
p. 407.*

Une autre médaille du même Polémon étoit conservée dans le cabinet de M. le Bret. Elle représente d'un côté une tête d'homme & un caducée, avec cette légende, ΑΝΤΩΝΙΟΥ; le reste est fruste: au revers, un foudre; & on lit autour ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΤΟΠΑΡΧΟΥ ΚΕΝΝΑΤΩΝ ΑΑΛΑΣ.

*Æ. II. à Cim.
D. le Bret.*

ET. B.

La tête de ce Prince est représentée sur une médaille du cabinet du comte de Pembrok, avec la même légende que celle qu'on lit sur la médaille du cabinet de M. Pellerin; mais le revers est différent: le type est un foudre; on lit autour ΔΥΝΑΣΤΟΥ ΟΑΒΕ.... ΚΕΝΝΑΤΩ. ΚΑΙ ΑΑΛΑΣ. Ε. ΙΑ.

*Masson, vita
Aristidis sect. 2.*

*Æ. à Cim.
Pemb. P. 2, tab.
67.*

Deux autres Médailles ont été frappées par l'ordre d'un Prince appelé *Ajax*, un des successeurs de Polémon. Une de ces Médailles qui est du cabinet du duc de Devonshire, représente d'un côté la tête d'Auguste renfermée dans une couronne de laurier, avec la légende ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ. Le revers représente deux foudres posés l'un sur l'autre: on lit dans le champ, ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΑΙΑΝΤΟΣ ΤΕΥΚΡΟΥ ΤΟΠΑΡΧΟΥ ΚΕΝΝΑΤΩΝ ΚΑΙ ΑΑΛΑΣ. L'autre médaille d'un Prince de même nom, étoit conservée à Venise dans le cabinet de M. Belloto. On voit d'un côté la tête du Prince, avec ces mots ΑΙΑΝΤΟΣ ΤΕΥΚΡΟΥ; de l'autre, la figure ou le symbole de la triquète: on lit au dessus ΑΡΧΙΕΡΕ. ΤΟΠΑΡΧΟΥ ΚΕΝΝΑ. ΑΑΛΑΣΣ.

On connoît encore deux médailles d'un autre Prince appelé *Teucer*. Sur l'une on voit la tête du jeune Prince nue, & devant elle un caducée, pour légende ΤΕΥΚΡΟΥ ΑΙΑΝΤΟΣ:

au revers, le symbole comme ci-dessus, & l'inscription APXIEPEΩ. TOΠAPXO. KENNAT. AΛAΔΣ. ET. A. Sur l'autre Médaille, la tête & la légende sont les mêmes; mais sans caducée. On voit au revers un foudre, & l'inscription APXIEPEΩΣ TOΠAPX. KENNATΩN K. AΛAΔΣΣ. ET. B. Ces deux Médailles précieuses sont du cabinet de M. de Gravelle (a).

Il étoit nécessaire de décrire ces médailles des princes d'Olba, & de les présenter toutes sous un seul point de vue pour en donner une explication suivie. M. Maillon, dans la nouvelle édition des ouvrages du rhéteur Aristide, a décrit la troisième, la quatrième & la cinquième; mais il n'a pas connu les autres. Celle que M. Pellerin a eu la bonté de me communiquer, donne une date & exprime des singularités qui n'ont point encore été expliquées. J'examinerai premièrement les médailles du prince Polémon, celles d'Ajaj qui a vécu sous le règne d'Auguste, & ensuite celles de Teucer. Je finirai ce Mémoire par l'histoire abrégée des révolutions des pays & des villes qui composoient les États de ces Princes.

I. Polémon prend sur ses Médailles le nom de Marc-Antoine, M. ANTONIOY ΠOΛEMΩNOΣ. Souvent des Rois ou des Princes, amis ou sujets de l'empire Romain, ont affecté, par reconnaissance ou par flatterie, de prendre le titre de ΦΙΛΟΡΩΜΑΙΟΣ, *ami des Romains*, comme on le voit sur les médailles de Mithridate *Eupator*, roi de Pont, d'Ariarathes & d'Ariobarzane, rois de Cappadoce, de Manus, roi d'Arabie. Hérode ayant été établi roi de Chalcide par l'empereur Claude, ajouta à ses titres celui de ΦΙΛΟΚΛΑΥΔΙΟΣ, *ami de Claude*. D'autres Princes portèrent même le nom des Empereurs pour marquer leur dévouement ou leur reconnaissance. Rhœmétalce, roi de Thrace, est nommé dans une inscription, C. IVLIVS en l'honneur d'Auguste. Rhescuporis, roi du Bosphore Cimmérien sous Tibère, prit sur ses monnoies le nom de Jules Tibère, ΙΟΥΛ. ΤΙΒΕΡΙΟΣ ΡΗΣΚΟΥΠΟΡΙΣ ΒΑΣΙΛΕΥΣ, *rex Julius Tiberius Rhescuporis*,

*Fabretti Inscr.
Ant. p. 439.*

*Æ. III. & Cim.
Rothel. num. Le
Béau.*

(a) M. Pellerin a fait l'acquisition de ce cabinet en 1753.

Sous

Sous le même règne, Sauromate, autre roi du Bosphore, prit aussi le nom de Tibère Jules, Τ. ΙΟΥΛΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΚΑΥΡΟΜΑΤΟΥ, *regis Tiberii Julii Sauromatæ*. Dans la suite des temps, un des Abgares rois d'Édesse en Mésopotamie, ayant été reçu à Rome par Septime Sévère avec les mêmes honneurs que Néron avoit rendus à Tiridate roi des Parthes, fit graver sur ses monnoies, les noms de Lucius Septimius, ΒΑΣ. Α. ΑΙΑ. ΣΕΠΤ. ΑΒΓΑΡΟΣ, *rex Lucius Ælius Septimius Abgarus*. *Dio. Cass. lib. LXXIV. pag. 924.*

Après ces exemples on n'est point surpris de voir Polémon prendre le nom de *Marc Antoine*. Le Triumvir, pendant plusieurs années, gouverna l'Orient en Souverain; tous les Princes s'empresèrent de lui donner les marques les plus éclatantes de leur attachement & de leur soumission. Le prince d'Olba fut convoqué avec les autres rois de l'Asie, pour fournir aux contributions en argent qu'Antoine exigea avant son expédition contre les Parthes; καὶ Πολέμονα μέγας Κιλικίας, suivant le témoignage d'Appien. Après la défaite de Brutus & de Cassius à la bataille de Philippes, César Octavien se rendit en Italie pour rassurer l'Occident contre Sextus Pompée qui étoit le maître de la Sicile, & très-puissant sur mer. Antoine passa en Asie à la tête d'une puissante armée pour abattre les restes du parti de Brutus, & pour tirer de l'argent des Provinces de ce continent. Il imposa une forte contribution aux Princes & aux villes, exerçant tous les droits de la souveraineté: il l'étendit jusque sur la personne des Rois. Cléopâtre, reine d'Égypte, avoit gardé une espèce de neutralité pendant la dernière guerre, & avoit même paru favoriser les ennemis des Triumvirs. Obligée de se justifier, elle se rendit en Cilicie où Antoine la reçut sur les bords du Cydnus. Dès la première entrevue, Cléopâtre ne fut plus coupable, & il se forma entre eux une étroite liaison qui fut la source de tous leurs malheurs. On peut voir, dans les historiens, la description des fêtes qu'Antoine & Cléopâtre se donnèrent en Cilicie. Aba, princesse d'Olba, s'empresça de leur faire la cour, & leur rendit des services qui

App. bell. civ. l. V. p. 715.

lui valurent le don de la Principauté qu'elle avoit usurpée sur le jeune Prince dont Zénophanès son père avoit été tuteur. Il paroît que Polémon étoit ce jeune Prince, le mari d'Aba, auquel il ne resta que le titre & les honneurs du Sacerdoce & de la Principauté. Aba fut gratifiée de la Principauté vers l'été de l'an 713 de Rome, pendant le séjour que Marc-Antoine & Cléopâtre firent en Cilicie. La date de l'année seconde (B) sur la médaille de Polémon, doit tomber à l'année 714 de Rome, puisque la date de l'année onzième (IA) d'une autre Médaille, ne peut être portée au-delà de l'an 723 qui est l'année de la bataille d'Actium. Polémon n'auroit pas osé prendre le nom de *Marc-Antoine* après la défaite d'Antoine par Octavien. Aba dut conserver son autorité pendant la vie & sous la protection d'Antoine : elle fit graver sur les monnoies du Prince qui étoit jeune, les titres & les noms qui pouvoient flatter son protecteur : M. ANTΩNIOΥ ΠΟΛΕΜΩΝΟΣ, *Marc-Antoine Polémon*. Tarcondimote, roi d'une autre partie de la Cilicie, prit aussi, sur ses monnoies, le nom de Marc-Antoine. ΒΑΣΙΛΕΩΣ Μ. ΑΝΤΩΝΙΟΥ ΤΑΡΚΟΝΔΙΜΟΤΟΥ.

*Æ. Maffei,
Antiq. Gallia.*

Le prince Polémon ne doit pas être confondu avec Polémon fils de Zénon de Laodicée, qui fut roi de Pont & ensuite du Bosphore. Nos Savans modernes, sans excepter M.^{rs} de Tillemont, Vaillant & Masson ont pensé que ce dernier étoit aussi roi d'une partie de la Cilicie. Ils ont été trompés par la ressemblance de nom ; mais la distinction des personnes est indubitable. Selon Strabon, Aba épousa un Prince de la race Sacerdotale, qui étoit mineur, & resta sous la tutèle de Zénophanès. Elle retint *κατέσχε*, le gouvernement & l'autorité, *ἀρχὴν*, qui lui furent confirmés par Antoine ; mais après qu'elle en eut été dépouillée, apparemment après la bataille d'Actium, le gouvernement de la Principauté, *δέμεινε*, resta à la maison Sacerdotale. Polémon étoit prince d'Olba, suivant les dates des Médailles, l'an 714 & l'an 723 de Rome : il doit donc être le mari d'Aba, & de la race Sacerdotale ; mais Polémon qui obtin

de Marc Antoine le royaume de Pont, étoit fils de Zénon de Laodicée de Phrygie, & par conséquent étranger à la famille des princes d'Olba: d'ailleurs il étoit roi de Pont dès l'an 714 de Rome. Il obtint l'Arménie mineure l'an 724, *Dio. l. XLIX. pag. 407.* & devint un des puissans rois de l'Asie. Le Polémon d'Olba *Ibid. p. 418.* en 718, n'étoit roi ou prince que d'une partie de Cilicie, & il ne prend sur ses monnoies (même l'an 723) que le titre de *Toparque* & de *Prince*, ΤΟΠΑΡΧΟΥ, ΔΥΝΑΣΤΟΥ. Je reprends la suite de l'inscription des Médailles.

Polémon étoit revêtu de la dignité de Grand-prêtre, ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ. La ville d'Olbé, suivant Strabon, renfermoit dans son enceinte un temple de Jupiter, qui fut bâti par Ajax, fils de Teucer; le Pontife étoit Prince du pays, ὁ ἱερεὺς Δυναστεὺς ἐγέρετο: ce Temple étoit vénérable par son antiquité; les types représentés sur les médailles de ses Pontifes se rapportent manifestement au Dieu qui y étoit adoré. Le foudre est l'attribut ordinaire de Jupiter; la chaise représentée sur la médaille du cabinet de M. Pellerin, désigne le siège du Grand-prêtre, ou peut-être représente-t-elle le trône du Dieu même. Au revers des Médailles de plusieurs rois de Syrie, & sur une médaille de Tarfe en Cilicie, Jupiter paroît assis sur une chaise semblable. *L. XIV, pag. 672. Thef. Brand. t. III, p. 661.*

Le pontife d'Olba étoit prince d'une partie de la Cilicie; mais aucun écrivain n'a fixé l'étendue de ses États. Les Médailles nous apprennent qu'il étoit prince des *Kemati*, d'Olba & de *Lalassis*. ΚΕΝΝΑΤΩΝ ΔΥΝΑΣΤΟΥ ΟΛΒΕΩΝ ΤΗΣ ΙΕΡΑΣ ΚΑΙ ΛΑΛΑΣΣΕΩΝ. On lit sur quelques-unes de ces Médailles, le titre de ΤΟΠΑΡΧΟΥ qui a la même signification que celui de ΔΥΝΑΣΤΟΥ; ces titres se trouvent rarement sur les monumens: on ne voit, dans aucun ancien Géographe, le nom de ΚΕΝΝΑΤΟΙ que donnent les inscriptions des sept Médailles que j'essaie d'expliquer. Ces peuples doivent être compris dans la Cilicie où Olba étoit située; je pense qu'ils habitoient la Kétide qui, suivant Ptolémée, *L. V, c. 8.* étoit partie de la Trachiotide. Ce canton de Cilicie s'étendait depuis la côte de la mer jusqu'au sommet du mont

Taurus: il est arrosé par les eaux du fleuve Calycadnus, & de plusieurs ruisseaux qui fertilisent les vallons. Ses côteaux; au rapport d'Ammien Marcellin, étoient plantés de vignes & d'arbres fruitiers. Le texte de Ptolémée, comparé avec les inscriptions des Médailles, détermine la position des peuples KENNATOI, dans la Kétide. Suivant le Géographe, Olba étoit capitale de la Kétide: les habitans d'Olba sont nommés KENNATOI sur les Médailles, KENNATΩN ΟΛΒΕΩΝ. Les habitans de Diocésarée, autre ville du même canton, située sur le Calycadnus, prennent aussi, sur leurs Médailles, le nom de KENNATOI, pour distinguer leur ville des autres Diocésarées, ΑΔΡΙΑΝΩΝ ΔΙΟΚΑΙΣΑΡΕΩΝ KENNATΩΝ (b); d'où il résulte que les peuples KENNATOI, habitoient la Kétide, canton de la Cilicie; & si l'on oppose un passage de Basile, évêque de Séleucie, qui donne aux peuples de la Kétide, le nom de ΚΗΤΙΔΙΩΝ, il faut observer que les anciens noms de lieux ont été souvent abrégés dans le moyen âge. Dans cette même partie de la Cilicie, le canton de la Sélentide, ΣΕΛΕΝΤΙΣ, ainsi appelé de la ville de Sélinounte, a dû être abrégé de ΣΕΛΙΝΟΥΝΤΙΣ. Suivant la même analogie, le canton des peuples KENNATOI, a dû être appelé KENNATIS, & ensuite, par abbréviation, ΚΗΤΙΣ. Strabon donne la position de la ville d'Olba sur le penchant du mont Taurus, au dessus des villes de *Soli* & d'*Anchialé*: elle étoit le séjour du Prince & la capitale de ses États.

Le titre de *Sainte* ou de *Sacrée*, dont cette ville est décorée sur les Médailles, ΟΛΒΕΩΝ ΤΗΣ ΙΕΡΑΣ, relève l'éclat de sa dignité. Ce nom respectable auquel étoient attachées

De Epoch. Syro-Mac. pag. 563.

Tif. Brit. p. 268.

Noris de Epoch. Syro-Mac. Diss. 17, pag. 402.

(b) Le cardinal Noris croit qu'on doit rapporter les Médailles qui donnent l'inscription ΑΔΡΙΑΝΩΝ ΔΙΟΚΑΙΣΑΡΕΩΝ à la ville de Diocésarée en Palestine. Haym, qui a publié la médaille de Philippe, suit la même opinion; mais ces Médailles, sur lesquelles on lit aussi KENNATΩΝ, & où l'on voit un foudre comme sur les médailles d'Olba, doivent

avoir été frappées par les habitans de Diocésarée, ville de la Kétide en Cilicie: cette ville, sous les Philippes, étoit décorée du titre de métropole, ΜΗΤ. titre purement honorifique & sans juridiction, tel que l'avoient plusieurs autres villes d'Orient. Cette Diocésarée fut comprise, suivant les notices & les actes des Conciles, dans la province d'Isaurie.

plusieurs immunités, lui avoit été déferé par respect pour le temple de Jupiter qu'elle renfermoit dans son enceinte. La ville de Jérusalem qui étoit sanctifiée par le temple du vrai Dieu, est nommée sur les anciennes monnoies des Juifs, **HIERSCHALAIM HAKKADOSCHA**, *Jérusalem la Sainte*. Les étrangers lui donnoient le même titre; c'est en ce sens qu'Hérodote l'appelle *Κάδμης*; les Arabes la nomment encore *Al Cadis, la Sainte*; & les Turcs, *Koud Sherif, l'illustre Sainte*, ou la Sainte par excellence. On fait que plusieurs villes d'Orient ont pris sur leurs Médailles le titre de *Sacrée*, **IEPA**.

Herod. l. II, n. 159.

Je ne puis détailler ici tout ce qui regarde les villes sacrées; il faut cependant en donner quelque notion pour l'explication de la médaille d'Olba.

Les Princes, ou les peuples, consacroient à une Divinité, un pays, une ville ou quelque autre lieu. Cette consécration **ΑΦΙΕΡΩΣΙΣ**, se faisoit par un decret solennel: une ville ainsi consacrée, étoit regardée comme *sacrée*, **IEPA**, & l'on ne pouvoit, sans crime, en violer la consécration. Souvent une partie du territoire d'une ville, étoit destinée à l'entretien du temple de la Divinité & de ses Ministres, & ce territoire étoit *sacré*, *Χώρα ιερή*. Les Princes, ou les peuples, pour augmenter l'honneur & le culte de la Divinité, déclaroient que la ville étoit non seulement *sacrée*, **IEPA**, mais encore qu'elle étoit *inviolable*, **ΑΣΥΛΟΣ**. Ils obtenoient des Nations étrangères, que ce droit ou privilège, **ΑΣΥΛΙΑ**, seroit exactement observé. Le roi Séleucus Callinicus écrivit aux Rois, aux Princes, aux Villes & aux Nations, & leur demanda qu'ils reconnussent le temple de Vénus Stratonicide à Smyrne, comme inviolable, & la ville de Smyrne comme *sacrée* & *inviolable*. *Ἀξιώσας σπεύδῃ αὐτῷ τὸ τε ἱερόν τῆς Στρατονικίδος Ἀφροδίτης ἄσυλον εἶναι, καὶ τὴν πόλιν ἡμῶν ἱερὰν καὶ ἄσυλον*. Les monumens de la ville de Téos en Ionie, publiés par Chishull, nous donnent des détails intéressans sur la manière dont ce privilège, **ΑΣΥΛΙΑ**, étoit reconnu par les étrangers. La ville de Téos rendoit un culte particulier à Bacchus, & l'a fait représenter sur un grand nombre de ses Médailles. Les

Chishull. Ant. Asiat. p. 115.

Strab. l. XII, p. 558.

Marm. Oxon. part. I, p. 6. edit. an. 1676.

Antiquit. Asiat. p. 102 & seq.

Antiquit. Asiat.
pag. 105.

Ibid. pag. 111.

Ibid. pag. 118.

Joseph. Antiq.
l. XIII, c. V.

Tacit. Annal.
l. III, c. 62.

Téiens, vers l'an 559 de Rome, 195 avant J. C, déclarèrent, par un decret solennel, que leur ville, avec son territoire, étoit *sacrée & inviolable*: εἶναι τὴν πόλιν καὶ τὴν χώραν, ἱερὰν καὶ ἄσυλον. Ils firent confirmer leur decret par les Romains, par les Étoliens & par plusieurs villes de l'île de Crète. On rapporte, d'après les Inscriptions, les decrets de confirmation donnés par ces différens peuples. Les Étoliens déclarent qu'aucun homme de leur nation ne pourra ni attaquer ni piller les biens des Téiens ou du territoire de Téos; que si le contraire arrivoit, les magistrats Étoliens en feroient justice. Les Istroniens de Crète disent que si quel-qu'un de leur ville fait injure à un Téien, contre le decret de l'*Afylie*, il sera permis au Téien de se rendre à Istrone & d'y saisir les personnes & les biens de ceux qui auroient commis le délit. Les Arcades de Crète promettent du secours aux Téiens contre tous ceux qui les insulteroient ou qui violeroient le territoire consacré à Bacchus, ou qui leur feroient la guerre par terre ou par mer. Ces monumens démontrent l'étendue & les effets du privilège d'*Afylie*: il mettoit une ville à couvert du pillage & de la guerre. Ce fut dans le même sens que Démétrius Soter, roi de Syrie, dans sa lettre au Grand-prêtre Jonathas & à la nation des Juifs, déclara la ville de Jérusalem avec son territoire, *sacrée, inviolable & exempte de tributs*. Καὶ τὴν Ἱεροσολυμιτῶν πόλιν ἱερὰν καὶ ἄσυλον εἶναι βούλομαι, καὶ ἐλευθέραν ἕως τῶν ὁρίων αὐτῆς ἀπὸ τῶν τελευτῶν.

Outre ce privilège d'*Afylie* accordé aux villes, on donnoit souvent aux temples, aux autels & autres lieux consacrés à quelque Divinité, le droit d'*afyle* proprement dit, le droit de refuge pour les coupables & les malheureux, *per fugium inviolabile*. Tout lieu consacré étoit, par sa consécration, saint & inviolable; mais ces lieux sacrés, les temples mêmes ne jouissoient pas tous du droit d'*afyle* ou de *refuge*: ce privilège leur étoit accordé par la piété & par la libéralité des Princes ou par le decret d'un peuple, d'une nation. Le Sénat de Rome, en confirmant les actes de Jules César qui avoit accordé le droit d'*afyle* au temple de Vénus de la ville d'Aphrodisée

en Carie, ordonna que ce droit seroit le même que celui du temple de Diane Ephésienne à Ephèse. Le Sénat, en confirmation de l'édit d'Auguste, reconnut aussi les *asyles sacrés*, ΙΕΡΑ ΑΣΥΛΑ, des temples de la ville de Stratonice en Carie. Les droits d'asyle avoient plus ou moins d'extension, suivant que l'exigeoient ou le bien de la Religion ou les intérêts politiques, & quelquefois on les restreignoit, ou même on les supprimoit entièrement lorsque les abus étoient nuisibles à la société. Plusieurs temples de la Grèce & de l'Orient jouissoient du droit d'asyle; on en peut voir les détails & les preuves dans l'ouvrage du Baron de Spanheim. Il faut bien distinguer ΑΣΥΛΟΝ le droit d'asyle, & le titre d'ΑΣΥΛΟΣ accordé à un pays, à une ville par les Princes & par le consentement des peuples. Le premier signifie un lieu de retraite & de refuge, le second exprime une sauvegarde & une espèce de neutralité, qui mettoit un pays, une ville à couvert d'insulte, de pillage, & de tout acte d'hostilité.

Chishull. Ant. Asiat. p. 153.

Ibid. 156.

Tacit. Annal. l. 111, cap. 60 & seq.

De præst. & usu numism. tom. 1, p. 659 & seq.

Nous ne voyons pas dans l'histoire, ou sur les monumens, que le temple de Jupiter à Olba ait joui du droit d'asyle, ΙΕΡΟΝ ΑΣΥΛΟΝ, ou que la ville ait été *inviolable*, ΑΣΥΛΟΣ; mais elle avoit été consacrée dans la haute antiquité au culte de Jupiter, & en vertu du decret de consécration, ΑΦΙΕΡΩΣΙΣ, elle avoit droit de prendre le titre de *sacrée*, ΙΕΡΑ: son territoire même étoit sacré, puisque le grand-prêtre de Jupiter, ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ, étoit prince d'Olba, ΔΥΝΑΣΤΗΣ ΟΛΒΕΩΝ ΤΗΣ ΙΕΡΑΣ. On doit ajoûter la ville d'Olba à la liste des villes sacrées, qui a été donnée par Vaillant.

Numism. Græc. p. 211 & seq.

Les pontifes d'Olba étoient princes de la Kétide; les Médailles nous apprennent que la ville de Lalasis avec son territoire, étoit soumise à leur domination, ΚΕΝΝΑΤΩΝ ΚΑΙ ΛΑΛΑΣΣΕΩΝ. Cette ville, que Pline nomme Lalasis, étoit située dans le pays des Isaures, qui s'étendoit alors depuis le sommet des montagnes jusqu'à la mer du côté du promontoire *Anemurium*. Lalasis a donné le nom au canton de Lalasside, qui, suivant Ptolémée, faisoit partie de la

Plin. l. v, c. 25.

Cilicie; car l'Isaurie n'étoit pas encore distinguée de la Pamphylye & de la Cilicie, *Ciliciæ Pamphyliam omnes junxere* (dit Plin. l. V, c. 25. Pline) *neglectâ gente Isauricâ*: nous verrons en quel temps l'Isaurie est devenue province particulière. Mais l'inscription des Médailles nous donnant le nom de ΛΑΛΑΣΣΕΩΝ, on doit lire dans le texte de Ptolémée *Λαλασίδος* (c), & non pas *Δαλασίδος*, leçon fautive qui a trompé le P. Hardouin, & lui a fait avancer que *Lalasis* & *Dalifandus* étoient une même ville, quoiqu'elles fussent de différentes provinces. Il faut encore observer que les cartes de Ptolémée, de l'édition de Bertius, placent mal le canton de Lalasside à l'orient d'Olba. Le texte (d) grec du géographe, la situation du pays des Isaures, la position que Strabon assigne à la ville d'Olba, démontrent que le canton de Lalasside étoit plus occidental; & suivant cette correction, qui a été négligée par les géographes, les villes d'Olba & de Lalasis étoient éloignées l'une de l'autre d'environ dix lieues communes de France; distance qui nous donne, à peu près, la longueur des États du Prince de l'orient à l'occident: la largeur du septentrion au midi ne devoit pas être aussi grande, comme on le peut voir sur la carte qui est jointe à ce Mémoire; au reste ce pays, quoiqu'il fût situé dans les montagnes, étoit fertile & abondant, Je pense que ces détails étoient nécessaires pour l'explication des Médailles qui nous apprennent plusieurs faits intéressans de l'histoire ancienne.

*Ann. Marcell.
l. XIV.*

J'ai déjà remarqué que deux époques, *l'année seconde & l'année onzième*, sont gravées sur deux médailles de Polémon: ces dates marquent les années du gouvernement de ce Prince, comme on peut s'en assurer par les dates gravées sur les médailles de Teucer, autre prince d'Olba. Nous avons vu que la date de l'année seconde de Polémon tombe à l'année

(c) On lit *Λαλασίδος* dans deux M.^s du Roi, n.^o 1401 & 1402.

(d) Suivant le texte grec de l'édition de Bertius, Olba, que Ptolémée appelle Olbasa, est à 64 degrés 30 minutes de long. ξ α, z.

Et Nécica, capitale de Lalasside, est à 64 degrés 10 minutes de long. ξ η, r.

Et conséquemment la ville d'Olba est plus orientale que la ville de Nécica de 20 minutes,

714 de Rome; l'année onze (C. IA) de la médaille du cabinet de M. Pellerin ne peut être portée au-delà de l'année 723, de l'année de la bataille d'Actium, dans laquelle Antoine & Cléopâtre furent vaincus par César Octavien.

Polémon dut suivre le parti d'Antoine pendant la guerre civile: César Octavien, après la bataille d'Actium, punit plusieurs Princes; il fit mourir Philopator, fils de Tarcondimote roi de Cilicie, mais il fit grace à d'autres Rois & Princes, & je présume qu'il pardonna au prince d'Olba, que les circonstances des temps & la vexation de la princesse Aba rendoient excusable. Du moins il paroît que la race sacerdotale fut maintenue par Auguste dans la possession de la principauté, comme on va le voir d'après deux Médailles qu'il faut examiner.

*Dion. l. LI,
p. 443.*

Il est certain qu'un pontife nommé Ajax a gouverné cette Principauté sous le règne d'Auguste; le fait est constaté par deux Médailles, dont l'une représente d'un côté la tête d'Auguste renfermée dans une couronne de laurier, & on lit autour ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ; de l'autre côté on voit deux foudres, symboles de Jupiter, & dans le champ l'inscription ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΑΙΑΝΤΟΣ ΤΕΥΚΡΟΥ ΤΟΠΑΡΧΟΥ ΚΕΝΝΑΤΩΝ ΚΑΙ ΛΑΛΑΣ. L'autre Médaille représente la tête du prince Ajax avec la légende ΑΙΑΝΤΟΣ ΤΕΥΚΡΟΥ, & au revers l'inscription est la même que sur la précédente, ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΤΟΠΑΡΧΟΥ ΚΕΝΝΑΤΩΝ ΛΑΛΑΣΣΕΩΝ, *pontife, prince des Kennates & des Lalassiens.*

Sous l'empire d'Auguste les grands-prêtres d'Olba étoient encore princes de la Kétide, ΚΕΝΝΑΤΩΝ, & de Lalasside, ΚΑΙ ΛΑΛΑΣΣΕΩΝ; ces Princes faisoient graver sur leurs monnoies la tête de l'Empereur, parce qu'ils étoient dépendans de l'Empire, comme les rois du Bosphore, les rois d'Edeffe & plusieurs autres princes d'Orient. Selon Strabon, dans le partage qui se fit de l'empire Romain entre Auguste & le Sénat, les Rois & les Princes, ΔΥΝΑΣΤΑΙ, furent compris dans la portion de l'Empereur. La dignité de *Toparque* n'est point ici inférieure à celle de *Dynaste*, puisque

*Strab. l. XVII,
p. 840.*

Polémon prend sur ses Médailles, tantôt le titre de ΤΟΠΙΑΡΧΟΥ, tantôt celui de ΔΥΝΑΣΤΟΥ; cependant, à proprement parler, le titre de *Dynaste* désigne un Prince d'une dignité inférieure à la majesté des Rois, & celui de *Toparque* marque une domination peu étendue & restreinte à un nombre de lieux. On a vû dans ce Mémoire que ces deux qualités convenoient aux princes d'Olba.

Les deux médailles du prince Teucer ne portent aucun caractère qui puisse fixer le temps où il a vécu, je présume cependant, à l'inspection de la fabrique de ces monnoies, qu'elles ont été frappées sous le règne d'Auguste ou sous celui de Tibère: la première représente la tête nue d'un jeune Prince, avec la légende ΤΕΥΚΡΟΥ ΑΙΑΝΤΟΣ; un caducée placé devant la tête, comme sur une des médailles de Polémon; au revers on voit la *triquetra*, comme sur les médailles de Polémon & d'Ajax, & la légende ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΤΟΠΙΑΡΧΟΥ ΚΕΝΝΑΤ. ΛΑΛΑΣ, *pontife, prince des Kennates & des Lalassiens*, avec la date ΕΤ Α, *année première*. La seconde Médaille a la même tête & la même légende; le revers représente un foudre avec la légende ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΤΟΠΙΑΡΧΟΥ ΚΕΝΝΑΤΩΝ Κ. ΛΑΛΑΣΣΕΩΝ. ΕΤ. Β. *pontife, prince des Kennates & des Lalassiens, année seconde*. Les dates qu'on voit sur ces médailles de Teucer, marquent les années de son gouvernement, & prouvent que les dates qui se trouvent sur les médailles de Polémon, désignent également les années du gouvernement de ce Prince.

Les médailles d'Ajax & celles de Teucer confirment le témoignage de Strabon, qui assure que, dans les derniers temps, la plupart des Pontifes princes d'Olba avoient porté le nom de *Teucer* ou d'*Ajax*. Οἱ πλείστοί γε τῶν ἱερευσαμένων ἀνομαζόντο Τεύχοι, ἢ Αἰάντες. C'étoit sans doute en l'honneur d'Ajax, fils de Teucer, fondateur du temple dont ils étoient les Pontifes. Mais comment doit-on traduire les légendes qui se voient sur ces Médailles, ΑΙΑΝΤΟΣ ΤΕΥΚΡΟΥ & ΤΕΥΚΡΟΥ ΑΙΑΝΤΟΣ? Doit-on dire *Ajax* fils de *Teucer*, & *Teucer* fils d'*Ajax*? Il semble que, suivant le texte de

Strabon, ces princes ne portoient que l'un ou l'autre de ces noms, Τεύχοι ἢ Αἰαντες; en ce cas, la traduction seroit bonne en sous-entendant le nom υἱὸς, *fiis*, comme sur plusieurs autres monumens: cependant il y auroit ici une équivoque qu'il auroit été facile d'éviter en exprimant le mot υἱὸς, ou mettant le pronom ΤΟΥ entre les deux noms, comme on le voit sur une médaille de Pyrrhus roi d'Épire, ΠΥΡΡΟΥ ΤΟΥ ΝΕΟΠΙΤΟΛΕΜΟΥ. Il est inutile de citer d'autres exemples.

Avant que de finir l'explication des médailles des princes d'Olba, je dois faire une observation sur le symbole qui est marqué sur quelques médailles de Polémon, d'Ajax & de Teucer. On sait que les peuples & les villes d'Orient faisoient graver ordinairement sur leurs monnoies, des symboles ou des caractères distinctifs. Tels étoient la massue de Tyr, le foudre de Séleucie de Syrie, le caractère singulier de Gaza, &c. Je n'en connois aucun qui ait plus de ressemblance avec celui des médailles des pontifes d'Olba, que le symbole auquel les Antiquaires donnent le nom de *triquetra* qu'on voit communément gravé sur les médailles de Sicile, pour faire allusion aux trois promontoires de cette île. Le symbole représenté sur les monnoies des Pontifes princes d'Olba, doit aussi avoir son objet & son application; mais je ne puis présenter que des conjectures pour des temps si éloignés, & sur un usage dont on ne voit aucun vestige dans les écrivains. Je présume que ce symbole composé de trois parties réunies en un seul corps, désigne les trois territoires, celui d'Olba, celui des Kennates & celui des Lalassiens, qui formoient l'État ou la Principauté de ces Pontifes: peut-être aussi marquent-ils trois pays, la Trachiotide, la Pamphylie & la Pisidie, qui anciennement n'étoient point distingués & ne faisoient qu'un seul corps de peuple; ce qui me fournit cette idée, c'est une espèce de *triquetra* qui est gravée sur des médaillons d'argent de la ville de Selgé en Pisidie, & qui peuvent désigner ces trois pays qui sembloient ne faire qu'un seul peuple. Au reste, il étoit assez ordinaire dans cette partie de l'Asie, de voir plusieurs provinces se réunir en un corps. Le P. Froelich a publié une médaille de Tarse sur

Quat. Tentam.
p. 450.

laquelle on lit ΚΟΙΝΟC ΤΩΝ ΤΡΙΩΝ ΕΠΑΡΧΙΩΝ, *commune certamen trium provinciarum*. On pourra choisir l'explication qui paroîtra la plus convenable : il faut voir la suite des révolutions de la principauté & de la ville d'Olba.

II. Cette Dynastie étoit encore florissante sous le règne de Tibère, suivant le témoignage de Strabon. Le pontife d'Olba étoit apparemment un des princes de Cilicie auxquels Pison demanda du secours après la mort de Germanicus. *Regulis Cilicum*, dit Tacite, *ut se auxiliis juvarent*, *scribit*. Je ne connois aucun monument des siècles suivans, qui fasse mention des princes d'Olba, qui, quoique sujets de l'Empire, étoient, par la situation de leur pays, presque indépendans des Empereurs. On sait que les Hâures, qui habitoient les montagnes du même canton, infestèrent, pendant plusieurs siècles, les provinces voisines & y commirent d'horribles excès. Au reste, il est probable que le culte de Jupiter & que l'autorité des Pontifes subsistèrent à Olba jusqu'au règne de Théodose le Grand qui porta les derniers coups au paganisme.

M. Vaillant a publié une médaille de Gordien Pie, sur laquelle il a lu *Colonia OLBA*.... On ne doit pas croire que la ville d'Olba de Cilicie, ait été cette colonie dont il nous reste des Médailles; 1.^o la légende de cette Médaille n'est pas entière, M. Vaillant en a lui-même marqué l'imperfection : 2.^o pour en rétablir la véritable leçon, cet Antiquaire rapporte une autre médaille de Julia Mæsa, sur laquelle il a lu plus distinctement *Colonia IVLIA AVGusta OLBABENSIS* : 3.^o cette colonie a dû être fondée par Jules César ou par Auguste, *IVLIA AVGVSTA*.

Or sous Jules César, sous les Triumvirs, pendant le règne d'Auguste & sous Tibère encore, la ville d'Olba en Cilicie, loin d'être colonie Romaine, obéissoit à des Princes particuliers reconnus & protégés par les Empereurs : ses monnoies étoient grecques.

Il est bien naturel de penser que les deux Médailles en question ont été frappées, non pour la ville d'Olba en Cilicie, ni pour celle d'Olbia en Pamphylie, comme le croit

M. Vaillant, ni pour l'Olbia qu'E'tienne de Byzance place dans le pays des Solymes; mais plutôt pour la ville que Ptolémée a placée dans la Pisidie sous le nom d'*Obasa*, ou plutôt *Olbasa* (e). Il peut se présenter quelque Médaille mieux conservée, sur laquelle on lira peut-être COL. IVL. AVG. OLBASENsis, au lieu d'OLBABENsis.

Les deux cantons qui composoient l'Etat du Prince d'Olba, furent compris dans la Cilicie sous le haut Empire; mais au iv.^e siècle de l'ère Chrétienne, la province d'Isaurie fut formée du pays des Isaures, d'une partie de la Cilicie & d'une partie de la Cataonie. Cette nouvelle province avoit pour métropole la ville de Séleucie sur le Calycadnus, & étoit composée de vingt-trois villes. Séleucie qui avoit été fondée par Séleucus Nicator, étoit une des plus grandes villes & des plus riches de l'Orient; le fleuve Calycadnus, grossi par les rivières & par les torrens qui descendent des montagnes, est navigable près de cette ville & facilite le commerce du pays. La ville d'Olba, qui n'étoit pas fort éloignée de Séleucie, fut aussi comprise dans la province d'Isaurie, suivant toutes les notices: elle fut décorée d'un siège Episcopal. Nous voyons, dans les actes des Conciles, les souscriptions de plusieurs de ses Evêques. Eusèbe, évêque d'Olba, étoit un des Pères du concile de Constantinople de l'an 381; Basile, évêque de Séleucie, souscrivit aux actes du concile de Constantinople de l'an 448, au nom de Diapherontius d'Olba, Διαφεροντίου Ὁλβης; & Théodore d'Olba, τῆς Ὁλβέων πόλεως, assista au Concile général convoqué l'an 681 contre les Monothélites.

Le pays de Lalasside étoit aussi compris dans l'Isaurie; mais les notices ne placent point au nombre des villes de la province d'Isaurie, ni Lalasis, ni Nécica que Ptolémée nous donne pour capitale du canton de Lalasside.

(e) *Olbasu* est la vraie leçon de Ptolémée; elle a été suivie par Agathodémon, par l'ancien interprète latin; on la trouve dans les manuscrits du Roi n.^o 1401, 1402,

1403, 1404. Cette ville fut comprise dans la province de Pamphylie; elle est appelée *Olbasa* dans la notice de Hiéroclès, édit. de Wesseling, page 680.

Notit. Hieroc.
edit. Wess. pag.
709.

Basil. Seleucia
l. 1, de vitâ
sanctæ Theclæ;

Notit. Hierocl.
edit. Wess. pag.
709.

Oriens Christ.
t. II, p. 1032;

Depuis l'empire d'Héraclius, les provinces de l'Asie mineure furent distribuées dans un nouvel ordre politique, elles furent divisées en différens districts ou départemens ΘΕΜΑΤΑ, & chaque district étoit gouverné par un Officier qui commandoit un corps de troupes destiné à la défense & à la sûreté des Provinces. La Kétide & la ville d'Olba firent partie du *Thème* ou district de Séleucie; le pays de Lalasside fut compris dans le district de Cibyrria.

*Const. Porphy.
de Themat. l. 1.*

La province d'Isaurie étoit anciennement soumise pour le spirituel au patriarche d'Antioche; mais les Arabes Mahométans s'étant emparés de la Syrie & d'Antioche même avant le milieu du septième siècle, & ensuite de la Cilicie, l'Empereur Léon II soumit à la juridiction du patriarche de Constantinople, l'Isaurie qui avoit résisté aux armes des Infidèles. Cette Province défendue par ses montagnes & par la valeur de ses habitans, resta sous la domination des Empereurs Grecs jusqu'à l'invasion des Turcs Selgiukides qui, dans le xi.^e siècle se répandirent de la Syrie & de la Perse dans l'Asie mineure, & y établirent une puissante Dynastie connue sous le nom de *Sultans Selgiukides de Roum*. Ces Princes qui choisirent la ville d'Icône ou de Konia pour être la capitale de leur État, s'emparèrent de l'Isaurie, de la Pisidie & de la Pamphylie, & répandirent dans les montagnes une multitude de Turcs ou Turkmans qui y subsistent encore aujourd'hui. Les Sultans de Konia furent dépouillés au xiv.^e siècle par les Karamans qui, au siècle suivant, furent obligés de céder aux armes victorieuses des Ottomans.

L'Isaurie & les pays voisins sont sous la domination des Turcs Ottomans depuis le règne de Mahomet II. Ils appellent ce district *Itch-il (f)*, c'est-à-dire, le *pays intérieur*, il dépend du gouvernement ou pachalik de l'île de Chypre; il est presque entièrement occupé par diverses tribus de Turkmans qui habitent en hiver les villes & les bourgades, & se retirent pendant l'été dans les montagnes avec leurs troupeaux. La

(f) Géographie turque, chap. 26, traduction françoise, manuscrite à la bibliothèque du Roi.

ville de Séleucie appelée maintenant *Selefké*, est encore considérable & bien peuplée; le Bey, ou gouverneur particulier du pays d'*Itch il*, y fait sa résidence. J'ignore si la ville d'Olba qui étoit dans le voisinage de Séleucie, subsiste encore; les écrivains & les voyageurs ne nous instruisent pas davantage sur l'état actuel de plusieurs villes qui ont été célèbres dans l'Orient.

*DESCRIPTION des Médailles pour le Mémoire
sur les Grands-Prêtres, Princes d'Olba.*

P O L É M O N.

M. ΑΝΤΩΝΙΟΥ..... *Caput virile & caduceus.*

Æ. II. D.
le Bret.

ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΤΟΠΑΡΧΟΥ ΚΕΝΝΑΤΩΝ ΛΑΛΑΣ.
ET B.

M. ΑΝΤΩΝΙΟΥ ΠΟΛΕΜΩΝΟΣ ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ. *Caput Polemonis juvenile nudum sinistr. conversum.* Æ. II. Peller;

ΚΕΝΝΑΤ. ΔΥΝΑΣΤΟΥ ΟΛΒΕΩΝ ΤΗΣ ΙΕΡΑΣ ΚΑΙ
ΛΑΛΑΣΣΕΩΝ. Ε. ΙΑ. *Sella juxta quam à dextris triquetra.*

ΜΑΡΚ. ΑΝΤΩΝΙΟΥ ΠΟΛΕΜΩΝΟΣ ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΚΑΛ. Æ. Pembr. p. 2;
Caput Polemonis nudum sinistr. conversum. tab. 67.

ΔΥΝΑΣΤΟΥ ΟΛΒΕ... ΚΕΝΝΑΤΩ. ΚΑΙ ΛΑΛΑΣΣΕΩΝ
Ε. ΙΑ. *Fulmen alatum.*

A J A X.

ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ. *Caput Augusti intra coronam lauream.* Æ. Devon;

ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΑΙΑΝΤΟΣ ΤΕΥΚΡΟΥ ΤΟΠΑΡΧΟΥ ΚΕΝ-
ΝΑΤΩΝ ΚΑΙ ΛΑΛΑΣ. *Duo fulmina.*

ΑΙΑΝΤΟΣ ΤΕΥΚΡΟΥ. *Caput Ajacis.*

Æ. Belloto;

ΑΡΧΙΕΡΕ. ΤΟΠΑΡΧΟΥ ΚΕΝΝΑ. ΛΑΛΑΣΣ. *In areâ triquetra.*

Æ. II. de
Gravelle nunc
Pellerin.

ΤΕΥΚΡΟΥ ΑΙΑΝΤΟΣ. *Caput Teucris imberbe nudum sinistr.
conversum, ante caput caduceus.*

ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΤΟΠΑΡΧΟ... ΚΕΝΝΑΤ. ΛΑΛΑΣ. *In arcâ
triquetra; ΕΤ Α.*

Æ. II. de
Gravelle nunc
Pellerin.

ΤΕΥΚΡΟΥ ΑΙΑΝΤΟΣ. *Caput Teucris imberbe sinistr. conversum;
ante, caduceus.*

ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΤΟΠΑΡΧ. ΚΕΝΝΑΤΩΝ ΛΑΛΑΣΣ. ΕΤ
Β. *Fulmen.*

Médaille du roi TARCONDIMOTE.

Æ. Maffei
antiq. Gallia.

*Caput regis Tarcondimoti imberbe diademate cinctum sinistr.
conversum.*

ΒΑΣΙΛΕΩΣ Μ. ΑΝΤΩΝΙΟΥ ΤΑΡΚΟΝΔΙΜΟΤΟΥ.
*Jupiter seminudus dextrors. conv. sellæ insidens dextrâ
victoriolam gestat, sinistrâ hastæ innititur.*

*Médailles des rois du BOSPHORE qui ont pris le nom de
TIBÈRE.*

Æ. III. Roth.
nunc le Beau.

ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΡΗΣΚΟΥΠΟΡΙΣ ΤΙΒΕΡΙΟΣ ΙΟΥΛΙΟΣ. *Caput
Rhescuporidis diad. cinctum. sin. co.*

Epigraphe deleta. Caput Regis diad. cinct. s. co. in arcâ ΚΔ.

Æ. I. Pellerin.

ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΚΑΤΡΟΜΑΤΟΥ Τ. ΙΟΥΛΙΟΥ. *Sella curulis, cum
coronâ laureâ superpositâ; à dextris Clypeus, infra quem
hastâ; à sinistris, clava vel aliud quid simile.*

Corona, intra quam ΗΜ.

Médailles de DIOCÉSARÉE de CILICIE.

Æ. M. Haym.
II, p. 266.

ΑΥΤ. Κ. Μ. ΙΟΥΛΙΟΣ ΦΙΛΙΠ..... *Caput Philippi senioris
radiatum sinistr. conv. cum palud. ad humeros.*

ΑΔΡΙΑ

ΑΔΡΙΑ. ΔΙΟΚΕ^{Sic}ΣΑΡΕΩΝ ΜΗΤ. ΚΕΝΝΑΤΩ. *Hercules nudus procumbens dextrors. conv. dextrâ clavam gestat, sinistrâ pellem Leonis.*

Μ. ΙΟΥΛΙΟΣ. ΦΙΛΙ..... ΚΑΙΣΑΡ. *Caput Philippi junioris Æ. M. Peller. nudum sin. conv. cum paludamento ad humeros.*

ΑΔΡΙΑΝΩ. ΔΙΟΚΑΙΣΑΡΕΩΝ ΜΗΤ. ΚΕΝΝΑΤΩ. *Fulmen mensæ impositum.*

ΑΥΤ. Κ. Μ. ΙΟΥΛΙΟΣ. ΦΙΛΙΠΠΟΣ ΣΕΒ. *Caput Philippi Æ. I. Gravier; junioris.*

ΑΔΡΙΑ. ΔΙΟΚΑΙΣΑΡΕΩΝ. *In areâ, ΜΗΤΡΟ. ΚΕΝΝΑΤΩ. Hercules procumbens ut supra, dextrâ clavam, sinistrâ pellem Leonis.*

Médailles de SELGÉ avec la triquetra.

Duo athleteæ nudi colluctantes, inter eos littera K. Æ. M. Peller;

ΣΕΛΓΕΩΝ. *Athleta stans dex. co. pilum dextrâ jaculans; ante eum triquetra constans ex tribus cruribus, ut Sicula.*

Idem, sed inter duos athleteas litteræ KI. Æ. M. Peller;

^{Sic.} ΕΣΤΡΕΔΙΠΥ. *Athleta & triquetra intra quadratum.*

Idem, sed athleteæ capite radiato, & inter eos litteræ L Φ. Æ. M. Peller;
Epigraphe & typus ut in præcedenti.

Idem, sed inter athleteas litteræ ΔΑ. Æ. M. Peller;

Epigraphe & typus ut in præcedenti.

Idem, sed inter athleteas litteræ FΑ. Æ. M. Peller;

Epigraphe & typus ut in præcedenti.

Idem, sed inter athleteas litteræ non extant; Æ. M. Peller;

Epigraphe & typus ut in præcedenti, sed infra triquetram pharetra.

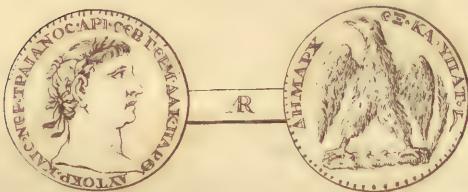


D I S S E R T A T I O N

S U R

LA DURÉE DE L'EMPIRE DE TRAJAN,
*Pour l'explication de quelques Médailles & du
 Canon astronomique de Ptolémée.*

Par M. l'Abbé BELLEY.



22 Novemb.
 1748.

L'EMPIRE Romain fut élevé sous Trajan au plus haut degré de gloire & de puissance; la Dace, l'Arabie Pétrée, l'Arménie, la Mésopotamie & l'Assyrie augmentèrent le nombre de ses provinces, & le redoutable empire des Parthes fut en quelque manière assujéti à la domination Romaine par la prise de la ville de Ctésiphon leur capitale & le siège de leurs Rois. Sous le gouvernement du *meilleur des Princes*, les peuples, dans une longue suite de guerres, goûtèrent les douceurs & tous les avantages de la paix. L'histoire d'un règne long & glorieux, dont chaque jour étoit caractérisé, pour ainsi dire, par des victoires ou par des actes de clémence & de bonté, méritoit d'être écrite par d'excellens historiens; mais il nous reste peu d'écrits sur la vie de Trajan, encore sont-ils souvent défectueux & peu exacts. Il faut avoir recours aux inscriptions & aux médailles

pour fixer les principaux évènements; & même depuis le travail des plus savans critiques modernes, on est encore incertain sur la durée du règne de ce grand Prince.

Il est vrai que les monumens & les écrivains anciens paroissent ne pas s'accorder entre eux. Le canon^a astronomique donne à Trajan dix-neuf ans de règne, Dion^b Cassius dix-neuf ans six mois & quinze jours, S.^c Clément^c d'Alexandrie dix-neuf ans sept mois & quinze jours, Victor^d près de vingt ans, & l'empereur^e Julien vingt ans. On lit sur des médailles Latines & sur plusieurs médailles Égyptiennes l'année vingt L. K. & l'année vingt-une KA sur deux médailles frappées par les habitans de la ville de Tyr. Tous les chronologistes modernes conviennent que Trajan fut adopté & associé à la puissance Tribunitienne par l'empereur Nerva dans l'automne de l'an 97 de l'ère Chrétienne; mais ils ne s'accordent pas sur le temps précis. Onuphre^f fixe l'adoption au 18 septembre, Dodwel^g & Fabretti^h au 27 d'octobre, le P. Pagiⁱ au 28 du même mois, & le cardinal Noris^k aux premiers jours du mois de novembre. Il y a moins de difficulté sur le temps de la mort de Trajan: les meilleurs chronologistes conviennent qu'il mourut le 11 du mois d'août de l'an 117 de J. C. ou quelques jours auparavant; & Dodwel^l même, qui pense que Hadrien compta son adoption & sa puissance Tribunitienne du 9 août de l'an 116, établit, comme un fait constant, que Trajan mourut vers le 11 d'août^m de l'an 117.

Avant que de fixer la durée du règne de Trajan, il faut distinguer deux temps différens, le temps de la puissance Tribunitienne & le temps du règne, proprement dit, pendant lequel il gouverna seul l'Empire depuis la mort de Nerva. Domitien ayant été tué le 18 septembre de l'an 96, le mêmeⁿ jour Nerva fut proclamé Auguste; Dion^o lui donne un an quatre mois neuf jours de règne; d'autres écrivains un jour de plus ou un jour de moins, d'où il résulte que Nerva mourut, & que Trajan commença à régner seul, ἐμονάρχῃ, vers le 27 janvier de l'an 98: on peut

^a Apud Dodw. App. Diss. Cyp. pag. 90, edit. Oxon. 1684.
^b Dio. lib. LXVIII, pag. 786.

^c L. 1, Strom.

^d In Caesar.

^e In Caesaribus.

^f In Fastis, pag. 213.

^g App. Dissert. Cyp. pag. 58.

^h De Column. Traj. p. 271.

ⁱ Ad ann. 97.

^k Epoch. Syro-Maced. Dissert. v. pag. 559.

^l App. Dissert. Cyp. pag. 65, 66.

^m Ibid. p. 54, 58.

ⁿ Dio. lib. LXVIII, pag. 769. Aurel. Victor.

^o Ibid. p. 771.

^a *Doctr. Temp.* consulter sur cette époque le P. Pétau^a & le P. Pagi^b.
^{1.} *II, c. 21.* Comme le principal objet de ce Mémoire est de donner
^b *ad ann. 98,* l'explication de deux médailles de Tyr qui marquent l'année
^{§. 2.} vingt-une KA de la puissance Tribunitienne ΔΗΜΑΡΧΙΩΝΣ
 ΕΞΟΥΣΙΑΣ de Trajan, je me propose 1.^o de fixer le temps
 auquel la puissance Tribunitienne de ce Prince a commencé;
 2.^o d'examiner le temps de la mort de Trajan, & d'expli-
 quer le canon astronomique; 3.^o enfin de donner l'explica-
 tion des deux médailles de Tyr.

I. L'empereur Domitien voyant que les frontières de
 l'Empire du côté du Rhin étoient continuellement attaquées
^{Eutrop.} par les nations Germaniques, envoya, quelques années avant
^{Plin. Panegy.} sa mort (vers l'an 93 de J. C.) Trajan dans la Germanie,
 dont Cologne étoit la capitale, & lui donna le gouverne-
 ment de la province avec le commandement d'une puissante
 armée. Nous ignorons quels furent les exploits militaires de
^{Ibid.} Trajan dans son gouvernement; Pline dit seulement qu'il gagna
 l'affection de ses légions, & que cependant il demeura tou-
 jours fidèle à Domitien, qui, pour les cruautés, étoit détesté
 de tout l'Empire. Sous le règne de Nerva, Trajan avoit passé
 dans la Pannonie pour défendre cette province contre les
 Marcomans, sur lesquels il remporta une victoire signalée;
 il informa l'Empereur de cet heureux évènement, & lui
 envoya, suivant l'usage, des lettres couronnées de laurier.
 Lorsque ces lettres arrivèrent à Rome, Nerva sentoît encore
 l'impression de la frayeur que lui avoit causée l'insolence des
^{Suet. in Domit.} soldats Prétoriens: ces cohortes, toujours prêtes à se soulever
^{c. 23.} pour venger la mort de Domitien, allèrent assiéger Nerva
^{Plin. in Panegy.} dans le Palais, & lui demandèrent avec de grands cris,
^{Suet. ibid.} *pertinacissimè*, la mort des meurtriers de Domitien qui furent
^{Victor. Epito.} aussi-tôt massacrés, & l'Empereur fut forcé de louer, dans
 une assemblée du peuple, la conduite des Prétoriens. Nerva
^{Dio. l. LXVIII,} voyant sa vieillesse méprisée & son autorité presque anéantie,
^{p. 770.} jugea que, pour le bien de l'Empire, il étoit obligé d'associer
 à la puissance souveraine un homme de courage & dans la
^{Ibid. p. 771.} force de son âge. Sans penser à la grandeur de sa famille ni

à l'élévation de ses parens, qui étoient en grand nombre, il crut que pour gouverner tant de peuples, il devoit choisir dans tout l'Empire l'homme le plus digne & le meilleur de tous, il fixa son choix sur Trajan, & résolut de le déclarer au Sénat & au peuple Romain, le jour même qu'il monta au Capitole pour rendre grâces aux Dieux de la victoire que Trajan venoit de remporter en Pannonie; à peine eut-il déposé la couronne de laurier (*dans le sein*) aux pieds de la statue de Jupiter, que prenant un air de dignité & de majesté, il déclara, en présence de toute l'assemblée, qu'il adoptoit Trajan pour fils & pour être le soutien de l'Empire chancelant. *Allata erat*, dit Pline, *ex Pannoniâ laurea hanc imperator Nerva in gremio Jovis collocarat, quum repente solito major & augustior, advocatâ hominum concione Deorumque, te filium sibi, hoc est unicum auxilium fessis rebus assumpsit.* Dion nous a conservé la formule de cette adoption, *Μαρκον Ο'υλπιον Νεργῶν Τετραγὸν ποιστρυ;* l'adoption se fit ainsi devant le peuple Romain, assemblé au Capitole & dans le temple de Jupiter: *in templo ante pulvinar Jovis optimi maximi adoptio peracta est*; Trajan fut en même temps déclaré César, *simul filius simul Caesar*, & aussi-tôt après il fut décoré du titre d'*Imperator* & de la puissance Tribunitienne, *mox Imperator & consors Tribunitiae potestatis*; en sorte qu'il fut, non seulement désigné successeur à l'Empire, mais encore il fut associé à la puissance suprême, *non solum successor Imperii, sed particeps etiam sociusque.* En considération de la victoire qu'il venoit de remporter sur les Germains, il reçut le nom honorable de *Germanicus*, qu'il prit toujours dans la suite sur les monumens & dans les actes publics, *Germanici nomen hinc missum*; l'adoption & l'association à la puissance Tribunitienne se firent en même temps, *omnia pariter & statim factus es.* Le choix que Nerva fit de Trajan pour l'élever à l'Empire, suivant le droit qu'il en avoit en sa qualité d'Empereur, *jure Principis*, fut reçu avec le consentement général du Sénat & du peuple Romain, *Senatus populi que consensu*, & fut applaudi de tout l'Empire. Les

Plin. Panegy.

L. LXVIII, p. 770.

Plin. Panegy.

Ibid.

Ibid.

armées des provinces députèrent de tous côtés au nouveau César pour lui témoigner la joie qu'elles avoient de son adoption. Le courrier qui porta à Trajan la nouvelle de son adoption, lui remit, de la part de l'Empereur, un diamant *Plin. in Paneg.* & une lettre écrite de sa main, dans laquelle il lui rappelle *Spart. in Hadr.* ce vers de l'Illiade d'Homère, *Dio. l. LXVIII, p. 770.*

Iliad. Homer.
lib. A. v. 42.

Pendant Danaï meas lacrymas tuis sagittis,

Τίσειαν Δαναοὶ ἐμὰ δάκρυα σοῖσι βέλεσσιν,

pour l'engager à tirer vengeance de l'insulte qui avoit été faite en sa personne à la majesté Impériale. En effet, quelque temps après Trajan manda Elïen & les Prétoriens de sa faction, sous prétexte de les employer dans l'armée de Ger- *Dio. l. LXVIII, p. 771.* manie, il cassa les uns & fit mourir les autres.

Le texte de Pline, qui étant Consul prononça le panegyrique de Trajan, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu du Sénat & au nom de tout l'Empire, prouve que ce Prince avoit reçu les titres de César & d'*Imperator* & la puissance Tribunitienne dans le temps même de son adoption. C'est un auteur constitué en dignité qui parle trois ans après l'évènement : or il paroît que Trajan fut adopté le 18 de *In Dom. c. 17.* septembre de l'an 97 ; Domitien avoit été tué le 18 septembre de l'année précédente, *occisus est XIV kal. octobris,* dit Suétone : le même jour Nerva fut déclaré Empereur, & nous apprenons, par des lettres de Pline & par un ancien *Dio. l. LXVIII, p. 769.* calendrier, que Trajan étoit né le 18 septembre. Il étoit bien *Plin. lib. X, ep. 18.* convenable que Nerva prît ce jour-là, qui étoit célèbre par *Fabretti, c. 9, p. 270, 271.* ces évènements, pour adopter Trajan, & pour l'élever à la

Panegy.

puissance suprême. En effet, selon Pline, le jour de la naissance de Trajan, Nerva monta au Capitole pour y déposer la couronne de laurier en actions de grâces de la victoire remportée en Pannonie, *allata erat ex Pannoniâ laurea, id agentibus Diis ut invicti Imperatoris exortum victoriæ insigne decoraret,* & ce jour-là même & dans la même assemblée, l'Empereur fit la cérémonie de l'adoption, *hanc (lauream) imperator Nerva in gremio Jovis collocarat quum repente... advocatâ*

hominum concione Deorumque, te filium sibi..... assumpsit;
 aussi Pline célèbre-t-il ce jour comme trois fois heureux,
nobis..... celebrare continget diem illum triplici gaudio latum *Paueg. circa fin.*
qui Principem abstulit pessimum, dedit optimum, meliorem genuit,
 exprimant par un seul mot, *genuit*, le jour de la naissance
 de Trajan & celui de son adoption. On sait que le jour de
 l'adoption des Princes & de leur avènement à l'Empire étoit *Spart. in Had.*
 regardé comme un jour natal, *natalis Adoptionis, natalis*
Imperii.

Il est donc certain que Trajan fut adopté le 18 sep-
 tembre, & qu'il fut associé à la puissance Tribunitienne dès
 le jour même ou immédiatement après, *statim, simul;* &
 quand même le texte de Pline ne seroit pas aussi précis, ce
 fait est constaté par les monumens. Le P. Froelich rapporte
 une Médaille que le cardinal Noris & M. Vaillant n'ont point
 connue: c'est une monnoie antique de la ville de Gabala en
 Syrie, frappée l'an 143 IMP. de l'ère de cette ville, & qui
 ne donne à Trajan que le titre de César, NEP. KAIC.
 TPAIANOC. Le cardinal Noris & M. Vaillant ont fixé
 le commencement de cette ère à l'automne de l'an 707
 de Rome, quarante-sept avant l'ère Chrétienne, lorsque
 Jules César, après son expédition en Egypte, passa par la
 Syrie pour aller combattre Pharnace, & accorda aux habitans
 de Gabala l'autonomie & d'autres privilèges; ainsi l'année
 143 de l'ère de Gabala aura commencé à l'automne de l'an de
 Rome 849, 96 de l'ère Chrétienne, & aura fini à l'automne
 de l'année suivante 97: d'où il résulte que Trajan a été
 adopté avant l'automne de cette année 97. Nous savons, par
 le témoignage de Plinè, qu'il fut adopté le 18 septembre,
 la nouvelle de cette adoption a pû arriver en Syrie vers la
 fin d'octobre avant le commencement de l'année 144 de
 l'ère de Gabala; ce qui prouve que l'année particulière de
 cette ville commençoit alors à la fin du mois d'octobre,
 usage qui n'est pas sans exemple dans d'autres villes de Syrie.
 Le cardinal Noris a prouvé dans son excellent ouvrage, *de*
Epochis Syro-Macedonum, que l'année de Tyr commençoit

Quat. Tentam.
p. 176.
Æ, 2.

De Epoch. Syro-
Mac. Diff. 111,
p. 292.
Vaill. Numism.
Grac. p. 262.

le 19 octobre, & celle de Gaza le 28 du même mois; l'hémérologe manuscrit de la bibliothèque de Florence, établit la même chose: mais ce qui démontre que l'adoption de Trajan n'a point été faite à la fin du mois d'octobre, comme le pensent les plus savans chronologistes, c'est le témoignage authentique de deux médaillons d'argent & d'une médaille de bronze de la ville de Tyr, qui n'ont point été publiés, & que M. Pellerin a eu la bonté de me communiquer. Je donnerai l'explication de ces monumens dans le troisième article de ce Mémoire; comme ils marquent la vingt-unième année de la puissance Tribunitienne de Trajan, il s'ensuit que la deuxième année aura commencé le 19 d'octobre de l'an 97, & par une conséquence nécessaire que l'adoption de Trajan aura précédé le 27 ou le 28 du même mois d'octobre.

Mais, disent les chronologistes, suivant l'építome de Victor, Trajan, après son association à la puissance Tribunitienne, fut pendant trois mois collègue de Nerva, qui mourut vers le 27 janvier de l'année 98; Trajan ne fut donc adopté & associé à la puissance souveraine que vers le 27 d'octobre de l'année précédente. D'ailleurs, à l'occasion de la victoire remportée en Pannonie sur les Germains, Nerva prit le nom de *Germanicus* & le titre d'*Imperator II*. Nous connoissons plusieurs Médailles d'or, d'argent & de bronze de la seconde année de la puissance Tribunitienne de Nerva, & frappées par conséquent après le 18 septembre de l'an 97; qui cependant ne donnent point à Nerva, ni le nom de *Germanicus*, ni le titre d'*Imperator II*, d'où il résulte que la nouvelle de la victoire remportée en Pannonie n'étoit point encore arrivée à Rome le 18 septembre, & que l'adoption de Trajan n'a point été faite ce jour-là, mais apparemment à la fin du mois d'octobre suivant.

L'autorité des abrégiateurs est ici de peu de considération; on sait que souvent ils omettent des faits importans, & qu'ils sont d'ailleurs peu exacts dans ceux qu'ils rapportent. Mais en donnant à l'építome de Victor le degré d'autorité qu'il n'a pas, peut-on l'opposer au témoignage de Pline, qui dans un discours

discours prononcé à Rome même, par ordre du Sénat, trois ans après l'adoption de Trajan, dit en termes précis, que la couronne de laurier, *laurea*, qui avoit été envoyée à Nerva à l'occasion de la victoire remportée sur les Germains, fut portée & déposée au Capitole par ce Prince le jour de la naissance de Trajan, *id agentibus Diis ut invicti Imperatoris exortum victoriae insigne decoraret*. Il est vrai que nous connoissons plusieurs Médailles du commencement de la seconde année de Nerva, qui ne lui donnent point le nom de *Germanicus* ni le titre d'*Imperator II*: il y en a une d'or dans le cabinet de Monseigneur le duc d'Orléans; j'en ai vu huit d'argent avec différens types dans le cabinet de M. l'abbé de Rothelin, & plusieurs de grand & de moyen bronze dans les cabinets de M. de Beauvau & de M. de Surbeck; mais ces monumens prouvent seulement que Nerva différa quelque temps à prendre pour lui-même le nom de *Germanicus* & le titre d'*Imperator II*: c'étoit un Prince modéré & modeste, qui craignoit les honneurs loin de les rechercher. Pline ne dit point que Nerva prit ces titres sur la nouvelle de la victoire, il loue Trajan de ce que se voyant à la tête d'une armée puissante & victorieuse qui le chérissoit, il n'avoit point reçu d'elle le titre de *Germanicus* & d'*Imperator*, & de ce que ces titres d'honneur lui furent décernés à Rome. *Plin. Panegyre*

Credentne posterì Patricio & Consulari & Triumphali patre genitum, quum amplissimum, amantissimum sui exercitum regeret, Imperatorem non ab exercitu factum? Eidem cum Germaniæ præsideret, Germanici nomen hinc missum? Il mérita par cette modération d'être élevé au plus haut degré d'honneur, & même d'être associé au pouvoir suprême, *simul filius, simul Caesar, non solum successor Imperii, sed particeps etiam sociusque*. Nerva put bien donner à Trajan le nom de *Germanicus* sans le prendre pour lui-même; nous voyons plusieurs exemples semblables dans l'histoire des Empereurs. Sous l'empire d'Auguste, le nom de *Germanicus* fut décerné à Néron-Claude-Drusus, frère de Tibère: l'empereur Claude donna à son fils le nom de *Britannicus*; cependant Nerva, quelque temps

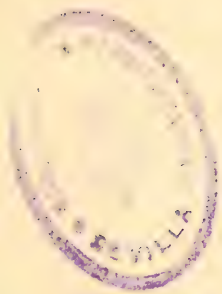
après l'adoption de Trajan, accepta les titres de *Germanicus* & d'*Imperator* pour la seconde fois avant qu'il fût désigné Consul pour l'année suivante. On lit sur une médaille d'argent du cabinet de M. de Pontcarré, IMP. NERVA CAES. AVG. GERM. P. M. TR. P. II. & au revers IMP. II. COS. III. P. P. avec le type de la liberté; & au revers d'une médaille d'argent du cabinet de M. l'abbé de Rothelin, & de deux autres d'argent du cabinet du P. Chamillard, IMP. II. COS. III. DESIGN. IIII. P. P.

Ces monumens font voir que Nerva prit les titres de *Germanicus* & d'*Imperator* pour la seconde fois sur la fin de l'année 97, dans la seconde année de sa puissance Tribunitienne, dans son troisième Consulat avant qu'il fût désigné Consul pour la quatrième fois. Après avoir ainsi déterminé le commencement de la puissance Tribunitienne de Trajan, il faut examiner quel fut le temps de sa mort.

II. Trajan passa les dernières années de sa vie en Orient, où il fit sur les Parthes de grandes conquêtes, qui lui méritèrent le titre de *Parthicus*; il soumit au-delà du Tigre l'Assyrie & l'Adiabène, prit la ville de Ctésiphon, capitale de l'empire des Parthes, & pénétra jusqu'au golfe Persique: il méditoit de plus grands exploits & de nouvelles conquêtes, lorsqu'il apprit que plusieurs peuples nouvellement soumis s'étoient révoltés. Pour s'assurer de la fidélité des Parthes il fit un traité avec eux, & leur donna un Roi de leur nation, que les historiens nomment Parthamaspate, & qui est représenté sur les Médailles avec cette légende, REX PARTHIS DATVS. Trajan rentra dans la Mésopotamie où il assiégea la ville d'*Atra*, occupée alors par une tribu d'Arabes qui s'étoient révoltés. Cette ville, si célèbre dans l'histoire de l'empereur Sévère, étoit ruinée au temps de l'empereur Jovien; ses ruines portent encore aujourd'hui le nom de *Hadre*: la ville étoit située sur le sommet d'une montagne élevée, dans un pays désert & aride, où les chaleurs sont quelquefois excessives; de plus elle étoit défendue par une bonne muraille: les efforts de Trajan furent inutiles, il fut

Dio. l. LXVIII,
p. 786.

Herodi. l. III,
p. 528.



obligé de lever le siège, & bien-tôt après il fut attaqué d'une hyd opisie avec une paralysie sur la moitié du corps. Comme la maladie devenoit dangereuse, l'Empereur laissa le commandement de l'armée à Hadrien, se rendit en Syrie, où il s'embarqua pour retourner à Rome; mais le mal augmentant, le Prince fut obligé de débarquer à Sélinounte, ville sur la côte de Cilicie, où il mourut quelques jours avant le 11 du mois d'août, jour auquel Hadrien, qui étoit revenu à Antioche, reçut la nouvelle de sa mort, *III iduum (Augusti)*, dit Spartien, *quando & natalem Imperii instituit celebrandum*, *Spart. in Hadr. excessus ei Trajani nunciatus est.* Il est donc certain que Trajan mourut dans les premiers jours du mois d'août, mais il faut examiner en quelle année. Le canon astronomique qui a été dressé par Ptolémée, écrivain contemporain, ne donne à Trajan que dix-neuf années de règne, & fait commencer la première année du règne d'Hadrien, son successeur immédiat, le 25 de juillet de l'an 116 de l'ère Chrétienne, qui étoit le thoth ou premier jour de l'année Égyptienne rétrograde 864 de l'ère de Nabonassar, 440 de Philippe, & 146 de l'ère des Augustes en Égypte; & Ptolémée donne dans son *Almageste* plusieurs dates d'années du règne d'Hadrien, qui toutes supposent le commencement de ce règne en l'an 116 de J. C: cependant il est constant, par les témoignages des historiens & par les monumens, que la mort de Trajan arriva l'année suivante 117.

Suivant Dion, Trajan régna, *ἐμονάρχισε*, depuis la mort de Nerva, dix-neuf ans six mois & quinze jours, Nerva étant mort le 27 de janvier de l'an 98, la mort de Trajan tombe au 11 d'août de l'an 117, jour auquel Hadrien en reçut la nouvelle & se fit déclarer Empereur. Théophile lui donne la même durée de règne, à un jour près, dix-neuf ans six mois seize jours, & Clément d'Alexandrie dix-neuf ans sept mois quinze jours, Aurélius Victor près de vingt ans, & Julien vingt ans. Ces témoignages, qui ne diffèrent entre eux que parce que le dernier donne comme année complète une année commencée, s'accordent tous à fixer la mort de

Trajan à l'année 117 de l'ère Chrétienne, & Spartien nous apprend, en termes précis, que la nouvelle de la mort de Trajan fut rendue publique à Antioche le 11 du mois d'août, jour auquel Hadrien prit le gouvernement de l'Empire; d'où il résulte que Trajan mourut dans les premiers jours du mois d'août de l'an 117.

Nous connoissons plusieurs Médailles frappées en l'honneur de Trajan, avec des dates qui fixent toutes la mort de ce Prince entre l'automne de l'année 116 & l'automne de l'année 117; une médaille d'Aradus^a de l'année 375, une de Sidon^b de l'an 227, une de Tripoli^c de l'an 428, & une autre de Chalcis^d de l'année 25; les ères de ces villes ont été déterminées par le cardinal Noris & par M. Vaillant. Il est facile de montrer par le calcul, que les dates que je viens de rapporter, tombent dans un temps postérieur à l'automne de l'an 116. J'ai vû dans les cabinets de M.^{rs} de Beauvau, de Rothelin & de Surbeck plusieurs médailles Égyptiennes de Trajan, de grand & de moyen bronze, qui donnent l'année vingt de son règne, L. K. Il est certain que les Égyptiens comptoient une nouvelle année du règne des Empereurs au commencement de leur année civile, c'est-à-dire, *au thoth* ou au premier jour de leur année; ainsi Trajan ayant été revêtu de la puissance Tribunitienne, & ayant succédé à Nerva après le thoth de l'année fixe ou Alexandrine, après le 29 août de l'an 97, la première année de son règne aura fini le 28 août de l'an 98; & le lendemain, 29 du même mois, aura commencé la seconde année de son règne, & la vingtième aura commencé le 29 d'août de l'an 116; elle auroit fini le même jour de l'année suivante 117, mais Trajan étant mort au commencement du mois d'août de cette année, la vingtième de son règne suivant la manière de compter des Égyptiens, ne fut pas complète, il s'en falloit environ vingt jours.

Cette observation nous conduit à donner l'explication du fameux Canon de Ptolémée, qui a embarrassé les plus savans chronologistes. « Nous n'osons pas, dit M. de Tillemont,

entreprendre de l'examiner; il nous suffit de dire qu'il a exercé l'esprit & la critique de ceux qui sont les plus habiles en cette matière; & quelques-uns ont cru sur cela devoir commencer le règne d'Hadrien en 116; mais ç'a été en supposant que Trajan étoit mort la même année. Les plus judicieux ont mieux aimé ne s'y point arrêter, ou y chercher quelque explication bonne ou mauvaise, voyant qu'il n'y a pas moyen de mettre la mort de Trajan avant l'an 117.»

Mais peut-on rejeter le témoignage d'un auteur contemporain qui écrivoit sous Hadrien & sous Antonin Pie, d'un célèbre astronome accoutumé à des calculs exacts, qui fixe la durée de l'empire de Trajan & le commencement de celui d'Hadrien, non seulement dans le canon, où il pourroit s'être glissé quelque erreur de nombres, mais encore par plusieurs époques relatives à des observations astronomiques? ou, en admettant l'autorité de Ptolémée, peut-on rejeter le témoignage des anciens écrivains, & en particulier celui de saint Clément d'Alexandrie, qui vivoit aussi en Egypte & dans le siècle de Trajan? Peut-on enfin ne pas déférer à des monumens dont l'antiquité est incontestable?

Ptol. in Almag.

Je vais essayer de lever toutes ces difficultés & de concilier l'astronome avec les écrivains & avec les monétaires; il faut se rappeler plusieurs principes qui ont été établis par des membres de cette Académie (a) & par d'autres écrivains (b) modernes.

1.^o Les monétaires Egyptiens marquoient, à l'avènement d'un Prince, sur les monnoies L. A, la première année d'un règne; ils marquoient L. B, au thoth Egyptien qui arrivoit après l'avènement: les astronomes suivoient le même usage, comme on peut le voir dans le canon astronomique, dressé par Ptolémée & continué par Théon; il suffit d'indiquer ici les règnes de Nerva, de Trajan, d'Hadrien, d'Antonin Pie & de Marc-Aurèle, dont la première année remonte

(a) Voyez Mém. de M. de la Bastie. *Mémoires de l'Académie*, tome XIII, page 437 & suivantes.

(b) *Pagi-Crit. ad ann. 69. Philip. à Turre, diff. de ann. Elagab.*

au thoth Égyptien, qui a précédé chacun de ces règnes.

2.^o Les monétaires & les astronomes s'accordoient aussi sur la manière de compter le nombre des années des règnes, avec cette différence que les astronomes donnoient le nombre des années complètes, & les monétaires marquoient sur les monnoies la dernière année d'un règne, laquelle n'étant point complète, étoit omise dans le canon astronomique, & étoit rejetée au règne suivant; ainsi les médailles Égyptiennes doivent marquer, dans la durée des règnes que j'ai indiqués, une année de plus que le canon. Les médailles de Nerva donnent deux ans, L. B, le canon un an; les médailles de Trajan vingt ans, L. K, le canon dix-neuf ans; les médailles d'Hadrien vingt-deux ans, L. KB, le canon vingt-un ans; les médailles d'Antonin Pie vingt-quatre ans, L. KΔ, le canon vingt-trois ans. Je fais voir dans un autre Mémoire que les astronomes & les monétaires Égyptiens suivoient l'usage singulier de joindre les années du père & du fils qui avoient été collègues dans l'Empire, pour n'en faire qu'une seule durée.

*Observat. sur les
médailles de
Commode.*

3.^o On fait que l'ancienne année Égyptienne étoit de trois cens soixante-cinq jours sans intercalation, & que tous les quatre ans elle remontoit d'un jour dans l'année solaire; mais l'an 729 de Rome, vingt-cinquième avant l'ère Chrétienne, πρὸ πεμπτῶ ἐπὶ Αὐγύστῳ βασιλείᾳ, les habitans de la ville d'Alexandrie adoptèrent la forme de l'année Julienne par l'addition d'un jour qu'ils intercalèrent tous les quatre ans: ainsi le thoth ou le premier jour de leur année resta fixé au 29 d'août, & au 30 du même mois dans les années qui précédoient les bissextiles du calendrier Julien. Les monétaires d'Alexandrie suivirent cette nouvelle forme d'année; mais l'ancienne année rétrograde continua d'être en usage pour les fêtes & les cérémonies religieuses; les astronomes continuèrent aussi de l'employer dans le calcul & sur les tables astronomiques, pour éviter la confusion qu'un nouveau calendrier auroit pu occasionner; en un mot ils continuèrent de dater leurs observations par les années des ères de

*Theon. apud
Dodw. App. ad
Diff. Cypri. pag.
113.*

Nabonassar & de Philippe, qui étoient des années vagues de trois cens soixante-cinq jours sans aucun jour intercalaire.

Après ces observations, il est facile d'expliquer le canon de Ptolémée. J'ai prouvé dans le premier article de ce Mémoire, que Trajan fut adopté & associé à la puissance Tribunitienne le 18 septembre de l'an 97, & qu'il succéda à Nerva dans le mois de janvier 98; ainsi, suivant l'usage pratiqué en Égypte, la première année (L. A.) de Trajan aura fini le 28 août 98, la seconde année (L. B.) aura commencé le lendemain 29 août 98; la vingtième (L. K.) aura commencé le 29 août 116, & cette année ne fut pas complète, Trajan étant mort dans les premiers jours du mois d'août 117: le canon lui donne dix-neuf ans de règne, ΤΡΑΙΑΝΟΥ ΙΘ. le calcul est juste. Nous avons observé que les Médailles marquent l'année vingt de Trajan L. K. qui ne fut pas complète, & que le canon donne des années entières & complètes; le canon doit donc marquer une année de moins, & par conséquent dix-neuf ans. Mais nous avons vû que la première année de ce règne est censée, suivant l'usage des Égyptiens, avoir commencé au thoth de l'an 97 de J. C, ainsi la dix-neuvième & dernière de Trajan a dû finir au thoth de l'an 116 le 29 août dans l'année fixe, le 25 de juillet dans l'année vague; & la première du règne d'Hadrien, successeur immédiat, a dû commencer au même thoth de l'an 116, comme il est en effet marqué dans le canon de Ptolémée; cette manière de compter est conforme à l'usage constant & uniforme des astronomes & des monétaires Égyptiens: pour rendre cette explication plus sensible, je réunis sous un point de vûe toutes les circonstances. Trajan mourut peu de jours avant le 11 du mois d'août de l'année 117 dans la vingtième année de son règne, L. K; cette vingtième année avoit commencé en Égypte au thoth de l'an 116, mais comme elle ne fut pas complète, puisque Trajan mourut avant le 29 août de l'an 117, elle ne dut pas être comprise dans le canon astronomique, qui ne donne que des années complètes, & par

conséquent le règne de Trajan a dû finir, suivant le canon; au thoth de l'an 116, quoique ce Prince ne soit mort qu'au mois d'août de l'année suivante 117.

*App. Dissert.
Cyp. p. 67.*

*Spart. in Hadr.
p. 3.*

*Dio. l. LXIX,
p. 788.*

*Mém. lu à
l'Acad. le 23
juin 1750.*

Si le savant Dodwel avoit connu l'usage qui étoit suivi par les monétaires & par les astronomes Égyptiens dans la manière de compter les années des Empereurs, il n'auroit pas avancé, comme un fait certain, qu'Hadrien compta du 9 août de l'an 116 son adoption & sa puissance Tribunitienne, pendant que cette adoption n'a été connue que dans les derniers jours de la vie de Trajan, au mois d'août de l'an 117; les lettres qui furent adressées à ce sujet au Sénat, étoient signées par Plotine; circonstance qui démontre que l'Empereur, accablé par sa maladie, n'étoit pas en état de les signer lui-même. L'adoption d'Hadrien est un point important dans l'histoire des Empereurs, je me propose de l'examiner dans un Mémoire particulier. L'explication que je viens de donner du canon astronomique fait voir que ce canon s'accorde avec les anciens écrivains & avec les dates des Médailles qui portent la mort de Trajan à l'an 117. Cette explication confirme deux principes intéressans pour l'histoire des Empereurs & pour l'intelligence des médailles Impériales frappées en Égypte.

1.^o Les astronomes, pour la facilité & pour l'exactitude du calcul, ne marquoient sur les tables & dans le canon que les années complètes des règnes des Empereurs; c'est pourquoi les règnes de Galba, d'Othon & de Vitellius, dont chacun n'a pas duré une année entière, n'y sont point compris; ils rejetoient ordinairement au règne suivant la dernière année qui n'étoit pas complète, & c'est la raison pour laquelle la première année d'un règne, marquée dans le canon & sur les monnoies, est censée remonter au thoth qui a précédé l'avènement d'un Prince à l'Empire: de savans chronologistes & des antiquaires ont bien remarqué l'usage, mais aucun d'eux n'a pris la peine d'en rechercher la raison.

2.^o Il n'est pas encore bien décidé quelle étoit la forme d'année suivie par les monétaires d'Égypte sous l'empire Romain:

Romain; marquoient-ils sur les monnoies l'ancienne année vague ou l'année fixe Alexandrine? Le thoth de l'année Alexandrine resta fixé au 29 d'août: mais depuis le règne d'Auguste jusqu'au règne de Dioclétien, après lequel les monnoies Égyptiennes ne marquent plus les années des règnes, le thoth de l'année vague s'éloigna de plus en plus du 29 d'août; en sorte que la première année de Dioclétien, 284 de J. C, ce thoth tomba au 13 du mois de juin, la différence est de soixante-quinze jours. La question est importante pour l'histoire des Empereurs, principalement depuis Gordien Pie, temps auquel les écrivains manquent presque totalement ou sont peu exacts; & heureusement il nous reste de ces règnes un grand nombre de médailles Égyptiennes. Je pense que ces monnoies, sur lesquelles on ne lit point de nom de ville ou plutôt de *Nome*, ont été fabriquées à Alexandrie, ville capitale d'Égypte, & la résidence du gouverneur Romain qui avoit l'administration générale de la province; & conséquemment je crois que les monétaires qui ont fabriqué les médailles de Trajan, sans nom de ville ou de *Nome*, ont marqué sur ces monnoies les années fixes ou Alexandrines. On a remarqué ci-dessus que les astronomes, qui n'employoient sur les tables que des années complètes, devoient donner à la durée des règnes une année de moins que les monétaires, qui marquoient sur les monnoies la dernière année des règnes, année qui n'a presque jamais été entière & complète. Or nous avons vû que le Canon donne à Trajan dix-neuf années de règne: donc les Médailles de la dernière année de ce règne ont dû marquer l'année vingt, dans laquelle Trajan est mort. Je connois quatorze médailles Égyptiennes de grand bronze, & quatre de moyen bronze, qui donnent ce nombre d'années, L. K: nous n'en connoissons aucune qui soit marquée de l'année vingt-une de Trajan, L. KA; cependant si les monétaires avoient suivi l'année vague, nous pourrions avoir des Médailles de l'année vingt-une, puisque la vingt-unième année de Trajan, dans l'ancienne forme d'année, auroit commencé le 25 de juillet de l'an 117, & que ce

Prince n'est mort que vers le 11 du mois d'août suivant. Mais la durée de dix-neuf ans marquée dans le Canon par les astronomes, prouve que les monétaires n'ont point fabriqué de Médailles de l'année vingt-une: d'où il résulte que ceux-ci avoient adopté l'année fixe Alexandrine, & qu'ils la suivoient dans la fabrication des monnoies. Nous avons expliqué le Canon astronomique, qui ne donne à Trajan que dix-neuf ans de règne; il nous reste à examiner les Médailles qui marquent la vingt-unième année de ce Prince.

III. Après avoir donné la description de ces Médailles, nous verrons l'explication de la date de l'année vingt-une, & les conséquences qui en résultent pour la chronologie & l'histoire.

M. Pellerin, parmi un grand nombre de Médailles précieuses & extrêmement rares, conserve dans son cabinet deux médaillons d'argent & une médaille de moyen bronze entièrement semblables du côté de la tête & du revers, & qui jusqu'à présent n'ont point été publiés: d'un côté on voit la tête de Trajan couronnée de laurier, tournée de droite à gauche, avec cette légende, ΑΥΤΟΚΡ. ΚΑΙΣ. ΝΕΡ. ΤΡΑΙΑΝΟC. ΑΠΙ. CΕΒ. ΓΕΡΜ. ΔΑΚ. ΠΑΡΘ. c'est-à-dire, *Imperator Cæsar Nerva Trajanus, Optimus, Augustus, Germanicus, Dacicus, Parthicus*; de l'autre côté la légende continue, ΔΗΜΑΡΧ. ΕΞ. ΚΑ. ΥΠΑΤ. 7. *Tribunitiâ potestate vigesimum primum, Consul sextum*: le type est un aigle avec les ailes déployées, tourné de gauche à droite & posé sur une massue, dans le champ, à gauche, paroît une branche de palmier.

Ces Médailles ont incontestablement été frappées à Tyr; on sait que les habitans de cette ville avoient une vénération particulière pour Hercule, que la tête de ce Dieu est ordinairement représentée sur leurs Médailles, & que la massue a été souvent employée pour composer le monogramme de cette ville. On peut consulter sur cela le cardinal Noris & M. Vaillant.

Les deux Médaillons que je viens de décrire, sont d'argent fin, & méritent une attention particulière. Suivant Josèphe, la pièce d'argent, νόμισμα, de Tyr valoit quatre dragmes

Noris de Epoc.
Syro-Mac.
Vaillant Nkm.
Grac.

De bell. Jud.
l. II, c. 26.

Attiques; ainsi le tétradrage de Tyr étoit à peu près la même chose que le statère ou le siclé des Juifs. Le cardinal Noris assure que les tétradrages de Tyr, mis dans la balance, se sont trouvés de même poids que les siclés des Juifs; & il observe que les Tyriens & les Juifs fabriquoient, pour la facilité du commerce, des monnoies d'argent de même poids & de même valeur. On trouve en France au cabinet du Roi & chez des particuliers, plusieurs pièces de ces anciennes monnoies, dont il est facile de faire la comparaison. Les deux médaillons du cabinet de M. Pellerin sont d'une belle conservation; le mieux conservé pèse trois gros & cinquante-un grains ou deux cens soixante-sept grains: en supposant qu'ils sont au même titre que l'argent qui a cours en France, le tétradrage de Tyr vaut, au poids, cinquante-sept sols six deniers de notre monnoie.

De Epoch. diff.
IV, p. 392.

Les Médailles dont il s'agit, donnent à Trajan les titres d'*Optimus, Germanicus, Dacicus, Parthicus*, & de Consul pour la sixième fois; par conséquent elles ont été frappées sur la fin de son règne. Mais la difficulté est de savoir comment elles peuvent marquer l'année vingt-une, puisque Trajan n'a régné que dix-neuf ans six mois & quinze jours depuis la mort de Nerva, & tout au plus dix-neuf ans dix mois & vingt-quatre jours depuis son adoption & son association à la puissance Tribunitienne.

Il faut remarquer 1.^o que l'année particulière à la ville de Tyr commençoit le 19 octobre dans le calendrier Julien, depuis qu'elle eût été rendue fixe: c'est un fait que le cardinal Noris a prouvé, & qui est constaté par l'hémérologe manuscrit de la bibliothèque de Médicis à Florence. Les provinces & les villes sujetes de l'empire Romain adoptèrent, les unes plus tôt, les autres plus tard, la forme de l'année Julienne pour le nombre des jours. Le Cardinal Noris fait voir, par un passage de Josèphe, que l'année de Tyr étoit fixe avant le règne de Vespasien; ainsi le premier jour d'*hyperberetæus*, premier mois de l'année de Tyr, tomboit au 19 d'octobre sous l'empire de Trajan. 2.^o nous avons vû dans ce Mémoire que, suivant

De Epoch. Syro-Mac. diff. IV, c. 2.

De ann. Maced. diff. I, p. 61.

L. V, de bell. Jud. c. 13.

l'usage des Egyptiens, le premier jour du mois de thoth, premier mois de leur année, ouvroit une nouvelle année de règne des Empereurs; de sorte que quand même il se seroit écoulé peu de jours entre l'avènement d'un Prince à l'Empire & le thoth suivant, ce peu de jours étoit compté pour une année, & ce thoth commençoit la seconde année du règne: les années suivantes se comptoient de la même manière. Les Juifs suivoient la même méthode pour compter les années des règnes de leurs Rois; le premier jour du mois de nisan commençoit une nouvelle année de règne; en sorte que la première année de règne finissoit au premier jour de nisan qui suivoit l'avènement du Prince au trône, & ce premier jour de nisan étoit le commencement de la seconde année. Cette manière de compter étoit en usage dans les contrats, dans tous les actes publics & sur les monumens, comme M. Fréret l'a fait voir dans un de ses Mémoires; il a rapporté un passage du Thalmud qui explique clairement l'usage des Juifs. Képler & le P. Pétau observent que les Juifs comptoient de la même manière les règnes des rois étrangers, non en commençant leur règne au mois de nisan au printemps, mais dans l'automne au mois de tisri; Petit en rapporte des preuves tirées des monumens. La première année de ces rois étrangers se comptoit du mois de tisri, qui avoit précédé le commencement de leur règne, & leur seconde année commençoit avec le tisri suivant, suivant le témoignage des Thalmudistes & de Rabbi Issachar Ben Mordekhai. Ces rois étrangers n'étoient point les rois d'Egypte dont le règne commençoit au thoth Egyptien; ils ne pouvoient être les rois d'Arabie dont l'année commençoit au printemps: ces rois étoient indubitablement les rois Séleucides de Syrie, dont l'année commençoit en automne. On fait que les Juifs ont été long-temps dépendans de ces Princes, & que même souvent ils datoient les actes par les années de l'ère des Séleucides, qu'ils appeloient aussi l'ère des contrats. Ces observations nous font connoître que les peuples de Syrie comptoient une nouvelle année de règne

*Buxtorff. Synag.
Judaic. c. 17.*

*Not. S. Epiph.
ad hares. LI,
Alogorum.*

*L. 1, Eclog.
Chron. c. 12.*

*Noris Epist. ad
Pagi. p. 71.*

*P. Lamy de
Tabernac. LVII,
p. 1280.*

des Princes au commencement de leur année civile; en sorte qu'un Prince étant parvenu au trône, par exemple, le neuvième mois de l'année Syrienne, on comptoit la seconde année de son règne au premier mois de l'année Syrienne suivante. Depuis que la Syrie eut été assujétie à la domination Romaine, plusieurs villes conservèrent l'ancien usage, dans la manière de compter les règnes des Empereurs.

Les habitans de la ville de Tyr ont compté la première année de la puissance Tribunitienne de Trajan, du 18 septembre de l'an 97, jour auquel il fut adopté & associé par Nerva : mais au mois *hyperberetæus*, mois Macédonien (qui répond au tisri Syrien) le premier mois de l'année de Tyr, & qui commença le 19 octobre de la même année 97, ils comptèrent la seconde année de sa puissance Tribunitienne; & ainsi des années suivantes jusqu'au 19 octobre de l'an 116 qu'ils commencèrent à compter la vingt-unième année qui est marquée sur les deux médaillons d'argent & sur la médaille de moyen bronze. J'ai prouvé dans le second article de ce Mémoire, que la mort de Trajan arriva un peu avant le 11 du mois d'août, dixième mois de la vingt-unième année de sa puissance Tribunitienne, suivant la manière de compter des Tyriens. Nous voyons par cette explication, que des monumens, dont l'antiquité est indubitable, confirment le témoignage des docteurs Juifs sur l'ancienne manière de compter les années des règnes.

De tous les faits discutés dans ce Mémoire, il résulte, 1.^o que Trajan fut adopté le 18 de septembre de l'an 97 de J. C : 2.^o que ce Prince étant mort peu avant le 11 du mois d'août de l'an 117, dans la vingtième année de son règne, le Canon astronomique a dû lui donner dix-neuf années complètes de règne; que, suivant l'usage observé par les astronomes & par les monétaires Égyptiens, cette année 19 aura fini au thoth de l'an 116 de J. C; que la première année d'Hadrien aura commencé au même thoth de l'an 116, quoiqu'il n'ait été adopté que pendant la dernière maladie de Trajan au commencement d'août de l'an 117 :

& ainsi le Canon s'accorde avec les historiens & avec les monumens. 3.^o Enfin nous avons vû que les Egyptiens comptoient les années des règnes des Empereurs du thoth qui avoit précédé leur avènement; que les Juifs faisoient remonter le commencement des règnes de leurs Rois au premier jour du mois de nisan qui avoit précédé. Les médailles de Tyr, dont j'ai donné l'explication, nous apprennent que les années du règne des Empereurs se comptoient chez les Tyriens, du premier jour de leur année civile. Cet usage confirme le témoignage des docteurs Juifs qui assurent que les années des règnes des rois de Syrie, se comptoient du mois de tisri, le premier mois de l'année civile de Syrie. Ces observations nous annoncent que la Littérature peut attendre de nouveaux avantages d'une étude suivie & approfondie des Médailles.

TABLE des Années de TRAJAN.

ANNEES de R O M E.	ANNEES de JESUS-CHRIST.	ANNEES de la puissance Tribunitienne à T Y R.	ANNEES de règne à ALEXANDRIE.
D C C C L.	97. 18 Septembre. 19 Octobre.	A. (1). B. (2).	
D C C C L I.	98. 27 Janvier.... 29 Août.... 19 Octobre.	 Γ. (3).	L. A. (1). L. B. (2).
D C C C L I I.	99. 30 Août.... 19 Octobre.	 Δ. (4).	L. Γ. (3).
D C C C L I I I.	100. 29 Août.... 19 Octobre.	 E. (5).	L. Δ. (4).

ANNEES de R O M E.	ANNEES de JESUS-CHRIST.	ANNEES de la puissance Tribunitienne à T Y R.	ANNEES de règne à ALEXANDRIE.
DCCCLIV.	101. 29 Août. 19 Octobre.	 Ƴ. (6).	L. E. (5).
DCCCLV.	102. 29 Août. 19 Octobre.	 Z. (7).	L. Ƴ. (6).
DCCCLVI.	103. 30 Août. 19 Octobre.	 H. (8).	L. Z. (7).
DCCCLVII.	104. 29 Août. 19 Octobre.	 Θ. (9).	L. H. (8).
DCCCLVIII.	105. 29 Août. 19 Octobre.	 I. (10).	L. Θ. (9).
DCCCLIX.	106. 29 Août. 19 Octobre.	 I A. (11).	L. I. (10).
DCCCLX.	107. 30 Août. 19 Octobre.	 I B. (12).	L. I A. (11).
DCCCLXI.	108. 29 Août. 19 Octobre.	 I Γ. (13).	L. I B. (12).
DCCCLXII.	109. 29 Août. 19 Octobre.	 I Δ. (14).	L. I Γ. (13).

ANNEES de R O M E.	ANNEES de JESUS-CHRIST.	ANNEES de la puissance Tribunitienne. à T Y R.	ANNEES de règne à ALEXANDRIE.
DCCCLXIII.	110. 29 Août 19 Octobre.	 I E. (15).	L. I Δ. (14).
DCCCLXIV.	111. 30 Août.... 19 Octobre.	 I Γ. (16).	L. I E. (15).
DCCCLXV.	112. 29 Août..... 19 Octobre.	 I Z. (17).	L. I Γ. (16).
DCCCLXVI.	113. 29 Août..... 19 Octobre.	 I H. (18).	L. I Z. (17).
DCCCLXVII.	114. 29 Août 19 Octobre.	 I Θ. (19).	L. I H. (18).
DCCCLXVIII.	115. 30 Août. 19 Octobre.	 K. (20).	L. I Θ. (19).
DCCCLXIX.	116. 24 Juillet.... 29 Août..... 19 Octobre.	 K A. (21).	 L. K. (20).
DCCCLXX.	117.		

Fin de l'année
I Θ. (19.^e) du
Canon.

Trajan mourut à Sélinonte en Cilicie, le 9 ou le 10 d'Août;
Hadrien, le 11 du même mois, en apprit la nouvelle à Antioche.



OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

SUR

PLUSIEURS MÉDAILLES FRAPPÉES EN ÉGYPTÉ
en l'honneur de l'Empereur Commode.

Par M. l'Abbé BELLEY.

Sous le gouvernement des rois Ptolémées, & sous la domination des empereurs Romains, il étoit d'usage en Égypte de marquer sur les monnoies les années des règnes de ces Princes. On conçoit que si les monnoies de chaque année des règnes étoient parvenues jusqu'à nous, il seroit facile de donner non seulement la suite chronologique des Rois & des Empereurs, mais encore de fixer la durée précise de chaque règne; mais dans une longue suite de siècles, la plupart de ces monumens ont disparu, ou ils n'ont pas été encore découverts. Plusieurs Antiquaires ont su tirer, des médailles Égyptiennes, un avantage considérable pour les Lettres. M. Vaillant a donné l'histoire des rois d'Égypte d'après leurs anciennes monnoies : on connoît l'usage que d'autres Savans ont fait des médailles Impériales frappées en Égypte pour l'éclaircissement de l'histoire des Empereurs; mais dans l'explication de ces monumens, il se rencontre souvent des difficultés qui ont embarrassé les Antiquaires & les Chronologistes. On lit, sur les médailles de plusieurs Empereurs, un nombre d'années qui paroît ne pouvoir convenir à la durée de leur règne.

5 Septembre
1747.

L'empereur Commode succéda à Marc-Aurèle son père, le 17 de mars de l'an 180 de J. C; il fut tué le 31 décembre de l'an 192 : ainsi son règne ne fut que de douze ans neuf mois & quatorze jours; cependant nous lisons sur plusieurs Médailles frappées en Égypte en l'honneur de ce Prince, des nombres d'années depuis vingt jusqu'à trente-deux, & même jusqu'à trente-trois qui surpassent la durée

Tome XXI.

. Nnn

de son règne. Il est vrai que Marc-Aurèle l'avoit associé à la puissance Tribunitienne vers le mois d'août de l'an 175, & qu'il le déclara Auguste en l'année 177; mais en comptant même de ces deux époques la durée du règne de Commode jusqu'à sa mort, cette durée, qui est de dix-sept ou dix-huit ans, ne peut s'accorder avec les nombres d'années qui se lisent distinctement sur les Médailles: la différence est toujours de quinze ou seize années.

*De Commodi
Imp. etate, in
nummis inscrip-
ta. Paris. 1690,
in-4.^o*

Plusieurs Savans ont tenté de résoudre cette difficulté. M. Toinard publia en 1690 une Dissertation latine, dans laquelle il soutint que les années marquées sur ces Médailles, étoient les années de l'âge de Commode, & non celles de son règne. Ce Prince, dit M. Toinard, étant né le 31 d'août de l'an 161, étoit dans la trente-deuxième année de son âge lorsqu'il fut tué le 31 du mois de décembre de l'an 192, puisqu'il étoit âgé de trente-un ans & quatre mois. Cette solution paroît d'abord vrai-semblable; elle s'ajuste assez bien avec les nombres gravés sur les Médailles: cependant elle n'est appuyée ni sur le témoignage d'aucun ancien écrivain, ni sur aucun autre exemple.

*Opera Select.
p. 537.*

Le P. Hardouin rejette l'opinion de M. Toinard, comme étant purement arbitraire & dénuée de tout fondement; le savant & ingénieux Antiquaire donne une autre explication, & prétend qu'à l'avènement de Marc-Aurèle à l'Empire, les Egyptiens établirent une nouvelle ère, l'ère de la famille des Aurèles, depuis laquelle ils comptèrent les années des règnes. Cette ère, suivant le P. Hardouin, ayant commencé au mois de mars de l'an 161, lorsque Marc-Aurèle fut déclaré Auguste, la trente-deuxième année de cette ère duroit encore à la mort de Commode qui fut tué à la fin de décembre de l'an 192.

T. II, p. 199.

M. de la Bastie, dans ses notes sur le livre du P. Jobert, de la science des Médailles, après avoir rapporté l'opinion de M. Toinard & celle du P. Hardouin, est persuadé que la difficulté n'est pas résolue. « Il faut convenir, dit cet Académicien, que la vraie solution de ces énigmes numismatiques,

n'est pas encore trouvée..... peut-être que les Égyptiens « commencèrent une nouvelle ère avec l'année, où, pour la « première fois, on vit deux Augustes gouvernant ensemble « l'Empire, & tous deux Consuls en même temps..... On « peut raisonnablement supposer que les Égyptiens l'adoptèrent, « & qu'ils en firent usage sur leurs Médailles, du moins pen- « dant la vie de Marc-Aurèle & de Commode: or du consulat « des deux Augustes, à la mort de Commode, il y a plus de « trente-un ans, & par conséquent on peut trouver la trente- « deuxième année depuis cette époque sur les médailles de « Commode ». L'opinion de M. de la Bastie s'éloigne peu de celle du P. Hardouin, il reconnoît aussi que les Égyptiens, dès la première année du règne de Marc Aurèle; adoptèrent une nouvelle ère, l'ère des deux Augustes Consuls, à cause de la singularité du Consulat, pendant lequel on vit M. Aurèle & L. Verus tous deux Augustes & tous deux Consuls en même temps.

Je trouve dans le journal de Trévoux, que le P. de Grainville avoit proposé, dès l'année 1709, une manière de compter les années de Commode, qui s'écartoit peu de la solution qu'a donnée M. de la Bastie. Le savant Jésuite remarque, d'après Spartien, « que lorsque Marc-Aurèle associa Verus à l'Empire, la chose parut si nouvelle & si digne de remarque, « que plusieurs historiens en firent une époque»: *Tantumque*, dit Spartien, *hujus rei novitas & dignitas valuit, ut fasti consulares nonnulli ab his sumerent ordinem Consulum*; mais, comme le remarque très-bien un auteur anonyme, le passage de Spartien ne dit autre chose, sinon que quelques auteurs des fastes consulaires avoient pris cette année du règne de Marc Aurèle & de Lucius Verus, pour le commencement & l'époque fixe de leur chronologie: mais cela ne prouve pas que l'on ait suivi cette époque, sur les Médailles, pour compter les années du règne de ces deux Empereurs, & encore moins celles de l'empire de Commode.

Cet anonyme propose une autre solution, & prétend que Commode étant né dans la pourpre, ne se regardoit pas

Année 1737²
mois de Mai,
page 901.

Ibid. p. 908.

Ibid. p. 912.

Année 1737,
mois de Mai,
page 914.

comme héritier de son père, ni comme son adjoint à la puissance Tribunitienne & à la dignité d'Auguste, mais comme *Empereur né*, & ayant eu cette qualité & ce droit dès le moment de sa naissance; qu'à la mort de Marc-Aurèle, Commode voulut, en conséquence de son système, dater son règne par les années de sa naissance; qu'à la vérité sa volonté ne fut pas suivie à Rome, qu'on suivit ponctuellement ses intentions à Alexandrie: on y frappa des monnoies depuis la vingtième année jusques & compris la trente-deuxième qui fut la dernière de sa vie. L'auteur conclut que ces Médailles ne peuvent marquer que l'âge de ce Prince.

Comme la question reste toujours indécidée, je me propose premièrement d'examiner les opinions différentes que je viens de rapporter, je donnerai ensuite une explication des médailles de Commode. Cette explication a l'avantage d'être générale pour les règnes des Empereurs qui ont été associés à l'empire du vivant de leur père: c'est l'objet & le plan de ce Mémoire.

Je crois devoir faire quelques observations pour l'intelligence de la matière que j'examine. Nous connoissons un assez grand nombre de Médailles frappées en Egypte en l'honneur de Commode, sur lesquelles on trouve les lettres numérales de toutes les années, depuis K, 20, jusqu'à AB, 32. Nous en avons trois de l'année 32 avec des types différens: sur l'une paroît la tête de Jupiter Olympien; sur l'autre, un aigle avec une enseigne militaire: on voit sur la troisième un aigle entre deux enseignes militaires. Nous connoissons deux Médailles de l'année AT, 33, qui ont pour type un Sérapis assis & appuyé de la main gauche sur une haste: l'une est un moyen bronze cité du cabinet de M. Gravier; l'autre est dans le cabinet d'Arigoni. Il peut s'en trouver quelqu'autre de la même année dans les cabinets des Antiquaires.

Mus. Arigoni,
tab. XVI.

Les Egyptiens comptoient, d'une manière particulière, les années du règne des Empereurs, en marquant une nouvelle année de règne au commencement de chaque année civile. Le *thoth* étoit le premier jour de l'année Égyptienne; on comptoit la seconde année du règne d'un Empereur, au

thoth qui ouvroit l'année après l'avènement du Prince à l'Empire, quand même il n'auroit pas régné une année entière; & ainsi des années suivantes. C'est pourquoi l'on trouve l'année seconde L. B. marquée sur les médailles de Galba qui régna environ sept mois; on lit aussi l'année seconde sur celles d'Emilien dont le règne ne fut que de trois ou quatre mois. Je ne m'arrête point à prouver cet usage des Egyptiens; il se trouve solidement établi dans plusieurs Mémoires qui ont été lus en cette Académie.

On suivit en Égypte deux formes d'années différentes, depuis l'an 729 de Rome, l'ancienne année vague & l'année Alexandrine fixe. Il est certain que l'ancienne année continua d'être suivie en Égypte jusqu'au quatrième siècle de l'ère Chrétienne, pour les calculs astronomiques, pour la célébration des fêtes & des cérémonies Égyptiennes. Je suppose que les années marquées sur les médailles de Commode, depuis vingt, K, jusqu'à trente-trois, ΔΓ, sont des années fixes & Alexandrines, & que ces Médailles ont été fabriquées à Alexandrie: je rendrai compte de cette supposition dans la suite du Mémoire.

1.^o M. Toinard prétend, dans sa Dissertation, que les lettres numérales d'années qui se lisent sur les médailles Égyptiennes de Commode, désignent les années de l'âge de ce Prince, & non pas les années de son règne. Il est vrai que ce nombre d'années surpasse la durée de son règne; mais le système de M. Toinard est fondé uniquement sur une *approximation* du nombre des années que dura la vie de Commode avec les nombres qui sont marqués sur les Médailles. On ne voit point dans toute la suite Impériale que les années de l'âge des Princes aient été gravées sur leurs monnoies; on n'en trouve aucun exemple. D'ailleurs M. Toinard, faisant commencer les années de Commode au 31 du mois d'août de l'an 161, s'écarte de l'usage constamment établi en Égypte, de commencer les années au premier jour du mois de thoth, le premier mois de l'année Égyptienne: en supposant même que les années de Commode doivent se

compter du 31 août 161, jour de sa naissance, ce Prince ayant été tué le 31 décembre 192, la durée de sa vie n'est que de trente-deux ans commencés, & précisément de trente-un ans & quatre mois. Ce nombre d'années ne peut point s'accorder avec le nombre $\Lambda\Gamma$ 33 qui se lit sur les médailles Égyptiennes de Commode: ainsi les nombres d'années gravées sur ces Médailles ne peuvent désigner les années de son âge; l'époque à laquelle commencent ces années, doit, suivant l'usage Égyptien, remonter au thoth, au 29 d'août de l'an 160, qui précéda d'une année presque entière la naissance de Commode.

L'opinion du P. Hardouin ne paroît pas établie sur un fondement plus solide; il suppose que les Égyptiens, à l'avènement de Marc-Aurèle, qui fut déclaré Auguste le 7 de mars de l'an 161, établirent une nouvelle ère, *l'ère des Aurèles*; que, comme de cette époque jusqu'à la mort de Commode, on compte trente-deux ans commencés, les nombres d'années marquées sur les médailles Égyptiennes doivent désigner les années de cette ère des Aurèles. Mais le savant Antiquaire s'éloigne aussi de l'usage établi en Égypte, de commencer les années au thoth, au premier jour du premier mois; & ce qui mérite encore plus d'attention, il fixe cette ère des Aurèles au milieu d'une année Égyptienne. Il est constant que les ères qui ont été d'usage en Égypte, ont toutes commencé à un thoth Égyptien. Nous connoissons quatre époques depuis lesquelles les Égyptiens ont compté leurs années, l'ère de Nabonassar, celle de Philippe Aridée, celle d'Auguste, & enfin l'ère de Dioclétien. Ces ères, dont on peut voir l'usage & la suite dans le Canon astronomique qui a été publié par Dodwel, ont toutes commencé à un thoth Égyptien; c'est un fait reconnu par les plus savans chronologistes; il n'est pas probable que les Égyptiens, à l'établissement de la prétendue ère des Aurèles, aient abandonné un usage ancien, pour le reprendre plus de cent ans après, à l'avènement de Dioclétien au trône Impérial. D'ailleurs si nous admettons l'ère des Aurèles, il n'est plus possible d'expliquer les médailles de

Commode, sur lesquelles on lit ΔT , l'année 33; dans l'hypothèse du P. Hardouin l'année 33 de cette ère n'auroit commencé qu'au mois de mars de l'an 193, plus de deux mois après la mort de cet Empereur.

L'établissement de l'ère des Aurèles est détruit par les monumens mêmes du règne de Commode; d'ailleurs on ne peut le concilier avec l'histoire des règnes suivans : on sait que Septime-Sévère affecta de prendre le titre de fils de Marc-Aurèle; c'est un fait constaté par les Médailles & par les Inscriptions. On lit sur deux médaillons de bronze du cabinet du Roi:

L. SEPTIMIUS SEVERVS PERTINAX AVG.
DIVI MARCI PII F.

Et quoique Commode eût été détesté par tout l'Empire comme l'ennemi du genre humain, Septime ne rougit pas de se dire son frère; il osa même le consacrer au nombre des Dieux. Quelques inscriptions en font mention comme d'un titre honorable qui flattoit la vanité de cet Empereur. Réinesius rapporte l'inscription suivante.

IMP. CAES.
L. SEPTIMIO SEVERO PIO PERTI.
AVG. PART. ADIABEN. ARABICO
P. M. TRIB. POT. XVII. IMP. XII. COS. III.
P. P. PROCOS. V. IMP. CAES. DI
VI ANTONINI PII GERMANICI
SARMATICI F. DIVI COMMODI
FRATRI, &c.

*Class. III,
P. 311.*

Septime-Sévère, pour perpétuer cette prétendue filiation, fit prendre à Caracalla son fils aîné le nom de Marc-Aurèle Antonin, lequel passa à Elagabale, qui prétendoit être fils de Caracalla; Alexandre Sévère prit aussi le nom de Marc-Aurèle. Si l'ère des Aurèles avoit été établie en Égypte,

comme le pense le P. Hardouin, les monétaires Égyptiens, pour appuyer les idées ambitieuses d'un Prince redouté dans tout l'Empire, n'auroient pas manqué de faire usage de cette ère sur les monnoies frappées en l'honneur de Septime Sévère: nous voyons au contraire que les années marquées sur les monnoies doivent se compter du commencement de son règne; d'où il résulte que l'ère Égyptienne des Aurèles n'a jamais existé que dans l'imagination du savant Antiquaire.

*Sc. des Mé-
dailles, tome II,
page 229.*

M. de la Bastie pense que les Égyptiens commencèrent une nouvelle ère avec l'année, où pour la première fois on vit deux Augustes, Marc-Aurèle & L. Verus, Consuls en même temps, & que du Consulat des deux Augustes, jusqu'à la mort de Commode, ils comptèrent les années jusqu'au nombre de AB, trente-deux, qui se trouve gravé sur les monnoies de ce Prince.

Mais cette explication souffre aussi de grandes difficultés, & d'ailleurs elle n'est ni claire ni précise. Marc-Aurèle & L. Verus désignés Consuls entrèrent en charge le premier janvier de l'an 161 de l'ère Chrétienne, ils furent élevés à la dignité d'Augustes au mois de mars de la même année. Si la nouvelle ère a commencé avec l'année du consulat des deux Augustes, on trouvera trente-deux ans complets depuis le premier janvier de l'an 161 jusqu'au 31 décembre de l'an 192, jour de la mort de Commode; mais par ce calcul il ne reste pas un seul jour pour le commencement de l'année 33 qui est marquée sur la médaille de Commode. D'ailleurs on ne peut supposer qu'une ère Égyptienne ait commencé au premier jour de l'année Julienne; toutes les ères Égyptiennes que nous connoissons ont commencé au thoth, c'est-à-dire, au premier jour de l'année Égyptienne, c'est un fait certain, dont M. de la Bastie a donné lui-même des preuves incontestables. Si M. de la Bastie avoit fait commencer l'ère des *deux Augustes Consuls* au thoth Égyptien qui avoit précédé leur Consulat, il auroit dû le dire en termes clairs & précis; il semble au contraire qu'il ne fait commencer cette ère qu'avec le Consulat, avec l'année

161 de l'ère Chrétienne : quand même M. de la Bastie se feroit expliqué plus clairement, & qu'il eût fixé au thoth Egyptien de l'an 160, l'époque d'où se comptent les années marquées sur les médailles de Commode, il ne s'ensuivroit pas qu'il ait jamais existé en Egypte une ère des *deux Augustes Consuls*.

L'opinion du P. de Grainville est peu différente de celle de M. de la Bastie : l'un croit que les années marquées sur les médailles de Commode, sont de l'ère des *Augustes Consuls* ; l'autre pense qu'elles sont de l'ère de l'association de Lucius Verus, ou des *Augustes Collègues*, qui commença en l'année 161 de J. C. Les difficultés que j'ai opposées au sentiment de M. de la Bastie, combattent également l'autre opinion. J'ajouterai cependant, 1.^o que le P. de Grainville applique, aux années du règne de Commode, le passage de Spartien qui ne regarde que les fastes Consulaires ou la suite des Consulats : 2.^o que ce Père ne paroît pas avoir connu l'usage où étoient les Egyptiens de compter une nouvelle année de règne au commencement de chacune de leurs années ; que conséquemment on ne peut point expliquer, dans son système, la date de l'année 33, ΔΓ, qui se lit sur quelques médailles de Commode.

L'auteur anonyme a renouvelé en 1737 l'opinion que M. Toinard avoit proposée en 1690, en prétendant que les médailles de Commode ne peuvent marquer que l'âge de ce Prince. Je ne répéterai point ce que j'ai dit ci-dessus contre le sentiment de M. Toinard : mais, selon l'Anonyme, Commode fit exécuter à Alexandrie ce qu'il n'avoit osé entreprendre à Rome ; il fit marquer sur les monnoies les années de son âge qu'il regardoit comme les années de son règne, parce qu'il se prétendoit *Empereur né* & régnant de droit dès le moment de sa naissance. L'Anonyme n'a pas connu les médailles Egyptiennes de Commode, où sont marquées les années première L. A, troisième Γ, quatrième Δ, huitième H, neuvième L. ENATON, de son règne particulier, à compter depuis la mort de Marc-Aurèle, & qui ne

*Journal de
Trevoux, Mai
1737. page
914.*

peuvent désigner les années de son âge. Les médailles de Commode frappées à Césarée de Cappadoce, donnent les années troisième T, septième Z, onzième IA, & treizième IT, de son règne particulier; d'où il résulte que la prétendue volonté de Commode de faire graver les années de son âge sur les monnoies, n'est fondée que sur une conjecture dénuée de toute autorité, & contraire même aux monumens. Nous allons voir que les Egyptiens avoient une manière qui leur étoit particulière, de compter les années de certains règnes, que cet usage, qui n'étoit relatif à aucune ère, a été observé en Egypte sous les règnes de Commode, de Caracalla, de Gallien, de Carin & de Numérien.

II. Plusieurs Empereurs associèrent à la puissance souveraine & au titre d'Auguste, leurs enfans, pour les former dans la science du gouvernement, ou pour leur assurer la possession de l'Empire. Ces princes, collègues de leur père, partageoient avec eux le pouvoir suprême; mais le père retenoit quelquefois un titre distinctif, comme la dignité de souverain Pontife, & il conservoit toujours une espèce de supériorité que la nature & l'usage lui donnoient sur ses enfans: il avoit la principale direction des affaires importantes, de la guerre, de la paix & des finances; par cette raison les événemens du règne commun entre les Collègues, étoient particulièrement attribués au premier Empereur, au Prince qui avoit associé à l'Empire.

Les Egyptiens sous la domination des Ptolémées, marquoient sur les monnoies les années des règnes de leurs Princes; depuis que l'Egypte eût été conquise par les Romains, les années de règne des Empereurs furent aussi gravées sur les monnoies Egyptiennes, avec cette singularité que la seconde année commençoit au thoth qui suivoit l'avènement du Prince, quand même cette durée n'auroit été que de peu de mois, & même de quelques jours. Lorsqu'un Empereur associoit son fils à l'Empire, les monétaires Egyptiens marquoient sur les monnoies frappées en l'honneur du fils, les années du règne du père: cette administration, commune entre les

Princes collègues, étoit considérée comme la suite du même règne; & après la mort du père, les Egyptiens continuoient de marquer sur les monnoies du fils qui régnoit seul, la même époque qu'ils avoient suivie du vivant du père, & ne faisoient, des deux règnes, qu'une seule suite d'années. Cette manière de compter les années a été pratiquée non seulement à l'égard de Marc-Aurèle & de Commode, mais elle a été en usage sous les règnes de Septime Sévère & de Caracalla, de Valérien & de Gallien, de Carus & des Princes ses enfans.

L'empereur Antonin Pie étant mort le 7 mars de l'an 161, Marc-Aurèle qui depuis plusieurs années étoit revêtu de la dignité de César & de la puissance Tribunitienne, fut proclamé Auguste par le Sénat, & ce Prince éleva à l'Empire L. Commodus à qui il donna le nom de Verus. Ainsi la première année du règne de Marc-Aurèle finit, suivant l'usage Egyptien, au thoth, le 29 d'août de l'an 161. Ce Prince, suivant l'opinion des plus savans Chronologistes, donna, vers le mois d'août de l'an 175, la puissance Tribunitienne à Commode son fils; il l'éleva, vers le mois d'août de l'année suivante, à la dignité d'Auguste, & mourut le 17 mars de l'an, 180, dans la vingtième année de son règne. Les Egyptiens, après la mort de Marc-Aurèle continuèrent de compter jusqu'à la mort de Commode, une même suite d'années pour les deux règnes, en sorte que l'on trouve sur les médailles Egyptiennes de Commode, l'année 20 & les suivantes, jusqu'à l'année 33 inclusivement; & ce compte, assujéti à l'usage Egyptien, est exact. Commode fut tué le 31 décembre de l'an 192. La première année du règne de Marc-Aurèle, laquelle finit le 28 août de l'an 161, étoit censée avoir commencé, suivant l'usage Egyptien, au thoth, au 29 août de l'an 160: or depuis cette époque jusqu'au 28 août de l'an 192, il y a trente-deux ans complets; le 29 août de la même année fut le commencement de l'année 33. Ainsi Commode régna pendant quatre mois & trois jours de cette année 33: les médailles de ce Prince ont donc pû être marquées de l'année 33, ΔΓ; & nous avons vû qu'il

en existe encore dans les cabinets qui portent ce nombre d'années. La suite totale des règnes de Marc-Aurèle & de Commode, donne, suivant l'usage Egyptien, une durée de trente-deux ans & quatre mois. J'ai prouvé ci-dessus que le thoth Egyptien de l'an 160, est l'époque d'où l'on doit compter les nombres d'années depuis vingt jusqu'à trente-trois, qui sont marquées sur les médailles de Commode; il seroit facile d'établir la même hypothèse par l'examen de chacune de ces Médailles en particulier: mais, pour abrégé, je n'en citerai que deux qui sont les plus remarquables. On voit rarement les consulats des Empereurs marqués sur les monnoies Egyptiennes; une des médailles de Commode de l'année

Æ. II. Gravier.

23, lui donne le titre de Consul pour la quatrième fois, ΥΠΑΤΟC ΤΟ Δ. Λ. ΚΤ. Or il est certain par tous les monumens, que le quatrième consulat de Commode est de l'an 183 de l'ère Chrétienne, il est évident par le calcul que l'année 23 qui commença au thoth (29 août) de l'an 182, & finit au thoth (30 août) de l'an 183, doit se compter depuis le thoth de l'an 160; donc le commencement du règne de Marc-Aurèle est l'époque d'où se compte l'année 23 de la médaille de Commode; donc les monétaires Egyptiens n'ont fait qu'une seule durée des règnes de Marc-Aurèle & de Commode.

L'avènement des Princes au trône Impérial étoit célébré dans tout l'Empire par des sacrifices, par des fêtes & par des jeux publics. Cette solennité se renouveloit tous les ans à Rome & dans les Provinces, comme il est prouvé dans le Mémoire que j'ai lû sur l'*Année Sacrée*; mais la fête de la dixième année étoit célébrée avec une magnificence extraordinaire: souvent l'Empereur en personne offroit un sacrifice solennel pour le salut ou pour la prospérité de l'Empire; il s'acquittoit envers les Dieux des vœux qui-avoient été faits pour les dix années passées, VOTA DEC. SOLVTA, il en formoit de nouveaux pour les dix années suivantes, VOTA DEC. SVSCEPTA. Le sacrifice étoit accompagné de jeux & de fêtes magnifiques, DECENNALES LVDI. Cette

*Mém. Acad.
tome XIX, page
447 & suiv.*

solennité étoit observée dans toutes les provinces de l'empire Romain. Nous voyons, par une médaille de Commode, qu'elle fut célébrée en Égypte l'année 27, ΠΕΡΙΟΔ. ΔΕ-ΚΑΕΤ. ΚΖ. L'inscription est renfermée dans une couronne, symbole ordinaire des jeux publics. Suivant le P. Pagi, les *décennales* de Commode furent célébrées à Rome l'an 186. Nous connoissons deux Médailles latines de Commode, en argent, toutes deux frappées la onzième année de sa puissance Tribunitienne, & par conséquent avant la fin de l'an 186. Sur l'une de ces Médailles, du cabinet de M. l'abbé de Rothelin, une Victoire écrit sur un bouclier attaché à un tronc d'arbre, ces mots, *Vota DEcennalia*; sur l'autre, qui est du cabinet du P. Chamillard, l'Empereur, en habits pontificaux, offre un sacrifice: on lit cette inscription *VOTA SOLuta DEcennalia*. L'année 27 de la médaille Égyptienne, doit répondre au temps qui est fixé par les deux Médailles latines; or en comptant depuis le thoth de l'an 160, on trouve que la vingt-septième année commença au thoth, au 29 août de l'an 186, & finit au thoth, au 30 août de l'an 187. Nous venons de voir que les fêtes décennales furent célébrées à Rome avant la fin de l'an 186, & par conséquent dans le cours de l'année 27 marquée sur la médaille de Commode; d'où il résulte que le thoth de l'an 160, commencement du règne de Marc-Aurèle, est l'époque d'où se comptent les années des médailles de Commode, & que les monétaires Égyptiens ont joint les années du père & du fils pour n'en former qu'une seule suite.

Cet usage n'étoit pas seulement observé par les Monétaires, nous voyons que les Astronomes l'ont aussi pratiqué. Théon, célèbre astronome d'Alexandrie sous le règne de Théodoie le Grand, & qui a continué le Canon astronomique commencé par Ptolémée, joint les règnes de Marc-Aurèle & de Commode, & en fait une durée de trente-deux ans complets, Μαρκου ἡ Κομόδου λβ; cet astronome, suivant la méthode de Ptolémée, pour la facilité du calcul, donne les règnes des Empereurs en années complètes, & il renvoie

*Æ. II. à Cim.
Tiepol.
Critic. ad ann.
186.*

*Dodwel App.
Diff. Cyp. p. 92.*

au règne suivant la fraction d'année qui se trouve à la fin du règne précédent.

*Stromat. l. 1,
p. 406.*

Saint Clément d'Alexandrie suivant la même méthode, forme des deux règnes de Marc-Aurèle & de Commode une durée de trente-deux ans, *Ἀντωνῖνος καὶ Κόμμοδος ἔτη λϞ*; ainsi l'écrivain, l'astronome & le monétaire se réunissent dans la manière de compter les années du père & du fils qui avoient été collègues pendant quelque temps.

J'ai supposé que les médailles de Commode qui marquent un nombre d'années depuis vingt K jusqu'à trente-trois ΛΓ, ont été fabriquées à Alexandrie: les exemples que je viens de citer d'après S.^t Clément & d'après les astronomes d'Alexandrie justifient ma supposition, & prouvent que l'usage de compter ensemble les années du père & du fils étoit établi en cette ville. On voit dans les cabinets un petit nombre d'autres médailles Égyptiennes avec la tête de Commode, qui marquent les années à compter depuis la mort de Marc-Aurèle; on lit sur ces Médailles les années première L. A, troisième L. Γ, quatrième L. Δ, huitième L. Η, & neuvième L. ENATΟΥ. On pourroit peut-être dire que ces Médailles n'ont point été frappées à Alexandrie, mais dans quelques autres villes d'Égypte, où l'on marquoit sur les monnoies les années particulières du règne de Commode: je pense que ces Médailles ont été fabriquées à Alexandrie, qui aura suivi les deux manières; l'une de continuer sous Commode la suite des années de Marc-Aurèle, l'autre de compter les années de Commode depuis la mort de son père. Ce double usage s'exécutoit souvent sur des monnoies distinctes, & quelquefois sur la même monnoie. On connoît

Tab. xv. une médaille, du cabinet d'Arigoni, frappée en Égypte en l'honneur de Commode: le type du revers est une Pallas assise qui tient une Victoire; on lit dans le champ à droite *KB*, l'année vingt-deuxième du règne de Marc-Aurèle continué sous Commode, & plus bas L. Γ, l'année troisième du règne particulier de Commode. On verra par la table imprimée à la suite de ce Mémoire, que l'année Alexandrine,

marquée par cette double date, avoit commencé le 29 août de l'an 181. Quelques villes de l'Orient étoient dans l'usage de marquer sur leurs monnoies une double date: un médaillon d'argent avec la tête d'Auguste, frappé à Antioche, porte la date de l'année trente-six de l'ère d'Auguste, $\epsilon \Delta$, & la date de l'année cinquante-quatre ΔN , de l'ère de Jules César. *Cab. de Tiepolo.*

M. Pellerin a dans son cabinet une médaille d'Auguste, sur laquelle la ville d'Ascalon a fait marquer une date double, *Æ. II.*

$\frac{\epsilon N}{BP}$ l'année cinquante-sixième & l'année cent-deuxième. La médaille du cabinet d'Arigoni démontre que la suite des années de Marc-Aurèle fut continuée sous Commode: nous allons voir que cet usage de *cumuler* les années du père & du fils a été suivie en Égypte pour les règnes de plusieurs Princes qui avoient été associés à l'Empire du vivant de leur père.

Aussi-tôt après la mort de Commode, Pertinax fut proclamé Auguste le premier de janvier de l'an 193 par les Prétoriens & par le Sénat. Ce Prince auroit gouverné sagement l'Empire: mais rigide observateur de la discipline militaire, il se rendit odieux aux Prétoriens, qui le tuèrent dans son Palais le 28 de mars suivant. Quoique son règne n'ait pas été de trois mois accomplis, on frappa en son honneur des monnoies en Égypte: il nous en reste encore quelques-unes avec la date de l'année première, L. A.

Le règne de Didius Julianus fut encore plus court: il ne paroît pas que son autorité ait été reconnue en Égypte; du moins nous ne connoissons point de médailles Égyptiennes avec la tête de ce Prince.

Pescennius Niger, qui commandoit en Orient, avoit été proclamé Auguste à Antioche dès le mois d'avril de l'an 193. L'Égypte le reconnut pour Empereur, & fit sans doute frapper des monnoies en son honneur: jusqu'à présent nous n'en connoissons aucune; celles qui se voient dans quelques cabinets ont été jugées fausses par les Antiquaires. *Eutrope.*

Pendant que Pescennius prenoit la pourpre en Orient, les légions d'Illyrie élurent Septime Sévère, qui fut ensuite

reconnu en qualité d'Auguste par le Sénat. Le nouvel Empereur marcha contre Didius Julianus, qui fut bien-tôt abandonné & massacré. Pescennius ne put résister aux armes victorieuses de Septime: ayant perdu trois batailles dans le cours d'une année, il fut tué lorsqu'il s'enfuyoit chez les Parthes: l'Égypte se soumit au vainqueur vers le mois d'août de l'an 194. Caracalla, fils aîné de Septime Sévère, reçut du Sénat la puissance Tribunitienne & le titre d'Auguste l'an 198. Pour la question que j'examine, il suffit d'observer que Septime Sévère mourut le 4 février de l'an 211, & que Caracalla avoit été collègue de son père pendant douze ans & quelques mois. Caracalla régna six ans deux mois & quatre jours après la mort de son père, il fut tué en Mésopotamie le 6 avril de l'an 217.

Nous ne connoissons qu'un petit nombre de médailles Égyptiennes des règnes de Septime Sévère & de Caracalla; mais ces Médailles qui ont échappé à l'injure des temps, suffisent pour prouver que les monétaires Égyptiens ont continué de marquer sur les monnoies de Caracalla les années du règne de Septime Sévère. Nous lisons sur deux médailles de Caracalla l'année vingt-une, L. K A. Ces lettres numérales ne marquent point les années du règne de ce Prince depuis la mort de son père, puisque ce règne, suivant même le calcul Égyptien, ne dura que sept ans; le nombre vingt-un ne peut s'appliquer aux années de sa puissance Tribunitienne. Caracalla fut tué le 8 avril de l'an 217, la vingtième année de sa puissance Tribunitienne, TRIB. POT. XX, inscription que nous lisons sur plusieurs de ses médailles Latines; il avoit reçu la puissance Tribunitienne l'an 198; toute la difficulté est de savoir si ce fut le 4 avril ou seulement le 2 de juin; je n'entre point dans cette discussion. Quelque opinion que l'on suive, la première année de la puissance Tribunitienne de Caracalla aura commencé, suivant la méthode Égyptienne, au thoth de l'an 197, la vingtième thoth de l'an 216, & la vingt-unième auroit commencé au thoth, à la fin d'août de l'an 217; ce Prince fut tué le 8 avril de la même année. Les lettres numérales des médailles

*Æ. II. à Cim.
Reg. & Tiep.*

*Till. Emp. tom.
III, p. 600.*

médailles Egyptiennes, qui donnent l'année vingt-une L. K A, ne peuvent donc désigner les années de la puissance Tribunitienne de Caracalla, puisqu'il étoit mort plus de quatre mois avant le temps où cette vingt-unième année auroit commencé. Ainsi ces lettres numérales supposent nécessairement une époque antérieure à la puissance Tribunitienne de Caracalla: l'année vingt-une doit se compter du commencement de l'empire de Septime Sévère en Egypte après la défaite de Pescennius Niger; & cette époque remonte au thoth de l'an 193, peut-être même doit-on la faire remonter au thoth de l'an 192. Pertinax n'avoit régné que trois mois: Pescennius après sa défaite ayant été regardé comme un usurpateur, les années du règne de Septime auront été comptées en Egypte depuis la mort de Pertinax: or la vingt-unième année depuis le thoth de l'an 192, a commencé au thoth de l'an 212, plus de dix-huit mois après la mort de Septime Sévère; d'où il suit manifestement que les monétaires Egyptiens, qui pendant la vie de Septime Sévère avoient gravé sur les médailles de Caracalla les années du règne du père, continuèrent après la mort de ce Prince de marquer la suite de ces années sur les monnoies de son fils, en sorte qu'ils ne faisoient qu'une seule durée des deux règnes du père & du fils, comme nous avons vû qu'ils en avoient usé pour les règnes de Marc-Aurèle & de Commode. La certitude de ce fait seroit confirmée par de nouvelles preuves, si les médailles Egyptiennes de Caracalla n'étoient pas aussi rares qu'elles sont; on peut en découvrir qui donnent les dates des années vingt-deux, KB; vingt-trois, KT; vingt-quatre, KΔ, & même vingt-cinq, KE: l'explication que je propose fixe le commencement des années, & lève les difficultés qui pourroient arrêter les Chronologistes & les Antiquaires.

L'auteur du Canon astronomique, que nous avons vû suivre l'usage des Monétaires dans la manière de compter les années de Marc-Aurèle & de Commode, joint de même les règnes de Septime Sévère & de Caracalla pour en composer une durée de vingt-cinq ans, Σεβήτης & Αὐτῶντος ΚΕ. Théon, qui a

rédigé le Canon, commence à la mort de Commode le règne de Septime Sévère, parce que le règne de Pertinax n'avoit pas duré un an, & que celui de Peseennius avoit été rempli de troubles; & comme le règne de Macrin n'avoit pas été plus tranquille, & qu'il avoit à peine duré un an en Egypte, l'astronome Égyptien fait succéder immédiatement à Caracalla l'empereur Élagabale: ainsi il donne aux deux règnes, de Septime Sévère & de Caracalla, une durée de vingt-cinq ans complets, depuis le thoth de l'an 192 jusqu'au thoth de l'an 217 (a).

Les lettres numérales d'années qui se lisent sur les médailles Égyptiennes de Gallien, peuvent être expliquées comme celles des médailles de Commode & de Caracalla. Valérien, peu après la mort de Gallus, fut proclamé Empereur par les légions des Gaules, l'an de J. C. 253; aussi-tôt après, Gallien son fils fut fait César & déclaré Auguste. Ils régnèrent sept ans ensemble; Valérien fut pris l'an 260 par Sapor roi de Perse, dans la huitième année de son règne, L. H, suivant le calcul Égyptien, & périt misérablement dans la captivité. Gallien régna seul jusqu'à l'année 268, dans laquelle il fut tué avec son fils & son frère. Nous connoissons plusieurs médailles de Gallien avec des dates d'années jusqu'au nombre de 15, L. IĖ. Il est bien probable que les Monétaires avoient joint les années du père & du fils pour en faire, suivant l'usage, une seule suite; mais comme il s'est écoulé peu de temps entre l'avènement du père & l'élévation du fils à la dignité d'Auguste, il n'est pas possible de prouver par leurs Médailles, que les années de Gallien ont été comptées comme une suite des années de Valérien: cependant il n'est

(a) Du thoth de l'an 192, qui précéda la mort de Commode, jusqu'au thoth de l'an 210, qui précéda la mort de Septime Sévère.

Du thoth de l'an 210 au thoth de l'an 216, qui précéda la mort de Caracalla.

Du thoth de l'an 216 au thoth de l'an 217, qui précéda la mort de Macrin.

ans
18

6

1

TOTAL

25

pas douteux que l'auteur du Canon astronomique que nous avons vû s'accorder avec les Monétaires pour les règnes de Commode & de Caracalla, ne fait qu'une seule durée des règnes de Valérien & de Gallien, Οὐαλεριανῶς καὶ Γαλλικῶς, I E. *Mss. Voss. apud Dodw. loc. cit. p. 22.*

L'usage Égyptien est plus marqué sur les médailles de Carus & des Princes ses enfans. L'empereur Probus ayant été tué vers le commencement de septembre de l'an 282, les légions élurent Carus qui fut ensuite reconnu Auguste par le Sénat : peu après son avènement, il créa Césars ses deux fils, Carin & Numérien. Ce Prince, au milieu de ses victoires contre les Perses, mourut en Orient à la fin de l'an 283, ou au commencement de l'année suivante 284, dans la seconde année de son règne. Quelques mois avant sa mort il avoit élevé les deux Césars à la dignité d'Auguste, comme on le voit par plusieurs Médailles. Les deux Princes furent donc collègues de leur père pendant quelque temps : leur règne ne fut pas de longue durée. Numérien fut tué par Aper son beau-père, à Périnthe en Thrace, vers le 15 de septembre de l'année 284 ; deux jours après, les légions proclamèrent Auguste Dioclétien, dont l'autorité fut aussi-tôt reconnue en Orient & en Égypte.

Carin qui étoit le maître de Rome & des provinces d'Occident, marcha en Illyrie pour combattre Dioclétien ; mais il fut tué en Mésie l'an 285 après une victoire qu'il venoit de remporter. Nous connoissons plusieurs médailles de Carin & de Numérien, sur lesquelles le titre de CEBACTOC, d'Auguste, est joint avec la date de l'année troisième L. Γ. ΕΤΟΥΣ Γ. Μ. le Beau a dans son cabinet trois de ces Médailles frappées en l'honneur de Numérien.

Les deux Princes n'avoient que la qualité de César au commencement de la seconde année de Carus, au mois de septembre de l'an 283 ; ils n'avoient alors ni le titre d'Auguste, ni celui d'Empereur, ni la puissance Tribunitienne. Une inscription de la seconde année de Carus ne leur donne que les titres de Césars, de Princes de la jeunesse & de Proconsuls. En supposant que ces Princes aient été élevés à la

Pagi ad a. 283.

Till. Emp. tom. III, p. 582.

Gruter, CCLXXXVIII.

dignité d'Auguste dans le premier mois de la seconde année de Carus & avant le 15 de septembre de l'an 283; comme Numérien fut tué le 15 de septembre de l'an 284, & que l'autorité de Dioclétien fut aussi-tôt reconnue en Egypte, les médailles Égyptiennes des deux Princes, pouvoient être marquées de la seconde année de leur règne, *L. B. ΕΤΟΥC B.* si l'époque d'où se comptoient leurs années, étoit fixée au commencement de leur Empire. Mais il est constant que l'année troisième se lit encore sur leurs Médailles: il faut donc qu'elles aient été comptées d'une époque qui précéda leur élévation à l'Empire. Les Monétaires auront fait une seule suite des règnes du père & des enfans; ils auront compté ces années depuis la fin d'août, depuis le thoth de l'an 282, où commença le règne de Carus. Suivant ce calcul, la seconde année aura fini & la troisième aura commencé au thoth, à la fin d'août de l'an 284: Numérien qui fut tué le 15 de septembre suivant, est mort dans la troisième année, *L. T. ΕΤΟΥC T.* qui est marquée sur ses Médailles & sur celles de Carin. L'auteur du Canon astronomique confirme encore cette explication. Il joint ensemble les règnes de Carus & des Princes ses enfans pour en former une durée de deux années complètes, depuis le thoth de l'an 282 jusqu'au thoth de l'an 284, *Kάγου καὶ Καεῖνός C.*

*Mss. Voss. ap.
Dodw. App.
Cyp. p. 22.*

Il résulte de ces détails & de tous ces faits, que les monétaires Égyptiens faisoient une seule suite, une seule durée des règnes des Empereurs & de leurs fils qui avoient été associés à l'Empire; qu'après la mort du père ils continuoient de marquer, sur les médailles du fils, la même époque qu'ils avoient suivie du vivant du père. Nous avons vû l'application de cet usage sur les médailles de Commode, de Caracalla, de Gallien, de Carin & de Numérien: il paroît qu'il étoit ancien & qu'il a été suivi dès le temps des rois Ptolémées. M. Vaillant a décrit une médaille de Ptolémée Philadelphie, avec la date de l'année 49, *L. ΜΘ.* On sait que ce Prince fut associé au trône par Ptolémée Soter son père, qu'il fut son collègue pendant deux ans, & que son

règne dura quarante ans. L'année 49 ne peut s'appliquer au règne de Philadelphie seul: elle doit se compter du commencement du règne de Ptolémée Soter; & cette date tombe sur la onzième année du règne de Philadelphie, & sur la treizième depuis l'association de ce Prince au trône.

Au reste, cette manière de compter les années des Empereurs qui avoient été collègues de leur père, n'a pas été suivie en Egypte par les seuls Monétaires, elle a été en usage chez les astronomes d'Alexandrie, puisque Théon l'a employée dans la rédaction du Canon astronomique. Clément d'Alexandrie, auteur exact & l'un des plus savans écrivains de son siècle, a joint ensemble les années des règnes de Marc Aurèle & de Commode. Un accord si parfait entre les monumens & les écrivains, démontre que l'opinion que j'établis dans ce Mémoire, est fondée sur des faits certains, uniformes & communs à plusieurs règnes.

J'ai cru devoir donner la table suivante pour montrer la correspondance des années marquées sur les médailles Egyptiennes de Commode, avec les années de l'ère Chrétienne.

TABLE des Années du règne de MARC-AURÈLE, continuées sous COMMODOE, marquées sur les médailles Egyptiennes.

ANNEES de R O M E.	ANNEES de JESUS-CHRIST.	ANNEES du règne de MARC-AURÈLE.
CMXIV.	161. 7 Mars.	{ Marc-Aurèle déclaré } Auguste. } ... L. A.
	29 Août.	
		 L. B.
CMXV.	162. 29 Août.	 L. F.

ANNEES de R O M E.	ANNEES de JESUS-CHRIST.	ANNEES du règne de MARC-AURÈLE.
CMXVI.	163. 30 Août.....	 L. Δ.
CMXVII.	164. 29 Août.,...	 L. E.
CMXVIII.	165. 29 Août.....	 L. ϛ.
CMXIX.	166. 29 Août.....	 L. Z.
CMXX.	167. 30 Août.....	 L. H.
CMXXI.	168. 29 Août.	 L. ©.
CMXXII.	169. 29 Août.....	 L. I.
CMXXIII.	170. 29 Août.....	 L. I A.
CMXXIV.	171. 30 Août.....	 L. I B.
CMXXV.	172. 29 Août.....	 L. I Γ.
CMXXVI.	173. 29 Août.....	 L. I Δ.
CMXXVII.	174. 29 Août.....	 L. I E.
CMXXVIII.	175. 30 Août.....	 L. I ϛ.
CMXXIX.	176. 29 Août.....	 L. I Z.

ANNEES de R O M E.	ANNEES de JESUS-CHRIST.	ANNEES du règne de MARC-AURÈLE.	ANNEES du règne de C O M M O D E.
CMXXX.	177. 29 Août.....	L. IH.	Commode associé à la dignité d'Auguste vers le mois d'Août de l'an 177.
CMXXXI.	178. 29 Août.....	L. IO.	
CMXXXII.	179. 30 Août.....	L. K.	
CMXXXIII.	180. 17 Mars..... 29 Août.....	Marc-Aurèle meurt. L. KA.	Commode succède. L. A. L. B.
CMXXXIV.	181. 29 Août.....	L. KB.	L. Γ.
CMXXXV.	182. 29 Août.....	L. KΓ.	L. Δ.
CMXXXVI.	183. 30 Août.....	{ ΤΗΑΤΟC. ΤΟ. Δ. COS. IIII. L. KΔ.	L. E.
CMXXXVII.	184. 29 Août.....	L. KE.	L. Ϛ.
CMXXXVIII.	185. 29 Août.....	L. KϚ.	L. Z.
CMXXXIX.	186. 29 Août.....	L. KZ. ΠΕΡΙΟΔ. ΔΕΚΑΕΤ. DECENNALES.	L. H.
CMXL.	187. 30 Août.....	L. KH.	L. Θ.
CMXLI.	188. 29 Août.....	L. KΘ.	L. I.

ANNEES de R O M E.	ANNEES de JESUS-CHRIST.	ANNEES du règne de MARC-AURÈLE.	ANNEES du règne de C O M M O D E.
CMXLII.	189. 29 Août	L. A	L. I A.
CMXLIII.	190. 29 Août	L. A A	L. I B.
CMXLIV.	191. 30 Août	L. A B.	L. I Γ.
CMXLV.	192. 5 Juillet 29 Août	 L. A Γ.	Fin de la 32. ^e année A B. du Canon astro- nomique. L. I Δ.

Commode fut tué le 31 décembre de l'an 192 de Jesus-Christ, le 5 de *Tybi*, cinquième mois de l'année Alexandrine, dans la quatorzième année de son règne, & dans la trente-troisième depuis l'avènement de Marc-Aurèle à l'empire, suivant le calcul Égyptien.



M E M O I R E
SUR QUELQUES ANTIQUITES
DU DIOCESE DE BAYEUX.

Par M. l'Abbé LEBEUF.

L'ÉCLAIRCISSEMENT des Antiquités de nos provinces est une des principales vûes que je me suis toujours proposées dans mes recherches: celles que j'ai faites l'automne dernière en Normandie, m'ont fourni la matière d'une Dissertation que je divise en quatre articles, afin de répandre plus de jour sur les différens objets dont je vais traiter.

31 Janvier
1747.

Un lieu fort peu connu de nos jours, mais très-considérable autrefois, sera le sujet des deux premiers articles. J'essayerai de prouver dans l'un que le village de *Vieux* (c'est le nom du lieu dont il s'agit) étoit anciennement la capitale de la cité des *Viducassiens*; & que cette capitale est l'*Augustodurum* des tables de Peutinger. Je donnerai, dans le suivant, l'histoire & l'explication d'un monument singulier tiré des ruines de cette ville, & déjà connu des Antiquaires sous le nom de *marbre de Torigni*.

Le troisième article roulera sur un point de la Géographie du moyen âge: il s'agira d'y déterminer quel est le canton du pays Bessin autrefois habité par les Saxons, & nommé dans un capitulaire de Charles le Chauve, *Otlingua Saxonica*.

Enfin l'ancienneté du commerce de Caen fera la matière du quatrième & dernier article.

A R T I C L E I.

Que le village de Vieux est l'ancienne capitale des Viducassiens, & que cette capitale est Augustodurum.

PRÈS de Caen, à une demi-lieue de la rivière d'Orne; est le village de Vieux situé dans une vallée fort découverte,

Tome XXI.

. Qqq

& voisin d'une carrière de marbre rouge. Des preuves incontestables & nombreuses font juger unanimement que c'étoit une habitation Romaine. C'est le jugement qu'en avoit porté, dès la fin du XVI.^e siècle, Charles de Bourgueville, auteur *des recherches & antiquités de la ville de Caen*, imprimées en 1588; mais les avis sont partagés sur la nature de cette habitation. Etoit-ce un camp? étoit-ce une ville? & dans ce cas quel en étoit le nom?

M. Huet, évêque d'Avranches, soutient la première de
Chap. III. ces opinions dans ses *origines de Caen*. Selon lui, *Vieux* étoit un camp placé par les Romains sur la rivière d'Orne pour se conserver la communication avec le pays d'Hiefme; & comme les camps destinés à ces sortes d'usages étoient ordinairement fixes, les soldats Romains avoient eu le loisir de se bâtir en cet endroit des maisons, & l'aqueduc dont on voit encore des ruines. En conséquence, M. Huet propose deux étymologies du nom de *Vieux*, dont l'une le fait venir de *vetera castra*; & l'autre du mot *vadum*, à cause du gué que l'on passe à la hauteur de ce lieu. *Autrefois*, dit-il, *on disoit un Vieu pour dire un Vé.*

M. Foucault, Intendant de la basse Normandie, & l'un des Honoraires de l'Académie, a cru devoir embrasser la seconde opinion, de concert avec M. Galland qu'il avoit associé à ses recherches. Ils se fondent l'un & l'autre sur le grand nombre d'antiquités que renferme le village de *Vieux*. Un aqueduc, un reste de chaussée, des fragmens d'inscriptions, des débris de colonnes, une grande quantité de médailles du haut & du bas Empire, plusieurs édifices dont les fondations leur parurent entières, entre autres un gymnase complet dont l'architecture est conforme aux règles de Vitruve, tous ces monumens réunis ont paru aux deux Académiciens, prouver invinciblement que *Vieux* étoit autrefois une grande ville abandonnée depuis ou détruite dans quelque révolution, dont l'histoire a négligé de nous instruire. Le nom même qu'il porte aujourd'hui, & quelques-unes des inscriptions, leur firent penser que c'étoit la capitale des anciens peuples *Viducasses*

dont parle Ptolémée dans sa description des côtes septentrionales de la Gaule.

En adoptant l'opinion de M.^{rs} Foucault & Galland, je l'appuierai de nouvelles preuves fondées sur les remarques que j'ai faites dans le lieu même. 1.^o Pline met au nombre des peuples de la gaule Lyonnoise, les *Viducasses* ou *Vadicasses*. 2.^o Ptolémée donne à ces peuples *Viducassiens*, une ville qu'il nomme en grec Αἰγένους Βιδυχασίων, nom que nous traduirons par *Arigenus Viducassiorum*. Selon toute apparence, cette ville d'*Arigenus* n'est pas différente de celle que les tables de Peutinger marquent sous le nom d'*Aracgenne*, sur la route qui conduisoit d'*Alauna* (Valogne) à Tours, au travers du pays qui forme aujourd'hui les diocèses de Séez & du Mans; d'où il résulte que les *Viducassiens*, formant une cité distribuée en plusieurs villes, devoient avoir une Capitale, & que cette Capitale doit avoir été placée dans le lieu où l'on trouve aujourd'hui le plus de débris anciens: or c'est à *Vieux* que sont les ruines les plus considérables du canton.

Ptolémée, dans le passage indiqué ci-dessus, parle de quatre lieux différens qu'il marque dans l'ordre suivant, après l'embouchûre du fleuve *Tetus*: *Arigenus Viducassiorum*, *Crociatonum Venelorum*, *Olinæ fluvii ostia*, *Neomagus Lexubiorum*. Τήτις ποταμῶς ἐκβολαί, Αἰγένους Βιδυχασίων, Κροκιάτονον Οὐενέλων, Ολίνα ποταμῶς ἐκβολαί, Νοϊόμαγος Λεξυβίων. Samson a donné ses conjectures sur la position de ces différens lieux. Je crois qu'il s'est trompé sur la pluspart; mais il est certain que le *Crociatonum* de Ptolémée est le même qu'un lieu désigné dans les tables de Peutinger, sous le nom de *Croncia-commum*. Ce lieu, voisin de l'*Arigenus* des *Viducassiens*, puisque Ptolémée les nomme à la suite l'un de l'autre, est la seconde station marquée dans les tables de Peutinger, sur la route qui va de Valogne à Tours. Suivant l'opinion commune, que je crois bien fondée, ce *Croncia-commum* est le village de Couvain ou Crevon, situé près de la ville de Saint-Lo, à onze ou douze lieues du village de *Vieux*. La troisième station de Valogne à Tours, marquée sur les tables de Peutinger, est

Augustodurum, dont la distance de *Croucia-connum* est, suivant la table, de vingt-quatre lieues gauloises, qui peuvent faire onze à douze de nos lieues; d'où il suit que cet *Augustodurum* est le village de *Vieux*. Samson croit que c'est Torigni; mais ce qui prouve que ce ne peut être que *Vieux*, c'est qu'*Augustodurum* est le seul lieu situé le long de cette voie militaire qui porte un nom latin, & qu'on y doit par conséquent chercher une habitation Romaine. Or une ancienne habitation des Romains ne peut être désignée que par les monumens qu'on y découvre: on n'en voit aucun à Torigni, & l'on en a découvert un grand nombre à *Vieux*. D'ailleurs on voit encore du côté de *Vieux*, une chaussée venant de l'Ouest, qui forme manifestement, & de l'aveu de M. Huet; une partie de l'ancienne route militaire des Romains. On sait que ces routes militaires ne suivoient pas toujours la ligne la plus droite, & que, conformément à la situation des différens lieux destinés aux séjours des soldats Romains, elles faisoient quelquefois des coudes considérables: témoin la route de Lillebonne à Dreux, qui passoit par Pontaudemer, Lisieux & Condé-sur-Iton, comme M. l'abbé Belley l'a démontré par des preuves que j'ai vérifiées sur les lieux. Le coude que Lisieux fait par rapport à Lillebonne & à Dreux, est un exemple qui nous autorise à supposer pareille chose pour la route qui traversoit le pays des *Viducassiens*.

*Mémoires de
l'Acad. t. XIX,
p. 633.*

On ne voit aux environs de *Vieux* qu'une seule montagne située vers le midi, au bas de laquelle passe la petite rivière de *Guine*. Les carrières de pierres blanches sont fort communes dans ce canton, & c'est ce qui déterminait sans doute les Romains à le choisir pour y fixer leur demeure. Lors de leurs premiers établissemens dans les Gaules, les villes qu'ils construisoient n'étoient ni closes de murs, ni formées de maisons contigües les unes aux autres: aussi l'*Augustodurum* n'étoit-il pas renfermé dans le simple territoire de la paroisse de *Vieux*; il s'étendoit sur une partie de celui de deux autres paroisses plus voisines de la rivière d'Orne, & qui sont des démembrements de celle de *Vieux*. M. Huet en a fait la

remarque, & il ajoute en preuve, que, suivant la tradition du pays, il y avoit autrefois à *Vieux* trois ou quatre Eglises. C'est cette position du territoire de *Vieux*, depuis les bords de l'Orne jusqu'à l'embouchure du ruisseau de Guine, qui donna lieu à la terminaison de *durum* que porte cette ancienne ville.

Orig. de Caen.
p. 19 & 20.

Outre les inscriptions du marbre de Torigni, qui seront la matière de l'article suivant, les ruines de *Vieux* en renfermoient plusieurs dont quelques-unes sont rapportées dans les Mémoires de l'Académie (a). Ce sont des dédicaces d'autels, des épitaphes sur lesquelles on voit des noms de plusieurs familles Romaines, aussi bien que sur d'autres que M. Foucault avoit fait transporter dans sa maison d'Athis près de Paris. On y a, depuis deux ans, découvert une nouvelle inscription qui n'a point encore été publiée. Elle est sur un petit autel de pierre, haut d'environ trois pieds sur un pied & demi de large. La voici telle que je l'ai copiée sur le monument même; il y manque la première ligne entière & une lettre de la seconde.

T. I, p. 290
& suiv.

.
TALION. C. V.
ARAM PRO SE
ET SVIS DPOS
DEDIC XII B
AVG. TRET ARIS
COS. V. S. L. M.

Le premier des Consuls nommé dans cette inscription, est Trajan Dèce qui le fut dans les années 250 & 251 de l'ère Chrétienne. Son collègue *Aristenetus* étoit apparemment

(a) Parmi ces inscriptions rapportées dans l'histoire de l'Académie, on en voit une que M. l'abbé Belley ne croit pas avoir été trouvée à *Vieux*,

& qu'il revendique pour Lillebonne. Voyez son Mémoire cité à la marge ci-dessus.

un Consul subrogé; car on ne trouve point son nom dans les fastes.

Ces monumens sont la preuve qu'*Augustodurum* étoit une habitation des Romains. Une autre preuve que je ne crois pas moins propre à montrer l'existence de cette ville dans le temps du Paganisme, est la qualification de prêtre de Diane que nous verrons donnée à Titus Sennius Solemnis sur le marbre de Torigni, dont l'époque remonte au milieu du III.^e siècle. S.^t Exupère, l'apôtre des *Viducassiens*, ne leur annonça la foi que dans le siècle suivant; & l'on doit remarquer que les Gaulois du pays Bessin ont conservé jusque dans le VII.^e siècle des restes du Paganisme. Les Chrétiens trouvèrent moins de résistance dans le canton où est maintenant la ville de Bayeux; ce qui les détermina sans doute à s'y fixer par préférence. Ils y bâtirent d'abord des Eglises; & le Christianisme étant devenu dans la suite la Religion dominante, il se forma une ville entre les deux petites rivières d'*Aure* & de *Drome*, à l'opposite du mont Chrémat, où l'on abattit les idoles & les bois consacrés aux anciennes Divinités du pays. Cette ville fut construite dans une forme approchante de celle du Quarré, comme l'étoient la plupart des villes de ce temps-là. Quoique l'enceinte en soit encore visible, la bâtisse Romaine n'y est plus reconnoissable que dans les fondemens, & par dehors en un seul endroit qui regarde le midi. C'est le même goût de travail qu'aux thermes de Julien rue des Maturins à Paris. Cette nouvelle Cité fut alors regardée comme la seconde ville de la province Lyonnaise seconde; & c'est vrai-semblablement alors que tomba la ville d'*Augustodurum*, d'autant plus facile à détruire qu'elle n'avoit jamais été fermée de murs. Voici un trait d'histoire qui prouvera que le peu qu'il y resta de payens, faisoient encore quelquefois des Martyrs.

On trouve dans des collections d'actes des Saints de six cens ans d'ancienneté, les actes d'un S.^t Flocel martyrisé dans les Gaules en une ville que d'autres actes encore plus anciens, cités par Pierre de *Natalibus*, nomment *Augustodurum*,

& qu'ils placent à quelque distance de l'Océan (b). Il étoit venu du Cotentin dans cette ville; & après sa mort son corps y fut reporté en trois jours par des matelots Chrétiens qui vinrent le reprendre dans une barque, & le conduisirent le long de l'Océan jusqu'à un petit lieu nommé *Christonnum*, où les Chrétiens l'inhumèrent. Ce lieu n'est autre chose que le village de S.^t Flocel près de Montebourg, où les pèlerinages étoient encore très-fréquens au XII.^e siècle.

Nous finirons cet article en remarquant que la différence qui se trouve entre le nom d'*Augustodurum* & celui de *Vieux*, n'est pas une objection contre l'identité du lieu. Le nom d'*Augustodurum* s'est insensiblement perdu, parce que les habitans de la ville y substituèrent celui de leur Cité, c'est-à-dire le nom des Viducaffiens, suivant l'usage des cités Gauloises, dont M. l'abbé Belley a rapporté tant d'exemples dans le Mémoire qu'il nous a communiqué en 1744 sur l'ordre *politique des Gaules qui a occasionné le changement de nom de plusieurs villes.* *Mém. de l'Acad. t. XIX, p. 495.*

ARTICLE II.

Explication du marbre de Torigni, avec l'histoire de sa découverte.

LE monument le plus singulier qu'on ait tiré des débris de l'ancienne capitale des Viducaffiens, est le marbre de Torigni ainsi nommé à cause du lieu où il est maintenant conservé. C'est un cippe de marbre haut d'environ cinq pieds

(b) Les copistes ont écrit *Augustodunum*; & comme *Augustodunum* est Autun, cette méprise a fait croire que S.^t Flocel étoit un martyr d'Autun: mais ce que les actes ajoutent de la situation de ce lieu près de l'Océan, suffit pour faire apercevoir la faute. D'ailleurs la rivière d'Orne pouvant porter de petites barques au dessus de Caën, on a pû sans peine transporter par eau le corps du

martyr de *Vieux* à S.^t Flocel; ce qui seroit impossible s'il étoit question d'Autun situé dans la Bourgogne. Saint Flocel étoit si bien regardé dans les premiers temps comme un martyr des Viducaffiens, qu'il y a eu autrefois à Bayeux une paroisse de son nom, & qu'on voit encore au milieu de Coutances une très-ancienne chapelle dédiée sous son invocation.

sur deux de large, & dont trois côtés sont chargés d'inscriptions. On le détéra dans le village de Vieux vers l'an 1580; & l'année même de la découverte, il fut transporté dans le château de Torigni éloigné de sept à huit lieues, & dès-lors appartenant aux ancêtres de M. le duc de Valentinois.

Quelque curieux que soit ce monument, il resta dans l'obscurité pendant près d'un siècle, & depuis qu'il est connu il ne l'a jamais été parfaitement. Jean Petite, official & chanoine de Bayeux, auteur d'une carte de ce diocèse dont il avoit entrepris l'histoire, est le premier qui l'ait examiné. Il en copia les inscriptions qui dès-lors étoient en assez mauvais état, & en communiqua quelques lignes à M. du Cange qui le cite dans son glossaire.

*Edition de
1678, au mot
Secla.*

Quelque temps après le marquis de Sainte-Preuve procura une copie des deux inscriptions latérales au célèbre Spon qui les a publiées dans ses mélanges d'antiquités, telles qu'il les avoit reçues, c'est-à-dire, défigurées par un grand nombre de fautes. Cette première publication est de l'année 1685.

*Miscel. Erudit.
Antiquit. Lyon,
p. 282.*

L'inscription de la face antérieure n'avoit point encore été publiée. M. Foucault en envoya les dernières lignes à l'Académie: ce sont celles où sont gravés, en plus gros caractères, les noms des consuls Annius Pius & Proculus, sous lesquels fut érigé ce monument. Le savant auteur des *origines de Caen*, M. Huet, parle aussi de ce marbre dont il a tenté l'explication, mais sur une copie peu exacte. Enfin depuis 1733 les inscriptions des trois faces ont été imprimées quatre fois; 1.^o dans le mercure de France du mois d'avril de cette année, avec une explication de M. l'abbé de Longuerue; 2.^o dans un recueil de lettres de M. le Marquis Maffei, qui parut en même temps; 3.^o dans le premier volume de la grande collection de nos historiens, entreprise par le savant D. Martin Bouquet; 4.^o dans le trésor de Muratori. Cette dernière copie est vrai-semblablement prise sur les précédentes.

*Gallia Antiq.
Selecta, Paris,
1733, in-4.^o*

Après les avoir comparées l'une à l'autre, & confrontées séparément avec le marbre même, je crois pouvoir assurer qu'aucune n'est parfaitement exacte. Celle du marquis Maffei est,

est, sans comparaison, la plus fidèle : elle a sur les autres l'avantage de marquer les lacunes par la différence du caractère dans lequel sont écrits les mots suppléés ; de rendre ligne pour ligne, & de donner, pour la première fois, plusieurs mots qu'on avoit mal lûs jusqu'alors. Le principal défaut que j'y trouve, c'est que les lettres n'y sont pas représentées comme elles sont sur le marbre même, soit jointes ensemble, soit entrelacées, soit enfermées les unes dans les autres. On sent que cette attention eût été néanmoins nécessaire pour faire connoître la forme des caractères de ce temps-là. A cette inexactitude près, dont j'ai cru devoir avertir, ainsi que de quelques fautes légères que j'aurai soin de réformer, cette copie est assez correcte pour servir de texte à l'explication que je vais entreprendre de ce monument, & qui différera peu, quant à l'essentiel, de celle de M. l'abbé de Longuerue.

Ce monument est la base d'une statue que les temps ont détruite : en voici les inscriptions dont les caractères ont sur l'original huit lignes de hauteur ; commençons par celle qu'on lit sur la face antérieure, c'est-à-dire, sur le devant de la base.

Inscription qui se lit sur le devant de la base de la face antérieure.

T. (c) SENNIO SOLLEMNI SOLLEM
NINI FILIO NON. DO MARMO
RE. CVPI
MVS HE.
.
.
.
TACVLORVM. NICIA DIA
. XXVII EX QVIBVS PER QVA

(c) Sennius a dans nos Mémoires le nom de *Publius* ; c'est une faute contre le texte de l'inscription sur laquelle on lit un T.

TRIDVVM. MISSIO. EDITER

. BVS.

FVIT.

CON.

AMICVS. CL.

PROVINC LVGD. ENS FVIT CVI POSTEA

LEG AVG PENES. AD LEGIONEM SEX

ADSEDT CVIQUE SA. . RIVM MILITIAE

IN AVRO ALIAQVE MVNERA LONGE PLVRIS MISSA

FVIT CLIENS PROBATISSIMVS AEDINI IVLIANI

LEG AVG PROV LGD QVI POSTEA PRAEF

PRAET FVIT SICVT EPISTVLA QVAE AD LATVS SCRIPTA EST

DECLARATVR ADSEDT ETIAM IN PROVINCIA

LGD M VALERIO FLORO TRIB MIL LEG III

AVG IVDICI ARCAE FERRAR.

TRES PROV GAL

PR. MONVMENTVM IN SVA CIVITATE POSVERVNT
LOCVM ORDO CIVITATIS VDSSLBR DED

P (d) XVIII AN PIO ET PROCVL

COS

Inscription gravée sur le côté droit (e) de la base.

EXEMPLVM EPISTVLAE CL

PAVLINI LEG AVG PR-PR PROV

(d) Le marquis Maffei met dans sa copie un X qui n'est point sur le Marbre.

(e) Je regarde cette inscription comme la seconde, & je dis qu'elle est sur le côté droit de la base, parce qu'en effet elle étoit à la droite de la statue, & que c'est de-là qu'il faut se placer pour assigner la droite

& la gauche du monument. Le marquis Maffei au contraire, par une méprise qui lui a fait confondre la droite de la statue avec la sienne propre, prend cette seconde inscription pour la troisième, & la troisième qui suit pour la seconde: j'ai cru devoir en avertir, d'autant plus que D. Bouquet a suivi le même ordre.

BRITANNIAE AD SENNIUM SOLLEM
 NEM. ATAM PO.
 LICET PLVRA MERENTI TIBI.
 A ME PAVCA TAMEN QVONIAM.
 HONORIS CAUSA OFFERVNTVR
 VELIM ACCIPIAS LIBENTER
 CHLAMIDEM CANV. NAM
 DALMATICAM LAODIC FIBVLAM
 AVREAM CVM GEMMIS RACENAS
 DVAS TOSSIAM BRIT PELLEM VITV
 LI MARINI SEMESTRIS ALTERAM EPISTVLAM
 VBI PROPE DIEM VACARE COEPERO
 MITTAM CVIVS MILITIAE SALARIVM
 DE STIS XXV N IN AVRO SVSC.
 DIS FAVENTIBVS ET MAIESTATE SANCTA
 IMP DEINCEPS PRO MERITIS
 ADFECTIONIS MAGIS DIGNA
 CONSECVTVRVS CONCORD

Inscription gravée sur le côté gauche de la base.

EXEMPLVM EPISTVLAE AEDINI
 P. PRAET
 COMNIANVM P.
 VICE PRAESIDIS AGEN.
 A. IVLIANVS BADIO
 COMNIANO SAL IN PROVINCIA
 LVGDVNE. . . ES QVINQVE FASCALI
 EREM PLEROSQVE BONOS
 VIROS PERSPEXI INTER QVOS
 SOLLEMNEM (f) ISTVM ORIVNDVM

(f) Le mot *istum*, très-lisible sur le marbre, est oublié dans la copie.

Rrr ij

EX CIVITATE VIDVC SACERDOTEM
 QVEM PROPTER SECTAM GRAVITATEM
 ET HONESTOS MORES AMARE COEPI
 HIS ACCEDIT QVOD CVM CL PAVLIN
 DECESSORI MEO IN CONCILIO
 GALLIARVM INSTINCTV QVORVMDAM
 QVI AB EO PROPTER MERITA SVA LAEDI
 VIDEBANTVR QVASI EX CONSENSV PR. . .
 ACCVSATIONEM INSTITVERE TENTARVNT
 SOLLEMNIS ISTE MEVS PROPOSITO EORVM
 RESTITIT PROVOCATIONE SCILICET INTER
 IECTA QVOD PATRIA EIVS CVM INTER CETEROS
 LEGATVM EVM CREASSET NIHIL DE ACCVSA
 TIONE MANDASSENT IMMO CONTRA LAVDAS
 SENT QVA RATIONE EFFECTVM EST VT OMNES
 AB ACCVSATIONE DESISTERENT QVEM
 MAGIS MAGIS QVE AMARE ET COMPROBARE
 COEPI IS CERTVS HONORIS MEI ERG.
 AD VIDENDVM ME IN VRBEM VENIT
 PROFICISSENS PETIT VT EVM TIBI
 COMMENDAREM RECTE ITAQVE FECERIS SI
 DESIDERIO ILLIVS ADNVERIS ET R.

Quelque mutilée (g) que soit l'inscription de la face antérieure, il n'a pas été absolument impossible d'y suppléer la

(g) Suivant un Mémoire publié en 1729, il y a plus de soixante-dix ans que l'inscription de la face antérieure est très-défigurée. Lorsque l'officiel de Bayeux vit ce marbre pour la première fois, on venoit de le retrouver dans des mafures remuées pour les fondations d'un bâtiment construit en 1670. Il resta long-temps sur la place: M. de Maignon le fit

ensuite transporter dans l'orangerie; mais elle fut brûlée en 1712, & le marbre fut exposé de nouveau aux injures du temps; des couvreurs l'endonmagèrent: ce n'est qu'en 1726 que M. le duc de Valentinois l'a fait placer dans le vestibule du château, où on le voit présentement adossé au mur septentrional.

plupart des mots effacés. Celles des deux côtés, sur-tout celle du côté gauche ont pû être d'un grand secours dans cette restitution. Le tout ensemble nous apprend de qui étoit la statue dont ce marbre est la base, par ordre de qui elle fut érigée, dans quel lieu, dans quel temps & par quel motif. C'étoit en l'honneur de *Titus Sennius Sollemnis*, fils de *Sollemnius*, Viducassien d'origine, & l'un des Pontifes de cette ville. Elle lui fut érigée après sa mort, sous le consulat d'Annius Pius & de Proculus, en conséquence d'un decret de l'assemblée générale de trois provinces des Gaules, dans la ville des Viducassiens, sur un terrain concédé par le Sénat de cette Capitale. Les motifs d'un tel honneur accordé par la nation à un simple particulier, sont ses services, son mérite personnel & généralement reconnu, ses liaisons distinguées, mais sur-tout les spectacles qu'il a donnés à ses concitoyens pendant quatre jours consécutifs. Reprenons en peu de mots ces différens articles.

1.^o Titus Sennius est qualifié de Pontife (*h*). Les noms des Divinités dont il étoit le Ministre, ne se lisent plus aujourd'hui; mais on les lisoit encore sans hésiter en 1685, au temps de Spon. C'étoient Diane, Mars & Mercure, divinités Romaines; ce qui, pour le dire en passant, est une preuve de plus que *Vieux* fut jadis une habitation des Romains. Sennius y porte aussi le titre d'ami de Claudius Paulinus, officier Romain dans la Lyonnoise. La première inscription ajoute qu'il l'accompagna dans la Bretagne (*i*), où Paulinus avoit passé comme lieutenant de l'Empereur & commandant de la sixième Légion: il servit sous ce Général avec distinction, & reçut de lui des présens qui marquoient son estime.

2.^o Sennius fut aussi client d'Ædinus Julianus, lieutenant de l'Empereur dans la Lyonnoise, & depuis préfet du Prétoire.

(*h*) Voyez la troisième inscription, ligne onzième.

(*i*) Il est inutile de remarquer que la Bretagne dont il s'agit ici est l'Angleterre, nommée *Britannia* par les Romains.

3.^o Il fut collègue dans la même province, de Marcus Valerius Florus, tribun des soldats de la troisième légion Auguste, & *Juge de la caisse des Armuriers, Judici arcæ Ferrariorum*. Ce titre a exercé la sagacité de quelques Savans, dont les uns traduisent le mot *Ferrariorum* par *Armuriers*; les autres par *Fabriquans en fer pour le service des troupes*. On peut consulter, sur ces fabriques de fer, la notice de l'Empire, Julius Firmicus Maternus, Ammien Marcellin & le Code. Au reste, cette expression *Judex arcæ* n'est pas singulière, on trouve, dans Gruter, un Tiberius Pompilius, *Judex arcæ Galliarum*.

Gruter, p. 455,
n. 1.0.

4.^o Il eût parlé des spectacles que donna Sennius, & qui durèrent l'espace de quatre jours. Ce furent des jeux célébrés en l'honneur de Diane sous le nom de *Tauronicia* ou d'*Epinnicia* (car il ne reste de ce nom que les cinq dernières lettres, ce qui laisse là-dessus le champ libre à la conjecture). Les Romains passionnés pour les spectacles, portèrent ce goût dans nos provinces, & l'y communiquèrent aux peuples qui leur étoient soumis.

5.^o On lit, en caractères plus gros que le reste, que trois provinces des Gaules, TRES PROV. GAL. firent ériger ce monument en l'honneur de Sennius. M. l'abbé de Longuerue paroît avoir fort bien prouvé que ces trois provinces des Gaules étoient la Lyonnaise, l'Aquitaine & la Belgique; & que la Narbonnoise ne doit pas être comprise dans le nombre, parce que, soumise aux Romains long-temps avant le reste de la Gaule, elle étoit, en quelque sorte, regardée plutôt comme Romaine que comme Gauloise. M. Huet penche pour le sentiment contraire: il substitue la Narbonnoise à la Belgique, fondé sur une inscription qu'il dit avoir vûe dans Rome, où les trois provinces des Gaules sont l'Aquitaine, la Lyonnaise & la Narbonnoise.

6.^o Ce fut le corps de ville des *Viducassiens* qui concéda le terrain nécessaire pour placer la statue de Sennius; terrain dont l'étendue étoit de dix-neuf pieds Romains, c'est-à-dire; d'environ trois toises en quarré. En effet, suivant la remarque

de M. Huet, le droit de faire ces sortes de concessions, appartenoit aux villes ou aux communautés ; d'où vient cette formule abrégée si ordinaire dans les inscriptions, L. D. D. D. *locus datus decreto Decurionum*. Les décurions étoient les Magistrats municipaux. Ces terrains paroissent avoir toujours été assez limités : on lit, par exemple, dans Cicéron, que le Sénat ayant permis d'ériger une statue à Sulpicius, on en concéda le pourtour à ses enfans ; mais que ce pourtour avoit seulement cinq pieds d'étendue.

Philip. IX.

7.° Les Consuls dont le nom termine la première inscription & sert d'époque, sont Annius Pius & Proculus. Ce dernier porte aussi, dans d'autres inscriptions, le nom de *Pontianus*. Les deux mêmes Consuls se trouvent marqués ensemble dans la chronique de Cassiodore, & leur Consulat tombe à l'an 991 de Rome, 238 de J. C. (*k*)

L'éloge de Titus Sennius, abrégé dans l'inscription de la face principale, est plus étendu dans les deux autres qui en sont, pour ainsi dire, les pièces justificatives.

Celle du côté droit est la copie d'une lettre de Claudius Paulinus, écrite de Bretagne à Sennius. Après un compliment très-poli, le magistrat Romain lui annonce quelques présens qu'il le prie d'accepter, en attendant qu'il puisse lui envoyer une ordonnance pour le paiement *en or* de la somme dûe à Sennius pour ses services militaires en Bretagne. Ces présens sont désignés sous les noms de CHLAMIDEM CANV.....NAM DALMATICAM LAODIC FIBVLAM AYREAM CVM GEMMIS RACENAS DVAS TOSSIAM BRIT PELLEM VITVLI MARINI SEMESTRIS. Ces termes ont presque tous besoin de commentaire.

1.° *Chlamidem canusinam* ; car c'est ainsi qu'il faut lire avec le marquis Maffei, au lieu de *carbassinam* que portent les copies de l'abbé de Longuerue, du mercure de France & de D. Bouquet, & de *cannunam* qu'on lit dans celle de

(*k*) Voyez l'histoire de l'Académie, tome 1, page 292 ; on y lit l'année 901, c'est une faute d'impression.

M. Huet. Suivant cette dernière leçon il s'agiroit ici d'un manteau de chanvre. Il y a bien plus d'apparence que ce manteau étoit de laine : celle de *Canusum* dans la Pouille, étoit en grande réputation chez les Anciens. 2.° *Dalmaticam Laodiceam* : ce mot a donné lieu, aux commentateurs, de s'étendre sur l'origine des dalmatiques, & en particulier de celles qu'on travailloit à Laodicée. Aucun d'eux n'oublie, à ce sujet, le reproche fait par S.^t Jérôme à Jovinien, de se revêtir d'habits venus de Laodicée & d'Arras. 3.° *Fibulam auream cum gemmis*, une agraphe d'or avec des perles. Ceci n'a pas besoin d'éclaircissement ; car je crois inutile de rapporter, d'après les interprètes, combien l'on distinguoit de sortes d'agraphe, & quel en étoit l'usage. 4.° *Racenas duas* : c'est ainsi qu'on lit distinctement sur le marbre, & non pas *lacernas*, comme l'ont cru tous les copistes de l'inscription. *Racena* est un terme de la basse latinité, dérivé de *ραχη*, suivant le glossaire grec. C'étoit vrai-semblablement des espèces de surtout. On trouve *racana* dans Ennode de Pavie, dans S.^t Gregoire Pape, & *rachena* dans la vie de S.^{te} Radegonde, écrite par Fortunat. Papias croit que ce mot signifie des couvertures de lit. 5.° *Tossiam Britannicam* : l'abbé de Longuerue s'efforce d'y substituer *trossulam* ; mais on lit sans difficulté *tossiam*, espèce d'habit qu'il n'a pas connu, non plus que M. Huet. Le mot *tossia* ne se trouve, il est vrai, nulle part, pas même dans le glossaire de la plus basse latinité. Je croirois qu'il signifioit une fourrure de petit-gris dont M. du Cange fait mention au mot *doffis*. 6.° Enfin *pellem vituli marini semestris* : Les commentateurs ont fait valoir la rareté du présent, parce que le veau marin est difficile à tuer, selon Pline ; & que, suivant le même auteur, on croyoit la peau de cet animal, un spécifique contre le tonnerre. En ce cas, c'eût été un présent convenable à un habitant du pays Bessin où les orages sont plus fréquens que dans le cœur de la France. Les Naturalistes assurent que la grosseur d'un veau marin de six mois, diffère peu de celle d'un bœuf.

Passons à la dernière inscription plus étendue & mieux conservée

conservée que les deux autres, & qui se trouve être la plus importante. C'est la copie d'une lettre écrite de Rome par Ædinus Julianus, préfet du Prétoire, à Badius Commianus l'un des principaux officiers de l'Empereur dans cette partie des Gaules. Elle roule entièrement sur Sennius Sollemnis qui en étoit le porteur. Julianus en parle comme d'un homme recommandable par ses bonnes qualités, autant que par son Sacerdoce, *propter sectam (l) gravitatem & honestos mores*, avec lequel il s'étoit lié, pendant qu'il exerçoit dans les Gaules les fonctions de *Quinque-Fiscalis (m)*: espèce d'Officiers, apparemment chargés du recouvrement des sommes dûes au fisc, dans les provinces du partage de l'Empereur. Julianus ajoûte que cette liaison se resserrant à mesure que les motifs d'estimer Sollemnis devenoient plus forts, s'étoit changée en une vive amitié, depuis que, dans l'assemblée générale des Gaules, où Solemnis assistoit comme député des Viducassiens, il avoit, par son opposition seule, arrêté les poursuites commencées par quelques membres de ces États, contre Paulinus, officier de l'Empereur dans ces provinces: fait remarquable auquel nous devons la connoissance d'un usage important, dont il ne reste de vestige dans aucun auteur. Il en résulte que les trois provinces des Gaules dont il est fait mention sur ce marbre, tenoient de temps en temps une assemblée où se traitoient les affaires générales, & dans laquelle on étoit libre de porter ses plaintes contre les magistrats Romains. Ce n'est pas sans doute qu'elle eût le droit de les condamner: mais elle pouvoit, au cas que ces plaintes eussent un fondement, déférer le coupable au Sénat ou à l'Empereur; privilège qui devoit être une sauve-garde pour le droit des provinces, des villes & des particuliers, & un frein capable de retenir les Magistrats dans les bornes de la justice, & de prévenir les abus de l'autorité. Nous voyons aussi que cette espèce de diette étoit composée de députés

(l) Le mot *secta* est pris ici dans un sens singulier, il désigne la profession du ministre des Dieux.

(m) L'inscription porte *Quinque-Fascali*, mais c'est visiblement une faute.
Tome XXI.

des différens cantons, chargés des ordres & des intérêts de leurs villes, mais qu'un seul avoit le droit de tout arrêter par une opposition faite dans les formes. Qui ne reconnoît dans les loix de cette assemblée, celles des diettes générales de Pologne, où l'opposition d'un seul Nonce fait échouer les projets en apparence les mieux concertés? Les Romains trouvèrent cette espèce de gouvernement établi dans cette partie des Gaules; & malgré l'atteinte qu'elle sembloit donner à leur pouvoir, ils la laissèrent subsister, suivant une des maximes fondamentales de leur politique.

M. Huet croit avec vrai-semblance que cet Ædinus Julianus, préfet du Prétoire, que Sollemnis alla voir à Rome, & dont il obtint cette lettre de recommandation, est celui duquel parlent Hérodien & Capitolin. Ce Julianus fut revêtu de cette importante dignité sous l'empire de Macrin & de son fils Diaduménien vers l'an de J. C, 218; ainsi cette lettre est de vingt ans plus ancienne que le monument sur lequel nous en avons l'extrait. M. Galland parle d'une médaille Grecque de Diaduménien en grand bronze, trouvée dans les ruines de *Vieux* par M. Foucault: cette Médaille est d'Ephèse; il en conclut que quelque Viducassien, voyageur en Asie, l'avoit rapportée d'Ephèse en son pays. Resteroit, dit-il, à savoir si c'est par l'Océan ou bien à travers l'espace immense des terres, que les peuples de cette contrée entretenoient commerce avec les Grecs de l'Asie mineure. Pour moi j'aime mieux croire que Sennius Sollemnis l'avoit rapportée de Rome avec d'autres médailles Grecques, dont Julianus lui avoit fait présent, & qui devoient être un objet de curiosité pour des Gaulois.

Pour l'entier éclaircissement de nos inscriptions, il nous reste à observer que les deux lettres qui forment le texte des deux inscriptions latérales, avoient été, l'une copiée, l'autre extraite sur les originaux mêmes, trouvés dans les papiers de Sennius après sa mort par ses héritiers, qui lui firent eriger cette statue à leurs frais: c'est ce que désigne le mot abrégé *concordat*, qu'on lit à la fin de la seconde inscription.

ARTICLE III.

*Sur le canton du pays Bessin, anciennement habité
par les Saxons, & connu sous le nom
d'Otlinga Saxonica.*

IL s'agit, comme on voit ici, d'un point de géographie du moyen âge, concernant le pays Bessin. Les Saxons, jaloux de la puissance des Francs établis dans les Gaules, ne tardèrent pas à les y suivre, dans l'espérance de partager au moins avec eux la dépouille des Romains. Leurs premières courses remontent au siècle même de la fondation de la monarchie Française; comme leurs premiers établissemens dans la Grande-Bretagne suivirent de près la chute de l'empire d'Occident.

Le côté de la mer par lequel ils faisoient leurs descentes dans nos contrées, en avoit pris, dès le temps des Romains, le nom de *Littus Saxonicum*; ce qui comprenoit toute l'étendue des côtes renfermées entre le pays des *Morini* & les environs de Nantes. Une partie de ces Barbares pénétra jusque dans le diocèse de Nantes, selon le témoignage de Fortunat: d'autres se fixèrent dans le pays Bessin; & ces derniers devinrent fameux. Grégoire de Tours en parle dans son histoire sous l'an 578 & sous l'an 590, en les désignant par le nom de *Saxones Bajocassini*. Ils servoient dans les troupes de nos Rois: en 578 ils marchèrent, aux ordres de Chilpéric, contre Waroch comte de la Basse-Bretagne, qui dans une surprise nocturne en fit périr un très-grand nombre sur les bords de la rivière de Vilaine; en 590 ils fournirent des soldats à Frédégonde, alors liguée avec le même Waroch, & qui les envoya au secours de ce comte, pour l'aider à repousser les troupes de Gontran, commandées par un *Be-polemus* que cette Princesse haïssoit personnellement.

Grégoire de Tours observe à ce sujet, que comme ces Saxons Bessins devoient être incorporés dans l'armée du comte

de Bretagne, Frédégonde les fit vêtir à la manière des Bretons, & voulut qu'ils coupassent leurs cheveux de même: d'où il ne faut pas conclurre avec quelques Savans, que ces Barbares, depuis qu'ils étoient devenus habitans paisibles des Gaules, avoient conservé leur chevelure & leurs habillemens anciens; il en résulte seulement que les Bretons avoient alors une façon particulière de s'habiller & de se couper les cheveux.

Comme le diocèse de Bayeux est d'une grande étendue, & qu'il avance dans les terres environ dix-huit lieues vers le midi, on demande dans quel canton de ce diocèse les Saxons faisoient leur résidence. Accoutumés à la navigation ils s'étoient vraisemblablement fixés sur les côtes vers le nord; le quartier qu'ils habitoient en avoit pris le nom d'*Otlingua Saxonia*, qui signifie *terre des Saxons*. C'est ainsi qu'il est appelé dans une charte de Charles le Chauve de l'an 844, & dans un capitulaire du même Prince, postérieur de dix ans. S.^r Aldric, évêque du Mans, qui, vers le même temps, y avoit fait des fondations pieuses, l'appelle aussi *Autlingua Saxonia*, en changeant l'o voyelle en la diphtongue *au*.

*Capitul. apud
Silvacum.*

Ce territoire n'étoit pas d'une grande étendue; la charte de Charles le Chauve ne le qualifie que de *pagellus*, & il y est dit positivement que *ce petit canton* est situé dans le comté de Bayeux, *in comitatu Bajocensi*. Mais ces circonstances sont encore insuffisantes pour en déterminer la vraie position. La charte que je viens de citer, ajoute qu'un village, qu'elle appelle en latin *Heidrum*, étoit placé dans l'*Otlingua Saxonia*: d'où M. Baluze, qui le premier a publié cette charte, conclut avec raison que la découverte de la position d'*Heidra* (car c'est ainsi qu'il lit, & non pas *Heidrum*) fera connoître en même temps celle de l'*Otlingua Saxonia*.

*Capitul. t. III,
col. 1266.*

M. Huet soupçonne que le mot latin *Heidra* a pû dans la suite, en s'allongeant, faire *Heidranum*; nom qu'il retrouve dans celui du village d'Airan. Mais outre que cette supposition n'est appuyée sur aucun exemple, Airan, situé à l'extrémité du diocèse près de S.^{te} Barbe en Auge, est trop

enfoncé dans les terres & trop éloigné de Bayeux, pour que nous puissions croire que les Saxons se soient étendus jusque-là : la distance de dix lieues au sud-est de cette ville & de cinq lieues de la mer, ne répond pas à l'idée que l'histoire nous donne du goût des Saxons pour la piraterie, & par conséquent pour la navigation. D'ailleurs ce village d'Airan est dans le pays d'Hièmes, que le Capitulaire de 854 appelle *pagus Oxmisus*, & qu'il distingue du *pagus Bagisinus*. C'est une preuve sans réplique qu'Airan ne peut être *Heidrum*, que la charte de 844 place en termes formels dans le comté de Bayeux ; c'est donc dans une autre partie de ce Comté qu'on doit chercher l'*Otlingua Saxonia*. Voici quel est mon sentiment à ce sujet.

M. Huet observe que, dans les anciennes histoires de Normandie écrites en langue vulgaire, ces *Saxones Bajocassini*, sont appelés les *Saisnes* de Bayeux. C'est aussi le nom que leur donnent les chroniques de S.^t Denys en langue vulgaire. Si du mot *Saxones* on a fait celui de *Saisnes*, j'en conclus qu'on a pu facilement transformer celui de *Saxonia* en ceux de *Saon* & de *Saonnai* : or ces deux noms sont aujourd'hui ceux que portent deux villages contigus situés à deux lieues de la mer seulement, & à pareille distance de Bayeux. Cette conclusion auroit paru juste à M. de Valois, qui, sur le simple nom du pays *Sonnois*, a cru reconnoître dans ce canton du Maine l'*Otlingua Saxonia* du capitulaire de l'an 854.

*Notit. Gal. voce
Saxones Galli-
cani, p. 507.*

Reste à trouver le village d'*Heidrum* aux environs de ceux dont je viens de parler. C'est celui d'*Etre-ham* formé du mot *Etre*, venu d'*Heidre* qui est la traduction d'*Heidrum* & du mot allemand *ham*, terme générique qui signifie *habitation*. Ce village d'*Etre-ham* fait partie du comté de Bayeux, puisqu'il n'est qu'à deux lieues de cette ville ; & il a dû être compris dans l'*Otlingua Saxonia*, puisqu'il n'est qu'à une lieue & demie de *Saonnai* & de *Saon*, & seulement à une lieue de la mer (n).

(n) Il ne faut pas confondre *Etre-ham* avec *Oistre-ham*, autre village

Il paroîtra peut-être à quelqu'un de mes Lecteurs, que le nom d'*Etre-ham* doit venir de *Strata*, *Etrée*. M. de Valois s'étoit fait un principe de trouver des chauffées militaires dans tous les villages dont les noms commencent ou finissent par *etre* ou *etrée*; mais M. Huet rejette, avec raison, cette loi générale. En effet, aucune route, soit militaire, soit autre, n'aboutit ni ne passe à *Etre-ham*. C'est un de ces villages où on ne voit d'autre chemin que celui qui conduit à la ville la plus prochaine.

A l'égard du mot d'*Otlingua*, les sentimens sont partagés. M. du Cange en a conclu que les Saxons s'appeloient *Otlingi*. M. de Valois pense au contraire que ce mot est à moitié latin, & que *lingua* signifie *langue*. M. Huet, d'accord avec M. du Cange, conjecture que les Saxons du pays Bessin ont donné des noms saxons à divers lieux de cette côte maritime: il leur attribue, par exemple, le nom de *Langrune* écrit autrefois *Langrone*, lieu situé sur la côte à trois lieues de Caen & à six de Bayeux. Selon lui ce nom est le même que celui de Groenland qui signifie *terre verte*.

Mais le dictionnaire de Wachter m'apprend que *od* ou *aud* signifie en langue germanique, *possessio*, *substantia*, *divitiæ*; & que *ling* n'est qu'une terminaison qui souvent exprime un diminutif: ainsi *Otlingua* ou *Otlinga Saxonia* est traduit littéralement par *possessuncula Saxonum*; ce qui convient en effet au peu d'étendue de leur territoire dans ce pays.

On lit tout de suite dans le capitulaire, *Otlingua Saxonia & Harduini*: d'où il résulte que ces deux cantons étoient deux portions du pays Bessin contigues, & dont l'une appartenoit aux Saxons, & l'autre à un seigneur du nom d'Hardouin. Toutes deux bordoient la mer: la première étoit à l'occident du Bessin; & la seconde, placée vers le levant, confinoit à l'extrémité septentrionale du pays d'Hièmes. Le reste du comté Bessin s'étendoit à quinze ou seize lieues en

à onze ou douze lieues de celui dont nous parlons, & placé à l'embouchure de la rivière d'Orne dans la mer; le Pouillé de Bayeux l'écrira *Ouistra-ham*.

avant dans les terres: ainsi ce que les Saxons en occupoient n'en faisoit guère que la douzième partie, comme le territoire d'Hardouin n'étoit guère que le douzième du pays d'Hièmes.

ARTICLE IV.

Sur l'ancienneté du commerce de Caen.

MALGRÉ tout le zèle que le savant M. Huet avoit pour la ville de Caen sa patrie, & les soins qu'il s'est donnés pour répandre quelque lumière sur les origines de cette ville, aujourd'hui l'une des plus considérables du Royaume, il faut convenir avec lui que cette matière est encore très-obscur. Le résultat de ses recherches par rapport à l'antiquité de la ville même & à l'ancienneté de son commerce, est une charte de Henri II roi d'Angleterre, qui ne monta sur le trône qu'en 1154. C'est par conséquent l'époque la plus reculée que M. Huet croit pouvoir assigner certainement.

En voici une plus ancienne, & dont il auroit fait usage s'il avoit pû la connoître. Elle m'est fournie par un titre dont il n'étoit pas possible de faire la recherche avant la publication du sixième tome des annales Bénédictines, qui n'a paru qu'en 1739.

A la page 384 de cet ouvrage, Dom Mabillon donne la notice des poésies historiques d'un Rodolphus Tortarius, moine de Fleuri ou S.^t Benoît-sur-Loire. Il en avoit rapporté quelques extraits de Rome où ses poésies sont conservées parmi les manuscrits, qui, de la bibliothèque de Fleuri, avoient passé dans celle de la reine Christine de Suède. Tout ce qu'en dit le savant Bénédictin, se réduit à une page au plus: il y marque que cet auteur fleurissoit dès l'an 1096, & qu'il n'a pas dû passer l'an 1145. Il ajoute que Tortarius, dans sa lettre à Robert, décrit son voyage dans les villes de France, Blois, Caen & Bayeux, dont il rapporte la situation & les avantages, &c.

M. de la Curne de S.^{te} Palaye se trouvant à Rome, il y a quelques années, a fait transcrire au Vatican la lettre entière

de Tortarius, & me l'a communiquée à son retour. J'ai voulu vérifier d'abord ce qui regardoit la ville de Blois; mais il n'en est pas question. Il faut que le P. Mabillon ait été trompé par celui qui a fait pour lui l'extrait de la lettre, & qui voyant le mot *blefis* à la fin d'un vers, où il sert d'épithète à *blanditiis*, l'aura pris pour le nom de la ville de Blois.

A l'égard de Caen & de Bayeux, les faits s'y trouvent tels qu'ils sont annoncés par la notice. Le poète y parle de la situation de Caen & de ce qui la rendoit florissante dès-lors, c'est-à-dire, au plus tard sur la fin du règne de Philippe I.^{er}, ou sous celui de Louis le Gros. Il dit avoir vû dans cette ville un beau palais où le marbre étoit prodigué: il y fait mention d'une grande multitude de marchands & de toutes les marchandises qu'on voyoit dans le *forum*. Etoffes de laine, de lin & de soie, épiceries diverses, bestiaux, cuirs de toute façon, boissons & denrées de toute espèce, le nécessaire & le superflu, on trouvoit tout dans ce lieu, où le poète avoit aussi rencontré des négocians de différentes Nations. Voici de quelle manière il décrit l'arrivée du Roi à Caen.

*Et Rex advenit cuneo vallatus equestri
Quem precurrebant agmina militiæ;
Præbebat populo spectacula qui sibi grata.*

Ces spectacles donnés par le roi d'Angleterre Henri I.^{er} à Caen, étoient des animaux étrangers, lions, lionnes, léopards, linx, autruches & chameaux.

Dans la description même de la ville, Tortarius ne fait mention que de ce qu'il appelle *castrum*, de la prairie & du port.

*In ripâ positum fluvii latus aspice castrum
Ad Boream collis editiore loco.
Prata virent latus ad Nothium longè secùs amnem,
Per tria ducta ferè millia lata parum.
Portus habet grandes sibi quas mittit mare naves,
Vix manat fluvius quo repetente sinum.*

Le premier de ces trois distiques, conforme à la tradition du pays, nous autorise à penser, contre le sentiment de M. Huet, que la ville étoit jadis plus élevée qu'elle ne l'est aujourd'hui du côté du nord. Le poète ajoute en finissant, que la campagne de Caen produit du blé en abondance; qu'elle manque de bois, de vignes & de différens fruits; mais que le voisinage & le commerce de l'Angleterre l'enrichissent.

Terra ferax segetis, sed opacis indiga sylvis:

Gallica nux, vitis, ficus, oliva deest;

Insula diversis quam mercibus Anglia ditat.

Tortarius continua son voyage sur les côtes du pays Bessin, *Bajocense solum*. Il y coucha dix nuits consécutives en différens villages sur le bord de la mer. Selon lui, les navigateurs donnoient à cette côte le nom de *Plata*, terme dont il ne reste plus de vestiges dans les cartes les plus détaillées du diocèse de Bayeux; mais qu'on reconnoît encore dans celui de *Platin* dont se servent les Rochelois pour désigner le rivage de la mer. Le poète ajoute qu'on prenoit sur cette côte des baleines en hiver, & il assista à une de ces pêches qui ne fut pas heureuse.

Fluctibus attritos lego cum ductore lapillos.

Crure tenus lymphas pervagor æquoreas (o).

Æquor id à Nautis Platas fertur vocitari,

Hiberno Cete tempore quo capiunt.

Me presente truci piscem clamore secuti,

Frustrati, casses nam deerant, redeunt.

Enfin Tortarius arrivé à Bayeux en décrit l'église Cathédrale, qui étoit une des plus belles de ce temps-là; mais qui fut brûlée quarante ans après au rapport de Robert du Mont. On la rebâtit en 1160, à la réserve des deux tours & de

(o) C'étoit sans doute en traversant le grand Vé proche Isigni, où la rivière de Vire se jette dans l'Océan.

quelques arcades de la nef, qui subsistent telles qu'elles étoient en l'an 1100. Cette lettre nous apprend que les peintures étoient fort communes alors dans les églises. Le poëte y marque que la couronne d'argent suspendue à la voûte, avoit pour diamètre la largeur de l'édifice même, & ne croit pas qu'il y en eût une pareille ailleurs. Il finit sa relation en se plaignant de la rareté du vin en ce pays où il dit n'en avoir point bu.

*Defero Bajocolas Semeles à prole reliclas,
Non repetiturus hoc, nisi potus, iter.*



M E M O I R E

*Sur le lieu, les circonstances & les suites de l'assassinat
de LOUIS, duc d'ORLÉANS, frère du roi
Charles VI.*

Par M. BONAMY.

LE sujet que je me propose de traiter, inspire la tristesse 3 Septembre
1748.
par son seul titre; il fut la source de tous les malheurs
qui désolèrent le Royaume pendant le règne de Charles VI,
& une partie de celui de Charles VII: mais quoique par-là il
mérite d'être connu dans le détail, j'avoue que je n'aurois
pû me déterminer sans peine à rappeler un événement dont
toutes les circonstances font horreur à l'humanité, s'il ne
s'étoit trouvé lié à quelques discussions topographiques con-
cernant la ville de Paris. Attentif à remarquer ce qui reste
des anciens bâtimens dans cette capitale du Royaume, j'ai
cru reconnoître la porte de l'hôtel d'où sortoit le duc d'Or-
léans, & le lieu précis où il fut assassiné.

Un manuscrit de la bibliothèque du Roi, que M. l'abbé
Sallier a eu la bonté de me communiquer, m'a confirmé
dans mes conjectures; il contient les dépositions des témoins
& la requête présentée au roi Charles VI par les enfans du
duc d'Orléans. C'est d'après ces titres que je n'ai vû imprimer
nulle part, & plusieurs autres, soit manuscrits, soit im-
primés, que je vais entretenir la Compagnie. Il faut convenir
qu'on ne pouvoit choisir un sujet plus lugubre pour terminer
nos séances Académiques.

Un auteur moderne a dit (a), en parlant du meurtre des
enfans du roi Clodomir & du massacre de la S.^t Barthélemy,
qu'il aimeroit mieux qu'il y eût dix victoires de moins dans

(a) Histoire de la monarchie Française par l'abbé Dubos, tome III,
page 484, in-12.

nos fautes, & que ces deux évènements ne s'y trouvassent point. Il auroit pû, par malheur, en ajoûter encore d'autres, & en particulier le meurtre horrible d'un frère unique du Roi, assassiné au milieu de la ville de Paris par les ordres d'un Prince du sang son cousin-germain. Ce qui surprendra davantage, c'est que le meurtrier eut l'audace de faire soutenir publiquement par un Moine (b), docteur en Théologie, que le motif qui l'avoit porté à commettre un pareil crime, étoit non seulement juste, mais même louable. C'est à de pareils traits qu'on reconnoît la dépravation des mœurs, la foiblesse du gouvernement & la misère d'un siècle où l'on est sourd à la voix de la justice & de l'équité.

La démence dont Charles VI fut attaqué à plusieurs reprises, & qui ne lui permit ni de sentir son autorité, ni de la faire respecter par ses sujets, occasionna des troubles qui pensèrent faire passer le Royaume dans une famille étrangère, & donna lieu à une infinité de querelles entre les Princes qui, n'envisionnant dans leurs démarches que leur propre intérêt, sacrifèrent celui de l'Etat. Depuis les premiers signes de démence que Charles VI donna en 1393, les Princes se disputèrent l'autorité dans le gouvernement. Philippe le Hardi duc de Bourgogne, & frère de Charles V, l'obtint pendant quelque temps : Louis, duc d'Orléans s'en empara ensuite ; & le crédit du duc de Bourgogne ayant pris le dessus à la Cour en 1403, obligea le duc d'Orléans à s'en désister : mais le premier étant mort l'année suivante, son fils Jean Sans-peur, aussi hardi & plus ambitieux que son père, prétendit lui succéder au gouvernement de l'Etat, comme à ses riches Provinces. Le duc d'Orléans, qui avoit eu du respect pour l'âge de son oncle, souffrit impatiemment que le fils voulût lui disputer une place qu'il croyoit devoir posséder par le droit de sa naissance. Ce fut-là la source de leur inimitié, dont les suites furent fatales à l'un & à l'autre. Louis fut tué par les ordres de Jean son cousin ; & celui-ci le fut douze ans après

(b) Jean Petit, Cordelier. Voyez *Hist. Universitatis Paris.* tome V, page 895 & alibi.

à Montereau-Faut-Yonne, en présence du Dauphin, par les partisans de la maison du duc d'Orléans, qui vouloient venger la mort de ce Prince.

Il en est de ce point d'histoire comme de beaucoup d'autres, qui lorsqu'on veut en examiner le détail, ne se trouvent pas rapportés de la même manière par les historiens; s'ils s'accordent dans le fait principal, ils varient dans les circonstances. Tous conviennent que le duc d'Orléans fut assassiné en revenant de rendre une visite à la reine Ysabeau de Bavière; mais ils ne conviennent pas du lieu où étoit la Reine. Les uns (c) disent qu'elle étoit au Louvre, & que c'étoit en revenant fort tard de ce palais que le duc d'Orléans fut assassiné; d'autres veulent que cette Princesse fût à l'hôtel S.^t Paul: il y en a qui nomment en général l'hôtel de la Reine sans spécifier sa situation. Quant au lieu de l'assassinat, les auteurs ne sont pas plus précis: selon les uns, c'étoit dans la rue ou proche la rue Barbette; d'autres disent la vieille rue du temple: enfin ils ne conviennent pas plus du jour & de l'heure où cet attentat fut commis. Tous ceux qui en ont parlé auroient cependant été plus exacts, s'ils avoient voulu consulter quelques-uns de nos anciens historiens, & en particulier les registres du Parlement dont la narration sur ce point mérite d'autant plus de croyance qu'elle a été écrite le jour même de l'assassinat. Voici ce qu'on y lit.

« (d) Du mercredi 23 novembre 1407, ce jour, au soir, environ huit heures, Messire Louis, fils du roi Charles V, « & frère germain du roy Charles regnant, de présent duc « d'Orléans, comte de Valois, de Blois, de Beaumont, de « Soissons, d'Angoulême, de Dreux, de Porcien, de Périgord, « de Luxembourg, &c. marié à Madame Valentine, fille de « feu messire Galiache, duc de Milan, dont avoit trois fils & « une fille, en revenant de l'hôtel de la Reine, qui est près de la « porte Barbette, vers l'église des blancs Manteaux, accompagné «

(c) Bontfons, antiquités de Paris, page 377; abrégé de Mézerai, édition de 1717, in-12, tome VI, page 177.

(d) Félibien, preuves justificat. de l'hist. de Paris, t. II, p. 549.

» moult petitemment selon son état, c'est assavoir, de trois
 » hommes à cheval & de deux à pied, à une ou deux torches,
 » devant l'hôtel du maréchal de Rieux, en son âge de trente-
 » six ans ou environ, fust par huiet ou dix hommes armés, qui
 » étoient mufés en une maison appelée l'image Notre-Dame,
 » estant devant l'hôtel dudit Marechal, & où lefdits hommes
 » avoient conversé repostement par huiet ou quinze jours, tué
 » & meurtri..... le Roy étant en son hôtel de S.^t Pol,
 » monseigneur de Guyenne, dauphin de Vienne & aîné fils
 » du Roi au Louvre, de l'âge d'environ unze ans, les ducs
 » de Berry & de Bourbon ses oncles, le roy de Sicile, le duc
 » de Bourgogne, les comtes de Nevers, d'Alençon & de Cler-
 » mont, messire Charles de le Bret connestable de France, &
 » messire Pierre de Navarre, comte de Mortain ses cousins
 » germains, & plusieurs autres Seigneurs, tant du sang Royal
 » que autres, étant à Paris, &c. ce Prince qui si grand seigneur
 » estoit & si puissant..... en si petit moment a finé ses
 » jours moult horriblement & honteusement: & qui ce a fait,
scietur autem postea. »

J'ai dit que ce récit avoit été écrit le même jour, ou au plus tard le lendemain, puisque les mots latins par lesquels il finit, supposent qu'on ne savoit pas encore l'auteur de l'assassinat; or on le sut le 25 au soir, que le duc de Bourgogne en fit lui-même l'aveu. Je reviendrai aux circonstances de cet horrible attentat, après que j'aurai éclairci ce qui concerne le local dont il est fait mention dans la narration. Il y est parlé de l'hôtel de la Reine, situé près de la porte Barbette, de celui du maréchal de Rieux, & de la maison nommée l'image Notre-Dame; les vestiges qui subsistent encore aujourd'hui du premier & du troisième de ces lieux, nous feront connoître l'endroit précis de cette scène tragique.

L'hôtel de la Reine étoit situé dans la vieille rue du Temple; il en reste encore une porte, qu'on ne peut à la seule inspection méconnoître pour être du règne de Charles VI: quoique ses ornemens soient un peu dégradés, on ne laisse pas d'y apercevoir une construction élégante, qui prouve

que ce n'étoit pas l'entrée de la maison d'un particulier. Mais ce qui lève tout le doute, est que sur le haut de cette porte on voit sculpté un écu chargé de fleurs de lys sans nombre, surmonté d'un heaume ou casque, au dessus duquel est une grande fleur de lys, & ayant pour support deux lions: cet écu ressemble à celui d'une monnoie de Charles VI, appelée écu au heaume. Cet hôtel est connu dans nos anciens titres sous le nom d'hôtel Barbette: ses bâtimens & ses jardins couvroient tout le terrain renfermé entre la vieille rue du temple, la rue de la Perle, la rue Pavée & la rue des Franks-bourgeois. On l'appeloit la courtille Barbette dès l'an 1242: c'étoit la demeure d'Etienne Barbette Voyer de Paris, maître de la monnoie & prévôt des marchands en 1298 & 1314; c'est cette même maison qui fut pillée par les Parisiens en 1306, dans une sédition excitée au sujet des monnoies, & dont l'insolence alla si loin, que le roi Philippe le Bel, qui demouroit alors au Temple, y fut lui-même attaqué. Je n'ai pû découvrir de quelle manière cette maison avoit passé à Jean de Montaigu, grand-maître de France: mais elle lui appartenoit en 1392, lorsqu'il y reçut le roi Charles VI, qui y vint souper & coucher avec sa Cour la veille de son départ pour la Bretagne, après avoir dit adieu à la Reine & aux Princesses à l'hôtel de S.^t Pol; ce qui suppose que les bâtimens en étoient fort étendus. Montaigu ayant eu en don de Jean, duc de Berri, l'hôtel de Giac, la demeure du fameux Hugues Aubriot, prévôt de Paris, située rue de Joui, dont il reste encore un grand corps de logis, vendit son hôtel Barbette à Ysabeau de Bayère, qui se plut à embellir les bâtimens & les jardins.

Traité des monnoies par Leblanc, page 238.

Sauval, tome 1, page 68.

Froissart, vol. IV, chap. 41.

Sauval, tome II, page 153.

Cet hôtel, dont il ne reste plus que la porte dont je viens de parler, & une tourelle qui est à l'angle formé par la rue des Franks-bourgeois & par la vieille rue du Temple, subsista toujours jusqu'en 1561, que François de Brezé, duchesse de Bouillon, & Louise sa sœur, duchesse d'Aumale, filles de Louis de Brezé & de Diane de Poitiers, qui en étoient propriétaires, le vendirent à des particuliers pour y

Idem, tome II, page 121.

bâti; ils y percèrent deux rues, l'une appelée aujourd'hui rue Barbette, & l'autre rue des Trois-pavillons: ainsi, dans tous nos anciens titres, lorsqu'il est question de la rue Barbette avant l'an 1561, ce n'est pas de celle que nous connoissons aujourd'hui sous ce nom qu'il faut entendre parler, mais de la portion de la vieille rue du Temple, qui s'étend depuis la rue des Blancs-manteaux jusqu'à l'égoût couvert, & qu'on appeloit rue Barbette à cause de l'hôtel de ce nom qui y étoit situé. Il avoit aussi communiqué ce nom à une porte de la vieille rue du Temple qui étoit dans l'alignement de l'enceinte de Philippe Auguste; car cette enceinte passoit sur le terrain où est maintenant bâti le chœur de l'église des Blancs-manteaux, & s'étendoit le long de la rue des Francs-bourgeois, pour aller aboutir à la nouvelle porte Bauders, presque vis-à-vis l'église des Jésuites de la rue S.^t Antoine.

On conçoit par-là ce que dit Monstrelet, que l'hôtel Barbette étoit au pied de la porte de ce nom: car la tourelle qui le termine du côté de la rue des Francs-bourgeois n'en étoit éloignée que de trente pas.

Au reste ce n'étoit pas seulement la portion de la vieille rue du Temple située hors de l'enceinte qui s'appeloit la rue Barbette: on donnoit encore quelquefois ce nom à la partie qui étoit voisine de la porte Barbette dans l'intérieur de l'enceinte; de-là vient que tantôt cette partie est nommée rue Barbette, & tantôt vieille rue du Temple. Quant à la partie qui est du côté de la rue S.^t Antoine, elle s'est toujours constamment appelée la vieille rue du Temple; & c'étoit le nom qu'elle avoit dès le règne de S.^t Louis: ce qui marque que dès-lors elle étoit ancienne, ainsi que la place du marché S.^t Jean, qui est nommée dans des (e) lettres de Philippe III de l'an 1280, *platea veteris cimeterii sancti Johannis*.

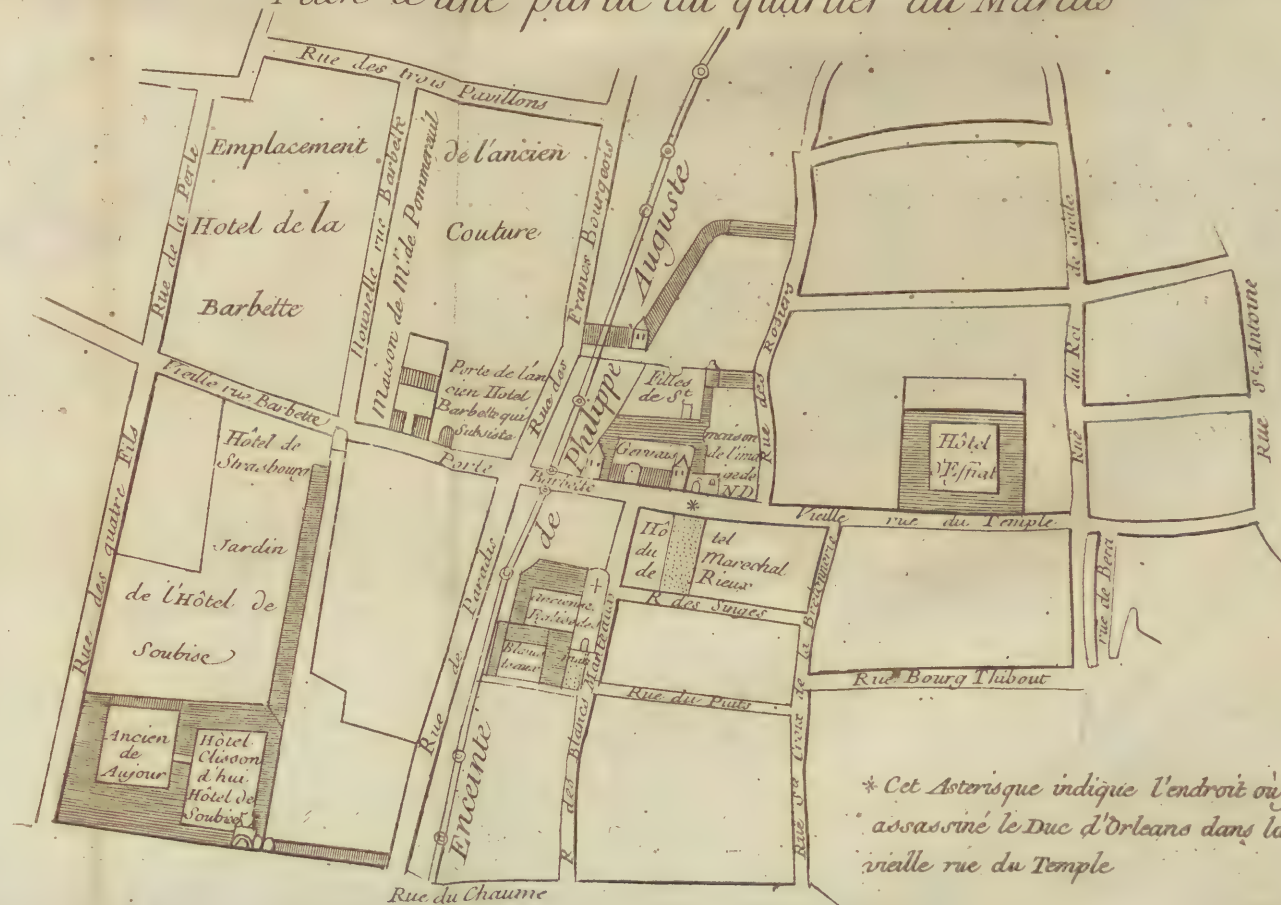
Cherchons maintenant dans la vieille rue du Temple, l'hôtel de Rieux & la maison de l'image Nôtre-Dame dont il est parlé dans les registres du Parlement.

(e) Voyez à la fin du vol. IV du Traité de la Police, page 793.

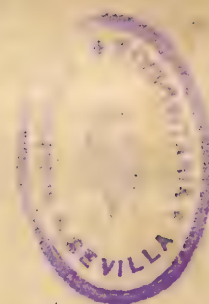
L'hôtel



Plan d'une partie du quartier du Marais



* Cet Astérisque indique l'endroit où fut assassiné le Duc d'Orléans dans la vieille rue du Temple



L'hôtel de Rieux fut ainsi nommé de Jean II, & Pierre de Rieux, Bretons, tous deux maréchaux de France, qui en étoient propriétaires & y demeuroient. Il fut confisqué sur ce dernier en 1421, dans le temps que les Anglois étoient les maîtres de Paris, après l'exhérédation faite par Charles VI de son fils Charles VII alors Dauphin. Il est ainsi désigné dans le compte des confiscations de Paris de cette année-là : « Maison du maréchal de Rieux tenant le parti du Dauphin, rue des Singes, aboutissant par derrière à la vieille rue du Temple ». Dans d'autres titres elle est marquée dans la vieille rue du Temple; ce qui revient au même, parce que cette maison avoit deux entrées, l'une dans la rue des Singes, l'autre dans la vieille rue du Temple, comme la maison qui a été bâtie depuis par M. Amelot de Biseuil sur le terrain de l'ancien hôtel de Rieux, en a encore deux aujourd'hui. Sa situation n'est pas équivoque; car outre que la rue des Singes n'a que cinquante toises environ de longueur, & qu'il seroit aisé par conséquent de reconnoître son emplacement, les anciens titres que j'ai vûs serviroient à la retrouver. Elle étoit précisément dans l'endroit où je l'ai marquée sur le plan, & ne s'étendoit pas jusqu'à la rue des Blancs-manteaux, puisque dans le compte des confiscations de la ville de Paris, depuis l'an 1427 jusqu'en 1434, on y spécifie une maison confisquée, sise rue des Singes, faisant le coin de ladite rue, tenant d'une part à l'hôtel de Rieux, & d'autre part au long de la rue des Blancs-manteaux. Telle est encore aujourd'hui la situation de la maison de M. de Biseuil, dont la portecochère, qui est sur la vieille rue du Temple, est remarquable par la beauté de son architecture. Les registres du Parlement disent que vis-à-vis de l'hôtel de Rieux étoit la maison appelée l'image Notre-Dame, & cette maison, occupée aujourd'hui par un Épicier & un Boulanger, n'est pas difficile à reconnoître pour être la même que celle dont les registres font mention. Il y a deux niches en saillies appliquées sur la muraille au dessus des portes, dans l'une desquelles, c'est-à-dire, celle de la maison du Boulanger, est une image de la Vierge.

tenant J. C. dans ses bras: cette niche est d'une construction antique & est ornée d'une fleur de lys posée sur le sommet.

C'est donc dans cet endroit précisément que fut tué le duc d'Orléans, en sortant de l'hôtel Barbette ou de la Reine.

Venons maintenant aux circonstances de cet horrible assassinat. On me permettra de me servir souvent des propres termes des pièces originales. Si cette manière de raconter les faits forme une bigarrure dans le style, il me semble que la narration en acquiert aussi plus d'authenticité.

J'ai dit ci-dessus que la cause de l'inimitié qui régnoit entre les ducs d'Orléans & de Bourgogne, étoit l'ambition de ce dernier pour le gouvernement: il ne trouva pas de plus prompt moyen pour se débarrasser de son rival, que de le faire assassiner. Un nommé Raoul d'Auctonville, Norman, fut chargé de l'exécution. Il en vouloit personnellement au duc d'Orléans, parce qu'il lui avoit fait ôter un office de finance à cause de ses malversations. Je crois que c'étoit celui de Trésorier de l'épargne; car j'ai vû des quittances de lui où il se dit *sparnie Thesaurarius*. Monstrelet dit que c'étoit un office des Généraux.

Il étoit question de trouver un logement pour y placer les assassins; & dès la S.^t Jean de l'an 1407, un nommé François d'Asignac, *Couratier* public de maisons, demeurant rue S.^t Martin, fut chargé par un jeune homme en habit d'écolier, d'en chercher un dans la rue S.^t Antoine ou dans les environs de l'hôtel S.^t Paul: mais comme il ne s'en trouva pas de vuide, le même jeune homme revint quelques mois après trouver ce *Couratier*, pour lui dire que, puisqu'il n'en trouvoit point dans ce quartier, il le prioit de voir s'il n'y en auroit point à louer dans la vieille rue du Temple autour de l'hôtel de la Reine. Il trouva en effet la maison de l'image Nôtre-Dame qui étoit à louer depuis la S.^t Jean, & appartenoit à Robert Fouchier, sergent d'armes & maître des œuvres de charpenterie du Roi. Le jeune homme, après l'avoir vûe, alla avec le *Couratier* à l'hôtel de Fouchier demeurant au chantier du Roi près les Béguines (f), & fit

(f) C'est aujourd'hui le couvent des filles de l'*Ave-Maria*.

marché avec la femme à seize livres parisis pour le loyer de la maison jusqu'à la S.^t Jean 1408, dont il lui paya la moitié d'avance, c'est-à-dire, dix francs en six écus & le surplus en monnoie, & en prit quittance, se nommant Jean Cordelant, clerc de l'Université. Il lui dit que c'étoit pour y mettre vins, blés & autres *garnisons*, & y loger avec un sien compagnon qu'il ne nomma point. Ce marché fut conclu le 17 novembre 1407. Ce fut donc dans cette maison que les assassins vinrent se cacher. Pendant six jours qu'ils y demeurèrent, personne du voisinage ne sut que cette maison avoit été louée; ils y avoient cependant fait entrer des ustensiles de ménage & des provisions pour eux & les chevaux qu'ils y avoient amenés: mais ils n'y entroient & n'en sortoient que le soir, ou de grand matin avant le jour; la porte restoit fermée pendant le reste de la journée. Pendant que ces assassins épioient l'occasion d'exécuter leur dessein, le duc de Bourgogne affectoit de vivre dans une grande union avec le duc d'Orléans: ils s'étoient reconciliés quelques mois auparavant, & avoient juré solennellement « vraie fraternité d'armes ensemble par espe- « cielles convenances sur ce faites (ce sont les termes de la « requête des enfans du duc d'Orléans) laquelle chose, ajoû- « tent-ils, doit de soi emporter telle & si grand loyauté, comme « sçavent tous nobles hommes, & encore à plus grande con- « firmation desdites fraternité & compagnie d'armes, prindrent « & portèrent l'ordre & le colier l'un de l'autre, comme c'est chose notoire. » Je ne sais quels pouvoient être alors les ordres de ces deux Princes: car l'ordre du Porc-épic ne fut établi que par Charles duc d'Orléans, & celui de la Toison par Philippe le Bon, duc de Bourgogne. « Quelques jours « avant l'assassinat, dit encore la requête au Roi, le duc de Bour- « gogne alla voir le duc d'Orléans au château de Beauté, & à « Paris dans son hôtel, où il étoit retenu par une indisposition, « & lui montra tous signes d'amour que frères, cousins & amis « pouvoient & devoient porter & montrer l'un à l'autre, « jasoit ce qu'il eût déjà traité & ordonné sa mort, & que les « meurtriés fussent jà par lui mandés, & la maison louée pour

» eux receller & embuscher, qui preuve & montre clèrement
 » que c'étoit une bien cruelle & mortelle traison; & que plus est,
 » le jour devant l'accomplissement dudit meurtre, votre frère &
 » lui, après le conseil par vous tenu à S.^t Pol (g) en votre pré-
 » sence, & des seigneurs de votre sang qui là estoient & autres
 » plusieurs, prindrent & burent épices ensemble, & le semoni
 » votredit frère à diner avecque lui le dimanche ensuivant,
 » qui le lui accorda, jaçoit ce qu'il lui gardast cette faulce
 » & corrompue pensée de le faire ainsi meurtrir honteuse-
 » ment. » Il ne faut pas oublier de remarquer encore que le
 dimanche précédent le duc de Bourgogne & le duc d'Or-
 léans avoient communiqué ensemble en signe d'une parfaite
 réconciliation.

T. II, p. 623.

Monstrelet,
chap. 36.

La reine Isabeau de Bavière s'étoit retirée au commen-
 cement du mois de novembre à l'hôtel Barbette pour y faire
 ses couches, & elle y mit au monde le 10 de ce mois un
 fils nommé Philippe, qui mourut le jour suivant; de sorte
 que cette Princesse, selon l'auteur de l'histoire de Charles VI,
 passa en pleurs tout le temps de ses couches: le duc d'Or-
 léans, ajoute-t-il, lui rendit des visites fort assidues pour
 s'acquitter des devoirs de consolation, & pour apaiser sa
 douleur; le 23 novembre il y alla encore après-midi & y
 soupa: les assassins, qui se tenoient prêts à exécuter leur coup,
 envoyèrent sur les huit heures du soir un nommé Scas de
 Courteheuse, valet de chambre du Roi & leur complice,
 « lequel lui dit, de par le Roi, pour le decevoir: Monsei-
 » gneur, le Roi vous mande que sans delai venez devers lui,
 » & qu'il a à parler à vous hastivement, & pour chose qui
 grandement touche à lui & à vous. » Le Duc se fit incon-
 tinent amener sa mule, & sortit pour retourner à l'hôtel
 S.^t Paul le long de la vieille rue du Temple: il n'étoit
 accompagné que de deux écuyers montés sur un même
 cheval qui alloit devant, & de quatre ou cinq pages ou
 valets, dont quelques-uns portoient des flambeaux; le reste

(g) C'est l'hôtel de S.^t Paul situé sur le quai de Clest ins: il étoit la
 demeure de nos Rois depuis Charles V qui en avoit salacq uision.

de sa fuite étoit resté à l'hôtel de la Reine, « où, dit Monstrelet, il étoit allé à privée mesgnyé, nonobstant que pour « ce jour avoit dedans la ville de Paris de sa retenue & à ses « dépens, bien six cens chevaliers & écuyers. » On a vû ci-devant que les registres du Parlement remarquent que ce Prince étoit accompagné de trois hommes à cheval, & de deux hommes à pied; & je vais rapporter bien-tôt la déposition d'une femme, témoin oculaire, qui dit qu'il y avoit cinq ou six hommes à cheval. Malgré ces deux témoignages, je crois qu'il faut s'en tenir au récit de Monstrelet, tel que je l'ai rapporté, qui est plus conforme aux dépositions des autres témoins. De plus on ne conçoit pas comment cinq ou six cavaliers, en environnant seulement le duc d'Orléans, n'auroient pas pû pendant quelque temps défendre la vie de ce Prince, ou au moins comment quelqu'un d'eux ne s'est pas échappé pour aller demander du secours à l'hôtel de la Reine, dont la porte n'étoit qu'à soixante-dix toises de l'endroit où le duc d'Orléans fut attaqué: car dans tous les détails très-circonstanciés que j'ai lûs, il n'est absolument fait aucune mention de cavaliers qui aient mis obstacle à cette mauvaise action, ni de gens qui soient venus de l'hôtel de la Reine au secours. Le duc d'Orléans avoit soupé avec la Reine, comme je l'ai déjà dit; & quoique les auteurs remarquent qu'il étoit fort tard, il n'étoit cependant que huit heures du soir: c'est qu'alors, pour me servir de l'expression du cardinal de Retz, les Princes, de même que les bourgeois, n'aimoient point à *se desheurer*. On soupoit à six heures comme on dînoit à onze; & c'étoit encore l'usage pour la Cour sous le règne de Charles IX, comme nous l'apprenons de l'instruction que la reine Catherine de Médicis sa mère lui donne pour se conduire pendant la journée. « Je desirerois, disoit-elle, que prissiez une heure certaine de vous lever, & que « donnassiez une heure ou deux à ouïr les dépesches & affaires. . . » & ne passer les dix heures pour aller à la messe, comme on « avoit accoutumé au temps des Rois votre père & votre grand- « père, & au sortir de la messe dinés s'il est tard, ou sinon vous «

» promenés pour votre santé, & ne passés onze heures que
» ne diniés. » Ainsi, quoique tous les auteurs de ce temps-là
disent qu'il étoit fort tard lorsque le duc d'Orléans sortit de
l'hôtel Barbette, il n'étoit cependant que huit heures du soir;
tout le monde étoit retiré en sa maison dans ce quartier,
où il n'y avoit pas alors beaucoup de boutiques.

Le duc d'Orléans qui avoit passé l'après-midi à se divertir,
ne s'attendoit pas au triste sort qu'on lui préparoit. Une femme
qui logeoit dans une chanibre des dépendances de l'hôtel de
Rieux, & qui fut un des témoins interrogés, nommée Jac-
quette, femme de Jean Griffart, Cordouannier, dit « qu'entre
» sept & huit heures, elle étant à sa fenêtre haute sur la rue,
» regardant si son mari ne venoit point, & aussi en prenant
» à une perche un drapeau pour son enfant, lequel drapeau elle
» y avoit mis à sécher, veid & apperçut un grand Seigneur
» qui étoit à cheval accompagné de cinq ou six hommes à
» cheval & de trois ou quatre hommes à pied, & de deux
» ou trois torches qu'on portoit devant, lesquels venoient de
» devers l'hôtel de la Reine, c'est assavoir de devers la porte
» Barbette; & étoit ledit grand Seigneur sans chapperon, &
» s'ébattoit d'un gand ou d'une moufle, & chantoit comme il
» lui semble; & dist que quand elle l'eust un peu regardé,
» elle s'en alla de sadite fenêtre pour coucher son enfant, &
» incontinent après ouït crier tels mots: *à mort, à mort*; &
» sur l'heure, elle tenant sondit enfant, retourna à sadite fenêtre,
» & veid lors & apperçut ledit grand Seigneur qui étoit à genouils
» emmy la rue devant l'huis de l'hôtel du mareschal de Rieux,
» & n'avoit point de chaperon sur sa tête, & si veid que autour
» de lui estoient sept ou huit compagnons embrunchés par les
» visages, garnis d'espées & de haches, sans ce qu'elle y veid
» ne apperceust aucuns chevaux, lesquels compagnons frap-
» poient sur ledit Seigneur, & en ce faisant elle luy veid mettre
» une fois ou deux son bras au devant des coups, en disant
» par lui tels mots: *qu'est ceci, d'où vient ceci*! à quoi aucun
» ne repondit rien, & veid que sur l'heure il cheust tout étendu
» emmy sadite rue, & frappaient sur lui lesdits compagnons

d'estoc & de taille tant qu'ils pouvoient; & dit qu'en ce «
 faisant elle cria tant qu'elle peust au meurtre, à quoi un «
 homme qui estoit emmy la rue....lui dit tels mots: *taisez-* «
vous, mauvaise femme, taisez-vous; & si dit qu'il y avoit deux «
 ou trois torches qu'on tenoit & allumoient à ceux qui bat- «
 toient ledit Seigneur, & dit que quand ils l'eurent ainsi battu, «
 elle apperceust & veid sortir de la maison de l'image notre «
 Dame, qui est au droit du lieu où fut fait ledit cas, un «
 grand homme qui avoit un grand chaperon vermeil em- «
 brunché de sa cornette par le visage, lequel s'approcha desdits «
 compagnons batteurs, & leur dit tels mots: *éteignez tous,* «
allons nous en, il est mort; & incontinent laisserent ledit Sei- «
 gneur qui ne se remuoit plus, & veid bien qu'en faisant ledit «
 cas, être deux ou trois autres compagnons emmi la rue à l'huis «
 dudit hôtel où est l'image Notre-Dame, lesquels regardoient faire «
 ce que dit est: & dit que quand lesdits malfaiteurs s'en furent «
 allés, elle apperceut qu'auprès ledit grand Seigneur étoit par «
 terre un compagnon qui, après le partement desdits malfai- «
 teurs, leva la tête en criant: *haro, Monseigneur mon maitre*; «
 & assés tost après ledit Seigneur & son varlet furent portés «
 audit hôtel dudit M. le mareschal de Rieux ».

Voici encore une autre déposition d'un témoin oculaire, «
 reçue par Guillaume Paris, Examineur, de par le Roi, au «
 Châtelet. « Drouet Prieur, varlet & serviteur de Henri du «
 Chatelier, écuyer échançon de feu Monseigneur le duc «
 d'Orléans, demeurant à Paris en l'hôtel de Monseigneur le «
 mareschal de Rieux, oncle dudit Ecuyer, assis à Paris en la «
 rue des Singes, dépose que le jour d'hier au soir, environ «
 huit heures de nuit, il qui étoit descendu de la chambre «
 dudit son maitre, étant à l'huis d'une des salles en laquelle «
 a plusieurs fenestres qui sont variées & qui ont égart sur la «
 vieille rue du Temple, à l'opposite de l'hôtel de l'image Notre- «
 Dame....ouït & entendit qu'en la rue avoit grand cliquetis «
 comme d'espées & autres armures, & si veid par la lueur «
 desdites variées que ceux qui ce faisoient avoient clareté,.... «
 & disoient tels mots: *à mort, à mort*. Dont lors pour scavoir «

» ce que c'estoit, il remonta en ladite chambre dudit son
» maitre, qui est audeffus de ladite salle droit à l'opposite dudit
» hôtel de l'image notre Dame, & trouva que aux fenêtrés
» d'icelle étoit desja le dit son maitre, Jean de Rouvray,
» Ecuyer, demeurant audit hôtel, le Page, le Barbier d'icelui
» son maitre qui regardoient en ladite vieille rue du Temple,
» par l'une desquelles fenestres il qui parle regarda emmi ladite
» rue, & veid à la clareté d'une torche qui étoit ardente sur
» les carreaux, que droit devant l'hôtel de l'image Notre-Dame,
» étoient plusieurs compaignons à pied, comme du nombre
» de douze à quatorze, nul desquels il ne connoissoit, lesquels
» tenoient les uns des espées toutes nues, les autres haches,
» les autres becs de faucon, & massues de bois ayans piquans
» de fer au bout, & desdits harnois feroient & frapportoient sur
» aucuns qui estoient en la compagnie, disans tels mots: *à mort*,
» *à mort*, & qu'il est vrai que lors, il qui parle pour mieux
» voir qui étoient iceux compaignons, alla ouvrir le guichet de
» la porte qui a issue en ladite vieille rue du Temple, à l'opposi-
» site dudit hôtel de l'image de Notre-Dame; & ainsi qu'il
» ouvrit ledit guichet de ladite porte, on bouta un bec de
» faucon entre ledit guichet & la porte, dont lors il qui parle,
» pour doubte qu'on ne lui fît mal dudit bec de faucon, referma
» ledit guichet & s'en retourna en la chambre dudit son maitre,
» par l'une des fenestres de laquelle il vit aucuns compaignons
» qui étoient montés sur chevaux emmi la rue devant ledit
» hôtel de l'image Notre-Dame, & si veid sortir d'icelui hôtel,
» cinq ou six compaignons tous montés sur chevaux, qu'incon-
» tinent qu'ils furent sortis, un homme de pied près d'iceux,
» feri & frappa d'une massue de bois un homme qui étoit
» tout étendu sur les carreaux, & revêtu d'une houpelande de
» drap de damas noir, fourrée de martre; & quand il eut
» frappé ledit coup, il monta sur un cheval & se mit en la
» compagnie des autres. Ne savoit lors il qui parle, qui étoit
» ledit homme ainsi abattu à terre; mais lors il ouït dire à
» ceux qui estoient à une des fenestres de ladite chambre, qu'ils
» pensoient & cuidoient que ce fust Monsieur de Boqueaux;
» &

& incontinent après ledit coup de massue ainsi donné, il «
 qui parle veid tous lesdits compagnons qui étoient à cheval «
 eux en aller & fouir le plutôt qu'ils pouvoient sans aucune «
 lumière, droit à l'entrée de la rue des Blancs-manteaux en «
 laquelle ils se bouterent, & ne fait quelle part ils allerent. «
 Incontinent qu'ils s'en furent allés, lui estant encore à ladite «
 fenestre, vit sortir par les fenestres d'enhaut dudit hôtel de «
 l'image Notre-Dame, grande fumée, & si ouït plusieurs des «
 voisins qui crioient moult fort : *au feu, au feu* ; & lors lui «
 qui parle, ledit son maître & les autres dessus nommés, alle- «
 rent tous emmi la rue, eux étans en laquelle, il qui parle «
 veid à la clarté d'une ou deux torches, ledit feu Monseigneur «
 d'Orleans qui étoit tout étendu mort sur les carreaux, le «
 ventre contre mont, & n'avoit point de poing au bras fenestre, «
& si veid qu'environ le long de deux toises près dudit «
 feu Monseigneur le duc d'Orleans, étoit aussi étendu sur les «
 carreaux, un compagnon qui étoit de la cour dudit feu «
 Monseigneur le duc d'Orleans, appelé *Jacob*, qui se com- «
 plaignoit moult fort comme s'il vouloit mourir, & survinrent «
 plusieurs personnes, entre lesquels étoient M. de Garencieres, «
 ledit son maître & Jean de Rouvray dessus nommés, qui «
 leverent ledit corps mort & l'emporterent audit hôtel du «
 Marechal. Requis lui qui parle, s'il ne scait point qui furent «
 ceux qui ainsi mirent à mort ledit feu M.^{gr} d'Orleans, dit «
 que non, excepté qu'il est commune renommée, que ce «
 a fait ou fait faire, M.^{re} Aubert de Canny, capitaine de «
 Caen ».

Parmi toutes les dépositions des témoins, il n'y a que
 ces deux que je viens de rapporter, qui contiennent quelque
 détail sur la manière dont cet assassinat fut commis ; & l'on
 est étonné de ne point trouver celles de Henri du Chastelier,
 échançon du duc d'Orléans, & de Jean de Rouvrai qui,
 selon la déposition de leur domestique, étoient à la fenestre,
 & avoient pû en savoir davantage. Peut-être reconnurent-ils
 l'auteur du crime ; mais ils ne voulurent point déposer ni pa-
 roître comme témoins, dans la crainte d'encourir l'indignation

du duc de Bourgogne, qui s'étoit rendu redoutable à tout le monde. Ce ne fut qu'après le propre aveu de ce Prince, qui voulut faire regarder son crime comme une action louable, qu'on put en savoir toutes les particularités. Au reste l'exécution de cette horrible cruauté ne fut pas longue, & avant que les voisins du lieu de la scène eussent le temps de regarder par la fenêtre, elle étoit déjà bien avancée.

Quelques témoins dirent qu'ils avoient bien entendu du bruit, mais qu'ils n'avoient pas ouvert leurs portes, parce que l'hôtel de la Reine étant proche, ils avoient cru que c'étoit les Pages qui s'entrebattoient.

Voici donc ce qui résulte de la déposition des témoins, de la requête présentée cinq ans après le meurtre, au roi Charles VI par les enfans du duc d'Orléans, & de ce qu'en rapportent les historiens du temps.

Le duc d'Orléans étoit accompagné de peu de personnes, qui même ne paroissent pas avoir eu d'armes. Quand il fut arrivé vis-à-vis de l'hôtel de Rieux & de la maison de l'image Notre-Dame, où les assassins s'étoient rangés des deux côtés de la rue au nombre de dix-huit ou vingt, le cheval sur lequel étoient montés les deux écuyers, prit l'épouvante à la vue de ces gens armés, & s'enfuit le long de la vieille rue du Temple vers la rue S.^t Antoine, sans que les cavaliers qui étoient dessus pussent l'arrêter, en sorte qu'il ne resta auprès du duc d'Orléans que cinq ou six personnes qui étoient à pied, & qui le défendirent apparemment de leur mieux. Ce Prince se voyant attaqué, cria: *je suis le duc d'Orléans*; à quoi on lui répondit, *c'est ce que nous demandons*. Aussi-tôt ils commencèrent à le frapper & le renversèrent de dessus sa mule, qui s'enfuit aussi du côté de la rue S.^t Antoine: ce Prince livré à ses meurtriers, en fut traité avec une barbarie qui fait horreur. Écoutons ses enfans dans leur requête au Roi. « Ces meurtriers, disent-ils, qui jà par long-tems l'avoient espié..... lui coupèrent une main tout jus, laquelle demoura en la boe jusqu'au lendemain; après

ils lui coupèrent l'autre bras par dessus le coude tant qu'il « ne tenoit qu'à la peau, en outre ils lui fendirent la tête en « divers lieux, & tant que la cervelle en cheist presque toute « en la boe, là le renversèrent & trainèrent jusques à ce qu'ils « virent qu'il étoit tout roide mort, qui est & feroit une très- « grant douleur & pitié à oir reciter du plus bas homme & du « plus petit état du monde, ne oncques mais le sang de votre « noble linage & maison de France ne fut si traiteusement ne « si honteusement épandu. »

Le page du duc d'Orléans s'étoit jeté sur son maître pour le garantir des coups; mais il fut bien-tôt renversé par terre & blessé à mort. Un nommé Robinet, officier de la fruiterie de ce Prince, qui portoit un flambeau, voulut aussi le défendre & cria au meurtre; mais après avoir été blessé de deux coups de tranchant, l'un à la tête au dessus du front, & l'autre au bras droit, il se sauva dans la maison d'une chapelière nommée Amelotte Lavelle, rue des Roziers, qui n'étoit qu'à trente pas du lieu où fut commis l'assassinat. Sur le bruit qu'elle entendit elle ouvrit sa porte, où Robinet entra, la priant de lui sauver la vie: elle le vit si mal qu'elle n'eut que le temps d'aller chercher un confesseur aux Blancs-manteaux; & en passant devant l'hôtel de Rieux, elle vit qu'on y portoit le corps de monseigneur d'Orléans: les autres domestiques épouvantés s'enfuirent où ils purent. Sur ces entrefaites, & pendant que le corps étoit encore dans la boue, les deux écuyers revinrent, ramenant avec eux la mule du Duc, qu'ils s'imaginoient seulement être tombé: mais les meurtriers leur dirent, « que en tel point seroient mis comme leur maître s'ils ne s'en alloient au plus vifte; » ils s'enfuirent donc vers l'hôtel de la Reine en criant au meurtre. Il paroît qu'il y eut peu de spectateurs de cette scène tragique: car il y avoit du risque à sortir des maisons du voisinage pendant le peu de temps qu'elle dura. Les assassins, au moindre bruit qu'ils entendoient pour ouvrir des portes, tiroient des flèches, qui les faisoient refermer bien vite: ils avoient eu la précaution, en même temps qu'ils attaquèrent le duc d'Orléans, & qu'ils

furent sûrs de leur coup, de mettre le feu dans les chambres de la maison de l'image Notre-Dame; ils crièrent au feu en partant & s'enfuirent à l'hôtel d'Artois, rue Mauconseil, où demouroit le duc de Bourgogne, & où ils avoient une retraite assurée. La comédie Italienne occupe maintenant une portion de cet hôtel, qui s'étendoit depuis la rue Montorgueil jusque vis-à-vis le cloître de S.^t Jacques de l'Hôpital; car la rue Françoisé n'a été percée que sous le règne de François I.^{er}, sur le terrain de l'hôtel de Bourgogne ou d'Artois.

On voit, par les dépositions des témoins, la route que tinrent les assassins jusqu'à la rue Mauconseil exclusivement. Après le meurtre ils entrèrent dans la rue des Blancs-manteaux, passèrent par les rues Simon-le-franc, Maubuée, S.^t Martin, aux Oues & S.^t Denys. Tous les témoins de ces rues qui furent entendus le lendemain déposèrent qu'ils avoient vû passer sur les huit heures une troupe de gens à cheval au nombre de quinze ou seize, & deux hommes à pied qui s'enfuyoient à grande hâte; mais on n'entendit aucun des habitans de la rue S.^t Denys & de celle de Mauconseil, qui seuls pouvoient dire l'endroit précis où les meurtriers s'étoient retirés, ou si l'on en entendit, leurs dépositions demeurèrent secrètes.

Outre la précaution que les assassins avoient prise de mettre le feu à la maison d'où ils sortoient, pour amuser ceux qui auroient voulu les poursuivre en les obligeant de songer à éteindre le feu, ils jetèrent des chauffe-trappes dans les rues, tirèrent des flèches contre ceux qu'ils s'imaginèrent les suivre, & éteignirent avec leurs piques & leurs bâtons toutes les lumières qu'ils trouvèrent allumées dans les boutiques devant lesquelles ils passèrent.

La nouvelle de ce meurtre fut dans un instant répandue dans tout Paris; & la reine Isabeau qui en fut une des premières instruite, se fit transporter aussi-tôt à l'hôtel de saint Paul pour y être plus en sûreté qu'à l'hôtel Barbette.

Le duc de Bourgogne ayant appris des assassins la façon

dont ils avoient exécuté ses ordres, sortit de chez lui pour aller à l'hôtel d'Anjou, rue de la Tisseranderie, où les Princes s'assemblèrent au bruit de l'assassinat. On va voir jusqu'où cette ame basse poussa l'hypocrisie & la scélératesse dans un pareil événement, après que j'aurai rapporté le commencement des informations du prévôt de Paris.

« En l'an de grace mille quatre cent & sept, le mercredi vingt-troisième jour de novembre entre huit & neuf heures de nuit, monseigneur le connestable de France manda par Guillaume de Herville son écuyer à nous Guillaume, seigneur de Tignonville prévôt de Paris, à la Cave de Pontis (*h*), que monseigneur d'Orléans avoit été présentement tué & meurdry en la vieille rue du Temple à Paris, emmi la rue ainsi qu'il alloit son chemin.

Où le quel mandement, Nous, en notre compagnie, M.^e Robert Tuilliers notre Lieutenant & plusieurs autres officiers du Roi notre Seigneur en grand nombre arrivez & habillez pour scavoir qu'il en estoit, allâmes hastivement en ladite vieille rue du Temple; en laquelle rue, c'est assavoir en l'hôtel de monseigneur le maréchal de Rieux, assis en ladite rue près de la porte Barbette, nous trouvâmes le corps dudit feu monseigneur d'Orléans tout mort & tout seignant étendu sur une table, vêtu d'une robe de drap de damas noir, navré de plusieurs playes, c'est assavoir de deux playes en la teste, l'une prenant de l'œil fenestre & allant jusqu'au dessus de l'oreille droite, & l'autre prenant de l'oreille fenestre & allant jusques près de l'autre oreille, lesquelles playes étoient telles & si énormes, que le test étoit fendu, & que toute la cervelle en failloit; *item* que son poing fenestre étoit coupé tout hors du bras entre le pouce & la première jointure du bras; *item* que son bras destre étoit rompu tant que le maître os failloit dehors au droit du coude; *item* trouvâmes audit hôtel le corps du page dudit monseigneur d'Orléans tout mort

(*h*) C'étoit le nom qu'on donnoit alors à l'ancien hôtel des comtes de Ponthieu, situé dans la rue Bétifi du côté de la rue de l'Arbre-sec; le prévôt de Paris y demouroit.

» & tout feignant, navré de plusieurs playes en la teste &
» ailleurs, appelé icelui Page Jacob de Merre, par lesquelles
» playes apparoit que mort s'estoit ensuivie en leurs personnes;
» & si nous fut dit par plusieurs gens là présens, que le varlet
» de pied dudit monseigneur d'Orléans avoit été navré moult
» énormément ou conflict, & qu'il étoit en un hôtel en la
» ville; mais pas ne veismes ledit varlet.

» Lesquelles choses ainsi trouvées advenues, nous envoas-
» mes de nos gens hastivement par devers nos seigneurs de
» France estant à Paris; c'est assavoir les uns par devers le
» roy de Secille, les autres par devers messeigneurs de Berry,
» de Bourgogne & de Bourbon pour leur dire ledit cas advenu,
» & que par eux nous fust mandé ce qu'ils vouloient que nous
» feissions au surplus, desquels Nosseigneurs nosdites gens retour-
» nèrent incontinent devers nous en ladite place, & nous rap-
» portèrent que pour pourvoir à la besongne, Nosseigneurs
» s'assembloient tous en l'hôtel du roy de Secille appelé
» d'Anjou.

» Ouï le quel rapport de nosdites gens, nous nous transpor-
» tames par devers Nosseigneurs de France audit hôtel d'Anjou,
» auquel nous trouvâmes assemblés le roi de Sicile, Messei-
» gneurs les ducs de Berry, de Bourgogne & de Bourbon,
» Messeigneurs les comtes de Clermont & de Nevers, Mon-
» seigneur le connétable de France, Monseigneur le comte de
» Tancarville, & plusieurs autres de Nosseigneurs & du grand
» Conseil du Roy, lesquels Nosseigneurs sitot qu'ils nous virent,
» nous appellerent & nous demanderent qu'il étoit du cas, &
» si nous sçavions qui ce avoit fait, auxquels nous repondîmes
» que nous avions trouvé ledit Monseigneur d'Orléans mort
» & tué & son page aussi en la maniere dessus écrite, mais
» pas n'avions encore trouvé qui ce avoit fait.

» Ce fait, par nosd. Seigneurs fut appointé que hastivement
» nous feissions fermer toutes les portes de Paris, afin qu'aucun
» n'en peust partir, tant que la vérité en fut sceue, & aussi
» que nous missions Gardes par les rues, afin que aucune
» commotion ne s'y feist; & aussi que diligemment nous

feissions faire information du cas, & qui estoient les faiseurs, »
& que de ce feissions bonne diligence.

Après lequel appointment ainsi fait, nous mandasmes «
incontinent le prevoist des marchands & feismes fermer toutes «
les portes & meismes Gardes par les rues en très grand «
nombre, à la fin dessus dite ».

On procéda aux informations dès la nuit même, le lende-
main pendant tout le jour & pendant la matinée du jour
suivant qui étoit un vendredi. Cependant le corps du duc
d'Orléans, après avoir demeuré pendant quelques heures à
l'hôtel de Rieux, fut mis en dépôt dans l'église des Blancs-
manteaux; & ce fut là que le duc de Bourgogne, avec les
autres Princes du sang, le vint voir, sans faire paroître aucune
émotion qui pût le déceler: il dit même avec une apparence
d'indignation, que *oncques mais en ce Royaume si mauvais ne*
si traître murtre n'avoit été commis ne perpetré. Il se comporta
de même le lendemain lorsqu'on porta le corps aux Célestins,
où le duc d'Orléans avoit, par son testament, demandé d'être
enterré.

« Après l'accomplissement du très horrible & detestable
murtre (disent les enfans du duc d'Orléans, dans leur requête «
au Roi) le traître vint au corps avec les Seigneurs de votre «
sang, se vestit de noir, fut à son enterrement, feignit de «
pleurer & faire deuil & avoir deplaisance de sa mort, cuidant «
par ce celer, couvrir & embler son mauvais peschié ».

On a vû par l'une des dépositions que j'ai rapportée, que
tout le monde soupçonna d'abord de l'assassinat Aubert le
Flamenc, Chevalier, seigneur de Cani & chambelan du
duc d'Orléans; parce que ce Prince avoit débauché Marie
d'Enghien sa femme, & en avoit eu en 1402 le fameux
Jean d'Orléans comte de Dunois. Mais ce soupçon ne dura
pas long-temps; on fut dès le lendemain de l'assassinat, qu'il
y avoit un an que le seigneur de Cani n'étoit venu à Paris.
Au reste, Marie d'Enghien est la seule maîtresse que l'histoire
nous apprenne que ce Prince ait eue. Le testament qu'il fit
le dix-neuf du mois d'octobre de l'année suivante, doit nous

persuader qu'il avoit fait des retours sérieux sur sa conduite. Ce testament, qui est très-long, fut trouvé après sa mort, écrit tout entier de sa main. Les sentimens de Religion, une piété sage & éclairée qu'il y fait éclater, sa reconnoissance envers Dieu des biens dont il l'avoit comblé, le regret qu'il témoigne de n'en avoir pas fait un meilleur usage, son amour pour les pauvres honteux, les sommes considérables qu'il lègue pour les hôpitaux & pour la fondation de six Boursiers au collège de l'*Ave Maria*, l'attention qu'il eut d'ordonner « que ses enfans fussent sous la conduite d'anciens » Chevaliers prud'hommes & vaillans, qui eussent gravité en » eux avec bonne discretion pour leur montrer & enseigner leurs défauts »; la reconnoissance qu'il témoigne à Valentine de Milan sa femme, pour la bonté qu'il a remarquée en elle; enfin la marque d'amitié qu'il y donne à son oncle Philippe duc de Bourgogne qui vivoit encore alors, en lui recommandant ses enfans, tout cela témoigne au moins les sentimens où étoit alors le duc d'Orléans, âgé de trente-deux ans, & s'accorde avec les louanges que les auteurs du temps lui ont données sur sa piété, sa grandeur d'ame, la noblesse & la générosité de son cœur, sa politesse & son affabilité à l'égard de tout le monde.

Il n'étoit pas possible que le prevôt de Paris, n'eût découvert, par les informations, le lieu de la retraite des assassins, & qu'il n'eût eu sujet d'avoir de violens soupçons sur le duc de Bourgogne. Le parti que l'on prit de visiter toutes les maisons, même celles des Princes, l'obligea d'avouer son crime. « Quand il vit, disent les enfans du duc d'Orléans » dans leur requête au Roi, que son meffait venoit en clareté » & en lumiere, & étoit jà connu & descouvert par la Justice, » lors il confessa ouvertement au roi de Sicile & à Monsieur » de Berry, avoir commis & fait perpetrer led. traistre murtre, » & dit que le diable l'avoit tenté & surprins, lequel lui » avoit fait faire, sans autre cause ou raisons quelconques y assigner ». Il nomma en particulier Raoul d'Auclonville, comme le principal instrument dont il s'étoit servi. Le roi
de

de Sicile & le duc de Berri saisis d'horreur à l'aveu d'un pareil attentat, lui firent connoître le péril où il étoit d'être puni comme il le méritoit, & lui conseillèrent de chercher au plus tôt à se mettre en sûreté dans ses Etats. Il partit en effet le 26 de novembre de Paris pour se retirer en Flandre.

Son caractère ambitieux, entreprenant & cruel l'avoit rendu si terrible, qu'on n'osa le poursuivre selon la rigueur des loix; en sorte que Valentine de Milan, veuve du duc d'Orléans, étant venue de Blois à Paris avec deux de ses enfans, se jeter aux pieds du Roi & lui demander justice, n'en reçut que des promesses de la venger, & des paroles de consolation sans aucun effet: car cette Princesse ayant demandé que le Procureur général fût adjoint avec elle pour faire les conclusions criminelles appartenantes au cas pour l'intérêt de justice, ce Magistrat refusa de prêter son ministère; & quelques instances qu'elle fit, elle ne put jamais obtenir cette jonction. Elle mourut quelques mois après de chagrin & de douleur, de voir le duc de Bourgogne revenir à Paris aussi puissant à la Cour & aussi fier que s'il n'eût eu rien à se reprocher: il eut l'audace de faire donner des lettres (i) patentes qu'il avoit lui-même dictées, & dans lesquelles il faisoit ainsi parler le Roi. « Pour ce qu'il (le duc de Bourgogne) étoit pleinement informé, si comme il fit dire & proposer que notredit « frere (le duc d'Orléans) avoit machiné & machinoit de « jour en jour à la mort & expulsion de nous & de notre « génération, & tendoit par plusieurs voies & moyens à par- « venir à la couronne & seigneurie de notredit Royaume; il « (le duc de Bourgogne) pour la seureté & préservation de « nous & notredite lignée, pour le bien & utilité de nostredit « Royaume, & pour garder envers nous la foi & loyauté en « quoi il nous est tenu, avoit fait mettre hors de ce monde »

(i) Ces lettres furent cassées & annulées comme nulles & subrepticement impétrées, par d'autres lettres données à Melun le 2 juillet 1408.

Voyez les preuves de l'histoire de Blois, in-4.^o page 31, & la nouvelle histoire de Bourgogne, t. III, page 254.

» nostredit frere, en nous suppliant que se par le rapport d'aul-
 » cuns ses malveillans ou autrement nous avions prins aucune
 » deplaissance contre lui pour cause dudit cas advenu en la per-
 » sonne de nostredit frere, nous considerant lescrites causes pour-
 » quoy il l'avoit fait faire, voulussions oster de notre courage
 » toute deplaissance.... sçavoir faisons que nous considerant le
 » fervent & loyal amour & bonne affection que nostredit cousin
 » a eu & a à nostredite lignée.... avons osté & osons de nostre
 » courage toute deplaissance que par le rapport d'aucuns mal-
 » veillans de nostredit cousin ou autrement pouvons avoir eu
 » envers lui pour occasions des choses dessus dites, & voulons
 » qu'iceluy nostre cousin de Bourgogne, soit & demeure en
 » nostre singuliere amour comme il estoit auparavant ». C'est
 » sur cet étrange aveu de Charles VI qu'il n'a aucun déplaisir
 » de la mort du duc d'Orléans, que se récrièrent les enfans
 » dans leur requête : « ce qui est très-grant horreur à ouïr seule-
 » ment recorder, disent-ils, & encore sera plus que ceux qui
 » viendront, lisent & treuvent en écriptures notables, qu'il
 » soit parti de la bouche du Roy de France, qui est le plus
 » grand Roy des Chrétiens, qu'en la mort de son seul frere
 » germain si cruelle & si traïteuse, il n'ait point pris de deplai-
 » sance ».

Malgré l'entrevûe des enfans du duc d'Orléans & du duc
 de Bourgogne qui se fit à Chartres en 1409, où ces Princes
 s'embrassèrent, & où l'on conclut une paix qui fut appelée
la paix fourée, les animosités des deux partis ne s'éteignirent
 point. Le duc de Bourgogne devenu tout puissant à la Cour,
 ne songea qu'à persécuter & à chasser de leurs places les
 créatures de la maison d'Orléans. Le Grand-maître de Mon-
 taigu fut une des victimes de sa cruauté : il lui fit trancher la
 tête aux halles ; mais avant sa mort il lui fit donner la question
 pour l'obliger, par les tourmens, à déclarer que le duc d'Or-
 léans étoit coupable de tous les crimes dont il avoit tâché
 de noircir sa réputation : ce que Montaigu soutint, jusqu'à
 la mort, être faux sur le péril de son ame. Ce ne fut qu'en
 1411 que le parti des Armagnacs ayant pris le dessus à la

Cour, on se flatta de voir enfin le Roi sévir contre le coupable. Les enfans du duc d'Orléans lui présentèrent une longue requête composée par le célèbre Gerson, où l'énormité de l'assassinat & les suites funestes de l'ambition du duc de Bourgogne, sont décrites d'une manière touchante. Mais le duc de Bourgogne étant encore revenu à Paris où il se rendit le maître, la maladie du Roi, les brouilleries qui survinrent à la Cour, & plus que tout cela, la guerre contre les Anglois, obligèrent à ménager ce Prince de peur de l'aigrir & d'augmenter les maux de la France. Les partisans de la maison d'Orléans durent dès-lors s'attendre à ne plus trouver de tribunaux sur la terre où ils pussent obtenir justice: mais la providence de Dieu attendoit le coupable à Montereau-faut-Yonne. Cette Divine Providence qu'on a vû dans tous les temps la vengeresse de ces crimes si contraires à l'humanité, & dont les effets portent la désolation dans la société, éclata en 1419 contre le duc de Bourgogne. Il ne faut que se rappeler le massacre exercé l'année précédente dans Paris, contre ceux qu'on soupçonnoit seulement d'être Armagnacs, massacre qui ne le cède guère en cruauté & en barbarie, à celui de la S.^t Barthelemi, pour se convaincre de la juste punition que méritoit l'auteur de tant de maux.

*Absulit hunc tandem Rufini pœna tumultum,
Absolvitque Deos.*

*Claudian. in
Rufinum, l. 1,
v. 20 & 21.*

Tout le monde est instruit du sujet de la conférence de Montereau où se trouva engagé le duc de Bourgogne avec le Dauphin. Ce fut là qu'en présence de ce Prince il reçut le châtimement qu'il méritoit par une mort presque toute semblable à celle qu'il avoit fait souffrir au duc d'Orléans. Jean Séguinat, secrétaire du duc de Bourgogne & témoin oculaire, qui étoit un des dix qui accompagnèrent ce Prince, la raconte ainsi dans une déposition (k). « Un grant homme brun, le nom duquel lui qui parle ne scet.... tenoit une grande épée »

(k) Mémoire pour servir à l'histoire de France & de Bourgogne, page 274.

» taillant toute nue, & en ce mouvement encommencierent à
» crier les gens du dauphin, *tuez, tuez*, & ce grant homme
» commença à frapper feu mondit Seigneur de ladite épée sur
» la tête en descendant au long du visage du coté dextre; &
» feu mondit Seigneur pour cuider éviter le coup, jetta le bras
» au devant dont il fut blecié très-vilainement: car il ne put
» tant obvier que le cop ne lui cheust sur le visage, & ot dudit
» cop le bras emprés la main presque coppée, duquel cop il
» ne cheust point, & étoit Barbazan au plus près de celui qui
» donna ledit cop; mais tantôt Taneguy (du Chatel) frappa
» mondit feu Seigneur de la hache qu'il tenoit, si grand cop
» sur la tête, qu'il chei à terre sur le costé senestre, le visage
devers ledit Dauphin qui y étoit présent ».

Ainsi, dit M. Bossuet dans son histoire de France, ainsi mourut un méchant Prince par une méchante action, qu'on doit cependant regarder comme un effet de la justice de Dieu qui avoit différé jusqu'à ce temps la punition du détestable assassinat commis douze ans auparavant en la personne du duc d'Orléans.



CARACTÈRE DU LIVRE INTITULÉ,

Mémoire des sages & royales *Œconomies* d'E'tat, domestiques, politiques & militaires de *HENRI LE GRAND*.

Par M. LEVESQUE DE LA RAVALIÈRE.

JE rapporte le véritable titre du livre de M. de Sulli, dont Janvier
on a fait une nouvelle édition sous celui de *Mémoires* 1747.
de Sulli.

Cette nouvelle édition me rappelle la préface de Justin.
« Trogue Pompée, dit cet auteur, a fait en latin l'histoire
générale, & particulièrement celle des Grecs: il l'a composée
suivant l'ordre des temps, l'a distribuée par matières, & divi-
sée en quarante-quatre volumes dont j'ai extrait en autant de
livres, dans mon loisir, ce que j'en ai jugé plus digne de la
curiosité des hommes; j'en ai retranché les choses qui m'ont
paru moins agréables ou indifférentes: j'ai formé un bouquet
de fleurs pour que ceux qui savent l'histoire écrite en grec,
l'aient abrégée, & que ceux qui l'ignorent, puissent l'ap-
prendre ».

L'intention & l'exécution de l'éditeur des mémoires de
M. de Sulli, ont été les mêmes que celles de Justin; en rejetant
les choses qu'il a regardées comme ennuyeuses & importunes,
& comme moins touchantes que celles qu'il a choisies, il a
fait un bouquet de fleurs. Mais les choses qu'il a rejetées ne se-
font-elles point désirer de ceux qui sont persuadés que l'exac-
titude & la sévérité de l'histoire ne permettent pas que l'on
touche au texte des historiens originaux? en contrefaisant une
médaille antique on la perd; la copie d'un excellent tableau,
d'une belle statue, quelque bien faite qu'elle soit, ne vaut
point l'original: de même lorsqu'on entreprend de retoucher
le texte d'un auteur, de lui donner une nouvelle forme, de

substituer des expressions modernes aux anciennes, il est impossible qu'avec les meilleures intentions & les plus heureux talens, ce changement se fasse sans altérer le fond des choses, sans renverser très-souvent la pensée de l'auteur original, sans affoiblir son génie & sans gâter son caractère.

Est-il nécessaire de confirmer cette proposition par des exemples? Quel tort l'abrégiateur de Trogue Pompée que je viens de citer, n'a-t-il point fait à la république des Lettres en la privant du véritable historien par son abrégé bien fait & assez purement écrit? Quels regrets la perte du livre original ne cause-t-elle pas journellement à ceux qui font leur étude de l'histoire ancienne?

Parmi les historiens de la France, les premières éditions de l'histoire de Joinville, qui ne sont que des abrégés & des copies de sa véritable histoire, ne sont pas supportables, celles qu'en ont données M.^{rs} Menard & du Cange, sont moins imparfaites; cependant elles sont encore infiniment éloignées de l'original. Mais quel besoin de prendre des exemples d'auteurs étrangers ou éloignés de notre siècle? ouvrons le livre que l'on donne sous le titre de *Mémoires de Sulli*; comparons-en au hasard quatre ou cinq passages sur le texte ancien, & jugeons si, contre l'intention de l'éditeur & par la forme agréable qu'il a donnée à ses Mémoires, il ne nuit point au caractère de l'historien, & s'il n'en change point les pensées.

*Œconomies ,
T. II, p. 380,
de l'édition qu'on
nomme aux
lettres vertes.*

Suivant le livre des *Œconomies*, Henri IV écrivoit en ces termes à M. d'Epernon. « Mon amy, le diocèse d'Évreux » a gagné celui de Saumur, la douceur dont l'on a procédé a » esté l'occasion à quelque Huguenot que ce soit, de dire que » rien n'y ait eu force que la vérité; ce porteur y étoit présent » qui vous contera comme j'y ai fait merveille: certes c'est un » des grands coups pour l'église de Dieu, qui se fit il y a » long-temps; suivant cette arde & cette forme nous ramenerons » plus de séparés de l'Eglise, en un an, que par les voies de violence & de rigueur en cinquante ans ».

*Mémoires ,
L. XVIII, page
358, édit. in-4.,*

On lit dans les *Mémoires*: « on a voulu dire que le duc

d'Épernon tint alors en Guienne une conduite qui le rendit « plus suspect que jamais à Sa Majesté..... je tiens ce bruit « faux..... Il semble que, pour rétablir ce sentiment, il devoit « suffire de la lettre que ce Prince écrivit au Duc au sujet de « la dispute de Duplessis avec l'évêque d'Evreux, dans laquelle « il le traite d'ami, qualité qu'il ne donnoit pas volontiers à « ceux qu'il n'en croyoit pas dignes ».

L'éditeur a saisi le mot *mon ami* pour composer le texte de ses Mémoires; mais il ne rend point les pensées & les expressions d'amour pour la Religion, de douceur & de bonté du Roi; il ne dit point qu'il fut présent à la conférence de M. Duperron & de Duplessis, *qu'il y fit merveille*, & qu'il espéroit ramener les Calvinistes en un an par la douceur, plutôt qu'en cinquante par les voies de rigueur.

M. de Sulli, après avoir fait le récit de la mort funeste de Henri III, marque le droit incontestable que Henri IV eut dès cet instant à la Couronne; *parce qu'en France*, *Œconomies, t. I, p. 112.* dit-il, *le mort saisit le vif sans aucune autre formalité ni cérémonie.*

En vain je cherche cette réflexion dans les Mémoires de l'éditeur; elle ne s'y trouve point: cependant c'est une maxime de notre droit public, que M. de Sulli n'avoit pas mise au hasard & sans dessein; elle sied bien dans les Mémoires d'un ministre d'État.

M. de Sulli dit en un endroit, « que tous les Roys de *T. I, p. 234.* la Chréienté, voire du monde, cedent à celui de France, « & que par cette raison il prit la premiere place à table sur « l'ambassadeur d'Espagne. »

L'éditeur des Mémoires dit simplement: *j'allai me placer à table sans façon*. Ce mot ne suffit point pour marquer la *Lib. VI, p. 327.* préséance de la France si fortement exprimée dans le texte. M. de Sulli « qui n'étoit point accoutumé d'observer un *T. I, p. 326.* timide silence lorsqu'il s'agissoit de la gloire du Royaume, « diroit qu'on l'a fait parler contre sa pensée & contre son « caractère, en substituant le *sans façon*, à ce qu'il marque du « droit de préséance ».

Mém. I, p. 18.

« L'intérêt de l'État, est-il dit dans les Mémoires, ce grand nom si familier aux Souverains, parce qu'il prête souvent le masque de bonne politique à leurs ressentimens personnels & à leurs autres passions, ne leur permet pas de laisser impunies les entreprises de leurs sujets. »

Le son de cette phrase est harmonieux; il faut en convenir : cependant on aura peine à croire que M. de Sulli ait pensé de l'intérêt de l'État, de ce grand nom si familier aux Souverains, comme l'éditeur en parle. Je cherche la phrase dans les Œconomies, & ne l'y trouve point.

*L. VII, p. 369.**T. I, p. 284.*

Rapprochons le portrait de M. d'O surintendant des Finances, pris dans les Mémoires de l'éditeur, du portrait du même, tel qu'il est dans les Œconomies; constamment celui des Mémoires paroît plus animé, plus vivement colorié que celui des Œconomies : il en est de même à peu près de tous les portraits des Mémoires qui n'y sont point épargnés; mais ces peintures brillantes, ces traits d'imagination sont bien éloignés du caractère grave & circonspect de M. de Sulli : les trouve-t-on dans les Œconomies?

Quelque envie qu'ait donc eue l'éditeur de conserver l'esprit de M. de Sulli en refondant son style, il s'en est écarté fort souvent; ce défaut est inévitable dans tous les abrégiateurs.

Il n'est point de texte de nos premiers historiens, dont le langage est vieilli, qu'on ne puisse remanier de même; que deviendroient les Villehardouins, les Froissarts, les Comines, si de semblables abrégés faisoient perdre les originaux?

Il sera bon, à l'occasion des *Mémoires de Sulli*, d'avertir les connoisseurs & les amateurs des anciens monumens imprimés & manuscrits, qu'ils ne doivent point se laisser entraîner par la séduction & par la beauté du style d'un ouvrage historique, qui ne sera que la copie ou l'abrégé d'un livre plus ancien : les curieux ne peuvent garder avec trop de soin & de précaution, les manuscrits ou les livres originaux; ce ne sont pas les mots & le style qui sont l'essentiel de l'histoire, ce sont les faits & des choses. Que sont au fond les sages & royales Œconomies d'État de Henri IV? c'est le récit d'une
partie

partie des actions de M. de Sulli sous le règne d'un de nos plus grands Rois; récit dans lequel il expose ses pensées les plus secrètes, ses projets & ses desseins les plus profonds; il n'est point auteur seulement pour être auteur, il est témoin agissant, acteur principal des faits qu'il consigne à la postérité: ministre d'Etat, il veut instruire ses successeurs par ses raisonnemens, par son expérience; il pense, il conçoit, il agit, il aime le bien public: avec des pensées si grandes, des vûes si supérieures, un zèle ardent pour la grandeur de l'Etat & du Roi; quels égards mérite un pareil ouvrage? Il n'est point de la nature de ceux que l'on peut ajuster au goût moderne, sans les altérer infiniment: les suppressions, les additions, les changemens, de quelque manière qu'on les fasse, ne sont point des gains; ils sont des pertes pour les hommes de Lettres.

On doute que le testament qui porte le nom du cardinal de Richelieu, soit de lui. Prévenons un semblable problème, & prouvons que les sages & royales ~~E~~conomies de Henri IV, sont l'ouvrage de M. de Sulli: par cette discussion on connoîtra plus particulièrement le caractère de l'auteur & celui de son livre.

Il ne faut que parcourir l'ouvrage pour avoir des preuves réelles que M. de Sulli a rédigé lui-même les Mémoires dans lesquels il a fait parler ses Secrétaires, & pour se convaincre que ces Secrétaires ne sont que des personnages supposés, cherchons dans l'ouvrage même, en quel temps, à quelle occasion il a été fait: l'auteur se décelera; le voile sous lequel il a voulu se cacher n'est point d'une épaisseur si grande & d'une obscurité si continue qu'on ne puisse percer à travers.

M. de Sulli recueillit ses Mémoires en l'année 1625; comme il étoit dans un plein repos, retiré des affaires, il en mit au jour les deux premiers volumes en l'année 1634, après que Scipion Dupleix eut donné au public son histoire générale de la France, dans laquelle il avoit grossi les foiblesses de Henri IV, donné des louanges excessives à M. le duc d'Épernon & à plusieurs autres grands du Royaume, tandis qu'il avoit affecté

de dire peu de chose de M. de Sulli qui représenta, sous le même règne, un si grand rôle. Ces trois considérations lui firent prendre la résolution de publier ses Mémoires, afin de répondre à cet historien ignorant & prévenu; ce sont ses termes en parlant de Dupleix.

M. de Sulli a voulu marquer par le titre de son livre; l'ordre qu'il a suivi dans la composition, il l'a divisé par chapitres de matières; dans les uns il traite des affaires *domestiques* du Roi & des siennes: en d'autres chapitres il parle de *celles de l'Etat* ou de *politique*; & dans les derniers, des *militaires*. Il suit les années, ne confondant point les affaires d'une année avec celles de la suivante: il produit, à la fin, les lettres ou autres mémoires de l'année, comme la preuve de ce qu'il a dit.

Il s'est prescrit cet ordre général pour l'arrangement de son livre; sa narration est à la seconde personne, il a feint que ses Secrétaires lui portoient la parole.

Cette façon de narrer n'étoit peut-être pas la meilleure qu'il pût choisir: César a pris, dans ses commentaires, le ton de la troisième personne; il paroît le plus sage & le plus insinuant quand on parle de soi. Le *je* perpétuel & le discours à la première personne que l'éditeur des Mémoires donne à M. de Sulli, laisse un air d'orgueil & de jactance que M. de Sulli n'a point fait paroître.

Je reviens aux deux dates que j'ai marquées, l'une du temps de la collection *des sages & royales Œconomies*, l'autre sur le temps de leur publication; elles sont justifiées par le livre même. Examinons d'abord celle de la collection:

Œconom. t. III,
pages 431 &
435.

« nous finirons ce propos, disent les prétendus Secrétaires;
» pour parler des choses du temps présent, de cette année
» 1625, & de celles que nous conjecturons pour l'avenir....
» le maniement des affaires tomba en diverses mains, qui
» n'apportèrent pas plus d'ordre à la conduite de l'Etat qu'au-
» paravant jusqu'en l'an présent 1625. »

Il est donc certain que les matériaux des *Œconomies* furent rassemblés dans cette année-là: mais les deux premiers

tomés, que l'on croit avoir été imprimés dans le château même de Sulli, ne furent mis au jour qu'après que Dupleix eut publié son histoire; car l'avertissement du premier volume roule entièrement sur cet historien: les deux derniers tomes n'ont paru que trente ans après les deux premiers.

L'observation de cette date, à laquelle on n'a fait jusqu'à présent aucune attention, est très-essentielle dans ce que je veux prouver.

M. de Sulli répète en deux ou trois endroits de son ouvrage les raisons qui le lui firent entreprendre, on en est informé dès la première page de l'avertissement que l'on suppose donné par les Imprimeurs, mais on y reconnoît bientôt les traits du maître.

Je ne fais pourquoi le nouvel éditeur a supprimé l'avertissement, il renferme d'excellentes instructions pour ceux qui veulent écrire l'histoire; j'ose être garant qu'on les auroit revûes avec plaisir & avec utilité à la tête des nouveaux Mémoires.

Les prétendus Imprimeurs commencent par regretter qu'il y ait si peu d'historiens vertueux & fidèles, & par conséquent si peu de bonnes histoires; ils établissent treize maximes fondamentales, sur lesquelles toute histoire doit porter, aucune ne mérite d'être estimée si elles n'en sont la base. Les Imprimeurs marquent en quoi les historiens de leur temps (c'est l'année 1634) s'en sont écartés; ils ajoutent, qu'il n'y a point d'esprit si peu judicieux qui, lorsqu'il examinera sur ces principes les écrits des nouveaux historiens, ne les regarde comme des ouvrages de flatterie & de complaisance: « ils se contentent, disent-ils, de faire un éloge continuél de ceux à qui ils avoient obligation, ou qu'ils aimoient, en leur attribuant toutes sortes de vertus, particulièrement à celui qui a fait le plus de bruit dans le public, parce que dès sa première jeunesse il étoit parvenu aux suprêmes dignités & aux grandes richesses; ils l'ont loué de ce dont ils auroient dû le blâmer, d'avoir eu la résolution de refuser de reconnoître son Souverain légitime, d'avoir retiré ses troupes »

» de son armée, parce qu'il croyoit qu'il y alloit de sa con-
 » science; ils ont encore flétri le peu de bien qu'ils ont dit de
 » Henri IV, en lui supposant une infinité de foiblesses, d'erreurs,
 » de desseins & de projets impertinens: c'est pour rétablir la
 vérité qu'ils entreprennent d'imprimer les *Œconomies*. »

On voit donc, par cet avertissement, ce qui déterminâ de publier le livre; si l'on garde quelque mystère sur le nom des historiens auxquels on répond, sur celui de la personne à qui ils ont prodigué tant d'éloges, le secret n'est pas impénétrable, on voit qu'il s'agit pour l'un du duc d'Epemon, & pour l'autre de Dupleix: en effet le premier quitta le service de Henri IV à Poissi dans le temps qu'il devoit le reconnoître pour Roi, & Dupleix a loué le Duc excessivement.

L'avertissement du premier tome est répété avec quelques raisonnemens nouveaux dans l'épître liminaire adressée à M. de Sulli au commencement du troisième volume; ce ne sont plus les Imprimeurs qu'on fait parler, ce sont les prétendus Secrétaires: mais dans le fond ces doubles personnages disent les mêmes choses. On fait rendre compte aux Secrétaires, des raisons qu'ils ont de continuer les *Œconomies*, c'est, disent-ils, pour répondre aux mensonges & aux médisances des historiens du temps, ils ont loué effrontément tous ceux dont ils étoient les mercénaires, & ils ont outragé & blâmé ceux dont ils n'avoient rien reçu ou qu'ils haïssoient.

On vient de voir que les prétendus Imprimeurs ont tenu le même langage, de sorte que, suivant l'avertissement du premier tome, & suivant l'épître liminaire du troisième, l'envie de repousser les calomnies de Dupleix a fait entreprendre & achever les *Œconomies*; l'auteur vouloit venger la mémoire de Henri IV, & mettre à leur juste valeur la réputation du duc d'Epemon & celle des autres Grands qu'on avoit trop exagérée.

Dans une troisième pièce détachée à la suite du quatrième volume sous le titre de *discours sur les historiens de ces derniers temps*, on feint que sept ou huit amis s'entretenant en liberté

des affaires & des personnes du siècle, leur conversation tombe sur les écrivains, qui depuis la mort de Henri IV s'étoient mêlés de faire les historiens. « On s'aperçoit, dit-on, dès l'ouverture de leurs histoires, que la passion, la haine ou l'inclination leur a fait blâmer les uns & louer les autres : les amis assemblés prennent la résolution de lire celui des historiens dont on parloit le plus, c'est un nommé Dupleix, afin qu'en considérant ses invectives & ses flatteries on puisse défabuser les lecteurs, & garantir de ses préjugés les historiens qui viendront après lui. »

On ajoute à la fin de ces discours quelque chose sur les Mémoires d'Etat de M. de Villeroi. Si l'on parle aussi brièvement de ce dernier livre en cet endroit, c'est qu'ailleurs on en a fait un discours particulier, dont il sera mention dans un instant.

Ces sept ou huit amis, en analysant l'histoire de Dupleix, relèvent les omissions affectées, les éloges & ses calomnies; ils semblent porter la parole à M. de Sulli, comme on le fait dans le livre entier des Œconomies.

Les omissions regardent M. de Sulli; si Dupleix en dit quelque chose, c'est si peu & si foible que M. de Sulli ne peut que s'en plaindre : on rappelle douze endroits de son histoire qui sont les seuls où il en ait parlé. Cette discussion remplit plus du tiers du discours.

On passe ensuite aux louanges prodiguées à M.^{rs} d'Epernon, Biron & Villeroi, dont cet historien, disent les amis, a flatté les défauts & déguisé les fautes, au lieu que quand il s'agit de Henri IV, loin d'exalter ses vertus & de les peindre dans toute leur beauté, il les affoiblit & il en supprime le plus qu'il lui est possible.

On voit, en confrontant le discours des amis avec l'avertissement du premier tome & l'épître liminaire du troisième, que ces trois écrits ne sont au fond que le même sous des titres différens; par-tout c'est le zèle de la gloire du Roi, c'est l'envie de rabaisser des éloges excessifs, de rendre à M. de Sulli la place qu'il mérite dans l'histoire.

Puisque le motif pour lequel on a fait ces pièces n'est

qu'un, c'est une forte présomption que les Imprimeurs, les Secrétaires, les amis animés de ce motif unique, sont autant de personnages supposés, & qu'en effet ils n'étoient qu'un, si cela se peut dire.

Le discours contre les Mémoires d'Etat de M. de Villeroi, est de même à la suite du quatrième volume, sous ce titre : *Œconom. t. III, 125. Discours de l'excellence des Mémoires d'Etat de M. de Villeroi.*

Le terme d'*excellence* est ironique ; car le discours n'est fait que » pour blâmer le livre dont on veut, dit-on, tirer quelques extraits des principales matières qu'on entre mêlera avec » celles d'un chétif historien de ces derniers temps, nommé » Dupleix, afin de faire voir combien ces écrivains s'accordent » peu entr'eux sur un même sujet, n'étant jamais d'accord, » sinon lorsqu'ils louent des ligueurs, ou qu'ils blâment des huguenots. »

Dupleix est encore mis en jeu dans la critique des mémoires de M. de Villeroi ; d'où l'on peut présumer qu'elle est l'ouvrage du même auteur qui censure en tant d'autres endroits le même historien.

De ces observations, sur le temps auquel le livre des *Œconomies* a été recueilli, sur les motifs qui l'ont fait publier, il résulte 1.^o qu'il fut écrit en corps d'ouvrage en l'année 1625, & rendu public en 1634 : 2.^o le dessein de répondre à Dupleix a produit l'avertissement du premier volume, l'épître liminaire du troisième & d'autres discours détachés : 3.^o le même dessein règne dans les écrits différens qui composent les quatre volumes. Faisons l'application de ces remarques générales, nous verrons à qui elles conviendront ; celui-là fera l'auteur du livre des *Œconomies* & des discours.

Personne ne revoque en doute que les choses contenues dans le livre sont de M. de Sulli : on y parle en tant d'endroits des journaux, des Mémoires, des registres de sa composition, dont la matière du livre a été tirée, qu'il est constant que le fond lui en appartient.

Les prétendus Secrétaires s'expriment ainsi dans le premier

chapitre : « Nous vous ramenterons une partie de ce qui est assés amplement déduit dans les Mémoires que vous avez ordonné d'abrèger. Or faut-il advouer, disent-ils dans le trentième chapitre, que peu souvent avons-nous bien cherché parmi vos papiers, ny même bien exactement espluché les plus raturés & embrouillés d'iceux, que nous n'y ayons quasi toujours trouvé quelque chose de nouveau, & qui méritoit bien de n'être pas oublié dans les Mémoires que nous dressions de votre vie ».

Œconom. t. 1,

page 1.

« Page 168.

Dans un autre endroit qui sera le dernier que je citerai, crainte d'ennui, on rappelle à M. de Sulli un voyage du Roi à Blois, où il se passa de grandes affaires spécifiées, lui dit-on, dans vos grands Mémoires.

T, II, p. 125.

C'est donc un fait avéré que M. de Sulli avoit écrit de grands Mémoires, d'après lesquels on dit que les Œconomies ont été composées; d'où il suit que le fond de l'ouvrage est à lui.

Un auteur du temps, que le nouvel éditeur cite dans sa préface, l'a dit avant moi. « Voici certainement, dit-il, l'une des plus belles images de la prudence & fidélité humaine, que cette reddition de compte laissée au public par M. de Sully dans ces deux volumes ».

Mémoires t. 1,

page 711.

C'est donc M. de Sulli qui fait la reddition du compte de ses actions à la postérité : l'auteur qui le dit, n'avoit vû que les deux premiers volumes des Œconomies; j'ai dit qu'ils avoient paru trente ans avant les deux derniers.

Si le fond du livre appartient à M. de Sulli, montrons que la forme est également à lui; que lui seul l'a rédigé, mis en corps d'ouvrage tel que nous l'avons, en exceptant néanmoins le Mémoire du deuxième volume, sur son ambassade en Angleterre: ce Mémoire est véritablement de M.^{rs} Arnauld & la Forest dont il porte les noms, à la différence du livre général des Œconomies qui n'a point de nom d'auteur.

Œconomies;
p. 124 & suiv.
jusqu'à 284.

On suppose dans le livre, que les Secrétaires adressent, comme je l'ai dit, la parole à M. de Sulli: « Monseigneur, disent-ils en commençant, nous quatre que vous connoissiez »

„ allez, desirans de donner à vous & à tous autres qui liront
 „ ces Mémoires, quelques éclaircissémens de l'acheminement
 „ de la Reine de Navarre à la Cour & à Paris, & d'y faire
 „ venir le Prince son fils, nous vous ramentevrons ce que nous
 en avons appris. „

La suite du discours se continue sur ce ton-là, qui n'est qu'un de ces détours & de ces déguisemens ordinaires aux auteurs qui veulent ne pas se faire connoître. Remarquons encore une fois que le livre des *Œconomies* n'est qu'un recueil de Mémoires qui n'ont ni l'arrangement ni le style d'une histoire, de sorte que si l'on veut croire que le fond soit d'un auteur & la forme d'un autre, le livre ne sera plus qu'un tissu de Mémoires, extrait d'autres Mémoires; ce qui est contre toute apparence. On fait une histoire d'après des Mémoires; mais rarement on écrit des Mémoires d'après des Mémoires.

En second lieu, il est plus que probable que les Secrétaires que l'on fait parler dans le livre, n'y ont eu aucune part: s'ils y en avoient eu, ils auroient connu sûrement & invariablement ceux d'entre eux qui s'étoient chargés de l'ouvrage, ils ne se seroient point trompés sur leur nombre; c'est néanmoins ce qui leur est arrivé.

Au commencement du premier tome ils paroissent quatre qui veulent rédiger les Mémoires; dès le second volume deux des quatre seulement ont fait les tomes premier & second: ils oublient ce qu'ils viennent de dire, ils se trouvent fix dans le préambule du troisième. « Nous étions, disent-ils, „ fix principaux Secrétaires, desquels vous vous serviez aux „ expéditions de vos charges & emplois..... deux d'entre „ nous ont mis au net le premier livre, deux autres le second, „ & nous deux avons seuls mis la main à ce troisième tome, „ & nous resolvons de faire encore le semblable à un quatrième. „

Cette contrariété dans le nombre des Secrétaires employés à l'exécution de l'ouvrage, découvre la supercherie; M. de Sulli en avoit douze premiers après qu'il fut parvenu à ses grandes charges. On peut voir dans le second volume quelle
 brillante

brillante fortune il leur procura; cet écart n'est point de mon sujet, je n'ai besoin que de savoir le temps auquel ils le quittèrent, ce fut quand il eut donné sa démission de la plus grande partie de ses charges: « ce dont ils furent bien étonnez & marris, est-il dit, & sur cela n'y eut-il sorte de prières qu'ils ne vous fissent pour vous faire changer; & est une chose digne d'être remarquée, que ceux qui s'en soucioient le moins, voire même, peut-être ne le desiroient nullement; furent ceux qui vous en réitérèrent davantage leurs prières, de quoy vous les remerciâtes avec beaucoup de belles paroles générales, leur disant à tous qu'il falloit céder à la nécessité des occasions & des affaires, conseillant les uns d'aller s'offrir à la Reine, les autres au sieur Conchine, au Chancelier, à Villeroi & à Jeanin, ce qu'ils firent. »

Si l'on veut croire que le livre soit de leur composition, il faut se persuader qu'ils étoient attachés à M. de Sulli, comme l'ombre au corps, car il ne marche point sans eux, ils sont par-tout avec lui, même à la journée d'Arques, qui s'est passée dans un temps où il en avoit un tout au plus, n'étant pas encore Secrétaire d'État: ces Secrétaires entendent ses conversations les plus particulières, ils devinent presque ses pensées; en un mot on les voit si fort assidus à ses côtés, qu'on sent qu'il est lui-même son Secrétaire. Œconom. t. I, p. 3.

Observons encore que ces prétendus Secrétaires parlent d'eux-mêmes, comme s'ils étoient des étrangers; pense-t-on qu'ils se fussent ménagés aussi peu qu'ils le font, s'ils avoient été les compositeurs du livre? J'aurois cent observations semblables à faire, mais sans m'arrêter à des preuves simplement conjecturales, donnons-en une à laquelle je ne prévois aucune réponse.

Ils disent qu'ils se retirèrent d'auprès de M. de Sulli lorsqu'il quitta les grandes charges, ce fut en janvier 1611, ses lettres de démission sont imprimées dans les tomes deux & quatre: puisque les Œconomies ont été rédigées en 1625, elles ne sont donc pas de la composition des Secrétaires qui s'étoient retirés quatorze ans auparavant; puisqu'elles ne sont

pas d'eux elles sont de M. de Sulli, tâchons de ne rien laisser à desirer sur cette preuve.

On affecte en plusieurs endroits de l'ouvrage de dire qu'il fut écrit dans des temps & par des Secrétaires différens; il est prouvé néanmoins qu'on n'y a songé qu'en l'année 1625, ce temps est le même par-tout: ainsi nulle différence dans le temps de la composition.

Quant aux Secrétaires, que l'on dit avoir été plusieurs, voici comme on les a fait parler dans un avertissement du second volume. « Ayant en notre premier livre des Œconomies royales fait particulière mention de dix des principaux desirs de notre grand Roi, nous avons encore fait insérer ici, pour servir d'entrée à notre second livre, dix des méditations royales de ce vertueux Prince: réservant pour le troisième & quatrième, dix des principales & plus excellentes Œconomies, qu'il se résolvoit d'ajouter aux siennes précédentes. »

Il est encore dit dans la préface du troisième tome: « nous nous résolvons de mettre en ordre les recueils que nous avons faits pour continuer la suite de ces deux premiers livres..... d'en former un troisième volume, & de rechercher pour voir si nous pourrions trouver de quoi en former un quatrième. »

Ce quatrième fut exécuté, on y est entré en matière sans préambule: « l'après-dîné, dit-on, sur les quatre heures vous entendites un grand bruit; ah! mon Dieu, crioit-on, tout est perdu, le Roi est extrêmement blessé d'un coup de couteau. »

Ce début marque la liaison du quatrième au troisième: on avoit déclaré dans l'avertissement du second, que les auteurs de ce volume avoient été ceux du premier, & qu'il y en auroit deux autres suivans; d'où il résulte que la composition des quatre volumes est un ouvrage prévu, entrepris & exécuté par le même rédacteur, & qu'on a déguisé la vérité en disant qu'il étoit de la composition de plusieurs Secrétaires.

Puisqu'il n'y a eu qu'un Secrétaire, auteur, rédacteur, & compositeur du livre, puisqu'il est prouvé que ce Secrétaire

est un personnage masqué; donc on peut croire que ce Secrétaire est M. de Sulli lui-même.

J'ai parlé de discours, d'avertissemens, d'une épître liminaire qui servent d'introduction & de suite au livre des *Œconomies*. Le nouvel éditeur a rejeté quelques-unes de ces pièces comme apocryphes: voici dans quels termes il en parle dans sa préface. « Il m'a semblé, dit-il, qu'en bonne critique elles ne méritent pas qu'on y fasse une grande attention, tout ce qui est contenu dans les deux cens dernières pages du quatrième volume est si visiblement d'une main différente, si peu de suite, en même temps si froid, si frivole, que je n'ai pû le regarder que comme une compilation faite par les Secrétaires sans aucun discernement. »

Mém. avertiss.
p. 25.

Les deux discours dont j'ai parlé, celui des amis contre les historiens du temps, le second contre les Mémoires (a) de M. de Villeroi sont enveloppés dans cette proscription: si elle est juste, les raisonnemens & les conséquences que j'en ai tirés sont anéantis; ainsi je dois réhabiliter l'authenticité de ces discours, & montrer qu'ils sont réellement l'ouvrage de M. de Sulli, sans prendre parti dans le jugement qu'en a porté le nouvel éditeur.

Pour abrégér cette preuve, je demande qu'on se donne la peine de les relire, de confronter les choses qu'on y dit avec celles qui sont rapportées dans le livre des *Œconomies*, on les trouvera si ressemblantes, exprimées en termes si fort les mêmes, qu'il ne sera pas possible de méconnoître la même plume dans ces discours & dans les *Œconomies*.

M. de Sulli, peu favorable à M. de Villeroi, a rabaisié dans le livre des *Œconomies* la façon d'écrire de M. de Villeroi; je cite les endroits de sa Critique: que ne dit-on point de son style dans le discours contre ses Mémoires? « je reconnu que ce livre, tout en assez mauvais termes & pauvre style, n'avoit été fait que pour excuser, ou du moins »

T. II, p. 699;
t. III, p. 351;
t. IV, p. 4.
Œconom. t. IV,
p. 127.

(a) Granier, l'un des premiers Académiciens François, les fit imprimer à Paris en l'année 1636; on attribue sans preuve l'édition à Dumefnil-Basile, avocat du Roi en la Chambre des Comptes de Rouen.

» couvrir plusieurs maléfices & défections..... M. de Villeroi s'aïdoit même assez mal de plume, comme il paroît par les écrits de son livre, &c. »

Œconom. tome IV. p. 156.

T. I, p. 182.

On blâme dans les *Œconomies* le projet de paix proposé par M. de Villeroi en l'année 1592, entre le Roi & M. du Maine (de Mayenne): on en parle de même dans le discours contre ces Mémoires.

Œconom. t. IV. p. 137.

T. II, p. 336.

L'aventure du perfide Lhôte, filleul & secrétaire de M. de Villeroi, est racontée fort au long dans le livre des *Œconomies* en des termes peu avantageux à M. de Villeroi; la même accusation est renouvelée dans le discours.

Ces traits de ressemblance sont suffisans pour qu'on soit convaincu que les deux ouvrages où ils se rencontrent sont de la même main. Passons au discours contre les historiens du temps.

J'en ai donné le précis, & j'ai dit qu'il n'avoit été fait que pour répondre aux faussetés qu'on reproche à Dupleix dans la vie de Henri IV. On attribue à M. de Bassompierre une pareille critique du même historien pour le règne de Louis XIII: le temps de la composition du discours contre les historiens est postérieur à celui du livre des *Œconomies*, auquel on renvoie en plusieurs endroits; il fut écrit après l'année 1634, car il y est dit que M. de Sulli fut fait Duc & Pair & ensuite Maréchal, ce qui n'arriva qu'en cette année-là. Que ce discours ait été composé par l'auteur des *Œconomies*, la preuve s'en trouve à chaque ligne; je n'en citerai que deux endroits.

Œconom. t. IV. p. 216.

Page 5.

T. IV. p. 256.

T. III, p. 5.

Pour montrer que les historiens modernes n'ont écouté que leur passion en écrivant, on rapporte dans le troisième tome des *Œconomies* ce qu'ils ont dit des reines Marie d'Écosse & Élisabeth d'Angleterre: le même exemple est répété dans le discours pour servir de pareille preuve.

On reproche à Dupleix dans les *Œconomies* d'avoir eu la témérité de mettre au rang des maîtresses de Henri IV, une (Dame) dont la qualité, l'éminence, les vertus auroient dû l'avertir de ne la pas regarder comme telle.

On lui fait le même reproche dans le discours: se peut-il que ces morceaux, extraits d'ouvrages différens, ne soient pas de la même personne? Non, des ouvrages qui portent une ressemblance si marquée ne peuvent avoir été faits que par un seul & même auteur. On sera convaincu, par le discours même contre les historiens, que cet auteur ne peut être un autre que M. de Sulli.

*Œconom. t. IV,
p. 243.*

On a supposé, comme je l'ai dit, que ce discours se tient entre sept ou huit amis, ils font le portrait de Henri IV, & ils disent, « qu'il étoit d'un naturel fort vigoureux, sain, sanguin, prompt, actif, d'un esprit continuellement agissant..... » *de quoy nous sommes bons témoins, l'ayant servi assiduellement quasi toujours près de sa personne, depuis sa première adolescence jusqu'à sa mort.*

Ces derniers mots découvrent M. de Sulli; il fut toujours attaché à la personne de Henri IV depuis son adolescence jusqu'à sa mort; il est donc seul les sept ou huit amis interlocuteurs & l'auteur du discours: cette seule observation fait une preuve complete, & confirme les conséquences que j'ai tirées d'ailleurs.

Rassemblons maintenant les faits que j'ai montrés; les conséquences qu'ils donnent étant liées l'une à l'autre, se fortifient & se soutiennent mutuellement.

J'ai montré 1.^o que M. de Sulli est l'auteur des deux discours contre les historiens du temps, & contre les Mémoires de M. de Villeroi. 2.^o Que les motifs qui les lui firent écrire, & les choses qu'il y dit, sont les mêmes que dans le livre des *Œconomies*. 3.^o Les Secrétaires qui semblent parler dans les *Œconomies* sont des personnages feints. 4.^o Les *Œconomies* ont été rédigées en l'année 1625, quatorze ans après que M. de Sulli eut quitté les affaires publiques, lorsque retiré de la Cour, il vivoit à ses terres presque continuellement renfermé dans son cabinet, où il n'étoit jamais oisif: on a dit *qu'il avoit la plume encore plus facile & plus éloquente que le discours.*

*Œconom. t. I.
p. 636.*

Puisqu'il est l'auteur de deux discours qui ne sont qu'une

répétition abrégée des *Œconomies*; puisque les Secrétaires qui portent la parole dans ce livre sont supposés; puisque les motifs qui ont fait entreprendre l'ouvrage, & que le temps auquel il a été composé conviennent à M. de Sulli; puisqu'il avoit le talent & la facilité d'écrire, le repos dont il faut jouir pour s'en occuper; donc il est l'auteur du livre des *Œconomies*.

*Œconom. t. III,
p. 308.*

Mais, dira-t-on, quelle raison a-t-il eue de se déguiser? Je réponds qu'il en avoit une si forte & si marquée, que s'il avoit fait autrement il auroit agi contre toute prudence: il vouloit, en conservant à la mémoire de Henri IV tout son lustre, graver en même temps dans son livre des louanges qu'il avoit méritées, afin de les opposer au ton froid & même injurieux dont Dupleix avoit parlé de lui. Quoiqu'orné des plus belles vertus, il n'étoit pas sans vanité: Henri IV disoit de lui, *qu'il présumoit tout de ses opinions & de ses actions*.

Que cette présomption soit un défaut ou une qualité, il est rare qu'elle ne se trouve pas dans les grands hommes, sur-tout quand ils pensent au jugement que la postérité portera d'eux. M. de Sulli vouloit donc se vanter, s'exalter, il auroit été de mauvaise grace qu'il l'eût fait de front; il a pris le détour de se faire louer par ses prétendus Imprimeurs, ses Secrétaires & ses amis; mais vainement il s'est masqué, on le reconnoît, on voit que c'est lui qui parle dans son livre, & que ce ne peut être un autre.

Son livre est un des meilleurs que puisse étudier un homme d'Etat qui chérit la gloire du Souverain & le bonheur des peuples, objets inséparables. M. de Sulli avoit l'ame grande, fière & élevée, il aimoit sa religion, son Roi, la gloire; nulle passion basse, si l'on en excepte la jalousie, n'entra dans son cœur: son livre est le miroir de son ame, par cette raison les anciens exemplaires doivent en être d'autant plus recommandables & plus précieux, ils doivent être conservés & lus par préférence sur le nouveau livre.

M E M O I R E

S U R

LA CONQUÊTE DE L'EGYPTE

PAR SELIM, PREMIER DU NOM,

Empereur des Ottomans.

Par M. TERCIER.

DE tous les pays dont les Ottomans ont accru leurs Etats depuis la prise de Constantinople, l'Egypte est sans contredit le plus considérable. Ce fertile royaume leur est d'une utilité infinie par les denrées qu'il fournit pour la subsistance de la capitale, & par les impositions en argent. La distance des lieux, le défaut de bons Mémoires, & l'ignorance de la langue des auteurs qui ont écrit l'histoire de cette conquête, n'ayant pas permis aux historiens occidentaux d'être bien instruits de ce grand évènement, ils ne nous en donnent qu'une idée imparfaite: les faits, les noms, les dates, tout est altéré dans ce qu'ils en rapportent; ils prolongent même la durée de cette expédition beaucoup au-delà du temps que Sélim y employa. Ce point d'histoire étant en quelque sorte resté inconnu jusqu'à présent, j'ai cru devoir l'éclaircir par ce que nous en dit l'historien Arabe Ahmed Benzenil el Remal el Muhalli, dans son histoire intitulée, *les guerres de Sélim contre Campson Gauri, Sultan des Mamelucs*. Ahmed étoit né à la grande Muhallé, ville de la basse Egypte, près du bras oriental du Nil, & il avoit beaucoup fréquenté ceux qui avoient eu la confiance de Tomam Bey, sous qui finit l'empire des Mamelucs. On peut donc le regarder comme un historien contemporain & national; titres qui doivent lui attirer une entière confiance: il la mérite d'autant plus, qu'il ne montre ni partialité pour sa Nation, ni haine pour les Ottomans.

17 Mars
1747.

Nous avons dans la bibliothèque du Roi deux exemplaires de cette histoire en Arabe, contenant les mêmes faits & dans le même ordre, mais différens par le style: je les ai comparés soigneusement l'un avec l'autre, ainsi qu'avec une traduction en langue Turque, imprimée à Constantinople dans l'imprimerie du Sérail, établie par les soins de Méhemet Effendi, père de Saïd Pacha, dernier ambassadeur de la Porte auprès du Roi.

Avant que d'entrer en matière, je crois devoir exposer succinctement les révolutions arrivées en Égypte depuis Auguste jusqu'au temps de cette conquête.

Lorsque la race des Lagides s'éteignit en la personne de Cléopatre, ce Royaume devint province Romaine; les trois fils de Constantin ayant à sa mort partagé ses États, l'Égypte échut à Constantin le second de ces Princes.

Théodose ayant réuni tout l'Empire sous ses loix, le partagea de nouveau entre ses deux fils; Arcadius eut l'Orient & par conséquent l'Égypte, qui resta sous la domination des empereurs Grecs jusqu'en l'année 641, qui est la dix-neuvième de l'hégire.

Omar, troisième Calife, chargea dans cette année Amrou Ben el Has de soumettre l'Égypte à l'empire naissant des Musulmans; ce qu'il fit par la prise d'Alexandrie après un siège de quatorze mois.

La dynastie des Omniades étant finie l'an 749, les Abbassides possédèrent l'Égypte jusqu'à la révolte d'Ahmed Ben Toulon, dont les successeurs nommés Toulonides, ne régnèrent que trente-sept ans, les Califes de Bagdad les ayant chassés.

Saladin, Curde de nation, profitant des divisions qui étoient entre les Fatimites & les Abbassides, enleva l'Égypte à ces derniers, & donna naissance à la dynastie des Aïoubites. La famille des Abbassides subsista cependant en Égypte sous la domination de ces usurpateurs; on donnoit toujours le nom de Calife à un Abbasside, que les Souverains laissoient jouir de ce vain titre sans autorité.

Musâfer

Mussafer Touran Schah, le dernier des Aïoubites, étoit absent lors de la mort de son père Salah Nugiumeddin, celui qui fit S.^t Louis prisonnier. Sa mère Schagereddar, Turque de nation, femme habile, gouverna l'Égypte pendant quelque temps, les officiers des troupes, gagnés par ses libéralités, lui ayant déferé l'autorité souveraine en attendant le retour de son fils : elle épousa ensuite un Turcoman nommé Azzeddin. Les Mamelucs soupçonnant que Touran Schah méditoit quelque chose contre eux, l'assassinèrent le deuxième mois de son règne, l'an 1250, & mirent à sa place Azzeddin ; il périt après avoir régné sept ans & onze mois, assassiné par un des eunuques de sa femme.

Salah Nugiumeddin institua la milice des *Mamelucs*, terme qui signifie en Arabe *un esclave* : il composa ce corps des esclaves que les Tartares venoient vendre au Caire, & qui étoient presque tous Circassés : ce qui leur fit donner indifféremment ce dernier nom ou celui de Mamelucs. Ils devinrent si puissans, que, selon quelques auteurs Arabes, l'an 1381 ils élevèrent un d'entre eux sur le trône : il se nommoit Aboufaïd Berkouk ou Eddhaher Berkouk, nom que lui avoit donné son maître pour signifier son courage. Cette dynastie fut la dernière qui régna en Égypte, la mort de Toman Bey, qui en étoit le vingt-neuvième Sultan, & la soumission de ce royaume aux Ottomans ayant mis fin à l'empire des Mamelucs.

A. de l'heg.
783.

Tel étoit le gouvernement de l'Égypte, lorsque Sélim y porta ses armes ; il régnoit depuis peu de temps par l'abdication forcée de son père Bajazet, qu'il avoit obligé de se retirer à Démotica, ville de Thrace, où il ne put arriver, étant mort en chemin dans le bourg de Ciourly.

Sélim est connu dans l'histoire par le nom de *Jaouz*, qui en Turc signifie *féroce* ; épithète que, selon le sentiment unanime des historiens, il n'a que trop méritée. Les écrivains Orientaux nous ont transmis, au sujet de la naissance de ce Prince, deux traditions bien différentes, inconnues à tous les historiens Occidentaux.

On lit dans Suhely, que le jour de la naissance de Sélim un Derwisch vint à la porte du Sérail, annoncer que ce jour-là devoit naître dans la maison des Ottomans un Prince qui rempliroit l'Univers de son nom ; que pour preuve de la vérité de ce qu'il disoit, on trouveroit sur le corps de cet enfant sept marques noires, en forme d'étoile ; que Sélim vint effectivement au monde avec ces marques, qui signifioient les sept grands évènements qui le placèrent sur le trône, assurèrent la couronne sur sa tête, & portèrent sa puissance au point où on la vit monter pendant le peu de temps qu'il régna.

L'autre tradition est tirée d'Ibn Zoulak : il rapporte qu'un astrologue prédit à Bajazet que sa mort seroit causée par le fils qu'il auroit après un certain nombre d'enfans. Bajazet, effrayé de cette prédiction, donna ordre à une sage-femme qui servoit dans son Sérail, de faire mourir sur le champ les fils que ses concubines mettroient au monde, & de ne laisser vivre que les filles. Cette femme ayant reçu Sélim, voulut exécuter l'ordre qu'elle avoit reçu & l'étrangler : elle ne put cependant se résoudre à obéir, voyant la beauté de ce jeune Prince qui lui sourioit tendrement. Elle trompa Bajazet, en lui disant que l'enfant qui venoit de naître étoit une très-belle fille : ce Prince lui donna le nom de Sélimet. Lorsqu'il jouoit avec les Princesses ses sœurs, il les maltraitoit sans cesse, & toutes le craignoient & l'évitoient. Un jour que Bajazet ordonna qu'on lui amenât les Princesses, on fit aussi venir Sélim, toujours connu sous le nom de Sélimet : il se mit au milieu de ses sœurs & leur arracha les fruits qu'on leur avoit donnés. Bajazet surpris, dit aux femmes qui étoient présentes, *certainement ce n'est point une fille ; la sage-femme alors se jeta aux pieds de l'Empereur, & lui avoua que c'étoit un garçon. Comment, lui dit Bajazet, avez-vous pu me tromper & ne pas exécuter mes ordres ! la crainte de Dieu, répondit-elle, m'a déterminé à sauver ce jeune Prince, qui est votre sang ; il est innocent & n'a point mérité la mort. Bajazet, après un moment de réflexion, dit, qui peut s'opposer*

à la volonté de Dieu ! & il fit élever Sélim comme ses autres fils.

J'ai dit ci-dessus que ce jeune Prince n'étoit monté sur le trône qu'après en avoir fait descendre son père, & au préjudice de ses frères aînés ; peut-être cette double usurpation est-elle le seul fondement des traditions que je viens de rapporter.

Un des frères du nouvel Empereur, nommé Derkoud, & par nos historiens Corcut, craignant la cruauté de son frère, passa en Égypte pour s'y mettre en sûreté sous la protection de Gauri, sultan des Mamelucs, à qui Sélim le fit demander & qui refusa de le rendre.

Le Sultan avoit encore donné à l'Empereur d'autres sujets de plaintes. Dans la guerre que ce Prince avoit faite à Ismaël, roi de Perse, les Ottomans étoient entrés dans Bir el Farat, où Aly Doulet, souverain du Mont Taurus & des environs, commandoit pour Gauri. Aly Doulet avoit défendu aux habitans de Marasch de vendre aux Ottomans aucune espèce de provision ; ce qui avoit fait périr beaucoup d'hommes & de chevaux. Sur les plaintes de Sélim, Gauri promit de punir Aly Doulet ; mais l'Empereur avoit des preuves de leur intelligence secrète.

Gauri voyant par les préparatifs de Sélim, qu'il vouloit attaquer l'Égypte, donna rendez-vous à ses troupes près d'Alep, & partit du Caire le 26 du mois Rebbiulachir 921. 9 Juin 1515.
l'an de l'hégire 921.

L'Ottoman de son côté s'étant mis en marche vint jusqu'à Seimlaty. Gauri, en sortant d'Alep où ses troupes commirent de grands excès, crut devoir envoyer quelqu'un à l'Empereur, sous prétexte de savoir ses intentions, mais en effet pour observer la force de son armée & la disposition de son camp. Il choisit pour cette commission Mugla Bey son premier Médecin, qu'il fit escorter par dix de ses plus braves cavaliers. Sélim jugeant sans peine de ce qui amenoit Mugla Bey voulut le faire mourir ; mais sur les représentations de Jounous Pacha, il se contenta de faire couper la tête à ceux

qui l'avoient accompagné, & le renvoya sur un âne avec ignominie.

Les Mamelucs instruits, par le retour de Mugla Bey, du
18 Août. véritable objet de Sélim, se mirent en marche le 8 de Regeb.
6 Septembre. Les deux armées se trouvèrent le 27 du même mois en présence dans la plaine de Dabagh près d'Alep; les Mamelucs attaquèrent avec la plus grande vivacité les Ottomans, qui leur répondirent par un grand feu d'artillerie: *elle étoit si bien servie, selon l'expression d'Ahmed, qu'elle faisoit voler en l'air les Mamelucs, comme l'on voit voler le coton que le vent enlève, & ce feu ressembloit à celui qui doit s'allumer au jour du jugement.* Gauri craignant d'être trahi par les Montagnarts qui servoient dans ses troupes, les avoit laissés sur les derrières, où ils ne firent aucun mouvement pour secourir le reste de l'armée, qui ne se voyant point soutenue prit la fuite. Les Emirs Chair Bey & Gazali contribuèrent beaucoup à cette déroute: ces deux traîtres, qui avoient depuis long-temps correspondance avec Sélim, feignant de se sauver, répandirent l'alarme dans le camp des Mamelucs, en disant que Gauri venoit d'être tué, & que la bataille étoit perdue.

Le second exemplaire de cette histoire raconte autrement cette bataille. On y lit que les Mamelucs repoussèrent d'abord les Ottomans & les obligèrent même à prendre la fuite: plus avides de butin qu'attentifs à profiter de la victoire, ils se débandèrent pour piller le camp de Sélim. Les Jannissaires, que la crainte d'être écrasés par la cavalerie Égyptienne obligeoit à se tenir serrés, se retiroient en bon ordre, ramenant avec eux l'Empereur qu'ils avoient arrêté dans la fuite: ils s'aperçurent de la confusion que l'ardeur du pillage avoit mise parmi leurs ennemis, & firent sur eux une nouvelle décharge. A ce bruit les autres troupes de Sélim jugeant que le combat recommençoit, revinrent pour soutenir les Jannissaires, qui n'eurent pas de peine à renverser les Mamelucs étonnés & en desordre.

Gauri fit de vains efforts pour rallier ses troupes; il ne restoit avec lui qu'environ cent cavaliers, qui même se

dispersèrent tous : cet abandon général le pénétra d'une douleur si vive qu'il tomba évanoui. Le Sangiak Elva qui restoit seul avec ce Sultan prit tout ce qu'il avoit sur lui ; l'historien fait monter la somme à trois mille ducats.

Les Emirs Halam & Ac Bey passant par cet endroit, ordonnèrent à un de leurs esclaves de lui couper la tête & de la jeter dans un puits, pour qu'on ne reconnût pas son corps : telle fut la fin de Campson Gauri.

Les troupes Ottomanes firent dans le camp des Mamelucs un butin immense, sur-tout en argent comptant.

Les restes de l'armée de Gauri se retirèrent sous Alep, dont les habitans leur fermèrent les portes, ne voulant pas s'exposer aux mêmes violences qu'ils avoient déjà effuyées. Gauri avoit laissé dans Alep son fils Muhammed : Chair Bey lui conseilla d'en sortir & de retourner au Caire avec la garnison ; c'étoit une ruse de ce traître pour livrer cette place sans défense à Sélim. Ce Prince, sur les avis de Chair Bey, s'en approcha & y entra sans opposition.

Les Emirs de retour au Caire tinrent une assemblée au Château, & nommèrent Tomam Bey Sultan : il étoit le second de ce nom, & suivant d'Herbelot, neveu de Campson Gauri. Les troupes lui prêtèrent serment de fidélité le 29 du mois de schaaban.

Sélim, quoique vainqueur, ne doutoit pas que les Mamelucs ne se rassemblassent sous leur nouveau Sultan ; il faisoit réflexion que la conquête du Caire ne le rendroit pas maître des côtes de la mer, & qu'il pourroit se trouver enfermé au milieu du pays ennemi, à une très-grande distance de ses États. Malgré ce que lui disoit Chair Bey pour le rassurer, il résolut d'offrir la paix au Sultan, pourvû qu'il consentît à faire faire la prière & à faire battre la monnoie en son nom ; articles qui sont parmi les Mahométans une marque de souveraineté.

Halam, c'est un autre que celui qui avoit contribué à la mort de Gauri, alloit par hasard au Divan, lorsque les courriers de Sélim arrivèrent : transporté de fureur il leur coupa

la tête, & fit de vifs reproches à Tomam Bey de ce qu'il écoutoit des propositions de ses ennemis; ses remontrances firent prendre à tout le Conseil la résolution de se défendre jusqu'à l'extrémité,

En conséquence, les Mamelucs se rassemblèrent au nombre
 29 Octobre. de dix mille hommes: ils se mirent en marche le 20 de Ramazan, & s'avancèrent jusqu'à Chan Jounous, endroit fort connu sur le chemin qui conduit de Gaza à l'entrée de l'Égypte. Sélim de son côté vint jusqu'à Cathieh: le 29 de Zilhigge, on apprit que ce Prince étoit entré dans Chanaka. Gazali vint alors proposer à Tomam Bey un moyen de détruire les Ottomans: c'étoit, lui dit-il, de faire cacher toutes les batteries de canon derrière des buttes de sable, pour en faire une décharge sur leurs ennemis lorsqu'ils approcheroient. L'avis de Gazali fut contredit; mais enfin il prévalut. Paul Jove attribue cette trahison à deux Mamelucs Albanois, qui donnèrent avis à Sinan Pacha leur compatriote, que les Mamelucs avoient creusé plusieurs puits recouverts de claies d'oziers & de terre, pour y faire tomber la cavalerie Ottomane. Le récit de l'historien Arabe semble plus digne de foi; il avoit appris ce fait de témoins oculaires: d'ailleurs sa manière de le raconter est plus vrai-semblable, toute la suite de l'histoire s'y rapportant. Un autre auteur Arabe en parle presque dans les mêmes termes. Gazali écrivit aussi-tôt à Sélim pour l'instruire de son projet: il ajoûta qu'il étoit essentiel qu'au moment que l'Empereur recevroit sa lettre, il fit le tour du camp pour gagner le derrière de la citadelle où étoient toutes les munitions; que ce mouvement lui en faciliteroit l'entrée & rendroit inutile l'artillerie des Mamelucs. Sur cette lettre Sélim fit, dès le point du jour, marcher ses troupes, & passant derrière la montagne, il attaqua le camp des Mamelucs, qui ne purent se servir de leurs canons.

3 Février
 1516.

Tomam Bey trahi & voyant ses troupes dispersées par le feu des ennemis, prit en desordre la route de Thoura; il y fut rejoint par environ sept mille Mamelucs.

La marche de l'Empereur avoit donné à Chaïr Bey le

moyen de surprendre la citadelle & la ville du Caire, d'où il envoya un détachement à la poursuite de Tomam Bey. Ahmed ne marque point la date de la prise du Caire. M. Maillet, dans sa description de l'Égypte, dit que ce fut un mardi, 27 janvier 1517, que Tomam Bey fut trouvé caché dans un marais, où les Arabes le croyoient en sûreté, & fut pendu par ordre de Sélim. Je viens de dire que ce Prince étoit à Chanaka au mois de février 1516; c'est une preuve du peu de justesse de la date de M. Maillet. On va voir qu'il se trompe de même sur la mort de Tomam Bey.

Ce Sultan, avec ce qui lui restoit de troupes, revint auprès du Caire jusqu'à Scheikounie, d'où les Mamelucs se répandirent dans la ville, & y massacrèrent dans les rues environ six mille Ottomans.

Chalkondyle rapporte ce fait bien différemment : il dit que les Mamelucs qui s'étoient retirés au Caire y furent forcés par l'assaut que Sélim fit donner. Suivant Ahmed, ils avoient abandonné cette ville, & se contentèrent d'y venir faire des courses pour surprendre les Ottomans. Il n'est pas vrai-semblable qu'Ahmed ait oublié une circonstance si importante & si décisive : on vient même de voir que la prise de la citadelle avoit entraîné celle de la ville; ainsi les descriptions que nous lisons de cet assaut ne doivent être regardées que comme l'effet de l'imagination d'un écrivain mal instruit, ou qui n'a pas comparé exactement les faits. La manière dont l'auteur Arabe raconte celui-ci, est confirmée par ce qu'il dit immédiatement après, que Sélim vint attaquer les Mamelucs dans la plaine de Redanie. L'artillerie de ce Prince les mit bien-tôt en déroute; ils prirent la fuite, malgré les efforts que leur Sultan fit pour les ramener au combat.

Cette seconde bataille décida du sort des Mamelucs, & mit Sélim en possession du Caire; il y fit publier qu'il recevrait pendant trois jours tous les Mamelucs qui viendroient se soumettre à lui, mais qu'après ce délai, ceux des habitans chez qui on en trouveroit cachés, seroient pendus à la porte de leur maison.

Tomam Bey après sa défaite vint à Gize, où étoit le rendez-vous; de-là il remonta vers le Saïd. Il promit aux habitans de Havarey, pour les engager dans son parti, de les exempter de tout tribut pendant trois ans: mais la crainte de la mousqueterie & du canon des Ottomans, armes encore nouvelles pour ces peuples, leur fit rejeter les offres du Sultan. Sur ce refus de se joindre à lui, il continua de marcher avec sept mille Arabes qui lui étoient restés fidèles, & ne s'arrêta qu'à Athfieh, canton du milieu de l'Égypte, où il aperçut dans le canal plusieurs bâtimens. Il jugea que c'étoit des troupes que Sélim envoyoit contre lui: sa surprise fut extrême, lorsqu'à leur descente il reconnut qu'elles étoient commandées par Gianum Elseifi. Cet Émir voyant le mauvais succès des affaires des Mamelucs, étoit passé dans le parti de Sélim, qu'il instruisit même des projets de son ancien Souverain; il avoit fait plus, il s'étoit offert à commander le détachement destiné à la poursuite des Mamelucs. Le combat ne fut pas heureux pour Gianum, qui cherchant par-tout Tomam Bey, fut renversé de cheval & tué par un Émir demeuré fidèle.

Le Sultan, après avoir défait ce corps des Ottomans, revint à l'occident du Nil. On ne trouve rien, ni dans les auteurs Occidentaux ni dans Ahmed, qui fasse connoître comment ces troupes passoient & repassoient le Nil. On sait qu'il n'y a point de pont sur ce fleuve. Paul Jove dit à la vérité que Sélim en fit construire un de bateaux; que dans une occasion où Jounous Pacha étoit en danger, Canogli, parent de Sélim, suivi de quelques Tartares, passa le Nil à la nage pour le délivrer: mais il ajoûte que cette heureuse témérité fut regardée comme un miracle, vû la profondeur de cette rivière. On voit en tout temps sur le Nil une quantité considérable de bateaux nécessaires pour la communication lors du débordement. Les Mamelucs les prenoient, selon les apparences, pour passer d'une rive à l'autre; ce qu'ils pouvoient faire sans peine, dans des bateaux tels que Bélon décrit ceux dont on se sert en Égypte: c'est le seul moyen

moyen de suppléer au récit d'Ahmed. Il n'est pas à croire que les Mamelucs, quoique formés dès leur tendre jeunesse à tous les exercices de la guerre, pussent passer en troupe ce fleuve à la nage.

Tomam Bey ainsi attaqué fit une manœuvre qui lui réussit; il partagea son armée en deux corps & enveloppa les Ottomans. La perte de leurs bateaux, pris par Schad Bey qui commandoit une division des Mamelucs, déterminâ l'Empereur à proposer une seconde fois au Sultan la paix, sur le même pied que je l'ai dit ci-dessus; mais Schad Bey, fier de ce succès, fit couper la tête à Mustapha, porteur de la lettre de Sélim, & à sa suite. L'Empereur en fit autant par représaille à tous les Emirs qu'il tenoit prisonniers au Caire, & à qui il avoit promis de les rétablir dans leur charge lorsque la guerre seroit finie.

Après plusieurs marches Tomam Bey vint à Deschour: il y fut joint par Seïd Hay, chef des Arabes indépendans, de la tribu d'Haram; ils étoient irrités contre les Ottomans, qui avoient vendu comme esclaves & à très-vil prix ceux d'entre eux qui étoient tombés entre leurs mains.

L'arrivée de ce renfort fit autant de plaisir à Tomam Bey qu'il inquiéta Sélim. Il envoya au Sultan un Emir nommé Kaschadem, qui avoit été long-temps du corps des Mamelucs. Lorsqu'ils le virent arriver ils ne voulurent pas même l'écouter, & le renvoyèrent couvert de honte par les reproches qu'ils lui firent de sa trahison. Schad Bey étoit le seul qui soutint encore la fortune chancelante du Sultan d'Egypte: par-tout il battoit les Ottomans, & les chargeoit avec tant de vivacité, dit l'auteur Arabe, *que les coups de sabre & de masse d'armes rendoient un son semblable à celui que font les marteaux en tombant sur l'enclume, ou à la marche des chevaux sur un terrain pierreux.* Après avoir défait les Ottomans dans plusieurs petits combats, il se rendit, selon l'ordre de Tomam Bey, à Weredan, lieu situé sur le bras occidental du Nil. Le Sultan le reçut avec des marques éclatantes de satisfaction: on y tint un conseil pour délibérer sur les mesures

que l'on devoit prendre. Le résultat fut qu'il falloit tâcher d'engager dans le parti des Mamelucs la tribu des Arabes nommée Gazeli: mais ils n'écouterent point les propositions de Tomam Bey. Cette ressource lui ayant manqué il décampa pour aller à Omdinar, plaine à l'occident du Nil dans le district de Gise, où ses troupes furent de nouveau mises en déroute par l'artillerie de Sélim.

Les Mamelucs poussés jusqu'au Nil y tinrent un nouveau conseil, dans lequel ils prirent la résolution de se retirer chez Houssein Bein Murhemmi & son cousin Sefer Scheik de la tribu des Muharrabes. Houssein étoit redevable de la liberté à Tomam Bey, qui lors de son avènement au trône l'avoit tiré de la prison, à laquelle son prédécesseur Gauri l'avoit condamné pour la vie: mais Houssein, aussi perfide qu'ingrat, dès qu'il vit le Sultan forma le projet de le livrer à ses ennemis; il lui dit qu'il connoissoit un endroit nommé Gabé où les Arabes se retiroient avec leurs effets, lorsqu'ils avoient quelque chose à craindre, & qu'un seul homme, à l'entrée de ce vallon, pouvoit le défendre contre une armée: Tomam Bey le crut & s'y laissa conduire.

Gazali voyant le Sultan décamper, pria Sélim de lui donner un détachement pour le poursuivre: ce Prince fit marcher quatre mille hommes commandés par Ferhad Pacha. Lorsqu'ils furent arrivés à Muharrabe, ils trouvèrent Houssein qui, pour consommer sa trahison, offrit de leur livrer Tomam Bey, exigeant d'eux une récompense, qu'ils lui promirent.

Le Sultan avoit passé la nuit dans ce vallon: il raconta le lendemain à ses Émirs un songe, dans lequel, selon le préjugé des Mahométans, il croyoit voir un présage de la fin de son règne. Il leur parloit encore, lorsqu'il fut entouré par des cavaliers qui avoient pénétré jusqu'à lui, en écartant les Mamelucs à coups de sabre. Abandonné de ses troupes, il fut pris sans faire résistance: on lui lia les mains sur la poitrine, l'usage n'étant pas, dit Ahmed, de les lier derrière le dos à ceux qui sont constitués en dignité, & on le mit sur un mulet.

On peut juger de la joie de Sélim lorsqu'il apprit cette nouvelle: il ordonna pour le lendemain une réjouissance générale de l'armée. Tomam Bey lui ayant été présenté, il le fit asseoir, & lui rappella tout ce qu'il avoit fait, pour n'en pas venir à ces extrémités: le Sultan répondit avec modération qu'il n'avoit pas dépendu de lui de rétablir la paix entre les deux Empires, mais que le conseil de sa Nation s'y étoit toujours opposé.

Pendant cette conversation, on vint annoncer à Sélim la prise de Schad Bey; elle lui fit presque autant de plaisir que celle du Sultan. Ce brave Emir, à qui la grande supériorité des Ottomans ne laissoit plus d'espérance, s'étoit retiré chez un de ses anciens amis, qui, imitant la trahison d'Hussein, l'avoit livré à ses ennemis, tandis qu'il dormoit. La fierté des réponses que Schad Bey fit à l'Empereur, irrita ce Prince au point qu'il lui fit ôter la vie en sortant de sa tente.

Tomam Bey passa une partie de la nuit dans une grande agitation; mais enfin le sommeil l'accabla: il eut un rêve semblable au précédent, s'éveilla plein d'effroi, lut un peu de l'Alcoran & se rendormit: le matin, des Chiaous lui dirent de les suivre, & le menèrent à la tente de Sélim, où ils trouvèrent l'Aga des Janissaires qui leur ordonna, de la part de l'Empereur, d'aller le pendre au Caire à la porte de Zaouile. Lorsqu'on y fut arrivé on y trouva une corde préparée, à laquelle il fut pendu sur le champ, & son corps y resta trois jours.

Sélim le fit enterrer magnifiquement dans la chapelle de Gauri son prédécesseur: il envoya pour cette cérémonie des étoffes précieuses de Mosul, & fit des aumônes considérables. Ainsi mourut, le 22 du mois de rabbiul éwel de l'année 922, 24 Avril 1516. Tomam Bey, âgé de quarante-quatre ans, Prince très-attaché aux devoirs de la Religion, faisant beaucoup d'aumônes, rempli de justice & de bonté, & dont la conduite avoit toujours été irréprochable: à ces excellentes qualités il joignoit une grande bravoure. Sélim touché de son mérite ne s'étoit porté qu'avec beaucoup de peine à ordonner sa mort; son

dessein étoit de le mener avec lui à Constantinople, & de lui donner une des premières charges de sa Cour : mais Chaïr Bey & Gazali, dans la crainte que gagnant la confiance de l'Empereur, il ne se vengeât de leur trahison, mirent tout en œuvre pour le faire périr.

Telle fut la fin de la guerre, qui détruisant l'empire des Mamelucs, fit de leurs États une province de celui des Ottomans. On voit, par le récit abrégé que je viens de faire de cette expédition, le peu de lumière que donnent les historiens Occidentaux. Chalcondyle, copié souvent par Sagrédo, se contente de dire, sur la mort de Gauri, qu'il fut foulé aux pieds des chevaux dans un marais dont il n'avoit pû se retirer; & plus bas il ajoute qu'on trouva son corps sans aucune blessure, mais séparé de sa tête. Le récit d'Ahmed rend raison de cette circonstance, cet infortuné Sultan ayant été tué par ses propres troupes. Il en est de même de la mort de Tomam Bey qui, selon Paul Jove & les autres qui l'ont suivi, fut pris dans un marais où il étoit enfoncé jusqu'au col; ils ajoutent que Sélim lui fit donner la torture, pour savoir de lui où étoient les trésors de son prédécesseur. Ahmed nous apprend encore que Sélim en usa d'une manière bien différente: ce ne fut point à sa cruauté naturelle, que l'historien Arabe ne dissimule pas, qu'il sacrifia ce Prince malheureux, mais à des vûes politiques, suggérées par les deux traîtres que j'ai nommés.

Les bornes de ce Mémoire ne permettent pas d'examiner toutes ces contradictions; les fautes sur les noms ne sont pas moins considérables. Tomam Bey, lors de son élection, étoit, dit-on, *Diadore*. Vigenère, traducteur de Chalcondyle, dit que cette charge étoit comme celle de Connétable en France. Sagrédo fait plus; d'un nom de charge il en fait un nom propre, disant souvent le prince Diadore. Ils ignoroient que ce mot signifie simplement écrivain, titre qui désignoit une des principales charges du gouvernement d'Égypte. Les dates sont également vicieuses dans tous les auteurs; ils se trompent & sur le temps des évènements & sur la durée de

cette guerre, qui, commencée au mois de juin 1515, & terminée par la mort de Tomam Bey au mois d'avril 1516, ne dura que dix mois.

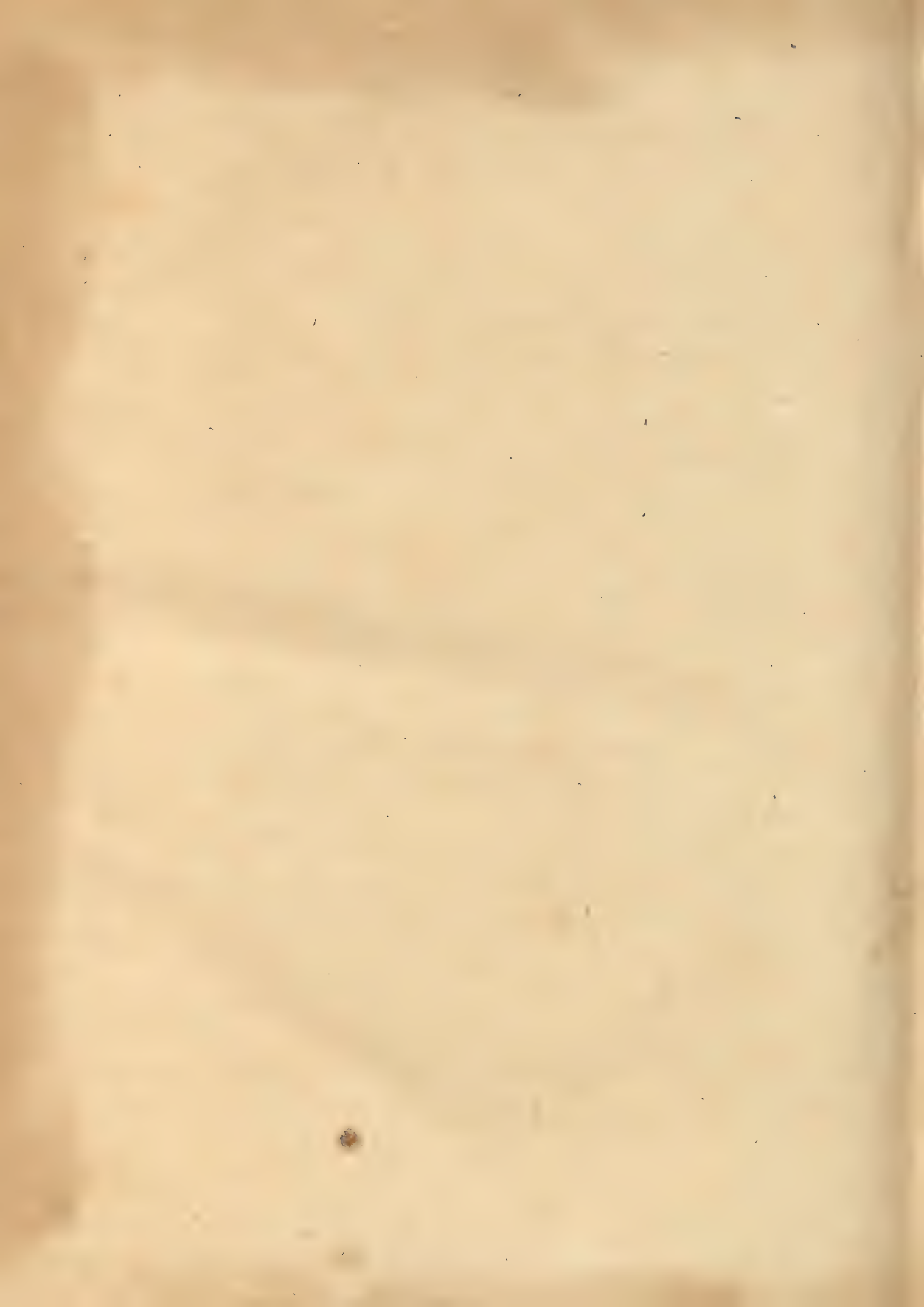
Par ce Mémoire on jugera du peu d'exactitude de nos historiens lorsqu'ils parlent des affaires d'Orient; reproches que méritent aussi les Orientaux, quand ils rapportent quelques faits arrivés dans l'Occident. Ce que je viens de dire prouve une vérité déjà si connue, que les historiens les mieux instruits sont ceux de la nation même dont ils écrivent l'histoire. J'ajoute encore une réflexion. L'histoire de France est intimement liée avec celle des Sarrafins, par les guerres que nos ancêtres ont faites dans la Terre Sainte. Les historiens Occidentaux, sujets à défigurer la vérité par ignorance, ou à l'altérer par zèle de religion ou de patrie, sont les seules sources où jusqu'à présent ont puisé ceux qui ont écrit l'histoire des Croisades; il seroit important pour notre Nation, dont la Noblesse a eu une si grande part aux Croisades, d'éclaircir, par le secours des Orientaux, cette partie de l'histoire, afin de présenter sous toutes leurs faces tant de faits, dont le détail intéresse même toute l'Europe.

Fin du Tome vingt-unième.









2





HISTOIRE
DE
L'ACADEMIE

TOM . XXI .

colorchecker classic



calibrite

